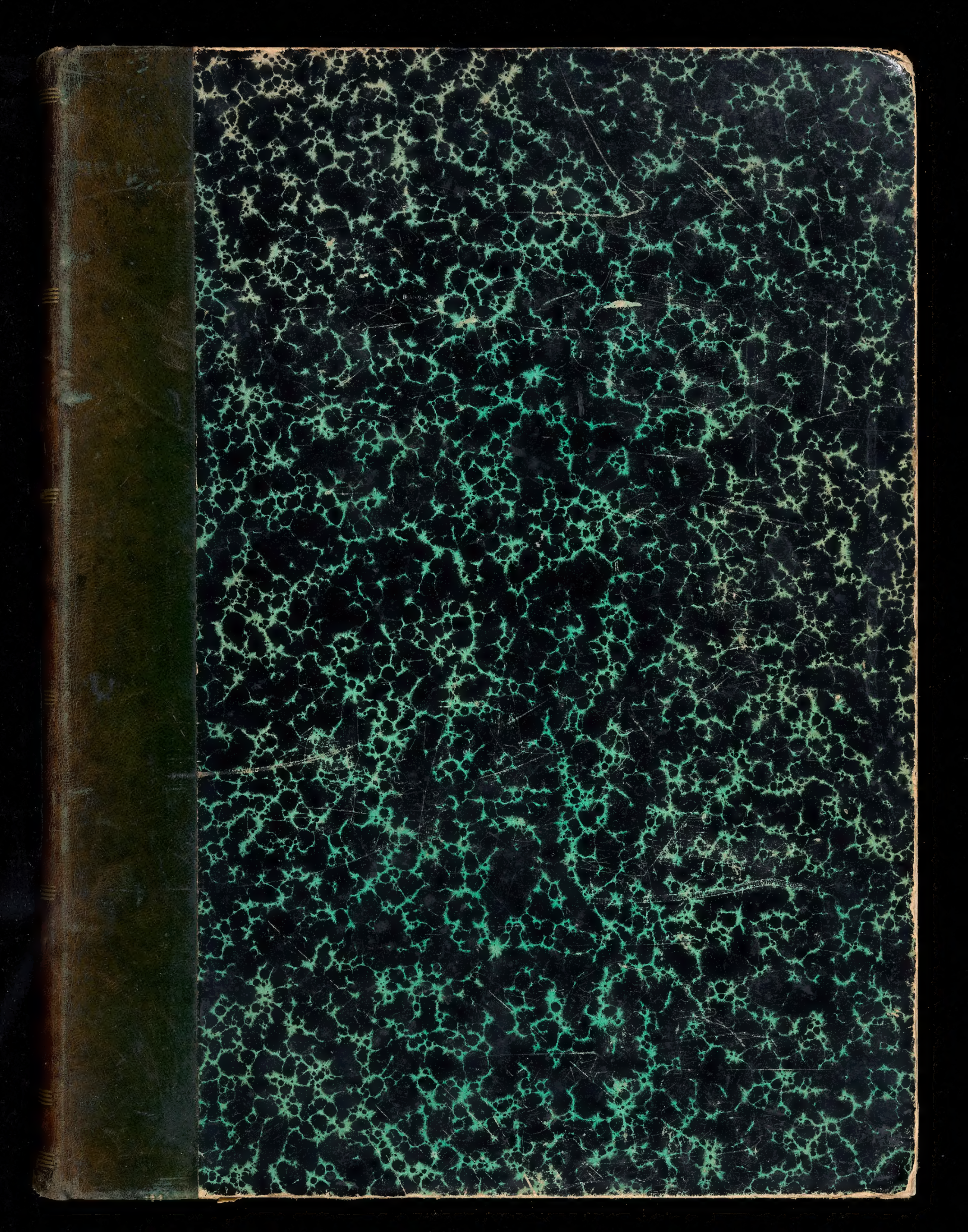
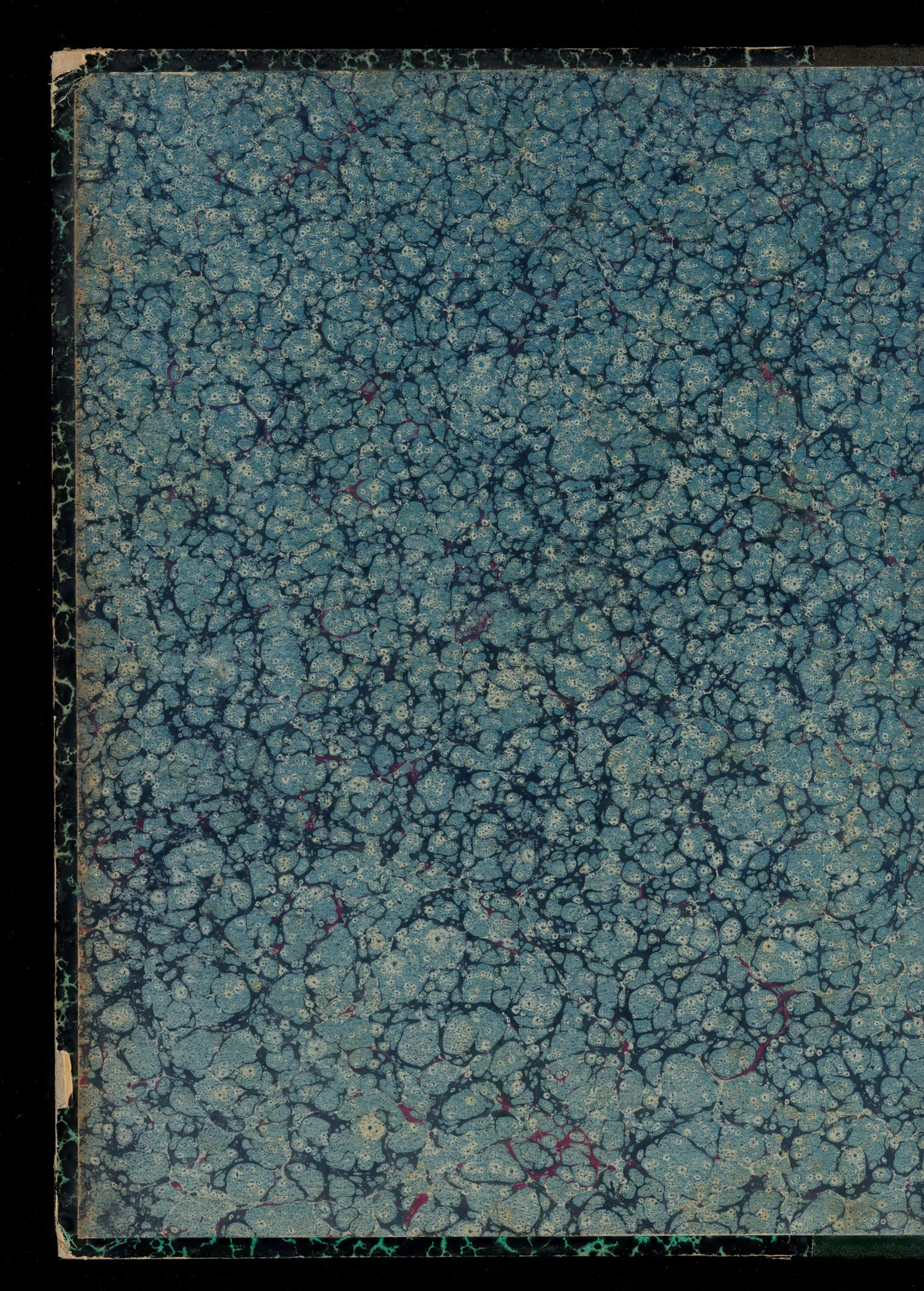
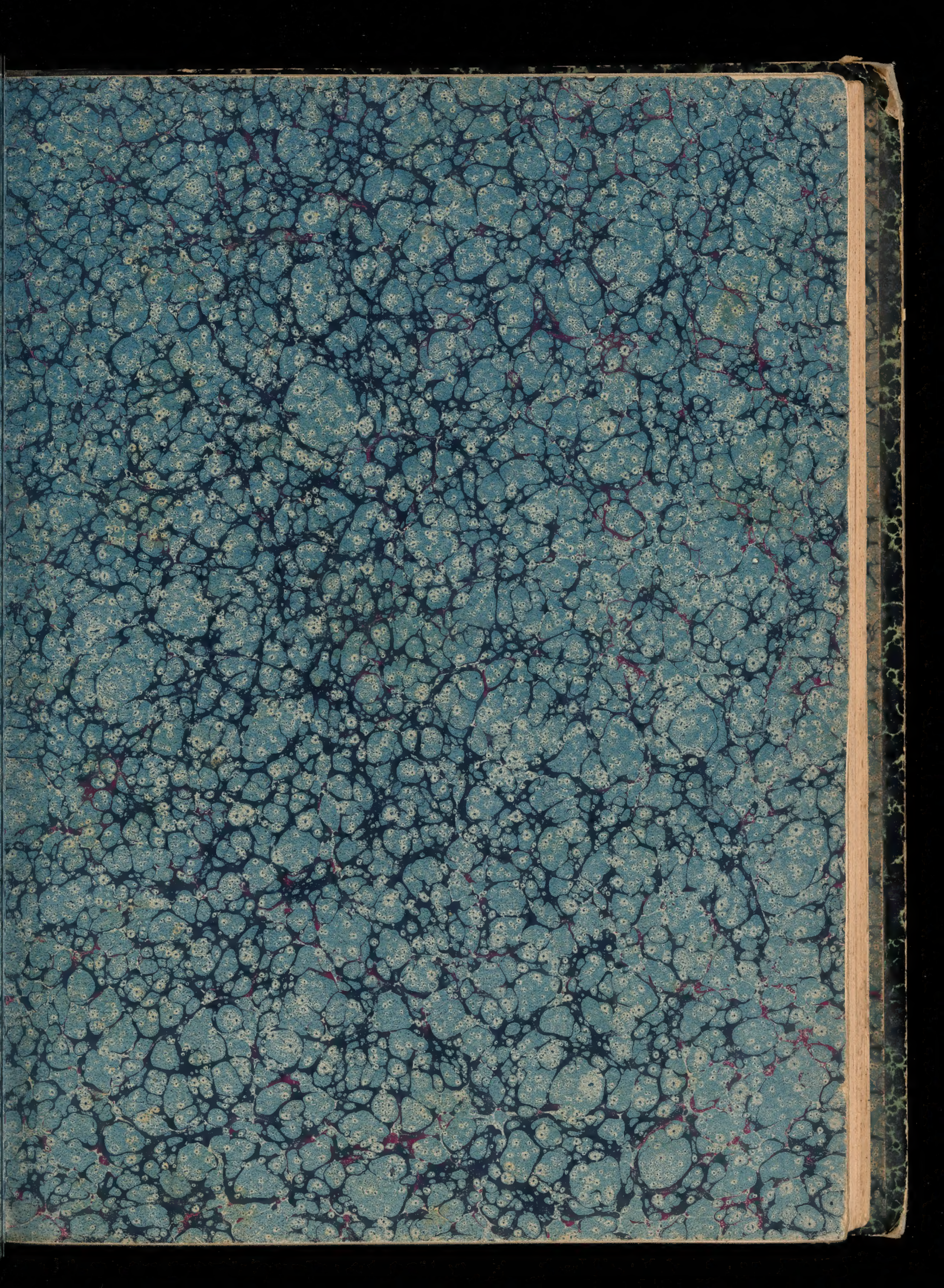






cpl+

150 100 200

108

180

14 ANNÉE — N 1 | 10 Centimes | 5 JANVIER 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

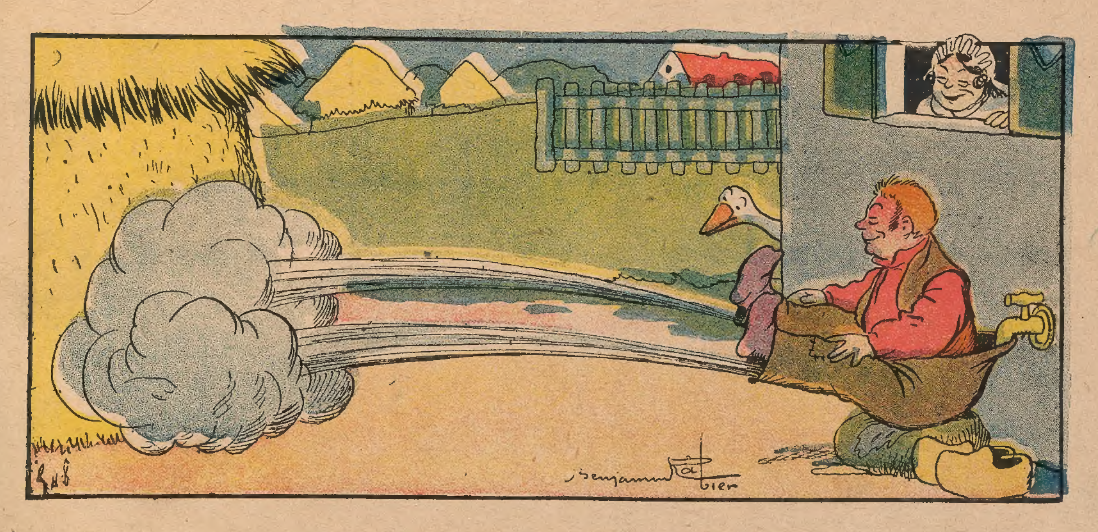
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE MALIN PAYSAN, par Benjamin RABIER.



La meule enflammée...



... ou le nouvel extincteur pratique et à la portée de tous.

Un roman nouoeau

— Faites-moi donc, me dit mon éditeur, faites-moi donc un roman genre Jules Verne.

— Lequel?... Celui qui est mort ou l'autre?

— Tous les deux ne font qu'un, ne le savez-vous pas?

— Cependant, celui qui écrit...

— C'est l'ancien. Jules Verne, de son vivant, s'est arrangé pour écrire encore cinquante ans après sa mort. Mais peu importe. Voyez-vous quelque chose? Avez-vous un sujet?

— Mon Dieu!... oui, fis-je, après un instant de réflexion.

— Il faut que ce soit extraordinaire et scientifique, tout à la fois... Du Jules Verne d'autrefois, du bon, avec une note nouvelle..., originale.

— J'ai votre affaire.

— Voyons..., en deux mots.

— Eh bien! voici...

— J'écoute.

— Titre: *L'Invasion Jaune.*

Les Chinois ont envahi l'Europe. Ils arrivent sur les frontières de France.

Notre pays a alors à sa tête un type épatant. Ce type a supprimé notre flotte, notre armée, nos fusils, nos canons... tout. Mais, telle est la confiance du peuple en lui, que c'est avec sécurité qu'on attend le coup de Trafalgar par lequel il va sauver la France du danger qui la menace.

Mon type épatant, naturellement, c'est un savant... Vous voyez ça d'ici?

— Allez toujours. Qu'est-ce qui se passe?

— Voilà:

La veille de l'arrivée des hordes chinoises sur la frontière, on élève partout des écrans gigantesques, dans les villes, dans les villages..., partout. On dispose devant chacun d'eux des bancs, des fauteuils..., puis au moment voulu, les maires de toutes les municipalités convient leurs administrés à venir assister à une représentation cinématographique sensationnelle. Je pense que vous avez déjà compris?

— Mais non!

— Voyons..., vous n'ignorez pas que la photographie sans fil existe..., par conséquent, également, la cinématographie. Or, dans les airs, un ballon colossal, planant au-dessus de la frontière, va cinématographier les mouvements de l'armée ennemie et renvoyer, sans fil, instantanément ses projections sur tous les écrans. De la sorte, sans se déranger, tous les Français vont suivre pas à pas la marche des événements. Y êtes-vous?

— Oui, mais... qu'est-ce qu'ils vont voir?

— Ah! ah!... Ils vont voir quelque chose de pas ordinaire.

Je laissai un instant mon éditeur dans l'anxiété de ce qui allait arriver, puis je repris:



.. les infortunés guerriers ont à peine assez de leurs deux m ains pour retenir leurs pantalons.

Il faut vous dire que tout le long de la frontière, de place en place, s'élevaient des mats garnis d'antennes, dont l'usage mystérieux n'était connu que de notre savant. En réalité, ils servaient à établir entre eux un courant électrique d'une puissance considérable et particulière, que le savant commandait à son gré à l'aide d'un simple manipulateur, relié par un fil à chacun de ces mâts. Vous voyez que c'est simple autant que scientifique.

Je vous ai dit que ce courant avait une puissance *particulière*. Cette particularité était de fondre..., même de volatiliser instantanément tous les métaux. Rappelez-vous qu'on a vu la foudre tomber sur un berger, enlever les clous de ses souliers sans que lui-même fut seulement incommodé. Bien d'autres exemples baroques de son caprice, sont cités. Notre savant n'avait fait que la... domestiquer, tout en augmentant sa force, au point que des boulets de canon, rencontrant son courant, se seraient littéralement évaporés aussitôt. Vous voyez l'ingénieuse cuirasse, dont il avait ainsi entouré la France entière. Et notez que, seul, le métal subissait cet effet. Bêtes et gens passaient indemnes. Mais revenons à nos Chinois.

En masses serrées, ils s'avancent, confiants, nulle armée ne se dresse devant eux. Les voici sur la frontière... Crac, un tour du manipulateur, et le phénomène se produit. En vain, les premiers veulent s'arrêter. Poussés par ceux qui les suivent, ils traversent le courant. Ceux-ci, à leur tour, poussés par d'autres, en subissent également l'effet, et tous les Français, sur leurs écrans, contemplent avec joie ce spectacle pittoresque.

Disparus les canons, fondus les boulets, évaporés les fusils. Les chevaux se trouvent déferrés, plus de mors, plus d'étriers. Tout ce qui est métal s'est volatilisé: les sabres et les fourreaux, les boucles de ceinturons, le fil d'or des galons, les montures de lunettes. Plus d'argent dans les poches, plus de gamelles, plus de marmites. Bien mieux..., plus de boutons de culottes, et les infortunés guerriers ont à peine assez de leurs deux mains pour retenir leurs pantalons.

L'éditeur ne semblant pas fort enthousiasmé, je jugeai bon de faire un peu l'article.

— Remarquez, dis-je, que je n'ai pas de tueries, de scènes sanglantes et terribles..., pas même d'effusion de sang.

— Oui... mais je ne trouve pas cela assez sensationnel.

— Qu'à cela ne tienne... Je reprends mes Chinois et les ramène en France, mais cette fois en dirigeables... vous comprenez?... pour passer au-dessus du courant. Chaque dirigeable, monté par un capitaine, traîne derrière lui une sorte de convoi composé d'une suite de petits ballons ordinaires, monté chacun par un soldat d'infanterie. Pour conserver l'alignement, ces soldats sont reliés les uns aux autres par leur natte de cheveux... Cette fois donc, c'est l'invasion, et le bombardement du haut des airs.

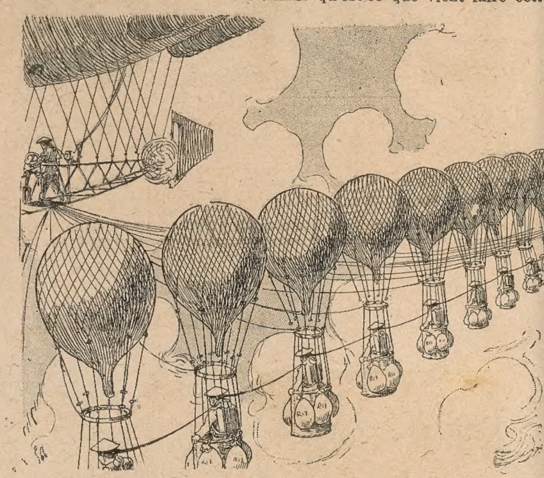
— Alors..., du sang et des larmes?

— Mais non, répliquai-je. Figurez-vous que les Chinois auraient étudié la culture intensive du riz national. Et, (voici où réapparait la science), ils seraient arrivés à produire une espèce géante, germant instantanément.

— Bizarre! fit l'éditeur.

— Nullement! objectai-je. Ne savez-vous pas que, depuis quelques années (en horticulture, notamment), on s'occupe précisément de culture intensive: Fruits, fleurs géants, poussant à vue d'œil... à 40 à l'heure, dirai-je même, en ces temps de vitessomanie.

— Soit! mais qu'est-ce que vient faire cette



...Chaque dirigeable, monté par un capitaine, traîne derrière lui une sorte de convoi..

histoire de riz national dans votre roman?

— Vous ne comprenez pas?... Mais, du haut de leurs ballons, les Chinois déversent des flots et des flots de riz. Ces flots couvrent d'un blanc tapis la surface de notre belle France. Et, chaque grain s'accrochant à une parcelle de terre, de boue, de poussière même, y germe, donne naissance à un épi. La France n'est plus. Elle est transformée en



L'éditeur, devenu hagard, touchait avec inquiétude sur le bout de son nez...

un infini champ de riz. Du riz..., du riz partout. Les épis poussent dans les campagnes, dans les prairies, dans les forêts..., sur les routes, sur nos planchers, sur nos toits..., dans les cartons poudreux des dossiers, sur les banquettes des théâtres, sur vos piles de livres

entassés, sur votre col de pardessus, dans le fond de vos poches..., partout enfin où un simple atome de poussière permet au grain de prendre racine...

L'éditeur, devenu hagard, louchait avec inquiétude sur le bout de son nez, dans l'appréhension d'y voir pousser un épi. Cependant, il se remit un peu :

— Mais... mais... balbutia-t-il...

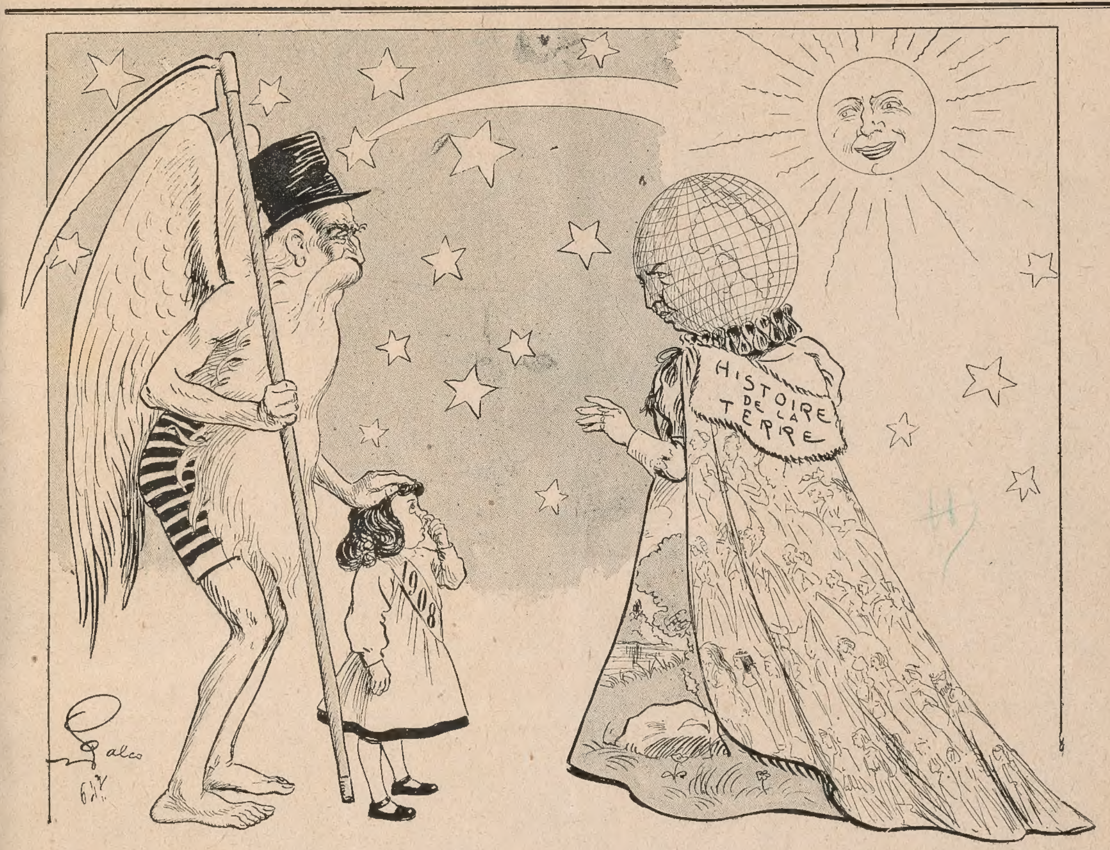
— Eh! quoi, l'interrompis-je, pressentant ce qu'il allait me dire, n'est-ce pas là un roman basé sur des données scientifiques, et dans lequel l'imagination joue son rôle? N'est-ce pas là la note demandée?...

— Je ne dis pas... Pourtant...

— Oui... je vois, concluai-je... Vous êtes comme vos confrères. Vous voulez quelque chose qui soit nouveau sans l'être, tout en l'étant... Eh bien! je vous donnerai un *Voyage dans la Lune.*

— C'est ça..., c'est ça, repartit, avec empressement mon éditeur. *Un Voyage dans la Lune.* Voyez-vous, il n'y a encore rien de tel!

Etienne JOLICLER.



NOUVELLE ANNÉE

LA TERRE. — Tous les ans, vous vous représentez pour m'amener une enfant dont vous me promettez monts et merveilles, et toutes ne valent pas mieux les unes que les autres : elles bouleversent tout chez moi.

LE TEMPS. — Hé! chère madame, tout doux! Sans elles, ce manteau dont vous vous drapez avec orgueil n'existerait pas, puisqu'il est fait de leurs dépouilles.

Pêle-Mêle Causette

Quand, pendant cinquante-deux semaines, on a taillé des bavettes avec les lecteurs d'un journal, il est d'usage de leur présenter ses vœux, l'année une fois révolue.

C'est ce que je me suis dit ce matin, et sautant aussitôt sur ma plume, je me suis mis en devoir d'accomplir cet acte de politesse.

Mais voyez de quelle pâte étrange l'humanité est pétrie! Aux premiers mots que je couchai sur le blanc feuillet, je m'aperçus que la tâche était infiniment plus difficile que je n'avais cru.

Je pouvais, il est vrai, souhaiter à chacun la réalisation de ses désirs; mais ce n'eût été là qu'une sorte de formalité hypocrite.

En effet, si mon vœu s'adresse à un fabricant de parapluies, il est clair que la satisfaction de ses désirs équivaut à une succession ininterrompue de pluies torrentielles.

Si mon lecteur est limonadier dans la banlieue, le souhait que je lui adresse involve des journées baignées d'un soleil radieux.

Souhaiter à chacun ce qu'il espère, c'est donc appeler tout ensemble, la pluie et le beau temps.

Que la race humaine est donc compliquée! Un pauvre chroniqueur ne peut même pas s'intéresser au bonheur d'une partie de ses lecteurs sans en mécontenter d'autres.

Le bien qui échet à Pierre est un mal pour Jacques et vice-versa.

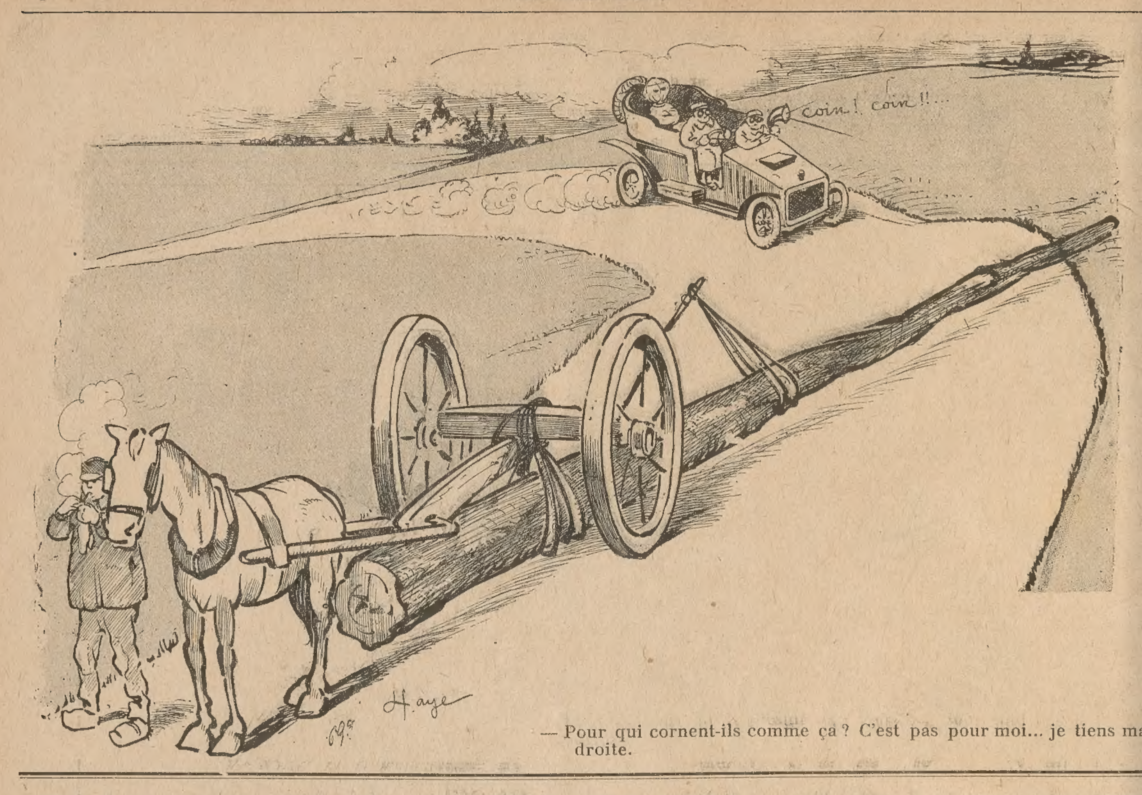
Et me voilà bien embarrassé, avec mes vœux de nouvelle année. Puisqu'il m'est interdit de souhaiter à chacun la prospérité dans ses affaires, que me reste-t-il à faire?

J'y suis..., je vous souhaite à tous gaîté et longue vie...

Longue vie! aïe qu'ai-je dit là? Voilà tous les fonctionnaires, tous les aspirants à de l'avancement qui réclament.

Si les supérieurs vivent trop vieux, que deviendront-ils, eux, leurs futurs successeurs?

Eh bien! soit! je retire mon vœu, mais avouez qu'il est triste de ne pouvoir même souhaiter à quelqu'un de vivre longtemps, sans faire tort à quelque autre.



— Pour qui cornent-ils comme ça ? C'est pas pour moi... je tiens ma droite.

Alors, je n'ai qu'à plier bagage et à remiser mon porte-plume.

Mais j'y songe, il me reste un ultime vœu à formuler, et celui-là, au moins, ne pourra léser personne.

Je vous souhaite à tous l'insouciance, le plus beau de tous les dons, car c'est le seul bouclier que l'homme ait à opposer aux coups du sort.

Et, de cette façon, le nouvel an ne se passera pas sans que je vous aie offert mes vœux.

Fred Isly.

CONCOURS DU VERS ATTIQUE

114 francs pour un vers

En attendant la fin du dépouillement de ce concours, nous pouvons annoncer que la somme totale à répartir entre les dix gagnants sera de 1.145 francs, soit 114 fr. 50 pour chacun des dix lauréats.

LE PAYSAN ET L'ASSUREUR

— De quoi vos père et mère sont-ils morts ? demandait un agent d'assurances sur la vie à un jeune villageois.

— Je ne saurais vous le dire au juste, répondit ingénument celui-ci, mais ce n'était pas de quelque chose de bien grave !

L'ESPRIT DES MOTS

Les mots servent pour parler, mais ils ne parlent pas eux-mêmes ; c'est dommage ! car ils auraient à dire parfois des choses plus intéressantes que nous. Cependant, en les disséquant lettre à lettre, avec l'anagramme pour scapel, des chercheurs patients arrivent à leur arracher leurs secrets.

Ces secrets sont de plusieurs genres.

Quelquefois, l'anagramme d'un mot se borne à en préciser la signification ou la portée.

Ainsi, dans *poire*, on trouve *proie*, ce qui est vrai au propre comme au figuré. Interrogez, à ce sujet, vos souvenirs d'enfance... et la Grande Thérèse.

Dans *grade*, il y a *égard*. Toute la théorie militaire sur les « Marques extérieures de respect » tient dans ces cinq lettres, groupées de deux façons différentes.

Dans *rosse*, il y a *essor*, mais « à rebours ». D'où cette conclusion : qu'il faut les ailes d'un Pégase et non les jarrets fourbus de Rossinante pour escalader les sommets du Parnasse.

* * *

Après les renseignements, les conseils :

Dans *tentation*, il y a *attention !* Avertissement.

Dans *union*, il y a *oui* et *non*. Prudence.

Dans *carie*, il y a *acier*. C'est le remède à côté du mal... de dents !

Dans *littérature*, il y a *rature*. « Vingt fois, sur le métier... » Et, malgré tant d'efforts, dans *éditeur*, il y a *tiédeur*, il y a même *dureté*. Avis aux jeunes écrivains, riches de manuscrits et d'illusions !

* * *

En d'autres cas, l'anagramme prodigue les appréciations, dispense l'éloge ou le blâme.

Dans *métier*, il y a *mérite*. Honneur au travail professionnel !

Dans *alpins*, il y a *lapins*. Notre frontière du Sud-Est est bien gardée !

Dans *sceptre*, il y a *respect*... pour les bons rois, et *spectre* pour les tyrans sanguinaires. Quant aux monarques fainéants, ils ne paraissent pas se douter que, dans *règne*, il y a *nègre*.

* * *

Il arrive que des proverbes entiers sont en germe dans un seul mot.

Dans *fumée*, il y a *feu*. N'est-ce pas presque textuellement l'axiome populaire : « Pas de fumée sans feu ».

Dans *sommeil*, il y a *somme*. « La fortune vient en dormant ».

Dans *pauvreté*, il y a *vertu*. On a donc raison de dire que : « Pauvreté n'est pas vice ».

Par contre, dans *famine*, il y a *infâme*, car « La faim est mauvaise conseillère ».

* * *

Les mots vaticinent, même par prétérition.

C'est ainsi que dans *ventre affamé*, on chercherait vainement *oreille*, ce qui confirme le dicton bien connu.

Pareillement, dans *sottise*, il n'y a ni *fond* ni *limite*. N'est-ce pas une façon élégante et discrète de nous faire entendre que la sottise humaine est insondable et sans bornes ?

Dans la crainte d'abuser, nous arrêterons ici cette brève nomenclature, laissant au lecteur le soin de l'enrichir de ses propres trouvailles.

B.

Le malin Bignon

Les Parisiens actuels ne connaissent plus que de nom, les grands cafés blancs et or qui, de Louis-Philippe à la troisième République, furent la gloire du boulevard des Italiens, le boulevard par excellence.



NOS INVALIDES ET LE PROGRES

Le Survivant de Sébastopol. — Si le maréchal Pélissier me voyait!



— Vous en faites une grimace, est-ce que vos pieds vous feraient souffrir?
— C'est pas les miens, Messieurs... ce sont les vôtres.

Qui se souvient de Tortoni, de la Maison d'or, du café Foy? Ce dernier, situé à l'angle de la Chaussée d'Antin, jouissait d'une réputation quasi-universelle. Il était tenu par le célèbre Bignon, qui gagna une grosse fortune à traiter le dessus du panier de la littérature, de la politique et de la diplomatie européennes.

Cette clientèle étant très riche ne récriminait jamais, et le malin restaurateur en profitait pour l'écorcher, comme si son établissement était situé en pleine exposition de 1900.

Cependant, il arriva une fois qu'un client grincheux réclama:

— Dites-moi, patron, je remarque une fantaisie bizarre dans vos additions.

— Vous croyez? s'étonna Bignon.

— Je fais mieux que de croire, je suis certain de ce que j'avance.

— Allons donc!

— J'ai conservé la note de mon déjeuner d'avant-hier. La voici, elle se monte à dix-huit francs cinquante. Désireux de faire une expérience, j'ai commandé, aujourd'hui, un déjeuner absolument identique, et ma note se monte à vingt et un francs quatre-vingts.

— Je vais voir d'où vient l'erreur, dit Bignon.

Il se dirigea vers la caisse où trônait sa femme, sembla conférer avec elle, puis revint auprès du client, et, avec un flegme imperturbable:

— En effet, Monsieur, on s'est trompé avant-hier, mais je ne vous réclame rien.

AUDACE

— Chose est vraiment impoli, il lui arrive souvent d'interrompre sa belle-mère pendant qu'elle cause.

— Cela ne s'appelle pas de l'impolitesse, mais de l'héroïsme.







LA VIE PRATIQUE

M. Distray ne pense jamais, en sortant, à prendre son parapluie.

Aussi est-il obligé, quand il pleut, de remonter quatre à quatre ses cinq étages, ce qui est très fatigant.

Pour y remédier, il s'est adressé au *Pêle-Mêle*, qui a fait installer dans son corridor une plaque communiquant au porte-parapluie, et lorsqu'il sort, un formidable coin-coin, lui rafraîchit la mémoire.



NOS CHAUFFEURS

M. Rapineau. — Pourquoi ce petit crétin tremble-t-il ainsi ? Je parie qu'il nous prend pour des ours !

Mme Rapineau. — Eh bien ! rentrons vite, ce n'est pas la peine de lui faire peur !

Courrier Pêle-Mêle

Bruits de coulisses

Monsieur le Directeur,

En réponse à la demande de M. Gromont relative aux bruits des coulisses, voici quelques renseignements que je puis lui fournir

Le bruit d'une automobile se fait au moyen d'un petit moteur à explosion et celui d'une locomotive à l'aide d'une machine à vapeur veut-on entendre des bruits de bataille, un phonographe fournit les commandements e les sonneries de clairons, pendant que partent simultanément des petits pétards qui fournissent des feux de salve. Des machinistes frappant sur des fourreaux de sabre et des morceaux de ferraille, donnent le cliquetis des armes, et, frappant sur une grosse-caisse, c'est le canon dans le lointain.

Voici l'orage, la classique plaque de tôle c'est le tonnerre, et une puissante étincelle électrique, fournie par une machine *ad hoc* donne l'éclair (c'est, du moins, ainsi que cela se fait au Châtelet); s'il pleut, quelques poignées de pois secs dans une sorte de boule à griller le café, que l'on tourne vivement fournit le bruit de la pluie et aussi le brui des vagues; un puissant ventilateur fourni le cyclone.

Ouvre-t-on une porte de prison, on frotte à l'aide d'un morceau de fer, une plaqu de tôle ondulée; des machinistes, martelan le sol au moyen de patins de bois, donnen le pas des chevaux; le bruit d'un mur qu s'écroule s'obtient au moyen d'une crécell en bois.

Le bruit d'une foule se fait au moyen d quelques figurants qui murmurent le mot *Rababa;* un panier de morceaux de faïence versé par terre, imite le bruit de la vaisselle cassée; des grelots, agités crescendo donnent le bruit des chevaux d'une voitur dans le lointain, tandis qu'un appareil appelé « fouet », formé de deux plaques de boi que l'on frappe l'une contre l'autre, donn le claquement du fouet. A. Lebon (Paris)

Questions interpêlemêlistes

Est-il exact que les champignons, quels qu'il soient, sont comestibles sans danger aprè un séjour de 24 heures dans l'eau salée e acidulée ? L. R.

Quelles sont les entreprises et sociétés don les actions ont, depuis leurs fondations, dé tenu le record de la plus-value ?

Ex-Commodo.

SERVICE MILITAIRE FEMININ

Le féminisme a fait tant de conquêtes ces derniers temps (avocates, femmes-sandwichs, cochères, etc., etc.,) qu'il ne reste absolument plus qu'à faire bénéficier ces dames du service militaire, pour les rendre vraiment les égales des représentants du sexe fort.



En effet, que de besognes à la caserne seraient mieux faites par des femmes. La cuisine, par exemple, la corvée des pommes de terre...



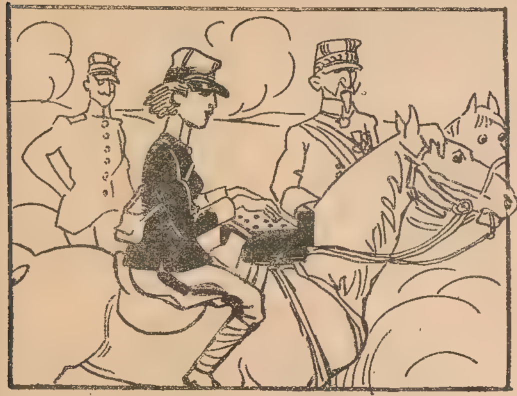
...les soins à donner à la chambrée, nettoyage des cours, etc., etc. Pendant ce temps, les hommes feraient l'exercice, ce qui leur serait infiniment plus profitable.



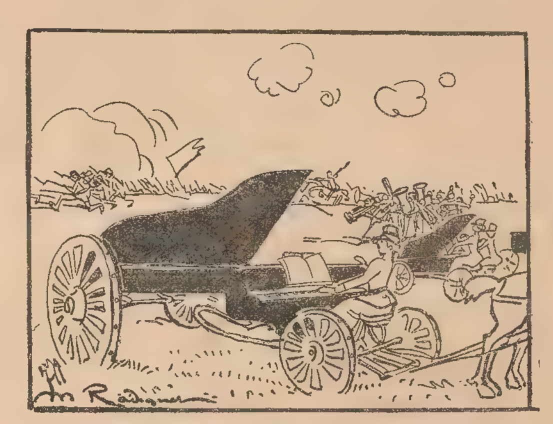
On se plaint, avec juste raison, que des milliers d'hommes sont distraits du service pour être les domestiques des gradés. Ne serait-il pas plus logique que madame la colonelle ait, pour faire son marché, une ordonnance?



Dans le rôle d'infirmière, la femme-soldat serait précieuse. Les hommes sont, en général, peu préparés à cette délicate mission.



Enfin, à la guerre même, la femme-soldat serait d'un utile concours. Comme aide de camp dactylographe, elle transcrirait et transmettrait les messages.



Quant à la musique, qui nous prend tant d'hommes qui seraient mieux à leur place en combattant les ennemis, la musique, c'est encore les femmes qui en joueraient. Comment diable se fait-il qu'aucune de nos plus farouches féministes n'ait encore songé à cette palpitante question?

LE TÉLÉGRAPHE

On sait que l'invention du télégraphe électrique ne date guère que de 1850. Jusqu'à cette époque, on ne se servait, pour transmettre les dépêches, que de la télégraphie aérienne, inventée en 1792, par les frères Chappe. Grâce à leur système ingénieux, on arrivait à correspondre de Paris à Marseille (plus de 800 kilomètres), en 12 ou 13 minutes, ce qui était déjà un beau résultat. Malheureusement, ces signaux optiques n'étaient visibles ni la nuit, ni par les temps brumeux, et ils ne pouvaient franchir les mers.

Aussi, dès que la puissance de l'électricité fut un fait reconnu, nombre de savants songèrent à l'appliquer à la télégraphie.

Or, qui se douterait que cette invention, toute moderne, puisqu'elle ne remonte qu'à une soixantaine d'années, avait été pressentie, expliquée et décrite, il y a 136 ans?... Et non par un savant, s'il vous plait, mais bien par un poète qui ne se piquait nullement d'être fort en physique, et n'était autre que l'abbé Barthélemy, conservateur du Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale, et l'auteur du *Voyage du jeune Anacharis en Grèce!*...

Voici, à ce sujet, la curieuse lettre qu'il adressait, le 8 avril 1772, à la marquise du Deffand. Cette lettre fut écrite du château de Chanteloup, près d'Amboise, où il avait suivi Choiseul dans sa disgrâce:

8 avril 1772.

« Vous avez examiné votre conscience. Vous n'y avez trouvé aucun sujet de reproche; en examinant la nôtre, nous y avons trouvé de la négligence ou de la paresse, mais jamais d'oubli, ni de refroidissement; dans le temps que vous vous plaignez de notre silence, nous parlons de vous, et combien d'occasions qui me rappellent votre souvenir! Je pense souvent à une expérience qui faisait notre bonheur, je ne l'ai peut-être pas bien comprise, mais, comme il s'agit de physique, vous me redresserez.

« On dit qu'avec deux pendules dont les aiguilles sont également aimantées, il suffit de mouvoir une de ces aiguilles pour que l'autre prenne la même direction, de manière qu'en faisant sonner midi à l'une, l'autre sonnera à la même heure. *Supposons qu'on puisse perfectionner les aimants artificiels au point que leur vertu puisse se communiquer d'ici à Paris;* vous aurez une de ces pendules, nous en aurons une autre; au lieu des heures, *nous trouverons sur le cadran les lettres de l'alphabet.* Tous les jours, à une certaine heure, nous tournerons l'aiguille; M. Wiard (1) rassemblera les lettres et lira: « Bonjour, chère petite-fille, je vous aime plus tendrement que jamais. » Ce sera la grand'maman qui aura tourné (1).

« Quand ce sera mon tour, je dirai à peu près la même chose. Vous sentez qu'on peut faciliter encore l'opération, *que le premier mouvement de l'aiguille peut faire sonner un timbre qui avertira que l'oracle va parler.* Cette idée me plaît infiniment. On la corromprait bientôt en l'appliquant à l'espionnage dans les armées et dans la politique, mais elle serait bien agréable dans le commerce de l'amitié. »

On voit que ce n'était pas simplement l'utopie nuageuse d'un esprit fantaisiste: l'hypothèse avait une précision, une allure de vraisemblance et une logique surprenantes... Toute la genèse du télégraphe est dans ces quelques lignes.

La marquise du Deffand n'avait aucune raison de les prendre au sérieux. C'était une femme d'esprit, elle répondit par une boutade:

« Oui, deux pendules aimantées seraient fort commodes; on aurait tous les jours des nouvelles et on s'épargnerait la peine d'écrire. Vous êtes bien paresseux, mon abbé! »

(1) Secrétaire de Mme Deffand.

(1) La comtesse de Choiseul s'amusait à appeler Mme du Deffand sa petite-fille, quoique la marquise eût plus de quatre-vingts ans.

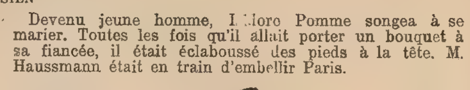




HISTOIRE DE LA VIE D'UN PARISIEN

CONTÉE PAR UN PARISIEN

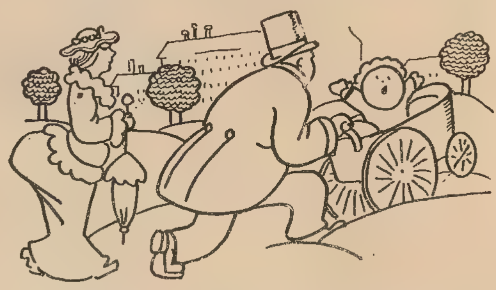
Le petit Pomme allait jouer autour de la maison de ses parents. Il revenait toujours couvert de boue ou de poussière. Le roi Louis-Philippe donnait alors à Paris, sa ceinture de fortifications.



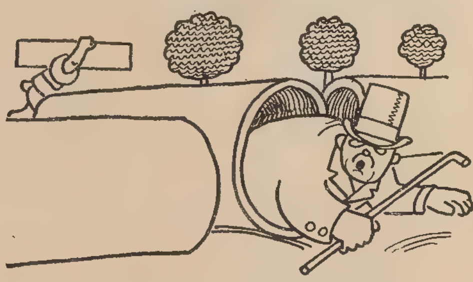
Devenu jeune homme, I. Moro Pomme songea à se marier. Toutes les fois qu'il allait porter un bouquet à sa fiancée, il était éclaboussé des pieds à la tête. M. Haussmann était en train d'embellir Paris.



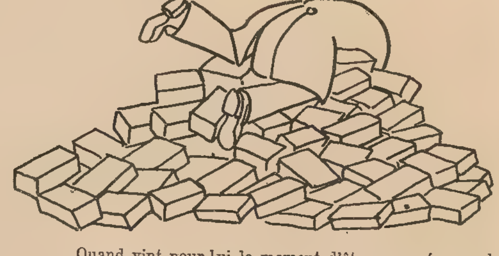
M. et Mme Pomme promenèrent, avec difficulté, leur lune de miel à travers les rues de la capitale. On réparait alors les dégâts occasionnés par la Commune.



Ils eurent un fils. De flaques en flaques, de barricades en barricades, ils le menèrent voir ses grands parents, ses oncles, ses tantes. On installait, à ce moment, le tout à l'égout.



M. Pomme allait à son bureau tous les matins. Il y arrivait boueux, crotté, non présentable, après son passage dans les voies défoncées de la capitale, où les canalisations d'eau de source allaient remplacer les conduites d'eau de Seine.



Quand vint pour lui le moment d'être nommé sous-chef de bureau, il alla faire des visites à ses chefs, à ses directeurs. Ce fut pour lui l'occasion d'une série de promenades désagréables. Paris abandonnait alors le pavé de grès pour le pavé de bois.



M. Pomme prit sa retraite et pensa jouir de la vie. Il s'en allait à travers les rues, recevait ici un camion dans le ventre, là une brouette dans les jambes. On était, à cette époque, aux travaux de l'Exposition.



Alors, désolé de ne pouvoir se promener tranquillement dans Paris, M. Pomme se laissa mourir de chagrin. Ses parents, ses amis, le conduisirent au cimetière après une marche accidentée à travers la capitale. On y poursuivait activement l'achèvement du Métropolitain.

L'EFFORT DISPROPORTIONNÉ



Il est des savants qui vont chercher à grands frais, par delà les déserts...



...un papillon qui existe à Nogent-sur-Marne et dans les environs.



Il est des gens qui passent la plus grande partie de leur vie à préparer des examens très difficiles...



...pour avoir le droit d'aller dormir dans un ministère derrière des cartons verts.



Il est des contribuables qui payent des impôts considérables...



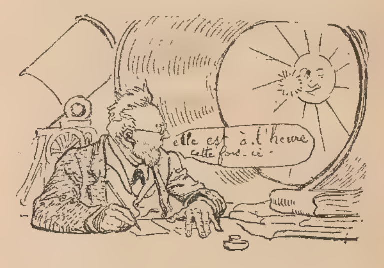
...pour avoir des obus qui éclatent en temps de paix, des sous-marins qui restent au fond de la mer, et de la poudre qui se refuse à prendre feu.



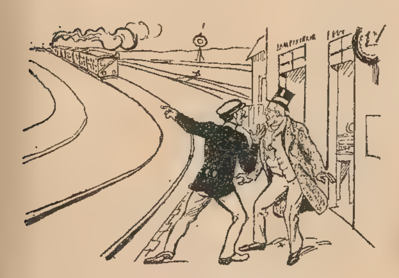
Il est des gens qui ont appris à faire la plus compliquée des sutures...



...mais qui sont excessivement embarrassés en présence d'un bouton de culotte à recoudre.



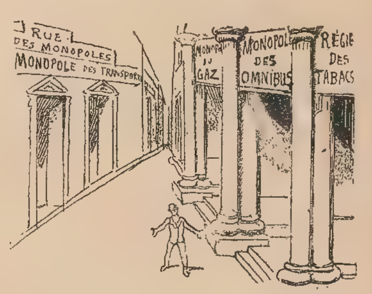
Il est des gens qui arriveront à vérifier, à un millième de seconde près, le passage de Vénus sur le soleil...



...mais qui ne se donneront pas la peine de vérifier, sur l'indicateur, le passage du train d'Asnières.



Il est un peuple qui, dans le but de détruire les privilèges et les monopoles, a fait la plus grande révolution dont l'histoire ait jamais fait mention.



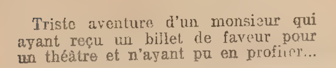
L'effort n'a-t-il pas été disproportionné pour le résultat?







LES BILLETS DE FAVEUR


Triste aventure d'un monsieur qui ayant reçu un billet de faveur pour un théâtre et n'ayant pu en profiter...

...ni trouver un ami à qui le donner, en a, finalement, fait cadeau à un brave commissionnaire...

...et qui le lendemain, se voit réclamer six francs pour trois heures de service, à raison de deux francs l'heure.

DE NOS LECTEURS

L'éclairage des rues

Au treizième siècle, lorsque les exploits des *mauvais garçons* (on désignait alors ainsi les *apaches*) devenaient par trop fréquents, les autorités parisiennes ordonnaient aux propriétaires de placer, sur leurs fenêtres, au premier étage, une lanterne allumée, dès neuf heures du soir.

Ces ordonnances sont les plus anciens vestiges de notre éclairage municipal actuel.

Vers le milieu du seizième siècle, un règlement prescrivit de placer, au coin de chaque rue et au milieu, si la rue était longue, des lanternes devant brûler de dix heures du soir à quatre heures du matin.

Mais, cet utile règlement, qui ne reçut, d'ailleurs, qu'une exécution très imparfaite, ne donna, sans doute, pas les résultats attendus, car le Parlement ordonnait bientôt la vente des falots, lanternes et potences destinées à les suspendre.

Un siècle plus tard, en 1662, de nouveaux essais furent tentés pour remédier à un état de choses déplorable, nous dit Boileau:

Car, sitôt que du soir les ombres fantastiques,
D'un double cadenas, font fermer les bou-[tiques...
Le bois le plus funeste et le moins fréquenté
Est, au prix de Paris, un lieu de sûreté.

Voici, d'ailleurs, l'ordonnance que Louis XIV rendit à cet effet:

« Louis, par la grâce de Dieu, etc... Des vols, meurtres et accidents, arrivant journellement en notre bonne ville de Paris, faute de clarté suffisante dans les rues; et, d'ailleurs, la plupart des bourgeois et gens d'affaires, qui n'ont pas les moyens d'entretenir des valets pour se faire éclairer la nuit, pour vaquer à leurs affaires, n'osant, pour lors, se hasarder d'aller et venir par les rues; et sur ce que notre cher et bien aimé, le sieur abbé Laudati Caraffa, nous a fait entendre



L'AUTRE DANGER

M. Bouchon. — Je t'avais bien dit, Rosalie, que ce n'était pas prudent d'envoyer le petit chercher du rhum, il vient de tomber en traversant la rue.

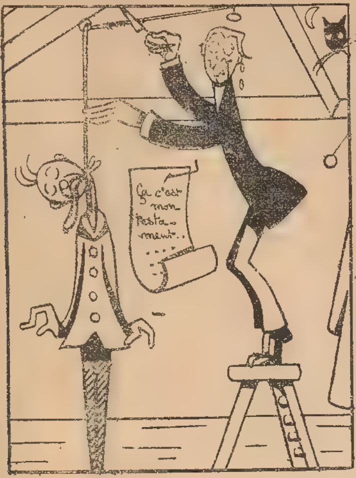
Madame. — Pauvre petit! Il s'est certainement fait du mal!

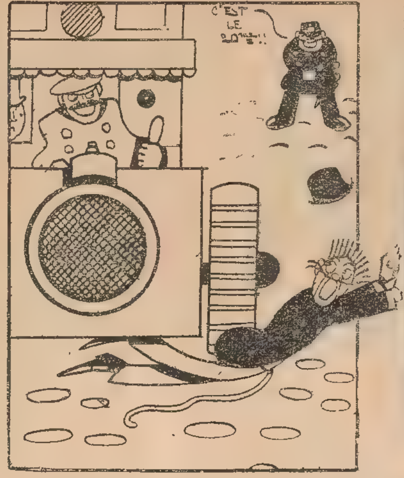
M. Bouchon. — Du tout! seulement il a manqué de casser la bouteille.



Madame. — Tu devrais me faire faire un voyage, le médecin vient encore de m'ordonner de changer d'air.

M. Durapiat. — Changer d'air! Eh bien! je ne demande pas mieux. A l'avenir, je fumerai une autre marque de cigares.







LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Voler une corde de pendu (au risque d'être pris pour un assassin) afin que ladite corde vous porte bonheur...

...s'enrouler la corde autour des reins, mais, dans la rue, celle-ci s'étant déroulée, marcher dessus, choir et être à moitié écrasé par l'autobus...

...ramené chez soi, furieux, brûler la corde et voir, à la suite de cet autodafé...



...un magnifique feu de cheminée se déclarer... La voilà bien, la veine!

que, pour la commodité publique, il serait nécessaire d'établir, en notre ville et faubourgs de Paris et autres villes de notre royaume, des porte-lanternes et porte-flambeaux pour conduire et éclairer ceux qui voudront aller et venir par les rues; sçavoir, faisons que, pour ces causes, avons par ces présentes, audit sieur abbé, accordé et accordons le pouvoir et privilège d'établir des porte-flambeaux et porte-lanternes à louage. »

Les porte-lanternes étaient des hommes qui, moyennant cinq sols, vous éclairaient jusqu'à domicile.

Le Parlement, en enregistrant le privilège, y mit la condition que tous les flambeaux seraient achetés chez les *maîtres-épiciers* de Paris.

L'entreprise ne prospéra point. C'est alors que les pouvoirs publics intervinrent, et, en 1667, La Reynie, lieutenant de police, inaugurait le premier système d'éclairage régulier, qui n'était, d'ailleurs, que la répétition du système essayé plus d'un siècle avant.

Une lanterne, garnie d'une chandelle, éclairait chaque extrémité de rue, et une autre le milieu. Tout d'abord, les chandelles ne furent allumées que depuis le premier novembre, jusqu'au dernier jour de février. Par la suite, on illumina depuis le vingt octobre jusqu'au 31 mars.

Cet état de choses dura jusque vers le milieu du dix-huitième siècle, époque à laquelle, sous l'inspiration de M. de Sartine, Bourgeois de Chateaublanc et Matterat de Preigney inventaient les réverbères.

Leur apparition excita l'enthousiasme; on les chanta en vers. Un poète, après avoir annoncé que, grâce à eux:

Le règne de la nuit va désormais finir...

nous en donne la description suivante:

Avec un verre épais, une lampe est fermée;
Dans son antre, une mèche, avec art enfermée,
Frappe un réverbère éclatant
Qui, d'abord, la réfléchissant,
Porte, contre la nuit, sa splendeur enflammée!

On avait de suite installé 7.000 becs, en 1809, il y en avait 11.050, en 1821 il en fallut 12.672.

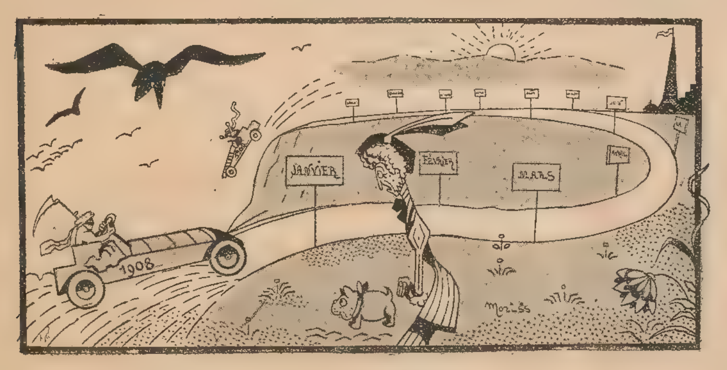
Mais les réverbères ne devaient avoir qu'un règne éphémère, le gaz les détrôna.

En 1785, l'ingénieur français, Lebon, avait déjà trouvé le moyen de tirer parti, pour l'éclairage des maisons, du gaz provenant de la distillation du bois. Son appareil, le *thermolampe*, dédaigné en France, intéressa les savants d'Angleterre. Et l'ingénieur anglais Murdock, s'inspirant des idées de Lebon, mais substituant la houille au bois, tentait, au commencement du dix-neuvième siècle, en les ateliers du célèbre James Watt, des essais d'éclairage en grand qui réussirent parfaitement.

Alors on décrocha partout les réverbères et les becs de gaz illuminèrent bientôt toutes les cités de leurs flammes resplendissantes, auxquelles, dans Paris, vint s'adjoindre, par la suite, la clarté froide des globes électriques.

Le règne de la nuit est désormais fini...
comme disait le poète des réverbères, mais celui des *mauvais garçons* n'est pas encore terminé.

****



TRISTE RÉFLEXION

LA VIEILLE FILLE. — Sapristi! Ce qu'elles vont vite!

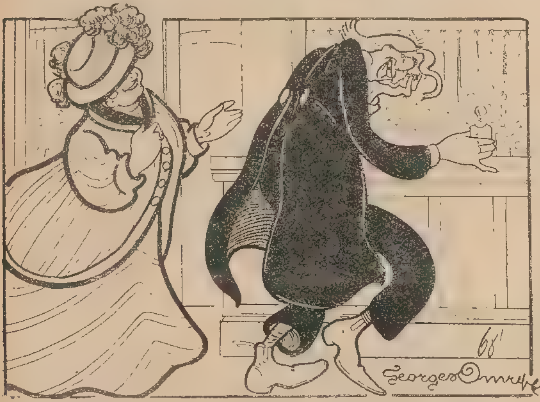


PSYCHOLOGIE

— Je suis Madame Durand. Je vous ai acheté un flacon de votre élixir « d'Eternelle Jeunesse ». Eh bien! je l'ai fait analyser par un chimiste. Savez-vous ce qu'il y a trouvé? De l'eau pure, Monsieur. Et moi qui ai eu la naïveté de m'en servir.



— En quoi ceci vous intéresse-t-il? J'ai bien vendu mon flacon à une Mme Durand, mais c'était une petite femme, énorme, mal faite, avec une grosse face ridée. Je ne vois donc pas, mademoiselle, pourquoi vous parlez en son nom.



— C'était bien moi. J'étais bien sûre aussi que je rajeunissais. Ce chimiste est un imbécile! Cher Monsieur, [illegible]



— Ah! mon vieux, si on pouvait chaque fois taper comme ça dans le mille à l'exercice de tir!

Pêle-Mêle Connaissance

— Accidentellement, le *Board of Trade* de Montreal a été mis sur la voie d'une curieuse modification à faire dans l'emploi du téléphone. Il *paraîtrait* qu'on pourrait obtenir une audition plus nette des communications en s'appliquant simplement le transmetteur sur le ventre au moment de parler. Cette nouveauté est très sérieusement mise à l'étude par l'office téléphonique canadien.

— Malgré qu'il eût créé de nombreuses écoles, Charlemagne, le patron de la jeunesse universitaire, ne savait pas écrire. Sur la fin de sa vie, il employait ses loisirs à exercer sa main à tracer des lettres. Mais ce travail ne lui réussit guère [illegible]

— Le plus ancien journal de médecine fut un journal anglais, *Medécina Curiosa*, qui parut en 1684.

— L'anglais est parlé par 116.000.000 d'individus; le russe, par 85.000.000; l'allemand, par 80.000.000; le français, par 58.000.000; l'espagnol, par 44.000.000; le japonais, par 40.000.000; l'italien, par 34.000.000; le chinois, enfin, tient la corde, 360.000.000 de mortels l'emploient quotidiennement.

— La plupart des plantes, par leurs allures variables, selon la température et le degré de l'humidité de l'air, peuvent nous servir de baromètres. On peut citer parmi les plus influençables: le haricot commun, le trèfle, l'hibiscus, la nigette des champs et le chardon à foulon.

— Les coquillages, huîtres, clovisses, coquilles St-Jacques, palourdes, etc., peuvent se mouvoir. Le *pétoncle*, pour ne citer que celui-là, est doué d'une vitesse relative. Il procède, pour avancer, assez curieusement, en ouvrant brusquement ses valves et en les refermant de même, effort qui lui imprime un certain élan.

— On dit toujours *la* guillotine, mais en réalité, l'exécuteur des hautes-œuvres, en a *deux* à sa disposition. Elles furent construites en 1871, et coûtèrent chacune 3.000 francs.

Chaque couteau pèse sept kilos et vaut 50 francs; le poids total de la machine est de [illegible] kilos. Contrairement à la croyance [illegible]



Quand Lapépie était garçon et qu'il se laissait aller à quelque excès de nourriture et de boisson, il se sentait tout courbaturé le lendemain matin.



Maintenant qu'il est marié, c'est le soir-même qu'il se sent courbaturé.

— Qu'on s'étonne de la mauvaise qualité des allumettes en France... La consommation moyenne, par habitant, est de 1.022 allumettes par an, représentant un débours de 1 fr. 08; et là-dessus, 0 fr. 91 reviennent à l'Etat! — En 1905, les recettes produites par leur vente se sont élevées à la somme de 35.949.407 francs, laissant au gouvernement un bénéfice net de 26.041.742 francs.

— Pendant longtemps le caoutchouc, aujourd'hui si nécessaire à toutes les industries, n'eut d'autre emploi que d'effacer les traces laissées par le crayon sur le papier; de là son nom anglais, *india rubber* (frotteur indien).

— Tous les peuples ont reconnu la nécessité de la colonisation et ce, dès la plus haute antiquité. Un *Saga* gaélique dit que les parents irlandais faisaient, en mourant, brûler avec eux leur or et leur argent et souvent aussi leurs maisons pour forcer leurs enfants d'aller chercher leur fortune sur mer.

— Les incendies de forêts, aujourd'hui si fréquents, et que déplorent l'administration et nos société de tourisme, ne sont pas chose nouvelle. Diodore de Sicile disait déjà: « Pyrénées vient du mot grec *pur* (feu), parce qu'autrefois, le feu ayant été mis par les bergers, toutes les forêts brûlèrent ».

— Ce furent les Vénitiens qui inventèrent le pantalon au seizième siècle, — les autres nations ne connaissaient encore que la culotte. Comme les Vénitiens avaient saint Pantaléon pour patron, le surnom de *Pantaloni* qu'on leur donnait fut appliqué à cette partie du vêtement par laquelle ils se distinguaient.

— Pour lutter contre les idées républicaines, le second Empire, avait recours aux moyens les plus originaux. Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française n'hésitait pas à faire afficher, au foyer de son théâtre, un avis par lequel il invitait les habitués à ne pas causer politique.

— Le nettoyage total de Paris revient à 0 fr. 65 le mètre carré, annuellement. Malgré la vulgarisation des balayeuses attelées, les balayeurs municipaux usent, par an, pour 45.000 francs de balais de bouleau, et pour 20.000 francs de rateaux en caoutchouc.

— Les sectateurs de l'ancienne religion druidique, en Irlande, avaient une conviction si profonde de l'immortalité de l'âme, qu'ils se prêtaient de l'argent à *rembourser dans l'autre vie.*

****

Résultat du Concours BOUT A BOUT

(Suite)

(Voir le Supplément).

Du 31e au 35e Prix : M. O. Reilly, 33, bd François Ier, Le Havre; M. H. Ducrocq, 1, rue Ste Foy, Conches (Eure); M. E. Boire, 25, allée Nicolas-Carnot, Le Raincy (Seine-et Oise); M. Brémond de la Rintrière, 23, bd Pasteur, Paris; M. Faugier, capitaine au 58e de ligne, Arles (Bouches-du-Rhône), qui gagnent *un canif en argent.*.

Du 36e au 40e Prix : M. L. Delahaye, 17, rue Mauconseil, Fontenay-sous-Bois (Seine); Mme S. Delsemme, 26, rue de la Tulipe, Ixelles, Bruxelles, M. A. Milfre, 5, avenue de la Motte-Picquet, Paris; M. Peudroi, Hôtel-de-Ville, Cherbourg; M. F. Bataille, 4, rue Sully, Tours, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41e au 50e Prix : M. A. Geoffroy, 6, quai de Léon, Morlaix; Mlle Eugénie Watellier, 254, rue de Vesle, Reims; M. C. Boulanger, Bleyberg (Belgique); M. M. Dubois, 12, rue Blomet, Paris; M. A. L'Epée, 36, rue du Calvados, Vire; M. le lieutenant Chaié-Fontaine, Beauvais; M. E. Hamel, Angoville-sur-Ay, par Lessay (Manche); M. Brebant Rivat. La Bazoches-en-Houlme (Orne) : M. A. Schmit, 321, rue de Charenton, Paris; M. Z. Ponchant, 43, rue Fontenoy, Lille, qui gagnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51e au 60e Prix : M. H. Tailleur, 23, bd Gazzino, Marseille; M. E. Vallée, 63, rue de Pantin, Pré St-Gervais (Seine); Mme Pasquez, 173, av. de Versailles, Paris; M. Garnier, 16, rue de la Féronne, Rosny-sous-Bois (Seine); M. Bruno Esprit, rue de l'Avenir, La Seyne (Var); M. Gaume de Correis, 52, rue Bergère Marseille; Mlle R. Lejeune, 12, rue Legendre, Paris; M. Rouilly, 112, rue de Sèvres, Paris; M. H. Le Roy, villa Malakoff, St-Malo; M. Mazoyer, 23, quai de Pierre-Scize, Lyon, qui gagnent *une paire boutons de manchettes.*



LE MAIRE DU CHEF-LIEU AU DIRECTEUR DU MUSEE

— Vous n'entendez rien à votre métier. Vous n'avez même pas le boulet qui a tué Turenne, alors qu'il se trouve dans tous les musées des simples sous-préfectures!



CHASSEUR D'OCCASION

— Au moins, celui-ci, je ne mentirai pas en disant que je l'ai tué moi-même!

PETITE CORRESPONDANCE

Un lecteur audois. — 1° Encre, plumes et papier ; 2° encre de Chine.

M. Courcy. — D'après les réponses faites précédemment à la même question, il ressort que le remède efficace est encore à trouver.

M. P. Hirant. — Vous pouvez nous en adresser sans être exclu du concours.

G. R. — Ce joueur compte 90 malgré les 14 d'as de l'adversaire; 2° même réponse.

LES MAXIMES DU PÈRE SAGEDÉNA



Le Savon "LUXOR" est au corps
Ce qu'un bon livre est à l'esprit
IL LE PURIFIE ET L'EMBELLIT

Savon Luxor, le plus pur de tous les Savons de toilette.
Le pain : **0 fr. 60.** *Dépôt, 12, rue Saulnier, Paris.*

14e ANNÉE — N° 2 10 Centimes 12 JANVIER 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA BONNE MÈRE, par Léon **KERN.**



— Tiens ! voilà justement ton père qui vient de s'enfiler un quinquina. Va vite l'embrasser dans ses moustaches, ça te profitera toujours un peu !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Journal de Semaine d'un Gardien de la Paix.

On fait la chasse aux apaches.

(Les journaux.)

Lundi. — *De service aux courses de St-Cloud.*

Heureusement que l'Administration nous transporte en omnibus. Mais elle devrait bien



Lundi.

couvrir ses voitures. Pleuvait. Et, sur l'impériale, empilé au milieu de mes collègues, ai reçu toute l'averse. Du reste, y avait personne. Pas de toilettes, rien. Ai bâillé tout l'après-midi.

* * *

Mardi. — *Réception à l'ambassade de Russie.*

Etais de planton dans le couloir où se trouvaient les W.-C. Chargé d'indiquer le petit en-



Mardi.

droit aux intéressés. Quel sale métier! Ai rien vu de la fête. Seulement aperçu des gens pressés. En tout soixante-cinq, dont trois dames seulement.

* * *

Mercredi. — *De service à la noce d'un gros bonnet.*

Je dis gros bonnet, parce que nous étions vingt-cinq, et à cinq francs par tête, ça fait



Mercredi.

déjà un chiffre. Etions chargés d'empêcher le public d'approcher trop près de la mariée. Avons bien fait notre devoir, vu que nous seuls l'avons pu entrevoir. Seulement — et c'est bien là la guigne inhérente à notre sale métier — elle était laide comme les trente-six péchés de la capitale.

* * *

Jeudi. — *Service de nuit à l'Odéon.*

Ah! la la!... La mâchoire m'en fait mal d'avoir bâillé, bâilleras-tu. Je comprends qu'on



exige de nous une constitution solide. Etre obligé d'avaler cinq mille vers dans une soirée. C'est d'un délinquant dénommé Chat Qu'expire, paraît-il... Si jamais celui-là je le rencontre en état d'ivresse sur la voie publique... Je lui en flanquerai du violon... sans musique.

Tiens! je fais des vers aussi, moi... Vraiment ce n'est pas malin.

* * *

Vendredi. — *Jour de cours de langues étrangères à la Préfecture de police.*



Vendredi.

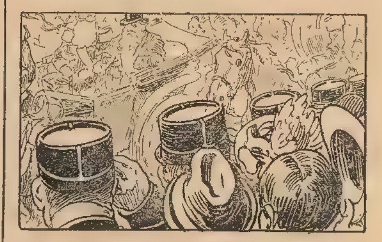
Nota. — *Réservé aux plus intelligents du corps.*

Je sais maintenant dire *circulez* en anglais... Seulement voilà..., les Français ne comprennent plus. Apprenons aussi quelques notions d'histoire et de géographie. C'est ainsi que je sais maintenant qu'il n'y a pas trente-six péchés de la capitale, mais seulement sept péchés capitaux. Prière de rectifier plus haut.

* * *

Samedi. — *Arrivée du roi de la République Argentine à Paris.*

Fait la haie depuis la gare du Bois de Boulogne à l'Elysée... pas à moi tout seul, bien



Samedi.

entendu..., nous y étions tous. Mais quel sale métier. Ai tout le temps été embêté par un pickpocket, derrière mon dos, qui voulait à toute force me faire les poches... Et, avec ça, pas moyen de bouger..., fallait conserver l'alignement... Immobile pendant quatre heures... Et mon médecin qui me recommande de l'exercice!...

* * *

Dimanche. — Enfin!... Premier jour d'agrément de la semaine. On s'est dérouillé les poings sur le dos d'un gros bourgeois qui



Dimanche.

s'obstinait à ne pas vouloir circuler... j'aurai parlé anglais encore, sans doute... Il n'avait qu'à comprendre tout de même, voilà tout..., il y a des cours du soir pour les civils!...

Nota. — Il paraît qu'il y a des apaches à Paris. Du moins le public s'en plaint. C'est, sans doute, encore un canard que les journaux font voler. Je puis affirmer que dans toute ma semaine, je n'en ai pas vu un seul.

E. J.

Poésie et Prose

Larime, le poète, et Laprose, le bourgeois, déambulaient à petits pas dans les allées du Luxembourg.

C'était en automne, un soleil apali dorait de ses rayons les feuilles des arbres.

Larime pensait au charme de la nature, Laprose songeait à la partie de manille qui l'attendait au café voisin.

Tout à ses sensations, Larime se laissa aller sur un banc pour mieux exhaler son enthousiasme. Debout, près de lui, Laprose tirait furtivement sa montre.

Et Larime pérorait: « Que j'aime à respirer l'air embaumé des radieuses journées d'automne. Cette suprême caresse de l'atmosphère nous est d'autant plus précieuse que bientôt elle disparaîtra chassée par la bise hivernale. »

Les yeux levés au ciel, Larime ne voyait pas le visage de Laprose, qui venait de prendre soudain une expression de gaîté contenue. Et Larime continua:

« Y a-t-il quelque chose de plus frais que l'air pur de l'automne? »

— Je crois qu'oui! fit Laprose.

— Quoi donc?

— La couleur du banc sur lequel vous venez de vous asseoir!

Pêle-Mêle Causette

Quand un ministre sent vaciller son portefeuille, il a recours à un petit jeu facile, et souvent efficace: le jeu du spectre.

Ce jeu consiste à agiter, sous les yeux de ses contemporains, quelque danger terrible que lui seul saura écarter.

Le peuple tremble et consent un nouveau bail à son locataire ministériel.

Le spectre du moment, c'est l'émigration des capitaux français à l'étranger.

Terrible perspective qui, dans l'esprit de beaucoup de gens, équivaut à une perte totale, pour la France, de l'argent ainsi déplacé.

Il ne me semble pas inutile de commenter ce sujet, ne serait-ce que pour ramener la tranquillité dans l'âme de mes lecteurs.

L'exode des capitaux français n'a, en réalité aucune influence nuisible sur la prospérité de la France. Elle n'intéresse que la perception de l'impôt sur le revenu. Et cet impôt est destiné à faire long feu, en raison de son caractère vexatoire. On lui substituera le timbre, qui sera infiniment plus facile à appliquer.

Si l'émigration des capitaux n'atteint que l'impôt sur le revenu, on peut donc s'en consoler aisément.

Par conséquent, laissons de côté ce point accessoire pour ne nous occuper de la question qu'à un point de vue plus général.

Il faut considérer un pays comme un tout, comme un seul être.

Cet être a un premier besoin: celui de manger; il éprouve aussi la nécessité de se vêtir, celle de se loger, et il aspire à un certain confort ou bien-être.

S'il trouve chez lui de quoi se satisfaire, il peut rester isolé et fuir tout contact avec ses voisins.

Si, au contraire, certains produits lui font défaut, alors qu'il en a d'autres en excès, il s'adresse à ses voisins et se livre avec eux à des échanges. De là l'importation et l'exportation.

La France, qui est dans ce cas, envoie à l'étranger un certain nombre de produits, en échange desquels elle en reçoit d'autres.

Mais en examinant les statistiques, on s'aperçoit qu'elle importe plus qu'elle n'exporte. Elle achète plus qu'elle ne vend.

Chacun sait qu'à dépenser plus qu'on ne gagne, on court très vite à la ruine.

Comment expliquer que la France reste riche, malgré cela?

Simplement en tenant compte d'un facteur qui, pour la France, est d'une importance capitale.

Ce pays, grâce à son esprit d'ordre et d'épargne, a accumulé de grandes richesses à l'époque de sa prospérité industrielle et commerciale.

Ces richesses, elle les prête aujourd'hui aux autres nations. Et comme les prêts ne sont pas gratuits, mais intéressés, elle en tire de gros revenus qui augmentent son bien-être.

La France est, dans l'univers, ce que le rentier est dans un pays.

Elle vit (en partie au moins) du travail des autres.

C'est une situation enviable et qui n'a rien que de très agréable.

Rions donc du spectre alarmiste qu'on agite pour nous faire peur et nous mener par le bout du nez.

Et plaçons le plus d'argent possible au dehors.

Fred Isly.



UN CONNAISSEUR

Le Renard. — Qu'est-ce què cela veut dire : une tête de renard sur une peau de lapin!

****

LA BOURSE

C'était par une belle journée d'automne. Les passants déambulaient gaîment dans une atmosphère délicieuse de fraîcheur.

Les fiacres arpentaient les rues en quête de clients, mais personne ne se souciait de leurs muettes invitations, tant la douceur du temps incitait à la promenade pédestre.

Cependant, un jeune homme passait sur la place Clichy. Plusieurs cochers lui firent signe, il ne répondait pas à ces offres de service.

Il allait s'enfoncer dans la rue d'Amsterdam, quand s'arrêtant soudain, les yeux fixés sur un fiacre vide, il appela, d'un geste, le cocher.

Ayant lancé une adresse, il monta prestement, et le véhicule se mit en marche.

Alors, le jeune homme avança vivement la main et s'empara d'un vieux porte-monnaie, qui gisait sur le tapis, oublié, sans doute, par le dernier client.

Il l'ouvrit aussitôt, non sans s'être assuré que l'attention du cocher était retenue ailleurs.

Mais le porte-monnaie ne contenait que de menus papiers sans importance et quelques échantillons de tissus.

Déçu, il rejeta l'objet à la place où il l'avait ramassé. Bientôt après, le fiacre s'arrêtait à l'adresse donnée.

Le jeune homme descendit, paya et disparut sous la voûte de la maison.

Alors le cocher se retourna. Ses yeux se portèrent sur le vieux porte-monnaie. Et il murmura, d'un ton plein de bonne humeur:

— Voilà le dixième client que me rapporte, aujourd'hui, ce bon vieux porte-monnaie.

Surenchère

Dans un compartiment de chemin de fer, deux voyageurs causent à haute voix. Ils se racontent toutes sortes de péripéties de voyage avec l'exagération si chère à beaucoup de voyageurs.

Et de temps en temps ils jettent un regard sur un troisième voyageur qui les écoute, amusé, mais sans prendre part à la conversation.

— Ce qui est déplaisant dans beaucoup d'hôtels, dit l'un des interlocuteurs, c'est le peu d'épaisseur des cloisons. Ainsi, l'autre jour, à Tarascon, je n'ai pu dormir une bonne moitié de la nuit, à cause d'un voisin qui faisait sa correspondance. Le grincement de sa plume sur le papier m'empêchait de dormir.

— Moi, répondit l'autre, j'étais récemment à Montélimar, dans un hôtel où les cloisons étaient si minces que, me sentant las, et voulant sommeiller pendant une heure, j'en fus empêché par mon voisin, qui changeait de linge.

Le Monsieur qui avait écouté jusque là, sans mot dire, intervint à ce moment:

— Moi, fit-il gravement, j'ai connu un hôtel encore plus extraordinaire. Les cloisons étaient si légères, que j'entendais mon voisin changer d'idée.



LE JEUNE HAMLET

La Gouvernante. — Voyons, M. Paul, vous vouliez monter sur l'éléphant, et maintenant vous hésitez entre lui et le chameau?

Paul (*indécis*). — Toby or not Toby...



Un crocodile mélomane, direz-vous? Pas du tout, c'est un crocodile qui vient d'avaler un marchand de guimauve.

Et, impassible, il s'enfonça dans son coin, pendant que ses deux compagnons de voyage se regardaient, interloqués.

Déconvenue

Dardouillard est allé à Londres. De retour à Paris, il conte ses impressions de voyage à un camarade:

— Je n'aurais jamais cru que je me tirerais aussi facilement d'affaire. J'étais si jeune quand j'ai appris l'anglais que je n'osais compter sur mes souvenirs.

— Alors, cela a bien marché?

— Admirablement. J'ai parcouru la ville en tous sens, visitant toutes les curiosités, et cela sans le moindre embarras.

— Tu n'as jamais été pris de court?

— Une fois seulement. J'étais entré dans un restaurant de Regent street pour y manger un bon *roast beef*, car je ne pouvais décemment quitter l'Angleterre sans avoir goûté au fameux *roast beef* anglais.

Je m'attable donc. Un garçon s'approche. Et me voi à penaud. J'avais beau me torturer les méninges, impossible de me rappeler comme on dit *roast beef* en anglais.

SUPERSTITION RÉALISEE

La Maitresse de maison. — Maintenant, Mademoiselle Fausset va nous chanter une romance.

L'Invité. — Ah!

La Maitresse de maison. — On dirait que cela vous étonne?

L'Invité. — Non! je m'y attendais... j'ai renversé la salière pendant le dîner!

NAIVETÉ

Un jeune campagnard, peu habitué à voya-ger en chemin de fer, avait pris un billet d[e] troisième classe, sur la ligne de Troyes [à] Dijon. Il alla s'installer commodément dan[s] un wagon de première, au sortir duquel i[l] fut interpellé par un employé, qui lui demanda de quelle classe était son billet:

— Eh ben! de troisième, pardine! fit l[e] jeune rural.

— Alors, pourquoi avez vous voyagé en pre-mière? demanda le galonné.

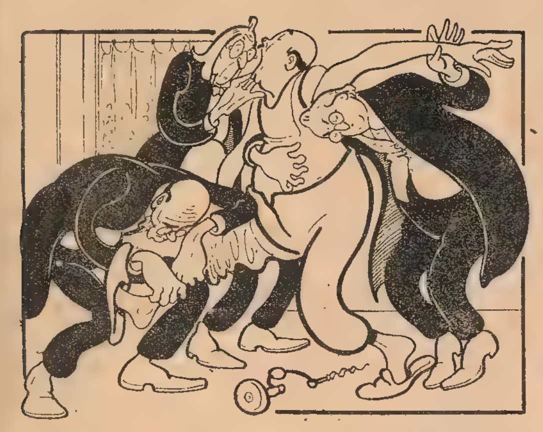
— Allons, pas de blagues, répondit le voya-geur, vous créyez donc que je savions pouèr compter, moué? Tenez, regardez en partan[t] de la locomotive: une, deusse, trouès voué-tures, ça fait-y point eune troisième? E[h] ben, alors?

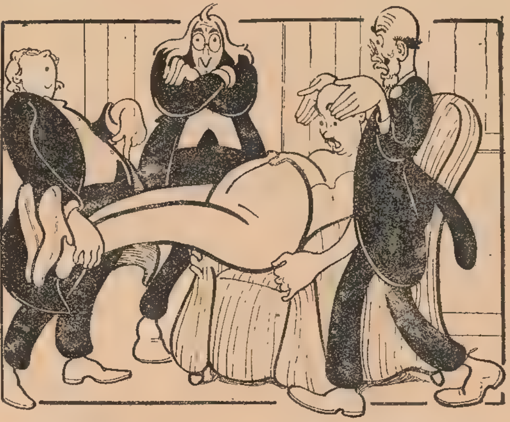


Comment M. Kalvicie, qui devait la forte somme à son tailleur, ne fut pas reconnu...



...par ce dernier, grâce à un heureux coup de vent!

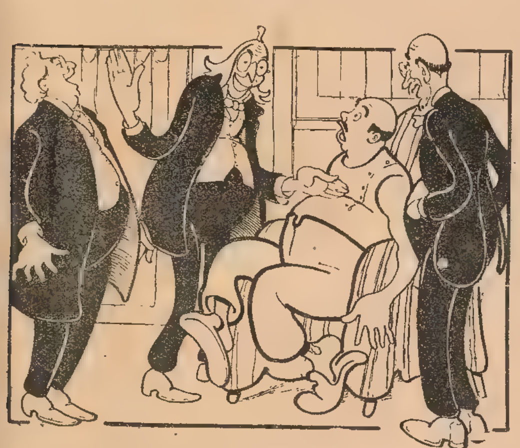


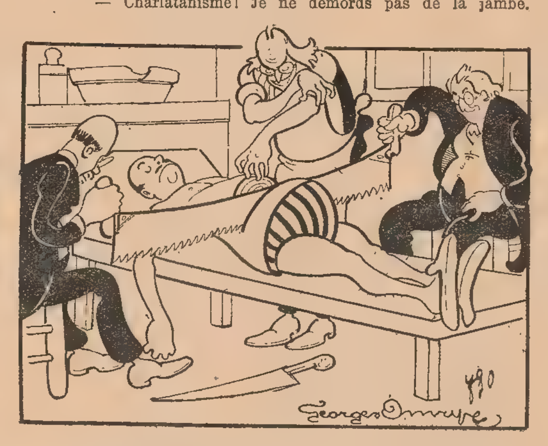


CONSULTATION MEDICALE

Trois médecins furent appelés en consultation auprès d'un malade, Monsieur Lapoire, pour savoir si une opération chirurgicale était nécessaire.

— C'est clair, dit le premier, il faut lui ouvrir la tête.
— Vous n'y pensez pas, s'écria le second, c'est la jambe qu'il faut couper.
— Stupidité! Je maintiens la tête.
— Charlatanisme! Je ne démords pas de la jambe.





Et la discussion s'envenima, chacun tenant à son diagnostic, mais le troisième s'interposa:
— Voyons, Messieurs, vous n'allez pas vous fâcher pour cela: L'un veut la tête, l'autre les pieds, eh bien! coupons Lapoire en deux et opérons-le au ventre.

Ces paroles conciliantes calmèrent les deux adversaires et on coupa Lapoire par le milieu, ce qui constitue un bel exemple de courtoisie confraternelle.

Courrier Pele-Mêle

Champignons

Monsieur le Directeur,
En réponse à la question de M. Koller:
Quel est le poison que contiennent les amanites citrine, phalloïdes et panthère?
Il y a, dans les champignons, deux corps: l'un, l'*amanitine* ou *choline*, n'est pas toxique par lui-même, l'autre, poison narcotique très violent, la *muscarine*, est un produit d'oxydation de l'amanitine, et accompagne cette substance dans un grand nombre de cas, peut-être dans tous les champignons vénéneux, notamment dans le *boletus luridus* ou faux cèpe, *agaricus muscarius* ou fausse oronge et l'amanite panthère.
La muscarine pure est un corps cristallin, à réaction alcaline, composé de carbone, hydrogène, oxygène et azote, comme presque tous les produits végétaux, sa formule chimique brute est $C_5 H_{15} O_3 A_3$, et sa constitution n'est pas connue.
Fait curieux et utile à signaler: l'*atropine*, poison de la belladone, et la muscarine ont des propriétés exactement opposées sur l'organisme, et ces deux poisons, également dangereux, sont réciproquement l'antidote l'un de l'autre.
Recevez, etc.

N. DORMANT.

Nos remerciements à M. Rohner pour les renseignements analogues qu'il nous a adressés.

* * *

Quatre propriétaires pour une maison

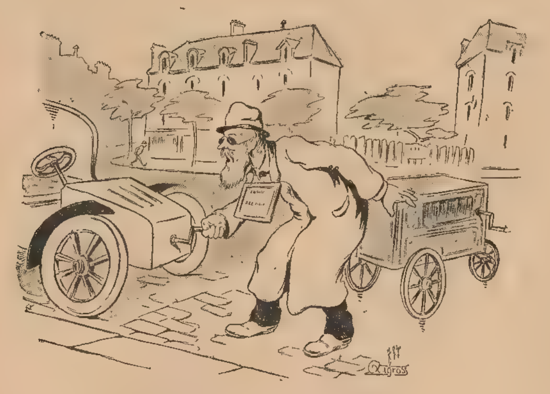
Monsieur le Directeur,
Dans votre numéro du 10 courant, vous parlez de la propriété morcelée en Corse; sans aller si loin, à 200 kilomètres de Paris, à Honfleur (Calvados), rue Gambetta, ancienne rue Haute, il y a un immeuble composé d'un rez-de-chaussée, de deux étages, et d'un grenier sur le tout, qui appartient à trois ou quatre propriétaires.
L'un a rez-de-chaussée, partie de cave et de grenier;
L'autre, premier étage avec cave;
Le troisième, deuxième étage avec grenier;
Le quatrième, une cave.
Recevez, etc.

UN LECTEUR.

* * *

Nettoyage d'anciennes armes

Monsieur le Directeur,
Un lecteur assidu demande quel est le moyen de dérouiller les armes anciennes.
Voici une recette qui est très bonne:
Mettez l'arme dont vous désirez enlever la rouille, dans de la potasse en ébullition, (250 grammes de potasse pour 1 litre d'eau) pendant une demi-heure environ.
Avant d'ôter votre arme, frottez-là avec une brosse pour enlever la crasse.
Une fois décapée, plongez-la dans un bain de 50 grammes d'acide chlorydrique par litre d'eau, retirez votre arme et rincez vivement.
Il ne faut pas laisser séjourner votre arme à l'eau; et surtout, j'insiste sur ce point



L'ERREUR DE L'AVEUGLE

— Cristi ! Je deviens sourd ou alors mon orgue est brisé !



LA COQUETTE PHILOSOPHE

— Ma chère, se mettre du noir aux yeux, c'est commencer à porter le deuil de sa fraîcheur...

car il est très important, il faut la rincer beaucoup et ne pas ménager l'eau.

Lorsque vous l'aurez bien lavée, séchez-la, graissez-la avec de l'huile d'olive et vous aurez une arme brillante.

Pour la conserver en cet état, graissez-là souvent, surtout si vous l'exposez dans un lieu humide.

Recevez, etc.

Ant. DAVID.

***

Question musicale

Monsieur le Directeur,

Sous ce titre, M. Gaston Talon, a demandé, dans le *Pêle-Mêle* daté du 15 décembre, pourquoi certains instruments de musique ne donnent pas la note écrite, à l'instar des instruments à archet, de la grande flûte, etc.

Les inconvénients signalés par M. Talon, sont réels, mais négligeables eu égard aux avantages pratiques que présente l'emploi des instruments transpositeurs et qui sont les suivants :

1° Dans chaque famille (clarinettes, saxophones, cors, cornets, saxhorns, etc., etc.,) tous les instruments dérivent d'un instrument type, qui est l'instrument en *ut*, mais très souvent cet instrument n'est pas usité à cause de sa mauvaise sonorité, comme, par exemple, la clarinette en *ut*. Il en résulte, en tous cas, qu'un même musicien, peut, *sans changer de doigté*, jouer de plusieurs instruments d'une même famille, ce qui est un avantage immense; ainsi, le même exécutant pourra jouer indifféremment du hautbois (instrument en *ut*) ou du cor anglais (instrument en *fa*); de la clarinette en *mi* bémol, en *si* bémol ou en *la;* du cornet en *si* bémol ou en *la;* du cor dans tous les tons usités, etc., etc.

2° Non seulement l'exécution est ainsi facilitée, au point de vue du mécanisme, pour l'exécutant appelé à se servir de plusieurs instruments d'une même famille, mais elle l'est encore en ce qui concerne la lecture, qui, pour tous ces instruments, se fait *sur la même clé*, et en évitant, à la fois, et les lignes supplémentaires trop nombreuses, et les tonalités trop chargées en accidents.

3° Enfin, au point de vue de la rapidité et de la commodité de l'écriture, on évite, au moins en grande partie, les lignes supplémentaires, et ce n'est pas un mince avantage.

Recevez, etc. DAR.

Nous remercions MM. L. Monand, Barrier et Chaubert, qui nous ont adressé, sur le même sujet, des explications techniques que le public aurait peut-être quelque peine à saisir, et desquelles il ressort, sans conteste, que les complications apparentes actuelles seraient, en les modifiant, remplacées par des complications plus grandes encore. Donc tout est pour le mieux dans le monde des instruments à vent.

***

Timbres-poste

Monsieur le Directeur,

Un lecteur demande s'il est obligé d'acheter des timbres plus qu'il ne lui en faut, parce que le marchand ne veut pas lui vendre isolément un timbre d'un centime. Je réponds :

Non ! un débitant de tabac est obligé d'avoir tous les timbres courants, quelle qu'en soit la valeur, même d'un centime, et d'accepter au détail le payement avec un centime. Ancien débitant de tabac, j'étais obligé d'avoir toute la série.

Le lecteur peut faire une réclamation au contrôleur des Contributions Indirectes de sa résidence, et il aura raison de la récalcitrante débitante. Léon D'HEM, Armentières.

POUR ETRE SOIGNE



Se sentant malade depuis longtemps, le pauvre Sanlesou, sans feu ni lieu, se décide à aller voir un médecin dont il a trouvé l'adresse par hasard.



Ce médecin habitait une fort belle maison, et un valet rébarbatif vint ouvrir à Sanlesou. Lorsqu'il sut pour quel motif le pauvre diable désirait voir son maître, il éclata de rire : « Mon pauvre garçon, dit-il, c'est deux louis la visite... allez à l'hôpital, on vous y soignera pour rien. »



Et Sanlesou s'en fut à l'hôpital : « Mon ami, lui dit-on à la consultation, s'il nous fallait prendre tous les incurables, il nous faudrait quelques milliers de lits en plus. C'est à l'hospice qu'on les prend ! »



Et Sanlesou s'en fut au premier hospice venu. Le directeur, très aimablement, le reçut, mais ne put réprimer un sourire : « Un garçon de votre âge... à l'hospice ! mais il nous faudrait vous garder cinquante ans... Demandez un secours à l'Assistance ! »



Et Sanlesou s'en fut à l'Assistance : « Pas de papiers, pas de domicile ? où diable voulez-vous que nous prenions des renseignements sur vous, dit un employé, bourru. Nous ne faisons pas d'enquête sous les ponts ! »



Et Sanlesou, ne sachant plus où aller, s'écria : « Décidément, zut ! je me ferai soigner, et pour rien ! » Et très proprement, il poignarda le premier passant venu.



Arrêté illico, il se trouva mal entre les bras des agents, qui le conduisirent à l'infirmerie du Dépôt.



Son état précaire ne lui permettait pas de passer en cour d'assises, aussi lui prodigua-t-on les soins les plus dévoués.



Condamné aux travaux forcés, mais grâcié plus tard, il vit maintenant heureux et bien portant.

RÉSULTAT DU 3e CONCOURS

DU

"VERS ATTIQUE"

114 fr. 50 pour un vers !

Il s'agissait, on s'en souvient, de compléter, au moyen d'un cinquième vers, le poème suivant :

Tout change et varie en sept ans,
Tel n'est rien qui fut président.
Le raton devient rat
Mais seul ne change pas ..
. . . .

Les envois ont produit la somme de **645** francs qui, joints aux **500** francs offerts par le *Pêle-Mêle*, donnent la somme de **1.145** francs.

Voici les dix envois qui ont été jugés les meilleurs, et qui remportent chacun un prix de **114** fr. **50** :

Le goût des petit' femm' pour les chapeaux trop grands.
M. Georges Rousseau, 6, avenue Daumesnil, Paris.

L'âg' d'une femme mûr' qui toujours a trente ans.
M. F. Caillet, 72, rue Falguière, Paris.

L'amour des bons Français pour les bouts de ruban.
M. Marius, café Parisien, Montbéliard.

Maître corbeau gobant du r'nard le boniment.
M. C. Stivenel, Parmain (Seine-et-Oise).

Ton attrait, ô veau d'or ! et même ô veau d'argent.
M. H. Superville, Cénac, par Tresne Gironde.

L'éternel : « Provisoirement ».
M. Hespédé, 57, rue de Passy, Par

De l'or et des grandeurs l'irrésistible aimant,
M. Bazelaire, 44, rue Michelet, Montreuil-sous-Bois (Seine).

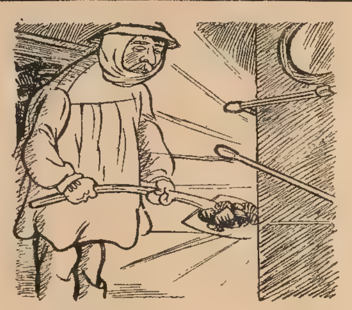
Le charme éternel qu'Eve exerce sur Adam.
M. André, 5, rue Boissy-d'Anglas, Paris.

L'attrait de dire noir quand le mari dit blanc
Mlle E. Gavois, 2, chemin latéral, Enghien (Seine-et-Oise).

... De ch'mis' qui n'en a qu'une et se trouv' bien dedans.
M. J. Pollet Motte, 15, bd Gambetta, Roubaix.







LE GESTE ELEGANT

Il est à remarquer que les gestes les plus élégants ressemblent le plus à ceux des classes les plus modestes de la société.

Ainsi, le métier de cocher, fort roturier en soi...

...devient très aristocratique quand la voiture s'appelle un *mail-coache!*

Alimenter de combustible un véhicule est très peuple, si c'est une locomotive...



...et beaucoup plus relevé, si c'est une automobile.



La pipe est vulgaire..



...mais très bien portée avec l'élégance britannique.



Boire au comptoir n'est pas le fait d'un mondain...



...excepté si ce comptoir s'appelle: *Bar.*



Les dames qui sortent en cheveux sont de bonnes ménagères bien simples...



..ou bien des élégantes parfaites.



Il n'est pas du dernier chic de verser des boissons chaudes à ses concitoyens...



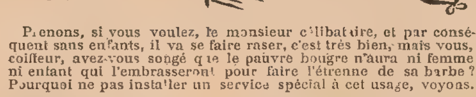
...excepté quand cela se pratique au *five o'clock tea.*

LE CONFORTABLE MORAL

«... Oui, me dit le philanthrope, en vérité je vous le dis, on s'attache trop au bien-être physique des gens, et pas assez, sinon pas du tout, à leur bien-être moral. Il serait cependant si facile d'allier les deux...



Ainsi, au café, pourquoi se borner à prendre uniquement soin du gosier du client, pourquoi ne pas créer le groom apte à tous les jeux, qui se charge de faire la partie du monsieur seul ?



Prenons, si vous voulez, le monsieur célibataire, et par conséquent sans enfants, il va se faire raser, c'est très bien, mais vous, coiffeur, avez-vous songé que le pauvre bougre n'aura ni femme ni enfant qui l'embrasseront pour faire l'étrenne de sa barbe ? Pourquoi ne pas installer un service spécial à cet usage, voyons.



Et les gens obligés de séjourner à l'hôtel ? Soutenez-moi donc que tout le bien-être physique où vous les faites mariner vaudra jamais les bonnes paroles maternelles ou conjugales. Cependant, au prix où sont les phonographes...



Et puis, tenez, ne me parlez pas de ces départs lugubres où personne ne vient vous accompagner au train — et pourtant il y en a des gens dans ce cas-là, alors je vous demande un peu ce qu'attendent les compagnies de chemins de fer pour organiser un pauvre petit service d'adieux ?



Mais tout le monde en a besoin de ces petites délicatesses-là, vous-même, l'artiste, la Société où vous exposez vous demande une cotisation fabuleuse, mais alors, pourquoi ne pas exiger, en retour, un système d'employés préparés à l'amour-propre, sans compter que la vente s'en ressentirait.



Soyez tranquille, nous y arriverons à ce confortable moral, et souhaitons même qu'il soit assez poussé pour qu'on ne voie plus les grandes Compagnies de pompes funèbres se borner platement, à assurer seulement un service et un monument magnifiques au défunt, mais encore une catégorie d'employés spéciaux chargés de manifester à jour fixe telle ou telle somme de regrets, suivant le prix.

Automobilisme

Quoique ce soit dimanche — et je dirai même parce que c'est dimanche — M. et Mme Hardillon se sont levés de grand matin.

Ils ont en toute hâte consulté le thermomètre, puis le baromètre, ont ouvert leur croisée, et, après avoir humé le vent et interrogé le ciel, ont déclaré, d'un ton satisfait:

— Le temps sera beau!...

M. et Mme Hardillon sont deux petits rentiers qui vivent paisiblement de leurs modestes revenus; mais ce sont deux gros rentiers, si l'on fait état de leur embonpoint réjouissant; tout dépend, ici-bas, du point de vue auquel on se place...

Joyeux, l'air un peu ému toutefois, ils s'habillent prestement. La concierge monte le courrier. Mme Hardillon va lui ouvrir elle-même, car c'est le jour de congé de la bonne. Petite causette à la porte; la concierge est bavarde comme une vieille pie... Mais M. Hardillon s'impatiente, on l'entend qui appelle sa femme du fond de l'appartement:

— Allons, Cécile, dépêche-toi, nous ne serons jamais prêts!...

— Voilà! voilà!... répond Cécile... Je viens!...

— Vous sortez ce matin? demande la concierge en esquissant un mouvement de retraite...

Alors, Mme Hardillon, avec emphase et désinvolture:

— Oui!... Nous allons faire de l'auto!...

Faire de l'auto!... Mots magiques et prestigieux!... La concierge est éblouie...

— Mazette! Vous avez de la chance!... Ah! c'est beau, la vitesse, les pneus, les virages, le cent à l'heure!... Mais tâchez de ne pas vous tuer, au moins!...

Les deux vieux époux achèvent de se mettre en tenue. M. Hardillon a exhumé un ancien complet, qui sent la naphtaline, mais qui ne craint pas les taches d'essence... Par là-dessus, il endosse une vaste peau de bique et se coiffe allègrement d'une casquette de chauffeur, qu'il incline un peu sur l'oreille pour avoir l'air « casseur d'assiettes ».

Cécile s'enveloppe dans un solide et lourd imperméable, et s'entoure la tête d'un triple voile de gaze.

Tous deux se campent à califourchon sur le nez d'énormes lunettes noires qui leur donnent un aspect sauvage et qui complètent merveilleusement leur allure bien moderne...

Ils rient de se voir ainsi déguisés, eux, si routiniers!... Mais dame, quand on fait de l'auto, et qu'on met l'avance à l'allumage pour marcher avec son siècle, on ne peut pas rester habillé comme les piétons du vulgaire!...

— Eh bien! Cécile, y es-tu? demande M. Hardillon, épanoui.

— Oui! Delphin...

— Alors nous partons?

— En route!

Mais où donc est l'auto qui doit les emporter sensationnellement à la quatrième vitesse?... Nous ne l'entendons point trépider et mugir devant leur maison... Nous ne la voyons point surgir en trombe au tournant de l'Odéon... Où vont-ils la chercher?...

Eh! pardieu! à la station de voitures, la plus proche, tout bonnement!...

Car c'est sur un taxi-auto qu'ils comptent, les braves petits bourgeois, pour goûter les émotions palpitantes de ce sport nouveau!...

Malheureusement, ils n'en trouvent pas. Alors M. Hardillon s'écrie:

— Eh bien! prenons l'autobus, cela revient au même!...

Ils n'y sont jamais montés; de toutes façons, c'est leur premier début dans l'automobilisme, et ce début, peu onéreux, en vaut bien



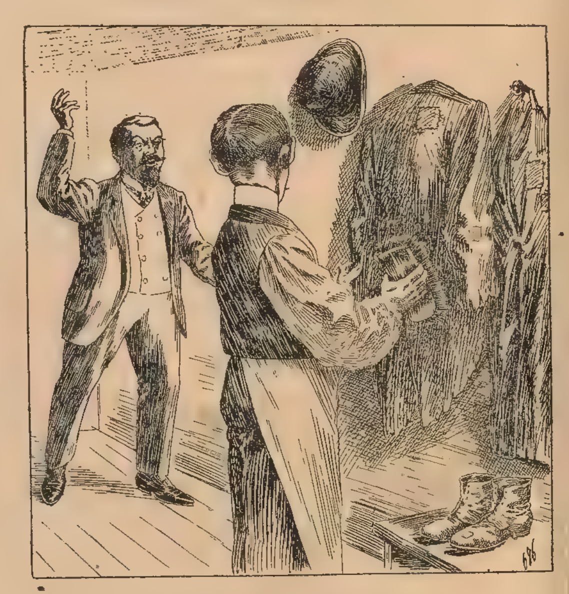
De l'agrément pour une dame d'avoir un mari collectionneur d'affiches



FEMINISME

— Mais, mon cher gendre, j'ai produit quantité de livres remarquables, pourquoi ne postulerais-je pas pour l'Académie?

— Vous! Immortelle? Ah! non, belle-maman, ne faites pas ça!...



LE DEPUTE SOCIALISTE

— Qu'est-ce que vous faites là, Jean? Je vous ai déjà défendu de jamais nettoyer ce vêtement-là, c'est mon complet de réunion électorale!

un autre!... Ils grimpent sur l'impériale de Batignolles-Clichy-Odéon, et, le cœur battant, le pouls fébrile, assujettissent leurs lunettes de chauffeurs, comme s'ils allaient boucler, sur une 100 HP., le circuit de l'A. C. F.

Ah! cette randonnée de l'Odéon aux Batignolles!... Echappements, ratés, grincements, explosions, à-coups, embardées, pannes, télescopage d'un fiacre, écrasement d'un chien — ils savourent toutes les angoisses d'un Paris-Pékin échevelé!...

Désormais, dans leur petite existence casanière, tranquille et falote, ce «voyage» est un événement inoubliable... et, quand on leur parle de l'automobilisme, ils clignent de l'œil d'un air entendu: ils en ont fait, ils savent ce que c'est!...

Robert FANCHEVILLE.

DE NOS LECTEURS

Plagiaires

Victorien Sardou vient de faire représenter un nouveau drame historique, *L'Affaire des Poisons*, et, cette fois, aucun de ses confrères dédaignés ne l'a accusé d'avoir emprunté sa pièce à Barnets ou à Childebrand.

Le prince des auteurs dramatiques n'en est pas encore revenu; il n'en reviendra jamais, tant il est habitué, depuis un demi-siècle, à entendre bourdonner à son oreille la monotone rengaine: « Encore un plagiat! »

Qu'est-ce au juste qu'un plagiat?

Voltaire nous renseigne là-dessus, dans son *Dictionnaire philosophique*: « Quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle plagiat ».

Evidemment, ce n'est jamais la pensée même d'un autre qu'on s'approprie, mais la forme qu'elle a prise dans une œuvre littéraire ou artistique. Et puis, il ne faut pas confondre le plagiat avec l'imitation involontaire provenant d'une similitude d'idées ou simplement d'une réminiscence.

Toutes les idées sont dans l'air, il n'est donc pas étonnant qu'elles soient saisies au vol, si j'ose dire. Par ailleurs, un auteur peut-il être traité de fraudeur parce qu'il est servi par une mémoire trop fidèle? Problème bien ardu que je ne me charge pas de résoudre.

La liste est longue des prétendus plagiaires, depuis Sophocle dont Philostrate, d'Alexandrie s'est amusé à relever tous les morceaux qui, à son sens, ne lui appartenaient que par raccroc.

Virgile, très crâne, s'écriait: « Je trouve des perles dans le fumier d'Ennuis ».

Et Molière, plus crâne encore, avouait: « Je prends mon bien où je le trouve. »

Si s'inspirer d'œuvres anciennes pour en faire des chefs-d'œuvre s'appelle plagier, que de plagiaires parmi nos gloires littéraires les plus pures! C'est Racine, puisant dans les richesses du théâtre grec; c'est Corneille faisant son profit de certains ouvrages de Guilhem, de Castro, de Calderon ou de Ruiz de Alarcon; c'est Molière, prenant à Plaute quelques scènes de l'*Avare*, à Tirso de Molina, le scénario de *Don Juan*, aux farces italiennes le canevas des *Fourberies de Scapin*.

Racine, pour sa *Thébaïde*, avait fait des emprunts à l'*Antigone*, de Rotrou, mais il remarqua qu'elles n'étaient d'aucune utilité pour sa pièce, et il se hâta de les supprimer.

Molière était très eclectique en fait d'emprunts. Après avoir écrémé la *Marmite*, de Plaute, il dévalisa le *Pédant*, une mauvaise comédie de Cyrano de Bergerac: « Ces scènes sont bonnes, disait-il gaîment à ses amis, elles m'appartiennent de droit; je reprends mon bien! »

Ce qui ne l'a pas empêché d'écrire, dans les *Femmes Savantes*, inspirées de ce médiocre *Pédant*:

« Allez, fripiers d'écrits, impudents plagiaires... »

Parmi les plagiats célèbres, on cite les *Deux Gendres*, une comédie d'Andrieux, audacieusement imitée d'une pièce intitulée *Conaxa*; mais *Conaxa* avait été un four mémorable, les *Deux Gendres* furent un succès retentissant. Le *Pré aux Clercs*, de Planard, mis en musique par Hérold, provient de la *Chronique de Charles IX*, de Mérimée, de même que les *Huguenots*, de Scribe. Or, les lettrés, seuls, savent l'existence et la valeur de l'ouvrage de Mérimée, tandis que tout le monde connaît le *Pré aux Clercs* et admire les *Huguenots*.

Favart fut formellement accusé d'avoir chipé un de ses opéras-comiques moitié à Voltaire, moitié à l'abbé Voisenon. Ce dernier n'eut garde de crier publiquement au voleur, il aurait craint qu'on lui mit la main au collet; mais il informa l'auteur de *Zaïre*, qui lui répondit, de Ferney, cette spirituelle épître rimée:

J'avais un arbuste inutile,
Qui languissait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon.
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier et plat,
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

INGÉNIOSITÉ CARNAVALESQUE





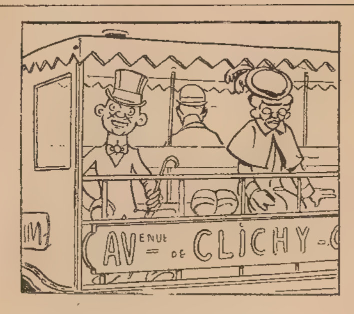

Le faux-nez reservoir ou la dernière invention de Lacuite.



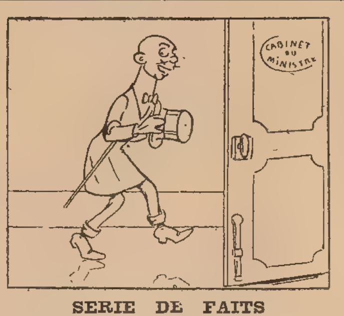
CHANGEMENT DE DESTINATION

— Mille millions de sabords! Je ne trouverai donc pas mon suroit?

— Tiens, regarde donc, la fifille qu'est en train d'en faire un chapeau à la mode



— L'autre jour, j'avais à aller au ministère, je sors et *je trouve de la place dans l'autobus!*

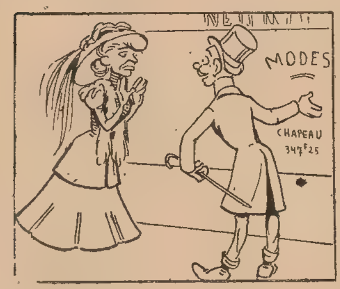


SERIE DE FAITS

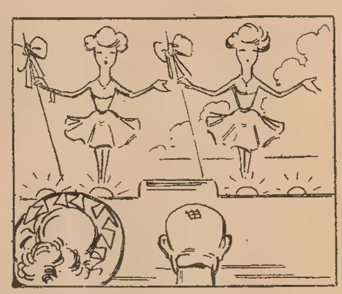
Surpris, j'arrive au ministère, je donne ma carte, et *je suis introduit illico!*



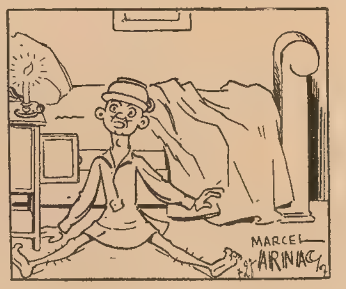
Charmé, je quitte le ministère et je me précipite pour téléphoner à ma belle-mère... *j'obtiens la communication et ma belle-mère me parle sur un ton aimable!*



Ebahi, je me mets en devoir de réintégrer mon domicile, lorsque je rencontre ma femme dans la rue... et elle *repousse l'offre d'un chapeau!*



Transporté, je lui paie, le soir-même, le spectacle d'un music-hall où *on ne chantait pas anglais!*



Pétrifié, je m'écriai alors: « Tout est bouleversé! » Un choc m'éveillait... Hélas! ce n'était qu'un rêve!

Ma bague était fort peu de chose;
On la tailla en beau diamant.
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose!

Voilà, au moins, un plagié de bonne composition. Aussi bien, il avait de quoi se faire voler sans s'appauvrir, puisque, déjà, le père Barre lui avait dérobé, pour sa *Grande Histoire d'Allemagne*, plus de deux cents pages de *Charles XII*.

Alexandre Dumas aurait, d'après Eugène de Mirecourt, glané impudemment dans les œuvres de Sheakespeare, de Goëthe, de Schiller, de Walter Scott, notamment pour son drame si remarquable: *Henri III et sa Cour*.

Quant à *Antony*, où se trouve le fameux « Tue-la! » il l'aurait composé après une lecture faite par Victor Hugo de son drame, *Marion de Lorme*, interdit par la censure.

A propos de la *Tour de Nesles*, dont il s'attribuait la paternité, revendiquée par Gaillardet, Granier de Cassagnac écrivait: « Evidemment, Dumas a travaillé à cette pièce, car on y retrouve une scène de Goëthe, une de Lope de Vega et une de Schiller, »

Un duel au pistolet s'ensuivit avec le classique: « Deux balles sans résultat ».

Après Dumas, c'est Sardou qui servit de tête de Turc. On lui reprocha d'avoir copié textuellement le quatrième acte de *Nos Intimes* sur une pièce inconnue: *Le Discours de Rentrée*.

Pour *Gismonda*, créée par Sarah-Bernhardt, Mlle Rousseil, de la Comédie-Française, prétendit que les plus belles scènes en avaient été prises dans *Judith*, un drame qu'elle avait remis à un directeur du boulevard.

Nouvelles histoires pour *Patrie*, pour *Madame Sans-Gêne* et bien d'autres que je néglige.

Qu'est-ce qu'il résulte de ces viles querelles? Les accusateurs en ont été pour leurs frais de fiel, et Sardou a grandi encore dans l'admiration de ses contemporains.

Et c'était justice, comme on dit au Palais.

Jacques YVEL.

* * *

Amitié de poètes

Sous la Restauration, Victor Hugo, âgé de vingt-deux ans, professait un véritable culte pour Lamartine, son aîné de douze ans, qui, d'ailleurs, le payait largement de retour.

C'était en 1824. L'auteur des *Méditations* se présentait pour la première fois aux suffrages des Immortels, et ce fut son jeune rival en lyrisme, déjà illustre, qui le pistonna auprès du très influent académicien, François de Neufchâteau.

Vingt-cinq ans après, en 1849, Victor Hugo, qui avait éprouvé un notoire insuccès de tribune, à la Chambre des Pairs, reçut une lettre dont l'enveloppe portait cette suscription:

Au plus grand poète du siècle
Place Royale.

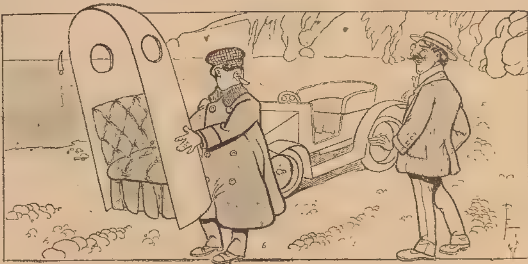
Il s'empressa de la faire parvenir à Lamartine, qui demeurait rue de l'Université.

Celui-ci répondit par l'aimable billet suivant: « Vous parlez admirablement, mais vous ne savez pas lire. La gloire habite place Royale. Rue de l'Université n'habite que l'amitié! »

Que les mœurs ont changé! Aujourd'hui, les grands écrivains se débinent à qui mieux



— Mâtin! Tu ne te refuses plus rien! Une voiture de courses?



Hein?...



DURAPIAT EPICIER

DURAPIAT. — Dans l'épicerie, il ne faut jamais rester inactif. Quand il n'y à pas de clients à servir, on doit astiquer les poids. Ça les nettoie en les usant et les fait peser moins lourd.



LE PARISIEN AUX CHAMPS

— Qu'est-ce que c'est que ça?
— Des choux de Bruxelles.
— Je le vois bien que ce sont des choux de Bruxelles... mais qu'est-ce que c'est que ces petits machins-là qui leur poussent tout le long de la tige?....

mieux, quand ils ne se mangent pas le nez!
Il est vrai qu'il n'y a plus de Victor Hugo; ni même de Lamartine!

* * *

L'allumette est le grand facteur des incendies

On pourrait croire que, depuis son apparition, l'électricité a augmenté en nombre considérable la proportion des incendies. Il n'en est rien; ce sont toujours les allumettes qui détiennent ce triste record. Voici, en effet, ce que nous apprend une statistique de la Préfecture de police de Paris. Cette statistique s'applique à la période de 1902 à 1905. Voici, en effet, les diverses causes d'incendies:

Par emploi maladroit des allumettes, 2.952; cheminées, 1.710; par maladresse des fumeurs, 1.690; poêles, 1.545; bougies, 1.248; par imprudence des enfants, 1.098; lampes à gaz, 894; lampes ordinaires, 826; explosion de gaz, 687; chutes de flammèches, 468; chauffage au gaz, 468; feux de cuisines, 370; courts-circuits d'éclairage électrique, 361.

On voit donc que les courts-circuits occupent la dernière place dans la liste des causes d'incendies et que les allumettes y occupent la première. L'allumette est donc le plus sérieux allumeur d'incendies.

Pêle-Mêle Connaissances

— On compte, en France, 326.144 sujets Italiens, et seulement 6.953 Français en Italie, c'est-à-dire 47 fois moins.

— Le docteur Mechnikoff affirme qu'il est de nombreux grands arbres qui atteignent plusieurs dizaines de siècles; encore ne meurent-ils que par des causes accidentelles.

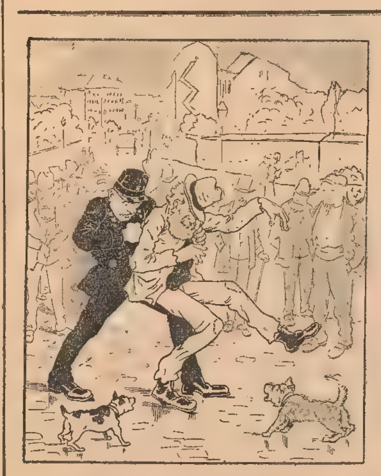
— On estime que la viande congelée entre pour dix pour cent environ dans la consommation de la viande en Angleterre.

— L'anthropophagie, chère aux indigènes du Centre Africain, exista jadis en France, et à une époque relativement récente. Au moment des terreurs de l'an mil, nées d'épouvantables disettes, ce mal était si enraciné qu'un marchand osa même étaler de la chair humaine et en vendre sur le marché de Tournus (Saône-et-Loire).

— Les plus récentes statistiques évaluent à 110 milliards la fortune mobilière de la republique américaine. Seule, la Grande-Bretagne dépasse ce chiffre, avec 125 milliards. La France atteint 95 à 100 milliards, et l'Allemagne de 60 à 75.

— Dans l'Allemagne du moyen-âge, une singulière coutume accompagnait la cérémonie d'ordination des prêtres: le nouveau curé, au milieu de sa messe d'installation, allait prendre sa mère par la main et dansait avec elle.

— Dans le langage des coulisses, le côté *cour* est le côté droit de la scène, par rapport aux spectateurs, et le côté *jardin* est l'inverse, c'est-à-dire le côté gauche. L'origine de cette dénomination est assez curieuse et remonte à la Révolution. Les acteurs du théâtre des Tuileries disaient: le « côté de la cour du Carrousel » et le « côté du Jardin des Tuileries ». Par abréviation, ces expressions, qui firent fortune, devinrent côté *cour* et côté *jardin*.



Comment on ramasse les poivrots en 1907.



Comment on les ramassera dans quelques années!

Dentifrices de Botot Eau-Poudre-Pâte Exig. la signat. BOTOT

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Giro. — Tout dépend des faits qui ont occasionné ce départ.

M. L. Ch. — Vous aurez ces renseignements aussi complets que possible à l'administration des téléphones.

Une âme en peine. — Non, elle ne spécifie pas que ces meubles leurs seront conservés. Il faudrait qu'il y ait vente et que les meubles soient rachetés.

M. E. Rodolphé. — Dans un concert exclusivement vocal, on paie parfaitement des droits d'auteurs.

M. Sinabat. — 1° Nous n'en connaissons pas; 2° Il y est obligé.

Un lecteur assidu. — Les plus grands spécialistes ne parvenant pas à se mettre d'accord sur ce point, nous nous déclarons incompétents pour la trancher.

Société Magasiniers (Marseille). — Nous écrirons *succédé.*

DEMANDEZ UN
DUBONNET
VIN TONIQUE AU QUINQUINA - GRAND PRIX 1900

CHEMINS DE FER
DE PARIS LYON-MEDITERRANEE

Stations hivernales, (*Nice Cannes, Menton,* etc...)

Billets d'aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes. Valables 33 jours.

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un minimum de parcours simple de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes, pour les stations hivernales suivantes: Toulon, Hyères, et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice, et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient, en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de quinze jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets quatre jours au moins à l'avance, à la gare de départ. Des trains rapides et de luxe, composés de magnifiques et confortables voitures à boggies, desservent, pendant l'hiver, les stations du littoral. Paris-Nice (1.087 kilom.) en 13 h. 45, par le Côte d'Azur-Rapide.

Rhum St James

LOTION EGYPTIENNE antipelliculaire spécifique contre la chute des cheveux. **1** fr. **50** le flacon franco. **NOIRJEAN**, 8, cité Jarry, Paris

HYPNOTISME

Aimeriez-vous posséder ce pouvoir **mystérieux et étrange qui charme et fascine** hommes et femmes, influence leurs pensées, contrôle leurs désirs, et vous rend maître suprême de toute situation? **La vie est** remplie de possibilités des plus séduisantes, pour ceux qui possèdent les secrets de l'influence hypnotique, qui développent leur pouvoir magnétique. Vous pouvez l'apprendre chez vous, guérir des maladies et des mauvaises habitudes, sans drogues, gagner l'amitié, l'affection des autres, **augmenter vos revenus**, satisfaire vos ambitions, faire disparaître tous soucis de votre esprit, améliorer votre mémoire, vaincre les difficultés domestiques, donner la plus saisissante représentation à laquelle l'on puisse assister, et développer une force de volonté merveilleuse, qui vous aidera à surmonter tous les obstacles au succès que vous pourriez rencontrer.—**Vous pouvez hypnotiser les gens instantanément,** — avec la rapidité de l'éclair, — vous endormir vous-même, ou endormir toute autre personne, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, dissiper toutes douleurs, toutes souffrances.— **Notre livre gratuit** vous révèle les secrets de cette science merveilleuse; il explique exactement la manière d'utiliser ce pouvoir à l'amélioration de votre sort. Il a reçu l'approbation enthousiaste des membres du clergé, des avocats, des médecins, des hommes d'affaires et des femmes du monde. Il profite à tous sans exception. Il ne coûte absolument rien. Nous le distribuons gratuitement dans le but de faire connaître notre collège. *Demandez le nous aujourd'hui même.* (Employer carte postale de 0 10 centimes, ou affranchir lettre 0.25 centimes).

ADRESSE: THE NEW YORK INSTITUTE of SCIENCE, Dept. D. D. . 1 , Rochester, N Y (E U. d'A)



TOUS LES PHILATÉLISTES

soucieux de faire une bonne et intéressante collection, désirant être renseignés sur tout ce qui se dit dans le monde entier, doivent lire:

LE TIMBRE-POSTE

Le seul journal français indépendant, bien rédigé et illustré, édité par la maison **Charles MENDEL**. L'abonnement annuel de **4** fr. est entièrement remboursé.

CONCOURS AVEC 300 FR. DE PRIX

Spécimen franco. **118, rue d'Assas, Paris.**



SI VOUS DESIREZ CHOISIR
une BONNE et BELLE MONTRE garantie
Demandez le Nouveau et Grand
Catalogue général
d'Horlogerie Supérieure, de Bijouterie et d'Orfèvrerie
la Fabrique H. SANDA, Besançon (Doubs)
TRES GRAND CHOIX POUR CADEAUX ET MARIAGES

FILTRE BERKEFELD
POUR MÉNAGE ET INDUSTRIE
Grand débit, Sécurité absolue, Propreté reconnue

FILTRE DE MÉNAGE

H. 1. Débit environ 120 litres par heure

N. 1. Débit environ 60 litres par heure

FILTRES SANS PRESSION EN GRÈS ET EN VERRE
Filtres à Pompe et Filtres portatifs
COMPie FRANÇAISE DU FILTRE BERKEFELD
53, rue Vivienne, Paris (2e). TÉLÉPH. 533-57
Demander Catalogues spéciaux.

CARTE POSTALES Vous gagnerez de l'or en vendant nos modèles merveilleux. Le plus grand assortiment meilleur marché que partout ailleurs. Catalogue et échantillons gratis. Ecrire : **Comptoir, 23 rue Saint-Sabin, Paris.**

EN VENTE PARTOUT (0.15)

PHOTO-REVUE

LE PLUS COMPLET – LE MIEUX RENSEIGNÉ
LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUS LES
JOURNAUX PHOTOGRAPHIQUES

Tient ses lecteurs au courant de *tout* ce qui se produit en photographie — Annonce les *Nouveautés* — Répond à tout, donne *tous Conseils* renseigne sur tout — Insère *offres et demandes* d'appareils d'occasion.

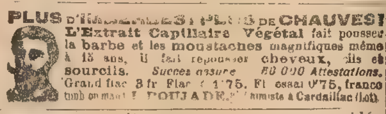
ON ÉDITION ILLUSTRÉE de LUXE à **0.25**

PHOTO-MAGAZINE

intéresse tout le monde et a sa place marquée dans toutes les familles qui comptent un

AMATEUR DE PHOTOGRAPHIE
(Concours spéciaux et permanents)

Demandez spécimens gratuits et catalogue de la
LIBRAIRIE PHOTOGRAPHIQUE
Charles MENDEL, 118, Rue d'Assas — PARIS



PLUS D'IMBERBES! **PLUS DE CHAUVES!**

L'Extrait Capillaire Végétal fait pousser la barbe et les moustaches magnifiques même à 15 ans, il fait repousser cheveux, cils et sourcils. *Succès assuré 80 000 Attestations.* Grand flac 3 fr Flac 1'75. Fl essai 0'75, franco timb ou mand. **POUJADE**, chimiste à Cardaillac (Lot).

HERNIE BANDAGE BARRÈRE

Adopté par l'Armée. — Ce célèbre appareil peut être considéré comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire Elastique sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gêne et donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit.* — M BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochure n° 1

A tous les coups l'on gagne !!

En achetant L'ALMANACH-SURPRISE DE "LA FAMILLE"

puisque chaque exemplaire donne droit à un attrayant cadeau valant de **0 fr. 60 à 1.200 francs** (Piano, Bicyclette, Meubles, etc.) *EN VENTE PARTOUT et 7, Rue Cadet :* **0.60,** *Franco* **0.75.**

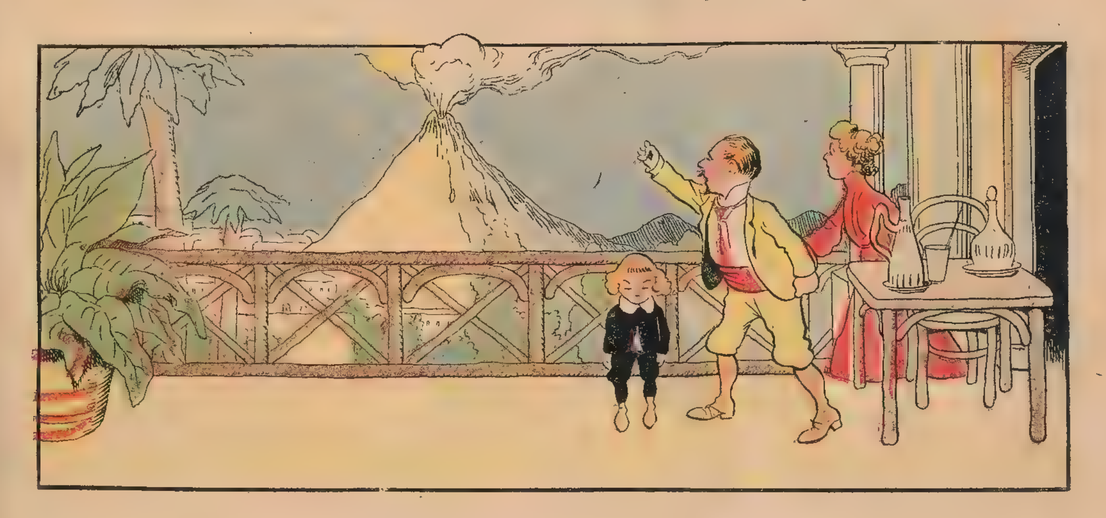
14e ANNÉE — N° 3. 10 Centimes 19 JANVIER 1908.



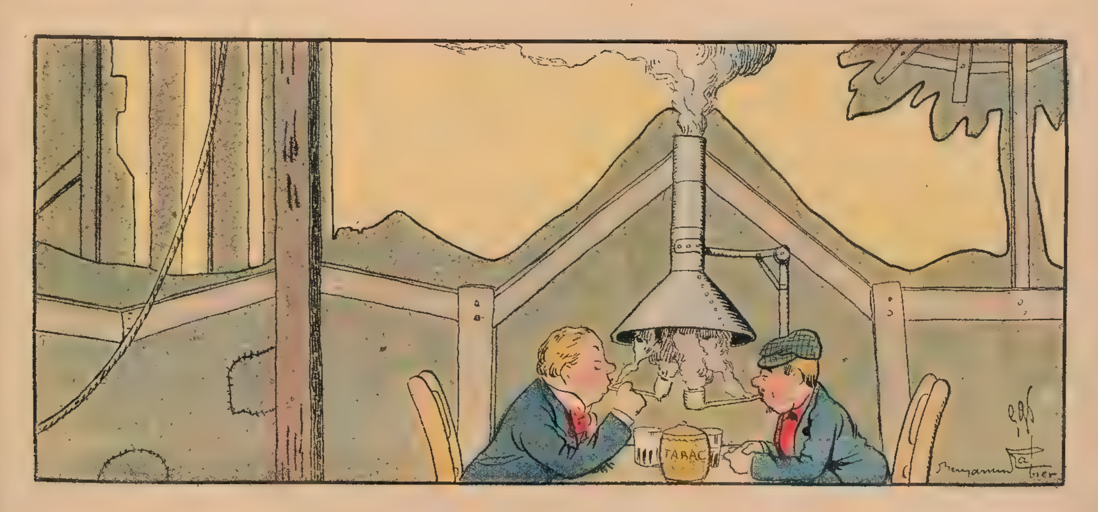
FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN VOLCAN AU THÉATRE DE LANDERNEAU, par Benjamin RABIER.



— Monstre fumant... quand finiras-tu de cracher la misère et la désolation ?...



Le monstre fumant vu de dos.

Les histoires de J.-B. Tom Plumett.

THE BRIG

Dans ce temps-là, mon vieil ami J. B. Tom Plumett n'avait pas encore fait, en français, les progrès qu'il a accomplis aujourd'hui. C'était au début de nos relations, et je me rappelle la façon pittoresque dont il me conta son premier voyage à Paris.

— J'avais, me dit-il fait le débarquement à Dieppe city, et pris le railway pour Paris. Comme j'étais unique dans mon compartiment, j'avais mis le feu à mon pipe, ouvert mes gazettes et enfoncé moi confortablement dans la lecture des nouvelles.

Un long temps fut. Je devenais assoupi quand je fus ôté de mon quiétude par une petite picotement sur le... pif, comme vous appelez. J'ouvris mes yeux... Oh!!... terrible chose!... Sur l'extrémité de lui, une effroyable, sale et honteuse bug (punaise) était assise bien confortable et dévorait mon peau. Et de tout près, ainsi que je voyais elle, cette satanée bête semblait aussi énorme et colossale qu'une tortue de la Plata. Je dois vous dire que j'ai une horreur folle des bugs. Aussi, je fis un tel soudain bond que le diabolique insecte lâcha prise et tomba sur le sol du wagon où je le vainquis avec le talon de mon botte.



Sur l'extrémité de lui une effroyable, sale et honteuse bug s'était assise bien confortablement...

Je croyais être dehors de danger désormais et me disposais à rejoindre à nouveau ma lecture, lorsque, mes yeux étant tombés sur la banquette du compartiment, je vis avec eux une, deux, puis quatre et six de ces damnées bugs.

Dites, mon cher *old fellow*, quelle chose vous-même auriez faite à ma position? Croyez-vous qu'il était digne, pour un citoyen de la libre Angleterre de faire voyage avec de semblables compagnons de route? Non, n'est-ce pas? En vérité, cela n'était nullement digne.

Et, cependant, le railway venait à peine de se séparer de Mantes station, ainsi que je vis sur mon guide, et une heure encore devait couler avant l'arrivée dans Paris.

En vain, je rendais creux mon crâne quand une idée arriva à moi. Comment n'avais-je pas songé plus tôt à cette chose pourtant si claire! Il était suffisant de simplement: tirer le signal d'alarme. Le railway devait alors stopper et je pouvais, avec facilité, abandonner mon horrible compartiment pour m'élever dans un autre moins *shoking*.

Et cela, je fis ainsi, étonné seulement de ce fait que l'employé faisait des vociférations dont je ne comprenais pas une traître parole.

Une heure coula. Nous arrivâmes à Saint-Lazare station. Là, un employé m'ayant fait signal, je suivis lui dans l'office du constable qui m'interrogea sur le... sur la prairie, dites-vous. Je comprenais tant mal que bien, qu'il était question du signal d'alarme, et, après avoir donné mon nom, James Brown Plumet esquire, 154, Ferringston street, London, j'essayai d'expliquer la chose qui était arrivée. Mais watfairfish... ce damné constable ne pouvait parvenir à prendre signification avec ce mot: *bug*.

— Bug? répétait-il tout le temps, bug? qu'est-ce que c'est avec ça?.

Et moi je m'évertuais:

— Bug? Yes. Bug, terrible sale bête qui attaque vous durant le nuit surtout.

— Un apache alors?

— Apache? Non, vraiment. Apaches être dans l'Arizona, nullement dans le railway de Dieppe city. Bug, pas être humain..., avec intellligence et raison, mais bête... bête...

— Un fou, alors..., ou un idiot?

J'étais dans le désespoir de jamais me faire comprendre, lorsque par bonheur, j'aperçus, sur mon plaid de voyage précisément, une de ces sales bugs qui était restée. Malgré ma répugnation, je pris elle, et, avec délicatesse, je la posai devant le constable, sur son papier.



Je le regardais en souriant avec contentement d'avoir trouvé une explication.

Il fit un soudain bond.

Je le regardais en souriant avec contentement d'avoir trouvé une explication. Mais déjà il avait jeté hors la bug.

En vérité, il n'avait pas compris. Je dus mettre moi à quatre pieds pour rechercher le diabolique insecte. Je fini par le retrouver, et à nouveau je le mis en place sur son papier.

— Bug! dis-je.

Mais voilà ce damné constable qui commence à devenir fâché rouge comme un coq et se met à crier terriblement.

— Qu'est-ce qu'il chante à moi avec son bug? En voilà un saligaud!... Il est fou Stoppez-moi cet individu!..

Et tout immédiatement, avant d'avoir pu faire un nul geste, les policemen s'abattent sur moi et brutalement me fourrent au violoncelle..., non sans m'avoir auparavant passé à maryland.

Je restai dans cette infernale boîte jusqu'à la soirée. Seulement, alors, un interprète ayant été découvert, je fus compris et enfin sorti de cet épouvantable violoncelle.

Je dois avouer une chose. Le constable se montra fort civil et s'excusa beaucoup de fois de son accès de colère.

— Que voulez-vous, me dit-il..., la vue des choses... des bugs, comme vous appelez, m'est si horrible, qu'elle me met hors de moi. Je



... non sans m'avoir auparavant passé à maryland.

crois que je mettrais le feu à ma maison si j'en trouvais une dans mon lit.

Et là-dessus, il me fit condamnation de cinquante francs d'amende pour avoir usagé sans raison, le signal d'alarme de son railway.

Etienne JOLICLER.



LA MODE EST ETRANGE

La cravate, c'est l'homme, dit-on. Aussi, voit-on des hommes passer quarante-cinq minutes chaque matin pour s'ajuster une large et splendide cravate.



Alors, pourquoi ces mêmes hommes revêtent-ils après un gilet qui leur monte jusqu'au cou?

Pêle-Mêle Causette

La récente élection de M. Donnay à l'Académie Française, m'a reporté à la question que je me pose depuis longtemps:

A quoi sert l'Académie Française?

Depuis ma plus tendre jeunesse, je connais de nom cette assemblée. Je sais qu'elle n'est composée que d'hommes illustres. Et j'en suis encore à me demander ce que fait, dans ses réunions, cette sélection de grands hommes.

J'ai bien entendu dire qu'elle travaille à un dictionnaire de la langue française, mais ce n'est là qu'un prétexte, une sorte de raison d'exister, puisque ce dictionnaire fantôme ne paraîtra jamais.

Comme d'autre part la langue française, pareille à toutes les institutions, est soumise à l'éternelle loi de l'évolution, elle se transforme sans le secours du docte aréopage.

Il en résulte que l'Académie, préposée au début à la garde de la langue française, a abdiqué cette charge, et qu'elle ne représente plus, dans notre société, qu'un honorariat, un ordre pour le mérite, comme la Légion d'honneur, par exemple.

Fort bien, mais alors pourquoi ces quarante savants prennent-ils la peine de se réunir le plus sérieusement du monde et de discuter?

Ils savent bien pourtant que leurs joutes oratoires sont vouées à la stérilité, qu'elles ne seront suivies d'aucune sanction. Cependant, ils discutent.

Comment ces hommes intelligents peuvent-ils, dans leurs séances, s'écouter causer et se regarder sans rire?

On m'a déjà fait remarquer, à ce propos, qu'en somme ils ne font de mal à personne et qu'ils ne sont, du reste, pas contraints d'assister à toutes les séances.

L'observation est juste, et, tout compte fait, il vaut encore mieux s'égosiller sur le genre du mot *orgue* que de dire du mal de son prochain.

Mais il y a, dans le cas de l'Académie, quelque chose d'étrange et de piquant à la fois.

Une assemblée n'a de valeur, à nos yeux, que par les services qu'elle rend à la communauté. Une association de braves citoyens, réunis pour jouer à la manille, peut avoir toute notre sympathie, mais n'aspire certes pas à notre reconnaissance.

Et l'homme d'élite, qui se donne la tâche d'influer utilement sur nos mœurs, ne s'estime satisfait que s'il consacre son temps à la belle mission que lui-même s'est imposée.

Par quel bizarre renversement de cette conception naturelle, les écrivains les plus talentueux en arrivent-ils à briguer l'honneur de faire partie d'une assemblée notoirement inutile?

J'ai beau chercher, il m'est impossible de le comprendre.

Et même, en me plaçant sur le terrain de la vanité, qui est le grand mobile des actes humains, je ne vois pas ce que le titre d'académicien ajoute à la gloire d'un homme qui s'est illustré par ses œuvres.

Les comédies de M. Donnay ont-elles plus de chance de passer à la postérité, parce que leur auteur porte un habit vert et l'épée au côté?

Je ne le crois vraiment pas.

Fred Isly.

LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

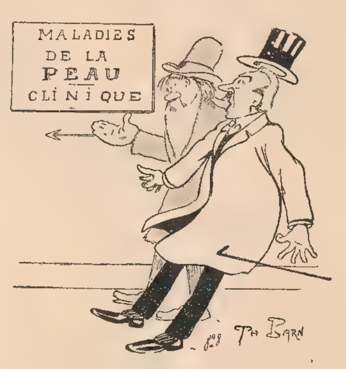


Prendre pitié d'un pauvre bougre, qui a glissé et s'est étalé sur le trottoir, lui proposer de le soutenir jusqu'à l'endroit où il se rend...

...l'attraper à bras le corps et le remettre sur ses jambes...



...l'appuyer fortement sur son bras afin qu'il puisse marcher...



...et se voir rendre grâce par le pauvre bougre, qui vous dit: « Merci bien des fois, mon bon Monsieur, me voici arrivé! »

****

LE BON SAMARITAIN

Un riche banquier, ayant rencontré un jeune comédien, dont le talent naissant luttait péniblement contre la fortune adverse, l'emmena dîner au restaurant. Mais lorsque le généreux amphitryon voulut solder l'addition, il s'aperçut qu'il avait oublié son porte-monnaie chez lui.

Il se résigna à faire la seule chose que commandait la situation: appeler le gérant du restaurant et lui avouer son embarras. Cependant, celui-ci, craignant une escroquerie, prit fort mal la chose. Il s'apprêtait à faire conduire au poste, le client insolvable, quand, à ce moment critique, un monsieur, assis à quelques pas du groupe, intervint.

Il demanda au gérant pourquoi il agissait avec si peu de courtoisie envers un homme connu pour son honorabilité. Et sortant de son portefeuille un billet de cinq cents francs, il ajouta:

— Payez-vous!

Le gérant obéit et se confondit en excuses.

Sorti du restaurant, l'amphitryon malchanceux s'empressa de rejoindre le généreux inconnu, le remercia avec effusion et lui demanda son adresse:

— Inutile de me remercier, cher Monsieur, répondit jovialement le convive, j'avais essayé toute la journée de passer ce billet faux sans y réussir!

*
* *

POINDINTERROSSERIE

Petit émoi devant un guichet de la gare du Nord. Un homme est en train de discuter, à grand renfort de gestes, avec la buraliste.

Qu'y a-t-il?

Renseignements pris, c'est notre ami Poindinterro qui n'arrive pas à convaincre la préposée aux billets. Et pourtant, son cas est simple:

Il était marié et a perdu sa moitié. Il s'est remarié et a encore perdu sa moitié. Donc, en bon calcul, il est réduit à un quart.

Et pourtant la buraliste refuse de le laisser voyager à quart de place. Est-ce logique?

*
* *

CONSÉQUENT

Bonnepate. — Quand me rendras-tu les cent sous que je t'ai prêtés?

Ladèche. — La semaine prochaine!

Bonnepate. — C'est exactement ce que tu m'as dit la semaine dernière et la semaine d'avant. Et ce que tu me diras, sans doute, la semaine prochaine.

Ladèche. — Bien oui! Je ne suis pas de ces hommes qui disent un jour une chose et un autre jour une autre chose.



LA CHASSE AUX GROS LEZARDS

— En voilà deux qui sont beaux!... on dirait presque des petits crocodiles....



...Ils ne se sauveront pas tous les deux!



LE CHEMINEAU. — Attends, petite fripouille!... quand je t'aurai tiré les oreilles, nous verrons bien si tu reviendras me réveiller à coups de bâton sur les pieds!!!



LA SERVIETTE SAUVEUSE

— La maman ne revient pas, il faut que je rentre à la maison; que faire avec les deux moutards?



Au fait, j'y suis!



Courrier Pêle-Mêle

Origine des Langues

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question posée par M. Lambert, qui demandait si les langues parlées à la surface du globe ont une commune origine:

Latour-d'Auvergne, avant de mourir de la façon héroïque que l'on sait, méritait déjà l'admiration de ses contemporains pour ses travaux de linguistique.

Dans un tableau-résumé qu'il nous a laissé, il reconnaît trois langues mères: la *cimbrique*, la *teutonique* et la *celtique*, et les ramène à une seule racine: la langue *scytho-celtique* ou *gauloise*.

La langue cimbrique ou runique, fille de la langue scytho-celtique, a formé:

1° Le dano-gothique ou vieux danois; le scano-gothique ou vieux suédois; le sueco-gothique ou vieux suédois;

2° Le norwégien, l'islandais.

La langue teutonique, sorte de scytho-celtique a formé:

1° Le mœso-gothique, l'anglo-saxon, le frison; de l'anglo-saxon est sorti l'anglais et le bas écossais;

2° Le belgique, appelé jadis le flamand, aujourd'hui le hollandais; le dialecte actuel des Suisses, qui a le plus conservé de rapport avec le vieux allemand; le franco-teutonique ou bas saxon.

Du mélange du dialecte des Suisses, et du franco-teutonique, est sorti l'allemand moderne. Il faut noter que le vieux allemand et le franco-teutonique n'existent plus que dans de vieux écrits, ainsi que le mœso-gothique et l'anglo-saxon. L'ancien frison s'est conservé dans le pays plat de la Frise.

La langue scytho-celtique ou gauloise existe encore dans l'ancienne Armorique ou Basse-Bretagne, et dans la province de Galles (Angleterre). Cette langue mère, comme nous l'avons vu plus haut, de la cimbrique ou runique et de la teutonique, a aussi formé l'écossais des montagnes, l'irlandais et la [...]gue esclavonne. Cette dernière (la langue [...]clavonne) a été apportée dans la partie or[...]tale de l'Europe, dans les premiers siècles [...] notre ère, par les Scythes. Elle comprend [...] langue russe ou moscovite, la dalmatie[...] la croate, la servienne, l'épire, la carnia[...] l'illyrique, la polonaise, la bohémienne e[...] wendique.

On trouve encore, dans cette partie de l'[...]rope, quatre langues qui diffèrent entièrem[...] des autres:

1° Celles de Lithuanie, de Livonie.

Ces deux dernières ont un grand rapport [...]tre elles.

2° Celles d'Estonie, de Finlande, de Lapo[...]

Dans ces trois langues, il y a beauc[...] de mots cymbriques et allemands.

3° La Hongroise;

4° La Tartare, la Turque.

Ces deux langues offrent des traces [...]bles de l'ancien scythique.

Enfin, le scytho-celtique ou gaulois, pa[...] avoir formé le vieux grec, devenu ensuite, [...] son mélange avec les langues asiatiques [...] grec classique. Le grec moderne en a [...] formé par corruption.

Il paraît, de même, avoir formé le v[...] latin, tel qu'il était connu avant le pas[...] des Grecs en Italie. Celui-ci est devenu, [...] son mélange avec le grec et le celtique



— Eh! papa! puisque c'est aujourd'hui le mardi-gras, si nous allions voir les masques?
— Des masques? mais, mon ami, tu sais bien qu'il n'y en a plus... Il y beau temps que le progrès a fait disparaître toutes ces anciennes coutumes...



...nous ferons bien mieux d'aller nous promener en automobile!...

latin célèbre, langue universelle des savants. Transplantée en divers pays, cette langue a produit les idiomes romaniques, tels que: l'italien, le portugais, l'espagnol, le grison, le français, le sarde.

Notre langue française, composée en partie de latin et de celtique, s'est enrichie peu à peu, et renferme beaucoup de mots empruntés à ses sœurs. Il en est de même pour beaucoup de langues modernes. J. SORIN.

Anciennes mesures et demi-sou

Nous avons continué de recevoir bien des lettres sur ce chapitre, mais nous nous garderons d'en tirer aucune conclusion, elles sont trop nettement opposées entre elles pour que cette conclusion soit facile. Les lettres provenant des consommateurs proclament qu'ils sont frustrés, pour chaque petit achat qu'ils font d'un certain nombre de grammes de marchandises. Ils ont parfaitement raison. Les détaillants proclament, de leur côté, que ces quelques grammes ne balancent même pas les pertes que fait subir une vente au détail et la main d'œuvre que nécessite une vente de ce genre. Ils n'ont pas tort non plus. Nous nous gardons, par conséquent, de prendre parti entre deux opinions si vaillamment défendues.

Courtilières

Monsieur le Directeur,

Je lis dans votre numéro du 27 octobre: Par quel moyen peut-on détruire les courtilières et cafards? Pour ce dernier, un mélange égal de bi-borax et sucre en poudre est radical pour la destruction.

Recevez, etc.

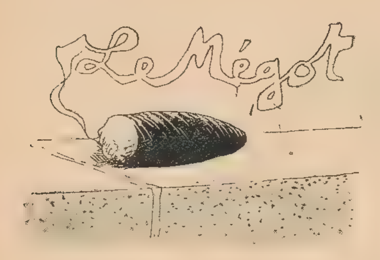
UN LECTEUR ASSIDU MACONNAIS.







Vous vous dites, en regardant ces dessins: « Encore une de ces ignobles scènes qui se passent à la douane en ces temps heureux de Liberté! » Pas du tout. C'est ce qui se passera chez nous, lorsque viendra le contrôleur de l'impôt sur le revenu.



(SOLILOQUE)

Vous regardez mon œil poché et mes vêtements déchirés? Tout cela c'est de la faute à l'Etat et aux allumettes de la Régie. Vous riez? C'est sans doute mon œil poché qui vous amuse? Eh bien! oui, là, j'aime mieux vous le dire tout de suite: je me suis colleté avec un gueux, un va-nu-pieds. Le motif: un misérable mégot!

Je m'appelle Legros, vous me connaissez



certainement, tout Paris me connaît, je suis le patron de la maison des 100.000 bottines...

Il faut vous dire aussi que j'adore les bons cigares, pas les crapulos, non, les havanes pur-sang, et j'en ai toujours un étui bien garni. Je me trouvais donc, cet après-midi, dans un quartier désert; ayant sorti un de mes excellents cigares, je me mis en devoir de



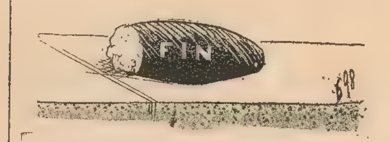
l'allumer. Mais sur les cinquante allumettes qui garnissaient ma maudite boîte, pas une, vous m'entendez bien, pas une ne voulut prendre. Et, dans cet endroit perdu, pas un marchand de tabac, pas une boutique. J'étais donc obligé de renoncer à mon plaisir favori, lorsque tout à coup, au détour d'une rue, je me trouvai nez à nez avec un élégant jeune homme qui fumait. Me précipiter à sa rencontre pour lui demander un peu de feu, fut pour moi l'affaire d'un instant, mais lorsque j'arrivai à son côté, l'imbécile avait déjà jeté à terre le mégot qui devait me servir. Ma foi, tant pis, me dis-je, ne soyons pas dégoûté et ramassons-le. Mais au moment où je mettais mon projet à exécution, un individu, à mine patibulaire, qui venait en sens inverse, et que je n'avais pas vu tout d'abord, se précipita également sur l'objet de mes désirs, m'empêchant de mettre la main dessus. Qu'arriva-t-il? Nous luttâmes, et comme il



était plus fort que moi, je reçus ce pochon et qui, plus est, je ne réussis pas à attraper le mégot, qui resta entre les mains de mon adversaire.

Furieux, je me relevai et, après réflexion, je me dis qu'avec ce vulgaire ramasseur de mégots, il y avait peut-être moyen d'arranger les choses. Je sortis mon portefeuille et je rattrapai l'individu: « Voyons, lui dis-je, combien vous faut-il pour que vous consentiez à me céder ce bout de cigare? » A ces mots, l'homme se radoucit, il allait me faire chanter. Il me demanda dix francs, et après un marchandage assez long, je finis par l'obtenir pour cent sous. Aussitôt son argent en poche, mon homme fila tel un zèbre, et je m'apprêtai à allumer enfin mon cigare.

Imbécile que j'étais, triple idiot! Hélas! je ne m'étais pas aperçu d'une chose, c'est que, pendant le bon quart d'heure qu'avait duré notre pugilat, le mégot, le sale mégot, le le misérable mégot s'était éteint.



DÉDICACES

On sait la manie, soigneusement cultivée, qu'ont certaines personnes de collectionner les autographes, plus ou moins précieux, de leurs contemporains. Elles s'exposent parfois à de petites mésaventures.

Certain jour, Wou-Ting-Tang, ministre de Chine aux Etats-Unis, assistait à un grand banquet au Lotus Club de New-York. Au dessert, de nombreux collectionneurs demandèrent au Céleste de bien vouloir tracer quelques lignes sur des menus, en souvenir de cette agape mémorable. Le Chinois, trop poli pour refuser, s'exécuta de bonne grâce et, sur chacun des menus qui lui étaient présentés, il inscrivit une réflexion dans sa langue maternelle, excellente occasion pour lui de formuler ses impressions.

A l'un, il dit: « Vous avez la trogne rouge d'un alcoolique! » A l'autre: « On n'est pas plus stupide! » Et, dans ce sens, il signa quelques douzaines de menus.

Ne connaissant pas la langue chinoise, les Américains se retirèrent enchantés. Mais les Yankees sont curieux; ils firent appel aux lumières d'un traducteur, qui traduisit froidement le sens des caractères et la morale de l'apologue. Quant aux facétieux Wou-Ting-Tang, le lendemain même du banquet, il s'était embarqué pour rejoindre le pays de Confucius.



LE SUICIDE DE DURAPIAT

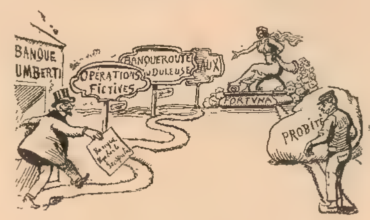
LE COMMISSAIRE. — Sacré Durapiat! il a encore trouvé le moyen d'économiser une corde!...

ERREURS

Que de vérités qui furent proclamées intangibles sont devenues faussetés notoires, depuis le soleil, qui tournait autour de la terre, avant que Galilée n'eût interverti le mouvement.



La ligne droite, nous apprenait-on, est le plus court chemin d'un point à un autre.



Nous voyons tous les jours qu'il n'en est malheureusement rien.



Il était autrefois proclamé, comme une vérité incontestable, que c'était la vigne qui produisait le vin.



Alors qu'il est reconnu que, dans bien des cas, cette plante y est assez étrangère.



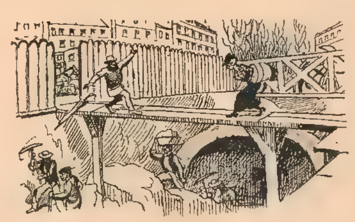
Le cercle, disait-on, n'a ni commencement, ni fin.



On ne peut plus en dire autant de tous les cercles.



Dans un autre ordre d'idées, au point de vue, non plus géométrique, mais philosophique, on prétendait que tout a une fin.



Eh! mais, et les travaux de défoncement de Paris, en ont-ils une?

LE COURAGEUX BERTHOLLET

Un peu avant le 9 thermidor, quand les hommes de la Terreur ne rêvaient que complots et conspirations, et que la guillotine dressait en permanence ses bras rouges, un dépôt de sable découvert dans des barriques d'eau-de-vie destinées à l'armée, fit supposer que des ci-devant avaient voulu faire périr les soldats.

Déjà nombre d'inculpés étaient dans les fers et attendaient l'inévitable sentence.

Berthollet, l'illustre chimiste, chargé d'analyser cette eau-de-vie, prouva, dans un remarquable rapport, qu'elle ne contenait rien de nuisible.

Le Comité de Salut public, dont le rapport dérangeait les plans sanguinaires, fit venir le savant:

— Comment oses-tu soutenir, lui dit Robespierre, que cette eau-de-vie, que tu vois trouble, ne contient pas de poison?

Pour toute réponse, Berthollet en avala un verre, en disant:

— Je n'en ai jamais tant bu de ma vie!

— Tu as bien du courage! s'écria le dictateur.

Et Berthollet répliqua:

— J'en ai eu davantage quand j'ai écrit mon rapport.

QUELQUES PRÉNOMS BIZARRES

Dans le Royaume-Uni, comme aux Etats-Unis, le choix des prénoms est absolument libre, tandis que chez nous, ils doivent être empruntés aux différents calendriers. En Belgique, un citoyen peut s'affubler d'un nom ridicule: Etéocle, Pantalon, Tabouret, etc... Le *Liverpool Mercury* constate que, dans la ville où il s'édite, pendant la guerre de Crimée, des centaines de nouveaux-nés furent baptisés Alma ou Inkerman. Depuis la guerre Sud-Africaine, on y trouve des Mafeking Murphy, des Ladysmith O'Grady, des Kimberley Kelly, des Roberts, Kitchner, Buller, etc...

Evidemment, tout le monde ne peut pas s'appeler Léon ou Henri.

Origines de l'Académie Française

Le nom d'Académie servit, primitivement, à désigner l'école philosophique fondée par Platon, dans les jardins d'*Académus*, quatre siècles avant notre ère.

Ce nom fut appliqué, par la suite, à toutes sortes de sociétés littéraires, artistiques ou scientifiques; mais il désigne plus particulièrement, aujourd'hui, les cinq Académies dont se compose l'Institut de France.

L'origine de cette institution (ou plutôt de celle qui en a fourni le modèle) remonte au commencement du quatorzième siècle. Vers cette époque, s'était formée, à Toulouse, sous le nom de *Compagnie du Gay savoir*, (c'est ainsi qu'on appelait la poésie), une association de sept *troubadours*; cet embryon d'Institut organisait, pour le 1er mai 1324, un concours de poésies, dont le prix consistait en une violette d'or.

On créa, par la suite, deux autres prix: « l'églantine » et le « souci ».

Entre temps, au début du dix-septième siècle, une association d'hommes de lettres s'étant formée à Paris, le cardinal de Richelieu, dont les prétentions littéraires sont suffisamment connues, la prenait sous sa protection, la réglementait sur le modèle de la société toulousaine et, en 1635, lui faisait accorder le titre d'Académie Française.

Elle était, comme aujourd'hui, composée de quarante membres. Ses premiers travaux consistèrent en discours prononcés, chaque séance, par un académicien devant tous les autres assemblés. Puis on substitua, à ces exercices un peu puérils, une occupation plus sérieuse: la composition d'un dictionnaire, qui réunit tous les mots définitivement admis dans la langue française (le premier parut en 1694). Enfin, au commencement du siècle dernier, l'Académie Française était chargée, par M. Montyon, le philanthrope universellement connu, de distribuer, chaque année, des récompenses dont le nom (prix de Vertu) indique suffisamment le but. Des legs considérables, faits par ce philanthrope et par d'autres personnes, ont servi à fonder, en outre, des prix de littérature, d'histoire, de philosophie, etc...

Richelieu avait fondé l'Académie des lettres en 1635. En 1648, le cardinal Mazarin établit l'Académie de sculpture, peinture et musique, qui devint l'Académie des Beaux-Arts.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ne fut, à l'origine, qu'une mince assemblée dont Racine et Boileau furent les membres les plus remarquables; elle était chargée de fournir les sujets des tapisseries royales ainsi que de la plupart des sculptures et tableaux destinés au palais de Versailles.

L'Académie des Sciences est l'œuvre de Colbert, qui la fonda en 1666. Louis XIV fit élever, pour elle, l'Observatoire de Paris, qu'il munit de tous les instruments nécessaires aux observations astronomiques.

Enfin, en instituant l'Institut de France, la Convention créait, le 25 octobre 1795, l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

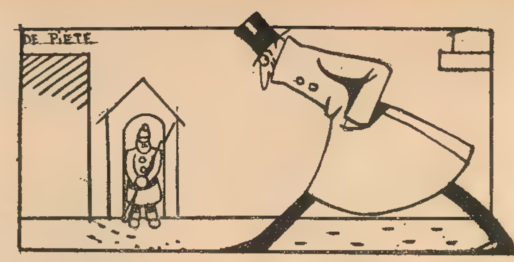
AVIS

☞ Voir à la page 15 l'intéressante annonce de la maison Girard et Cie: " CARTEL en BOIS SCULPTÉ ".

TIME IS MONEY ou ILLOGISME



On dit: « Le temps, c'est de l'argent ». Alors pourquoi perd-on tant de temps à choisir une bague de fiançailles...



...que, peu de mois après, on portera au clou?



Pourquoi perd-on tant de temps, nouvellement mariés, à choisir un service de table....



...que, quelque temps après, on se jettera à la tête?



Pourquoi perd-on tant de temps à se faire couper les cheveux...



...qui vous quitteront si vite?



Pourquoi perd-on tant de temps à préparer une conférence...



...que les assistants n'écoutent pas?

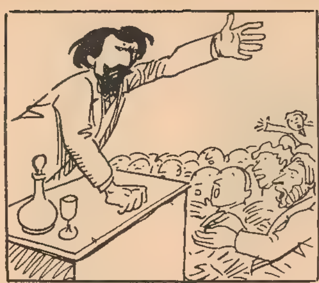


Enfin, pourquoi perds-je tant de temps à chercher des idées drôles pour le *Pêle-Mêle*...



...quand le lecteur, dédaigneux, ne jette même pas un coup d'œil méprisant sur mes folles élucubrations?







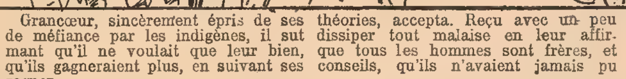
THEORIES HUMANITAIRES

Grancœur est doué d'une âme candide et généreuse. Persuadé que le jour où nous n'aurons plus d'armée il n'y aura plus de guerre possible, il s'acharne à inculquer autour de lui les théories antimilitaristes.

Il vitupère avec violence contre les gouvernements qui envoient des soldats combattre d'inoffensives peuplades qui ne demandent qu'à vivre en paix, alors qu'il serait si facile de les civiliser par des moyens moins barbares.

Séduit par son éloquence, un brave homme offrit à Grancœur de mettre ses théories en pratique. Il s'agissait d'aller au Maroc, où il avait des terres, au milieu de tribus misérables dont il ferait l'éducation par le travail.





Grancœur, sincèrement épris de ses théories, accepta. Reçu avec un peu de méfiance par les indigènes, il sut dissiper tout malaise en leur affirmant qu'il ne voulait que leur bien, que tous les hommes sont frères, et qu'ils gagneraient plus, en suivant ses conseils, qu'ils n'avaient jamais pu gagner.



Cela n'alla pas trop mal pour commencer, bien que les indigènes n'acceptassent point de remontrances d'un étranger qui se disait, non leur maître, mais leur frère.



Cependant l'exploitation rapportait de jolis bénéfices. Grancœur épousa la fille de son bienfaiteur. Heureux, riche même, Grancœur avait la satisfaction d'avoir démontré que l'on peut faire sa fortune sans léser personne puisque, au contraire, les indigènes étaient bien plus heureux qu'auparavant.



Il tint même à augmenter notablement les salaires de ses ouvriers; afin qu'ils profitassent de la prospérité de son exploitation.



Mais les pauvres diables qui, jusqu'alors, avaient vécu misérablement, mais sans besoins, employèrent leur argent à boire et à fainéanter.



Puis, mis en goût par les multiples avantages que leur avait accordés Grancœur, ils devinrent de plus en plus exigeants, n'admettant pas qu'une mauvaise année, ils puissent gagner moins que les précédentes.



Et ils se révoltèrent, tuant, pillant, jusqu'au jour où la France, répondant à l'appel du malheureux colon Grancœur, envoya des troupes pour le défendre et punir les misérables.

Revenu en France, Grancœur attend que le Maroc soit pacifié pour y retourner, et s'étonne de la lenteur que met le gouvernement pour y arriver.



— Ça manque évidemment de gaîté, mais il faut s'en consoler... nous sommes peut-être les seuls êtres terrestres encore à l'abri des automobiles.



SYMPHONIE IMITATIVE

— Eugénie! fais donc couler le robinet sur l'évier, que je finisse de composer mon chant: *Le Murmure du Ruisseau!*

Voyage d'agrément

— Figurez-vous, qu'un jour de l'été dernier, me raconta tout de go le vitrier, bon enfant, que j'avais fait monter chez moi pour poser un carreau, figurez-vous qu'un jour de l'été dernier, en passant devant une palissade, je fus subjugué par une affiche dont la lecture me mit comme qui dirait l'eau à la bouche, car je dois vous avouer que j'ai la passion des voyages.

Cette affiche était ainsi conçue:

Un dimanche à Londres

Billets d'aller et retour à prix très réduits

DE

PARIS A LONDRES

par Rouen, Dieppe et Newhaven

Délivrés tous les samedis

Du 1er Juin au 1er Octobre.

Aller: Départ le Samedi de la Gare Saint-Lazare, par le service de nuit de 9 h. 20 du soir.

Arrivée à Londres (London-Bridge et Victoria) le dimanche, à 7 h. 30 du matin.

Retour: Départ le dimanche de Londres (London-Bridge et Victoria), par le service de nuit à 9 h. 10 du soir.

Arrivée à Paris-Saint-Lazare, le lundi à 7 h. 5 du matin.

Prix des Places

Première classe: 37 fr. 50; deuxième classe: 28 fr. 10; troisième classe: 21 fr. 25.

Ainsi, pour la somme de 21 francs 25, je pouvais m'offrir deux voyages en chemin de fer, deux traversées en paquebot, et le plaisir de visiter London tout comme un rentier. Ce n'était pas cher...

Aussi, je n'hésitai pas: le soir, en rentrant, je dis à ma femme, sans plus de ménagement:

— Ernestine, prépare tes cliques et tes claques, nous partons samedi soir pour l'Angleterre... Et allez donc!... C'est pas tous les jours le repos hebdomadaire; il faut profiter des bonnes occasions!...

Voir Londres, c'était justement la marotte d'Ernestine, elle en brûlait d'envie... Ce qui fait qu'elle ne récrimina pas trop, et qu'elle ne versa aucune larme sur ma prodigalité... Elle me dit, simplement, pour la forme:

— Mais Eugène, ça va nous coûter au moins une pièce de soixante-quinze francs cette affaire-là!... Toutes nos économies vont y passer!...

— Oui, mais nous pourrons nous vanter d'avoir vu la plus grande ville du monde: cinq millions d'habitants!... C'est rien du tout, Paris à côté!... Ah! tu seras épatée, va, ma bourgeoise!... et puis moi aussi!...

Bref! le samedi soir, nous voilà partis, gais et contents, pour l'Outre-Manche, avec la ferme intention de bien nous amuser, de boire du whisky and soa, de manger du plum-pudding, de nous payer, en un mot, une bonne journée d'entente cordiale...

Dans le train, histoire de nous donner un avant-goût de la localité, je lus à Ernestine une étude sur Londres que j'avais achetée un sou, sur les quais... On y décrivait des splendeurs si chouettes, que ça nous mettait d'avance du miel dans l'âme, et que nous ne regrettions fichtre pas notre argent, et je vous jure que le voyage de Paris à Dieppe ne nous sembla pas long!...

Ah! dame, par exemple, une fois sur le bateau, ça alla un peu moins bien, la mer était houleuse, elle nous chambardait dans tous les sens, les uns sur les autres, pêle-mêle comme des paquets de linge sale... Cristi, ce qu'on s'en est payé du mal de mer!... Si vous aviez vu la dégaine d'Ernestine... ah! la pauvre!...

Mais enfin, on n'en meurt pas, au contraire, c'est dépuratif... Et puis, la pensée qu'on allait voir les merveilles de Londres, nous donnait du courage et des forces: quand nous débarquâmes à Newhaven, nos souffrances étaient déjà oubliées.

Une heure après, nous étions à Londres. Ernestine ne se possédait pas de joie, et je ne vous cache pas que, de mon côté, j'étais dans la peau d'un homme content.

Et, d'un pas léger, nous sortîmes de la gare!

Ah! monsieur!... Ah! mon pauvre monsieur!...





UN MIRACLE AU THEATRE

Latude. — Oh! murailles massives et inviolables, que ne puis-je, par mes larmes, fléchir votre rigidité...

...et les murailles, émues sans doute, se laissèrent fléchir sous une poussée un peu trop réaliste.

Quelle purée!... Ah! je la retiens, cette journée-là!...

Il n'y avait pas un chat dans les rues et tous les magasins étaient fermés!

On aurait dit une ville abandonnée; c'était si triste, si désert, si muet, que ça vous flanquait envie de pleurer.

Impossible de boire un verre, de prendre un sapin, d'acheter des cartes postales, tout faisait grève!... Ah! elle était folichonne, oui, la vie londonnienne!...

Les théâtres faisaient relâche, les musées n'étaient pas ouverts, ni les tavernes, ni les bazars, ni rien... C'est tout juste si nous ne crevâmes pas de faim et si nous pûmes nous procurer, après deux heures de recherches, du pain et de la charcuterie!... Et nous étions venus de Paris pour nous amuser!...

Notre principale distraction de l'après-midi, fut de regarder couler la Tamise; elle coule bêtement...

Et ce qu'il y a de terrible, c'est que les heures ne se pressaient pas!...

Vrai, les compagnies de chemins de fer n'ont pas grand mérite à accorder, pour le dimanche, des tickets à prix réduits de Paris à Londres!..

Que vous dirai-je de plus, Monsieur, au sujet de ce sinistre voyage?... Nous fûmes obligés d'attendre ainsi jusqu'à plus de neuf heures du soir...

Aussi ne me parlez pas de Londres, j'en suis dégoûté jusqu'à la fin des siècles, et il faudrait me payer rudement cher pour que je remette les pieds dans cette ville de sauvages!...

* * *

Ainsi parla le vitrier bon enfant, sans que je lui eusse rien demandé!...

— Mais, mon ami, lui fis-je observer, dès qu'il me permit de placer une syllabe, cette ville, que vous qualifiez sévèrement de « sauvages », n'est pas autre chose qu'une ville où l'on applique rigoureusement le repos hebdomadaire!...

— C'est idiot, c'est lamentable, ça n'a pas le sens commun!... proféra énergiquement le vitrier en secouant la tête...

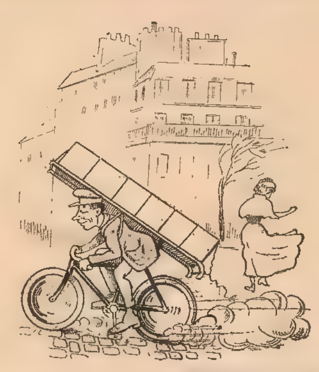
— Vous n'en êtes donc pas partisan?...

— Du repos hebdomadaire?... Si fait, j'en suis même un défenseur acharné; pour le revendiquer, je me suis battu avec mon patron, et j'ai été condamné à deux jours de prison...

— Eh bien! alors?...

— Eh bien! alors, conclut-il, très péremptoire, chez nous c'est parfait, mais je ne l'admets pas en Angléterre!...

Robert FRANCHEVILLE.





SANTOS DUMONT MALGRE LUI

Très pressé, Passepartout pédale à toute vitesse, pour aller livrer à une fabrique des parois de carton, destinées à confectionner des boîtes. Soudain, la corde qui les retenait s'étant relâchée, les boîtes se déplacent...

...et par l'effet de la vitesse, l'appareil s'enlève dans les airs comme un simple aéroplane.

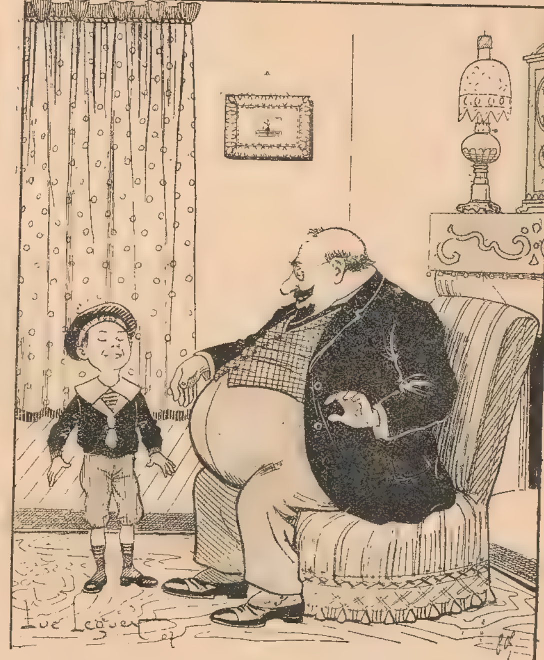


REÇOMMANDATION INSUFFISANTE

— Si vous perdez vos cheveux, j'ai un excellent remède: l'élixir Beltoison.

— Dites donc, farceur, si c'était si bon, vous commenceriez par vous en servir vous-même.

— Mais.. je m'en sers aussi!



LES ENFANTS TERRIBLES

— Allons, viens t'asseoir sur mes genoux.

— Impossible, papa, tu y es déjà toi-même.

On ne peut pêcher et chasser à la fois.

(PETIT CONTE MORAL SANS PAROLES)






DE NOS LECTEURS

Préjugés, croyances populaires

On nous affirme, tous les jours, que la Vérité est en marche, mais il faut convenir qu'elle avance à pas comptés.

Il faut croire aussi que le goût singulier des erreurs est bien enraciné au cœur des hommes, puisque, malgré les progrès de la science, l'humanité se fait, comme à plaisir, une opinion erronnée des faits les plus simples.

Je néglige les superstitions, qui ne se discutent pas, comme: le préjugé du nombre 13, l'efficacité de la corde de pendu comme porte-bonheur, la terreur du verdereau dans certaines campagnes, le mauvais sort jeté par la rencontre d'une araignée matinale, etc., etc. Ce sont là affaires de sentiment où la saine raison n'a rien à voir.

Tout s'est employé à les propager, les erreurs, même les Académies. En 1765, Paulet s'est vu menacé de la Bastille pour avoir osé professer que la petite vérole est contagieuse.

Souvent même un arrêt du Parlement n'a point suffi à refouler une erreur accréditée. Telle cette croyance irraisonnée qui voulait qu'on sonnât les cloches, pendant les orages, dans le but d'éloigner la foudre.

Elle avait souvent, pour unique résultat, de faire foudroyer les sonneurs. Eh bien! ce n'est qu'en 1784 que le Parlement de Paris, s'inspirant des découvertes nouvelles, rendit un arrêt interdisant cette pratique — et tout le monde n'est pas encore convaincu!...

Demandez à la première commère venue quel âge doit avoir une jeune fille pour se marier. On vous répondra, invariablement: « quinze ans *et trois mois.* » Alors que le Code dit simplement: Quinze ans révolus.

Vous trouverez également des quantités de gens prêts à affirmer *qu'on ne doit* pas couper la corde d'un pendu sans l'intervention du commissaire.

De même, une vieille croyance prétend que la prime est plus forte pour les cadavres repêchés dans la Seine que pour les individus sauvés. Or, la prime est de quinze francs pour les morts et de vingt-cinq francs pour les vivants.

Dans le même ordre d'idées, les marins pêcheurs des côtes bretonnes vous affirmeront qu'il est interdit d'embarquer un cadavre trouvé à la mer. Si on veut le ramener au port, il faut le hâler derrière sa barque, avec une corde, *sans le sortir de l'eau.*

Préjugé encore et très répandu que celui d'après lequel un chien enragé refuse de boire; or, le chien enragé boit souvent et beaucoup.

De même l'opinion si accréditée dans les campagnes, qui attribue à l'ombre du noyer une influence funeste à ceux qui viennent y dormir.

Le professeur Florio, de Turin, a établi nettement: 1° que l'ombre du noyer n'est pas plus nuisible que celle des autres arbres; 2° que la cause principale de l'effet malfaisant qui a pu être observé, n'était que le passage de la chaleur au froid pour les personnes qui viennent s'abriter sous son frais ombrage.

Erreur aussi, le persil, ce prétendu *poison des perroquets.* Le docteur Lamic, de Toulouse, l'a amplement réhabilité en en faisant boire des infusions à des perroquets, aussi impunément que nous avalons une tasse de thé.

Le mouron rouge, non plus, n'est pas vénéneux pour les serins. Et la jaunisse, considérée, dans le public, comme la conséquence d'une contrariété, est attribuée, par les médecins, à des raisons pathologiques beaucoup plus prosaïques.

Le préjugé s'étend à tout, et les poètes et les savants n'y sont pas toujours étrangers.

Ainsi, la fable de *La Cigale et la Fourmi,* qui fait de l'insecte chanteur un animal paresseux se nourissant de mouches et de vermisseaux. Il faut pardonner à La Fontaine ces hérésies, Esope les avait commises avant lui.

La cigale ne mange rien de tout cela, pas plus qu'elle ne connaît cette imprévoyance et cette paresse proverbiales...

Bien mieux, ce sont les fourmis qui ont besoin des cigales. Dans ses *Souvenirs Entomologiques,* M. Fabre, d'Avignon, nous a expliqué comment, en été, la cigale plante sa tarière dans un rameau plein de sève et boit à loisir. Alors, les fourmis altérées s'abattent sur le puits foré par la cigale et boivent tant qu'elles peuvent.

* * *

Pêches royales

La pomme est un fruit plein de sève
Et qui toujours sut nous tenter...

chante-t-on dans les *Cloches de Corneville.* Aucun librettiste n'a encore célébré la pêche,



LA DAME *(faisant partie de la Société protectrice des animaux)* : — Voyons, Bob, ne mets pas les coudes ainsi sur la table, c'est inconvenant!



TROP DE CŒUR

— Comment, misérable, dans cet état!... tiens, tu n'as pas de cœur!
— Si, hélas! j'en ai un, et si tu savais comme il est embarbouillé en ce moment...



PRUDENCE

— C'est bien à M. Dupont, de la maison Dupont et Durand que j'ai l'honneur de...
— Oui, qu'est-ce que vous voulez?...
— Je... je voudrais voir M. Durand...

c'est pourtant le fruit le plus savoureux. Mais il y a pêches et pêches, comme il y a fagots et fagots. En pleine saison, les « Montreuil » mêmes sont abordables aux bourses moyennes; par exemple, l'hiver, les privilégiés de la fortune peuvent, seuls, se les offrir.

Il y a de cela une quinzaine d'années, la veille du nouvel an, un richissime banquier entra dans la boutique d'un grand marchand de primeurs des boulevards. Il avait vu trois pêches à la devanture, trois énormes pêches exquisement veloutées et dont il devinait le parfum très subtil.

Gourmand comme Monselet, ce trio de primeurs lui fit venir l'eau à la bouche. Il en demanda le prix.

— Cent francs les trois, répondit le marchand qui l'avait reconnu.

Le banquier esquissa une grimace:

— Cinq louis! c'est diablement cher!

— Oui! pour tout autre que pour vous.

— Si encore j'étais persuadé qu'elles fussent bonnes!

— Je vous les garantis excellentes, et je vous le prouve.

Aux yeux ébahis de son client, le marchand de primeurs prit, au hasard, l'un des trois fruits, le coupa en deux d'une main preste et en offrit une moitié au banquier, qui la dégusta en conscience, tandis que lui-même se délectait de l'autre moitié.

Et puis, il demanda:

— Eh bien! comment les trouvez-vous?

— Délicieuses, en vérité!

— Ne vous l'avais-je pas dit?

— Voyons, à combien me laisserez-vous les deux qui restent?

— A deux cents francs.

— Vous êtes fou! Tout à l'heure, vous vouliez cinq louis des trois, et maintenant vous exigez le double pour deux. Je ne comprends plus.

— Oh! c'est bien simple: plus une chose est rare, plus elle est chère. Il y a un instant, j'avais trois pêches, elles étaient très rares; à présent, je n'en ai plus que deux, elles sont plus rares encore, et, naturellement, leur prix a doublé. Si nous en mangeons encore une, je ne vous laisserai pas la dernière à moins de quatre cents francs.

Le banquier n'en entendit pas davantage. Il prit les deux pêches si tentantes, et donna, en échange, deux billets bleus.

L'histoire ne dit pas s'il retourna jamais, la veille du nouvel an, chez le rusé marchand de primeurs.

Pêle-Mêle Connaissances

— De 1826 à 1864, le gouvernement russe frappa pour une quarantaine de millions de francs de pièces de platine. Elles disparurent complètement de la circulation avec la hausse de ce métal.

— Dans certaines communes de France, la criminalité a pris une telle extension que, dans le courant du mois d'août dernier, il n'y a pas eu moins de douze meurtres ou assassinats à Marseille.

— On a récemment découvert, dans l'Orne, la présence d'un poisson jusqu'alors inconnu chez nous, le *centrisque bécasse*, auquel la singularité de sa tête a valu les surnoms de « bécassine de mer » et de « bouche en flûte ». Cette espèce, nouvelle pour la faune française, n'avait, jusqu'à présent, été rencontrée que dans les mers chaudes et aux environs du cap de Bonne-Espérance.

— Les mariages entre consanguins étaient si fréquents, il y a une vingtaine d'années encore, dans Ouessant et son archipel, que sur une poignée de cinq mille habitants, on relevait à peine 25 noms de famille différents.

— Les pièces de monnaie s'usent par le frottement et perdent, sans cesse, de leur valeur réelle. On a calculé, qu'au bout d'un an, un million mis en circulation, en pièces de vingt francs, diminue de 100 francs.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Fourcat. — Oui, vous faites 90 du moment que vous ne faites pas état de votre point pour y arriver. Une finesse de jeu aurait été qu'un de vos deux adversaires laissât le point à l'autre, quoique pouvant le payer.

M. Chevalier. — C'est le calcul des combinaisons de 15 objets 15 à 15, dont le résultat est obtenu par le produit des 15 premiers nombres.

M. Durce. — Votre 90 est incontestable.

Jeune Orléanaise. — Prenez beaucoup d'exercice, c'est le seul remède prudent que nous puissions vous indiquer.

M. Schraepen. — Non, nous ne prenons que des extraits analogues au genre d'articles contenus dans les faits Pêle-Mêle. Tout le reste doit être absolument inédit. Nous ne faisons aucun service ni abonnement de ce genre.

M. Copel. — Ces désignations paraissent peu euphoniques par manque d'habitude, mais elles sont absolument analogues à d'autres fréquemment utilisées : lire du George Sand, préférer du Staël. C'est une ellipse un peu plus hardie qu'une autre, voilà tout.

M. A. Reidenbach. — Oui, il y a des cas assez nombreux de parfaite guérison, mais il faut recourir pour ela à l'action du chirurgien.

14e ANNÉE — N° 4. 10 Centimes 26 JANVIER 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AU BUREAU DE POSTE, par ALEX.



— Vous n'avez pas une lettre de ma payse pour moi ?...
— Sous quel nom vous désigne-t-elle?
— Oh ! ça change chaque fois... la dernière c'était : ma petite colombe adorée !...

Carnet de voyage d'un chinois

(Extraits)

La France est un pays admirable au point de vue administratif. Tout y est réglé avec sagesse, de façon à ce que chaque catégorie de citoyens jouisse de droits et soit soumis à des devoirs bien définis, tout en sauvegardant, d'une façon absolue, la *Liberté* qui est un des trois principes fondamentaux de la République.

Ainsi :

Il est interdit de salir les rues, qui sont entretenues à grands frais dans un état de propreté permanent. Néanmoins, comme il serait contraire au Principe de rien défendre d'une façon absolue, ce droit est réservé exclusivement à une catégorie de citoyens. On les appelle : *Distributeurs de prospectus.*

Un gentleman quelconque ne saurait, sans courir le risque, d'être arrêté, crier, chanter ou hurler en public, au grand détriment des oreilles des passants. Ce privilège appartient à des crieurs spéciaux qui, en apparence, vendent des journaux, mais qui, en réalité, sont payés par l'administration, afin que le grand Principe soit ainsi sauvegardé.

Une tenue décente est de riggueur, et la vente d'objets inconvenants est interdite. Toutefois, il se trouve encore des citoyens assez dévoués pour s'exhiber en loques à la terrasse des cafés, en étalant des cartes ou des images qu'on ne peut voir sans rougir. On les appelle des *Camelots.*

Chacun sait comme il est pénible d'avoir à se servir d'expressions viles et basses. A plus forte raison, l'est-il d'attirer sur soi l'attention en proférant des imprécations ou vociférant des injures dans le plus grossier vocabulaire. Néanmoins, comme si personne n'adoptait un tel usage, on pourrait croire que c'est là chose défendue absolument, l'Administration subventionne une certaine catégorie de citoyens à cet effet. Ce sont les cochers ou conducteurs de voitures, choisis ainsi parce qu'ils occupent un siège élevé et que, par suite, on les entend mieux.

Il est d'usage d'établir un prix bien défini pour chaque chose que l'on a à payer. Mais il paraîtrait bien singulier à ce peuple libre d'être dans l'obligation de verser une somme et non une autre. Aussi, en manière de protestation, tolérée, d'ailleurs, par l'Administration, voit-on, en chaque circonstance, les citoyens français ajouter, à leur volonté, une certaine somme au prix imposé. Cette protestation s'appelle *Pourboire.*

En France, il est vrai, il existe quelques obligations auxquelles sont soumis tous les Français. C'est ainsi qu'ils sont forcés d'allumer leurs cigarettes avec une même sorte d'allumettes, dites « de la Régie ». Mais cette obligation n'est qu'apparente. Ils frottent bien lesdites allumettes, mais, en réalité, ils ne les enflamment jamais.

Je n'ai vu, durant mon voyage, qu'une interdiction absolue : c'est celle du jeu. Et cela m'a d'autant plus frappé qu'en Chine il est en grand honneur. Mais, sur ce point, l'Administration est inflexible. Aucun citoyen n'a le droit de risquer la moindre parcelle de son épargne pour un gain aléatoire, et cela est très bien. Des fonctionnaires spéciaux sont même désignés pour y veiller, et le chef de l'Etat en personne, préside, paraît-il, du haut d'une tribune, certains jours de l'année où le peuple se réunit sur les hippodromes, à la stricte observation de cette interdiction.

Etienne Jolicler.

Il n'est jamais trop tard pour apprendre

Un vieux capitaine au long cours et son second entrèrent, un jour, dans un restaurant du port et se firent servir à dîner.

Le garçon commença par placer devant chacun de ses clients, une assiettée d'un breuvage trop incolore et transparent.

— Dites-donc, jeune homme, qu'est-ce que ce liquide ? demanda le capitaine.

— Du potage, m'sieur ! fit le garçon.

— Du potage, ça ! hurla le vieux loup de mer ; puis se tournant vers son second : dis donc Létambot, paraît que, sans le savoir, nous avons navigué toute notre vie sur du potage !

CONSEIL D'UN VIEUX MÉDECIN A UN JEUNE

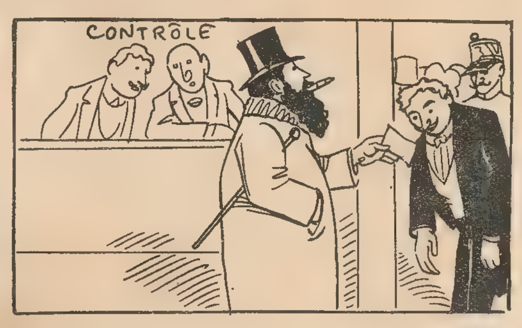
— N'oubliez jamais ceci, mon jeune confrère :

On *guérit* les pauvres et on *traite* les riches.

LES DROITS SACRÉS DE LA CRITIQUE



M. Félix Cancan, épicier notoire, gagne un argent fou avec des conserves fraîches de Chicago.
Mais l'argent ne suffit pas à son bonheur !



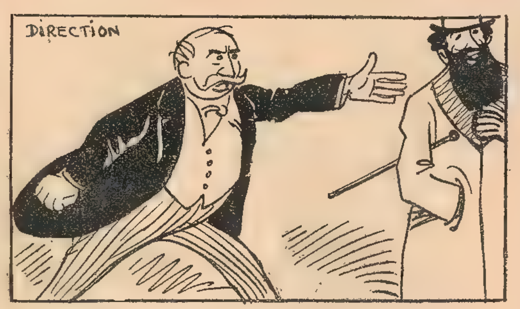
Principal actionnaire d'un journal coté, il y exerce, pour son plaisir, la critique théâtrale. Cela lui donne des entrées à l'œil dans les théâtres...



...et la considération des directeurs et des artistes. Chacun s'ingénie à plaire à ce farouche critique, car Félix Cancan — si affable dans son commerce — est féroce dans ses jugements critiques.



Il est, d'ailleurs, sincère, mais il a une si haute opinion de son sacerdoce, que rien, ni les cadeaux, ni les flatteries, ni même la certitude qu'il peut ruiner de pauvres gens, ne pourrait l'empêcher de dire ce qu'il pense d'une œuvre. Et il en pense généralement du mal !



Cependant, un directeur de théâtre, furieux de voir le public délaisser ses spectacles, à cause du cruel critique, avertit ce dernier qu'il en avait assez, le traita de sale épicier et jura qu'il lui rendrait le mal pour le mal. Cancan s'en fut, souriant...



Mais grande fut sa colère le lendemain, lorsqu'il vit, dans une feuille concurrente, que le directeur en question, l'accusait formellement de vendre des conserves avariées — ce qui d'ailleurs était l'exacte vérité — mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire.



Et notre pauvre directeur, s'en aperçut bien vite. Car, poursuivi en correctionnelle pour diffamation, il fut — la preuve n'étant pas admise — condamné à de forts dommages-intérêts.



Le directeur, à son tour, attaqua le critique pour le dommage à lui causé par ses articles. Mais l'avocat défenseur, évoqua les droits sacrés de la critique et notre infortuné directeur, débouté, fut condamné à des dommages. Ce fut sa ruine complète.

AVIS

Vu l'abondance de la publicité, ce numéro contient vingt pages.

Pêle-Mêle Causette

Il y a des gens qui veulent à toute force que l'Etat rachète le chemin de fer de l'Ouest.

Je me garderai bien de les en blâmer. Si c'est chez eux une conviction, ils ont bien le droit de la défendre.

Mais ce qui me fait sourire, c'est de les entendre affirmer que le rachat en question est un acte de libéralisme, de haute portée sociale, et patati et patata.

Croient-ils sérieusement que notre bonheur est lié si étroitement au changement de propriétaire d'une ligne de chemin de fer?

Et s'ils s'imaginent réellement que le public attend cette mesure avec quelque impatience, je crois pouvoir leur déclarer qu'ils se leurrent.

Le public voit la chose d'un œil bien indifférent. Il sait trop à quoi s'en tenir sur la gestion de l'État en matière industrielle, pour attacher foi aux brillantes perspectives dont on se plaît à entourer ce changement de propriétaire.

Il serait passablement naïf de croire que le peuple aspire à la reprise du réseau par l'État, comme l'on attend une réforme ardemment désirée.

Au fond, le peuple s'en moque. Il hausse les épaules, sentant bien qu'il y a surtout, dans cette affaire, des questions d'intérêt ou de convenances personnelles.

Pour lui, dans son simplisme, le problème des chemins de fer se présente sous l'aspect d'une alternative beaucoup plus logique.

Les chemins de fer continueront-ils à être un monopole, ou leur exploitation sera-t-elle entièrement libre comme elle l'est en Angleterre et en Amérique?

Posé ainsi, le problème peut nous passionner, nous tous qui estimons que dans un pays libre, l'industrie doit être libre.

Mais le point de savoir si un monopole particulier deviendra un monopole d'État, ce point-là nous laisse bien froids.

Autant demander au lapin qu'on va tuer d'indiquer sa préférence pour la sauce à laquelle il sera mangé.

Les fervents du rachat arriveront peut-être à leurs fins, mais s'ils se figurent que nous leur tresserons des couronnes pour les féliciter de leur succès, ils font un faux calcul.

Nous avons les allumettes de la régie, les tabacs, les téléphones et autres échantillons sortant des magasins de l'État, nous connaissons donc cet excellent fournisseur.

Jamais, non jamais, on ne nous persuadera que nous n'aurons qu'à nous louer de ses services.

Vouloir nous le faire accroire, c'est vraiment nous prendre pour plus sots que nous ne sommes.

«Chat échaudé craint l'eau froide», dit la sagesse des nations.

Accordez nous au moins l'intelligence du chat. Fred Isly.

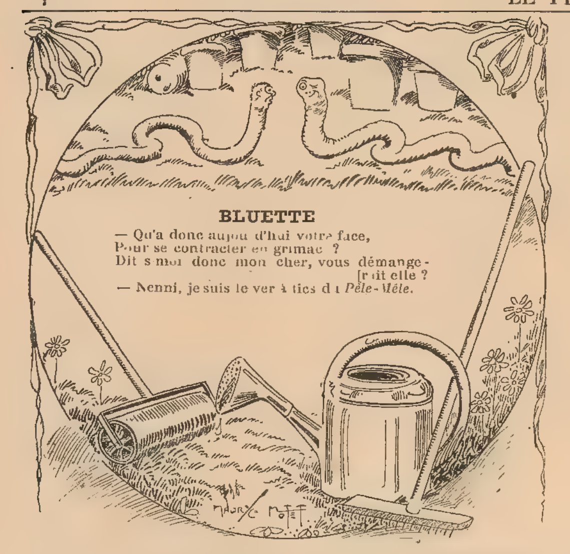
ANECDOTE

Un ancien ambassadeur, qui avait été un des plénipotentiaires au fameux Congrès de Vienne, raconte, dans ses Mémoires, une anecdote qui met bien en lumière le rang qu'occupent les Rothschild dans la société moderne:

Chaque souverain présent à ce Congrès, à Vienne, était l'hôte d'un membre éminent de l'aristocratie autrichienne. Or, l'un de ces princes avait donné un banquet auquel avaient été invités tous ces monarques, ainsi que le baron de Rotschild. Mais le financier n'était pas assis à la même table que les rois; on lui avait assigné une place inférieure. Ceci n'empêcha pas, dès qu'il parut, chacun des souverains de se lever de son siège pour saluer le banquier, sauf, cependant, le roi de Prusse, qui devint plus tard Guillaume Ier d'Allemagne.

Comme quelqu'un s'était hasardé à lui demander pourquoi il n'avait pas salué le grand banquier, à l'instar de ses pairs, il répondit:

— Ah! je ne l'ai pas salué? Eh! c'est probablement parce que je suis le seul à ne pas être son débiteur!



BLUETTE

— Qu'a donc aujou d'hui votre face,
Pour se contracter en grimac ?
Dit s moi donc mon cher, vous démange-
[r it elle ?
— Nenni, je suis le ver à tics d u *Pêle-Mêle*.



CHEZ L'HUISSIER

— Non, Monsieur, je n'ai pas encore pu faire la grosse, voilà une heure que je cherche la minute.

— Ah! c'est bien vous, ça!... Perdre une heure pour retrouver une minute!

Courrier Pêle-Mêle

Chasses privées

Réponse à la question de M. Carolus: « Dans quelles conditions peut on chasser sans permis dans une propriété privée? »

D'après l'article 2, de la loi du 3 mai 1844, « Le *propriétaire* ou *possesseur* peut chasser ou faire chasser en tout temps, sans permis de chasse, dans ses possessions attenantes à une habitation et entourées d'une clôture continue faisant obstacle à toute communication avec les héritages voisins. »

N'envisageons que la question de la chasse *sans permis*, sans nous occuper des cas prévus par l'article 2 précité, ni des avantages que confère ledit article.

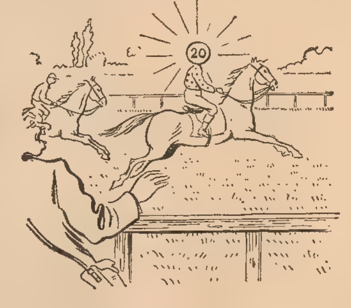
Pouvent chasser sans permis:

Le propriétaire ou le possesseur, l'usufruitier et l'emphytéote, et même le fermi *si le propriétaire ne s'est pas réservé excl sivement le droit de chasse.* Egalement le l cataire ou adjudicataire de la chasse, c celui qui a reçu du propriétaire permissic ou mandat d'y chasser.

Mais cette immunité est soumise à diverse conditions:

1° Il faut que l'enclos *soit attenant à un habitation*, c'est-à-dire une construction de tinée à l'habitation, ne fût-ce qu'une résidence







LES AVATARS D'UNE PIECE DE CENT SOUS AUX COURSES

(Impressions d'un joueur)

— Je crois que voilà cent sous de bien placés!

Quelle allure! mes cent sous valent vingt francs. Que dis-je! je ne donnerais pas ma chance pour cent francs!



Il rapportera cent contre un, c'est mille francs qui me tendent les bras.



Ah! sapristi de sapristi! mes cent sous ne valent plus rien du tout! Ils sont noyés.



Erreur, ils ne sont pas perdus pour tout le monde! Le Pari Mutuel est là pour les repêcher.

2° que l'*enclos et l'habitation soient aux mains du même propriétaire ou du même possesseur ;*

3° Qu'il y ait *continuité* entre la maison et l'enclos.

Enclos. Y a-t-il une hauteur voulue exigible pour le mur ?

Il faut, d'après l'article 2, que la clôture fasse *obstacle à toute communication avec les héritages voisins.*

Murs : Ce sont les clôtures qui répondent le mieux à l'intention du législateur.

Élévation : variant de 1 m. 35 à 2 m. 15, sans solution de continuité.

Haie vive : Si sa hauteur et son épaisseur constituent un obstacle sérieux, à l'introduction dans l'enclos.

Haie sèche : Si suffisamment solide et élevée.

Palissade : Pieux, piquets, claire-voies, fil de fer.

Si le rapprochement, la hauteur et la solidité de ces matériaux s'opposent à ce qu'on pénètre aisément dans l'enclos.

Il faut, en outre que la *clôture soit continue* et qu'il n'y ait ni brèches, ni ouvertures offrant un accès.

Recevez, etc.

HECTOR.

* * *

Echecs

La direction du café de la Régence nous fait remarquer qu'un passage de notre dernier article sur les échecs, tendrait à faire croire que les amateurs de ce jeu auraient peu à peu déserté ce café.

C'est très volontiers que nous reconnaissons que les joueurs y sont, au contraire, aussi nombreux que jamais et que la vogue n'en paraît nullement diminuée.



— Oh ! la belle fleur ! Comme elle ferait bien sur un chapeau !



Moins bien que je ne croyais !

Questions interpêlemêlistes

Quel est le poids du sac, en campagne, du chasseur à pied, du zouave, et de l'infanterie de marine ?

J'entends par là avec tous les accessoires qui s'y adaptent.

LAVEISSIÈRE.

Monsieur le Directeur,

Ayant lu, dans un numéro de votre intéressant journal, les détails sur l'élevage et les bénéfices que l'on peut tirer du lapin domestique, je serais heureux de savoir quelle est la race qui produit le plus, et quelle est l'époque la plus propice pour les épiler ?

Henri DURAND.

Que faut-il mettre, dans un cirage ordinaire, vendu couramment dans le commerce, pour obtenir un beau brillant qui ne tache pas les pantalons ?

H. FOUYET.



MÊME CHEZ LES CHIENS

— Attention ! En voila un devant lequel il ne faut pas avoir la langue trop longue... il est de la police !...



ON NE PEUT CONTENTER TOUT LE MONDE.

— Eh bien ! père Du Talon, ça va toujours les affaires ?

DU TALON (*cordonnier*). — Ah ! ne m'en parlez pas ! Avec leurs machines à voler, mes clients n'usent plus leurs semelles !!!

Le célèbre feuilletoniste

Gaëtan de Saint-Flamberge était un célèbre feuilletoniste. Tous les rez-de-chaussée des journaux populaires, à six, huit et dix pages, lui étaient dévolus, et il les meublait des fantaisies dramatiques extraites de son cerveau fécond.

Son premier roman, publié dans le *Petit Bavard* alla aux nues. Puis, ce fut un nouveau chef-d'œuvre, et la réputation de Saint-Flamberge se trouva définitivement établie.

Mais, hélas! toute gloire à son revers. Bientôt, Saint-Flamberge, personnalité du Tout-Paris, pris, dans le jour, par les vernissages, et la nuit, par les salons ou les cercles, ne trouva plus une heure disponible pour pondre ses feuilletons.

Or, il n'avait aucune fortune personnelle, vivant du seul fruit de ses travaux.

S'il ne produisait plus, il connaitrait sans tarder la guigne au faciès verdâtre.

Comment faire, pour concilier les exigences de la vie mondaine et les nécessités du travail journalier? Le problème eût embarrassé tout autre que Saint-Flamberge.

Ayant lié connaissance avec un certain Mongodin, qui délayait les faits-divers d'un quotidien, il lui fit la proposition suivante:

— Mon cher confrère, vous gagnez péniblement deux cents francs par mois, à dénombrer les accidents d'automobiles et à narrer les odyssées des poivrots; je vous offre, moi, d'écrire mes feuilletons, à raison de vingt centimes la ligne, ce qui vous rapportera, au bas mot, vingt-cinq louis mensuels. Ça vous va-t-il?

Comment! Si ça lui allait!

— Marché conclu! dit le bon Mongodin.

Dès le lendemain, il commença d'abattre des lignes. Il en abattit depuis les primes lueurs du jour, jusqu'à la tombée du crépuscule, cependant que ce veinard de Saint-Flamberge se dépensait dans le monde des oisifs, qui sont, comme on sait, les gens les plus occupés.

En moins de trois mois, un sensationnel roman de cape et d'épée fut terminé. Saint-Flamberge le relut et l'approuva. Lui-même n'eût pas mieux fait. Il y ajouta seulement des paquets de points d'exclamation, ces points d'orgue de la musique feuilletonesque, puis, froidement, il le signa.

Le roman de cape et d'épée, eut un retentissement considérable. Saint-Flamberge vit tous les directeurs des grands journaux pendus à sa sonnette.

Saint-Flamberge demanda quelques mois de crédit, avec promesse ferme de les satisfaire tous, et ces messieurs se retirèrent enchantés. Un seul, Plâtrier, le directeur du *Harpagon*, insista: il lui fallait son feuilleton tout de suite; il lui paierait le prix qu'on voudrait, et on pourrait le lui livrer au jour le jour.

Saint-Flamberge accepta.

— Mon cher ami, dit-il à Mongodin, outre le roman auquel vous travaillez à l'heure actuelle, vous m'en confectionnerez un au jour le jour, pour Plâtrier, qui va annoncer dès demain, la publication imminente de cette œuvre « vécue et documentaire ». Quant à moi, je vais au Mont-Dore où mon médecin m'envoie traiter ma neurasthénie. Distinguez-vous et soignez les points d'exclamation.

Il y avait déjà trois semaines que Saint-Flamberge se pavanait au soleil d'Auvergne quand un matin, il lut dans son journal: « Nous apprenons le décès de notre excellent confrère, M. Mongodin... »

Le grand feuilletoniste crut devenir fou: Mongodin mort, c'était l'arrêt forcé de son roman en cours de publication dans *Harpagon*, c'était le discrédit jeté sur son talent, c'était la honte et la ruine.

Revenu le jour même à Paris, Saint-Flamberge se faisait annoncer chez Plâtrier.

Adroitement, après les banalités d'usage, il s'informa:

— Vous n'avez peut-être pas reçu de copie, aujourd'hui?

Plâtrier le rassura:

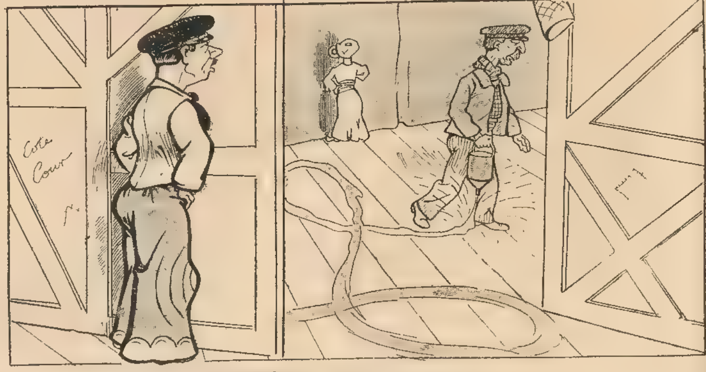
— Tranquillisez-vous, la voici sur mon bureau.

— Ah! tant mieux! je n'étais pas certain de l'avoir mise à la poste.

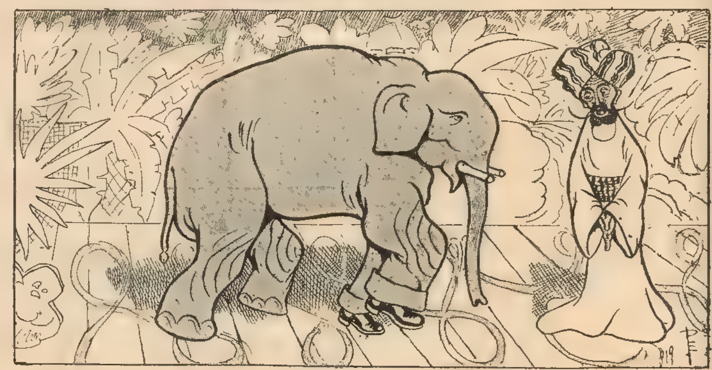
Dehors, Saint-Flamberge respira. Tout d même, il ne s'expliquait pas ce prodige: Mongodin mort continuant d'écrire des feuilleton au jour le jour.

Mme Mongodin lui donna la clé de l'énigme

— Mon mari n'écrivait plus depuis longtemps. Il faisait faire ses romans par u pauvre diable d'homme de lettres sans emploi, à qui il donnait *un sou la ligne.*



LE THÉATRE BIEN ARROSE...



... ET LE FIGURANT SOIGNEUX!

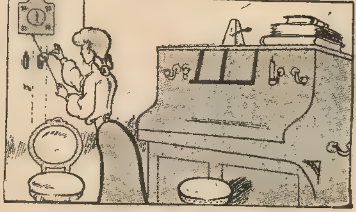
Moyen d'obtenir de l'avancement

Un jeune fonctionnaire, qui était allé à l chasse avec son supérieur hiérarchique, fa sait preuve d'une maladresse qui aurait p être fatale à son chef. En effet, en voulant tue un lapin, il faillit envoyer toute la charg de plomb dans la personne du supérieu

— Jeune homme, dit alors celui-ci, est-c sur des lapins ou sur de l'avancement que vou tirez?



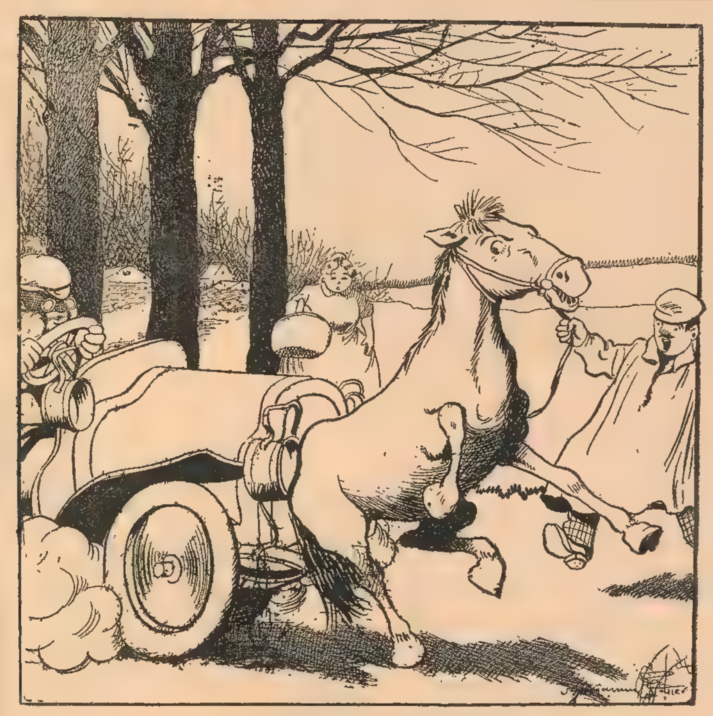
— Allons bon! Voilà le métronome cassé. Et Mademoiselle qui ne veut pas que je joue sans lui!



Au fait, un métronome, c'est un simple balancier. Remontons la masse de celui-ci, de façon à le mettre à ma mesure.



...Et comme je joue des airs très entraînants, mes deux heures de piano s'écouleront en une demi-heure!



L'AGRESSION
— Lâches !... Quarante contre un !!!

EXPRESS-POCHADE

Baptiste. — Mon maître, le noble marquis de Sixétoiles, est sorti, et en sortant, il m'a recommandé de brosser son gilet. Rien de plus facile, direz-vous ! Rien de plus facile, en effet.

J'ai donc consciencieusement, et avec le



zèle que j'apporte au service de mon bon maître, nettoyé le gilet.

Mais, hélas ! trois fois hélas ! dans la poche du gilet, j'ai trouvé un louis, un beau louis, tout flambant de jaune clarté.

Et ce superbe gilet, où se marient, avec un goût exquis, les plus harmonieuses couleurs, il va falloir, maintenant, que je l'endommage d'un coup de canif impitoyable.

La gorge serrée par l'émotion, Baptiste rassembla son énergie, et pratiqua une entaille dans la doublure de la poche.

Ceci fait, il raccrocha, de sa main qui tremblait encore, le gilet dans une armoire.

Et, d'une voix larmoyante, il murmura :

— Ah ! cher bon maître, vous ne saurez jamais combien j'éprouve de peine d'avoir lacéré votre beau vêtement ! Mais il le fallait... oui, il le fallait !

Sans cela, vous n'auriez jamais pu croire que le louis ait glissé par la déchirure.

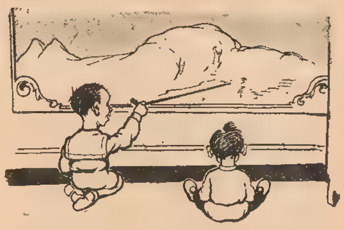
Et triste, pitoyablement triste, Baptiste empocha le beau louis, tout flambant de jaune clarté, et s'éloigna.

Un duel du comédien Dugazon.

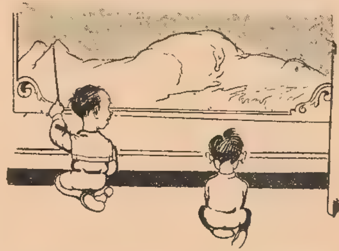
Le célèbre acteur Dugazon, qui vécut de 1746 à 1809, en laissant un nom célèbre dans les annales du théâtre moderne, était un redoutable mystificateur, si l'on en croit l'anecdote suivante :

Dugazon prit un jour pour tête de Turc son camarade Desessarts, qui était d'une corpulence extraordinaire. Lorsque la ménagerie du roi perdit l'unique éléphant qu'elle possédait, il alla prier Desessarts de venir avec lui chez un personnage considérable de la cour, pour y jouer un petit proverbe dans lequel il avait besoin d'un compère intelligent. Desessarts, naturellement, y consentit et s'informa du costume qu'il devait prendre pour la circonstance.

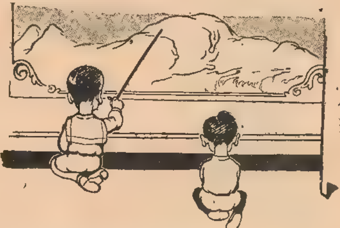
— Mets-toi en grand deuil, lui répondit Dugazon, car tu es censé représenter un héritier...



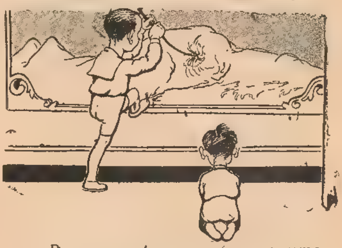
VOYAGE EN SUISSE
— Tu vois ça, c'est la mer de glace...



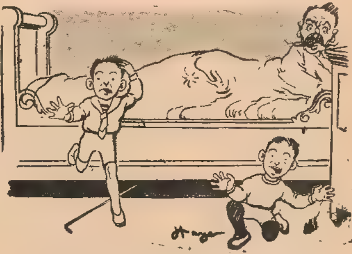
...Ici, c'est la Jungfrau...



...Là-haut, c'est le Mont-Blanc...



...Pour y monter, on enfonce comme ça son alpenstock...



— Non, mais dites donc, petits vauriens, est-ce que vous allez bientôt me laisser dormir tranquille ?...

Voilà donc Desessarts en habit noir, avec, au bras, un crêpe de dimensions respectables, qui arrive chez le haut personnage.

Dugazon, qui est arrivé avant lui, présente son camarade en ces termes :

— Monseigneur, dit-il, la Comédie-Française a été on ne peut plus sensible à la mort du bel éléphant qui faisait l'ornement de la ménagerie du roi ; et si quelque chose pouvait la consoler, c'est de fournir à Sa Majesté l'occasion de reconnaître les longs et éminents services de notre bon camarade Desessarts ; en un mot, je viens, Monseigneur, vous demander pour lui, au nom de la Comédie-Française, la survivance de l'éléphant.

On se figure aisément les éclats de rire des auditeurs et l'embarras du pauvre Desessarts. Furieux, il sort en claquant les portes, et le lendemain, envoie ses témoins à Dugazon ; un duel est aussitôt décidé.

Arrivés au Bois de Boulogne, les deux adversaires mettent l'épée à la main.

— Mon ami, dit alors Dugazon à Desessarts, j'éprouve vraiment un insurmontable scrupule à me mesurer avec toi. Tu me présentes une surface énorme ; j'ai — tu en conviendras — trop d'avantage ; laisse-moi donc égaliser la partie.

Sur ces mots, il tire de sa poche un morceau de blanc d'Espagne et trace un rond sur le ventre de Desessarts.

— Ecoute, ajoute-t-il, tout ce qui sera hors du rond ne comptera pas !...

Le moyen, après une telle saillie, de se battre ? Ce duel, vraiment bouffon, se termina par un plantureux déjeuner.

Crédulité Arabe

La crédulité des Arabes est proverbiale, et le merveilleux a sur eux un extraordinaire pouvoir.

Tout le monde sait le procédé des chérifs pour pousser les fils de Mahomet à l'insurrection contre les « Roumis ». En leur qualité de « fils de Dieu », il se font tirer à blanc, par un compère, des coups de fusil en pleine poitrine. Or, après cette inoffensive décharge, les fusillés se portant comme vous et moi, les candides Arbicos mettent cette invulnérabilité sur le compte de la Providence, et vont ensuite à la bataille, c'est-à-dire à la mort.

Napoléon III était, lui aussi, un fataliste. Une pythonisse ne lui avait-elle pas prédit que la lettre *S* lui porterait malheur, et n'a-t-il pas perdu son Empire à Sedan ?

Ce neveu de Napoléon-le-Grand avait étudié de près les Arabes. Connaissant leur vénération pour la magie, il leur envoya le fameux Robert Houdin, avec mission de se laisser fusiller tant et plus par un compère.

Il arriva ce que vous pensez bien. Les Arabes s'émerveillaient de ce qu'un misérable « Roumi » fût invulnérable, mais, nullement ébranlés dans leur foi naïve, ils s'écriaient :

— Avec toi, c'est le diable qui arrête les balles ; avec nos chérifs, c'est Dieu.

A Robert Houdin succéda le non moins fameux prestidigitateur Bosco, doublé, celui-là, d'un ingénieux mystificateur.

Un jour, au marché de Constantine, Bosco choisit deux œufs dans le panier d'un Arabe :

— Combien ?

— Un sou pour toi, boun Français.

— Ce n'est pas assez cher. A partir d'aujourd'hui, et de par la volonté d'Allah, les œufs du marché valent cinq sous pièce.

Et il donna cinquante centimes à l'indigène, qui le prit pour un fou.

Mais Bosco cassa les deux œufs et en tira un louis, puis deux, puis toute une poignée. Et l'Arabe, ébloui, de casser aussitôt tous ses œufs, et tous les Arabes du marché d'en faire autant.

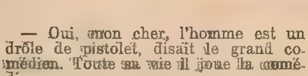
Cette immense et pittoresque omelette de Constantine n'est pas relatée dans les annales de la conquête de l'Algérie ; elle eût mérité d'y figurer.

La Grandiloquence

Les ironistes se réjouissent, quand ils trouvent, dans les meilleurs écrits, de ces gaffes qui marquent dans la littérature d'une époque. La vérité, c'est que les plus réfléchis n'échappent pas aux écarts de langage. C'est ainsi

COMEDIE





— Oui, mon cher, l'homme est un drôle de pistolet, disait le grand comédien. Toute sa vie il joue la comédie.



Combien de fois ne fait-il pas les compliments les plus flatteurs à une maîtresse de maison, chez laquelle il a été invité ?...



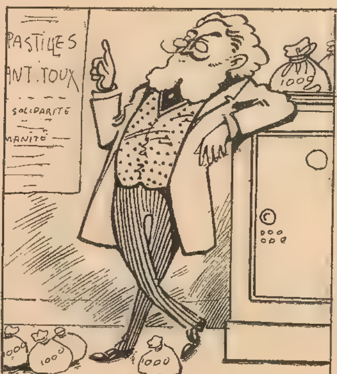
Et ne verse-t-il pas de fausses larmes sur le sort d'une personne décédée ?...



Combien de fois encore ne déclare-t-il pas s'amuser follement, alors que ses escarpins vernis le font souffrir comme un damné ?



Et s'il monte à la tribune, n'est-ce pas pour jouer la comédie du plus pur patriotisme et de la plus sincère philanthropie ?



Et quel est le commerçant qui ne déclare, dans ses réclames, qu'en vendant des pastilles *Antitoux*, il n'a autre chose en vue que le bien de l'humanité ?



Et la demoiselle qui se fait prier pour aller au piano, en déclarant qu'elle ne sait rien par cœur, alors qu'elle a un stock de vingt-cinq romances à vous débiter coup sur coup?



Et la dame qui vous couvre de louanges enthousiastes, au sujet du livre de poésies que vous lui avez envoyé, alors que ce bouquin sert de cale à une table boiteuse?



Toujours, et partout, l'homme joue la comédie. Chose bizarre, ce n'est que quand il doit réellement la jouer qu'il a tant de mal à la faire.

qu'on a pu noter, dans divers Palais de Justice, des paroles dans le goût de celles-ci, dont beaucoup sont dues à des gloires du barreau:

« Je suis décidé, aujourd'hui, à ne dire que la vérité! » Ou bien: « Jeune avocat comme je le serai toujours! » « Autant, fit-il dans un sublime élan d'indignation, autant se brûler la cervelle!... Et il chercha, sous son gilet, la place de son cœur!... »

« La fédération des bouchers réunit les peaux et les graisses de ses membres, afin de les vendre en gros... »

« Il semble bien que l'appareil de la justice lui ait collé la langue au palais... »

« Cette scène ne peut se tenir sur ses jambes qu'avec l'affirmation de deux témoins. »

« Aux yeux de quelques mauvaises langues. »

« C'étaient là des remords respectables, même dans la cervelle d'un pendu. »

« Les oreilles ont suivi la voix de son cœur ».

« On leur a livré des œufs si petits qu'on aurait dit des œufs d'enfant. »

« J'ai remarqué, sur la figure de Messieurs les Jurés, un haut-le-corps qu'ils n'ont pu réprimer. »

« Touchez-vous assez du doigt, le néant de l'accusation? »

« Notre adversaire tira du fond de lui-même quelque chose qu'il expectorait et jetait à terre! »

Euphémisme superflu dans la bouche d'un avocat qui tenait si bien le crachoir.

Puis:

« Quand on parle avec cet honorable organe qui bat sous ma mamelle gauche... »

Ce fut le même, devenu depuis député de la Charente, qui s'écria, à propos d'un aigrefin de son pays:

« Tu claironnais ta victoire de maître-chanteur, comme un coq, sur un piédestal de honte et de fumier!... »

Cette fois, la dose était trop forte. Des rires partirent sur tous les bancs de l'auditoire, et notre avocat, déconcerté, tira cette conclusion, par laquelle il eut dû commencer:

« Autant que mes faibles moyens me le permettent, je me priverai, à l'avenir, de tout effet d'éloquence. »

LE CHIEN DU BOUCHER

Il y a de cela fort longtemps, mais l'anecdote en est toujours jeune.

C'était à Londres; on représentait le *Roi Léar*, de Shakespeare. Au moment où l'acteur Garrick, fondait en larmes sur le corps de Cordélia, on s'aperçut que ses traits contractés n'exprimaient pas le sentiment du rôle. Le cortège qui l'environnait paraissait agité du même vertige: tous paraissant faire des efforts pour étouffer un rire intempestif. Cordélia elle-même, ayant ouvert les yeux, pour se rendre compte de ce qui se passait d'insolite, se leva de son sopha et disparut dans les coulisses, suivie d'Albani et de Kent, qui se traînaient à peine. Leur émotion avait une cause bien excusable: un boucher, assis à l'orchestre, était accompagné d'un buldog. Le boucher était enfoncé dans son fauteuil; le chien en avait profité pour sauter sur ses genoux et regardait fixement les acteurs, d'un air aussi grave que s'il eût compris ce qu'ils disaient. Se sentant oppressé par la chaleur de la salle, le boucher s'était bientôt endormi, après avoir eu soin de quitter sa perruque et de la placer sur la tête de son chien. Un chien de boucher en perruque, suivant gravement les jeux de scène, voilà plus qu'il n'en avait fallu pour troubler le roi Léar lui-même et son entourage. Ce soir-là, les spectateurs, réunis dans la salle de Drury Lane, se firent une pinte de bon sang.





LES SURPRISES DE LA NAVIGATION AÉRIENNE

— Ma page est terminée... Je voudrais bien un peu de poudre pour la faire sécher...

— Merci, capitaine... n'en jetez plus!...

Avez-vous remarqué que tout événement ou toute institution évoque deux tableaux très différents.



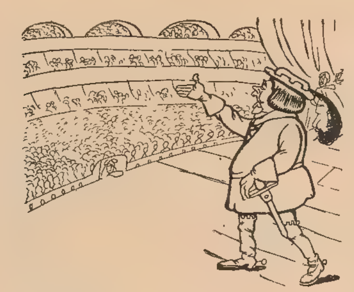
Voici le 14 Juillet sous sa première face.



Voici comme on le voit aujourd'hui.



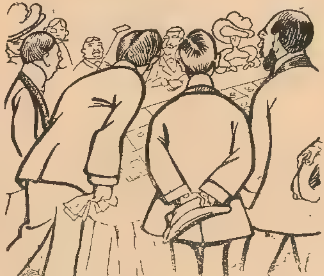
Les inondations du Mont-Valérien, première face.



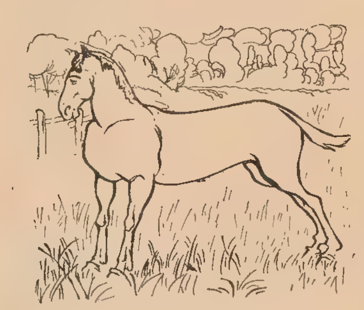
Le souvenir qu'on en garde.



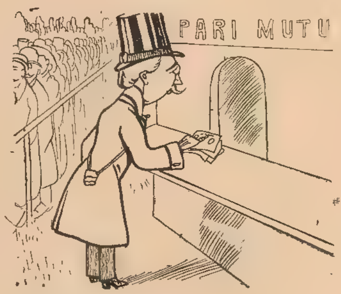
La ville d'eau et sa source, première face.



Comme la voient la plupart des baigneurs.



Les courses de chevaux, première face.



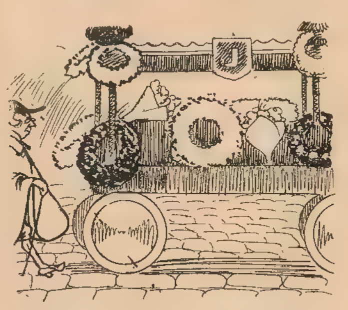
Ce qu'elles représentent à nos yeux maintenant.



Le duel, première face.



Le même, dans l'esprit des amis et des témoins.



L'enterrement d'un grand homme qu'on pleure, première face.



Et comment on le pleure généralement, deuxième aspect.

MES ANCIENS CAMARADES



Dès le collège, Chabreloche s'était montré studieux et méticuleux. Ses professeurs disaient de lui : « Voilà un garçon qui arrivera ! »



Raoul, lui, ne se la foulait pas. Ce qu'en composition il ignorait, il le copiait sur ses voisins. Ses professeurs disaient : « Ce garçon n'arrivera à rien ! »



Au regiment, Chabreloche astiquait jusqu'à ses aiguilles à coudre. Et ses supérieurs disaient : « Voilà un bon soldat ! »



Raoul trouvait moyen, par ses manières affables, de faire préparer ses affaires par quelque camarades de bonne volonté : « Piètre soldat ! » disait-on.



Plus tard, s'étant offert un voyage en Suisse, Chabreloche apprit un peu d'allemand, et, pour tout voir, excursionna à pied.



Raoul, pendant ce temps, descendait dans les hôtels, se faisait comprendre au moyen d'interprètes, et voyageait en funiculaire.



Une fois établi, Chabreloche faisait tout sans aide et avec un soin pointilleux. Il ne s'en rapportait qu'à lui-même pour les plus infimes détails.



Raoul, établi lui aussi, s'entoura d'employés intelligents, se contentant de surveiller son personnel et ne se privant pas, pour cela, de plaisirs mondains.



Aujourd'hui, Chabreloche est marchand de marrons au coin d'une rue. Raoul est propriétaire d'un grand magasin de nouveautés.

Ceci prouve que les hautes destinées sont réservées, non à ceux qui travaillent le plus, mais à ceux qui savent faire travailler les autres.

LA LAYETTE



Après son déjeuner, M. Dupont songeait à regagner son bureau : « Tu serais bien gentil de m'accompagner aux Grands Magasins des Occasions Accumulées, lui dit Mme Dupont, nous devons offrir aux Durand une layette pour leur nouvel héritier, j'aimerais autant que tu la choisisses avec moi.



Et M. Dupont, qui ne peut rien refuser à sa petite femme, l'accompagna aux Grands Magasins des Occasions Accumulées : — Ça ne sera pas bien long, tu sais, fit Mme Dupont, le temps d'entrer et de sortir... tu arriveras à ton bureau, avec un petit retard, voilà tout !...



Le rayon des layettes était à l'autre bout des magasins... tout au bout de la troisième galerie, à droite...



...et vraiment, cette maudite galerie était interminable...



Vers six heures, Mme et M. Dupont sortaient des Grands Magasins des Occasions Accumulées. — Tu n'as rien oublié, au moins ? hasarda M. Dupont. — Je ne crois pas, mon ami, voyons : jarretelles, épingles de chapeau, gants, parfumerie, voilettes, coupons, soie pour balayeuse, babouches, porte-cartes...



— Et la layette ?...
— Ah ! vrai !... nous avons oublié la layette !... Eh bien ! tant pis !... je n'y retourne pas !... D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi nous offririons une layette aux Durand, ils s'en passeront bien !

La Somnambule

Le vieux Tom Sockless jouissait de revenus considérables, acquis jadis dans le commerce des peaux de lézards ; mais il était loin d'être complètement heureux, car une chose lui échappait qu'il désirait, par dessus tout, connaître : à savoir le genre de mort que lui réservait l'implacable Destin.

Consultés sur ce point, ses médecins avaient tous différé d'avis.

Ces prédictions n'avaient nullement satisfait Tom Sockless, qui, certain jour, confia et son désir, et sa déconvenue à son affectionné neveu, James Cockney.

Celui-ci, sortant de sa poche un papier graisseux, fragment d'un journal parisien, le tendit à l'oncle.

Tom Sockless lut alors l'annonce que voici : « Mme DELPHINE, la plus célèbre des somnambules diplômées, honorée de la confiance de Leurs Majestés les Empereurs d'Allemagne et de Russie, les rois d'Angleterre, d'Italie, de Norvège, etc., et de M. le Président de la République Française, 250, rue Lepic, Paris (1er au-dessus de l'entresol). »

— *Very well*, dit-il simplement. Nous quitterons New-York dans une heure, pour aller rendre visite à cette dame, à Paris.

* **

Quand Mme Delphine vit entrer les deux Américains dans son appartement de la rue Lepic, son flair professionnel lui révéla immédiatement leur position sociale.

— C'est cinq cents francs la consultation, dit-elle en minaudant.

— *All right !* répondit Tom Sockless, avec flegme, en déposant la somme sur un meuble.

Mme Delphine, s'étant inclinée, se renversa dans son fauteuil et parut s'assoupir. Quelques instants s'écoulèrent dans un complet silence.

Enfin, les lèvres de la somnambule s'entr'ouvrirent pour laisser passer ces mots hiératiques :

— Voici l'Esprit, voici l'Esprit qui vient emprunter la voix de sa servante pour parler au noble vieillard de la Grande Amérique...

— Et voici ce que dit l'Esprit, continua la voyante.. Il dit que le noble vieillard trouvera la mort pendant une bataille, et que rien ne saurait empêcher ce qui a été prévu et décidé.

Ayant prononcé ces paroles, Mme Delphine se réveilla, visiblement fatiguée.

Elle allait demander, pour cette raison, un supplément d'indemnité, quand James Cockney lui prit le bras :

— Mais, fit-il, c'est vraiment impossible que mon oncle il meure dans une bataille : il n'est pas soldat, il ne sera jamais soldat !...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? objecta tranquillement la somnambule. D'ailleurs, vous le verrez bien... L'Esprit ne trompe jamais.

— Jamais ? interrogea Sockless.

— Jamais, affirma solennellement Mme Delphine, la main droite placée sur son cœur.

— *All right !* s'écria alors le milliardaire. Si la prédiction se réalise, je m'engage à laisser, par testament, à vous, la moitié de ma considérable fortune.

Et, sans attendre que la devineresse le remerciât, Tom Sockless sortit de l'appartement flanqué de son neveu, James Cockney.

* **

Le vieux Yankee, fidèle à sa promesse, passa, le jour même, chez un notaire pour rédiger un testament conditionnel, qui désignait Mme Delphine et James, comme ses seuls légataires.

Un soir, comme il rentrait à son hôtel, boulevard des Capucines, il fut pris d'un malaise subit, indice trop certain d'une mort prochaine.

Le temps de téléphoner, et douze célébrités médicales se trouvèrent réunies au chevet du vieillard, qui commençait à râler.

Celui des médecins qui était arrivé le premier, regarda le vieillard et déclara gravement :

— Dans un quart d'heure, cet homme sera mort !...

— Eh bien ! moi, j'espère le sauver, riposta un autre.

— Vous ne voyez donc pas, s'écria un troisième qu'il a été frappé d'apoplexie foudroyante ?

— Messieurs, vous êtes des ânes ! affirma, péremptoire, un des disciples d'Hippocrate, qui n'avait pas encore placé son mot.

Mais, un coup de poing qu'un de ses confrères lui asséna sur l'appendice nasal, l'empêcha d'en dire davantage.

Ce fut le signal d'une bagarre. Les douze médecins se précipitèrent les uns à l'assaut des autres. Les horions se mirent à pleuvoir sur les nuques ; les coup de pieds à endommager les tibias. Et, pendant ce temps, l'excellent Tom Sockless s'éteignait doucement, faute de soins...

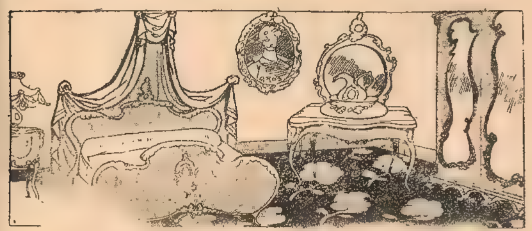
Bref ! ce que l'Esprit avait prédit, par l'organe de Mme Delphine, se réalisa ponctuellement, puisqu'au plus fort de la mêlée, l'âme du pauvre milliardaire s'exhala soudain de son corps, si cavalièrement délaissé par les successeurs d'Esculape.

Mme Delphine hérita de la moitié promise, James Cokney de l'autre.

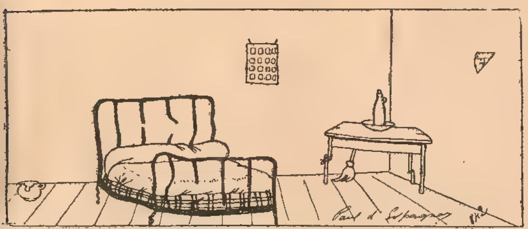


QUESTION D'ESTIMATION

Ma chambre, telle qu'elle est.



Telle que la voit l'employé chargé d'établir ma police d'assurance.



Et telle que la voit la compagnie d'assurances quand il s'agit de m'en rembourser la valeur après sinistre.

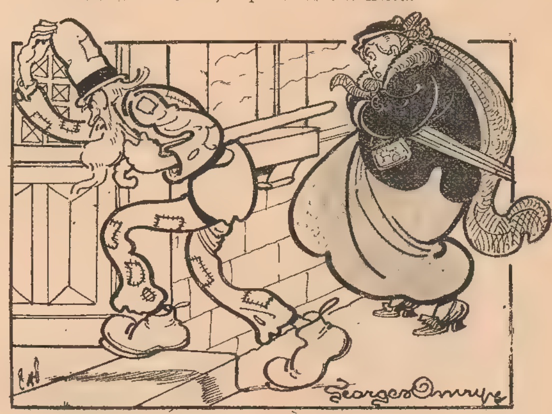


PAUVRE MENDIANT

— Ayez pitié d'un pauvre malheureux aveugle qui n'a pas mangé depuis trois jours! J'ai faim! J'ai faim!...



LA BONNE DU MENDIANT. — Mais, Monsieur, le déjeuner est servi. Venez vite, le poulet va être froid...



— Cré nom de nom, est-ce gênant d'être myope... Je ne m'étais pas aperçu que j'étais devant chez moi!

Mme Delphine décida de se retirer à la campagne, pour, avec son demi-milliard, y vivre de ses rentes. Hélas! elle n'eut guère de chance. Le jour où elle quittait, pour la dernière fois, son appartement de la rue Lepic, une cheminée malencontreuse lui dégringola sur le crâne, apportant la mort avec elle; la pauvre dame n'avait point prévu cet inopiné et funeste accident!...

Henri JOUSSET.

L'âge des glabres

On prétend que c'est à François Coppée qu'est arrivée l'aventure qu'on va lire. Je n'en suis pas bien sûr. C'est peut-être bien Sardou qui en fut le héros, ou un autre. C'est, en tout cas, un personnage éminent à visage glabre, Albert Wolf peut-être?

On sait quel air de jeunesse les glabres conservent jusqu'à un âge avancé.

François Coppée se promenait un jour en dog-cart. Il conduisait lui-même. A son côté, un groom se raidissait, les bras croisés et l'air renfrogné.

En traversant une rue agitée, Coppée, ayant cru pouvoir passer devant un camion, qui, de de son côté, jugea inutile de s'arrêter, se précipita sur lui. La collision fut légère, mais produisit aussitôt un attroupement considérable.

Un agent s'étant approché, calepin en main, procéda aussitôt aux premières constatations.

Un témoin oculaire fut appelé à donner son avis:

— Etait-ce de ma faute? demanda le poète.

— Certainement non! déclara le témoin

— Alors, c'était de la mienne? grommela le camionneur.

— Non pas!

— Voyons! intervint l'agent, quelqu'un est fautif pourtant?

— Certainement. Le coupable, c'est le cocher du dog cart.

— Mon cocher! fit Coppée, étonné. Comment est-ce possible? Il se tenait à côté de moi sans rien faire!

— Justement. Il est coupable, parce qu'il se croisait les bras et abandonnait la direction du cheval à un enfant.

François Coppée avait alors plus de trente ans.

COQUILLE

Un explorateur qui, dans sa jeunesse, avait mené une vie désordonnée, écrivait récemment à ses parents:

« Vous me pardonnerez tout le chagrin que je vous ai causé, en pensant que, maintenant, je suis un homme *mangé*.

Cette lettre jeta la désolation dans la famille de l'explorateur. Elle arbora aussitôt le deuil. Mais peu de semaines après tout s'expliqua.

La lettre était dactylographiée et la sténographe avait mis *mangé* pour *rangé*.

M. CHRÉTIEN (*s'apitoyant*). — Un terrible accident, n'est-il pas vrai? Six personnes réduites en atomes par une explosion de nitroglycérine.

EMPLOYÉS DES POMPES FUNÈBRES (*larmoyant*). — C'est à déchirer le cœur! Il n'en est pas seulement resté de quoi faire des funérailles!



L'AMI DES BETES

— Pauvre poulet!
LA CUISINIÈRE. — C'est pour votre dîner, Monsieur.
— Ce poulet que vous venez de tuer!... Jamais!
LA CUISINIÈRE. — ? ? ?
— Jamais, entendez-vous, Mariette! Allez en tuer un autre, plumez-le sans que je le voie et vous me le servirez à dîner!



TOUT EST RELATIF

— Voilà de nouveau Lambinot en retard d'un quart d'heure...
— Il est encore une fois retenu à son bureau par son travail.
— Il faudra, décidément, que nous trouvions un autre quatrième, celui-là n'est pas sérieux!

DE NOS LECTEURS

Une anecdote de Prosper Mérimée

Tout le monde, en Espagne, révère la mémoire du fameux don Pèdre qui gouverna la Castille, de 1350 à 1369, et mourut dans une terrible rixe avec son frère, Henri de Transtamare, lequel, avec l'aide de Du Guesclin, venait de le battre à la journée de Montiel.

Ce roi, généralement connu dans l'histoire sous les noms de *Pierre le Cruel* et de *Pierre le Justicier*, aimait à se promener seul, le soir, dans les rues de Séville, en chantant les aventures, comme le calife Haroun-al-Raschid. Prosper Mérimée raconte, à ce propos, dans sa célèbre *Carmen*, la piquante anecdote que voici :

« Certaine nuit, le monarque se prit de querelle, dans une rue écartée, avec un homme qui donnait une sérénade. On se battit, et le roi tua le cavalier. Au bruit des épées, une vieille femme mit la tête à la fenêtre et éclaira la scène avec la petite lampe (*candelijo*) qu'elle tenait à la main.

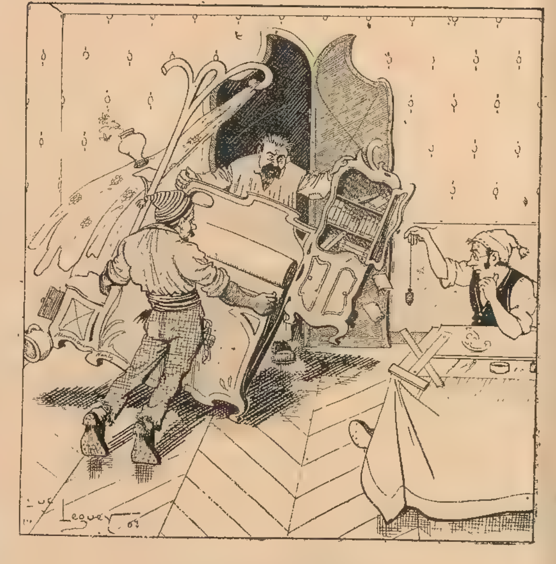
Or, le roi don Pèdre, d'ailleurs leste et vigoureux, avait un défaut de conformation singulier. Quand il marchait, ses rotules craquaient fortement. La vieille, à ce craquement, n'eut pas de peine à le reconnaître.

Le lendemain, le « Vingt-quatre » — on appelait ainsi le magistrat chargé de la police et de l'administration municipales — vint faire son rapport au roi.



VOYAGE DE NOCE

— Tu vois, tu demandais que nous n'ayons pas l'air de jeunes mariés. Eh bien!, comme ça, personne ne s'en douterait!



MODERNES DEMENAGEURS

La création du meuble modern-style rend les déménagements sans cesse plus difficiles; aussi pour faire passer les meubles par les portes, a-t-on dû créer une brigade de déménageurs. recrutés parmi les ingénieurs de Polytechnique et de Centrale.

— Sire, lui dit-il, on s'est battu en duel cette nuit dans telle rue. Un des combattants est mort.

— Avez-vous découvert le meurtrier? demanda le monarque.

— Oui, Sire.

— Pourquoi n'est-il pas déjà puni?

— Sire, j'attends vos ordres.

— Exécutez la loi, répondit sèchement don Pèdre.

Or, le roi venait de publier un décret portant que tout duelliste serait décapité et que sa tête demeurerait exposée sur le lieu du combat. Le « Vingt-quatre » fut donc des plus embarrassés en entendant l'ordre du maître.

Néanmoins, il se tira d'affaire en homme d'esprit: il fit scier la tête... d'une statue du roi, et l'exposa dans une niche au milieu de la rue, théâtre du meurtre. Le monarque et tous les Sévillans trouvèrent le trait fort bon et la rue prit son nom de la lampe de la vieille, seul témoin de l'aventure.

— Voilà, dit en terminant Prosper Mérimée, la tradition populaire... Quoi qu'il en soit, il existe encore à Séville une rue du Candilejo, et, dans cette rue, un buste en pierre qu'on dit être le portrait de don Pèdre. Malheureusement, ce buste est moderne. L'ancien était fort usé au dix-septième siècle, et la municipalité d'alors le fit remplacer par celui qu'on voit aujourd'hui... »

* * *

« Etre sur un grand pied! »

Sait-on d'où vient cette expression: « Etre sur un grand pied », qui est passée en proverbe dans la langue française?

Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, qui fut l'un des plus beaux hommes de son temps, d'après les chroniqueurs, avait, au bout du pied, une excroissance de chair considérable. Il imagina, un jour, de porter des souliers dont le bout était recourbé. Cette mode fut accueillie avec tant de faveur par ses contemporains, que les différentes longueurs de ces bouts de souliers distinguaient les différents états des citoyens.

Ces souliers, qu'on nommait *à la Poulaine*, n'avaient, chez les gens du commun, qu'un bout de six pouces de longueur. Quant à ceux des gens de qualité, ils n'avaient jamais moins de deux pieds. De là vint le proverbe: « Etre sur un grand pied ».

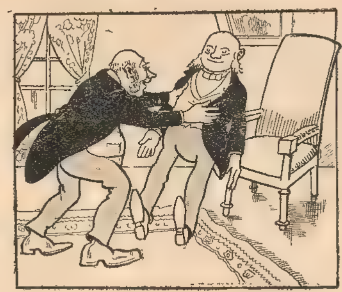
On fit des sermons et des ordonnances contre ces souliers, le clergé alla jusqu'à les anathématiser, mais ils ne furent prohibés de façon expresse que par le roi Charles V.



LE CONDUCTEUR FACÉTIEUX

— Mais voyez donc, conducteur, c'est intolérable! L'eau filtre à travers le plafond!

— De l'eau filtrée!... Et vous vous plaignez?



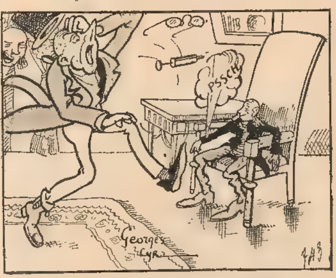
TROP DE SCIENCE

M. GROBÉDON. — Zut! j'entends ce raseur de Labarbe. Vite, mettons ce mannequin en caoutchouc gonflé d'air à ma place, comme il est sourd, mon intrus ne s'apercevra de rien.

LABARBE. — Bonjour, très cher ami, réjouis-toi en ton cœur, car je viens de trouver, à ton intention, la plus belle découverte du siècle.



Affligé, depuis longtemps, de te voir un embonpoint prématuré, j'ai, à force de torturer mes illustres méninges, découvert le sérum à faire maigrir. Tiens, donne ton bras, une simple piqûre sous la peau...



...comme ceci... Oh! oh! Diable! je dois avoir mis la dose trop forte... — Au secours! (*Il s'enfuit.*)

L'origine du mot taffetas

Le mot *taffetas*, que les étymologistes font dériver, les uns du persan *taftah*, les autres du grec *taphata*, qui veut dire faire du bruit (parce que les taffetas, surtout quand ils sont gommés, font du bruit lorsqu'on les agite), a une origine beaucoup moins compliquée. La vérité est que le mot *taffetas* n'a d'autre étymologie que le bruit qu'il fait quand les plis sont frottés les uns contre les autres: *taffe, taffe*. Du reste, dans un livre du quinzième siècle, qui a pour titre: *Les Foux du Monde*, on lit que « les dames portaient des ceintures de *taffe-taffe* ».

Cette explication en vaut bien une autre.

Pêle-Mêle Connaissances.

— La France est la véritable créancière du monde entier. Grâce aux placements qu'elle fait, depuis plusieurs années, en titres de fonds et en valeurs étrangères, elle ne reçoit pas moins, chaque année, sous forme de coupons, de 1.200 à 1.500 millions d'or.

— La municipalité de Londres, toujours soucieuse du développement de l'éducation des sujets britanniques, a rendu, l'an passé, l'enseignement de la nage obligatoire, dans les écoles primaires de filles et de garçons.

— De nombreux industriels anglais s'étant plaints que l'observatoire de Greenwich signalait irrégulièrement les brouillards, le conseil du comité de Londres vient de créer un poste « d'inspecteur des brouillards », avec 7.250 francs d'appointements.

— Le pont du chemin de fer d'Asnières, qu'on s'occupe actuellement d'élargir, permet le passage de 700 trains toutes les vingt-quatre heures. En aucun point du globe, sauf peut-être sur le London and Western, à la sortie de la gare d'Euston, on ne rencontre une pareille intensité de circulation.

— C'est en 1816 que la première compagnie de navigation fut créée, à l'effet de relier Londres à Paris, au moyen de paquebots mus par la vapeur. Le premier de ces navires fut l'*Elise*, qui franchit la Manche en vingt heures.

— Les maladies les plus répandues en France, et qui causent la plus forte mortalité, sont: la tuberculose (environ 170.000 décès par an); la pneumonie (environ 35.000 décès); la bronchite (environ 16.000 décès). — La tuberculose détermine 1 décès sur 5; la diphtérie, 1 sur 37,5; la fièvre typhoïde, 1 sur 44,5; la variole, 1 sur 96,8.

— Au moment des guerres de religion, un édit défendit aux protestants français d'avoir des domestiques catholiques. Cette prohibition fut relevée peu après. Mais on interdit alors aux protestants d'avoir des domestiques de leur religion, sous peine d'être condamnés au fouet et aux galères, et à être marqués d'une fleur de lys.

— L'armée, avant Louis XIV, n'avait ni uniforme, ni casernes, ni uniformité dans l'armement des hommes. Les services d'intendance et de santé, étaient totalement ignorés: on abandonnait les malades à la charité publique.

— Notre Opéra national de musique n'a pas coûté moins de 50 millions de francs à construire — et il n'est pas encore terminé. C'est ainsi que l'escalier qui mène à la loge du Président de la République, dans le pavillon de gauche, et qui devait être en marbre, est encore en bois.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Une victime. — C'est toujours ou presque toujours le rôle d'un plaideur de dénaturer les faits, ... son avan age, ou de passer sous sile ce ceux qui parlent contre lui, il est donc impossible de le poursuiv... cette raison, il n'y a qu'à essayer d'a... des preu...

G. I V. — Tocqueville, né à Paris en 1805.

Un lecteur assidu. — Oui, il y a des exemples de violonistes tenant le violon de la main droite et l'archet de la main gauche.

Une bisontine. — Non, il n'y a aucune raison pour céder sa place en ce cas ; on risquerait d'être encore à la queue le lendemain.

M. R. Boudvillain. — Non, il n'y a aucun remède.

M. L. Collé. — Nous n'en savons pas le nombre, mais il en a plusieurs.

M. Levin. — Merci pour l'envoi. L'exemple est drôle.

M. Maillard. — L'idée n'est peut-être pas mauvaise, mais croyez bien qu'elle exigerait, pour commencer, un nombre de correspondants tellement considérable que beaucoup reculeraient devant les d... ...préli...ires.



— Alors, vous êtes chef de claque ?
- Non, Monsieur..., je suis *entrepreneur de bravos publics !*



14e ANNÉE — N° 5. 10 Centimes 2 FÉVRIER 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE REMÈDE, par HAYE.



— LE MILLIARDAIRE. — Dites-moi, monsieur, combien le chapeau de votre femme vous a-t-il coûté ?

— 80 francs...

— Tenez, en voilà cent... je le prends, enveloppez-le moi.

LA BOXE

A propos de quelle vétille le soldat Mulard, d'un naturel habituellement doux et pacifique, en vint-il aux mains, ce dimanche soir, avec le gars Lapouille, élève tambour de la douzième compagnie?...

Voilà ce qu'on n'a jamais su...

L'extinction des feux était sonnée, la lampe fulgineuse agonisait, et les camarades de la chambrée, ayant pour la plupart fêté la dive bouteille, s'étaient déjà laissés choir dans les bras de Morphée; lorsque la dispute éclata...

...De sorte que, parmi toute l'escouade, il ne se trouvait pas un seul témoin vraiment lucide, pour raconter l'affaire avec tant soit peu de précision...

Les causes et les origines de ce violent coup de torchon restèrent donc, et resteront probablement toujours, dans la catégorie des cruelles énigmes.

Mais en revanche, les résultats furent évidents et péremptoires... Et quand l'adjudant de semaine, attiré par les vociférations des deux belligérants, fit irruption, la lanterne à la main, sur le théâtre du drame, il ne put que constater l'état pitoyable, dans lequel se trouvait, à cette heure, l'infortuné gars Lapouille...

Ah! infortuné gars Lapouille, tu étais bien arrangé, ma parole d'honneur!... et le poing de ton antagoniste, plus fougueux qu'un bélier antique et plus dur qu'un marteau-pilon, avait terriblement bosselé ta pauvre « cafetière » de bleu!... Jamais tu n'avais vu, à la fois, un aussi grand nombre de chandelles!... et tu gisais, pantelant, détérioré, le nez aplati, l'oreille décollée, l'œil au beurre noir, la mâchoir en ruines!... et tu saignais comme un bœuf en crachant tes dents!...

Ah! oui, malheureux élève tambour, on peut dire que tu étais arrangé aux petits oignons!... (Dans oignons, il y a *gnons*, ferait observer Victor Hugo...)

...Or, à la vue de ce carnage, l'adjudant de semaine recula d'horreur et d'indignation... La lueur du falot qu'il brandissait éclaira la silhouette trapue du soldat Mulard, et le



— Qu'est-ce que c'est que ça?... on se cogne ici?...

surprit dans l'attitude martiale du parfait boxeur...

— Qu'est-ce que c'est que ça? gronda le farouche sous-officier, d'une voix comminatoire... On se cogne ici?...

Mulard joignit vivement les talons, renvoya ses puissants battoirs sur la couture de son pantalon, et se hâta de bredouiller en guise de justification:

— Mon... mon adju... mon adjudant... je... je ne sais pas comment que ça s'est fait, on n'y voyait goutte, mais ce qu'il y a de certain, c'est que Lapouille n'est qu'un vil serpent, une trichine, un guano, mon adjudant, ni plus, ni moins!...

De son côté, la victime geignait sans relâche:

— Hou la la la la hoû!... J'ai les tripes qui me sortent de la tête!... Bon Dieu de bois, il m'a désossé le ciboulot!... Hou la la la la, j'vas en *clamser*, pour sûr!...

— Taisez-vous!... glapit l'adjudant... Et des-



— Que veux-tu? répliqua philosophiquement Mulard, c'est la boxe!...

cendez tous les deux coucher à la boîte, ça vous calmera!...

— Mon adjudant, déclara Mulard, très digne, j'obéis... Sans hésitation ni murmure, j'obéis, mon adjudant!... Mais c'est bien pour vous faire plaisir, vu que je ne devrais pas être puni, vu que le combat il a été loyal et plein de courtoisie, et ça je vous le jure sur la tête du colon, nom d'une brique!...

— Je m'en fiche!... Vous aurez quand même huit jours de salle de police...

— Oh!... Bonsoir de sacré fourbi de malheur!... et dire que c'est au régiment que j'ai appris la boxe, sans en avoir du tout envie!... et qu'on m'a forcé tous les jours à m'inculquer, pendant des heures, le système pour savoir flanquer des coups de poing nuisibles!... et alors, v'là que j'en colle un dans le blair à Lapouille, histoire de profiter des leçons qu'on m'a données en les appliquant aux besoins de mon existence!... et alors, v'là qu'on me fourre dedans pour ça!... Ah! bon sang, vive la classe!...

...Et tout en maugréant sur l'illogisme du métier militaire (1), Mulard descendit au *bloc*. Quand il avait son plumet, il n'était ni bon ni mauvais, ni gai ni triste, mais il avait le vin raisonneur, et la présence même du généralissime ne l'eût pas empêché de discourir à perte de vue, et de proclamer son opinion — fût-elle compromettante — sur les sujets les plus glissants...

Une fois enfermé à la salle de police, il continua longtemps son soliloque dans la nuit... Et il s'endormit enfin au milieu d'une interminable phrase sarcastique, dont il ne se rappelait plus le commencement...

* *

Il s'éveilla, le lendemain, la conscience sereine, l'âme légère, sans peur et sans reproche. Et il eût beau examiner son cas à tête reposée, il ne parvint pas à découvrir en quoi sa conduite pouvait être blâmable, du moment qu'on lui avait enseigné la boxe, il avait bien le droit, il avait même le devoir de s'en servir, pour faire honneur à ses moniteurs...

Le caporal de garde vint le délivrer et lui dit:

— Y a ton capitaine qui te demande au sujet de l'affaire de c'te nuit... Ça va barder pour ton matricule, mon pauv' gars... Lapouille s'est fait porter malade, tu y as fêlé l'saladier, il est à l'infirmerie, avec une bobine si tellement démantibulée qu'on croirait que toute une charge de cuirassiers lui a cavalé dessus!...

— Que veux-tu, répliqua philosophiquement Mulard, c'est la boxe!...

— N'empêche, reprit le caporal en hochant la tête, n'empêche, mon colon, que tu vas pas y couper de tes quinze jours de grosse boîte... et que je voudrais pas être dans ta peau!...

— Crains pas pour moi, va, poteau, j'ai une bonne excuse!...

— Méfie-toi tout de même, le capitaine est dans une de ces rognes!...

— Ça m'est égal, ma défense est prête, conclut Mulard avec assurance, et je sais bien ce que j'vas lui répondre, moi, au capiston!...

* *

Arrivé devant son chef en courroux, Mulard s'arrêta à trois pas, et salua crânement, avec la désinvolture d'un innocent qui va, d'un mot, clouer le bec à l'accusation...

— Ah! vous voilà, vous?...

— Oui mon capitaine.

— C'est comme ça que vous abîmez vos camarades?... Lapouille est absolument hors d'usage. Pour un peu, il aurait fallu le ramasser à la pelle!... On va le transporter à l'hôpital... Ah! on peut dire que vous n'y allez pas de main morte!...

— C'est la boxe!...

— Taisez-vous!... Vous êtes une brute!... un sauvage!... Et vous méritez de passer au conseil de guerre!...

Infiniment calme et nonchalant, Mulard secoua la tête, et répliqua posément:

— Non, mon capitaine.

— Hein?... vous dites?...



— C'est comme ça que vous abîmez vos camarades!

— Je dis: non, mon capitaine!

— Quoi! vous n'allez pas nier que vous avez flanqué, au malheureux Lapouille, un coup de poing capable d'assommer un bufle?... Le fait est patent!...

— Epatant, je suis d'accord!...

(1) Les exercices de boxe, qui tenaient, jadis, une grande place dans l'éducation militaire, ont été, depuis quelque temps, reconnus inutiles et commencent à tomber en désuétude.

— Eh bien! en ce cas, qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense?

...Alors, Mulard, scandant ses paroles pour donner plus de poids à son argument, déclara d'un ton solennel:

— Mon capitaine, C'ÉTAIT UN COUP DE POING RÈGLEMENTAIRE!

Et Mulard récita, à l'appui de son assertion, l'article relatif au coup de poing droit:

— Un: retirer vivement le bras et placer le poing fermé à la hauteur de la hanche le coude en arrière... Deux: lancer vigoureusement le poing en avant, en tendant la jambe droite, et diriger le coup à hauteur de figure... Voilà!

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

Les Américains se mordent les pouces. Pendant la guerre russo-japonaise, ils n'ont pas eu assez de mains pour applaudir au succès des Japonais. Et voilà qu'aujourd'hui, c'est chez eux que sonne le péril jaune.

Je ne me permettrai pas d'émettre un présage concernant le résultat d'une guerre entre les deux belligérants éventuels. Une chose est certaine, cependant, c'est que le Japon est un puissant adversaire.

Si les circonstances veulent qu'il ait raison de la marine fédérale, les appétits des races jaunes ne connaîtront plus de limite.

Car, il serait bon d'y songer, une guerre entre Américains et Japonais constitue en réalité, une lutte gigantesque entre l'élément blanc et l'élément jaune.

Et si, comme il est à supposer, l'Europe assiste impassible à ce duel, elle pourra bien, elle aussi, s'en mordre un jour les pouces.

La défaite des Etats-Unis, c'est la suprématie du jaune sur le blanc.

Ce serait faire preuve d'une complète cécité que de ne pas comprendre que la victoire du Japon sur deux des plus grandes nations blanches du monde, serait suivie d'une ruée générale de tous les jaunes sur les blancs.

Les armements de la Chine sont un indice caractéristique de cette perspective.

L'Europe se trouve donc engagée dans une partie dont l'issue correspond pour elle à une question de vie ou de mort.

Que sont, à côté de ce danger universel, les petites querelles et les dissentiments qui existent entre les nations blanches?

Et pourtant, ces rivalités d'ordre secondaire primeront, je le crains, l'intérêt général.

L'occasion serait bonne, cependant, d'imposer aux deux parties l'arbitrage du tribunal international.

Cela créerait un grand précédent et serait une étape de la civilisation vers ce but si désirable: la paix mondiale.

Les guerres sont condamnées déjà par la conscience publique, et malgré les théories de certains rhéteurs qui s'obstinent à les estimer nécessaires, elles sont appelées à disparaître.

Elles ne se défendent du reste par aucune considération d'humanité ou de justice et ne procèdent que d'une tradition barbare qui repose sur la force brutale primant le droit.

Mais il ne suffit pas qu'une institution soulève la réprobation pour qu'elle disparaisse.

Le formalisme, la routine, l'amour-propre, le jingoïsme sont autant d'entraves à la marche du progrès. On l'a vu dans les conférences qui se sont tenues à La Haye.

On y a tourné tout autour du sujet, et, parmi tous les hommes de valeur réunis pour poser les assises de la paix, il ne s'en est pas trouvé un seul qui ait osé aborder la question de face.

Le moment serait venu de changer d'attitude. La situation actuelle exige, de la part de l'Europe, un acte de sagesse et de virile résolution.

Faillira-t-elle à ce devoir? On se le demande avec angoisse, car sa propre existence en dépend à l'heure présente.

Qu'elle n'oublie pas que la défaite des Etats-Unis, c'est la décadence de la race blanche.

Cette conjoncture lui inspirera sa conduite. Du moins, peut-on l'espérer encore.

Fred ISLY.

CONSEILS

Pour briller en société point n'est besoin d'être universel, il suffit de savoir amener la conversation sur un sujet que l'on connaît à fond. En résumé, il faut imiter ce candidat qui, persuadé qu'il serait interrogé sur Louis XIV, avait potassé le règne de ce monarque.

L'examinateur l'interrogea sur Henri IV.

— Henri IV, fit le candidat sans sourciller, fut un monarque habile, moins, toutefois que son petit-fils Louis XIV, qui fut surnommé le *Grand*. Celui-ci, qu'on appelle aussi le *Roi Soleil*, épousa Marie-Thérèse d'Autriche, et eut pour ministre Mazarin... etc...

L'examinateur ne s'aperçut de rien et le candidat fut reçu.



AMENITES CONJUGALES

— Ça n'est pas d'hier que je me suis aperçue que tu es un imbécile!...

— Oh! je sais! Tu as dû le comprendre le jour où j'ai demandé ta main!



UN CONNAISSEUR

— Oui, oui! je sais bien ce que c'est qu'une masse d'armes!... Mais le machin du milieu, avec une grosse boule pour assommer, comment appelez-vous ça?



— Encore un ouvrier qui rentre avec sa cuite! Ça fait le dixième que je rencontre!



UNE NOUVELLE SCIENCE JURIDIQUE

Le Président des Assises arrivant en séance. — Mille guillotines! je suis flambé! Comment vais-je m'en tirer? Je me suis trompé, au lieu de prendre mon recueil de jeux d'esprit et de bons mots, j'ai pris mon Code!

Courrier Pêle-Mêle

Champignons

Monsieur le Directeur,

« Quel est le poison des Aménites citrine, phalloïde, panthère? »

Voici, d'après un de mes amis, botaniste distingué et en relations avec de nombreux savants, tant en France qu'à l'étranger, la réponse à cette question:

La phalline, découverte par Kolbert, en 1890, est le poison principal trouvé dans Amanita bulbona. Bull. = Amanite bulbeuse et ses variétés.

Cette « phalline » est une toscalbumine mal définie.

La « muscarine » est le poison des variétés suivantes: Anmanite tue-mouche, anmanite panthère.

La « muscarine » est un alcaloïde bien défini, de formule C 5 H 15 AZ O 3.

« Est-il exact que les champignons, quels qu'ils soient, sont comestibles, sans danger, après un séjour de 24 heures dans l'eau salée et acidulée? »

Je lis, dans le dictionnaire des Plantes Médicinales du docteur Héraud, ce qui suit:

« Il est vrai que, d'après Gérard, on parvient à rendre comestibles certains champignons vénéneux en les réduisant en fragments que l'on met macérer, pendant trente à quarante-cinq minutes, dans l'eau salée ou acidulée (deux cuillérées de sel de cuisine ou trois cuillérées de vinaigre dans un litre d'eau, par cinq cents grammes de champignons). La pratique me paraît sûre pour la fausse-oronge et l'oronge-ciguë; reste à savoir s'il convient de la généraliser et surtout de la vulgariser, quand on songe que Gérard est peut-être mort empoisonné par les champignons. Dans tous les cas, si les champignons sont devenus inoffensifs par suite de ce traitement, ils sont aussi devenus détestables au goût. »

En effet, l'eau salée ou acidulée dissout, en partie, du moins, les principes vénéneux, mais aussi les principes actifs, sapides et nutritifs, ne laissant pour résidu que de la cellulose plus ou moins pure et accompagnée de principes ligneux; on obtient, de la sorte, un résidu qui donne sous la langue la sensation d'un morceau d'éponge ou d'amadou.

Recevez, etc.

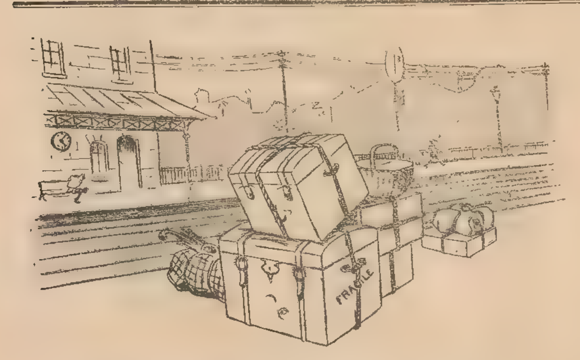
M. G. B. est du même avis en ce qui concerne la dernière partie de cette lettre et ajoute les lignes suivantes:

Non, ce traitement n'enlève nullement le principe vénéneux. On ne saurait trop le redire. Qui sait combien de malheurs ont été causés par ce préjugé?

Je profite de l'occasion pour m'élever contre cet autre préjugé qui veut qu'un champignon vénéneux noircisse un objet d'argent.

Tout champignon un peu avancé, bon ou mauvais, noircira l'argent. Tout champignon frais, vénéneux ou non, ne le noircira pas.

Le seul moyen d'éviter les empoisonnements est de connaître les champignons que l'on veut manger.





L'ESPRIT DES CHOSES

La Malle du dessous. — Vous me brisez, ma chère! que le diable vous emporte!

— Enfin, mon vœu est exaucé! dit la malle, en voyant un employé qui emporte la malle sur un diable.

LES DEUX OPINIONS



Paul. — Regarde Mlle Oldman, ce qu'elle est rousse!
Jean. — C'est-à-dire qu'elle est d'un superbe blond vénitien!



Paul. — Elle est bête et ne dit jamais un mot.
Jean. — Mais elle réfléchit, ce qui vaut beaucoup mieux!



Paul. — Elle a un vrai nez de perroquet.
Jean. — Elle a un profil d'aigle.



Paul. — Elle a des yeux de chouette.
Jean. — De chouettes yeux, veux-tu dire.

N.-B. — Nous allions oublier de dire, pour expliquer ces dessins, qui pourraient ne pas se comprendre, que Paul ignore, alors que Jean sait, que la jeune personne en question est affligée de cinq cent mille livres de rentes.

La musique aux Japon

Monsieur le Directeur,

Je vois, dans votre numéro 49, du 8 courant, page 13, que les musiciens de la marine japonaise sont tous munis d'instruments *français*, et que les premières musiques militaires de l'empire nippon ont été constituées par un de nos compatriotes, M. Leroux, chef de musique de notre armée, ce qui est parfaitement exact. Voudriez-vous me permettre de vous signaler une petite omission, qui, en ma qualité de compatriote, me donnerait aussi satisfaction d'avoir pu y contribuer? Je veux parler de ma *Grande Méthode de cornet et instruments à pistons* que M. Ch. Leroux a choisie et a fait transcrire en *langue japonaise* pour y être enseignée.

Je me félicite donc d'avoir pu contribuer, par mon modeste ouvrage, à former les premières musiques dans l'armée japonaise, en collaboration de M. Ch. Leroux.

Recevez, etc.

Louis Gerin,
Professeur retraité et honoraire du Conservatoire de Lyon.

Le Tailleur. — Eh bien! vous voilà, M. Labohême!... Vous ne m'avez pas payé mes effets?!...

— Vous m'avez demandé de vous faire des effets pour vous payer les effets que vous m'avez faits... je les ai faits ces effets.

— En effet! Mais quand vous m'avez commandé vos effets, je les ai faits, tandis que les effets que vous m'avez faits me sont revenus... Et ça fait mauvais effet!!..!

* * *

Prendre quelqu'un sans vert

Monsieur le Directeur,

Cette expression remonte au moyen-âge, et a pris naissance dans un jeu qui était alors fort en usage. Ceux qui faisaient partie de ce jeu, devaient, durant le mois de mai, porter une branche de verdure d'une espèce déterminée, toujours fraîche et cueillie le jour même. Chaque partenaire avait le droit d'entrer à toute heure du jour chez ses adversaires et de s'assurer qu'ils suivaient la règle du jeu. Celui qui était trouvé en défaut était puni d'une amende. De là, découle le sens que cette locution comporte aujourd'hui, c'est-à-dire: prendre quelqu'un au dépourvu, surprendre quelqu'un.

M. Régnier, J. La Fontaine et Th. Corneille emploient cette locution proverbiale:

Et suis, parmi ces gens, comme un homme sans vert.

Régnier (*Satire X.*)

Je confesse à beaucoup que je suis sans vert.

Th. Corneille (*Amour de la Mode, II, 3.*)

Je vous prends sans vert.

La Fontaine.

Recevez, etc...

G. Robin.

CORYLUS AVELLANA

Un propriétaire rural possédait un bois tout rempli de noisetiers.

Malheureusement pour lui, son bois n'était pas clos, de sorte que les maraudeurs avaient toute facilité d'y commettre des déprédations.

Les récoltes des noisettes eussent été excellentes, mais se réduisaient, d'habitude, à peu de chose, à cause des prélèvements de Messieurs les rôdeurs.

Le propriétaire était désolé. Entourer sa propriété eût été un remède, mais un remède coûteux pour sa modeste bourse.

Le hasard voulut qu'un jour notre ami Poindinteiro passât dans le pays. Le rural fit sa connaissance et lui exposa ses ennuis. Il le fit si bien qu'il toucha le cœur du célèbre mystificateur:

— Je me charge de tout, dit celui-ci.

Cette promesse faite, il se rendit à la bibliothèque de la mairie, consulta un dictionnaire latin, dans lequel il trouva que le mot noisette se dit, en latin: *Corylus avellana*.

Le lendemain matin, une pancarte très apparente se dressait à l'entrée du bois. On y lisait:

« *Les personnes qui pénètrent dans ce bois sont averties que le* corylus avellana *y foisonne.*

Dès ce jour, les noisetiers furent respec...s



LA VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE

— Vous devriez vous couvrir, Monsieur, car vous êtes dans le courant d'air.

— Oh! non, Madame, j'attendrai bien jusqu'à Orléans où vous devez descendre.

— C'est vraiment trop de politesse! Pourquoi attendre mon départ pour mettre votre chapeau?

— Parce que, depuis Paris, vous êtes assise dessus!

DISCUSSIONS PYRAMIDALES

Si la tour Eiffel, seul vestige de notre civilisation contemporaine, pouvait subsister quelques douzaines de siècles, inébranlable et dominant les ruines de Paris, elle serait, n'en doutons pas, un gros sujet d'étonnement pour les visiteurs du bassin de la Seine.

Les savants futurs et ces archéologues d'occasion que promènent les guides des agences de tourisme, se demanderaient à quoi pouvait bien servir, vers l'an 1900, ce pylone, cette carcasse métallique, cette tour, enfin.

Car c'est le propre de l'homme de rechercher intensément ce qu'ont voulu faire ses devanciers.

S'il n'y parvient pas toujours, c'est que les disparus, la plupart du temps, ont jugé inutile de nous transmettre leurs petites explications.

La chose s'est produite pour les monuments mégalithiques, menhirs dolmens, cromlechs; pour les merveilleuses constructions séculaires de l'Extrême-Orient; pour tant de beauté de l'antiquité grecque, dont l'homme moderne s'efforce de pénétrer l'énigme.

Les pyramides d'Egypte nous fournissent encore un exemple palpable de ces tâtonnements.

On peut en discuter aujourd'hui, puisqu'aussi bien, l'on connaît enfin leur destination.

Le plus curieux, c'est que les bons Egyptiens, en construisant les pyramides, avaient eu la prétention d'élever à la mémoire de leurs rois, des mausolées dignes d'eux et qu'on pourrait apercevoir d'une vingtaine de lieues à la ronde. Elles demeurèrent visibles de très loin, en effet. Mais on ne se rappela plus pourquoi elles avaient été construites.

Et l'on chercha.

Pline toucha du doigt la vérité, en voyant dans les pyramides « la démonstration vaine et insensée de la richesse des rois ». Mais il croyait que ces monuments n'étaient édifiés que pour l'étonnement des contemporains.

Les Arabes, qui, dès le moyen-âge, pénétrèrent dans les pyramides, surent à quoi s'en tenir sur leur destination. Mais comme ils entraient là pour voler les bijoux des morts, ils se turent. Dès lors, les pierres muettes cachèrent leur secret. Nos savants le connurent seulement lorsqu'ils eurent l'idée de chercher à se glisser à leur tour dans l'intérieur de ces nécropoles.

En attendant, ils n'étaient pas à court d'explications.

Jomard y voyait des monuments religieux plutôt que des tombeaux. Fialin, qui dut au second Empire le titre de duc de Persigny, écrivit sur elles un ouvrage (1843). C'était intitulé: *De la Destination et de l'Utilité permanente des Pyramides d'Egypte.* L'auteur y affirmait « qu'elles avaient pour but de s'opposer à l'irruption des vents du désert et d'arrêter les sables qu'ils entraînent ».

Quelques-uns, frappés de ce que les pyramides sont exactement orientées vers les points cardinaux, y ont vu des observatoires astronomiques, et ont supposé que le conduit incliné, dont l'orifice est à la face nord, était destiné à observer l'étoile polaire. J. Herschel s'employa à réfuter cette erreur. Le revêtement glissant, dont les pyramides étaient couvertes, eût empêché de monter dessus.

D'autres, virent en elles un vaste système hydraulique. Quelques-uns pensèrent qu'elles étaient destinées à conserver un étalon d'une mesure du degré terrestre.

Ce fut Piazzi Smith qui poussa le plus loin cette idée originale. Et voici les remarques sur lesquelles le savant étayait son raisonnement ingénieux:

Les côtés de la pyramides représentent l'étalon des mesures de longueur, selon la coudée sacrée et les anciennes mesures saxonnes. Le coffre placé dans la « chambre du roi », au centre de la pyramide, est l'étalon des mesures de capacité et de pesanteur. La chambre centrale elle-même donne l'unité de la valeur, et la grande galerie, l'unité de temps. La « chambre de la reine » à sept pans, dont un présente, du dedans au dehors, une inclinaison de soixante centimètres « comme pour indiquer que, tandis que six jours sont ordinaires, le septième est plus noble et plus glorieux ».



— Vous n'avez pas honte d'être dans la rue par un temps pareil et dans un tel état?...

— Ah! Monsieur l'agent, comme a dit le poète: Qu'importe le flocon pourvu qu'on ait l'ivresse!



UN BON TRUC

— Qu'est-ce que tu fais là, mon petit, aussi peu couvert, par un temps pareil?

— C'est demain la composition de calcul... alors comme ça m'embête d'aller à l'école, j'essaye de m'enrhumer!...

Assurément, les partisans du repos hebdomadaire n'avaient pas prévu cette confirmation pyramidale de la justesse de leurs aspirations...

PHILIPPINES

Parmi ceux qui font « Philippine », au temps des amandes vertes, il en est fort peu qui connaissent l'origine de ce jeu.

L'expression: « Bonjour Philippe » est très ancienne, elle remonte à Philippe le Bel.

Ce monarque, le plus fécond des créateurs d'impôts, pratiquait, pour remplir son trésor, toujours vide, la plus violente tyrannie fiscale et judiciaire qui ait jamais existé. Il créa cette série de taxes, aussi extraordinaires qu'arbitraires, surnommées les *Maltôtes*, dont la plus draconienne fut une ordonnance sur les dîmes.

On sait que la perception de la dîme a toujours fait considérer cet impôt comme le plus vexatoire, aussi les bourgeois donnèrent-ils à celui-ci le nom de *Philippine*. Mais la Philippine royale ne fut pas payée sans accrocs, il y eut des émeutes, et, sur le passage du roi, au Châtelet, on criait: « Philippine! »

Finalement, on en fit une « scie », disait on aujourd'hui, laquelle scie consistait à s'aborder entre amis en disant: « Bonjour, Philippine! » Et cette interpellation sollicitait un petit cadeau. Si, à la rencontre suivante, l'interpellé ne s'était pas exécuté, le premier tendait la main en disant: « Et ma dîme? » Ce à quoi le second répondait: « Tu l'auras, Philippe! »

Bien que cette Philippine ancienne ne soit pas exactement le jeu actuel, puisqu'il n'était pas question d'amandes, ce fut, probablement le point de départ de la véritable Philippine, car l'interpellation est la même, et c'était déjà un jeu de petits cadeaux à offrir par le perdant.

De la véritable Philippine, il en est fait mention, pour la première fois, à la Cour de Bavière, sous le règne de Ferdinand Marie, fils et successeur du grand Palatin Maximilien.

Dans une chronique du temps, relatant les « Jeux et Plaisirs de la Cour Bavaroise », il est dit: « que dans les dîners officiels, un jeu très en vogue, consistait, quand on trouvait deux noyaux dans une amande verte, à en offrir un à tel convive de son choix. Le premier des deux qui, en rencontrant l'autre, le lendemain, disait: « Bonjour Philippe ou Philippine », avait droit à un gage. Ce jeu est alors désigné par le mot: *Villiebchen*, qui veut dire: *bien-aimé*, et signifie aussi, dans certains dialectes allemands: *étroitement unis*.

Plus tard, soit par suite d'une altération de prononciation, comme il en arrive dans toutes les langues, soit pour rappeler l'origine française de ce jeu, il fut désigné par le mot: *Philippchen*.

Dentelles

Quelle est celle de nos gracieuses lectrices qui n'aime pas les dentelles? Eh bien! la personne qui en possède le plus, n'est pas une dame, mais... le pape! Il en possède une collection évaluée à quatre millions et demi. De quoi vous faire rêver, mesdames!

La collection de la reine Victoria était évaluée 1.875.000 francs, tandis que sa belle-fille, la princesse de Galles, en possédait pour 1.250.800 francs.

L'impératrice Eugénie a de très belles dentelles, et l'une d'elles a coûté 125.000 francs le mètre.

Les dentelles de la famille Astor sont évaluées 1.500.000 francs, et celles des Vanderbilt, 2.500.000 francs.

AU BAGNE



— Bagnard, il est neuf heures, il faut vous lever qu'on puisse faire votre chambre.
— Non!
— Attention, je vais chercher le gardien chef.
— Ça m'est égal!



Le Gardien-chef. — Une fois, deux fois, vous refusez de vous lever?
— Oui!
— Prenez garde, je vais faire mon rapport au directeur!
— Allez-y!



Le Directeur. — Vous ne voulez pas vous lever? Tant pis pour vous, je vais vous livrer au conseil de discipline. Vous savez ce qui vous attend: la cellule, privation de dessert....
— Je m'en moque!...
— C'est trop fort!...



— Jamais il ne nous obéira. Pour nous en débarrasser, je vais solliciter sa grâce au Président de la République.
— Non! pitié! pitié! Cette effrayante menace m'épouvante. Pitié! je me lève.

Les satisfactions platoniques

L'homme a besoin d'illusions. Quand il ne peut obtenir une satisfaction effective, il se contente d'une satisfaction platonique.



Si la prudence l'empêche de se venger d'un ennemi, il s'offre, du moins une vengeance en effigie.



Un monsieur nous a-t-il mal reçus, quelle satisfaction pour nous que de claquer sa porte.



Quelques phrases cruelles sur un mur, et voilà un homme vengé de la société.



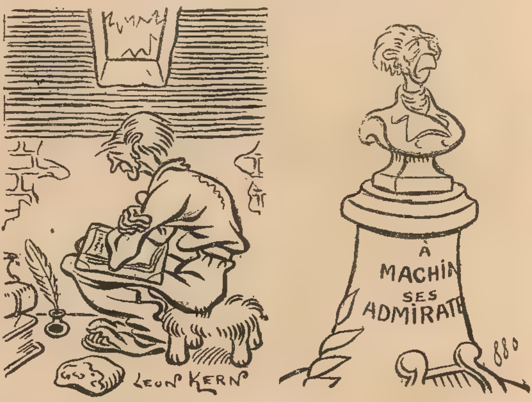
On souffre du froid, mais n'est-ce pas une consolation que de constater que, depuis vingt ans, on n'a pas eu un froid pareil.



Si votre médecin ne vous sauve pas, vous avez toujours la satisfaction de savoir qu'après votre décès il pourra démontrer que son diagnostic n'était pas erroné.



Quelle joie pour un brave sauveteur de repêcher un malheureux qui se suicidait pour échapper à la misère et qui recommencera vraisemblablement le lendemain?



Enfin, si l'art ne vous nourrit pas de votre vivant, n'avez-vous pas, ô grand homme, la satisfaction...

...d'être coulé en bronze après votre mort?





PAS DE REGLE SANS EXCEPTION

LE FAROUCHE EGALITAIRE. — Quand je serai le gouvernement, vous verrez s'il y aura du chambard. D'abord, il n'y aura plus de *noblesse*. Les *ducs*, les *marquis*, n'en faut plus.

Plus de protocole! Les grandes dames s'habilleront comme tout le monde. Et puis, il n'y aura plus de grandes dames.



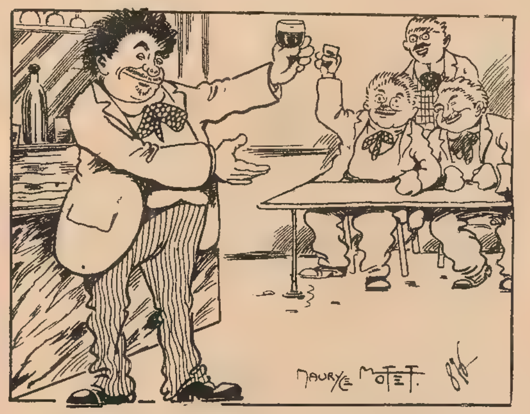
Il y a des gens qui vivent en grands seigneurs. Plus de *grands seigneurs*. Tout le monde vivra modestement.



On ne dira plus: « être animé de sentiments *nobles* ». Pourquoi ne dirait-on pas: « *sentiments roturiers?* »



Et puis, aux cartes, le roi deviendra plus faible que le sept, ce sera la plus mauvaise carte.



Quant aux quinze mille balles, on les conservera. On supprimera toutes les personnes nobles, sauf une, celle qui nous régale en ce moment. Buvons, mes amis, c'est aux frais de la *princesse*.



— Voici le livre dont je vous ai parlé, il est très convenable. Donnez-le à votre fille, elle peut le lire les yeux fermés.



LA CAROTTE

Chœur des Lapins. — Pourvu que l'hiver ne soit pas trop long!

La dernière de Mark Twain

Mark Twain se trouvait dernièrement à bord d'un vaisseau, lorsqu'une collecte fut faite pour venir en aide aux veuves et orphelins de marins. Le fameux humoriste, d'après ce qu'écrit un journal américain, fit un petit speech d'ouverture sur l'avarice:

« L'homme le plus avare que j'aie jamais rencontré, dit-il, vivait à Hannibal. Il vendit à son gendre la moitié d'une vache, et refusa d'allouer au jeune homme la part de lait qui aurait dû lui revenir, prétextant qu'il ne lui avait vendu que la première moitié de l'animal. Il contraignit, en outre, son gendre à fournir le fourrage et à abreuver la bête deux fois par jour. Finalement, il arriva qu'un beau matin, la vache, d'un coup de cornes bien appliqué, envoya le bonhomme piquer une tête contre une clôture de fil de fer barbelé, mais il ne manqua pas de poursuivre son malheureux gendre, qui fut condamné à cinquante dollars de dommages-intérêts. »

PASTÈQUE

M. Brique, célibataire, sortait de l'Ambigu pour regagner son domicile rue de Berlin. Il était minuit moins un quart, et le digne homme se trouvait encore sous le coup de l'émotion qu'avaient fait naître en son âme les malheurs immérités d'une pauvre petite fille.

Les promenades nocturnes prédisposent aux méditations. En marchant, donc, M. Brique en vint bientôt à se prouver que la bonté est une des qualités les plus nécessaires à l'homme.

Comme il s'engageait dans la rue de Berlin, remarquable à cette heure par l'absence totale de passants, M. Brique entendit soudain derrière lui, le bruit léger d'un grelot. Une inquiétude le saisit. Il se retourna brusquement, mais ce qu'il vit le rassura: un chien minuscule, à poil ras et gris cendré, le suivait, le museau presque sur ses talons.

S'étant arrêté, M. Brique harangua le toutou:

— Pauvre petite bête innocente, que faistu dans cette rue, promeneur nocturne et esseulé? Tu n'as donc point de domicile? Ou bien ton maître t'a-t-il chassé de chez lui? As-tu dîné au moins?... Enfin, dis-moi ce qui me vaut le plaisir de te voir?...

En guise de réponse, l'animal leva les yeux sur M. Brique et se mit à frétiller de joie.

— Ah! ah! s'écria M. Brique, je vois que je te plais. J'en suis charmé, et, en retour, je t'offre, ce soir, bon souper et gîte confortable.

Le chien jappa de plaisir, semblant montrer par là qu'il avait compris les paroles de son interlocuteur.

Sur quoi, celui-ci conclut:

— Allons, mon vieux, suis moi... Si tu veux, je t'appellerai Pastèque...

* * *

Quand, le lendemain matin, Mme Plume, la





MEPRISE

— Arrêtons-nous un peu, mon ami. Viens donc voir ce montreur d'ours de plus près...

— Peuh! ce spectacle n'est pas très intéressant, regagnons notre automobile...

concierge de l'immeuble où habitait M. Brique, vit descendre ce dernier en compagnie d'un chien, elle demeura suffoquée.

— Un chien, Monsieur Brique! Vous n'y pensez pas! Que va dire M. Volail, notre propriétaire?... Vous savez bien qu'il n'en veut pas ici?...

— Je m'en moque... Voyons, voilà un malheureux toutou qui errait à l'aventure et que j'ai recueilli hier soir en sortant du théâtre, et vous voudriez que je le jette à la rue, parce que c'est le bon plaisir de M. Volail?... Ce serait contraire à mes sentiments et à mes convictions, Mme Plume!...

— Il ne s'agit pas de ça. Il s'agit que c'est défendu d'avoir des chiens dans la maison...

— Et si je passais outre à votre interdiction?

— Je me verrais forcée d'en référer à M. Volail...

— Comme il vous plaira, Mme Plume!...

Ayant dit, M. Brique sortit majestueusement, suivi de Pastèque.

Les relations diplomatiques étaient rompues.

***

Dès lors, les hostilités commencèrent entre la concierge et le locataire.

Ce fut, au début, une guerre sourde, chacun des deux belligérants semblant ne prêter aucune attention aux coups que lui portait l'autre. Mme Plume qui, d'habitude, montait trois fois par jour les lettres jusqu'au cinquième, s'abstint désormais de porter celles destinées à M. Brique. Celui-ci ne parut s'en émouvoir, mais il négligea d'essuyer ses bottines avant de gravir les marches de l'escalier.

Commencée dans de telles conditions, la guerre aurait pu durer longtemps, si un coup de théâtre n'était venu y mettre un terme.

Un matin, M. Brique reçut, en bonne et due forme, congé du propriétaire par huissier.

A la lecture du factum bleu, qui lui signifiait d'avoir à vider les lieux, dans un délai très court, des lieux qui lui étaient chers par tant d'agréables souvenirs, M. Brique, pour la première fois, pensa que Pastèque était rempli de défauts. Il le vit se gratter et en conclut que les puces abondaient sur son corps.

— Alors, pourquoi, pensa-t-il presque aussitôt, pourquoi garder ce roquet qui me cause tant de soucis, qui m'attire tant de désagréments? Ne vaut-il pas mieux que j'en fasse cadeau à un ami? Précisément Montal, qui part demain matin pour le Brésil, en cherche un. Il sera certainement ravi que je lui donne Pastèque...

Cette résolution prise, M. Brique décida, de peur de changer d'avis, de la mettre à exécution sur le champ. Il attacha une corde au collier de Pastèque, descendit avec lui dans la rue, héla un fiacre et se fit conduire au galop chez son ami Montal...



— Mais, Monsieur le Directeur, vous refusez ma pièce, et vous ne pouvez avoir une opinion sur elle... Pendant que je vous la lisais, vous dormiez...

— Jeune homme, en littérature, le sommeil est une opinion.

***

En rentrant chez lui, le soir, vers neuf heures, M. Brique, qui n'avait plus son chien, fut très surpris de s'entendre appeler par un Monsieur, âgé et bien vêtu, qu'il ne connaissait point:

— M. Brique! Eh! Monsieur Brique!

Il s'arrêta pour toiser l'impertinent qui osait... mais l'autre se nomma:

— Je suis M. Volail, votre propriétaire...

— Enchanté, Monsieur, répondit sèchement M. Brique.

— Et je viens vous réclamer mon chien.

— Votre chien? Quel chien?

— Pardonnez-moi, Monsieur Brique, si je me permets de vous démentir, mais écoutez-moi un instant... D'abord, en gage de la pureté de mes intentions, je vous prie de considérer comme nul et non avenu, le congé que je vous ai signifié ce matin.

— Cette décision vous honore, Monsieur Volail, et me procure un sensible plaisir, dit M. Brique, radouci.

— Ceci, posé, poursuivit le propriétaire, je vous demande maintenant de me rendre mon chien. Oh! ne protestez pas, il est en votre possession. C'est le même que vous avez recueilli dans la rue et qui fut la cause de votre brouille avec Mme Plume, et, par suite, avec moi.

— Un petit, tout petit, à poil ras et gris cendré, le museau très fin?... Un grelot au collier?...

— Il n'y a pas d'erreur possible, c'est mon Azor.

— Moi je l'appelais Pastèque...

— Ça ne fait rien, je suis sûr que c'est mon chien: je l'ai perdu le soir où vous l'avez trouvé, et, depuis, une enquête sérieuse m'a appris que vous le déteniez...

— Mon cher M. Volail, je serais ravi de vous être agréable, mais, hélas! j'ai donné ce matin même votre chien à un ami, qui part demain pour le Brésil.

— Rien n'est perdu, allez le lui réclamer.

— Il est trop tard, malheureusement. A cette heure, mon ami est en route pour le Havre où il doit prendre le paquebot... Il ne reviendra en France que dans cinq ou six ans!....

Du coup, M. Volail devint pourpre. Il se croisa les bras:

— Ça, par exemple, c'est trop fort, s'écria-t-il. Comment! vous osez donner un chien qui ne vous appartient pas?

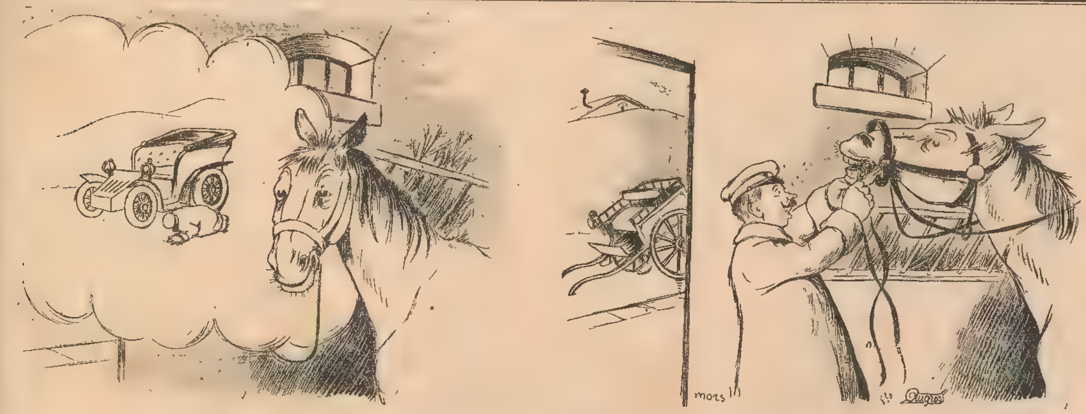
— Permettez!...

— Je ne permets pas!... Si dans vingt-quatre heures mon chien n'est pas ici, je maintiens votre congé... vous m'entendez bien, je maintiens votre congé.

Et le pauvre Brique remonta à son appartement, tout en songeant à l'incohérence des destinées humaines.

— On m'a congédié parce que j'avais un chien, et maintenant on me renvoie parce que je n'en ai pas.

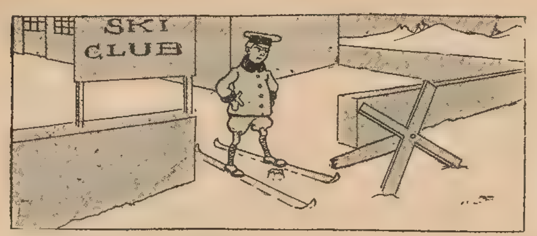
Henri JOUSSET.



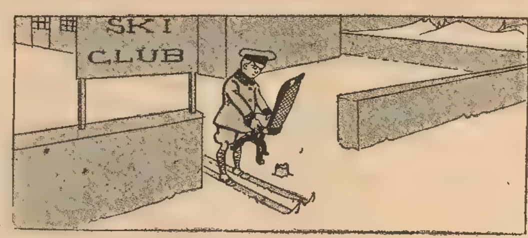
L'ESPRIT DES BETES

LA CLEF DES SONGES

— J'ai rêvé que mon maître avait une panne!... ...C'est signe de mors!!!



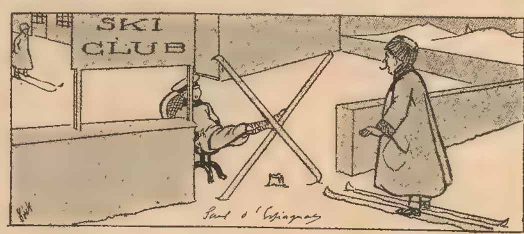
— Diable! le tourniquet est cassé!



Ah! bah! avec le fauteuil américain...



...et un peu d'acrobatie, on s'en tire...



Et le repos, après l'heure de réception sert encore à fermer la porte.

DE NOS LECTEURS

Les gaîtés du « clou »

Le sultan du Maroc, qui subit en ce moment une crise de numéraire, comme un simple Yankee, a mis ses bijoux au « clou », autrement dit au Mont-de-Piété. Cela prouve que les grands de ce monde ne sont pas plus exempts que les petits des misères terrestres.

A quel taux prête le Mont-de-Piété de Fez? Est-ce à 7 0/0, comme celui de Paris, ou à 3 0/0, comme celui de Toulouse? Ou bien pousse-t-il le désintéressement jusqu'à prêter gratis, comme celui de Nice? Mystère!

Le « clou » de Paris procède, tous les ans, à la fin de décembre, à l'inventaire général des objets dont l'engagement remonte à plus de cinq ans. Et cette énumération de choses hétérogènes donne lieu, chaque fois, à des constatations qui ne manquent pas de saveur.

C'est ainsi que, l'an dernier, l'administration de la rue des Francs-Bourgeois, a remarqué qu'une bague en or, de minime valeur, considérée depuis longtemps comme un des gages légendaires de l'établissement, avait été enfin dégagée. Elle était au Mont-de-Piété depuis 1866, c'est-à-dire depuis *quarante ans*. La reconnaissance avait, par conséquent, été renouvelée trente-neuf fois, et le propriétaire de ce menu objet avait payé plus de soixante-dix francs d'intérêt, un peu plus que la valeur de la bague au poids de l'or.

Les annales de notre Mont-de-Piété parisien abondent en bizarreries de cette espèce.

On y trouve, entre autres, telles fantaisies: un rideau de calicot, engagé pour quatre francs et retiré seulement après le vingt-cinquième renouvellement; une montre en argent, engagée pour six francs, et qui resta muette pendant trois lustres, jusqu'à ce que son propriétaire pût réunir les six pièces de vingt sous nécessaires à son dégagement; enfin, un parapluie, pour lequel un monsieur peu pressé paya, pendant dix ans, la modique somme de quatre-vingt-dix centimes.

* * *

« Loger le diable dans sa bourse »

Sait-on quelle est l'origine de cette expression bien connue: « Loger le diable dans sa bourse? » Elle est, comme on va voir, assez curieuse et mérite d'être rapportée.

La voici:

Pendant très longtemps, les monnaies françaises ont porté d'un côté la tête du roi, de l'autre une croix. Or, on n'ignore pas que la vue de la croix a toujours été des plus désagréables au diable. Il ne pouvait donc se loger que dans une bourse... où il n'y avait aucune pièce de monnaie.

* * *

Le barbier de la Bastille

Le célèbre avocat Linguet, qui laissa des *Mémoires* si intéressants sur la Bastille, fut, avant la Révolution de 1789, enfermé quelque temps dans la vieille prison d'Etat, pour avoir frondé le pouvoir.

Peu de jours après son arrivée dans la sinistre forteresse, Linguet vit entrer dans sa chambre un grand homme sec, dont la seule vue l'effraya:

— Qui êtes-vous, Monsieur? demanda-t-il avec angoisse.

— Je suis le barbier de la Bastille.

— En ce cas, déclara Linguet, vous auriez bien dû la raser depuis longtemps!...







CHANTAGE

— Comment! vous avez l'aplomb de passer devant ma boutique avec un pardessus que je vous ai vendu et sur lequel vous n'avez jamais versé un sou! Canaille! vous allez me payer illico!

— Jamais de la vie, il était trop mauvais... si vous voulez, je vous le revends à moitié prix.

— Misérable! Vous vous fichez de moi, mais je vais vous faire arrêter!

— Je crois plutôt que vous allez vous décider à me le racheter à moitié prix avant que j'aie seulement le temps de faire dix pas!

Pêle-Mêle Connaissances.

— Il existe un musée de « reliques sportives » à Londres. C'est une annexe du South Kensington, où l'on voit une cinquantaine de crânes et de squelettes de chevaux célèbres d'Outre-Manche, comme *Ormonde*, le gagnant du Derby, considéré comme le meilleur cheval de courses du dix-neuvième siècle, comme *Donowan* et *Royal Hampton*.

— La première robe blanche de mariage fut « lancée » par Marie Stuart, en 1558 quand elle épousa François II. On portait avant cette é[...] pour ces cérémonies, de

longs manteaux de velours de couleur, dont les traînes, soutenues par des pages, atteignaient parfois jusqu'à sept mètres de longueur. Au reste, le blanc, pour les mariées, ne se généralisa, au point de devenir obligatoire, qu'à la fin du dix-septième siècle.

— Même lorsqu'il recevait des ambassadeurs à sa table, Louis-Philippe, le « roi-citoyen », apôtre des vertus bourgeoises, prenait soin de découper la volaille qu'on servait sur sa table.

— Trois innovations de génie, qui devaient transformer l'art de la construction navale, sont dues à l'ingénieur français, Dupuy de Lôme. On lui doit le *Caton*, le premier bateau à coque de fer (1844); le *Napoléon* (1852) qui, le premier fut mis en mouvement par une hélice; la *Gloire*, enfin, qui fut le premier navire de guerre cuirassé (1858).

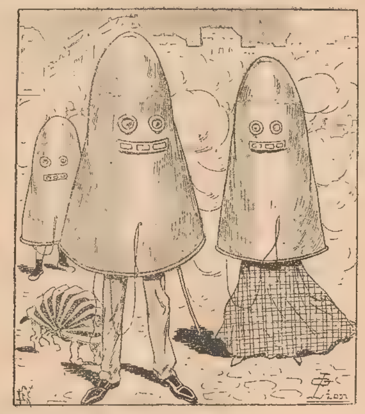
— Dans certains villages de l'ancienne Lorraine, les corps des hérétiques, pour entrer dans les cimetières, ne pouvaient passer par la porte. La bière du défunt était hissée par dessus le mur, et le cortège, éploré, suivait, franchissant l'obstacle à l'aide d'échelles.

— D'après une récente statistique, Paris reçoit, 1.800.000 visiteurs par an. Ils y dépensent un milliard d'or. Ils trouvent le gîte dans 11.530 garnis (hôtels, pensions de famille, maisons bourgeoises), qui comportent ensemble 168.000 locaux habitables. Les plus beaux mois pour les hôteliers sont: avril (avec 159.000 arrivées); mai (163.000); septembre (167.000), et surtout octobre (201.000. Ces chiffres ne sont pas une moyenne, ils portent sur l'année 1907.

— Une des singularités de l'île de Man, est dans les chats sans queue qu'on y trouve. Cet appendice, chez eux, est réduit à un filet tendineux, caché sous la peau. Les naturalistes sont impuissants à dire quelle est l'origine de cette curieuse race de chats qu'on ne rencontre qu'en ce point du globe. Ils ont tous constaté la singulière antipathie des félins de cette variété pour les chats ordinaires.

— La diffusion du livre et son bas pris ont abondamment pourvu toutes les bibliothèques des particuliers. Aux siècles passés, un des plus riches amateurs, le duc de Berry, frère de Charles le Sage, n'avait que 158 volumes dans son château de Mehun-sur-Yèvre. Et, à la mort de Saint-Louis, on ne trouva que six livres dans son bagage.





UNE NOUVEAUTE

Le pare-poussière pour le passage... *...des automobiles.*

— Afin d'abaisser la main-d'œuvre, les patrons japonais tendent à n'employer surtout que des femmes et des petites filles. Il n'existe, en effet, au Japon, aucune législation sur le travail des femmes et des fillettes dans les ateliers.

— Le docteur Massey (U. S. A.), prétend que le repos hebdomadaire prolonge la vie de sept années sur cinquante. L'avis du docteur Garnier est, qu'au bout de dix ans, les employés de magasin, privés de ce repos, sont complètement usés dans la proportion de six sur vingt.

— Le plus long tunnel du monde est le tunnel du Simplon, qui mesure tout juste vingt kilomètres. Le plus grand tunnel projeté est celui du Rove, entre l'Estaque et Gignac, pour faire passer le canal qui doit aller de Marseille au Rhône, par l'étang de Bolmont et l'étang de Berre. Sa longueur ne sera que de sept kilomètres, mais il aura une hauteur de quatorze mètres vingt sur vingt-deux mètres de large, tandis que le tunnel du Simplon ne compte que huit mètres quarante de large, pour six mètres de haut.

Almanach de la " FAMILLE "

La direction du journal LA FAMILLE nous prie d'informer nos lecteurs que l'édition de l'Almanach de LA FAMILLE est entièrement épuisée, et qu'on ne pourra plus donner suite à de nouvelles demandes.



NOS ENFANTS

LE GOSSE. — Tu n'es pas encore sur la liste de la Légion d'Honneur? C'est honteux!... je te donne, cependant, le bon exemple. Moi, toutes les semaines j'ai la croix... Et tu crois que je puis être fier de toi?...



— Mon gendre est un homme charmant... et d'une délicatesse! Il ne prononcera pas le mot *chameau* sans se tourner vers moi et me dire:

— Ce n'est pas de vous que je parle, chère belle-maman!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Lafleur. — Non, cette pièce n'est pas considérée comme rare.

E. G. — Nous avons déjà posé vainement cette question. Nul remède efficace n'est connu.

M. P. Illio. — Nous avons reçu, en effet, cette solution.

M. Anson. — L'Opéra.

R. G. 111 (Nîmes). — Elles sont faites gratuitement.

G. L. (Courbevoie). — 1° Ella est valable ; 2° Nous

doutons que les inspecteurs d'hygiène n'y trouvent pas à redire.

M. Velghe. — Vous le pouvez, mais cela revient absolument au même.



14e ANNÉE — N° 6. 10 Centimes 9 FÉVRIER 1908.



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SAUVONS LES APPARENCES, par Benjamin RABIER.

— Entre, mon ami... tu assistes à une touchante idylle conjugale... ma femme veut absolument une mèche de mes cheveux pour son médaillon !...

Les deux lapins

Vous n'avez peut-être jamais assisté à l'entretien d'un père lapin avec son fils lapin? La chose m'est arrivée, il y a queque temps, dans la forêt de Rambouillet, où je m'étais assoupi auprès d'un terrier. Et voici le dialogue, que je rapporte tel que je l'entendis:

. . . .

Le père Lapin. — Comme tu ne sais pas encore lire, tu n'as pas vu qu'il y aura demain chasse présidentielle en la forêt?

Le fils Lapin. — Non!... Qu'est-ce que cela signifie?

Le père Lapin. — Cela signifie que Sa Majesté Fallières viendra demain, en nombreuse compagnie, égrener dans l'espace, quelques livres de plomb, à l'instar du Grand Roi, que tu n'as pas connu.

Le fils Lapin. — Ah!... Et en quoi cela m'intéresse-t-il?

Le père Lapin. — Enfant!... Songe que, de pères en fils, notre famille, rien que sous la dernière présidence, a eu plus de trois mille de ses membres inscrits au tableau..., notre tableau d'honneur, à nous, lapins. Comme ce peut être ton tour demain, il est bon que je t'instruise. Mais qu'as-tu? Pourquoi ce mouvement d'oreilles?

Le fils Lapin. — J'avais cru entendre...

Le père Lapin. — Non!... C'est ce promeneur inoffensif qui ronfle... Reprenons.

En ta qualité de lapin de Rambouillet, il n'y a pas de doute, tu es un peu fonctionnaire, et comme tel, tu te dois à l'État et à ses chefs... Je sais bien qu'il n'est pas difficile de se faire tuer..., mais il y a la manière. Il ne s'agit pas d'aller en étourdi se jeter dans les jambes de ces messieurs. C'est l'erreur de beaucoup de nos pareils... ainsi, du reste, que celle des faisans, perdreaux, et autres; et cette erreur, je le sais de bonne source, fait le désespoir des gardes. Elle provient d'une éducation incomplète, d'un zèle maladroit ou de tout autre cause, mais il est certain que les gardes ont toutes les difficultés du monde à dresser le gibier à fuir, ou tout au moins à faire semblant.

Le fils Lapin. — C'est bien naturel, père... Comment veux-tu que nous ayons peur. Ce sont ces messieurs qui nous élèvent, nous nourrissent, nous engraissent... Regarde si je suis gras et dodu!

Le père Lapin. — Oui, enfant. Mais encore une fois, c'est dans le seul but de vous ménager un trépas glorieux. Et, je le répète, au lieu de vous élancer à l'envi au-devant des chasseurs, il faut, au moins exercer leur adresse, faire semblant de vous cacher ou de vous enfuir, tout en vous plaçant adroitement dans la trajectoire de leur tir. Tel est ton devoir, mon fils, et j'espère que tu n'y failliras pas... Maintenant, comme je ne te reverrai peut-être plus, viens dans mes bras que je te donne le baiser d'adieu.

Le fils Lapin, — Alors tu n'auras pas de regret de mon trépas?

Le père Lapin. — Si..., mais mon chagrin sera adouci en pensant que tu as fait ton devoir, et la vue de M. Fallières, fièrement appuyé sur son fusil, contemplant les centaines de pièces qu'il aura abattues, compensera largement mes regrets. Si tu pouvais voir comme il est beau en ce moment!

Le fils Lapin. — Mais au fait, père, si nous nous arrangions pour qu'au moins une fois, je sois témoin de ce magnifique spectacle... Tu prendrais ma place... et...

Le père Lapin. — Chut!... Petit égoïste!... Sache que cela m'est interdit. Je suis rangé dans la catégorie des pères à conserver. Mon rôle est de procréer..., de procréer et d'instruire une progéniture. Du reste, je suis maintenant trop coriace pour ces messieurs des ministères!

Le fils Lapin. — Tiens, mais j'avais entendu dire que... le gibier était réservé... aux hôpitaux.

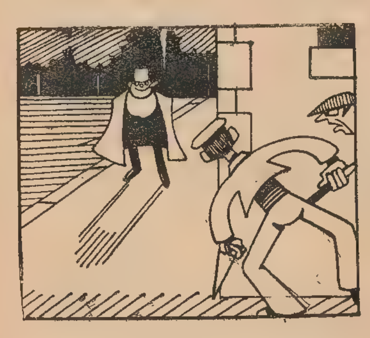
Le père Lapin. — O naïf!... naïf enfant!... non, rassure-toi... jamais un malade ne touchera à ta chair... Tes destinées sont plus hautes!

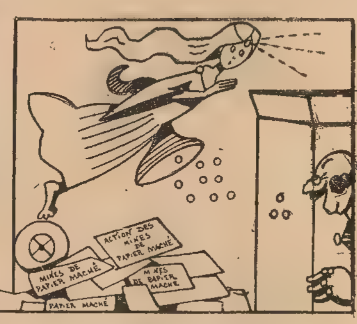
Le fils Lapin. — J'aime mieux ça.

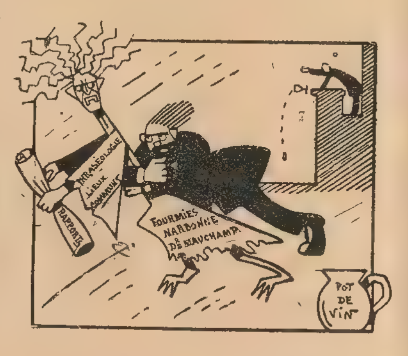
Le père Lapin. — Tu vois..., tu ne connaissais pas ton bonheur.

A ce moment j'ouvris les yeux. Les deux lapins avaient disparu. A leur place s'élevaient deux monticules de petites crottes encore fraîches, preuve que je n'avais pas rêvé.

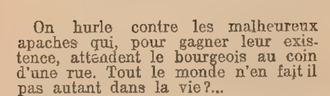
Etienne Jolicler.







TOUS APACHES

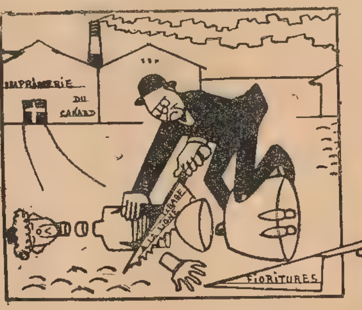


On hurle contre les malheureux apaches qui, pour gagner leur existence, attendent le bourgeois au coin d'une rue. Tout le monde n'en fait il pas autant dans la vie?...

Le Gros Financier ne tend-il pas des pièges sous la roue de la Fortune pour la faire choir dans son coffre-fort?...

Le Député ne saute-t-il pas sur l'interpellation après l'avoir attendue longtemps?...







L'Auteur dramatique ne tente-t-il pas de forcer le succès qui se dérobe?...

Le Journaliste n'attend-il pas la Fausse Nouvelle pour la prendre, la découper en plusieurs parties et la servir toute chaude aux lecteurs?

Et enfin, le Dessinateur humoriste du *Pêle-Mêle* lui-même, ne guette-t-il pas la Saillie et le Bon Mot pour s'en emparer et les incarcérer tout vifs dans les colonnes du *Pêle-Mêle?...*

Pêle-Mêle Causette

Je me suis toujours demandé en vertu de quelle grâce d'Etat les Compagnies d'assurance sont affranchies de tout contrôle officiel.

Elles ont le droit d'introduire dans leurs polices une multitude de clauses rédhibitoires qui constituent, après sinistre, autant d'échappatoires grâce auxquelles elles se dérobent à leurs obligations.

Un individu, pour parer au risque d'un incendie, contracte une assurance.

Cela devrait signifier, en toute logique, que la Compagnie, le cas échéant prend ses lieu et place, le déchargeant ainsi de toute responsabilité.

Il n'en est rien cependant, et il subsiste encore des risques locatifs, des recours du voisin et autres épines auxquelles reste accrochée la responsabilité de l'assuré.

Et puis, il y a toute une ribambelle de cas de déchéance que les tribunaux ont la sagesse de ne pas toujours admettre, mais qui n'en constituent pas moins pour les Compagnies des armes facilitant le marchandage.

Le particulier ne peut pas être tenu de connaître toutes les ficelles et les embûches que contient sa police. Il signe les yeux fermés et se repose tranquille sur le marché qu'il a conclu et pour lequel il paye chaque année une prime en espèces.

Ce n'est que lorsque s'est produit le sinistre qu'il apprend à ses dépens, combien aléatoire était la transaction acceptée par lui.

Il serait temps que le régime des assurances fût soumis à un sévère contrôle des pouvoirs publics.

Les conditions de l'abonnement et les cas de déchéance devraient être soumis à une homologation de l'Etat.

Les polices devraient être rédigées avec clarté et laisser le moins de prise possible à la chicane.

En cas de contestation et pour couper court à ces monstrueux procès qui durent des années et pendant lesquels l'assuré est souvent réduit à la famine, une large provision devrait être accordée sans délai à l'assuré. Cela lui permettrait de réparer sans tarder le mal qui lui a été causé.

N'oublions pas, en effet, que les Compagnies n'ont à tenir compte que du préjudice effectif causé par l'incendie. Le chômage qui en est la conséquence, l'arrêt brusque d'une industrie et tous les embarras qu'il comporte, ne donnent aucun titre à une indemnisation.

La situation peut être prolongée durant des années s'il plaît à la Compagnie de se réfugier dans le maquis de la procédure. Aussi compte-t-elle sur l'effet de ce pouvoir. Et, naturellement, c'est comme toujours sur les petits, sur ceux qui ont le plus pressant besoin de leur argent que cette menace est le plus efficace.

Ce sont là mœurs et procédés que la génération actuelle doit se faire un devoir de battre en brèche.

Les Compagnies sont de puissantes institutions contre lesquelles la lutte n'est pas chose facile, mais la volonté du peuple a eu raison de plus forts adversaires. Elle peut engager le combat.

Il y a trop d'iniquités dans la situation présente. Tôt ou tard, il faudra bien que cela cesse. Pourquoi ne pas s'y atteler de suite?

Fred Isly.



CONSOLATION

— Sacrée déveine! Je perds les derniers cent sous de ma paye... Que va dire ma femme?

— Tu n'as qu'à lui expliquer que tu contribues à l'amélioration de la race chevaline.



— Et puis, il m'a dit de vous dire qu'il ne vous l'envoyait pas dire!

HARDIESSE DE SAVANT

Timidus est un savant professeur, d'un tempérament si doux que le moindre éclat de voix le fait se replier sur lui-même comme un escargot qu'une alerte rejette dans sa coquille.

Et cet homme si sensible a épousé une solide virago, aussi impérieuse qu'il est timide, aussi ignorante qu'il est instruit. Ainsi le veut l'éternelle loi des contrastes.

Récemment, Timidus se trouvait à déjeuner chez des amis, les Vivax.

Sa femme villégiaturait dans sa famille.

D'allures assez vives, le couple Vivax ne se faisait pas faute d'émailler son langage d'épithètes désinvoltes, sans y attacher, d'ailleurs, aucune importance.

C'est ainsi que, pendant le déjeuner, les qualificatifs: âne, chameau, cruche, s'entrecroisèrent sans donner lieu à la moindre bouderie.

Comme Timidus s'amusait d'entendre ces échanges de compliments, Vivax lui dit:

— Je suis bien sûr que tu ne te risquerais pas à parler à ta femme comme je parle à la mienne.

— Et pourquoi pas? fit Timidus, qui n'avouait pas ses embarras domestiques.

— Parce que tu aurais trop peur.

— Moi! allons donc!

— Eh bien! je te parie cent sous que tu ne lui donneras pas ces noms-là, ou d'autres similaires.

— C'est tenu! fit Timidus par bravade et dans l'espoir que l'affaire en resterait là. Nous disons: âne, chameau, cruche, ou choses approchantes?

— C'est bien cela.

Qui fut étonné, quelques jours plus tard, ce fut Timidus, lorsqu'il vit arriver chez lui son ami Vivax, qui venait, disait-il, pour l'exécution du défi.

Justement Mme Timidus était rentrée de la veille, et se trouvait à la maison. Elle se joignit bientôt aux deux hommes.

La conversation s'engagea sur des banalités. Visiblement embarrassé, Timidus cherchait un moyen de se tirer honorablement de la gageure qu'il avait imprudemment acceptée.

Soudain, une idée lui vint:

— Chère amie, dit-il à sa femme, laisse-moi te dire combien je me suis senti seul pendant ton absence. C'est dans ces cas-là qu'on s'aperçoit combien l'on s'aime.

— Comme tu es galant, aujourd'hui, fit en souriant la puissante dame, heureuse de s'entendre dire des choses tendres en présence de Vivax.

— Embrasse-moi, chérie, continua Timidus.

Et pendant qu'elle lui tendait la joue, il ajouta:

— Tu es mon petit *onagre*, mon *méhari*, mon *amphore*.

Mme Timidus, radieuse et rougissante, fit claquer ses lèvres sur la joue de son époux.

Et, quelques minutes plus tard, quand Timidus accompagna Vivax jusqu'à la porte, il tendit la main:

— Mes cent sous, s'il te plaît!

Vivax s'exécuta.



— Combien la douzaine, ces vues de Paris?

— Cinquante centimes... mais si vous en prenez trois, vous les aurez pour quarante-cinq centimes la douzaine, et si vous en prenez cinq, ça sera quarante centimes les douze...

— Et combien faut-il en prendre pour les avoir pour rien?

Courrier Pêle-Mêle

Immeubles indivis

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre dernier numéro, une remarque au sujet de la division de la propriété. Vous signalez le cas d'un immeuble indivis entre plusieurs propriétaires. Ce fait n'a rien de bien extraordinaire; je puis vous citer un cas plus curieux encore. Habitant Lyon depuis trente ans, je connais un immeuble, à la Croix-Rousse, de cinq étages et d'un rez-de-chaussée contenant quatre appartements par étage, lequel appartient à *vingt-deux propriétaires*, ayant chacun un appartement. J'ajouterai que ce cas, qui est assez rare par l'importance du nombre de propriétaires, n'est pas une exception dans ce quartier où beaucoup de tisseurs d'autrefois, ayant gagné quelques sous, n'ont eu rien de plus pressé que d'acheter leur appartement, de sorte que l'on voit beaucoup de maison croix-roussiennes, de trois et quatre étages, appartenant à quatre ou cinq propriétaires.

Recevez, etc. P. MARENDE.

* * *

Le sablier du temps

Monsieur le Directeur,

Il est très fréquent de rencontrer des prôneurs du passé, pour lesquels le bon vieux temps était à nul autre pareil à tous les points de vue. Il en est d'autres qui ont toujours à la bouche le mot de progrès, et pour lesquels l'idéal de l'existence sera atteint lorsque, de leur lever à leur coucher, tous les actes de leur vie seront accomplis mécaniquement par un appareil quelconque. Entre les uns et les autres sont ceux qui se contentent, et pour cause! de vivre l'époque présente et s'en accommoder. Vous, Monsieur le Directeur, qui avez souvent, sur maintes questions épineuses, fait appel aux opinions diverses de vos lecteurs ne pourriez-vous recourir à eux encore pour nous permettre de juger des raisons de toutes sortes, dont peuvent arguer amateurs du passé et de l'avenir. Je suis de ceux qui prétendent que la somme du bonheur a été, en moyenne, absolument la même à toutes les époques, l'ignorance du mieux constituant, en grande partie, le principal élément de ce bonheur; reste à savoir si, aux yeux de certains, ce mieux, arrivé à un certain degré, ne sera pas l'ennemi du bien.

Supposez un instant que ce vieux voyageur: le Temps, tel que nous le représente l'allégorie mythologique, s'arrête auprès de vous et s'endorme, laissant à portée de votre main, le sablier qui compte les années et les siècles Ce sablier, vous n'avez qu'à le retourner pour remonter dans le passé et l'arrêter à l'époque disparue qu'il vous plaira; vous pouvez, au contraire hâter et précipiter sa marche pour vous trouver tout à coup dans un âge futur, tel que le verront les générations lointaines qui nous suivront. Que feriez-vous du sablier et à quel moment du temps l'arrêteriez-vous pour y vivre votre vie?

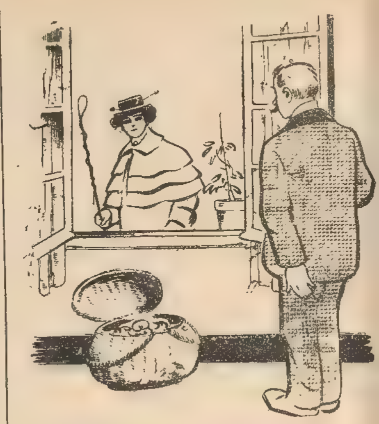
Posez cette question à chacun de vos lecteurs, et nous aurons l'avantage de savoir quelle part de contempteurs et d'admirateurs se partagent les temps écoulés et à venir.

Recevez, etc. H. MESNIER.

Questions interpêlemêlistes

Combien gagnent les juges à Paris et en province?

G. DAREL.



DE CHARYBDE EN SCYLLA

M. Laguigne bénissait le Progrès en songeant que bientôt sa femme, cochère de fiacre, lâcherait les guides de Cocotte pour conduire un taxi-auto, et ne rentrerait plus, chaque soir, armée de son terrible fouet!...



Hélas! devenue chauffeuse, la femme de M. Laguigne rentra tous les soirs avec une clef anglaise.

Quelle est la composition du mets si ré[pandu] en Ecosse et qu'on nomme « Porridje »

A. LUCAS.

L'emploi de la langue française se main[tient]-il, au Canada, ou diminue-t-il?

Les débuts de Shakespeare

Shakespeare n'eut, à son début dans la ca[r]rière dramatique, d'autre souci que celui d[e] retoucher et de refondre les pièces grossièr[es] de ses contemporains. Robert Greene, aute[ur] dramatique lui-même, se plaint des plagia[ts] continuels du grand poète, à peine conn[u] il l'appelle un Jean Factotum et lui reproc[he] de s'approprier les compositions dramatiqu[es] de Marlow, Lodge et Peele, compositions [au] bas desquelles Shakespeare mettait son no[m]. Quelques-unes de ces pièces, données comm[e] simplement refaites par lui, furent plus ta[rd] mises sous son nom par les éditeurs.

Farmer fut le premier à reconnaître qu'[un] certain nombre de drames de Shakespea[re]



— Le banquier véreux que vous cherchez, c'est le plus petit des deux. Ne vous y trompez pas, car le grand est un escrimeur connu. Au revoir!



Allons, bon! Quel est le grand et quel est le petit?

Améliorons nos Habitations

Court chapitre à ajouter à une histoire des Habitations humaines.

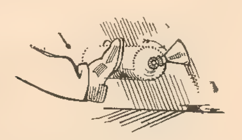
Il s'agit d'améliorations, encore et toujours, d'améliorations qui sont miennes, puisque c'est à ma maison des environs de Paris et du bord de l'eau que je les ai ajoutées, après lente élaboration, améliorations et mises au point définitives.

Je ne vous parlerai pas du téléphone, du cinémato et autres vieilleries — j'ai tout cela — mais de dernières nouveautés pratiques dont je livre les secrets à nos lecteurs, en leur laissant la toute liberté de les reproduire en leurs demeures.

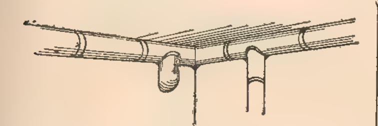
Ainsi, ne trouvez-vous pas assommant ce transport des balayures d'une pièce dans l'au-



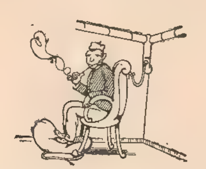
tre, d'un étage supérieur à un étage inférieur, etc... Chez moi, un fin ruisseau d'eau claire contourne les pièces dans une continue et étroite cavité de porcelaine. Il passe d'un étage à l'autre, et emporte jusqu'à la rue les poussières que la bonne, diligente, y pousse avec son balai.



J'ai, a mes portes d'entrée, des balais qui tournent et essuient mes chaussures mieux que je ne le ferais sur un tapis.



Des tuyaux serpentent partout en ma demeure. Un courant continu d'eau y passe et repasse; un petit moteur pousse cette eau en une continuelle circulation. L'été, cette eau est froide. l'hiver, elle est chaude. Non seulement elle réchauffe ou rafraîchit la maison, mais des caoutchoucs s'y adaptent et permettent à cette circulation de se faire également



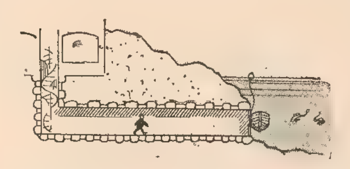
dans mes fauteuils, chaises et coussins, qui sont les premiers, de métal, les derniers, de caoutchouc, et tous creux. Ces sièges sont délicieux, soit en été, soit en hiver.

Lorsque je sors de chez moi, en hiver, pour rien au monde, je ne passerais immédiatement et sans transition du chaud de l'intérieur au froid vif de l'extérieur. Avant ma porte de

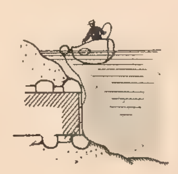


sortie, se trouve un petit vestibule, où l'air froid extérieur vient, par des soupapes électriquement mues, remplacer lentement celui de l'intérieur, qui sort. Je passe alors à l'extérieur sans être saisi.

Demeurant au bord de la rivière, j'ai un



petit souterrain qui y conduit. Un bateau est là, derrière une porte hermétique, hermétiquement clos lui aussi. J'y passe par une double ouverture métallique, que je referme doublement ensuite. Mon bateau monte à la surface



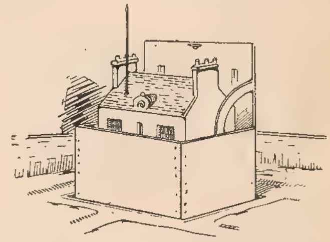
de la rivière; je l'ouvre et je vais me promener. C'est là un moyen de disparaître de chez soi sans être vu, qui peut être fort utile en mainte circonstance.

J'ai, au-dessus de mon lit, une chambre noire qui, sur un écran, me montre les vues de l'extérieur. Les nuits d'insomnie, ces vues de la

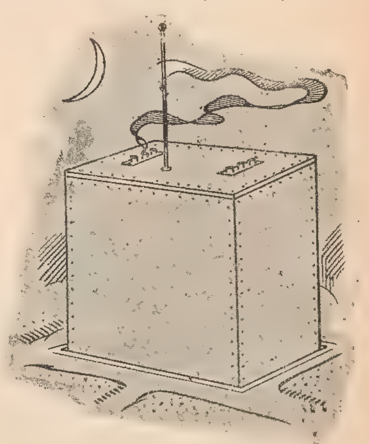


campagne environnante sont assez intéressantes à observer ainsi, bien en sécurité; on y assiste à la série ininterrompue des attaques nocturnes qui s'accomplissent sous l'œil placide de la lune et de la police.

J'ai dit en sécurité, et c'est vrai, car, autour



de ma maison, sort lentement, dès que je presse un bouton, une enveloppe solide et métallique, qui se referme et enserre mon habitation. Je puis braver, dès lors, les atta-



ques de MM. les apaches, dont les balles et les lames aiguës ne pourraient que s'aplatir et se briser sur mes murailles d'acier, au clair de la lune...

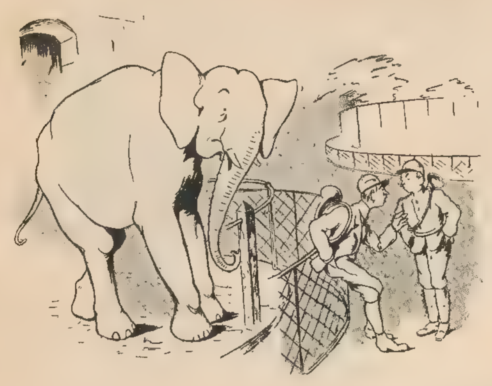
MONNIER.

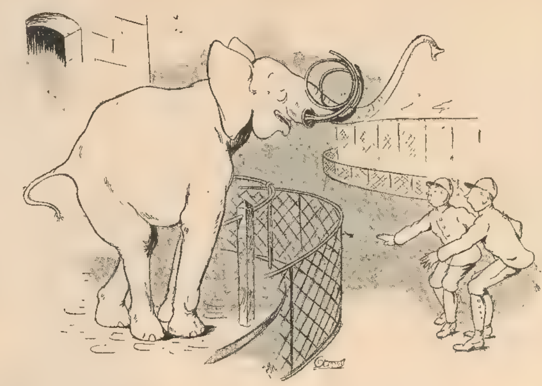
---

n'avaient pas été écrits originairement par lui. Steevens publia ensuite six anciennes pièces, dont le poète avait emprunté le plan; mais les travaux ultérieurs de la critique se réduisirent à constater les emprunts, sans remettre au jour les premières ébauches que le père du théâtre anglais avait su transformer en créations poétiques et grandioses. Ainsi, l'original de son *Falstaf* se retrouve dans une vieille pièce: *Sir John Oldcastle*. Le *Winter's tale* est emprunté au *Dorastus and Fawnia*, de Greene. La pièce *As You Like It* à la *Rosalinde*, de Lodge. La seconde et la troisième partie de *Henri IV* ne sont qu'une refonte de plusieurs drames, dont on a retrouvé les sujets originaux.

Shakespeare a dû également mettre à contribution beaucoup d'anciens auteurs, dont les productions sont perdues. On remarque, d'ailleurs, combien le grand poète se laisse voir dans ce choix, au milieu de tant d'œuvres informes; tantôt il s'approprie en entier ce qui lui paraît marqué au cachet de son génie; tantôt il donne les développements nécessaires à quelque scène heureuse, mais trop concise.; d'autres fois, il supprime les longueurs d'une tirade ampoulée, et sait les réduire à de justes proportions. Ainsi, le discours de la reine Marguerite (troisième partie de *Henri IV*) n'avait que douze vers dans la pièce à laquelle Shakespeare l'a emprunté; mais s'emparant d'une belle métaphore, le poète l'allonge de vingt-huit vers, où la beauté des images s'agrandit. Citons encore la fameuse scène dans laquelle on apporte devant les spectateurs, le cadavre du duc de Glocester, et celle de l'agonie du cardinal Beaufort: elles sont, toutes deux, tirées de deux anciennes pièces: *Le Roi Jean* et *La Lutte des deux Maisons*.

L'impartialité nous oblige à faire remarquer que Shakespeare cherchait fort peu la gloire en retouchant ou en écrivant ainsi de vieilles pièces, puisque dans sa dédicace du poème de *Vénus et Adonis*, publié en 1593, il appelle cette petite production: *Le premier fils de son imagination*. L'assertion a son importance pour un homme qui avait déjà beaucoup écrit; elle semble prouver que le poète, qui avait déjà publié cinq ou six pièces, ne se reconnaissait aucun droit à en réclamer la conception première.





AU JARDIN DES PLANTES

— Il paraît que les mammouths avaient des défenses longues et recourbées.

— Grand Dieu! un mammouth!

La Criminalité en France

Le nombre des crimes est loin de diminuer en France. Il y a même des crimes qui présentent des accroissements inquiétants: ce sont les crimes contre les personnes et contre les propriétés. Une statistique, publiée par le ministère de la Justice, en 1905, nous apprend qu'il y a eu 1.055 crimes contre les personnes, et 998 contre les propriétés.

Ce chiffre serait incomplet, s'il ne s'accompagnait du nombre des crimes et assassinats dont on n'a pu poursuivre les auteurs; il y a donc, de ce fait, 139 attentats impunis à ajouter.

Cela ne suffit pas. Parmi les crimes contre les propriétés, il faut classer la fabrication de la fausse-monnaie, les faux et les vols qualifiés. Or, 1905 présente 91 crimes de plus que 1904.

Tous ces crimes représentent un total de 3.063 accusés, qui se répartissent en 2.691 hommes et 372 femmes, soit une proportion de 12 0/0. Les accusés, au point de vue de l'âge se répartissent ainsi: au dessous de 21 ans, 577; de 21 à 40 ans, 1.814; de 40 à 60 ans, 575; au-dessus de 60 ans, 97.

Sur ces 3.063 accusés, 1.016 ont été acquittés, dont 317, non pas parce qu'ils étaient innocents, mais faute de preuves; 2.035 ont été condamnés: 16, à la peine de mort; 72 aux travaux forcés à perpétuité; 427 aux travaux forcés à temps; 401 à la réclusion; 894 à plus d'un an de prison. Aucune femme n'a été condamnée à la peine de mort.

Pour les affaires correctionnelles, il y a eu à juger plus de 3.000 affaires de plus en 1905 qu'en 1904.

On voit que la criminalité ne disparaît pas, au contraire.



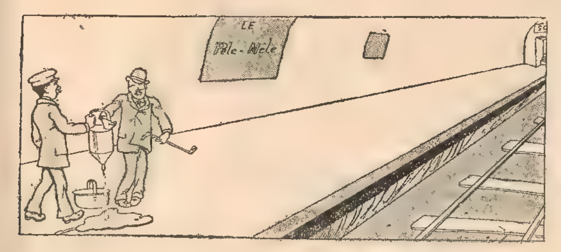
GRADATION

Si les chapeaux sont de cette taille-là pour le matin et de celle-ci pour cinq heures, comment doivent-ils être grands pour onze heures ou minuit?



LE PAYSAN A LA VILLE

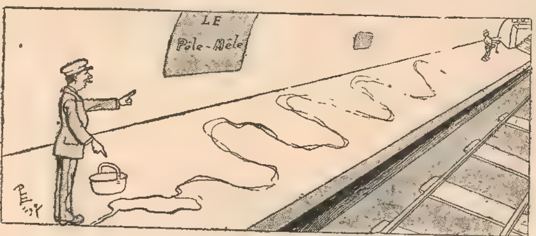
— Qu'est-ce que c'est que vous venez de me servir là?
— C'est du foie truffé...
— J'sais bien qu'c'est du foie truffé, mais dites-moi, qu'est-ce que c'est que ces petits machins là qui étaient dedans et qui ressemblaient à du charbon?...





DUPOIVROT. — Allons, mon vieux, donne-moi mon panier que je m'en aille...

. . . .



L'EMPLOYÉ. — Eh! l'homme, maintenant que vous avez bien arrosé, voulez-vous me rapporter mon entonnoir et reprendre votre panier?

L'ALLUMETTE

C'est le plus banal et le plus suranné des lieux communs, que de fulminer contre les allumettes de la Régie, sous prétexte qu'elles ne fulminent pas assez... Nous nous abstiendrons donc ici des remarques ironiques et des sarcasmes désobligeants dont on a coutume d'accabler ce monopole d'Etat, si onéreux pour les contribuables, mais si lucratif pour le budget... Et nous nous bornerons à narrer, sans commentaires, la mésaventure de Vincent Picaillousse.

Vincent Picaillousse, ayant eu l'outrecuidance de vouloir traverser directement le terrible carrefour situé à l'intersection du boulevard Haussman et de la Chaussée-d'Antin, là où la rue Lafayette prend sa source — se trouvait depuis un quart d'heure, bloqué sur un refuge, en compagnie d'un monsieur d'aspect sévère... Ils étaient comme deux naufragés, dont l'îlot, constamment battu par la vague menaçante qui déferle de toutes parts, semble résolu à garder sa proie jusqu'à ce que mort s'en suive...

Il eut été fou, en effet, de songer à franchir la nonuple barrière de voitures, de camions, d'omnibus et d'autos, qui enserrait ce refuge; une fois qu'on y était, il fallait, comme dans l'Enfer du Dante, abandonner tout espoir d'en sortir.

Vincent Picaillousse tenait à sa peau. Quoiqu'il eut un rendez-vous pressé, il estima sagement qu'il valait mieux y arriver en retard que pas du tout... Et s'adossant à l'horloge pneumatique plantée au centre du refuge, il se résigna à attendre l'heure... ou le jour propice pour risquer la traversée, sans courir à une mort certaine.

Le compagnon d'infortune de Vincent Picaillousse ne montra, en revanche, ni la même longanimité, ni la même philosophie... Manifestement agacé, il ne cessait pas de tourner comme un ours en cage, ébauchant de vaines tentatives d'évasion et cherchant une issue, au risque de se faire broyer... Mais le flot impitoyable le rejetait toujours sur l'asphalte du trottoir maudit.

Finalement, le monsieur jugea inutile de persister dans une entreprise, auprès de laquelle la *Manche à la nage* n'était qu'un jeu d'enfants...

Il dévora silencieusement sa honte et sa rage, et chercha, d'un geste fébrile, son porte-cigares: car l'action de pétuner est un dérivatif, un calmant, une contenance et une consolation...

Allumer un demi-londrès était donc, à ce moment, l'occupation la plus salutaire à laquelle pût se livrer ce monsieur en courroux...

J'ai dit: ALLUMER un demi-londrès... Hélas! dans notre beau pays de France, on n'allume pas un demi-londrès aussi facilement qu'on change de ministère... d'abord parce que le demi-londrès est presque toujours humide et bourré de bûches; ensuite, parce que les allumettes nationales, font, si j'ose m'exprimer ainsi la mauvaise tête et refusent carrément d'obéir aux caprices du premier croquant venu... Que vous dirai-je de plus?... Le monsieur usa, en pure perte, toute sa boîte d'allumettes, et n'alluma point son cigare.

Alors, Vincent Picaillousse, voyant son compagnon accablé par le sort, eut pitié de lui. Il tira de son gousset une allumette, l'enflamma, sans coup férir, en la frottant légèrement sur la zone postérieure de son pantalon, et la tendit à son voisin, avec un sourire évangélique...

Le monsieur alluma son demi-londrès.

Puis il souffla sur l'allumette, et, au lieu de la jeter, il la garda entre le pouce et l'index...

— Tiens! dit-il en l'examinant de près... Mais c'est une allumette de contrebande?...

— Oui, répliqua Vincent Picaillousse... Il n'y a que celles-là qui veuillent flamber; on dirait que la Régie fait ignifuger les siennes!...

L'autre ricana:

— Il est certain que les allumettes du gouvernement ne valent pas tripette... et croyez bien que j'apprécie comme il convient le petit service que vous venez de me rendre!... Malheureusement, je ne suis pas simplement un monsieur qui fume, je suis, en même temps, inspecteur du fisc...

— Ça ne fait rien... Enchanté!... dit Vincent Picaillousse, qui ne comprenait pas où son interlocuteur voulait en venir...

Mais ce dernier reprit:

— Or, en ma qualité d'inspecteur du fisc, j'ai le devoir de constater que vous employez des allumettes de contrebande...

— Oui... eh bien?..

— Eh bien! j'ai l'honneur de vous dresser procès-verbal!...

La stupeur et l'indignation foudroyèrent Vincent Picaillousse...

— Vous êtes un ingrat! s'écria-t-il dès qu'il fut en état de parler...

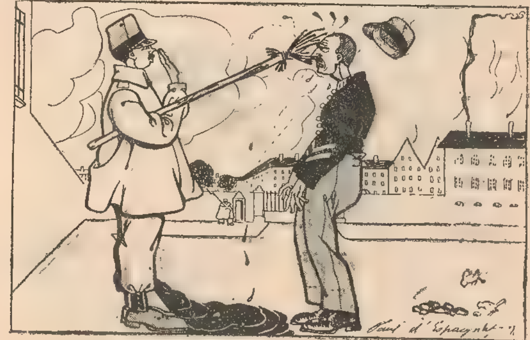
— Je suis un fonctionnaire! répondit l'inspecteur, sèchement...

Par bonheur — en voulant requérir l'agent qui se tenait au milieu de la chaussée — l'homme du fisc fut aplati sous un autobus... et, grâce à cet événement providentiel, non seulement l'affaire n'eut pas de suites, mais encore l'arrêt de la circulation permit à Vincent Picaillousse de s'en aller tranquillement à ses occupations...

PERNO GOMEZ.



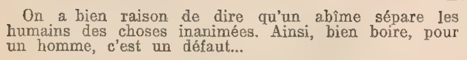
LE CAPORAL. — Dites donc, vous, le bleu, apprenez qu'ici on salue les caporaux!



— Oh! pardon, caporal!



DES EXEMPLES



On a bien raison de dire qu'un abîme sépare les humains des choses inanimées. Ainsi, bien boire, pour un homme, c'est un défaut...

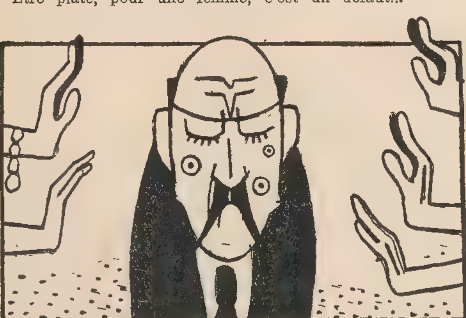
...Pour un papier buvard, c'est une qualité...



Etre plate, pour une femme, c'est un défaut...



...Pour la vaisselle, c'est une qualité...



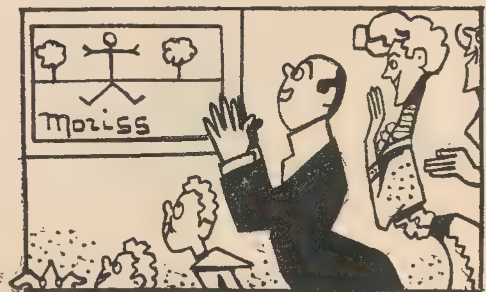
Avoir des clous, pour un homme, c'est laid...



...Pour un soulier, c'est indispensable...



Un homme original n'est pas toujours apprécié...



...Un dessin original (surtout signé comme ci-dessus) l'est unanimement. C. Q.F.D.

THEORIE ET PRATIQUE

Avez-vous remarqué que beaucoup de choses, excellentes en principe, le sont beaucoup moins dans la pratique?



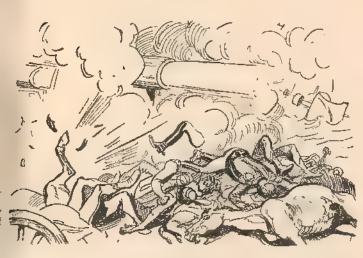
Les jeux étaient faits pour le délassement des humains.



Le bagne avait été institué pour la punition des criminels.



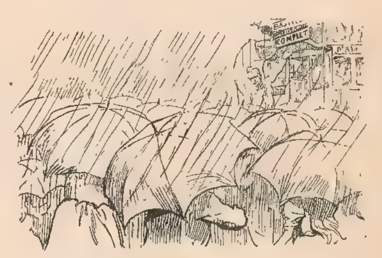
La science était destinée à élever l'homme, et la chimie à perfectionner sa santé physique et morale.



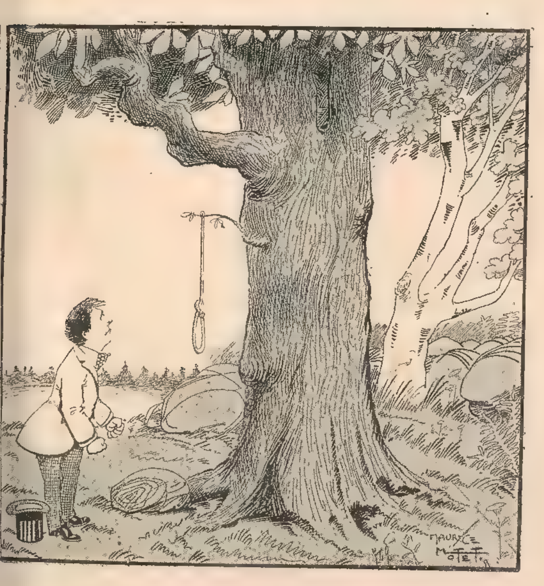
Le progrès était, par essence, appelé à améliorer la condition de l'homme sur sa planète natale.



Les trottoirs avaient été faits pour assurer la circulation des piétons.



Les omnibus pour transporter les Parisiens à travers leur ville.



LE SUICIDE ET LA BRANCHE DE SALUT

— J'ai pris une bonne grosse corde par précaution, pour ne pas qu'elle casse... et qu'on n'aille pas dire que c'est un suicide pour rire!



APRES L'INCENDIE

— Où cours-tu, avec tes casseroles et tes bouteilles de vin?

— Dam! on a assez perdu avec l'incendie de la meule, autant profiter qu'elle est encore en feu pour faire chauffer le vin qu'on va offrir aux pompiers.



OH! MODE

— Là où quatre personnes peuvent passer...

...il n'y a que juste pour un Parisien et une Parisienne.

Une Électrocution

L'Amérique — découverte en 1492, par Christophe Colomb, qui était un chercheur et avait déjà découvert l'œuf qui tient debout sans coquetier — nous donne un fort exemple de défense sociale. Elle envoie sans pitié les criminels du Nouveau-Monde dans l'autre.

Mais combien plus confortablement qu'à Paris!

Notre guillotine est démodée, elle ne donne pas une solution satisfaisante, tout au plus une solution de continuité.

Elle évoque la Révolution et ses crimes. En vain l'appela-t-on Louisette, pour lui donner un petit air de coquetterie; mais Louisette est devenue veuve, La Veuve!... et M. Fallières refuse de lui fournir des maris.

Combien est plus pratique l'électrocution. On met des jambières au bonhomme, pour qu'il n'ait pas froid aux jambes, et un casque, pour qu'il n'ait pas froid aux yeux. Ces accessoires permettent au courant de traverser le patient de la tête aux pieds. Si la traversée est bonne, l'homme est mort.

Rapidité! Propreté! Discrétion!

Je fus témoin, une fois dans ma vie, d'une électrocution, à Chicago.

Il s'agissait d'un crime banal, mais l'assassin m'intéressait parce qu'il était Français. Ça fait toujours plaisir de rencontrer un compatriote!

C'était un vieux chemineau, au visage taillé à coups de serpe. Peu sympathique, il ne souriait jamais et la fixité de son regard était insoutenable.

Il fut condamné à l'électrocution.

Les aides attachèrent notre homme sur le fauteuil. Il se laissa faire avec l'indifférence d'un monsieur assis à un fauteuil d'orchestre derrière une dame chapeautée à la mode. Je veux dire qu'il semblait ne rien voir. Son regard restait toujours fixe. Il dit seulement en s'asseyant:

— Le bois est mauvais conducteur de l'électricité, n'est-ce pas?

On lui répondit que oui, sans comprendre le motif de sa question...

La minute était décisive. Sur un signe du directeur de la prison, l'électricien ferma le circuit en tirant sur la manette d'un énorme commutateur. Une flamme crépita sur la tête du condamné. Une odeur de bois brûlé envahit la pièce.

Avec un étonnement voisin de la stupeur, plus que voisin, mitoyen même, nous constatâmes que la secousse restait sans effet. Pourtant les appareils fonctionnaient à merveille. L'homme gardait la même impassabilité énigmatique.

Alors... je n'oublierai jamais cette chose-là... on détacha le meurtrier et le directeur lui demanda:

— Mais qui êtes-vous donc?

Froidement, imperturbablement, sans qu'une fibre de sa face bougeât, il répondit:

— L'invalide à la tête de bois!

Georges Le Mardeley.

MÉPRISE

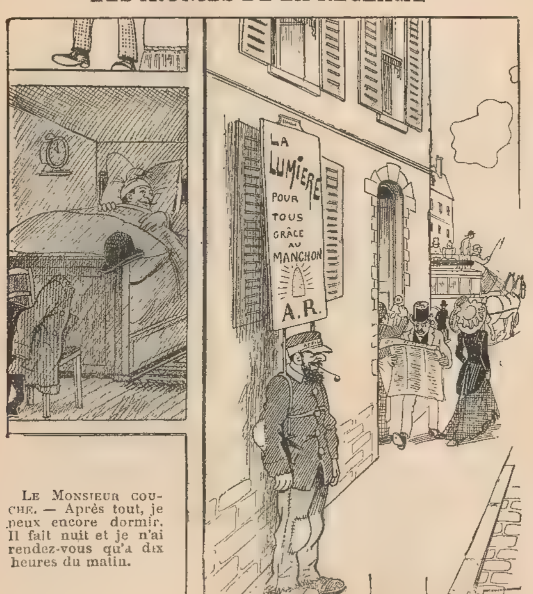
Le navire luttait péniblement contre la tempête qui menaçait de l'engloutir à chaque instant.

Le capitaine se fit apporter une caisse de pétards et de fusées, et, de ses propres mains, en alluma un certain nombre, dans l'espoir d'être aperçu au large par quelqu'autre bâtiment qui viendrait le secourir.

Au milieu de la lueur des pièces d'artifice, notre ami Bétantou, qui était à bord, s'avança vers le capitaine et lui dit d'une voix austère:

— Capitaine, ma conscience m'ordonne de protester contre semblable bravade. Songez que nous somme face à face avec la mort: ce n'est pas le moment d'allumer des *feux de joie!*

LES IRONIES DE LA RÉCLAME



Le Monsieur couché. — Après tout, je peux encore dormir. Il fait nuit et je n'ai rendez-vous qu'à dix heures du matin.



UN CAS GRAVE

Le petit Bob. — M'sieur l'vétérinaire... j'désirerais une consultation!...







CONSEILS PRATIQUES QUOIQUE MODERNES

Quand vous allez chez un ami, emportez votre plus grande pipe et oubliez votre tabac.

En rentrant chez vous, essuyez toujours vos pieds aux paillassons des voisins, vous ménagerez le vôtre.

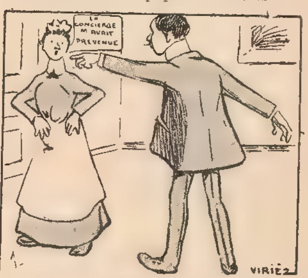
Quand vous êtes au café, profitez-en pour renouveler votre provision d'allumettes et de papier à lettres



Si vous allez à la noce, achetez un habit dans un grand magasin et reportez-le après la cérémonie: « On rend l'argent ».



Avez-vous de la famille? Ne prenez vos bains qu'à domicile, et profitez-en pour faire un petit savonnage.



Vers le quinze décembre, cherchez querelle à votre bonne et flanquez-lui ses huit jours, vous n'aurez point à lui donner ses étrennes.



Si vous recevez par mégarde, des sous étrangers, gardez-vous bien de les mettre au rancart ou de les donner à un aveugle. Il vous sera si facile de les écouler dans les distributeurs automatiques!



Si vous faites un dessin pour le *Pêle-Mêle* et qu'il vous arrive de renverser votre encrier, inutile de recommencer votre travail. Portez-le à un fabricant de meubles « Art nouveau » qui vous en donnera la forte somme.



Voulez-vous acheter des poires ou des pêches? Ayez soin d'y enfoncer un peu les doigts, et vous les achetez ensuite comme fruits défraîchis.

DE NOS LECTEURS

La vie renchérit au Japon

Ce n'est pas tout de se civiliser, on en ressent très vite les inconvénients. C'est ce qui arrive au Japon, qui a pris, avec une remarquable facilité d'adaptation, tous les raffinements de la vie européenne, et qui, hélas! aussi, voit la cherté envahir tous les produits.

Les journaux japonais racontent que le prix de la vie a plus que doublé depuis dix ans et plus que triplé depuis vingt ans. Ils ajoutent que ce renchérissement n'est pas à son apogée.

C'est ainsi qu'un ouvrier, un artisan quelconque, qui gagne trois francs par jour, arrive de la façon la plus pénible du monde à boucler son budget, tellement sont devenus chers les objets les plus indispensables, les denrées de première nécessité.

Le prix du pétrole a, en effet, plus que doublé, celui du riz a triplé, celui du sel a quadruplé, celui du sucre a quintuplé. Quant aux loyers, ils sont devenus inabordables, ils ont partout triplé. Enfin, les bains eux-mêmes, ces bains dont les Japonais font une consommation journalière, et même bi-journalière, sont trois fois plus chers que jadis.

Les domestiques ont suivi le mouvement et exigent le double des gages qu'ils gagnaient autrefois.

Tout n'est pas rose, on le voit, dans l'européanisation du Japon.

* * *

La production de l'or

La production de l'or croît d'année en année. En 1906 elle a été supérieure de 131 millions à celle de 1905, et a atteint le chiffre de deux milliards cent millions. Voici comment se répartit la production de l'or sur la surface du globe:

Le Transvaal a produit 619 millions; les Etats-Unis, 505 millions; l'Australie, 430 millions; la Russie, 111 millions; le Mexique, 80 millions; le Canada, 62 millions; les Indes anglaises, 55 millions; la Rhodésie, 53 millions; divers, 185 millions; soit au total: 2.100 millions.

Parmi les pays qui commencent à produire de l'or, il y a l'Ouest-Africain qui est à signaler: il en a produit pour 22 millions, et ce n'est là qu'un commencement.

D'autre part, un fait curieux à constater, c'est que la valeur globale des actions des mines d'or baisse au fur et à mesure que les dividendes augmentent.

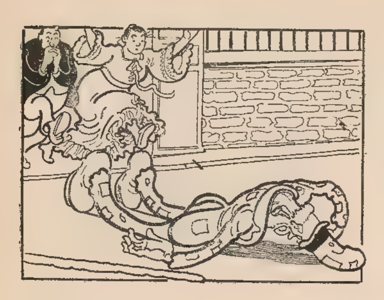
Ainsi, en 1902, elles ont donné 53 millions de dividendes et valaient 3.446 millions. En 1906, elles ont donné 142 millions et ne valent plus que 1.602 millions.

C'est là, on l'avouera, un résultat assez bizarre.

* * *

Quelques chiffres

Avez-vous déjà réfléchi, aimables lectrices, à la longueur que donneraient vos jolis cheveux, si on les ajoutait les uns aux autres?







LE MENDIANT LOGIQUE

Un jour, un mendiant tomba d'inanition devant l'habitation des époux Bonkeur. Ceux-ci transportèrent le pauvre hère chez eux...

...le soignèrent, le poulottèrent pendant huit jours, l'entourant des soins les plus délicats et lui faisant absorber les mets les plus consistants et réconfortants.

Et quand M. Bonkeur lui vit le teint frais et rose, ventre déjà arrondi, il lui glissa, en douceur, une pièce de cent sous et lui dit:
— Maintenant que vous voilà fort, il vous sera facile de trouver du travail...



Mais le mendiant répondit:
— Voilà bien l'humanité. On s'offre le luxe de faire engraisser un pauvre mendiant! Et quand on lui à fait perdre le physique de sa profession, on le flanque à la porte, incapable désormais de gagner sa vie!

Savez-vous que le fil ainsi obtenu ferait facilement le tour de Paris?
Constatez vous-mêmes.
Bien que votre tête soit plus petite, en général, que celle de l'autre moitié du genre humain, on peut évaluer à cinq cents centimètres carrés la surface de votre cuir chevelu (pardonnez l'expression, c'est le mot consacré par la science).
Eh bien! supposons une moyenne de 100 cheveux par centimètre, on arrive au joli nombre de 50.000 cheveux.
Ce qui ferait, en admettant un mètre de longueur pour chaque cheveu, 50.000 mètres, ou 50 kilomètres!
Et les fortifs de Paris n'ont que 37 kilomètres de tour!!!

* * *

Et les globules de sang qui circulent dans vos veines, savez-vous que si on les ajoutait les uns au bout des autres, on arriverait à faire plus de quatre fois le tour de la terre???
Cela vous paraît impossible! C'est pourtant l'exacte vérité. Nous avons chacun environ cinq litres de sang, composé de globules rouges et de globules blancs, comme vous savez.
Les rouges, les plus nombreux arrivent au nombre phénoménal de 25.000.000.000.000 (25 trillions).
Quant aux globules blancs, nous n'en avons que 28.000.000.000 (28 milliard), une bagatelle!
Ces globules sont si petits, les rouges surtout, qu'ils n'ont pas plus de sept millièmes de millimètre de diamètre. Pourtant, ajoutez-les les uns aux autres, vous obtiendrez un beau ruban rouge et blanc d'une longueur de 175.000 kilomètres, près de 45.000 lieues.
Et la terre n'a que 10.000 lieues de tour!! Pauvre terre!!!

Maintenant, si vous avez le courage de me suivre jusqu'au bout, essayez de mettre côte à côte, ces globules, vous aurez une surface fort convenable: 25.000 mètres carrés, un cinquième d'hectare.
Si bien qu'il suffirait des globules blancs et rouges de 30 hommes pour couvrir la place de la Concorde! Et pensez que cette immense place a plus de six hectares de superficie!

J. ROUETTE.

* * *

Les bagues au pouce

Cela nous paraîtrait assez bizarre de voir quelqu'un porter des bagues au pouce. Cependant, jusqu'au dix-septième siècle, la mode l'exigeait et on avait des bagues à tous les doigts, y compris le pouce. Cette coutume remonte fort loin, car au British Museum, on peut voir une momie ayant des bagues à ses deux pouces.
Ces bijoux, en or ou en argent, rehaussés par des pierres précieuses, étaient lourds et volumineux, si bien que, dans l'ancienne Rome, on portait des bagues d'hiver et des bagues d'été.
Au moyen-âge, fertile en superstitions, on enchâssait souvent, dans ces bagues, des dents d'animaux, qui étaient censées préserver le porteur de la bague contre les maladies.
La dent de blaireau passait pour faire réussir toutes les entreprises; la dent de loup préservait contre les attaques imprévues.

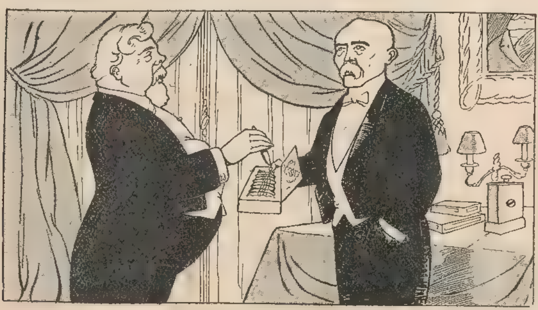
* * *

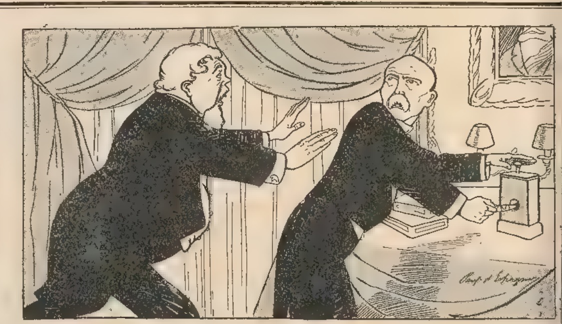
La traversée de l'Atlantique

Aujourd'hui, en six jours, un navire peut aller d'Angleterre à New-York. Il n'y a pas un siècle, semblable traversée, à l'aide de la vapeur, était considérée comme une utopie par le professeur Lardner. En 1819, l'entreprenant Américain Scarlborough conçut le projet de tenter la traversée sur un bateau à vapeur, *Le Savannah*. Il couvrit donc les murs de New-York de grandes affiches, où on pouvait lire ceci:

Le steamship « Savannah »
capitaine ROGERS,
partira, sans faute, pour Liverpool le 20 Mai 1819

Les passagers, *s'il s'en présente*, peuvent





LE MAUVAIS EXEMPLE VIENT D'EN HAUT

M. Fallières dîne chez M. Clemenceau:
— Prenez un de ces cigares, M. le Président, et permettez-moi de vous le préparer.

LE PRÉSIDENT. — Halte-là! Qu'allez-vous faire? Vous savez pourtant bien que je ne veux plus qu'on guillotine en France!



— Ainsi, vous ne voulez donner que deux sous de pourboire à l'homme qui porte votre malle?
— Oui, j'aime tant à entendre dire que je ne suis pas large.



LES PRIVILEGES DE LA GLOIRE

LA JEUNE FILLE (*à l'écrivain célèbre*). — Oh! maître, un seul mot de vous sur mon album, là, entre Soleilland et le roi des Belges.

être sûrs de trouver tout le confortable nécessaire. S'adresser à bord, où il y a deux superbes cabines, une pour les dames, une pour les messieurs, plus trente-deux couchettes élégantes.

Aucun passager ne se présenta. On vint visiter le bateau, l'examiner, l'étudier, mais personne n'osa risquer la traversée, malgré qu'on eût retardé le départ. Le *Savannah* partit quand même et arriva fin juin à Liverpool.

Mais ce ne fut pas sans de nombreux incidents. D'abord, il avait eu à lutter contre les égards exagérés d'un autre navire qui, le rencontrant en plein Océan, et le croyant perdu, tenait absolument à le ramener malgré lui. D'autres vaisseaux anglais s'imaginèrent aussi qu'il allait délivrer Napoléon à Sainte-Hélène, et lui donnèrent la chasse. Enfin, un beau jour, le charbon lui avait manqué.

Tous ces déboires découragèrent Scarlborough, qui ne tenta plus l'aventure, et ce ne fut que bien plus tard que l'idée fut reprise avec succès.

Pêle-Mêle Connaissances

— Les « bons de tabac », distribués à nos troupiers, remontent à l'ancien régime. C'est en 1688 qu'eurent lieu les premières attributions gratuites de tabac aux soldats. Cette libéralité de la Ferme était assez intéressée. Elle désirait vulgariser l'usage du tabac dans les classes populaires.

— Le musée des Gobelins fut construit provisoirement en 1877, en vue de l'Exposition universelle de 1878. Il devait être remplacé l'année suivante par un musée définitif: on l'attend toujours.

— C'est surtout aux pieds et à la tête que l'humidité prolongée est nuisible. La fameuse école de médecine de Salerne, connaissant ce principe, prescrivait curieusement de laver rarement les pieds et jamais la tête.

— Le prix de nos canons a singulièrement renchéri, jugez-en plutôt: Une pièce de 305mm., se chargeant par la culasse, coûtait 53.450 francs, son prix est actuellement de 290.000 francs. Un canon de 254 mm. valait, il y a vingt ans, 41.250 francs, il revient aujourd'hui à 132.000 francs. Et ainsi de suite pour tous les calibres.

— Les premiers cyprins ou poissons rouges que l'on vit en France, furent amenés de Chine à Lorient, par les directeurs de la Compagnie des Indes, qui les offrirent en présent à Mme de Pompadour.

— La réputation du fromage de Brie est très ancienne. Christoval de Suarez, dans sa traduction espagnole de la *Plaza Universal*, le cite, en 1630, comme le seul fromage de France dont on puisse faire mention.

— Les Anglais possédaient un record que les Australiens viennent de leur ravir, celui de la consommation du sucre. Les Anglais sont à quatre-vingt-dix livres par habitants, les Australiens à cent deux.

— On a constaté que le maximum des pluies a lieu, en été, dans les localités boisées, et en automne, dans celles qui ne le sont pas.

— Les pierres dont est construite la pyramide de Koufou (145 mètres de haut, sur une base de 233 mètres), forment une base de 25 milliers de mètres cubes, qui pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds et long de mille lieues.

— La graisse de chien est très employée, dans certaines contrées orientales et dans les régions avoisinant le cap de Bonne-Espérance, pour les cas où nos médecins prescrivent l'huile de foie de morue.

— On sait que la sciure de bois entre dans la composition de certains explosifs. On en tire aussi une cellulose qui remplace le coton dans les poudres sans fumée. Cette même cellulose, après transformation, peut-être filée et fournit ainsi une grande variété de textiles. On affirme qu'un costume d'homme, en bois et en coton, pourrait être livré par l'industrie au prix de 12 francs.

— Dans les environs de Sidney, en Australie, on ne compte pas moins de dix-neuf espèces de serpents, dont *quatre seulement* n'offrent aucun danger pour l'homme.

— Dans le réseau parisien actuel de la compagnie des omnibus, dix-neuf lignes seulement payent leurs dépenses, ou donnent des excédents de recettes sur les dépenses. Vingt-quatre sont en déficit; elles sont pourtant considérées comme étant de première nécessité.

ETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres e nous recevons, et dont certaines sont d'une iture trop mauvaise pour être lues couramnt, nous informons nos correspondants que te communication difficile à lire est écar d'office et sans examen.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Nicolas Delgny, Ekaterinoslaw, Russie. — Il n'existe aucun journal ou revue de comptabilité, mais des traités très bien faits sur ce sujet.

Latour, St-Quentin. - Adressez-vous directement à la librairie Hachette.

Argyr. — A la librairie Maloisse, place de l'Ecole de Medecine.

M. Gauvin, à Varceville. — Le « Manuel de l'horloger », 1 vol. 7 fr. 50.

P. G. à R. — Ces vieux recueils de jurisprudence trouvent difficilement acquéreurs, à très bas prix.

HERNIE BANDAGE BARRÈRE

Adopté par l'Armée. — Ce célèbre appareil peut être consid comme le type le plus moderne de l'appareil herniaire Elastiq sans ressort, il contient toutes les hernies sans la moindre gêne donne immédiatement des résultats merveilleux. *Essai gratuit.* — BARRÈRE, 3, Boulevard du Palais, PARIS. Demander brochure n

C'EST LA CLOTURE

HATEZ-VOUS !!!

POCHETTE 3 FR. SURPRISE

Contenant 3 billets de loterie à UN FRANC, autorisées par arrêtés Ministériels.

Le succès prodigieux de la ***POCHETTE SURPRISE*** est absolument sans précédent dans l'histoire des loteries... Ce succès ininterrompu et toujours progressif s'explique aisément, car ***aucune combinaison n'avait jusqu'à présent offert les avantages de la POCHETTE SURPRISE !*** Ces avantages consistent dans les 3 billets de loterie à un franc, contenus dans la Pochette et dans la surprise immédiate offerte ***gratuitement*** à tout acheteur Ces surprises, constamment renouvelées et toujours agréables, consistent en **Bijoux, Objets d'Art, Montres, Obligations, Bons de Voyages, Bons-Chèques, Articles de Fantaisie et d'utilité,** etc., dont la valeur pour certaines primes atteint jusqu'à **mille francs !...**

Les diverses loteries incorporées dans la ***POCHETTE SURPRISE*** sont celles qui comprennent les lots les plus importants et dont le tirage est très rapproché : **15 Mars prochain.**

L'ensemble des gros lots attribué à chaque pochette est supérieur à

UN MILLION

PAYABLE EN ESPÈCES

De tels avantages sont trop rares, trop immédiats, pour ne pas en profiter. Ils ne se renouvelleront pas!... Profitez donc de l'occasion qui vous est offerte et n'attendez pas le dernier moment pour adresser votre commande si vous voulez être certains d'être servis.

La ***POCHETTE SURPRISE*** est vendue **3 fr.** dans toute la France, chez les banquiers, changeurs, buralistes, libraires, etc Pour recevoir directement envoyer mandat-poste de **3 fr. 20** à M. l'administrateur de la ***POCHETTE SURPRISE,*** 16, rue de Turbigo, ***Paris.*** Lettre recommandée **3 fr. 50.** Etranger **3 fr. 75.**

SERVICE DES PRIMES 16, rue de Turbigo

BULLETIN DE COMMANDE

à envoyer à M. l'Administrateur de la POCHETTE SURPRISE

PARIS — 16, rue de Turbigo, 16 — PARIS

Je soussigné (1) ______________________

demeurant à ______________________

vous prie de lui adresser __________ *Pochettes-Surprises dont je joins le montant, soit* __________ *en* __________ *(2) poste*

Signature

(1) Nom et adresse très lisible.
(2) Bon ou mandat-poste, les timbres-poste ne sont pas reçus en paiement.

MÉFIEZ-VOUS DES CONTREFAÇONS
EXIGEZ LES MOTS : POCHETTE-SURPRISE

14e ANNÉE — N° 7. 10 Centimes 16 FÉVRIER 1908

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA GRANGE EN FEU, par Benjamin RABIER.



LE CAPITAINE. — Voulez-vous m'enlever ça, imprudent !... Vous ne savez pas qu'il est interdit de fumer près d'une grange !

EN PRISON

Nous avons reçu la lettre suivante:

Mon cher Directeur,

Je vous écris l'âme ulcérée. Je suis déshonoré. A l'heure où je trace ces lignes, je suis en train de pourrir sur la paille humide des cachots.

Voici les faits:

Il y a quelque temps, je reçus de l'autorité militaire une convocation pour me présenter à la Place de Paris. Cette missive était rédigée en termes si courtois — me priant de bien vouloir avertir le général commandant la huitième subdivision, en cas d'empêchement; me recommandant de ne pas affranchir ma lettre, etc... etc...; que je ne doutai pas un seul instant qu'il s'agissait pour moi d'une communication avantageuse. « Probablement, me dis-je, il est question de me nommer lieutenant dans la territoriale..., capitaine même, peut-être..., ou colonel... Ou bien encore un poste civil..., sous-secrétaire d'Etat quelconque quelque part... Qui sait? J'ai des titres d'ailleurs pour cet emploi... »

Je mis donc mes plus beaux habits et me dirigeai allègrement du côté des Invalides. Là, je demandai le général commandant la huitième subdivision. L'on m'introduisit aussitôt dans un bureau où deux scribes, dont un caporal, peinaient sur des paperasses administratives.

— Monsieur le général commandant la huitième subdivision, demandai-je poliment en soulevant mon chapeau.

— C'est moi, répondit le caporal en se soulevant à demi sur son fauteuil. C'est moi, ou plutôt je le représente.

— Monsieur le général est, sans doute, empêché. En tout cas, voici une convocation qu'il a bien voulu m'adresser.

Le caporal prit la missive que je lui tendais, y jeta un coup d'œil et aussitôt chercha dans un dossier une haute et large feuille couverte de signatures.

— Ma nomination, pensai-je.

Cependant, l'aimable militaire parcourait le texte des yeux.

— Voici, dit-il enfin... Vous avez deux jours de prison!

Je souris, bienveillant, pour cette anodine plaisanterie. Mais le caporal déjà, continuait, très digne:

— Vous avez deux jours de prison pour manquement à la revue d'appel.

— Non... dis-je, impressionné par son ton nullement badin... c'est sérieux?

— Voyez vous-même.

Je pris la feuille et tous mes doutes s'évanouirent. J'étais bel et bien condamné à deux jours de prison.

— Mais, observai-je... qu'est-ce que c'est que cette revue d'appel... Je n'ai pas été avisé.

— Vous n'aviez pas à être avisé, me fut-il répliqué. Vous n'aviez qu'à lire les affiches. Vous auriez vu que votre classe avait une revue d'appel!

— Quand?

— Le 16 novembre 1906.

— Mon Dieu! pensai-je..., le 16 novembre et c'est aujourd'hui seulement qu'on me punit... Dire que j'aurais pu mourir depuis... et qu'on aurait infligé deux jours de prison à un mort... Et cette idée me fit précisément rappeler que je fus assez malade vers cette époque.

— Caporal, fis-je, j'ai de fortes raisons pour croire qu'au moment où étaient posées ces fameuses affiches, j'étais dans mon lit, incapable de les voir. D'ailleurs, eussé-je été bien portant, je ne peux pas passer mon temps à m'en aller tous les jours rôder autour des mairie et y lire les quelques centaines d'affiches placardées contre les murs afin d'y découvrir si quelque chose m'intéresse...

— Ça ne fait rien, vous devez les lire tout de même.

— C'est que..., je suis très myope.

— Ça ne fait rien.

— Mais, sapristi... Et si je ne savais pas lire?

— Vous devriez les lire tout de même.

— Voyons, caporal, dis-je encore..., est-ce qu'il ne serait pas plus simple de m'avertir personnellement. A chaque instant, il se présente chez moi un gendarme, qui vient changer un fascicule à mon livret militaire... Il en serait venu un de plus... J'habite un beau quartier... près du Bois..., c'est une vraie promenade?...

— Ils n'ont pas toujours le temps.

— Et par la poste?...

— Il y aurait trop de papier à envoyer.

— Et vos affiches..., elles ne sont donc pas en papier? D'ailleurs, remarquez que, pour ne pas m'avoir envoyé un simple mot, vous avez dû m'expédier d'abord la convocation qui m'amène ici, établir cette belle feuille de papier que vous avez entre les mains, correspondre avec le bureau de recrutement du Havre, où je suis affecté, libeller l'ordre de punition que vous allez me remettre... Je ne parle pas des ennuis personnels que vont me causer ces deux jours de prison...

— Oh!... m'interrompit le caporal, ce n'est pas bien douloureux. D'abord, vous ne serez pas seul... Vous êtes quinze cents de cette fournée-ci... et puis vous les ferez à la caserne, et à la caserne de votre choix encore.

— En ce cas, dis-je, j'irai cacher ma honte au loin. Je prends la caserne des Incurables.

— Dans quel quartier se trouve-t-elle?

— A Marseille.

— Ah! non... vous devez choisir une caserne de Paris.

— Alors, que ce soit dans un beau quartier. Je choisis la Pépinière.

— Marchons pour la Pépinière.

Et voilà, mon cher Directeur, comment il se fait que ce soit de la prison que je vous adresse cette lettre. Serai-je encore digne, à ma sortie, de faire partie de votre vaillante phalange de collaborateurs?... Songez que j'ai derrière moi un passé sans tache. J'ai accompli cinq ans de service militaire aux colonies, et ma bonne conduite m'a valu les galons de sous-officier. J'ai fait deux fois vingt-huit jours, une fois treize jours, pendant lesquels j'eus l'honneur d'être porté à l'ordre du jour de ma compagnie. Quant à mon casier judiciaire, vous le savez, il est aussi vierge que l'enfant qui vient de naître... Il a fallu que j'arrive à l'âge de quarante ans pour me voir condamné. Si je ne mérite pas l'indulgence, accordez-moi, du moins, votre pitié et, malgré tout, gardez-moi votre estime.

Croyez, mon cher Directeur, etc...

P.-S. — Afin que vous ne croyiez pas que je vous tire une carotte pour ne pas paraître aux bureaux du *Pêle-Mêle* ces jours-ci, je vous envoie ci-joint l'ordre de punition qui me concerne.

Etienne Jolicler.

Note de la rédaction. — Ci-dessous le facsimile de l'ordre de punition que nous avons reçu, en effet. Nous nous bornerons à faire remarquer à nos lecteurs le *Nota* qui se trouve en bas et à gauche dudit ordre et dans dans lequel il est dit: « *Les frais de route (aller et retour) sont payés par les soins du corps dans lequel le dénommé ci-dessus subit sa punition.* »

N'est-il pas scandaleux, qu'à l'heure où nos finances sont dans une période de crise aigre, le budget de la guerre se trouve encore grevé de frais de déplacements qu'il serait cependant si logique de laisser à la charge des criminels qui ont manqué leur revue d'appel?

---

3 CORPS D'ARMÉE — Bureau de Recrutement du Havre — Modèle n° 42. Art. 156 de l'Instruction ministérielle du 28 décembre 1895.

CLASSE DE 1886

ORDRE DE PUNITION (1)

N° matle du Recrutement: 254 2m/1887

N° du Contrôle spécial: 40

Corps d'affectation: 24e régt d'Infanterie

Par ordre du Ministre de la guerre, il est prescrit au nommé Jolicler Etienne résidant à Paris, canton d 16e arrt département d la Seine, de se rendre le 25 et 26 9bre 1907, au 28e Infie, caserne de la Pépinière, à 5 heures précises du soir, pour y subir une punition de 2 jours de prison, infligée par M. le Général Ct la 8me Subdivision pour manquement à la revue d'appel

Tout retard non justifié qu'apporterait le nommé Jolicler à l'exécution du présent ordre, le mettrait dans le cas d'être mené sous l'escorte de la gendarmerie et poursuivi conformément aux prescriptions de la loi.

Le présent ordre donne droit au prix réduit sur les voies ferrées (aller et retour).

Au Havre, le 24 Août 1907

Le Commandant du Bureau de Recrutement,

Nota. — Les frais de route (aller et retour) sont payés par les soins du corps dans lequel le dénommé ci-dessus subit sa punition.

(1) A détacher et à remettre à l'homme.

Pêle-Mêle Causette

[Dans une page bien suggestive, qu'on [tr]ouvera plus loin, Radiguet nous montre [c]e qu'on pourrait appeler la « spirale so[ci]ale ».

C'est une sorte de problème sans issue [e]t qui déconcerte celui qui l'envisage.

En effet, les diverses classes de la so[ci]été sont tributaires les unes des autres. [E]lles forment un circuit fermé, dans le[q]uel A est le client de B, qui lui-même se [f]ournit chez C, lequel achète ce que [p]roduit A.

Un nouvel impôt vient frapper A, met[to]ns qu'il soit de cent francs.

A, voyant ses frais généraux augmen[te]r, majore d'autant ses prix. Les cent [fr]ancs retombent alors sur B, qui les ré[c]upère sur C. Celui-ci augmente ses prix [e]n proportion, et, de ce fait, A subit une [n]ouvelle charge de cent francs, soit deux [ce]nts francs déjà.

Il opère comme il l'a déjà fait et voilà [u]ne nouvelle hausse de cent francs qui [fa]it le tour du circuit pour, finalement, lui [re]venir, portant ainsi ses charges à [tr]ois cents francs.

Comme il n'y a aucune raison logique [p]our que cela s'arrête, ce petit jeu doit [co]ntinuer éternellement, et les prix de [to]utes choses subiront un mouvement [as]censionnel interminable.

Si encore une classe de la société trou[va]it un avantage à cette hausse perpé[tu]elle, mais tout étant relatif, le bien-être augmente pas pour cela.

Les salaires seront toujours plus [gr]ands, mais comme tout le reste sera en [ra]pport, il faudra plus d'argent pour vi[vr]e et rien ne sera changé.

Les rhéteurs verbeux, les fauteurs de [gr]èves, qui veulent voir, dans l'élévation [de]s salaires, la solution de la question so[ci]ale, ne se font certes pas d'illusions à [ce] sujet.

Ils se doutent bien qu'une grève gé[né]rale, qui aboutirait à un relèvement de [to]us les appointements ne serait que de [la] poudre aux yeux, qu'une simple pa[ra]de.

Un ouvrier pourrait gagner dix fois [pl]us. A quoi cela lui servirait-il, s'il était [ob]ligé de dépenser, pour subsister, dix [fo]is autant que par le passé?

Plus d'un fougueux orateur sait à [qu]oi s'en tenir à ce sujet, mais les pro[bl]èmes sociaux sont délicats et comp[l]exes. Il est plus commode d'entretenir [le] peuple dans un facile malentendu, [qu]e de l'éclairer et de l'amener à raison[ne]r.

Certes, l'effort de l'humanité doit ten[dr]e vers une amélioration constante du [bi]en-être de l'homme.

Mais cette amélioration est indépen[da]nte de la cote des salaires. Elle réside [da]ns des dispositions administratives, [da]ns des mesures de prévoyance et de [so]lidarité, dans l'établissement de ser[vi]ces publics désintéressés, dans une con[ce]ption nouvelle du droit à la vie de l'in[di]vidu, à sa naissance et jusqu'à sa mort.

Ce sont là théorèmes ardus et trop [ab]straits pour servir de plate-forme élec[to]rale.

Combien plus simple il est de promettre à chacun qu'il gagnera beaucoup d'argent, en ayant soin de lui taire que cela ne l'avancera à rien.

Notre civilisation n'est pas assez mûre encore pour traiter ces questions scientifiquement et pour en écarter le mirage et le bluff.

Nous y viendrons, cependant, et, pour cela, des œuvres de bon sens, comme la page de Radiguet, ne sont certes pas inutiles.

Fred ISLY.



UN TEMPS DE CHIEN

— Mon brave homme, on n'a pas mis les bottines de Toutou pour sortir et voilà qu'il se met à tomber de la neige. Voudriez-vous être assez bon de le porter jusqu'à la maison pour qu'il ne se mouille pas les pattes?

POINDINTERROSSERIE

On sait qu'il ne fait pas bon lutiner Poindinterro. Grolard en a fait récemment l'expérience.

C'était dans la salle à manger d'un grand hôtel de la Côte-d'Azur.

La table d'hôte s'achevait. Poindinterro, un peu pressé ce jour-là, se leva de table et se dirigea vers la porte.

Il s'entendit appeler soudain et se retourna. C'était Grolard qui, assis encore, lui faisait signe d'approcher.

Poindinterro retraversa la salle et se rendit à l'appel de Grolard:

— Pardonnez-moi, fit celui-ci, à voix basse, de vous avoir dérangé, mais vous êtes un personnage très remarqué, et j'ai voulu montrer à tout le monde que j'ai l'avantage de vous connaître.

Poindinterro se serra les lèvres, trouvant le procédé par trop sans-gêne.

Son premier mouvement fut de tourner le dos à l'importun, mais il préféra se venger sur le champ. Aussi, toute l'assistance put-elle l'entendre prononcer d'une voix forte les paroles suivantes:

— Non, monsieur, je ne vous prêterai pas cinq louis, j'attendrai, pour cela, que vous m'ayez remboursé ce que vous me devez depuis six mois.

Là-dessus, Poindinterro pivota sur ses talons et partit.

Jamais, depuis ce jour, Grolard ne l'a plus rappelé quand il l'a vu sortir.

PUNITION TÉLÉPHONIQUE

Durand est doué d'une certaine corpulence qui parfois lui joue des tours.

Comme il courait l'autre jour après un omnibus dont le conducteur tardait à tirer le cordon, il fut bousculé par une voiture à bras et roula sur le pavé.

L'accident n'eut d'autre conséquence que de le couvrir de poussière. Comme il se livrait au laborieux effort de se remettre sur ses jambes, Bonbec, un de ses amis, vint à passer.

— Tiens! mais c'est Durand! fit Bonbec.

Et sans songer à venir à son aide, il interrogea avec volubilité:

— Comment se fait-il que je te trouve dans cette position? D'où viens-tu donc? Où vas-tu?

Durand, furieux de ce manque de serviabilité, ne répondit pas.

Ayant réussi à retrouver son équilibre normal, il s'éloigna, feignant d'ignorer la présence de son ami.

Bonbec reprit son chemin et rentra chez lui.

Vers minuit Bonbec, qui dormait à poings fermés fut réveillé en sursaut, par le carillon du téléphone.

Il se leva en maugréant et courut à l'appareil.

— Allo, fit-il, qu'y a-t-il?

— C'est moi, fit une voix qu'il reconnut pour celle de Durand.

— Toi! Qu'est-ce qui te prend de me réveiller à cette heure indue?

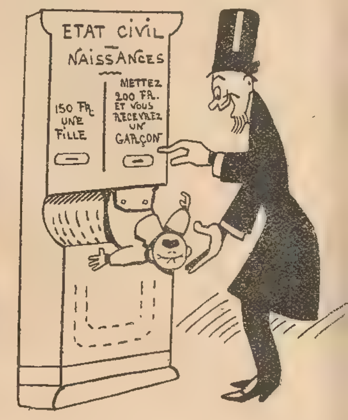
— Je m'aperçois, répondit Durand, d'une voix pleine de malice, que j'ai oublié, cet après-midi, de répondre à tes questions. J'étais par terre, parce que j'ai été renversé. Je venais des Batignolles et j'allais à Passy.

LE PROGRÈS

— Avec le progrès, la vie sera simplifiée .. Tout sera remplacé par des distributeurs automatiques qui fourniront, et mieux que jadis, ce qu'on désire... Exemple :









Même les communications seront automatiques. Mais comme il se trouvera, malgré tout, des gens pour regretter les anciennes demoiselles du téléphones, on pourra, moyennant un léger supplément, s'offrir l'illusion de leur présence.

Courrier Pêle-Mêle

Académie

Pour M. Fred Isly.

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur Fred Isly, dont je lis, toutes les semaines, avec intérêt, les chroniques pleines de considérations si justes, aborde, cette fois, l'Académie française. Je ne dirai pas que M. Fred Isly l'attaque à fond de train, non, il y met une certaine circonspection si pleine de réserve ironique qu'à l'égard d'une personne aussi vénérable, cela constitue presque un acte de véhémente hostilité. Eh bien! moi aussi j'ai pensé ce que dit M. Fred Isly, et puis, comment cela se fit-il? je n'en sais rien, mais petit à petit j'en suis venu à ne plus le penser. On a comme cela des idées qui tournent. Je ne me chargerai pas de prendre la défense de l'Académie, je suis, pour cela, un avocat de trop mince envergure, je m'arrête seulement à l'objection d'inutilité que M. Fred Isly lui décoche; je ne veux même pas la combattre, cette objection; vous voyez que je ne suis pas du tout d'humeur agressive, je me contenterai de présenter une simple comparaison: Qu'est-ce que l'on met au fond du navire pour lui conserver son équilibre et le maintenir bien assis sur l'eau? du lest, n'est-ce pas? Ce lest peut se composer de sacs de sable, de pierres ou de toutes sortes de matériaux les plus quelconques. En lui-même, ce lest peut être considéré comme de l'inutilité la plus absolue, et pourtant son rôle, dans la sécurité du bâtiment, est incontestablement de première importance. Voilà ma comparaison. Dieu me garde de la pousser trop loin et de faire un rapprochement entre ce lest sans valeur et les membres de l'Académie, pour la plupart desquels je professe la plus grande considération; je veux simplement appuyer sur cette idée, que dans sa soi-disant inutilité, l'Académie, par le poids de son prestige, tout déclinant qu'il est, maintient le vaisseau en équilibre. Le vaisseau, c'est cette pauvre littérature, ballotée par tous les vents contraires et que tant d'étranges novateurs risquent tous les jours de précipiter sur les écueils. Voilà la simple observation que je désirais faire à propos de la causette de M. Fred Isly; je suis sûr que votre collaborateur reconnaîtra que ma comparaison a quelque justesse.

Recevez, etc...

GÉNIAUD (St-Mandé).



OH! CES MARIS!

ELLE. — Je me demande si ce mendiant est vraiment aveugle? Quand je lui ai donné deux sous, il m'a dit: « Merci! belle demoiselle! »

LUI. — Oui, oui... il est aveugle!

Le courage

Monsieur le Directeur,

Dans une pièce, que votre collaborateur Fred Isly a fait représenter au théâtre des Mathurins et qui a pour titre *L'Aiguillon*, il soulève plusieurs questions intéressantes, entre autres celle-ci:

Qu'est-ce que le courage?

Le personnage de l'*Aiguillon* soutient que le courage, dans le sens habituel de ce mot, n'est qu'une sorte d'inconscience, que l'ignorance du danger.

Pour lui, le qualificatif *courageux* ne peut s'appliquer qu'à l'individu qui affronte un péril, malgré l'émotion que celui-ci cause.

Pour illustrer sa théorie il cite l'exem d'un homme qui a une sainte horreur de l'e

Néanmoins pour sauver son chien, que courant emporte, celui-ci n'hésite pas à s' barquer dans une frêle périssoire et, tr blant d'effroi, il vole au secours de la b en passe de périr. Voilà, ajoute le na teur, ce qu'on peut appeler un acte de coura

L'ami auquel il relate l'incident hausse épaules et rétorque:

— D'après toi, il n'y a donc que les peur qui peuvent avoir du courage!

Il me semble intéressant d'avoir, sur sujet, l'avis de vos lecteurs.

Le mot *courage* est d'usage si fréq qu'il semble étrange qu'on puisse disc sur sa signification exacte.

Certains de vos correspondants pourrai ils nous citer quelques actes qui, à leur a constituent de véritables actes de coura

Et M. Fred Isly, l'auteur de l'*Aiguil* ne voudra-t-il pas nous dire quelle est



BUT MANQUE

Le Gendre. — Voilà un sport qui ne m'amuse guère, mais qui me tiendra à une bonne distance des caresses de belle-maman.

— Bonjour, belle-maman!
— Bonjour, Gaston! mais pourquoi restez vous si loin.?.



— Ah! je savais bien que vous ne résisteriez pas...



...au désir de m'embrasser!

opinion personnelle sur la théorie qu'il prête a son personnage?
Recevez. etc.

J. Liserel.

****

Questions interpêlemêlistes

Quelle est la plus haute maison du monde? Quel nombre d'étages a-t-elle et quel nombre le personnes contient-elle?

C. C.

Le métronome est, d'après l'Académie, une petite machine à pendule, dont on se sert pour régler la mesure d'un morceau de musique.
Quel est le calcul que je dois faire pour savoir ce que représente, comme durée, telle longueur de pendule?
Par exemple: J'ai sous les yeux un morceau de cent-vingt mesures à quatre temps, combien de minutes et secondes durera l'exécution de ce morceau, la noire étant marquée à quatre-vingts au métronome?

De Rochefort.

Une personne donne à un agent de change un ordre d'achat. A-t-elle le droit d'exiger que l'agent de change justifie, par sa comptabilité ou de tout autre façon, que le prix qui lui est coté est sincère?

Dubal.

Une rente viagère peut-elle être rendue incessible et insaisissable?

Edgard Jeannot.

Un connaisseur du beau sexe

— Y a-t-il indiscrétion à vous poser une question, mon cher Lamalice?
— Posez toujours.
— Votre femme est aux eaux?
— Parfaitement!
— Pourquoi, au lieu de lui envoyer une bonne somme d'argent d'un seul coup, lui envoyez-vous si souvent des mandats de trente-neuf francs?
— Parce que le prix du billet de chemin de fer est de quarante francs.
— Quel rapport y a-t-il?
— De cette façon, je suis sûr qu'elle ne reviendra pas à l'improviste.

Cela suffit

Deux buveurs causaient de la fortune de Rockfeller, le milliardaire américain bien connu. Pour donner une idée de l'immensité de ses revenus, l'un dit à l'autre:
— Sais-tu que toutes les fois que cette horloge fait tic-tac, Rockfeller gagne vingt-cinq mille francs?
— Pas possible! fait l'autre.
— Je t'assure que si!
— Alors, arrêtons l'horloge!

MODERNISME

On ne dit plus: « Atteler la charrue devant les bœufs ». C'est vieux jeu. On dit, maintenant: « Mettre l'odeur devant l'automobile ».

Les trois Factures

La dame moderne à sa modiste:
— Faites-moi trois factures. Une de trente francs, prix de mon chapeau, une de vingt francs, pour mon mari, et une autre de cinquante, pour mes amies.



DESINTERESSEMENT

Le grand chirurgien Tranchelard vient de faire une opération sensationnelle.

— Ça va en boucher un coin aux journaux! Je crois que je viens de faire preuve d'un beau désintéressement professionnel: j'ai oublié mes honoraires dans le ventre de mon malade!



MAL TOMBE

— C'est une somnambule à qui je voulais demander quelque chose, qui me répond: « Monsieur, pour connaître une chose vous concernant, vous n'avez qu'à m'envoyer une mèche de vos cheveux. »

— Et que voulais-tu lui demander?

— Si ma calvitie guérirait un jour!

COMPENSATION

Legourmet ayant soigneusement détaché une huître de sa coquille, et l'ayant aspergée de citron, la porta à sa bouche.

Aussitôt, il fit une grimace. Le mollusque manquait un peu de fraîcheur.

Il renouvela l'expérience avec une nouvelle huître. Le résultat fut le même.

Alors, avec un certain courroux, il laissa tomber sa fourchette sur la table et appela le garçon.

Celui-ci s'empressa d'accourir:

— Garçon! dit le client, vous m'avez servi des huîtres qui ne sont pas fraîches!

Le garçon ne manifesta aucun étonnement.

— Je sais, fit-il en souriant. Et il ajouta:

— Monsieur a dû remarquer, qu'en revanche on lui en a donné quinze pour douze.



— Encore le coup du père François.

— C'est bien la centième fois que je le vois.

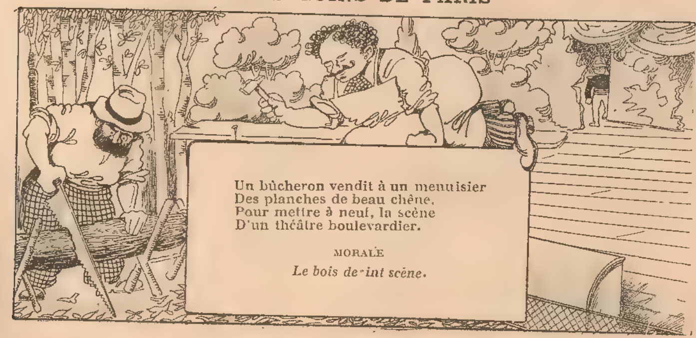
— Et dire que les gens ne nous croient pas, quand on leur dit que notre métier est monotone.



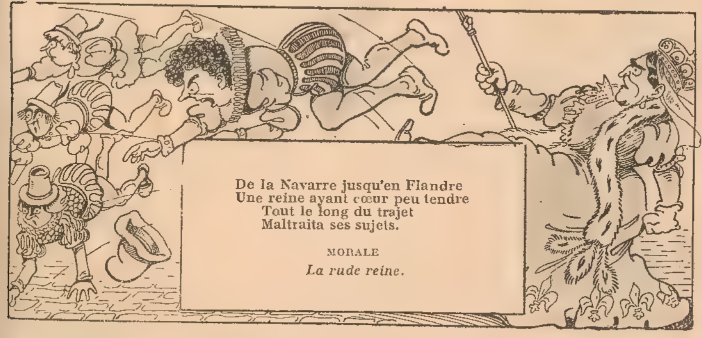
EN CHEMIN DE FER

— Ah! Madame, je vous plaignais d'être à côté de ce voyageur!... Il était temps qu'il descendit, avec son paquet... C'est si désagréable cette odeur de fromage!...

PETITS COINS DE PARIS







Les trottoirs de Paris

Les premiers trottoirs furent établis à Paris, rue de l'Odéon, vers 1781, en remplacement des *revers pavés* qui existaient auparavant; les rues Louvois et Le Péletier, s'en virent doter quelques années plus tard, à l'instigation de J. de Laborde; enfin les autres voies de la capitale en furent munies par M. de Chabrol, le véritable promoteur de cette sauvegarde des piétons et des boutiques, car ces petites voies supérieures au niveau de la chaussée eurent, avant tout, pour but de préserver les devantures contre les attaques involontaires des différents véhicules.

Mais la boutique, défendue contre la voiture, ne tarda pas à attaquer le piéton; l'étalage, d'abord timidement, déborda du magasin, puis, s'enhardissant, envahit bientôt le trottoir, nécessitant ainsi un nombre de règlements, dont le dernier en date — il remonte à deux ans — n'est qu'un *modus vivendi*, un moyen terme qui, ayant pour but de ne froisser personne, mécontente tout le monde.

En principe, le terrain concédé pour les étalages ne doit pas dépasser deux mètres, ou, s'il les dépasse, sa longueur ne doit pas être supérieure au tiers de celle du trottoir. Cette largeur est mesurée à partir de la façade, déduction faite, en les voies plantées d'arbres, de l'espace compris entre la bordure du trottoir et la ligne des troncs.

Les étalages de journaux ou de fleurs, devant les kiosques, ne doivent pas dépasser 1m 50 de long sur 0m 80 de large. C'est par pure tolérance que les limonadiers, par exemple, peuvent empiéter davantage aux jours de fêtes publiques. Tolérance encore, les arbustes, paniers d'huîtres ou d'escargots dont s'agrémentent les devantures de nombreux restaurateurs.

Par contre, tout commerçant, quel qu'il soit, doit s'abstenir de faire son étalage, lorsque l'administration, par mesure d'ordre, ou pour toute autre raison, juge à propos de le lui interdire. Aucune marchandise susceptible de salir ou d'incommoder le passant par son odeur ne doit être exposée. Aux environs des Halles, la partie du trottoir concédée doit rester libre jusqu'à neuf heures du matin. Le prolongement des étalages au devant d'une boutique voisine, non occupée, fait l'objet d'une autorisation spéciale. A l'heure du soir fixée pour leur rentrée, tout doit disparaître, marchandises et supports, jusqu'au lendemain matin. Enfin, en aucun cas, l'étalagiste n'est fondé à réclamer une indemnité pour dommages causés involontairement.

Cependant, comme bien l'on pense, cette faculté qu'ont les commerçants parisiens d'agrandir leurs boutiques aux dépens du trottoir, est l'objet d'une taxe. Cette taxe varie selon les quartiers, partant de un pour aller jusqu'à soixante-quinze francs au mètre carré; ce dernier chiffre applicable, il est vrai, seulement à la partie des grands boulevards comprise entre la Madeleine et le boulevard St-Denis, à la place de l'Opéra et à la rue de la Paix.

Le produit de cette taxe, auquel viennent s'ajouter: le prix de la concession des chaises et des châlets de nécessité, les 478 francs de chaque kiosque à journaux et les 125.000 francs des colonnes Morris, forme, à la fin de chaque année, un total non négligeable.

Les décrotteurs, commissionnaires, marchands de glaces, de gâteaux, de lait et de café, de soupes, de bonbons et d'oranges, seuls ne paient rien ou à peu près rien; exonérés, soit à titre de secours, soit en vertu de décisions préfectorales gracieuses. Il en est de même pour les petites baraques qui encombrent les boulevards à l'entour du premier de l'An.

Tel est, en résumé, le règlement des concessions sur la voie publique.

W. C.

Sur les instances du docteur, Mistress Malwel se résignait enfin à abandonner, pendant cinq semaines, son petit cottage de Malborough-Road, pour aller à Vichy, soigner son foie malade.

Ayant horreur des hôtels français, où le peuple le plus spirituel de la terre, toujours trop gai, trop content, fait fi de cette respectabilité compassée chère aux Anglais, Mistress Malwel s'en ouvrit à son vieil ami le major Mac Ka-Wet

Pour en avoir jadis usé lui-même, le major lui vanta les avantages qu'offre aux étrangers, ennemis du bruit, la location, pour la saison, d'appartements privés chez les indigènes vichyssois. En surplus, il lui indiquait l'adresse d'une brave femme, hôtelière par occasion, qui se ferait, sans doute, un plaisir d'accueillir chez elle la Mistress quinquagénaire.

L'Anglaise écrivit donc à Mme veuve Dumont, à Vichy, pour lui témoigner son désir. Après lui avoir demandé son prix, ainsi que la description de l'appartement disponible, elle ajoutait un long post-scriptum. Dans celui-ci, Mistress Malwel, en Anglaise pratique, insistait pour savoir si les *W.-C.* n'étaient pas trop éloignés de l'appartement qu'on aurait à lui offrir.

A la réception de cette lettre, l'excellente Mme veuve Dumont fut perplexe. Le post-scriptum l'intriguait.

Que signifiaient ces initiales *W.-C.*?

Elle réfléchit longuement, puis, désespérant de trouver la clef de l'énigme, elle en parla à son neveu, un aimable jeune homme qui cultivait volontiers la fumisterie.

Quelques bribes de la langue de Sheakespeare, butinées sur les bancs du collège, lui permirent de répondre, avec toute l'assurance que comportait la question:

—*W.-C.*? Bien simple! Cela signifie: *Wichy church* (église de Vichy) Votre correspondante vous demande, chère tante, où se trouve le temple

— Fort bien! En ce cas, l'Anglaise pouvait être rassurée!

Et la bonne Mme Dumont répondit immédiatement à Mistress Malwel une lettre fort engageante, qui se terminait ainsi:

« Quant à la *W.-C.*, elle se trouve à dix minutes de la maison; mais je tiens à vous prévenir qu'elle n'est ouverte que le dimanche et que vu la grande affluence du public et l'exiguïté du local, il est prudent de s'y rendre de grand matin pour y trouver une place. »

Indignée, Mistress Malwel choisit une autre ville d'eaux.

Jean Rosnil.

Les goûts changent avec l'âge, ou Vingt ans après



Jusqu'à un certain âge, on répète avec dédain qu'on n'a pas d'auto, parce que ça sent mauvais.



Les goûts, paraît-il, changent avec l'âge.



Les jeunes musiciens crient bien haut qu'ils ne veulent pas être joués à l'Opéra, parce qu'on y chante faux, et les jeunes auteurs ne veulent pas entendre parler de la Comédie-Française parce qu'on y radote...



Quelques-uns ont changé d'avis.



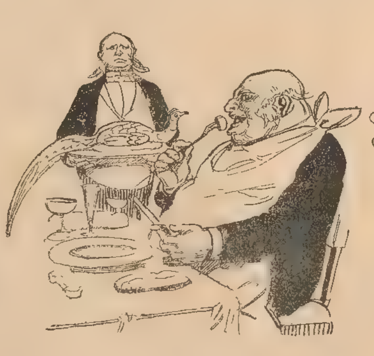
Que de peintres ont déclaré, en parlant du Salon ou des Salons, que ces exhibitions les écœuraient, autant par leur abondance et leur multiplicité que par leur manque d'intérêt...



...et qui ont vu leur opinion évoluer?



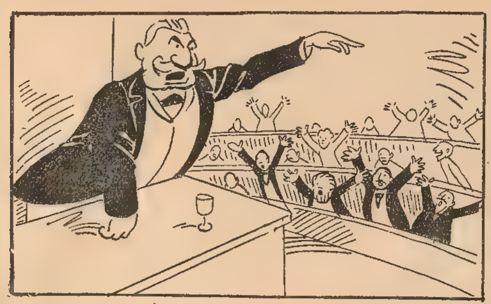
Tel qui affirmait que le médecin lui défendait une nourriture échauffante...



S'est vu, plus tard, en mesure de s'infliger un démenti.

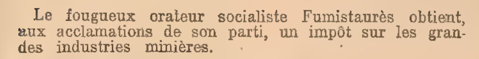


Que de bons bourgeois racontaient, à qui voulait les entendre, qu'ils n'allaient pas à Nice, parce que Nice est un *bluff* et qu'il y fait plus froid qu'à Paris... et qui, maintenant, racontent le contraire, depuis que leur neveu leur procure des permis de presse en chemin de fer?





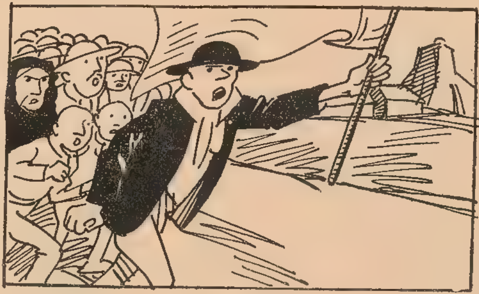
L'INSOLUBLE PROBLEME


Le fougueux orateur socialiste Fumistaurès obtient, aux acclamations de son parti, un impôt sur les grandes industries minières.

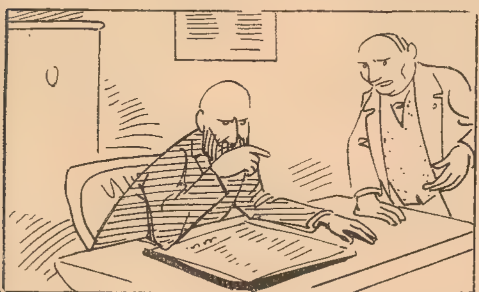
Le directeur des mines de Carmolens, voyant augmenter de ce fait ses frais généraux, se voit contraint de majorer le prix du charbon.



Tous les fournisseurs de la ville, obligés de payer leur combustible plus cher, sont dans l'obligation d'augmenter le prix de leurs denrées.



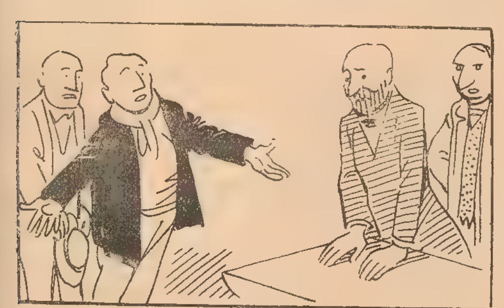
Les ouvriers mineurs contraints de payer plus cher leur subsistance, se voient dans la nécessité de faire grève, pour obtenir un relèvement des salaires.



Leurs justes revendications sont accueillies par le directeur des mines, et le travail reprend. Mais l'augmentation des salaires impose une hausse du charbon.



Les négociants de la ville, en présence de cette augmentation, majorent leurs prix, et les ouvriers de la mine payent plus cher leurs denrées.



Ils exposent leurs justes revendications au directeur, lequel leur accorde aussitôt un salaire plus élevé.



Le charbon augmente de nouveau, les vivres aussi, et... et la roue de la hausse continue à tourner, sans donner satisfaction à personne.

DE NOS LECTEURS

Badinguet?

Demandez à un Français de n'importe quelle classe tant soit peu instruit des menus faits de notre histoire anecdotique:

Qui est-ce, Badinguet? Il vous répondra sans hésiter: c'est le maçon qui facilita la fuite du prince Louis Bonaparte, interné au fort de Ham, en lui prêtant ses vêtements de travail.

Légende! répondrai-je à mon tour. Légende! que le temps couvrit de l'estampille des choses authentiques.

Mme Carette, dans ses *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, raconte:

« J'ai entendu de l'Empereur lui même, qui la narrait volontiers, tous les détails de son évasion. Le maçon qui avait cédé ses vêtements à l'Empereur, pour favoriser son évasion, se nommait Badinguet. C'était un ouvrier élevé par son père, soldat de la Grande armée, dans le culte de la légende napoléonienne.

— *On ne m'offense pas en m'appelant Badinguet*, disait l'Empereur en souriant, *ce n'est pas un nom de prince, mais c'est le nom d'un homme qui m'a rendu un fier service.* »

Or, il suffit de lire les détails du procès intenté, deux mois après, aux fauteurs de l'évasion, pour voir que l'assertion de Mme Carette est toute fantaisiste, car les débats ne mentionnent aucun individu du nom de Badinguet.

Les vrais, les seuls libérateurs du prince furent, à n'en plus douter, Conneau, son médecin, et Thelin, son valet de chambre.

Ces deux hommes, d'un dévouement à toute épreuve, achetèrent, à Ham, chez une femme Bourbillon, née Flore Camus, une blouse et une casquette de maçon, qu'ils salirent au préalable, afin de leur donner un aspect propre à faire illusion, puis ils les firent tenir au prisonnier par un des maçons employés à la réfection du château-fort.

Dix-huit ans après la fameuse évasion, le 17 août 1874, Auguste Vacquerie la contait dans le *Rappel*, où il est loisible à chacun de la retrouver.

Je passe les préléminaires, et j'arrête tout de suite à la partie qui nous intéresse:

« ...Les maçons écartés, restaient deux gardiens à demeure au bas de l'escalier. Le domestique fit semblant d'avoir un mot à dire à l'un d'eux et réussit à lui faire tourner le dos un moment. Quant à l'autre, qui s'appelait Dupin, le prince lui dirigea le bout de la planche, qu'il portait sur l'épaule, en plein vers la tête, et Dupin se retira vivement, ne voyant que son péril. En passant devant la première sentinelle, le faux ouvrier laissa tomber sa pipe, un prétexte pour se baisser et cacher son visage. Il lui fallut encore traverser un groupe de soldats, l'officier de garde, l'officier du génie et l'entrepreneur des travaux; personne ne le reconnut.

« Un sergent, seul, eut comme un vague instinct et le regarda fixement; le prince fit ce qu'il avait fait à Dupin, et le sergent se détourna pour ne pas être éborgné.

« Entre les deux ponts levis, le faux maçon en vit venir deux vrais. Il fit l'homme fatigué et changea sa planche d'épaule.

Mais il l'examinaient. A quelques pas, l'un d'eux dit: « Mais c'est Berthon! »

C'est cette ressemblance plus ou moins exacte, avec un maçon du nom de Berthon, qui sauva définitivement le prince.

La sentinelle qui facilita le passage au prince Louis dut subir, de ce fait une punition. Devenu empereur, l'ex-prisonnier du fort de Ham lui accorda une petite pension.

Au fond, Napoléon III était-il si flatté que ses courtisans voulaient bien le dire, de s'entendre surnommer Badinguet?

Alors, pourquoi s'avisa-t- d'interdire la reprise d'une pièce du Palais-Royal, intitulée *Madame Camus et sa Demoiselle*, dans laquelle se trouvait un personnage portant le nom du problématique maçon?

Ce dit maçon liquidé, quelle serait la véritable origine du sobriquet, historique et populaire, de l'homme de Décembre?

L'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* qui, jadis, s'est longuement occupé de la question, affirma que ce nom de Badingue[t] existait bien avant 1846. C'est le spirituel Gavarni qui l'aurait créé de toutes pièces pour un de ses dessins du *Charivari*, et, dans son esprit, il aurait été à peu près l'équivalen[t] de Lambert ou de Falempin.

En consultant l'album de Gavarni, *Les Etudiants*, on verra que Badinguet est le type du bambocheur. Donc, rien d'étonnant à c[e] qu'il ait été appliqué au fils de la reine Hortense, dont la jeunesse ne fut pas précisément un modèle de tempérance et d'austérité.



DUPOIVROT — C'est ma veine, j'ai un excellent cigare et pas de feu, mais voilà un particulier qui m'a l'air de posséder une braise sérieuse.

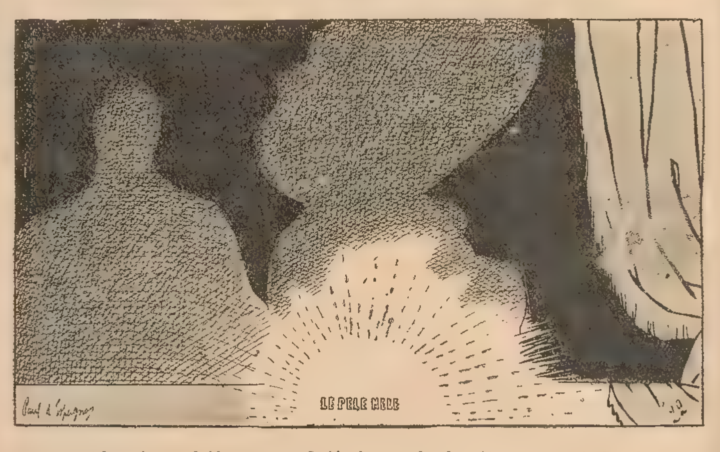


— Un peu de feu, s. v. p.



LE LUXE A BON MARCHE

— Les diamants, c'est très cher! s'est dit cette dame. Aussi a-t-elle fait monter les siens en dix lettres de l'alphabet.



Et le soir au théâtre, quand s'éteignent les lumières, on voit flamboyer en lettres rutilantes le nom du *Pêle-Mêle*.

Grâce à cette publicité payée, les diamants reviennent à un prix raisonnable.

Ingénieuse évasion

Ce n'est pas un conte, mais une histoire vraie qui fut contée jadis par M. George Grisier.

Un prélat italien, monsignor Cenatiempo, avait été incarcéré en attendant d'être jugé pour une grave affaire d'Etat.

Ses gardiens le surveillaient par ordre très étroitement, et nul autre que son avocat n'avait accès auprès de lui. Or, cet avocat était son ami intime, et, dès sa première visite, il projeta son évasion.

Mais la chose était rien moins que facile, le geôlier, chargé spécialement de la garde du prisonnier, ne le quittant pour ainsi dire jamais et lui faisant subir, en outre, toutes sortes de vexations, dans l'espoir d'un avancement ou pour le moins d'une gratification.

Une seule faveur avait été accordée au prélat sous les verrous, faveur qu'on ne refuse jamais aux prisonniers de marque: il pouvait faire venir ses repas du dehors, mais une fois par jour seulement.

Donc, tous les matins, un commissionnaire, taillé en hercule, apportait, dans la prison, un grand panier cylindrique contenant le déjeuner et le dîner du captif.

Ce panier était minutieusement visité à l'entrée et à la sortie, mais comme il ne contenait jamais rien de suspect, le geôlier finit par renoncer à cette inspection.

Le porteur, accompagné du cerbère, pénétrait dans la cellule, passait le panier à Cenatiempo, et restait dehors à causer, pendant que le prélat se servait, puis il reprenait cette malle en osier chargée des assiettes et des bouteilles vides de la veille, et repartait.

Ce manège durait depuis un mois déjà quand, un soir, en ouvrant la porte de la cellule, le geôlier poussa un juron terrible: son prisonnier avait pris la clé des champs. Mais comment s'était-il évadé? aucun barreau n'était descellé, et nulle trappe ne se dissimulait parmi les carreaux de la cellule.

Le geôlier n'était pas éloigné de croire à quelque tour de sorcellerie. L'explication était plus simple: le jour fixé pour son évasion, le prélat, petit et maigre, s'était débarrassé de ses vêtements, ne gardant qu'un mince caleçon, puis il s'était fourré dans le panier aux provisions où il se tenait plié en deux, dans une posture très incommode.

Au dehors, une chaise de poste attendait: Cenatiempo s'y dissimula, et, fouette cocher! quelques heures plus tard il passait la frontière, hors de l'atteinte de ses ennemis.

Son premier soin, une fois en sûreté, fut de publier une brochure contenant et sa défense, et tous les incidents relatifs à sa captivité.

Il avait eu vivement à se plaindre de son gardien. Or, mentionner ses brutalités, c'était lui procurer de l'avancement. Rusé comme un Italien, Cenatiempo fit le plus grand éloge de ce butor, parla de sa bonté, des adoucissements qu'il lui procurait, enfin, il insinua que, s'il avait pu s'échapper, c'était un peu grâce à la complicité de ce geôlier, qui avait fermé les yeux.

La brochure tomba entre les mains du chef de la police, et son premier acte fut de révoquer le prétendu complaisant gardien, sans même vouloir entendre sa protestation.

LE TRICHEUR

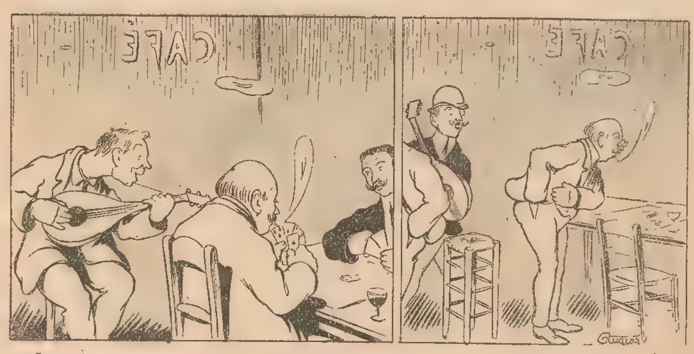


Un joueur de mandoline indique par une chanson la marche du jeu à son ami.

L'amour est menteur,
Garde ton cœur.
(Garde ton cœur, Madeleine.)



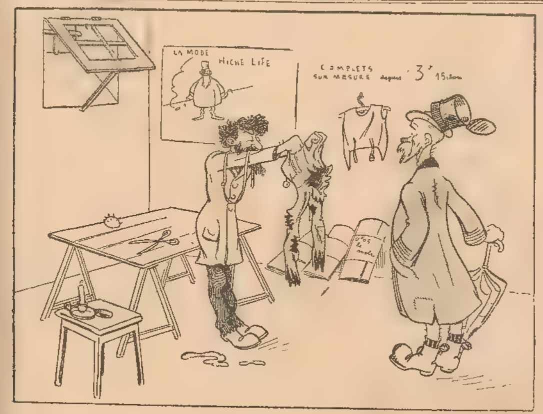
...Dame de pique sois favorable...
(La Dame de Pique.)



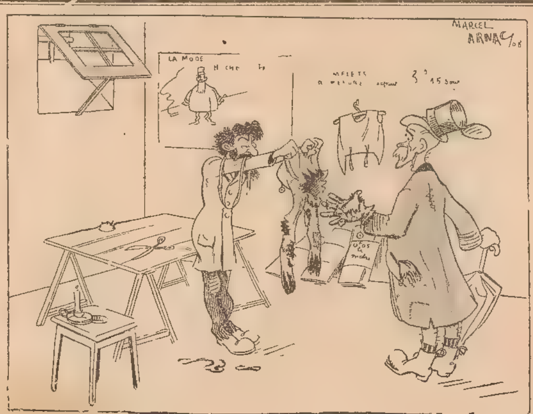
Le roi s'amuse...
(Rigoletto.)
Portons gaîment l'as de carreau...
(Chanson de route.)

— Sapristi! avec cet animal-là je ne peux jamais gagner!

LES LOCUTIONS PROVERBIALES



— En voilà un qui vous ira comme...



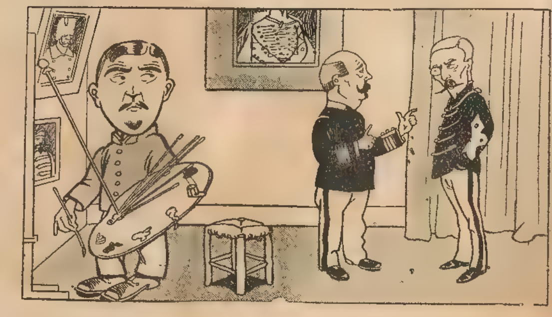
...un gant!



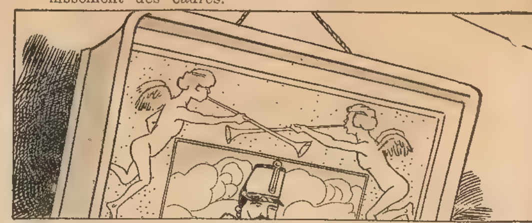
LES COMPLEMENTAIRES

LE PROFESSEUR. — Le rouge est le complément du vert et éclate d'autant plus qu'il se trouve à côté de cette dernière couleur.

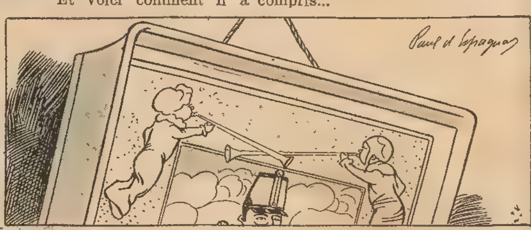
LE JEUNE TOTO. — Je comprends maintenant pourquoi le nez de papa paraît si rouge lorsqu'il boit un apéritif vert!



Le soldat-peintre Boireau, travaillant chez son colonel entendit que celui-ci désirait ardemment le rajeunissement des cadres.



Et voici comment il a compris...



...ledit rajeunissement!

Pêle-Mêle Connaissances

— Les Allemands ont construit des pièces de canons spécialement aménagées pour tirer sur les aérostats. Les expériences qui eurent lieu, démontrèrent qu'à une hauter de 3.000 mètres, les ballons sont absolument hors d'atteinte.

— Un des médicaments les plus employés dans les hôpitaux parisiens, à cause de son pouvoir bactéricide et son absence complète de toxicité, c'est l'eau oxygénée. En quelques années, sa consommation annuelle est passée de 1.000 à 102.000 litres.





LE DEVOUEMENT N'EST PAS TOUJOURS RECOMPENSE

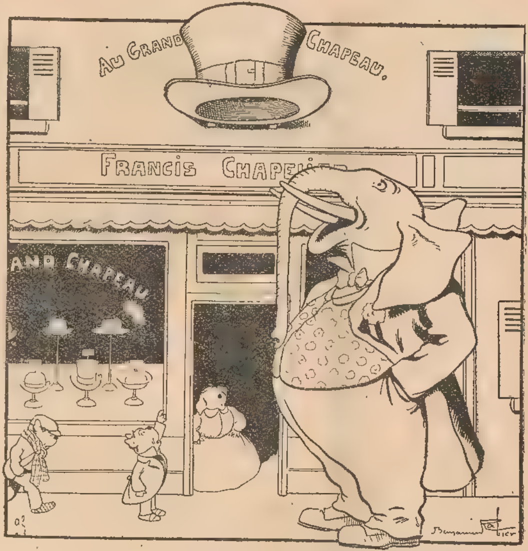
Ils étaient deux qui aimaient éperdûment la même personne. Celle-ci était indécise dans son choix.

Ils étaient deux qui se livrèrent à un duel sans merci, et d'où ils sortirent passablement endommagés.

Mais la jeune personne, très flattée, du reste, ne pouvant consentir à épouser un estropié, ils furent encore deux à méditer sur l'ingratitude humaine.



— C'est une bouture de mancenillier!... Quand on s'endort sous l'ombre de cet arbre, on ne se réveille plus!... Donc, attention!...



UN GROS CLIENT

LE CHAPELIER. — Je crois que celui-ci fera mieux votre affaire!

— On rencontre, en Bavière et dans le Tyrol, un grand nombre d'églises catholiques entourées d'une forte chaîne de fer. On ne sait rien de bien précis sur cette curieuse pratique. C'est peut-être une manière d'ex-voto. Peut-être doit-on y voir encore un sens symbolique. Une remarque accrédite singulièrement cette dernière hypothèse: les églises *enchaînées* sont généralement consacrées à saint Léonard, qu'on appelait anciennement Liénard et auquel on attribuait le pouvoir de *lier* et de *délier*.

— La production de l'or, dans le monde entier, est en moyenne de deux milliards par an.

— Les aigrettes, dont la mode féminine est si fort entichée, ont presque complètement disparu du Haut-Sénégal et du Niger. Le prix actuel du kilogramme d'aigrettes a, de ce fait, atteint 3.000 francs. Pour préserver la race de ces oiseaux, le gouverneur de ces colonies vient d'interdire pendant deux ans, la chasse de l'*Ardea alba*.

ETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres e nous recevons, et dont certaines sont d'une riture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que ute communication difficile à lire est écar- e d'office et sans examen.

X (lecteur). — En mettant l'orthographe : coup, la locution s'explique toute seule. On l'a dénaturée en écrivant : cou.

M. Ayzrd. — *E. L.* — *X.* — Très drôle, mais ne pouvons insérer dans le *Pêle-Mêle*.

M. Grangirard. — Placer dans la vitrine un petit récipient contenant du sel. Frotter les vitres avec de la glycérine.

M. Graindorge. — Cette loi n'a jamais été votée.

M. Castanier. — Nous ne pouvons rien décider sans avoir lu ces nouvelles.

M. Chaland. — Le second cas nous paraît le plus probable.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Stations hivernales, (*Nice Cannes, Menton*, etc...)

Billets d'aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes. Valables 33 jours.

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un minimum de parcours simple de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes, pour les stations hivernales suivantes : Toulon, Hyères, et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient, en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes). le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité des billets peut ê prolongée une ou plusieurs fois de quir jours, moyennant le paiement, pour chaq prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets quatre jou au moins à l'avance, à la gare de dépa Des trains rapides et de luxe, composés magnifiques et confortables voitures à boggi desservent, pendant l'hiver, les stations littoral. Paris-Nice (1.087 kilom.) en 13 h. par le Côte d'Azur-Rapide.

14e ANNÉE — N° 8 10 Centimes 23 FÉVRIER 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PAYSAGE DE BANLIEUE PARISIENNE, par HAYE.



— C'est heureux pour nous qu'on repeigne la palissade d'en face en vert! Ça repose tant la vue d'avoir un peu de verdure devant soi.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

L'héroïque J.-B. Pusseron

Après déjeuner, M. Jean-Baptiste Pusseron, rentier et célibataire, se frotta les mains d'un air content et dit à sa cuisinière, qui rangeait le buffet:

— Virginie, le temps est beau, je me sens badin, je vais faire un petit tour au bois de Vincennes.

— Allons, bon!... Encore des imprudences!... se récria Virginie en levant les yeux et les bras au ciel...

Cette opinion, peu encourageante, désempara M. Pusseron. Il n'avait confié son projet à Virginie, que dans l'espoir d'obtenir l'approbation de cette importante matrone... Aussi, pour tâcher de l'amadouer, il entra, docilement, dans la voie des concessions:

— Voyons, Virginie, ne vous fâchez pas, je vais prendre mon foulard, mes caoutchoucs, et mon parapluie... là, êtes-vous contente?...

Et ce disant, il joignit le geste à la parole... Mais la vue de ces impedimenta ne désarma point Virginie:

— Peuh!... fit-elle, dédaigneusement, ce n'est pas là ce qu'il faut emporter, mon pauvre Monsieur, si vous tenez à rentrer vivant à la maison!...

— Hein?...

— Parfaitement... Quand un honnête homme va se promener tout seul au bois de Vincennes, moi, je dis qu'il peut s'estimer heureux s'il n'en rapporte qu'une bronchite ou une pleurésie...

— Je vous vois venir, Virginie, vous allez encore me tenir un discours sur les apaches?... Allons, eh bien! soit, donnez-moi ma canne à épée, mon coup de poing américain et mon revolver... Mais c'est bien pour vous faire plaisir!...

— Là, comme ça je suis tranquille; je peux vous laisser sortir, il ne vous arrivera rien!... Bonne promenade, Monsieur!...

Une fois dans la rue, M. J.-B. Pusseron se sentit un peu gêné par le « bull-dog » qui lui battait le genou à travers la doublure de son paletot... Et la pensée qu'il portait sur lui des engins belliqueux, capables de semer le carnage, troubla confusément son âme sensitive...

Mais l'essentiel était qu'il n'eût pas contrarié sa cuisinière, car lorsque Virginie faisait sa tête, la vie n'était plus tenable!...

Tout ceci, pour expliquer à la suite de quelles circonstances le paisible M. Pusseron se trouvait armé ce jour-là, tel le roi des montagnes ou le dernier des Mohicans...

* * *

C'est maintenant que le drame commence.



— Nous sommes poursuivis, dit-il, par un chien enragé!...

Comme il arrivait d'un pied léger à la porte de Picpus, qui donne accès dans le bois de Vincennes, des cris d'horreur et d'épouvante clouèrent subitement M. J.-B. Pusseron au sol.

Anxieux, il écouta... Palpitant, il regarda...

— Au secours! clamait, sans motif apparent, une forte troupe de citoyens divers, fuyant un danger qu'on ne voyait pas...

Cette foule en désordre, venant du bois, galopait frénétiquement vers les grilles de l'octroi, pour chercher un refuge dans l'enceinte de Paris... Le mystérieux danger était donc hors barrière, mais il n'allait peut-être pas tarder à entrer...

Dans les cas graves, M. J.-B. Pusseron avait la décision prompte.

Résolument, il rebroussa chemin et se mit à fuir.

Du moment que tout le monde détalait à qui mieux mieux, c'est qu'il y avait par derrière quelque chose qui en valait la peine. M. Pusseron, quoique assez curieux de sa nature, n'attendit pas l'apparition de ce quelque chose, et se fiant aveuglément à la sagacité et à la prudence de Tout le monde (qui, comme chacun le sait, a plus d'esprit que Voltaire.) il prit ses jambes à son cou et remonta, bride abattue l'avenue Daumesnil, dans la direction de la Bastille.

Pendant ce temps, la horde en pagaye franchissait impétueusement les grilles de la Porte-



De la main gauche, il lui transperça le cœur, et de la droite, il lui logea six balles dans la tête...

Dorée, culbutant de la belle façon les employés de l'octroi qui lui barraient le passage, en criant d'un ton sévère:

— Halte-là!... Qu'est-ce que vous avez à déclarer?...

Mais nul ne daigna répondre aux tyranniques injonctions du fisc, et tous les fuyards, têtes baissées, se précipitèrent *intra muros* avec un élan si farouche que les gabelous, confondus, ne crurent pas devoir insister.

M. J.-B. Pusseron avait une certaine avance. Seulement, comme il n'avait pas couru depuis l'Exposition, et que ses petites jambes étaient quasiment rouillées, il fut vite rattrapé. La bande apeurée l'engloba, et sa personnalité y disparut comme une goutte d'eau dans un torrent...

Déjà, de fins *sprinters*, taillés pour les plus vertigineux *cross-country*, le dépassaient dans un style impressionnant. D'autres le harcelaient et le gourmandaient sans urbanité, parce que sa corpulence obstruait le chemin. Et le digne bourgeois, qui croyait dévorer l'espace à une allure foudroyante, perdait du terrain à chaque foulée et demeurait peu à peu en arrière avec les vieilles femmes et les petits enfants...

Désireux de savoir tout de même en l'honneur de quel saint il courait de la sorte, il demanda à un de ses voisins quel était le pé[...] qui les menaçait; d'une voix étranglée p[...] l'émotion et l'essoufflement, son interlocute[...] lui répondit qu'il l'ignorait totalement.



Il fut absolument forcé d'ingurgiter coup sur coup, à la régalade, plusieurs tournées de vin bouché...

Par bonheur, un monsieur, bien inform[...] le renseigna au vol:

— Nous sommes poursuivis, dit-il, par u[...] chien enragé!...

Les suprêmes cheveux de M. J.-B. Pusser[...] se dressèrent sur son crâne horrifié... U[...] chien enragé!...

Instinctivement, il se retourna: à trente pa[...] derrière les fugitifs, il y avait, en effet, u[...] griffon patibulaire, qui semblait avoir grand[...] envie de se mettre un mollet sous la dent, v[...] qu'il trottait avec une célérité et une persév[...] rance alarmantes...

Et comme M. Pusseron avait été distancé [...] qu'il se trouvait maintenant à la queue d[...] peloton, il était tout désigné pour servir [...] pâture à ce chien dévorant, dont la gueu[...] s'ouvrait déjà en un rictus féroce...

Tragique situation de cauchemar!... M. Pu[...] seron comprit qu'il était perdu et que rien [...] lui servait de courir; il aimait mieux êt[...] mordu tout de suite, puisque son destin éta[...] d'être mordu!... Ce n'était pas la peine [...] s'essoufler plus longtemps et de mouiller [...] flanelle, pour retarder de quelques minut[...] l'échéance fatale, et pour en arriver à êt[...] mordu quand même!...

Il s'arrêta!...

* * *

Les fenêtres des immeubles bordant l'aven[...] Daumesnil se garnissaient de curieux... U[...] vaste rumeur d'effroi et d'admiration s'él[...] va, à la vue de l'héroïque M. Pusseron, camp[...] immobile et les bras croisés, en face [...] monstre déchaîné...

Seul, au milieu de la chaussée déserte, [...] apparut presque beau, dès l'instant où il ces[...] de fuir, car le fait d'attendre, sans forfant[...] rie, un danger tel que celui-là, grandit u[...] homme de cent coudées, et met, autour de s[...] front, une prestigieuse auréole de gloire... [...] Pusseron fut acclamé comme un toréador...

A ce moment, un coup de feu, parti d'u[...] fenêtre, vint lui rappeler fort à propos qu[...] était armé et qu'il pouvait se défendre; il ava[...] complètement oublié sa canne à épée et son r[...] volver, mais, Dieu merci! il était encore tem[...] de les sortir...

Il se hâta donc de dégainer celle-ci et [...] mettre celui-là au poing...

Puis, lorsque le chien enragé arriva à [...] portée, on peut dire qu'il le reçut comme da[...] un jeu de quilles. Electrisé par les ovatio[...] enthousiaste d'un public d'élite penché s[...] l'appui des balcons, le doux célibataire, pl[...] impétueux qu'un jaguar, bondit sur l'anim[...]

...a furie... De la main gauche, il lui transperça le cœur, et de la droite il lui logea six balles dans la tête...

Le toutou mordit la poussière, la mort avait été instantanée.

* * *

En un clin d'œil, l'avenue Daumesnil fut noire de monde... Et M. J.-B. Pusseron, un peu abasourdi, se retrouva sain et sauf au milieu d'une foule exubérante qui le félicitait, le congratulait et le remerciait de sa belle action...

A présent que le chien ne remuait plus, des théories de citoyens courageux surgissaient de partout pour prêter main forte à l'intrépide sauveteur, qui venait de purger le quartier d'un redoutable fléau... Et tous ces braves semblaient littéralement navrés d'être arrivés trop tard à la rescousse; faute d'avoir pu, ainsi qu'ils en avaient le vif désir, combattre le griffon malfaisant, ils invectivaient rageusement son cadavre, et même le poussaient d'un pied dédaigneux et agressif, cependant qu'un chœur de louanges émues montait crescendo autour de M. Pusseron...

Des mains reconnaissantes serraient les siennes, des femmes l'embrassaient, on s'arrachait ce héros effaré, on se battait pour lui offrir des vins d'honneur, et, sur sa tête ébouriffée, c'était une avalanche de termes flatteurs, qui confondaient sa modestie...

Déjà, son nom, naguère obscur, voltigeait de bouche en bouche à travers le quartier de Reuilly, et les cent voix de la Renommée claironnaient partout ses prouesses avec des variantes et des amplifications tragiques, dont la seule pensée vous donnait froid dans le dos... Aux confins de l'arrondissement ce n'était plus un chien, c'était une meute de molosses enragés dont on attribuait la destruction à M. Pusseron, cyclone invincible, Titan magnifique, digne d'être chanté par un Homère, et sculpté par un Phidias, ainsi que Jupiter Olympien!...

Bon gré, mal gré, il dut se laisser photographier pour un journal, et porter en triomphe jusqu'au « bistro » le plus proche... Là, il fut absolument forcé d'ingurgiter, coup sur coup à la régalade, plusieurs tournées de vin sucré, histoire de trinquer avec ses admirateurs... On lui conseilla fortement de se présenter aux prochaines élections législatives, attendu que la République a besoin d'hommes intrépides et chevaleresques, et tous les assistants jurèrent de soutenir sa candidature.

...Sauver la patrie!... changer la face des choses!... défendre les nobles idées!... marcher de la liberté!... égalité, humanité, fraternité, travail!.. prolétariat!... demain!... créer la France nouvelle!... » telles étaient les paroles grandiloquentes qui bourdonnaient dans la mémoire un peu floue de M. Pusseron, pendant qu'il regagnait ses pénates, une fois les libations terminées... Il était plus de huit heures du soir.

Député?... Eh! eh! pourquoi pas?... La plupart étaient à coup sûr moins désintéressés, moins distingués et surtout moins héroïques que M. J.-B. Pusseron!... Songez donc, quand on a affronté un chien enragé, et, par dessus le marché plusieurs canons de vin dit « supérieur », sans parler des apéritifs les plus redoutables, on se sent l'âme assez bien trempée et la langue assez bien pendue pour oser, sans frémir, entrer dans la fournaise politique!...

Oui, mais en attendant ce jour de gloire, il fallait entrer dans la fournaise domestique où régnait despotiquement la farouche Virginie!...

Et M. Pusseron, malgré tout son héroïsme, ne put s'empêcher de frémir à cette inquiétante perspective; à mesure qu'il montait son escalier, il perdait sa belle assurance, il se ratatinait, il redevenait le petit homme craintif courbé sous le joug de sa cuisinière... Grand Dieu! qu'allait dire Virginie en le voyant arriver si tard?... Huit heures passées, miséricorde!... Jamais il ne s'était permis pareille escapade, jamais il n'avait eu le toupet de faire attendre le dîner au-delà de sept heures cinq, dernière limite!... Qu'est-ce qu'il allait prendre pour son rhume?...

Ce fut d'une main timide qu'il ouvrit sa porte; ce fut d'un pied circonspect qu'il pénétra dans son home; ce fut d'un air penaud et contrit qu'il souhaita le bonsoir à Virginie... Et du coin de l'œil, il guettait l'orage...



— Ah! vous voilà!... Vous venez de dîner en ville?...

— Ah! vous voilà! dit froidement la matrone... Vous venez de dîner en ville?...

— Non! Virginie, je...

— Tant pis pour vous! votre lit est prêt, vous irez vous coucher sans souper!

Là-dessus, elle lui tourna le dos, et s'enferma dans son mutisme. Elle s'enferma aussi dans sa cuisine, non sans avoir claqué la porte.

M. Pusseron eut préféré des récriminations véhémentes et des trépignements de courroux. Ce calme glacial lui en imposa. Il alla se coucher sans souper comme un enfant puni...

Ainsi finit piteusement cette journée mémorable. La vie des héros a de ces anomalies.

* * *

Dès lors, le quartier s'entícha de M. Pusseron, et le sacra d'autorité foudre de guerre, en dépit de ses apparences timides. Les apaches eux-mêmes le considéraient comme un lascar auquel il ne fallait pas se frotter. Et, de toutes parts on l'invitait pour lui entendre raconter comment il avait tué le chien enragé...

Ces avalanches d'hommages flattaient agréablement sa vanité, et il s'accoutumait volontiers à sa bravoure imaginaire...

Mais, hélas! bravoure oblige; il s'était laissé cataloguer *sauveteur intrépide*, il devait *sauver!*... C'était, pour lui, une dette morale et tacite qu'il avait contractée envers la société, et à laquelle il ne pouvait se soustraire. Aussi fut-on très étonné d'apprendre, un dimanche d'automne, que M. Pusseron ne s'était pas jeté à l'eau pour repêcher un ivrogne tombé dans le lac Daumesnil; cette abstention fut sévèrement jugée, et son auréole pâlit...

Deux jours plus tard, M. Pusseron vit un cheval emballé, à la tête duquel il eut soin de ne pas se précipiter; on n'eut jamais cru ça de lui!...

A quelque temps de là, un incendie éclata rue de Charenton, M. Pusseron y assistait en badaud. Il refusa net de monter dans la maison en feu, et d'arracher à la mort le perroquet d'une vieille fille... Pour le coup, son héroïsme commença à s'écailler, tel un vernis défectueux, et l'on reconnut que, décidément, sa réputation était surfaite!...

Une dernière épreuve acheva de le discréditer aux yeux des quelques partisans qui avaient encore foi dans sa vaillance. Un tigre, altéré de sang, s'échappa, une nuit, d'une ménagerie de la foire du Trône, et sema la terreur dans le quartier. On vint éveiller M. Pusseron, à trois heures du matin, pour lui confier, au nom de l'humanité, la mission d'aller combattre le fauve déchaîné...

Mais M. Pusseron déclina énergiquement cet honneur insigne, et ne voulut rien savoir pour se lever!...

Alors, l'indignation et le mépris publics l'accablèrent; on le traita de capon, d'imposteur, de pleutre, de poule mouillée, de lâche et de sale individu... Et le fait d'avoir tué le chien enragé devint un grief pendable, qu'on ne lui pardonnait pas... Autant son prestige avait été vertigineux, autant sa déchéance fut profonde; et on le montra du doigt désormais comme le prototype de l'infâmie et de la couardise!...

Il fut forcé de déménager honteusement... Et la morale de cette histoire, c'est que l'engouement des foules est surtout fait d'autosuggestion et repose presque toujours sur des bases peu solides: on vous juche un homme, malgré lui, au faîte d'un piédestal branlant, et s'il ne peut pas s'y maintenir, c'est lui qui a tort!... Et s'il se flanque par terre, on le piétine!... Ainsi va la vie et va la fortune!

Robert FRANCHEVILLE.

...êle-Mêle Causette

...l est difficile de résister à la satisfaction d'apporter des preuves matérielles à l'appui d'une thèse que l'on a soutenue.

J'obéis donc à la loi commune.

Il s'agit de l'exode des capitaux français, exode qu'on nous a présenté comme une ruineuse éventualité.

J'ai dit précédemment ce qu'il faut penser de ce spectre en baudruche.

Pour compléter mon argumentation, je m'empare de quelques chiffres parus au *Journal Officiel.*

Rassurez-vous, je ne me propose pas de vous entraîner dans de fastidieuses statistiques toutes barbouillées de chiffres.

Je me contenterai de deux totaux dont l'éloquence est amplement suffisante et qui ne nécessitent de votre part aucun cassement de tête.

Les voici:

La France a importé, en 1907, pour 6.047.648.000 francs de marchandises.

Elle en a exporté pour 5.542.030.000 francs.

Cela signifie qu'en chiffres ronds, la France a acheté à l'étranger, 6 milliards de produits, et qu'elle lui en a vendu 5 milliards et demi.

Elle a donc eu à payer un demi-milliard de plus qu'elle n'a encaissé.

Il ne faut pas être grand comptable pour se rendre compte que la perte annuelle de cinq cents millions doit conduire fatalement à la ruine.

Si la France se porte encore bien malgré cela, c'est donc qu'elle possède un autre moyen de boucher le trou.

Et ce moyen n'est autre que l'argent placé au dehors.

Celui-ci, dont la fonction apparaît nettement, nous ramène en arréages les cinq cents millions perdus.

Sans lui, nous serions obligés, comme la ménagère qui dépense plus qu'elle n'a de ressources, de restreindre notre bien-être pour joindre les deux bouts.

Voilà pourquoi il faut réagir contre la sotte opinion que nous nous appau-

vrissons en prêtant nos deniers à l'étranger.

C'est juste le contraire qui est vrai.

Remarquons, pour terminer, que pour combler les cinq cents millions manquant chaque année, il faut, au taux actuel, un capital d'environ 15 milliards.

Le jour où la stupide propagande contre l'exode des capitaux réduirait nos créances extérieures à un chiffre inférieur à 15 milliards, ce jour-là, nous cinglerions droit vers la faillite.

La perspective n'a rien de bien tentant.

Défions-nous, par conséquent, de ces tribuns qui, pour flatter notre chauvinisme dans un but d'intérêt personnel, entretiennent la suspicion qui règne en France, pour tout ce qui est étranger.

Plaçons de l'argent au dehors. Seulement, soyons prudents et judicieux dans le choix de nos placements. Et surtout, ne mettons pas tous nos œufs dans le même panier, comme nous l'avons fait pour la Russie.

Fred Isly.

Raison suffisante

La Mère. — Ton camarade Charlot est un petit vaurien. Il paraît qu'on l'a vu attacher une casserole à la queue d'un chat. J'espère que tu ne commettrais jamais une telle cruauté.

Bob. — Oh! non, maman, jamais!

La Mère. — Pourquoi n'as-tu pas empêché Charlot de le faire?

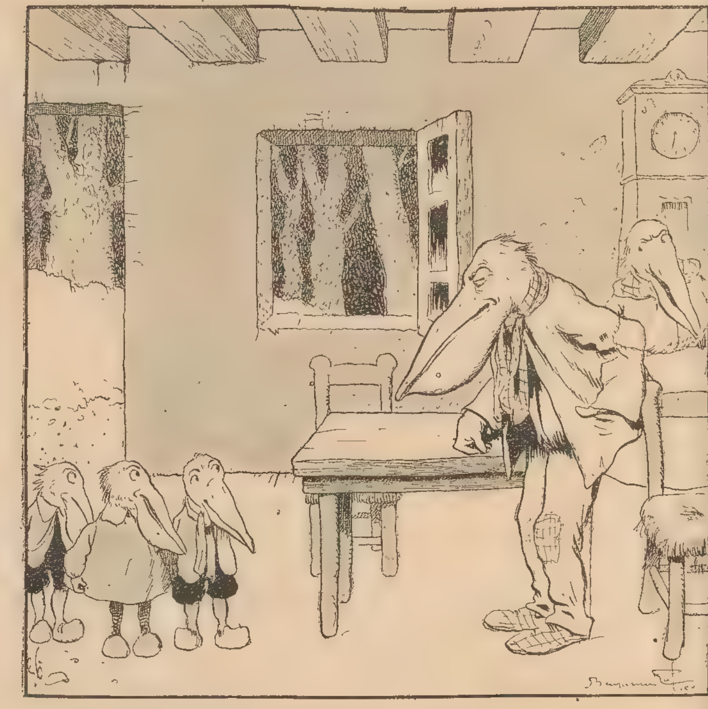
Bob. — Je ne pouvais pas, maman..., j'étais occupé!

La Mère. — A quoi?

Bob. — Je tenais le chat!

***

Chez le grand Pélican blanc, qui se perce le flanc, pour nourrir ses enfant



— Mes enfants, il n'y a plus de pain à la maison...

— Donne-nous du flanc!...

Les petites discussions du ménage

Madame. — Regarde cette fourrure.

Monsieur. — Je la vois!

Madame. — C'est un renard.

Monsieur. — Je le sais bien puisque c'est moi qui te l'ai achetée.

Madame. — Quand me l'as-tu achetée?

Monsieur. — Il y a neuf ou dix mois, je crois.

Madame. — Non, monsieur, il y a dix-huit mois.

Monsieur. — C'est bien possible.

Madame. — Alors, il ne te vient pas à l'idée de m'en offrir une autre. Cela te paraît tout naturel qu'on porte la même fourrure pendant dix-huit mois?

Monsieur. — Dame! Le renard l'a bien portée, sans rien dire, pendant sa vie entière.

CHARITABLE

— Comment! vous, Légoïste, vous faites p tie d'une œuvre de bienfaisance!

— Et du comité encore.

— Vous m'étonnez!

— Et que voulez-vous! je suis comme ç Du reste, vous ne pouvez pas vous figu combien le contact avec les miséreux vous mieux jouir de votre bien-être personnel



MODES FEMININES

Vous vous plaignez, Messieurs, parce que les chapeaux volumineux, dont la mode sévit à l'heure actuelle, vous empêchent de voir le spectacle lorsque vous êtes au théâtre.

Croyez-vous que nos arrière-grands-parents étaient plus favorisés que vous à l'époque où le col Médicis faisait fureur en France, il y a quelques centaines d'années?

Et que nos grands-parents eux-mêmes ne pestaient pas contre la coiffure à la Victoire, que les dames de la Cour arboraient si fièrement avant 1789?



Au temps de l'Empire, le théâtre fut un peu délaissé: les revues, défilés et parades de troupes occupaient suffisamment les loisirs de cette époque. Aussi, les dames adoptèrent-elles les manches dites « Papillon » derrière lesquelles on allait voir passer les militaires.

Beaucoup d'entre nous ont connu le supplice de la course, derrière l'omnibus, durant le temps assez long que mettait à y entrer une dame de 1885, munie du « pouf ou strapontin » en usage à cette époque.



Et au second Empire, lorsque M. Haussmann décida d'élargir les rues et les boulevards de Paris, pour que le mouvement y fût plus facile, les dames s'empressèrent de mettre la crinoline, qui rendait la circulation un peu plus compliquée qu'auparavant.

ourrier Pêle-Mêle

Les cartes

Monsieur le Directeur,
vec un ami, père de famille comme moi,
is causions récemment tout en nous pro-
nant. La conversation tomba sur les car-
Jusque là, nos opinions, qui sont celles
la bourgeoisie moyenne, ne différaient que
des nuances. Sur la question des cartes,
is fûmes en complet désaccord.
– J'évite, autant que possible, dis-je, que
s enfants s'intéressent aux jeux de cartes.
abitude du jeu dégénère vite en une pas-
n susceptible de pervertir les meilleures
ures. Combien d'hommes jeunes et par-
ement valides, ne voit-on pas sacrifier tout
r temps à ce fatal besoin, négligeant ain-
leurs occupations et leurs devoirs. Aussi
gtemps que cela sera en mon pouvoir, je
i en sorte que mes fils ignorent les cartes.
Ion ami répliqua:
– Je ne partage pas votre aversion contre
cartes. J'estime, au contraire, que le jeu
pour les hommes un besoin qui s'accentue
c l'âge. A quelle triste vieillesse sont con-
nnés les êtres humains qui ont méprisé
cartes. Les plaisirs actifs leur sont in-
lits par leur âge. La lecture même est
enue, pour eux, une fatigue. Ils ne peuvent plus aussi facilement s'adonner à la culture des arts. Que leur reste-t-il, si ce n'est les cartes?

— J'admets, à la rigueur, concédai-je, que pour les vieillards, les cartes ont quelque utilité, mais vous reconnaîtrez avec moi que pour les adultes, et *à fortiori* pour les adolescents, les cartes sont néfastes.

— Il y a, répliqua-t-il, une sorte de contradiction dans vos paroles. Si vous admettez que les vieillards jouent aux cartes, il faut, du même coup, permettre aux adultes d'apprendre ces jeux, car, pour ne prendre qu'un seul exemple, celui du bridge, si goûté en ce moment, ce jeu ne peut s'apprendre sans une très longue pratique. Vous n'ignorez pas que passé un certain âge, les facultés de l'homme ne s'accommodent plus de nouvelles études. Pour connaître le bridge, il faut y avoir joué à un âge où l'esprit se prête à l'acquisition de nouvelles connaissances, c'est l'âge adulte.

Je crois donc, quant à moi, que je rendrai service à mes fils, en les initiant, quand ils seront grands, aux subtilités scientifiques des jeux de cartes.

— Mais s'ils en abusent, n'aurez-vous pas à vous reprocher votre conduite?

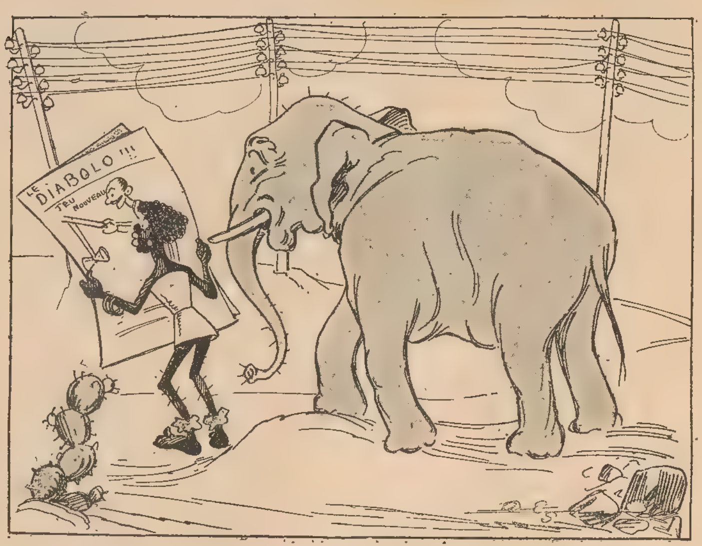
— Peut-être. Il est certain que l'abus en toute chose est préjudiciable. La question est de savoir quels sont, de mes fils ou des vôtres, ceux qui tomberont le plus facilement dans l'excès. En cultivant sagement le goût du jeu chez mes enfants, comme je cultive en eux le goût des sports physiques, n'ai-je pas autant de chances que vous d'éviter la passion?

Ceux qui ont été sevrés une partie de leur vie d'un plaisir, ne risquent-ils pas davan

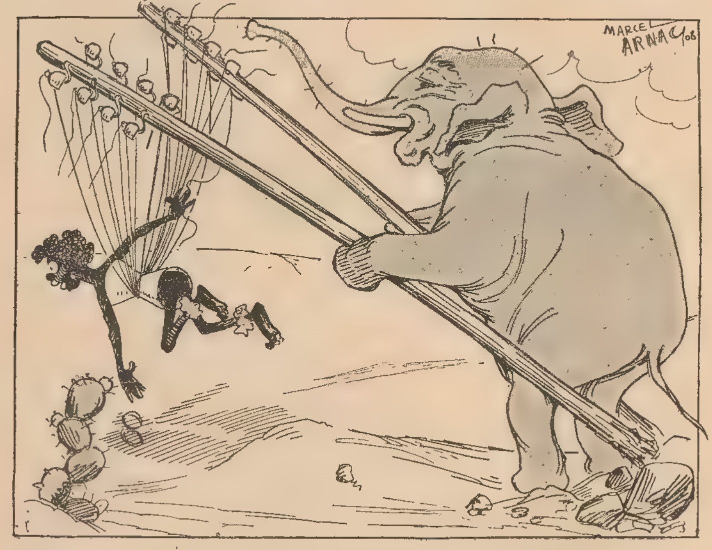


PARAITRE

— Sortons par la porte de droite... on nous prendra pour des Anglais.



Le diabolo ..



... au désert.

tage, lorsqu'ils s'émancipent un jour, de tomber dans l'excès contraire, c'est-à-dire, en l'espèce, dans la passion du jeu?

L'entretien dura encore longtemps sur le même sujet, sans que l'un de nous deux se déclarât convaincu.

Comme la question est intéressante pour d'autres que nous, j'ai pensé que vous voudriez bien l'élargir en lui donnant l'hospitalité de vos colonnes.

Recevez, etc. G. PARAIN.

Les grands magasins

Monsieur le Directeur,

J'ai beaucoup applaudi à votre campagne généreuse contre l'accaparement des affaires par les grands magasins.

Nulle cause n'est plus juste que celle des petits commerçants qui luttent à armes inégales contre les grands établissements.

Ce qui, je crois, est le plus à déplorer en cette affaire, c'est l'apathie des intéressés eux-mêmes.

Que ne se réunissent-ils pas en une ligue puissante, ayant pour but d'étudier conjointement les problèmes dont dépend leur existence.

Peut-être me dira-t-on que cette ligue existe? Je l'ignore.

Ce que je sais bien, c'est que son existence ne se manifeste par aucune résolution importante, par aucun acte, ni aucune démarche, pas même par d'utiles conseils à ses membres.

Que la ligue existe ou non, cela importe donc peu puisque, en tout cas, elle ne fonctionne pas.

Comprend-on l'inaction de toute une classe de la société en regard du danger d'extinction dont elle est menacée?

Ou bien y a-t-il à cette veulerie une raison majeure qui m'échappe à moi, profane?

Quelque lecteur de votre estimable jour qui pénètre dans tous les milieux, pourrai m'éclairer?

Recevez, etc. Jean LABORI

Expressions musicales

Monsieur le Directeur,

Quel rapport ont, entre elle, les deux pressions suivantes: *Andante* et *Andanti*

Différents ouvrages musicaux, tels qu *Danhauser*, *Savard*, *Rodolphe*, tous trois ad tés au Conservatoire de Paris, disent que mouvement *Andantino* est moins lent *Andante*. C'est, d'ailleurs, ce que j'ai t jours cru jusqu'à présent.

Par contre, un nouvel ouvrage, intitulé *Bréviaire du Musicien*, traduit de l'allema prétend que ce mot est mal compris, et q signifie: plus lent que *Andante*.

Quelle est donc, en italien, la traduct exacte de ces deux mots? *Andantino* es un diminutif ou un augmentatif de *Andan*

Recevez, etc. Paul BARRIER.

Le péril du déboisement

On déboise les forêts sans limites. On boise pour le chauffage, pour la constructi pour l'établissement des lignes télégraphiqu et surtout pour fabriquer de la pâte de b qui sert à faire nos innombrables journa Tout cela n'est pas sans inconvénients, les sources s'appauvrissent; les vents n'éta plus tamisés par les arbres sont de plus plus violents, et enfin le bois dont nous avo besoin pour nos usages les plus couran telle que la construction des maisons, devi de plus en plus rare.

Les conseils généraux de nos départeme votent des fonds pour le reboisement montagnes. Mais ces fonds sont-ils suffisa pour créer des richesses qui sont essentiel à l'existence d'un pays?

Le remède consisterait à la fois dans reboisement et dans le gazonnement. Il fa créer des pâturages dans les parties débois et reboiser certaines autres parties.

La France possède une superficie tot de 520 millions d'hectares; sur cette s face, il y a neuf millions d'hectares incult Il faudrait transformer trois millions de hectares en prairies et le reste en forê La richesse de notre pays s'en accroîtr sensiblement, et ce serait un moyen de c jurer la crise menaçante du bois.

LE PAPIER REMPLAÇANT L'ÉTOFF

Nul n'gnore qu'on fabrique des faux-c en papier, et que ces faux-cols sont d'un usa assez répandu en Amérique; on utilise mê le papier comme serviette dans les buff des gares suisses et allemandes, et surto chez les confiseurs allemands. Mais il n'ét venu à personne l'idée de confectionner vêtements en papier.

On vient de tenter cependant l'expérien en Allemagne. Le papier qui entre dans confection des étoffes de vêtements est un r lange de coton et de papier, ou un mélan de laine et de papier.

Le produit en question s'appelle de la X loline, parce que le papier est formé de p de bois (en grec, le bois s'appelle *Xylo*

Bien entendu, le papier pour les vêteme n'est pas d'une solidité à toute épreuve, d'une durée qui défie les injures des siècl

En Amérique, on fabrique des bottes papier, en pâte de papier, cela va sans di

L'Allemagne fabrique aussi des tapis de pier. Leur prix de revient et, par conséque leur prix de vente est beaucoup plus c sidérable que celui des tapis ordinaires. tapis présentent l'immense avantage de p voir se laver assez facilement. Enfin, ils so contrairement aux autres tapis, et en rais de la facilité avec laquelle on peut les lav considérés par les médecins comme ne pouva pas tronsmettre de maladies contagieuses. Né moins, leur avenir est restreint, car les g aisés ne se résoudront jamais à emplo des tapis en papier. Si seulement les gens fortunés pouvaient, par ce moyen, éviter propagation des épidémies!

EXPRESS-POCHADE

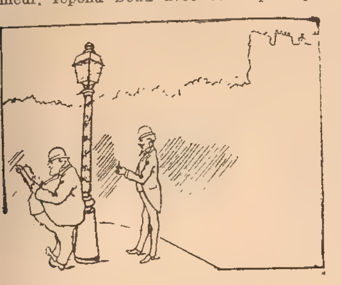
Il est minuit passé Adossé à un bec de z, Dodu relit le programme de la pièce, 'en compagnie de son fidèle ami Lesec, il nt de voir au Théâtre-Français.

On est dans un quartier désert. Lesec vouait bien fumer. Il tire un cigare, mais lui manque l'allumette indispensable.

Triste situation que celle du fumeur qui nt en main l'objet de son bonheur et ne ut en jouir, faute d'un tison.

— Tu n'as pas d'allumettes sur toi? deande ce pauvre Lesec, après avoir investié toutes ses poches, mais en vain.

— Non, tu sais bien que je ne suis pas meur, répond Dodu avec ce mépris qu'on



ofesse généralement pour les défauts des ures.

— Eh bien! attends-moi une minute, que tâche de trouver un bureau de tabac.

— A cette heure-ci, et dans ce quartier per-, tu n'y songes pas?

— Il faut pourtant bien que je trouve moyen d'allumer mon cigare.

— Ou que tu te passes de fumer.

— On verra bien.

— Si tu veux m'en croire, mon bon Lesec, attendras, pour fumer, que tu sois rentré hez toi.

— Ah! pour ça, jamais!

— Eh bien! cherche, mon vieux.

— Tu as l'air de blaguer. Je te parie cent ous qu'avant cinq minutes j'aurai allumé non cigare.

— Je tiens le pari.



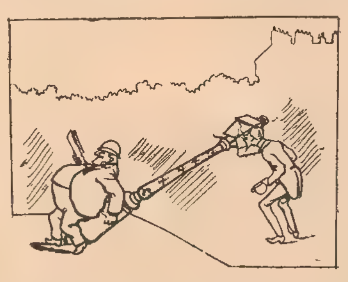
Sur ce défi, Lesec se mit en devoir d'explorer les environs, en quête d'une de ces lumières rouges, qui sont la bouée de sauvetage des fumeurs en mal de fumer.

Dodu, calé contre son réverbère, attendait patiemment le retour de son camarade.

Celui-ci avait beau écarquiller les yeux et explorer les environs, rien ne se présentait à son regard, qui pût lui donner l'espoir de gagner son pari.

De guerre lasse, il se décida à retourner près de Dodu et à s'avouer vaincu.

La tête basse, et le cigare vierge aux lèvres, il s'approchait de son camarade, quand, ô bonheur! un lumignon lui barra la route juste à portée de sa bouche.



C'était le réverbère qui, sous le poids plus que respectable du bon Dodu, s'était insensiblement incliné sans que celui-ci s'en aperçût.

Lesec n'eut qu'à se servir.

Il accosta aussitôt Dodu, et, d'une tape sur l'épaule, lui révéla sa présence.

Dodu se redressa, sans abandonner, cependant sa lecture. Lesec le prit sous le bras et l'entraîna doucement, puis, à quelques pas de là, il se mit à lancer des gerbes de fumée dans la figure du gros homme.

— Comment! fit Dodu, stupéfait, tu as trouvé à allumer ton cigare!

— Oui, mon vieux, et tu me dois cent sous.

— Oh! toi, tu as dû grimper sur un réverbère.

— Non, mon ami, tu sais bien que je ne suis plus assez leste pour cela, mes pieds n'ont pas quitté le sol.

— C'est donc un passant qui t'aura donné du feu.

— Pas davantage.

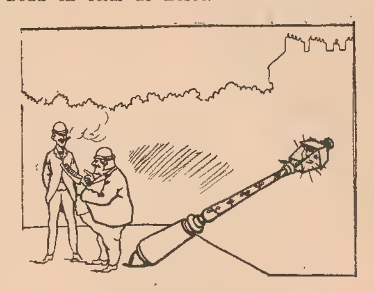
— Tu as trouvé un marchand de tabac?

— Non plus.

— Explique alors!

— Volontiers, mais d'abord passe-moi donc les cent sous.

Un bel écu, bien rond, passa du gousset de Dodu en celui de Lesec.



— Maintenant, me diras-tu qui t'a donné du feu?

— Oui, mon ami!... c'est toi.

Et faisant faire volte-face au gros Dodu il lui montra de loin le réverbère, qui penchait toujours vers le sol sa grosse tête lumineuse.

Depuis ce jour, on n'a jamais vu Dodu s'appuyer contre un réverbère.

CE QU'ON PERD A LA BOURSE

Mlle Aussac passe pour être très jolie. Il st bon d'ajouter que son père est posseseur d'une grosse fortune.

Mais, à la suite de spéculations, Aussac a vu fondre un jour ses richesses.

Et voilà le court dialogue que j'entendis récemment à ce propos:

— Ne trouvez-vous pas que Mlle Aussac a beaucoup perdu de sa beauté?

— Oh! non, ce n'est pas elle qui a perdu sa beauté; c'est son père qui l'a perdue à la Bourse.







LA DAME SOURDE ET LE SECRET.

— Je vais vous confier un secret, seulement, jurez-moi de ne le dire à personne... Voilà: M. Paillaleuil va m'épouser, mais il ne veut pas qu'on le sache tout de suite.

— Vous dites?

— Je dis que M. Paillaleuil veut m'épouser, comprenez-vous? m'é-pouser... mais c'est un secret... il ne faut pas qu'on le sache.

— Soyez tranquille, personne ne le saura.

Voix narquoises au dehors. — Vive la mariée!

L'ABSOLU N'EST QU'UN MOT

Notre bonheur n'existe que par rapport au malheur des autres, et nous ne l'apprécions que par la comparaison.



Ces oisifs apprécieraient-ils leur bonheur...

...s'ils ne voyaient ces pauvres diables trimer au soleil?

Croyez-vous que cette jeune fiancée serait aussi radieuse...

...si elle ne pensait pas que toutes ses bonnes petites amies vont crever de jalousie.



Croyez-vous que ce surnuméraire des Postes apprécierait son bonheur...



...s'il ne le comparait avec celui de ces pauvres rois?



Ce forçat concessionnaire se sentirait-il aussi satisfait...



...s'il ne se comparait au malheureux contribuable de la métropole?



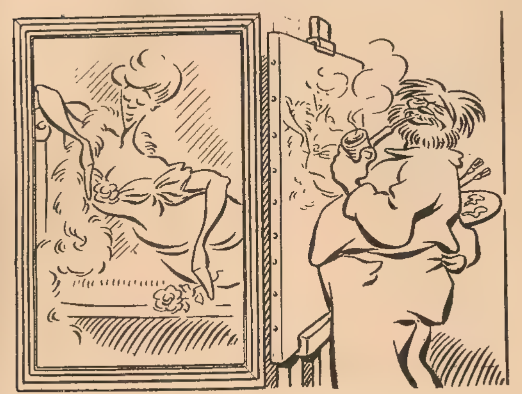
Ce député à 15.000 francs apprécierait-il les avantages de sa situation...



...s'il ne se comparaît à ce meurt de faim d'électeur?

LES ORIGINES

Quand vous vous trouvez en présence de quelque chose de beau, chers concitoyens, admirez-les sans remonter à son origine, ou gare aux déceptions.



Délectez-vous devant un tableau vaporeux et délicat...

...mais ne cherchez pas à connaître son auteur.



Admirez le teint frais, épanoui, d'une élégante au bal...



...mais ne remontez pas à la source.



Dansez et riez à une fête de charité. Le pourriez-vous...

...si vous pensiez à sa cause déterminante.



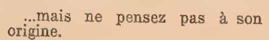
Régalez-vous de la fine et touchente plaidoirie d'un maître du barreau...



...mais ne cherchez pas à connaître le sujet pour lequel on vous tire des larmes.



Goûtez copieusement le succulent civet...



...mais ne pensez pas à son origine.



Appréciez langoureusement l'odorant bouquet de violettes...

...mais ne cherchez pas à connaître la main qui l'a composé pour vous.

LE TRUC DE SOSTHÈNE

La scène se passe devant le théâtre de Cluny, où la foule impatiente attend l'ouverture des portes.

Parmi les nombreux amateurs du spectacle, M. et Mme Sosthène. Arrivés un peu tard, ils n'occupent pas un bon rang dans la file, et, cependant, ils aimeraient bien passer les premiers : on choisit ainsi ses places et on attend moins longtemps.

UNE VOIX. — Vrai... ils en mettent du temps à ouvrir leurs portes !

UNE AUTRE. — Ils ont peur des courants d'air !

UN MONSIEUR. — C'est bien... la pièce ?

UN AUTRE MONSIEUR. — Il paraît qu'on refuse du monde tous les soirs !

UN VOYOU. — Qui veut ma place ?... Vingt ronds !

UN MARCHAND. — Le programme... Demandez le programme !... avec le nom des artistes !

UN GROS MONSIEUR. — Mais, Madame, ne poussez pas comme ça !

Mme SOSTHÈNE. — Je ne pousse pas, Monsieur !

LE GROS MONSIEUR. — Non !... vous faites semblant !... Voilà dix minutes que vous me labourez les côtes à coups de coude pour passer devant moi...

Mme SOSTHÈNE. — Si on peut dire !

UN GRINCHEUX. — Il y a des gens qui sont vraiment sans gêne !

MADAME. — Et d'autres qui sont vraiment mal polis !

UN GAVROCHE. — Kss... kss.. Allez, la grosse mère..., mange-le !

VOIX DIVERSES. — Ah !... Ah !... on ouvre !

Non, c'est une fausse alerte. On n'ouvre pas encore.

Cependant, le ménage Sosthène, désespérant de gagner le premier rang, en se faufilant par les petits moyens habituels, se décide à employer le grand truc.

M. Sosthène commence à se frotter furieusement les mains, de façon à attirer l'attention de ses voisins.

Mme SOSTHÈNE. — Voyons !... voyons, Joseph !

M. SOSTHÈNE. — Oui !... oui !...

Mme SOSTHÈNE. — C'est ridicule... Tu vas t'arracher la peau... Reste tranquille !

M. SOSTHÈNE. — Eh !... Je voudrais bien t'y voir !

(*Il se frotte de plus belle.*)

Mme SOSTHÈNE. — Tu vas te faire remarquer !

M. SOSTHÈNE. — Qu'est-ce que tu veux..., c'est plus fort que moi !

UN VOISIN. — Qu'est-ce qu'il a ?.. Il est épileptique ?

Mme SOSTHÈNE (*très naturellement*). — Mais non... il a un peu de gale, tout simplement !

LE VOISIN. — Hein ! La gale ?

Mouvement de recul général

Mme SOSTHÈNE. — Oh !..., ça ne fait rien.., il a des gants !

Le mouvement de recul ne s'en accentue pas moins. On fuit devant eux, et comme à ce moment les portes s'ouvrent, ils entrent bons premiers et peuvent prendre au guichet leurs places tout à leur aise. Tout le monde s'est écarté d'eux, sauf un gros Monsieur, qui ne les a pas quittés et se trouve ensuite assis à leurs côtés aux fauteuils de balcon.

Cependant, le rideau se lève. La pièce se joue.

A l'entr'acte

M. SOSTHÈNE (*désireux de rassurer son voisin*). — Dites donc..., vous avez vu, Monsieur, cette fuite générale, quand ma femme, tout à l'heure, a parlé de...

LE GROS MONSIEUR (*riant*). — Oui !... oui !... Ça n'a pas été long !

M. SOSTHÈNE (*avec un coup de coude amical*). — Vous n'avez pas eu peur... hein, vous ?

LE GROS MONSIEUR. — Ma foi non !

M. SOSTHÈNE (*clignant de l'œil avec intelligence*). — Vous êtes un malin, vous ?

LE GROS MONSIEUR. — Non, mais... j'm'en fiche, moi, d'la gale. (*Serrant cordialement la main de M. Sosthène*) J'l'ai aussi !!!

E. J.

LA VIE

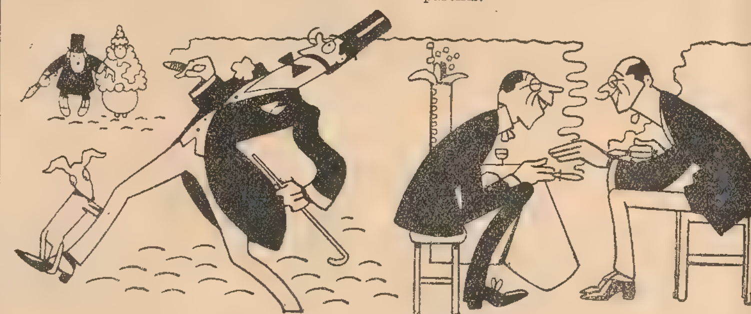
La vie se passe à casser.



Tout jeune, on casse les assiettes...

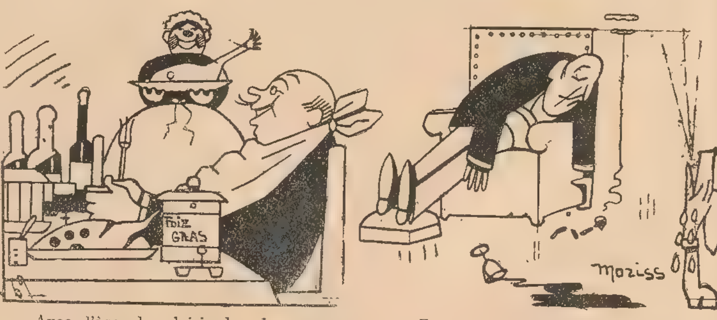


...puis on casse les oreilles de ses parents.



Plus tard on casse les vitres.

La plus recherchée des distractions est alors de casser du sucre sur le dos de ses amis.



Avec l'âge, le plaisir le plus apprécié consiste à casser la croûte.

Et pour finir comme on a commencé, un jour vient où l'on casse sa pipe.

DE NOS LECTEURS

Conservez vos noyaux d'abricots

Les noyaux d'abricots sont hors de prix. L'Angleterre, et surtout l'Allemagne, en font des demandes considérables qu'on n'arrive pas toujours à satisfaire.

La raison de cette demande est qu'on emploie l'amande des noyaux d'abricots dans la confection des pâtisseries. Le noyau d'abricot a pris la place du noyau d'amande, dont le prix a haussé considérablement.

Le commerce des noyaux d'abricots a son principal développement dans les îles Baléares et surtout à Majorque. La culture des abricots a pris là une extension considérable ; on fabrique des pâtes d'abricots, qui rapportent de gros bénéfices à ceux qui exploitent ce fruit.

L'an dernier, Majorque a expédié plus de cinquante mille caisses de pâtes d'abricots de cent kilogs chacune.

Les noyaux font l'objet d'une sélection : il y a les noyaux doux et les noyaux amers. Les noyaux doux se vendent actuellement 145 pesetas les 100 kilogs ; ils sont devenus un tiers plus chers qu'en 1906.

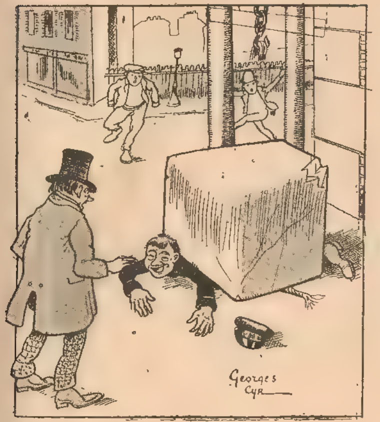
Avis aux cultivateurs fruitiers qui voudraient faire concurrence à ceux de l'île Majorque. Avis aussi aux amateurs qui voudraient conserver les noyaux d'abricots : il y a là un rendement certain.

Un crime célèbre

Le conseil municipal de Paris vient de décider l'expropriation de trois vieilles, très vieilles maisons de la rue des Francs-Bourgeois.

Cette mesure d'édilité entraînera la démolition du passage Barbette, qui mène de la rue des Francs-Bourgeois à la rue Vieille-du-Temple, et qui se signale à l'attention publique par l'inscription suivante :

« *Dans ce passage, en sortant de l'hôtel Barbette, le duc Louis d'Orléans, frère du roi Charles VI, fut assassiné par Jean-sans-Peur,*



QUI PEUT LE PLUS, PEUT LE MOINS.

LE PASSANT. — Comment! écrasé sous une masse pareille, vous ne paraissez pas souffrir! C'est renversant!

LA VICTIME. — Baste! j'ai bien l'habitude d'être serré.... je suis employé du Métro!





LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE

Pour enfoncer la porte d'un petit pavillon de la banlieue, travailler toute une nuit comme des sourds, fausser ses pinces-monseigneur, et casser ses passe-partout, se voir obligé de quitter la place au moment où la porte...

...vient de céder, parce que le petit jour arrive.

Et s'apercevoir, en s'en allant, que la fenêtre du rez-de-chaussée était restée grande ouverte!

duc de Bourgogne, dans la nuit du 23 au 24 novembre 1407. »

Le 24 novembre dernier, il y a donc eu exactement cinq siècles que le duc d'Orléans tomba sous les coups de celui qui, plus tard, devait entrer à Paris à la tête des troupes anglaises.

Voici comment se perpétra ce crime célèbre :

Le duc d'Orléans était allé souper chez la reine Isabeau de Bavière, en son « petit séjour » de l'hôtel Barbette, sis à l'angle de la rue des Francs-Bourgeois et de la rue Vieille-du-Temple, où l'on peut voir encore aujourd'hui une jolie tourelle de la fin du quinzième siècle.

Le duc sortit de l'hôtel un peu après huit heures. Le quartier était désert, le couvre-feu ayant sonné depuis longtemps aux paroisses voisines de Saint-Merri et de Saint-Gervais.

Louis, vêtu d'une robe de damas noir, monté sur une mule, suivi de deux écuyers sur un même cheval, et de quelques valets porteurs de torches, descendit la rue Vieille-du-Temple dans la direction de la rue Saint-Antoine, où il demeurait. Chantant à demi-voix et jouant avec son gant, il venait de dépasser l'ancienne poterne Barbette, quand il fut attaqué soudainement par une troupe d'assassins « mussés » dans la maison de l'Image Nostre-Dame, située à l'angle de la rue des Rosiers.



ÇA PROMET

LE BON PÈRE. — Pour cette fois, je veux bien encore payer tes dettes. Etablis m'en donc le compte exact.

LE FILS. — Bien, papa!... fais donc remplir l'encrier.



LE CHOIX DE LA COURONNE D'ORANGER

— Celle-là me plaît, mais c'est peut être un peu cher, maman?

— Prends-la solide, ma fille, ça peut resservir!





RAFFINEE

— Comment, vous cirez les chaussures avec des gants?
— Je ne veux pas m'abîmer les mains.

— Mais que faites-vous, maintenant?
— Ben quoi! Ma soupe bout, faut bien que je la sale.
— Comment! avec vos mains! Ça n'est pas propre!



— Oh! Madame, je connais les convenances, j'ai conservé mes gants!

Le malheureux fut frappé avec une telle violence que le corps fut haché, le poing gauche coupé, la tête fendue, la cervelle répandue au loin. D'une fenêtre de la rue des Rosiers, une femme, Jacquette Griffard, fut témoin de l'assassinat.

C'était l'épouse d'un cordonnier, laquelle avait veillé très tard ce soir-là, en attendant son mari. En voulant prendre du linge qui séchait à la fenêtre, elle vit l'horrible chose et cria au meurtre.

— Tais-toi, mauvaise femme, lui jeta l'un des meurtriers. Elle se retira de la fenêtre, effarée. Alors parut, une lanterne à la main, le chef de la bande, le visage caché sous un capuchon rouge. Il toucha du pied le duc qui ne remuait plus:

— Eteignez tout, dit-il, et allons-nous-en, il est bien mort!

Puis il s'enfuit en toute hâte, par la rue des Blancs-Manteaux, dans la direction de la rue Mauconseil, où était son hôtel de Bourgogne, dont il reste une tour — la tour de Jean-sans-Peur, incluse dans la cour d'une école communale de la rue Etienne-Marcel. C'est dans ce donjon, construit tout exprès pour sa sûreté, en murs très épais, que l'assassin du duc d'Orléans, craintif comme un chacal, dormait tous les soirs.

La nouvelle de ce crime atroce se répandit comme une traînée de poudre et jeta la consternation dans Paris.

Devant le cadavre, que tous les princes aspergeaient d'eau bénite, Jean-sans-Peur s'écria:

— Jamais plus traître meurtre n'a été commis en ce royaume.

Le jour des obsèques, il eut l'audace de tenir un des coins du poêle, et même il versa des larmes abondantes. Mais le sang qui fi-trait encore des ais mal joints de la bière, semblait protester contre tant d'hypocrisie et crier vengeance au Ciel.

Cette vengeance s'exerça douze ans après, le 10 septembre 1419. En effet, ce jour-là, Jean-sans-Peur était assassiné au pont de Montereau.

Pele-Mele connaissance

— En 1887, lors de la célèbre tentative d'accaparement du cuivre, on rechercha partout ce métal pour faire échec au trust. Quantité d'objets, qui feraient aujourd'hui la joie des antiquaires, furent fondus, depuis la dinanderie ancienne de nos provinces, jusqu'aux statues de nos grands hommes et des dieux hindous. Le Japon fournit, à lui seul, dans cette hécatombe, plus de *trois mille tonnes* de bouddhas en bronze.

— En 1850, la France et l'Allemagne avaient la même population, 35 millions d'habitants. Depuis, l'Allemagne s'est élevée au chiffre prodigieux de 62 millions, et la France en a 39. Au train dont vont les choses, et avec l'excédent actuel de 800.000 par an, dans dix ans, en tenant compte de la progression mathématique, l'Allemagne aura de 75 à 80 millions d'habitants, et la France 39.

— Chez les Moundans, peuplade agricole du centre Africain, visitée par la mission Moll, l'unité monétaire est la bêche, le fer de la houe, leur instrument familier de travail agricole. Dans la contrée belliqueuse des Sanghas, voisins des Moundans, l'étalon est le fer de lance.

— Parmi les curieux véhicules qu'on employa dans Paris, au cours du siècle dernier, figurèrent les *cabriolets*, les *citadines*, les *urbaines*, les *lutéciennes*, les *thérèses*, les *cabs*,







HISTOIRE SANS PAROLES



LE CHAPEAU PARACHUTE IMPROVISE

L'Aéronaute. — Eh! eh! cette mode des grands chapeaux a tout de même du bon.





MARIAGE DE NEGRES

Le nègre chez un notaire de Paris.
Le Notaire. — Sous quel régime êtes-vous marié?

— Sous un régime de bananes!!!

deltars, les *cabriolets-compteurs*, les *cabrio-s-mylords*. On vit aussi les *coucous*, qui fai-ent le service de Paris avec la banlieue la province. La dernière de ces voitures, i voyageait entre Paris et Vincennes, ne parut qu'en 1861. Son cocher avait fait peindre sur sa voiture une enseigne où l'on pouvait lire: « Au Coucou obstiné. »

— On estime à 250 millions de francs les dégâts produits, chaque année, en Angleterre, par les rats. En Danemark, où ils sévissent aussi, une prime de dix centimes est payée par tête de rat apportée aux autorités.

— En janvier 1808, Paris comptait 600.000 habitants. Aujourd'hui, cent ans après, sa population s'élève à 2.800.000.

— La crise actuelle de renchérissement du papier, qui sévit aux Etats-Unis, a déjà obligé plusieurs journaux d'Amérique à un sou de se vendre à deux sous.

ETITE CORRESPONDANCE

VIS. — En présence des nombreuses lettres nous recevons, et dont certaines sont d'une ture trop mauvaise pour être lues couram-t, nous informons nos correspondants que e communication difficile à lire est écar-d'office et sans examen.

Malet. — On obtient ce titre à l'examen de ie de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures, 'Ecole des Mines ou des Ponts et Chaussées. Ce ne confère d'autre prérogative que le prestige l exerce.

. *Trillano.* Il nous a été impossible d'obtenir renseignement. Adressez-vous directement au ecteur d'une ménagerie.

. *Afra.* — Vous aurez ces renseignements à la darmerie.

. *A. Mateur.* — 1° Oui; 2° Oui, c'était admis dans conditions.

Un lecteur (Niort). — La forme de la donnée indiquait suffisamment que l'on cherchait avant tout une réponse humoristique. Les réponses philosophiques couraient grand risque de ne pas être drôles du tout et surtout d'être extrêmement banales.

M. Henri P. — Nous pensons que vous en avez entièrement le droit.

Mme Dargent. — Prononcez comme vous prononcez le chiffre 100.

M. J. M. Lyon. — Il est tenu d'avoir la plaque réglementaire indiquant qu'il a payé les droits, mais aucune autre plaque n'est requise.

M. Marende. — Toutes les régions sont à peu près équivalentes à ce point de vue, et dans chacune d'elles il y a du bon et du mauvais.

M. Leonetti. — Vous pouvez nous les adresser.

M. Wagner. — 1° Les conditions accompagnent généralement chaque concours; 2° Oui, la bande d'abonnement suffit.

M. R. Milard. — Excusez-nous si nous ne sommes pas de votre avis. La régularité n'a pas à être en cause ici d'après les données du concours; quant à l'idée, elle est évidemment la même, mais nous la trouvons expliquée bien complètement dans le vers primé.

M. Cateau. — En le laissant à la chaîne le plus possible.

PETITE CORRESPONDANDE BIBLIOGRAPHIQUE

M. Meunier, à Clermont. — Ces ouvrages n'ont pas paru en volumes. Il faudrait vous adresser au journal qui les a publiés « l'Action ».

M. Fort, Pont-à-Mousson. — « Manuel de la politesse », chez Garnier, éditeur, rue des Saints-Pères.

René Lafont, à Lille. — Pour les ouvrages sur l'électricité, adressez-vous à la librairie E. Bernard, 1, rue de Médicis.

14e ANNÉE — N° 9. 10 Centimes 2 MARS 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE . UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER . UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS.
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RAISON MAJEURE, par Georges OMRY.



— Au secours! Monsieur l'agent, venez vite... on m'attaque là, en première page.
L'AGENT (*de la page 3*). — J'peux pas venir, j'suis pas en couleurs.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les petits trucs de la Parisienne

Il est incontestable que la probité de la Parisienne dont nous parlons, est au-dessus de tout soupçon. Néanmoins, elle emploie couramment certains petits procédés, qu'en regardant bien à la loupe, on pourrait juger un tantinet... roublards. Signalons-en quelques-uns, tant pour démontrer l'ingéniosité de son esprit que pour les indiquer à celles qui les ignorent... ceci, à seule fin qu'elles les évitent si elles sont trop scrupuleuses.

Le truc de la correspondance d'omnibus.

Madame part de Passy, par exemple. Elle a une course à faire boulevard Haussman... au Printemps... ou en un lieu quelconque de la ligne de son omnibus. Elle prend le tramway *La Muette, rue Taitbout* avec correspondance, s'arrête..., fait sa petite affaire..., et revient à Passy avec ladite correspondance, qui lui permet de monter dans le tramway *Auteuil-Madeleine*, lequel suit le même itinéraire.

Ci, trente centimes d'économie. Or, la question des omnibus dans son budget, est chose appréciable, croyez-le, à Paris.

Le truc du petit gâteau.

Madame est en ville. Elle a oublié de faire une certaine recommandation à sa bonne... Elle téléphone aussitôt chez son boulanger: « Allo, allo... Voulez-vous faire porter immédiatement, chez Madame X, deux babas au rhum (on a toujours besoin de babas au rhum...) Ah!... et puis vous direz aussi à la bonne que... »

Vous pouvez être sûr que la commission sera mieux faite et plus vite que par n'importe quel télégramme...

Le truc des paquets.

Madame a fait emplettes sur emplettes. Elle est encombrée de petits paquets, achetés ici et là, et de trop peu de valeur pour être livrés à domicile. Or, elle a encore des courses à faire..., comment se désencombrer? C'est très simple. Elle entre dans un magasin, achète... si vous voulez, un coffret de prix...

— Faites-le moi envoyer, n'est-ce pas, le plus tôt possible.

— Aujourd'hui même, Madame.

— Vous seriez bien aimable d'y joindre ces petits paquets...

— Mais comment donc, Madame... avec pla sir.

Là-dessus, le petit coup du baba à bonne... et quand Madame rentre chez el elle y trouve ses paquets, venus tout seu bien gentiment. Quant au coffret, on l'a refu Madame ayant changé d'avis et en voula un plus grand... paraît-il.

Le truc du patron.

Madame a vu, dans un grand magasin, corsage..., un boléro..., une jupe, d'une cou d'un chic tout particulier. Elle commande jupe, par exemple..., se la fait expédier. Co me par hasard, Madame n'est pas là lorsq le livreur se présente. Le livreur laisse jupe. Il repassera demain pour toucher... Co me par hasard, également, la petite couturi bon marché de Madame se trouve arriver ces entrefaites. Madame sort de sa cham à coucher comme un diable d'une boîte surprise:

— Dites donc, ma petite..., vous allez tailler une jupe sur le modèle de celle-c Je vous fournirai l'étoffe.

Et Madame se trouve avoir, pour la moi ou le quart du prix qu'elle lui aurait coû une jupe identique au modèle qui l'a séduit Quant audit modèle, inutile de dire qu'il

LES SITUATIONS RIDICULES

Il suffit d'un rien pour faire tomber l'homme dans le ridicule.



Le maintien le plus grave et l'attitude la plus respectable ne résistent pas à une minuscule couche de verglas.



Les vitres branlantes d'un omnibus donnent un caractère ridicule aux propos les plus doux et les plus aimables.



La sortie d'un fiacre qui a eu maille à partir avec une auto, met l'homme le moins risible dans une situation quelquefois comique.



L'invité décoratif, plein de noblesse et de morgue, perd souvent de sa dignité quand il s'attaque à un plat de nouilles.

ndu au livreur le lendemain, sous un prétexte sous un autre... ou même sans prétexte tout.

Le même procédé est également recommandé ns le cas où Madame a une réception..., elqu'un qu'elle tient à éblouir... Elle meu-era son salon d'objets d'art..., de tapis..., ..., commandés la veille ici et là, et ren-yés le lendemain sans bourse délier.

Le truc du billet de chemin de fer.

Ce dernier truc est, incontestablement, oins... honorable que les précédents. Nous vons vu, cependant, pratiquer souvent, et r des dames que leur situation de fortune mblait mettre au-dessus de pareilles... économies. Madame arrive par le chemin de fer à St-Lazare... Elle n'a pas de billet... Admettons qu'elle l'ai perdu.

Avec un aplomb imperturbable, en passant devant l'employé qui se tient à l'entrée du quai pour recevoir les tickets, elle se retourne et semblant s'adresser à quelqu'un qui se trouverait à quelques rangs derrière elle :

— Tu as les billets, Gaston? dit-elle d'un ton négligent et assuré tout à la fois...

Inutile de dire que Gaston n'existe pas... Mais la dame est loin, quand l'employé en est convaincu...

Notez que celles dont nous parlons ne feraient, en aucun cas, tort d'un sou à leur prochain représenté individuellement. C'est l'histoire de la fraude et de la contrebande. Il semble qu'on est d'autant moins coupable qu'on lèse un plus grand nombre d'individus... Et pourtant!?

. . . .

Maintenant, si nos lecteurs connaissent d'autres petits trucs ingénieux, employés par les *honnêtes gens*, et d'usage courant, nous nous ferons un plaisir d'accueillir leurs communications.

E. J.



Il faut vous méfier également du travestissement, si imprégné de la majesté de l'Histoire, car un bal qui dure trop longtemps, aggravé d'un manque de fiacres, suffirait aisément à faire prendre à votre costume un petit air beaucoup plus drôle que vous ne souhaiteriez.



Enfin, contemplez cette dernière image, et dites-moi si vous ne donneriez pas une forte somme pour avoir eu le temps d'enfiler un pantalon et un veston.

Pêle-Mêle Causette

Une réponse fort spirituelle, à l'article e j'ai consacré à l'Académie française, été publiée dans le *Courrier Pêle-Mêle*.

M. Géniaud y compare l'Académie au t dont on charge les bateaux pour les aintenir en équilibre.

Par lui-même, le lest n'a aucune action r la marche du bateau, c'est une mare quelconque et sans valeur.

Néanmoins, il exerce, par son inertie ême, une fonction utile.

Et M. Géniaud ajoute : « Voilà ma comraison. Dieu me garde de la pousser op loin, et de faire un rapprochement tre ce lest sans valeur et les membres l'Académie, pour lesquels je professe plus grande considération. »

La thèse est ingénieuse et la fonction l'Académie française consisterait bien, effet, à jouer le rôle du lest. Elle a é créée pour maintenir l'équilibre la langue, pour lui conserver son nie propre et la protéger contre l'exome et l'incohérence.

Son but originel était donc utile.

M. Géniaud serait, sans doute, étonné je lui disais qu'en comparant l'Acadée à du lest, il lui a fait un compliment tteur, et qu'elle ne mérite pas.

N'oublions pas que le lest suit le moument du bateau, et qu'il est entraîné r lui dans sa course. Il n'a pas la mison de retarder la marche du navire, ais de lui donner de la stabilité.

Pour lui ressembler, l'Académie devrait donc avancer avec la langue française, la suivre dans son évolution vers le progrès et veiller à ce que cette évolution soit rationnelle par rapport à ses origines et à ses traditions.

Alors, oui, vous pourriez la comparer à du lest, et cela sans la moindre ironie.

Mais cette destination, elle ne l'accomplit pas. Elle se contente d'assister, impassible, à la déliquescence de notre langue, sans intervenir pour réglementer ou endiguer les extravagances de certains novateurs.

En d'autres termes, elle laisse filer le navire sans y prendre passage.

C'est du lest, si vous voulez, mais du lest qui est resté à terre.

Et beaucoup considèrent, comme le plus grand honneur qui puisse leur échoir, d'être un des quarante grains de ce tas de sable inutile.

Etrange phénomène de la vanité humaine!

Fred Isly.

ILLUSIONS

Il y a des cas où il est bien difficile de conserver ses illusions. Témoin la petite aventure que voici :

Durand souffrait, depuis longtemps, d'une gastralgie chronique.

Quand il alla, pour la première fois, consulter le docteur Pathos, il apprit que celui-ci était affecté du même mal.

Cette coïncidence créa aussitôt des relations amicales entre le praticien et son client.

Durand se prit d'une entière confiance à l'égard du médecin, qui s'appliquait à lui-même la même médication qu'à son consultant.

A chaque visite, ils se communiquaient mutuellement l'état de leur santé.

— La dernière potion m'a procuré un sommeil réconfortant entre trois et cinq heures du matin.

— Moi, je me suis senti énervé après minuit.

— Nous allons supprimer, pendant quelques jours, les pommes de terre, et nous irons tout à fait bien après.

— Vous croyez, docteur?

— J'en suis sûr. Vous devez éprouver vous-même le mieux sensible qui s'est produit déjà dans votre état, comme dans le mien du reste.

— Oh! oui, et vraiment je suis heureux de m'être confié à vous!

Cependant, le temps passait, et la maladie ne semblait pas vouloir déserter encore les deux patients.

Durand n'en éprouvait, du reste, aucune inquiétude.

Pathos, à chaque entrevue, le rassurait si pleinement, et se montrait si sûr du succès, que le doute n'effleurait même pas son esprit.

Les choses duraient ainsi depuis plusieurs mois.

Un jour, Durand, en sortant du cabinet de Pathos, vit le domestique de ce dernier occupé à charger une malle sur une voiture.

— Quelqu'un part en voyage? demanda-t-il.

— Oui, le docteur!

— Tiens! il ne m'en a rien dit.

— Oh! il sera de retour dans peu de jours.

— Une visite de famille, sans doute?

— Non, c'est rapport à la maladie de Monsieur le docteur?...

— Ah! vraiment!... où va-t-il?

— A Lourdes!

Les yeux de Durand, s'étant levés, perçurent quelque chose qui s'envolait à tire d'ailes. C'étaient ses illusions concernant la science de son docteur.

Hors de danger

— Beaucoup de poètes ne sont prisés qu'après leur mort, observait, avec mélancolie, un jeune esthète à Bicoquet.
— Cela se comprend, répliqua celui-ci. C'est qu'alors, ils sont hors d'état de composer encore des vers!

* * *

VOLTE-FACE

— Il me faut une colonne et demie à la page-réclame de votre journal, pour mon Vermouth-Hydrogéné, disait un monsieur au directeur du *Journal de l'Hygiène*.
— Très bien, monsieur, donnez-vous la peine de vous asseoir, je suis à vous tout de suite, dit le directeur au bon client, puis il se dirigea vers le tuyau acoustique, et murmura au prote de son imprimerie: «Retirez de suite mon article d'aujourd'hui: *Guerre à l'alcool!*»

* * *

Trop de zèle

Le commissaire de police de Landreville reçut un jour du Parquet mandat de rechercher un audacieux malfaiteur qu'on supposait caché dans le pays.
Pour lui faciliter sa tâche, on avait joint, à l'ordre de service, six photographies du délinquant, prises dans six poses différentes.
Le zélé commissaire, qui exerçait ses fonctions dans une petite ville bien tranquille, avait peu l'habitude d'être mêlé à une affaire importante. Aussi, fut-ce une aubaine pour lui que de pouvoir aspirer, pour la première fois, à la grande publicité de la Presse.
Il se mit en campagne, avec une ardeur acharnée. Et quelques jours s'étaient à peine écoulés, que le Parquet recevait de lui un avis libellé ainsi:
«Dès la réception des six photographies que vous m'avez envoyées, je me suis mis à l'œuvre pour donner satisfaction à la Justice.
«J'ai l'avantage de vous informer que j'ai réussi à arrêter cinq des malfaiteurs. Le sixième est surveillé étroitement et ne tardera probablement pas à être arrêté également.»

* * *

RÉPARTIE

Un jour, dans un dîner, un poète attaquait Lamartine:
— Un fat, disait-il, qui se croit le premier homme politique de son époque, et n'en est pas même le premier poète.
En tout cas, répondit Mme Gay, femme d'esprit, de l'autre bout de la table, il n'en est pas non plus le dernier, la place est prise.



L'ESPRIT DES BÊTES

— Sauvons-nous... c'est le père Furet, le propriétaire de la *Renommée de la gibelotte*... il y a du danger pour tous les deux!...

Courrier Pêle-Mêle

Lapins

Quelles sont les espèces de lapins les plus utilisées dans la fabrication des fourrures?

Monsieur le Directeur,
Tout le monde sait le rôle important que jouent les lapins dans la fabrication des fourrures, mais il ne faudrait pas croire que tous les lapins indistinctement peuvent servir à cet usage. Il existe deux sortes de lapins, élevés spécialement à cette fin.
En première ligne, vient le *lapin argenté*, dont le poil est d'un gris blanc tacheté de noir, long et soyeux avec des reflets brillants. C'est lui qui fournit cette fourrure, appelée communément *petit-gris*, dont on fait aussi des imitations de fourrures plus rares. Mais les mâles seuls servent à cet usage, le poil des femelles étant moins beau.
Ensuite, vient le *lapin angora*, dont les poils longs et soyeux, subissent, tous les deux ou trois mois, un peignage destiné à les recueillir, ce qui peut en fournir environ 400 à 500 grammes par an, même 600 chez les beaux mâles. Ces poils sont utilisés pour la fabrication de certaines étoffes, et se vendent, selon leur qualité, de 15 à 25 francs le kilogramme. Quant à la reproduction, elle est la même que chez les lapins ordinaires, d'où on peut conclure que l'élevage des lapi[ns] *argentés* et *angoras* peut être d'un rapp[ort] avantageux.
Recevez, etc. X...

* * *

Réponse à une question

Plusieurs lecteurs nous ont demandé l'o[ri]gine de la locution: *Pour un point, Mart[in] perdit son âne.* Cette locution proverbiale e[st] appliquée aux personnes qui échouent da[ns]



Comment l'ami Ménard, faisant du ski...



...laisse passer les dames...



...dans les passages étroi[ts]

ne entreprise pour avoir négligé un détail signifiant en apparence.

Beaucoup de nos lecteurs connaissent, sans oute, l'étymologie dont nous parlons. Nous rééditons avec plaisir pour ceux qui l'igno- nt.

Et d'abord, il convient de dire qu'elle a é expliquée de diverses manières. La plus téressante est, sans contredit, celle-ci:

Martin était le nom de l'abbé d'Asello. Dans un but d'humanité, l'abbé avait mis la porte de son abbaye l'inscription que oici:

«*Porta patens esto. Nulli claudaris honesto*».

«*Porte sois ouverte. Tu ne te fermeras pour ucun honnête homme.*»

L'ouvrier chargé de cette inscription com- it une légère erreur.

Au lieu de placer le point après *esto*, il le it après *nulli*. La phrase se lisait donc ainsi: «*Porta patens esto nulli. Claudaris honesto.*»

Ce déplacement d'un seul point changeait ntièrement le sens du texte: «*Porte ne sois uverte à personne. Tu seras fermée aux hon- êtes gens.*»

Un haut dignitaire de l'Eglise, ayant passé ar là, fut choqué à la vue de l'inscription, : l'abbé Martin se vit retirer l'abbaye d'Asello.

On traduisit cet événement par la phrase uivante:

«*Pro solo puncto caruit Martinus Asello.*» 'our un point, Martin perdit Asello).

Or, le mot latin *Asello* peut s'appliquer ussi à un âne. Cela donne à cette propo- tion une seconde signification: *Pour un point lartin perdit son âne.*

C'est sous cette forme, que la locution pro- erbiale est restée.

****

L'air national anglais

N'en déplaise à nos amis d'Outre-Manche, ui liront ces lignes, *leur hymne n'est pas e Haëndel*, mais bien de Lulli.

Pour appuyer notre affirmation, citons un xtrait des *Mémoires de la marquise de Cré- uy*:

«Une de mes impressions les plus ineffa- ables, dit-elle, en racontant une visite qu'elle t à Saint-Cyr, est celle de toutes ces belles oix de jeunes filles, qui partirent avec un clat imprévu pour moi, lorsque le roi parut ans sa tribune, et qui chantèrent, à l'unis- on, une sorte de motet, ou plutôt de cantique ational et religieux, dont les paroles étaient e Mme de Brinon, et la musique du fameux ulli. En voici les paroles, que je me suis rocurées longtemps après:

Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!
Que toujours glorieux,
Louis, victorieux,
Voye ses ennemis
Toujours soumis.
Grand Dieu, sauvez le roi!
Grand Dieu, vengez le roi!
Vive le roi!

«Pour peu que vous en eussiez de curiosité, ous n'auriez pas de peine à vous en pro- urer la musique, *attendu que Haëndel s'en st emparé pendant son voyage à Paris*, qu'il n a fait hommage au roi Georges de Ha- ovre, moyennant finance, et que les Anglais nt fini par l'adopter et le produire comme n de leurs airs nationaux.»

La tradition de Saint-Cyr était que le com- ositeur Haëndel, pendant sa visite à la su- érieure, avait demandé la permission de co- ier les paroles et l'air de ce chant, qu'il aurait nsuite offert au roi Georges Ier, comme étant ne de ses œuvres.

Dans les *Mémoires* cités plus haut, aux *ièces justificatives*, on trouve une lettre si- née par trois anciennes religieuses de Saint- yr, certifiant que l'air et les paroles du *ood save the King* sont les mêmes que l'on hantait dans leur maison, lorsque le roi enait la visiter, et qu'avaient composés Lulli t Mme de Brinon, leur supérieure.

Les trois religieuses qui signèrent cette let- tre sont: Anne Thibault de la Noraye, P. de Moustier et Julienne de Pelagrey. Elle fut enregistrée par le maire de Versailles, le marquis de Lalonde, le 22 septembre 1819, et établit, sans conteste, l'origine française du *Good save the King*.

Ajoutons que Haëndel mourut plus de cin- quante ans après Lulli, accablé d'honneurs et de pensions.

La spoliation n'a été révélée que beau- coup plus tard, car Louis XV ne fit qu'une seule visite à la maison de Saint-Cyr, après

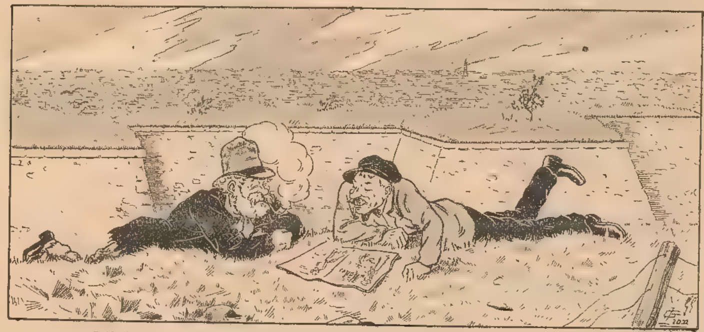


TIMES IS MONEY

Mathurin s'est amusé d'un des derniers dessins de Benjamin Rabier où un paysan se sert de son pantalon comme tuyau d'arrosage.



Il a trouvé un moyen pour remplir plus vivement ses arrosoirs avec les manches de son veston.



— Mâtin, tu t'es payé un journal de mode!...

— Bien forcé... avec ces satanées nouvelles formes de robes, faut bien savoir où les femmes mettent leurs poches.

la mort de son grand-père. A cette occasion, le célèbre motet de Lulli fût chanté en chœur, et ce n'est que plus tard qu'on accusa formellement Haëndel de plagiat.

INAUDI

Un de nos grands music-halls parisiens nous annonce l'apparition prochaine sur ses planches d'un calculateur prodige. Et ce phénomène, paraît-il, doit surpasser, en virtuosité mnémotechnique, le fameux Jacques Inaudi qui stupéfia, voilà une quinzaine d'années, les plus hautes sommités de la science.

Originaire de la Suisse italienne, Inaudi avait commencé l'apprentissage de la vie par le métier de pâtre, comme Sixte-Quint, et, plus près de nous, comme le célèbre sculpteur Denys Puech, qui vient d'être nommé commandeur de la Légion d'Honneur.

A douze ans, Inaudi vint à Paris pour la première fois, s'exhibant dans les cafés, avec, sur les bras, une inséparable marmotte. On ne fit guère attention à ce petit bonhomme timide qui, déjà, jonglait mentalement avec les chiffres, car il avait alors un concurrent en originalité, un grand gamin parisien, lequel, muni d'une serviette de saute-ruisseau, allait aussi de table en table, en vous demandant, à brûle-pourpoint: « Monsieur, interrogez-moi sur l'histoire de France ».

J'ai vu Jacques Inaudi lors de son second voyage à Paris, en 1892. Il avait, à cette époque, vingt-quatre ans. Sa physionomie était douce et rêveuse, d'une régularité parfaite; seul, le front apparaissait extraordinairement proéminent.

C'était au Grand-Hôtel, à une matinée dramatique où, entre autres « numéros », brillait Yvette Guilbert, alors à l'apogée de sa gloire de chanteuse.

Un spectateur dicta au calculateur prodige un nombre d'additions tel qu'il couvrait tout un tableau noir. Inaudi en donna immédiatement les totaux; puis, tournant le dos au tableau, il récapitula mentalement tous les nombres qui s'y trouvaient inscrits, d'abord de haut en bas, ensuite de bas en haut, et cela sans la moindre hésitation. Je le priai moi-même de me dire le résultat de la multiplication de 768 par 356; il se prit le front dans la main, et, presque aussitôt, il me répondit: c'est 273.408.





LES DOMESTIQUES-TIROIRS DU DOCTEUR MOYEN

— C'est dans celui-là que j'ai mon porte-cigares. Je n'ai qu'à lui ouvrir le ventre quand j'en veux un. Je suis sûr, de cette façon qu'il n'y a que moi qui les fume, et ça m'entretient la main.



Comment s'y était-il pris pour me fournir si exactement, et en un rien de temps, ce produit énorme? Il me l'expliqua après la représentation:

— Pour les additions, rien de plus simple: au fur et à mesure qu'on me dicte un nombre, je l'ajoute au précédent; pour les multiplications, je procède de la façon suivante: soit 768 × 356, les nombres que vous m'avez fournis. Je décompose l'opération de telle façon:

1° 700 × 300 =	210.000
2° 700 × 56 =	39.200
3° 356 × 60 =	21.360
4° 356 × 8 =	2.848
Total	273.408

Il lui fallut donc faire quatre multiplications partielles et une addition pour me donner, en quelques secondes, sa réponse.

A la Sorbonne, MM. Bourgeois et Gérard essayèrent de le prendre en défaut. Ils lui proposèrent d'abord l'extraction des racines carrées de nombres de six, sept et huit chiffres. Inaudi s'en étant tiré à merveille, ces Messieurs lui posèrent le problème suivant:

« Trouver un nombre de deux chiffres, tel que la différence entre quatre fois le premier chiffre, et trois fois le deuxième égale 7, et que, renversé, le nombre diminue de 8? »

Au bout d'une minute de réflexion, Inaudi répondit:

— Le problème est impossible.

Et c'était vrai.

A l'Institut, M. Bertrand lui ayant dit la date de sa naissance, Inaudi lui énuméra aussitôt le nombre de semaines, de jours, d'heures et de minutes que l'illustre savant avait vécu jusqu'au 8 février 1892. M. Bertrand en fut émerveillé.

C'est en sortant de l'Institut que le prodigieux calculateur demanda à un huissier s'il n'avait pas vu ses gants.

— Je crois bien, Monsieur, que vous n'en aviez pas, lui répondit le larbin à chaîne.

— C'est bien possible, dit Inaudi, *j'ai si peu de mémoire!*



Surprise de M. Lebargy, en constatant, à son retour de la Comédie-Française, où il a joué la pièce de Capus, que ses cravates, elles aussi, lui font une ovation.



C'EST SI LOIN...

— Qu'est-ce que tu fais là?
— J'voudrais savoir le numéro de son régiment...

Les Inventions et la Mode

La *Mode* — nous entendons ici celle qui intéresse surtout les femmes et les élégants — est un engouement passager pour une forme ou pour une couleur.

Est-elle susceptible de progrès? Nous ne le pensons pas.

Le progrès n'a, pour ainsi dire, pas d'action sur la Mode. Mais la Mode, toujours à l'affût des nouveautés, a pu s'inspirer de certains progrès.

Lorsque vingt Parisiennes, nullement propriétaires d'autos, s'affublent de peaux de bique et d'épaisses voilettes, elles rendent inconsciemment hommage au génie créateur de la locomotion nouvelle. Une révolution dans la traction a fait la loi aux couturiers.

L'invention des ballons n'eut pas moins d'influence, au dix-huitième siècle, sur l'habillement féminin.

Quand un des frères Montgolfier eut brillamment recommencé, à Versailles, en présence du roi, la mémorable ascension d'Annonay, l'enthousiasme public tint de la frénésie. Les élégantes en furent transfigurées. Elles portèrent des chapeaux «à la Mongolfière» ou «au ballon volant» selon que leur faveur allait à l'aérostat des Montgolfier, gonflé à air chaud, ou au ballon du physicien Charles, rempli « d'air inflammable », autrement dit d'hydrogène.

Aventure identique advint, lorsque la construction du premier paratonnerre, par Franklin, conquit enfin droit de cité, après avoir suscité tant de méfiance. Les femmes sourirent à l'invention merveilleuse, et, par manière de sympathie, revêtirent les fameuses toilettes «à la paratonnerre». Un long fil, qui partait du chapeau et traînait jusqu'à terre, en traduisait clairement — nous ne voulons pas dire avec goût — le symbolisme scientifique.

Il y eut aussi des chapeaux « à la Frégate », propres à commémorer un navire célèbre, absolument comme, voici quelque quinze ans, la chevelure de nos compagnes s'accommoda d'étroites casquettes cyclistes, pour la plus grande gloire de la vélocipédie.

Or, cet esprit d'imitation n'est pas une caractéristique des temps modernes. Un érudit archéologue citait naguère le fichu des Arlésiennes « en forme de chapelle », comme, évidemment, inspiré de notre ancienne architecture. Portons nos regards sur les peuples dont le costume traditionnel s'est conservé intact, nous constaterons qu'il fut toujours influencé, dans sa coupe et ses ornementations, par une pensée supérieure et dominante, une morale, un idéal d'art, etc.

Chez nous, cette pensée supérieure est actuellement l'ardente recherche de tout progrès.

Progrès médical, la découverte du remède contre la variole, la vaccination. Il eut son rejaillissement sur la Mode. Tronchin avait vaincu les résistances du public en «inoculant», comme on disait alors, les enfants du duc d'Orléans. Les élégantes lancèrent aussitôt les bonnets « à l'inoculation », dont les rubans étaient ornés de pois pour rappeler les affreux boutons de la maladie. Cette mode macabre dura, d'ailleurs, peu.

Le même docteur Tronchin avait pressenti les bons effets des exercices physiques. Il convainquit les femmes de se lever dès l'aurore pour faire, dans le parc de Versailles, des promenades hygiéniques.

Et l'on «tronchina», c'était le mot et la mode, absolument comme aujourd'hui on pratique le *footing*. Et il y eut, naturellement, un costume spécial, très différent de la toilette de cour, avec souliers plats, bâtons ferrés, robes courtes, et sans *panier*, dénommées, bien entendu « tronchines » — les ancêtres des robes *tailleur* de nos femmes de sport.

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples d'adaptation de la Mode au progrès et aux inventions, depuis les chapeaux « à la Montgolfière » jusqu'à ces robes en étoffe «radium» — une conséquence assez imprévue de la découverte du grand Curie.

D'autres éléments, tous représentatifs de la recherche d'un idéal nouveau, influent aussi sur le royaume du chiffon.

Les grandes navigations lancent l'exotisme, les robes créoles, les châles des Indes. Les guerres nous valent les pantalons « à la cosaque », à la houssarde » et même les cravates, dont le nom est né des Croates ou Cravates, qui vinrent prendre du service en France. Notons aussi tous les événements dont la vie est faite, révolutions, débacles financières, qui lancent les bonnets «à la caisse d'Escompte », parce qu'ils sont sans fonds, etc, etc.

Et tout cela marque assez l'âme versatile et changeante de cette petite personne insatiable, la *Mode*, acharnée à plaire, difficile à satisfaire, et qui est, lorsqu'on l'examine à travers les temps, comme un miroir un peu étroit, mais fidèle, de l'histoire de l'humanité.

André SAVIGNON.



VOYAGE D'AGRÉMENT

LE MONSIEUR. — Ne connaîtriez-vous pas une auberge dans ces parages?

LE CHEMINEAU. — Si... il y en a une au bout de cette route, à 1,500 mètres d'ici.

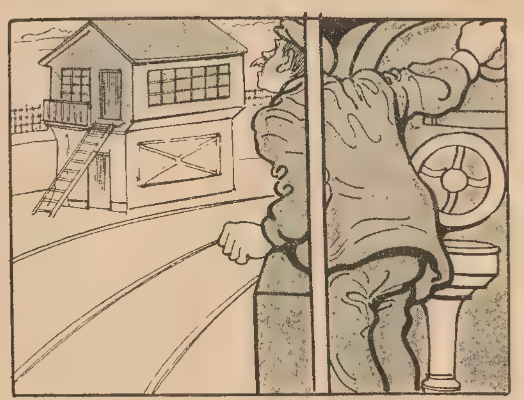
LE MONSIEUR. — Est-elle propre, au moins ?

LE CHEMINEAU. — Oh ! oui... demandez la chambre 6, c'est celle que je viens de quitter, on y est très bien.

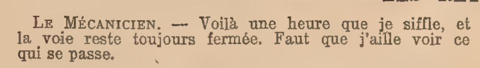


— Mais oui, madame Latrape, j'ai perdu mon chat... je n'ai plus de goût à rien...

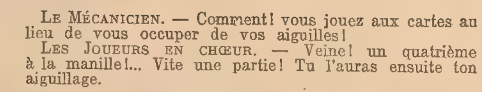
— Vous désolez pas comme ça, il reviendra peut-être... Tenez, venez déjà dîner avec nous, ça vous changera les idées ; mon mari vient justement de nous préparer un bon petit civet de lapin !..



LES RETARDS DES TRAINS



LE MÉCANICIEN. — Voilà une heure que je siffle, et la voie reste toujours fermée. Faut que j'aille voir ce qui se passe.



LE MÉCANICIEN. — Comment! vous jouez aux cartes au lieu de vous occuper de vos aiguilles!
LES JOUEURS EN CHŒUR. — Veine! un quatrième à la manille!... Vite une partie! Tu l'auras ensuite ton aiguillage.



LE MÉCANICIEN. — Voilà qui est fait. J'ai gagné. Allez-vous m'ouvrir la voie maintenant?
LES PERDANTS. — La revanche d'abord. Tu ne vas pas faire charlemagne peut-être!



LE MÉCANICIEN. — Soit! faisons la revanche. Je ne voudrais pas passer pour un goujat! Le perdant paye un litre.



LE MÉCANICIEN. — Diable! c'est moi qui ai perdu! Enfin, chose convenue, chose due; c'est moi qui régale.
LES JOUEURS. — Allons, tu es beau joueur! On va t'ouvrir la voie.



LES VOYAGEURS DESCENDUS DU TRAIN. — Quoi! il jouait aux cartes! assommons-le!
LE MÉCANICIEN. — C'est bien ça! J'ai perdu un litre pour eux, et voilà comment ils me récompensent. C'est à vous dégoûter de prendre les intérêts du public.

RENDEZ DONC SERVICE

Les meilleures intentions sont souvent mal interprétées et encore plus souvent mal récompensées!



Pour fêter les palmes académiques d'un ami influent, vous lui avez payé à dîner... A minuit, comme il serait incapable de se soutenir sur ses jambes...



...vous poussez la bonté d'âme, jusqu'à le remonter chez lui.



A votre légitime indignation, sa femme vous remercie d'une façon plutôt cavalière.



Les Européens, voyant les autres continents plongés dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, avaient résolu de les en tirer.



Ils ont poussé la bonté d'âme jusqu'à leur envoyer l'élite de leur troupes, et la fleur de leurs fonctionnaires, pour les instruire et les civiliser.



Aussi sont-ils navrés de voir le gré que leur en savent leurs obligés.



Les députés, voyant qu'ils n'arrivaient pas à faire aboutir les revendications de leurs électeurs, faute d'argent suffisant pour les courses en voitures, la correspondance, et tous les frais qui en résultaient...



...se sont voté une petite gratification supplémentaire de 6.000 francs par tête, pour pouvoir mener tout cela à bien.



Jugez de leur rancœur, quand ils voient comment les électeurs ont pris la chose.

CONSEIL

Regardez toujours les choses de leur côté brillant... sauf quand vous voulez les acheter. Alors, regardez les deux côtés.

* * *

UN FOUR

Dans une tragédie de Marmontel, intitulée *Cléopâtre*, un serpent mécanique, dû à Vaucanson, s'élançait sur la reine en sifflant. On demandait à quelqu'un ce qu'il pensait de la pièce:

— Moi, dit-il, je suis de l'avis du serpent!

Lebrun fit, sur cette même pièce de *Cléopâtre*, les vers suivants:

A la pièce de *Cléopâtre*,
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé, qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre,
Et le souffleur, oyant cela,
Croyant encore souffler, siffla.

En 1800, on pouvait encore lire au-dessus de la porte d'un concierge, l'inscription suivante:

« Ici, on s'honore du titre de citoyen et on se tutoie. Ferme la porte, s'il *vous* plaît. »

****

Un Rêve

(Je commence par vous avertir loyalement que ce que j'ai l'honneur de raconter ci-dessous ne m'est pas arrivé. C'est un cauchemar que j'ai eu, après avoir mangé une mayonnaise de homard et vingt-neuf centimètres de boudin, à un souper où nous étions treize à table.)

. . . .

J'étais assis sur le bord d'une route, et je fumais tranquillement ma pipe, qui était bourrée, non pas de tabac, mais de fromage de Brie (je ne sais pas pourquoi; c'est bête, les rêves!) lorsque je vis arriver, à toute allure, un motocycliste qui jouait du violon sans se préoccuper de son chemin.

Il y avait justement une vache au milieu. Je crois me rappeler que cette vache était en train de lécher obstinément une brouette. Mais supprimons les détails inutiles, sans quoi nous n'en finirions jamais...

Le motocycliste, qui avait un pupitre installé sur son guidon, et qui déchiffrait, tout en faisant du quatre-vingts à l'heure, la partition d'un opéra intitulé *Catulle-Mendès*, piqua une tête dans la vache et la coupa en deux comme avec un rasoir... Puis roulant à terre, il se mit à pirouetter sur place, tel un toton.

Le train de derrière de la pauvre bête s'enfuit avec épouvante en poussant des cris pitoyables. L'autre moitié continua à lécher placidement la brouette, sans paraître se soucier des événements.

Le motocycliste, animé d'un mouvement rotatoire extrêmement rapide, tourna sur la tête, comme une toupie, pendant un bon quart d'heure...

Puis, il s'arrêta, et je reconnus le docteur Doyen.

La collision ayant fait éclater le pneu d'avant de sa motocyclette, il constata qu'il était impossible d'aller plus loin, et il se mit à sangloter frénétiquement en s'arrachant les cheveux et la barbe.

Mais, tout à coup, il m'aperçut, fixa sur moi un œil farouche, et me demanda à brûle-pourpoint:

— Vous n'auriez pas un pneu de rechange?... Il m'en faut un à tout prix.

— Non, lui répondis-je, mais si vous avez besoin d'un bouton de faux-col, je peux vous en prêter un...

Pendant que je parlais, il s'approcha de moi, en me regardant attentivement, comme s'il était en train de faire une découverte capitale:

— Mais vous avez l'appendicite! s'écria-t-il avec terreur...

— Moi?

— Oui!... Et il faut vous opérer d'ici deux minutes, sinon je ne réponds plus de vous!... Quel prix voulez-vous mettre?...

— Je ne sais pas, je n'ai que trois francs sur moi...

— Donnez-les toujours... Pour les intestins, je prends ordinairement un franc par mètre courant... Mais, pour vous, ce ne sera que dix-neuf sous... Dépêchons-nous, je suis pressé de repartir...

Il me renversa d'un coup de poing sur le talus de la route, m'ouvrit le ventre avec l'archet de son violon, déplia un mètre de charpentier et mesura très exactement trois mètres de boyaux, qu'il coupa, sans m'occasionner la moindre douleur (la preuve, c'est que je fumais toujours ma pipe).

Puis il referma mon abdomen et sutura l'entaille avec du papier gommé.

— Voilà, dit-il... Je vous remercie... Ça me suffira.

Là-dessus, il releva sa motocyclette, ôta le flasque pneumatique de la roue d'avant, e[t] enroula mon intestin autour de la jante... Puis, à l'aide de sa pompe à pneu, il se mit à le gonfler en pompant énergiquement...

Vous dire ce que j'ai souffert à ce moment-là, non, c'est impossible à décrire: chaque coup de pompe foulante, comprimant l'air dans mes viscères (qui pourtant n'avaient plus rien de commun avec moi) me causait d'horribles tranchées et je poussais des cris à fendre l'âme d'un canon...

Quand il eut achevé de gonfler à bloc c[e] pneumatique improvisé, le docteur Doyen enfourcha sa machine, et me dit, avec un sourire consolant:

— La route est très caillouteuse: ça v[a] vous faire un bon petit massage abdomina[l]

Il mit son moteur en marche, et fila ventr[e] à terre, avec mes intestins, qui buvaien[t] l'obstacle... et moi, je lui courais après e[n] le traitant d'arriviste, et en criant éperdu[e]ment:

— Arrêtez-le!...

Mais personne ne l'arrêtait, parce que [le] fait d'être un arriviste, même féroce et cri[]minel, ne constitue pas un délit, ni même un[e] peccadille...

Alors, je me suis dit: « Zut! Décidément ce rêve me dégoûte! » Et je me suis éveill[é].

PERNO GOMEZ.

LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE



S'apercevoir qu'on a été volé de son portefeuille bourré de billets, en avertir la police.



Mais comme la police agit lentement, jurer de retrouver soi-même son coupable.

Pour cela, s'habiller avec ses plus vieux vêtements, afin de pouvoir se faufiler dans les milieux apaches et y trouver des renseignements sur son voleur.



Dans le cabaret où on s'est rendu, sentir tout à coup une chose dure dans la poche de son vieux vêtement, et constater que cette chose n'est autre que son portefeuille, qu'on y avait introduit par mégarde.



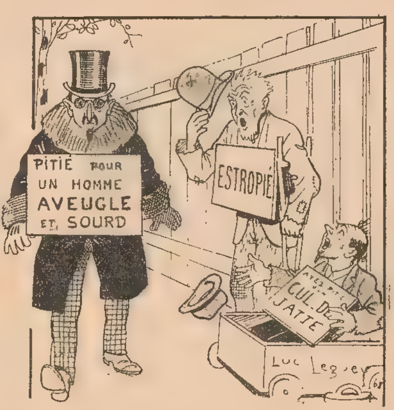
Au moment de sortir du bouge, être pris dans une râfle et emmené au poste, en compagnie de tous les apaches.



Relâché aussitôt, revenir chez soi et constater que cette fois le portefeuille a été volé pour de bon, au cours de cette inutile équipée.







L'ECRITEAU DE DURAPIAT

LES MENDIANTS. — Attention! à nos postes! Voilà un brillant chapeau de forme!

Malheureusement pour eux, le chapeau appartient à Durapiat, qui a soin de prendre ses précautions...

...lorsqu'il est obligé de passer devant des mendiants.

DE NOS LECTEURS

Bizarreries de la Censure

Madame Anastasie est infiniment respectable parce qu'elle est fort vieille. Les premiers hommes qui parvinrent à émettre une opinion, trouvèrent, en face d'eux d'autres hommes qui s'attachèrent à étouffer l'idée naissante.

Et lorsque la pensée, mieux développée, prit la forme littéraire d'une œuvre dramatique ou d'un pamphlet, l'autorité, instantanément, lui opposa la *Censure*.

Un conseil du philosophe Platon en avait formulé la théorie: « Enfants des Muses, commencez par soumettre vos ouvrages aux Magistrats ». On appliqua ce précepte à la lettre, et la Censure prospéra en sagesse et en beauté.

Nous lui sommes beaucoup redevables. Elle a assagi les auteurs, sans doute, mais elle nous a fourni, surtout, cette intarrissable mine d'incidents joyeux, de chinoiseries et de contradictions qui résument ses démêlés avec les écrivains.

Un de ses plus jolis paradoxes fut d'avoir été, jadis, administrée par Crébillon.

Ce dramaturge avait, pour ses fredaines littéraires, été condamné à habiter cinq ans la ville de Sens. C'était trop de sévérité. Aussi à son retour de l'exil, une consolation lui fut-elle ménagée: on le nomma *censeur*.

Regrettons donc la suppression de la censure théâtrale en France. Elle était universellement célèbre. Mais le besoin de critiquer et de régenter ne connaît pas de frontières. Un coup d'œil en pays étranger nous le démontrera. On verra, par là, que nos voisins n'avaient rien à nous envier.

La censure russe est une des plus sévères. Chez nos alliés, le *caviaz* ne s'applique pas seulement aux correspondances privées. Il mutile toute libre production de l'esprit. Chaque ville a ses censeurs particuliers, fonctionnaires appointés, cela va sans dire, et dont l'activité s'exerce surtout à l'adresse des feuilles locales.

Il y a quelques semaines, à Kazan, le bureau de la censure fit saisir un journal dans lequel il avait relevé des termes séditieux. En effet:

1° Un rédacteur, dans un article technique, avait dit: « Cette invention provoquera une véritable *révolution*;

2° Dans un feuilleton du même numéro, on lisait: « Il fait nuit, l'obscurité *règne* (*tsarstwouiet*) ». Le verbe *tsarswowat* était bien employé dans son sens usité. Mais, avec le mot *obscurité*, il constituait, pour la censure, un crime de lèse-majesté.

A Varsovie, pendant les troubles, un petit organe hebdomadaire de combat, ne put subsister quelque temps, que grâce à l'ingéniosité de son directeur. Ce journal s'appelait *Le Dimanche*. Frappé d'interdiction, il parut huit jours après sous le nom de *Lundi*. *Le Lundi* fut supprimé à son tour; mais les lecteurs ne s'y trompèrent pas quand la feuille s'intitula successivement *Le Mardi*, *Le Mercredi Le Jeudi*, etc. C'était bien le même journal sous des noms différents.

Les Turcs ne le cèdent en rien au gouvernement du tsar. Un seul fait l'indiquera péremptoirement.

Lorsque Riza-Bey demanda au ministère ottoman de l'Instruction publique, l'autorisation d'ouvrir une bibliothèque publique, on lui enjoignit de produire la liste des ouvrages qui devaient y figurer.

Cette liste, qui comprenait 10.000 volumes, lui fut retournée avec un refus catégorique, sous prétexte qu'elle contenait des ouvrages contraires à la morale publique et dangereux pour le Sultan.

On citait, entre autres, les *Fables de La Fontaine* les œuvres de Voltaire et de Victor Hugo.

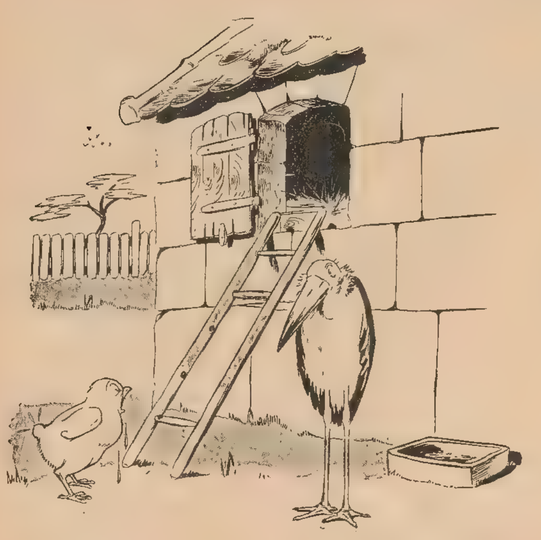
« Les *Fables de La Fontaine* sont surtout dangereuses, affirmait-on, parce qu'on y trouve des allusions au lion, le roi des animaux ». Cette épithète était considérée dégradante pour la royauté et outrageante pour le Sultan.



DUPOIVROT. — Diable! Je me suis endormi sur la voie du chemin de fer!



...Explication de son erreur!



LE PETIT POULET ET LE BON MARABOUT

LE PETIT POULET. — Hi! hi! hi!
LE MARABOUT. — Pourquoi pleures-tu, mon petit ami?
LE PETIT POULET. — Il manque des barreaux à l'échelle, et je ne peux pas monter chez moi.

LE MARABOUT. — Ne te désole pas! Il y a toujours moyen de s'arranger!

Aux Etats-Unis, la censure ne s'exerce pas avec moins de gravité.

A Saint-Louis, voici quelques années, le censeur de la librairie prohiba certains ouvrages de Balzac, Daudet, de Foë, George Sand, Miss Braddon, Mark Twain, Wood, etc.

Et récemment, un examinateur du Far-West — il est des censeurs dans chaque Etat — a renouvelé cette interdiction pour ces mêmes volumes.

Les considérants de cette prohibition ne sont pas dénués de logique, mais il sont tout de même curieux:

« Ces livres ne sont pas jugés immoraux en eux-mêmes, mais ils inculquent des idées fausses sur la vie. La beauté physique y est considérée comme un facteur beaucoup plus important que l'intelligence et le caractère. En outre, le succès de la plupart de leurs héroïnes repose sur leurs charmes extérieurs beaucoup plus que sur leurs qualités morales. »

Cet esprit positif des Américains, qui s'applique avant tout à la sélection d'une race saine et forte, nous le retrouvons tout entier dans un arrêt du conseil des recteurs de l'Université de New-York.

Il s'agissait de choisir, parmi les chefs-d'œuvre de l'art, cent productions dignes d'être exposées dans les écoles publiques, pour l'éducation esthétique de la jeunesse.

La Vénus, de Milo, fut écartée parce qu'elle n'avait pas de bras. Cette ablation, dans un si beau corps, aurait pu faire croire à l'apothéose de la paresse.

Les têtes d'anges de Reynolds furent mises au ban. « Elles sont jolies, mais pas suffisamment énergiques. »

Une admirable copie des *Œuvres de Miséricorde*, de David Téniers, où l'on voit un long cortège de malheureux recevant l'aumône, fut impitoyablement refusée, parce qu'elle eût pu être *objectionable* aux sans-travail.

N'avons-nous pas dit que les bizarreries de la censure étaient de tous les temps et de tous les pays?...

L'âne

Pourquoi l'âne, cet animal si doux, si humble, si patient, est-il si décrié des hommes qui, non seulement refusent de reconnaître ses précieuses qualités, mais en ont fait le prototype de la sottise?

Cela vient tout simplement de l'habitude qu'ont nos congénères de juger toujours sur l'apparence.

Buffon a dit: « Si nous n'avions pas le cheval, c'est l'âne qui tiendrait sa place dans notre estime. »

Mais l'âne est déparé par une paire d'oreilles démesurées, sa démarche est quelque peu grotesque et son braiement est sans harmonie. Aveugles sur les qualités de ce quadrupède, nous n'avons voulu voir que ses défauts. C'est pourquoi nous l'avons estimé inintelligent, lui accolant ensuite l'oie et le serin pour former le trio de la bêtise terrestre.

Il est vrai, l'oie a un dandinement malgracieux, mais elle ne marche pas plus mal que le cygne, ce modèle de beauté.

Quant au serin, ce charmant musicien, il ne doit, vraisemblablement, sa mauvaise renommée qu'à la couleur de son plumage.

Donc, l'âne a le pavillon auditif trop développé. Mais que d'hommes d'esprit qui ont de grandes oreilles, que d'imbéciles qui en ont de minuscules.

On sait aussi que les ânes sont parfois appelés « ministres » — du latin *minister*, serviteur —. La même appellation est donnée, par nos soldats d'Afrique, aux mulets, parce que, disent-ils, ces animaux sont: « chargés des affaires de l'Etat! »

A ce propos, citons cette anecdote:

« M. Thiers, à l'époque où il était ministre de Louis-Philippe, faisait une excursion en Algérie. Il était monté sur un mulet et escorté de deux zouaves, loustics parisiens. Tout à coup, l'un d'eux s'écria:

— Tape donc sur le ministre, il a la peau dure, ça ne lui fera pas grand mal.

Thiers, inquiet, demanda des explications, et il rit beaucoup ensuite. »



LE GARÇON CHARCUTIER. — Allons, bon! Et moi qui suis pressé!



LE CONCIERGE. — Eh bien! Qu'est-ce que vous faites là?
LE GARÇON. — Vous le voyez, j'observe la consigne!



UN PSYCHOLOGUE

— Eh bien! docteur, qu'a-t-elle?
— Une crise de neurasthénie...
— Et qu'ordonnez-vous?...
— Une toilette nouvelle et une bague en diamant seront, pour l'instant, le meilleur remède...



PIEUX DEVOIR

— Une absinthe bien tassée, comme vous la serviez à feu mon pauvre mari.
— On est gourmand, la petite mère!
— Oh! c'est pas pour mon plaisir... c'est pour perpétuer son souvenir!

Pêle-Mêle Connaissances

— En Chine, les mandarins achètent leurs ...ctions. Il y a même des banques dont la ...ncipale opération consiste à avancer aux ...ndidats les fonds nécessaires à cette acqui...on.

— Monge, Meunier et Deghen furent les ...miers savants qui s'attaquèrent d'une façon ...vie au problème de la direction des ballons. ...mi les plus étranges conceptions, il faut ...r l'aérostat de Pétin (1850), qui était for... de *quatre* ballons réunis par une sorte ...pont et par une quille. En 1866, Delamarue munit son dirigeable (?) de rames en forme d'hélices.

— Le paysan du dix-huitième siècle, moins misérable que ses aïeux, connut pourtant d'épouvantables famines. En 1739, il mangea du *pain de fougère* et l'évêque de Chartres, interrogé sur l'état économique de son diocèse, répondait: « Les hommes se nourrissent d'herbes comme des moutons, et crèvent comme des mouches. »

— Le navire qui va le plus vite du monde est actuellement le destroyer anglais *Tartar*. Aux essais, il a couvert le mille (1.825 mètres) à la vitesse de 37 nœuds 037, soit un peu plus d'une minute et demie. Cette admirable rapidité dépasse de quatre nœuds la vitesse d'une des torpilles Whitehead dernier modèle, dont le *Tartar* est armé. En sorte que le contre torpilleur britannique va plus vite que ses projectiles.

— On compte environ trente-huit mille aveugles en France. Sur la surface entière du globe, ces infirmes sont répartis par quantités extrêmement variables, et ce sont les régions tropicales ou intertropicales qui en fournissent de beaucoup la plus considérable.

— Du 4 septembre 1870 jusqu'à nos jours, 231 hommes politiques ont, en France, occupé le pouvoir en qualité de ministres.



...ES BONS CONFRÈRES A L'ENTERREMENT DE L'ARTISTE DRAMATIQUE DURATEY.

— Pauvre Duratey!... même après sa mort, encore un four!



UNE GARGOTE

— Décidément, ils mettent de moins en moins de beurre dans leur sauce. Tenez, voilà des taches que je me suis faites il y a à peine deux jours, et c'est tout juste si elles sont encore visibles!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Doray. — Vous adresser rue Dauphine, 45, au magasin de musique.

M. Ganib, à Sarreguemines (Lorraine annexée). — Vous adresser à la librairie agricole, 18, rue Jacob.

Le nº 1328, du « Journal de la Jeunesse », paru a un mois, publie un article sur les champignons et coûte 0 fr. 40.

14e ANNÉE — N° 10. 10 Centimes 9 MARS 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE CŒUR D'UNE MÈRE, par André HELLÉ.



— Comment voulez-vous qu'après ça j'aille vous confier mes porcelaines. .

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

LA SALADE

La guigne?... Ça n'existe pas!

Je vous demande mille pardons, davantage même si vous y tenez, mais je suis obligé de vous contredire, et pour preuve, l'aventure d'Aristide Beauminet.

La voici dans toute sa banale simplicité:

Aristide Beauminet aimait.

N'attendez pas que je vous fasse ici l'analyse des mille replis de son âme, non plus que l'autopsie médico-littéraire des différents bobos de son cerveau.

Il aimait. Et comme cette histoire est vraie, et que la Vérité est toute nue, je n'habillerai mon récit d'aucune espèce de phraséologie.

Celle qu'il aimait était une petite dinde tirant sur le paon ou la paonne, comme vous



... il se ravisa soudain... et emplit le premier son assiette.

voudrez. Le diable sait s'il en existe de ces sortes de pimbèches.

— Moi... je n'épouserai jamais un homme sans éducation, disait-elle. Un pantalon trop court..., un nœud de cravate mal fait..., des ongles en deuil..., cela me suffit pour juger quelqu'un. Ainsi, j'aimerai mieux mourir que d'être la femme d'un individu qui essuie son verre avec sa serviette au moment de se mettre à table

Vous pouvez rigo..., pardon..., vous pouvez rire, là-bas, vous... le lecteur!... Quand même vous auriez été beau, riche, instruit, intelligent, et patati et patata..., du moment que vous mouillez votre pouce, pour tourner la page du *Pêle-Mêle*, vous n'auriez jamais été accepté par Mademoiselle Yolande comme époux.

Cela vous est égal, soit! Mais ce n'était pas l'opinion d'Aristide Beauminet. Il fut mort pour elle. Je vous dis, il l'aimait. L'amour ne se commande pas, n'est-ce pas?

— Hélas! j'ai trop de guigne, soupirait-il. Vous verrez que ce mariage ne se fera pas.

Et pourtant!... Aristide était beau, jeune, instruit, intelligent, riche... (voyez la suite dans le dictionnaire)...; il était surtout particulièrement délicat et bien élevé. Sa demande avait été acceptée. Tout allait pour le mieux. On était au dîner de fiançailles...

On en était même un peu plus loin. C'était le moment où la salade, passée de main en main, faisait le tour de la table.

Or, Aristide était assis à la gauche de Yolande, et la salade tournait de gauche à



— Mon cher enfant... tu es plus grand qu'Eponine!

droite, c'est-à-dire dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Je sais bien que cela n'est pas d'un intérêt palpitant..., mais il faut bien vous expliquer.

Il en résulta que ladite salade échut d'abord à Aristide. Celui-ci allait poliment en offrir d'abord à sa fiancée, lorsqu'il se ravisa soudain... et emplit le premier son assiette.

***

Ce fut le père de l'infortuné qui annonça lui-même, le lendemain à son fils la fâcheuse nouvelle:

— Tout est rompu, Aristide!

Et comme Aristide se lamentait:

— Enfin, mon cher enfant, lui dit l'auteur de ses jours, c'est ta faute aussi. Tu connais la délicatesse de Yolande..., sa susceptibilité... Tu vas commettre une faute pareille contre les usages!... Conçoit-on cela?... Se servir le premier!

La mercuriale dura longtemps.

A la fin, poussé à bout, Aristide se rebiffa.

— Eh bien! fit-il, veux-tu que je te dise..., cher papa?...

— Parle!

— Si le premier je me suis servi de la salade, c'est que je ne voulais pas la passer à Yolande avec ce qu'il y avait dedans.

— Qu'est-ce qu'il y avait donc?

— Un ver, papa, énorme!

— Alors, tu l'as pris?

— Oui, papa... Et pour lui en éviter la vue, continua Aristide avec des sanglots dans la voix, je l'ai... je l'ai... mangé!

— Mon cher enfant, s'écria Beauminet père, en ouvrant ses bras, tu es plus grand qu'Eponine!...

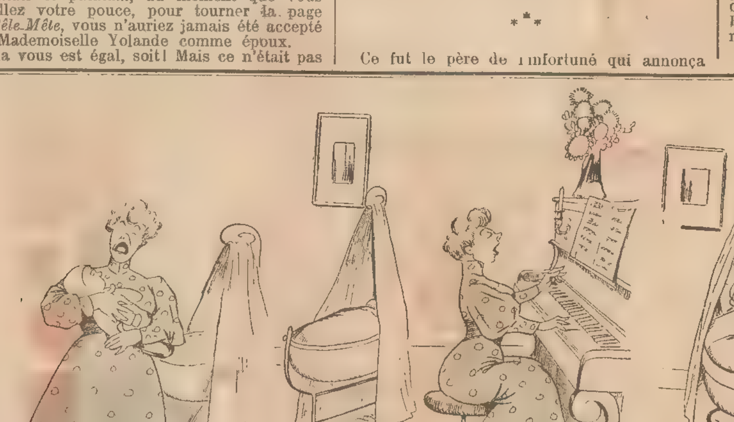
. . . .

Naturellement, l'histoire fut racontée à Yolande D'invité mal élevé Aristide passa héros, et l'on croyait bien le mariage... rabiboché. Mais l'autre petite dinde, éclatant en sanglots:

... mais l'avoir mangé... Pouah!.. c'est trop dégoûtant! Jamais je n'épouserai cet homme-là!

— Hélas! dit-elle... s'être servi le premier..., je lui aurais pardonné..., avoir pris le ver..., cela pouvait encore aller... mais l'avoir mangé... Pouah!... c'est trop dégoûtant!... Jamais je n'épouserai cet homme-là!

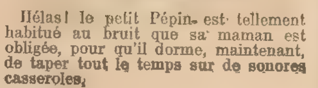
Etienne JOLICLER.





Mme Pépin ne veut pas être l'esclave de son bébé. Aussi, l'habitue-t-elle à s'endormir, même quand on fait du bruit.

— Comme ça, constate-t-elle, au lieu d'être obligée de marcher sur la pointe du pied, je puis faire tout le bruit que je veux.



Hélas! le petit Pépin est tellement habitué au bruit que sa maman est obligée, pour qu'il dorme, maintenant, de taper tout le temps sur de sonores casseroles.







UN BON PRODUIT

LE COIFFEUR. — Pas bonne, notre eau capillaire à la gomme arabique? Vous faites erreur!

Ainsi, voyez ce numéro du *Pêle-Mêle*, dont la première page représente un chauve. Je verse sur ce crâne quelques gouttes de mon eau gommée.

A présent, prenez le numéro en main et vous allez voir la tête chauve se regarnir en quelques secondes.

AVIS

Vu l'abondance des envois, le résul du Concours de devinettes paraîtra ns notre prochain numéro.

Pêle-Mêle Causette

Beaucoup de lettres me sont parve-es à l'occasion de ma causerie sur compagnies d'assurances.

Ces lettres émanent presque toutes de rsonnes du métier.

A en croire les unes, j'ai eu tort de engager sur un terrain qui m'est com-ètement étranger. Pour un peu, n'était courtoisie habituelle de mes correspon-nts, je serais traité d'âne bâté, et ours maniant un pavé.

Et je n'aurais qu'à baisser la tête, nteux comme un renard qu'une poule rait pris.

Mais d'autres lettres, dues à des plu-s non moins autorisées, m'appor-it un avis tout différent des premières.

l ne faut donc pas que je me hâte p de m'humilier et de faire péniten-

Si, en toute justice, je ne dois faire fi des approbations ni des réprobations, ressort, de ces opinions contradictoi-, qu'il existe bel et bien une question assurances, et que cette question rite une sérieuse étude.

Pour le prouver, je n'aurais, du reste, à publier une lettre dont je n'ai pas ore parlé.

Elle provient d'une société dont je ai le nom, pour ne pas être accusé ne campagne déguisée en faveur d'un blissement. Cette lettre m'apprend l existe des associations, une, en t cas, dont l'unique but est de four-un appui à tous ceux qu'un incendie en contact avec les compagnies d'as-ances.



CHANTAGE ET CHARITÉ

LE VAGABOND (*aux fiancés*). — Ayez pitié d'un malheureux vieillard infirme... ou je détache le chien!

D'autre part, chacun sait qu'il est un certain nombre de spécialistes dont la profession consiste à intervenir moyennant honoraires, dans les débats entre assurés et assureurs.

La Palisse, se trouvant un jour à Berck, émit cette quasi-certitude: « La présence de tant d'hôpitaux ici, indique assurément qu'il y a beaucoup de malades ».

Comme le célèbre simpliste, je puis dire: « La présence de tant d'avocats d'assurances, indique qu'il y a beaucoup de tiraillements ».

A cela, certains me répondront que, s'il



LE FILS DU COCHER

— C'est Jean qui vient de tomber sur les genoux dans l'escalier...

— Vite, Julie, déshabille-le... pourvu qu'il ne se soit pas couronné !



— Mon cher, je suis épaté... je viens de consulter un graphologue absolument extraordinaire !...

— Ah ! et que vous a-t-il dit ?

— Rien qu'à la façon dont j'avais fait l'*H* du mot épinard, il a deviné tout de suite que je n'avais jamais eu le prix d'orthographe !...

y a beaucoup de controverses, c'est la faute aux assurés. D'autres affirmeront que c'est la faute aux assureurs.

Que ce soit la faute aux uns ou aux autres, il est évident que, s'il y a tant de discussions, c'est que les traités d'assurances donnent prise à la chicane.

Et c'est justement ce que je leur reproche et ce que je voudrais faire cesser, si j'en avais le pouvoir.

On m'opposera encore l'argument suivant: « Tout contrat, aussi simple et clair qu'il soit, peut donner matière à procès ».

C'est vrai, mais exceptionnel. Les contrats nettement établis et fondés sur les lois et l'équité, ne fourniraient pas assez de plaideurs pour justifier toute une corporation de spécialistes.

Etant donné le nombre infime de sinistres, par rapport à celui des assurés, l'on est donc amené à supposer qu'il y a presque autant de disputes que d'incendies ayant quelque importance.

Affirmer, par conséquent, qu'en fait d'assurances tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est émettre une opinion hardie, voire même téméraire.

Il y a, en réalité, de notables changements à apporter dans les rapports entre assureurs et assurés. Et il n'est pas excessif de réclamer une législation nouvelle destinée à donner plus de garanties à l'assuré, à préciser nettement ses droits, à le soustraire au marchandag aux multiples cas de déchéance.

Les compagnies feraient preuve c prit large et de sens avisé, si elles naient elles-mêmes l'initiative de ce grès.

Fred Isly.

****

PENSÉE

L'homme affligé d'une mauvaise écritu deux moyens de se tirer d'embarras :

Le premier consiste à prendre des le
Le second, à mépriser ceux qui écri bien.

Ce dernier moyen est le plus comm Aussi, voyons-nous tant de gens qui écri mal et méprisent la calligraphie.





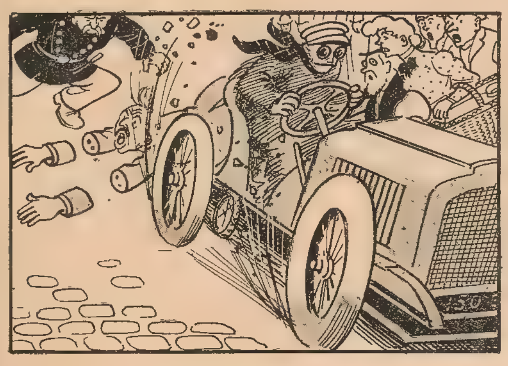


L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE, DE FLORIAN, MODERNISÉ

Aidons-nous mutuellement !
Confucius l'a dit, suivons tous sa doctrine.
Écoutez le récit suivant,
Qu'aux égoïstes je destine

En la grand'ville de Paris,
Il existait deux malheureux,
L'un énorme, l'autre petit,
Et souffrant beaucoup tous les deux.

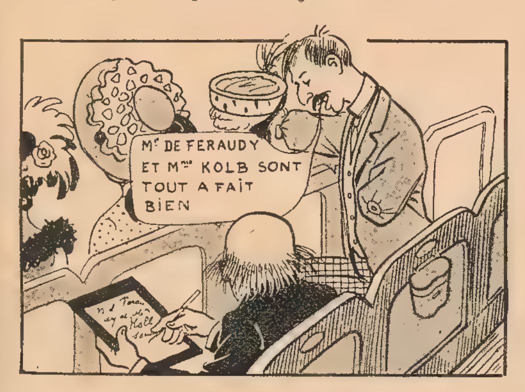
D'un journal le petit écrivait la critique,
Mais la Mode créa le chapeau fantastique
Et dès lors, le petit fut un homme perdu,
Ne voyant plus assez pour son compte rend



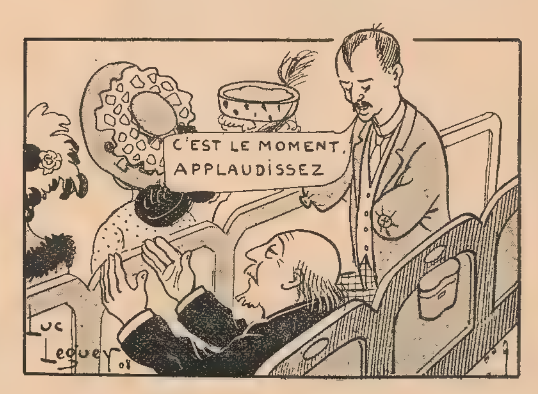
Le grand avait été claqueur,
Mais d'une auto l'élan faucheur
L'avait privé du gagne-pain
Qu'étaient pour lui ses grandes mains.



A la Française Comédie,
Ils vinrent à se rencontrer
Et tous deux de se lamenter
Sur la tristesse de leur vie.



Le critique eut alors un trait de lumière:
« Nous possédons le bien à chacun nécessaire
Moi j'ai les bras, vous la hauteur,
Par dessus les chapeaux vous verrez les acteurs.



Et vous serez mon guide.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi
Je claquerai pour vous, vous y verrez pour moi!

HATE-TOI LENTEMENT

La précipitation est un défaut qu'ignorent, en général les gens de justice. Voici un fait qui en témoigne une fois de plus. Un seigneur russe, apprenant qu'une grande dame de sa connaissance a un bébé, lui propose, comme nourrice, une de ses jeunes moujikes. L'offre est acceptée, et la nourrice s'installe chez ses nouveaux maîtres. Mais, pour une cause qui n'a pas été élucidée, au bout de quelque temps, le seigneur reprend sa moujike. La dame proteste et engage un procès.

L'affaire suit son cours... lentement, très lentement.

Un matin, tandis que l'empereur Nicolas II passe une revue, un messager remet un pli cacheté à un colonel de sa garde.

— Qu'est-ce? interroge l'empereur.

— Majesté, c'est la notification d'un jugement, qui condamne le maître d'une nourrice à laisser celle-ci à son nourrisson, jusqu'à ce qu'il soit sevré.

— Ah! Et quel est ce nourrisson?

— Moi-même, Sire! répond le colonel.

A ce moment, le bébé avait 54 ans, et le procès avait été entamé plus d'un demi-siècle auparavant!

*
* *

Fin d'une histoire connue

On connaît l'histoire de ce dentiste qui avait accroché à sa porte une grande enseigne sur laquelle était écrit en grosses lettres: *Extraction des dents sans douleur.*

Le client venait de confiance et se prêtait à l'opération, qui ne s'accomplissait qu'au prix de terribles souffrances.

Furieux, le client récriminait et faisait allusion à l'enseigne fallacieuse.

Invariablement l'homme de l'art répondait:

— De quoi vous plaignez-vous? l'extraction s'est opérée sans douleur... pour moi, bien entendu.

Moitié riant, moitié maugréant, le client s'en allait sans insister, soulagé, en somme, de son mal.

Je passais fréquemment devant l'enseigne du malin dentiste. Or, dernièrement, je fus surpris de constater qu'elle avait été ôtée. Intrigué, je m'informai.

J'appris alors qu'un jour, un patient, moins patient que les autres, avait pris la chose du mauvais côté. Le dentiste lui ayant répondu, comme toujours: «De quoi vous plaignez-vous? l'opération s'est effectuée sans douleur pour moi!» il se fâcha et tomba sur son bourreau à bras raccourcis.

Le malheureux praticien fut passé à tabac, comme un simple ivrogne ramassé par des agents.

Il se releva tout meurtri, et protestant contre cette brutalité:

— De quoi vous plaignez-vous? fit alors le client en se retirant, la râclée s'est opérée sans la moindre douleur... pour moi, bien entendu.

Le dentiste ne demanda pas son reste, mais l'enseigne fut reléguée pour toujours dans les combles.

. . .

Courrier Pêle-Mêle

Traitements des juges

En réponse à la question posée par M. G. Darel, dans le numéro du 9 février 1908, voici quelques renseignements que nous adressent, sur le traitement des juges, à Paris et en province, Messieurs Pruniaux et E. Dauchot.

Cour de Cassation. — Premier Président: 30.000 francs; Présidents de Chambre: 25.000 francs; Conseillers: 18.000 francs; Procureur général: 30.000 francs; Avocats généraux: 18.000 francs.

Cours d'appel (Paris). — Premier Président: 25.000 francs; Président de Chambre: 13.750 francs; Conseillers: 11.000 francs; Procureur général: 25.000 francs; Avocats généraux: 13.200 francs; Substituts: 11.000 francs.

En province, dans le même ordre: 18.000 fr., 10.000 fr., 7.000 fr., 18.000 fr., 8.000 fr., 6.000 francs.

Tribunaux de première instance (Paris). — Président: 20.000 francs; Vice-Président: 10.000 francs; Juge d'Instruction: 10.000 francs; Juges: 8.000 francs; Procureur: 20.000 francs; Substitut: 8.000 francs.

En province:

Première classe (ville atteignant 80.000 habitants), dans le même ordre: 10.000 fr., 7.000 fr., 6.500 fr., 6.000 fr., 10.000 fr., 5.000 francs.

Deuxième classe (villes atteignant 20.000 habitants): 7.000 fr., 5.500 fr., 5.000 fr., 4.000 fr., 7.000 fr., 3.500 francs.

Troisième classe (autres villes): 5.000 fr., 4.000 fr., 3.500 fr., 3.000 fr., 5.000 fr., 2.800 francs.

Le tribunal de Chambéry est assimilé, au point de vue du traitement des magistrats, aux tribunaux siégeant dans les villes dont la population atteint 20.000 habitants.

Juges de Paix (Paris): 8.000 francs; indemnité annuelle pour un secrétaire: 1.500 francs.

Villes dont la population atteint 80.000 habitants, ainsi que Versailles et tous les cantons du département de la Seine: 5.000 francs.

Villes de 20.000 habitants et Chambéry: 3.500 francs.

Chefs-lieux dont la population est inférieure à 20.000 habitants: 3.000 francs.

Dans les autres cantons: 2.500 francs.

Le tribunal d'Alger est assimilé, au point de vue du traitement des magistrats, aux tribunaux siégeant dans les villes dont la population atteint 80.000 habitants.

Les membres des tribunaux de Constantine, d'Oran, de Blidah, de Bône et de Tlemcen reçoivent le traitement alloué aux membres des tribunaux siégeant en France, dans les villes dont la population atteint 20.000 habitants. Le traitement des deux juges suppléants rétribués, de Blidah, est de 2.400 francs.

Les traitements des magistrats des tribunaux de Batna, Bougie, Guelma, Mascara, Mostaganem, Orléansville, Philippeville, Sétif, Sidi-bel-Abbès et Tizi-Ouzou sont fixés ainsi qu'il suit:

Président: 6.000 francs; Juges d'Instruction: 4.300 francs; Juges: 3.750 francs; Procureurs: 6.000 francs; Substituts: 3.500 francs.

***

Porridje

Monsieur le Directeur,

Voici la réponse que demande M. A. Lucas, à propos de la composition du porridje. Etant Ecossais, je me fais un plaisir de le renseigner, car mon déjeuner se compose, tous les matins, dudit mets.

Le paysan écossais se nourrit exclusivement de porridje. Le porridje est tout simplement de l'avoine à laquelle on a fait subir la même préparation que le blé, sans toutefois la réduire complètement en farine. Quelques-uns ajoutent de l'orge. Comme préparation, nous le faisons tremper dans de l'eau au moins pendant trois heures, et puis bouillir pendant vingt minutes, ce qui le réduit en bouillie. Ensuite, on peut y mettre du lait et sucrer légèrement, puis on le mange avec du pain ou de la brioche. C'est un mets très nourrissant et très rafraîchissant; je le conseille aux lecteurs du *Pêle-Mêle*.

Recevez, etc.

AUTSON.

Questions interpêlemêlistes

A quelle époque la culasse mobile fit-elle son apparition dans l'artillerie française?

Quel rôle jouèrent les pièces rayées pendant la campagne d'Italie? Etaient-elles déjà pourvues de culasses?

CHARLES GSELL.

Pourquoi appelle-t-on les habitants de l'Amérique du Nord *Indiens*, et les habitants de l'Inde, *Hindous?*

UN LECTEUR CURIEUX.

Tatouages

La mode de se faire illustrer la peau n'est plus lancée par nos sympathiques apaches parisiens, mais par la noblesse anglaise et allemande.

Le maître tatoueur de Londres — appelons-le docteur Simpson — est sur les dents. Songez donc! on le réclame en même temps à Berlin, à Vienne et aux quatre coins de la capitale britannique, à l'effet de timbrer des individus qui le sont peut-être déjà avant l'opération.

C'est le plus souvent sur les bras et les doigts que le docteur Simpson opère. Sur les bras, il burine des vers byroniens, des phrases musicales, des fleurs, des papillons, ou simplement des cœurs traversés d'une flèche. On dit même qu'une dame de l'aristocratie berlinoise se fit écrire, dans le dos, toute une tirade extraite de *Werther*.

A Londres, les belles ladies se contentent de l'inscription de leur devise à l'annulaire, sous la bague nuptiale, et ma foi, « honni soit qui mal y pense! » D'autres font mettre, avec leurs initiales, la date de leur mariage. De cette façon, si l'anneau se perd, ces dames n'en conservent pas moins le souvenir exact du « plus beau jour de la vie ».

On n'ignore pas que les tatouages se font avec une aiguille, une arête de poisson, des esquilles d'os, des épines végétales, suivant que l'opérateur est un civilisé ou un sauvage.

Des motifs sérieux se rattachent, sans doute, à l'origine de cette coutume barbare, puisque c'est surtout chez les peuples primitifs, voisins de l'animalité, qu'elle se rencontre le plus. Peut-être le tatouage était-il autrefois un signe de ralliement ou un blason?... Et pourquoi ne serait-ce pas une écriture rudimentaire dont quelque Champollion finira par déchiffrer les hiéroglyphes?

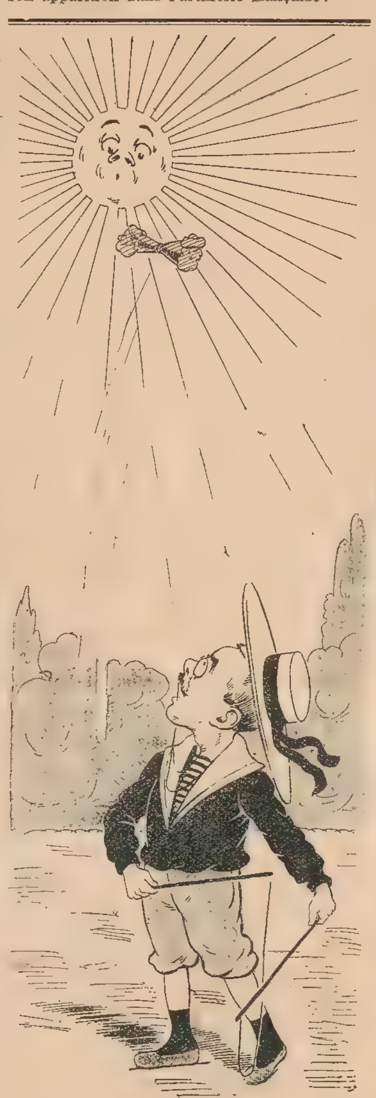
Ce qui est certain, c'est que chaque peuple

CE DIABOLO DE MAROC

(FABLE)



Il était un jeune garçon qui s'amusait à jouer au diabolo.



Il lança son jouet à une hauteur vertigineuse.

Et le soleil, en voyant monter ce bolide, dit au petit garçon:

— C'est bien haut, mon ami, prends garde aux accidents.



Le petit garçon prit peur et passa ses baguettes à un camarade.



Cependant, le diabolo redescendait maintenant à une vitesse folle. Et le nouveau joueur étendit ses baguettes pour le recevoir. Mais il s'aperçut que la ficelle était embrouillée...



...il n'eut pas le temps de la dénouer et reçut l'appareil sur le nez.

MORALE

Ne lancez pas trop haut vos ambitions, qui, retombant sur votre nez, risqueraient *de l'casser.*

barbare a son genre d'ornementation qui lui est propre. Chez les Aïnos, les femmes seules sont tatouées sur les lèvres et le dos des mains; les femmes kabyles portent une croix sur le front.

Les Polynésiens ont des tatouages particuliers pour esclaves, guerriers, veuves, faits de guerre, et ils se transmettent ces illustrations, comme les seigneurs de chez nous se transmettent leurs parchemins. Au Japon, les gens de la haute, qui singent les mœurs occidentales, répugnent au tatouage, mais la basse classe, conducteurs de voiturettes, plongeurs, crieurs, ont le corps couvert de zébrures.

L'habitude de se faire imprimer, sur le corps, des dessins indélébiles semble avoir été prise, en France, dès la fin du seizième siècle. On peut citer, à l'appui de ce dire, l'exemple de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, un des chefs de la Ligue, tué au siège de Saint-Denis, et reconnu grâce aux chiffres gravés sur son bras droit.

De nos jours, il paraîtrait que certains princes, et non des moindres, n'auraient pas hésité à se singulariser au moyen de tatouages plus ou moins bizarres. Ainsi, on dit que le prince de Galles, fils aîné du roi Édouard VII se serait fait dessiner une ancre sur le bras.

De vieilles banques assurément

La banque a longtemps passé pour avoir été inventée au douzième siècle, par les changeurs de monnaie italiens ou juifs. Les Grecs avaient des «trapézistes», les Romains, des «argentiers», mais c'étaient là des changeurs et non pas des banquiers. Cette invention, partant du moyen-âge, n'aurait reçu tout son développement que plus tard.

C'était là à peu près tout ce qu'on possédait sur l'origine de la banque. Mais on vient de faire, à Babylone, une découverte qui reporte l'origine de la banque à plus de deux mille cinq cents ans.

A Nipur, dans les fouilles du temple de Bel, on a retrouvé les archives des deux grandes banques Egibi et fils (septième siècle avant J.-C.), et Muraschu et fils (cinquième siècle avant J.-C.) Ces banques traitaient des affaires considérables. Elles échangeaient l'argent et en prêtaient, contre dépôt de titres ou d'objets, au joli petit taux de vingt pour cent (à peu près ce qu'il faut de nos jours pour passer en correctionnelle).

La comptabilité était minutieusement tenue. Les dépôts d'argent ou d'objets, les prêts, etc... tout était reporté sur.. des briques, avec le cachets des contractants, et la signature ou l'empreinte de l'ongle du pouce des témoins, dont le moindre variait de deux jusqu'à trente, selon l'importance de l'affaire traitée. Toutes ces briques étaient soigneusement numérotées et classées, ainsi qu'il sied dans les maisons qui ont de l'ordre.

Cette nouvelle découverte archéologique nous prouve, une fois de plus, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Les débuts du " Tuyau de poêle "

Le chapeau haut de forme, si gracieux, si coquet, si léger, si commode, si... eut des débuts extraordinaires, que révèle le directeur du *Times*, du 16 janvier 1797.

Traduisons:

« John Hetherington, mercier au Strand, vient de comparaître devant le lord-maire, qui l'a condamné, pour troubles et excitation à l'émeute, à 500 livres d'amende. Le sieur Hetherington, avec l'intention évidente d'effrayer le peuple, s'était montré sur la voie publique coiffé d'un étrange chapeau, à forme haute, et couvert d'une soie très lustrée, dont l'éclat éblouissait la vue.

« Selon le rapport des officiers de la Couronne, plusieurs femmes s'évanouirent à son aspect, les enfants poussèrent des cris d'effroi, la foule, ameutée, prit la fuite, et un des fils de M. Thomas, corroyeur, fut culbuté dans la bagarre et se cassa le bras droit. »

Dents historiques

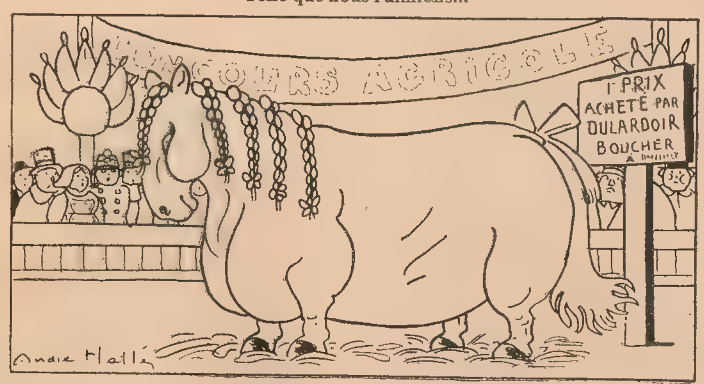
Quand vous souffrez d'une molaire, que faites-vous? Vous allez chez le dentiste, qui vous extrait la dent malade, que vous jetez ensuite. Quelle erreur est la vôtre et combien votre geste est malheureux! Vous ignorez qu'avec le temps, les dents peuvent acquérir parfois une très grande valeur. Ainsi, une dent de Newton a été achetée, il y a près d'un siècle, par lord Shaftesbury, pour la somme de 600 livres (15.000 francs). Lors du transfert des corps d'Héloïse et d'Abeilard aux Petits-Augustins, un Anglais offrit 100.000 francs d'une dent d'Héloïse.

Donc, mettez vos dents arrachées dans la poche de votre gilet, puis, rendez-vous célèbres... plus tard vos petits-enfants en profiteront.



LA PLUS NOBLE CONQUÊTE DE L'HOMME

Telle que nous l'aimions...



Telle que nous l'aimerons.

AMOUR-PROPRE

L'amour-propre est un sentiment bizarre. Exemples:



L'ami qui vient de faire ses 28 jours se vantera qu'il a tiré au flanc pendant toute la période, et n'a même pas été habillé.



Il rougirait d'avouer qu'il a fait du service régulier, et qu'il a été un bon soldat, propre et discipliné.



Un monsieur, qui vient de faire une traversée en mer, est tout fier de n'avoir pas été malade, alors, qu'exception faite du capitaine, tout le monde l'était.



Par contre, il tirera presque gloire d'un accès de goutte, qui dénote, cependant des excès de bonne chère.



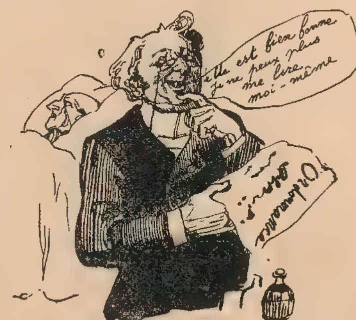
Celui qui fréquente les courses n'avouera jamais qu'il y a perdu son argent. Mais la honte d'y perdre son temps au lieu de travailler, le laissera indifférent.



On est tout fier d'avoir passé une pièce fausse, et on s'en vante auprès de ses intimes...



...par contre, on se cache de payer régulièrement ses contributions, sans attendre, pour cela, les sommations d'usage.



L'on serait honteux d'écrire lisiblement, quoiqu'une mauvaise écriture fasse courir de sérieux dangers aux malades...

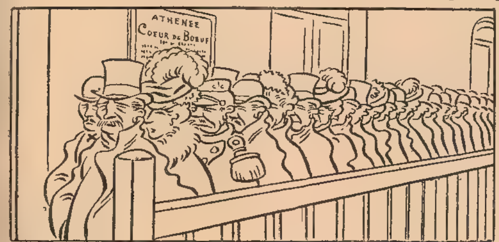


Mais, pour tout au monde, l'on ne se montrerait pas dans la rue avec un chapeau démodé, quoique ce soit là un incident inoffensif.

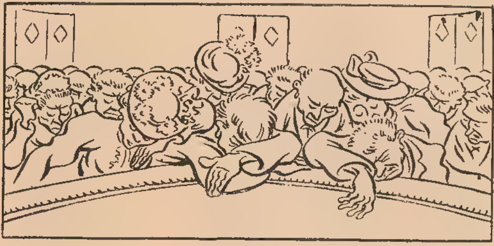
On a son amour-propre, que diable!

L'ATTENTE

Il y a des attentes tellement longues que, lorsqu'elles prennent fin, leur objet n'offre plus aucun intérêt.



Ce serait bien le diable, si, après avoir stagné pendant quelques heures à la porte d'un théâtre...



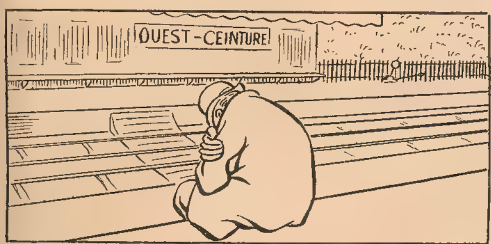
...vous pensiez à autre chose qu'à vous reposer.



D'autre part, on a vu des gens espérer avec la dernière énergie la caresse du coiffeur...



...et changer brusquement d'idée au moment où leur rêve peut se réaliser.



Ce phénomène, dans un autre ordre d'idées, se manifeste également...



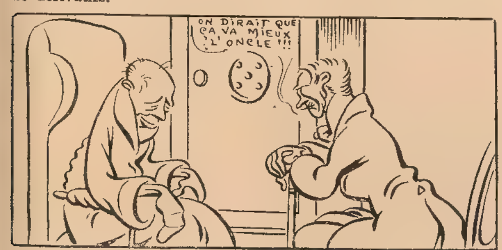
...chez les habitants de certaines banlieues.



Et, voyez ce que c'est, chez d'autres individus, l'attente du dîner semble si cruelle, qu'ils se voient obligés d'user de dérivatifs.



Plantez-les enfin devant leur assiette, et vous ne les ferez pas manger pour un million.



Enfin, nous savons tous avec quelle ferveur s'attend l'effacement de l'oncle cossu.



Et c'est quelquefois si long, que le dénouement ne vous procure plus que la faculté de vous lancer dans des orgies de tisanes.





UNE PUBLICATION HUMORISTIQUE DANS LA SIERRA

La mise en pages.

La vente au numéro dans la rue principale.



La lecture du journal.



Mais si le numéro n'est pas intéressant, c'est là comme en France, gare au « bouillon », mais pas au figuré hélas!

DE NOS LECTEURS

Le Champagne de Dumas

L'auteur des *Trois Mousquetaires*, à l'apogée de sa renommée, habitait alors à Saint-Germain.

La villa de Dumas, pompeusement dénommée château de Monte-Cristo, était très confortable, avec, surtout, une salle à manger de dimensions inusitées, où le maître pouvait traiter en grand seigneur les nombreux amis qu'il se découvrait tous les jours.

Au château de Monte-Cristo, le champagne coulait à goulot que veux-tu. Aussi, Dumas fut-il médiocrement surpris quand, un soir, son valet de chambre vint lui annoncer qu'il n'en restait plus une seule bouteille en cave.

— Petit ennui! dit-il, toujours philosophe. Va en chercher au pavillon Henri-IV.

Au bout d'un quart d'heure, le domestique reparaissait les mains vides, l'air désolé:

— Monsieur, on m'a refusé le crédit, et je n'ai plus d'argent.

— Qu'à cela ne tienne! Voici un louis.

Quelques minutes après, deux bouteilles coiffées d'or, s'érigaient sur la table.

Durant tout un mois, la même scène se renouvela journellement. Dumas y alla chaque fois de son louis, sans même maugréer, car il trouvait le champagne du restaurant bien meilleur que le sien.

Un jour, qu'il était venu flâner sur le boulevard, il se croisa avec son fournisseur habituel de vin de luxe. Il le prit par le bras:

— J'ai des reproches à vous faire, mon ami. Il faut croire que la clientèle d'Alexandre Dumas vous est indifférente.

— Vous n'y pensez pas, cher maître, je suis toujours entièrement dévoué à vos ordres.

— Dans ce cas, pourquoi ne renouvelez-vous pas plus souvent ma provision de champagne? Depuis un grand mois, il ne m'en reste plus une seule bouteille.

Le fournisseur tombait des nues:

— Que me contez-vous là! Je n'ai jamais cessé de vous envoyer vos dix paniers par mois. Je songeais même à vous présenter ma facture un de ces matins.

Dumas comprit aussitôt que son valet était un fourbe, qui le volait sans pudeur.

Rentré chez lui, il se contint jusqu'à l'heure du dîner. A ce moment, comme le larbin réclamait son louis quotidien:

— Misérable! s'écria-t-il, depuis quatre se[maines], vous me dérobez vingt francs pa[r] jour.

C'est dans ma propre cave que vous prene[z] les bouteilles que vous êtes censé achete[r] au pavillon Henri-IV.

Se voyant découvert, le domestique infi[-]dèle avoua tout, mais il implora son pardon. Dumas hésita, et, finalement, se laissa tou[-]cher, mais il lui restait une rancune qu'il n[e] put s'empêcher d'exprimer.

— Si, au moins, en me vendant mon propr[e] vin, vous m'aviez fait crédit!

* * *

La température des wagons frigorifiques

C'est vraiment une très intéressante inven[-]tion que celle des wagons frigorifiques. Il[s] circulent sur nos grandes lignes, amies d[u] progrès, telles que le Paris-Lyon-Méditerrané[e] et le Nord.

On doit cette innovation aux Etats-Unis mais nos ingénieurs français ont remarqua[-]blement perfectionné les véhicules américains.

On obtient le froid dans les wagons en ques[-]tion par plusieur procédés: courant d'air pro[-]duits par des ventilateurs, détente de ga[z] liquéfiés, fontionnement de machines à glace.

Voici les principales températures qu'on [a] obtenues dans les wagons frigorifiques:

De Lyon à Paris, voyage qui a duré 1[…] heures (par train de marchandises) on a ob[-]tenu huit degrés; de Perpignan à Paris (3[…] heures), neuf degrés; de Paris à Boulogn[e] (7 heures), six degrés; de Paris à Boulogne aller et retour, 48 heures) deux degrés; d[e] Paris à Boulogne, quatre voyages aller et re[-]tour, trois degrés.

On a choisi, pour tous ces voyages, de[s] jours où il faisait une chaleur exception[-]nelle. C'est dire quels résultats on peut ob[-]tenir par une température normale. C'est, e[n] tous cas, une ressource très appréciable pou[r] le commerce de l'alimentation.

* * *

Le commerce des cheveux

Il se tient, en Auvergne, d'importants ma[r-]chés de cheveux; en Savoie, des courtie[rs] font des démarches incessantes auprès de[s]



— Mettez votre signature ici.
— Faudrait pouvoir!
— Eh bien, faites une croix!

...ysannes pour leur acheter leurs cheveux. ...s marchés de cheveux ont lieu à Limoges, ...Gannat et à Morlaas; mais ces foires sont ...en loin de fournir le nécessaire à la consommation de la France. Elles réalisent tout au ...us un cinquième de ce qui s'achète de ...ux cheveux.

Le reste est fourni par la hotte du chiffon...ers. C'est, en effet, dans les détritus que ...us jetez, que le «biffin» comme on l'ap...lle à Paris, va vous chercher ce qui fera vos ...ttes, mesdames. Tout cela ne suffit pas, ...pendant.

L'Italie est une assez grande pourvoyeuse ... cheveux pour la France, elle lui en four...t 25.000 kilogr., tandis que la France n'en ...oduit que 20.000 kilogr., et en consomme ...0.000 pour le moins

La différence est fournie par la Chine. Ce ...nt des cheveux de Chinoises qui font les ...upets et les nattes de nos élégantes. Mal...ureusement, ces cheveux ne sont pas sans ...nger, car ils peuvent, si fins qu'ils soient, ...us importer le choléra, qui règne en per...anence en Chine. L'autorité devrait donc ...iller de très près sur ces importations exo...ues.

Notre exportation de faux cheveux est as...z minime: 50.000 kilogrammes. C'est l'Alle...agne qui arrive à approvisionner les au...es nations.

***

Sur l'origine du mot riflard

Sait-on qu'avant de désigner un parapluie ...ns le langage familier, le vocable Riflard ...signait un homme?

Il était à l'Odéon, par un personnage de *Petite Ville*, de Picard. L'acteur, qui per...nnifiait Riflard, désireux d'obtenir un effet ...rsonnel, apparut, un soir, avec un para...ie énorme, un de ces gros parapluies ri...ules, comme les caricaturistes en prêtent ...x paysans les jours de marché.

La blague du parapluie eut beaucoup de ...ccès. Tellement, que le nom de l'acteur ...sta au parapluie, qui ne s'attendait pas à ...e pareille gloire.



Quand M. Pratick va au théâtre, il emporte toujours un vaporisateur. Jamais une dame n'a trouvé mauvais qu'on la parfumât avec une odeur suave...

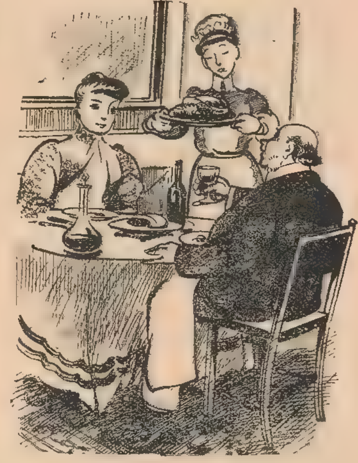


...il n'y a que les plumes que cela défrise, au grand contentement de M. Pratick.

FAITES CE QUE JE DIS...



LE DOCTEUR. — Le moyen de se bien porter, mon cher Durandard, est fort simple. Pas de viandes saignantes, pas de gibier, pas de café, pas de liqueurs. Une côtelette et des œufs! voilà le secret.



LA FEMME DU DOCTEUR. — Je croyais que tu avais accepté à dîner chez Durandard.

LE DOCTEUR. — Mais non, j'ai refusé... toujours une côtelette et des œufs..., j'en ai par dessus la tête de ses dîners.

EXPRESS-POCHADE

FILOCHE. — On s'arrête donc devant les magasins, mon vieux Barbinot!



BARBINOT. — Tiens, ce cher Filoche. Eh! oui, mon vieux, on fait comme les riches, on regarde les boutiques. Histoire de savoir ce qu'on se payerait, si qu'on avait de quoi se payer quelque chose.

FILOCHE. — Eh ben! une supposition que tu serais rupin, mon vieux, qu'est-ce que tu t'offrirais?

BARBINOT. — J'en sais encore trop rien, j'ai pas fait mon choix.

FILOCHE. — Veux-tu que je t'aide dans tes achats?

BARBINOT. — Oh! toi! t'es trop jeune, t'aurais des goûts trop hardis pour une vieille barbe de mon âge.

FILOCHE. — C'est pas dit. Ainsi, à ta place, je m'achèterais un objet de vrai luxe... des mouchoirs.

BARBINOT. — Des mouchoirs! je savais bien que tu serais extravagant... Non, vois-tu, jamais j'achèterai de mouchoirs.

FILOCHE. — Pourtant, il paraît que quand on est très riche, c'est tout à fait mal vu de se moucher dans ses doigts.

BARBINOT. — Je ne dis pas non... mais vois-tu, mon petit Filoche, il y a une chose que tu ne peux pas comprendre.

FILOCHE. — Quoi donc?

BARBINOT. — Quand une habitude est prise, c'est dur d'en changer à mon âge.

FILOCHE. — Il le faut bien, pourtant, si tu veux fréquenter le beau monde.

BARBINOT. — Ce serait trop dur, mais tout tout de même je saurai me conduire.

FILOCHE. — Qu'est-ce que tu feras?

BARBINOT. — Eh bien! je mettrai des gants, parbleu!



APRES LE FOUR

— L'auteur était pourtant un garçon qui avait de l'étoffe...
— Il a eu tort de s'en servir pour se tailler une veste!...



L'ECOLE DES MARIS

— Voyons, Anatole, qu'as-tu? Chaque fois que je sors avec toi tu fais une tête épouvantable!
— Dame! à cause de ton chapeau. En le voyant, je songe toujours aux 125 francs qu'il m'a fallu verser pour que tu l'aies.



— Quoi! Anatole, c'est simplement la vue de mon malheureux chapeau qui te crispe les nerfs. Que ne le disais-tu! Je ne veux pas que tu te rendes malade pour si peu de chose, mon pauvre ami.



Et Madame donna son chapeau à la bonne, et s'en commanda un autre qui ne coûta que cent francs... Monsieur ne se plaindra plus des chapeaux de sa femme!...

Pêle-Mêle Connaissances

— Le même logement parisien, qui se loue annuellement 350 francs en 1908, valait 270 francs en 1870; il était estimé 110 francs en 1830, et 80 francs en 1804.

— C'est en janvier 1808 que l'on inaugura, à Paris, l'éclairage au gaz.

— La constitution de l'Etat d'Oklahoma (Etats-Unis), s'est toujours efforcée de maintenir une stricte ligne de démarcation entre la population nègre et la population américaine. Une récente loi du Sénat accentue encore cet antagonisme des deux races, en interdisant aux noirs l'usage des cabines téléphoniques publiques, à l'exception de quelques-unes, qui leur sont particulièrement réservées.

— Le château de la Muette, qui appartint successivement à Charles IX, à Marguerite de Valois et à Louis XIII, était, comme son nom l'indique, un ancien rendez-vous de chasse; on l'appelait le *Château de la Meute*.

— Un grand nombre de noms communs sont dus à des noms de personnes: le mot *barême* vient du célèbre mathématicien Barrême, qui inventa ce livre de calculs; la batiste doit son nom à Baptiste, le premier fabricant de cette toile; et Amboise Calepins, en composant un vocabulaire polyglotte, nous dota du *calepin*, un répertoire de poche. On pourrait multiplier ces exemples à l'infini.

— La cour consulaire, pendant le séjour à la Malmaison se plaisait à des jeux de plein air, essentiellement démocratiques; parties de cache-cache, de quatre coins et jeu de barres. On pouvait assister à des luttes mouvementées où, partagés en deux camps, les généraux Bonaparte, Rapp et Lauriston, Bourrienne, et la future reine Hortense, tentaient de se faire prisonniers.

— Le Parlement Hollandais s'est dernièrement proposé de voter un projet de loi, interdisant aux ballons étrangers l'accès du territoire batave: «Tout ballon qui franchira la frontière devra immédiatement obéir aux signaux et rebrousser chemin ».

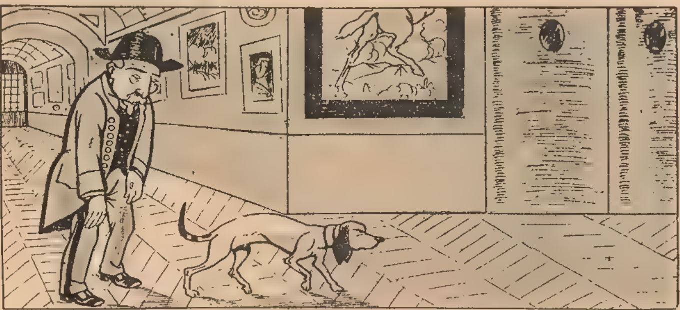
— Les anciens n'ignoraient pas le *scaphandre;* un naïf dessin du quinzième siècle, plusieurs fois reproduit, est là pour en témoigner. Mais l'Allemand Klinger et, en 1829, l'Anglais Sirbe, le perfectionnèrent beauc[oup]. Ce furent Rouquayrol et Denayrousse [qui] le rendirent définitivement utilisable, e[n le] munissant d'un réservoir d'air compri[mé]

— Le respect dû aux vieillards s'est en-
udu de façons fort différentes dans l'his-
ire de l'humanité. Les Chinois punissaient
vèrement toute personne qui refusait l'au-
ône à un vieillard indigent; et le grand âge,
vant leurs tribunaux, servait de circons-
nces atténuantes et provoquait un adoucis-
ment de la peine infligée.

— Les brouillards de Londres ont une grosse
percussion sur la mortalité des habitants
la cité britannique. En 1880, pendant un
ouillard fameux, il y eut, en trois semai-
s, 3.000 décès de plus que la moyenne.
1899, lors d'un brouillard intense, la moyen-
des morts s'augmenta de 1.484.

— Les Universités de France demeurèrent
ngtemps sous la tutelle de l'Église. Elle
accordait la *licence* aux professeurs, c'est-à-
re la permission d'enseigner, que sous cer-
ines conditions, dont le célibat. Les profes-
urs de médecine ne purent se marier qu'en
52, et ceux de droit, seulement plus d'un siè-
e après. Dans la Faculté des Arts, les pro-
sseurs mariés étaient exclus des honneurs
iversitaires.

RÉPONSES



TROP ZELÉ

M. Dujardin-Beaumetz a décidé de mettre à l'essai, des chiens pendant la nuit au Musée du Louvre.

. . . .



Mais quand le brave toutou a vu « *La Justice et la Colère divines poursuivant le Crime* », par Prud'hon, son sang de policier n'a faitqu'un tour...



... Et il s'est chargé d'arrêter le coupable !

RÉSULTATS

DU

ncours de Rapprochements géographiques

(Suite)

(Voir le Supplément).

Pʀɪx : M. O. Pouillet, 21, pl. de l'Hôtel de-Ville,
ntdidier (Somme), qui gagne *un onglier quatre
res argent.*

Pʀɪx : M. Agret, 9, rue des Carbonnets, Bois-
ombes (Seine), qui gagne *un service à dessert.*

Pʀɪx : Mme Fleury, 24, bd d'Arcole, Toulouse,
gagne *un service à dessert.*

Pʀɪx : M. H. Levrat, 3, rue Sédillot, Paris, qui
ne *un service à dessert.*

Pʀɪx : M. Deconninck, 264, rue Léon Gambetta,
e, qui gagne *une boîte de couleurs.*

Pʀɪx : M. M. Bouet, 61, bd Barbès, Paris, qui
ne *une boîte de couleurs.*

Pʀɪx : M. D. Védy, 42, rue Gustave-Cazavan, Le
re, qui gagne *une boîte de compas.*

Pʀɪx : M. Roger Amsler, 9, rue du Petit-Tour, Limoges, qui gagne *une boîte de compas.*

Du 21ᵉ au 25ᵉ Pʀɪx : M. Auvergne, au 1ᵉʳ dépôt, Cherbourg ; M. H. Persent, 14, rue Jonquoy, Paris ; M. Maréchal, 128, bd de Clichy, Paris ; M. R. Raibaud, 18, bd Bernard-St-Just, Marseille ; M. Pinal, 4ᵉ d'artillerie, Héricourt (Hte-Saône), qui gagnent *une petite lampe avec abat-jour.*

Du 26ᵉ au 30ᵉ Pʀɪx : M. Abriany, 20, rue St-Maurice, Amiens ; M. L. Sueur, professeur au lycée, Saint-Etienne ; M. Wienrich, 5, rue St-Jean, Les Andelys ; M. E. Gateau, 17, rue Blanche, Alfortville (Seine) ; M. P. Lecoq, 324, rue St-Martin, Paris, qui gagnent *un coupe-papier nacre et argent.*

Du 31ᵉ au 35ᵉ Pʀɪx : M. C. Baillif, 38, rue Doudeauville, Paris ; Mme Brochier, rue du Puits-du-Gué, Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne) ; M. Pessard, café de la Poste et de la Préfecture, Evreux ; M. H. Clouet, 27, rue de Tambour, Reims ; Mme A. de Asarta, 5, rue Nicolas-Charlet, Paris, qui gagnent *un canif en argent.*

Du 36ᵉ au 40ᵉ Pʀɪx : M. X. Bagneris, 12, rue de la Grue, Reims ; M. C. Sognet, 97, rue du Mont-Désert, Nancy ; M. M. Darmenton, 10, Grand'Place, Arras ; M. Barbarin, 11, rue du Rhône, Genève ; M. E. Quetin, 8, rue Blanche-Grisard, Bezons, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41ᵉ au 50ᵉ Pʀɪx : Mme Rogier, 12, cloître Saint-Roch, Chateaudun ; Mlle M. L. Liévin, 15, rue Gambetta, Reims ; M. M. Crochard, 27, av. Félix-Faure, Lyon ; M. B. Pelletier, 41, rue Paul-Bert, Tarare (Rhône) ; M. Ducasse, 25, place de la Gare, Evreux ; Mme Dumothier, 1, rue du Port, Clermont-Ferrand ; M. E. de Mong, 6, rue Freycinet, Paris ; M. Lecocq, 141, bd Victor-Hugo, Lille : Mlle M. Guyot, 3, rue du Légué, St-Brieuc ; M. H. Maillard, 38, rue Fessart, Paris, qui gagnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51ᵉ au 60ᵉ Pʀɪx : M. Le Vassor, 3, rue Valentin Haüy, Paris ; M. Bories, 24, rue St-Yves, Brest ; M. de Langhelis, 33, rue du Châtelain, Bruxelles ; M. J. Gauthier, place de l'Abbaye, Charlieu (Loire) ; Mlle J. Machat, 6, rue de Cels, Paris : M. J. Michel, 102, rue du Collège, à St-Dizier (Hte-Marne) ; M. P. Archimbaud, 3, rue Pasteur, Pantin (Seine) ; M. E. Desmat, 68, rue de Tournai, Lille ; M. J. Gillet, 8, rue Pasteur, Malakoff (Seine) ; Mlle J. Tafftaz, 56, rue Falguière, Paris, qui gagnent *une paire de jolis boutons de manchettes.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Barque. — *La Chronique du temps de Charles IX* est un ouvrage des plus courants en librairie. N'importe quel libraire vous la procurera très facilement.

G. M. (Compiègne). — Il n'existe pas de règlement prévoyant tous les cas douteux possibles, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les avis soient partagés. Le vôtre, dans le cas cité, est que le troisième joueur compte 90. C'eût été une finesse du deuxième joueur de ne point annuler le poi[nt du] premier en annonçant le sien.

M. D. Rauzière. — Nous devons vous avoue[r que] nous n'assumons pas l'entreprise d'une tâche [aussi] lourde.

M. Gaston. — 1° Oui ; 2° vers 1887.

M. J. Lapost. — Nous n'avons pu obtenir là-d[essus] aucun renseignement. Regrets.

Mlle M. Baudet. — C'est le cas, hélas ! de [beau]coup d'autres. Il nous est bien difficile de con[tenter] tout le monde.

M. Leguay. — Aussi détaillé que possible.

M. Ratier. — Adressez-vous à l'Office coloni[al, Ga]lerie d'Orléans.

M. E. Colet. — Voyez pour cela les agences [d'é]change.

LES MAXIMES DU PÈRE SAGEDÈNA



Le Savon " LUXOR " est au corps
Ce qu'un bon livre est à l'esprit.
IL LE PURIFIE ET L'EMBELLIT



UN PHÉNOMÈNE EXPLIQU[É]

— Diable ! l'individu qui est devan[t] moi fait de terribles enjambées. C[e] doit être un géant ?



Tout s'explique.

14e ANNÉE N° 11. 10 Centimes 15 MARS 1908.

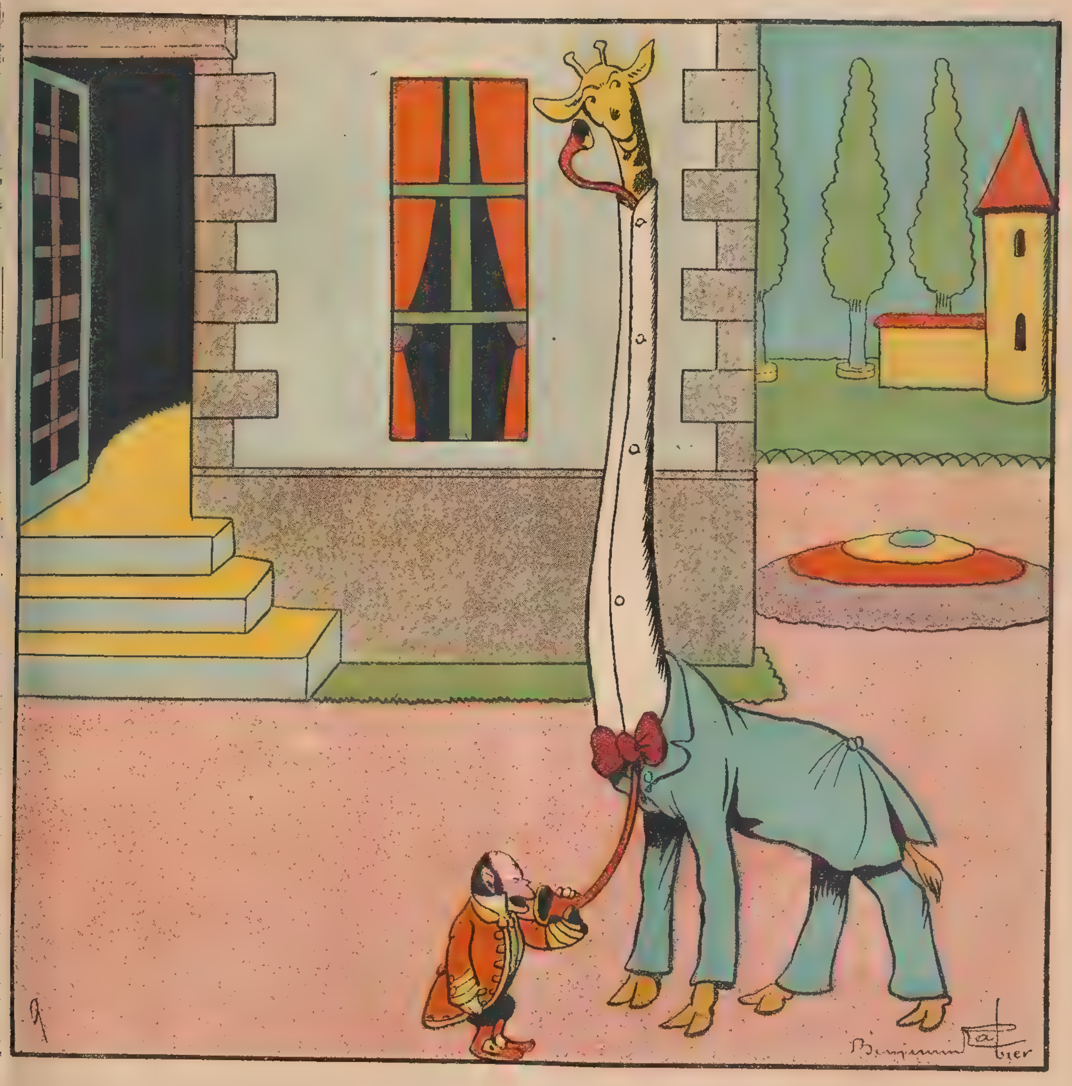
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

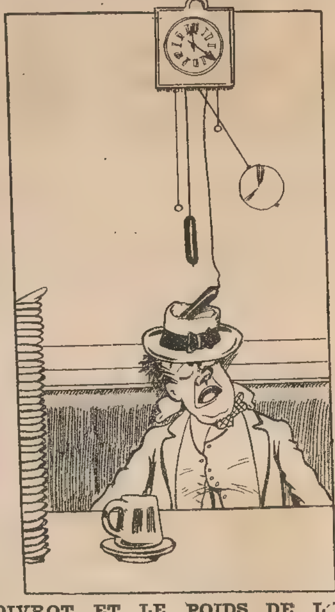
Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

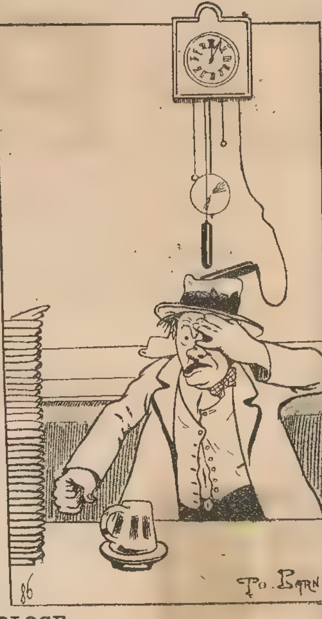
L'ACOUSTIQUE AU DÉSERT, par Benjamin RABIER.



— Le déjeuner est servi !..







LE POIVROT ET LE POIDS DE L'HORLOGE

— Ce que j'ai bu commence à me gêner, et puis... je crois que le sommeil m'empoigne...

!!!

Oh! la, la! ce que c'est bête de s'endormir comme ça après boire... je me sens la tête horriblement lourde maintenant!

Le Loqueteux

Le père Etienne était un loqueteux.

Figurez-vous un chapeau haut de forme craquelé, veuf de ses soies sur toutes ses arêtes, aux bords usés, rougis, telles des paupières malades dont sont tombés les cils.

Cette ruine aristocratique abritait une bonne tête de barbet, dans laquelle on ne distinguait que les deux grands yeux clairs..., deux fenêtres ouvertes dans sa barbe broussailleuse.

Sa redingote flottait, trop large, couvrant les désastres d'un pantalon sans forme, tenant par miracle sur son ventre creux et semblant bâiller d'ennui ou de faim, de ses deux poches béantes et vides.

Ses pauvres souliers! Déformés, rapiécés, honteux, à eux seuls, ils racontaient les dures courses dans Paris, les longues attentes sur le pavé humide, amollis sous la pluie, rougis sous la neige, racornis par la chaleur irritante des braseros.

De quoi vivait le père Etienne? On ne sait. De tout, c'est-à-dire de rien. Vivait-il seulement? Il attendait la fin... Non, pas mendiant, ah! mais non! Et si parfois il acceptait le petit verre ou la pipe de tabac que lui offrait quelque voisin, il payait son écot avec un bon conseil, une recette, au besoin une histoire.

Quelle secousse, quel drame avait jeté, dans cette vie, pour laquelle il n'était pas né, cet être doux et inoffensif? Quel passé douloureux avait répandu son ombre de mélancolie et de tristesse sur cette bonne figure placide? Personne ne le savait et ne s'en inquiétait. Dans son quartier de petites gens, là-haut, là-haut, à Montrouge, chacun avait assez à s'occuper de ses propres affaires.

* **

Ce jour-là, il pleuvait. C'était à l'entrée de l'hiver, et la pluie tombait froide, serrée, mauvaise, sans pitié pour les miséreux, annonçant la saison douloureuse.

De là-haut, le père Etienne descend. Les deux mains abritées dans ses poches, penché contre la rafale, le dos courbé sous l'eau qui déjà traverse sa misérable pelure, il va. Il va là-bas, à l'autre bout de Paris, à Montmartre. Chaque semaine, il met à jour les écritures d'un petit commerçant, un charbonnier illettré. Il a trente sous pour son labeur. C'est une somme. Mais que la route est longue et le temps pitoyable!

Il est fini l'été. Adieu les bonnes flâneries, dans les jardins publics confortablement assis sur un banc sec, riche de quelques sous, rentier pour la journée!... Maintenant, c'est la misère. Et puis, le ventre est creux. Depuis la veille déjà, la faim le tiraille. Chose plus grave, plus une pipe de tabac. Vraiment, la vie parfois est dure. Au père Etienne, il vient une sourde révolte.

— Tiens! Qu'est-ce, cela?

Le loqueteux se baisse sur un objet qui brille:

— Non! pas possible, un louis!

Qui l'a laissé tomber? Il va le remettre. Personne dans la rue. C'est une rue aristocratique, aux lourdes maisons closes... Pas de magasins, de grandes portes massives fermées sur la vie chaude des luxueux intérieurs.

Hâtif, il reprend sa marche, la pièce d'or dans son poing fermé. Tant pis, il la gardera, puisque c'est un riche, sans doute, qui l'a perdue.

Le voilà déjà loin. Personne sur ses talons... Le louis est bien à lui. Joyeux, il ralentit le pas, des projets déjà plein l'esprit.

Du tabac, d'abord, puis un bon ordinaire; il est riche pour plusieurs jours, l'éternité.

Mais non, la vie n'est pas si morose! Il est encore des jours riants ici-bas. Et voilà que la pluie cesse... Ah! oui, cela il se l'offrira... une bonne séance chez le perruquier... celui du quai de la Concorde..., puis il paiera une tournée aux amis, là-haut, en rentrant. Ils offrent assez souvent, ces braves gens.

Cependant, le soleil, en effet, a glissé ses rayons dans les déchirures du rideau de ges. Les gouttes d'eau qui découlent er des toits humides, semblent, maintenant larmes de rires. De toutes parts, la vie es tie des abris, les rues de nouveau ment. Le père Etienne traverse maintena place des Victoires.

— Tiens, un rassemblement! Un ras ble-ment, répète-t-il en chantonnant, j Voyons cela.

C'est une femme jeune encore, mais traits fatigués, un maigre caraco su épaules, une marchande des quatre-sai Elle se lamente, tournant et retournan poches de son tablier:

— Qu'y a-t-il?

— C'est une pauvre femme qui a per l'argent, paraît-il.

Et, répondant aux interrogations d'u rieux:

— Oui, Monsieur, une pièce de 20 francs, que toute ma recette.

Le père Etienne se sent le cœur serr une angoisse douloureuse.

— J'étais bien sûre de l'avoir. C'es dame à qui j'ai rendu la monnaie... Dieu, mon Dieu, comment vais-je fa Pourtant, ce ne peut être que par ic je l'aurai perdue... je n'ai pas quitté le qu

Pas quitté le quartier! Le père Etienn pire. Ce n'est pas son louis. Il l'a t dans le faubourg Saint-Germain... Ains

Et tout aussitôt une douce pitié rem dans son cœur la cruelle appréhensio

La femme, éperdue, cherche toujou milieu du cercle des passants, qui s'ar une seconde, s'informent et repartent, férents. Sa douleur est vraiment poig Ce n'est pas seulement son bénéfice, ce les avances nécessaires pour s'approv ner qui lui manquent. Et, sans doute, i des petits à la maison qui attendent le tée. Est-ce que ces badauds égoïstes ne raient pas se cotiser, soulager sa perte... ques sous chacun?... Bah! c'est une inf trop banale! De l'argent perdu..., de fants qui ont faim... On voit cela tou jours.

›oudain, un vieux bonhomme fend la foule:
— Vous avez perdu un louis?
.a marchande, au même instant, vient de rappeler que, pour ne pas l'égarer, elle l'a ›sé dans son bas. Mais, honteuse d'avouer › étourderie, gênée d'avoir, — pour rien — toyé les passants:
— Oui, Monsieur! fait-elle.
— Tenez, le voilà.
›t le père Etienne lui pose dans la main belle pièce d'or, puis, majestueux, écarte badauds, reprend sa course.

*
* *

C'est le soir. Des hauteurs de Montmartre, loqueteux descend. Son pas est lourd; tire péniblement la jambe. Ses traits fa-›tés sont empreints d'un morne décourage-›nt. Le charbonnier a pris un autre comp-›le, un neveu revenu du régiment et qui ›te avec lui. Fatalité!
›t le père Etienne maudit son bon cœur, sotte sentimentalité, sa folle vanité d'a-› voulu étonner les badauds. Belle revanche, vérité, qu'il a prise là sur l'égoïsme hu-›n!... C'était, cependant bien à lui, ce louis . Comment va-t-il vivre, ce soir... et demain! il rencontrait la marchande, pourtant... osait lui dire sa détresse, son imprudente ›érosité...
›lle comprendrait, cette humble, et peut-être ›drait-elle, à son tour, lui donner... oh! ... pas tout, une partie seulement.

*
* *

›oussant devant elle sa voiture vide, une ›me remonte la rue, en pensant à l'heu-›se chance qui lui a fait retrouver sa for-› dans son bas. Riche, elle est presque e, grâce à la générosité de cet original se déguise en pauvre pour faire la cha-›!
: soudain, le loqueteux et la marchande ›croisent. Leurs regards se rencontrent. Ma-›ialement, le père Etienne fait un pas au-›ant d'elle.... lorsque saisi par une gêne ›te... pris à nouveau d'un accès de folle ›catesse... reste mystérieux d'un passé qui ›t plus, il oblique et passe, muet, la sa-›t d'un sourire, et quel sourire!

Etienne JOLICLER.

›êle-Mêle Causette

›a question de l'impôt sur le revenu ›ressortir l'équivoque que j'ai signa-›à diverses reprises.
: ne saurait plus exister aujourd'hui deux grands courants d'idées: l'*In-›dualisme* et le *Collectivisme*.
Ces deux principes sont diamétra-›ent opposés.
›on voit, néanmoins, des hommes ›iques qui, n'osant prendre une atti-› nette, cultivent à la fois le Socialis-›et l'Individualisme.
; en arrivent ainsi à des compromis ›ges dans lesquels leur conscience lamentablement errer.
›emandez à un Caillaux, ou à tout au-›le son bord, s'il est partisan de la li-› individuelle. Il enflera la voix ‹ proclamer qu'il est fervent admira-› de la Révolution et chaud défenseur › liberté.
: ce chaud partisan de la liberté indi-›elle accepte de proposer au Parle-›t une forme de contributions qui ›st la négation.
›t ami de l'Individualisme rappelle ›gement l'ours de la fable et son



DISTRACTION

— Cette affiche est écrite en caractères bien fins.



— Si je mettais mon lorgnon...



— C'est drôle! je n'y vois pas plus qu'avant!

Il est impossible, en effet, de concevoir un impôt sur le revenu basé sur la déclaration qui ne soit pas une intrusion dans la vie privée du particulier.

On peut envelopper la pilule des plus subtiles dorures, elle reste ce qu'elle est par la force des choses, une inquisition déguisée.

D'ailleurs, personne ne peut se faire d'illusions là-dessus. Seulement l'on a promis, à chaque catégorie d'électeurs en particulier, qu'elle serait sensiblement dégrevée. Et cette plaisante utopie, qui consiste à alléger tout le monde, tout en augmentant les recettes du budget, on en a tant joué qu'il faut aujourd'hui s'exécuter.

L'on voit ainsi les prétendus individualistes faire acte de parfait collectivisme.

C'est un joli gâchis.

Il serait curieux de savoir ce qu'en penseraient les hommes de 89, s'il leur était donné de revenir parmi nous.

On prétend, il est vrai, que, dans leur for intérieur, nos députés sont bel et bien hostiles à la déclaration, et qu'ils comptent sur le Sénat pour renverser leur projet. Ils seront dégagés ainsi envers leurs électeurs et leur conviction intime sera sauvegardée.

Je ne sais si cela est vrai. Ce serait une petite comédie électorale qui manquerait et de moralité, et de courage.

J'aime mieux croire que nos législateurs agissent avec plus de franchise.

Et je serais tenté de les plaindre de leur aveuglement à ne pas comprendre l'équivoque dans laquelle ils pataugent, si cet aveuglement n'était aussi préjudiciable aux intérêts de leur pays.

Quand ces hommes comprendront-ils qu'il y a, entre le Collectivisme et l'Individualisme, un fossé très large et profond, et qu'on ne peut avoir un pied sur un bord et l'autre pied sur l'autre bord du précipice?

Fred ISLY.





Qu'est-ce qu'un lieu mal famé? Un lieu mal famé est un endroit qu'une personne honnête n'avouera jamais avoir fréquenté



Notre dessinateur nous a envoyé ces deux gravures avec un seul texte. Ne sachant pas trop auquel des deux dessins le texte se rapporte, nous en laissons l'appréciation à nos lecteurs

Service de nuit

La scène se passe dans une caserne d'infanterie.

Une sonnerie de clairon vient de se faire entendre, rappelant à la compagnie de piquet; les hommes, arrachés subitement au sommeil, se lèvent en hâte, et, bientôt après dégringolent les escaliers quatre à quatre, les uns coiffés de travers, les autres enfilant leur bourgeron en courant.

— Tu sais pourquoi on nous dérange, toi? dit un jeune.

— Bien sûr! C'est le feu en ville, répond l'ancien.

— Zut! alors, reprit un autre, pus moyen de roupiller dans ce métier-là!

Mais l'adjudant, un gros court, arrive au galop, en boutonnant sa tunique.

— A droite, alignement! crie-t-il. — Fixe! —A l'appel!

Pendant deux ou trois minutes, on entend, ou plutôt on devine, des noms auxquels répondent des Pr'sent! sent! puis l'adjudant reprend:

— Numérotez-vous par quatre! A droite par quatre, droite!

Aussitôt les files se désarticulent, et les hommes se trouvent rangés par quatre.

Mais la voix sèche et dure de l'adjudant se fait entendre.

— Autant! c'est trop mou! vous n'êtes donc pas réveillés?

Les soldats reviennent au premier mouvement.

— A droite par quatre, droite! tonne à nouveau l'adjudant.

Chacun pivote à qui mieux mieux.

— Autant! vous dis-je encore, c'est trop lent, beaucoup trop lent. Quand on va au feu, on se presse plus que ça!

A. Sacré.

* * *

Une raison

Baladèche se lamentait. Son ami Bicoquet lui demanda la cause de son chagrin:

— Le banquier Ponion vient de me refuser la main de sa fille! gémit Baladèche.

— Pour quelle raison?

— Parce que je ne peux pas vivre avec dix mille francs par an.

— Comment! tu ne peux pas vivre avec dix mille francs par an?

— Non!

— Pourquoi?

— Parce que je ne les ai pas!

* * *

Petite fable en prose

Katogan est un perroquet vert du Brésil. Comme beaucoup de ses congénères, Katogan répète toujours la même chose, c'est-à-dire une petite phrase sentencieuse et cive qu'il débite à tort et à travers to long de la journée.

« *L'homme qui ne regarde jamais der lui est un sot.* »

C'est bête et ennuyeux.

Mais un soir que, perché sur l'appui fenêtre ouverte, Katogan prenait le frais homme passa près de lui. Il marchait sorbé dans ses pensées. Derrière lui, un faiteur se glissait sournoisement, serrant, ses doigts, le manche d'un poignard. Il se précipiter sur le passant, quand rés soudain la voix nasillarde de Katogan:

« — L'homme qui ne regarde jamais rière lui est un sot. »

A ces mots, le monsieur se retourna et çut le malfaiteur. Celui-ci, surpris, essay fuir, mais il fut bientôt rattrapé.

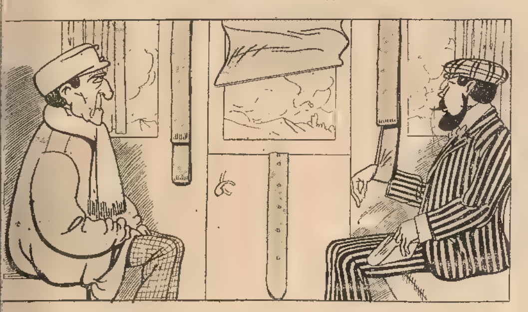
L'incident fit grand bruit, et l'on a l'extraordinaire sagacité de l'oiseau, qui sauvé la vie à un homme.

On l'acheta à son propriétaire à prix On lui fit mille honneurs. Et de toutes on venait admirer le merveilleux animal, d'une si rare intelligence. L'heureux gan se laissait choyer sans comprend qui lui valait tant de considération.

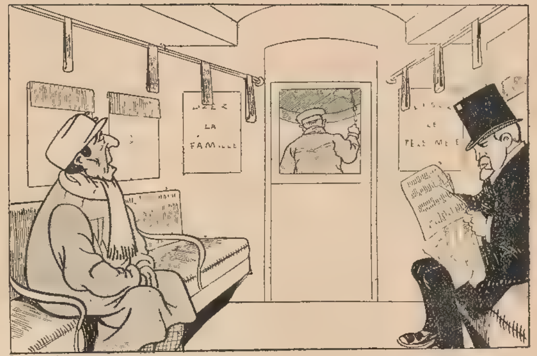
Morale

Plus d'un homme, qui n'a jamais su g chose, est devenu célèbre pour avoir di jour, cette chose à propos.

COMMODITE



Finot, allant à la ville par le train, a remarqué la façon de se servir de l'appui-mains...



...Mais dans le tramway, il est étonné de la façon baroque dont on les a placés...



...et qui lui semble bien incommode.

Courrier-Pêle-Mêle

Pain de fantaisie

Monsieur le Directeur,

Je suis hôtelier au Tréport et onné à votre estimable journal, je me permets de venir poser ne question relative au pain dit fantaisie.

L'on nous vend 0 fr. 40 un pain un kilo, mais qui ne pèse, en alité que sept cents grammes, oire même six cents grammes, uand le travail abonde en saison balnéaire.

Les boulangers sont, du reste, ndiqués, et s'imposent le poids aximum de sept cents grammes.

J'ai vu, dans plusieurs journaux, des condamnations devant s tribunaux pour faute de poids ans les pains dits de fantaisie, ais en cassation, ces procès sont, araît-il, cassés.

J'ai donc recours au *Pêle-Mêle* pour nous lairer sur cette intéressante question.

Recevez, etc.

R. MATHIEU.

*
* *

Mont-de-Piété

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 2 février courant, ge 12, sous le titre: *Les Gaîtés du clou*, relève une phrase qui me semble contenir ne erreur manifeste.

Votre correspondant dit: « *A quel taux prête Mont-de-Piété de Fez? Est-ce... à 3 0/0 comme celui de Toulouse?* »

Ce taux de 3 0/0 me jette dans une grande nfusion. Ou bien l'auteur de l'article fait reur, ou bien alors, je ne comprends pas urquoi certains correspondants dudit Mont-Piété, autorisés par décret ministériel, peunt prélever le 6 0/0, soit le double, sur ux qui ont la malchance de recourir à leurs rvices.

Si encore lesdits correspondants se contenient de cette augmentation d'intérêts, cela comprendrait, car il faut bien qu'ils gaent leur vie par ce travail; mais il prélènt en sus une commission *fixe* de 6 0/0, plus s frais de transport des objets engagés; de le sorte qu'un bijou engagé pour un an, et r lequel ils avancent cent francs, coûte, dégagement, *112 fr. 75 centimes.*

Si quelqu'un de vos lecteurs pouvait expliter cette anomalie, beaucoup de personnes lui seraient reconnaissantes.

Recevez, etc.

M. C. (Cette).

Métronome

En réponse à la question posée par M. de Rochefort dans le numéro 7 du *Pêle-Mêle*, MM. Guitel, Bravo, Maron, Uffoltz, et A..., nous ont adressé d'intéressants renseignements dont voici le résumé:

Le numéro marqué en tête d'un morceau de musique, indique le nombre d'oscillations que le métronome doit faire dans une minute.

Dans l'exemple cité par M. de Rochefort, la noire égale 80. L'exécutant doit donc faire entendre 80 noires par minute. Si le morceau contient 120 mesures à quatre temps, il y a, par conséquent, 480 noires; comme on en entend 80 à la minute, la durée du morceau sera donc de 480 : 80 = 6 minutes.

M. A. Maron ajoute les détails suivants:

Quelle longueur doit avoir ce pendule pour qu'il exécute, par exemple, 80 oscillations à la minute?

Multiplions 80 par lui-même, ce qui donnera 6400; divisons le nombre constant 3577 mètres par 6400: le quotient 0 m. 558 ou 558 millimètres sera la longueur cherchée.

De même, en divisant 3577 par soixante fois 60, ou 3600, on aurait 0 m. 994 pour la longueur du pendule qui bat la seconde, ce qui correspond à la division 60 de l'échelle du métronome.

Le pendule, qui obéit aux lois de la pesanteur, n'a pas, pour une même longueur, une vitesse égale par toute la terre, et le nombre 3557, par lequel on divise le carré du nombre d'oscillations, n'est pas absolument constant. Il a été calculé pour la latitude moyenne de



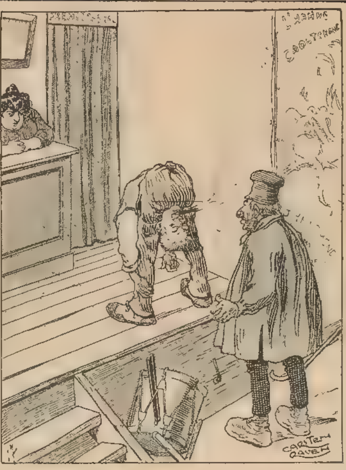
PRECIPITATION

LE POMPIER. — Dites donc, l'employé de la voirie, où y a-t-il une bouche par ici?

— Au bout de mon doigt!...



LE PAYSAN. — Hé, m'sieu! un peu de feu s'il vous plaît!



— Voilà!

la France, et ne varie que d'une quantité insignifiante dans toute l'étendue de notre territoire.

* * *

Loger le diable dans sa bourse

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de revenir sur l'origine de l'expression: *Loger le diable dans sa bourse*, que vous donnez dans votre numéro du 2 février.

Voici une pièce de Mellin de Saint-Gelais (1491-1558), qui a pu, en inspirant une plaisanterie populaire, être l'origine de cette expression:

LE CHARLATAN

Un Charlatan disoit en plein marché
Qu'il montreroit le diable à tout le monde;
Si n'y eut nul, tant fust il empêché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large et profonde
Il leur desploie et leur dit: gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
Non, dit quelqu'un de plus près regardans.
Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans.

Recevez, etc.

L. M.

****

Question interpêlemêliste

Quels sont l'origine et le symbole de la coutume qui consiste à tenir les cordons du poêle à l'enterrement d'un personnage?

ANONYME.

****

La myopie chez les fauves

Nombre de gens, surtout parmi ceux qui ont l'habitude d'écrire ou de lire, s'aperçoivent un beau jour que leur vue faiblit, ou, pour parler plus exactement, qu'ils ne voient *distinctement* que les objets à la portée de leur main. Ils en concluent alors, à bon droit, qu'ils sont myopes.

Mais, et c'est là le point intéressant, comment et par quel processus de faits en sont-ils arrivés là?...

N'y aurait-il pas lieu, à ce propos, de rapprocher la myopie spéciale à l'homme de celle qui affecte les animaux?

Les animaux, vivant à l'état sauvage, ont l'œil organisé pour la vue à longue distance. Ceci est un fait qui a, maintes et maintes fois, été observé par les explorateurs et les naturalistes.

Un savant porta son attention sur des fauves d'une ménagerie, qui avaient été capturés après l'âge de huit ou dix mois. Il constata en même temps, l'apparition de la myopie sur un certain nombre d'animaux nés à la ménagerie, ou pris peu de semaines après leur naissance. Il en conclut, — ce qui était logique — que leur myopie aurait pour cause l'habitude de ne voir jamais que des objets très rapprochés.

C'est là une observation dont il faut te[nir] le plus grand compte en matière d'hygi[ène] scolaire, car beaucoup d'enfants ne devi[en]nent myopes que parce qu'ils se pench[ent] trop sur leurs cahiers et sur leurs livres.

On peut également se rappeler, à ce su[jet] que la vue des hommes, habitués aux vas[tes] horizons, porte également fort loin; et, p[our] ne citer que deux exemples entre cent, il c[on]vient de signaler celle du marin et celle [de] l'Arabe du désert.

Autour des Urnes

Au mois de mai prochain, le suffrage u[ni]versel fera entendre sa grande voix populai[re:] les Parisiens vont renouveler leur Cons[eil] municipal.

Il ne m'agrée pas, n'étant point un déb[ou]lonneur de statues, d'enlever à Ledru-Rol[lin] le bénéfice d'un progrès social qui, en so[m]me, a fait de nous les citoyens libres d'[un] pays de liberté. Mais Ledru-Rollin est-il b[ien] l'inventeur du suffrage universel? Que n[on] pas, puisque les Grecs en usaient déjà [au] temps des guerres médiques. En cela s[eul] les Hellènes différaient de nous, qu'ils ins[cri]vaient leur vote, non sur du papier, mais s[ur] des coquilles d'huîtres.

A Rome, pour la nomination des édiles, [on] bariolait les murs. Le candidat mettait [lui-]même sous son nom: V. B. — *vir bonus* (homme de bien) ou R. P. D. — *rei republ[icae] dignus* — digne de la chose publique). [On] a retrouvé, parmi les ruines de Pompéi, [où,] au moment de la catastrophe, on allait pro[cé]der à des élections municipales, un pan [de] mur ainsi charbonné:



NOS DOMESTIQUES

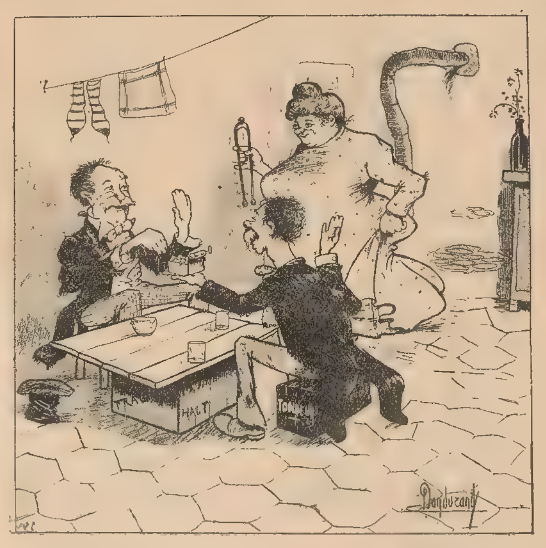
— Eh bien, Joseph, nierez-vous maintenant que vous buvez mon vieux rhum?

— Oh! Monsieur, je ne le bois pas. C'est parce que j'ai mal aux dents. Je me gargarise avec du rhum, mais après je le remets dans la bouteille, Ça, je vous le jure!



PECHEUR DISTRAIT

M. BARBILLON. (*ancien chasseur*). — Apporte, Médor...; apporte !...



— Où as-tu la tête, Adrien ?... Tu sais bien qu'on n'offre pas le sucre sans pinces !

Photin, qui n'a pas toujours été riche,
Donnera aux Pompéiens du pain frais cha-
[que jour.

Au-dessous, un aristocrate, concurrent du ébéien, avait ajouté ce commentaire déso-igeant :

Photin, marchand de poisson,
Ne possède pas la vertu des édiles.

Le Vésuve éteignit, sous ses laves, ces tites inimitiés politiques et la postérité a jamais pu savoir si Photin, marchand de isson, eût été élu ou blackboulé.

A Toulon, dès le milieu du quatorzième ècle, on élisait le conseil municipal au suf-age universel.

Sous la Fronde, on voit des candidats peu scrupuleux qui s'en vont chercher des mendiants à l'hôpital, et leur payent des journées pour les faire voter.

La première application raisonnable du suffrage universel en France, date du 21 avril 1789, quand il s'agit d'élire les membres des assemblées primaires, chargés eux-mêmes de nommer les représentants du Tiers-Etat aux Etats-Généraux.

Il y avait alors 220.000 votants. Il y en eut neuf millions, le 23 avril 1848, après la chute du gouvernement de juillet.

La carte d'électeur, sous la Révolution, était ainsi libellée. En tête : « ASSEMBLÉE ÉLECTORALE » ; au-dessous, un timbre portant trois fleurs de lys et « La Nation », « La Loi », « Le Roi » ; en exergue : « Electeurs du Département de Paris, 1790 ». Sous le timbre, on lisait cette formule : « Je jure et promets de ne nommer que ceux que j'aurai choisis, *en mon âme et conscience*, comme les plus dignes de la confiance publique, sans avoir été déterminé par dons, promesses, sollicitations ou menaces.

En 1848, la lutte électorale fut chaude, et les proclamations des candidats respirent toutes un amour hyperbolique du bien-être de l'électeur.

Armand Carrel, directeur du *National*, ayant déclaré, sur son affiche, qu'il était un « républicain de la veille », Emile de Girardin, directeur de la *Presse* et son ennemi personnel, fit placarder un papillon : « Je ne suis pas républicain de la veille ».



— Tenez, mon ami, voici de quoi boire un verre à ma santé.
— Oh ! Madame a l'air bien malade, un verre me suffira-t-il ?



CONNAISSEURS

— Le patron prend ça pour du *galop romain* !... C'est ridicule !... on voit bien que c'est du pas espagnol !...





LA SUBVENTION

L'Etat subventionne l'Opéra, et le plus humble des contribuables participe à cette dépense, faite dans l'intérêt supérieur de l'Art.

En revanche, il n'en peut profiter, vu la cherté du plaisir qu'on y goûte. Il paye donc et n'en jouit pas.



Ne devrait-on pas, à chaque représentation, offrir audit contribuable quelques places gratuites. Ce ne serait que justice.



Il y a bien les cafés où l'on peut entendre, par le théâtrophone, les opéras célèbres. Mais tout le monde ne peut aller au café.



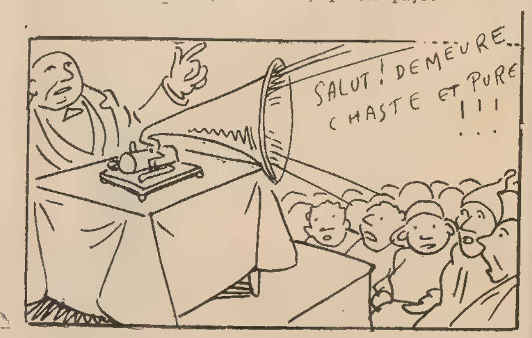
Alors, à quoi sert la subvention? Ne vaudrait-il pas mieux subventionner les joueurs d'orgues qui popularisent bien mieux le grand art?



Et nos grands chanteurs, ne devraient-ils pas être tenus de chanter, à tour de rôle, dans les cours, pour le peuple, car c'est lui, en somme, qui les paye?



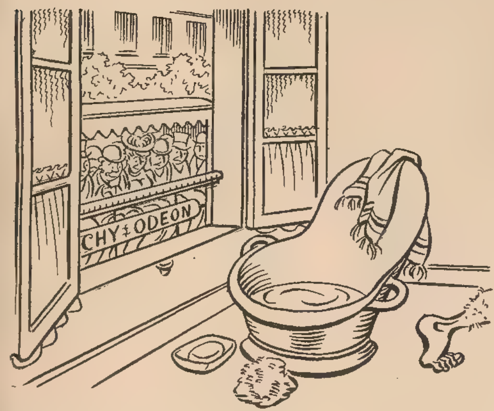
L'orchestre de l'Opéra pourrait, lui aussi, faire entendre ses morceaux dans les faubourgs et les centres populeux.



Enfin, dans chaque école communale, le gramophone devrait débiter le répertoire de l'Opéra. Et alors, vraiment, en nous demandant notre argent, l'Etat pourra dire que c'est pour l'éducation artistique des masses.

SAGESSE

Le sage, a dit quelqu'un, doit pouvoir vivre dans une maison de verre.



Eh bien! regardez attentivement votre logement, et vous constaterez, avec ravissement, que la multiplication des lignes d'autobus l'a presque rendu propre à abriter un sage.



On ne m'ôtera pas de l'idée que certains restaurants, avec leur système de repas en terrasse, font tout ce qu'ils peuvent pour rendre la manière d'agir de leurs clients limpide, au moins pendant le temps de leur repas.



Le dernier des employés d'une quelconque administration, vous pousse lui-même vers la sagesse en clarifiant votre vie.



La Douane ne voudrait pas admettre, un seul instant, que vous ayez quelque chose de caché.



Il ne doit y avoir rien de caché pour un médecin, mais encore ce médecin a pensé que la même franchise devait régner entre ses clients, et il les réunit dans une commune attente, où leur orgueil se piétine réciproquement.



Mais ne croyez pas que ces diverses mortifications suffisent à assouvir notre soif de sagesse! Nous ne serons vraiment sages que lorsque l'impôt sur le revenu aura définitivement vitrifié notre existence.

LES METAPHORES

Oh! combien surannées les vieilles métaphores si prisées des littérateurs! A quoi répondent-elles aujourd'hui? Je vous le demande! Exemples:



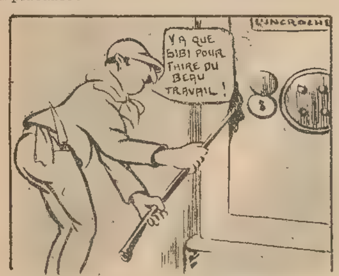
L'hirondelle, *messagère du printemps!* Comme si la sommation du receveur des contributions, n'était pas une messagère du printemps bien plus implacable!



Le loup, *mangeur de moutons!* Et l'homme donc! Est-ce qu'il dédaigne le gigot et les côtelettes?



Les Muses, *filles de Mémoire.* Les erreurs d'addition de certains entrepreneurs ne sont-elles pas, à bien plus juste titre, filles de Mémoires?



La sagesse, *le fruit de l'expérienec.* Croyez-vous vraiment que l'expérience de ce gentleman lui vaudra un prix de sagesse?



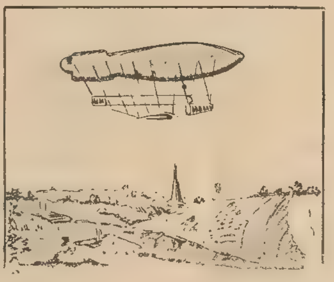
La richesse, *fille de l'Economie.* Demandez à ce financier s'il doit sa richesse à l'Economie ou à la spéculation et aux gogos.



Philophœmen, *le dernier des Grecs.* Philophœmen est mort depuis deux mille ans, et je ne crois pas que les Grecs aient tous disparu depuis cette époque.



L'épouse, *l'ange du foyer*, disent les poètes. C'est à croire que tous les poètes sont célibataires.



L'aigle, *le roi des airs.* Et les ballons dirigeables, qu'est-ce qu'on en fait?



Et les poètes, *les nourrissons des Muses.* Le lait de ces Muses-là se compose, le plus souvent, d'un hareng saur et d'un bout de gruyère.

Oh! voilà les métaphores! comme vous sentez le rance à présent!

DE NOS LECTEURS

Femmes décorées

Mme Marcelle Tinayre, écrivain de talent, a refusé la croix de la Légion d'Honneur, par crainte d'être confondue avec une cantinière.

Il y a donc tant de cantinières décorées du ruban rouge? Pour moi, je n'en ai jamais connu qu'une seule. Mme Jarrethout, qui s'était distinguée pendant les guerres du second Empire, surtout en 1870. Cette vaillante compatriote avait, en outre, la médaille militaire, gagnée sur les champs de bataille où, insoucieuse des balles ennemies, elle soignait les blessés.

Est-ce à cette cantinière-là que Mme Marcelle Tinayre avait peur d'être assimilée?

Parmi les grandes Françaises qui gagnèrent la croix des braves, deux figures se détachent: l'une, héroïne civile, Mlle Léontine Nicolle; l'autre, héroïne militaire, Mlle Juliette Dodu.

Léontine Nicolle était encore une toute jeune fille quand sa mère devint folle. Elle sollicita d'entrer, comme surveillante, à la Salpêtrière, afin de rester auprès de la pauvre femme privée de raison. Jolie et presque riche, elle quitta sans regret des amies chères, toute une société dont elle était choyée, s'enferma dans le triste hôpital pour prodiguer des soins à sa mère qui ne la reconnaissait même pas.

Mme Nicolle morte, Léontine demeura à la Salpêtrière. Elle y resta *cinquante ans*, dévouée à toutes les malades, et son seul bonheur était de découvrir parfois, dans leurs yeux, une lueur d'intelligence.

En 1879, l'Académie française lui décerna un de ses prix de vertu, et, en 1889, elle reçut la croix de la Légion d'Honneur.

Elle n'eut garde de la refuser, et je crois bien qu'elle n'aurait pas rougi de se voir prendre pour une cantinière.

Arrivons à l'héroïne militaire:

C'était pendant la guerre franco-allemande. Les Allemands, s'étant emparés de Pithiviers, songèrent tout de suite à occuper le télégraphe. Ils y trouvèrent une jeune directrice de vingt ans, Mlle Juliette Dodu. Ils lui confisquèrent ses appareils, la reléguèrent dans sa chambre. Or, le fil de la station traversait cette chambre, et il suffisait d'y attacher un autre fil et de le mettre en communication avec d'autres appareils, pour connaître les dépêches expédiées par l'ennemi.

Mlle Dodu savait ce qui l'attendait si elle essayait de surprendre les secrets des Prussiens. Cependant, elle n'hésita pas à se servir des appareils qu'elle possédait pour télégraphier au corps d'armée français les in-

LES DANGERS DU DUEL



— Docteur, je viens vous demander de vouloir bien m'assister demain : j'ai un duel.
— Un duel !... Mais savez-vous que c'est extrêmement dangereux.

— Enfin, docteur, que voyez-vous donc de si dangereux dans ce duel ? En somme, nous ne voulons pas nous tuer.



— Eh bien ! voyons, m'en suis je bien tiré ?
— A merveille... jusqu'à présent.



24 heures plus tard.
— Allons, c'est la dinde truffée et le homard, nous tenons une grosse indigestion. Quand je vous disais qu'un duel est toujours dangereux.

tentions de l'ennemi. Grâce à elle, une de nos brigades put être sauvée.

Dénoncée par sa servante, Mlle Dodu fut arrêtée, traduite devant une cour martiale et condamnée à mort. Sur ces entrefaites, l'armistice fut signé, et elle eut la vie sauve.

Mlle Dodu, que le prince Frédéric, père de l'empereur d'Allemagne actuel, estimait une « femme admirable », fut décorée de la Légion d'honneur et de la médaille militaire, et l'Académie française lui accorda un prix Montyon.

* * *



LE DINDON DE LA FARCE

— N'oublie pas de préparer la *farce* pour mettre dans la volaille.

Le Dindon. — Est-ce moi, qui vais être le dindon de la *farce* ?

Aux Tuileries

Il y a quatre ans, le Conseil Municipal décida d'éclairer le Jardin des Tuileries.

Il faudrait ici le lyrisme de Victor Hugo, l'esprit d'Alphonse Daudet et l'ironie de Courteline, pour retracer l'histoire des pourparlers, des démarches, des tentatives, des formalités, des efforts, des essais, des objections, des expériences, des promesses, des hésitations, des conflits, des accords, des mutations, des devis, des scrupules, des lenteurs, des difficultés, et des chinoiseries innombrables, qui marquèrent les phases de ce grand événement...

L'éclairage des Tuileries avait un but à la fois utile et agréable : désormais, au lieu de fermer le jardin dès la tombée de la nuit, on laisserait les Parisiens s'y promener en sécurité, à la faveur des lampes électriques ; et cela permettait aux employés, ouvriers et midinettes, travaillant dans les quartiers du centre, de regagner directement la rive gauche par la rue de Castiglione et le pont de Solférino, au lieu d'aller faire un long détour par la Concorde ou le pont Royal...

Les Tuileries, un beau soir, se trouvèrent donc éclairées... Cela n'alla pas tout seul, mais enfin elles le furent : mieux vaut tard que jamais... Une superbe illumination *a giorno* s'alluma dans la nuit, et le triste pont de Solférino dut frémir de joie sur ses piles à la pensée que son isolement et sa solitude allaient être égayés désormais chaque soir, par de sympathiques piétons et de sémillantes piétonnes...

Mais, hélas ! quand le public (non moins satisfait que le pont de Solférino), se présenta, le premier soir, à la grille du Jardin resplendissant de lumière, et qu'il voulut profiter du nouveau passage que lui frayait la tendre sollicitude de nos édiles, il s'aperçut, le pauvre public, que les portes des Tuileries étaient fermées comme d'habitude.

Fermées le lendemain, fermées les jours suivants, demeurèrent les inexorables portes d'un jardin qui n'avait été éclairé que pour qu'on pût y passer !...

L'électricité brûlait bien toute la soirée, mais c'était pour les chauves-souris, pour les pierrots, pour les phalènes, et non pour les contribuables...

A partir du crépuscule, les grilles ne laissaient passer personne.

On se plaignit de cette obstruction que

LE POULET FUYARD



— C'est un poulet que vous avez là?
— Oui, mais je n'aurais pas dû...



...car c'est aujourd'hui la saint Féréole, et on dit, dans mon pays:



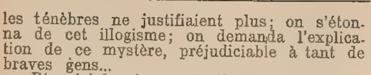
Poulet tué à la saint Féréole
Esquive la casserole!



— Ce n'est peut-être qu'une superstition!



— Ah! Grand Dieu! vous voyez que j'avais raison!



les ténèbres ne justifiaient plus; on s'étonna de cet illogisme; on demanda l'explication de ce mystère, préjudiciable à tant de braves gens...

...Et voici la réponse ineffable, exquise, authentique et bien française, que reçurent ceux qui avaient réclamé:

« *L'éclairage des Tuileries regarde la Ville de Paris; d'autre part, la fermeture des grilles incombe à l'Etat. Or, comme les bureaux des deux administrations n'ont pu encore parvenir à se mettre d'accord sur cette affaire, dès que sonne l'heure règlementaire, on ferme le jardin!...* »

C'est beau, la paperasserie!... Et l'Europe a vraiment quelques raisons de nous envier notre Administration!...

HONNEUR & PATRIE

Encore un qui se moquait de la France, qui crachait sur le drapeau et qui, non seulement reniait, mais encore niait catégoriquement l'idée de patrie!...

Par entraînement, par auto-suggestion, par snobisme, Hilarion était ANTI...

Anti quoi?

Anti tout... Le monde entier, l'organisation sociale n'étaient, à ses yeux, que des choses vétustes et burlesques qu'il fallait se hâter de démolir...

Tout le dégoûtait; la vie était un énorme préjugé qu'il regardait farouchement du haut de son mépris; et il avait voué aux bourgeois et aux repus, qui s'engraissent à la sueur du prolétaire, une haine implacable et féroce. On le voyait, on l'entendait surtout, dans les meetings séditieux du parti révolutionnaire... Il avait, pour exposer ses idées, une filandreuse éloquence de charlatan; il déversait, sur l'auditoire, un pot-pourri de phrases toutes faites, de clichés comminatoires glanés au hasard des appels à l'émeute, de périodes redondantes dignes d'épater Joseph Prudhomme!... Et il ne manquait jamais d'apposer sa signature au bas des placards rouges qui, au nom de l'humanité, prêchent l'indispline et le meurtre, en invitant les jeunes conscrits à mettre la crosse en l'air en cas de guerre, et à tirer sur leurs officiers plutôt que sur l'ennemi...

— Car l'ennemi, affirmait Hilarion, c'est des frères, des pauvres diables comme nous... Tandis que les officiers, c'est des supérieurs, des galonnés, des sales bourgeois!...

Et tous ses discours, de même que tous ses écrits philosophiques (!!!) se terminaient invariablement par ces trois cris de révolte: «A bas la France! A bas l'armée! A bas la patrie! »

Ah! il ne badinait pas, Hilarion!...

Mais, en admettant même que la propagande antimilitariste soit une noble chose, il est un fait certain, c'est qu'elle ne nourrit pas son homme!..

Hilarion orateur récolta des bravos; Hilarion écrivain reç[illegible] témoignages d'estime platonique. Hila[illegible]taire eut des adeptes et fit école... M[illegible]arion locataire ne put payer son terme; [illegible]arion bonne fourchette dut se serrer le ventre, car aucun de ses admirateurs ne poussait l'enthousiasme jusqu'à l'inviter à dîner... Il fallut donc qu'Hilarion cherchât du travail pour vivre... la société actuelle est si mal organisée!...

Talonné par la faim, qui, elle, n'a pas d'opinions politiques, Hilarion se résigna à subir le joug infâme d'un patron. Mais, pour bien affirmer son internationalisme et son dégoût des capitalistes français, il eut soin de choisir un patron anglais, lequel patron l'expédia bientôt en Australie, avec mission de surveiller des sauvages océaniens, employés à extraire du minerai de cuivre dans les montagnes Bleues...

Voilà donc Hilarion en Australie.

Cela ne le chagrina nullement de quitter la France, puisqu'il avait coutume de la renier et de crier: « A bas la France! » Mais lorsqu'il arriva là-bas, aux mines de cuivre, et qu'on lui annonça qu'il allait désormais vivre seul dans la montagne avec soixante moricauds, il trouva que ce n'était pas folichon, et qu'on était tout de même un peu mieux sur les bords de la Seine...

Tout d'abord, il s'ennuya beaucoup. Il se disait: « Je finirai bien par m'habituer à cette existence!... » Mais pas du tout, plus ça allait, plus il s'embêtait... On a beau ne pas vouloir faire de calembours, on est bien forcé d'avouer qu'il n'y a rien de tel, pour broyer du noir, que de vivre au milieu des nègres!... Surtout quand ces nègres, plus bêtes que des kangourous, ne mordent pas à l'antimilitarisme et ne comprennent rien aux harangues révolutionnaires... Parmi ces êtres bouchés, Hilarion endura des tortures morales qui remuèrent sa bile, chassèrent son sommeil, et le firent tomber dans une de ces maladies de langueur qui rongent jusqu'à la mort les gaillards les mieux trempés...

Hilarion avait le mal du pays!

Lui qui croyait n'avoir aucune patrie, le voilà qui s'étiolait loin du sol natal; mais il n'attribuait ce phénomène qu'à des motifs purement climatériques, et non à des causes sentimentales... Fi donc!...

Pourtant, un jour qu'il passait tristement à proximité d'une cabane de mineur, perdue dans la montagne, il eut tout à coup une violente émotion...

Dans cette cabane, on entendait nasiller un phonographe...

GRADATION



— Tu es un peu fripé!
— Je te crois! J'ai été renversé par un autobus, et j'ai reçu un échafaudage sur le crâne!



(*Quelques jours après.*) — Oh! mais c'est terrible! Qu'est-ce qui a bien pu t'arriver, cette fois-ci?
— Cette fois! mais rien... seulement j'ai rencontré ta mère!



— Attends un peu, galopin, je vais te mettre mon pied quelque part.
— Oh! là, là! faudrait pouvoir m'attraper!



— Zut!... il a des skis!

Palpitant, Hilarion prêta l'oreille pour écouter morceau de musique...

Allons, enfants de la patrie...

Grand Dieu!... le phonographe jouait la *arseillaise!*... L'air national!...
A ces mâles accents, Hilarion éprouva un range picotement dans la racine des cheux... Il dressa la tête instinctivement, cambra s reins, bomba le thorax et ôta son chaau d'un geste superbe...
Puis il se mit à pleurer comme un veau!...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Connaissances.

—L'Amirauté anglaise encourage l'initiative s ouvriers des arsenaux, absolument comme rtains patrons d'usines en Amérique. Chaie semaine, une commission est chargée d'étuer les idées nouvelles soumises par le personnel, et l'ouvrier dont l'idée est considérée meilleure. reçoit une récompense qui peut élever jusqu'à 1.250 francs.

— L'infériorité numérique de l'armée franise sur l'armée allemande est des plus arquée: elle dépasse 65.000 hommes.

— On sait que certains objets manufacrés rapportent des bénéfices considérables leurs fabricants. Les plus avantageux, en ngleterre, seraient, d'après le *Pearson's Weey*, un chapeau de haute forme, vendu 25 ancs, qui revient à 2 fr. 50 au manufacturer, soit 1.000 0/0 de bénéfice; les faux diaants donneraient 10.000 0/0; la soda-water, ie l'on vend, dans certains cafés, 25 centimes bouteille, coûte, en réalité, la dixième par- d'un centime; le bénéfice de sa vente rait donc de 25.000 0/0.

— Le gouvernement chinois a entamé une tte intelligente et... sans merci, contre l'abus le les fonctionnaires, les étudiants et les ficiers faisaient de l'opium. Il leur accorda abord un délai de trois mois pour leur perettre de se déshabituer du poison. Mainnant, il vient de décréter la peine de décapition contre tous ceux qui «taquineraient bambou».

— Les mariages européens des grandes hérieres d'Amérique constituent-ils un danger our la richesse de la Confédération? M. ull, député de l'Etat d'Iowa, estime que, irant les dix dernières années, plus de 500.000.000 de francs sont sortis des Etatsnis par suite de ces unions.

— Une curieuse statistique a établi que les ujets britanniques sont de taille pus éleée que les Français. La taille moyenne de Anglais est de 1 m. 74; celle du Français st de 1 m. 66, soit huit centimètres de moins.

— Les secrets de l'art, comme ceux des iétiers, se transmettaient jadis par une sorte e tradition héréditaire. Ce fut là l'explicaon de ces anciennes familles d'architectes, omme les Androuet, les Mansart, les Gabriel; de ces anciennes familles de sculpteurs, comme les Coysevox, les Coustow, etc. Les plus humbles corporations d'artisans n'échappaient pas à cet usage: il y eut, sous le Grand Roi, une dynastie de fumistes, qui, de père en fils, ramonaient les cheminées de Versailles.



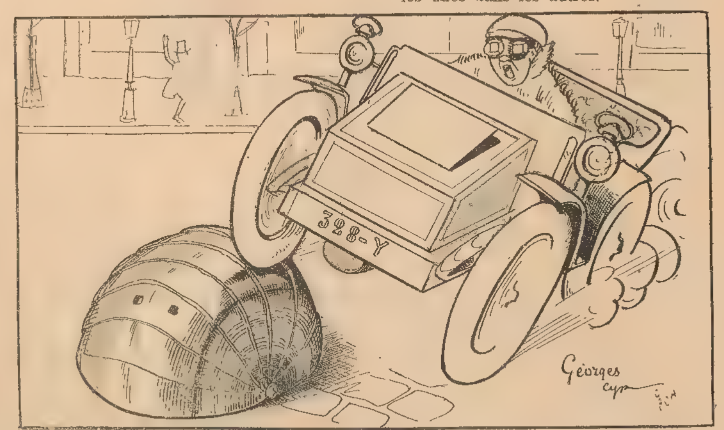


LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

L'ANTI-ECRABOUILLEUR

Quel est ce courageux piéton, qui, le sourire aux lèvres, se risque à affronter la chaussée?

Un fou peut-être! Non, il est seulement muni de notre appareil spécial, formé de lames d'acier, qui rentrent les unes dans les autres.



Et en se déployant forment uee carapace invulnérable contre laquelle les autos impuissantes viennent briser leur élan. Le même appareil peut servir en cas d'attaque par les apaches. Prix défiant toute concurrence. S'adresser aux bureaux du *Pêle-Mêle.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Tarbois. — Cet instrument est loin d'avoir fait ses preuves d'une façon absolue.

L.V. N. 117-43. — 1° Non ; 2° Il n'y a jamais de taille absolument déterminée, tout dépend de la constitution du sujet ; 3° Voy. bibliographie.

Auteur. — Non, cela n'existe pas ; votre méfiance est peut-être exagérée. Il existe un certain nombre de maisons où il n'y a rien à redouter de semblable.

M. Barme. — L'eau oxygénée les décolore très facilement, mais la contre-partie n'existe pas, à part les teintures, naturellement.

M. D. .narotte. — 1° Non ; 2° Non ; 3° En prin non ; 4°, 5°, 6° Affaire d'appréciation, il n'y a pa règle étroite à ce sujet.

P. C. (Boulogne). — Les assignats et manda cette époque n'ont aucune valeur de collection.

14e ANNÉE — N° 12. 10 Centimes 22 MARS 1908.



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

INVENTION APPRÉCIÉE, par Paul d'ESPAGNAT.

LE NOUVEAU LÉGIONNAIRE. — La plus belle invention des temps modernes, voyez-vous, c'est la photographie en couleurs.

Nos académiciens en robe de chambre.

Chez l'illustre Caramelus, le matin d'une grande première à l'Académie française.

Mme Caramelus. Allons, Joseph, dépêche-toi de finir ton café, tu vas être en retard.

L'Académicien. — Mais non, bobonne, il n'est encore que midi.

Mme Caramelus. — Et le temps de t'habiller!... (*au domestique*). Allons, Grégoire, enlevez la tasse de Monsieur.

Grégoire enlève la tasse, malgré les timides protestations de l'illustre immortel.

Mme Caramelus. — Tu as encore bavé sur ton plastron. Tache que ça ne t'arrive pas en lisant ton discours... Un costume de 650 francs ne se rachète pas tous les jours... Quelle singulière idée aussi d'imposer un luxe pareil à des gens qui ont juste 1.200 francs par an pour faire bouillir la marmite!

L'Académicien. — Tu oublies les jetons de



L'Académicien. — *C'est peu, j'en conviens, mais la gloire ..*

Mme Caramelus. — *Personne ne te connaît...*

présence..., bobonne... tu oublies les jetons de présence..., sans compter mes droits d'auteur...

Mme Caramelus. — Parlons en... Tu as touché juste soixante-quinze centimes sur la vente de ton *Confucius Intime*.

L'Académicien. — C'est peu, j'en conviens, mais la gloire...

Mme Caramelus. — Personne ne te connaît. Quand j'ai l'occasion de dire mon nom dans un magasin en ajoutant: «La femme de l'académicien», on me demande chaque fois comment ça s'écrit.

Grégoire. — Voici le costume de Monsieur.

Mme Caramelus. — Allons, viens t'habiller...

(*Il se lève et passe dans la pièce voisine.*)

Mme Caramelus (*tout en l'aidant*). — Non..., pas cette manche..., l'autre... Tiens-toi donc droit!... Cet habit me met hors de moi quand je pense à son prix... On n'aurait pas pu choisir quelque chose de plus simple... dans le genre de Polytechnique... ou de l'artillerie?...

L'Académicien — Doucement..., doucement, bobonne..., j'ai ma douleur, dans ce bras-là!

Mme Caramelus. — Dire que j'aurais pu être la femme d'un Daudet, d'un Flaubert... ou d'un Zola!...

L'Académicien. — Nous n'admettons pas ça, à l'Académie.

Mme Caramelus. — Si encore tu avais un bagage littéraire... Mais non... un seul volume...

L'Académicien. — Hé!... Hé!... C'est encore plus que ce pauvre Cornu-Duralire, dont je vais prononcer l'éloge.. Il n'a fait qu'un quatrain, lui!...

Mme Caramelus. — Oui, mais au moins on le lit son quatrain... (*Au domestique*) Grégoire, le chapeau de Monsieur.

Grégoire. — Voilà, Madame!

(*L'Immortel se coiffe.*)

Mme Caramelus (*le contemplant*). — Il n'y a pas à dire..., l'uniforme te donne une autre allure...

L'Académicien. — Oui... le prestige, vois-tu..., il n'y a encore rien de tel!... Le jour où on nous enlèvera l'épée et le bicorne, l'Académie est fichue...

Mme Caramelus. — C'est bien vrai!...

L'Académicien. — Profondément vrai!

Mme Caramelus (*lui inclinant coquettement son chapeau sur l'oreille*). — Dis donc... Confucius..., le philosophe... n'en avait sûrement pas un pareil...

L'Académicien. — Il n'en avait peut-être pas besoin...

Mme Caramelus. — Sais-tu que c'est vraiment philosophique ce que tu dis là?

L'Académicien (*satisfait*). — Eh!... Eh!...

Grégoire (*approchant*). — Voici l'épée de Monsieur.

L'Académicien. — Elle n'est pas chargée, au moins? (*Il rit.*)

Mme Caramelus. — De la philosophie tout à l'heure..., maintenant de l'esprit...

L'Académicien. — Nous sommes tous comme cela, à l'Académie.

L'Académicien. — *Oui... le prestige vois-tu, il n'y a encore rien de tel...*

Mme Caramelus (*tout à fait séduite maintenant*). — Eh bien! on a beau dire..., l'Académie française, c'est quelque chose.

L'Académicien. — Une réunion de grands esprits, tout simplement... (*Il ceint sa colichemarde*).

Mme Caramelus. — Fais attention, en descendant l'escalier... de ne pas te prendre les jambes dedans... comme la dernière fois.

L'Académicien. — Sois tranquille, poupoule.

Mme Caramelus (*maternelle*). — Tu as tes lunettes?... ton discours?... Tu pourras lire... oui?... J'ai écrit gros... seulement, il y a un pâté à la page trois.... prends garde...

L'Académicien. — Entendu... au revoir, bobonne!

Mme Caramelus. — Au revoir, Joseph!

. . . .

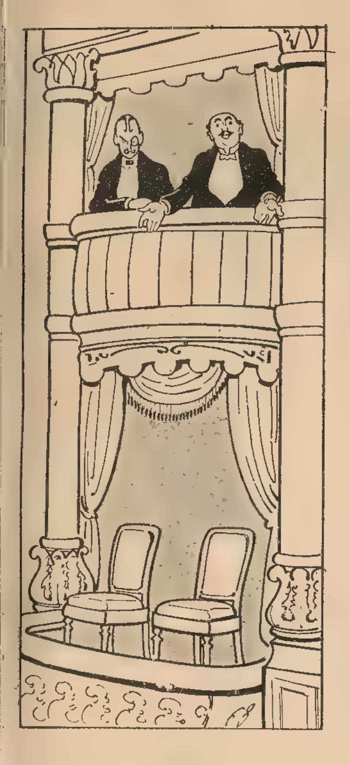
(*Au dehors*).

La voix du Peuple. — Regardez tous, voilà la gloire qui passe! E. J.



A LA POSTE

La dixième personne. — **C'est épatant... On appelle ça des fonctionnaires, et ça ne fonctionne jamais**



— Là! dans une avant-scène, nous ne pouvons pas être mieux.



AU THEATRE

— Qu'est-ce que c'est que cela? Holà!... chapeau!... chapeau!...
(La dame retire son chapeau)
— Chapeau!... chapeau!...



— Enfin, Messieurs, c'est une mauvaise plaisanterie. Vous voyez bien que je l'ai retiré, mon chapeau. Que voulez-vous donc de plus?

êle-Mêle Causette

n a institué de beaux prix pour les lis pionniers qui inventeront la na- ition aérienne, d'autres pour ceux contribueront à l'avènement de la ĸ universelle. Rien n'a été réservé r les petits inventeurs de choses terre à terre.

t pourtant, il ne manque pas de pe- progrès, d'inventions d'ordre pra- e qui auraient de la valeur pour nous. ne parle pas de la machine à mater belles-mères, par déférence pour la 'e phalange des éternelles persécu- , et parce qu'elles nécessiteraient un eur trop puissant pour être réalisable. aissons donc de côté cette invention olématique, pour nous occuper de ;es moins utopiques.

: d'abord, ne serait-il pas intéressant resser une liste des petits perfection- ents qui sont encore à créer?

u'y a-t-il de plus exaspérant, par nple qu'un bouton de col qui refuse inément de servir de trait d'union e la chemise et le faux-col?

t la fastidieuse besogne de s'habiller r se déshabiller et se rhabiller le emain?

otre enveloppe d'emprunt ne pourrait-elle, d'un seul coup, s'ouvrir, nous emboîter et se refermer ensuite?

Connaissez-vous objet plus stupide que le parapluie? Pacifique quand il pend inutile à notre main, il se gonfle dès qu'on a recours à ses services. Et, comme un coq batailleur, il se mesure avec tous ceux de ses congénères qu'il rencontre sur sa route. Il fonce sur les bannes des boutiques, accroche même, en passant, les cheveux ou les mantilles des dames, et fait preuve d'un caractère insupportable. Comptez, si vous en avez le loisir, le nombre de mouvements aller et retour que fait votre main, armée d'un porte-plume, pour quérir une goutte d'encre quand vous avez à écrire.

Ce geste inutile, cette force perdue représente, au dire des statisticiens, une puissance de milliers de chevaux-vapeur.

Et le crayon! cet instrument barbare, qui, pour daigner remplir son devoir, exige chaque fois une opération chirurgicale, au moyen d'un bistouri nommé canif?

J'arrive à l'instrument de torture par excellence, au monstre armé de quatre-vingts marteaux, sous les coups desquels nous subissons notre supplice. J'ai nommé le piano. Le supprimer, il n'y faut pas songer. Mais gloire à celui qui inventerait un dispositif analogue à celui des postes téléphoniques et grâce auquel deux pianos ne pourraient sévir en même temps dans la même maison.

Ceux qui vivent entourés d'un piano au-dessus d'eux, d'un autre au-dessous, d'un troisième à gauche et d'un quatrième à droite, ceux-là, s'il leur arrive d'en subir plusieurs à la fois, comprennent l'utilité de l'invention que j'appelle de mes vœux.

Je m'arrête pour ne pas sortir des limites qui me sont assignées ici.

Les lecteurs du *Pêle-Mêle* veulent-ils m'assister de leurs lumières et continuer la liste des petites inventions utiles?

Brillat-Savarin a dit qu'un bon plat nouveau fait plus, pour le bonheur du monde, qu'une grande victoire.

On peut en dire autant des petites inventions

Fred Isly.

C'était au temps où Véron portait d'immenses cravates.

Roger de Beauvoir lui écrivit, un jour, en mettant l'adresse suivante:

A Monsieur Véron,
Dans sa cravate,
à Paris





LE RASTA ET L'HOMME DU MONDE

Un affreux rasta jouait à l'écarté avec un gentleman des plus distingués. Celui-ci, s'apercevant que son partenaire retournait trop souvent le roi, se fâcha.

— Monsieur, dit-il, je suis un novice en matière de jeu, mais je vois que vous possédez un tour de main grâce auquel il vous est facile de m'assassiner.
Et il lui allongea une paire de gifles.





On alla sur le terrain, mais dès le premier engagement, l'affreux rasta abandonna son épée.
— Monsieur, dit-il au distingué gentleman, je suis un novice en matière d'escrime, mais je vois que vous possédez un tour de main grâce auquel il vous est facile de m'assassiner.

Et il lui rendit la paire de gifles, en ajoutant: « Nous voilà quittes ».

MORALE

Nous admirons, comme il convient, le brave et distingué gentleman et nous méprisons le rasta.

INGRATITUDE

Le docteur Pilule est furieux. Quand vous connaîtrez le motif de sa colère, vous avouerez qu'il y a de quoi:
— Il y a des hommes vraiment dégoûtants, me disait-il, à ce propos.
— A qui en avez-vous? fis-je.
— A Durand, répondit-il.
— Que vous a-t-il donc fait?
— Vous savez que nous étions liés d'amitié, poursuivit le docteur. Toujours bien portant et gai, Durand n'avait nul besoin de mes services. Nos relations étaient donc de pure camaraderie. Il venait dîner chez moi quand la fantaisie l'en prenait.
Or, l'autre jour, on avait, en son honneur, preparé un dîner fin. Durand, qui est gourmand, fit largement honneur au repas, si largement même qu'il en eut une grosse indigestion.
Alors, savez-vous ce qu'il fit, le misérable.?.. Il alla se faire soigner par un autre!...

CONSEIL PEU FLATTEUR

Le jeune Bafouillard plaide, comme avocat d'office, sa première cause.
Après l'interrogatoire et l'audition des témoins, le ministère public prononce son réquisitoire.
Le moment psychologique approche. Tout à l'heure, ce sera au tour de Bafouillard. Très nerveux, il demande conseil à un avocat de carrière.
— Combien de temps me conseillez-vous de parler?
Le vieil orateur eut un sourire:
— Deux bonnes heures, fit-il.
— Deux heures! répéta le débutant ébahi. Je croyais que dix minutes suffiraient amplement, dans l'intérêt de mon client
— Eh! non. Le jury ne peut condamner votre client qu'après que vous aurez fini de parler.
Soyez donc long. Ce sera toujours autant de gagné sur son séjour en prison.

LA PRATIQUE

Nodier, l'auteur de *Trilby*, prenait g plaisir à assister aux représentations de gnol, aux Champs-Elysées.
Un jour, il dit au patron de ce thé miniature:
— Cela doit être bien difficile de fair voix de Polichinelle?
— Pas tant que ça, Monsieur, il fau pratique et l'habitude.
— Oui, mon ami, la pratique ou l'habit
— Les deux; il faut la pratique, ma faut aussi l'habitude.
Nodier s'étonne; on s'explique, et No sait bientôt que la pratique est un petit trument qu'on place dans la bouche.
Il s'en empare et s'efforce d'imiter la de Polichinelle.
— Mais dites-moi, fait-il, cela doit s'av facilement?
— Oh! cela n'a pas grande importance



L'ADOUCISSEMENT DES MŒURS

On se battit d'abord de frère à frère (Caïn et Abel).

Les mœurs s'adoucissant, ce ne fut plus que de tribu à tribu.

Puis de peuple à peuple.

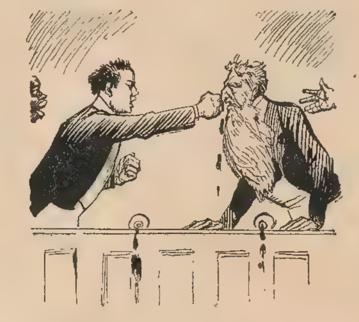
Puis de race à race.



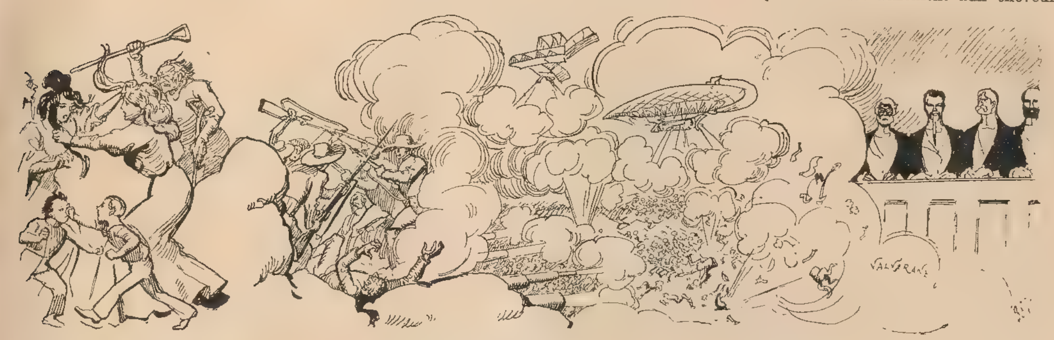
Puis de continent à continent



Alors, on institua des tribunaux d'arbitrage, pour les conflits pouvant survenir.



Mais les juges n'étant pas d'accord sur la conduite à tenir, à propos du premier conflit qu'on leur soumit, se prirent individuellement aux cheveux.



Leurs familles respectives prirent parti pour chacun d'eux.
Puis leurs villes natales.

Puis leurs races respectives.
Puis les continents auxquels chacun d'eux appartenait.
Il en résulta une conflagration générale.

A la suite de laquelle les survivants décidèrent de réunir des tribunaux d'arbitrage, etc., etc.,

---

nd l'artiste, ainsi, celui que vous avez dans bouche, je l'ai déjà avalé cinq ou six fois!

***

Les gamins de Paris

Ledardouillaud se promenait avec un chapeau p grand, dont les bords enveloppaient ses illes et retombaient sur l'occiput.
Passe un gamin qui, le regardant, lui dit rquoisement:
— Bourgeois, y ne pleut plus, vous pou- sortir de votre tente.
Mais l'interpellé passa son chemin sans répondre à cette boutade.

Un peu plus loin, un deuxième gavroche, se campant devant lui, dit:
— Patron, avez-vous payé vot'chapeau?
Ledardouillaud proféra quelques grognements. Mais l'insolent clampin, sans se déconcerter, continua:
— C'est que, voyez-vous, patron, si vous ne l'avez pas payé, vous pouvez vous vanter d'être endetté jusqu'au cou!

***

EN TANDEM

Un clergyman anglais, quelque peu sportsman, avait causé un certain scandale pour avoir conduit, attelés en « flèche », les deux chevaux qu'il possédait. Il fut dénoncé à son supérieur, lequel manda auprès de lui le clergyman trop libre, et lui fit une remontrance sur ses goûts un peu tapageurs:
— Mais, observa le desservant, la seule différence entre vous et moi, c'est que vous, vous attelez vos chevaux côte à côte, tandis que moi, je place un cheval devant l'autre.
— Mon cher ami, dit paternellement le supérieur, distinguons! Si je mets mes deux mains devant ma face, les paumes réunies, ceci dénote l'attitude de la prière, tandis que si je mets une main devant l'autre, cette action a une signification tout autre, c'est un pied de nez.

EXPRESS-POCHADE

LES BLAGUEURS

Vos chasses au lapin, vos sangliers, bagasse! tout ça c'est de la gnognote. Parlez-moi des chasses à l'ours. Ecoutez celle-ci: Je me trouvais au Pôle Nord, et je marchais, tenant sur mon bras



mon fusil à air comprimé. Tout à coup, au détour d'un bloc de glace, que vois-je! Un ours blanc, un monstre qui, à ma vue, se dresse sur ses jambes de derrière.

— Si c'est pour me faire peur que tu prends ces airs de matamore, m'écriai-je, mon vieux, tu t'es trompé d'adresse!. Et, tout en riant, j'épaule mon fusil à air. Mais, ô surprise! je m'aperçois que je n'ai plus une seule balle sur moi. J'étais perdu. Et alors, en cet instant suprême, je pensais à ma pauvre mère que ma mort allait priver de son unique soutien.

Foi de Tartarin, j'en fus si ému que je pleurai.

L'ours était encore à deux pas.

Une idée me vint. Par ce temps glacial, mes larmes avaient g Je les pris, en chargeai mon fusil, et pan! La seconde d'après, l'o roulait mort à mes pieds!



Hein! ça vous la coupe. Bé, nous sommes tous comme ça Tarascon!

Courrier Pêle-Mêle

Incessibilité et insaisissabilité des rentes viagères

Réponse à la question posée dans le numéro du 16 février, par M. E. Jeanno). MM. Hector et R. Coëffier nous adressent, à ce sujet, d'utiles renseignements dont voici le résumé:

1° *Insaisissabilité:*

Au termes de l'article 1981 du Code civil «la rente viagère ne peut être stipulée insaisissable que lorsqu'elle a été constituée à titre gratuit».

Autrement, un individu, en plaçant son bien en rente viagère, se jouerait impunément de ses créanciers.

Si, au contraire, la rente est *donnée* ou *léguée*, le donateur ou le testateur, qui est libre de donner ou de ne pas donner, est libre d'apposer à sa libéralité la condition qu'elle profitera au bénéficiaire seul. Les créanciers de ce dernier n'ont rien à y voir, puisqu'ils n'ont pas dû compter sur un bien donné à leur débiteur sous une telle condition.

Si donc la rente est constituée à titre *onéreux*, les arrérages échus, les arrérages à échoir et le droit à la rente sont *saisissables* en vertu de l'article 1981 du Code civil.

En résumé, la clause d'insaisissabilité est nulle, si la constitution de la rente viagère qui la contient est un acte à *titre onéreux*.

La rente est insaisissable quand elle a un caractère alimentaire (voir de nombreuses espèces dans le Code de procédure civil annotée Sirey, article 586 C. p. c.)

Il résulte de ces faits, qu'il faut considérer comme rente ayant un caractère alimentaire et pouvant bénéficier de l'insaisissabilité, les rentes constituées par des tiers à titre gratuit et non les rentes que le débiteur se procurerait en aliénant ses biens.

2° *Incessibilité:*

Une rente viagère peut être stipulée incessible lorsqu'elle est constituée à *titre gratuit*. C'est le corollaire de l'insaisissabilité.

Mais cette clause d'incessibilité ne s'appli qu'aux intérêts à échoir.

Elle n'impute pas la cession des inté échus.

L'article 65 de la loi de finances du 17 a 1906 a étendu cette disposition à toutes p sions de retraites servies aux ouvriers, ployés, à leurs veuves et à leurs orphe par une caisse spécialement constituée à effet dans l'administration ou l'établissem auquel ils sont attachés.

Notons, pour terminer, que sauf dis sitions de lois spéciales, qui font bén cier certaines pensions d'une incessibilité d'une insaisissabilité plus étendues, la sibilité au-delà de 360 francs, est d'un xième de la somme excédant ce chiffre e saisissabilité d'un autre dixième.

Cirage brillant

Voici une recette que nous adresse M. C ton de Guise, en réponse à la question po dernièrement:

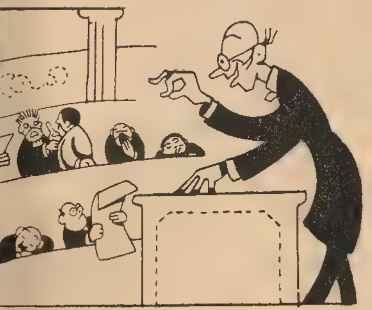


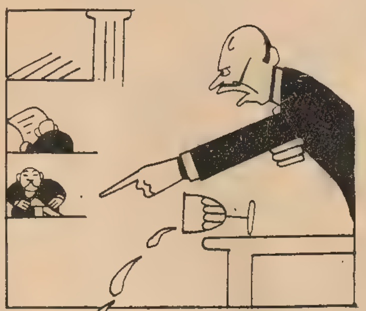




LA PETITE BOUILLOTTE ET L'ANGLAIS AUX LONGS PIEDS

HISTOIRE SANS PAROLES







COMMENT ILS GAGNENT LEURS 15.000 FRANCS

(Mouvements oratoires)

(*Croquis pris à la Chambre*)

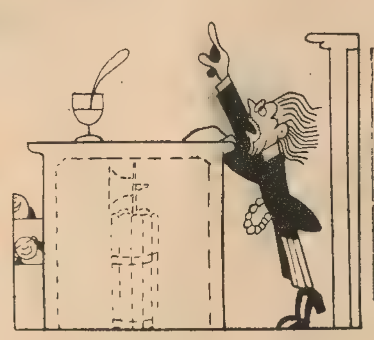
—Messieurs, je n'abuserai pas de l'attention que vous voulez bien m'accorder...

—...Pour la patrie, je verserai mon sang jusqu'à la dernière goutte...

— ...Oui, Messieurs, la main sur la conscience...

N.-B. — On remarquera que l'orateur a la main dans le vide...







Un Député de l'opposition. — ...Oui, nous nous traînons dans une période d'épuisement... Faibles, sans force, nous n'avons pas le courage, etc., etc...

— ...Je serai à la hauteur de la grandeur de ma tâche...

— ...Citoiiliens... que la poussée vienne de droite... ou de gauche... d'en bas ou d'en haut... rien ne saura nous ébranler... nous resterons fermes comme un roc...

Comment peut-on rendre plus brillant le cirage ordinaire?

Formule de cirage ne tachant pas le bas des pantalons:

Cirage de bonne qualité	70	gr.
Cire jaune	15	gr.
Essence de térébenthine	15	gr.
Total:	100	gr.

Faire fondre la cire dans l'essence et mélanger ensuite au cirage.

Questions interpêlemêlistes

Je demande à l'obligeance de vos lecteurs de bien vouloir me dire ce qu'ils savent sur l'*Amaranthe*, ordre de chevalerie?

E. Lorient.

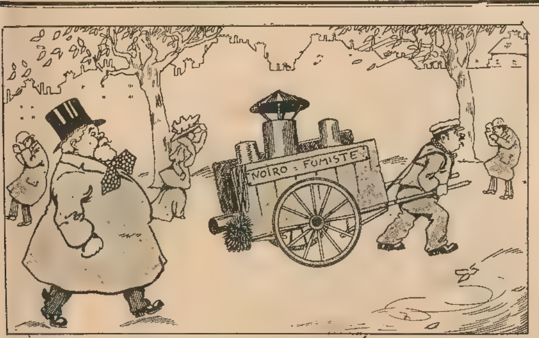
Parmi les lecteurs du *Pêle-Mêle*, y aurait-il une personne qui pourrait indiquer les premiers soins à donner à une coupure, une brûlure et une mauvaise piqûre de poisson?

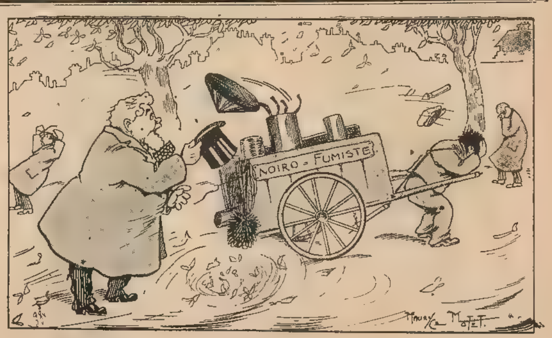
E. B.

Quel est, à votre avis, la plus belle devise parmi celle que vous connaissez?

Pour ma part, la devise que je trouve la plus crâne, en même temps que la mieux tournée, est celle de la famille de Rohan: «*Roi ne puis, prince ne daigne, Rohan suis*». Les lecteurs du *Pêle-Mêle* en connaissent peut-être d'aussi suggestives.

Arnold.





LES MÉPRISES DU PRÉSIDENT
ou LE COUP DE VENT

— Quel quartier agréable pour se promener. Pas de crainte d'être reconnu...

...Ah! diable! j'ai parlé trop vite.

A vouloir faire l'ange, on fait la bête. Pascal



Tout gamins, Bamboche et Troparfait étaient déjà fort dissemblables. Alors que Troparfait, suivant les conseils de ses maîtres, de ses parents, avait toutes les qualités, Bamboche, n'écoutant que ses instincts, était gourmand, vaniteux. Travailleur, cependant, car on l'eut privé de sortie et il n'aurait pu s'amuser.



Jeune homme, ses défauts ne firent que s'accentuer. Gourmand, il aimait la bonne chère. Vaniteux, il était à la dernière mode, et travaillait comme six pour se donner tout le luxe que son orgueil exigeait.



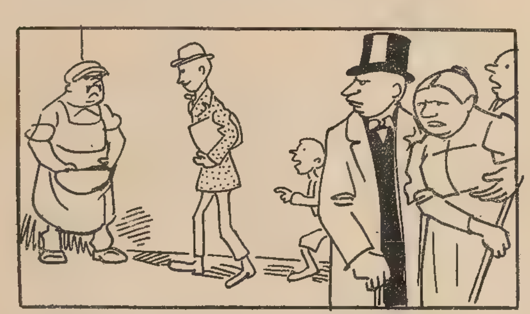
Quant à Troparfait, simple, modeste, sobre, il vivait comme un anachorète. Méprisant l'argent, il ne travaillait que pour acquérir le nécessaire, car, disait-il l'excès en tout, même l'excès de travail est un défaut.



Inutile de dire que Bamboche avait la considération de tous. Ses défauts ne faisaient-ils pas la fortune de ses fournisseurs, lesquels ne tarissaient pas d'éloges.

« Quel délicat gourmet! » disait son restaurateur

« Quel plaisir d'habiller un homme aussi élégant! » disait son tailleur.



« Quel homme de goût! » disait le tapissier.

Troparfait, lui, était tourné en ridicule, on le méprisait.

« Un paresseux et un avare, disait-on, un égoïste, et surtout un inutile qui ne donnait rien à gagner aux autres. »



Bamboche réussissait merveilleusement en tout. Travaillant avec ardeur, pour subvenir à ses nombreux besoins, il avait acquis une certaine position, ses relations étaient nombreuses et lui permirent un brillant mariage.

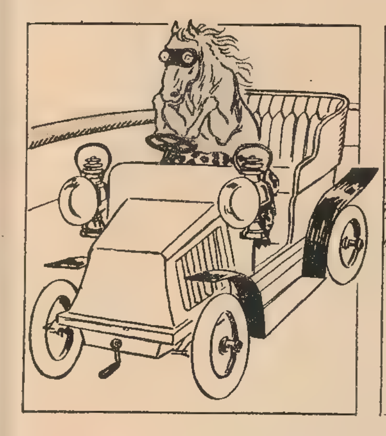


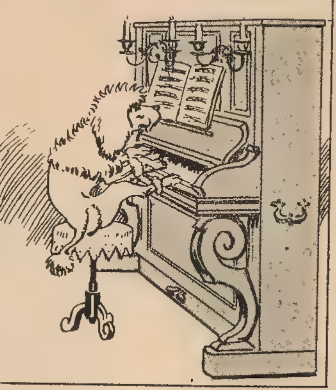
Quant à Troparfait, une voisine charitable lui proposa la main d'une honnête femme de ménage, pleine de qualités, elle aussi, et qui s'offrait à lui créer une existence enviable avec quarante sous par jour.



Bamboche, devenu riche, considéré, président d'œuvres morales, est resté le gourmand et le vaniteux qu'il fut toujours.

Et comme le vice doit toujours rendre hommage à la vertu, il vient de décerner le prix de vertu à son ex camarade Troparfait, qui finira ses jours vertueux, mais désargenté, dans un asile.







LE DOMPTEUR ET L'INDOMPTABLE

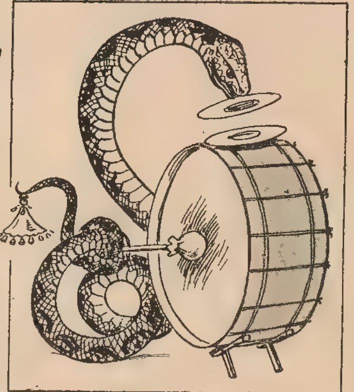
Il a dressé un cheval à diriger une vingt chevaux...

...Un chien à jouer un morceau à quatre... pattes...

...Un phoque à sonner du cor.



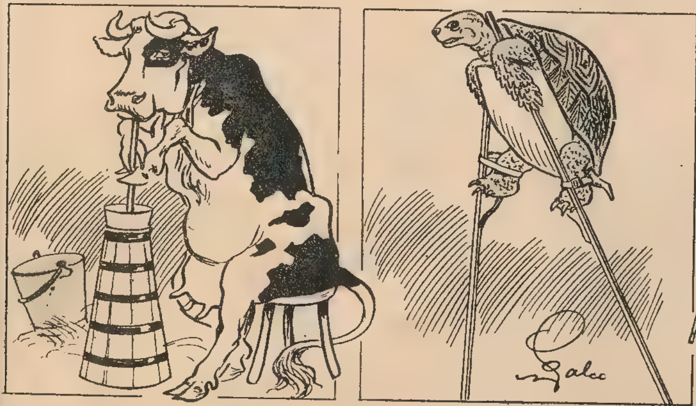




...Un éléphant à jouer de la mandoline...

...Un lion à peindre avec sa queue...

...Un serpent à jouer de la grosse-caisse...







...Une vache à faire du beurre...

...Une tortue à marcher à pas de géant...

...Mais il n'a jamais pu arriver à empêcher sa femme de se regarder, en passant, devant une glace.

HISTOIRE CRISPANTE

Cette histoire gagne beaucoup à être lue à haute voix. Aussi nous engageons vivement ceux de nos lecteurs qui ont le bonheur d'être mariés à en faire la lecture à leur épouse Ils auront en même temps l'avantage de se rendre compte du degré de patience de celle-ci en consultant le baromètre ci-contre.

Caractère irascible. Faire prendre des calmants et serrer la vaisselle.

Tempérament dit « soupe au lait. » Repos et grand air.

Caractère vif et prompt. Pas de traitement recommandé. Se calmera de lui-même.

Caractère doué d'une patience limitée. Ne pas le tendre outre mesure.

Caractère stable et pondéré. On peut le mettre à l'épreuve sans danger.

Caractère d'une patience angélique. Peut supporter tout jusqu'au martyre.

Caractère veule et inerte. Nature tenant du mollusque.

Monsieur Célestin Glabre, en dépit de son nom, avait la plus belle barbe du monde. L'on reproche souvent aux femmes leur coquetterie, mais quand les hommes s'y mettent, ils les égalent bien, s'ils ne les dépassent pas. Or, Célestin Glabre avait la coquetterie de sa barbe. Il est vrai qu'elle était superbe, longue, frisée, ondoyante et noire. Aussi tenait-elle dans sa vie une place importante.

Ce jour-là, Madame Glabre était fort occupée à dresser la liste de ses invités. Elle donnait, le soir-même, un grand dîner. Soudain, elle s'interrompit, et s'adressant à son mari, plongé dans la lecture de son journal:

— Voyons..., nous disons: M. Goincet à ma droite, et M. Larive à ma gauche... Maintenant, à ta droite, Mme Goincet, et à ta gauche, Madame Laurent.

— Non, ma chère, cela ne se peut pas. Place à ma droite, Mme Goincet, si tu veux, elle est blonde, mais Mme Laurent est brune..., il faut une blonde également... tu comprends, à cause de ma barbe...; il faut qu'elle ressorte.

— Bien, mon ami. Quant au menu, tu l'as vu, il te convient?

— Oui, sauf sur un point. Remplace la truite sauce verte par un poisson grillé. Tu oublies toujours qu'il ne faut pas me servir de plat avec une sauce. Si par malheur j'en laissais tomber... Vois-tu l'effet..., sur ma barbe!

— C'est juste, mon ami.

— A propos, je songe à une chose. Comme je ne pourrai pas fumer ma pipe, aie soin de m'acheter un porte-cigare. Un accident est si vite arrivé, lorsqu'on a les lèvres trop près du feu..., tu comprends, pour ma barbe!

— Bien, mon ami!

— Tu m'achèteras, en même temps, un flacon d'*Eau des Fées*... je crois qu'il ne m'en reste plus..., ainsi qu'un autre peigne... pour ma barbe.

— Bien, mon ami! Mais je croyais que tu devais en choisir un toi-même.

— Oui..., mais je ne peux pas sortir aujourd'hui. Il fait un brouillard de tous les diables... Rien ne défrise comme cette humidité... et alors... ma barbe...

— Tu as raison, mon ami. Je vais m'apprêter et y aller immédiatement... Alors, à tantôt... n'est-ce pas... Au revoir....

— Non... non... je t'en prie, ne t'approche pas. Tu vas encore t'appuyer contre moi... Je t'embrasserai ce soir... Comme je viens d'onduler ma barbe...

— Bien, mon ami.

— Pendant que tu es là, ramasse donc mon cure-dents, que j'ai laissé tomber Il faudrait que je me baisse, et comme je froisserais ma barbe...

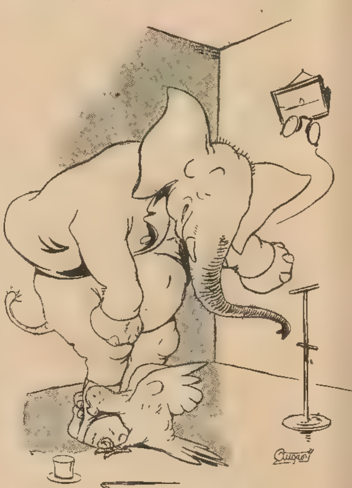
— Ah! la barbe, alors!

Cette exclamation vous échappera inévitablement à un moment ou à l'autre lorsqu'on vous fera la lecture de cette histoire. Considérez-là comme l'index du baromètre ci-dessus et placez l'index en regard du texte à l'endroit où s'est produite l'interruption. La lecture de la notice en marge du baromètre vous donnera le degré de votre patience.



CHEZ LES BETES

TOBY. — Sapristi! je ne trouve pas mon crochet à bottines.



— On peut s'en passer, M. Toby.

ARBRES HISTORIQUES

La Forêt est à la mode. L'habitant des villes, excédé par le tumulte des cités modernes, se retourne avec ferveur vers la Nature. Il se donne aujourd'hui des « Fêtes de l'Arbre », qui rappellent assez l'ancien culte druidique des eaux et des bois.

Une idée pratique entre aussi dans le zèle de nos contemporains: pour vingt motifs, il faut protéger nos forêts et les défendre contre la hache imprévoyante et sacrilège.

L'arbre est utile. Il regénère le sol; son feuillage renouvelle l'atmosphère; ses racines empêchent l'éboulement des montagnes.

Pour toutes ces raisons, sans doute, la nature, qui ne fait rien en vain, lui a donné une extraordinaire longévité. L'arbre est le monument le plus durable.

Certains savants, dont MM. Metchnikoff et de Candolle, ont esquissé, à diverses reprises, une théorie de l'immortalité des grands arbres « qui ne meurent pas de vieillesse dans le sens réel du mot », et ne périssent que par accident ou sous l'action des hommes.

De nombreuses constatations sont là pour en faire la preuve. La tradition et divers procédés d'investigation scientifique ont permis d'affirmer que certains arbres atteignent plusieurs dizaines de siècles. D'autres fois des faits historiques s'y rattachent, ce qu[i] double leur intérêt.

Ainsi, les baobabs du Cap-Vert remonten[t] aux âges les plus reculés. Sur le tronc d[e] l'un d'eux, Adanson, a retrouvé, en enlevan[t] trois cents couches ligneuses, une inscriptio[n] gravée trois cents ans avant par des Anglais.

Les cèdres du Liban, les ifs des Fortinga[l] et de Braburn, dans le comté de Kern, l[e] *ficus religiosa*, de Anarajapoura (île de Ceylan), remontent aux temps bibliques.

Citons encore le célèbre dragonnier des île[s] Canaries, dont Berthelot, qui le vit en 1889, [a] fait cette description: « Un dragonnier s'éle[-]vait en face de mon logement (à Téneriffe) arbre étrange de forme, gigantesque de port que la tempête avait frappé sans pouvoi[r] l'abattre. Dix hommes pouvaient à peine em[-]brasser son tronc de 50 pieds de circonfé[-]rence à la base. Ce cippe prodigieux offrai[t] à l'intérieur une cavité profonde que les siè[-]cles avaient creusée; une porte rustique don[-]nait entrée dans cette grotte, dont la voûte à moitié entamée, supportait encore un énor[-]me branchage ».



— J'aurai ta peau!... ou tu auras la mienne!...
LES AGENTS. — Allons-nous-en... ça ne nous regarde pas! C'est un échange!...



— ...Non, non, je ne veux plus entendre parler des restaurants, je fais ma cuisine moi-même... au moins, je sais ce qu'il y a dedans...

Ce même arbre avait déjà fait l'admiration des premiers explorateurs qui le virent, lors de la découverte des Canaries, au quinzième siècle. Quatre cents ans plus tard, M. de Humboldt l'examina et lui trouva quinze mètres de circonférence.

Nos contrées pourraient offrir à l'étonnement des touristes de tels exemples de longévité. On cite de nombreux arbres qui ont atteint un âge fort respectable.

Par exemple, le tilleul des Trons, dans les Grisons, déjà célèbre en 1424, et qui avait, en 1798, 51 pieds de circonférence, ce qui lui assignait près de 600 ans d'existence.

A Versailles, on conserva longtemps un oranger nommé *Grand Bourbon*, qui fut planté en 1411, par l'une des aïeules de Jeanne d'Albret. Il y a quelques années encore, les baigneurs de Contrexéville affectionnaient, comme but de promenade, dans la forêt de Saint-Ouen, le fameux chêne des Partisans, sous lequel se réunissaient les Lorrains qui allaient piller les villages de la frontière française.

Mais il y a, en France un assez grand nombre d'arbres, ayant plus de 1.000 ans. Ce sont tous des ifs, dont la croissance est particulièrement lente. Ainsi, celui du cimetière de Saint-Symphorien, de 8 mètres de circonférence à un mètre du sol, haut de 17 mètres 30, et dont l'âge approximatif est de 1.000 à 1.500 ans. D'autres ifs, non moins vénérables, se rencontrent dans les cimetières normands d'Estrey, du Ménil-Ciboult, de La Lande-Patry, de la Haye, de Routot, etc.

Il serait intéressant de savoir si le *Chêne du Druide*, de la commune de Pommeraye (Maine-et-Loire), si les chênes de Charlemagne et de Clovis, de la forêt de Fontainebleau, vivent encore.

Paris a aussi ses « arbres historiques ». Le service des plantations de la ville en a dernièrement dressé la liste.

C'est d'abord le saule de Musset, au Père-Lachaise. Mais celui-là ne compte guère, c'est un saule à transformations: quand il meurt, on le remplace par un autre.

Au Jardin des Plantes aussi, quelques arbres à légende: le fameux cèdre de Bernard de Jussieu; les palmiers-éventails, don à Louis XIV de Charles III, margrave de Bade, un mirocoulier, de Virginie, et les deux allées de tilleuls, plantées par Buffon.



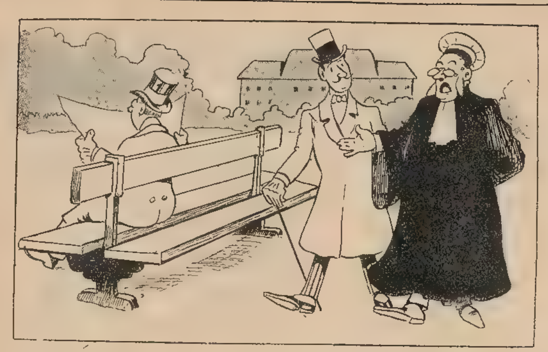
LES MEDECINS

— C'était un homme du meilleur monde.
— Aussi, l'avons-nous envoyé dans un monde meilleur!...



EXPRESSION MAL CHOISIE

— Mon madère a bien diminué, Gertrude?
— Je me suis permis d'en mettre dans le filet, madame.
— Il me semble que vous en avez mis beaucoup?
— Oh! une gorgée!



— Figurez-vous, cher Monsieur, que je viens de condamner, au maximum, un ignoble individu.



— Et quel crime avait-il donc commis?



— Il avait... mais permettez-moi de me couvrir un peu, il fait frais...



...Il avait fait le coup du Père François!

DE NOS LECTEURS

Chinoiseries

Les éditeurs chinois ont une formule délicieusement fleurie pour refuser les manuscrits qui leur semblent d'un intérêt médiocre: « Nous avons lu ton manuscrit (écrivent ces fils du Ciel à l'écrivain), avec des délices infinies. Par les cendres sacrées de nos ancêtres, nous jurons ne jamais avoir lu jusqu'ici un si magnifique chef-d'œuvre. Si nous l'imprimions, Sa Majesté l'Empereur, notre très haut et puissant maître, nous ordonnerait de le prendre comme modèle, et de ne jamais imprimer quelque chose qui lui fût inférieur. Comme cela ne serait pas possible avant dix mille années, nous te retournons, tout tremblants, ton divin manuscrit, et te demandons mille pardons. »

Au *Pêle-Mêle*, cela ne se passe pas ainsi. Notre directeur ne nous parle ni de cendres sacrées, ni de magnifique chef-d'œuvre, pas même de l'Empereur! Plus simplement quand le *divin manuscrit* ne fait pas son affaire, il nous le rend, avec un léger sourire, en oubliant de trembler et de demander mille pardons.

∴

Les animaux domestiques et le froid

Sait-on quel est, parmi les animaux domestiques, celui qui offre le plus de résistance aux froids les plus rigoureux? D'observations faites récemment, il résulte que c'est le lapin qui, bien qu'un des plus petits, est le moins sensible aux basses températures.

Des lapons adultes, en effet, ont pu supporter, pendant plusieurs jours, des froids de dix à quinze degrés au-dessous de zéro, sans que leur température intérieure ait baissé de plus d'un degré. Il en a été de même après un jour et une nuit de séjour dans des galeries pratiquées sous la neige; dans ce dernier cas, le bout des pattes seul s'était assez notablement refroidi.

Après le lapin, c'est le porc qui offre le plus de résistance au froid, bien qu'il ne soit recouvert, en somme, que de soies assez clairsemées; c'est sa graisse, à n'en point douter, qui le protège contre l'inclémence de la température.

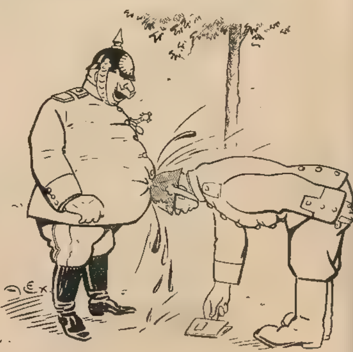
En revanche, l'âne, le mulet et le chien se montrent assez sensibles aux froids vifs, quand le travail n'active pas chez eux de façon assez vive la circulation du sang.

Un monarque économe

Pour un monarque économe, c'était bien un monarque économe que le bon roi Louis XI. Si, en effet, il savait dépenser sans compter les sommes nécessaires à l'exécution de ses plans politiques, il était, pour lui-même, d'une économie si stricte, qu'elle confinait à la pingrerie. Que, du reste, on en juge:

Il existe encore, à la Cour des Comptes, où il n'est pas donné à tout le monde de les consulter, des registres qui font foi que les habits du fils de Charles VII étaient faits du drap le plus commun et qu'il portait le même cha-







OBEISSANCE

— Tête de bétail! chameau!... Quand un supérieur laisse tomber quelque chose, vous devez le ramasser avec précipitation, vous entendez!...

...avec pré-ci-pi-ta-tion!



LE MATIN DU TERME

— Si c'est pas malheureux, ça vous a un p'tit air crâneur, et ça n'a qu'un pauv' terme d'un matelas et d'une couverture!

APRES LA CHUTE

LE CAVALIER. — Prenez ma main, mon ami...
LE VAGABOND. — A la bonne heure!... Voilà un monsieur qui n'est pas fier!

ron durant plusieurs années, bien qu'il fût é et sale. On y voit aussi une note de trente s, payée à son tailleur ordinaire, pour oir mis deux manches de futaine neuve un vieux pourpoint de cuir.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Le total des exportations de notre indus-e automobile, pour l'année passée, est en usse sur celui de 1906. Les importations voitures étrangères en France, ont, au con-ire, fléchi. Leur total, qui était de dix llions en 1906, est passé, pour 1907, à huit llions 683.000 francs. Nos insuccès dans les grandes dernières épreuves *n'ont donc pas influencé* le marché mondial et français. Et cela prouve, une fois de plus, que les courses automobiles ne signifient pas grand'chose.

— La surproduction de l'industrie allemande est une conséquence de l'extraordinaire abaissement de la main-d'œuvre, chez nos voisins, pour certaines industries. On peut citer, parmi les plus bas salaires : celui des tourneurs de pipes en bois, de Thuringe, qui gagnent 1 mark 5 pfennigs par journée de seize heures ; celui des culottiers, de Stettin, soit 1 mark 50 par douzaine de pantalons ; celui des confectionneuses de poupées, de Dusseldorf, qui touchent de 6 à 7 marks par semaine, pour des journées de plus de douze heures. Un mark vaut 1 fr. 25.

— La plus grande pharmacie du monde et la plus ancienne, sans doute, existe à Moscou, sous le nom de *Pharmacie Nikolska*. Elle occupe un immense bâtiment où s'utilisent sept cents employés de toutes sortes, dont 13 maîtres pharmaciens, un docteur-médecin, 106 gérants, 95 aides-pharmaciens, etc. Le chiffre des ordonnances qui y sont exécutées dans l'année, dépasse le demi-million.



— Tes neveux prétendent et racontent partout qu't'as épousé une femme grossière et mal embouchée!!! Ces idiots-là! moi, j'leur-z-y flanquerai un marron, puisque t'es assez andouille pour les laisser dire des mensonges.



PETIT CONSEIL AUX DIRECTEURS DE THÉATRES

Avec ce simple avis, la question sera résolue.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Fauvel. — Vos objections sont fort plausibles, mais nous, nous répétons qu'en cas de litige semblable, il faut s'en rapporter aux conventions. Nous n'avons d'ailleurs pas parlé de point inférieur et nous avons ajouté : sans faire état de ce point. Il nous semble être tout autant dans la logique. V... idées de règlements sont bonnes, mais il nous se... ble qu'il appartient surtout aux joueurs de l... donner force d'usage.

M. Crespin. — Nous ne donnons jamais d'expli... tions supplémentaires qui seraient au détrim... des autres concurrents. Regrets.

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, *Éditeur, 7, rue Cadet.*

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Régates internationales de Nice et de Cannes
Vacances de Pâques
TIR AUX PIGEONS DE MONACO

Billets d'aller et retour de première et de deuxième classes, à prix réduits, de PARIS pour CANNES, NICE et MENTON, délivrés du 2 Mars au 22 Avril 1908.

Les billets sont valables 20 jours, et la validité peut être prolongée une ou deux fois de 10 jours, moyennant 10 0/0 du prix du billet.

Ils donnent droit à deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

De Paris à Nice : première classe, 182 fr. 60 ; deuxième classe, 131 fr. 50.

"LA FAMILLE"

est la *Revue par excellence* de la Femme et de la Jeune Fille. Elle est la seule qui donne, pour *15 centimes*, la matière contenue dans les journaux similaires de 50, de 75 centimes et plus.

Tout en étant le plus artistique, le plus littéraire, le plus varié des périodiques, elle est restée la **REVUE IDÉALE DU FOYER DOMESTIQUE**, *toujours imitée, jamais égalée.*

Dans son numéro du 22 Mars 1908, " LA FAMILLE " commence la publication d'un nouveau roman inédit :

DELENDA

Emouvant récit de mystérieuses aventures parisiennes
par **M. PIERRE CIAIS.**

L'auteur, écrivain de talent, y mène le Lecteur à travers une intrigue dont l'intérêt ne faiblit pas un seul instant, vers le dénouement d'une mystérieuse affaire qui fait songer à ces récits qui ont mis à la mode les récits de l'Anglais CONAN DOYLE. Mais **M. PIERRE CIAIS** a su respecter les lois de vraisemblance et de mesure qui sont le propre des œuvres vraiment françaises.

L'attrait de ce roman se trouve encore augmenté par le fait qu'il sert de cadre à *un grand Concours ouvert* entre tous les Lecteurs et mettant à contribution *leurs connaissances psychologiques et leur perspicacité.*

Lire dans "LA FAMILLE" de cette semaine les conditions de cet intéressant Concours et la liste des **CENT PRIX** qui lui sont attribués

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Stations hivernales, (*Nice Cannes, Menton, etc...*)

Billets d'aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes. Valables 33 jours.

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un minimum de parcours simple de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets aller et retour collectifs de première, deuxième et troisième classes, pour les stations hivernales suivantes : Toulon, Hyères, et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient, en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de quinze jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Arrêts facultatifs.

Faire la demande de billets quatre jours au moins à l'avance, à la gare de départ. Des trains rapides et de luxe, composés de magnifiques et confortables voitures à boggies, desservent, pendant l'hiver, les stations du littoral. Paris-Nice (1 087 kilom.) en 13 h. 48 par le Côte d'Azur-Rapide.

14e ANNÉE — N° 13. 10 Centimes 29 MARS 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SOLLICITUDE, par ALEX.



— Oh !... Monsieur Mathieu, vous auriez dû mettre votre parapluie dans le porte-parapluies !...

— Oh ! mais il ne m'gêne point !... j'ons qu'à l'éloigner de moi pour ne point salir mon pantalon !...

Les deux frères

HISTOIRE MORALE

Lorsque sir Bulton mourut, il laissa, suivant la coutume en Angleterre, toute sa fortune à Harry, l'aîné de ses deux fils. Quant au cadet, James, il n'eut rien du tout, ce qui n'est pas grand'chose.

Harry était un garçon indolent, sans énergie, ni assez mauvais, ni assez bon pour représenter un caractère; en somme, d'un degré inférieur en tout à la moyenne. Livré à ses seules ressources personnelles, à peine aurait-il pu végéter dans les plus basses conditions.

Par contre, James était de ceux que l'on peut classer parmi les hommes supérieurs. Actif, intelligent, tenace, d'une probité scrupuleuse, d'une sûreté de vues remarquable, d'un courage moral et physique à toute épreuve, il pouvait prétendre à tout.

Intervertissez les rôles, donnez cette fortune au cadet, l'équilibre était rompu. Adieu, cette belle harmonie dans la nature! Tandis qu'ainsi, voilà nos deux frères également armés dans la lutte pour la vie. Désormais, chacun va agir avec son tempérament et avec ses moyens.

Auquel appartiendra le succès?

Disons vite ici que tous deux poursuivaient le même idéal..., représenté par la main de Miss Nelly, une jeune fille adorable qu'ils adoraient l'un et l'autre.

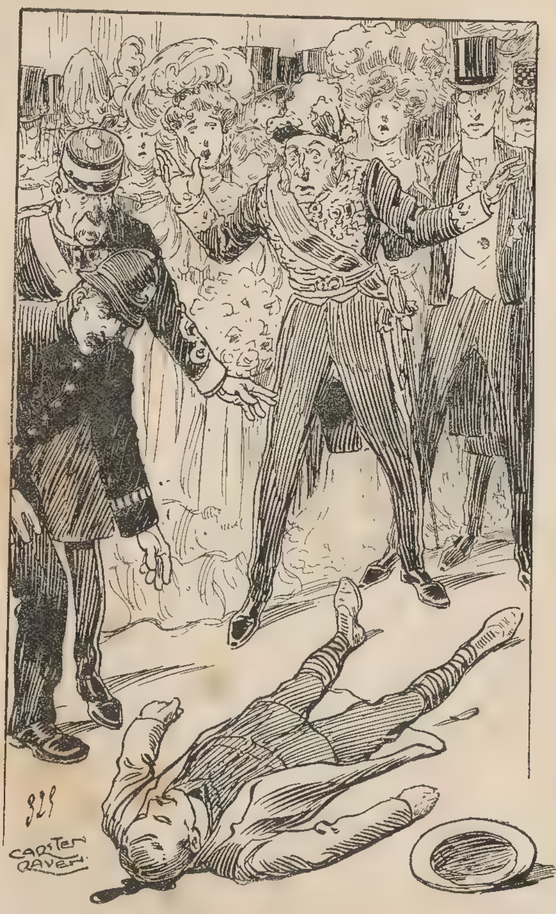
Or, Nelly, riche elle-même, ne tenait pas à la fortune. Elle tenait à la gloire

. . . .

Si j'eusse inventé cette histoire, j'aurais voulu, ainsi que cela se passe dans les histoires bien faites, que le bon fut récompensé, le mauvais puni. Le paresseux Harry fût resté vieux garçon avec la goutte en guise de compagne, afin d'expier l'abus de la bonne chère. Quant à James, devenu célèbre, il eût épousé Nelly. Avec quelques petits enfants par là-dessus, je tenais une fin morale digne des meilleurs contes de Xavier Marmier.

Mais reprenons la suite de l'aventure, laquelle je traduis au fur et à mesure d'un recueil anglais que j'ai sous les yeux.

. . . .



... il tomba à la renverse et s'ouvrit le crâne.



Désormais, le nom de Bulton était illustre et miss Nelly l'échangea contre le sien.

Une fois célébrées les funérailles de sir Bulton, et taries les larmes de ses fils, ceux-ci se trouvèrent, chacun en ce qui le concernait, à l'entrée du sentier de la vie, que les circonstances avaient fait, pour l'aîné, riant, facile, parsemé de gazon et de fleurs; pour le cadet, âpre, rude, sillonné de crevasses et de roches aux arêtes tranchantes.

Résolument, James s'engagea dans la difficile voie que le destin lui avait réservée.

Tour à tour, il fut éleveur de moutons en Australie, prospecteur au Transvaal, chercheur d'or au Klondyke. Puis, ayant amassé un certain capital, il arma un navire et se lança à travers les mers polaires, à la recher[che] du Pôle Nord.

Ce fut, pour lui, pendant trois années, [la] vie la plus rude qu'on puisse imaginer. M[ais] son énergie vint à bout du froid, de la fa[im], des tempêtes, des dangers de toutes sor[tes].

Rival heureux de Nansen, d'Andrup, [de] Cagni, de Sverdrup, il dépassa le qua[tre-]vingt-sixième degré de latitude, remonta [le] passage du Nord-Ouest, et revint vers l'[An]gleterre, précédé d'une réputation qui le [pla]crait d'ores et déjà comme une des plus gr[andes] des gloires modernes du Royaume-Uni.

Pendant ce temps, son aîné, sir Harry, [...] mait dans sa graisse, à la façon d'un bon[ze] chinois, béat et satisfait, sans même av[oir] l'énergie de faire sa cour à Miss Nelly.

. . . .

Jusqu'ici, cette histoire est bien conforme a[ux] règles de la morale et de la logique. J'av[ais] tort de m'inquiéter tout à l'heure.

. . . .

Cependant, James Bulton, illustre déjà, av[ait] abordé en Angleterre, de retour de son exp[é]dition triomphale. Une manifestation grandio[se] avait été organisée en son honneur, et Lo[n]dres tout entier attendait à la station de Ch[a]ring-Cross l'arrivée du héros.

Celui-ci parut.

Avec le calme, la dignité, l'assurance [et] la modestie, tout à la fois, qui caractérise[nt] l'homme supérieur, il s'avança vers la fou[le] des privilégiés assemblés sur les quais [de] la gare.

ais alors, il se passa ce fait... fréquent banal, d'ailleurs: et explorateur intrépide, qui avait mille bravé, avec succès, les attaques des aventers de tous les pays, les fureurs de l'Océan, traîtrises des glaces polaires, les privas et les périls de toute nature..., glissa une pelure d'orange, jetée là, au hasard, iba à la renverse et s'ouvrit le crâne, à minute même où il allait recueillir le fruit son héroïsme.

. . . .

Diable!... Ces Anglais n'ont aucun respect pour les conventions admises en ce qui concerne la marche des événements.

Mais, poursuivons... James aura sa récompense dans un autre monde, j'en suis persuadé. Quant au misérable Harry, si paresseux qu'il ne s'était même pas dérangé pour aller à la gare, je suis bien sûr qu'il va être puni, ainsi que le veulent la Morale, la Raison et la Logique.

Eh bien, non!... Je suis forcé de m'incliner. Je viens de terminer ma traduction et il est arrivé ce qui, logiquement, devait arriver.

La gloire de James Bulton a rejailli sur Harry Bulton, lequel se trouvait être devenu le frère d'un homme célèbre, tout comme on est le fils d'un assassin et le père d'un homme de génie. Désormais, le nom de Bulton était devenu illustre, et miss Nelly l'échangea pour le sien.

Quant à Harry qui l'épousa, la Providence ne peut lui en vouloir : Il n'avait rien fait pour cela. Aussi fut-il heureux et eut-il beaucoup d'enfants.

Etienne Jolicler.



RAJEUNISSEMENT

— Tenez, madame Charbon, voici le buste de mon défunt mari.

— Il est bien ressemblant, mais d'avoir la barbe et les cheveux blancs, cela le vieillit...



... Sans cela, en cachant la barbe et les cheveux, on le reconnaît bien mieux...



— Oh! Ciel! m'aurait-il entendue, votre monsieur, il a tout rajeuni!

Pêle-Mêle Causette

On a beaucoup disserté, ces temps erniers, sur la question du divorce. t l'on en a dit, de part et d'autre, tout ce ue l'on peut en penser de bien et de ial. Je n'ai donc pas l'intention d'abor-er ce sujet brûlant et délicat.

Ce que je voudrais exprimer, c'est une ensée qui n'a pas été émise dans le débat et qui, pourtant, vaut qu'on la considère. Elle n'a, du reste, qu'un rapport indirect avec la question du divorce.

La nature entière est dominée par un sentiment unique et d'une sublime pureté: l'amour maternel.

Toute la vie animale repose sur cette loi universelle.

Elle apparaît partout où germe la vie elle plane au-dessus de toutes les conventions et de toutes les déformations.

La sollicitude de la mère pour sa progéniture est le puissant moteur qui anime le règne animal tout entier.

Quel que soit l'état de perfection des êtres vivants, que ce soient les mieux organisés ou les plus primitifs, partout l'on retrouve le souci de conservation de la mère à l'égard de ses enfants.

Et ce souci va jusqu'à la plus complète abnégation, jusqu'à l'entier oubli de soi-même.

La chatte, craintive en temps ordinaire, n'hésitera pas à affronter les plus graves dangers quand elle croit qu'on en veut à ses petits.

J'ai pénétré un jour dans un poulailler, et je me suis emparé d'un poussin. Quand la poule s'est aperçue de mon acte, elle, si peureuse d'habitude, s'est précipitée sur moi, les ailes frémissantes et avec une complète insouciance des risques qu'elle courait à s'attaquer à un ennemi vingt fois plus fort qu'elle.

L'instinct de la préservation des petits va, chez certains animaux, jusqu'à l'invraisemblable.

Nous avons cité un jour le cas d'un insecte qu'on appelle l'ichneumon.

Cet animal se nourrit d'autres insectes La femelle, au moment de la ponte, se trouve en présence d'un problème. Elle sait qu'elle sera morte quand écloront ses œufs. Et, d'autre part, les petits en naissant ne pourront s'alimenter faute de force pour se livrer immédiatement à la conquête de leur nourriture. Comment sauvegarder la vie de ces êtres qu'elle ne pourra assister elle-même?

Par un procédé à la fois admirable d'ingéniosité et terrifiant de cruauté. Elle est munie d'un aiguillon, ce qui lui permet d'enfoncer ses larves dans le corps d'un autre insecte, d'une chenille, par exemple.

Ceci fait, elle peut mourir.

Sa progéniture naîtra dans un garde-manger, et en sortira quand son état de croissance lui donnera la vigueur nécessaire pour se nourrir par ses propres moyens.

Si l'on voulait citer tous les exemples d'amour maternel, il faudrait nommer toutes les espèces, car c'est un sentiment commun à l'ensemble de la race animale.

L'homme civilisé, cependant, ne veut pas en tenir compte. Il met sur le pied d'égalité de droits le père et la mère. C'est méconnaître, à mon humble avis, les enseignements de la nature.

L'amour paternel est un sentiment qui s'acquiert et se développe, l'amour maternel est spontané.

Pour paraphraser une expression connue on peut dire que l'homme devient père et que la femme naît mère.

Cette énorme différence, le législateur l'ignore avec intention. Cela s'explique



— Est-ce que je pourrais communiquer avec le numéro 6293?



LES GAITES DU TELEPHONE

— Le 6293...



...pas libre!

par ce fait que l'homme seul a fait les lois et qu'il en a écarté la collaboration de la femme.

Et c'est, à mon sens, une flagrante injustice que de ne pas reconnaître cette vérité naturelle, qu'en première ligne, un enfant appartient à sa mère.

En thèse générale, on peut affirmer qu'il n'existe pas de mères dénaturées, ou du moins, qu'elles forment une infime minorité, si infime qu'elle est presque négligeable.

Mais, me demandera-t-on, quel rapport cette question a-t-elle avec le divorce?

Aucun rapport immédiat, et mon but n'est autre que de déplorer l'exclusion de la moitié du genre humain, dans des débats où c'est elle qui est le plus intéressée.

Fred Isly.

Courrier Pêle-Mêle

Sur le courage

Monsieur le Directeur,

Au sujet de la pièce de votre collaborateur, M. Fred Isly, l'*Aiguillon*, jouée au théâtre des Mathurins, un de vos lecteurs pose cette question. *Qu'est-ce que le courage?*

Et il cite cette opinion d'un personnage de la pièce que le courage n'est qu'une sorte d'inconscience, d'ignorance du danger. A mon avis, le courage est tout autre chose.

Le courage résulte de la présence du danger et de sa connaissance, car le danger inconnu par l'esprit, est comme s'il n'existait pas; ensuite, de la résistance au trouble apporté naturellement par la présence de ce danger, qui met en éveil l'instinct de la conservation; et enfin de l'exécution des actes que la raison commande, en dépit des considérations qui peuvent en éloigner.

En résumé, le vrai courage suppose un empire sur soi-même, assez parfait dans les situations critiques, pour se soumettre à l[a] raison.

Où le personnage de la pièce est dans le vrai c'est quand il déclare que l'individu qui a[f]fronte un péril malgré la peur que ce péril lu[i] inspire, est un courageux. Et Fred Isly a tou[t] à fait raison dans l'exemple qu'il fait citer pa[r] son personnage de l'*Aiguillon*: celui d'u[n] homme qui, craignant l'eau, sans doute parc[e] qu'il ne sait pas nager, s'élance néanmoins tout tremblant de peur, dans un frêle esqui[f] pour sauver un être auquel il tient. Incontestablement, celui là est un courageux, d'autan[t] plus que son appréhension est plus grande que le danger qu'il court s'impose davantag[e] à son esprit, et qu'il a, par conséquent, un[e] matîrise de soi plus importante à déployer.

Un autre personnage de l'*Aiguillon* s'écrie « Alors, il n'y a que les peureux qui peuvent avoir du courage! »

C'est pousser un peu loin l'aphorisme, mai[s] on peut aller jusqu'au vers de Corneille *Le courage est souvent un effet de la peur*

Tout dépend du degré de peur ressent[i] par le peureux. La peur causée par la pe[r]







M. PLACIDE BONACE NE S'OCCUPE PAS DE SPORTS

— M'sieu, achetez-moi le journal des sports.

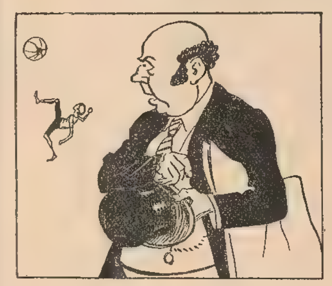
— Pourquoi faire, aucun sport ne m'intéresse.

— Ça ne fait rien, vous donneriez bien deux sous à un malheureux, et moi j'ai faim!

— Tenez, mais ça ne me servira à rien.

— Voyons, le *foot-ball*, je n'en fais pas.

— Hein!!!



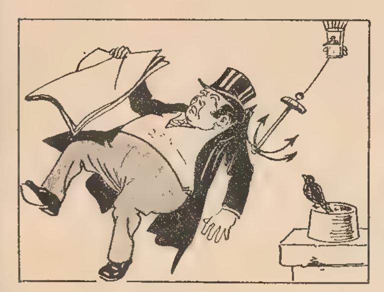
— Sacré ballon, va!... Enfin poursuivons. Le *footing*, connais pas...



— Oh! la salle bête!... Il est sûrement enragé!



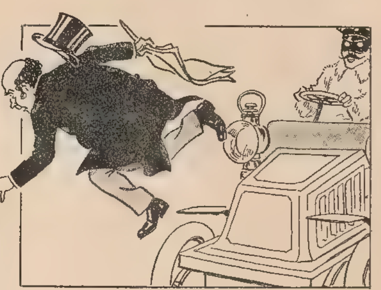
— Enfin, ce maudit chien a pris une autre rue. Continuons, la navigation aérienne... je ne suis pas près d'être véhiculé dans les airs.



— Quoi encore!!!



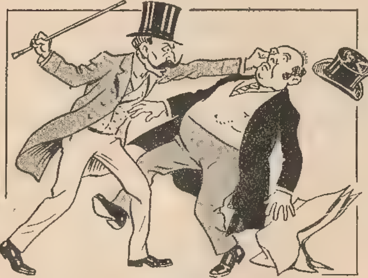
— J'ai un accroc à ma redingote, moi j'en sors intact... Où en était-je? Ah! oui... c'est là... l'automobilisme. Oh! mais ça, je connais, mais je n'en fais pas. Ce n'est pas à une auto que je confierai ma personne...



— Ah! mais! Ah! mais!...



— Sapristi! quelle secousse!... Terminons... La boxe, la canne... peuh! je m'en fiche!



— Ah! tu t'en fiches! Eh bien! moi aussi, je t'en fiche!



— Saperlipopette! je n'achèterai plus de journal de sports, j'ai trop fait connaissance avec eux!

ɔeption subite d'un péril physique est un malaise indéterminé, et très douloureux, un mélange de sensations musculaires, qui nous ait pâlir et trembler, tandis que notre gosier e serre et se dessèche et que notre cœur bat plus fort que de coutume. Si, en outre, la peur se traduit par une tendance irrésistible . fuir, ou à rester immobile, le peureux est ncapable de faire face au danger et, partant, le faire acte de courage

Mais s'il a la force de réagir, s'il reste assez naître de soi *pour s'obliger* à se comporter comme s'il était calme, alors ce peureux devient un courageux, comme c'est le cas de l'homme au chien de Fred Isly.

Votre lecteur, M. le Directeur, demande de citer quelques actes de courage. L'histoire de tous les peuples, la vie de tous les grands hommes en sont remplies, mais je ne crois pas qu'il en existe de plus admirable que celui du chevalier d'Assas.

Il y a dans le courage, comme dans la peur, des nuances. Le courage isolé est plus grand que le courage collectif, parce que ce dernier est stimulé par l'entraînement.

Le soldat qui, grisé par la poudre et la charge, s'élance dans la mêlée est courageux, mais le soldat qui, sous une grêle d'obus et de balles, attend l'ordre de s'élancer ou de se retirer, l'est encore plus.

Des hommes qui s'élancent à la poursuite d'un fou furieux ou d'un assassin sont courageux, mais l'agent qui, seul, de sang-froid, va s'emparer d'un homme armé et prêt à tout pour se défendre, l'est davantage encore.

Pour terminer, je citerai deux belles et antiques définitions du courage.

Celle de Cicéron: « La force de la raison au service de l'équité ».

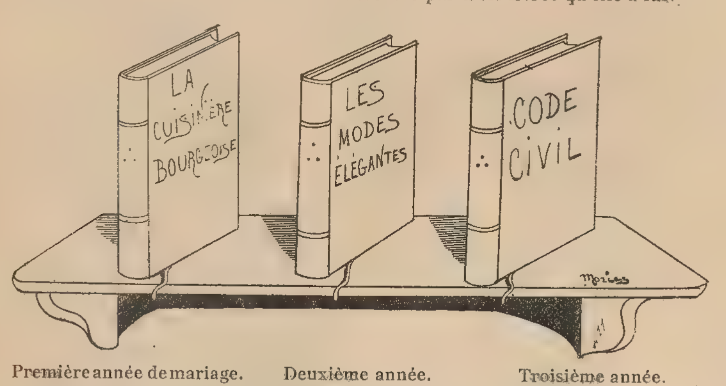
Et celle de Socrate: « La science de ce qu'il faut faire en face du danger ».

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

BERNARD-DURKER.

Nous avons cité cette lettre *in-extenso*, parce qu'elle contient, en somme, la pensée du plus grand nombre de nos correspondants. Messieurs Jeanbois, Ravinel, Sommier, Legrain font la même distinction entre le courage raisonné et le courage spontanné. De même, M. le capitaine Von Asselle, qui désigne plus spécialement ce dernier sous le nom de bravoure. La bravoure, dit M. Levernier, est un don au même titre que l'intelligence, l'esprit calculateur, etc., etc., quelque fois même, le courage spontané est presque une aberration, ajoute M. Legrandais, car il provient de ce que la notion du danger est confuse et parfois tellement effacée, pour certains individus, qu'ils courent audevant de lui comme d'autres se livrent à une occupation quelconque. L'exemple de Murat a été cité plusieurs fois à ce sujet, puisque, paraît-il, il ignorait ce qu'était la peur. M. Lapointe résume cette distinction en supposant deux hommes passant à cent pieds de hauteur, sur une poutre étroite, pour aller sauver quelqu'un en péril; l'un est sujet au vertige, l'autre n'en a même pas notion, ce

Toute la vie d'une femme mariée racontée par trois livres qu'elle a lus.



Première année de mariage. Deuxième année. Troisième année.

fait se présente assez communément. Quel est celui qui est le plus courageux des deux?

Le premier répondrez-vous naturellement. Cet exemple établit parfaitement la comparaison.

Concluons comme M. Ternisien, qui écrit: « Admirez toutefois ces deux sortes de courages: admirons le courage inné comme nous faisons de tous les dons brillants dont la manifestation nous enthousiasme, l'éloquence, le génie, la virtuosité, la beauté; admirons plus encore le courage raisonné qui est mieux que tout cela encore, puisqu'il se manifeste, lui, par les belles actions. »

Questions interpêlemêlistes

Le choix d'une carrière est assurément la plus grosse préoccupation des parents quand leurs enfants sont en âge de travailler.

N'existe-t-il aucun ouvrage, aucune théorie, rien qui puisse aider les parents dans le choix à faire? On a traité tant de sujets, on a écrit tant d'ouvrages sur tant de choses. N'a-t-on jamais songé à soumettre à une étude raisonnée l'éternel problème dont je parle?

E. Dumas.

A-t-on jamais écrit un livret d'Opéra en prose? La prose est-elle incompatible avec la musique?

Daniel.

Que faut-il faire pour ne pas avoir la voix voilée? Quels sont les remèdes ou reconstituants les plus favorables à la voix?

Un Abonné.

Un moyen pratique de guérir un rhume

Sous le règne du célèbre Frédéric II, roi de Prusse, on comptait parmi les pensionnaires du théâtre royal de Berlin, une très grande artiste qui partageait son temps entre les attaques de nerfs et les rhumes. Pour un oui, pour un non, elle faisait manquer le spectacle avec une insouciance sans pareille.

Un soir que le roi était dans sa loge, le régisseur, s'avançant jusqu'au trou du souffleur, déclara:

— Messieurs et Mesdames, la direction a la douleur de vous annoncer que notre *prima donna* est enrouée et que la représentation ne peut, en conséquence, avoir lieu.

En entendant ces mots, Frédéric s'adresse à son aide de camp, lui donne un ordre bref puis se penchant vers l'orchestre, il fait signe aux musiciens de demeurer à leurs places.

Un quart d'heure s'écoule; le public reste plongé dans une attente cruelle.

Soudain, le rideau se lève; le régisseur revient:

— Messieurs et Mesdames, dit-il, j'ai la joie de vous annoncer que notre *prima donna* subitement remise de son rhume, va avoir l'honneur de paraître devant vous.

Et, en effet, la cantatrice entra.

Elle était très pâle, mais jamais elle ne chanta mieux que ce soir-là; le roi l'avait guérie en un instant, et voici la recette qu'il avait employée. Peut-être pourrait-on parfois en faire usage dans nos théâtres subventionnés?...

La cantatrice était tranquillement assise au coin de son feu, pas plus enrouée que vous ou moi, et se réjouissait, en son for intérieur, du mauvais tour qu'elle venait de jouer à son directeur, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas, et un officier se présenta suivi de quatre dragons.

— Mademoiselle, dit-il, en manière de préambule, le roi, mon maître, me charge de vous demander des nouvelles de votre chère santé...

— Mais, Monsieur, je suis très enrouée et...

— Sa Majesté le sait, et je suis chargé par elle de vous conduire à l'infirmerie de l'hôpital militaire, où vous serez guérie en peu de jours...

— Voyons, Monsieur, c'est une plaisanterie!...

— Un officier du roi, Mademoiselle, ne plaisante jamais, sachez-le!...

Sur un signe de leur chef, les quatre dragons s'avancent, saisissent l'artiste, malgré ses protestations, et la portent dans une voiture qui attend dans la rue.

Puis, tandis que les soldats montent à cheval, l'officier ordonne au cocher:

— A l'hôpital!...

Le carrosse roule...

— Attendez, dit la cantatrice au bout de quelques instants, je crois que je vais mieux...

— Le roi, Mademoiselle, répond l'officier, le roi désire que vous vous portiez tout à fait bien et que vous chantiez votre rôle ce soir même...

— J'essayerai, murmure la prisonnière.

— Au théâtre! crie alors l'officier au cocher.

Arrivée dans sa loge, la *prima donna* s'habille à la hâte, mais au moment d'entrer en scène, elle dit à son geôlier:

— Monsieur, puisque le roi l'exige, je vais chanter, mais Dieu sait comment!...

— Vous chanterez comme une grande artiste, riposte, l'autre.

— Je chanterai comme une artiste enrouée.

— Je ne le crois pas, Mademoiselle.

— Et pourquoi?

— Parce que je vais placer un de mes dragons derrière chaque « portant », et qu'au moindre *couac* les soldats vous arrêteront et vous conduiront là-bas...

Du rhume, il ne fut plus question; l'énergique intervention du Grand Frédéric avait fait retrouver à la *prima donna* toute sa voix.

Les « Treize »

Les réunions d'hommes, qu'il s'agisse de sociétés savantes ou d'assemblées de bons vivants, ont presque toutes leur originalité.

Paris a son Académie française composée de quarante membres, mais elle n'est jamais au complet, et oncques ne vit quarante académiciens réunis autour du tapis vert pour confectionner cette toile de Pénélope qu'on appelle le *Dictionnaire de la langue*.

Paris a aussi sa société des *Un*, dont chaque membre appartient à une autre profession.

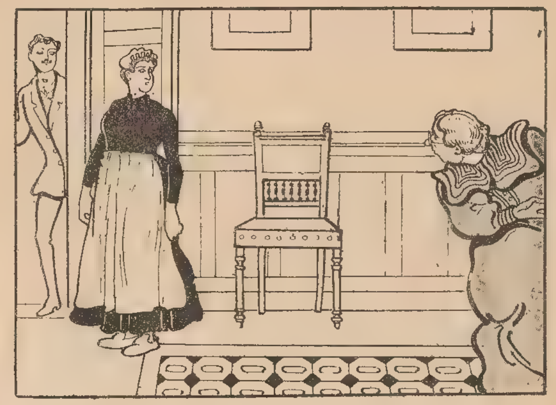
On y trouve un seul docteur, un seul dentiste, un seul photographe, un seul dessinateur du *Pêle-Mêle*; et cela exclut toute mesquine rivalité de métier.



MACARONI A L'ITALIENNE

— Ça vous fait rire, malhonnête, que je m'arrache mon premier cheveu blanc?

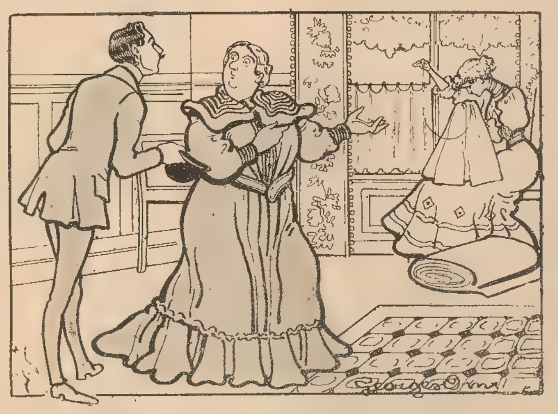




L'ECOLE DES FIANCES

— Voyons, Virginie, le jour baisse. C'est à peine si j'y vois pour ourler ton trousseau. Tu te crèveras les yeux avec ton roman. Tu as lu toute la journée!

— Madame, c'est le fiancé de Mademoiselle.
— Venez, venez, M. Gaston, gronder votre fiancée.



— Elle ne veut pas m'écouter, toute la journée elle a cousu à son trousseau, et elle ne veut pas s'arrêter. Voyez, elle a les yeux tout rouges. N'est-ce pas que ce n'est pas raisonnable...

Cependant, Londres à mieux encore comme excentricité. Je veux parler de son club des *Treize*, qui est composé de treize membres, lesquels se réunissent le treize de chaque mois.

Pourquoi ce titre et cet assortiment de choses fatidiques? Précisément pour combattre la superstition attachée au nombre treize.

Donc, nos voisins d'Albion choisissent le treize du mois pour se réunir autour d'une table en fer-à-cheval, et pour absorber un menu composé d'un hors-d'œuvre et de douze plats.

Et n'entre pas qui veut dans la salle du banquet. Non seulement il faut montrer patte blanche, mais encore il faut passer par une échelle, ce qui, chacun le sait, est de fort mauvais augure. Car ces messieurs n'en veulent pas seulement au nombre treize, mais à toutes les niaiseries superstitieuses.

Sur la table, couteaux et fourchettes sont croisés comme chez messire Belzébuth; les salières affectent la forme de petits cercueils, et les convives, pour trinquer, renversent les salières sur la nappe.

Charmant, n'est-ce pas?

Quand on se donne la main, la règle exige que trois membres se la donnent à la fois, afin qu'elles soient croisées, ce qui, on le sait aussi, vous flanque d'ordinaire une guigne noire.

Il paraît qu'on s'amuse énormément au club des *Treize*.

Matchs et records originaux

Un philosophe affirmait récemment que le goût si prononcé pour les matchs que professent nos contemporains, est une des conséquences de la paix où végètent nos sociétés modernes.

Les fortes individualités s'énervent de cette monotonie de l'existence. Les joutes où se mesurent en public de courtois adversaires sont, à l'en croire, la soupape de sûreté par où s'écoule le trop plein de leurs énergies.

Théorie paradoxale, direz-vous. Elle n'en est pas moins séduisante. Elle peut également s'appliquer à la *recordite* aiguë — ou manie des records — dont nous souffrons aussi.

La publicité n'est pas non plus indifférente à tant d'efforts. Matchs et records, enregistrés par les organes sportifs, se multiplient chaque jour. Mais comme l'originalité ne perd jamais ses droits, beaucoup de ces manifestations de la volonté humaine sont là pour nous égayer.

Le sultan Abdul Hamid, détient un record, bien propre à faire pâlir d'envie toutes les chancelleries européennes et tous les amateurs de rosettes. Tous les ans, il ne décerne pas moins de 350 décorations *en brillants!*

Avouez que M. Lowner, de Brooklyn, qui a pu ouvrir 104 huîtres en quatre minutes, mériterait bien un de ces rubans dont le sultan est si prodigue...

A ses côtés, nous signalerons:

M. Cloks, de Londres, recordman du monde des « éplucheurs de pommes de terre » — 14 kilos en sept minutes;

Mme Dublé, notre compatriote, qui confectionne 2.007 sandwichs en 19 heures;

M. Ludwig Wolfong, de Berlin, qui fume couramment 19 cigares en deux heures, sans boire, ni cracher;

Et M. Loys Bollaërt, un Bruxellois, qui fait durer un cigare deux heures.

Mais voici, pour révolutionner le monde, des « casseurs de noix », M. Dupont, de Gourdon, qui parvient à en briser 2.844 en le laps restreint d'une heure.

Tandis que Miss Carret, en 84 minutes seulement, achète, avec facture à l'appui, un objet dans chaque magasin de modes des deux rues les plus commerçantes de Londres.

Miss Gay, des environs de Dublin, plume 29 canards en une heure dix-huit minutes, et Mlle Marguerite Lautmann établi officiellement le record du diabolo, soit 1.044 coups consécutif et sans hésitation.

Les matchs ne sont pas moins singuliers.

Un des plus célèbres de ce genre fut la curieuse partie de criquet disputée en Angleterre, il y a près de cent ans, entre deux équipes composées d'hommes auxquels il manquait soit un bras, soit une jambe. Une gravure du temps a fixé le souvenir de cette lutte excentrique, dont furent évidemment inspirés le *Club des Bancroches* et la récente *Unijambistes.*

Citons encore les matchs de valseurs dont nous eûmes un spécimen l'an passée. M. Corsini Guattiro, spécialiste italien, ayant offert la somme de 1.000 francs à qui valserait plus longtemps que lui, cinq concurrents essayèrent en vain de le battre. M. Corsini valsa pendant quatorze heures consécutives, à raison de 18 valses à l'heure, ce qui donna un total de 252 valses pour la journée.

Les matchs entre animaux eurent aussi leur célébrité. On disputa longtemps, à Windsor, le *Derby de la Poule* qui consistait en une course de volatiles. Sir Astley remporta, deux années durant, le trophée, avec le même « favori ».

Mais les matchs entre hommes sont surtout amusants, lorsqu'on s'est ingénié à donner, à chaque concurrent, un obstacle différent à surmonter.

Telle fut la partie engagée entre deux porteurs de Covent Garden, en 1890, sur le trajet de Covent Garden, à la station de Hampstead Heat: l'un portait un sac de pommes de terre l'autre était juché sur des échasses. Rien de mouvementé comme cette course dans un des quartiers les plus animés de Londres. Ce fut l'homme aux échasses qui gagna.

Une autre fois, deux concurrents se virent aux prises, aux conditions suivantes: l'un devait rouler, avec la main, une noisette sur le sol, dans une voie très fréquentée de Berlin, sur un parcours d'un kilomètre, tandis que l'autre entrerait dans chaque boutique et achèterait un objet.

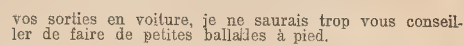
Tout le monde pensait que le rouleur de noisette devait perdre. Il gagna. Et voici comment son concurrent fut tellement encombré de marchandises, qu'il les laissa choir sur le sol. Il avait ses poches pleines, ses mains encombrées et ne pouvait plus ouvrir une porte ou sa bourse pour payer.

SIMPLICITE

La trop grande simplicité est une des formes habituelles que prend l'orgueil.



Lorsque vous serez Président de la République depuis assez longtemps pour que le public soit blasé sur



vos sorties en voiture, je ne saurais trop vous conseiller de faire de petites balla‹l›des à pied.



Je ne mentionnérai que pour mémoire l'épidémie de simplicité qui sévit en temps d'élections, car elle ne peut supporter la discussion.



Nous avons également la simplicité tenace du Monsieur arrivé, selon la formule, en sabots, et qui se cramponne, plus tard, avec une superbe énergie à ses pantoufles.



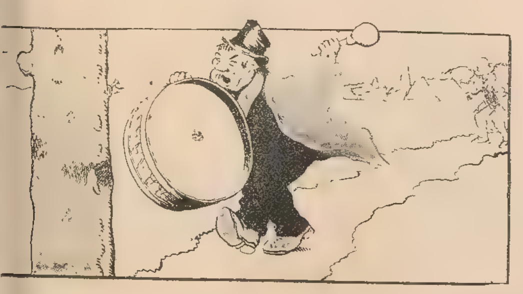
Tout individu dont l'intelligence s'élève un peu au-dessus de celle du pithécanthropus, doit s'astreindre maintenant à la simplicité de refuser la croix.

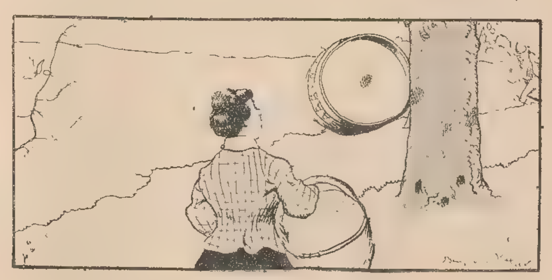


Enfin, il devient de plus en plus avéré qu'au-dessus de 12.000 francs de rente, toute personne un peu simple doit se faire trimballer au cimetière dans le véhicule des pauvres, avec défense expresse de tolérer le moindre bouquet.

LE PROFESSEUR DISTRAIT

— Pas bête, le frère, de venir pêcher au-dessus d'un banc de harengs !...





LACUITE REVIENT DU CONCOURS

— Zut !.. ma femme !... Cachons-nous !!!...





EN FRAUDE

LE GABELOU. — Je me suis laissé dire, Madame, que l'alcool...

...monte à la tête!

ANALYSE

J'ignore si vous le savez, mais je suis profondément observateur. L'examen d'un individu quelconque pendant quelques minutes me suffit pour lui assigner un état civil. Non pas celui qu'il paraît avoir, mais celui qu'il a réellement.

A l'instar, dirai-je, des policiers les plus célèbres, je devine l'escroc de haut vol, sous une tenue correcte et sévère. L'aventurière qui joue à la grande dame se dévoile à mes yeux par un rien, qui échappe à tout autre moins perspicace. Il suffit de si peu de chose pour mettre sur la voie un esprit aussi subtil que le mien... Un geste, une attitude, un mot, un souffle, un rien.

Aussi, amateur passionné de ces sortes d'analyses, je recherche, en dilettante, la difficulté.

C'est pourquoi je fus, hier, au bain de vapeur.

Vous connaissez ces sortes d'établissements. Autour d'un foyer d'où s'échappent, par des bouches de chaleur, des filets de vapeur sèche, sont rangés des fauteuils, sur lesquels se tiennent allongés les amateurs de ce mode de traitement. Les uns y viennent pour se faire maigrir, d'autres pour soigner leurs douleurs, d'autres tout simplement par plaisir.

Là, dans une douce béatitude, on se laisse transpirer, un quart d'heure, une demi-heure, tout en causant, en lisant ou en somnolant, avant de se mettre entre les mains du masseur.

Les assistants y sont peu vêtus. De là la difficulté d'analyse.

Donc, je fus hier au bain de vapeur.

Parmi les dix ou douze personnes assemblées autour du foyer, j'en choisis une, au hasard, mentalement.

C'était un homme grand et fort, étendu sur le troisième fauteuil à la gauche du mien.

— A nous deux! me dis-je.

Et, incontinent, sans en avoir l'air, je me mis à l'examiner, assuré d'arriver à découvrir à quelle sorte d'individu j'avais affaire, quoi que rien, dans son costume, ne le différenciât d'aucun autre.

Cette étude sera instructive pour le lecteur. Il verra comment, logiquement, mathématiquement, on arrive, de déductions en déductions, à la découverte de la vérité.

L'homme était grand et fort, ai-je dit.

Que conclure de cela? Rien encore.

Il est chauve, sauf une couronne de cheveux, mais porte la moustache et une barbe superbe, cette dernière fort soignée. Ses mains sont blanches et nettes, sans aucune marque calleuse.

Première déduction: Il n'appartient pas à la classe ouvrière, mais plutôt à la classe aisée.

Sur l'un de ses doigts, la marque très apparente d'un anneau retiré avec le reste de ses vêtements.

Deuxième dédution: Marié!

Ses pieds sont remarquables, en ce sens qu'ils attestent des soins minutieux et constants. De plus, l'écartement des orteils, la largeur du cou de pied, l'espèce de tassement visible du métatarse, indiquent sûrement l'absence ordinaire de chaussures comprimant ce membre.

Troisième déduction: Le personnage en question est généralement chaussé de pantoufles. Il est goutteux, sans doute, et les soins corporels semblent être le plus clair de ses occupations.

Je disais qu'il était marié?... Assurément! Et même père de famille. Mais je n'ai aucun mérite à avoir découvert cette particularité. Je viens de l'entendre, répondant à un jeune homme placé à sa gauche: « Oui, mon fils! » Puis il lui a passé un journal tombé sur ses genoux, et s'est remis à somnoler, béatement, les mains croisées sur son ventre respectable.

Son fils, d'ailleurs, à l'air d'un parfait petit crétin. C'est bien là l'enfant gâté par un père trop indulgent, lequel, d'ailleurs a d'autres faiblesses à se reprocher... Sa goutte probable d'abord, puis certains petits plis formant la patte d'oie, indiquent une existence de laquelle la grande fête n'a pas toujours été bannie... et que l'apoplexie (il est rouge comme un homard) guette probablement.

Résumons-nous:

J'ai affaire à un homme d'une classe élevée, riche, oisif, sédentaire, marié, père de famille et aimant les plaisirs.

Cependant, mon tour était venu. François, mon masseur, m'ayant fait signe, je me levai et le suivis.

Une heure plus tard, mon bain étant terminé et m'étant rhabillé je sortais de l'établissement, lorsqu'à la porte je me trouvai côte à côte avec un capucin qui sortait également. Je m'effaçai:

— Pardon, mon fils! me dit-il.

Puis il passa.

Mais déjà j'avais reconnu cette tête chauve, cette barbe encadrant un visage coloré, dans lequel deux petits yeux, bridés, riaient avec bonhomie. Et, tout en le voyant marcher allègrement, malgré son ventre, avec ses pieds nus dans ses sandales, je sentis diminuer en moi mes prétentions à l'analyse.

E. J.





UNE REPONSE QUI N'ENGAGE A RIEN

LA DAME. — Dites donc, aurez-vous bientôt fini de faire une pareille poussière?

LE CARDEUR. — Un peu de patience, petite mère, un *cardeur* est bien vite passé!

DE NOS LECTEURS

Anecdotes

Un jour, on donna à lire à Régnier un poème, dans lequel il y avait ce vers:

« Je bride ici mon Apollon. »

Régnier écrivit aussitôt en marge:

Faut avoir le cerveau bien vide
Pour brider des muses, le roi.
Les dieux ne portent point de bride
Mais bien les ânes, comme toi.



BIEN HUMAIN

— Il y a le feu! Mon Dieu! pourvu que ce ne soit pas grave!...

Ah! c'était bien la peine de nous éreinter pour rien! Çà n'est qu'un sale petit feu de cheminée!...

On s'entretenait, à l'hôtel de Rambouillet, es taches du soleil nouvellement découver-es. Voiture, entrant chez Mlle de Rambouil-t, celle-ci lui demanda les nouvelles du jour:
— Mademoiselle, dit Voiture, il court de ilains bruits sur le soleil.

* * *

Erreurs classiques

La conversation courante fourmille d'anec-otes controuvées, de mots soi-disant histo-iques inventés après coup, de citations erronées dont la fausseté serait facilement reconnue si une possession d'état séculaire ne les défendait contre toute velléité d'examen.

Rien que pour les citations, les erreurs sont innombrables. En voici trois bien caractérisées, relevées, il y a plus de vingt années, par le journal *Le Temps*, mais toujours aussi vivaces... et contre lesquelles la vérité ne paraît pas près de prévaloir.

Boileau a-t-il eu raison d'écrire:

«La critique est aisée et l'art est difficile.»

Posez la question dans une causerie de salon, et vous pouvez être assuré que pas un seul de vos interlocuteurs ne s'avisera de contester, à l'auteur de l'*Art Poétique* la paternité de ce vers. Or, si l'un d'eux, rentré chez lui, a l'idée de rechercher dans quel chant se trouve cet alexandrin souvent cité, il consumera vainement la nuit dans ce travail. C'est, en effet, dans le *Glorieux*, de Destouches, qu'il faudrait fouiller pour le découvrir.

Un lettré qui, dix ou quinze fois dans sa vie, a vu jouer le *Barbier de Séville*, jurera qu'il y est dit: « Calomniez, calomniez! il en reste toujours quelque chose! » Or, il n'y a rien de pareil dans la fameuse tirade de Basile, et ces mots sont la traduction d'une phrase latine de Bacon.







TROP MALIN

Mme Durapiat a envoyé son mari aux emplettes. Joie de la brave dame quand son époux lui rapporte des pommes achetées presque pour rien, parce qu'elles sont tachées.

— Puisque les taches diminuent la valeur d'un article, je n'ai qu'à me noircir les doigts pour acheter tout à bon compte, se dit Durapiat, et il met son idée à exécution.





— Quinze francs ce poulet, ce doit être très avantageux, pense le bonhomme, et il s'empresse de l'acheter.

Mais sa rentrée triomphale devient un désastre, quand il apprend qu'il a fait, d'un simple poulet de trois francs, une poularde truffée de quinze francs.



— Diable! sept heures! Dépêchons-nous, car l'heure du dîner est sonnée!



LA FEMME DU DOCTEUR. — Ah! te voilà, avec une heure de retard! Et tout ça pour ta diable de manie de vouloir coudre à la main, quand on a inventé la machine à coudre!

Quant à la parabole légendaire du « Bouton du mandarin », si tout le monde l'attribue à Jean-Jacques Rousseau, c'est grâce à un lapsus de mémoire de Balzac, qui a aiguillé l'opinion sur cette fausse piste. Mais le texte original appartient à l'œuvre maîtresse de Chateaubriand... et cela démontre seulement que le *Père Goriot* a eu beaucoup plus de lecteurs que le *Génie du Christianisme*.

***

Napoléon Ier séminariste

A quoi tient le sort d'une nation? A peu de chose, évidemment. Dans une lettre curieuse, publiée, grâce à l'obligeance d'un collectionneur qui la possède, par le *Weekly Register*, Joseph Bonaparte nous montre que celui qui devait plus tard bouleverser les peuples, songeait, dans sa jeunesse, à entrer dans les ordres:

« A Monsieur Isoard, à Aix-en-Provence.

Août 26 — 1785.

« Monsieur et cher ami, je profite de l'occasion que m'offre un de mes compatriotes, pour avoir l'honneur de vous donner de mes nouvelles qui, en effet, sont telles que je désire que soient celles de toute votre charmante famille.

« Au mois de novembre, j'espère avoir l'honneur de vous revoir à Aix, où je ferai mon droit. Je vous prie de présenter mes respects à madame votre mère, messieurs vos frères, et tous ceux de ma connaissance.

« Je m'imagine qu'un de mes frères sera arrivé à Aix, ou, du moins, y arrivera bientôt. *C'est un échappé de l'École militaire de Brienne*, qui, ne se sentant *aucune disposition* pour le service de notre bon roi, se réfugie au petit séminaire d'Aix, où, à l'ombre de l'autel, il puisse, en liberté suivre *son inclination* et augmenter le béat escadron.

« Je vous prie de lui témoigner le quart des bontés que vous avez eues pour moi, et il aura lieu de vous remercier infiniment.

« J'ai l'honneur d'être, avec le plus sincère attachement, monsieur et cher ami, votre très humble et très affectionné serviteur et ami.

« J. BUONAPARTE. »

***

Cavalcades et mascarades

Le carnaval parisien s'enjolive de deux fêtes populaires: le mardi-gras et la mi-carême. Le mardi-gras est un peu déchu, depuis qu'on en a retranché le représentant de la race bovine, primé au concours des animaux gras; mais ce qu'il a perdu de ce fait, en pittoresque, la mi-carême l'a regagné amplement, elle qui nous apparaît aujourd'hui comme le triomphe romain des blanchisseuses de Paris.

Autrefois, les lavoirs célébraient le temps révolu de la moitié du carême dans la plus stricte intimité, et c'est depuis une vingtaine d'années seulement, qu'ils exhibent leur Reine des Reines aux regards ébahis des badauds.

Aussi bien la mi-carême n'est plus seulement la solennité patronale des blanchisseuses, mais pour ainsi dire la fête officielle du printemps.

Messieurs les escholiers, spirituels et joyeux, se sont mis de la partie, et Montmartre, capitale du Paris-artiste, est venu à la rescousse avec sa verve bouffonne et sa fantaisie outrancière.

Et ce ne sont plus les ouvriers seuls et les petits bourgeois qui, ce jeudi-là, s'en donnent à confettis que veux-tu, ce sont aussi les gens de la haute, plagiaires des chicards et flambards d'antan.

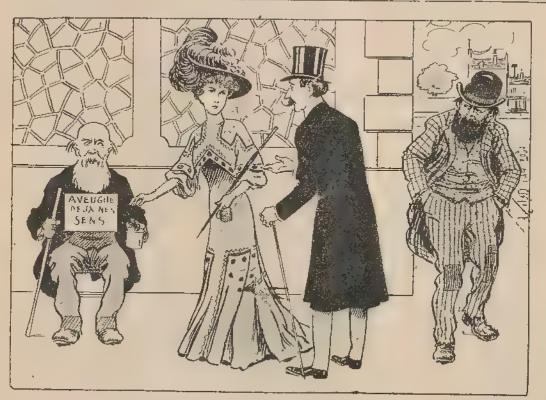
Déjà, au moyen-âge, le peuple était friand de fêtes civiles ou religieuses à grand tralala: Arras nommait, chaque année, un « abbé de liesse » qui, suivi d'un nombreux cortège d'officiers et de hérauts, portant le haut bonnet, crosse d'argent doré, venait présider à des réjouissances publiques; Lille élisait son « Roi des sots » et son « Roi de l'Epinette »; Valenciennes son « Prince de Plaisance », promené sur un âne comme le roi d'Yvetot. Bouchain avait son « Prévôt des Etourdis »; Dijon se distinguait entre toutes, grâce à sa « Compagnie de la mère folle », formée des plus notables bourgeois de la ville, habillés de jaune et de rouge, coiffés de bonnets à sonnettes et munis d'une bannière sur laquelle on lisait:

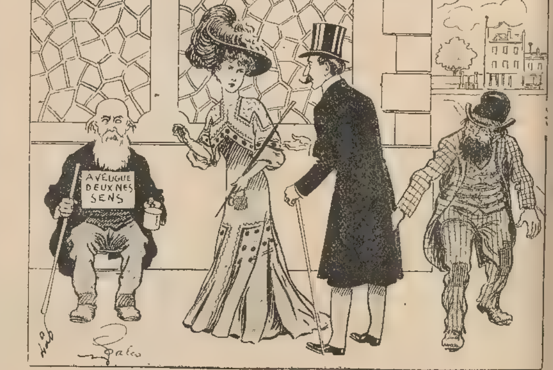
Numerus stultorum est infinitus. (Le nombre des sots est infini).

Ces braves gens s'avançaient, précédés de hérauts menant « la mère folle » sur une blanche haquenée, suivis d'écuyers et de gardes bizarrement affublés, et parcourant les rues en chantant des chansons burlesques.

Lyon avait sa « Chevauchée de l'âne »; Marseille, avec son « Branle de saint Elone », faisait défiler tous les dieux du paganisme.

Il y avait la « Tarasque » à Tarascon; la « Gargouille » à Rouen; le « Loup vert » à



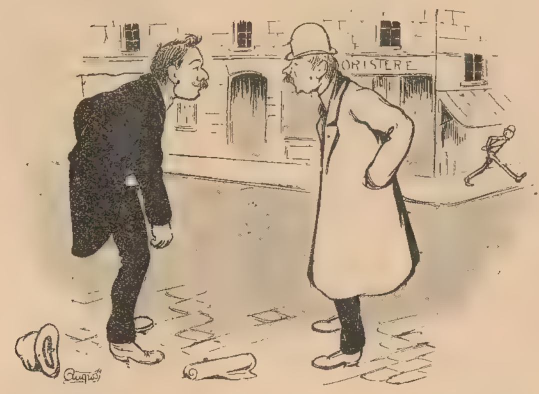


SIMILITUDE

— Toujours charitable, chère Madame.
— C'est plus fort que moi, je ne peux pas voir un malheureux sans mettre la main à la poche.

— Ben! moi non plus, j'peux pas m'empêcher de mettre la main à la poche, mais c'est quand j'vois un riche.





UN VRAI COMMERÇANT

LE PHARMACIEN ROSSÉ. — Grâce! grâce! vous me fai- tes mal!
— Comment! vous qui êtes fort comme un Turc, vous vous laissez rouler par ce gringalet de Bémol!

LE PHARMACIEN. — Parfaitement! c'est mon meilleur client pour ma potion fortifiante la *Bicepsine*. Si je l'avais rossé, il aurait pu dire que je lui ai vendu de la mauvaise marchandise.

...èges; le « Géant Gayant » à Douai.
...jour de ces solennités, les citadins re...ent leurs plus somptueux costumes; ils ...isaient précéder d'échevins à cheval, et ...us leurs clercs portant bannières et croix; ...llumaient d'mmenses feux de joie, que nos ...mporains ont remplacés par des pétards ...es flammes de Bengale, installaient des ...ines de vins et d'hypocras au milieu des ...s, encourtinaient leurs maisons de mer...euses tentures, semaient, sur le passage du ...ge, des marguerites et des roses, qui ...ent bien nos serpentins, enfin, ils jouaient ...nystères.
...ut-il citer, pour mémoire, les magnifiques ...tissements qui furent offerts aux badauds ...l'an de grâce 1313, quand Philippe IV, ...ux-monnayeur, fit armer ses fils cheva...?
...s rues étaient toutes tendues de tapis de ... et les bourgeois, en costumes éclatants, ...és par corporations, allèrent, musique en ... saluer le roi. Un jour leur suffit à peine pour défiler, ils étaient 30.000 à pied et 20.000 à cheval.

Il est vrai que les services d'ordre n'existaient pas à l'époque, et qu'on ne songeait pas encore au bâton de guimauve des agents.

Tout de même, la fête se passa sans trop d'accidents. Comme on voit, nos aïeux, s'ils ressuscitaient, n'auraient rien à envier à nos enthousiasmes carnavalesques.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Au treizième siècle on comptait, à Paris, vingt-quatre libraires en tout, et cinq de plus seulement le siècle d'après. Tous avaient un atelier de copistes, attenant à leur boutique. Leur enseigne était curieuse: ils s'intitulaient « clercs en librairie, suppôts de l'Université ».



FRANCHISE

— Comment! soixante centimes votre lait! Je croyais ... que c'était dix sous!...
— Oh! si vous en voulez à dix sous, on peut vous en faire!

— Un procédé curieux et fort simple de reconnaître l'authenticité d'un diamant consiste à prendre une feuille de papier blanc sur laquelle on trace un point de crayon. On regarde ce point à travers la pierre suspecte: si la marque s'irradie en une ou plusieurs lignes ou si l'on voit plusieurs points, le diamant est faux. Si l'on ne voit qu'un point. c'est du pur carbone cristalisé.

— Le succès considérable de certains livres, dus à des auteurs contemporains, est explicable, somme toute, par l'instruction obligatoire qui a inculqué aux masses le goût de la lecture. Bien avant elle, pourtant, Racine vit, de son vivant, tirer *133 éditions successives* de ses différents ouvrages — et le plus extraordinaire, c'est qu'il ne toucha jamais de droits d'auteur. Seules, les représentations de ses pièces lui rapportèrent quelque argent.

— Les premiers tapissiers, dont les tentures sont pourtant considérées comme de purs chefs-d'œuvre, ne se servaient pas de plus de vingt tons. Aujourd'hui, les progrès de la chimie ont porté à plus de quatorze mille le nombre des couleurs employées pour les tapis des Gobelins.

— Sous la pression de la nouvelle de l'assassinat de Dom Carlos, la Compagnie qui avait assuré sur la vie le président Roosevelt, à raison de 425.000 francs, a fait savoir qu'elle ne pourrait maintenir l'assurance qu'à la condition d'augmenter la prime. — Le roi Carlos était assuré pour deux millions.

— C'est à l'île de Tabago que les marins de Christophe Colomb constatèrent, pour la première fois l'usage de fumer certaines feuilles sèches auxquelles ils donnèrent, pour cela, le nom de tabac.

— Dans la Grèce antique, le châtiment, à l'égard d'un criminel pris en flagrant délit était sans pitié. Avec sa famille, il était mis hors la loi; tout le monde pouvait lui courir sus, sa maison était rasée et on allait parfois jusqu'à disperser les ossements de ses ancêtres.

— C'est en 1857 qu'on entreprit, suivant l'invention du capitaine Delvigne, de transformer le canon *lisse* du fusil en canon *rayé*. Instantanément, grâce à ce perfectionnement, la portée de l'arme de guerre fut doublée.

— Le Vésuve s'affaise peu à peu, et diminue sensiblement de hauteur. Il y a quelques années, il atteignait encore 1355 mètres de haut, de nouvelles mensurations ont établi qu'il ne mesure plus que 1223 mètres.

— Lors du récent changement de direction de notre Académie nationale de musique, il fut beaucoup question de la « remise des clefs » aux nouveaux directeurs. C'était là une façon de parler, simplement; en effet, on ne compte pas moins de sept mille clés à l'Opéra.

— Paris, ville cosmopolite, eut pour premiers habitants des étrangers. C'étaient des émigrants belges, chassés de leur pays par la misère résultant d'une surpopulation. Les habitants de Sens leur permirent d'occuper les rives de la Seine, entre Melun et Saint-Germain-en-Laye. Ce voisinage des Sénonais valut aux nouveaux arrivants le nom de Parises (Parisiens), qui signifiait: habitants des frontières.



LE CLIENT. — Je constate avec plaisir que ce bifteck est bien tendre...
LE GARÇON. — Sapristi, me serai-je trompé... J'ai dû servir à Monsieur le bifteck du patron!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une

écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. B. — 1° Non ; 2° farine, 200 gr. ; gomme, 40 gr., acétate de plomb, 30 gr. ; alun. 30 gr. ; faire bouillir, ajouter blanc d'Espagne, 200 gr. ; essence de térébenthine, 50 gr. ; 3° amidon, 50 gr. ; colle forte, 50 gr. ; térébenthine, 50 gr. ; chauffer sans ébullition.

Miss Noirot. — Ils n'ont pas de décorations, mais des pensions assez fortes dont l'ensemble, il y a encore peu de temps, était une des lourdes charges du budget américain.

M. Triat. — On peut l'envoyer, même incomplet. Les chances de gain en sont seulement diminuées.

M. M. de D. — C'est votre bureau de recrutement qui peut vous renseigner.

Dauphinois. — La plupart sont attribués par les diverses classes de l'Institut. Adressez vous donc au secrétariat de l'Académie.

E. D. 1966. — 1° Le journal était la surface de terrain qu'un homme pouvait labourer en un jour. Encore usitée dans certaines campagnes ; 2° le quartère représentait 10 ares 5 déciares ; cette surface variait, suivant les contrées, jusqu'à 23 ares ; l'usage s'en est peu à peu effacé depuis l'adoption du système métrique.

A. P., Neuilly. — Vous aurez ces renseignements à la mairie de Dijon.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

L. T., Lille. — Cet ouvrage est introuvable.

M. Saives, 4, rue Solférino, Billancourt. — Ce journal n'existe plus depuis plusieurs années.

Cour, à Carcassonne. — Il faut vous adresser à l'Office du Commerce extérieur, qui répondra à vos questions.

Un fureteur. — « Journal de numismatique », place Louvois.

L. V. 1888. — Chez Garnier, éditeur, rue des Saints-Pères. Le prix est de 3 fr. ou 3 fr. 50.

M. Gorgereau, Issy-l'Evêque. — Adressez-vous à la librairie scientifique E. Bernard, 1, rue de Médicis



14e ANNÉE — N° 14. 10 Centimes 5 AVRIL 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

[F]RANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
[É]TRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE PROGRÈS, par Benjamin RABIER.



UN DIRIGEABLE EN MARNE. — Les écrevisses font maintenant du 20 à l'heure.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Encore une histoire de décorations

A cinquante ans, le comte Chaviroti, qui traînait désespérément à Paris son élégante oisiveté, eut un coup de fortune.

Du pays de Landousie, une députation vint, un matin, présentant ses respectueux hommages au comte, en le traitant de: Sire!

Puis, d'un carton à chapeau, en imitation de cuir fauve, un des personnages tira une couronne d'argent doré, qu'il lui posa sur la tête.

Désormais, sous le titre de Toptop Rikiki Chaviroti Ier, le nouveau roi allait régner sur les Landousiens remplaçant, au pied levé, sur un trône mal calé, un prédécesseur massacré par des sujets à l'humeur capricieuse.

La sagesse des nations nous apprend que si pour devenir un ferblantier habile, de longs mois de pratique sont indispensables, en revanche, le métier de roi ne demande aucun apprentissage, et Toptop-Rikiki-Chaviroti Ier n'eut pas de peine à se constituer un cabinet de tout repos.

Le choix d'un secrétaire intime était plus délicat. Après quelques heures d'hésitation, le souverain du pays de Landousie songea à un de ses anciens compagnons de chez Maxim's: le marquis de Brididi. Celui-ci, couvert de dettes, allait se voir forcé d'accepter, pour vivre, un poste d'homme-sandwich, quand il reçut avec joie, le parchemin libérateur, le nommant secrétaire particulier de Sa Majesté Toptop-Rikiki-Chaviroti Ier. Toutefois, le souverain fit comprendre au marquis Brididi, qu'il eut à liquider ses dettes au plus tôt, quitte à s'adresser, selon la coutume, une fois de plus à sa famille. Cependant, le nouveau roi, impatient, d'inaugurer son règne par des grandes choses, fit part à son collaborateur du projet qu'il avait conçu de fonder une décoration nouvelle — le «Petit chien Vert» — dont la première promotion serait entièrement consacrée aux plus grandes illustrations politiques, artistiques, et scientifiques de France, en souvenir de la sympathie du souverain pour notre beau pays.

Le secrétaire particulier était chargé de dresser une liste en conséquence.



... d'un carton à chapeau un des personnages tira une couronne d'argent doré qu'il lui posa sur la tête.

Un matin, le roi entra en coup de vent dans le cabinet du marquis Brididi, pour lui demander cette liste, qu'il attendait depuis plusieurs jours. Mais le «secrétaire particulier» était absent. Il n'était pas très loin, d'ailleurs. Préférant le sport aux affaires d'Etat, il exerçait son adresse au diabolo dans les jardins du palais.

Heureusement qu'une liste était là sur son bureau...

Le roi la prit et, sans même la parcourir, il la remit au grand chancelier, avec ordre de la faire paraître, dans le plus bref délai, dans le *Journal Officiel du Royaume de Landousie.*



...il exerçait son adresse au diabolo dans les jardins du palais.

Et le lendemain, ébahies, les populations apprenaient la décoration dans l'ordre du «Petit chien Vert», de M. Chose, cordonnier; de M. Untel, tailleur; de M. Machin, bijoutier, etc..., etc..., qui représentaient tout ce que la France a de plus illustre dans la politique, les sciences, les arts.

Quant au marquis Brididi, sa stupéfaction se traduisit par un geste tragique: sa main crispée arracha la dernière poignée de cheveux qui ornait son crâne. Mais cela n'était qu'un geste, et non une solution. Evidemment, quand le roi apprendrait qu'il avait pris étourdiment, sur le bureau de son secrétaire, une vulgaire liste de créanciers pour celle d'illustres personnages à décorer, sa colère serait terrible.

Fallait-il avertir Sa Majesté? Valait-il mieux, au contraire, se taire?

Ne sachant à quelle détermination s'arrêter, le marquis vécut trois jours dans une troublante perplexité, que vint, fort heureusement, interrompre une avalanche de factures acquittées.

Dans un commun mouvement de reconnaissance, cordonnier, tailleur, bijoutier, et toute la séquelle de ses fournisseurs, hier encore créanciers féroces, lui témoignaient ainsi leur profonde gratitude pour les décorations qui leur étaient échues.

En dépit de tout protocole, le secrétaire particulier de Sa Majesté Toptop-Rikiki-Chaviroti Ier traduisit son enthousiasme par une aile de pigeon, sur le parquet ciré de la royale demeure.

L'histoire s'ébruita.

Depuis ce temps, partout — en France comme ailleurs — nos Excellences paient, le plus souvent leurs dettes en monnaie de Brididi.

Une croix, ça coûte si peu et ça fait tant plaisir!

Jean Rosnil.

TROP DE SAGESSE



Jobard, désireux de gagner le cœur et la main d'une jeune beauté de 34 printemps, s'est dit: «La sagesse des Nations a créé des proverbes, suivons-les et nous arriverons au but.»



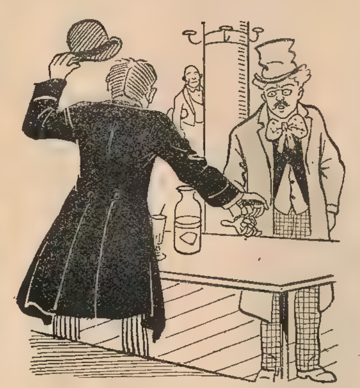
Or, la jeune personne se montre difficile sur la question financière. Jobard, qui est sans place, va s'efforcer d'en obtenir une. Il a rendez-vous au château du banquier Aussac.



«*Hâte-toi lentement*», se dit-il, en se rendant à la gare. Mais le chemin de fer, qui n'a, sans doute, pas les mêmes notions que lui sur la sagesse des nations, file tranquillement sans l'attendre et Jobard perd la place.



Jobard rentre chez lui, mais la pluie commence à tomber. « Il y a erreur, pense-t-il, le proverbe ne dit-il pas que *les jours se suivent et ne se ressemblent pas.* Or, il a plu hier, il devait donc faire beau aujourd'hui, et c'est pour cela que j'ai pris ma canne ».



Jobard entre dans un café. La première personne qu'il y rencontre est son ami Durandard, un homme influent qui lui doit quelque argent. « *Les bons comptes font les bons amis* », se dit Jobard, et il lui réclame son dû. L'ami Durandard paye, mais se fâche pour toujours : « Et moi qui comptais sur lui ! » pense Jobard



Toujours sans place, Jobard désespère de conquérir la main de sa Dulcinée. On lui parle d'une autre place vacante. Il y court, cette fois, et est reçu très aimablement.



Mais le banquier lui ayant demandé son avis sur le portrait de sa femme. Jobard pense au proverbe : « *Rien n'est beau que le vrai* », et le déclare beau comme peinture, tout en regrettant que le sujet soit si laid. Il est mis dehors.



Enfin, il a réussi à se caser et à fléchir le cœur de la jeune fille
« — J'ai tenu, lui dit elle, à ce que mon futur ait une situation, car je ne suis plus de toute première jeunesse.
— Bah ! s'écrie Jobard en guise de consolation, *on ne peut pas être et avoir été !* »



Sur quoi la demoiselle, furieuse, ouvre la porte à Jobard et le congédie froidement en disant : « — Ce proverbe est faux, car on peut être un sot et l'avoir été toute sa vie ! »
Jobard est resté vieux garçon. Il se demande pourquoi l'on appelle sagesse des Nations des conseils qui réussissent si mal dans l'existence.

êle-Mêle Causette

)n reproche parfois aux chroniqueurs parler d'un tas de choses qu'ils ne conssent pas. Pour juste que puisse ce reproche, il est imprudent de formuler.

:n effet, si le chroniqueur ne causait de ce qu'il sait, le lecteur serait osé à lire tous les jours la même se.

:t cela tournerait vite à la monoie.

Aborder des questions qu'on ignore donc une nécessité, un devoir mê-, pour le chroniqueur.

Il jouit d'une grâce d'état dans le journalisme.

Ce préambule est destiné à me faire pardonner d'avance une incursion dans le domaine de la psychologie pathologique.

Il s'agit, en l'espèce, des fumeurs. Ceux qui ont coutume de pétuner, comprendront l'importance du sujet que j'ose traiter sans y être autorisé par aucun titre.

Mais, avant tout, parlons du mal. Nous nous occuperons tout à l'heure du remède. Fumer est nuisible. Tout le monde vous le dira, même celui qui s'adonne à cette funeste passion.

— Si vous savez que c'est un mal, répondrez-vous, pourquoi continuez-vous à fumer ?

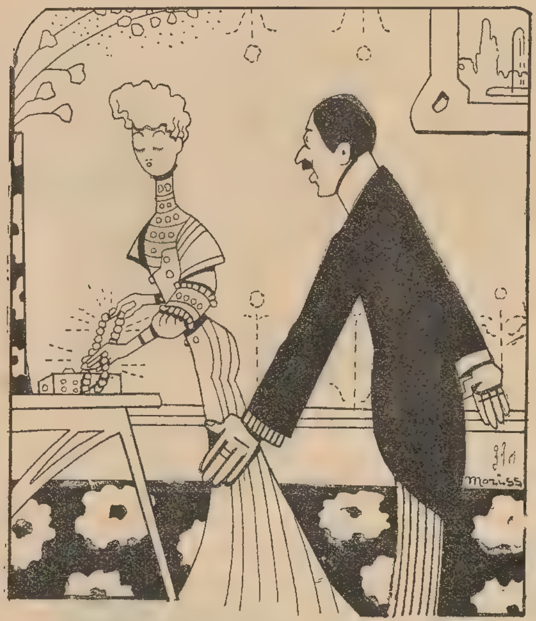
Cette réflexion est éminemment logique, mais n'a jamais servi à rien.

Le fumeur a beau savoir qu'il attente à sa santé, cela ne l'induit pas à abandonner l'herbe à Nicot.

La passion est un Hercule, alors que la volonté n'est qu'un pygmée.

On a bien des velléités d'insoumission, on procède à des tentatives. Pendant deux jours, huit jours, ou même un mois, on résiste à tous les désirs. Puis un jour vient où une joyeuse festivité, un chagrin, ou quelque conjoncture, qui n'est pas celle de tous les jours, vous incite à une exception.

Alors, c'est la débâcle. Adieu projets, espoirs, on est repris par l'ennemi.



LE MONSIEUR QUI TACHE DE DECIDER SA FEMME A VENDRE SES DIAMANTS.

— Dame, ma chérie, se séparer de sa rivière c'est tout naturel quand on est à sec...



DUPOIVROT ET LES BANNETTES

Dupoivrot. — L'ancien réverbère ne nous servait que de soutien, maintenant c'est complet! On a beau dire, vive le Progrès!

La partie est perdue. On baisse la tête... et on refume.

Existe-t-il un remède à ce mal, ou un palliatif? Non. Mille et un moyens ont été préconisés, pas un n'a jamais prévalu. Les faux cigares en bois creux, remplis de goudron ou de quelque autre drogue, ne trompent le désir, pendant quelques jours, que pour l'aiguiser davantage.

Et le tabac dénicotisé n'a obtenu, que je sache, aucun succès auprès des fumeurs.

La cure pratique, la cure efficace est encore à inventer.

Voici, en attendant, un petit moyen que je vous conseille d'essayer, ô vous, qui voudriez bien être affranchis, mais n'y parvenez pas.

Il ne réussira peut-être pas à tout le monde, mais il pourra aboutir pour quelques-uns. Ce sera toujours autant de fait.

La chose est, du reste, fort simple et ne procède nullement de la thérapeutique, dite « remède de bonne femme ».

Continuez à fumer comme par le passé, chaque fois que l'envie vous en prendra.

Drôle de procédé, direz-vous, qui consiste à pratiquer l'habitude qu'on veut perdre.

Patience! je n'ai pas fini. Continuez, dis-je, à fumer comme ci-devant.

Seulement, chaque fois que vous allumerez une cigarette ou un cigare, fermez les yeux, et avec componction et ferveur, prononcez, par la pensée, une phrase du genre de celle-ci: « La fumée me répugne! » ou « je suis dégoûté de fumer! »

Voilà tout. Le traitement est éminemment facile à suivre.

Le tout est de ne jamais oublier l'invocation sacramentelle.

Tout d'abord, vous ne vous apercevrez d'aucun changement, et il vous semblera inévitablement que le moyen n'a aucune valeur.

Persistez, cependant, et petit à petit l'effet de l'auto-suggestion se fera sentir.

La passion s'affaiblira graduellement et le désir de fumer s'espacera.

Poursuivez encore, même quand vous croirez le mal vaincu.

Et si, malgré tout, vous ne sortez pas victorieux de l'épreuve, ne me gardez pas rancune du conseil que je vous ai donné.

S'il ne vous a pas fait de bien, il ne vous aura toujours pas fait de mal. Tous les remèdes ne peuvent pas en dire autant.

Et je vous donne le mien en toute sincérité.

Fred Isly.

DU TAC AU TAC

Un bon paysan normand, qui poussait devant lui, dans un chemin creux, un troupeau de porcs récalcitrants, vint à se croiser avec un groupe de jeunes gens de la ville dont l'un eut la soudaine fantaisie de vouloir égayer ses compagnons aux dépens du rural.

— Savez-vous, mon brave homme, dit il au porcher, qu'avec le temps l'homme finit par ressembler aux animaux qu'il élève.

— Ah! bah! pas possible, fit le bonhomme, jouant l'étonnement, alors combien de temps vot'père a-t-il élevé des singes?

Le jeune loustic qui avait voulu égayer ses camarades y avait réussi, en effet, mais ce fut à ses dépens.

****

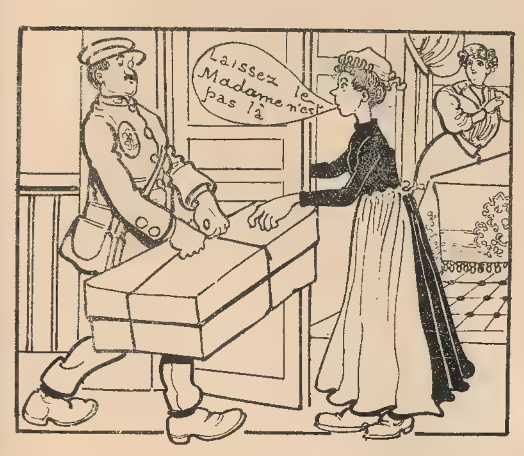
LES PETITES VERITES COURANTES



Le grand air...



...donne faim!...





LES PETITES MISERES DE L'EXISTENCE.

Le cas de la dame qui, pour aller à une cérémonie, se fait venir d'un grand magasin une fourrure de prix, avec l'intention bien arrêtée de la rendre le lendemain.

A cet effet, la dame a soin de ne pas enlever l'étiquette. mais la dissimule habilement. Et, parée de son beau manteau, elle se rend à la cérémonie.





Mais à la suite d'un mouvement trop brusque, voilà la maudite étiquette qui se déplace et apparaît soudain. Heureusement, un monsieur aimable l'a vue. Avec une touchante sollicitude, il enlève prestement ce petit carton ridicule, et le déchire en mille morceaux.

Et la dame est forcée de remercier le monsieur pour ce petit service, qui va lui coûter quinze cents francs.

Courrier Pêle-Mêle

M. Altona nous écrit de la Haye, pour mettre en garde, contre les récits trop fantaisistes des journaux, l'un de nos collaborateurs, au sujet d'une des dernières décisions du Parlement hollandais. Il s'agit d'un projet de loi interdisant aux ballons étrangers l'accès du territoire néerlandais. L'origine de cette nouvelle était, paraît-il, un article humoristique, qui a été pris au sérieux par un grand nombre d'agences de renseignements.

Monsieur le Directeur,

Un lecteur demandait dernièrement de quand date l'apparition de la culasse mobile et l'usage du canon rayé; voici ma réponse à ce sujet:

1° La culasse mobile a fait son apparition dans la marine française en 1859, mais ce n'est que dix ans environ plus tard que l'armée de terre en a été pourvue.

2° Pendant la guerre d'Italie, l'armée française était pourvue d'artillerie rayée se chargeant par la culasse.

L'armée autrichienne avait encore une artillerie lisse, aussi elle a été surprise par la longue portée de l'artillerie française, qui atteignait ses réserves. Cette circonstance a contribué au succès de la campagne.

Recevez, etc. HALLEZ (Brest).

M. Rayroux, qui nous écrit sur le même sujet, insiste sur le dernier détail contenu dans la lettre précédente, et nous montre les réserves autrichiennes décimées à une distance où elles se croyaient complètement en sûreté, notamment à Solférino, où les pertes d'hommes furent énormes, justement à cause de cette circontance.

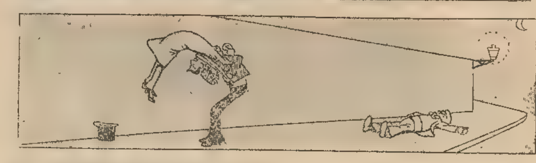
Indiens et Hindous

Pourquoi, demandait dernièrement un de nos correspondants, donne-t-on le nom d'Indiens aux indigènes primitifs de l'Amérique, et appelle-t-on Hindous les naturels de l'Inde?

Un certain nombre de lecteurs, MM. Fontaine, Hallez, Recoing, Jybé, Maurice, répondent à cette question que le nom d'Indiens fut donné aux naturels de l'Amérique, tant du Nord que du Sud, parce que lorsqu'il découvrit l'Amérique, Christophe Colomb croyait débarquer aux Indes, après avoir fait aux trois quarts le tour du globe. Il demeura, dit-on, dans cette erreur, jusqu'à la fin de sa vie, et ses contemporains la partagèrent longtemps et continuèrent d'appeler l'Amérique les Indes, puis ensuite, Indes Occidentales, lorsqu'on sut que ce pays n'avait aucun rapport avec l'Inde anciennement connue.

L'appellation d'*Hindou* est tirée de l'*Hindoustan*. Nos correspondants nous le disent bien, mais nous aurions désiré savoir en même temps pourquoi ces territoires, appelés autrefois Grandes Indes ou Indes Orientales, sont désignés à présent sous ce nom, et à quand remonte cette nouvelle appellation?





L'ACROBATE ET LES DEUX BANDITS

(HISTOIRE SANS PAROLES)

Cheveux postiches

Monsieur le Directeur,

Permettez à un vieil ami et abonné du *Pêle-Mêle* de contredire les assertions parues sous le titre: « Le commerce des cheveux », dans le numéro du *Pêle-Mêle* daté du 9 mars.

Entre autres affirmations, on y lit que la majeure partie des cheveux employés en France provient, soit des boîtes à ordures, soit des contrées de la Chine où le choléra sévit continuellement.

Sans chercher à expliquer par quelle force de résistance incroyable aux germes infectieux, par quelle immunité miraculeuse, les malheureux ouvriers et ouvrières qui travaillent les cheveux, pourraient résister à toutes les maladies que la manipulation de semblables matières infectées déchaîneraient, je préfère vous apporter quelques renseignements exacts qui éclaireront, si vous le voulez bien, le public sur des points douteux.

1° Tous les cheveux employés dans les postiches sont, de par leur préparation, forcément stérilisés;

2° La légèreté des postiches modernes ne permet d'employer qu'une quantité modérée de cheveux, et, par suite, la production européenne suffit amplement;

3° Les cheveux chinois, qui sont *toujours très gros*, sont rebelles à la frisure, et, par conséquent, rejetés depuis longtemps par tous les posticheurs;

4° Il est matériellement impossible, en raison de l'altération très rapide des cheveux (dessication, décoloration, etc.), d'utiliser ceux qui ont été, soit exposés à l'humidité ou à toute action désagrégeante, soit surtout détériorés par l'état de maladie des individus dont ils proviennent.

Recevez, etc.

Hector LEDOUX.

Posticheur,

Secrétaire d'Ecole professionnelle,

Journaliste corporatif.

Questions interpêlemêlistes

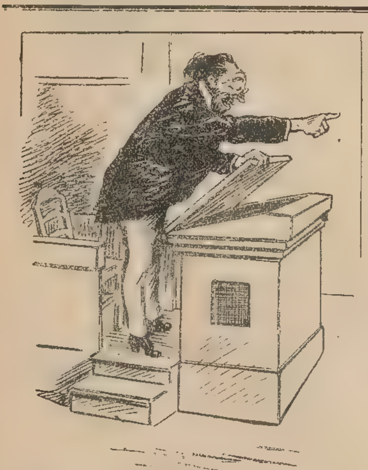
Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

La question suivante s'adresse aux œdipes du *Pêle-Mêle:*

Peut-on construire un problème dit: *Marche* du cavalier ou *Fil d'Ariane*, autrement que par tâtonnement? Existe-t-il une méthode ou un raisonnement applicable à ce genre de problème?

ŒDIPAILLON.

Est-il encore temps, d'avoir recours au Juge de Paix, pour le paiement d'une somme de cent cinquante francs, prêtée à une personne, dans le courant du mois de juillet 1900?



Elève Lacroûte, puisque je ne peux vous mettre à la porte sans vous exposer aux courants d'air...

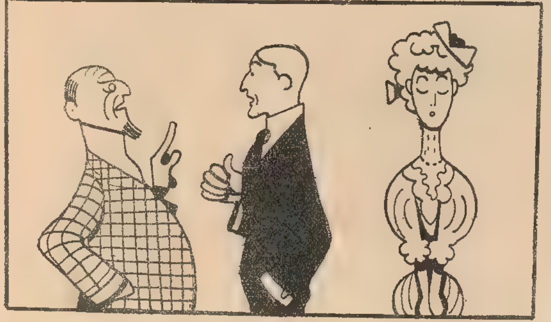


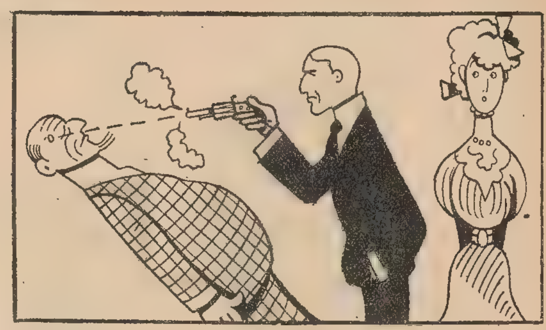
EN CAGE

...J'ai fait de ma chaire un cachot...



...où vous pourrez faire le singe tout à votre aise!!!



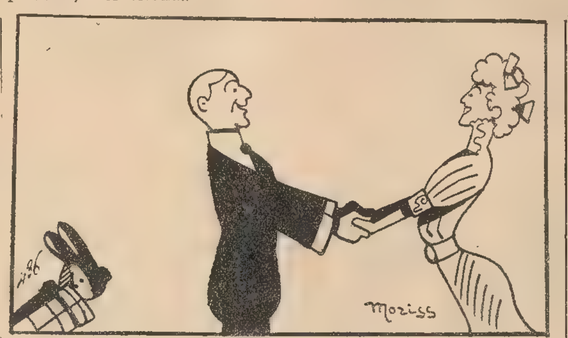


MARIAGE AMERICAIN

— Sir j'ai l'avantage de vous demander la main de votre fille...

— Non, jamais vous ne l'épouserez, moi vivant...

. . . .



— Aoh! maintenant nous pouvons nous marier...

Comme garantie, je possède le talon du mandat-poste qui a servi pour envoyer l'argent.

Louis Dérégnieaux.

Quelqu'un m'a soutenu que les règlements des octrois ne laissent à aucun préposé d'octroi le droit de visiter les paquets ou colis d'un piéton franchissant une barrière. Y a-t-il vraiment un article spécial qui règle ce point et jusqu'où s'étend-il?

Germain (St-Mandé).

****

COURSES

On sait combien les courses s'étendent tant à Paris qu'au dehors.

Il n'est plus guère de station balnéaire qui n'ait pas ses journées de courses.

Le moindre trou pas cher se croit obligé, pour se donner du lustre, d'organiser des réunions sportives, surtout des courses au trot, les pur-sang étant rares sur ces modestes hippodromes.

Et à défaut de sport proprement dit, c'est un plaisir qui ne manque pas de charme que de voir réunies quelques rosses étiques, qui, à grand renfort de coups de trique, accomplissent un parcours tracé.

Le plaisant incident que voici a eu pour théâtre la petite plage de St-Pair, où, pompeusement, l'on avait annoncé une grande journée de courses.

On avait mobilisé tout ce que le pays contient de canassons qui, en temps ordinaire, rendent des services moins brillants, mais plus utilitaires.

Une course au trot allait se courir. Les cavaliers attendaient, pour partir, que s'abaissât le drapeau du starter. Mais celui-ci avait affaire avec un des concurrents, un petit paysan qui, juché sur une grande bête, se démenait sans arriver à la faire avancer. Et le starter, tout rouge et suant, s'époumonait:

— Mais avance donc, bougre de fainéant. Vas-tu bientôt te mettre sur les rangs!

Le petit paysan s'agitait de plus belle. Ses talons battaient les flancs du cheval. Son bras, armé d'un gourdin se levait et s'abaissait avec un son mat sur la carcasse de l'entêté quadrupède.

En vain.

— Si c'est que tu le fais exprès, faut le dire, vociférait l'homme au drapeau.

Alors, la petite voix du jeune paysan se fit entendre:

— Il n'y a pas de ma faute, je vous assure, M'sieur, mais voilà, c'est le cheval de l'omnibus du Lion d'Or. Il est habitué à ne partir que lorsqu'il entend claquer la portière, et ici, je n'ai pas de portière à faire claquer.

Un argument de la défense

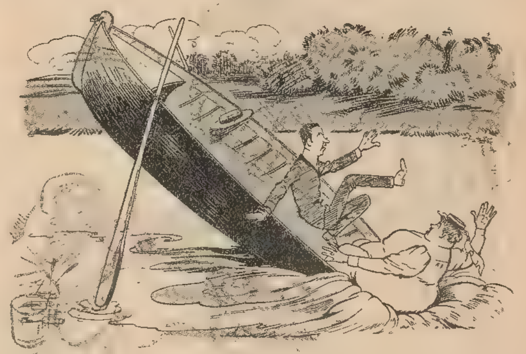
L'Avocat. — Messieurs, notre adversaire se plaint que mon client l'ait appelé le plus grand idiot du siècle. Je ne nie pas le fait, mais est ce là une injure aussi grave qu'on veut bien le prétendre? Je ferai remarquer au tribunal que nous ne sommes qu'en 1908. Tout espoir n'est donc pas perdu, puisqu'il reste 92 ans à courir.

PENSÉE

C'est dans le peigne et la brosse que se perdent nos premières illusions.



— Il me semble, Monsieur mon gendre, que vous n'avez pas l'air de tenir beaucoup à ma société. Puisqu'il en est ainsi, je vais m'asseoir à l'arrière du bateau. Je ne vous parle plus... mais vous verrez que ce sera vous qui...



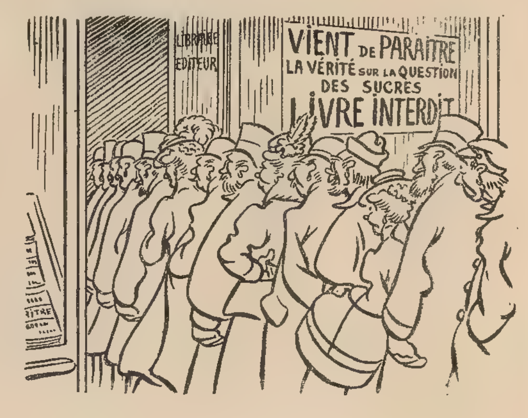
...reviendrez le premier!

LE FRUIT DEFENDU

Il serait préférable que certains fruits ne fussent pas défendus, car nous n'aurions pas l'ennui d'être forcés d'y mordre.



Fumer à un certain âge et dans de certaines conditions n'a rien de bien agréable, mais d'un autre côté, peut-on bénévolement en supporter l'interdiction?



Plus tard, ce sont ces lugubres plaisantins d'auteurs, dont certains ne trouvent mieux que de faire interdire leurs bouquins, pour nous obliger à les digérer.



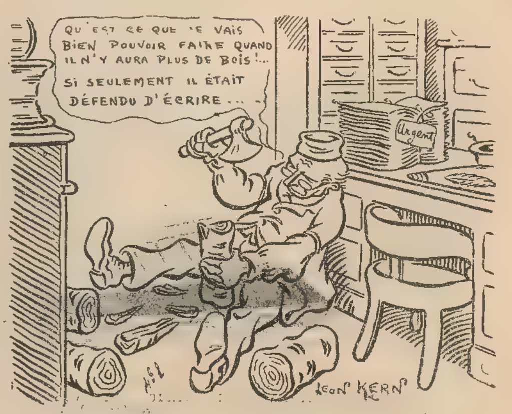
Il y a aussi les rues qui vous déplaisent et dans lesquelles vous êtes obligés de passer en ayant eu, auparavant, l'ennui de vous procurer un vague coupe-file, parce que justement ces rues sont interdites à la circulation.



Au théâtre, il vous est tout à fait impossible de jouir du confortable de votre fauteuil, parce que les directeurs ont eu la malfaisante idée de faire peser une certaine prohibition sur l'accès des coulisses, et vous voilà obligés de vous y introduire et d'y affronter les pires accrocs.



Sans parler des endroits où il est convenu qu'on ne doit pas aller, ce qui, naturellement, vous oblige à y descendre, la mort dans l'âme.



Enfin, plaignons un peu la multitude des pauvres employés auxquels on a défendu de faire autre chose que d'écrire.

L'Homme change d'état d'âme en même temps que de costume



Un sergent de ville en uniforme n'a ni la même démarche, ni les mêmes fréquentations...

...qu'en civil.

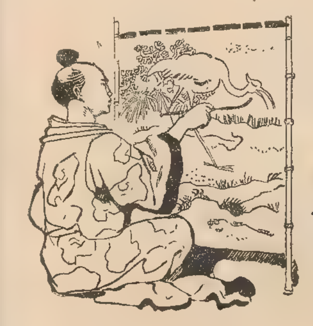
Un chauffeur en costume a des idées diamétralement opposées...



...à celles qu'il professe en tant que simple piéton.

Tel qui, en *incognito*, est le plus charmant garçon du monde...

...n'est plus à prendre avec des pincettes en uniforme royal.





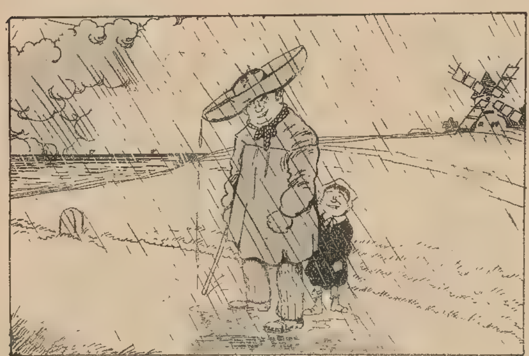


Tout le monde sait que, depuis qu'ils ont quitté leur ancien costume, les Japonais...

...ont vu leurs mœurs se modifier singulièrement.

Le costume tout entier n'est, d'ailleurs, pas indispensable, et souvent il suffit d'un petit lambeau d'étoffe rouge ou même violette, pour changer complètement les idées d'un individu et le rallier à un parti.

Seuls, les députés ont ce privilège de changer d'opinions sans changer de costume.





LE MAUVAIS REFUGE

— Vois-tu, petit, grâce à mon grand chapeau, je peux t'abriter de la pluie, tu ne seras guère mouillé...

...du reste, en levant les yeux au ciel, j'aperçois le soleil qui se montre, et le temps qui se remet au beau.

Décorations pour Dames

Et maintenant, après l'aventure de Mme Tinayre, si l'on n'allait plus décorer les femmes de lettres, que leur resterait-il à faire?

Plusieurs choses, en vérité. Se passer de la Légion d'honneur et arborer le ruban rouge quand même. Le public n'y verrait que du feu: on n'accoutume pas, Dieu merci! de demander à chaque décoré son brevet délivré par la Grande Chancellerie.

Mais, direz-vous, c'est conseiller une malhonnêteté! En aucune façon. On a, fort heureusement, inventé quelques ordres qui singent, à s'y méprendre, notre ruban national. Ils sont fort honorés dans leurs pays d'origine. Mais, pour les Français qui s'en servent comme d'un truchement, ce sont des décorations à « la blague ».

Indiquons donc au plus vite les ordres étrangers dont le ruban est absolument identique à celui de la Légion d'honneur:

L'*ordre du Christ*, de Portugal; l'*ordre de la Vigilance* ou du *Faucon blanc*, du grand duché de Saxe-Weimar; l'*ordre de Saint-Etienne de Toscane*; l'*ordre de Saint-Alexandre Newski*, de Russie.

L'*ordre du Christ*, du Saint-Siège; l'*ordre de François-Joseph*, en Autriche; *la croix du Mérite*, en Autriche; l'*ordre de Saint-Hubert*, de Bavière; l'*ordre de Léopold*, de Belgique; l'ordre espagnol de la *Toison d'Or*; l'*ordre du Bain*, d'Angleterre; l'*ordre de Saint-Janvier*, en Sicile.

Il est vrai qu'en France, quelques-unes de ces distinctions étrangères ne peuvent être portées qu'à la condition d'être accompagnées de l'insigne. Mais c'est un tour de main à attraper. Le bijou est réduit à des proportions minuscules et on le dissimule dans le ruban. Pour les autres, il suffit d'une autorisation spéciale et du paiement des droits de chancellerie.

Si quelques personnalités féminines, à l'instar de Mme Tinayre, jugent la Légion d'honneur un peu démodée et tout au plus bonne pour les cantinières, elles peuvent se rattraper sur les décorations *spécialement réservées* aux dames.

Plusieurs de celles-ci remontent à une époque assez éloignée. Quelques-unes sont aujourd'hui abolies ou tombées en désuétude. On fonda, enfin, des ordres *mixtes*. Il ne sera pas, sans doute, sans intérêt de citer les plus curieuses de ces distinctions honorifiques.

La première décoration à laquelle les femmes eurent droit, en France, fut l'*ordre du Porc Epic*, créé en 1393, par Louis, duc d'Orléans. Mlle de Murat et Mme Potron de Saintrailles, comptèrent parmi les plus illustres chevalières.

Jean IV fonda, pour les dames de Bretagne, l'*ordre de l'Hermine*, mais dans un louable esprit d'équité, il le conféra aussi aux hommes.

Ce fut l'*ordre de la Cordelière*, institué en 1493, par Anne de Bretagne, qui ouvrit la liste des distinctions exclusivement réservées aux femmes. Elles devaient, pour l'obtenir, être veuves et avoir conservé leur honneur exempt de tout soupçon. Elles ne devaient pas, non plus, se remarier.

Or, il advint que la Reine Anne, veuve de Charles VIII, se remaria avec Louis XII. Il n'en fallut pas davantage pour couler sa décoration. Avec la reine Anne, toutes les chevalières remisèrent leur insigne au plus profond de leurs armoires.

Anne d'Autriche, en 1645, institua le *Collier Céleste* ou *Saint-Rosaire*, dont le ruban était bleu et enguirlandé de roses. La duchesse du Maine, Louise de Bourbon, fonda l'*ordre de la Mouche à Miel* dont l'amusante devise était: « Je suis petite, mais mes piqûres sont profondes ». En 1764, enfin, on fonda, pour les femmes d'esprit, l'*ordre de la Malice*.

La plus rare des actuelles décorations de femmes et la *Rose d'Or du Vatican*. Le pape en accorde une seule par an. La princesse Ena de Battenberg, lors de ses fiançailles avec Alphonse XIII, eut le plaisir de se la voir attribuer.

En Angleterre, toutes les décorations distribuées aux femmes se portent sur l'épaule gauche. La reine Victoria créa pour le beau sexe: l'*ordre Royal de Victoria et d'Albert*; l'*ordre Impérial de la Couronne des Indes*, et l'*ordre de la Croix Rouge*.

La reine Elisabeth confère aux Roumaines une décoration qui porte son nom. L'ordre Portugais de *Sainte-Isabelle* est aussi réservé aux femmes. Christian IX créa, pour les Danoises, en 1865, l'*ordre du Dévouement*.

La *Croix du Mérite* est accordée aux Bavaroises, sans distinction de naissance. La *Couronne de Bavière* est réservée aux dames de la noblesse. En Allemagne, l'*ordre de Louise* et la *Croix du Mérite* sont accessibles aux femmes. En Autriche, enfin, l'*ordre Teutonique*, une des plus hautes distinctions, est mixte, comme la *Croix Etoile*.

Comme on le voit, nos femmes de lettres n'ont que l'embarras du choix. Mais il leur sera plus facile, sans doute, d'obtenir la Légion d'honneur, tout simplement.

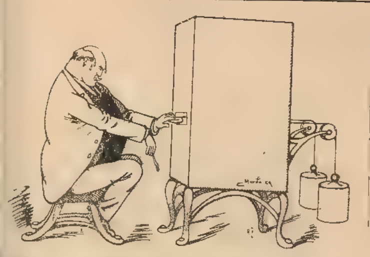
Le vin est antiseptique

Le vin, que certains médecins ont frappé naguère d'ostracisme, revient « sur l'eau », s'il est toutefois permis d'employer cette expression. En effet, les célébrités de l'Académie de médecine, à la suite des études faites par deux savants de l'Institut Pasteur, MM. Sabrazès et Marcandier, ont reconnu que le vin détruisait le germe de la fièvre typhoïde.

Ils sont arrivés à des calculs très intéressants. C'est ainsi qu'il suffit de dix minutes



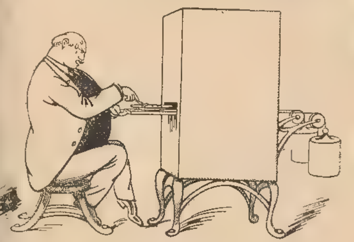
— Savais-tu, papa, que c'était sainte Cécile la patronne des musiciens?
— Non ! je croyais que c'était sainte Barbe !



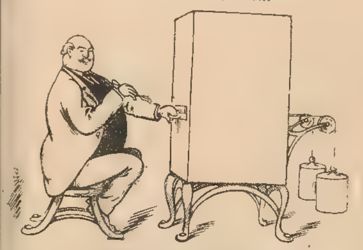
LES GRANDES INVENTIONS DU « PELE-MELE »

Monsieur Goulu a eu la bonne idée de s'adresser au *Pêle-Mêle* pour se guérir de sa voracité.

Grâce à notre appareil, l'*anti-goinfre*, dans l'intérieur duquel le repas est enfermé...



...il faut un effort assez considérable pour attirer à soi le tiroir aux victuailles, et le maintenir ouvert. Dès que se fait sentir l'alanguissement que produit l'excès de nourriture...



...la force l'abandonne et il lui devient impossible de continuer à manger.



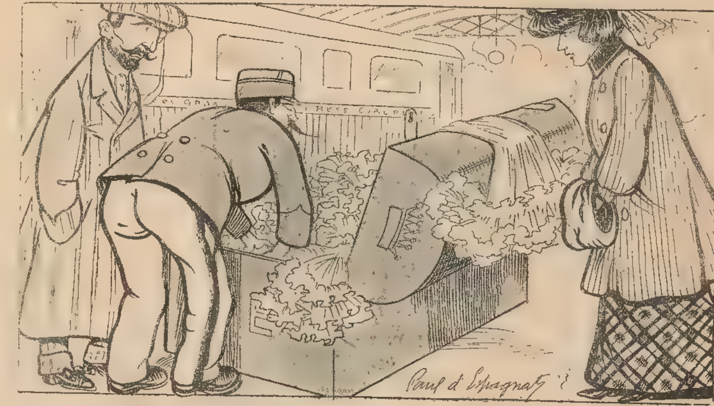
RAFFINÉ

— Vous moquez-vous de moi, garçon? Croyez-vous que je puisse essuyer mes mains avec ce torchon grossier? Apprenez que je ne me sers que de fine batiste.



— Le nouveau locataire doit être de la haute, patronne, il dit qu'il ne s'essuie les mains que dans la batiste.

— Lui? vraiment! mais... c'est un...



... employé de la douane!

de dix centimètres cubes de vin de Champagne pour annihiler le microbe en question; même dose et quinze minutes quand on emploie du vin blanc; même dose et une demi-heure, quand on se sert de Bourgogne. Il résulte donc de cette expérience, que les vins blancs sont plus actifs que les vins rouges; ils possèdent, en effet, des propriétés acides plus considérables.

Quand les vins sont additionnés d'eau, la destruction du microbe est bien plus lente: c'est ainsi qu'il a fallu une heure et demie pour du vin de Champagne mêlé d'eau et quatre heures pour du vin rouge augmenté d'eau.

Le vin est donc un antiseptique remarquable. Voilà qui pourrait apporter un remède non seulement à la fièvre typhoïde, mais à la crise de la vente des vins, qui a troublé, au mois de juin dernier, notre Midi.

Buvez donc du vin, et n'écoutez pas les médecins qui vous prescrivent uniquement de l'eau.

Le charbon brûle spontanément

Les grands dépôts de charbons sont dangereux, ils sont sujets à s'enflammer spontanément. Quelle peut être la cause de cette combustion? les savants ne sont pas d'accord.

On l'a attribuée d'abord à la combinaison de l'oxygène de l'air avec les pyrites que contient la houille. Il paraît que c'est une erreur.

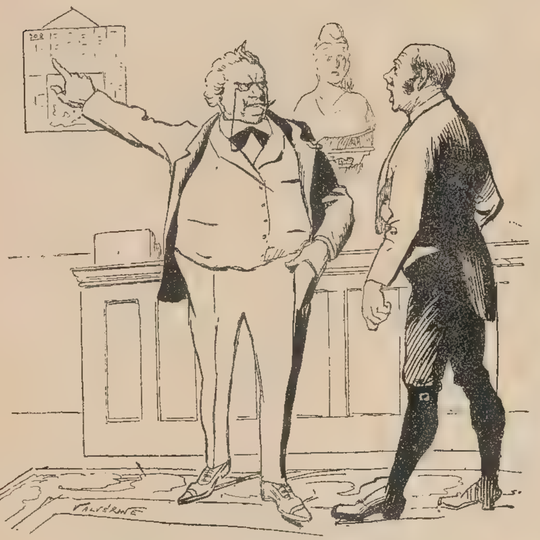
Le phénomène de la combustion se produit par la condensation de l'oxygène dans les pores du charbon; il arrive donc que les hydrocarbures s'oxydent.

Partout où le charbon se trouve réuni en amas un peu considérables, le danger de la combustion existe, que ce soit à l'air libre ou même à l'intérieur d'un navire. Pour éviter ce danger, il est indispensable de ventiler le tas de charbon. La ventilation refroidit la masse et retarde l'échauffement.

Mais la ventilation est une excellente chose en théorie; elle est plus difficile à réaliser en pratique, surtout dans la soute à charbon d'un navire, par exemple.

Un ingénieur anglais, M. Lewes, qui a étudié de près la question d'incandescence de gaz, propose un moyen ingénieux, qui consiste à introduire de l'acide carbonique au fur et à mesure qu'on emmagasine le charbon. Cet acide carbonique est contenu dans de petits tubes, dont le couvercle se fond à une température donnée. L'acide carbonique se répand alors et empêche tout incendie.

De plus, comme il est plus lourd que l'air, il s'accumule au fond du dépôt de charbon et constitue, pour l'avenir, une garantie contre une nouvelle combustion.



LES GRANDES REFORMES ADMINISTRATIVES

LE NOUVEAU MINISTRE A POIGNE. — J'entends que ce calendrier, qui figurait à la droite du bureau de mon prédécesseur, figure désormais à la *gauche* du mien!!!...



EXTRAORDINAIRE

— Elle est forte celle-là... il ne pleut pas, le temps est magnifique, et la gargouille verse de l'eau à torrent!

EXPRESS-POCHADE (en 2 Actes)

L'HORAIRE

ACTE Ier

LE VOYAGEUR. — Monsieur le chef de gare!

LE CHEF. — Monsieur désire?

LE VOYAGEUR. — Je viens vous dire que c'est inouï, révoltant, oui, révoltant, monsieur!!

LE CHEF. — Quoi donc?

LE VOYAGEUR. — Le train parbleu.

LE CHEF. — Quel train?

LE VOYAGEUR. — Le train qui doit arriver ici à 3 h. 15, et qui n'est pas encore là, quoi qu'il soit 4 h. 25. Je vais manquer ma correspondance, Monsieur, je vais la manquer.



LE CHEF. — Pourquoi allez-vous la manquer, s'il vous plaît?

LE VOYAGEUR. — Je vous l'ai dit. Parce que votre train a plus d'une heure de retard.

LE CHEF. — Mais quel train enfin?

LE VOYAGEUR. — Le train de 3 h. 15, parbleu!

LE CHEF. — Le train de 3 h. 15! Qu'est-ce que c'est que le train de 3 h. 15?

LE VOYAGEUR. — En voilà une question pour un chef de gare... c'est celui qui part d'Orléans à 3 h. 2.

LE CHEF. — Ah! fort bien, c'est le train 514 dont vous parlez?

LE VOYAGEUR. — Oui, le train 514. Ce train doit arriver ici à 3 h. 15.

LE CHEF. — Ah! vraiment! Qui est-ce qui vous a dit ça?

LE VOYAGEUR. — Mais l'horaire, parbleu!

LE CHEF. — L'horaire? Quel horaire?

LE VOYAGEUR. — L'indicateur... voyez vous-même!

LE CHEF. — Ah! c'est ce petit bouquin-là?

LE VOYAGEUR. — Oui... regardez.

LE CHEF. — Que je regarde! mais je suis de service, je n'ai pas le droit de lire des romans.

LE VOYAGEUR. — Mais ce n'est pas un roman, c'est l'horaire de votre ligne.

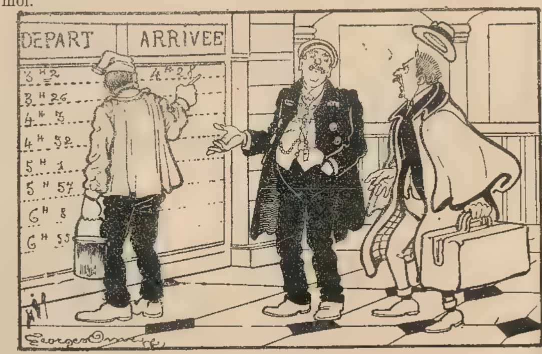
LE CHEF. — L'horaire, ça? vous plaisantez, Monsieur! Il n'existe, pour moi, qu'un seul horaire, c'est l'horaire officiel.

LE VOYAGEUR. — Eh bien! où est-il cet horaire officiel?

LE CHEF. — Vous désirez le voir?

LE VOYAGEUR. — Naturellement.

LE CHEF. — Je n'ai pas le droit de m'y opposer... suivez-moi.



ACTE II

LE CHEF. — Voici l'horaire officiel.

LE VOYAGEUR. — Où donc?

LE CHEF. — Là, devant vous. Et tenez, à la première ligne, c'est le train 514. Départ d'Orléans à 3 h. 2, c'est exact.

LE VOYAGEUR. — Mais l'arrivée?

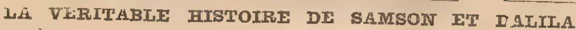
LE CHEF. — L'arrivée... eh bien! elle doit avoir lieu à 4 h. 28, c'est-à-dire dans deux minutes. Le train est signalé, il sera ici à l'heure.

LE VOYAGEUR. — C'est une plaisanterie! Votre employé vient de marquer l'arrivée au pinceau. Elle était en blanc jusque là.

LE CHEF. — Parfaitement, il l'a inscrite aussitôt que le train a été signalé.

LE VOYAGEUR. — Et c'est cela que vous appelez l'horaire?

LE CHEF. — Oui, Monsieur, l'horaire officiel, le seul qui soit toujours rigoureusement exact, comme il convient, du reste, à un horaire officiel.



LA VÉRITABLE HISTOIRE DE SAMSON ET DALILA



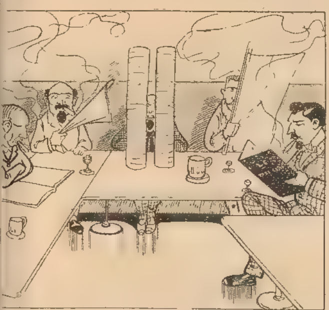
Au café des Philistins, Samson, chevelu comme un lion, trônait dans un cercle d'admirateurs. C'était parmi les petits bourgeois, le grand homme, l'artiste.



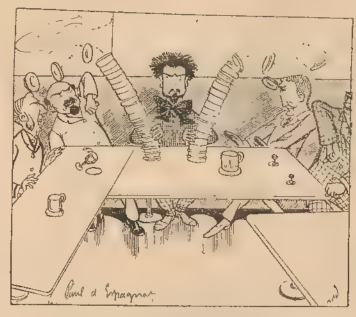
Mais un jour, sa femme, Dalila, qui savait que toute sa supériorité résidait dans sa chevelure, profita de son sommeil, pour lui couper sa magnifique toison.



Elle pensait l'arracher ainsi à sa vie trop désœuvrée. Et de fait, Samson ainsi diminué perdit tout son prestige aux yeux des Philistins.



Prisonnier du café par l'accoutumance, Samson dévorait sa honte en silence. Mais un soir que les Philistins étaient réunis en grand nombre....



...et se riaient de lui, Samson, dont les cheveux avaient repoussé, étreignit les deux piles de soucoupes placées devant lui, et, d'un brusque effort, les renversa sur les consommateurs.



Les Philistins maltraités s'enfuirent épouvantés, décidés à ne plus revenir, et ce fut la ruine du café. Samson fut banni pour toujours, mais que lui importait, il était vengé.

DE NOS LECTEURS

Du tac au tac

'acteur Got fut une des gloires de la Co-lie-Française, où il créa, avec un talent s de pair, nombre de pièces qui sont restées répertoire de la Maison. C'était aussi un fesseur émérite, qui sut former d'excel-s disciples, notamment Maurice de Féau-créateur lui-même de tant de rôles à suc-de la comédie moderne.

lais, avant tout, Got passait pour un homme sprit; et il prouva, en mainte occasion, cette réputation n'était point usurpée ous l'Empire, alors que la critique l'avait uis longtemps sacré grand artiste, il se souvent attaqué par un folliculaire sans ergure, du nom de Saint-Léger, lequel di-ait un journal satirique, *L'Eclat de rire*, il satisfaisait ses basses rancune de litté-ur raté

ourquoi en voulait-il à Got? Autant de-nder pourquoi Zoïle en voulait à Homère, Fréron à Voltaire. En tout cas, il n'était de semaine que ce pamphlétaire en baudru-ne décochât quelque trait méchant contre élèbre comédien.

n jour, les quotidiens annoncèrent que réateur de Giboyer était souffrant. Aus-t Saint-Léger saute sur sa plume, et son vre cerveau aux abois lui suggère la note ante:

On dit que M. Got est malade; s'il ve-à mourir, on mettrait sur sa tombe: -gît Got! »

comédien sourit de cette piètre facétie l répondit au plumitif:

« Cher Monsieur,

Six gigots, c'est trop pour un seul homme. attendant, j'en fais cuire un demain à votre intention. Voulez-vous me faire le plaisir de venir le manger avec moi? »

L'histoire ne dit pas si Saint-Léger accepta l'invitation, mais ce qui est certain, c'est que l'*Eclat de rire* ne dit plus jamais un mot désobligeant sur Got.

* * *

Une leçon de patience

Le célèbre Robert Bruce, qui régna sur l'Ecosse, sous le nom de Robert I[er], chercha vainement pendant longtemps à délivrer sa patrie du joug des Anglais qui l'opprimaient. Battu par eux dans plusieurs rencontres et se voyant une nouvelle fois en présence de l'ennemi, il se sentit pris soudain d'un immense découragement et passa dans la plus complète insomnie la nuit qui devait précéder le combat.

Comme le jour commençait à poindre, Robert Bruce vit tout à coup, à côté de lui, une grande araignée qui s'efforçait de grimper contre un montant de bois très lisse. Ne trouvant aucun appui pour poser ses pattes minuscules, l'insecte glissait et tombait à chaque instant, mais, sans se décourager, il recommençait aussitôt sa périlleuse ascension.

Cette extraordinaire persévérance attira l'attention du monarque, qui s'intéressa aux efforts tentés par la pauvre bestiole, et la vit ainsi tomber et remonter douze fois.

Au treizième essai, enfin, l'araignée fut assez heureuse pour dépasser le point critique et atteindre le sommet du poteau.

— Quelle leçon pour les humains, s'écria alors Robert Bruce; car voici certainement la plus frappante que j'ai reçue jamais; j'ai été défait douze fois par mes ennemis, je veux suivre l'exemple que me donne cette araignée. Une treizième rencontre me sera peut-être favorable!...

Ayant dit, Robert Bruce réunit tous ses soldats, et, par un discours entraînant, les anima d'une telle ardeur, que le lendemain, sans plus tarder, les troupes anglaises, mises en déroute, étaient forcées de prendre la fuite en laissant, entre les mains des Ecossais victorieux, leurs provisions, leurs munitions et jusqu'à leur trésor de guerre.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— En France, les Universités créent, chaque année, environ 200 agrégés et 500 licenciés, pour une moyenne de 250 places vacantes.

— Un savant, qui orienta son attention vers l'étude de la mémoire humaine, en a conclu qu'un enfant retient environ 500 mots; un adulte 20.000. Parmi les cas exceptionnels, il cite le botaniste Osa Gray qui se rappelle sans hésitation les noms de 25.000 plantes.

— La plus grande variété de maïs, le maïs de Pensylvanie à grains blancs, dépasse trois mètres cinquante centimètres de hauteur, et son épi a jusqu'à dix rangées de soixante grains chacune. Dans certaines localités d'Amérique, on mange ces grains en vert comme des petits pois. On les confit encore au vinaigre comme des cornichons.

— L'Angleterre est fort traditionnaliste; une coutume très vieille existe encore, qui veut que lorsqu'un officier se marie, ses collègues forment, avec leurs épées croisées, une voûte d'acier sous laquelle passe le cortège nuptial en sortant de l'église.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Rohl. — Merci de votre offre, mais ce service nous est fait déjà sans que nous en tirions grand parti.

M. H. Martin. — Vous avez raison de protester contre ces abus, mais ils sont de nature à ne pouvoir être traités ici.

M. Breton. — Merci de vos appréciations, mais vous faites erreur, il n'y a aucune rémunération pour cette rubrique.

Foufouille. — 1° Non, temporairement seulement ; 2° Voy. Bibliographie.

M. Haurileck. — Cette pièce ne nous paraît avoir rien de particulier. Maintenant, êtes-vous bien sûr que ce que vous avez lu n'était pas un canard ou un art cle purement de fantaisie ?

M. J. Grand. — Ils sont tous dangereux, et presque toujours le remède est pire que le mal.

M. Bindels. — Nous n'avons pu nous renseigner sur le sens de cette bizarre inscription.

M. Chauchard. — Essayez, avant toute autre chose, l'eau et le savon ; il se peut très bien que ce moyen suffise

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Voyage Circulaire en Bretagne

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, toute l'année, par ses gares et bureaux de ville, de Paris, des billets d'excursion de première et de deuxième classes, valables 30 jours, aux prix très réduits de 65 fr. en première classe et de 50 francs en deuxième classe, permettant de faire le tour de la presqu'île Bretonne.

Itinéraire : Rennes, Saint Malo-Saint Servan, Dinard-Saint-Enogat, Dinan, Saint-Brieuc, Guingamp, Lannion, Morlaix, Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon, Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.

Ces billets, peuvent être prolongés trois fois d'une période de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0 du prix primitif.

Il est délivré, en même temps que le billet circulaire, un billet de parcours complémentaire permettant de rejoindre l'itinéraire du voyage circulaire, et comportant une réduction de 40 0/0 sur les prix du tarif général.

La même réduction est accordée à l'excursionniste après l'accomplissement du voyage circulaire, pour rentrer à son point de départ ou se rendre sur tout autre gare des réseaux de l'Ouest et d'Orléans.

14 ANNÉE · N 15 10 Centimes 12 AVRIL 1908

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'ABRI! par M. MOTET.



— Qu'est-ce que vous faites là ?
— Je me mets à l'abri en attendant que la pluie ait cessé, pardi !

L'HOPITAL

La petite ville de Castelpompon n'avait ni commerce, ni industrie, ni garnison, mais elle avait un Hôpital. Et elle n'en était pas peu fière!

Nul ne savait, nul ne saura jamais en l'honneur de quel saint une si mince localité possédait un si vaste hôpital, d'autant plus que le pays était d'une salubrité immarcescible!...

L'Hôpital — avec une majuscule, s'il vous plaît! — eût donc été absolument désert (vu la pénurie totale de valétudinaires) s'il n'avait pas été habité par un nombreux personnel de médecins, de pharmaciens, de chimistes, d'internes, de commis d'administration, de cuisiniers, d'infirmiers et d'infirmières.

Logés, chauffés, nourris, éclairés, blanchis aux frais de la Princesse, et, par dessus le marché, grassouillettement rétribués, ces budgétivores désœuvrés, faute d'avoir quelques pensionnaires à médicamenter, en étaient réduits à tuer le temps pour occuper leurs loisirs; les uns taquinaient le goujon... ou la Muse, les autres chassaient; ceux-ci faisaient de l'escrime, du canot, du bilboquet; ceux-là jouaient au diabolo... On se fût cru dans un hôtel de station thermale au tarif de vingt-cinq francs par jour!... Et c'était, sans doute, parce qu'il servait de fromage à cette heureuse colonie de fonctionnaires, que l'Hôpital de Castelpompon avait la gloire d'être reconnu d'*utilité publique*...

* * *

Or, cette quiétude charmante durait depuis des temps immémoriaux, sans avoir jamais été sérieusement troublée, lorsqu'un soir, M. Montalayou, directeur de l'Hôpital, se précipita chez le médecin en chef.

Il était près de minuit; tout dormait à Castelpompon. M. Montalayou bondit jusqu'à sa chambre à coucher et se mit à le secouer



— Tenez, lisez cela... on m'avise que le ministre de l'Interieur sera ici dans trois jours : il vient tout exprès pour visiter l'hôpital !...

d'importance, en lui beuglant frénétiquement dans le tuyau de l'oreille:

— Lupin!... Lupin!... Eveillez-vous!... Je viens de recevoir une dépêche; nous sommes fichus, mon bon ami!... Hô!... Lupin!... Ecoutez donc ce que je vous dis, Lupin!... Tout est perdu!... Je suis affolé!...

Qu'est-ce qu'il y a? grogna Lupin en se frottant les yeux... Qu'est-ce qui vous prend, de faire ce tapage nocturne?

M. Montalayou, d'un geste tragique, lui tendit un télégramme déplié:

— Tenez, lisez cela, dit-il... On m'avise que le ministre de l'Intérieur sera ici dans trois jours; il vient tout exprès pour visiter l'Hôpital!...

Cette terrible nouvelle tomba comme une douche glacée sur l'infortuné docteur Lupin, brutalement arraché à ses rêves...

— Visiter l'Hôpital?... Ah! bien, nous sommes frais! s'écria-t-il avec angoisse...

— C'est une catastrophe! renchérit M. Montalayou... Quand il verra que nous n'avons pas un seul malade à lui présenter, le ministre sera furieux... il nous collera de mauvaises notes...

— Nous pouvons nous fouiller pour être décorés au premier janvier!...

— Si ce n'était que cela, mon pauvre ami!... Mais un Hôpital sans malades n'a plus aucune raison d'être, on nous supprimera!...

— Diantre!...

Les deux interlocuteurs se regardèrent d'un air consterné; la situation était grave...

— Ah! soupira M. Montalayou, si seulement nous avions quelques malades!..

— Il faut en trouver à tout prix! déclara énergiquement le docteur, c'est pour nous une question de vie ou de mort!... Trouvons en!...

— Hélas! vous savez bien qu'il n'y en a pas dans cet idiot de pays!...

— Notre position est menacée, Montalayou, notre existence même est en jeu; s'il n'y a pas de malades ici, nous en ferons venir!...

— Il est trop tard.. nous n'avons plus le temps!...

— Eh bien! soit! Si nous ne pouvons pas en faire venir, nous en improviserons! Voilà tout!!...

M. Montalayou recula, effaré:

— Improviser des malades?..

— Et pourquoi pas?... Est-ce que vous vous figurez que le ministre est capable de faire une distinction entre un authentique moribond et un *tire au flanc* tant soit peu stylé?... qu'est-ce qu'il demande, en somme? Que les lits soient occupés par des malades... Mais que ces malades soient vrais ou faux, ce n'est pas son affaire, cela ne regarde que nous!...

Assurément, balbutia M. Montalayou...

— L'essentiel c'est que nous lui procurions l'occasion de se déclarer satisfait de notre activité et de notre dévouement... Peuplons nos salles de malades imaginaires.

* * *

Dès le lendemain matin, les malades de bonne volonté affluèrent à l'Hôpital. Ils venaient répéter leurs rôles, pour mieux duper le ministre importun, et pour conjurer, d'une façon bien moliéresque, le péril qui menaçait la prospérité de Castelpompon.

Et l'on put assister à des scènes de ce genre:

LE DOCTEUR LUPIN (*frappant dans ses mains pour activer le mouvement*). — Allons, les paralytiques, un peu plus de nerf, mes enfants!.. Les yeux éteints, la lèvre pendante, le corps affaisé. Bien!... l'attitude est assez réussie; mais il faudra tâcher de ne pas rire!... (*Appelant.*) L'équipe de la fièvre typhoïde?... Où sont mes trois fièvres typhoïdes?... Ohé, les typhiques?... Qu'est-ce qu'ils fichent, ces animaux là?

UN CATARRHEUX. — Ils sont allés prendre l'apéritif...



... Tirant de sa poche la croix du Mérite agricole, il l'épingla sur la chemise de nuit du patient.

M. MONTALAYOU (*très affairé*). — Par ici, les tuberculeux!... Tiens, il m'en manque un...! Quel est celui qui manque?

UN TUBERCULEUX. — C'est M. Thorue, le coiffeur de la rue Gambetta... Il a changé de maladie, parce que ça l'ennuie de tousser... Il préfère l'appendicite.

M. MONTALAYOU. — Chacun son goût!.. Il faut que je le remplace... Bon. Eh bien! mettez-vous là... A présent que nous sommes au complet, nous allons pouvoir faire du travail sérieux!...

LE DOCTEUR LUPIN (*admirable d'activité et d'initiative, courant de l'un à l'autre, pensant à tout*). — Ah!... et puis, dites donc, Monsieur Ambroise, demain matin, à la première heure, vous m'amènerez votre voisin... vous savez bien, le vieux savetier qui a une jambe de bois?...

M. AMBROISE. — Si vous voulez, docteur... Pourquoi faire?

LE DOCTEUR LUPIN. — Tiens, parbleu, pour que je dise que c'est moi qui l'ai amputé tout récemment!... (*Passant à d'autres sujets et s'adressant aux figurants qui restent encore disponibles*). J'ai aussi besoin de quelques cas curieux qui, d'ailleurs, ne nécessitent aucun apprentissage préalable. Ainsi, vous, Monsieur Toquard, en votre qualité de charcutier je vous donne, par exemple, la trichine, vous serez couché et vous n'aurez rien à dire. Si le ministre vous interroge au sujet de votre mal, vous lui répondrez que vous ne savez rien... (*Distribuant de sensationnelles maladies dont il prend note au fur et à mesure*). Vous, vous aurez une *kératocèle*, c'est dans l'œil, on vous collera un bandeau; Vous, vous aurez un *thrombus* à la veine dorsale; vous, une *éclampsie*; vous, une *bradyurie*; vous, une *dothiénenthérie*. Je veux que le ministre en ait pour son dérangement!..

* * *

La redoutable visite ministérielle eut lieu au jour fixé. L'Hôpital regorgeait de pensionnaires, et toutes les variétés de malades y étaient représentées.

Tout se passa le mieux du monde, jusqu'au moment où le ministre, suivi du haut personnel, s'arrêta net devant le lit de douleur du perruquier Thorue, qui, ayant abandonné la tuberculose, figurait à cette heure, un sujet atteint d'appendicite; l'imprudent docteur Lupin, grisé par le succès de sa ruse, eut la témérité d'affirmer que ce malade devait être opéré d'urgence, avant la fin de la journée!...

Patàtras!... Le ministre, aussitôt saisit la balle au bond, et s'écria d'un ton péremptoire:

— Voilà qui tombe à merveille!... J'assisterai à l'opération!...

* * *

Il arrive très fréquemment — cela se voit tous les jours — que les chirurgiens ouvrent le ventre à des gens qui n'ont absolument rien, mais qui se laissent néanmoins charcuter parce qu'ils croient avoir quelque chose...

En revanche, se livrer de gaîté de cœur aux ravages du bistouri quand on sait pertinemment qu'on possède des organes impeccables et des fonctions régulières, vous avouerez que c'est dur!...

Cependant, il était indispensable que le perruquier Thorue se résignât à l'événement, le salut de Castelpompon dépendait de ce sacrifice... Mais l'infortuné ne voulait rien savoir... Alors on lui tint des discours édifiants et grandiloquents sur l'abnégation, sur

la grandeur d'âme, sur le mépris de la douleur et de la mort.

Rien n'y fit. Quand le ministre revint, on fut obligé de lui avouer que le malade refusait de se laisser opérer.

Le ministre se fit conduire auprès de lui, et, en un superbe discours, l'exhorta, dans l'intérêt des siens, à se livrer au bistouri du chirurgien.

Thorue l'écoutait causer, tout en se demandant comment il allait sortir de cette fâcheuse situation. Soudain une idée lui vint. Il prit son mouchoir, se tamponna les yeux, et d'une voix émue, murmura:

— Parlez, parlez encore, Monsieur le ministre, vos paroles me produisent l'effet d'un bon médicament, je me sens déjà beaucoup mieux à présent.

Le ministre eut un sourire de triomphe. Son éloquence produisait-elle une impression morale assez puissante pour agir sur le physique?

Quelle révélation!

Et, avec une emphase grandissante, il continua de pérorer, jetant de temps à autre un coup d'œil sur son sujet.

Celui-ci semblait renaître. Sa figure s'épanouissait en une savante gradation. Ses membres se dégourdissaient. Bientôt il se dressa sur son séant:

— Guéri, dit il, je suis guéri!

Alors, on put assister à une scène touchante. Le ministre s'était arrêté de causer. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait en un rythme rapide, traduisant une sensation profonde de trouble et de bonheur. Et, d'un geste spontané, il s'approcha du lit, serra dans ses bras le malin perruquier. Puis, tirant de sa poche une croix du Mérite agricole, il l'épingla sur la chemise de nuit du patient.

Un frémissement passa sur toute l'assemblée.

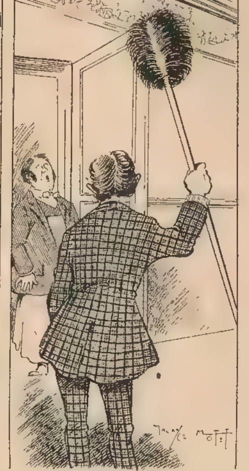
Et le départ du ministre fut comparable à une apothéose.

Peu de jours après, une pluie de décorations s'abattit sur l'Hôpital de Castelpompon.

Robert FRANCHEVILLE.







SNOBISME

— Quelle horreur que cette tête de loup! — Au moins, en lui faisant une raie... ...on verra qu'elle appartient à une maison qui se respecte!

Pêle-Mêle Causette

On m'a demandé, à propos de l'acquittement de l'homme qui a tué le financier Benoît-Lévy, ce que je pense du jury.

L'institution du jury est une excellente chose. On peut même dire que c'est la meilleure garantie que nous offre la justice.

Et si le jury se trompe parfois, le juge se trompe fréquemment aussi; avec cette différence que le jury est toujours de bonne foi et s'inspire de l'équité plutôt que du droit strict, tandis que le juge est prisonnier de la loi écrite.

Je ne reconnais nullement à un individu le droit de se faire justice lui-même, et j'accorde que le jury, en acquittant le meurtrier de Benoît-Lévy, a commis une faute. Mais de là à condamner l'institution elle-même, il y a fort loin.

Remarquez, du reste, que cet acquittement même enferme une indication dont il conviendrait de tirer profit.

Le public n'est protégé par aucune loi contre l'exploitation des intermédiaires de la Bourse. Il n'a aucun contrôle sur la sincérité des opérations faites pour son compte, et tant à la Bourse des valeurs, qu'à la Bourse aux grains, de scandaleuses fortunes se sont érigées sur la cuisine louche de l'agiotage.

Cette absence de toute loi contre les agissements des courtiers, a dû jeter un certain malaise dans l'esprit des jurés.

L'accusé n'avait pas le moyen légal de se faire rendre justice. C'est évidemment pour cela qu'ils l'ont acquitté.

Il ressort de ce procès que le moment est venu de réagir contre l'excessive complaisance dont jouit l'intermédiaire à la Bourse.

La Bourse, à son origine, était destinée à faciliter les échanges de valeurs. Elle est devenue, par le marché à terme, une vaste maison de jeu.

Et sur ce tripot public, s'est marcotée toute une végétation parasitaire, qui exploite, à son profit, cette funeste passion du jeu.

Il y a là une plaie vive que le fer rouge peut seul cicatriser.

Pour les non-initiés, je rappelle ici un des procédés les plus usités par les intermédiaires.

Il est tellement courant et si connu qu'on ne peut s'expliquer qu'aucun gouvernement n'ait jamais essayé de le combattre. En voici un exemple:

Vous donnez à un courtier l'ordre d'acheter, en Bourse, 25 actions d'une société déterminée. Vous avez eu soin d'en définir le cours à 525 francs, je suppose.

Ce cours peut se présenter un instant. Votre courtier opère l'achat, mais aussitôt après le cours varie. S'il baisse, le courtier vous avise que l'opération a été effectuée. S'il monte, au contraire, vous êtes informé qu'au cours donne par vous, il a été impossible d'exécuter votre ordre.

Le courtier a conservé pour lui l'opération fructueuse.

En cas de baisse, il gagne son courtage. En cas de hausse, il gagne encore bien plus.

Et si d'aventure vous lui faites remarquer que le cours fixé par vous a été coté à certain moment de la journée, il vous répondra que cela ne prouve pas qu'il a pu acheter à ce cours.

Et, en effet, il arrive qu'un cours pratiqué pendant peu de temps ne permette pas d'opérer à ce taux. C'est le cas, s'il n'y a qu'une offre, par exemple, et beaucoup de demandes.

Vous êtes refait et n'avez aucun moyen de faire rendre gorge à votre exploiteur.

Je n'ai cité qu'un cas fréquent. Il y en a mille autres.

Ainsi, le courtier qui reçoit d'un client ordre d'achat à 525 et d'un autre, ordre de vente à 500.

Il opère par lui-même la double transaction et gagne 25 francs par titre, plus ses deux courtages.

Il y a aussi la *gratte*, petite coutume généralisée qui consiste à augmenter le prix d'achat de quelques points, ou à le diminuer si c'est une vente.

Toutes ces pratiques sont tolérées et personne ne s'est avisé encore qu'elles sont coupables et qu'une repression sévère aurait ici son utilité.

Notez cette piquante ironie qu'il existe toute une classe de courtiers privilégiés qui détiennent un monopole et se nomment agents de change. Ces agents de change officiels ont été créés pour la sécurité du public dans ses transactions de Bourse.

C'est tout à fait joli.

Fred ISLY.

****

JOLIE FEMME

UN MONSIEUR. — Dieu! que Madame X... est jolie!

UNE DAME. — Vous trouvez? Je ne trouve pas!



— Qu'y a-t-il donc, capitaine, vous avez l'air soucieux?
— Ah! Madame, c'est le gouvernail qui est cassé!
— Bah! ne vous tracassez pas pour si peu, c'est sous l'eau, on ne s'en apercevra pas!



A LA LETTRE

— Qu'est-ce que vous faites-là, Madame Mathieu?
— Mon mari croit que le propriétaire de ce champ serait content de s'en défaire, alors il m'a envoyée tâter le terrain.

(Dix ans après)
Le même monsieur et la même dame.
LE MONSIEUR. — Comment! c'est Madame X...? Dieu! qu'elle est laide!
LA DAME. — Oui!... mais qu'elle a été jolie!

* * *

Souvenir ineffaçable

C'est à un dîner. On fête une distinction honorifique qui vient d'être conférée à l'illustre savant Scientificus.

Les toasts les plus flatteurs s'égrènent sur la tête chenue et rayonnante du prince de la science.

L'éloquence des discoureurs monte au diapason d'une émotion grandissante.

Et des larmes perlent aux paupières les plus sensibles.

Tout le monde croit que c'est arrivé, y compris le savant lui-même.

Le dîner achevé, on s'écoule dans les salons et le fumoir.

— Je surprends Scientificus en train de prendre des notes sur un carnet.

— Que faites-vous là? demandé-je avec effronterie.

— J'inscris quelques détails de cette soirée.

— En êtes-vous satisfait?

— Si j'en suis satisfait! C'est-à-dire qu'elle laissera dans mon souvenir une trace ineffaçable.

— Mais que mettez-vous dans votre carnet?

— J'ai l'habitude de noter toutes les choses qui laissent dans mon esprit une trace ineffaçable.

— Mais pourquoi?

— Pour ne pas les oublier.

* * *

QUI VEUT TROP PROUVER

La scène se passe au Vésinet. Il est neuf heures du soir.

Madame, inquiète, se tient devant la grille, épiant le retour de Monsieur.

Enfin le voilà.





LA DECOUVERTE DU DIAMANT
(PAGE D'HISTOIRE FUTURE)

Lorsqu'après de nombreuses recherches infructueuses, l'illustre chimiste Legénie parvint enfin à créer du diamant, la nouvelle en fut, dans tout l'univers, accueillie avec enthousiasme.

Legénie connut, de son vivant, les honneurs, la gloire qui vont aux génies immortels. L'on éleva — suprême hommage — sa statue...

Et bientôt, le diamant devint si commun, que partout il remplaça le verre. Même les objets les plus usuels (carafes, bouteilles, verres) furent fabriqués en diamant pur.



Et nos jolis mondaines firent jeter aux ordures leurs parures, hier encore des fortunes!



Et l'on trouva, morts de faim, d'infortunés marchands de diamants, la veille millionnaires.

Et les verreries durent fermer, faute d'écoulement pour leurs produits, devenus inutiles.

Les mines de diamants cessèrent leur exploitation, et des milliers d'ouvriers, de mineurs, se trouvèrent sans pain.



Et cela dura longtemps, si longtemps que le secret même de la fabrication du verre était perdu, lorsqu'un jour, un vagabond, qui avait allumé du feu sur un rivage, fut tout surpris de voir mêlée au sable une matière vitrifiée produite par le mélange de ce sable à du nitre.



Un industriel ingénieux, s'emparant de cette découverte, confectionna une quantité d'objets avec ce produit, et fit de belles glaces unies, des vitres immenses et transparentes.



Et le verre reprit sa prépondérance. Quant au diamant, il a remplacé avantageusement les verroteries comme produit d'échange avec les tribus sauvages d'Océanie et d'Afrique, que ces cailloux brillants transportent de joie.



Et maintenant, les braves gens, qui passent devant la statue en ruines de Legénie, se demandent quel est cet illustre inconnu qui eut tant de gloire pour avoir inventé une chose aussi inutile.

— Comme tu es en retard! Il est neuf heures. Le dîner est perdu.

— Je sais, poupoule, mais il faut m'excuser, je viens de St-Germain.

— De St-Germain?

— Oui, j'ai dépassé Le Vésinet sans m'en apercevoir.

— Tu t'es endormi?

— Non, c'est en causant avec l'ami Durand.

— De quoi causiez-vous donc, avec tant d'animation?

— Je tâchais de lui faire comprendre les avantages qu'il y a à habiter la campagne.

* * *

Quelques définitions originales empruntées aux "Formules du Docteur Grégoire"

Par A. Decourcelle.

Age: Un fleuve que les femmes s'efforcent de faire remonter vers sa source, quand il a coulé pendant trente ans.

Ambitieux: Un homme assez fort pour conquérir la fortune ou le pouvoir, mais pas assez pour s'en passer.

Ami: Un homme qui nous pardonne tout, même nos qualités.

Barbares: Les Chinois pour les Français et vice-versa

Bienvenu *(singulier)*: Un héritage.

Bienvenus *(pluriel)*: Deux héritages.

Bonheur: Un hôte discret dont on ne constate souvent l'existence que par son acte de décès.

Bourse: Petit sac où l'on met son argent, et grand labyrinthe où on le perd.

Cercle: Un endroit d'où l'on revient, pour la dernière fois, tous les soirs.

Contrat de mariage: Un acte pour la signature duquel l'Amour soulève toujours un peu son bandeau.

Critique: L'art de passer pour un homme de goût, à force de faire le dégoûté.

Défunt: Un homme charmant.

Popularité: Un pommier qui ne donne pas de pommes, rien que des fleurs et des trognons.

Portière: Elle fait les ménages et elle les défait au besoin.

Hasard: L'auteur de nos désastres, toujours, mais jamais de nos succès.

Fusil a aiguille: Espèce de burin très pénétrant, qui sert à modifier les cartes de géographie.

Plateau: La seule chose qui, dans certains bals, distingue un domestique du maître de la la maison.

Péroraison: Façon de recommencer un discours sous prétexte de le terminer.

Partage de succession: Une petite fête où plus on est de fous, moins on rit.

Paix: Ce n'est encore que le sommeil de la guerre.

(A suivre.)

* * *

LOGIQUE

Jeannot n'est que depuis peu au service du fermier Granchou.

Dernièrement, le fermier, sortant de sa maison aperçoit Jeannot juché sur un cheval:

— Où conduisez-vous ce cheval? demanda Granchou.

— Bé, chez le vétérinaire, comme vous me l'avions dit.

— Oui, mais pourquoi n'avez-vous mis un éperon que du côté droit?

— Ben! je m'ons dit que si je faisions marcher le côté droit de la bête, le côté gauche serait bien obligé de suivre.

Chapitre à ajouter à une Histoire de l'Habitation humaine

(Suite)

Je n'ai pu indiquer, dans la dernière description d'inventions nouvelles, introduites dans ma maison, la totalité desdites inventions. Les voici dans toute leur invraisemblable vérité:

C'est dans ma salle à manger, stupéfaction

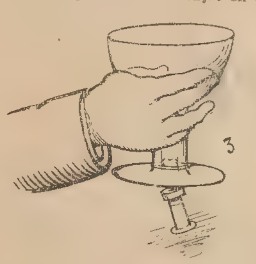


profonde des invités, à la vue de la bonne surgissant, comme un diable d'une boîte à surprise, d'une cavité du centre de la table Un petit ascenseur amène ainsi de la cuisine du sous-sol la diligente servante. Avouez que le service est ainsi bien mieux fait, et sans gêne pour personne. De même la bonne repart, comme un personnage de féerie...

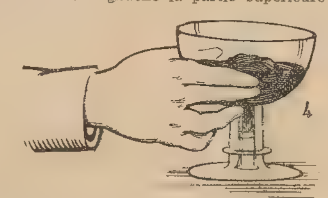
Puisque nous somme dans la salle à manger, permettez-moi de vous indiquer comment se remplissent mes verres. Des boutons auto-



matiques dépassent sur la table et communiquent avec des boissons sous pression. Dès que le verre est placé sur cet objet en saillie,

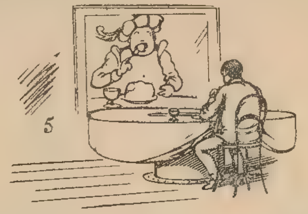


autour duquel son pied creux s'encastre, un jeu de soupapes du pied du verre et de l'instrument en saillie, emplit le verre de vin et d'eau; la proportion de mélange est réglée en tournant à droite ou à gauche la partie supérieure du



bouton en saillie. C'est simple, propre, pratique.

Lorsque je suis seul dans ma salle à manger, je mange moins bien; il me faut un invité à appétit féroce. Aussi, ai-je, en face de moi, un écran à projections de cinéma. Une vue



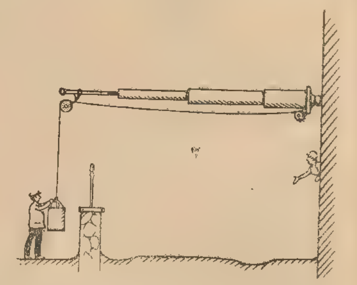
animée, représentant un gargantua absorbant et absorbant sans cesse, me tient compagnie et m'entraîne à la mastication.

Au-dessus de ma maison et pouvant s'adapter à la place de l'appareil à chambre noire,



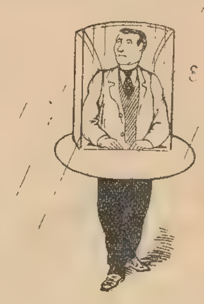
dont je vous ai parlé dans ma précédente description, un miroir, à inclinaisons variables à volonté, lance à droite ou à gauche les rayons solaires dans les endroits de mon jardin, qui, sans cela, s'en trouveraient privés.

Devant ma maison, un bras métallique à allongement et à racourcissement télescopique permet, à l'aide d'un récipient et d'une cor-



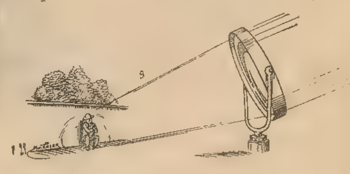
de à dévidoir, de recevoir, sans sortir, les marchandises apportées par les commerçants restés en dehors de la grille du jardin.

Pour terminer, je vous montre sous quel instrument préservateur et transparent je me



promène dans mon jardin les jours de pluie.

Et voici enfin au moyen de quelle combinaison optique j'accentue les rayons neurasthéniques du soleil d'hiver: c'est Cannes, Nice,



Menton, le doux climat de la Côte-d'Azur chez soi.

Et voilà...

Marius MONNIER.

Courrier Pêle-Mêle

God Save the Queen

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de poser une question au sujet de l'article paru dans un récent numéro du *Pêle-Mêle*, sur l'origine de l'hymne anglais *God Save the Queen*.

1° Comment cet air a-t-il été importé en Allemagne, et 2° son introduction, comme air national, dans l'armée allemande, est-elle antérieure ou postérieure à son introduction en Angleterre?

Il existe, en effet, un hymne allemand, *Heil dir im Siegeskranze*, dont l'air est absolument identique au *God Save the Queen* (et qu'on peut trouver dans tous les recueils et albums d'airs nationaux édités en Allemagne).

J'ai entendu entonner cet hymne par tous les régiments, lors d'une revue de l'armée saxonne, passée par le roi de Saxe, à l'arrivée de celui-ci sur le terrain de la revue. Cet air, passe, en Saxe, pour un très vieil air national saxon, qui aurait été repris postérieurement par l'Angleterre. Qu'y a-t-il d'exact dans ces assertions?

X. (Anvers).

* * *

Pain de fantaisie

Monsieur le Directeur,

Voici la réponse que demande M. Mathieu, hôtelier au Tréport (numéro du 15 mars 1908). relativement au « pain de fantaisie ».

Il est de jurisprudence constante qu'en livrant à un acheteur du pain de fantaisie en quantité moindre que le poids annoncé, un boulanger commet le délit de tromperie sur la quantité de la marchandise vendue, prévu et puni par l'article Ier de la loi du 1er août 1905.

L'organe des boulangers, intitulé *La Boulangerie Française*, dans son numéro du 13 juillet 1907, a donné aux boulangers le mot d'ordre de résistance contre les ordonnances régissant la matière. Il préconise l'entente pour ne plus vendre au poids des pains dits « de Marchands de Vins »: l'obligation de placer dans les boutiques des affiches indiquant qu'on ne vendra plus qu'à la pièce les pains en question, etc. », et l'organe fait l'aveu que la valeur des fonds de boulangerie serait très diminuée du jour où la vente au poids serait exigée.

Jugements donnant tort aux boulangers: Amiens, 2 mai 1891; Limoges, 31 mai 1888; Poitiers, 5 décembre 1890; Périgueux, 22 février 1893; Limoges, 2 avril 1897; Pau, 26 janvier 1898; Paris, 26 juillet 1897; Paris, Cour d'appel, 12 février 1907; Cour de cassation, 22 mars 1907.

Recevez, etc.

E. DAUCHOT



— Vous dites que votre mari vous a horriblement maltraitée et s'est sauvé ensuite: pouvez-vous nous fournir quelques détails sur son identité?

— Justement, Monsieur le commissaire, voilà une mèche de cheveux que je lui ai arrachée dans une discussion de la veille.



TOUT S'ENCHAINE

— Je croyais qu'on devait baptiser ta petite cousine aujourd'hui, et que tu étais parrain?

— Ça dépendra du temps. Si le soleil se montre, mes habits sècheront. Si mes habits sèchent, je les mettrai et si je suis habillé, je pourrai être parrain!

Andantino

M. P. Barrier, dans notre numéro du 27 février, demandait à nos lecteurs de le renseigner sur le sens exact de l'expression *Andantino* si souvent usitée en musique, et quelle sorte de mouvement indiquait ce terme. M. Barrier lui-même citait dans sa lettre les opinions diamétralement opposées sur ce point de plusieurs auteurs faisant autorité en solfège; les réponses qui nous sont parvenues n'éclaircissent guère la question, laquelle est de celles que l'ont peut classer parmi les problèmes insolubles.

En effet, les divers correspondants qui ont eu l'amabilité, soit de nous donner leur propre opinion, soit de nous faire connaître celle d'auteurs spéciaux dans la matière, accentuent davantage encore l'impossibilité de trancher soit dans un sens, soit dans un autre.

MM. Blanchetti, Bravo, Charles et Bulot sont d'avis qu'*andantino*, diminutif de *andante*, signifie encore plus lent qu'*andante*. M. Jonet, du même avis, cite l'autorité de Fétis. D'autre part, MM. Guetteville, Ayard, Guiramand et Pottier sont d'avis contraire. Ce dernier correspondant citant l'opinion de l'auteur italien, Piétro Lichtental.

Nous laissons à nos lecteurs l'embarras de conclure dans une question prêtant à des commentaires aussi contradictoires.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions intepêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

Un des nombreux lecteurs de votre intéressant journal pourrait-il me dire pourquoi, disant: aller *en* Allemagne, *en* Grèce, etc., on dit: aller *au* Brésil, *au* Tyrol, etc. *En* signifie aussi bien *dans le* que *dans la*, pourquoi lui a-t-on substitué *au* lorsque le nom du pays est masculin?

P. UFFOLTZ.

Pourquoi, dans les vues cinématographiques, les roues des voitures en marche semblent-elles tourner dans le sens inverse de la réalité et d'autant plus que ces voitures vont plus vite?

DUBOST.

J'ai eu plusieurs fois l'occasion de payer pour mon chien en voyageant en chemin de fer, jamais je n'ai rien pu comprendre aux prix que l'on me demandait pour cela et qui me semblaient tout à fait en désaccord entre eux. Y a-t-il un tarif uniforme pour les chiens ou change-t-il donc suivant les compagnies?

LUNÉVILLE.



A LA CAMPAGNE

LE PAYSAN. — C'est une lettre pour Paris! Vous n'allez pas faire la sottise de la remettre à not' facteur.

LE PARISIEN. — Mais pourquoi pas?

LE PAYSAN. — Il est si bête. Jamais il ne saura où que ça se trouve, Paris.

LE MERITE

Les hommes s'attribuent généralement le mérite de choses tout à fait indépendantes de leur volonté.



Le monsieur vigoureux et plein de santé s'en montre orgeilleux quoique n'ayant rien fait pour cela.



La dame ultra-élégante se laisse féliciter sur le charme de sa toilette, qui n'est pas son œuvre, mais celle de sa couturière.



Le ténor qui a un million dans le gosier ne s'aviserait pas un seul instant de laisser au hasard de sa conformation physique tout le mérite de ses succès.



Le descendant des croisés s'estime bien au-dessus du vulgaire, parce qu'il a eu des ancêtres qui ont fait quelque chose de pas mal.



L'auréole du travailleur ne semble pas devoir pâlir, même à la pensée que s'il travaille, c'est peut-être parce qu'il ne peut faire autrement.



On félicite couramment le monsieur en proie aux bombes, parce qu'il n'est pas mort. Comme si c'était de sa faute!



Le fait de découvrir, sous son pied, une poupée oubliée là par un monsieur égyptien distrait, est plus que suffisant pour vous métamorphoser en sommité de la science.



Réunir chez soi des chefs-d'œuvre exécutés par d'habiles artistes constitue un titre à la célébrité.



Enfin, quoique n'étant pas plus respectable que ça, je provoquerai à ma mort, le respect ému de mes concitoyens. Pourtant, je vous jure que je ne l'aurai pas fait exprès.





HISTOIRE DE PIECES

— Tenez, dit le chef de bureau à l'employé Durandard, voici une *pièce* que vous *placerez* sous les yeux de votre collègue Belespoir, pour qu'il la copie et la fasse signer.
— Bien. Monsieur.

Mais Belespoir n'est pas là. Durandard ne peut lui placer ladite pièce sous les yeux, car il a à s'occuper de ses petites affaires personnelles. Il sort donc et *place trois pièces* de vin pour une maison de Bordeaux qu'il représente.



Ceci fait, Durandard, qui est poète à ses heures, se rend chez un directeur et *place* une *pièce* en cinq actes et seize tableaux, au théâtre des Folies-Lyriques.



Il profite ensuite d'une circonstance fortuite pour *placer* une *pièce* en plomb, d'un écoulement jusqu'ici difficile.



Avant de retourner à son bureau, il a encore le temps de *placer* quelques *pièces* à ses pantalons qui menacent ruine.



Finalement, il revient à son bureau et songe à la *pièce* qu'il devait *placer* sous les yeux de son collègue. Mais celui-ci est en train de partir et ne veut plus rien savoir pour aujourd'hui.

De sorte que ce bon fonctionnaire de Durandard a, dans sa journée, *placé* toutes sortes de *pièces* sauf une seule... celle qui dépendait de sa fonction.





LE SINGE ET LES GIRAFES
HISTOIRE SANS PAROLES

UN BEAU GESTE

Le célèbre philosophe Royer-Collard, qui professait jadis à la Sorbonne, eut l'honneur d'être, un beau matin, « chahuté » d'importance par les étudiants de l'époque... l'Histoire ne dit pas pour quel motif.

C'est une petite mésaventure dont bien peu de professeurs peuvent se vanter d'être exempts !

Cris, hurlements, huées, coups de sifflets, toute la lyre accoutumée. Le maître, calme, digne et impassible, attendait, pour commencer sa leçon, que l'orage voulût bien s'apaiser... Debout dans sa chaire, il tenait tête à tout l'amphithéâtre déchaîné, se disant qu'après la pluie vient le beau temps, et que cette tempête n'allait pas durer plus de cinq minutes...

Triple leurre !... Vingt minutes s'étaient écoulées, et la susdite tempête ne faisait que croître et embellir ! On se fut cru à la Chambre des députés.

Pas moyen de placer un mot dans ce vacarme... Essayer de faire son cours eut été, pour M. Royer-Collard, un effort inutile et même ridicule, il n'y avait plus qu'à lever la séance.

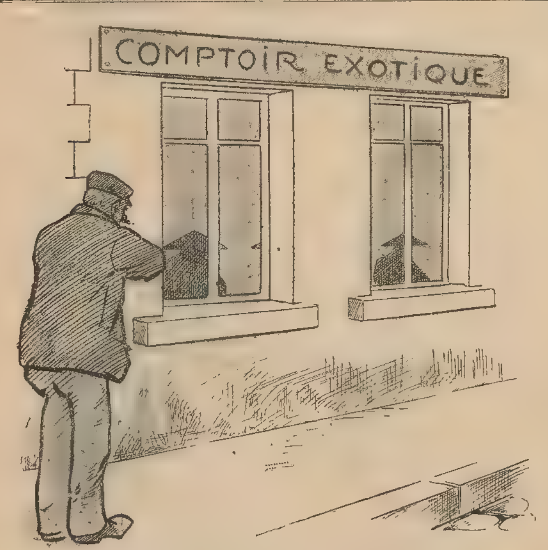
Le philosophe décrocha son chapeau, prit son parapluie et s'en alla.

Mais les forcenés tapageurs ne lâchèrent pas leur proie... Toujours hurlant et vociférant à s'en faire éclater les cordes vocales, ils suivirent M. Royer-Collard dans la rue des Ecoles, puis dans la rue de l'Ancienne Comédie, puis dans la rue Mazarine, et arrivèrent à sa suite jusqu'au pont des Arts, qui était alors à péage.

Le maître habitait sur la rive droite. Il s'arrêta devant le tourniquet du péager, et chercha un sou dans sa poche pour payer son passage.

Tout en fouillant dans sa bourse, il jeta un coup d'œil derrière lui; la petite place de l'Institut était noire de monde...

Il y avait là plusieurs centaines de manifestants, qui affirmaient avec véhémence leur intention d'escorter ainsi M. Royer-Collard jusqu'à son domicile, et de crier haro sous ses



— C'est honteux !... s'écria Jean Populo, en passant devant le Comptoir Exotique, c'est un défi !... il y a, en France, des milliers d'ouvriers sans travail, et ici, en plein Paris, on ose employer des Chinois !... Il en aurait dit davantage si...



...un employé ne s'était levé pour donner, en tournant le bouton électrique, un peu plus de clarté à la situation.



MEPRISE

— Je boirais bien avec un petit tuyau comme les biaux messieurs, mais pourquoi diable ont-ils enfermé le mien dans cette carafe?



...Je t'écris dans le feu de la précipitation. Je viens de terminer mon nouveau chapeau à l'instant, et je l'ai essayé à la bougie. Il produit son petit effet, mais comme à la lumière on n'y voit guère que du feu, je brûle d'être à demain...

fenêtres... De jeunes énergumènes, dont le plus vieux avait vingt ans, gesticulaient autour de lui, en lui déclarant qu'ils ne le lâcheraient pas comme ça et que ce n'était pas fini !...

Alors, froidement, avec un beau geste de grand seigneur, superbe et généreux, M. Royer-Collard laissa tomber un louis sur le guichet du péage... Et d'un pouce dédaigneux, montrant au préposé, ahuri, la horde de ses persécuteurs:

— Ces Messieurs sont avec moi, dit-il...

Et il passa.

Le malveillant chahut se changea aussitôt en ovation, et dès lors, le maître fut sympathique aux étudiants...

Acquérir la popularité pour la somme dérisoire de vingt francs, c'est une véritable occasion. Cela coûte généralement plus cher!

L'Ortie tue les chiens

L'ortie tue les chiens

On a remarqué que l'ortie était meurtrière pour les chiens; et cette cause est si peu connue qu'on l'attribue souvent à l'ingestion de strychnine ou à la malveillance; il n'en est rien.

Le chien, soit à la chasse, soit simplement à la campagne, se jette au beau milieu des orties, flaire à droite, flaire à gauche, se jette tête baissée dans les orties et se pique. Il continue à courir au milieu des plantes, quand la première irritation, venant par le fait de ce contact, vient à se manifester, ce sont, en effet, des poils de la plante qui causent l'inflammation, sa douleur augmentant, l'animal se met à se lécher. Il avale les poils qui causent la démangeaison; ces poils pénètrent partout, dans les voies respiratoires, dans le nez, dans le tube digestif.

De là des congestions des muqueuses dans l'appareil respiratoire comme dans l'appareil digestif; l'organisme attaqué des deux côtés ne peut plus résister, et c'est la mort.

Les chiens qui se lancent ainsi au milieu des orties, sont plus exposés au printemps qu'à l'automne; l'ortie présente un poison plus actif quand la pousse est jeune que lorsqu'elle est à la fin de sa floraison; il n'y a, en automne, que l'extrémité de la tige qui soit toxique.

Evitons, le plus possible, que nos chiens s'attaquent à des buissons d'orties.

DE NOS LECTEURS

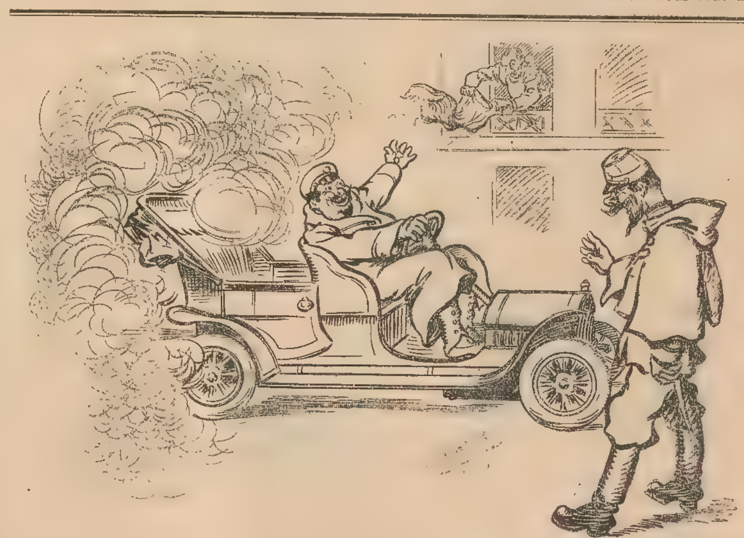
Ce que boivent nos députés

Il y a environ un quart de siècle, on installa, au Palais-Bourbon, une buvette aux étagères garnies de toutes les liqueurs connues. Cette buvette est gérée par un employé, qui n'est pas le premier venu. C'est, en effet, un fonctionnaire plein de tact, et qui possède une mémoire à l'abri des trahisons.

Car on ne l'ignore pas, nos députés ne boivent pas seulement à la buvette, dans le fumoir et dans les salles de commissions, ils boivent aussi à la tribune; et, comme chaque orateur a une préférence pour un breuvage différent, il s'agit, pour le gérant, de ne pas faire de gaffe en servant à l'un ce qui convient à un autre.

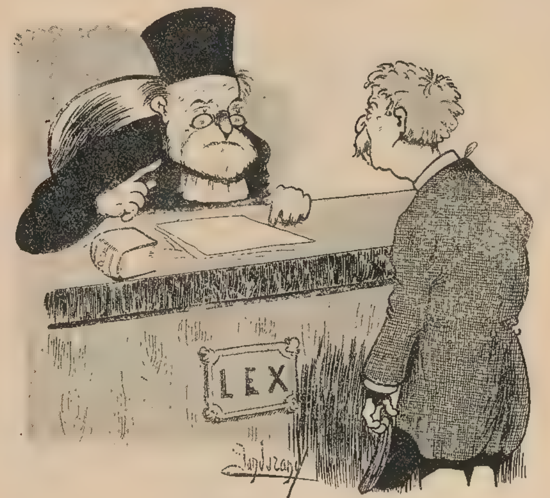
Voyons à présent quels étaient les « goûts liquides » des honorables d'autrefois et quels sont les goûts actuels de nos sympathiques « quinze mille ».

Gambetta ne prenait que du café noir; Jules Ferry prenait de l'eau pure; Pouyer-Quertier et Allain-Targé vidaient une bouteille de bordeaux; Paul de Cassagnac avait un faible pour la citronade; Thiers était amateur de café noir sans sucre. Un seul orateur



LA PAILLE ET LA POUTRE

Le Chauffeur. — Qu'est-ce que vous attendez pour dresser procès-verbal à c't'animal-là qui bat un tapis et fait de la poussière après dix heures du matin !

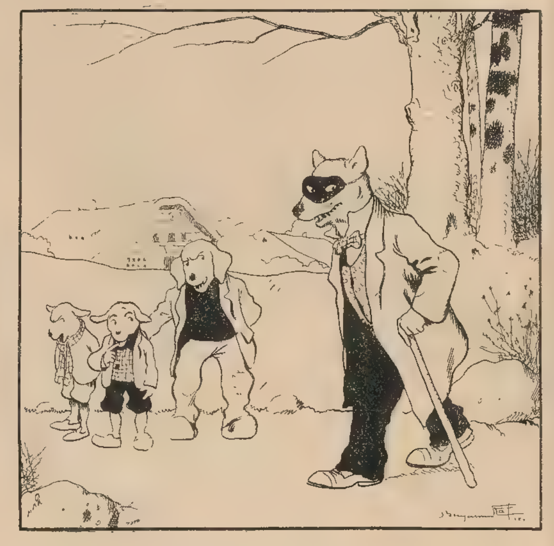


LE BON JUGE

— Il paraît que vous avez frappé un de vos employés avec cruauté?...

— Que voulez-vous! On n'en vient à bout qu'avec les coups... il est idiot!

— Mais, mon ami, les idiots sont des hommes comme vous et moi...



UTILE PRECAUTION

Le Loup. — Pour qu'on ne me reconnaisse pas..., j'ai mis un loup!...

buvait de la bière, c'était Mgr Freppel, enfant de l'Alsace. M. Yves Guyot, ancien ministre des Travaux Publics, vidait un verre de Marsala, ce vin que Louis XVIII appréciait tant.

D'aucuns, comme MM. de Freycinet, Constans et Waldeck-Rousseau, se faisaient servir de l'eau sucrée, mais simplement pour la forme, car aucun d'eux, même après un long discours, n'y humecta jamais ses lèvres.

Aujourd'hui, les buveurs d'eau pure sont nombreux. Citons MM. Clémenceau, Doumer, comte de Mun. Les partisans de l'eau sucrée, MM. Viviani, Baudin, Barthou, Leygues, Delcassé, Pichon, Lockroy, Reinach.

Les œnophiles sont l'abbé Gayraud et M. du Périer de Larsan.

MM. Pelletan et Millerand boivent de l'eau froide additionnée de cognac; M. Jaurès absorbe du café très fort et sans sucre.

Deux anciens ministres, MM. Méline et Trouillot se délectaient de grogs chauds; M. Rouanet est le seul député qui boive du lait, et M. Paul Deschanel le seul qui boive de l'eau d'Evian. Personne n'a jamais demandé de café chaud, sans doute, par crainte de laisser refroidir ses périodes.

Il y a une quinzaine d'années, un orateur, qui débutait à la tribune, se fit servir une menthe verte. De là, grand scandale dans les tribunes et sur les bancs de la Chambre. Tout le monde s'était imaginé que *c'était de l'absinthe!*

Les touristes en Suisse

Tout sert de prétexte à la statistique. L'industrie hôtelière elle-même, en Suisse, y est sujette, car on peut dire que c'est une des branches du commerce national de ce pays.

Voici, par exemple, les résultats que la statistique a obtenus pour l'année 1907.

Il a été occupé en 1907, trente-deux pour cent des lits existant dans les hôtels, alors qu'en 1906, cette moyenne n'était que de vingt-huit pour cent. C'est évidemment dans le mois de décembre que la moyenne descend le plus bas (14,6), c'est au mois d'août qu'elle est le plus élevée.

Veut-on savoir dans quelles proportions les différents pays ont fourni des voyageurs? Les chiffres sont assez curieux à connaître. Voici la répartition par nationalité:

Allemagne: 31 0/0; Suisse: 22,2 0/0; Angleterre: 13,5 0/0; France: 12,1 0/0; Amérique: 5,8 0/0; Russie: 4,6 0/0; Belgique et Hollande: 2,5 0/0; Italie: 2,4 0/0; Autriche-Hongrie: 1,8 0/0; autres pays: 4 0/0.

Ce sont les Allemands qui détiennent, en Suisse, le record du tourisme; le fait n'a rien qui puisse étonner, puisque la Suisse, voisine de l'Allemagne, est pays de langue allemande, en grande partie.

Pêle-Mêle Connaissances

— Après la catastrophe de San Francisco, la valeur des matériaux de démolition à acquérir dans la ville en ruines ne fut pas éva-







UN FRERE COMPLAISANT

Léonidas et Chrysostôme, les deux frères, sont partis excursionner dans la neige. L'un a chaussé des raquettes canadiennes, l'autre des skis. Une crevasse se présente:

— Dis donc, Chrysostôme, tu vas m'aider à passer de l'autre côté?

— Penses-tu, mon vieux! Débrouille-toi. Quant à moi, grâce à mes skis et à la vitesse acquise, je vais sauter facilement le trou.

Patatras! en se retournant pour narguer son frère, cet animal de Chrysostôme bute sur un bloc de neige gelée et fait panache. Heureusement ses skis...

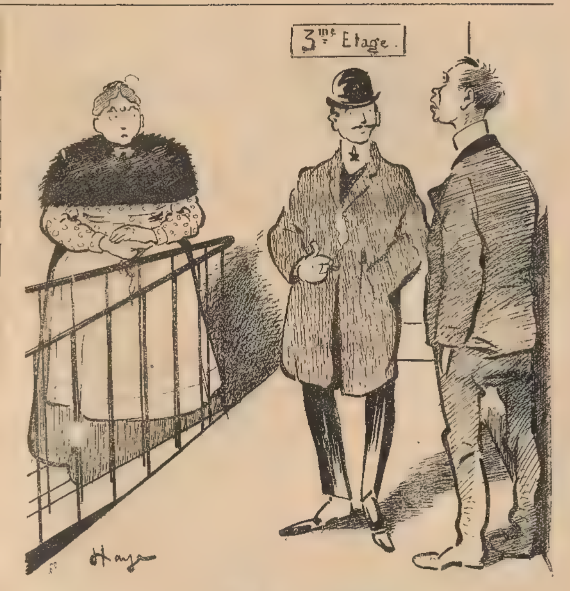
...se mettent en travers de la crevasse et le retiennent dans le vide, la tête en bas.

— A mon tour de rigoler, s'écrie Léonidas, qui profite de ce pont improvisé pour franchir le précipice.



ENDROIT MAL CHOISI POUR REVER

Le Poète (*chantant*). — Quelquefois, en levant les yeux,
J'aperçois au ciel une étoile,
. . . .
J'éprouve pour elle un tel charme,
Devant sa pudique clarté,
Qu'il m'en vient à l'œil une larme!...



TOUTE LA LYRE

— Cette femme n'a pas l'air d'être très aimable avec vous?

— Non... c'est ma concierge...

— Pourquoi ne vous plaignez-vous pas à la propriétaire?

— C'est que justement, elle est en même temps la propriétaire...

— Alors, déménagez.

— Cela ne m'en débarrasserait pas, elle est aussi ma belle-mère!

...e à moins de *cent millions* par les mar... ands spéciaux. Il en vint de tous les coins ... monde pour se disputer plus de 400.000 ...nes de fonte ou d'acier; le cuivre, le ...nze et le plomb dépassèrent à eux seuls, ... millions de francs.

— C'est un peintre britannique nommé *Kent* ...i mit à la mode, au dix-huitième siècle, le ...din anglais ou *jardin de paysage*. Sa ré...me charma nos compatriotes, lassés de ...ir torturer la nature dans les *jardins fran...is*; et, au culte aboli des jardins de Versailles, de Saint-Cloud et de Chantilly, succéda l'engouement pour les parcs de Trianon, d'Ermenonville, de Monceaux et de Compiègne.

— Le Portugal est un pays heureux et... sage. En dehors des villes, où la police est faite par des agents et les gardes civiques, il n'y a point de gendarmes dans le royaume.

— Le développement des innombrables voies ferrées qui sillonnent le globe atteint presque 900.000 kilomètres.

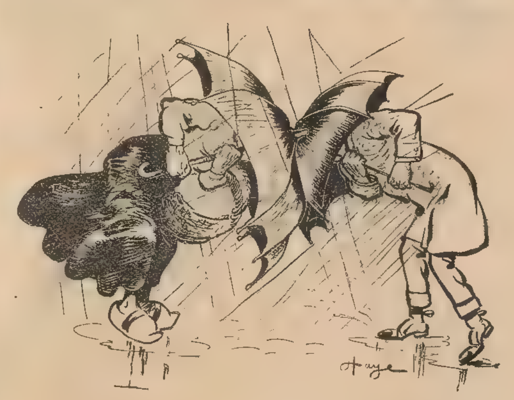
— Dans le Sud de l'Empire chinois, les morts ne sont presque jamais enterrés. Aux alentours d'un grand nombre de villes, comme Hankeou, les cadavres demeurent, dans leurs cercueils, exposés aux ardeurs du soleil, pêle-mêle, à la surface du sol, en dépit de la plus élémentaire hygiène.

— Au cours de l'année 1906, les billets de banque français en circulation représentaient une somme de 4.721.289.690 francs, ce qui est très proche, on le voit, de la limite légale fixée à *cinq milliards*, par la loi de 1897.



— N'as-tu pas honte de flâner ainsi, malheureux enfant? Regarde ce cadre, jusqu'au bois qui travaille!

— Mais non, y travaille pas! Puisque papa dit que c'était **le bois qui avait joué!**

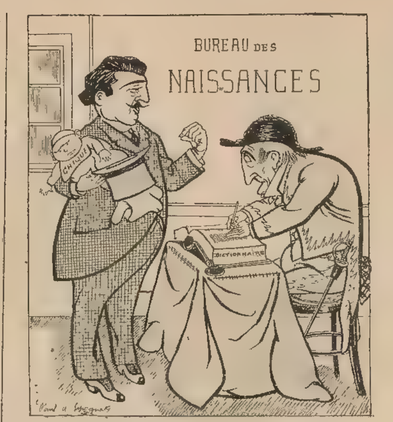


— Quel vent! y a pas moyen d'avancer!...

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Vitaïs. — Il n'y a aucune erreur.
M. Bretout. — Avant toute autre chose.
M. Pasquier. — Non.
X. (Cambrai). — Il en est de cela comme d'un tableau, il est indispensable de le voir pour en juger. La signature ne prouve pas toujours l'authenticité.
M. M. Colin. — Nous l'avons tenté un moment, mais nous avons remarqué que la plupart du temps on n'y attachait aucune importance.
M. Fourcade. — C'est généralement sa qualité d'être blanc; il nous semble donc que vous n'en trouverez pas de meilleur que celui que vous employez.
M. L. Latour. — Cristaux de soude, huile d'olive et autres corps variant suivant les diverses fabrications.
Pécuchet. — Cela nous paraît bien compliqué, nous ne tenons pas à ce qu'il y ait tant de relations entre ces différents problèmes.



DEFINITION

L'Académicien n'est pas le père des nouveaux mots de la langue française. C'est l'employé de l'état civil chargé d'enregistrer les naissances.

M. Tynam. — Nous avons parlé de maisons élevées quant à leur hauteur propre, et non quant à leur altitude. Il y en a sûrement dans les Alpes et sur d[...]tres montagnes bien plus élevées que celle que vo[...] citez.
M. Rollet. — Cette maison sera enchantée de vo[...] adresser son catalogue si vous le lui demandez [...]rectement.
Une lectrice. — Voyez les spécialistes en cette part[...] nous ne pouvons nous les procurer.
C. K., Reims. — Nous pensons qu'ils sont soum[...] aux mêmes règles que les restaurateurs.
Un incrédule. — L'histoire est jolie, en effet.
M. Chambre. — Non, ou du moins il y a neuf cha[...]ces contre une pour qu'il en soit autrement.
M. Vallé. — La seconde nous paraît plus sûre.
M. Tréorne. — Oui, vous étiez dans votre droit.
M. Imbert. — Ce sont là des questions tellem[...] techniques qu'il nous est impossible de les insér[...] Regrets.
M. Lefebvre Huart. — Non, il faut adresser réun[...] les solutions des 81 problèmes. Nous en aviso[...] d'ailleurs, les concurrents au moment venu.
A. L. — Nous pensons oui, pour les deux qu[...]tions.
M. J. Vincentz. — L'expression : faire Ripaille vi[...] du château de Ripaille, où se retira un duc de Savo[...] pour y faire bonne chère.

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, *Éditeur, 7, rue Cadet.*



ECONOMIE

Mme DURAPIAT. — Comment! tu as acheté des gants. Tu veux donc nous ruiner?

DURAPIAT. — Du tout... Un savon à douze sous dure quinze jours, ça fait vingt-quatre sous pour un mois et 14 francs pour un an..., tandis que cette paire de gants durera un an et coûte deux francs cinquante. J'ai l'air élégant et j'économise 11 fr. 90.

14e ANNÉE — N° 16. 10 Centimes 19 AVRIL 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

OH! LES AMOUREUX, par Th. BARN.



— Quand je pense, monsieur Pitou, que dans cinq mois on se mariera !
— Oui, m'amzelle Victoire, et au moins, au lieu de donner vos bons soins aux mioches des autres, vous les donnerez aux nôtres.

La Science de l'au-delà

Il y avait je ne sais combien de siècles que j'étais mort, lorsque mon Esprit, évoqué par un médium, non moins puissant que la célèbre Eusapie Paladino, fit une courte, mais instructive apparition sur la terre.

Notons, en passant, qu'il était heureux pour ma réputation que je fusse décédé en pleine possession de tous mes moyens. Je pus ainsi répondre convenablement aux questions qui me furent posées, tandis que Victor Hugo, évoqué avant moi, n'avait pu, comme toute poésie, que bégayer péniblement des mots sans suite. Et cela se comprend, puisqu'au moment où il est mort, il était déjà dans une décrépitude avancée.

Or, il faut bien établir un fait. C'est que l'Esprit d'un être, son âme si vous voulez est une chose essentiellement changeante. Cet Esprit fait de ses aspirations, de ses joies, de ses douleurs, de ses souvenirs, de ses affections de tout enfin ce qui fait sa personnalité morale et spirituelle n'est plus la même à dix ans qu'à trente ou à quatre-vingts. Et lorsque la mort vient le délivrer de son enveloppe matérielle, c'est, évidemment, l'Esprit du moment qui s'échappe dans les régions éthérées.

D'ailleurs, inutile de discuter. Je le sais, j'en viens. On en voit de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Des Esprits de petites filles, de petits garçons, de savants, d'hommes de génie, d'imbéciles (beaucoup), d'artistes, etc... Ils sont là..., rôdant dans l'espace, attendant impatiemment d'être évoqués par un bon médium. Ça leur fait toujours une distraction que de faire un petit tour dans le bois des tables tournantes.

Mais venons-en à ce que je vis sur la terre à cette époque. Ce devait être dans les environs de l'an 3 ou 4000.

A vrai dire, j'étais envieux de savoir ce que l'homme était devenu.

Or, sachez-le, toutes les hypothèses émises jusqu'ici, même par les plus perspicaces dessinateurs du *Pêle-Mêle*, sont fausses.

Plus de chemins de fer, plus d'automobiles, plus de ballons, plus de littérature, de sculpture ou d'art d'aucune sorte. Aucune invention nouvelle. Rien, rien de ce qui existe aujourd'hui n'existait plus.

Pour comprendre ce qui va suivre, une explication est nécessaire.

Qu'est-ce que la vue?

C'est une sensation transmise au cerveau par le nerf optique, lequel a reçu lui-même, par l'œil, l'excitation nécessaire, le courant qu'il a transmis au cerveau.

Il en est de même de l'ouïe, du goût, du toucher.

Nos organes ne sont que des récepteurs et le cerveau seul perçoit par les nerfs.

Ces organes sont-ils indispensables?

Non, mille fois non.

La preuve?

Fermez les yeux; Vous pouvez vous représenter un paysage, un visage connu, un plan de ville, un animal... Votre imagination seule fait vibrer votre cerveau, de façon à ce que vous ayez la sensation de la vue. L'œil n'a pas été nécessaire.

Bouchez-vous les oreilles. N'entendez-vous pas, si vous l'évoquez, un air connu? Ne vous est-il jamais arrivé de vous chanter à vous-même, *en dedans*, un morceau de musique?

Est-ce qu'en rêve vous n'éprouvez pas toutes sortes de sensations qui se créent, d'elles-mêmes, sans intermédiaire dans votre cerveau?

Vous avez mal à la jambe. Ce n'est pas votre jambe qui souffre. C'est votre cerveau. Supprimez le lien qui la relie à lui, coupez-là, elle ne vous fera plus mal. Mieux même..., un individu ayant une jambe de bois, éprouve fréquemment, par suggestion, sans doute, des douleurs dans ce morceau de bois.

De ceci il résulte que si l'on pouvait à volonté faire vibrer telle ou telle partie du cerveau qu'il faudrait, et avec l'intensité nécessaire, on éprouverait telle ou telle sensation correspondante de plaisir, de douleur, de goût, de vue, de toucher, etc..., etc...

Aujourd'hui déjà, on est arrivé à diviser le cerveau en cases, dont chacune est considérée comme étant le siège d'une faculté spéciale: courage, ambition, magnanimité, tendresse, etc..., etc...

Eh bien! vers l'an 3 ou 4000, les hommes avaient découvert le moyen d'influencer chacune de ces cases, de façon à faire vibrer le cerveau et savaient à volonté lui procurer toutes les sensations possibles.

J'en fis l'expérience, le médium ayant bien voulu, pour quelques instants, matérialiser mon Esprit.

Je fus alors transporté dans une salle assez semblable à certaines de celles qu'on voit sur les Boulevards, et où l'on va entendre des auditions de phonographe.

Une suite de fauteuils. Devant chacun d'eux, une combinaison permettant de former des numéros. Un catalogue donnant, non pas la liste des airs à choisir, mais celle des sensations à éprouver. Enfin, au lieu des deux récepteurs qu'on s'aplique aux oreilles, une sorte de casque que l'on plaçait sur la tête.

Je choisis tout d'abord, au hasard, sur le catalogue: *Peur intense, nº 2672.*

Ayant formé sur la combinaison le nombre correspondant, je fis déclancher l'appareil.

Aussitôt, une sueur froide mouilla son front, un tremblement convulsif agita mes membres. Je me sentis devenir livide, pendant que mes cheveux, en se hérissant, soulevaient le casque de métal. Je ne pus résister plus longtemps, et tournai un commutateur qui coupa le courant.

Je fis ensuite d'autres expériences, mais je ne vous les décrirai pas, je n'ai pas le temps.

Je citerai seulement, au hasard, quelques-unes des sensations cataloguées:

Humiliation — Colère — Musique religieuse — Paysage macabre — Voyage en bateau — Chûte dans les airs — Joie délirante — Froid — Tristesse noire — Parents perdus — Ambition satisfaite — Champagne extra-dry — Amour paternel — Lecture captivante — Conversation agréable — Mal de dents — Epaule de mouton aux haricots — Odeur de violette — Rire inextinguible — Regrets éternels — Cor aux pieds — Folie — Gâtisme — Soif ardente — Béatitude — Vitesse immodérée — Orgueil légitime — Sommeil réparateur — Vêtement bien chaud — Grand air, etc., etc...

Je m'expliquai alors pourquoi, en dehors de ces salles, la vie n'existait pas.

En effet, à quoi bon les théâtres, les livres, les voyages, la lutte pour la gloire, pour la haine, pour la fortune. *Tout... tout* ce qu'on peut éprouver moralement et physiquement était catalogué. Il n'y avait qu'à s'asseoir dans un fauteuil et à tourner un bouton.

Quelques milliers d'années plus tard, j'eus l'occasion de revenir sur la terre.

Ce que j'avais prévu était arrivé.

N'utilisant plus aucun de leurs organes, les hommes en étaient réduits à une sorte de nains hydrocéphales, n'ayant conservé que tout juste la faculté d'agir afin de produire, dans les usines, le courant électrique nécessaire à la marche de leurs appareils. Beaucoup d'entre eux même en étaient réduits au crâne exclusivement. La force intellectuelle émanant de leurs cerveaux était suffisante pour faire marcher ou arrêter à leur gré les nouveaux appareils d'une sensibilité bien supérieure aux premiers.

D'ailleurs, il était question d'un nouveau courant — sans fil — obtenu par radiation de l'air dans l'eau salée.

. . . .

Des milliers d'années plus tard.

L'homme n'est plus représenté que par son cerveau, une masse gélatineuse flottant entre deux eaux dans les mers. C'est l'apogée de sa perfection. Il se reproduit par la divisibilité; chaque cerveau se séparant en plusieurs autres vivants, absolument comme cela se passait aux premiers âges du monde, et comme cela se passe aujourd'hui chez les méduses, nos ancêtres et nos descendants probables.

Etienne JOLICLER.

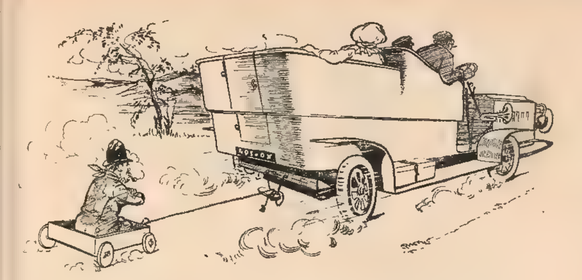


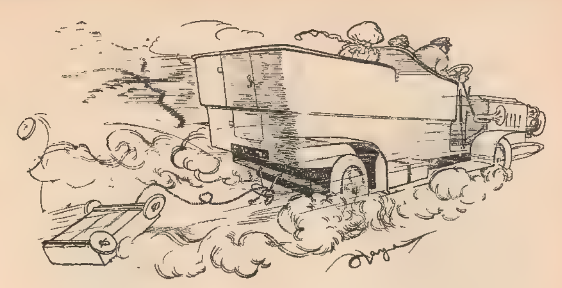
LES POTACHES ET LE COUP DE PIED DU CHEVAL

— Je ne me souviens plus comment on fait un oméga!

!!!

— Tiens, je m'en souviens, maintenant... c'est bien comme cela... je te remercie.





LE CHAUFFEUR. — Moi, j'aime à obliger les gens, mais je m'empresse de reconnaître que je n'ai aucun mérite à remorquer ce brave cul-de-jatte... car, après tout, qu'est-ce que c'est pour une soixante chevaux qu'un homme de plus... ou de moins!!!

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur nous écrit :

Comment se fait-il que le Pêle-Mêle, *qui a toujours préconisé des réformes utiles, ne fasse pas, dans son en-tête, suivre son adresse, 7, rue Cadet, de la mention : Paris, 9e arrondissement. La Poste a déjà fait connaître qu'à peine le quart des correspondances comprenait la désignation de l'arrondissement et que si cette indication était généralisée, le classement des correspondances, et par suite leur distribution, en seraient accelérés.*

Cette mention portée par le Pêle-Mêle *inciterait peut-être quelques-uns de vos correspondants à l'indiquer sur leurs enveloppes.*

La raison pour laquelle nous n'attachons aucune importance à la réforme en question, c'est qu'elle pêche par la base.

J'en ai parlé, du reste, au moment où fut opérée la première tentative.

Je prévoyais, à cette époque, que cette innovation ne donnerait aucun résultat appréciable. Les événements ont corroboré ma prédiction.

Pour organiser utilement une collaboration du public, dans le routage de la correspondance, il ne suffit pas d'en exprimer le désir. Il faut aussi lui faciliter la coopération qu'on lui demande.

Or, à cela le sectionnement de Paris, tel qu'il existe, met un obstacle difficile à franchir.

C'est, à mon avis, atteler la charrue devant les bœufs que de faire appel à la bonne volonté du public avant d'avoir réformé la division administrative de la capitale.

Les arrondissements sont séparés entre eux par des lignes fictives qui passent au milieu des rues.

Il en résulte que le côté pair d'une voie peut appartenir à un arrondissement, et le côté impair à un autre.

A moins donc d'avoir, dans le cerveau, un plan de Paris et de ses divisions, il est tout à fait impossible de savoir à quel arrondissement appartient un immeuble déterminé.

Le numéro 1 du faubourg Poissonnière fait partie du 9e arrondissement. Le numéro 2 appartient au 10e.

L'avenue Marceau est, d'un côté, dans le 8e, et de l'autre côté dans le 16e. Et si vous déambulez sur le terre-plein qui longe l'axe du boulevard des Batignolles, il vous est impossible de dire si vous circulez dans le 17e ou dans le 8e arrondissement

Première difficulté, à laquelle il serait si simple de remédier en faisant passer la ligne de démarcation, non par le milieu des rues, mais entre les immeubles adossés.

De cette façon, les maisons d'un même tronçon de rue feraient partie d'un seul arrondissement.

Autre difficulté :

Certaines rues traversent plusieurs arrondissements. Ainsi, la rue de Vaugirard se trouve dans le 6e et dans le 15e. Le boulevard Beaumarchais est dans le 3e comme aussi dans le 4e et dans le 11e arrondissement.

Il y a même des rues qui dépendent de quatre arrondissements. Le boulevard Sébastopold entre autres, qui se trouve dans le 1er, le 2e, le 3e, et le 4e.

Il n'est pas aisé, dans ces conditions, de s'y reconnaître.

Aussi la seconde réforme devrait-elle consister à changer le nom d'une rue quand elle dépasse la limite d'un arrondissement.

Ceci fait, la tâche du public serait grandement facilitée déjà.

Pour la rendre encore plus simple, il conviendrait de désigner les divers arrondissements, non par des numéros, mais par des nom. Les termes : Batignolles les Ternes, Ménilmontant, s'appliqueraient chacun à un arrondissement, et non à un quartier.

Et les plaques indicatrices des rues mentionneraient le nom de l'arrondissement.

Ce nom deviendrait bientôt inséparable de celui de la rue, de sorte que l'énoncé même d'une rue suggérerait aussitôt le nom de l'arrondissement dont elle fait partie.

Ajoutez à cela l'avantage pour le public lui-même de connaître toujours, par la désignation de l'arrondissement, l'endroit approximatif où est située une rue.

Soyez persuadés que le public ne demande qu'à faciliter le tri de la poste. Encore faut-il que ce soit en son pouvoir.

Et, pour y arriver, les trois réformes préalables que je viens d'indiquer sont indispensables.

Commencez donc par le commencement, et vous verrez que tout le monde s'empressera de vous apporter son aide.

Mais n'exigez pas de nous des choses trop difficiles, Ce qu'il faut aux foules, c'est du simplisme.



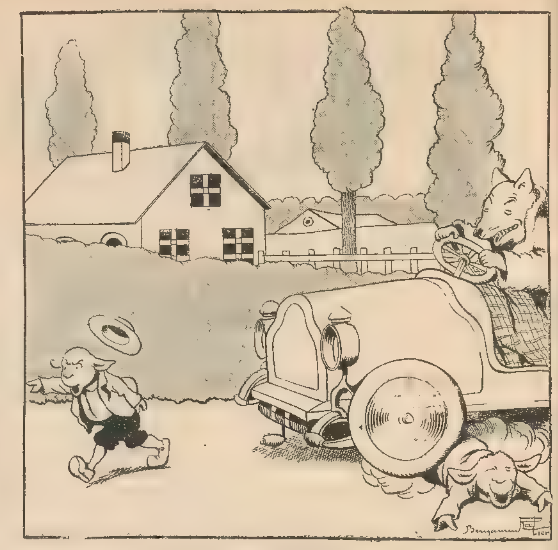
— Au secours ! M'sieu l'agent ! On assassine mon mari ! ! !

— Laissez-moi donc tranquille, vous allez me faire rater cette femme qui a volé un camembert !



SUPREME ECONOMIE

DURAPIAT *(officier d'Académie vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur).* — Combien me prendrez-vous pour me teindre cela en rouge?



LE NOUVEAU MASTICATEUR

LE LOUP. — Pour avoir un bon estomac, il faut bien écraser les aliments avant de les manger!...

Que l'Administration veuille bien s'inspirer de cette vérité. Elle ne pourra qu'y gagner.

Nous aussi, du reste!

Fred ISLY.

****

Erreur Judiciaire

Voici une histoire que Jules Moineau eût pu mettre en bonne place dans ses « Tribunaux Comiques »... Si burlesque, si étrange et si invraisemblable qu'elle paraisse, elle est rigoureusement authentique.

Elle se passa à Blois en 1879, et la presse de l'époque en fit pas mal de gorges chaudes, au grand dam de la magistrature.

Donc, en septembre 1879, la gendarmerie du département de Loir-et-Cher arrêtait, aux environs de Blois, un individu qui avait volé un dindon.

Le modeste héros de cette cause célèbre s'appelait Normand. On instruisit rapidement son affaire; et comme le cas n'était pas pendable, son juge d'instruction signa, le 24 septembre, sa mise en liberté provisoire.

Le procès vint trois mois après; l'huissier du Parquet se présenta, selon l'usage, au domicile du prévenu Normand, pour lui remettre sa citation à comparoir en police correctionnelle dans les derniers jours de décembre.

Mais Normand n'était pas là. Il n'y avait que Mme Normand, que tout le voisinage appelait déjà la *veuve* Normand, attendu que son mari avait disparu depuis trois mois et qu'on ne savait pas ce qu'il était devenu!

— Hélas! Monsieur, dit la bonne femme à l'huissier, je n'ai pas vu mon pauvre Normand depuis le mois de septembre... Il a dû lui arriver un accident ou bien il s'est jeté à la rivière!... Mais, pour sûr, il n'est plus de ce bas monde!...

Normand fut condamné par défaut à quinze jours de prison.

Quelques jours plus tard, un détenu de la prison de Blois, saisi d'un accès de fureur, se mit à tout casser dans sa cellule, criant qu'il en avait plein le dos, à la fin, de moisir sans jugement sur la paille humide, qu'il voulait être jugé tout de suite, et qu'il en appelait à la postérité, vu que ce n'était pas permis d'enterrer à perpétuité un pauvre bougre, dont le seul crime était d'avoir chapardé un malheureux dindon de quarante sous... etc., etc.

Ce prisonnier récalcitrant n'était autre que Normand.

Malgré l'ordonnance du juge d'instruction, on avait complètement oublié de le remettre en liberté!... S'il n'avait pas osé réclamer, il fut peut-être resté sous les verrous aussi longtemps que feu Latude!... R. F.

LES DEUX EMPLOYES



Timothée et Philéas étaient expéditionnaires tous deux au ministère des Evolutions. Timothée était ponctuel, exact et assidu. Il était très bien noté. Il faisait d'ailleurs le travail pour deux.



Car Philéas était irrégulier et inexact. Au bureau, quand il s'y rendait, il passait son temps à faire des vers.



Mais comme il en avait rédigé à l'intention de son chef de bureau, pour son anniversaire, celui-ci le fit nommer rédacteur.



La réputation des vers de Philéas étant parvenue aux oreilles du chef du personnel, celui-ci l'invita à venir les réciter dans une de ses soirées.



Ils eurent tant de succès que Philéas fut nommé d'emblée chef de bureau, bureau où il n'eut, d'ailleurs, jamais le temps de mettre les pieds, sa réputation le retenant au dehors.



Mais Timothée n'était-il pas là pour tout faire marcher, car Timothée était toujours très bien noté.



Le ministre ayant donné un bal masqué, Philéas fut invité à venir y réciter ses vers, qu'un grand éditeur répandit bientôt dans le public.



Aussi, fut-il nommé directeur du personnel.



Grâce à ses bonnes notes, Timothée vient de passer rédacteur.

EXPRESS-POCHADE

La Mnémotechnie d'un garçon de café

Charles, le plus ancien garçon du café des Thermopyles, allait, venait, l'œil aux aguets, et l'oreille attentive. Il servait l'un, prenait la commande d'un autre, époussetait, d'un claquement de torchon, la banquette, qui allait s'affaisser sous le poids d'un habitué.



— Comme d'habitude, disait le client en se laissant aller sur la verte moleskine.

Et Charles ayant hoché la tête d'un petit air entendu, s'éloignait en clamant très fort:

— Chambéry-fraisette, un!

Entra M. Durand. Charles aussitôt de courir vers la table où tous les jours M. Durand sirotait son bitter-curaço, et d'écarter vivement une chaise qui eût retardé le passage du fidèle habitué.

Mais M. Durand s'était arrêté. D'un geste, il rappela l'empressé garçon, qui s'approcha, tout étonné d'une attitude aussi peu usuelle.

— Monsieur ne veut pas s'asseoir?

— Non, Charles, j'ai une course pressée à faire. Je ne suis venu que pour prier M. Latouche de ne pas compter sur moi aujourd'hui. Il n'est pas arrivé encore, je suppose.



— M. Latouche, répéta Charles lentement, cherchant à incarner ce nom; car s'il connaissait tous ses clients par leur apparence physique, leurs noms lui étaient moins familiers.

— Mais oui, vous savez bien, le grand blond, avec un pince-nez...

— Et des favoris, ajouta Charles aussitôt, le personnage s'étant dessiné devant ses yeux.

— C'est bien cela, confirma Durand. Il s'asseoit toujours là, près de moi, et prend invariablement la même consommation.

— Je vois, fit Charles. Non, il n'est pas encore arrivé.

— Eh bien! vous lui ferez ma commission.

— Monsieur peut compter sur moi.

Et M. Durand s'éloigna.

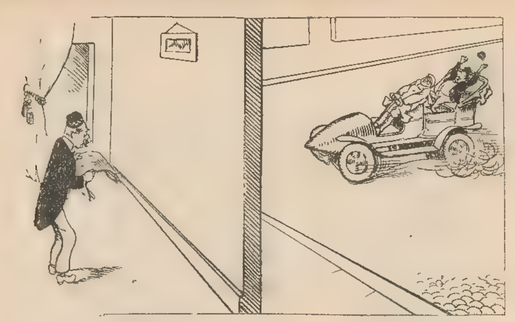
Charles était un homme d'ordre et de précaution.



Il tira son carnet et y nota la mission dont il venait de se charger.

Et voici ce qu'inscrivit Charles:

« Prévenir le madère-citron que le bitter-curaçao ne pourra pas venir ce soir. »




LES VRAIS PERCEURS DE MURAILLES

Le Lecteur. — Qu'est-ce qu'ils nous racontent, ces farceurs-là, avec leurs perceurs de murailles?... Encore des inventions des journaux...

!!!!!

ASSAUT DE COURTOISIE

Pasteur et Victor Duruy demeuraient dans le même quartier, celui-là rue d'Ulm, celui-ci rue de Médicis.

Académiciens tous deux, ils se rencontrèrent un jeudi, jour de séance, à la même station de voitures.

Comme il n'y avait qu'un fiacre en stationnement, ils y montèrent ensemble. Arrivés à la porte de l'Institut, Duruy tendit une pièce de cinq francs au cocher:

— Pas de monnaie, dit ce dernier.

— Alors, gardez ma pièce entière, car vous avez conduit le premier savant du siècle.

Aussitôt, Pasteur prend à son tour une pièce de cent sous et, la tendant à l'automédon:

— Gardez aussi celle-là, car vous avez conduit le plus grand ministre du second Empire.

Le plus heureux des trois fut celui qu'on pense: le cocher.

* * *

L'avantage de la surdité

Le Sage, le fameux auteur de *Gil Blas*, était sourd au point de ne pouvoir entendre qu'à l'aide d'un cornet acoustique.

Malgré cette infirmité, il était doué d'une grande gaîté, jointe à beaucoup de malice.

— Savez-vous quel est mon bienfaiteur? demanda-t-il un jour à un de ses amis.

Comme ce dernier le regardait, interloqué:

— Le voilà, ajouta-t-il en tirant son cornet de sa poche. Je vais dans une maison; j'y trouve des visages nouveaux; j'espère qu'il s'y rencontrera des gens d'esprit, je fais usage de mon cher cornet. Mais si je m'aperçois que ce ne sont que des sots, aussitôt, je le resserre en me disant: « Je vous défie de m'ennuyer! »

Ce qui prouve, une fois de plus, qu'à quelque chose malheur est bon.

* * *

Comment ils prennent la mouche

Un vieux diplomate, retiré des « affaires », va publier incessamment le résultat de ses observations dans les cours et les palais, visités pendant sa longue carrière. Nous avons pu nous en procurer une bonne feuille. La voici: *Quelle est l'attitude des chefs d'Etats découvrant une mouche dans leur verre?*

Le Président Fallières prend d'abord la mouche avec un cure-dent, l'écrase, sonne le domestique et lui fait une sortie.

Edward VII verse le contenu de son verre sur le tapis et commande flegmatiquement: « John, appôtez à moâ autre verre... sans mouche! »

Guillaume II retire la mouche de son bock et boit.

Nicolas II, empereur de toutes les Russies, ne s'inquiète pas pour si peu, il avale la mouche et la bière.

Alphonse XIII, toujours jeune de caractère, prend la mouche et, d'une adroite chiquenaude, l'envoie dans l'œil d'un grand d'Espagne. Après quoi, il rit d'une oreille à l'autre.

Le roi Pierre Ier de Serbie, s'empare de la mouche, lui écrase lentement la tête entre les deux pouces et regarde longuement la tache rouge avec un sourire...

L'empereur de Chine — qui est un fin gourmet — savoure d'abord la mouche, puis vide lentement sa tasse de thé, ce qui est une façon de se régaler tout en ne laissant rien perdre!

Courrier Pêle-Mêle

Brûlures, Coupures, etc.

Voici un abrégé des réponses que MM. Pied, Johm, Chevy, Galland et F. B. nous adressent relativement aux soins élémentaires à prendre à la suite de brûlures, coupures, etc.

Brûlures. — Premier degré, simple rougeur de la peau, pomme de terre, eau fraîche, huile;

Deuxième degré, la peau est enlevée; ne pas crever les ampoules les premiers jours, car le contact du derme avec l'air, provoque de grandes douleurs.

Voici la formule d'une pommade:

Iodoforme, 5 grammes; antipyrine, 5 grammes; acide borique, 5 grammes; vaseline, 50 grammes.

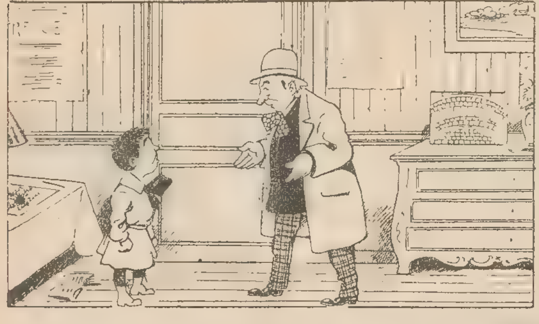
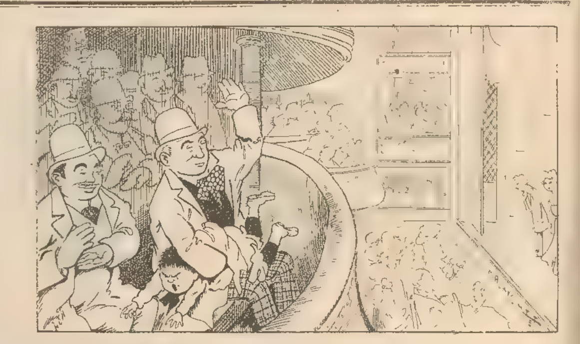
Etendre cette pommade sur la place, mettre ensuite de la tarlatane trempée dans la liqueur de Van Swieten, puis du taffetas gommé. Selon le cas, renouveler le pansement tous les jours ou plus rarement. Percer les cloques avec une aiguille flambée à chaque pansement, mais ne pas couper les petites peaux qui restent, elles disparaîtront seules.

— Un autre remède consiste à étendre sur la plaie de l'acide picrique étendu d'eau, qu'on vend tout préparé chez les pharmaciens, puis de recouvrir avec du linge bien propre.

Troisième degré. Demande les soins du médecin.

Coupures. — Les petites coupures guérissent en les lavant à l'eau salée, à l'alcool camphré, en mettant dessus une feuille de géranium écrasée.

Pour les grandes coupures, laisser saigner,

L'INVRAISEMBLABLE PUNITION

— Allons, petit paresseux, mets ton chapeau. Comme tu n'as pas été sage, je t'emmène au théâtre.

(Cela peut étonner nos lecteurs, car aller au théâtre est plutôt une récompense qu'une punition. Erreur...

...car le père de Raoul est chef de claque.)

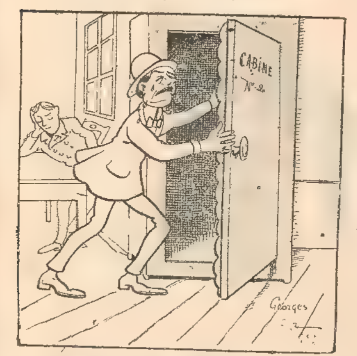


UN HEROS

— Adieu, chère femme, adieu! Qui sait quand je te reverrai!

— Où vas-tu, mon Oscar? Au Congo? Au Sénégal? Au Pôle?

— Pis que cela, hélas!...



...Je vais au bureau téléphonique voisin demander le 52436. Allons! je m'enfuis, il le faut, car je sens mon cœur se ramollir, à la pensée de cette longue séparation!



DE CHARYBDE EN SCYLLA

La Société pour la protection des paysages français a fait déposer par son Comité, sur le bureau de la Chambre, un projet de loi contre l'abus de l'affichage

(*Les Journaux*).



... La Chambre, approuvant le projet, a voté la loi et... l'a fait afficher!!!

laver avec une solution antiseptique, recouvrir de tarlatane trempée dans cette solution, puis de taffetas gommé. Si on met un taffetas pour fermer la plaie, ne pas le mouiller avec la salive, qui est remplie de microbes, mais avec une solution antiseptique.

Solutions pour lavages de plaies:

1° Eau, 1 litre; acide phénique, 50 grammes; 2° liqueur de Van Swieten.

Solutions dans lesquelles on trempe la gaze restant sur la plaie:

1° Eau, 1 litre; acide phénique, 20 grammes; 2° eau, 1 litre; alcool, 50 grammes, et sublimé, 50 centigrammes.

On peut encore couvrir la plaie, après lavage, avec du salol, mettre dessus ouate ou gaze antiseptiques.

Piqûres. — Vérifier si l'arrête ou le dard n'est pas restée dans la plaie, laver avec de l'alcool camphré, de l'eau phéniquée, etc. Certains poissons, comme la vive, font des piqûres très graves, qui peuvent nécessiter l'amputation du membre piqué. Bien laver la plaie, la faire saigner, et si les douleurs persistent au bout de deux ou trois jours, faire venir le médecin.

* * *

Armes prohibées

Monsieur le Directeur,

Dans un article, paru sous ma signature, dans le *Pêle-Mêle* du 29 décembre 1907, je disais que la jurisprudence avait jusqu'ici reconnu le caractère d'arme prohibée aux pistolets de poche (revolvers) dont la longueur était moindre que 150 millimètres.

Les tribunaux, en effet, ont toujours hésité à déclarer telles les armes dépassant cette longueur. MM. les apaches n'ignoraient pas cette particularité. Aussi, dans l'intérêt de la sécurité publique, le Procureur près le tribunal de la Seine, vient-il de décider qu'à l'avenir, tout individu *suspect*, porteur d'un *revolver pouvant se dissimuler dans la poche*, sera déféré aux tribunaux, comme détenteur d'une arme « offensive, secrète et cachée », telle que la définissait le décret du 12 mars 1806 dont j'ai donné le texte.

Recevez, etc.

R. COEFFIER.

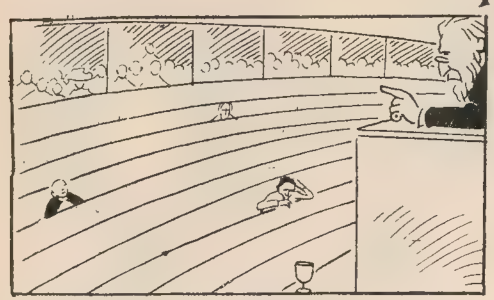
Question interpêlemêliste

Un de vos lecteurs voudrait-il me dire quelle est la signification des lettres *E F N Q*, etc., qui se trouvent dans le timbre à date des vignettes des paquets de tabac? Est-ce la désignation de la manufacture dans laquelle le tabac a été préparé?

En outre, les lecteurs-fumeurs de votre journal ne sont pas sans avoir remarqué que les paquets marqués *T* contiennent du tabac mal haché, des pétioles entiers, et que le goût de ce tabac est désagréable, alors que celui contenu dans les paquets marqués *E* et *F* est haché très fin, sans aucune « bûche » et que son goût est de beaucoup préférable aux autres. Pourquoi?...

UN VIEIL ABONNÉ GRINCHEUX.

Le travail par procuration



Chacun sait qu'à la Chambre, trois ou quatre députés, réunis en séance suffisent pour donner au gouvernement une majorité de trois cents voix, grâce au vote par procuration.



Et comme quelques électeurs réunis au café s'en étonnaient, leur député leur dit : « Quoi de surprenant? Nous sommes nommés pour légiférer. Qu'importe notre présence effective, dès l'instant que des lois sont votées grâce à des amis complaisants?

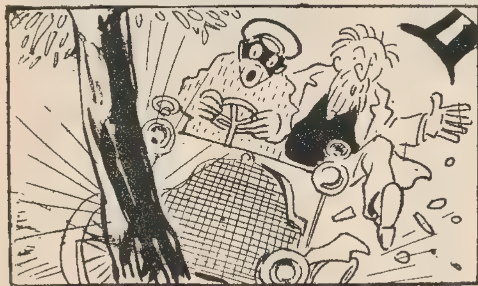
Et chacun de trouver que X a fort bien parlé.



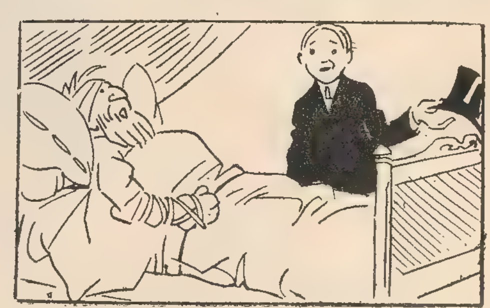
Le lendemain, X est tout surpris de voir, au lieu de sa bonne, une inconnue, parfaitement antipathique et qui fait la besogne tout de travers. Sa servante s'était fait remplacer, ayant des visites à rendre.



Au déjeuner, cuisine détestable... Le chef de M. le député, chargé de mission par son syndicat, s'est fait remplacer également.



Après ce mauvais repas, notre représentant monte dans son auto. Hélas! son chauffeur habituel a pris, lui aussi, un remplaçant, et M. le député est victime d'un accident.



Il fait appeler son médecin — un docteur fort connu — lequel se contente de lui adresser un jeune débutant. Et comme notre député s'étonne : « L'essentiel, dit le jeune homme, est que vous soyez soigné... dès l'instant que vous payez ma visite au prix de mon maître, le Dr X, c'est absolument comme s'il vous soignait lui-même! »



A son chevet, sa femme elle-même se fait remplacer par sa belle-mère : « Cela revient au même, vous avez toujours près de vous quelqu'un de la famille! »



Et le député X, rétabli, a l'intention de proposer à la Chambre l'obligation pour chaque député d'être présent à tous les votes, estimant qu'il est peu honnête d'être payé pour une besogne que l'on fait faire par d'autres.

L'horreur de la réalité.

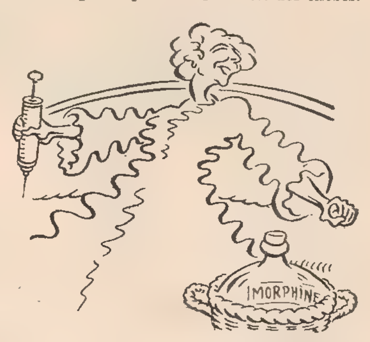
Ce qui caractérise les hommes, c'est le besoin de se soustraire par la pensée à la réalité des choses.



Les êtres frustes cherchent l'oubli d'eux-mêmes dans des pratiques d'ordre liquide.



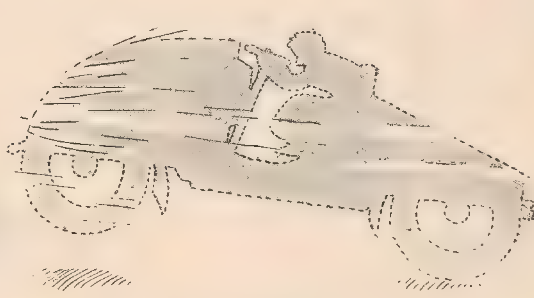
De plus raffinés ont emprunté aux Chinois des moyens plus élégants d'échapper à la réalité. Et se servent, pour cela d'une pipe.



D'autres, non moins raffinés, préfèrent une seringue.



Il y en a qui, pour fuir la réalité, se réfugient parmi les trépassés...



...ou qui se transforment eux-mêmes en ombres parcourant les espaces en de fantastiques chevauchées.



D'aucuns s'élèvent, par la pensée, bien au-dessus des nuages et du commerce des humains.



Il en est qui s'oublient tout en se plongeant dans les quarante mille lignes d'un grand roman-feuilleton.



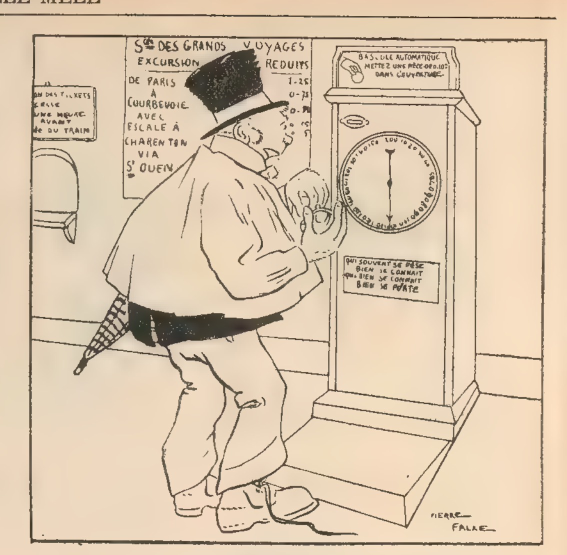
Ce besoin de l'homme de se soustraire à la réalité est si général, que le gouvernement, pour y satisfaire dans la mesure de ses moyens, à créé les Bureaux.



FAÇON DE PARLER

— Enfin, on vous a donné une place... vous voilà employé au Métro.

— Oui, maintenant, je suis à mon aise.



— J'vas n'y mettre qu'un sou, comme ça je connaîtrai la moitié de mon poids... et j'aurons qu'à multiplier par deux. C'est tout de même utile d'avoir été à l'école!

Bouts de dialogue

— Tiens, c'est toi, Durand?

— Mais oui, Dupont. Ça va?

— Pas mal, merci!

— Il y a une éternité qu'on ne s'est vus. Tu n'as pas été malade?

— Si... Un peu de cardite. Mon médecin m'a recommandé la plaine. J'ai dû faire une saison sur le sommet du Mont-Blanc. Maintenant je suis remis... Et toi, qu'as-tu fait cet automne?

— J'étais invité à chasser chez l'ami Dubois. Tu le connais, je crois?

— Oui... Est-il toujours aussi guignard?

— Plus que jamais. Le premier jour, son fusil lui a éclaté dans la main. C'est miracle qu'il n'ait pas été blessé. Tout son équipement a sauté en l'air. On a retrouvé sa carnassière dans les branches d'un noyer, son chapeau sur le haut d'un clocher... le second jour, le vent lui enlève ses lunettes. En voulant les rattraper, il va se cogner dans des fils télégraphiques, où il reste accroché. On a eu toutes les peines du monde à le tirer de là. Malgré cela, la chasse n'a pas été mauvaise. On a lancé et couru trois corbeaux et six canards.

— C'est beau.

— Je crois bien.

— Et maintenant, où vas-tu de ce pas?

— Je cherche un appartement.

— Il y en a un de libre dans ma maison. Si le cœur t'en dit...

— Quel étage?

— Rez-de-chaussée.

— Ma foi non... Etre obligé de prendre l'ascenseur chaque fois qu'on rentre chez soi, c'est assommant. Et puis on est trop loin du concierge. Il descend vos lettres quand il a le temps.

— C'est vrai, mais au moins, on est chez soi. On peut avoir ses fenêtres ouvertes sans que les passants voient tout ce qu'on fait.

— C'est un avantage. Mais il n'y a pas compensation. On manque trop d'air. Vois-tu, il n'y a rien de tel qu'un beau sixième avec un grand balcon. On a, au moins, l'espace devant soi.

— Oui... et l'inconvénient de recevoir des ronds de saucisson ou des bouteilles vides. L'autre jour, j'ai failli recevoir dans l'œil un mégot de cigare encore allumé, jeté par un passant maladroit.

— N'importe, c'est si commode pour sortir de chez soi. Quelques marches à monter, on se trouve sur le toit... il n'y a plus qu'à se laisser glisser... Mais dis donc, Dupont, on dirait qu'il pleut!

— En effet... Si on veut éviter d'être trempé, ce n'est pas le moment de rentrer. Je reste en plein air, moi.

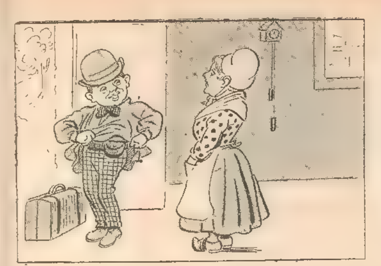
— Je rentre tout de même. Il y a assez longtemps que je me promène. J'ai besoin de me dérouiller les jambes.

— Alors, au revoir!



Fervent admirateur de Labiche, je fus au théâtre dernièrement, et voilà ce que je vis.

N. B. — On jouait le *Chapeau de paille d'Italie.*



Partant pour la capitale, Népomucène Gadoux rassure sa femme, inquiète de l'argent qu'il emporte avec lui :
— Y a pas d'danger, ma fine, on viendra pas me l'prendre dans c'te cinture !



Mais un peu avant Paris, Népomucène Gadoux est bien étonné d'entendre un Monsieur en casquette, crier de toutes ses forces : « Ouest-e-Ceinture !... Ouest-e-Ceinture ! »



Et, en lui-même, Népomucène se disait :
— Il voudrait bien savouère où est c'te ceinture, mais j'y dirons point, ben sûr !!!

— Au revoir, mon vieux !

. . . .

Cette conversation pourrait sembler incohérente. Il n'en est rien. Durand et Dupont n'ont pas la tête à l'envers. Ce sont deux braves bourgeois qui se promènent dans leur aéronef dirigeable, en l'an 1908 et quelques, et à trente mètres au-dessus des nuages.

****

Un beau geste d'Abd-el-Kader

En se rendant au duc d'Aumale, en 1847, Abd-el-Kader avait posé la condition d'être envoyé à Saint-Jean-d'Acre ou à Alexandrie. Mais il fut enfermé au fort de la Malgue, près de Toulon, et, plus tard, aux châteaux de Pau et d'Amboise. En 1852 seulement, le prince Louis Napoléon, depuis Napoléon III, le mit en liberté. Dès lors, Abd-el-Kader séjourna à Damas, où il vécut d'une pension de deux cent mille francs que lui servait la France. Il resta toujours notre fidèle ami, défendant toujours la cause de notre pays. Cette anecdote nous en donne un bel exemple :

Après la guerre de 1870-71, l'Algérie était fort dégarnie par l'envoi des troupes sur la frontière du Rhin. Les Français, battus par les Prussiens, avaient perdu leur réputation d'invincibles. Le grand chef Mokrani souleva alors la Kabylie, pendant que son frère, Bou-Mezrag opérait vers Sétif et Aumale.

Dès le commencement de l'effervescence algérienne, des émissaires allemands avaient sollicité d'Abd-el-Kader une entrevue où ils le poussèrent à rentrer en Algérie et à soulever une formidable insurrection : les Français, réduits à quelques milliers d'hommes, seraient facilement jetés à la mer. Il résista à leurs sollicitations et repoussa toutes leurs avances.

Pressé plus que jamais lors du soulèvement de Mokrani, et voulant à tout prix se débarrasser des imposteurs, Abd-el-Kader, dans un rendez-vous où les émissaires l'avaient accablé de leurs promesses, se leva tranquillement lorsqu'il lui demandèrent de se prononcer, ouvrit son « burnous », leur montra du doigt, sur sa poitrine, la Légion d'honneur, salua et se retira sans proférer une parole.

Telle fut sa réponse, admirable dans sa simplicité !

Ce geste, presque sublime, a sûrement évité à la France de graves malheurs !

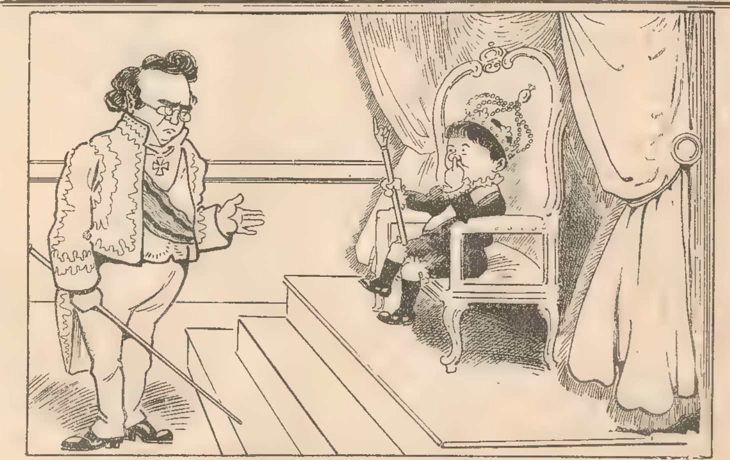
CE QUE PÈSE UN MILLIARD

S'est-on jamais demandé de quel poids pouvait être cette masse énorme d'or, d'argent ou de papier-monnaie, qui compose un milliard de francs ? Un amateur l'a récemment calculé, voici le résultat qu'il a obtenu :

Un milliard en argent pèse cinq millions de kilogrammes ; en or, il représenterait un poids de trois cent vingt-deux mille cinq cent quatre-vingts kilogrammes, ce qui est un chiffre coquet.

Enfin, le million de billets de mille francs de la Banque de France, qui composerait cette somme énorme, entassés les uns sur les autres, formerait l'épaisseur de deux mille volumes de cinq cents pages chacun.

Voilà ce qu'on pourrait appeler une riche bibliothèque !...



ÉDUCATION DE PRINCE

— Voyons, un roi, si jeune soit-il, doit avoir du prestige et ne pas mettre ses doigts dans son nez, lorsqu'il a son sceptre en main.

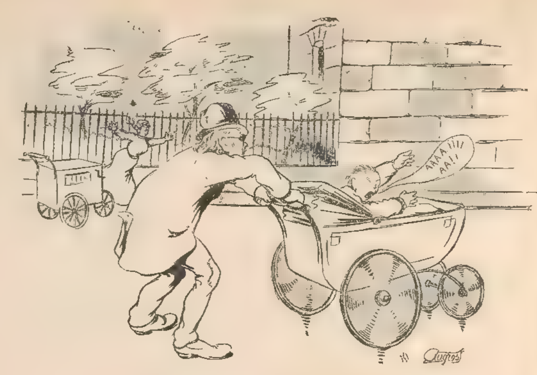


!!!!!



CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Regardez-moi l'autre imbécile là-bas, qui n'est pas fichu de conserver son assiette!



L'ERREUR DU MENDIANT

— C'est bizarre! je ne touche pas à la manivelle, et mon orgue produit quand même des sons.

DE NOS LECTEURS

Curieux remèdes de l'ancien temps

Rien d'attrayant comme l'étude de la médecine. Nulle science ne fut plus controversée et combattue, aucune ne suscita autant d'espoirs et de désillusions.

La médecine est vieille comme l'humanité. Et ce n'est que depuis quelques siècles à peine qu'elle peut prétendre au nom de science. L'art de guérir n'était jadis qu'un fatras de traditions, qu'on se communiquait d'école en école, l'observation y tenait peu de place.

Parfois, quelques progrès semblaient se dessiner. Ils eussent pu être le départ de méthodes rationnelles. Mais la tournure naturelle de l'esprit humain s'attachait à rendre suspecte et haïssable la vérité naissante, pour accorder seulement du crédit aux inventions fantaisistes et saugrenues.

Car la médecine fut toujours intimement liée au merveilleux. Actuellement encore, lorsqu'il a épuisé toutes les ressources, le malade se retourne vers les « remèdes de bonne femme » et les marchands d'orviétan.

Mais autrefois, quand les médecins se trouvaient pris de court, c'étaient eux qui vendaient l'orviétan et les « remèdes de bonne femme ».

Les malades payaient avec leur argent et leur santé. Ce en quoi ils servaient doublement la médecine: en permettant aux hommes de l'art de vivre, et en fournissant des sujets d'expérience. C'est à force d'avoir empoisonné des malades que les médecins finirent par soupçonner qu'il fallait, par principe, en empoisonner davantage encore. Ils avaient ainsi découvert l'*expérimentation*, première base scientifique de l'édifice médical.

Voyons, maintenant, quelques-unes des drogues qu'ils nous firent avaler.

L'Inde et l'Egypte anciennes furent le berceau de l'art de soigner. Les médecins hindous furent les premiers à combattre la croyance populaire que les maladies venaient des mauvais esprits. Ils préparaient eux-mêmes leurs médicaments, utilisant surtout le salpêtre, l'argent, le plomb et la poudre de perles fines.

L'or passait pour un tonique. On l'absorbait par petites feuilles passées au feu et diluées dans des liquides. Contre les abcès, les excréments des rhinocéros étaient réputés souverains; contre les fièvres, on employait des ongles et des cheveux en fulmigations.

Graisse de vautour, urine d'âne, excréments de crocodile, ailerons de requins, étaient communément usités en Egypte. Un mélange d'yeux d'éléphant et de lait de femme passait pour éclaircir la vue. On guérissait les plaies suppurantes avec des poils de menton de chameau brûlés et mêlés au vin. La dysenterie se combattait par des cendres de cigales; la folie avec du sang d'âne; la phtisie avec du sang de cerf.

En Grèce, où Hippocrate créa l'art d'observer les malades, les cloportes concassés et cuits dans l'huile rosat étaient appliqués contre les maux d'oreilles; le fiel de chèvre, contre les affections de la vue. L'ail passait pour faire transpirer; la corne de pied d'âne calcinée était préconisée contre les maux de poitrine; la tête de lièvre brûlée et hachée fournissait un onguent contre la pelade.

Les Romains ne firent pas faire de grands pas à la médecine. Celse et Cœlius Aurelianus furent seuls leurs sommités médicales. Leurs remèdes étaient souvent de pure fantaisie. Encore la chute de la civilisation romaine arrêta-t-elle les progrès qu'on leur devait.

Les Arabes survinrent et, à eux seuls, protégèrent longtemps le flambeau vacillant d'Esculape. L'Europe paraissait se désintéresser de la médecine. Quand elle y revint en honneur, au neuvième siècle, avec l'école de Salerne, et, au dixième siècle, avec l'é... de Montpellier, ce fut pour tâtonner pen... siècles à travers une triple traductio... ...ec en syriaque, du syriaque en arab... e l'arabe en latin.

Les sorciers du moyen-âge, ... France, avaient beau jeu!... Ils monop... èrent l'art de guérir. Amulettes, philtres, anneaux magiques, sortilèges, résumaient leurs traitements.

Contre la fièvre, ils entortillaient le bras avec les ourlets d'un linceul; ou bien, ils attachaient au cou une grenouille verte enfermée dans un sachet. Contre le rhumatisme, on faisait frapper trois coups de marteau par une meunière en disant: *in nomine patris.*

Les médecins, lorsqu'ils intervinrent, ne leur cédèrent en rien dans le domaine de la fantaisie. Ils tenaient à la fois de l'alchimiste et de l'astrologue. Ils étaient un peu sorciers, eux aussi.

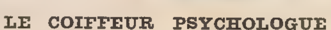
Un remède bon pour un homme noble pouvait être funeste aux manants. Le châtelain était purgé par la rhubarbe, le paysan par le myrobolum. Le bol d'Arménie guérissait les fractures du preux chevalier, la fiente de ses bêtes reboutait les membres brisés du rustre.

L'haleine de l'âne passait pour expulser du corps tout venin. Une dent de mort guérissait l'odontalgie; du cristal pulvérisé était favorable aux nourrices.

Contre les maux de sourcils, cataplasme d'œufs durs; contre la calvitie, poudre de mouches et de noisettes pulvérisées avec du jus de cerfeuil. En crachant dans la gueule d'une grenouille, on calmait la toux; la gale disparaissait, à condition de se rouler tout nu dans un champ d'avoine.

Ne rions point de cette pharmacopée primitive. De nos jours encore, on usite bien des remèdes bizarres — et nous ne parlons pas seulement ici des drogues de bonne femme. Nous y ajoutons foi, parce qu'ils nous sont





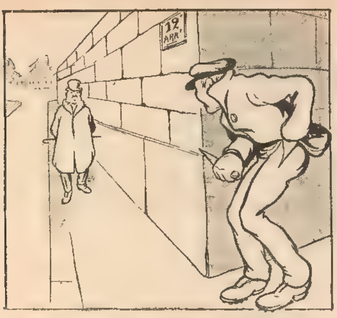
LE COIFFEUR PSYCHOLOGUE

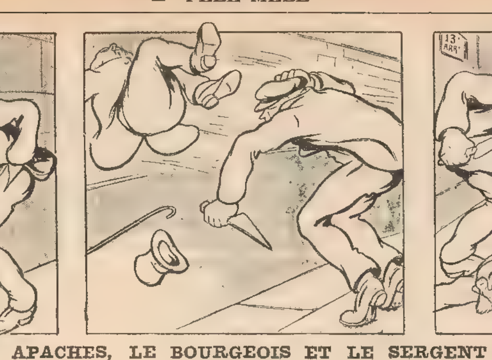
LA DAME. — Une de mes amies désirerait des boucles de cheveux dans les prix doux.

LE COIFFEUR. — Voici, madame, ce que nous avons en blond.

LA DAME. — Mais comment pouvez-vous deviner la couleur des cheveux de mon amie?

LE COIFFEUR. — Madame saura qu'ici nous ne connaissons aucune de nos clientes. Nous ne voyons que leurs amies, lesquelles, chose étrange, ont toujours la même couleur de cheveux qu'elles.







LES DEUX APACHES, LE BOURGEOIS ET LE SERGENT DE VILLE

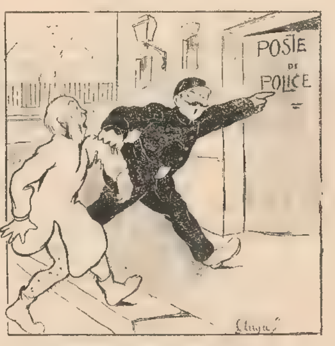
Un apache du XIIe, un jour, aperçut un bourgeois!

D'un coup de tête, il l'envoya rouler... sur le trottoir du XIIIe arrondissement.

La Terreur, du XIIIe, prétendit aussitôt que ce bourgeois était le sien :
— Il est sur mon territoire, dit-il, il est à moi!
— C'est moi qui l'ai frappé, répliqua l'autre, il m'appartient!







La dispute semblait prendre une mauvaise tournure, quand un agent arriva; ils le prirent pour juge.

— Vous avez autant de droit l'un que l'autre, aussi je vais faire le partage le plus juste possible. Et il partagea l'argent, les bijoux, les effets même...

Après quoi, s'emparant du bourgeois :
— Vous avez une tenue des plus indécentes, je vous emmène au poste. Et le pauvre homme coucha au violon.

ervis sous ... oms moins pittoresques et ui nous en ... sent.
Ici même, ... ans vingt ans, peut-être, un mateur de cu...tés en signalera, sans doute, ... cocasserie. Puissent nos arrière-neveux y ouver beaucoup de plaisir!...

...es viandes conservées par le froid

L'art de conserver les viandes au moyen de rocédés frigorifiques se pratique dans les ays d'élevage, dont la consommation est inérieure à la production, ou bien dans les ays d'élevage, éloignés par de grandes disances des centres de consommation. Les waons ou les bateaux frigorifiques servent précisément à atteindre le consommateur.

C'est là ce qui a lieu en Australie ou dans ... République Argentine.

Ainsi, en Australie, il a été constaté que, our l'année 1906, la somme des moutons, onservés par le froid et exportés, se montait ... 27 millions; la viande de bœuf atteignait 1 millions. Dans la République Argentine, les xportations de moutons frigorifiés ont pas... de 1899, où elles étaient de deux milons et demi de têtes, à quatre millions en 906; on a exporté, en 1899, cent vingt mille uartiers de bœufs, et, en 1906, un million eux cent mille.

Ce sont les Anglais qui achètent presque oute la production frigorifique de l'Austrae et de la République Argentine; la viande insi conservée représente à peu près le dixièe de la viande consommée en Angleterre.

En France, on n'admet pas encore la viande igorifiée, et les institutions frigorifiques 'existent pour ainsi dire pas. Ce serait pourant une source économique d'approvisionneents. Mais notre production de viande suffit, our le moment, à notre consommation.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le plus ancien livre imprimé en caractères mobiles que l'on connaisse est un livre chinois, le *K'ungtz Kia-Yu* (Apologues de Confucius). Il date de l'année 1317. C'est dire qu'il est antérieur de plus de cent cinquante ans à la découverte de Gutenberg. Et les Chinois connurent l'imprimerie dès le dixième siècle. Les premiers caractères mobiles qu'ils employèrent furent en *argile*.

— Un coup de sondage, destiné à étudier les fonds marins du golfe de Gascogne, a ramené à la surface de minuscules diamants mêlés aux sables des profondeurs. Etant donnée l'absence de roches diamantifères dans ces parages, divers savants ont émis l'avis que ces diamants auraient été projetés dans la mer par la destruction de quelque aérolithe.

— Le maximum de trépidations, enregistré par un appareil spécial, destiné à étudier le confortable de nos moyens de locomotion, a été atteint par l'omnibus. Pour un train, à l'allure de trente kilomètres à l'heure, on compte, par minute, 180 secousses transversales, 970 dans un tramway à chevaux, et 1.400 dans un omnibus.

— La plus grosse bête du monde qui ait probablement existé aux temps antédiluviens, est le *dipodocus*, saurien haut sur pattes et de 35 mètres de long environ. C'est grâce à des fouilles faites en Amérique qu'on a pu reconstituer quelques-uns de ces animaux gigantesques. Cette opération, pour chaque individu de cette espèce, a coûté de cinq à six cent mille francs.

— Le nombre des ménages français, avec ou sans enfants, est évalué à 11 millions 315 mille. 1.804.710 familles sont sans enfants; 45 familles ont 18 enfants et plus.

— Le paysan français du moyen-âge était sujet aux pires vexations. Jusqu'à la grande ordonnance cabochienne de 1413, il n'avait pas le droit de tuer les loups qui ravageaient sa ferme. Il devait respecter les garennes établies par les seigneurs et qui « dépeuplaient d'hommes le pays et le peuplaient de bêtes sauvages ».

— En l'espace de dix ans, de 1897 à 1907, le nombre des chevaux de Paris est tombé de 92.026 à 83.458, soit une diminution de 10 0/0. Elle est surtout sensible dans le huitième arrondissement, où l'effectif chevalin a été réduit de près de moitié.

— On a remarqué que si on laisse un sou exposé au soleil ardent, il brûle presque la main, tandis qu'une pièce d'argent exposée aussi longtemps est à peine chaude. Ce phénomène s'explique par le fait que la pièce de bronze, polie par l'usage, est en général recouverte d'un enduit terne qui absorbe les rayons lumineux, tandis que la pièce blanche ne les absorbe pas.

— Les femelles d'hippopotames qui, en liberté, entourent de soins leur progéniture, refusent, en captivité, de nourrir leurs petits. Ce phénomène fut récemment contrôlé au Muséum. Pour conserver le nouveau-né, on lui a de suite présenté une chèvre, qu'il téta sans répugnance. Cinq chèvres suffirent pour l'alimenter au début; il en fallut huit au bout de onze jours.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Lecteur (Villemomble). — On a fait là-dessus des calculs tellement différents qu'il est assez difficile d'être fixé. Cela varie de 20 à 50 kilomètres

M. Geoffri .. — Ce n'était qu'une mesure approximative représentant la surface de terrain qu'un homme pouvait labourer en un jour.

Mme Christine G. — Adressez-nous quelques spécimens, mais dans ce genre, il faut qu'ils soient exclusivement humoristiques.

M. Demanget — Adressez-nous quelques envois pour que nous puissions en juger.

M. H. S. Litho. — Plutôt petit, 1 m. 65 environ.

M. G. Brière. — Nous ne sommes pas fixés sur le chiffre, mais il ne faut s'étonner de rien, il y a tant de grandes dames dont les dépenses sur ce point sont fabuleuses et qui ne sont pas la Pombadour !

M. A. Béridels. — Mais, nous pensons qu'il ne s'agit de nul autre que de ce personnage.

M. Haltez. — 613.

M. S. S., Puteaux. — Même réponse.

M. Boone. — Parce que la centaine représente une sorte d'unité, tandis qu'il n'en est pas de même de 50, absolument comme on dirait un kilo et 500 grammes.

M. L. Mouchet. — Savon noir ou essence

Zézette. — Non, ce n'était qu'une rubrique passagère.

M. Thomas. — Oui, il faut donner tous les détails.

M. C. Sylvain — Hélas ! Monsieur, nous aimons mieux ne pas croire ce que vous nous dites la, il y aurait, sans cela, trop de personnes de mauva[ise] foi.

M. Roger. — Nous ne donnons pas ici de renseig[ne]ments commerciaux, mais nous pensons que d[ans] tous les bazars importants vous trouverez cet arti[cle].

M. Henri. — Evidemment, vous n'y êtes pas t[enu] strictement, ce qui n'empêche que cette abstent[ion] serait jugée par tous fort sévèrement, et probablem[ent] non sans raisons.

M. A. Lefèvre. — Il ne faut pas trop se moquer [des] autres; qui sait ce qu'aurait dit, en pareil cas, [un] Français... en Allemagne ?

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQU[E]

Tom Clée. — « La Chevalerie », par Léon Gauth[ier], librairie Savart, à Paris, 1 vol. in-8

E. D., Sedan. — Seule, la première édition a d[e la] valeur, les autres se trouvent facilement et n'en [ont] pas.

M. H. C., à Savonnières — Les ouvrages de Dum[as] fils que vous désirez connaître sont : « Antonine », « Aventures de quatre femmes », « La Dame aux c[a]mélias », « La Dame aux perles », « Diane de Ly[s] », « Le Roman d'une femme », « Sophie Printemps », etc., etc.

14e ANNÉE — N° 17. 10 Centimes 26 AVRIL 1908



FRANCE . UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE FIANCÉE BONNE MÉNAGÈRE, par KERN.

— Eh bien ! oui, monsieur Léon, c'est entendu, nous nous marierons, le plus tôt possible même, car vous finiriez par user vos genoux de pantalon, et j'aurai bien assez à raccommoder sans ça.

Contes écrits par les tout petits

à l'usage des grandes personnes

LE BON GRAND'PÈRE

Par LILI

Il était une fois un chou.

Dans ce chou, il y avait une petite fille qui attendait bien sagement et bien patiemment qu'elle fut trouvée là par un papa et une maman.

Mais, justement, ce ne furent pas un papa et une maman qui la trouvèrent.

Ce fut un grand-père, qui l'appela Didine, et l'emporta chez lui.

La petite Didine, en grandisssant, ne changea pas. Elle se contenta de rester charmante. Car elle avait un bon papa qui faisait tout ce qu'elle voulait.

Aussi, il en fut bien récompensé, comme vous allez le voir.

Un jour, l'idée vint à Didine... d'aller au café. Singulier caprice, mais comme elle le voulait à toute force, bon papa l'y conduisit.

Au café, Didine prit un bock.

Naturellement, n'ayant pas l'habitude, elle fit la grimace en buvant. Mais comme elle se donna à elle-même la comédie de trouver la bière délicieuse, elle avala tout entier son bock avec grand plaisir.



... elle avala son bock tout entier avec grand plaisir

Comme ils sortaient, un monsieur dit à son grand-père :

— Vous avez tort d'emmener cette enfant là où n'est pas sa place

— C'est elle qui l'a voulu, répondit bon papa, et il ne faut jamais contrarier les enfants

Or, en arrivant chez eux, qu'est-ce qu'ils virent?

Leur maison était brûlée. Il n'en restait rien. Riquette, la petite chatte, avait péri dans les flammes, et c'est ce qui leur fut certainement arrivé, s'ils avaient été là.

Ce qui prouve que les bons papas doivent toujours écouter leurs petits enfants, même si ceux-ci leur demande une faveur aussi extraordinaire que celle d'aller au café.

LILI.

LE MÉCHANT PAPA

Par TOTO

Il était, une autre fois, un papa et une maman.

Ceux-là n'étaient pas de bons parents. A chaque instant, ils se refusaient à satisfaire les désirs de leur jeune fils Eugène, âgé de sept ans. Et, pour cela, il n'était pas de raisons plus ou moins extravagantes qu'ils ne lui donnaeint.

C'est ainsi que sous prétexte que se lever tard empêche de grandir, ils ne lui permettaient pas de rester au lit passé huit heures.

Ou bien ils lui faisaient croire que s'il approchait trop près de l'étang, un gros crocodile se jetterait sur lui et le mangerai.

Et cent autres menteries de ce genre.

Le petit Eugène n'avait aucune malice, et croyait tout cela bien sincèrement.

Or, un jour qu'il entrait dans le bureau de son père, il arriva à temps pour le voir ouvrir un petit placard caché dans la boiserie. On appuyait de haut en bas sur une rainure, et crac, le placard s'ouvrait tout seul.

Il était plein de petits sous, de gros sous, de pièces d'or et d'argent.

Eugène fut émerveillé.

— Papa... donne-moi des sous, dis?

— Trop tard! répondit son père en repoussant la porte, qui fit un bruit sec. Le placard est fermé.

— Rouvre-le?

— Impossible!

— Si! j'ai bien vu comment tu as fait... Appuie sur la rainure.

— Impossible, je te dis. C'est une porte enchantée. Celui qui tenterait maintenant de l'ouvrir deviendrait aveugle aussitôt. Il aurait les yeux brûlés Aussi, ne t'avise jamais d'y toucher!

. . . .

Quelque temps après, Eugène fut témoin, dans ce même bureau, d'une entrevue de son père avec un ami Ce dernier, qui était très malheureux, avait perdu toute sa fortune et avait besoin d'argent.

— Mon cher, lui dit le papa de notre petit garçon, vous tombez mal. J'ai moi-même perdu une grosse somme. Je n'ai pas cent sous chez moi, et ne sais comment m'en tirer.

— La vie est bien dure!

— A qui le dites-vous! C'est à s'en jeter à la rivière.

Eugène, à qui on ne faisait pas attention et qui jouait, assis dans un coin, à vider la corbeille de papier, sentit son cœur se serrer... Son papa parlait de se jeter à la rivière... Pourquoi? Parce qu'il n'avait pas d'argent

Et dire que ce placard était plein d'or!

Seulement voilà!... On ne pouvait pas l'ouvrir!

Pourtant!...

Son papa avait l'air si malheureux en plaignant son ami.

Sa voix hoquetait parfois comme celle des enfants quand ils ont envie de pleurer.

Aveugle!... Après tout, la belle affaire! On lui donnerait peut-être un caniche pour le conduire, et il lirait avec ses doigts, comme le petit Justin, dans un livre où il y a des trous... Ce serait amusant...

Son parti fut pris.

Tout, plutôt que de voir son papa pleurer ou même se jeter à la rivière!

Il se leva sans bruit, gagna le placard... et, le cœur battant, fermant les yeux tout en détournant la tête, il fit glisser la rainure.

La porte s'ouvrit toute grande :

— Tiens! papa, en voilà des sous!!!

Et comme, à sa grande surprise, le petit Eugène, ouvrant les yeux, apercevait son père, son ami et toutes les choses comme auparavant..., il reçut une gifle formidable, qui lui fit voir encore trente-six chandelles de plus.

Je laisse aux grandes personnes le soin de tirer la morale de cette histoire, n'osant le faire moi-même par respect pour elles.

Signé : TOTO.

.. Il reçut de suite une gifle formidable qui lui fit voir trente-six chandelles de plus.

P. C. C
Etienne JOLICLER.

PAS DEUX FOIS

Le père Martin travaillait aux champs, quand on vint l'avertir que sa grange était en feu.

Il s'en retourna chez lui sans trop d'émoi, car, fort heureusement, le bâtiment était largement assuré.

L'affaire lui parut même fort avantageuse, car la grange ne lui était plus utile et le gênait même par l'emplacement qu'elle occupait.

La Compagnie d'assurances fut vite informée et envoya ses inspecteurs pour examiner la situation. Les moyens d'appréciation du dommage manquaient, de sorte que Martin put à son aise se lamenter sur la perte que lui causait l'incendie et réclamer le maximum de l'indemnité.

En présence de ces exigences, la Compagnie, recourant à une des clauses du contrat, fit simplement reconstruire la grange.

On pense si le père Martin fut désappointé, mais force lui fut d'accepter cette combinaison.

A quelque temps de là, il reçut la visite d'un agent d'assurances sur la vie qui se mit à lui vanter les avantages de ce genre d'opération.

Le paysan l'écouta sans mot dire, mais quand il eut terminé, il secoua la tête :

— Moi, m'assurer, jamais de la vie, j'en ai soupé des assurances.

L'agent insista :

Si vous ne voulez pas contracter d'assurance pour vous-même, vous pourriez assurer votre épouse.

— Ah! non, répliqua Martin. Je la connais, celle-là! Si elle venait à mourir, au lieu d'argent vous m'en donneriez une autre à la place.

Pêle-Mêle Causette

Si les automobilistes n'étaient pas si intransigeants, l'on pourrait discuter avec eux sur les mesures à prendre pour assurer plus de sécurité aux piétons et à eux-mêmes.

Mais ils se croient obligés de considérer leur sport comme une arche sainte et de jeter l'anathème sur le profane qui ose s'en approcher.

C'est là de la mauvaise politique.

La locomotion mécanique a pris des proportions trop grandes et s'est trop généralisée pour qu'on puisse continuer à la considérer comme un simple sport.

Elle n'est plus la propriété d'un groupe, mais un domaine universel, un facteur définitivement acquis à l'économie sociale.

Comme tout organe nouveau, il faut qu'elle s'adapte au milieu, qu'elle s'ajuste aux rouages préexistants.

C'est ce travail indispensable que les apôtres de l'automotion se refusent à reconnaître et auquel ils s'interdisent de collaborer.

Dès qu'on leur parle de règlementation, ils se retirent en boudant sous leur tente.

C'est, je le répète, de la mauvaise politique. Leur compétence, en cette matière, permettrait d'élaborer des mesures utiles, aussi bien pour le public que pour eux-mêmes.

En effet, à ses débuts, l'automotion présentait surtout du danger pour le piéton, mais avec la multiplication des autos, les risques de collisions entre automobiles se sont considérablement accrus eux aussi. De sorte qu'il ne s'agit plus maintenant de protéger le seul piéton, mais le chauffeur également.

Et, à ce propos, il est une remarque qui a été faite et que voici:

Dans la construction des grandes villes on ne pouvait prévoir l'avènement d'un nouveau moyen de locomotion plus rapide que la traction animale. Si on en avait anticipé la création, il est probable qu'une disposition spéciale eût été adoptée pour tous les croisements de rues. C'est là, en effet, que le danger est le plus grand. Les voitures, venant en sens perpendiculaire, ne peuvent se voir d'assez loin pour éviter une rencontre, lorsqu'elles sont lancées à une certaine vitesse.

Une ville nouvelle s'inspirerait de cette considération, et l'on y ménagerait, à toutes les intersections de voies, de grands pans coupés, permettant à la vue d'embrasser un plus vaste champ.

On diminuerait ainsi les probabilités de tamponnement, qui augmentent de jour en jour, par la diffusion de l'automotion.

Il existe bien un règlement qui contraint le chauffeur à corner avant d'aborder le passage redoutable, mais cela n'est pas suffisant. Un danger invisible et immanent plane sur le véhicule à chaque croisement.

Cela rappelle le bateau qui, plongé dans le brouillard, avance sous la menace d'une collision, et n'a, pour toute sauvegarde, que sa sirène.

Il ne saurait être question, pour remédier à cette situation, d'abattre tous les immeubles faisant angle. La dépense serait trop élevée, dans une ville comme Paris, où la valeur des terrains et des constructions atteint des chiffres considérables.

Peut-être y aurait-il un moyen plus simple et moins coûteux d'arriver à un résultat satisfaisant.

Il consisterait à placer, aux croisements des rues, de grands miroirs, inclinés à un angle voulu, pour permettre au chauffeur de voir les deux tronçons des rues perpendiculaires à la voie que lui-même suit.

Il saurait ainsi, *de visu*, s'il peut aborder un croisement en vitesse, ou si la prudence lui commande de ralentir sa marche ou même de stopper complètement.

Ce procédé présente-t-il des inconvénients que je n'entrevois pas? Est-il, au contraire, d'application pratique? Je ne puis le dire.

Ce serait aux automobilistes eux-mêmes à en entreprendre l'essai ou à le soumettre à une étude raisonnée. Mais le leur demander serait peine perdue.

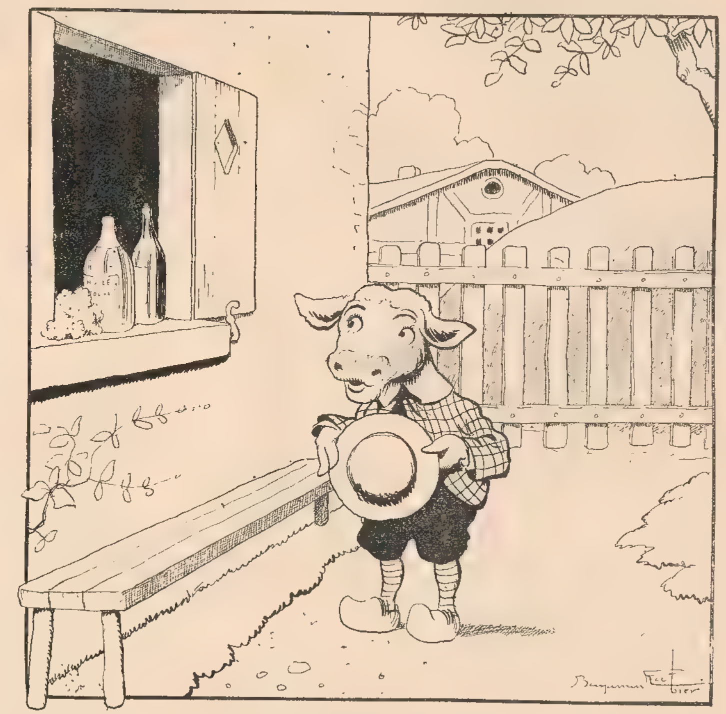
Ils professent un dogme d'intangibilité à l'égard de leurs prérogatives et considèrent comme ennemis tous ceux qui se préoccupent, non seulement de la sécurité publique, mais même de la leur.

Il y en a évidemment parmi eux qui sont accessibles au bon sens et au raisonnement, mais là comme ailleurs la surenchère pousse les spécialistes à rejeter *de plano* toute restriction à la liberté intégrale.

Ils n'ignorent cependant pas que la liberté absolue n'est pas de ce monde.

C'est peut-être pour cela qu'ils envoient tant de gens dans l'autre.

Fred Isly.



LA VINAIGRETTE

— Une bouteille d'huile, un litre de vinaigre, du persil... je crois que mon maître a l'intention de se payer ma tête!

****

TÊTE DE NÈGRE

On sait que les nègres ont la tête excessivement dure. A défaut d'autre, l'anecdote suivante en fournirait la preuve:

La chose s'est passée devant un tribunal de Bâton-Rouge (Louisiane).

Un nègre se plaignait de la brutalité d'un blanc:

— Vous dites, fit le juge, que Jones vous a frappé à la tête avec une casserole en fer-blanc.

— Oui, Monsieur, c'est ce qu'il a fait, et avec une violence extraordinaire.

— Approchez, ordonna le juge.

Et, ayant examiné attentivement la tête du nègre, il conclut:

— Votre crâne ne révèle aucune trace des coups que vous dites avoir reçus!

— C'est vrai! répondit l'homme de couleur.

Et, avec un sourire triomphant, il ajouta:

— Mais c'est la casserole que vous devriez voir!

EXPRESS-POCHADE

UNE GRAVE AFFAIRE

Le journaliste Neymalin a ses grandes et ses petites entrées dans tous les ministères. Aujourd'hui, le ministre lui ayant refusé une audience il rôde, furieux, et en quête d'informations. Il entr'ouvre des portes et glisse des coups d'œil indiscrets dans toutes les ouvertures. Les huissiers le connaissent et le laissent faire... Dame!... Neymalin, un jour ou l'autre, peut arriver lui aussi au pouvoir. On sait bien que les journalistes se faufilent partout.

Tout à coup, Neymalin tressaille. Là, derrière une porte, il a entendu une conversation. Il s'arrête et colle son oreille à



cette porte. Il reconnaît les voix. Elles appartiennent à deux attachés. Ces attachés causent d'un air détaché. Leur causerie est un murmure. Et Neymalin n'entend rien, il n'apprend rien, il ne sait rien, lui qui doit savoir tout. Tout à coup, au milieu du murmure, une phrase nette, précise, se détache: « ...Oui, mon cher, c'est comme je te le dis, à Dunkerque, cet enseigne que tu connais bien a reçu, au cours d'une querelle nocturne, une balle dans l'aine... »

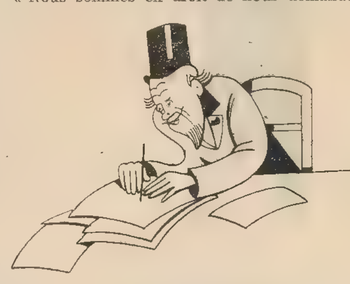
Neymalin tressaille... Un enseigne a reçu une balle dans l'aine! Dans une querelle nocturne!... Et on ne lui a pas dit... Il le tient, son article... Il quitte le ministère, bondit dans un auto-taxi, qui, au milieu des palissades qu'un métro ennemi dresse devant ses pneus, le conduit au journal.

Là Neymalin s'installe devant la table de rédaction et écrit ce qui suit:

« INCURIE MINISTERIELLE »

« Nous en apprenons de belles... Un enseigne de vaisseau — nous ne pouvons le nommer aujourd'hui, mû par un sentiment de délicatesse envers sa famille, que tous nos lecteurs apprécieront — a été blessé, à Dunkerque, l'avant-dernière nuit, à deux heures et demie, nous précisons, au cours d'une querelle, d'une balle dans l'aine...

« Nous sommes en droit de nous demander



pourquoi cet officier n'était pas à son bord. Avait-il une permission régulière? S'il en avait une, pourquoi se compromettait-il avec de louches individus, car vous avouerez avec moi que ce ne sont pas les honnêtes gens qui tirent des coups de revolver, la nuit sur les places calmes des villes provinciales? Cet incident nous donne une haute idée de la marine actuelle... Pauvre France!... Et si des officiers de marine se compromettent ainsi, n'est-ce point qu'ils ne se sentent pas soutenus, dirigés par une main ferme?... N'est-il pas jusqu'à un certain point responsable, ce ministre de la marine sous le régime duquel de pareils faits peuvent se produire? N'insistons point... C'est une honte pour notre pays... Cette balle dans l'aine de l'enseigne est une tache d'encre sur la conscience de notre ministre de la marine... Une enquête s'impose. »

« Attrape, mon vieux, se disait Neymalin en portant sa copie à la composition, ça t'apprendra à me refuser des audiences... »

Cet article parut le lendemain en Premier-Paris. Il fit sensation. Le ministre de la marine avait des ennemis. Ses anciens amis qui, l'ayant fait arriver au pouvoir, ne pensaient plus qu'à une chose, le démolir pour prendre sa place..., ses anciens amis interpellèrent violemment le ministre.

Celui-ci avait été successivement ministre du Commerce, ministre des Finances, des Travaux Publics et des Beaux-Arts. Puis, ne sachant plus qu'en faire, on l'avait mis à la Marine. Autrefois, il avait été quincailler... quincailler en gros, s'entend. Il avait subi bien des interpellations... Quand une se produisait, il l'éludait admirablement et parlait sur la quincaillerie où il était très ferré. Ce système lui réussissait. Il enlevait le vote de confiance à la Chambre; il voulut en faire de même pour l'histoire de la balle dans l'aine de l'enseigne.

Cette fois, ça ne prit pas. Pourquoi? On ne



sait. Il est des heures où les ministères doivent tomber. On hurla. On choqua les pupitres. On fit beaucoup de bruit, pour faire voir que beaucoup d'argent donne des gosiers d'acier. Le quincailler-ministre bredouilla. Il confondit Dunkerque avec Brest et un garde-côte avec un cuirassé d'escadre. Le vote de confiance ne passa pas. Le ministère fut renversé.

Neymalin se frottait les mains.

. . . .

Et, pendant ce temps, les quelques apaches ignorés, qui s'étaient battus une nuit, à Dunkerque, ne se doutaient pas que leur querelle avait changé la face politique de la France,



et tout cela parce que la balle du revolver de l'un d'eux était allée se loger dans l'N de l'enseigne du confiseur Petitpâtey.

Entre étudiants

JEAN. — Qu'est-ce que tu fais depuis une heure qe je t'attends.

JACQUES. — J'écris une lettre à mes parents.

JEAN. — Pour leur demander de l'argent?

JACQUES. — Non!

JEAN. — Alors pourquoi y mets-tu tant de temps.

JACQUES. — Eh! justement. Je tâche d'écrire une lettre qui ne ressemble pas à une demande d'argent.



La voiture qui a gagné la dernière course automobile..



...son conducteur.

***

Simplisme

LE PROFESSEUR. — Jeannot, pourquoi ne vous peignez-vous pas les cheveux?

JEANNOT. — Parce que j'ai pas de peigne, M'sieur.

LE PROFESSEUR. — Pourquoi ne demandez-vous pas à vos parents de vous en acheter un?

JEANNOT. — Parce qu'alors, il faudrait que je me peigne.

Courrier Pêle-Mêle

Sur le courage

Monsieur le Directeur,

A propos de la très intéressante pièce de votre collaborateur Fred Isly, l'*Aiguillon*, jouée au théâtre des Mathurins, le *Pêle-Mêle* a ouvert une petite enquête sur le courage. Je tiens à y apporter — bien que tardivement — ma modeste contribution en signalant à



SUPERSTITION

— Cré nom! de cré nom! Je vais tomber en plein sur la glace! Pourvu que je ne la casse pas... j'en aurais pour sept ans de malheur!

BIEN AMERICAIN

— Madame, je viens vous demander votre main.
— Mais, Monsieur, j'ai un mari!...
— Hélas! plus maintenant, ma pauvre dame... il vient de se noyer à l'instant!

vos lecteurs le passage suivant d'un des plus célèbres romans de M. Paul Adam, l'*Année de Clarisse:*

« Sur ces entrefaites, la polémique entre l'*Alcyon* et le *Journal de l'Adour* se généralisa.

« Maréchal, ayant expliqué à ses lecteurs que le doute devant l'action était la caractéristique d'Hamlet, Augustus Viète lui reprocha de vanter les hommes sans courage et de compromettre le sort de la patrie. Maréchal riposta, déclarant que, seul, l'imbécile est courageux, car il ne doute pas de lui, que le courage est une vertu d'ignare, un mérite très inférieur. Augustus Viète rappela la conduite du colonel Desboves à St-Privat. Cette conduite historique apportait un exemple admirable pour réfuter la « thèse si peu française » de M Maréchal. L'*Alcyon* riposta par un article intitulé *Produire et Détruire*. Dans cette chronique, le jeune homme lugubre avouait que le courage du mineur exposé au grisou, du mécanicien de locomotive risquant le choc de sa machine contre celle accourue en sens inverse, du médecin soignant l'épidémie, l'émouvait mieux que celui d'un militaire enivré à l'heure du combat par l'instinct de la conservation, ou se forçant à l'héroïsme dans l'espoir de la croix, des honneurs, de la fortune. Mourir pour produire était plus noble que mourir pour détruire... »

Cette opinion qu'émet le rédacteur de l'*Alcyon*, Maréchal, est, à mon avis, aussi intéressante que défendable.

Recevez, etc.

J. HACHE.

* * *

Le nombre 13

Monsieur le Directeur,

Lecteurs assidus de votre estimable journal (celui-ci figurant dans notre bibliothèque), nous avons constaté avec plaisir qu'il existe, à Londres, un « Club des Treize », mais le but de cette lettre est de vous faire remarquer que ce n'est pas seulement la grande Cité qui possède une société semblable. La ville de Charleroi compte, parmi ses plus vaillantes sociétés: *Le Cercle des XIII*. Je vous ferai observer que son titre comporte *treize caractères*. Nous avons fondé le cercle un 13 et nous sommes treize membres occupant chacun des fonctions différentes: Un président, un vice-président, un secrétaire, un trésorier, un ambulancier, un porte-étendard, un bibliothécaire, un directeur des fêtes, etc., etc., et un *seul* membre (son nom est Unique).

Nos réunions se font également le *13* de chaque mois. Nos statuts comportent *13* articles.

Notre devise: *Adresse et Tempérance*. Les amendes (conformes à notre devise) 13 bouteilles ou 13 tournées.

Un escalier conduisant à notre salle d'audiences se compose de *13* marches.

Notre étendard a été fabriqué de *13* différentes couleurs de soie et attaché à la hampe par *13* anneaux d'or.

La cotisation mensuelle est de 13×13 sous.

Il n'est admis, aux séances, aucune personne étrangère aux *13*.

J'ose espérer, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien nous faire l'honneur de signaler le fait à vos lecteurs, afin que les *Treize* de Londres sachent que les *Treize* de la ville de Charleroi n'ont rien à leur envier.

Recevez, etc.

Le secrétaire du Cercle des XIII:

Honoré PLADYS.

* * *

L'ordre de l'Amaranthe

Nous remercions MM. Spichmann, Leduc, Roy, Coeffier, Raton, Bert et J. A. P. qui ont répondu à la question posée au sujet de cet ordre, et dont nous donnons ici, en résumé, les intéressants renseignements:

L'ordre de l'Amarante (ou Amaranthe) est un ordre plus galant que chevaleresque, institué par la reine Christine de Suède, en 1635. Il y avait en Suède un jour de divertissement annuel; on le passait en festins et en danses, qui duraient depuis le soir jusqu'au matin. Cette fête, assez semblable à celle du Roi boit, s'appelait *Wirschaft*, c'est-à-dire fête de l'hôtellerie. En 1635, la reine changea ce nom et lui donna le nom de fête des dieux, nom plus majestueux et plus convenable, puisque les seigneurs et dames de la cour tiraient au sort la divinité qu'ils devaient y représenter. Cette année-là, la fête fut particulièrement



UN POSEUR

— Ah ! là, là, quel épateur ! Pour une fois de sa vie qu'il a pu s'offrir une indigestion, faut qu'il la montre à tout le monde...

brillante, et donnée en l'honneur d'Antonio de Pimentel, ambassadeur d'Espagne. La reine prit le nom d'Amaranthe (Immortelle), et parut avec un habit superbe, couvert de diamants, habit qu'elle quitta à la fin de la fête et dont elle fit distribuer les pierreries aux invités. De ce jour, l'ordre était créé.

L'insigne de l'ordre était une médaille ovale d'or, émaillée de rouge au milieu, où se trouvaient un A et un V en chiffre, avec une couronne de lauriers au-dessus, le tout en diamants, et, pour devise, à l'entour : *Dolce nella memoria* (le souvenir en est agréable). Cette médaille était attachée à un ruban couleur de feu et se portait au cou. L'ordre de l'Amaranthe fut éteint même avant la mort de Christine, qui mourut à Rome en 1689.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions intepêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

Depuis quelque temps, on fait du modelage en employant la mie de pain comme pâte plastique. Un lecteur du *Pêle-Mêle* pourrait-il m'indiquer quel est le tour de main à observer, ou quelles sont les substances à incorporer dans la mie pour empêcher le sujet de se gondoler et de craqueler au séchage?

Un Lecteur assidu.

Un de vos lecteurs connaît-il un dictionnaire contenant tous les noms techniques des instruments et outils employés dans les différentes professions, ainsi que les termes se rattachant à ces professions?

Valet de Carreau.

*
* *

Est-il vrai qu'un dénonciateur, révélant un fait de fraude en douane, octroi ou régie, touche une prime proportionnelle d'après l'amende infligée au fraudeur?

P. P.

Les plus gros diamants du Monde

Les yeux s'allument quand on parle de diamants; il semble qu'ils voudraient éclipser l'éclat des diamants eux-mêmes.

Le plus beau des diamants connus, est le Régent, qui est conservé au Louvre; s'il faut en croire les spécialistes, nul diamant n'est plus pur, mieux taillé et de proportions plus belles.

D'autres diamants sont réputés, tels que le Koh-i-noor, qui appartient à la couronne d'Angleterre; le Grand Mogol, qui pèse 779 carats, et fut acheté par le pape Jules II, pour orner la tiare pontificale; le Grand Duc de Toscane, qui fait partie des joyaux de la couronne d'Autriche.

Toutes ces gemmes renommées ont vu leur gloire dépassée par l'Excelsior, un diamant qui provient des gisement du sud de l'Afrique, et qui pèse 970 carats, ce qui est déjà un beau poids.

Il a fallu en rabattre, depuis la découverte, en 1905, dans une des mines du Transvaal, la mine Premier, d'un diamant, le Cullinan, qui détient, aujourd'hui le record de la grandeur et du poids.

Le Cullinan est de forme plate. Il a dix centimètres de long sur six et quart de haut et trois quarts d'épaisseur, et pèse brut 3.024 carats. Sa valeur est de quatre millions à l'état naturel. Taillé, il vaudra peut-être vingt-cinq millions. Cela dépendra de sa pureté et de sa beauté. La taille, qui coûtera 250.000 francs, le réduira de moitié; il ne pèsera donc plus que 1.500 carats. Quoi qu'il en soit, le Cullinan est le plus gros diamant qui existe à l'heure actuelle. Il a été acquis par le gouvernement transvaalien, et offert au trésor royal d'Angleterre.

Comment on parlait Autrefois.

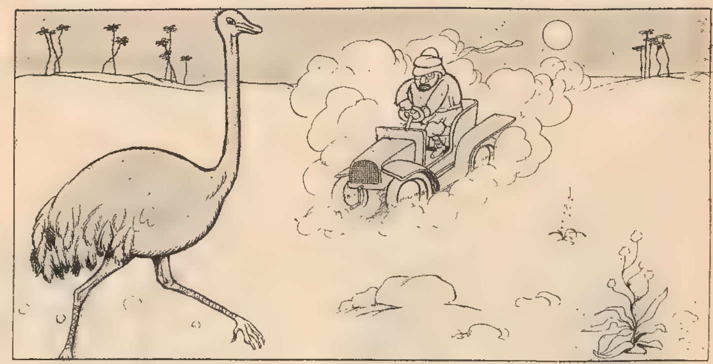
Le maréchal de Bassompierre, qui fut un des plus brillants esprits de son temps et mourut en 1646, en laissant des *Mémoires* d'un très grand intérêt, était, malgré son extrême bravoure, un ennemi acharné du cardinal de Richelieu. Celui-ci, pour se débarrasser d'un adversaire qu'il jugeait aussi redoutable qu'opiniâtre, le fit enfermer un beau jour à la Bastille.

La détention de Bassompierre dura plus de dix ans. En sortant de la célèbre prison d'Etat, le vieux maréchal alla voir Louis XIII, qui lui demanda son âge.

— Sire, j'ai cinquante ans, répondit-il.

— Comment! s'écria le monarque, surpris, il me semble que vous en avez au moins, soixante, Monsieur le maréchal.

— C'est vrai, Sire, reprit Bassompierre, mais je retranche de mon compte les années que j'ai passées à la Bastille, parce qu'elles n'ont pas été employées au service de Votre Majesté...



L'Automobiliste. — Une autruche, ça doit être plus amusant à écraser qu'un canard!



... Oui, mais ça mange des clous!

La première des Expositions Internationales.

On a mille fois raison de dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, même les expositions internationales, que beaucoup de gens s'imaginent être une idée toute moderne.

Il y eut, en effet, en 1214, à Paris, une Exposition internationale de vins, qui peut, apparemment, être considérée comme la première qui ait eu lieu en notre pays.

Cette manifestation industrielle obtint un très grand succès. La Grèce, l'Espagne, le Portugal, l'Italie et la France avaient envoyé leurs meilleurs produits, que dégusta, pendant plus de deux mois, un comité, présidé par le roi Philippe-Auguste en personne.

De l'examen auquel furent soumis tous les vins exposés, il résulta que le vin de Chypre fut proclamé le « pape des vins », et le Malaga « cardinal ». Le roi désigna ensuite, parmi les meilleurs vins, trois rois, cinq comtes et douze pairs.



Moyen ingénieux inventé par Mme Pratik pour rassembler ses enfants à l'heure du retour et pour les protéger au besoin contre la pluie.

LE MOT TIC

Chacun a un mot préféré qui ne cesse de revenir dans sa conversation. Et, chose étrange, ce mot indique toujours le contraire du caractère de celui qui a la manie de s'en servir.



Parole d'honneur est le mot tic de ceux qui ont coutume de vous raconter des histoires inventées de toutes pièces.



C'est évident clament, à jet continu, ceux qui essayent en vain de démontrer quelque chose.



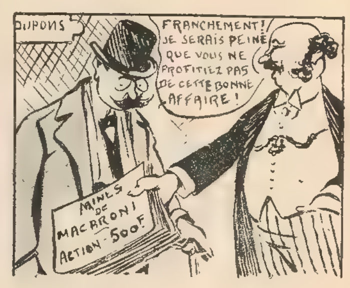
Permettez, répètent ceux qui se permettent de vous couper la parole sans la moindre autorisation de votre part.



Parlons net, s'écrie avec emphase le maquignon qui entortille sa victime dans une combinaison louche d'où elle sortira plumée.



Silence est le mot préféré du tribun dont la voix fait crouler les murs.



Franchement est un terme qui revient tout le temps sur les lèvres du Monsieur qui a banni la franchise comme très encombrante dans ses affaires.



Parlons peu, mais parlons bien, ne cesse de répéter l'ami Dupoivrot, quand l'ivresse lui fait articuler un tas de paroles sans suite.



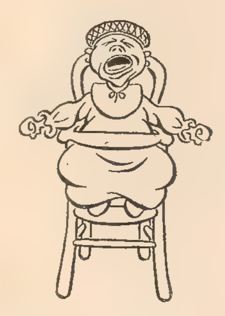
Entre nous est la formule invariable des gens qui colportent la médisance avec l'espoir de la faire circuler dans le voisinage.



Bref, vous répétera cent fois le raseur qui, deux heures durant, vous contraindra à écouter, qu'il pleuve ou qu'il vente une longue histoire qui n'intéresse que lui.

MUSIQUE ET CHANTS

En France, tout, non seulement finit, maiscommence et continue par des chansons et de la musique.



Ce principe s'affirme au débarquement de tout être dans la vie.



Si cet être est féminin, il devra, pour mener à bien sa croissance, faire corps avec un piano. pendant un temps illimité



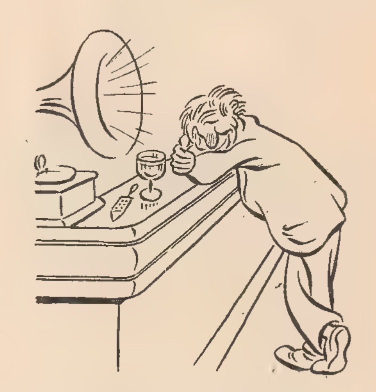
La vente des légumes est intimement liée à l'art du chant



La pauvreté est à peu près impossible sans la pratique des instruments.



La peinture exige un larynx spécial.



Et l'alcoolisme un instrument harmonieux non moins approprié.



La digestion de certains aliments fins ne s'opère qu'à l'aide d'appareils dits tziganes.



Les digestions plus ordinaires sont menées à bien, grâce au jeune homme apte à taquiner la chansonnette.

Quant à l'ardeur guerrière, elle se manifeste en raison directe de la puissance donnée aux notes de la gamme.



COMPARAISON MAL CHOISIE

— Ayez pitié de moi, ma bonne dame! J'ai froid, j'ai faim... je suis malheureux comme un chien!

Le Monsieur qui ressemble au roi des Belges

Depuis que Léopold II est presque devenu citoyen français, et que la ville de Paris le voit souvent dans ses rues, M. Chromo, simple marchand de couleurs, est chaque jour l'objet d'indiscrètes, mais flatteuses curiosités. Il faut dire que M. Chromo ressemble au roi des Belges; il en a la barbe resplendissante et le nez aux ailettes sensuelles et gouailleuses. Aussi, à chaque instant, les passants se poussent-ils du coude pour s'écrier en le désignant: « Tiens, regarde donc, voilà le roi des Belges ». Il entend même quelquefois des réflexions désagréables.

Mais il sommeille un tel orgueil dans le cœur des hommes que M. Chromo se trouve flatté d'être le sosie d'un monarque.

Notre brave négociant a l'habitude d'aller chaque soir au café faire sa manille et parler politique. Insensiblement, de républicain qu'il était jadis, il est devenu monarchiste depuis qu'il goûte les joies d'une popularité royale. Cette douce manie commence même à taper sur le système nerveux de ses partenaires.

Un soir, au moment où M. Chromo va franchir le seuil du café dont il est le commensal habituel, un commissionnaire l'arrête et lui remet une enveloppe parfumée. L'adresse est d'une écriture féminine. M. Chromo lit:

Sire,

Une personne qui vous est dévouée croit qu'il est de son devoir d'avertir Votre Majesté qu'elle court un grand danger. Le Comité anarchiste de la Seine sait que Sa Majesté se cache sous le nom de M. Chromo.

Apprenez que les compagnons savent que vous allez tous les soirs au café. Ils comptent vous y faire poignarder incessamment. Celui qui est désigné ne vous a jamais vu, mais votre barbe vous rend si facile à reconnaître.

Veuillez agréer, Sire, etc...

UNE BLONDE ANARCHISTE.

Avez-vous jamais vu la tête que fait un Monsieur aux pieds duquel vient de tomber la foudre, quand il n'en meurt pas? Non? Eh bien! M. Chromo avait cette tête-là.

Blême de terreur, il rejoint ses amis en tremblant de tous ses membres, mais sans oser rien dire, par crainte des railleries.

Dès lors, comme Louis XI, M. Chromo voit partout des assassins. C'est une obsession. Les garçons dissimulent des couteaux dans leur serviette. Ce Monsieur, qui le regarde jouer en tenant les mains derrière le dos, ne cache-t-il pas un catalan? Et cet autre?... Cette fois, M. Chromo n'est pas le jouet d'une hallucination. L'homme sort un poignard de sa poche, un poignard bijou, long seulement de quelques centimètres. M. Chromo va se trouver mal... Il fait appel à toute son énergie et réagit pour voir le terrible sectaire... couper la pointe d'un cigare avec le stylet.

Mais M. Chromo a eu trop peur, tremblant, une sueur froide lui perlant sur l'échine, il prétexte une course urgente et sort du café. A la fraîcheur de la nuit, il rassemble ses idées en déroute. Que faire? Que devenir? Il n'y a que deux solutions. Ne plus retourner au café ou se faire raser de manière à dépister les assassins. Après une lutte intérieure, auprès de laquelle les combats qui se livrent dans les âmes des héros cornéliens et raciniens ne sont que de la bibine, M. Chromo se décide à cette douloureuse extrémité. Il va chez son coiffeur habituel et donne l'ordre fatal. Le fer profanateur grince dans ses poils. Puis M. Chromo rentre chez lui cacher sa honte et son déshonneur.

Le lendemain matin, il reçoit un colis-postal et une lettre. Sa première pensée est de prévenir le Laboratoire municipal; ce paquet, ça doit être une bombe. Heureusement que la lettre, bien que brève, ne laisse aucun doute sur la nature de l'envoi:

Mon cher Ami,

Ci-joint vous trouverez votre barbe. Je la tiens de votre coiffeur, qui me l'a vendue cent sous. J'ai trouvé ça très bon marché, car elle m'a fait gagner cinq louis. J'avais parié cette somme que je vous ferais couper votre barbe et j'ai gagné.

UNE BLONDE ANARCHISTE.
(Alias: *Un Partenaire à la manille.*)

M. Chromo ne trouva pas ça drôle du tout. Il vit d'abord rouge et roula les plus noirs desseins de vengeance, puis fut pris d'une colère bleue qui faillit lui donner la jaunisse. Furieux, il sortit pour aller au café dire leur fait à ces imbéciles.

Oh! humiliation! Dans la rue, personne ne le regardait plus et, pour comble de disgrâce, il croisa sur le trottoir le roi des Belges, le vrai, qui sortait du Jockey-Club. Autour de lui, des gens admiraient la verdeur, la prestance du monarque.

— Quel bel homme, dit quelqu'un

Le serpent de la jalousie siffla dans le cœur de M. Chromo:

— Peuh! s'écria-t-il, si on peut dire! et d'abord une chose le dépare complètement...

— Quoi donc? demanda-t-on de divers côté.

— Quoi donc? mais cette grande et vilaine barbe, parbleu!

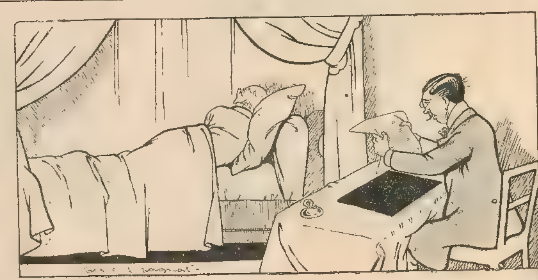
Georges LE MARDELEY.

DE NOS LECTEURS

Amputations volontaires

Les animaux que les journalistes réunissent sous le nom général de *Crustacés* (écrevisses, homards, crabes, etc.) ont, de même que certains insectes et reptiles, la singulière faculté de se séparer à volonté d'un membre qui les gêne. Ainsi, vous prenez une écrevisse par une pince, ou un crabe par une





ENCORE UNE ERREUR

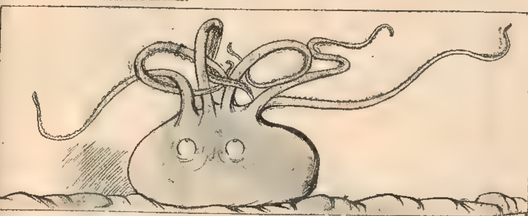
LE MORIBOND. — Ah! ah! mon coquin de neveu qui écrit sur du papier de grand deuil, il escompte déjà ma mort!...

...je le déshérite!

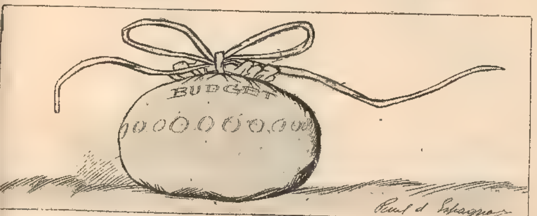


LE MONSTRE

Le montre effrayant enlace tous les humains de ses hideux tentacules...



...qui, lorsqu'il n'a plus rien à dévorer, se tordent en enlacements bizarres et finalement...



...se bouclent pour former un nœud au-dessus de sa tête...

...C'est le budget!



DIFFERENCE

— Maman m'a expliqué la différence qu'il y a entre *économie* et *avarice*, mais je l'ai oubliée!

— Elle a dû t'expliquer que si je restreins les dépenses sur mes effets, c'est de l'*économie*. Si je les restreins sur ses toilettes à elle, c'est de l'*avarice*.

patte, il n'est pas rare qu'ils se secouent et que, faisant, comme on dit, la part du feu, ils laissent, entre vos mains, cette partie d'eux-mêmes. Puis, tombés à terre, ils s'évertuent à mettre en sûreté le reste de leur précieuse personne.

C'est au moyen d'une violente contraction musculaire que ces animaux détachent de leur individu le membre auquel ils renoncent ainsi volontairement. Le sacrifice leur coûte d'autant moins que la patte ou la pince cassée ne tarde pas à repousser.

Les araignées, les inoffensifs *faucheux*, par exemple, de même que les vertes sauterelles, laissent plus d'une fois leur patte entre les mains de qui veut les capturer. C'est un abandon plus pénible, car leurs pattes ne repoussent jamais. Les lézards verts ou jaunes font aussi des sacrifices analogues pour la conservation de leur liberté, car ils sont moins fragiles qu'on ne croit. Mais s'ils vous laissent le bout de leur queue, c'est qu'ils le veulent bien. D'ailleurs, cet appendice repousse, et parfois même, il repousse double; c'est ce qui fait qu'on trouve souvent des individus de cette espèce qui ont la queue bifurquée.



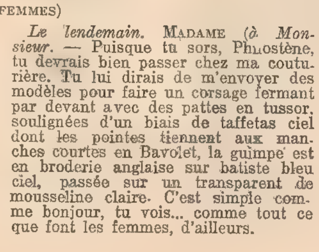


LE SIMPLE ET LE COMPLIQUE

(D'APRÈS LES FEMMES)

LE DOCTEUR (*à sa femme*). — Comment, tu ne m'as pas rapporté le livre que je t'avais dit de m'acheter: *Le traitement de la Stomatite erythémateuse?*

— Vrai, mon ami, il m'a été impossible de m'en rappeler le titre. Quelle manie vous avez aussi, vous autres hommes, d'employer des expressions compliquées et incompréhensibles!



Le lendemain. MADAME (*à Monsieur*). — Puisque tu sors, Philostène, tu devrais bien passer chez ma couturière. Tu lui dirais de m'envoyer des modèles pour faire un corsage fermant par devant avec des pattes en tussor, soulignées d'un biais de taffetas ciel dont les pointes tiennent aux manches courtes en Bavolet, la guimpe est en broderie anglaise sur batiste bleu ciel, passée sur un transparent de mousseline claire. C'est simple comme bonjour, tu vois... comme tout ce que font les femmes, d'ailleurs.

***

La Tabatière

L'on sait que Frédéric II, roi de Prusse, sérieux et fin dans les affaires, ne dédaignait pas de s'amuser aux dépens de ses amis.

Il était, un jour, à Potsdam, le ciel était gris, une pluie fine tombait, ses livres l'ennuyaient et il jouait mélancoliquement de la flûte en envoyant des petits coups de pied à un lévrier qui somnolait près de sa chaise.

Sa figure soudain se plissa et ses yeux pétillèrent de malice. Il venait de trouver quelque bonne plaisanterie! Dans un mouchoir de batiste, il plia une tabatière, puis il fit appeler son grand écuyer.

Celui-ci, cérémonieux, se présenta, s'inclina devant Sa Majesté qui, dans un discours touchant, lui dit qu'Elle était satisfaite de ses services, et pour le récompenser, lui offrait une tabatière en or.

L'autre la prit sans malice et remercia Sa



Quelle petite ville que ce Paris! Voilà à peine vingt-quatre heures que je suis dans mon nouveau logement et tout le monde, dans le quartier, sait déjà que je suis musicien!



ORGUEIL

— Ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir acheté, hier, une langouste de 8 fr. 75 pour aller en jeter les débris à la poubelle, juste au moment où il n'y a aucune locataire à causer avec la concierge!...

Majesté avec émotion. Quand il eut quitté la salle, Frédéric II éclata de rire: « Quelle tête il va faire, mon dindon de grand écuyer, en ouvrant le mouchoir! »

Le grand écuyer fut bien, il est vrai, un peu saisi en voyant, sur le couvercle, un âne peint avec de grandes oreilles. Mais il était bien trop candide pour établir, entre lui et le roussin du couvercle, le moindre rapprochement.

« Le roi a fait cela par mégarde, pensa-t-il. » Et sur le champ il envoya un valet à Berlin avec ordre de faire remplacer l'âne par le portrait du roi, et ceci, certes, sans aucune mauvaise et irrévérencieuse pensée.

Deux jours après, Frédéric, en l'honneur de la duchesse de Brunswick, donnait un grand dîner.

Au dessert, le roi dit, avec un air légèrement malicieux:

— Mon cher grand écuyer, montre le beau cadeau que je t'ai fait.

Et le grand écuyer, avec un bon rire, très flatté, tira de sa poche la tabatière et la passa à sa voisine, la duchesse de Brunswick:

— Mais, Sire, dit-elle, c'est parfaitement vous, je ne vous ai jamais vu aussi bien représenté!

Frédéric se mordit les lèvres, en pensant que la duchesse plaisantait un peu lourdement. La tabatière faisait le tour de la table, et c'était toujours des exclamations.

Le roi finissait par se demander si quelque mauvais petit démon français, caché dans le champagne, n'avait pas tourné la tête à ses invités.

Lorsqu'elle arriva à Voltaire, le philosophe, avec sa voix sarcastique, commença:

— Sire, votre portrait est, je vous assure parfait, il est vrai que vous avez peut-être ici (ô fatalité!) les oreilles un peu longues...

Frédéric bondit:

— Monsieur l'Arrrrouet, tâchez un peu de vous souvenir que vous êtes mon hôte et que je suis roi.

Et il lui arracha la tabatière des mains. Il éclata alors de rire à gorge déployée, en se serrant les côtes et en disant, à la stupéfaction générale de ses invités:

— Ah! mon grand dindon, quel mauvais quart d'heure tu m'as donc fait passer!

Pour ceux qui, en conclusion, aiment une morale, je les renvoie à la fable: *Le Renard et la Cigogne*, où le bon La Fontaine leur dira:

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

SEP.







LES INTERMEDIAIRES

Pourquoi complique-t-on à plaisir les actes les plus simples? Ainsi, il semblerait si naturel, lorsqu'on a envie d'aller au spectacle, de prendre son billet soi même.

Alors qu'on est obligé de passer par l'intermédiaire des Agences de marchands de billets.

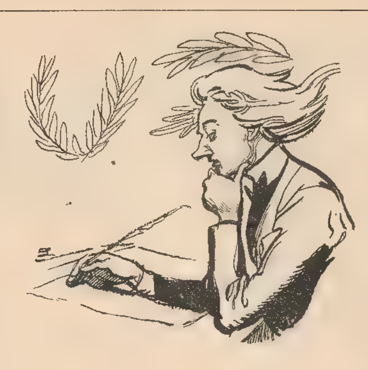
Pour se faire applaudir, il semblerait qu'il suffit de faire de bonnes pièces. Erreur, on est obligé de s'aboucher avec un chef de claque.



Il est des querelles qu'il serait si simple de vider entre quatre z'yeux.



Et qu'on est obligé de régler d'une façon beaucoup plus compliquée, par l'intermédiaire de quatre témoins et avec l'assistance d'un docteur.



Pour faire savoir à ses contemporains qu'on a du génie, il suffit de faire de belles œuvres, direz-vous.



Non! il faut encore avoir recours aux agences de publicité.



Il semble qu'il n'y aurait rien au monde de moins compliqué que de mourir.



Eh bien! non! Même dans ce cas, on se croit obligé d'avoir recours à un intermédiaire, celui des médecins.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les calculs des astronomes sont faillibles. Depuis Kepler, on admettait communément que la distance de la terre au soleil était de 148.500.000 kilomètres. De récentes observations permettent d'affirmer aujourd'hui que le soleil est plus éloigné encore. Sa distance est évaluée à 149.471.000 kilomètres.

— L'Etat français achète, chaque année, pour un million environ de tabac de la Havane. Mais au lieu de se le procurer à bon compte, en s'adressant directement aux producteurs américains, il passe de coûteux marchés avec des importateurs de Brême et de Hambourg.

— Au moyen-âge, la croyance attachée aux amulettes et talismans délivrés par les sorciers était si forte que dans les tournois, au moment où les preux chevaliers allaient en venir aux mains, des hérauts d'armes s'assuraient toujours s'ils ne portaient sur eux aucun objet suspect.

— Les bottes des égoutiers parisiens, lorsque l'usage les a rendues impropres à la continuation d'un service particulièrement dur, sont loin d'avoir perdu toute valeur. Les savetiers font des galoches avec les « pieds », tandis que les tiges, minutieusement préparées, servent à confectionner de fins souliers vernis.

— Lord Brummel fut jadis l'arbitre des élégances. Barbey d'Aurevilly, son admirateur, nous révèle que le célèbre dandy portait des gants qui moulaient ses mains comme de la mousseline mouillée. Ils prenaient le contour des ongles aussi strictement que la chair. Des artistes spéciaux confectionnaient ces merveilles, trois ouvriers pour la main, et un pour le pouce.

— Les travaux de MM. Nichols et Balley ont démontré que le goût (faculté de discerner la saveur des corps) est beaucoup moins développé chez la femme que chez l'homme. De même, l'odorat de l homme est deux fois plus fin que celui de la femme. Celle-ci ne reconnaît plus l'acide prussique dans 20.000 fois son poids d'eau, alors que l'homme le perçoit dans 100.000 fois son poids.

— Les « documents officiels » imprimés à l'intention des députés et des sénateurs — une paperasserie considérable et rarement utile — nous ont coûté 450.000 francs en 1903. Cette année, on peut prévoir qu'ils atteindront 600.000 francs.

— Si nous nous en rapportons aux affirmations de M. Gaston Bonnier, naturaliste et membre de l'Institut, le serpent python molure ne mange que *huit fois* par an.

— En Allemagne, l'assurance contre la maladie est obligatoire pour les travailleurs des deux sexes, dont le salaire ne dépasse pas deux mille marks. En 1906, elle s'étendait à onze millions et demi de personnes, et les cas de maladie se sont élevés à quatre millions un quart. Ils ont représenté, pour les caisses d'assurance, une dépense de 263 millions de marks, alors que les recettes en cotisations, subsides et versements divers avaient été de 293 millions.

— L'Université du Caire comptera bientôt mille et une années d'existence. Et elle occupe le même édifice, la mosquée d'El-Azhar, depuis l'an 908.

— Le village hongrois de Kœiysania a récemment élu, comme « mairesse » une jeune fille de vingt-quatre ans. Quatre autres femmes siègent déjà au conseil municipal de la même commune.

— C'est le département du Tarn qui, depuis la guerre, détient le record de la consommation... préfectorale. Trente préfets l'ont administré tour à tour, dans le laps restreint de trente-huit années. La Corrèze vient ensuite avec 28 préfets; la Corse, avec 27; la Creuse, 26; la Nièvre, 24. L'Eure en a seulement eu 9; la Côte-d'Or, la Mayenne, le Pas-de-Calais, la Seine-Inférieure et la Seine, en ont eu dix.

— La sévérité de la discipline fut une des traditions de notre ancienne marine royale et les pratiques religieuses comptaient parmi les devoirs professionnels du marin. L'homme qui avait, sans excuse valable, manqué une seule fois la messe ou la prière était puni de coups de garcette.

— Les temps ne sont plus propices à l'émigration. La récente crise financière a eu une répercussion considérable sur les conditions de la vie aux Etats-Unis. Il s'y trouve actuellement, d'après les chiffres de la fédération américaine du travail, 400 000 ouvriers sans travail, de plus que le chiffre moyen à cette époque de l'année.

— C'est en 1666, que Denis et Emmerets tentèrent, pour la première fois, en France, la transfusion du sang.

— Hérodote attribue à Chéops la construction de la première pyramide d'Egypte. A en croire l'historien grec, les travaux auraient duré trente ans, et, pendant les dix premières années. 100.000 ouvriers auraient été employés à édifier une chaussée conduisant à la pyramide.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que **toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.**

A. C. Brive. — Il y sont tenus, naturellement, tant qu'il leur en reste en magasin.

M. J. Dupont. — La force de caractère nécessaire pour abandonner cette habitude, il n'y a pas d'autre remède.

M. J. Henry. — Des quels parlez-vous ? Vous trouverez tous ces renseignements au Bottin.

Un lecteur F. H. T. — Ce n'est pas une règle générale, nous connaissons un grand nombre d'exceptions.

Un lecteur mutualiste. — Cette société est simplement à l'état de projet, nous ne croyons pas qu'elle existe déjà.

M. G. Louis. — Ce n'était pas indispensable.

M. Legras. — Le fond plat offre plus de stabilité, mais moins de légèreté dans la course.

M. Lerounier. — La ligne : Montmartre-Porte d'Orléans

M. Gautier. — Vous ne pouvez qu'écrire de nouveau à cette même administration, autrement, nous ne voyons d'autre moyen que de déposer une plainte.

M. Lebon. — Cela résulte d'une simple tolérance.

M. Monteil. — Cette lettre nous est bien parvenue.

Mme Leblanc. — Même réponse.

M. Bazoncourt. — Merci de votre proposition, mais nous n'avons pas, sur ce sujet, de demandes assez nombreuses pour justifier une rubrique spéciale.

M. Gazel. — Ce sont de ces phénomènes que nous ne nous chargeons pas d'expliquer et qu'il serait pourtant possible d'étudier étant donné leur fréquence.

A. G. D., Troyes. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets. Nous pensons, du reste, que votre confiance en ce moyen est peut-être exagérée.

M. Stadler. — Sûrement, il en faut informer la Place, vous y trouverez en même temps les renseignements que vous désirez.

A. B. — Il lui faut le consentement du tuteur.

M. Deslandres. — Mais tout simplement à cause d'une de ses vertus... supposées; vertu poussée à l'excès, évidemment.

Le prieur de Champv-rt. — Mais on peut parfaitement s'en servir, on ne le fait pas simplement parce que c'est plus compliqué.

Dar, à Z. — Il n'y en a pas, mais le fer employé modérément n'a pas d'effets nuisibles.

Mlle Brun. — Mais oui, mademoiselle, mais malheureusement le nombre des solutions justes, comme nous l'avons dit, dépassait de beaucoup celui des prix.

M. Brulfer. — Il faut attendre la fin du concours.

M. A. Harry. — Habitant Paris, vous pouvez vous adresser directement au ministère de la marine.

M. Pierre. — Voyez dans nos numéros des 21 juillet et 11 août 1908.

14e ANNÉE — N° 18. 10 Centimes 3 MAI 1908

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

COULEURS DANGEREUSES, par Benjamin RABIER.



— Oh ! monsieur, cette demande en mariage est si inattendue !...
— Prenez garde, Mademoiselle, ne rougissez pas... voilà un taureau...





LE DIRECTEUR DU « CANARD »

LE DIRECTEUR DU *Canard*. — Décidément ça marche mal! Plus d'abonnés. Peu de vente au numéro. Plus d'événements sensationnels...

LE REPORTER. — Patron, patron!... On vient d'assassiner le Président de la République.



— Enfin, on va pouvoir faire trois éditions dans la journée...

Ecrivez: « C'est avec la plus profonde douleur et la rage au cœur contre le misérable auteur du stupide attentat, que tous les bons citoyens apprendront la terrible nouvelle qui... que... dont, etc. »

LE BANDEAU

Parmi mes souvenirs d'une enfance heureuse, il en est un qui m'est particulièrement cher: c'est celui d'un ami de ma famille qu'on appelait ordinairement « Le Capitaine ». Le capitaine Eddy était un vieil original qui, ayant beaucoup voyagé, possédait une provision d'histoires et d'anecdotes inépuisables.

Quand — suprême faveur! — j'obtenais de mes parents la permission qu'il m'emmenât chez lui, un bel appartement qu'il habitait seul, j'en avais pour des heures à questionner l'excellent homme sur la provenance des mille bibelots qui encombraient les étagères et les meubles. Lui, souriait, se prêtant à toutes mes fantaisies de gamin curieux et capricieux. Et quand, le soir venu, il me ramenait à la maison paternelle, je rêvais, une fois couché, de sarcophages égyptiens, d'armes étranges, de meubles bizarres, de tentures bigarrées...

Des années passèrent, et quand le capitaine Eddy eut les cheveux blancs, il mourut, me léguant ses meubles et ses nombreux bibelots. Parmi ceux-ci, il y avait un coffret de santal contenant une poudre incolore, qui ne laissa pas que de m'intriguer fort; aussi tentai-je de savoir quelles pouvaient en être la nature et la composition. Des experts chimistes consultés, ne purent m'éclairer. Jouant en cela fort bien leur rôle, les uns estimèrent que cette poudre était végétale, alors que d'autres affirmèrent son origine animale.

Longtemps, le coffret de santal resta sur mon bureau. Puis, un soir, cédant à une force irrésistible, alors que, seul, dans mon cabinet de travail, je laissais vagabonder ma pensée en arrière, je pris ma pipe et y glissai quelques pincées de la poudre mystérieuse. Puis, je l'allumai. Tout d'abord, j'éprouvai à la gorge un léger picotement et mon cerveau sembla s'imprégner d'une lourde odeur aromatique. Peu à peu, je me sentais plonger dans une sorte d'ivresse, contre laquelle il m'était impossible de réagir...

Mais voici que les murs s'écartaient. Les chaises, les fauteuils, le divan et ma bibliothèque, avec le buste qui la surmontait, se fondaient et disparaissaient dans un brouillard. Simultanément, deux grands lustres et des appliques de cristal s'allumèrent, scintillant de mille feux changeants. J'étais dans un immense salon.

Soudain, je poussais un cri d'effroi:

Un monstre, un de ces monstres comme en créa le génie de Jacques Callot, bondit sur mon bureau. Deux longs bras, entre lesquels il se balançait et se tenait en équilibre, lui tenaient lieu de jambes. Sa face, hideuse, sous un crâne en pointe, était éclairée par deux petits yeux vifs dépourvus de cils, et sa bouche, fendue d'une oreille à l'autre, ricanait atrocement.

— Qui es-tu? fis-je avec effort.

— La Vérité!

— Mais...

— Oui, je sais, m'interrompit le monstre. la Vérité, pour vous, pauvres humains, est une femme surgissant d'un puits, vêtue de son éblouissante beauté. Erreur! La Vérité est tout autre. Elle est horrible! C'est m... qui suis la Vérité!

Cependant, le salon s'était rempli d'une société choisie. D'élégantes femmes minaudaient, entourées de jeunes hommes impeccables dans leurs fracs. Des femmes, plus âgées, d'une coquetterie plus discrète, causaient entre elles. Des messieurs graves, en mal de digestion, rêvassaient dans des fauteuils. L'un d'eux, à l'écart, les mains derrière le dos, contemplait longuement un tableau de maître, accroché au fond du salon. Ce devait être quelque amateur d'art distingué.

— Charmante soirée! estimai-je. Société agréable, si j'en crois mes yeux...

— Des yeux d'aveugle! observa le monstre. Quitte ton bandeau humain, animal prétentieux!

Avant que je fusse revenu de ma surprise, il avait sauté sur mes épaules.

J'eus alors l'indéfinissable sensation qu'un bandeau impalpable, mille fois plus léger que la plus souple gaze, se dénouait et glissait devant mes paupières.

Spontanément, un sixième sens m'était né, dont j'allais jouir immédiatement. Tandis que le monstre reprenait sa place sur le bureau, un groupe d'invités passa devant moi. A travers leurs yeux, d'une transparence de cristal, je lisait leurs pensées qui naissaient, se vrillaient ainsi que des sarments de vigne, s'entrechoquant, se bousculant confusément et s'échappant des cerveaux avec une vertigineuse rapidité. La plupart étaient couleur de suie, pourpres, avec des reflets verts, ou grises. Quelques-unes bleu ciel. Infiniment rares étaient les pensées roses. Parfois, à peine éclose, une pensée disparaissait, mort-née. Celle-ci était lente et paresseuse à se dérouler, sans aucune corrélation avec la suivante, qui s'enfuyait comme un météore. Puis, sans raison apparente, une éphémère discipline s'établissait tout à coup entre ces petites folles, discipline rompue au bout d'une seconde, et balayée par un vent d'anarchie... En réalité, dans le premier moment, j'eus quelque peine à m'y reconnaître, et cela me fit songer à ces houleuses réunions électorales, où chacun veut parler à la fois. Mais, peu à peu, je m'accoutumai à me servir de mon sixième sens, et c'est alors que je touchai du doigt cette implacable et cruelle réalité: si les lèvres avaient pour mission spéciale et bien définie de déguiser la pensée et de mentir, le cerveau était le diabolique creuset d'où sortaient, à chaque millième de seconde, les plus criminels, les plus lâches et les plus inavouables désirs.

Ces femmes, aux propos charmants, ces jeunes gens empressés à plaire, renfermaient, dans leurs cerveaux, les pensées les plus odieusement criminelles. Guidés par l'envie, la jalousie ou l'orgueil, s'ils eussent eu le pouvoir extra-humain de réaliser une seule de leurs pensées, couleur de suie ou pourpre, ils eussent fait plus de mal autour d'eux, en moins d'un clin d'œil, qu'une armée de conquérants en dix ans, ou que le choléra et la peste n'en font en un siècle.

Les vieux messieurs, digérant placidement dans leurs fauteuils, me donnèrent pareillement la nausée.

Quant à l'amateur de peinture, toujours planté devant le tableau, qu'il considérait d'un air attentif, la première de ses pensées que je pus examiner, fut celle-ci: tout à l'heure, il proposerait, au maître de céans, son meilleur ami, une combinaison financière d'où sortiraient de gros bénéfices... ou la ruine. Gros bénéfices ou ruine de son ami, peu importait au pseudo-amateur d'art, parce qu'une importante commission lui serait également acquise dans l'un ou l'autre cas.

Irrité, je tournai les talons.

Pourtant, je voulais espérer encore... et comme le naufragé qui, se sentant prêt de couler

à pic, jette un suprême regard autour de lui, avant de s'enfoncer définitivement, anxieux, j'allai de groupe en groupe, à la recherche de pensées bleu ciel ou roses.

J'eus un cri de triomphe: passaient devant moi un élégant cavalier, ayant au bras sa fiancée. D'un geste, je les désignai au monstre. Des pensées roses, d'un rose tendre, jaillissaient en gerbes de leurs cerveaux. Ces deux êtres s'aimaient sans nulle arrière-pensée. Ils s'aimaient passionnément!

Le monstre ricana:

— Hâte-toi, me conseilla-t-il, de leur fausser compagnie: la crise sentimentale qu'ils traversent, ne pouvant durer. Viendront promptement les pensées bleu ciel, qui passeront amicalement dehors leurs sœurs roses, pour être chassées à leur tour, par leurs congénères pourpres aux reflets verts, grises et couleur de suie!

Cette fois, je devais m'avouer vaincu et je me sentis envahi par un désespoir atroce.

— O Vérité, m'écriai-je, suppliant, pourquoi m'avoir enlevé ce bandeau, sans lequel l'existence de l'humanité serait impossible? Rends-moi mon bandeau! Je veux être aveugle!

Le monstre fit un bond. Ses deux poings s'abattirent sur mon crâne, avec la pesanteur d'une massue.

Tout tournoya autour de moi, dans un éblouissement. Je m'effondrai, râlant, sur ma table...

. . . .

Longtemps, longtemps, je suis resté dans cette torpeur douce, presque agréable, qui précède souvent la fin du moi. Puis, j'ai perçu quelques chuchotements confus autour de mon lit. Une voix disait:

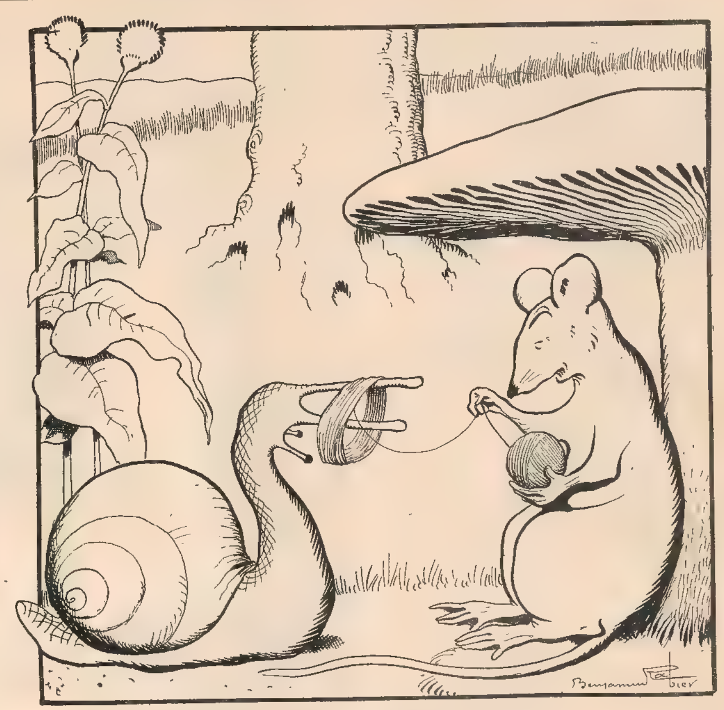
— Tentative de suicide... empoisonnement... sauvé pour cette fois... enlevez-lui ce mouchoir noué autour de la tête...

Péniblement, j'ai porté mes deux mains à mes tempes.

— Oh! si ça le contrarie, a ajouté le docteur laissez-lui son bandeau. C'est une manie de malade!

Jean Rosnil.

****



LE DÉVIDAGE DE L'ÉCHEVEAU

OU

L'ESCARGOT COMPLAISANT

Pêle-Mêle Causette

De récentes affaires ont confirmé une remarque piquante: c'est qu'en France on arrête les gens avec une extrême facilité.

L'on commence par les mettre sous les verrous et l'on recherche après s'ils ont ou non mérité cette mesure infamante.

Pourtant nous sommes sous un régime de liberté. C'est l'éternelle loi des contrastes qui s'affirme là encore.

Evidemment rien n'est plus simple que le raisonnement qui consiste à dire: « Bouclons d'abord l'individu. On verra après s'il est coupable. Mieux vaut tenir que courir. »

Cette façon de procéder est plutôt spécieuse, car si l'homme arrêté est innocent, on lui a causé un préjudice irréparable, et sur toute sa carrière pèsera dorénavant cette incarcération injustifiée.

Le juge qui, d'une plume légère, signe un mandat d'arrêt, accomplit, sans que lui-même en ait toujours conscience, un acte définitif et dont l'effet moral n'est pas détruit par un non-lieu.

Qu'on n'aille pas croire que je veux prendre fait et cause pour les aigrefins qui exploitent la crédulité publique. Je n'ai, certes, aucune sympathie pour ces écumeurs de bas de laine. Mais je me place à un point de vue plus élevé et d'ordre général.

Il existe, dans nos mœurs et dans nos lois, une lacune à combler. Elle fera certainement un jour l'objet d'une étude très délicate. C'est la définition exacte et juridique du mot *vol*.

En matières commerciales et financières, la délimitation permise du vol n'a pas encore été établie.

Quel est le point mathématique où le commerce devient vol?

Rien, jusqu'à présent ne permet de le préciser.

Le financier qui émet des valeurs pour une somme supérieure aux besoins de l'exploitation qu'il lance et garde pour lui une partie de ce capital, est-il dans son droit? Et jusqu'à quel point l'est-il?

Le restaurateur, de cuisante mémoire, qui, pendant l'Exposition, écorchait ses clients occasionnels de si cruelle manière était un voleur, certes, mais à partir de quel point sortait-il du commerce honnête?

Le médecin qui, pour une opération chirurgicale, extorque une fortune aux parents affolés d'un malade, est-il en règle avec la conscience publique et avec les lois?

Le négociant qui, à force de publicité, arrive à nous convaincre qu'une poudre sans valeur est une panacée infaillible, reste-t-il dans les limites du commerce permis?

Et l'État lui-même est-il un négociant honnête, lorsqu'il nous vend des allumettes qui ne prennent pas, et du tabac grossier, avec interdiction de nous fournir ailleurs?

L'est-il encore lorsqu'il lance dans le public des pièces d'argent, sur lesquelles il réalise un énorme profit, et qu'il laisse en circulation jusqu'à ce qu'elles soient si usées qu'il se refuse ensuite à les reprendre?

C'est un grave problème social qui s'ouvre aux méditations des philosophes et des législateurs.

En attendant, le Parquet n'a aucun critérium qui lui dicte sa conduite lorsqu'une plainte lui parvient.

Il se voit obligé d'agir au petit bonheur et s'inspire surtout de la qualité du plaignant. C'est une injustice que l'absence de législation explique si elle ne l'excuse pas.

Le procureur intelligent ne met en branle l'appareil de la justice qu'avec une grande circonspection. Mais tous les procureurs ne sont pas également intelligents. Et la prudence elle-même a des limites et devient de l'inertie ou de la complaisance lorsqu'elle est poussée à l'extrême.

Il manque donc un code, c'est-à-dire des données précises qui mettent le juge en position de savoir ce qui est commerce et ce qui est vol.

Quel sera l'homme de génie qui solutionnera cette grosse question sociale?

Fred Isly.

ÉTRANGE PROCÈS

M. Boncœur passait tous les jours par le même chemin pour aller à ses affaires.

Tous les lundis, un mendiant, installé au même endroit, lui tendait sa sébile. Et M. Boncœur jetait invariablement quatre sous dans le petit récipient. C'était devenu chez lui une habitude qu'il ne changea pas lorsqu'un jour la place fut occupée par un autre mendiant.

Le nouveau venu vint dès lors aux mêmes jours que son prédécesseur et s'installait au même endroit que lui.

Or, un matin, en dépouillant son courrier, Boncœur y trouva une convocation à comparaître, comme témoin, dans un procès entre Jean Delny et Gustave Chapelot, deux noms qu'il ignorait entièrement.

Il eut beau chercher, aucun indice ne lui permit d'identifier ces personnages.

Il se rendit donc à la convocation, persuadé qu'il était le jouet d'une erreur.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand il constata que le plaignant et le défendeur n'étaient autres que les deux mendiants qu'il avait rencontrés si souvent sur sa route.

Et son étonnement ne cessa pas, quand il apprit que le deuxième mendiant accusait le premier de fausses allégations, lors de la vente de son fonds.

Boncœur sut alors qu'il avait été vendu comme un client de dix sous par semaine, alors qu'il n'en donnait que quatre.

L'acheteur avait donc été trompé sur la qualité de la marchandise vendue, et, comme de juste, demandait une indemnité.

*
* *

A LA LETTRE

Un paysan, sentant la fin approcher, fit venir sa femme et lui dit:

« Françoise, quand je ne serai plus, tu vendras le cheval et tu en remettras le prix à ma famille; tu vendras aussi le chien et tu garderas le produit pour toi. Jure-moi que ce sera fait. »

La femme se tamponna l'œil gauche avec le coin droit de son tablier bleu et promit. Trois jours après, elle était veuve.

Le samedi suivant, jour de marché, les curieux se pressaient autour de deux piquets jumeaux plantés au centre du champ de foire.

Au premier était attaché un percheron trapu, dont la robe luisante, la dentition superbe, les muscles saillants, dénotaient la bonne santé, la jeunesse et la force.

Au pied du second, somnolait un vieux chien, de race incertaine, qui n'avait que les os avec la peau, et guère de poils dessus.

Chacun des piquets était surmonté d'un écriteau en lettres voyantes. Le premier portait:

Cheval à vendre pour cinq francs

Le second:

Chien à vendre pour cinq cents francs

Devant ce dernier, les gens haussaient les épaules. Il fallait être fou pour demander d'un roquet galeux la valeur d'une ouvrée de vigne!

Devant l'autre, leurs yeux s'allumaient de convoitise, avec tout de même un peu de méfiance tant l'aubaine était invraisemblable.

Assise entre les deux, Françoise tricotait un bas de laine noire, avec une indifférence affectée, attendant les offres.

Finalement, maître Pierre, un fermier cossu, se décida:

— C'est-y vrai, la Françouèse, que te donnes ce canasson pour cent sous?

— Ben sûr! pisque c'est écrit, j'peux point me dédire.

— Alors, je le prends. Tope!...

— Minute! Pour avoir le cheval, faut prendre le chien d'abord.

L'acheteur eut un mouvement de retraite. Puis, se ravisant:

— C'est donc que tu donnes les deux pour vingt-cinq louis! Fallait le dire tout de suite.

— Non pas pour vingt-cinq louis, pour cinq cent cinq francs; et pas ensemble, séparément. Seulement, qui achètera le chien pour cinquante pistoles aura le cheval pour un écu. C'est à prendre ou à laisser.!

Maître Pierre réfléchit longuement, ne comprit rien, sinon qu'il faisait, en somme, un bon marché, tira de sa poche cinq billets bleus, qu'il compta trois fois, de sa bourse une grosse pièce blanche, qu'il fit sonner, prit la longe d'une main, la laisse de l'autre, et emmena les deux bêtes.

Scrupuleusement, Françoise remit aux héritiers de son mari les cent sous du cheval, ne gardant pour elle que les cinq cents francs du chien, car les dernières volontés des défunts sont sacrées et doivent être exécutées à la lettre.

*
* *

AMUSETTE

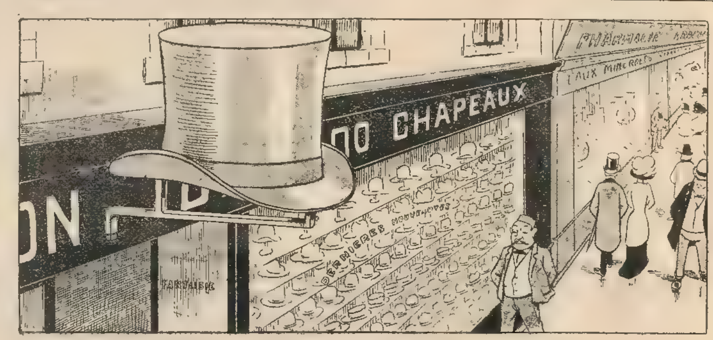
On nous signale un mot anglais: *facetious* (facétieux), qui a cette particularité que les cinq voyelles (a, e, i, o, u) s'y trouvent placées dans leur ordre alphabétique.

Existe-t-il un mot français analogue?



— Mariez-vous donc, jeune homme! Le mariage, que diable ! ce n'est pas la mer à boire !

— Non, mais c'est la belle-mère à avaler !



Le chapeau-enseigne du chapelier Léconome en semaine...





AU SALON

— Mon cher, cette année, je suis coulé. Ma toile est tuée par un épouvantable portrait qu'on a mis à côté de moi.

— C'est comme moi, je suis à côté d'une ignoble croûte qui ruine l'effet de mon tableau.

— Enchanté de pouvoir vous complimenter; je viens de voir vos toiles, elles sont justement l'une à côté de l'autre.

Courrier Pêle-Mêle

Choix d'une carrière

Réponse à la question de M Dumas, parue ici: (Existe-t-il un ouvrage pouvant aider les parents dans le choix à faire d'une carrière pour leurs enfants?)

M Prignaud, en réponse à cette question, signale l'ouvrage de Gabriel Hanotaux: *Du choix d'une carrière.*

M. Fiore Goria indique: *L'Education de la volonté*, de A. Pajot, et *Pour faire son chemin*, de Rondès.

***

Devises

En réponse à la demande de M. Arnold, désirant connaître quelques devises célèbres, analogues à celle qu'il cite de la famille des Rohan, voici celles que nous ont adressées MM. de France, E. G. de C., Louvrier, un Héraldiste, Hidalgo, et Mme de Yanesor:

Nous faisons des rois, nous n'en descendons pas. Devise des Medinaceli.

Ingenio ac valore (Par l'intelligence et le courage). Devise de Pizarre.

Ne suis roi, ne duc, ne comte aussi
Je suis le sire de Coucy.
Devise des sires de Coucy.

Suis le lion qui ne mord point
Sinon quand l'ennemi me poingt.
Devise de la ville de Lyon.

Nos ipsis fortuna (Nous sommes notre propre fortune). Devise des Cataliotti de Sicile.

Aut Cæsar, aut ni-hul (Ou César, ou rien). Devise de César Borgia.

Je maintiendrai. Devise des princes d'Orange Nassau, parvenus au trône d'Angleterre.

Chacun à son tour. Devise des Guises, représentée par des A enfermés dans des O.

Penetrabit (Elle pénétrera). Devise des Bourbons, accompagnée d'une épée.

Que nul ne s'y frotte. Devise des Créqui.

Qui je défends est maître. Devise d'Henri VIII d'Angleterre.

On ne peut aller outre. Devise de Charles-Quint, figurant sur les colonnes d'Hercule.

A cœur vaillant, rien d'impossible. Devise de Duguesclin.

***

Canons rayés

Certains lecteurs, MM. Guillaume, Dores, X..., nous adressent certaines rectifications au sujet de l'apparition des canons rayés sur les champs de bataille. En voici le résumé:

Pendant la guerre d'Italie, en 1859, il est parfaitement exact que l'artillerie française possédait des canons rayés, *mais ces canons ne se chargeaient pas par la culasse.* C'est hélas! tellement certain, qu'au moment de la déclaration de guerre à l'Allemagne, en 1870, *notre matériel d'artillerie ne comportait aucune pièce se chargeant par la culasse.* Nous en étions toujours au canon démodé de 1859, et ce fut là une des principales causes de nos revers.

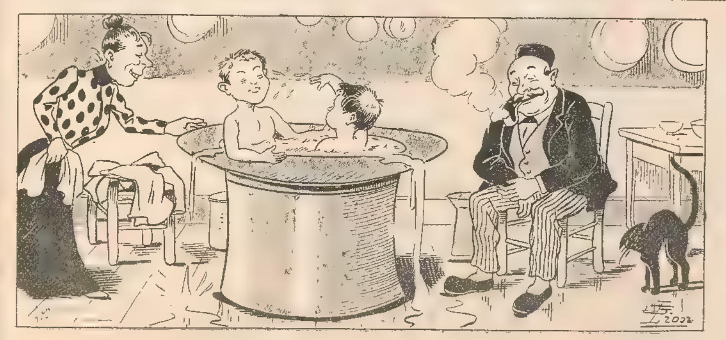
Le canon rayé se chargeant par la culasse (modèle Reffye de 7), ne fit que plus tard son apparition dans les armées du gouvernement de la Défense Nationale.

Ce canon, en bronze, à fermeture à vis, venait d'être inventé par le colonel de Reffye. A la hâte on en fabriqua quelques exemplaires qui furent employés avec succès dans quelques rencontres.

Quant aux fusils de guerre se chargeant par la culasse, le premier en usage dans l'armée française fut le Chassepot (dit modèle 1866), qui remplaça le fusil rayé à baguette. Ce dernier fut transformé en fusil à *tabatière*, dont les mobiles furent armés. (Les Prussiens ont eu le fusil Dreyse à aiguille vers l'année 1844.)

***

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions intepêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.



... Le même le dimanche.

THEORIE ET PRATIQUE



Ducogne a dressé Sultan comme chien de police. Il l'a instruit en attaquant des mannequins.



Or, jugeant son chien assez savant, il voulut mettre ses théories en pratique. Un jour, il aperçut deux cambrioleurs sautant le mur d'une villa.



Ducogne lâche son chien de police à la poursuite des apaches, mais le chien qui était si bien dressé...



...rapporta ce qu'on lui avait appris à rapporter!

Contradictions dans le monde des Serpents

Une récente statistique nous apprend qu'aux Indes anglaises, où les serpents venimeux sont très répandus, le nombre des indigènes tués par leurs morsures atteint, en moyenne, chaque année, le chiffre formidable de vingt mille.

Il faut dire que nulle part ailleurs la mortalité de ce chef n'est aussi élevée. Pour la Cochinchine, par exemple, où les serpents abondent, les décès causés par leurs blessures ne dépassent pas cinquante par an, soit un cas par 66.000 habitants.

En France, pourtant, où nous ne connaissons, en fait de serpents venimeux, que la *vipère aspic* et la *vipère péliade*, on enregistre de fréquents décès. Nous aurions, néanmoins, mauvaise grâce à nous plaindre trop fort: les plus terribles d'entre les reptiles sont inconnus sous nos climats.

Le nombre des serpents est considérable et on ne les connaît pas encore tous. Rien qu'au Tonkin, les naturalistes en comptent 112 espèces, dont 77 non venimeuses et 25 venimeuses. Ils se présentent sous toutes les tailles, depuis les serpents pythons, qui atteignent communément quatre à cinq mètres, rarement six mètres ou davantage, jusqu'aux minuscules *typhlops*, lesquels ne sont pas plus gros qu'un ver de terre.

L'étude des serpents et de leurs venins — une science dangereuse — est intéressante au suprême degré, par les contradictions et les étrangetés qu'elle révèle. Les préjugés répandus sur eux, et sous tous les climats du monde, ne sont pas moins curieux.

Beaucoup de serpents, en effet, ont leur légende, tel l'infime *typhlops*, dont il a été question plus haut. Les indigènes des pays où il sévit (Annam, Cambodge, Siam, Birmanie, etc.) ont pensé qu'il devait être d'autant plus méchant qu'il était plus petit. Et le vulgaire les a baptisés du nom de *Serpents-Minute*, persuadé que leur morsure entraîne une mort immédiate. Or, ils sont absolument inoffensifs.

Une autre anomalie, scientifiquement constatée celle-là, c'est que les serpents dont le venin est le plus foudroyant sont souvent incapables de nuire grièvement à l'homme.

C'est le cas des *Opistoglyphes*, peu dangereux d'habitude, en raison de leur système dentaire, leur poison ne peut être inoculé qu'à de petites proies, après que celles-ci ont été introduites dans leur gueule. En effet, leurs crochets, munis d'une rainure pour l'écoulement du venin, sont placés en arrière des autres dents.

Un autre reptile, dont l'action serait très puissante, le serpent *Corail*, qui vit au Brésil, est moins agressif qu'une belle-mère et se laisse aisément approcher. Singuliers contrastes!

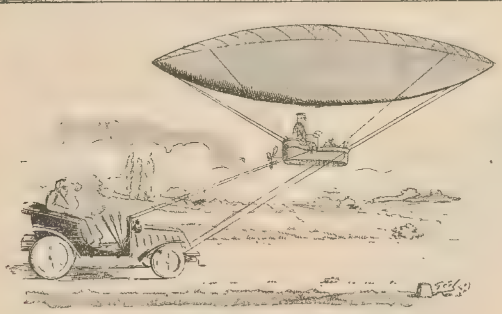
Citons encore la vipère ***hémachate***, qui habite l'Afrique Australe. On l'appelle aussi *serpent cracheur*, parce que, dès qu'on l'excite, le venin sort de sa gueule: elle s'épuise ainsi en vaines manifestations et comme consciente de sa force, craint d'en user.

La gravité de la morsure dépend, non seulement de l'espèce du reptile, mais encore de la quantité de venin inoculé. Sur ce dernier point, on enregistre de grandes différences: Un *crotale*, un *naja*, peuvent fournir un gramme ou deux de venin, tandis que la vipère et d'autres n'en livrent à la fois que 0 gr. 05 à 0 gr. 15 centigrammes.

En outre, la toxicité du venin est plus grande quand l'animal est à jeun. Un aspic, conservé pendant des mois sans nourriture, deviendrait de plus en plus dangereux. Un conseil donc: Ne pas songer à prendre les serpents par la famine. Il en est des reptiles comme des hommes.

Les serpents venimeux appartiennent à deux catégories, suivant la structure de leur appareil à venin.

Ce sont d'abord les *Solénoglyphes*, qui portent, à la partie antérieure de la bouche et de chaque côté, un fort crochet, creusé d'un canal intérieur, par où s'écoule le liquide,



LA FRATERNITE DANS LE PROGRES

Une panne en l'an 2.000



L'IMPOT SUR LE REVENU

(Première face)

Simplet *(venant de payer ses contributions)*. — A la bonne heure! Voilà une bonne loi pour nous! Nous payons cinquante francs de moins d'impôts par an!

(Deuxième face)

Le Propriétaire. — En raison des nouveaux impôts dont je suis chargé, je me vois forcé d'augmenter votre logement de cinquante francs par an.

Quand la gueule est fermée, le crochet est disposé horizontalement contre le palais, la pointe tournée en arrière. Il se redresse à mesure que la gueule s'ouvre, jusqu'à prendre finalement la position verticale. Il est prêt pour l'attaque.

Le crochet des *Protéroglyphes*, au contraire, est immobile et leur venin descend par un sillon creusé à sa face antérieure. Les *najides*, dont le poison est si actif, appartiennent à cette variété. Egalement, le fameux serpent à lunettes, qui peut atteindre 1 mètre 60, et dont la tête putréfiée sert, au Cambodge, à empoisonner les flèches.

Mais, de tous les serpents venimeux, le plus terrible est assurément l'*ophiophagus elaps*, dont la taille dépasse souvent quatre mètres. Il tue l'éléphant en trois heures.

Les venins, est-il besoin de le dire? agissent différemment, suivant les espèces. Il y a des cas suraigüs où la mort est foudroyante; d'autres cas où elle ne survient qu'au bout de quelques heures.

Certains venins, comme ceux du *daboie*, un des plus craints parmi les serpents de l'Inde, produisent des attaques convulsives. D'autres, comme ceux du *cobra*, la paralysie immédiate.

Les plus curieux agissent par une altération persistante du sang. Les hommes vieillissent prématurément; on croyait voir un jeune homme, c'est un aïeul qu'on retrouve; les enfants sont arrêtés dans leur croissance.

Tantôt le blessé s'est cru guéri. Il a repris ses habitudes, et il se voit frappé tout à coup. Celui-ci, deux ans après une morsure, meurt subitement *sans qu'aucune autopsie* puisse jamais dévoiler à quoi il succombe.

On croirait voir là l'effet d'une magie ténébreuse, d'une puissance occulte et diabolique. Les fakirs des pagodes mystérieuses, les envoûteurs du moyen-âge possédaient, eux aussi, le pouvoir de suspendre à leur gré, un trépas sans rémission. Et ce qui paraît ici l'œuvre d'une volonté sournoise de supprimer son ennemi, alors qu'on paraît lui avoir pardonné, est seulement une composition chimique, un produit de la nature.

Cependant, les venins agissent seulement par morsures. Même introduits à doses énormes dans l'estomac, ils sont inoffensifs.

D'autre part, divers animaux, tels le porc, le hérisson, la mangouste, sont insensibles aux morsures. Les serpents possèdent aussi cette immunité — ils ne peuvent se tuer entre eux. Cela tient à ce que leur sang contient une antitoxine qui annihile les effets du venin. Leur bile est aussi le meilleur des remèdes empiriques: Tous les sorciers indigènes exploitent son efficacité curative.

Ces diverses constatations ont orienté l'effort des savants vers la recherche des différents serums qui, nous communiquant en quelque sorte le sang du serpent, nous immuniseront.

ANNIVERSAIRES DE MARIAGE

Première année, noces de coton; deuxième année, noces de papier; troisième année, noces de cuir; cinquième année, noces de bois; septième année, noces de laine; dixième année, noces d'étain; douzième année, noces de soie; quinzième année, noces de cristal; vingtième année, noces de porcelaine; vingt-cinquième année, noces d'argent; trentième année, noces de perles; quarantième année, noces de rubis; cinquantième année, noces d'or; soixante-quinzième année, noces de diamants.



Le docteur Coupetout est très distrait et oublie souvent des instruments dans le ventre de ses clients.



Aussi a-t-il imaginé un procédé qui réussit à merveille. Avant de recoudre le patient, il se tourne et grâce à l'aimant puissant attaché à son dos...



...il retrouve ses outils sans peine, s'évitant ainsi des dépenses inutiles.

L'HONNÊTE AMI DES BÊTES

La Société protectrice des animaux et la Ligue des antivivisectionnistes font une ardente campagne pour la défense des bêtes et contre toutes les cruautés qu'on leur inflige.



Assurément, rien ne m'émeut comme d'assister a une râfle de pauvres toutous destinés à périr à la fourrière.

Mais je fus aussi bigrement ému le jour où je vis un vénérable monsieur réduit à grimper sur un arbre pour échapper à la poursuite d'un chien enragé.



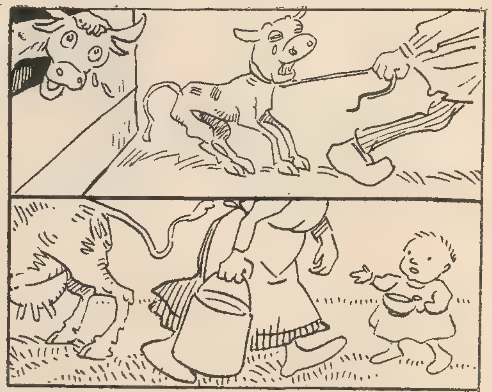
Est-il besoin de dire que j'éprouve une horreur profonde pour les pratiques abominables de la vivisection ?

Mais quelle horreur n'éprouverais-je pas si le savant interrompait ses études au moment de découvrir un sérum susceptible de sauver un être qui m'est cher !



Je suis si sensible que je ne puis voir écraser un moustique sans protester.

Cependant, si ces moustiques doivent propager la fièvre jaune... j'admets qu'on les détruise par tous les moyens



Rien de plus triste, de plus inhumain, que d'arracher un jeune veau à la tendresse de sa mère ..

... Mais si c'est le seul moyen d'avoir le lait pur qui sauvera nos enfants... je sais me faire une raison !



Quand je pense aux milliers de lapins que nos savants occisent, je frémis d'indignation!...

Mais puis-je oublier que j'ai fait ma fortune dans le commerce des fourrures ?



Enfin, la façon épouvantable dont on procède aux abattoirs pour mettre à mort les animaux de boucherie m'écœure...

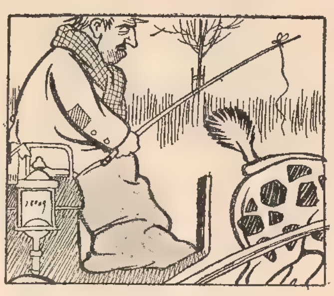
Il serait si simple d'endormir ces pauvres bêtes, de les insensibiliser...

... Oui, mais il faudrait un personnel de savants vétérinaires, d'aides bien rétribués... et le prix de la viande doublerait... Flûte ! nous payons tout déjà trop cher...

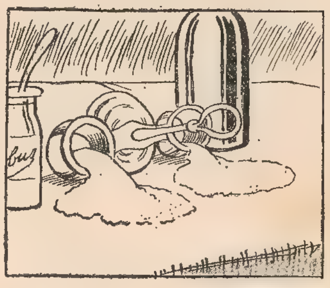
SUPERSTITION



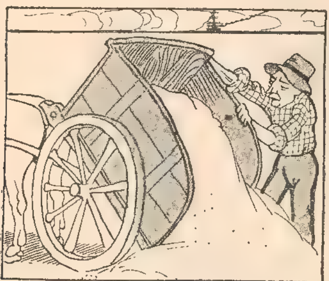
Les gens superstitieux prétendent que « voir un cheval pie est signe d'argent ».



Les cochers de fiacre qui en ont un tous les jours devant le nez sont-ils plus favorisés de la fortune.



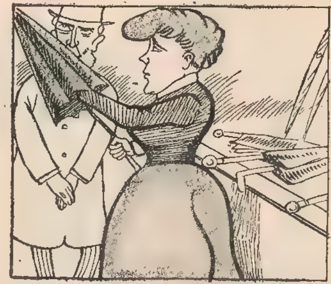
« Renverser le sel est signe des plus grands malheurs ! »



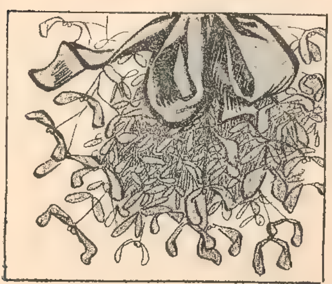
Combien malheureux devraient être alors les ouvriers des salinières !



« Ouvrir un parapluie dans un appartement, vous vouera à l'incendie certain », dit-on encore.



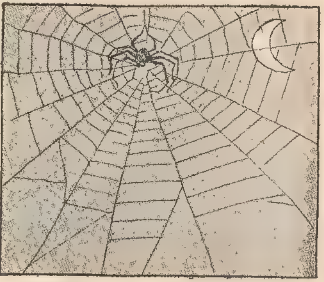
Alors, les marchands de parapluies ne trouveraient pas à s'assurer.



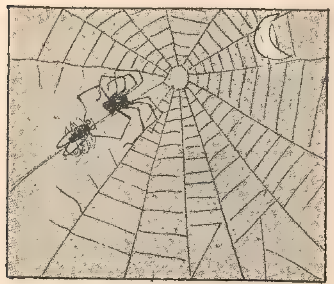
« Une branche de gui porte bonheur ! »



Mais celui qui en a des tas est généralement plutôt gêné !



Araignée du soir, espoir ! »



Dites donc cela à la mouche qui, sur les 8 heures s'est laissée prendre par l'araignée.



Mais comme toute exception confirme une règle, nous devons constater que « retourner son vêtement est signe d'affront ou de cadeau ! »



Ce qui est bien vrai pour nos législateurs, qui retournent si souvent leur veste et reçoivent à la fois affronts et cadeaux !

EXPRESS-POCHADE

LA MEMOIRE ET LA SCIENCE

Mémorius, le célèbre professeur de mnémotechnie, a établi le moyen pratique d'aider la mémoire dans toutes les circonstances de la vie.

— Il suffit, dit-il, de donner à l'objet à retenir une physionomie rappelant quelque chose de connu pour être assuré de ne jamais l'oublier.

L'éminent professeur procède par rapprochements, par analogies et par à peu près.

Comme de juste, Mémorius applique lui-même sa méthode dans les besoins courants de son existence.

Prononcez un nom devant lui, et aussitôt, l'habitude aidant, ce mot suggère dans sa pensée quelque chose de semblable, et



qui lui servira à retrouver le mot en question quand il le désirera.

Il arrive ainsi à des résultats surprenants.

En voulez-vous un exemple:

Tout récemment, l'éminent savant s'apprêtait à sortir, quand, sur le pas de la porte, sa femme l'arrêta:

— Puisque tu sors, dit-elle, veux-tu avoir la complaisance de me rapporter, en rentrant, de l'huile et du vinaigre?

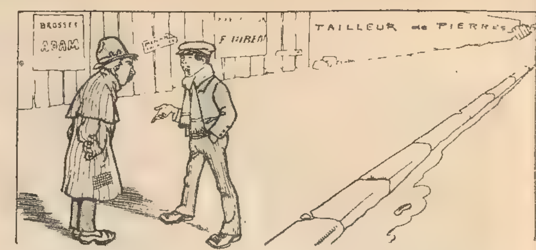
Avec plaisir, chère amie, dit aimablement Mémorius. Et tout en descendant l'escalier, il murmura:

— Huile et vinaigre.

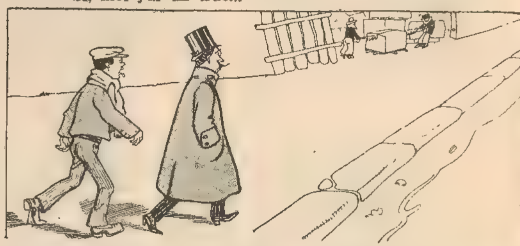
Il s'arrêta un instant, cherchant un rapprochement:

— J'y suis, se dit-il bientôt. Huile et vinaigre, chef-lieu Rennes. Je n'aurai qu'à penser à Rennes, la jolie cité bretonne, pour me remémorer l'Ille-et-Vilaine, et par analogie l'huile et le vinaigre.

Tout en souriant, il continua sa route, fier de la nouvelle application de son merveilleux système, et s'en alla à ses occupations.



— Eh bien! mon vieux, rien à faire les jours de fraîcheur, tout le monde a les mains dans les poches.
— Si, moi j'ai un truc...



...je me poste près d'un tailleur de pierre et quand mon client passe...



...je te jure qu'il retire les mains de ses poches!

****

Le soir venu, le mnémotechnicien rentrait au logis:

— Voyons, se dit-il aux approches de sa maison, ma femme m'a chargé d'une commission. Il s'agit de ne pas l'oublier. De quoi s'agissait-il donc? Ah! oui, il était question de Rennes... Rennes... me voilà sur la voie, la chose ne peut tarder à se révéler à mon esprit.

Il poursuivit son chemin, mâchonnant le mot Rennes et à l'affût de l'étincelle qui allait jaillir et éclairer la situation.

— Ah! fit-il soudain, ce doit-être ça!

Cinq minutes après, Mme Mémorius vit arriver son mari:

— As-tu fait ma commission? demanda-t-elle.

— Certes!

Et, triomphalement, il déposa sur la table un paquet contenant deux douzaines de grenouilles.

Stupéfaite, Mme Mémorius le regardait:

— C'est ça que tu appelles de l'huile et du vinaigre!

A ces mots, le savant se frappa le front:

— C'est juste, dit-il, accablé. Rennes, Ille-et-Vilaine.

— Mais qu'est-ce qui a pu te causer cette erreur?

Piteusement, le mnémotechnicien répondit:

— J'ai pensé à Raine, grenouille verte.



Une modiste a inventé un chapeau de théâtre, dont la garniture mobile se détache de la coiffe, réalisant ainsi le « petit chapeau » rêvé.



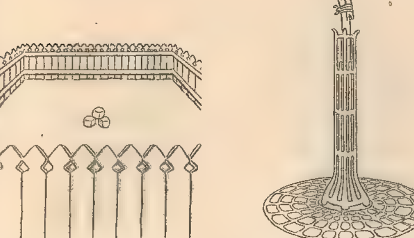
Bien entendu, c'est Monsieur qui tient les accessoires pendant la représentation.



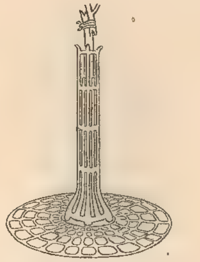
Après la représentation, Madame les remet sur sa coiffe, un à un...
...mais il lui arrive de se tromper!

MÉFIANCE

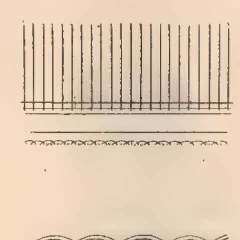
La méfiance est aussi une des mères de la sûreté.



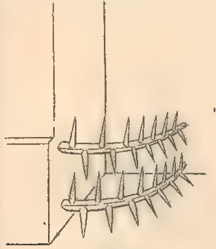
C'est pour cela qu'au lieu de sourire niaisement à la vue d'une palissade qui ne défend rien, il serait préférable de songer que si, à une époque indéterminée on a besoin d'y mettre quelque chose, la palissade sera toute faite.



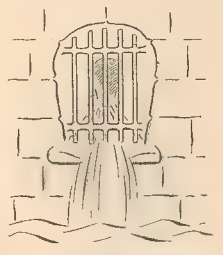
On grillage des arbres... eh bien, après ? avec ça que nous vivons dans des temps si honnêtes !...



Même remarque our gazon sait-on jamais...

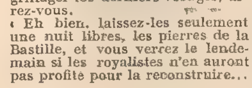


Quant aux coins, soyez persuadés qu'on ne doit pas les enfermer pour le plaisir.



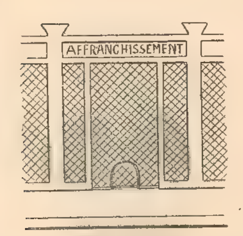
Pas plus que les embouchures d'égouts.





... C'était pas la peine de démolir la Bastille pour arriver à en grillager les derniers vestiges, direz-vous.

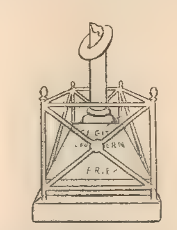
« Eh bien, laissez-les seulement une nuit libres, les pierres de la Bastille, et vous verrez le lendemain si les royalistes n'en auront pas profité pour la reconstruire...



N'allez pas maintenant attaquer les grillages des bureaux de poste, ils ne sont même pas jugés d'une sécurité suffisante par les employés qui se risquent rarement derrière.



C'est absolument comme si vous alliez exposer de gaîté de cœur votre femme dans la rue, le visage non défendu.



Mon Dieu, mon Dieu, dans quels temps vivons-nous, nous n'oserions même pas laisser nos morts sans une grille à toute épreuve. Est-on jamais tranquille avec ces histoires de spirites ?

POU

Le cavalier Pou, du 40e dragons, en tant que cavalier, montait à cheval comme une paire de pincettes. En tant que soldat, il était poltron comme la lune, laquelle, on le sait, est si timide qu'elle pâlit et défaille aux premiers feux de l'aurore, qui n'ont pourtant rien de bien terrible.

Le cavalier Pou était en garnison à Paris. Un jour, il fut commandé d'escorte.

Le Président de la République recevait un hôte royal, et, selon le cérémonial usité, un peloton de cavaliers encadrait le landau présidentiel dans lequel les deux chefs d'État parcouraient les rues de la capitale.

A cette époque, il était fortement question d'attentats anarchistes. Aussi, le cavalier Pou n'en menait pas large, comme l'on dit. Pourtant, il se tenait à peu près, son cheval, admirablement dressé, n'ayant nul besoin d'être guidé pour trotter à son rang, mais il était fort pâle.

— Vous auriez dû vous faire porter malade, Pou! lui fit, en passant, son lieutenant, qui le remarqua.

Puis il ajouta en lui-même :

— Il faut qu'il ait envie de faire son service, celui-là, pour monter à cheval avec une mine pareille! Il est soldat dans l'âme.

Cependant, les craintes intérieures du cavalier Pou n'étaient que trop justifiées. A l'angle des grands Boulevards et de la rue Drouot, une détonation retentit, suivie d'une seconde, puis d'une troisième.

Au premier coup de feu, Pou, anéanti, était tombé de peur sur le pavé.

Cette chute le sauva, car au même moment une balle, traversant l'espace occupé la seconde auparavant par son corps, s'en alla se loger dans l'épaule de l'hôte royal assis à la droite du Président.

En même temps, un second projectile, destiné à ce dernier, était arrêté par une jambe du cheval de notre héros, laquelle fut cassée net.

Les auteurs de l'attentat ne furent jamais connus. Par suite, personne ne fut châtié.

En revanche, il fallait bien récompenser quelqu'un.

L'enquête fut rapide, et les rapports le démontrèrent surabondamment. Nul n'en était plus digne que le cavalier Pou, lequel, quoique malade, avait tenu à faire son service, et avait, au cours de l'échauffourée, eu son cheval tué sous lui. Ayant été au danger, il devait être à l'honneur.

La médaille militaire fut la récompense de son intrépidité.

La blessure reçue par le royal visiteur était sans gravité. Aussi, n'en conserva-t-il que l'heureux souvenir d'avoir couru un grand danger et d'y avoir échappé. Cela met toujours un peu d'auréole autour d'une couronne, et représente, pour plus tard, au moins dix lignes de plus de Larousse dans les notices biographiques des rois.

Aussi, en mémoire de l'événement, il tint lui aussi à décorer le brave soldat, et il lui conféra le grand cordon de l'ordre du Salpêtre.

Cette histoire gaie est fort triste, car elle arrive malheureusement fréquemment, et elle tendrait à prouver qu'au lieu d'aller se faire trouer la peau au Maroc, en compagnie de simples camarades, il est plus avantageux d'attraper quelque horion, voire même la colique, en compagnie de grosses légumes.

Au reste, le cavalier Pou n'en resta pas là. Je ne sais si vous l'avez remarqué, mais les décorations c'est comme les petits pâtés. Elles ne vont jamais seules. Rentré dans son village, Pou devint une sorte de héros. C'était la gloire locale. Lorsqu'un ministre en déplacement passait dans le pays, Pou, étant forcément membre de toutes les délégations, avait sa part de la manne ministérielle. Et comme on ne pouvait conférer le simple poireau à un personnage décoré de la médaille militaire et du grand cordon du Salpêtre, il fut nommé successivement officier du Mérite agricole, de l'Instruction publique, etc., etc., et enfin officier de la Légion d'Honneur, pour la bonne raison qu'un homme si décoré devait avoir bien mérité de la patrie.

Et le cheval?

Quel cheval?

Celui de l'escorte... la vraie, la seule victime de l'attentat?

Eh bien! le cheval avait une jambe cassée. On ne le décora pas. On le soigna pas..., on l'abattit. Et comme il était jeune et sain, il fut bel et bien mangé.

Etienne JOLICLER.

CHEZ PARVENU

M. le banquier Parvenu, escorté de sa moitié, fait les honneurs de son château à un invité de marque.

Très bedonnant, avec une moue de grand seigneur stéréotypée sur ses lèvres épaisses, Parvenu explique les beautés de son home.

— Ce paravent indien a coûté vingt-cinq mille francs. Ces vases en satzuma ont coûté soixante-cinq mille francs.

— Soixante-quinze mille, rectifie Mme Parvenu.

— Oh! à dix mille francs près! rétorque le banquier d'un ton dédaigneux.

On arrive devant une énorme glace de Venise, qui couvre tout un panneau du faîte à la base.

— Oh! la belle pièce, s'écrie l'invité en s'arrêtant

— Oui fait négligemment Parvenu. C'est une glace dont le pendant se trouve au Quirinal. Elle a coûté 90 mille francs.

L'invité contemplait l'objet avec l'attention d'un connaisseur.

Son attention fut attirée par une multitude de rayures irrégulières qui défiguraient l'œuvre d'art dans un coin du bas.

— Quel dommage, s'écria-t-il, qu'un aussi beau morceau soit ainsi abîmé.

Parvenu regarda à son tour:

— Oh! ces enfants! fit-il.

Puis se tournant vers sa femme:

— Tu vois, chérie, nous avons tort de leur donner tant de diamants pour jouer!

DE NOS LECTEURS

Un mot de Louis XII

Le roi de France Louis XII, que sa bonté pour ses sujets l'avait fait surnommer le *Père du peuple*, fut informé, certain jour, qu'un gentilhomme de sa maison avait brutalisé un paysan. Aussitôt, il donna des ordres pour qu'on retranchât le pain aux repas de cet officier et qu'on ne lui servît que du vin et de la viande.

Le gentilhomme se plaignit au roi du régime bizarre auquel il était soumis, mais Louis XII lui répondit en souriant:

— Eh! quoi! les mets que l'on vous sert ne vous suffisent donc pas?

— Non, Sire, car on ne me donne pas de pain...

— Que vous importe?

— Mais, Sire, le pain est essentiel à la vie!...

— Pourquoi, reprit le roi, puisque vous êtes convaincu de cette vérité, êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous mettent le pain à la main?

Le gentilhomme baissa la tête sans répondre. Louis XII comprit alors que la leçon avait porté, et il pardonna.

* * *

Le calvaire de la «Dame aux Camélias»

Les auteurs dramatiques sont légion, et malgré les difficultés de se faire jouer, leur nombre augmente chaque jour.

Les anciens, ceux qui « ont connu l'Empereur », vous disent: « Autrefois, on arrivait bien plus aisément au théâtre, il suffisait d'écrire une bonne pièce, et on vous la montait d'enthousiasme ».

N'en croyez rien, aujourd'hui est comme hier, et demain sera comme aujourd'hui.

Témoin l'odyssée de la *Dame aux Camélias*, ce chef-d'œuvre qui, après un demi-siècle, a gardé toute son actualité, parce que fait de tendresse et de cruauté éternelles.

Quand la comédie fut écrite, Alexandre Dumas fils la lut à son père qui la trouva audacieuse et émouvante et lui conseilla de la porter au Théâtre-Historique. Elle y fut accueillie par des applaudissements et des larmes et on lui prédit un immense succès. Hélas! quinze jours après, le Théâtre-Historique, qui ne faisait pas ses frais, ferma sa porte.

Dumas porta alors son ours à la Gaîté, à l'Ambigu, au Vaudeville. Sur ces deux premières scènes, la *Dame aux Camélias* fut reconnue injouable. Au Vaudeville, elle fut retenue par le directeur, Paul Ernest, qui y voyait un beau rôle pour sa femme.

Mais peu de temps après la réception, le Vaudeville fermait à son tour.

Nouvelle station chez Montigny, au Gymnase, nouvel insuccès.

Dumas ne se lassait toujours pas. Il lit son œuvre à Déjazet. L'actrice à la mode pleure comme une Madeleine, embrasse l'auteur et lui prédit un triomphe. « Mais, dit-elle, pour que la pièce soit représentée, il faut trois choses: Qu'on fasse une révolution qui balaie la Censure, que Fechter joue le rôle d'Armand Duval, et qu'elle-même ne joue pas celui de Marguerite où elle serait ridicule. »

Rachel, à son tour, veut lire ce qu'elle appelle la comédie-drame de Dumas. Elle lui donne rendez-vous pour un soir, chez elle; mais quand il arrive, il apprend que la grande tragédienne est allée jouer au loto chez une amie.

Enfin, Bouffé, directeur du Vaudeville, monte la pièce. Il en confie les deux rôles principaux à Fechter et à Mme Docte. Le succès fut considérable.

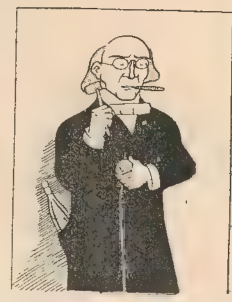
Tresse, le grand éditeur de pièces de théâtre, assistait à la seconde représentation. Il voulait voir l'« objet » avant de l'acheter. Au baisser du rideau, il dit à Dumas qu'il ne pouvait acquérir cet ouvrage dont la vogue ne serait pas durable.

Le manuscrit fut vendu cinq cents francs à MM. Giraud et Dagneaux, qui en tirèrent vingt mille exemplaires qu'on s'arracha.

Et voilà l'histoire vraie de cette *Dame aux Camélias* qui causa tant de tracas à Dumas fils pour lui procurer finalement, comme il l'a dit lui-même: « cette indépendance matérielle d'où découle, pour qui sait la diriger, l'indépendance morale ».







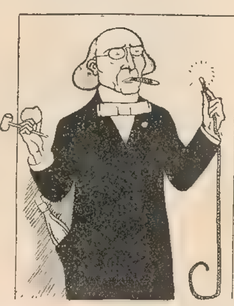
UNE GRRRRRANDE INVENTION

Répondant à l'appel de notre collaborateur Fred Isly, au sujet des petites inventions pratiques, le savant docteur Sapientissime se permet de soumettre aux lecteurs du *Pêle-Mêle* le résultat de ses longues et patientes recherches.

Il s'agit d'une découverte pour allumer son cigare dans l'espace de temps minimum. Le docteur Sapientissime se sert pour cela d'une pierre qu'il a découverte, et sur laquelle il adapte un cordon d'une substance igniphile.

Il sort de sa poche un petit marteau composé d'un manche sur lequel est fixée une masse, formée d'un corps dur et métallique.

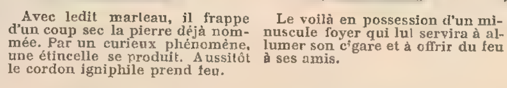






Avec ledit marteau, il frappe d'un coup sec la pierre déjà nommée. Par un curieux phénomène, une étincelle se produit. Aussitôt le cordon igniphile prend feu.

Le voilà en possession d'un minuscule foyer qui lui servira à allumer son cigare et à offrir du feu à ses amis.



Puis, cette opération faite, il ne lui reste plus qu'à replacer dans sa poche les différentes pièces de son invention. Mais, direz-vous, il va incendier son vêtement avec la braise en ignition. Erreur!







Le docteur Sapientissime a tout prévu. Il sort de sa deuxième poche une bouteille de moyenne dimension remplie d'une poudre au préalable «ignifugée» par un procédé dont il a le secret.

Il lui suffit de plonger le bout du cordon enflammé dans cette préparation pour obtenir le phénomène de l'extinction. Il peut alors le replacer dans sa poche et fumer tranquillement son cigare!

Et, montre en main, il gagne avec cette merveilleuse invention dix bonnes minutes sur le vieux procédé qui s'appelle « allumette de la régie! »

Pêle-Mêle Connaissances

— Les députés de tous les pays n'ont pas droit au parcours gratuit en chemin de fer. Les Etats où ils en bénéficient sont: l'Autriche, la Bulgarie, le Danemark, l'Egypte, les Etats-Unis, la France, la Norvège, les Pays-Bas, la Prusse, la Roumanie, la Suède, la Serbie, et quelques Etats de l'Empire d'Allemagne.

— Goldschmidt, un peintre allemand, originaire de Francfort, enthousiasmé soudain pour l'astronomie, acheta, en 1843, une lunette chez un bric-à-brac, et, dans un modeste grenier de la rue de l'Ancienne-Comédie, transformé en observatoire, reconnut plus de dix mille étoiles dont les cartes célestes ne faisaient pas mention.

— C'est à l'année 1777 que remonte, en France, le dernier acte notarié de vente d'esclave. Il fut signé à Avignon.

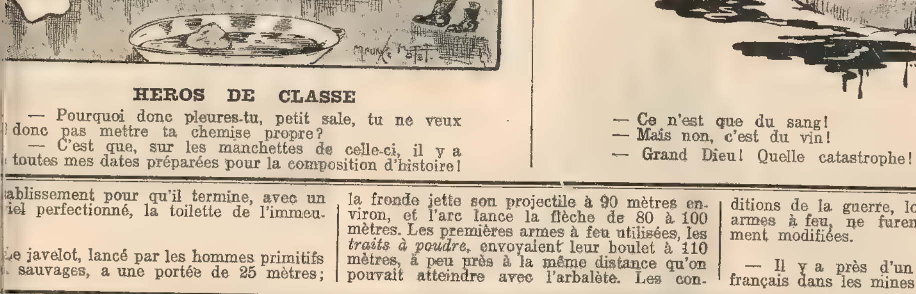
— Un règlement assez bizarre n'autorise pas les établissements scolaires du département de la Seine à avoir des échelles assez hautes pour permettre de laver la partie supérieure des murs. En sorte que les employés badigeonnent le bas, tandis qu'on est obligé de s'adresser à un service étranger



HEROS DE CLASSE

— Pourquoi donc pleures-tu, petit sale, tu ne veux donc pas mettre ta chemise propre?
— C'est que, sur les manchettes de celle-ci, il y a toutes mes dates préparées pour la composition d'histoire!

— Ce n'est que du sang!
— Mais non, c'est du vin!
— Grand Dieu! Quelle catastrophe!



ablissement pour qu'il termine, avec un iel perfectionné, la toilette de l'immeu.

Le javelot, lancé par les hommes primitifs sauvages, a une portée de 25 mètres; la fronde jette son projectile à 90 mètres environ, et l'arc lance la flèche de 80 à 100 mètres. Les premières armes à feu utilisées, les *traits à poudre*, envoyaient leur boulet à 110 mètres, à peu près à la même distance qu'on pouvait atteindre avec l'arbalète. Les conditions de la guerre, lors de l'apparition des armes à feu, ne furent donc pas sensiblement modifiées.

— Il y a près d'un milliard de capitaux français dans les mines de l'Afrique australe.



TEL PERE, TEL FILS

HARPAGON FILS. — Mademoiselle, je donnerais ma rie et ma fortune, pour obtenir votre main, et c'est à genoux dans l'herbe que je vous la demanderais si un nettoyage de pantalon ne coûtait pas un franc cinquante.



— Vous ne pouvez pas renier votre petit garçon... comme il vous ressemble!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Meunier. — Nous ne pensons pas qu'il existe de diplôme officiel de ce genre. On les prend au choix.

M. Godot. — L'expression croque-mort vient de ce qu'autrefois on s'assurait d'un décès en mordant l'orteil de la personne considérée comme morte.

M. G. R. — Evidemment, c'est une tolérance qui ne s'explique pas pour eux plutôt que pour vous, mais nous pensons qu'il n'y a rien à faire à l'encontre.

M. P. Carlier — Evidemment ils ont droit au 90.

M. A. Monnier. — Nous ne pouvons vous donner là-dessus aucun conseil pratique, car c'est l'expérience et l'habitude qui donnent seuls le tour de main voulu pour réussir.

M. Sired. — Oui, l'on écrit : *au temps*, à notre av... on peut continuer à écrire *autant* et rester qua... même plus logique même que dans le premier cas, plus compréhensible aussi.

Une lectrice. — Il faut y mettre des tentures et meubler, c'est la seule manière d'atténuer ce défau... il faut quelquefois très peu de chose pour y réussir.

R. A., Marseille. — Ces pièces ne sont pas rares.

M. A. Richard. — Oui peut-être en théorie; mais ...rement le fait doit être prodigieusement rare.

M. Garnier. — L'Opéra, l'Opéra-Comique, la Comédie-Française et l'Odéon.

A. L. M. V. 35. — Vêtements de flanelle. Eviter fr... et humidité, vent, brouillard, fumée et gaz irritan... lectures à voix haute et efforts musculaires. Bo... boissons émollientes et sudorifiques: lichen, bourge... de sapin, sauge, etc... avec du miel. Fumigations s...fureuses ou de papier nitré. Légères purgations.

14 ANNÉE N 19 10 Centimes 10 MAI 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

APRÈS L'ACCIDENT, par ALEX.



— Le reconnaissez-vous, votre mari ?

— Si je le reconnais ! Ah ! c'est toujours bien lui !.. Un sabot d'un côté, un sabot de l'autre, son bâton à droite, son chapeau à gauche... pour sûr que je le reconnais !...

Le Théâtre éclairé

Le théâtre des Folies-Saugrenues ne marchait pas du tout.

En dépit d'un flot de billets de faveur répandus dans le quartier, envoyés par bottes à domicile, voire même distribués au coin des rues comme de vulgaires prospectus, l'entreprise périclitait désespérément, glissait à toute allure sur le toboggan de la faillite...

On y jouait une pièce fort littéraire, intitulée *Le Bal des Pédicures*, œuvre symbolique traduite du scandinave par l'éminent poète Carolus-Labarbe. Mais le public n'aime pas les pièces littéraires, et chaque soir, trente-six personnes environ, dont quatre avaient payé leur place, faisaient (à ce que disaient les journaux) une ovation enthousiaste à l'auteur et ses interprètes...

Lesdits journaux affirmaient, en outre, qu'on n'avait jamais vu de pareilles recettes aux Folies-Saugrenues... Et c'était vrai, car on encaissait chaque soir de neuf à quatorze francs, et ces gains, exceptionnellement pitoyables, battaient de loin le record de la purée...

Si d'aventure — le samedi — on parvenait à réaliser un louis, aussitôt l'espoir refleurissait, la bonne nouvelle se répandait comme une traînée de poudre, les acteurs exultaient, le *Bal des Pédicures*, reflétant la joie générale, devenait un pimpant vaudeville, et M. Tivollier, le directeur de céans parlait tout de suite de demander une pièce à Rostand et d'engager Coquelin pour la saison prochaine...

C'est égal, le théâtre des Folies-Saugrenues ne marchait pas du tout...

En revanche, les frais couraient, eux!... Et l'on n'a pas idée de ce que les frais courent vite, lorsque le théâtre ne marche pas!...

La salle des Folies-Saugrenues était spacieuse et propre, sa façade était bien placée, bien éclairée... Seulement, voilà, personne n'y entrait, on ne sait pas pourquoi!...

Le public est capricieux, la fortune est aveugle, les affaires théâtrales sont sujettes à l'instabilité, comme dit Polyeucte, et, *en moins de rien, elles tombent par terre* sans rime ni raison!... Celle-ci échoue, celle-là réussit, c'est la bouteille à l'encre!...

Bref, après avoir quelque temps lutté contre la guigne, M. Tivollier se sentit découragé jusqu'au fond de l'âme :

— Je ne peux pourtant pas, dit-il, aller prendre les spectateurs par le bras, et les forcer à entrer dans mon théâtre!... Ils ne veulent même pas y venir à l'œil!... Je vais être obligé de déposer mon bilan et de fermer boutique...

Un soir donc, renonçant à vaincre l'inertie du public, il congédia, les larmes aux yeux, ses artistes, ses machinistes, ses ouvreuses et son personnel administratif, et il ordonna au contrôleur de ne pas faire ouvrir les portes de l'infortuné théâtre frappé à mort...

Mais, dans son trouble, il oublia d'avertir l'électricien.

Ce dernier alluma son luminaire comme d'habitude... et la façade des Folies Saugrenues étincela de mille feux, projetant sa clarté sur le boulevard et conviant toutes les passants à entrer voir le *Bal des Pédicures*.

Vers huit heures moins cinq, quatre personnes arrivèrent pour assister au spectacle et se postèrent en face du premier bureau, en attendant l'ouverture des portes...

Tour à tour, une vingtaine de clients se rangèrent à la queue leuleu, et ce groupe inaccoutumé produisait vraiment un effet sensationnel... L'exemple est contagieux, les hommes sont des moutons de Panurge, à huit heures dix, il y avait au moins cent personnes à la porte, et, comme elle ne s'ouvrait pas, les impétrants s'énervèrent, firent du bruit, ce qui attroupa les passants et inspira à beaucoup d'eux le désir de se payer le spectacle...

. . Il fallut organiser un service d'ordre en présence de l'affluence considérable qui se pressait autour des Folies-Saugrenues.

Bientôt, la queue serpenta sur le trottoir, s'allongea jusque sur la chaussée, entravant la circulation des voitures; il fallut organiser un service d'ordre, en présence de l'affluence considérable qui se pressait autour des Folies-Saugrenues.

Pourquoi ces portes ne s'ouvraient-elles pas? Il suffisait qu'elles fussent fermées pour que la foule tint absolument à ce qu'elles s'ouvrissent! Et maintenant, tout le monde voulait entrer à n'importe quel prix!...

Du plus loin qu'ils apercevaient ce tumultueux rassemblement, les badauds se détournaient de leur chemin, se hâtaient d'accourir, de vociférer et de se joindre à la queue pour tâcher d'obtenir une place, fût-ce au poulailler des Folies-Saugrenues... C'était une rage, une folie, une frénésie; on se poussait, on se bousculait!... le public, énervé, battait les portes qui ne s'ouvaient toujours pas — et pour cause — mais qui craquaient sinistrement sous la pression de cette marée humaine...

Ah! mais... ah! mais... il faudrait bien que ce théâtre du diable finit par s'ouvrir et par livrer son secret!

Or, vers neuf heures, M. Tivollier, retiré dans son cabinet directorial, se livrait à d'amères reflexions sur l'inconstance de la destinée, en général, et sur la trop grande constance de sa guigne en particulier, lorsque tout à coup son secrétaire, Balourdet, entra en ouragan, l'œil hagard, la face convulsée, les cheveux hérissés...

— Ah! bégaya-t-il... Ah! Monsieur Tivollier... Je rêve... ou bien je deviens fou!... Venez voir... Venez vite!... C'est inouï!..

— Qu'est-ce qu'il y a, Balourdet?

— Il y a une queue de trois mille personnes à la porte du théâtre!..

— Non!

— Si... Ecoutez... on les entend d'ici!... Ils demandent le cordon sur l'air des Lampions!...

— Voilà bien ma veine! dit Tivollier... Pour une fois que je me décide à fermer, il faut qu'ils m'en empêchent!...

— Qu'allons nous faire?



Il y a une queue de trois mille personnes à la porte du théâtre !...

— Nous allons ouvrir et nous allons jouer!
— Mais tous les artistes sont partis!
— Ça ne fait rien, nous improviserons un spectacle à nous deux... Vous direz des monologues... moi, je ferai des imitations, des tours de cartes... Philidor, le concierge, est très fort en gymnastique, il marchera sur les mains et il fera des sauts périlleux... Le public veut entrer? Eh bien! il entrera, nous ne pouvons pas nous y opposer... mais ce sera à la bonne franquette, à la fortune du pot!... Allez dire au contrôleur de faire ouvrir les portes et de refuser les billets de faveur!

On fit, ce soir-là, 2.400 francs de recettes et du coup le théâtre des Folies-Saugrenues se trouva miraculeusement désenguignonné, on ne sait toujours pas pourquoi, et il ne faut pas chercher à le savoir!... Car ce qu'on nomme le succès est une loterie incohérente et paradoxale, et quand on réussit dans la vie, cela tient généralement à des causes si absurdes qu'il n'y a vraiment pas de quoi en être fier...

FRANCHEVILLE.

****

Pêle-Mêle Causette

Deux lecteurs m'ont écrit, cette semaine, pour me demander pourquoi j'ai abandonné l'idée d'une *cité internationale*, conception qui leur paraît indispensable à l'avènement de tribunaux internationaux.

Mais je n'ai jamais abandonné cette idée. S'il y a longtemps que je n'en ai pas parlé, c'est que je n'ai pas trouvé l'appui que j'espérais. De là à renoncer à l'idée, il y a loin.

J'attendais patiemment l'heure d'en reparler utilement, et voilà tout.

Cette heure, du reste, sonnera un jour, j'en ai la conviction profonde.

Elle fût même venue plus vite, si ceux qu'elle intéresse le plus, m'avaient soutenu de leur adhésion.

Je parle des partisans d'une langue interprète universelle: de l'Espéranto, du Volapuck, de la langue Bleue, ou d'autres organes internationaux.

Ceux-là devraient comprendre que, seule, la création d'une cité internationale résoudra le problème de la langue interprète.

Leurs efforts sont voués à la stérilité, s'ils ne lient leur projet à celui de la cité internationale.

Je ne sais où en sont actuellement les Espérantistes qui ont su, comme autrefois les adeptes du Volapuk, soulever une vague d'enthousiasme. J'espère que leur zèle a pu entretenir le mouvement qu'ils ont créé. Mais s'ils ne profitent pas de leur vogue, pour compléter l'œuvre par la création d'un centre international, je doute qu'ils échappent au sort de leurs prédécesseurs.

Déjà la presse a relégué, parmi les choses vétustes, cette intéressante question d'un langage universel.

La propagande n'a pas désarmé pour cela, du moins j'aime à le croire. Mais les résultats tangibles n'émargent pas et les années s'écoulent sans que le but soit encore en vue.

Cela tient uniquement à l'absence de la base nécessaire, la cité universelle.

Quand ce point-là sera acquis, le reste ira de soi.

Les apôtres de la langue universelle le comprendront certainement quelque jour. Il ne faut donc pas désespérer.

Le progrès finit toujours par trouver sa voie, même à travers les ronces de la routine.

Fred ISLY.



ERREUR MATERNELLE

— Hein, maman?... Toi qui dis toujours que les cochons ne voudraient pas manger la soupe avec moi!...

Moyen suprême

Mon ami Durapiat est malade. Il est atteint d'une maladie de langueur qui le mine insensiblement.

Ses journées se passent dans une sorte de coma dont il est impossible de le tirer.

Le voyant dépérir graduellement et pris de sérieuse inquiétude, je fus trouver le docteur Moyen, son médecin.

Le célèbre praticien voulut bien me renseigner sur l'état de mon ami:

— Hélas! me dit-il, le patient me paraît dans une situation diablement critique.

— N'y a-t-il rien à tenter pour le sauver?

— Il faudrait trouver un moyen de l'arracher à cette torpeur qui l'envahit de plus en plus.

— Que faire pour cela?

— Lui procurer une émotion quelconque qui le distraye, ne serait-ce qu'un instant, de son inertie et de son indifférence. Son salut est à ce prix.

— Est-ce donc chose impossible?

— J'en ai peur, car j'ai tout mis en œuvre pour y arriver. Ce fut en vain.

— Serait-il indiscret de vous demander ce que vous avez tenté?

— J'ai fait, entre autres choses, simuler une attaque de cambrioleurs. Peine perdue, il n'a pas bronché. Alors, j'ai essayé d'un commencement d'incendie. Il a regardé les flammes sans le moindre signe de frayeur.

— C'est là tout ce que vous avez fait?

— Non. Devant cette obstination du mal, j'ai pris un parti extrême. Je lui ai présenté la note de mes honoraires.

— Et il n'a pas récriminé?

— Non!

— Vous avez raison, il est perdu!

* * *

Connais-toi toi-même

Le professeur Soupolé a gratifié d'une paire de gifles l'élève Lecancre.

Cet acte brutal a soulevé l'indignation du père Lecancre, qui est allé aussitôt protester auprès du proviseur.

Le professeur, coupable de trop de vivacité, a été appelé à se justifier en présence du plaignant:

— Expliquez-nous, fait le proviseur, votre mouvement de colère.

— Voilà, répond le professeur, comment la chose s'est passée: J'expliquais à l'élève Lecancre, pour la vingtième fois, toute la beauté et la vérité de la belle maxime de Socrate: *Connais-toi toi-même*, mais il s'obstinait à ne pas écouter. Alors, ne me connaissant plus, je lui ai flanqué une gifle.

* * *

La Méthode expérimentale

Dans une petite école de campagne, quand fut inventé le pneu pour bicyclettes, l'instituteur voulut en expliquer le fonctionnement à ses nombreux élèves.

Il apporta dans la classe sa bicyclette, munie du nouveau système.

— Voyez, expliqua-t-il, cette grosse bande qui entoure la roue. Elle est en caoutchouc souple, et pourtant elle est dure et rigide.



Les frères Purotain ont toujours chaud aux pieds.

Qui de vous peut me dire quelle est la force qui lui donne cette consistance?

Les élèves se mirent à entourer l'instrument, essayant de s'expliquer le phénomène.

— Il y a peut-être du coton dedans, suggéra l'un.

— C'est un ressort, dit l'autre.

— Vous n'y êtes pas.

Les conjectures allèrent leur train, quand un petit élève s'approcha vivement du professeur, l'œil émérillonné:

— Tu as deviné? demanda le maître.

— Oui, Monsieur... c'est du vent.

— A la bonne heure! En effet, c'est bien cela. Tu es un garçon intelligent. Mais comment as-tu découvert la force cachée?

— J'ai enfoncé la pointe de mon couteau et il n'en est sorti que du vent.

L'instituteur était d'habitude partisan de la méthode expérimentale. Pour la première fois, cependant, il goûta mal l'application de sa propre théorie.

****

Courrier Pêle-Mêle

Transport des chiens

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre très estimable journal, la question suivante, posée par un de vos lecteurs:

« J'ai eu plusieurs fois l'occasion de payer pour mon chien, en voyageant en chemin de fer, jamais je n'ai rien pu comprendre aux prix que l'on me demandait pour cela, et qui me semblaient tout à fait en désaccord entre eux. Y a-t-il un tarif uniforme pour les chiens, ou change-t-il donc suivant les compagnies? »

Je me fais un réel plaisir de répondre à cette question en vous signalant tout de suite que la compagnie qui me semble être la plus accommodante est l'État. Sous la réserve que vos chiens sont dans des paniers en osier, ils sont taxés comme bagages; par exemple, pour telle destination vous emmenez votre chien de chasse et vous le renfermez dans un panier d'osier pesant sept kilos, le chien en pèse 23; vous ne devrez payer que la taxe de 0 fr. 10, puisque vous avez droit à 30 kilos de bagages, mais si l'ensemble pèse 35, ou 40, ou 50 kilos, vous payez selon le poids et la distance, mais toujours comme bagages. J'ai usé plusieurs fois de ce procédé, et j'ai toujours été satisfait de ce mode de transport, simple, économique et satisfaisant pour nos braves toutous.

D'un autre côté, je suis à peu près sûr que les autres compagnies taxent les chiens suivant leur bon plaisir; en voici un exemple:

J'ai pris, il y a quelques mois, le train partant de Niort (Deux-Sèvres) pour me rendre à Civray (Vienne), j'ai payé, partant de Niort, pour mon chien, enfermé dans son panier, tout compris, 0 fr. 10, tandis que pour le même trajet, au retour, on me fit payer 0 fr. 65, soit, entre les deux trajets, une différence de 0 fr. 55. Pourquoi? C'est encore un mystère pour moi.

Recevez, etc.

BAUGIER.

* * *

Monsieur le Directeur,

Le prix des billets pour chiens, comme celui des billets pour voyageurs, est établi sur des barèmes spéciaux où le profane ne comprend rien.

Le prix de base de ce barème est ainsi fixé: 0 fr. 0168 par tête et par kilomètre, impôt compris. Toutefois, le minimum de perception est de 0 fr. 30 centimes.

Ce tarif est commun pour tous les réseaux français, comme le prix des billets pour voyageurs.

Recevez, etc.

PAUL.

* * *

Talon de mandat-poste

M. L. Derégniaux nous demandait s'il était encore temps de recourir au juge de Paix pour le paiement d'une somme de cent cinquante francs prêtée en 1900. Voici ce que nous concluons des diverses lettres que nous ont adressées MM. Audemare, Luret, et Dominique:

1° Si le prêt est commercial, l'action en paiement est prescrite;

2° Si le prêt a été effectué de particulier à particulier, il n'y a prescription que 30 ans après le jour du prêt; on peut donc en réclamer le paiement;

3° Le talon du mandat-poste expédié comme paiement ne constitue aucun titre contre le débiteur; ce n'est qu'un commencement de preuve. Voici, d'ailleurs, un extrait de jugement relatif à ce sujet que nous adresse M. Dauchy et qui répond complètement à la question posée:



La belle-mère et l'apache ou: de deux maux...



...il faut choisir le moindre!



LE NOUVEAU DECORE ou L'AMBITION EST FEROCE

— Quand donc aurons-nous une mort dans la famille pour mettre ton titre sur la lettre de faire-part!

TRIBUNAL CIVIL DE ROUEN (1re chambre)

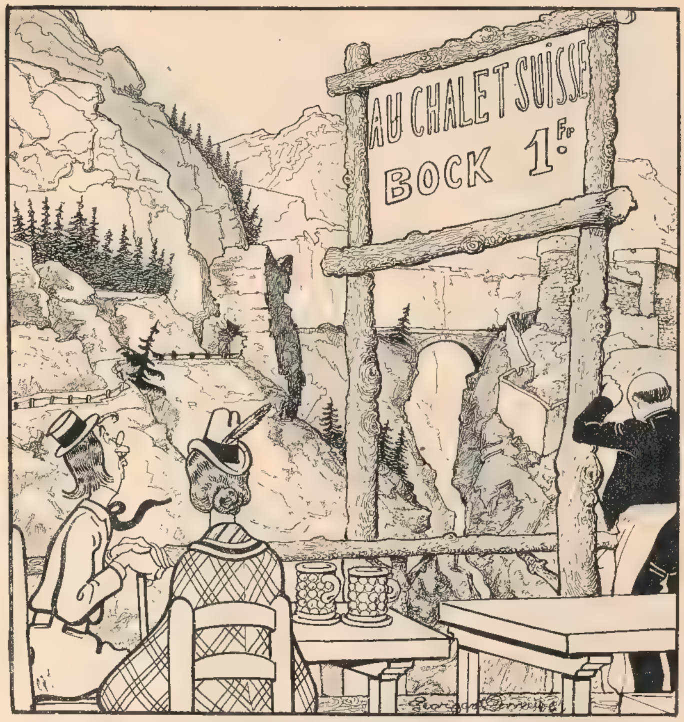
Audience du 25 Mars

Paiement par mandat-poste. — Défaut de quittance. — Condamnation

Le tribunal vient de juger une petite affaire dont l'intérêt juridique et pratique n'échappera pas à tous ceux (et ils sont nombreux) que leurs relations professionnelles ou familiales amènent à employer les mandats-poste pour solder leurs paiements. On croit généralement qu'on est à l'abri de tout recours ultérieur de son créancier, quand on lui a envoyé son argent par la poste, parce que s'il nie, on peut lui montrer le reçu délivré au guichet du bureau : qu'on se détrompe ! L'espèce suivante en est la preuve.

Les héritiers Belliot réclamaient, devant le tribunal, à Mme Vve Barbier, plusieurs sommes dues à leur auteur, M. Belliot, et entre autres 493 francs que Mme Vve Barbier disait avoir déjà payés. Elle affirmait, en effet, que le 19 janvier 1891, elle avait envoyé les 493 francs à M. Belliot, par un mandat-poste, et pour justifier sa prétention, elle produisait le reçu délivré par le bureau où elle avait pris le mandat. Les adversaires contestaient que leur auteur eût reçu le mandat. On aurait pu consulter le talon du mandat, pièce conservée par l'administration, mais il paraît que ces talons sont annulés tous les dix ans ; dans le procès, Mme Barbier n'avait donc pas cette ressource.

Le tribunal a jugé que cette dame ne faisait pas la preuve de sa libération : cette preuve, selon lui, ne pouvant résulter de la production du reçu. Mme Barbier a donc perdu son procès. Si elle eût envoyé un mandat-carte, elle eût pu dormir sur ses deux oreilles !



DÉSILLUSION

— Quel spectacle magnifique de la nature ! Quel dommage que ce prosaïque écriteau vienne tout gâter. Vous qui êtes poète, vous devez en sentir mieux que moi encore l'amère dérision.

— En effet, vingt sous un bock, c'est rudement cher !...

L'avocat disait vrai

C'était une affaire compliquée d'héritage et de concussion.

Le défendeur voyant mal tourner son affaire, s'adressa à un avocat retors très débrouillard, mais plus âpre encore :

— Certes, dit le client, mon affaire n'est pas commode, mais j'ai cinquante mille francs, à y consacrer.

— Cinquante mille francs ! répéta l'homme de loi, c'est un denier ! Soyez tranquille, vous n'irez pas en prison avec cette somme-là

L'avocat ne mentait pas. En effet, quand le prévenu alla en prison, il ne lui restait pas grand'chose des cinquante mille francs.



UN ORIGINAL

M. Ducuir est un original. Ayant un jour gagné un gros lot, il se retira de l'administration.



Mais il se découvrit tellement d'amis pauvres, qu'il s'a[illegible] jour que [illegible]



Alors, pris d'un vif ressentiment contre les pauvres, il eut peur que sa fortune ne leur revînt un jour, car il n'avait pas d'héritiers. Il testa donc en faveur de l'Assistance publique.



Et il mourut tranquille, assuré que les pauvres n'auraient pas grand chose de sa fortune.



UN TRAVESTI PLUS COMMODE

ELLE. — Tu devais aller louer un costume de Pierrot pour le bal masqué chez les Durand et voilà comment tu me reviens!

LUI — Te fâche pas, poupoule, j'ai changé d'idée. Je me déguise en homme saoûl.

Généalogie des chapeaux

Chaque hiver, la question des chapeaux se pose avec une irritante actualité. C'est le théâtre qui leur vaut ça.

Par galanterie, et peut-être aussi par colère, il est surtout question du chapeau féminin. Les hommes admirent cette luxueuse création du génie de nos modistes parisiennes, mais ils la dénigrent, ils la haïssent, ce qui est encore une forme d'amour.

Du chapeau mascu'in, de notre humble couvre-chef, il n'est, pour ainsi dire, jamais question. Il y a là une injustice à réparer. Son histoire est intéressante. Nous y découvrons l'origine du chapeau des femmes. Mieux encore: il fut un temps où les deux sexes portaient la même coiffure.

Ce n'est pas, sans doute, pour saluer leurs amis et connaissances que les premiers hommes ont imaginé l'emploi du chapeau. La première idée de se couvrir la tête a dû naître du besoin beaucoup plus prosaïque de la protéger des coups — et du froid, car il dut y avoir des chauves à toutes les époques.

Les hommes des cavernes s'adaptèrent sur le crâne des bonnets à poils, taillés dans des peaux de bêtes. Il est piquant de constater que, depuis cet âge reculé, on n'a pas encore trouvé mieux. Les Romains connurent cet ancêtre de nos *gibus*: ils l'appelaient *galerus*. Laissons aux étymologistes l'honneur d'affirmer que de ce mot naquit notre *galurin* national.

Les différentes formes de nos coiffures actuelles se retrouvent dans les coiffures antiques. La *calantica* des Egyptiens présentait assez l'aspect d'une casquette sans visière. Elle était portée par les hommes et par les femmes.

Les sculptures grecques et les peintres sur vases de l'art étrusque nous révèlent le *skiadon* qui s'appareille avec notre chapeau mou, coiffure peu cérémonieuse de sport et de voyage. C'est pour cela, sans doute, que Mercure, homme à tout faire et globe-trotter attaché au service des dieux, l'avait adopté.

La tiare était la coiffure naturelle des Arméniens et des Parthes. La mître des Perses conquit les suffrages des femmes grecques. Elles s'en inspirèrent en employant une écharpe qui enveloppait la tête du front à la nuque. Les Arabes l'adoptèrent de la même façon. Et voilà qui nous révèle l'origine du turban.

Les Béotiens furent plus heureux encore en lançant le *pétase*, père de nos feutres de campagne. Il était à larges bords comme les chapeaux « Boërs ». Cette découverte fit fortune. Les Athéniens, par élégance, en réduisirent un peu les bords — et voilà le chapeau de ville. Les Spartiates en firent le feutre blanc — et voilà le chapeau de plage.

A Rome, le *pétase* fut à fond plat et à larges bords, semblable au chapeau des torreros espagnols ou à la coiffure mise en vogue ces temps-ci par les Américains. A Rome encore, le public, lorsqu'il fréquentait les cirques, affectionnait le feutre à bords légèrement relevés sur les oreilles. C'est encore une forme très classique chez nous.

Les dames grecques, pour aller à la campagne, se coiffaient de légers chapeaux de paille thessalienne. Comme les Grecs, les Romains retenaient leurs feutres avec une courroie passée sous le menton. Cette courroie leur servait aussi pour laisser pendre leur coiffure sur le dos. Mais les Romains, au contraire de nous, se couvraient par déférence pour honorer quelqu'un.

Les Gaulois allaient communément tête nue, quand ils empruntèrent aux Arabes le manteau à capuchon que l'on dénomme *burnous*. Les femmes gauloises l'adoptèrent aussi. Son usage se répandit dans plusieurs provinces où le burnous, à peine modifié, subsiste encore.

D'autres fois, il fut transformé en un simple mantelet que l'on appela capuchon, cape ou chaperon, parce qu'il couvrait la tête. Il finit, par la suite, par devenir une simple coiffure que l'on désigna sous le nom de *capel* ou chapeau. — Qui eût dit que le burnous arabe devait avoir d'aussi hautes destinées!



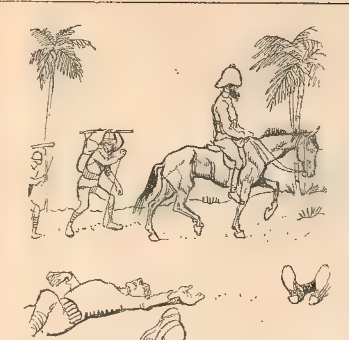


LES DECEPTIONS QUI N'EN SONT PAS

On sait qu'en lisant l'éloge d'un produit, on lit une réclame, et on achète quand même.

On sait qu'en jouant aux courses, on perdra son argent, et on joue quand même.

On sait que la timide et simple jeune fille qu'on épouse deviendra une virago acariâtre et moustachue, et on l'épouse quand même.



On sait que les colonies sont une source inépuisable de pertes en argent et en hommes, et on colonise quand même.



Quand on attend quelqu'un avec impatience, on sait qu'aller dix fois à la porte de l'escalier ne fera pas arriver ce quelqu'un plutôt, on y va quand même.



On sait que le dixième bock qu'on boit ne vous assouvira pas plus que les autres, ce qui ne vous empêche pas de boire.



On savait que deux ou trois ministères de plus ne serviraient qu'à grever le budget, sans amener aucune amélioration nouvelle, et cependant on a créé celui des Colonies et celui du Travail (?)



On sait qu'on perdra son temps en cherchant à faire prendre des allumettes de la Régie, et pourtant on s'y acharne.



Moi qui voudrais vous faire rire, je sais parfaitement que je n'arriverai qu'à vous faire bâiller, et cela ne m'a pas arrêté.

Les coutumes de l'Anjou nommèrent *chapel* la couronne des mariées. Quand cette coiffure assez particulière vint à disparaître, on ne donna plus le nom de chapeau qu'aux coiffures *ornées de bords*. Telle en est, d'ailleurs, la caractéristique actuelle.

Sous Charles VI, les citadins ne mettaient leurs chapeaux que pour aller à la campagne, et à la ville, ils ne les employaient que lorsqu'il pleuvait. Charles VII affectionna le feutre pointu en castor blanc; Louis XI lui voulut des petits bords. Sous Henri IV, on recouvrit de drap des formes de carton, elles furent admises partout. Et c'est Marguerite, sœur de François Ier, qui parvint à les faire accepter des femmes de haute lignée.

Notons qu'au quinzième siècle, pourtant, l'Eglise regardait comme malséant, pour les prêtres, de porter des coiffures. Elle les toléra peu à peu, jusqu'à devenir l'emblème de certaines dignités.

Les chapeaux, dès lors, affectèrent toutes les formes possibles. Il serait fastidieux de suivre pas à pas ces modifications. On les vit en tromblon, en triangle, en pyramide, à cornes, en « bateau ». On les fit en drap, en velours, en cuir, en paille, en feutre, en carton, etc.

Mentionnons seulement la naissance du plus illustre des chapeaux, le haute-forme. C'est en 1760, disent quelques érudits, que Florence fabriqua, pour la première fois, les chapeaux de soie. Ils eurent peu de succès. Ils ne reparurent qu'en 1825. On les fabriqua alors d'après les procédés de John Wilcox, un chapelier anglais domicilié à Bordeaux.

Un peu avant, par imitation de la coiffure américaine, dite de *Bolivar*, on avait adopté le tromblon, avec deux ailes relevées. Le *Robinson*, légèrement pointu, devint un correctif. La forme tuyau de poêle, dont nous sommes si fiers, était trouvée.

LA « GIFLE »

Tout Paris, toute la France, dirai-je, est au courant des démêlés de MM. Mirbeau et Natason, avec M. Claretie, administrateur du Théâtre-Français.

Chacun sait que si le *Foyer* a été retiré du tableau des répétitions, chez Molière, c'est parce qu'un personnage, le principal personnage de cette comédie, est un académicien-sénateur sans scrupules.

Ce n'est pas la première fois que pareil avatar arrive à un auteur dramatique.

Il y a environ un quart de siècle, Abraham Dreyfus eut maille à partir avec la Censure, à propos d'une de ses pièces, la *Gifle* représentée avec grand succès au Palais-Royal. La *Gifle* mettait en scène un député et un solliciteur, et celui-ci gratifiait celui-là d'une giroflée à cinq feuilles.

C'était inadmissible, irrévérencieux, voire scandaleux.

Cependant, les représentants d'Anastasie, qui tenaient Abraham Dreyfus en haute estime, lui conseillèrent de faire le voyage de Pont-sur-Seine, afin de soumettre son cas à Casimir-Périer, alors sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

L'auteur dramatique prit le train. Quelques heures plus tard il était reçu par le futur Président de la République.

Casimir-Périer s'étonna:

— Comment! c'est vous, un rédacteur du *XIXe Siècle*, vous que je tenais pour un bon républicain, qui faites gifler un député ministériel, c'est-à-dire un des nôtres.

Dreyfus argua que, lorsqu'il avait écrit sa pièce, on était sous le régime du 16 mai, en plein ordre moral, et que son député, réactionnaire alors, l'était resté; la gifle qu'il recevait n'atteignait donc pas les députés républicains.

Argumentation vaine. Casimir-Périer ne voulait rien savoir:

— Supprimez la gifle et on vous jouera.

— C'est impossible, Monsieur le ministre. La gifle, c'est toute ma pièce; si je la supprime, il n'y a plus de pièce.

Alors, Casimir-Périer conseilla:

— Allez trouvez M. Bardoux, le ministre de l'Instruction publique. Lui seul peut solutionner la question.

Voilà donc Dreyfus qui prend le train et se fait introduire chez M. Bardoux, auquel il conte succinctement son affaire.

— Si je vous comprends bien, lui dit le spirituel grand maître de l'Université, votre député appartient, ou du moins semble appartenir à la gauche, après avoir été de la droite.

— Oui, Monsieur le ministre.

— Autrement dit, ce député n'est qu'une girouette? Et vous hésiteriez à le faire gifler?

— Ce n'est pas moi, Monsieur le ministre, c'est la Censure.

— Giflez-le donc, mon cher Monsieur Dreyfus, et grand bien vous fasse! Personne ne s'en plaindra, si votre pièce est amusante.

Et, en effet, la pièce étant amusante, pas un spectateur ne protesta; et, durant de longs soirs, le député-caméléon encaissa la gifle du solliciteur.

M. Claretie pourrait peut-être faire son profit de cette anecdote historique?





POINDINTERRO ET LE CHIFFRE 13

— Mon cher Poindinterro, rendez-moi le service de venir dîner ce soir, car nous serions treize à table.
— C'est bon, je viendrai, répond Poindinterro avec un étrange ricanement dans la voix.

Huit heures. On se met à table. Tout le monde est là, y compris Poindinterro et un monsieur influent qui fera décorer le maître de la maison.
— Permettez, dit Poindinterro à sa voisine de gauche, que je retire ce cheveu qui nage dans votre potage.



— Tiens ! ajoute-t-il en se tournant vers sa voisine de droite, encore un cheveu, mais celui-ci est plus long et plus soyeux... Dégoût général.



On apporte une poularde. Aussitôt une odeur nauséabonde se répand dans l'atmosphère. Pouah ! quelle horreur. Personne n'en mange.



Voilà la salade ! — Eh ! fait Poindinterro, voici de quoi plaire à un pêcheur. Ces petits vers de terre sont un mets fin pour le poisson. Et il retire plusieurs petits corps du saladier. La salade retourne à l'office.



Le dessert, une superbe pièce à la crème ! A propos de gâteaux à la crème, raconte Poindinterro, on a encore enterré ce matin trois personnes qui avaient eu l'imprudence d'en manger.



Le monsieur influent s'en va furieux et affamé. Les autres invités en font autant. Un mois après, Poindinterro rencontre son ami. Celui-ci tient un journal dans lequel il a vainement cherché son nom parmi les nouveaux décorés.



— Vous êtes un peu responsable de ma déconvenue, avouez-le.
— Moi ! fait Poindinterro en souriant. Serait-ce parce que j'ai inventé des cheveux dans le potage ou parce que j'ai débouché un flacon d'assa fœtida au moment du poulet ? Mais ce n'était que pour vous montrer l'inanité de votre superstition. Car, enfin, nous étions quatorze. Si vous étiez restés à treize, vous seriez décoré.

LES MEMOIRES D'UN CRITIQUE



J'ai essayé d'être un artiste. Bien que travaillant sans relâche, étant pauvre, je ne connus que des déboires.



Les marchands, abusant de ma situation, m'offraient des prix ridicules.



Avais-je du talent?... Je ne sais trop! Mes tableaux étaient régulièrement refusés au Salon.



Je tentai de parvenir auprès de quelques maitres, qui me conseillèrent fortement d'abandonner un art aussi ingrat



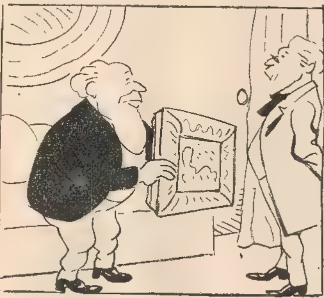
Découragé, je songeais à me jeter à l'eau, lorsqu'une idée lumineuse traversa mon cerveau.



Puisque je ne puis vivre de mon art, m'écrai-je, je vivrai aux dépens des artistes. Je ferai de la critique d'art.



Ayant employé mes derniers sous à faire un article laudatif sur un peintre très arrivé, cet article fit sensation.



Le maître, reconnaissant, — un de ceux qui m'avaient conseillé de renoncer à la peinture — m'accueillit délicieusement et m'offrit, en remercîment, une toile de prix en m'appelant cher maître.



Je fis d'autres articles et reçus d'autres tableaux, que je vendis à des prix élevés.



Un grand peintre s'estima heureux de me donner sa fille en mariage.



Décoré, maintenant haut fonctionnaire, futur ministre des Beaux-Arts, je coule d'heureux jours.



Et je considère avec hauteur et pitié tous ces malheureux qui poursuivent leur chimère et vivent de leur pinceau.

Boniments

Le camelot — un gamin de Paris, jovial et sympathique — installe son trépied sur l'asphalte du boulevard extérieur. Ce n'est pas, comme la pythonisse antique, pour prédire l'avenir; il vit bien trop au jour le jour pour s'en soucier.

Il déploie un vaste parapluie rouge et beaucoup d'éloquence. Quelques personnes commencent à s'arrêter. Le camelot soigne sa diction — c'est un élève de Féraudy — enfle sa voix, fait des gestes et commence:

— Pour attirer l'attention sur moi, je ne vous dirai pas que je suis le dernier des Mohicans, ni même un Roi auquel son Parlement n'a pas voulu voter de liste civile et qui est forcé de faire des boniments pour avoir un peu d'argent de poche. Non, Mesdames et Messieurs, je ne veux pas abuser de vos instants pour vous conter des balivernes, «le temps, c'est de l'argent», comme dit ce vieux copain d'Edouard VII.

Un ingénieur vient de découvrir un nouveau métal: La Pseudorine. On en fait des montres, des parures, etc... C'est inoxydable et ça imite l'or. C'est même plus joli...

Une société française exploite ce métal, jusqu'à ce jour ignoré et qui est très commun en France. (*En lui-même*) J'te crois, c'est des vieilles boîtes à sardines découpées... (*Haut*) Les principaux gisements se trouvent du côté d'Aubervilliers et de Pantin; mais tranquillisez-vous, je ne viens pas vous proposer d'acheter des actions de cette société — je suis un honnête homme — je viens seulement présenter nos produits au public et aider, dans la mesure de mes forces, à l'extension de notre industrie nationale.

Je ne suis pas ici pour faire du commerce et réaliser des bénéfices. Il s'agit simplement de faire connaître, de lancer le nouveau produit. Si je ne donne pas la marchandise, c'est uniquement parce qu'il faut bien que je couvre mes frais.

Voilà ce que j'apporte: (*Il exhibe, au bout de leur chaîne, deux de ces petites montres d'enfant qu'on trouve dans tous les bazars pour quatre sous*). Une montre et sa chaîne, soit pour homme, soit pour dame, avec aiguilles, avance et retard, cliquet d'échappement et imitant parfaitement le bruit d'une montre de prix.

Cette montre, que les bijoutiers vendraient 9 fr. 95, je ne la vends même pas vingt et un sous. C'est vingt sous seulement!

De plus, j'offre, à titre de prime, pour plus de dix francs de marchandises. Entre mes mains ce n'est rien, je vous en fais cadeau.

(*D'une voix sonore, il énumère les objets tout en les retirant au fur et à mesure, d'un geste magnifique, d'une petite boîte en carton qui renferme tous ces trésors.*)

Un bracelet en fil vieil argent monté sur caoutchouc, un collier corail, qui protège du mauvais œil, avec fermoir en cuivre, mais très solide; une épingle de cravate art nouveau qui, le soir, à la lumière, fait beaucoup d'effet; un fume cigarette en ambre de Bohême...

(*L'ambre de Bohême, c'est une trouvaille!... Le camelot continue.*)

Depuis le commencement de cette scène, un homme, proprement vêtu, mais soucieux, écoute avec attention. C'est Pierre Kyroul, le candidat député de l'arrondissement. Il cherche des idées pour son discours à la grande réunion contradictoire qui doit avoir lieu le soir-même.

Pierre Kyroul n'a jamais été bon à grand'chose. Comme il s'occupait de journalisme, un banquier lui a dit: «J'ai besoin d'un homme qui défende mes intérêts à la Chambre. Voulez-vous marcher? »

Kyroul n'a pas marché, il a couru. On a bariolé les murs de son arrondissement d'affiches multicolores, qui ont fixé son nom dans toutes les rétines péniblement impressionnées par leurs tonalités criardes, mais pas tant que les consciences par les programmes électoraux, mensongers, oh! combien!

Le camelot vient de donner, sans le vouloir, une leçon d'éloquence parlementaire à Pierre Kyroul. Il a vu avec quels arguments on pouvait grouper une foule autour de soi.

* * *

La réunion contradictoire est houleuse. Des cris d'animaux se croisent dans l'air. On se croirait à une des futures répétitions de « Chanteclair » dont le maître à Cambo sur un arbre perché...

Soudain, Pierre Kyroul monte à la tribune. D'un geste noble, il domine l'assemblée et commence:

— Pour attirer l'attention sur moi, je ne vous dirai pas que je viens vous apporter un programme qui va bouleverser le monde. Non, je ne veux abuser de personne, je suis un honnête homme, mon programme se propose seulement de faire face aux difficultés de l'heure présente. Je veux vous aider, vous les travailleurs, à travailler moins tout en gagnant davantage, et cela pour le plus grand bien et pour l'extension chaque jour croissante de notre industrie nationale.

Je n'ai pas l'idée de faire du commerce, de réaliser des bénéfices; quoi qu'il en soit, je ne vous cacherai pas que j'accepterai les



— Veux-tu laisser passer ce petit garçon avec son chemin de fer. Il est 8 h. 35, ses parents seront inquiets.

— Pas de danger! Son père est chef de gare. Il sait bien que le train de 8 h 35 n'arrive jamais avant 10 heures.



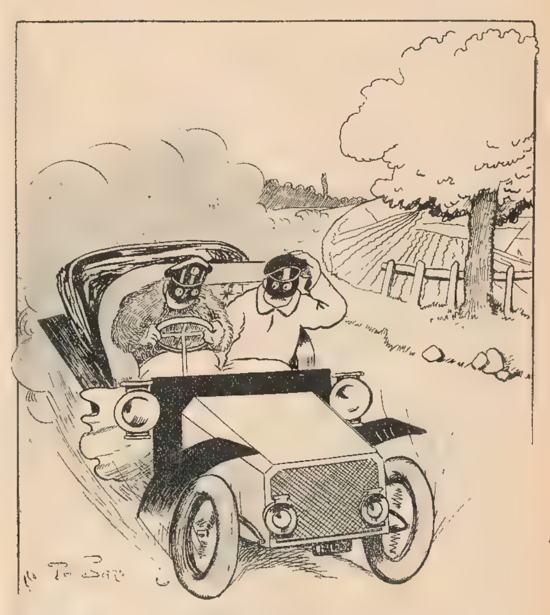
POLITESSE

— Pardon, madame, l'odeur de la cigarette vous incommode-t-elle?



DISTRIBUTION DE SECOURS AUX INONDES

Les Chambres, dans leur sollicitude, ont voté 3.000 francs pour l'arrondissement; il vous revient à chacun individuellement 23 centimes et demi. Pour les toucher, veuillez faire votre demande sur papier timbré à 60 centimes.



— Mais nous allons à une vitesse folle!
— Oh! nous faisons à peine du « trois cadavres à l'heure! »

quinze mille francs. Je voudrais pouvoir considérer le mandat de député comme un honneur, mais hélas!.. Si j'accepte de l'argent, c'est uniquement pour couvrir mes frais...

A ce moment, une voix ironique, partie du fond de la salle, interrompt l'orateur:

— Je demande la parole!

Et le camelot monte à la tribune.

— Ce Monsieur (*il désigne Kyroul*), savez-vous ce qu'il vient de vous débiter? Un boniment, rien qu'un boniment! (*Mouvement d'indignation du candidat.*) Inutile de nier parce que, ce boniment, c'est le mien. Je suis camelot.

Oui, il faut bien vivre, n'est-ce pas? Je vends des découpures de boîtes à sardines et je raconte des histoires pour les écouler. Votre candidat m'a écouté ce matin, et ce soir... il replace mes phrases. En l'écoutant, j'ai eu un vague pressentiment que p't'être bien qu'ces belles idées c'étaient comme qui dirait aussi un peu des découpures de boîtes à sardines.

C'est malheureux de penser que vous allez élire c't'oiseau-là. Je ferais aussi bien l'affaire. J'ai autant de bagout, et pas plus de capacités.

Allons, citoyens, s'il ne vous faut qu'un camelot pour vous représenter à la Chambre, prenez-en au moins un qui soit capable de fabriquer lui-même ses boniments!...

Georges LE MARDELEY.

DE NOS LECTEURS

Au sujet d'un personnage dont il est parlé d'une façon assez désobligeante dans un article récent, intitulé *Du Tac au Tac*, nous reconnaissons volontiers que ce personnage est disparu depuis longtemps, et n'a de commun que le nom avec M. E. Saint-Léger.

Les aliments et l'acide oxalique

Les goutteux, les rhumatisants ont, depuis longtemps, été privés de tomates, sous prétexte que la tomate était riche en acide oxalique et que cet acide était on ne peut plus nuisible à tous les arthritiques et les rhumatisants. On vient de découvrir, au contraire, que la tomate était favorable à ceux qui souffrent de rhumatismes, car elle ne contient pas de l'acide oxalique, mais bien de l'acide malique.

D'autres aliments viennent d'être englobés dans la liste de proscription; ce sont: le thé, le cacao et le chocolat, qui contiennent de l'acide oxalique en quantité assez grande pour nuire très sérieusement aux malades. Le thé, le cacao et le chocolat sont donc à joindre, au point de vue du danger qu'ils offrent à ces malades spéciaux, à côté de l'oseille, de la rhubarbe, des épinards et du poivre.

L'acide oxalique est, en général, interdit à tous les gens dont le foie fonctionne de façon imparfaite; or, ce mauvais fonctionnement du foie existe spécialement chez les arthritiques.

Il résulte donc, de cette théorie, qu'il est imprudent de donner aux enfants du cacao ou de la poudre de cacao, car c'est imposer à leur foie un travail supplémentaire pour lequel ils ne sont pas suffisamment armés.

Statistique de la danse

Il y a, à Paris, une Académie de Danse, tout comme il y a une Académie qui travaille au dictionnaire. L'Académie de danse est présidée par M. Giraudet, qui a fait un travail de statistique assez curieux sur le nombre de pas ou d'heures de travail qu'exige chaque danse.

Ainsi, pour former un excellent valseur, il faut quatre heures et demie de travail. Cela représente 7.000 pas, 7.000 tours, 14.000 mesures à trois temps, 42.000 mouvements de pieds et 8.750 mètres de parcours.

Pour apprendre la mazurka, par contre, il suffit d'une heure trois quarts; la mazurka, en pareil cas, nécessite 2.415 pas, 4830 mesures, 1.207 tours, 14.490 mouvements de pieds, 3.260 mètres de parcours.

On peut faire le même calcul pour la polka: une heure et demie de polka équivaut donc à quatre kilomètres de marche.

C'est le boston qui est le plus compliqué, il représente 11.960 mètres de parcours; mais il faut six heures et demie pour l'apprendre. Autrement dit, cela fait une promenade de douze kilomètres.

Tous ces résultats sont garantis d'une authenticité absolue par M. Giraudet, et résultent d'une longue et sérieuse pratique.

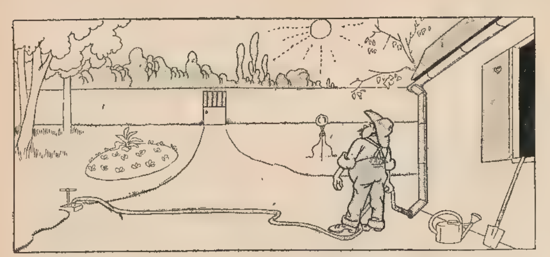




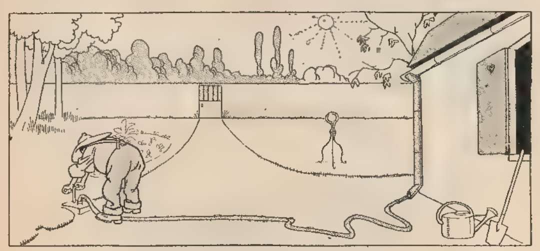
LA BOUCHE DE CHALEUR ET LE PARDESSUS CLOCHE

LE COMMISSAIRE — Veuillez vous approcher, je vous prie, et répondez à mon interrogatoire.

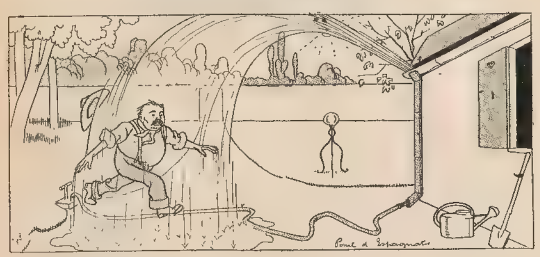
LE COMMISSAIRE. — Agent! arrêtez de suite cet homme! Voyez quel trouble, ses cheveux s'en dressent sur sa tête!



— Un peu d'eau fera du bien...



.. car certainement il ne pleuvra pas aujourd'hui.



— Comme on peut se tromper!



LE PROFESSEUR. — Le son parcourt 340 mètres à la seconde. Combien lui faut-il pour parcourir 4 kilomètres?
CHARLES *(fils d'un cocher)*. — 1 franc 95 environ, au tarif de jour.

Pêle-Mêle Connaissances

— L'industrie du chiffon fait vivre près de 50.000 personnes. Les « biffins », à en croire le secrétaire de leur syndicat, sont, dans la grande majorité, de fort honnêtes gens. Le chiffre des objets de valeur, découverts au cours du triage dans les boîtes et rendus par les chiffonniers à leurs propriétaires, s'élève annuellement, pour Paris, à plus de *deux millions.*

— Le doyen des chevaliers de la Légion d'honneur est M. Sardou, âgé de cent deux ans, hospitalisé à l'asile des incurables d'Ivry.

— Ce n'est pas sous forme de machine *à vapeur*, que Papin inventa son appareil primitif. La machine à vapeur fit cependant sa gloire. Le premier moteur, inventé par ce précurseur, fut un moteur *à explosion*, absolument comme le moteur de nos automobiles actuelles. Il ne pouvait fonctionner qu'avec un explosif, en l'espèce, une charge de poudre sur laquelle reposait le piston. On allumait la charge, comme le fait aujourd'hui, automatiquement, l'étincelle électrique.

— Une des conséquences de la civilisation mondiale est de répandre une certaine uniformité de mœurs parmi les habitants du globe. La coutume de manger du pain de blé a fait des progrès considérables en un laps restreint d'années. C'est ainsi qu'en 1870 le célèbre chimiste Sir William Crookes évaluait à [illegible] millions le nombre des hommes qui consomment le blé sous forme de pain. Ils seraient aujourd'hui, d'après ses calculs, 517 millions.

— En France, et jusqu'aux débuts du dix-septième siècle, la musique était considérée comme un art inférieur, à tel point qu'un homme de qualité eût rougi de connaître la pratique d'un instrument. Les musiciens, lorsqu'on donnait un ballet, étaient recrutés parmi les valets. Jouer du violon était un signe de servitude.

— Pour la plus grande joie des Berlinois, grands amateurs de parades militaires, il est de tradition, depuis plusieurs années, que le régiment des hussards de la garde du Kaiser ait un tambour nègre qui marche en tête de la musique.

— Le dernier, sans doute, et le moins connu des vignobles parisiens a été vendu, en octobre dernier, par l'Etat. Une superficie de 10.650 mètres carrés, comprise entre le quai d'Orsay, l'avenue Bosquet, les rues Malar et de l'Université, était en partie plantée de vignes. Elles donnaient à nos soldats et ouvriers militaires, un petit « picolo » qu'on baptisait, un peu ironiquement, « Château Gros-Caillou ».

— La dernière application de la radiographie est de permettre de pousser l'élevage des huîtres perlières. Grâce aux rayons X, M. Dubois, du laboratoire de biologie de Tamaris-sur-Mer, arrive à distinguer nettement le développement de la perle dans l'huître fermée.

— La littérature, en Espagne, nourrit fort mal son homme. C'est à peine si Galdos, un des plus célèbres romanciers, tire à plus de seize mille exemplaires. Un jeune auteur, qui arrive à écouler une édition, semble avoir accompli un exploit extraordinaire.

RÉSULTATS DU
CONCOURS DE BOUTS RIMÉS

Nous avons choisi, parmi tous les quatrains qui nous ont été adressés, les six que l'on pourra lire plus loin. C'est aux auteurs de ces six envois que nous nous en remettons du soin de désigner entre eux le gagnant. Nous prions donc chacun de ces six auteurs de nous faire savoir laquelle de ces compositions, *après la sienne.*, lui paraît mériter la palme. Les votes seront reçus jusqu'au 12 ma ; il est nécessaire d'y prendre part pour pouvoir être classé.

Voici sous quelle forme nous prions les concurrents de nous adresser leurs suffrages :
M (*nom*)
Demeurant à (*adresse*)
Vote pour M. X...

L'ordre d'après lequel nous publions ces six quatrains est absolument quelconque et n'indique aucune préférence de notre part.

PRIÈRE A APOLLON

Dans ce concours ouvert à l'esprit, la *malice*,
Accorde-moi, Phébus, à moi, pauvre *zéro*,
Dût en souffrir un peu l'immanente *justice*,
De ne pas remporter, déçu, mon *boléro*.
A. MARÇAIS.

Beaux douros espagnols, dansez le *boléro*,
Valsez, écus français, vous êtes sans *malice*.
Ta fortune, ô Gogo, se réduit à *zéro*
Tu voulais trop gagner, tu perds tout, c'est *justice !*
M. CROCHARD.

Les financiers véreux qui font avec *malice*
A nos pauvres écus danser le *boléro*
Ont bravé de tout temps l'action de la *justice*,
Fermant leurs coffres-forts et nous laissant *zéro*.
J GAZIELLE.

CROQUIS D'AUDIENCE

Un avocat roublard, l'œil brillant de *malice*,
Un greffier [illegible] un air de *boléro*,
Trois juges endormis... le voilà! [illegible]
Et le bon droit? [illegible] c'est compté pour *zéro*.
OMARJUSTE.



MA CONCIERGE A LA CAMPAGNE

— Ça ma tante. c'est une glycine.
— Allons donc, c'est pas vrai!
— Pourquoi?
— Mais parce que c'est violet!
· Eh bien?
— Eh bien! si c'est violet, comment se fait-il que le savon à la glyc'rine soye jaune.



LES ARCHEOLOGUES S'AMUSENT

— Cette momie a été découverte dans un champ d'absinthe...
— Dans un champ d'absinthe?... Alors ce n'est plus une *momie*, c'est une *momi... nette!*

LA DOT

Quand elle a dix-huit ans et joli *boléro*,
La jeune fille plaît, et c'est avec *justice*
Si la grâce s'y joint; mais, soit dit sans *malice*,
Quel grand défaut elle a si sa dot est *zéro!*

Aug. Ferchaud.

Du concert des nations admirez la *malice* :
En leur nom au Maroc nous semons la *justice ;*
Pendant que nos amis dansent le *boléro*,
Nous, nous perdons nos fils et récoltons... *zéro!*

L. Renet.

esultat du Grand Concours du Mot Chassé

(Suite)

(Voir le Supplément).

Du 17e au 20e Prix : M. J. Gazielle, chemin col Artaud, La Seyne (Var); M. E. Debauvais, 12, bd ambetta, Rouen; M. J. Collet, 18, rue des Romains, ois-Colombes (Seine); M. Vouaux, 32, rue Ernest enan, Paris, qui gagnent *un service à dessert.*

Du 21e au 25e Prix : M. Prenveille, adjudant au · d'infanterie, St-Malô (Ille-et-Vilaine) ; M. L odson, 16, rue des Guillemins. Liège (Belgique); H. Levrat. 3, rue Sédillot, Paris; M. A. Brun, 37, ıe Deyriès, Bordeaux; M. d'Attarroux, 31, rue Mihelet, Alger, qui gagnent *un coupe-papier nacre et rgent*

Du 26e au 30 Prix : M. E. Vaidie, café Félix, rue arnot, La Flèche (Sarthe); Mme M. Duroy, aux errouins, à Mayenne (Mayenne); M. M. Crul, 5, rande-Place, Lille; M. E. Degret, 4, rue du Rivage, edan (Ardennes); Mlle J. Leblanc, 6, rue Chaudru, ismes (Marne), qui gagnent *une petite lampe avec at-jour.*

Du 31e au 35e Prix : M. F. Mégœuil, 5 bis, rue t-Louis, Boulogne-sur-Mer ; Mlle Pichard, Suippes Marne) ; M. P. Crivetz, 34 bis, bd Maria, Bucarest loumanie); M. P. Larnaude, 10. rue Saint-Nicolas, lle; M Ch. Drouot, 15, av. de la Motte-Piquet, Pas, qui gagnent *un canif en argent.*

Du 36e au 40e Prix M. E. Deleplanque, 2, rue de Esplanade, Bruxelles; M. E. Tissot, 67, rue Docteur homas, Reims ; Mme G. Liégeois, 33, rue de la réfecture, Epinal; M. E. Auclair, percepteur. Perenchères (Orne) ; M. J. Aussenac, 71, rue Belle-deai, Marseille, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41 au 50e Prix: M Dufourcq, 81, rue St-Dominique, Paris; M. L. Montané, 6, rue Bernadotte, au; Mme Henry, 16 route d'Allonville, Amiens; L Bellouard, à Monts-sur-Guesnes (Vienne); M. Joanny, 48, rue de la Py, Paris; M. P. Royer, ssey par Damvillers (Meuse); M. A. Lapeyre. 54, ıe Pasteur, Nancy; M. Lemoine, 12, bd Matabiau, oulouse; M A. Avril, 6, rue San Francisco, Tours; G. Duforest, 23 bis, rue de Cernay, Reims, qui gnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51e au 60e Prix : M. E. Very, 36, rue de Broyes, zanne (Marne); M. F. d'Heilly, 62, rue Chanzy, Roubaix; M. Michel, 24, chaussée Jules-César, Eaubonne (Seine-et-Oise); Mme Nay Vautherin, rue du Quai, Belfort; M. Léon Gintzburger, 4, rue André-Chénier, Versailles; M. J. Waignon, 11, rue du Sec-Arembault, Lille; M. A. Sugnot, 4, villa Michel-Ange, Paris; Mme Wyes, 8, rue de Lille, Roubaix; M. E. Quetin, 8, rue Blanche Grisard, Bezons (Seine-et-Oise); M. Lapeyssonnie, 24, rue du Pont Juvénal, Montpellier, qui gagnent *une paire de jolis boutons de manchettes.*

UN MARIAGE DE RAISON



Un mariage qui étonna le Tout-Landerneau, fut celui de Matuvu, le grand premier rôle du théâtre, avec la fille de Dupoulet, l'hôtelier.



L'on fit bien des conjectures sur la raison de ce mariage. Voici la vérité: Tous les soirs de première, on peut voir Matuvu achetant toutes les pommes cuites qu'il trouve dans la ville.



A la représentation, l'acteur, très calme débite son rôle sans recevoir une seule pomme cuite, ce qui constitue, à Landerneau, le summum du succès.



Et le lendemain chez Dupoulet, tous les convives de la table d'hôte se régalent de pommes cuites au dessert.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Charlemaigne. — Non, nous ne pouvons rien vous indiquer d'aussi radical.

M. Faller. — Adressez-vous aux tribunaux, tout simplement.

G. P., Paris. — 1° et 2° Oui ; consultez le « Bulletin des lois » ; 3° Non, cela est interdit.

Un enfant de Paris. — Adressez votre demande d'emploi par l'intermédiaire de la gendarmerie au général commandant la subdivision de votre domicile.

M. H. le Lyonnais. — Vous aurez ces renseignements à la Préfecture de police.

Marques D. B. — 1er et 2e cuirassiers, 23e dragons (Vincennes). — Non, vous partirez à l'époque habituelle.

M. E. Depasse. — Vous faites confusion, nous n'avons jamais donné ce problème.

M. Miguel. — Nous ne pouvons que réitérer notre réponse. on ne peut faire que deux points.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

Albert, Ariège. — « Chimie des parfums et fabrication des odeurs, savons, etc. », par S. Piesse, Paris 1890. « Fabrication des essences et parfums », par J.-P. Durvelle, Paris 1893.

Laurents. — Cette langue se parle au collège et n'a jamais été éditée, et pour cause. Elle consiste uniquement à ajouter un mot tel que : *drague*, par exemple à chaque syllabe, de façon à rendre la compréhension des mots très difficile et à les dénaturer.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.

14e ANNÉE — N° 20. 10 Centimes 17 MAI 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50 ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. » On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste	Journal Humoristique Hebdomadaire 7, Rue Cadet, 7, PARIS LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS	Tous les articles insérés restent la propriété du journal. — La reproduction en est interdite à tous ceux qui n'ont pas de traité avec le *Pêle-Mêle*.

L'ÉCOLIER ET LE CHIEN SAVANT, par Benjamin RABIER.



— Travaille, mon petit... applique-toi et tu deviendras peut-être un jour aussi savant que Médor.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-postes.*

Joies d'Artiste

— Vous regardez ces photographies? me dit le vieux comédien. Il y en a, n'est-ce pas? Les murs en sont tapissés. Chacune d'elle me rappelle un rôle créé..., une tranche de vie.

— Et un succès, fis-je.

— Et un succès, vous l'avez dit. Lisez ces dédicaces élogieuses: *A notre maître à tous... Au grand artiste... A l'illustre comédien.* Cette couronne d'or, là-haut, m'a été jetée à Lyon, celle ci à Marseille... voyez, le nom est écrit sur le ruban de soie...

— Ce portrait vous représente dans quel rôle? demandai-je en montrant une grande toile tenant tout un panneau.

— Dans le rôle du flibustier. Le tableau a été exposé au Salon... J'étais dans toute ma gloire à cette époque.

— Elle vous laisse des regrets?

— Oui et non. Que voulez-vous, il faut être philosophe. On ne peut être et avoir été. Puis on a pour revivre sa vie, ses souvenirs. Ah! cette existence de théâtre, fit en s'animant le vieux comédien..., quelle fièvre, quelle folie, quelle passion! Les anxiétés des débuts, la lutte contre les jalousies, les ignorances, puis les premiers succès. Le nom en vedette sur l'affiche... Les rôles à créer... La faveur du public, la vogue, l'engouement... Ah! Monsieur, j'ai eu des soirées inoubliables, des jouissances d'amour-propre, telles qu'on ne peut les rêver!... Toute une salle debout, trépignant, en délire..., des milliers d'yeux pleins de larmes me contemplant et des milliers de voix m'acclamant... J'ai vu, à la sortie du théâtre, des fanatiques me porter en triomphe. J'ai vu les directeurs et les auteurs à mes pieds... Et les couronnes..., les fleurs..., les lettres..., les articles de journaux!

... J'ai eu des soirées inoubliables... toute une salle debout, trépignant, en délire... des milliers d'yeux pleins de larmes...

Le vieil artiste se tut un instant, rêveur, puis il laissa tomber tristement, comme on laisse tomber des fleurs sur une tombe:

— Et je suis oublié!... C'est que tout cela, c'est si loin, déjà!

Je protestait énergiquement. Oublié, il l'était si peu que le *Pêle-Mêle* m'avait chargé de l'interviewer.

— Le *Pêle-Mêle*, fit-il, oui, je connais. C'est un journal fort amusant. Alors, que désirez-vous savoir encore de moi?

— Mais..., par exemple, puisque vous parliez de vos souvenirs, quel est, dans toute votre vie d'artiste celui auquel vous attachez le plus de prix? L'émotion la plus délicieuse que vous ayez ressentie?

— L'émotion la plus délicieuse que j'aie ressentie? murmura-t-il, en passant une main maigre sur son front dégarni. Eh bien! voici:

C'était au début de ma carrière. Je jouais au théâtre de Belleville le rôle du baron de Rochedive, dans un drame assez naïf en cinq actes intitulé: *Les Cœurs de marbre*. Ce baron était un personnage des plus antipathiques, aussi tendre pour ses propres vices qu'il était inflexible pour les fautes d'autrui. Il y avait aussi dans la pièce une certaine paysanne qu'on appelait la mère Toinette et dont la fille, image de vertu, n'en avait pas moins dérobé au baron, dans le château duquel elle était lingère, une petite somme d'argent pour payer les remèdes qui devaient sauver sa mère malade. Elle croyait avoir le temps de remettre l'argent là où elle l'avait pris, au moment de sa paye, mais elle avait été vue. Bref, on l'avait arrêtée.

Au cinquième acte, grande scène où elle suppliait le baron de la laisser libre, ne fût-ce que le temps d'aller fermer les yeux à sa mère mourante. Mais celui-ci restait inflexible.

J'ose dire que j'avais campé mon personnage. Et il fallait entendre avec quel accent je répondais à ses supplications:

— Le glaive de la Justice est en acier trempé dans des larmes de sang. Que peuvent, sur lui, des larmes d'enfant! Que l'irrévocable s'accomplisse! Un frisson passait dans la salle, et le rideau baissé se relevait invariablement pour cinq ou six rappels.

Or, un soir, après la représentation, je rentrais chez moi à pied, rafraîchissant ma fièvre sous la fraîcheur de la nuit. Soudain, un pas pressé courut derrière moi et je fus abordé par un grand diable en casquette, qui me dévisagea une seconde.

— C'est vous le baron? fit-il.

— Parfaitement!

— C'est bien vous qui avez fait coffrer la petite lingère?

— Oui, mon ami!

— Ton ami? Ah! canaille! s'exclama-t-il.

Et tout aussitôt, je reçus en pleine figure



— Ton ami! Oh ca-naille!... Et tout aussitôt je reçus en pleine figure un « pain » formidable.

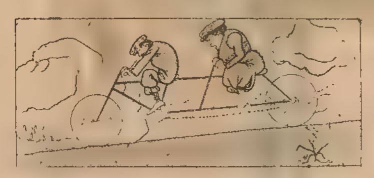
un « pain » formidable. J'en vis trente-six chandelles. Et pendant que je ramassais mon chapeau, je l'entendis murmurer avec colère, en s'éloignant:

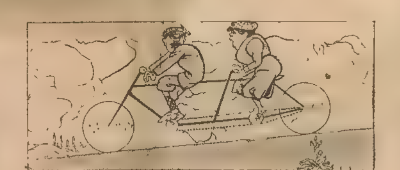
— Ça lui apprendra à ce sal... là!

Le vieux comédien avait fermé les yeux comme pour mieux revoir la scène. Un sourire inexprimable illuminait son visage, et, tout souriant, il murmura à son tour:

— Le brave garçon!

Etienne JOLICLER.







A M. PAUL BOURGET, AUTEUR DU « DIVORCE »

— Femme perfide! quand la chaîne qui nous lie...

...sera-t-elle brisée?

— Elle est brisée!



CANDIDAT

— Tu vois, aujourd'hui, j'ai encore acheté deux chapeaux, trois peignoirs, quatre costumes, deux paires de bottines et onze paires de gants, le tout dans l'arrondissement où tu te présentes. Si tu n'es pas élu, ce ne sera pas de ma faute, je me serai assez sacrifiée pour ta candidature.

›êle-Mêle Causette

Dans une précédente causerie, je faiais remarquer que la démocratie ne rofesse pas plus que les monarchies respect de la liberté individuelle.

En parlant ainsi, je ne me doutais pas l'une expérience personnelle viendrait, eu de jours après, me confirmer cette firmation. Voici le fait dans sa banalité :

C'était un jeudi. Je devais assister à ne réunion où des questions urgentes our des tiers allaient être débattues nécessitaient ma présence.

Je m'étais arrangé, non sans quelque tfficulté, à me libérer pour ce jour-là.

Or, en arrivant au bureau de rédaction ı journal, où j'étais allé en passant radement, je trouvai une enveloppe à on adresse.

Je la pris, et me promettant de la lire us tard, je la mis dans ma poche. Puis partis en hâte, car il était onze heures je n'étais pas en avance.

Dans le fiacre qui me conduisait à desnation, je me rappelai l'enveloppe que avais emportée et la sortis de ma poche

Je m'aperçus alors qu'elle portait au erso le cachet d'un huissier.

Une communication d'huissier n'a jaais passé pour un sujet de lecture gréable. Je décachetai donc, avec quelie méfiance, cette missive suspecte.

Elle contenait une assignation à comraître comme témoin dans une affai- correctionnelle.

Et quand devais-je comparaître? Le ême jour, à onze heures et demie. t il était onze heures passées.

Quant à l'affaire elle-même, j'en ignois le premier mot. Je n'étais, du reste, onvoqué, je l'appris plus tard, qu'au re plus que vague de témoin de morаé.

Que faire? De graves intérêts m'appeient d'un côté. Un ordre judiciaire e réclamait de l'autre.

Je me penchai en dehors de la voiture et jetai à mon cocher un nouveau point de direction : le Palais de Justice.

Onze heures et demie déclanchaient quand je pénétrai dans la salle d'audience. Je m'assis et j'attendis, non sans impatience, car la pensée de mon rendez-vous ne me laissait pas de repos.

Une demi-heure s'écoula, pendant laquelle la petite salle se remplit de monde. La tribune des juges restait vide.

Je sortis et me mis à la recherche d'un garçon. J'en trouvai un fort aimable qui consentit à me renseigner.

— Ne pourrais-je me faire dispenser de témoigner, puisque aussi bien je ne sais rien de la cause qui va être plaidée ?

— L'accusation seule pourrait vous en dispenser, puisque c'est elle qui vous a convoqué.

— Et si je m'en allais ?

— Vous seriez en contravention formelle avec la loi.

— Diable! mais mes affaires personnelles ?

— La justice ne les connaît pas.

— Alors ?

— Alors, il faut attendre.

— Combien de temps ?

— Peut-être une heure ou deux heures, peut-être tout l'après-midi.

— Ai-je le droit, au moins, d'aller déjeuner ?

— Oui, mais à condition de ne pas manquer à l'appel.

Je me risquai donc à aller déjeuner.

Quand je revins, les choses en étaient toujours au même point. Dans la salle, on jugeait, maintenant. Et l'étroit logis, plein à en déborder, s'emplissait d'une chaleur lourde, insupportable. J'arpentais les couloirs attendant, attendant toujours.

Une révolte s'élevait en moi.

J'étais là, inutile, comme oublié, mais retenu néanmoins en captivité par une force supérieure. Je n'étais plus, en cet instant, citoyen libre d'un pays libre.

Un homme libre peut vaquer à ses occupations, aller où bon lui semble. Moi, non. J'étais enchaîné.

Les raisons sérieuses qui m'appelaient ailleurs ne comptaient pour rien. J'étais comme en prison.

Deux ou trois heures s'étaient écoulées déjà.

Jusqu'à quelle heure eût duré ce supplice? je n'en sais rien, car je fus délivré par l'avocat de la défense, en présence duquel le hasard me mit et qui eut pitié de ma situation.

Il comprit l'inutilité de ma déposition, et me laissa partir.

Grâce à lui, je pus sauver quelques heures de cette lamentable journée.

En quittant le palais de Thémis, je ne pus m'empêcher de penser à ce que deviendrait mon existence, si tous les jours un autre inculpé s'avisait de m'appeler en témoignage. Car enfin, chaque accusé ayant à discrétion le droit d'appeler qui il veut, rien ne l'empêche de s'offrir ce malin plaisir, s'il lui en prend fantaisie.

Les avocats, qui auraient quelque motif de ressentiment contre un particulier, pourraient se venger en l'assignant tous les jours, comme témoin dans une autre affaire.

Comment ce particulier s'occuperait-il de ses propres intérêts? Il est impossible de le dire.

On s'exagère, en effet, ce qu'on appelle les droits sacrés de la défense.

Si la liberté d'un accusé est respectable, celle d'un autre citoyen ne l'est pas moins.

Pour concilier le droit de la défense et celui du témoin, l'on pourrait recourir à des témoignages par écrit, ou, en cas d'urgence, à une commission rogatoire.

En tout cas, l'idée d'obliger quelqu'un à se présenter à heure fixe en un endroit déterminé, est inconciliable avec la notion du droit individuel.

Fred Isly.

COMME UN...

(Quelques comparaisons originales)

Ça lui va comme un monocle à un paysan;
Comme un éteignoir à une lampe électrique;
Comme un peigne à un marabout;
Comme un bas de soie à la jambe d'un ours;
Comme un massage à un rhinocéros.
(A continuer par d'autres lecteurs).

* * *

Sans gêne

— C'est au bout de trois semaines que vous me rapportez le parapluie que je vous ai prêté!

— Ce n'est pas de ma faute, il n'a cessé de pleuvoir depuis ce jour là!

* * *

Nos bons chauffeurs

Le Piéton. — Ce doit être une sensation terrible que d'écraser un être humain?

Le Fabricant d'autos. — Pas avec ma marque. On sent à peine un léger soubresaut.

* * *

UN VRAI DISTRAIT

Dernièrement, Mme Sapiens dit à son mari, qui est bien le savant le plus distrait de la terre:

- Comment se fait il que je trouve tes gants neufs avec tous les bouts de doigts coupés?

— Diable, répondit le savant, j'ai oublié de les ôter en me coupant les ongles.

Mot de gavroche

M. Lejuste, apercevant dans la rue un gamin qui en maltraitait un autre plus petit que lui, s'interpose et lève sa canne d'un air menaçant:

— Vilain moutard, s'écrie-t-il, tu n'as pas honte de battre ainsi ce petit malheureux? Je voudrais être ton père pour t'infliger une correction exemplaire!

Mais le garnement, prompt à la riposte:

— Il ne tient qu'à vous de le devenir; épousez ma mère, elle est veuve.

****

La frappe des monnaies en 1907

La Monnaie de Paris a frappé, en 1907, plus de trois cent millions de monnaie d'argent, et pour sept cent mille francs de monnaie de bronze.

Ces monnaies se répartissent ainsi:

30.247 pièces d'or de 100 francs; 16.613.010 pièces d'or de 20 francs; 3.665.353 pièces d'or de 10 francs; 1.908.100 pièces d'argent de 1 franc; 2.679.141 pièces d'argent de 0 fr. 50; 3.000.000 de pièces de bronze de 0 fr. 10; 8.394.000 pièces de bronze de 0 fr. 05.

Il est à remarquer que, dans cette énumération, ne figurent pas les pièces de cinq francs en argent. La frappe en est arrêtée depuis deux ans, car l'étranger importe dans notre pays un nombre colossal de ces écus. En outre, quand la Monnaie frappera des pièces de cinq francs, ce seront, sans doute, les nouvelles pièces dites à la semeuse, du graveur Roty. Mais rien n'est encore décidé à ce sujet.

Sirandanes de l'Ile de France et Fables de La Fontaine en « petit nègre »

Rien d'émouvant, de tendre et de délicieusement musical, comme le naïf parler créole de la Guadeloupe, de la Martinique et de l'Ile de France.

Dans cette ancienne colonie, surtout, paisible paradis de verdure que les Anglais ont dénommé l'Ile Maurice, la déformation de la langue française donna naissance à un patois à la fois puéril et comique, à des chansons pittoresques et pleines de mélancolie, comme celles qui bercèrent la touchante héroïne de l'immortel *Paul et Virginie*.

Une des formes les plus originales de cette littérature mauricienne furent les *Sirandanes*, c'est-à-dire des devinettes, des charades qui, répétées au clair de lune, sous les goyaviers blancs, faisaient les délices des « bons nègres ».

L'un d'eux secouait paresseusement sa torpeur et disait: « Sirandane? » Alors, tous ses compagnons, négrillons et négrillonnes, aux fronts parés de mouchoirs exotiques, battaient joyeusement les mains et acceptaient de deviner l'énigme proposée.

Un vieux recueil de poésies créoles, imprimé à Maurice, nous a transmis quelques-uns de ces à peu près, dont la solution ne serait évidemment qu'un jeu d'enfant pour l'astucieux Poindinterro. — En voici plusieurs, dans leur langue originelle, et dont nous donnons ensuite la traduction en français:

A LA DOUANE



Le père Mathieu, installé dans un train belge, roule vers la frontière française.

En face de lui, un monsieur, très correct, lie conversation avec lui.

Ce monsieur est un inspecteur secret de la douane.



Or, ces mouchards ont un moyen simple pour vous sonder. Lorsqu'ils flairent un fraudeur, ils lui montrent une boîte de 50 cigares et le prient de les aider à en passer la moitié, quantité tolérée. Lorsque le voyageur en possède déjà plus que son compte, il refuse en s'excusant.



L'inspecteur ayant demandé le même service à Mathieu, celui-ci répondit:

— Je veux bien, mais voyez, ma valise est déjà bien pleine pour y fourrer encore vos cigares.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'inspecteur, retirez-en un paquet quelconque, je le porterai à la main.



— Rien à déclarer? fait l'employé.

— Si, j'ens 25 cigares.

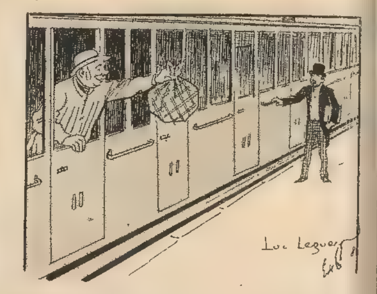
L'employé fouille, trouve les cigares et pas un de plus.

— C'est bien, fait-il, passez.

Derrière Mathieu, l'inspecteur passe avec un signe amical à son confrère douanier.



L'inspecteur, un peu désappointé d'avoir jeté son dévolu sur un aussi honnête voyageur que Mathieu, se retrouve avec lui dans le compartiment. Chacun reprend son bien. Au premier arrêt l'inspecteur descend.



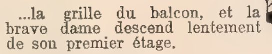
— Merci pour votre complaisance, dit-il en prenant congé de son compagnon de voyage.

— Ne me remerciez pas, cria Mathieu, lorsque le train se fut remis en marche. C'est moi qui suis votre obligé. Pendant que je vous portais vos 25 cigares, vous m'en avez très aimablement passé deux cents.

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

Madame n'arrive pas à lacer son corset et envie les femmes minces à taille de guêpe. Tout à coup, e.le se voit ob'igée de s'élancer par...

...la fenêtre de son appartement pour échapper aux flammes qui l'environnent. Mais son lacet s'accroche après...



...la grille du balcon, et la brave dame descend lentement de son premier étage.

Lorqu'elle tombe entre les bras des pôm piers, elle est lacée comme jamais elle ne l'a été.

Manze par vente, rende par lé dos? — Le rabot.
Guèle dans guèle, sette lapattes, quate zo-réyes? — Li cien manze dans la marmite.

. . . .

Qui est-ce qui mange par le ventre et rend par le dos? — Le rabot.

Qui donc a gueu.e dans gueule, sept pattes, quatre orei'les? — Le chien qui mange dans la marmite.

Qui mange noir et rend rouge? — Un fusil.

Mon bassin est à sec, mettez-y une paille, il déborde? — C'.st 1 œ l.

Mademoiselle est sur le chemin, tous ceux qui passent embrassent sa bouche? — Une fontaine.

Je suis rouge dans mon bonheur, je suis noir dans mon malheur? — Un grain de café.

Quelle est la langue qui n'a jamais menti? — La langue des animaux.

Elle a des dents, elle n'a pas de bouche, elle est capable de manger nuit et jour sans se reposer? — La scie.

Maman Guinée joue du violon, tous les petits blancs dansent? — La marmite de riz sur le feu.

Tous les soldats de mon régiment ont habits verts et bonnets rouges? — Les framboises.

Et celle-ci, un peu plus compliquée, sans doute:

Mon salon est tapissé de rouge; dedans, beaucoup de petits fauteuils blancs; le domestique les essuie avec un chiffon rouge? — La bouche, les dents et la langue.

Les belles lettres n'ont assurément aucun rapport avec ces amusettes sans prétention. Il s'en dégage pourtant une verve malicieuse et facile qui ne devait pas être sans charme sur les lèvres des indolentes mulâtresses.

M. de Freycinet, lorsqu'il commanda la corvette l'*Uranie*, dans son célèbre voyage autour du monde, ne fut pas insensible, pendant une escale à l'Ile de France, à ce langage.

Il en consigna, comme échantillon, l'imitation libre de la fable du *Lièvre et de la Tortue*, par La Fontaine:

Ein torti avec lièvre été voulé pariè
Ein zour qui va miè galopé
Pour arrivé drette ein' li pié banane
Tout d'bon, maman Torti, vous y en a trop [d'arzent.
Vous l'esprit li marron dans milié la savane.
Avec moi vous lité à présent!
Dir' lièvre avec torti qui coute li tranquille.

En voici le début traduit en «français», et dont la saveur n'est pas moins origina'e:

Une tortue avec un liè-[vre voulut parier,
Un jour qui galoperait [mieux
Pour arriver droit au [pied de la banane:
— Tout de bon, maman Tortue avez-vous [trop d'argent,
Ou votre esprit est il marron au milieu de [la savane,
(Bat-il la campagne)
Pour lutter à présent [avec moi?
Dit le lièvre à la tortue, qui l'écoutait tran-[quillement.
— N'ayez pas peur, [mon ami,
Répondit la tortue.
Tous ceux qui sont blancs vous appellent dr [monde agile.
Moi, je porte ma maison sur mon dos et j'ai les [pieds roides
Mais c'est égal, je vais parier,
Je sais comment je vais faire;
Mesurez votre chemin; chacun a son esprit.
Quand il eut fini de mesurer, voilà la tortu [parti
Petit papa lièvre lui criait: — Ma commère
Emportez la gazette, prenez garde de vou [ennuyer
Quand vous trouverez un galant, il ne fau [pas causer
Et quand même colimaçon, votre petit frère
Passerait à côté de vous;
Autrement je vais gagner.
Et petit papa lièvre s'amuse,
Casse le bouquet au bord de la rivière,
Roule, saute dans l'herbe fraîche;
Et la tortue marche toujours.
Le lièvre à la fin regarde
Et voit la tortue au but;
Il veut galoper bien vite
Mais sa nation (son espèce) est trop étourdi
Et son pari a été perdu.

En vérité, n'est-ce pas délicieux?... Bie des poèmes libres de notre époque, malgr leur naïveté voulue, ont moins de fraîcheu

Le télégraphe polyglotte

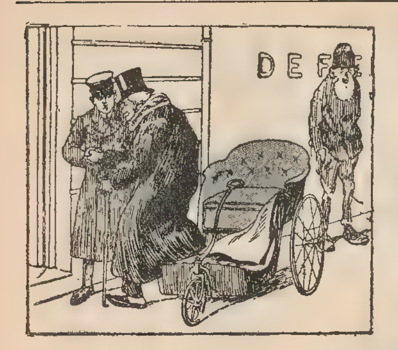
Savez-vous le nombre de langues dont l'usag est permis dans la correspondance télégr. phique privée?

Eh bien! il y en a trente-cinq. Et les vo. ci rangées alphabétiquement :

1, L'anglais; 2, l'allemand; 3, l'arabe; l'arménien; 5, le bohême; 6, le bulgare; 7, croate; 8, le danois; 9, l'esclavonien; 10, l'e pagnol; 11, le flamand; 12, le français; 13, grec; 14, l'hébreu; 15, le hollandais; 16, le hc grois; 17, l'illyrique; 18, l'italien; 19, japonais; 20, le latin; 21, le malais; 22, norvégien; 23, le persan; 24, le petit-russ 25, le polonais; 26, le portugais; 27, le rc main; 28, le ruthène; 29, le russe; 30, serbe; 31, le siamois; 32, le slovaque; 33, slovène; 34, le suédois; 35, le turc.

SIMILITUDE DE FORME

— Pauvre homme! Faut-il qu'il soit distrait pour tenir ainsi sa bouteille à l'envers! Il ne lui restera pas une goutte quand il sera rentré chez lui.







OCCASION MISE A PROFIT

HISTOIRE SANS PAROLES

Courrier Pêle-Mêle

Roues de voitures et Cinématographe

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 12 avril, M. Dubost pose à vos lecteurs la question suivante:

« Pourquoi, dans les vues cinématographiques, les roues des voitures en marche semblent-elles tourner dans le sens inverse de la réalité et d'autant plus que ces voitures vont plus vite? »

Voici la réponse que nous croyons pouvoir donner:

Supposons que nous puissions comparer les clichés cinématographiques d'une roue tournant sur son axe, cette roue comptant un certain nombre de rayons *semblables* et équidistants.

Supposons une roue ayant six rayons, par exemple, placés dans le premier cliché, aux positions qui correspondent aux chiffres XII, II, IV, VI, VIII et X d'une montre.

Supposons que, dans le deuxième cliché, le rayon qui se trouvait sur le chiffre X se trouve placé entre XI et XII. Tous les rayons se ressemblant, l'œil prendra ce rayon pour celui qui se trouvait tout à l'heure sur ce chiffre XII, à cause de la proximité de ce chiffre; dans ce cas, la roue aura semblé tourner dans le sens inverse de la réalité.

Si, au contraire, le rayon placé d'abord sur X vient se placer entre XII et I, l'œil croyant voir, cette fois encore, le rayon placé tout à l'heure sur XII, la roue paraîtra avoir tourné dans le sens réel de sa rotation. Si ce rayon vient se placer exactement entre X et XII, ou entre XII et II, l'œil, indécis, ne se rend pas compte du sens de rotation de la roue. Enfin, si le rayon placé sur X vient sur XII, la roue paraît être restée dans la même position. L'exemple donné par M. Dubost n'est donc qu'un des cas particuliers qui peuvent se produire, mais il n'est pas exact de dire que dans les vues cinématographiques les roues des voitures semblent tourner dans le sens inverse de leur véritable mouvement, ce fait n'est pas général.

Recevez, etc. DEUX GADZARTS.

MM. L., opérateur dans une exploitation cinématographique, et M. Toulet, nous ont adressé aimablement une explication analogue.

Passé, Présent ou Avenir

M. H. Mesnier, s'adressant à nos lecteurs, leur demandait quelle serait leur préférence, s'il était loisible à chacun d'eux de choisir, pour y placer son existence, entre toutes les époques passées et les époques plus hypothétiques de l'avenir.

A en juger par les réponses adressées à cette question, nos correspondants semblent avoir, en général, suivi cette sage maxime: « Contentons-nous de ce que nous avons, de peur d'avoir pire. »

Pour la plupart d'entre eux, en effet, l'existence présente semble avoir un certain charme. MM. Pilet, Houtreau, Maisoneuve et Thirion déclarent franchement que leur siècle leur paraît le plus viable de tous; M. Vanheim, d'ailleurs, du même avis, reconnaît que notre état d'esprit est trop adapté à l'époque où nous vivons pour que l'on ne trouve pas mille inconvénients à se conformer aux conditions du passé; quant à l'avenir, il offre vraiment trop d'aléas, autant ne pas en courir les risques.

MM. Chabrier, David et Liesse, reconnaissent que, *dans certaines conditions*, les siècles écoulés pouvaient être *vécus* avec agrément, mais *faute de ces conditions* et pour le commun des mortels, ce retour en arrière ne leur paraît pas désirable outre mesure.

M. Leverrier déclare franchement qu'il préfère l'ancien temps, le temps du *Panache*; M. Magne est un peu du même avis, bien que, sur la fin de sa lettre, ce correspondant semble émettre un doute sur l'influence que peut bien avoir ce *Panache*, quant au bonheur de ceux qui peuvent le contempler. MM. Lesage et Rondeau déclarent purement et simplement s'en tenir au *statu quo*, mais, chose curieuse, personne n'a paru désirer s'aventurer dans l'inconnu de l'avenir. Faut-il en conclure que l'âge d'or futur ne trouve que des sceptiques? Laissons nos lecteurs penser sur ce point ce qu'ils veulent et félicitons-nous que, même les plus mécontents parmi nos correspondants, se trouvent cependant à peu près satisfaits. Pangloss en rayonnerait d'aise et en abuserait peut-être pour répéter, une fois de plus, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Laissons le dire.

Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

Quel est le moyen de faire mousser de l'alcool à lotion pour la chevelure, c'est à dire en frictionnant et sans que cela puisse enlever l'odeur de la lotion?

MISAN.





UN MONSIEUR EMBARRASSE

Un Monsieur, sortant des grands magasins avec sa dame est toujours embarrassé pous saluer!

Les hommes primitifs n'éprouvaient pas cette difficulté.



— Dites donc, soldat de deuxième classe... pourquoi ne me saluez-vous pas?
— Ah! çà, allez-vous me saluer oui ou non?!!!



— Mon adjudant...
— Taisez-vous et saluez...
...ou je vous flanque quatre jours!...



— Voilà, mon adjudant!
— Qu'est-ce que c'est que ce paquet que vous venez de laisser tomber?
— Mon adjudant, c'est votre globe de lampe que je reporte chez vous...

DE NOS LECTEURS

Le tabac sans nicotine

On a imaginé, sous le nom de tabacs dénicotinisés ou désintoxiqués, des tabacs lavés chimiquement, dont l'avantage serait d'être inoffensifs, pour ceux auxquels le tabac produit des troubles ou est défendu.

Des expériences ont prouvé que le tabac dénicotinisé peut, tout aussi bien que l'autre, produire des troubles organiques. On a fait des injections de ce tabac à des animaux, à des lapins surtout. Or, les résultats ont été sensiblement les mêmes qu'avec du tabac ordinaire; on observa les mêmes troubles fonctionnels que si les lapins avaient été injectés de tabacs normaux. Tout au plus, la toxicité était-elle un peu diminuée.

Que faut-il en conclure? C'est que les tabacs lavés sont aussi dangereux que les tabacs naturels; qu'il y a même plus de danger à fumer du tabac dénicotinisé que du tabac normal, puisqu'on a la tentation d'en fumer davantage, et que le tabac, soi-disant désintoxiqué, au lieu d'être une réaction contre la manie des fumeurs, ne pourrait, au contraire, qu'y pousser davantage.

***

La fin des aigrettes

L'aigrette est un gracieux oiseau que l'on trouve sur le territoire de l'Egypte, du Niger et du Haut-Sénégal.

La mode a voulu que la plume de l'aigrette devînt la parure féminine. Cet engouement a eu deux résultats : l'aigrette, traquée et pourchassée, est devenue très rare, et son plumage a atteint des prix fantastiques. C'est ainsi qu'un kilogramme d'aigrettes vaut trois mille francs, et il faut savoir qu'une aigrette fournit un gramme de plumage; on voit donc combien il faut tuer d'aigrettes pour obtenir un kilogramme. Bref, il faut faire de vrais massacres d'aigrettes.

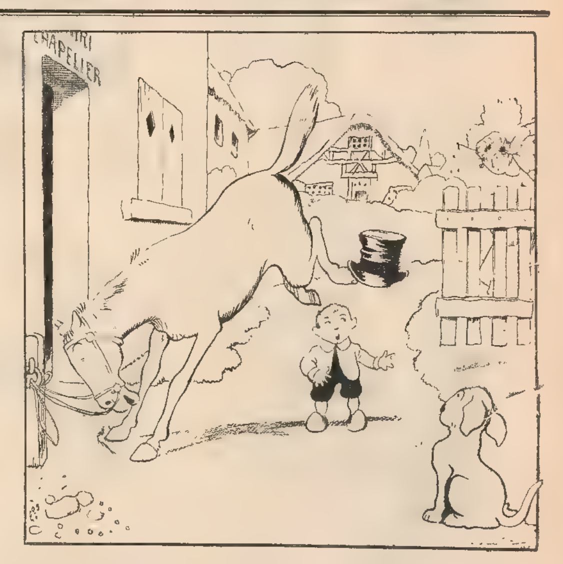
En Egypte, le gouvernement a promulgué des règlements très sévères pour interdire la chasse et le colportage de l'aigrette. Le gouverneur du Haut-Sénégal, M. Ponty, qui est un de nos fonctionnaires les plus dévoués, a pris des mesures analogues pour protéger l'espèce. Des peines sont édictées contre tous ceux qui tueraient des aigrettes.

Il n'a accordé qu'une seule restriction, qui concerne le commerce de ces plumes quand elles proviennent de l'élevage domestique. Mais il est à craindre que ce ne soit là la porte ouverte par où s'introduira la fraude.



INCERTITUDE

— Cette dame a dit, devant ma *Tempête au large:* « Cette peinture me donne des nausées! » Dois-je en être déçu ou flatté?

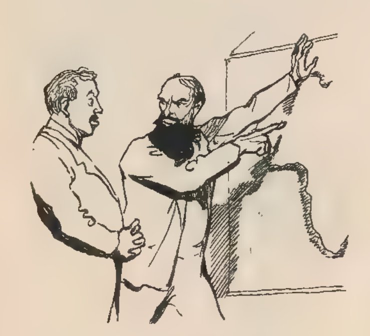


LE COUP DE FER

LE GOSSE *(perplexe)*. — C'est-y ça que papa voulait dire quand y m'a envoyé faire donner un coup de fer à son chapeau?

NOTRE ADMIRATION

Ce qui est lointain et inutile pour nous possède, à nos yeux, un prestige que n'aura jamais ce qui nous touche de près.



Nous avons une admiration sans bornes pour le monsieur qui saurait se diriger sans broncher par toutes les pistes de l'Afrique centrale.



Mais nous lui en voudrions presque de savoir son chemin pour aller de la rue Cadet à la rue d'Hauteville, et n'éprouvons qu'une condescendance dédaigneuse pour le vague individu qui saura nous l'indiquer sans se tromper.

Ce savant botaniste, qui connaît par cœur la flore de l'Himalaya...



...perdrait, à nos yeux, de son prestige, s'il savait distinguer le persil du cerfeuil.



Ce conférencier qui sait nous renseigner exactement sur le jour et l'heure où Mme de Sévigné payait les gages de ses gens et faisait des comptes avec ses fermiers...



...trouverait, et nous le trouverions avec lui, indigne de lui de se rappeler exactement le jour où lui-même doit payer son terme.



Ce savant, plongé dans les calculs les plus abstrus...



...ne sait pas rendre la monnaie à la laitière sans commettre d'erreurs; aussi laisse-t-il dédaigneusement à sa femme de ménage le soin de le remplacer le plus souvent qu'il peut dans ses achats.



Cela est si vrai qu'à la Chambre, toute notre admiration va à l'éloquent orateur qui nous initiera à la manière dont fonctionnait l'impôt à Lacédémone et l'on n'aura pas assez de quolibets pour le malheureux naïf qui viendra nous parler du budget de l'année.



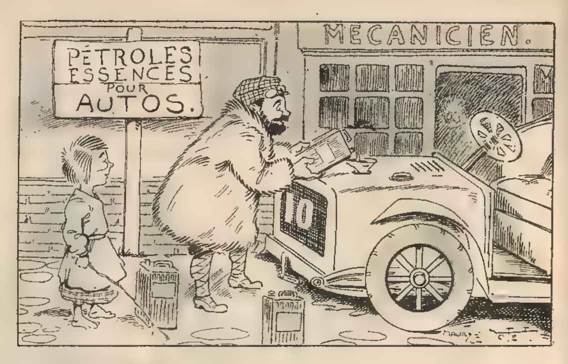
QUAND NOUS AURONS L'IMPOT SUR LE REVENU

Aspect d'une soirée chez M. X... Sous l'éclat brillant des lumières, les diamants étincellent, on sable le champagne....



Mais tout à coup, sauve qui peut !... chacun s'échappe, cache ses bijoux... le buffet devient rustique... les lustres s'éteignent à moitié... Qu'y a-t-il ?... On vient d'annoncer M. le percepteur...





LES CHEVAUX A L'ABREUVOIR

En 1808. — Et cent ans après!

Différentes façons de voir...

Sur leurs vieux jours, M. et Mme Blésimard, ayant cédé, après fortune faite, leur magasin de quincaillerie, et s'étant retirés à Bar-le-Duc, pour y planter leurs choux, leur fils Borromée resta seul à Paris.

Il fut convenu qu'il irait les voir tous les dimanches.

Borromée était un garçon pratique et rangé, qui, sans attacher ses chiens avec des saucisses, aimait le confortable et la vie large. Ainsi, pour aller à Bar-le-Duc, il résolut de voyager en troisième classe, mais de s'offrir, en revanche, un plantureux dîner dans le wagon-restaurant.

Le samedi soir donc, en sortant du Palais, (il était clerc d'avoué), il prit le train de 5 h. 15, qui le mettait à Bar-le-Duc à 9 h. 39.

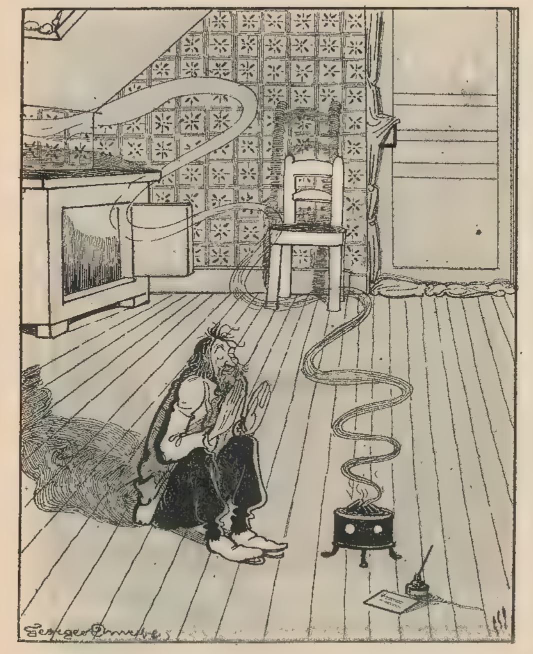
A Château-Thierry, (6 h. 47), il quitta son humble compartiment de troisième et prit place à une table du wagon-restaurant, où, moyennant 4 fr. 50 (vin non compris, coût de la bouteille: 1 fr. 50), il fit un assez piètre festin... Mais n'insistons pas sur ce chapitre délicat, et gardons-nous de dire la vérité sur le menu de ce repas à 6 francs, car le maître-coq du train pourrait nous intenter un procès en diffamation, qu'il gagnerait certainement, étant donné l'état où se trouve actuellement le mythe qu'on nomme la liberté de la presse... Bref, ayant réglé sa dépense, Borromée se disposait à descendre du wagon-restaurant en gare de Châlons (8 h. 6), lorsqu'un contrôleur, portant une sacoche en sautoir, se dressa devant lui, et lui réclama une somme de 2 fr. 05.

Borromée, stupéfait, demanda des explications.

Pour toute réponse, l'employé tira un papier de sa poche, et lui lut l'article du règlement qui concernait son cas:

« Dans les trains où circule un wagon-restaurant et qui comportent des voitures de deuxième classe, les voyageurs de cette classe sont admis à prendre place dans le wagon-restaurant, sans supplément de prix... Quand les voyageurs de troisième classe ont accès dans ces mêmes trains, ils peuvent également monter dans le wagon-restaurant, *à la condition de payer le supplément de troisième en deuxième classe, pour le parcours ainsi effectué pendant la durée du repas.* »

— Quelle chinoiserie!... quelle mesquinerie!... se récria Borromée, dégoûté, en regardant le contrôleur d'un œil torve... Vous pouvez vous vanter d'être un fameux rapiat!... Alors, chez vous, un dîner au wagon-restaurant coûte 6 francs pour les voyageurs de première et de seconde, c'est-à-dire pour les gens chics,



EFFET CONTRAIRE

Quel dommage que ce soit pour me suicider! Avec ce bon feu, je me sens renaître...



Toto prend le train pour se rendre à un bal costumé chez des amis.

L'EMPLOYÉ. — C'est une demi-place que vous voulez?

TOTO. — Oui, moitié quart de place de militaire.



SUR LE MANEGE

DUPOIVROT (*qui tourne avec le manège*). — J'ai encore bu que six verres, et je serais déjà saoûl comme ça! Mon pauv' Dupoivrot, tu deviens vieux!



APRES LA BATAILLE

— Tu m'as déchiré mon paletot... Tu m'en paieras un neuf ou tu me donneras quatre sous!!!

les opulents, les boyards, qui payent les yeux fermés, sans jamais trouver que c'est trop cher... Mais pour le pauvre populo qui voyage en troisième, à place entière, le même repas coûte 8 francs?

— Oui, Monsieur, répondit froidement l'employé.

— Mais c'est inique, mais c'est ridicule, mais c'est monstrueux!...

— C'est le règlement, Monsieur.

En France, on ne résiste pas à cette phrase-là... Quand un Monsieur à casquette vous a dit: « C'est le règlement! » toutes vos révoltes se fondent comme du beurre... Et vous n'avez plus qu'à vous incliner, le sourire aux lèvres...

Borromée, ne se sentant pas, ce jour-là, d'humeur belliqueuse, aima mieux payer quarante et un sous que d'avoir des histoires. Il acquitta donc, avec mépris, le petit supplément qu'il était censé devoir à la Compagnie...

Le lendemain, ayant passé la journée du dimanche en famille, il repartait de Bar-le-Duc à 6 h. 55 du soir, pour rentrer à Paris à 10 h. 52.

Dès le départ, il monta dans le wagon-restaurant, et, comme il avait grand'faim, il s'envoya un de ces dîners à la carte comme on n'en fait plus guère depuis que Gargantua est mort... Il faut dire que Borromée était une remarquable fourchette, un robuste gaillard à qui un gigot tout entier (suivi d'une dinde avec un boisseau de pommes frites) ne faisait pas peur... En un mot, il était de ceux qui ne s'ennuient pas à table et qui n'y vieillissent pas!...

Les desserts variés, le café, le pousse-café et les liqueurs digestives prolongèrent son repas jusqu'à Château-Thierry.

Et l'addition se monta à 9 fr. 50.

Puis, de même que la veille, un contrôleur se présenta et exigea de lui le supplément de troisième en seconde classe, pour le trajet effectué pendant son festin; il était, cette fois, de 4 fr. 90.

Mais l'influence de la bonne chère et des alcools incita Borromée à la rebellion. Le préposé eut beau lui affirmer que *c'était le règlement*, il se rebiffa énergiquement et refusa de verser la somme demandée.

On en référa au chef de train, puis au chef de gare... Ces fonctionnaires firent aux voyageur récalcitrant la même réponse, vague et incompétente:

— Monsieur, c'est le règlement!...

Il fallut porter le différend devant l'inspecteur principal, qui dit:

— Que voulez-vous, c'est le règlement! Il est peut-être excessif, vexatoire et antidémocratique, mais ce n'est pas mon affaire... Versez vos 4 fr. 20; je vais vous en délivrer un reçu pour vous faire plaisir, et vous pourrez, si cela vous amuse, réclamer demain au secrétaire général: ce sera d'ailleurs du temps de perdu!..

— C'est ce que nous verrons! s'écria Borromée, qui ne digérait pas son dîner de 9 fr. 50, payable à 13 fr. 70... Je réclamerai jusqu'à la gauche!... Je n'admets pas que cent dix-neuf ans après la prise de la Bastille, on exploite de la sorte un citoyen qui n'est ni taillable, ni corvéable à merci!...

Mais partout où il adressa ses protestations indignées, on le regarda comme un phénomène burlesque et incompréhensible...

— Qu'est-ce que c'est que cet ostrogoth? D'où sort ce grincheux? De quoi se mêle cet hurluberlu? semblaient se demander les éminents bureaucrates à qui il présentait ses justes doléances... Si le public se met à regimber maintenant contre les immortels principes de l'administration, ç'en est fait de la France!... Où allons-nous, grand Dieu, où allons-nous?...

Et, soit verbalement, soit par écrit, Borromée recevait toujours la même réponse, immuable et sereine, comme une muraille derrière laquelle il ne se passe rien!...

— C'est le règlement, lui dit le secrétaire général.

— C'est le règlement, lui répéta le directeur.

— C'est le règlement, déclara en chœur le conseil d'Administration.

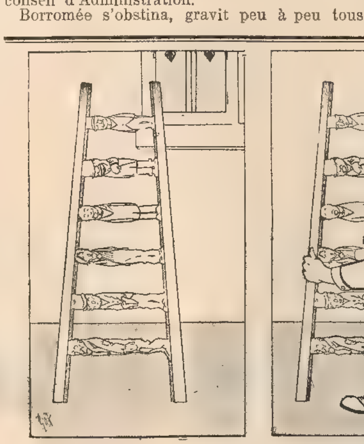
Borromée s'obstina, gravit peu à peu tous les échelons de la hiérarchie, frappa à toutes les portes, et il eut l'âpre joie de s'entendre répondre, par le ministre des Travaux publics, par le Conseil d'Etat, par la Chambre des députés, et par le Président de la République, tour à tour:

· C'est le règlement!

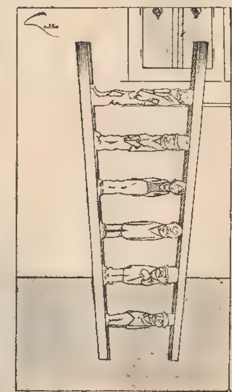
Bref, toute la nation se montrait désolée et honteuse de cette chinoiserie, mais *c'était le règlement*, personne n'y pouvait rien!... Alors Borromée qui connaissait un garçon de bureau dans les chemins de fer, n'eut aucune peine à obtenir de lui des permis gratuits de première classe, pour aller à Bar-le-Duc... et désormais, voyageant à l'œil, il eut la faculté de dîner dans le wagon-restaurant sans augmentation de prix.

Son point de vue changea aussitôt, et il reconnut que le supplément exigé des voyageurs de troisième classe était parfaitement juste et équitable... Le règlement avait cent fois raison de protéger ainsi le luxueux *dining-car* contre l'invasion du *vulgum pecus*... Et Borromée trouva que, même à ces conditions onéreuses, on était encore bien bon d'admettre, en ce véhicule aristocratique, ce qu'il appelait dédaigneusement les « classes inférieures »...

FRANCHEVILLE.







PLUS ÇA CHANGE

Il y avait une échelle qui était appuyée au mur. Les échelons supérieurs se moquaient des échelons inférieurs...

Un philosophe passa et retourna l'échelle.

Et maintenant la situation est exactement pareille, sauf que ce sont les anciens échelons du bas qui se moquent des autres.

EXPRESS-POCHADE

PSYCHOLOGIE

Nogent-sur-Loire, la gentille ville de garnison, possédait deux cafés concerts rivaux. Les deux directeurs, Chapaillon et Breloche,



se disputaient la clientèle avec une âpreté et une ardeur épiques.

De ces deux personnages, l'un professait le principe connu que plus une marchandise est bon marché, plus on en consomme. C'était Chapaillon.

Breloche, lui, était un psychologue d'esprit plus moderne.

Chacun avec son tempérament propre poursuivait la lutte contre son rival.

Or, un jour, une grande affiche apparut sur les murs de Chapaillon et dans la ville · *Entrée 50 centimes*, disait ce document. *Les civils paieront 50 centimes de supplément*.

Et Chapaillon se frottait les mains à l'idée que la modicité de ce prix, uniforme en apparence, allait lui amener toute la clientèle. Le voisin n'affichait-il pas deux prix: 1 franc pour les civils, 50 centimes pour les militaires?

A vrai dire, Breloche pourrait en faire autant, car il n'y a pas de brevets, en France, pour les idées de ce genre, fussent-elles géniales. Mais on ne fait pas de nouvelles affiches sans dépenses, et avant que Breloche s'y décidât, le drainage de la clientèle serait effectué.

C'est ce que pensait Chapaillon. En effet, quelques jours se passèrent sans que l'adversaire fit mine de réagir.

Puis soudain, une affiche s'étala, à son tour, sur les murs:

Entrée 1 franc, disait-elle. *Les militaires ont droit à une réduction de 50 centimes.*

— Oh! le maladroit! se dit joyeusement Chapaillon, il achève lui-même sa déroute.

Cependant, la prévision de Chapaillon ne se réalisa pas, et ce fut Breloche qui râfla les affaires. Son concert devint le rendez vous du beau monde de Nogent-sur-Loire.

Pourquoi?

Parce que les civils se refusaient à être taxés d'un supplément chez Chapaillon, tandis que chez Breloche, ils payaient le tarif ordinaire.

Quant aux militaires, ils préféraient également le café Breloche, plus chic, puisque l'entrée coûtait un franc et ne leur revenait cependant pas plus cher.

Pourtant, dira-t-on, le public pouvait cal-



culer que les deux établissements pratiquaient les mêmes prix.

Eh! oui, mais en affaires, le calcul n'est pas tout.

Il faut savoir créer l'illusion. Le secret de la richesse tient en entier dans ce mot.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Les Chinois mangent de tout: avec la peau de l'éléphant ils font une sorte de gélatine, base de nourriture déconcertante.

— Pour augmenter le nombre de ses soldats — on sait que le recrutement britannique n'est pas des plus aisés — le colonel commandant le régiment des Liverpool Scottish Volunteers, a fait savoir qu'il offrait un prix de 125 francs à la personne, homme ou femme, qui lui amènerait le plus de recrues.

— Un kilomètre de voie ferrée coûte, en moyenne, en France, 421.000 francs. En 1906, il n'a été construit chez nous que 438 kilomètres de voies, et la campagne de 1907 a été moindre encore.

— Les Annamites ont un ingénieux moyen de constater la mort. Ils insèrent un peu de coton dans les narines du patient; s'il vit encore, le moindre souffle le fait agiter. Lorsque le décès est dûment constaté, le visage du défunt est recouvert de trois feuilles de papier superposées sur lesquelles on place un léger mouchoir de soie rouge.

— Une récente statistique new-yorkaise a établi, ces temps derniers, que la construction d'un immeuble coûtait, en moyenne, la vie d'un ouvrier par étage. Un *building* de quarante étages, notamment, s'est soldé par une quarantaine d'accidents mortels.

— L'atmosphère de la Chambre des députés est devenue absolument irrespirable. — Ce n'est pas au figuré que nous voulons dire. Bâtie pour trois cents députés, elle doit en contenir aujourd'hui le double du chiffre prévu.

— Les premières ombrelles ne se fermaient pas. Le système de fermeture fut appliqué, pour la première fois au parapluie, d'un usage courant, déjà, à la fin du dix-huitième siècle. C'était un énorme instrument pourvu à son extrémité d'un gros anneau, en sorte qu'on ne pouvait l'appuyer à terre en marchant. On réagit ensuite contre cet appareil incommode, on alla jusqu'à fabriquer des parapluies de poche.

— Les anciens avaient, depuis longtemps, prévu l'emploi hygiénique de l'eau bouillie. Hérodote rapporte que le roi Cyrus, lorsqu'il partait en campagne, emportait dans ses bagages des flacons d'argent, contenant de l'eau de la rivière Choaspès qu'on avait, au préalable, soigneusement fait bouillir.

— La famille Nicot, descendant de Jean Nicot, ambassadeur de France au Portugal, qui fit, à son retour de Lisbonne, connaître le tabac à Catherine de Médicis, porte dans ses armes un pied de tabac.

— Quelle est l'origine du mot *carat?* Il vient de la graine de l'arbuste *Erythrina corallodendron*, qui présente une régularité de poids remarquable. Dans l'Inde, on dit *kouara*. Le poids du carat a été réduit, ces temps-ci à 200 milligrammes. Depuis 1871, par décision de la chambre syndicale de la bijouterie, il correspondait exactement à 205 milligrammes.





LE DEPUTE SOCIALISTE

LE MENDIANT. — Quoi! vous, l'apôtre des miséreux, vous détournez la tête pour ne pas voir la main que je vous tends!

LE DÉPUTÉ. — Excusez-moi, citoyen, je ne vous avais pa vu, car c'est toujours un honneur pour moi de serrer la main d'un prolétaire!



L'ANGLAIS A PARIS

JOHN DEUF. — Aôh voilà môa beaucoup embarrassé : Mon femme il avait dit de lui rapporter oune petit objet français de Paris, mais je ne trouvais pas de marchand.

— Une récente statistique démontre que les douaniers sont, parmi les 150.000 fonctionnaires que l'Europe nous envie, ceux qui ont le plus d'enfants.

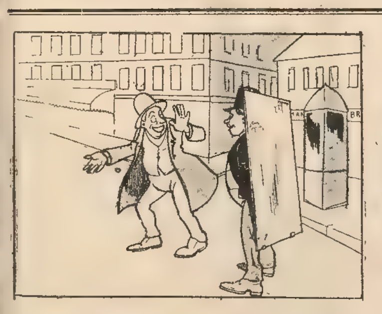
— Rien de définitif comme le provisoire. Ainsi, la statue de Charlemagne est *provisoirement* en dépôt, auprès de Notre-Dame, *depuis 1879*. Le conseil municipal d'alors avait autorisé ce dépôt au lendemain de l'exposition de 1878.

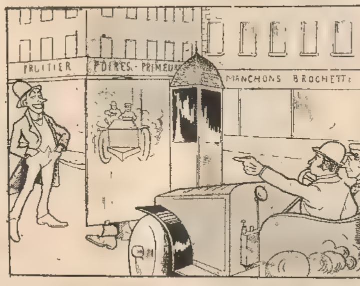
— Les années rendent plus léger le corps de l'homme. C'est là un fait incontestable et dont une série d'expériences scientifiques a enregistré le détail. Ainsi, le foie, chez l'adulte, atteint 1.500 grammes et il ne pèse plus que de 800 à 900 grammes chez un vieillard. Le cerveau perd 150 grammes en moyenne; la rate100 grammes; le rein 70 grammes. Le cœur seul, et cette remarque est assez curieuse, fait exception : chez les vieillards, il pèse environ 100 grammes de plus que chez les adultes.

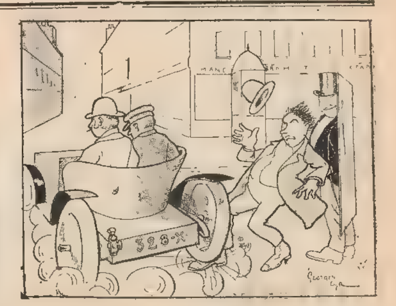
— Le plus grand hôtel du monde est l'*Ausonia Hôtel*, établi dans un des riches quartier de New-York. On y compte 2.500 chambres. Il est éclairé par 20.000 lampes électriques. Le prix d'un appartement meublé de grandeur moyenne, est de 30.000 francs par an.

— L'arrondissement de Paris où l'on a compté le plus de décès en 1906 est le dix-huitième, avec 3.280, suivi de près par le onzième, avec 3,099. Les seizième et dixième arrondissements sont ceux où les morts sont les moins nombreuses.

— L'usage de servir des fruits crus à la fin des repas ne date que du seizième siècle. Pendant tout le moyen-âge, après que les plats de résistance avaient été consommés, on enlevait les nappes, et on présentait des épices aux convives.







UN TRUC A ESSAYER

M. LABLAGUE. — Il faut que tu sois devenu fou, mon pauvre Bonnidée, pour te ballader dans les rues avec une glace sur le dos, comme une tortue avec sa carapace, tu ne peux seulement pas voir derrière toi pour te garer des voitures...
— Attention! voilà justement une auto, tu vas te faire écharper.

LE BARON COUPETOUJOURS (*à son chauffeur*). — Prenez garde, voici un confrère qui arrive sur nous à toute vitesse, n'allez pas vous coller dans sa voiture, passez plutôt sur le corps de cet imbécile de piéton, qui à l'air de se ficher de nous.

M. LABLAGUE. — Oh! aïe! aïe! hou! Au secours!
BONNIDÉE. — Hein! copain, as-tu compris mon invention maintenant?

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. C. J. Vincentz. — Nous ne l'avons pas conservée. Regrets.

M. Chourot. — Aucun moyen ne rentre dans les conditions que vous indiquez.

M. Ayard. — Nous rectifions volontiers et reconnaissons que vous avez, en effet, donné au mot « andantino » le sens de « plus lent » qu'andante.

M. Thiriet. — Ce n'est que la malechance, espérons qu'elle tournera.

M. P. Enmezat. — Un armurier vous répondra mieux que nous là-dessus, et avec exemple sous les yeux.

M. G. Guérin. — On prononce : don-teur... réglementairement.

Mme Louise Ponti. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux Regrets.

M. Vermole. — Librairie théâtrale Barbré, 12, bd St-Martin, Paris.

M. Lacroix, Fresnes, St-Mamès. — Même réponse qu'à M. Vermole.

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, Éditeur, 7, rue Cadet.

14e ANNÉE — N° 21. 10 Centimes 24 MAI 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SON ADRESSE, par HAYE.



Vous ne connaissiez pas mon adresse?
— Non... mais je vais vous la demander.

*La collaboration au **Pêle-Mêle** est retribuée Pour recevoir franco le libelle des conditions. envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le mariage du Docteur Krob

Pour exercer la médecine, il suffit d'avoir obtenu le brevet de docteur en médecine. C'est du moins ce que pensent beaucoup de jeunes gens auxquels l'inexpérience de la vie n'a pas encore ravi leurs illusions.

En réalité, pour exercer la médecine, il faut aussi, et surtout, des clients.

C'est cette condition qui fait défaut à tant de jeunes docteurs. Le docteur Krob en fit la triste expérience le jour où, muni de son titre, il ouvrit son cabinet de consultations.

Tout y était, les chaises, les guéridons chargés de publications humoristiques ou documentaires et dans un cadre doré le portrait du maître de céans, peint à l'huile. Rien n'y manquait, si ce n'est des malades.

Et cette absence de clients semblait particulièrement pénible au docteur Krob.

On ne pourra en douter quand on saura que Krob était fiancé et en passe de se marier.

Or, pour se marier, nul n'en ignore, il faut se livrer à une multitude de petites dépenses très faciles à opérer quand on a de l'argent, très difficiles, au contraire, quand on n'en a pas. Et c'était le cas du jeune docteur, par la faute de cette ignoble clientèle qui s'obstinait à ne pas se créer.

La fiancée du docteur Krob était une charmante jeune fille, élevée dans les plus austères principes par son père, homme de loyauté et de devoir, qui remplissait les délicates fonctions de commissaire de police.



Krob était fiancé.

Tous les soirs, le jeune médecin allait passer quelques heures (heures de délices et d'oubli) au sein de sa future famille.

Il était bien question parfois de fixer la date du conjungo, mais par quelque artifice de langage, Krob éludait chaque fois une décision ferme.

Cependant, un soir, son futur beau-père aborda si franchement le sujet, que le pauvre fiancé se vit obligé de le suivre dans cette voie. Ce soir-là, tout fut réglé en détail, avec la ponctualité chère à un fonctionnaire, Krob, sans laisser percer son inquiétude, éprouva le sentiment très net d'un naufragé qui voit couler le bateau sur lequel il se trouve.

La réception se prolongea ce soir-là plus que de coutume.

Le commissaire y mit fin en touchant amicalement l'épaule de son futur gendre et en lui disant :

— Il se fait tard, et notre quartier est peu sûr, faute d'une surveillance suffisante. J'en sais quelque chose. Rentrez donc chez vous et prenez garde aux mauvaises rencontres.

Krob prit congé et s'en alla tout penaud en pensant à l'engagement qu'il venait de prendre sans savoir comment il pourrait s'en acquitter.

Il cheminait lentement, quand, au détour d'une rue, une voix rauque se fit entendre, et cette voix exigeait de l'argent. La demande était appuyée par la présence d'un long coutelas, dont l'acier brillait sous l'éclat d'un lointain bec de gaz.

Le docteur Krob était un homme de sang-froid. Il fit mine de chercher sa bourse, mais tira de sa poche un petit revolver et fit feu sur son agresseur. Avec un juron parlementaire, celui-ci s'abattit sur la chaussée.

La balle l'avait atteint à l'épaule.

Le docteur allait reprendre son chemin, mais les lamentations du blessé le retinrent.

Il se pencha sur lui, examina la plaie, et, conquis par le métier, il procéda à un rapide pansement.

— Dire, pensait-il, que voilà mon premier client!

Le malfaiteur se laissait soigner sans mot dire, envahi par une profonde admiration pour cet homme magnanime, qu'il avait tenté de dépouiller et qui lui prodiguait des soins. Krob fit mieux. Il l'emmena chez lui et ne le renvoya qu'après extraction du projectile et un pansement définitif.

— Je suis votre débiteur, fit l'apache en s'en allant. Voilà une opération qui vaut largement mille francs. Foi de Nénesse de Pantruche, vous les aurez vos mille balles. Seulement faudra me donner quelques jours. Ça colle-t-il?

— Accepté, fit le docteur en souriant.

De fait, c'était le prix qu'un confrère eût exigé pour cette opération, mais la créance était bien aléatoire.

— Si pourtant c'était vrai, pensait-il. Avec cet argent-là je pourrais me marier!

Et une lueur d'espoir passa dans ses yeux.

A quelques jours de là, le docteur Krob, ayant quitté la demeure de sa fiancée rentrait chez lui. Il y avait eu un peu de froideur entre son beau-père et lui, le docteur ayant insinué que la date du mariage pourrait être reculée.

Une ombre soudain se dressa devant lui, et il reconnut son apache :

— Bonsoir, docteur, fit celui ci en portant rapidement sa main à la hauteur de sa casquette.



Il fit feu.

— Bonsoir, mon ami. Votre blessure est-elle guérie ?

— Oh! pour ça complètement. Il me reste seulement un peu de raideur dans le bras, ça m'a empêché de travailler, sans quoi, vous savez, vous les auriez déjà vos mille balles.

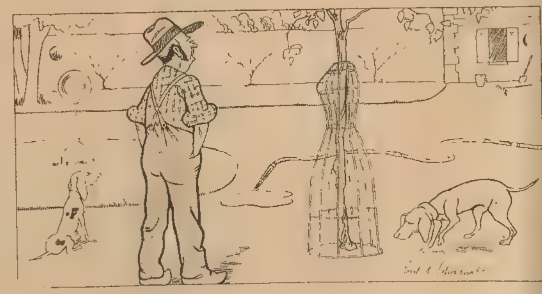
— Vraiment! vous pensez encore à cette dette, ah! si j'en étais sûr!

— Vous pouvez en être sûr! Et tenez, pas plus tard que tout à l'heure j'attends un pante qu'est cousu d'or. Deux mille francs au bas mot. J'ai mes tuyaux! Seulement voilà, il fait trop clair par ici. Il y a ce sacré bec de gaz qui est trop lumineux, je l'éteindrais bien, mais je peux pas, rapport à mon épaule, qui ne veut rien savoir encore pour ce qui est de grimper.

Un silence suivit ces paroles, pendant lequel les idées du docteur Krob s'entrechoquaient dans son cerveau. Des visions d'apaches lui passèrent devant les yeux, puis ce fut la gracieuse silhouette de sa fiancée si tendrement aimée et convoitée.

...Et lentement, le docteur Krob s'approcha du bec de gaz, se hissa jusqu'à la clé et éteignit la lumière.

M. Durapiat, se promenant sur le boulevard, a trouvé une adaption pratique...



...des mannequins de feue sa femme!

Pêle-Mêle Causette

Le système des compromis et des demi-mesures crée toujours des situations fausses.

La question du jeu en fournit une preuve édifiante.

L'on sait que la loi française interdit le jeu.

Cette loi, dont le but de moralité s'explique de lui-même, est fort simple et ne comporte aucune équivoque.

Oui, mais à côté de la loi s'est érigé tout un système de tolérances. De sorte que le jeu, prohibé légalement, est vertuellement autorisé. Et, comme une matière que le code ne reconnaît pas ne saurait être codifiée, il en résulte que le jeu n'est soumis qu'à l'arbitraire administratif.

Ce régime d'exceptions présente de très graves inconvénients. Mieux vaudrait encore soumettre le jeu à une législation bien étudiée, que de le laisser exister de fait et en dehors de la loi.

Pour justifier la tolérance du jeu, on invoque une raison assez spécieuse. La passion du jeu, dit-on, est de celles que la volonté du législateur ne saurait supprimer. Elle est endémique, et, de ce fait, indéracinable.

Pour répondre à cette théorie, il suffirait de citer l'exemple de l'Allemagne, où la question a été radicalement tranchée.

Mais concédons même que le besoin de jouer est incoercible en France. Dans ce cas, ne vaudrait-il pas mieux enfermer le mal dans une règlementation appropriée afin d'en limiter, autant que possible, les pernicieux effets.

Considérons ce qui se passe en ce moment:

Pour assouvir leur passion du jeu, les Parisiens ont les courses. Celles-ci se sont multipliées, au point qu'il ne se passe guère de jour où quelque hippodrome ne soit ouvert. Des breaks, les omnibus, des chemins de fer y mènent pour quelques sous. Et l'entrée, fixée à un franc, le met à la portée de toutes les classes de la société.

C'est le jeu vulgarisé accessible à tous.

Or, sur les paris qu'on y engage, la cagnotte (représentée par l'État, en cette circonstance) prélève huit pour cent.

Ce taux est ruineux pour l'ensemble des joueurs, car en douze coups, ils ont perdu fatalement leur enjeu.

La chance, personne éminement versatile, se montre tour à tour favorable et défavorable aux uns et aux autres. Cela ne change en rien le résultat final. Douze paris font passer l'enjeu dans les caisses du Pari Mutuel.

Dans les stations balnéaires, où fonctionne, pour tout venant, la boule ou le jeu des petits chevaux, c'est onze pour cent qui s'engouffrent à chaque coup dans les profondeurs de la cagnotte.

Au baccarat, qui n'est pourtant accessible qu'à de plus grosses bourses, le prélèvement est beaucoup moindre.

Ainsi, par une opposition choquante, ce sont les petits joueurs qui sont le plus lourdement taxés et qui ont donc le moins de chance de gagner.

A Monte-Carlo, la roulette se contente d'une retenue de trois pour cent. Ceci ne l'empêche pas de gagner des millions tous les ans.

Mais là encore les gros joueurs sont favorisés, car au *trente et quarante*, où le pari minimum est de 20 francs, l'administration se contente d'un bénéfice d'un demi pour cent.

Et ce demi pour cent rapporte, lui aussi un chiffre considérable de millions à l'établissement des jeux.

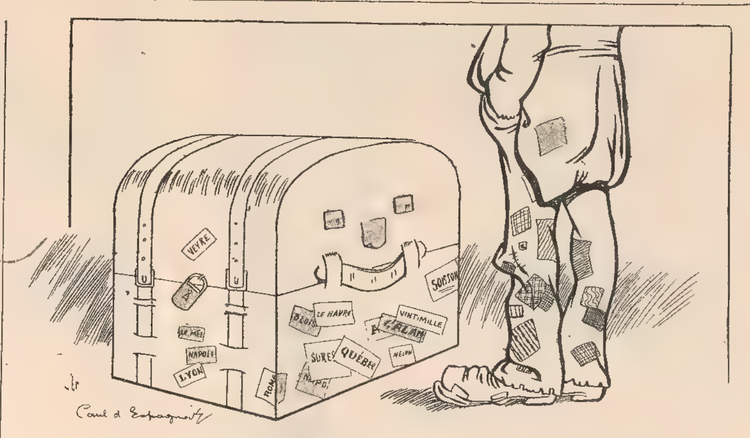
L'on constate, en somme, que le petit joueur est le plus exploité, et que ses chances de gain sont plus faibles que celles du gros joueur.

C'est contraire à tout esprit de justice et d'équité.

S'il est vrai que le jeu est un mal inévitable, il faudrait réduire au moins les prélèvements des tenanciers des maisons de jeu, à un taux moins spoliateur envers les petites bourses.

Mais est-il vrai que le jeu est un mal inévitable? Je me permets d'en fortement douter.

Fred Isly.



LE LANGAGE DES CHOSES

La malle (*au pantalon*). — Je vois que, comme moi, vous avez beaucoup voyagé ; mais pourquoi avez-vous effacé les noms des pays où vous avez été ?



— Vous devez être content, monsieur Germain... votre petit garçon vous aide !

— Oh! ma pauvre dame, il ne fait pas un sou! C'est à moi qu'on s'adresse... on va toujours aux grands magasins, n'est-ce pas?





SAUVAGE PARISIEN

— Allô..., allô..., ministère des Colonies! Allô! Pour rendre visite au Président de la République, comment faut-il s'habiller?

LA VOIX. — Tenue de cérémonie: tuyau de poële et sifflet...

! ? ! ? ! ?

UN REPAS CHER

La chose se passa dans une de ces tavernes exotiques, qu'on pourrait plus justement dénommer cavernes, car on y est écorché dans les grandes largeurs.

Les portions y sont généralement en raison inverse du prix qu'on les paye. C'est-à-dire qu'un plat seize fois plus petit qu'on ne le sert ailleurs y est compté seize fois plus cher.

Un client, après son déjeuner, demanda l'addition. Le garçon s'approcha, un carnet et un crayon à la main, et demanda:

— Qu'est-ce que Monsieur a consommé?

— J'ai un hors-d'œuvre, une côtelette, un fromage, une demi-bouteille de Médoc et un café.

— Cela fait vingt-sept francs, déclara le garçon.

Le Monsieur fit une horrible grimace.

Toujours souriant, le garçon ajouta:

— Monsieur n'a pas autre chose?

— Si, répondit le client, j'ai encore autre chose.

— Qu'est-ce que Monsieur a encore?

— Faim!

Le garçon, qui s'apprêtait déjà à noter, resta interloqué, pendant que le Monsieur se dirigeait vers la porte.

UN DISCRET

Le baron de Grandevie interroge un nouveau domestique qu'il est sur le point d'engager:

— Encore une question, mon ami. La discrétion est une des qualité que j'apprécie le plus. Etes-vous un homme discret?

— Monsieur le baron n'en doutera certainement pas, quand il saura que j'ai été employé pendant cinq ans chez un fabricant de saucisses pour l'armée.

Au théâtre mondain

— Comment trouves-tu la pièce? demandait, à la sortie, un monsieur à sa moitié.

— Elle me plaît beaucoup, répondit la dame, mais il n'y a qu'une chose invraisemblable, selon moi; ainsi, le deuxième acte se passe deux ans après le premier, et le ménage a toujours la même bonne.



A LA CUISINE

LA PATRONNE. — Eh bien! et la mayonnaise que vous aviez mise sur la fenêtre?

LA BONNE. — Elle doit être prise, maintenant!!!

Du daltonisme chez les animaux

(Communication à l'Académie des sciences)

On sait que le daltonisme est une affection de la vue qui empêche de discerner les couleurs. Un daltonien à qui l'on présente un objet rouge le voit vert, et réciproquement. Cette étrange maladie sévit chez un grand nombre de peintres, dits « impressionnistes », qui remplacent, sur leurs toiles, la couleur rouge par la couleur verte, ce qui produit parfois des effets curieux et imprévus. Beaucoup de députés en sont également atteints; la plupart même ne sont pas très fixés sur les nuances politiques auxquelles ils doivent se rallier: c'est du daltonisme. Enfin, quelques personnes décorées peuvent, dans certains cas, se tromper sur la couleur de leurs rubans, mais ce qui est rouge, elles ne le voient jamais vert.

Jusqu'ici, on s'est borné à étudier le daltonisme chez l'homme. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas chez les animaux; seulement on ne soumet ces derniers à aucune expérience, parce qu'il est très difficile de les interroger et de leur faire dire, par exemple, de quelle couleur ils voient une tomate...

Toutefois, grâce à de longues et patientes recherches, nous avons réussi à déterminer deux cas de daltonisme, l'un chez un taureau, l'autre chez un renard.

PREMIER CAS. — Assistant aux arènes de Saint-Sébastien, à une *corrida de muerte*, nous pûmes constater *de visu* que le taureau de la quatrième course demeurait parfaitement calme et serein devant les provocations des *chulos* chargés de le mettre en colère... Ces gens eurent beau agiter leurs capes rouges, pendant un quart d'heure au nez et à la barbe du placide animal, ils perdirent leur peine: le *toro* ne broncha pas; il avait l'air de ne rien comprendre à ces pitreries, et il fallut, pour le faire sortir de ses gonds, déchaîner contre lui les *picadores* et les *banderilleros*...

Les capes rouges ne l'excitaient pas, pour la bonne raison *qu'il les voyait vertes*... Son indifférence bizarre à l'égard d'une couleur qui a la propriété d'exaspérer tous ses congénères, ne pouvait s'expliquer que par le daltonisme: ce taureau était daltonien.

DEUXIÈME CAS. — Ce n'est pas nous qui l'avons observé oculairement, c'est l'éminent fabuliste La Fontaine, un des rares privilégiés qui aient su recueillir des interviews de la bouche des animaux, et comprendre leur langage.

Donc La Fontaine nous raconte, dans une de ses fables, que:

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit, au haut d'une treille,
Des raisins mûrs apparemment,
Et couverts d'une peau vermeille.

(Remarquez que La Fontaine, qui a vu ces raisins, nous affirme, en toutes lettres que leur peau était vermeille. Il n'y a pas d'erreur possible.)

Quelle est maintenant l'attitude du renard, en présence de cette belle grappe?...

Le galant en eut fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

« Ils sont trop verts!... »

Les raisins étaient rouges, et le renard les voyait verts... Il était, lui aussi, daltonien!... Ou bien alors c'était La Fontaine?... Il n'y a pas de milieu!

FRANCHEVILLE.



M. Trouille. — Je suis bien heureux que ce passant suive la même route que moi, car avec toutes ces histoires d'attaques nocturnes que racontent les journaux, je ne me sens guère rassuré.

TERRIBLE HISTOIRE D'APACHES



M. Frousse. — Voilà un individu qui me suit avec persistance, cette fois, ça y est, c'est un apache ! que faire? Pas d'agents, naturellement !



M. Frousse. — Le mieux est d'essayer de m'enfuir avant qu'il ne soit sur moi.

M. Trouille. — Ben quoi ! qu'est-ce qu'il a à courir ? Ma foi tant pis, je ne le lâche pas ! il aura peut-être aperçu des ombres suspectes... Brrr, que j'ai peur !



M. Frousse — Ouf! je n'en peux plus, il court aussi vite que moi, le mieux est de lui abandonner ma bourse de suite. Quelle affaire, mon Dieu ! *(Il porte la main a sa poche).*

M. Trouille. — Oh ! mais c'est un malfaiteur, il a fait semblant de fuir pour m'attirer dans cet endroit désert, il cherche son couteau !



M. Frousse jette son portefeuille et sa montre. M. Trouille, ayant eu la même idée, jette son porte-monnaie et tous deux s'enfuient à toutes jambes sans oser regarder en arrière.



Quelque temps après, Arthur, dit Camembert, vient à passer :

— Tiens, s'écria-t-il, voilà de l'ouvrage toute faite !

Et il empocha l'aubaine, sans chercher à s'expliquer par quel miracle il dévalisait ainsi deux bourgeois sans les avoir même vus.

EXPRESS-POCHADE

BALAYEURS MUNICIPAUX

L'Inspecteur. — C'est vous Lagadoue qui vous êtes plaint de l'aide qui travaille sous vos ordres?

Lagadoue. — Ben oui, m'sieur l'Inspecteur.

L'Inspecteur. — Que lui reprochez-vous?

Lagadoue. — Oh! c'est pas un mauvais bougre, mais pour ce qui est du travail, il n'y a rien à en tirer.

L'Inspecteur (*à l'aide*). — Qu'avez-vous à répondre à cela, jeune homme?

L'Aide. — Je fais de mon mieux, je vous assure, Monsieur l'Inspecteur!

Lagadoue. — De son mieux! Parbleu! c'est lui qui le dit. Eh bien! mettez-le donc à l'épreuve, M'sieur l'Inspecteur, et vous verrez de quoi il est capable, et pourtant, vl'à dix moi qu'il travaille avec moi!

L'Inspecteur. — C'est bien. Je vais m'en assurer. Cependant, vous m'étonnez un peu, père Lagadoue. Ce jeune homme a brillamment passé les examens d'admission aux fonctions municipales.

Lagadoue. — Je ne sais pas comment il a passé, mais mettez-le à l'essai, vous serez vite convaincu.

L'Inspecteur. — Soit!... Dites-moi, jeune homme, comment s'appelle l'instrument principal de votre travail?

L'Aide. — Un balai.

Lagadoue. — Parbleu! Faut pas être bachelier pour savoir ça.

L'Inspecteur. — Ne m'interrompez pas, Lagadoue... Maintenant, pouvez vous me dire quelle est l'étymologie du mot balai.

L'Aide. — Balai, substantif masculin, dont on fait remonter l'origine au celtique *balan*, qui signifie genêt. En effet, à cette époque éloignée, le balai, qui fut complété depuis par l'adjonction d'un manche, se composait d'un faisceau de ramilles, sommairement réunies par une liane. C'est par étapes que le balai a pris graduellement la forme que nous lui donnons aujourd'hui.

L'Inspecteur. — La réponse est tout à fait bonne... Et c'est de ce garçon que vous vous plaigniez, père Lagadoue? En savez-vous autant seulement?

Lagadoue. — Moi, mais est-ce que j'ai



besoin de ça!

L'Inspecteur. — La voilà bien la routine, la vieille routine. Votre réponse est saugrenue, Monsieur Lagadoue.

Lagadoue. — Je crois pourtant que je connais mon métier!

L'Inspecteur. — Ah! vous croyez que, parce que vous déplacez la boue pour en affranchir la voie, vous savez balayer. Et vous ignorez l'origine de l'objet que vous maniez, et vous ne sauriez dire, j'en mettrais ma main au feu, la composition chimique de la boue que vous balayez.

Lagadoue. — Je l'avoue.

L'Inspecteur. — Eh bien! ce jeune homme vous la dira, lui, et il vous indiquera sa richesse en matières organiques et en matières inorganiques, n'est-ce pas, mon ami?

L'Aide. — Certainement, et je pourrai tracer aussi le tableau comparatif des diverses boues des grandes villes de l'univers.

L'Inspecteur. — Jeune homme, vous êtes un excellent fonctionnaire!

Lagadoue. — Et moi?

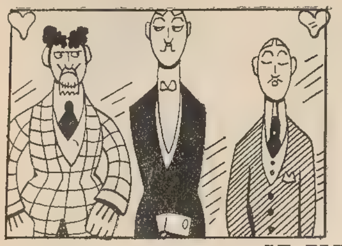
L'Inspecteur. — Vous! vous avez de la chance d'avoir été nommé il y a 45 ans. Aujourd'hui, vous seriez recalé.

Lagadoue. — Cependant ma rue est propre!

L'Inspecteur — Elle l'est peut-être, mais sans théorie, ni méthode. Elle est bêtement propre, votre rue.

Lagadoue. — Et la sienne?

L'Inspecteur. — La sienne est scientifiquement et intelligemment sale!

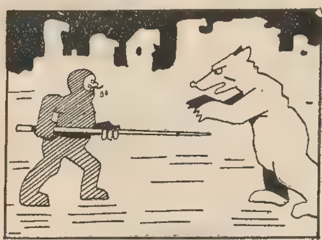




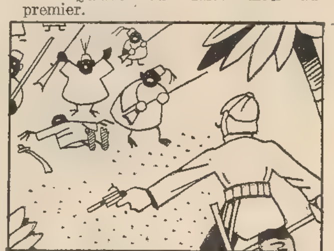
LE PLUS BRAVE

Trois jeunes gens veulent épouser Mlle Duracuire, fille du général du même nom...

Celui-ci ne veut que d'un gendre brave et prendra celui qui aura exécuté l'action d'éclat la plus importante:
— Qu'avez-vous fait? dit-il au premier.

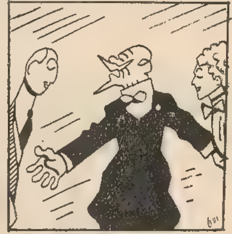


— J'ai combattu le lion en Afrique, le tigre aux Indes, l'ours blanc en Sibérie.
— Pas mal, dit le général... Et vous?



— J'ai tenu tête, moi seul, à dix Marocains révoltés... J'en ai tué six et j'ai amené les quatre autres prisonniers.
— Bien, dit le général... Et vous?

— Moi, dit simplement le troisième, je suis venu à pied, dans Paris, de chez moi chez vous...



— Parfait, dit le général, ma fille est à vous.

LES ÉPIGRAMMES

Boileau, dans son *Art Poétique*, définit l'épigramme:

L'épigramme, plus libre, en son tour plus borné,
N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné.

Cette forme de la poésie, bien que d'origine latine et illustrée par Catulle et Martial, est essentiellement française. On la voit tour à tour malicieuse, satirique, mordante, sanglante même; parfois aussi, on la trouve grossière, licencieuse ou seulement plate et insignifiante.
Le premier épigrammiste français fut Mellin de Saint-Gelais, qui transporta ce genre latin dans notre littérature. Il eut de nombreux imitateurs, notamment Clément Marot, Boileau, Racine, Furetière. J.-J. Rousseau, Piron, Voltaire, Le Brun, Marie Joseph Chénier.
Au dix-septième et au dix-huitième siècles, un auteur se faisait presque un nom avec une bonne épigramme. Aujourd'hui, le genre n'est plus guère employé que dans les revues.
Il faudrait un volume pour citer toutes les épigrammes célèbres. Contentons-nous d'enchâsser les plus jolies, en suivant, autant que possible, l'ordre chronologique.
C'est d'abord Clément Marot qui venge Samblançai, le surintendant des finances, injustement condamné et pendu:

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançai l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre
Maillard semblait homme que mort va prendre,
Et Samblançai fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Boileau avait la satire cruelle. On connaît sa critique des deux dernières œuvres de Corneille:

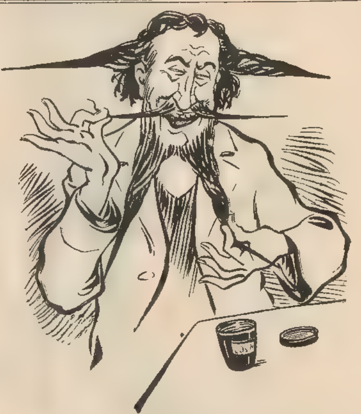
Après l'*Algésilas*,
Hélas!
Mais après l'*Attila*,
Holà!

On connaît moins son quatrain contre Perrault:

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin,
C'est que je suis encore en vie.



Poindinterro était terriblement embarrassé. C'était sa fête le lendemain, et belle-maman avait promis de venir l'embrasser. Triste, il fronçait le sourcil, quand soudain son visage s'éclaira...



PROJET DE RECLAME

Il venait de penser au célèbre cosmétique Sizétoiles. En un tour de main, il fut équipé.



Et le lendemain, belle-maman dut se contenter des marques platoniques de la tendresse belleméríale.

Un autre spirituel quatrain est celui de la Monnoye contre Furetière, l'expulsé de l'Académie française :

Tu dis partout du mal de moi,
Je dis partout du bien de toi.
Mais vois quel malheur est le nôtre,
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

Rivarol lança contre Florian, à la fois officier et poète, ce trait acéré :

Ecrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit.
Il a la croix pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

Veut-on savoir comment Voltaire vengea Grétry, dont la musique, lancée à Paris, avait été décriée à Versailles :

La cour a dénigré tes chants
Dont Paris a dit des merveilles.
Hélas! les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles!

Sanglante est son épigramme contre le journaliste Fréron, qui avait entrepris de démolir sa réputation :

L'autre jour, au fond d'un vallon,
Un serpent piqua Jean Fréron.
Que pensez-vous qu'il arriva?
Ce fut le serpent qui creva!

Le poète Le Brun, qui s'intitulait modestement le *Pindare français*, ridiculisa ainsi Mme Fanny de Beauharnais :

Chloé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Les lectrices du *Pêle-Mêle* vont me maudire. Ma foi, tant pis! je ne résiste pas à la tentation de terminer cette série d'épigrammes par le quatrain de Mlle de Scudéry, que Fursy qualifierait *Chanson rosse :*

Contre Job, autrefois le démon révolté,
Lui ravit ses enfants, ses biens, sa santé;
Mais pour mieux l'éprouver et déchirer son [âme,
Savez-vous ce qu'il fit?... *Il lui laissa sa* [*femme.*



LA C. G. G.

— Paraît que vous avez privé votre fils de dessert?
— Qu'est-ce que ça peut vous faire?
— Il fait partie de notre Confédération générale des gosses. Tant que durera votre rigueur à son égard, il aura droit à un demi-pot de confitures. Il faut s'aider à lutter contre la tyrannie des parents...

L'éléphant disparaît

Si l'on en croit les savants, l'éléphant est une espèce appelée à disparaître dans un laps de temps prochain. En Afrique comme en Asie, on tue, par an, environ quarante mille éléphants dans le seul but de faire prospérer le commerce de l'ivoire, ou, pour parler plaisamment, de fournir des défenses au commerce. Or, si cette guerre continue, dans cinquante ans de commerce n'aura plus de défenses.

On s'est préoccupé, dans les divers Etats, des moyens de sauvegarder la race des éléphants. La plupart des Etats qui ont des colonies en Afrique ou en Asie, l'Angleterre, le Portugal, la Belgique, l'Allemagne, veulent domestiquer l'éléphant. Il paraît qu'il y a, au Congo, une quarantaine d'éléphants qui se sont remarquablement adaptés à la domestication qu'on leur a fait subir.

Or, seule, la France n'a pas adhéré à cette proposition. Et c'est d'autant plus regrettable que la domestication ne priverait nullement les commerçants de l'ivoire qu'ils recherchent avec tant d'acharnement; mais l'éléphant peut encore rendre des services dans nos colonies africaines, car il peut porter plus de mille kilogrammes sur son dos; il équivaut, comme animal de trait, à huit mules. Il peut donc être d'une très réelle utilité comme animal domestique, et son ivoire ne serait pas perdu.



— Ciel! un fantôme!...

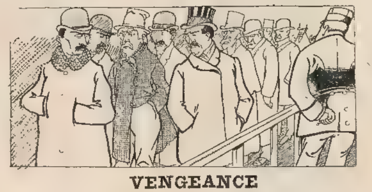


— On dirait que vous maigrissez, père Mathurin?
— C'est ce qui m'ennuie, je ne vais plus pouvoir porter toutes mes médailles!

CUMUL

— Comment! vous avez déjà la chance d'être aveugle et vous trouvez moyen de vous faire couper la jambe!... Vous auriez bien pu laisser ce gagne-pain à un pauvre mendiant sans infirmité







VENGEANCE

L'Auteur (*dont on a refusé la pièce*). — Allez vous mêler à la claque, mon ami, on ne vous acceptera pas dans la salle, mais je vous donnerai cent sous.

En se faisant jour avec ses coudes, le loqueteux frôle tous les claqueurs.

Et voilà le résultat que désirait obtenir l'envieux auteur pour couler la pièce de son rival!

LES CHOSES ET LEURS NOMS

Le même acte, commis par d'autres personnes et sous des cieux différents, est qualifié des noms les plus opposés.



Ce qui, en s'appliquant à Jeanne d'Arc, s'appelle *patriotisme*...



...en s'appliquant aux exotiques, s'appelle *rebellion*.



Ce qui, lorsqu'il s'agit d'un misérable, est nommé *vol*...



...s'appelle ailleurs *finance*.



Ce qui s'appelle ici *chantage*...



...s'appellera là *journalisme*.



Mensonge, dira-t-on dans ce cas...



...et *publicité* dans celui-ci.



Enfin, ce qui, chez un employé d'une administration particulière s'appelle *dormir*, s'appellera *travailler* en s'appliquant à un employé de l'Etat.

Chez la somnambule

Tel que vous me voyez, je viens de chez une somnambule...

Je vous entends d'ici vous écrier:

— Faut-il que ce monsieur soit naïf pour, à son âge, croire encore aux vertus divinatrices des chiromanciennes, cartomanciennes et autres anciennes plus ou moins extralucides!

Ma justification sera d'un laconisme césarien :« J'ai voulu voir, j'ai vu, je suis fixé! »

Donc, ce matin, ayant lu dans mon journal qu'une dame Salomé dégotait, en science occulte, les sibylles les plus notoires des temps passés et présents, j'ai désiré en avoir le cœur net.

Cinq minutes plus tard, grâce à une « écraseuse » électrique, je tirais le pied de biche de madame Salomé. Une soubrette me reçut dans une antichambre, noire comme l'ingratitude humaine, puis souleva une tapisserie et je me trouvai, dans un salon oriental, en présence de madame Salomé, duègne moustachue, ainsi qu'il sied.

— Noble étranger, me dit cette volumineuse matrone, que voulez-vous savoir?... Vous lirai-je d'abord, dans la main, votre passé et votre avenir?

— J'allais vous en prier.

— En ce cas, veuillez me dire simplement quelle profession vous exercez?

— Je suis homme de lettres, chère Madame. Un fichu métier, entre parenthèses.

— Ça me suffit; je vous remercie, noble étranger. Maintenant, donnez-moi la main.

— Laquelle? Car j'en ai deux.

— La gauche... toujours la gauche.

Mme Salomé examina longuement les sillons entrecroisés dans la paume de ma senestre.

— Vous avez, me dit-elle la main la plus extraordinaire que j'aie jamais vue. Par exemple, la ligne de la destinée est terriblement brisée.

Je m'informai, un tantinet badin pour dissimuler une angoisse atroce.

— Serait-ce que les Parques vont bientôt couper le fil de mes jours? Quoique chauve, j'y trouverai un cheveu, car je suis comme la célèbre jeune captive: « Je ne veux pas mourir encore! »

— Rassurez-vous, noble étranger! La ligne de la destiné brisée, cela signifie que vous avez eu, dans le passé, beaucoup d'ennuis, de tristesses, de déboires. Dans l'avenir, il surgira, pour vous de nouvelles et nombreuses difficultés, mais vous les aplanirez toutes.

— Merci, mon Dieu!

— Au centre de la ligne artistique, très fortement marquée, on aperçoit une étoile, signe d'une grande ambition finalement couronnée de succès. Cette étoile constitue, pour vous, une véritable fortune.

— Dommage, insinuai-je, qu'on ne prête pas dessus au Mont-de-Piété.

Elle n'écoutait pas, vaticinait toujours:

— Vos doigts indiquent une étonnante puissance de travail cérébral, et vos ongles m'apprennent, bien mieux que votre binocle, que vous ne jouissez pas d'une excellente vue. Maintenant, pour en savoir davantage, endormez-moi.

— Vous endormir,.. moi!

— Mais oui, lancez-moi du fluide... comme ceci: pff... pff... pff...

Je lui lançai du fluide: pf... pf... pf... et je vis se clore ses paupières ridées de pythonisse caduque. D'une voix lointaine, elle murmura:

— Je dors... Interrogez-moi, noble étranger.

Pour m'assurer de ses qualités de devineresse, je sortis un louis de mon gousset, et, le lui mettant sous les yeux:

— Madame, dis-je, voici un louis. En quel métal est-il fabriqué?

— Noble étranger, votre louis est en or.

— Et quelle est sa valeur?

— Il vaut vingt francs.

— Parfait! C'est tout ce que je voulais savoir.

— Alors, réveillez-moi.

— Je ne demande pas mieux, mais comment s'y prend-on?

— Faites-moi peur.

Je prononçai les mots suivants :

— Madame, je m'en vais sans vous payer.

Elle se réveilla illico.

— Non, ajoutai-je c'était pour rire.

Et je lui mis dans la main le louis dont elle avait dit qu'il était en or et valait vingt francs.

Or, le susdit louis était tout bonnement un jeton de présence, en plomb doré, de la société des *Hauts-fourneaux sur pilotis*, et il ne valait même pas un centime pour un amateur.

J'étais édifié sur l'honnêteté de ma somnambule.

Mais peut-être, à l'heure actuelle, l'est-elle aussi sur la mienne.

Jacques Yvel.

Courrier Pêle-Mêle

Mie de pain

Monsieur le Directeur,

Je réponds à votre question sur l'emploi de la mie de pain comme pâte plastique pour le modelage.

Employer la mie de pain (pain riche) sortant du four, autant que possible, ou du moins provenant du jour même. La travailler et la fraiser sur une table en lui incorporant *dix grammes de colle de Flandre* et *quatre grammes d'alun en poudre*.

Ainsi préparée, la pâte ne se gondolera pas et sûrement ne subira aucun craquelage en séchant.

(L'emploi de l'alun est, en même temps, un préservatif contre les mites.)

Recevez, etc.

John (Sablettes).

* * *

Cas embarrassant

Monsieur le Directeur,

Nous habitons rue Etienne-Marcel, à l'endroit occupé, depuis 5 heures du matin jusqu'à 10 heures, par les approvisionneurs, et



FAÇON DE PARLER

— Madame vous prie de vouloir bien attendre *une seconde*, elle est à vous dans dix minutes!



— Si vous croyez ,comme ça, que je vais laisser mouiller mon beau parapluie tout neuf!



CHEZ LES BETES

LA GIRAFE. — Au secours! Le sang me monte à la tête!
LE SINGE (*domestique*). — Oh! alors, j'ai le temps d'aller chercher le médecin!



LE MARCHAND DE COMESTIBLES (*à sa femme*). — C'est un fiacre qui m'a renversé.
TOTO (*à sa sœur*). — Tiens! papa qui s'est fait truffer!

nous sommes assez consciencieux, ayant une boutique et un entresol sur la rue, pour ne pas secouer des tapis sur la tête et la marchandise des gens qui stationnent sous nos fenêtres.

Je viens, Monsieur, vous demander conseil et savoir s'il n'y a pas un droit permettant, à des personnes dans notre cas, de secouer nos tapis après dix heures du soir, moment où la rue est presque déserte. Nous avons essayé de le faire une fois à cette heure et un agent est venu nous dire de cesser.

Nous n'avons pas de cour; il n'y a, dans la maison, que des fenêtres sans barre d'appui, à mi-escalier, et très dangereuses.

En ce temps d'hygiène, il est bien désagréable de garder toute la poussière, et tout le monde ne peut se payer des appareils aspiratoires. Que faut-il faire?

Recevez, etc.

UNE LECTRICE ASSIDUE.

* * *

Hindous

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre d'ajouter un mot tardif au sujet du mot *Hindou?*

C'est une erreur très commune de nommer tous les habitants des Indes Orientales Hindous. Ce sont des Indiens. Un Anglais, né aux Indes est un Anglo-Indien.

Les habitants des Indes Orientales comprennent une cinquantaine de races, langues et religions; les Hindous forment une de ces races.

Je connais quatre Indiens dont un est Parsi, un autre Mahométan, un autre Boudhiste et le quatrième Hindou.

Les aborigènes d'Amérique s'appellent *Red Indien'* en anglais (Indiens Rouges), à cause de leur couleur.

Recevez, etc.

UN LECTEUR ANGLAIS.

* * *

Serpents

Monsieur le Directeur,

Tous vos lecteurs ont lu, certainement avec grand intérêt, l'article que vous avez consacré aux serpents; cet article révèle une foule de choses peu connues, aussi pensais-je, en le lisant, y trouver une particularité qu'on ne soupçonne guère, puisque les habitants des régions où pullulent ces animaux en sont eux-mêmes à peine instruits. Les charmeurs de serpent sont bien connus de réputation et personne ne doute de l'influence qu'ils exercent sur les ophidiens, ce que l'on sait moins, c'est que certains d'entre eux vont jusqu'à se faire mordre par des serpents appartenant aux espèces les plus venimeuses, et semblent absolument à l'abri de l'effet terrible du poison. Ce fait m'a été raconté plusieurs fois par des témoins, et en voici l'explication:

Ces charmeurs, aussitôt avant de donner leur séance en public, ont eu soin d'exciter leurs sujets et de les irriter, puis ils leur présentent alors un morceau de viande, dans lequel les serpents, furieux, mordent à belles dents. Or, par cette morsure, la glande qui secrète le venin se vide entièrement, et il faut, pour qu'elle se remplisse de nouveau, un intervalle assez long, plusieurs heures au moins. On comprend donc qu'une morsure faite presque aussitôt après n'est plus qu'une morsure quelconque, douloureuse peut-être, car les dents qui déversent le poison sont fort aiguës, mais n'ayant plus l'effet habituel.

Je n'ai pas expérimenté le fait, mais il m'a été rapporté par des témoins dignes de foi. Je vous le soumets, comme formant un complément curieux à votre intéressant article.

Recevez, etc.

BÉDOYER (Lyon).

* * *

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

L'orage a-t-il quelque influence sur les œufs que couvent les poules et les canes? S'il en est ainsi, y a-t-il un moyen de prévenir cet effet.

UN ELEVEUR DÉBUTANT.

Le mot *lock out* vient du verbe anglais *to lock out* (enfermé dehors).

Chose extraordinaire, la langue française ne possède aucune expression pour traduire cette pensée si simple.

Quelle serait la meilleure traduction du mot *lock out?*



NAIVETE

— Les deux messieurs qui sont descendus à Rennes sont sûrement, comme nous, de Landerneau; ils ont causé de l'avenue Carnot, de la rue Gambetta, de la place de la République, de l'avenue Victor-Hugo et du boulevard Pasteur!





LA FORCE DE L'HABITUDE

Lacuvée, patron d'un jeu de massacre, ayant fermé sa boutique un soir...

...se rendit dans un théâtre du boulevard. Le hasard voulut qu'en entrant il tombât sur un panier d'oranges.



Alors, oubliant qu'il n'était plus dans sa baraque, il saisit le panier et se mit à crier:
— Allons, Messieurs, à qui le tour? C'est toujours dix balles pour deux sous!

DE NOS LECTEURS

A l'ancien Temple

Le vieux marché parisien de la friperie n'existe plus qu'à l'état de souvenir; des maisons de sept étages ont remplacé les halles immenses qui abritaient, sous leur dôme vitré, tout le pittoresque « décrochez-moi ça ».

Sous l'Empire, le Temple était, pour ainsi dire, le magasin d'oripeaux des théâtres boulevardiers; on y trouvait, pêle-mêle, les robes de paillettes des féeries, les pourpoints du drame historique, les costumes ridicules du gros vaudeville, parmi les fouillis des casques de rebut, des épées rouillées, et des bottes mangées aux mites.

Ernest Blum, le regretté auteur dramatique, était un assidu de ce Temple. Un jour qu'il s'y promenait, il remarqua, à l'étalage d'une vieille marchande, une robe de cour ornée d'une traîne majestueuse:

— D'où vient cette belle robe? demanda-t-il à la marchande.

— D'une actrice de l'Ambigu, qui ne l'a pas portée longtemps. Voyez, elle est quasi-neuve.

— Et pourquoi l'artiste l'a-t-elle si peu portée?

— Parce qu'elle a été cause d'une mort d'homme.

— Bigre!

— C'est tel que je vous le dis, mon beau monsieur. Un jeune homme, amoureux de l'actrice, avait volé son patron pour offrir cette robe à l'élue de son cœur. Sur le point d'être arrêté, il s'est fait sauter le caisson.

— Pauvre jeune homme! soupira Blum, attendri.

Quelques mois plus tard, ses goûts de flâneur, le ramenant au Temple, il repassa devant la même boutique et vit, cette fois, à l'étalage, un magnifique costume de pierrette en satin, à peine défraîchi.

Il s'informa, auprès de la marchande, laquelle, bien entendu, ne le reconnaissait pas:

— D'où vient ce délicieux costume?

— D'une actrice des Variétés, et il a une histoire bien sombre, allez! Il a coûté la vie à un homme.

— Encore! pensa Blum.

— C'est tel que je vous le dis, mon beau monsieur. Un jeune homme, amoureux de l'actrice, avait volé son patron pour offrir ce costume à l'élue de son cœur. Sur le point d'être arrêté, il s'est fait sauter le caisson.

L'auteur dramatique comprit du coup que la marchande se servait d'un boniment uniforme pour écouler ses articles.

Il ne voulut pas être sa dupe:

— C'est bien une actrice des Variétés qui vous a vendu ce costume?

— Oui, mon beau monsieur.

— Eh bien! je vais vous faire une confidence, mais je vous supplie de n'en souffler mot à âme qui vive.

Et il ajouta, mystérieux:

— C'est moi, le malheureux jeune homme qui s'est tué après avoir volé!... Adieu, Madame!

Et il tourna sur les talons.

La marchande resta un moment pétrifiée, mais se ressaisissant, elle cria au fumiste, avec cette distinction qu'on ne retrouve même plus chez les dames de la Halle:

— Va donc, hé! purée!

* * *

L'Acclimatation des végétaux

Le climat de la France, d'ailleurs extrêmement varié, produit, à l'heure actuelle, une infinité de plantes originaires d'autres pays.

Telles sont, parmi les essences d'arbres: l'orme, à peine connu chez nous au temps de François Ier; le saule pleureur, originaire de Babylone; l'accacia, de Virginie; le tuya, du Canada; le mûrier, rapporté de Chine au milieu du quatorzième siècle, et le marronnier d'Inde, importé de Constantinople au début du dix-septième siècle.

Parmi les fleurs: la renoncule, que saint Louis rapporta des plaines de la Syrie; les roses de Provins, rapportées par le trouvère Thibaut, comte de Champagne, lors de sa croisade; la belle-de-nuit, originaire du Mexique; l'héliotrope, des Cordillères; le réséda, de l'Egypte; la tubéreuse, de Ceylan; le chrysanthème, de Chine; enfin, la balsamine et la plupart des orchidées, furent importées de l'Inde.

Parmi les légumes: l'artichaut, inconnu chez nous avant le seizième siècle; la pomme de terre, qui nous est venue du Pérou vers la même époque (Parmentier ne fit que la vulgariser deux siècles plus tard); le chou-fleur, originaire d'Orient, et le topinambour, importé du Brésil.

La vigne, qui produit les fameux chasselas de Fontainebleau est originaire de l'île de Chypre; l'angelique vient des montagnes de la Laponie; le tabac fut importé du Mexique; le raifort, de Chine; la rhubarbe, de Tartarie; le lin, de la Nouvelle-Zélande, etc.

Le verger de Charlemagne, à Paris, qui passait, à l'époque, pour une merveille, parce qu'on y voyait des pommiers, des poiriers, des noisetiers et des châtaigniers, n'étonnerait aujourd'hui personne.

* * *

Les recettes des chemins de fer en 1907

Les recettes brutes des chemins de fer français ont dépassé, en 1907, un milliard et demi; elles n'étaient que de 1492 millions en 1906, et de 1437 millions en 1905. Or, le réseau n'a pas énormément varié; l'augmentation prouve donc que la situation économique de notre pays n'est pas mauvaise, quoi que puissent dire certains pessimistes.

Voici comment se répartissent les recettes sur les différentes lignes, en 1907:

P.-L.-M. (9.465 kil.) 498 millions; Nord (3.765 kil.) 261 millions; Orléans (7.253 kil.) 256 millions; Est (4.727 kil.) 216 millions; Ouest (5.849 kil.) 208 millions; Midi (3.830 kil.) 118 millions.

Cela représente à peu près 44.500 francs par kilomètre. Il est à remarquer que l'Orléans produit une des plus faibles recettes, étant donné l'étendue de son réseau.

Pour les voyageurs transportés, la répartition est la suivante:

Ouest, 107.500.000; Nord, 88.700.000; Paris-Lyon, 78.600.000; Est, 70.300.000; Orléans, 46.000.000; Midi, 23.500.000.

La recette moyenne par voyageur est de 3 centimes 7. On remarque qu'il y a une baisse générale du nombre des voyageurs dans la banlieue de Paris; cela tient, sans doute, à l'établissement du métropolitain, qui est bon marché comme moyen de transport et ramène dans Paris nombre de ménages ouvriers qui habitaient la banlieue.

Pêle-Mêle Connaissances

— On évalue aujourd'hui, à 400.000 les spèces d'animaux reconnues à la surface du lobe; dans ce total, les entomologistes inscri- ent 280.000 espèces d'insectes. Le règne vé- gétal serait donc moins riche et moins varié que le règne animal; en effet, les espèces e plantes connues ne se chiffrent que par 150.000.

En 1789, on n'avait pas encore songé, au héâtre de la Comédie-Française (l'Odéon ac- uel), à recouvrir d'une boîte le trou du souf- leur. La tête et les épaules de cet homme mergeaient, en vue de tous les spectateurs, 'une trappe située à l'avant-scène. On le oyait, tout au long du spectacle, accom- lir sa besogne méthodique et tourner les euillets de sa brochure.

— On a beaucoup exagéré, dans le monde nédical, comme dans le public, la fréquen- e des corps étrangers provocateurs de l'ap- endicite. On n'en relève que *deux* cas sur *ent* cas d'ouverture, par suite d'opération ou l'autopsie.

— C'est à la princesse Palatine, fille de Charles-Louis, comte Palatin du Rhin et épou- e de Monsieur, frère de Louis XIV, que les Français durent de connaître la « marmelade e choux pourris », que l'on dénomma, par la uite choucroute. La princesse cuisinait dans es appartements, par plaisir. On l'accusait 'empester le palais de Versailles, et de « sau- oudrer de tabac » son mets favori.

— La plupart des peuples arriérés sont ré- actaires à l'instruction, à l'encontre des pays neufs » avides de savoir. C'est ainsi u'en Tunisie, dans les milieux pauvres, une lle instruite est considérée comme déshonorée t immariable. Ces préjugés n'existent pas ans les classes riches.

— L'Autriche et l'Allemagne sont les plus rands importateurs de gibier sur le marché ançais. La moyenne annuelle de ce que ous leur achetons est de 250.000 livres, autant e perdreaux et environ 30.000 faisans.

— Jusqu'au commencement du dix-neuvième iècle, l'usage des trottoirs dans Paris, était es plus restreints; en 1788, on en comptait uste deux dans la rue de l'Odéon. Mais s étaient si surélevés au-dessus de la chaus- ée que les piétons évitaient de les prendre omme *dangereux*.

— Les Irlandais sont demeurés, par patrio- isme, fort fidèles à leurs anciennes tradi- ons. La conservation de la langue goélique, ialecte primitif de la verte Erin, compte par ii leurs désirs les plus chers. Le *Sinn Fein*, élèbre ligue nationaliste, fait enseigner l'ir- andais dans plus d'un tiers des écoles pri- aires.



FAÇON DE PARLER

— Pardon, je voudrais vous demander un renseignement...
— Adressez-vous donc au gardien qui est attaché à l'établissement, moi, je ne le suis pas !

— L'industrie de la pêche à la sangsue se meurt. L'usage médical de ces annélides tend, en effet, à disparaître de plus en plus. Ainsi les dépenses consacrées à leur achat, par l'Assistance publique, qui s'élevaient, en 1849, à 80.200 francs, ne se chiffraient plus, en 1905, qu'à 170 francs.

— Les grèves furent de tous temps, mais sous des noms différents. Elles ne préoccu- pèrent véritablement l'Etat, en France, qu'à partir du seizième siècle. A cette époque, les rois intervinrent, pour la première fois, par des actes législatifs dans les conflits entre patrons et salariés. En 1541, les imprimeurs lyonnais s'étant mis en grève, François Ier leur interdit de se coaliser, d'élire des chefs et de tenir, sans autorisation spéciale, des réunions de *plus de cinq personnes*.

— Les migrations de certains oiseaux, qui partent, à des époques déterminées, à la re- cherche d'un climat plus favorable, ont été l'objet de savantes études. Les spécialistes qui s'y sont adonnés, affirment que diverses variétés de moustiques ont les mêmes mœurs, à tel point qu'il n'est pas rare de voir, en une seule nuit, des essaims de ces insectes parcourir une cinquantaine de kilomètres de distance.

— Pour assurer l'intégrité du vote, la loi romaine contenait, à l'égard des élections, une disposition singulière: si le candidat n'avait fait que des promesses à ses électeurs, il n'y avait point délit. Mais s'il donnait de l'argent, il était condamné à payer une rente de 100.000 sesterces (environ 10.000 francs) jusqu'à sa mort. Cicéron observait spirituel- lement à cet égard, que la plupart des can- didats se conformaient toujours aux premières prescriptions de la loi, et promettaient sans jamais tenir.

— Un des plus grands ponts qui soient au monde, est, vraisemblablement, le pont « des Lions », près de Sauzang en Chine. Jeté au travers d'une baie de la mer Jaune, sur 300 arches en maçonnerie, il a près de huit ki- lomètres et demi, et sa voie passe à plus de 23 mètres au-dessus de l'eau. D'énormes lions de marbre reposent au haut de chaque pi- lier, ce qui lui a valu son nom. Il date de la fin du dix-huitième siècle.





LA PECHE EN MARNE

Le Docteur. — Ce qu'il vous faut, c'est le grand air et une nourriture légère, le poisson, par exemple.
Pêchez donc toute la journée et ne vous nourrissez...

...que du produit de votre pêche.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Convert. — Naturellement, c'est votre droit.

Un groupe de jardiniers. — On sème s'il s'agit de la graine, on plante s'il s'agit d'un plant; les deux peuvent se dire.

E. G. — La Compagnie n'est responsable que pour un accident arrivé dans le parcours.

M. Fernand. — S'il y a rouille, c'est que l'objet est dénickelé.

Un lecteur assidu, Sfax. — Certains mouvements d'horlogerie.

M. Merende. — Vous pouvez exiger de la monnaie métallique, mais vous êtes forcé d'accepter autant de pièces de 5 francs qu'on vous en donnera.

J. S. D. 13 R. R. — Placer dans la vitrine un récipient contenant du sel. Frotter à la glycérine

Mlle Vanot. — Hélas! non, il n'y a rien à y faire.

M. M. Eube. — Même réponse

M. C. Mathey. — Ceci est une affaire de publicité et concerne les annonces et non la petite correspondance

M. J. Sablette. — Nous ne pouvons donner ici de renseignements commerciaux. Regrets.

M. A. Abraham. — Nous préférons des sujets plus inédits; ceux ci ont été vus déjà dans trop de journaux.

14e ANNÉE — N° 22. 10 Centimes 31 MAI 1908.

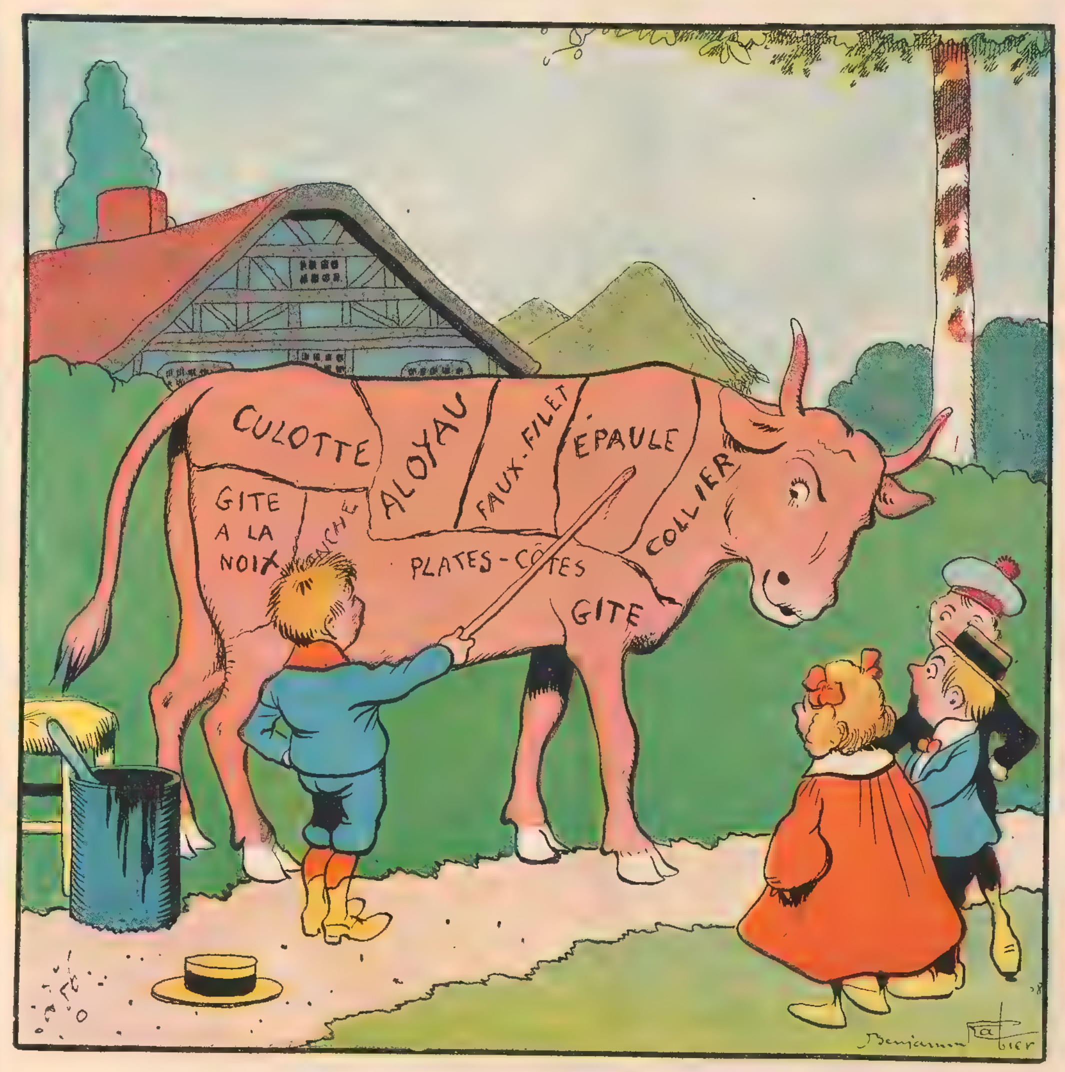
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

THÉORIE PRATIQUE, par Benjamin RABIER.



Le fils d'un boucher de Landerneau faisant un cours d'anatomie professionnelle.

La collaboration au Pêle-Mêle est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.

Express-Pochade

LES MERVEILLES DE LA CHIRURGIE

Chez M. Petitpois, épicier.

Monsieur Petitpois est dans tous ses états. Il a chez lui une tante qui vient d'être victime d'un accident d'automobile et qui doit être opérée incessament. Comme un malheur n'arrive jamais seul, il a eu encore, le matin même, un coup de vent qui lui a renversé son étalage et arraché le store de sa boutique. Aussi est-il nerveux. Il va et vient, de fort méchante humeur.

Soudain, sonnerie au téléphone. Il va répondre :

UNE VOIX. — Allo... allo !...

— Allo !

LA VOIX. — C'est la grande épicerie des Trois Quartiers ?

— Oui.

LA VOIX. — Est-ce Monsieur Petitpois qui est à l'appareil ?

— Parfaitement !

LA VOIX. — Ah ! bien !... C'est au sujet de votre tante...

— De ma tante ?...

LA VOIX. — Oui ! Toute réflexion faite, il



M. PETITPOIS. — *Mais alors... elle est perdue !*

sera impossible de faire l'opération sur place !

— Pourquoi ?

LA VOIX. — Elle est dans un fichu état.

— Diable ! C'est si grave que cela ?

LA VOIX. — Je vous crois. Elle a beaucoup souffert. Elle a un bras brisé et la joue droite déchiquetée.

— Mais alors, elle est perdue !

LA VOIX. — Nullement. Nous allons arranger cela. On lui mettra un bras neuf...

— Vraiment ?

LA VOIX. — Mais oui... Puis on recoudra la déchirure. Au besoin, on mettra une pièce.

— Elle pourra supporter tout cela ?

LA VOIX. — Oui... oui... Elle est un peu vieille, mais encore solide. Pendant qu'on y



M. PETITPOIS. — *On renforcera... Ça par exemple c'est étonnant !...*

est on renforcera la tête, qui est un peu faible.

— On renforcera... Ça, par exemple, c'est étonnant !...

LA VOIX. — Ça ne vous coûtera pas beau-



LA VOIX. — *... et puis vous savez ... entre nous... elle est bigrement sale !*

coup plus cher, allez !... Et puis, vous savez, entre nous, elle est bigrement sale... Elle a besoin d'être nettoyée. Enfin, on vous fera ça par dessus le marché. Seulement, nous la raccourcirons un peu.

— La racourcir !... Mais non.... Elle n'est déjà pas si grande.

LA VOIX. — Je vous assure qu'elle ira beaucoup mieux après. Telle qu'elle est, elle ballonne.

— Elle ballonne un peu, c'est vrai. C'est de l'eau qu'elle a en dedans, paraît-il.

LA VOIX. — Bien oui, ça fait des poches, et l'eau s'y met...

— Alors, vous pensez qu'elle ira tout à fait bien ensuite ?

LA VOIX. — Elle sera comme neuve. Elle ira encore au moins deux ans.

— Pauvre tante ! Seulement deux ans !

LA VOIX — Dame, c'est déjà joli vous savez.

— Enfin..., faites pour le mieux !

LA VOIX. — Soyez tranquille... Ainsi, c'est entendu, ficelez-là et faites-en un paquet.

— Hein ?

LA VOIX. — Notre garçon ira la prendre avec la charrette à bras !

— Comment... il faut qu'on ficèle cette pauvre femme !...

LA VOIX. — Vous dites ?

— Vous n'avez donc pas de voiture d'ambulance ?

LA VOIX. — Pardon... pardon... Il y a erreur. C'est bien à M. Petitpois que je parle ?



LA VOIX. — *Eh ! Mademoiselle, ne coupez pas ... nous n'avons pas fini...*

— Oui. Et vous... vous êtes bien la clinique du docteur Scalpel ?

LA VOIX. — Ah ! non... C'est la maison Jute et Cie ici.

— La maison Jute et Cie ?

LA VOIX. — Toiles et bâches en tous genre... Il s'agit de la tente de votre magasin, qui a été arrachée par un coup de vent... Eh ! Mademoiselle, ne coupez pas..., nous n'avons pas fini.

La demoiselle du téléphone n'a rien coupé. C'est Monsieur Petitpois qui s'est enfui, affolé.

E. J.



M. Dubois a de la peine, le matin, à sortir du lit. Sa femme a trouvé ce moyen pour l'y forcer...



...car il est aussi très gourmand de son café au lait le matin.

Pêle-Mêle Causette

Le spiritisme et l'occultisme sont à ordre du jour. Rien d'étonnant dès lors ce qu'on me demande mon avis.

Mon avis, le voici:

Prenez une cornue. Mettez-y vingt our cent de vérité, soixante-dix pour nt de charlatanisme et quarante pour nt de crédulité.

Chauffez le tout et agitez jusqu'à ce e les matières se mélangent parfaitement, et vous aurez de quoi étonner le onde et jeter le doute dans les esprits s plus éclairés.

L'homme est pétri d'un orgueil immense. Il ne veut pas admettre que son telligence est limitée au même titre e celle de tous les animaux.

Pourtant, rien n'est plus évident. La ontière de notre intellect est un peu us éloignée que celle des autres êtres ous saisissons donc certaines conceptions qui leur sont inaccessibles. Mais existe au de-là de nos facultés de mprendre d'autres conceptions qui us sont fermées.

L'avouer est toutefois pénible à notre our-propre.

Aussi, plutôt que de reconnaître notre opre infériorité, nous complaisons-us à des explications surnaturelles, i, elles, ne nécessitent aucune démonstion scientifique.

Naturellement, il s'est trouvé des charans pour exploiter notre faible pour mysticisme.

De là toutes ces expériences d'évocans d'esprits, de conversations avec des passés, et les mille et une petites su-cheries plus ou moins habiles, selon dextérité des organisateurs de la fête.

Mais, me dira-t-on, vous-même reconssez au spiritisme une part de vé, puisque vous en fixez à vingt pour t la présence dans ces sortes d'expéices.

Eh oui, le spiritisme repose sur une ité. C'est ce qui le rend dangereux. Il a pas de plus pernicieux mensonge celui qui se fonde sur une donnée cte.

Il paraît indéniable aujourd'hui que, z un petit nombre de personnes d'une nde excitabilité nerveuse, certains nomènes physiques sont susceptibles se produire.

Ainsi, le phénomène de la *lévita-* qu'exécutent des fakirs, et qui con- e à se tenir en équilibre dans l'air s appui. Ce phénomène est d'ordre veux et n'a rien de surnaturel, si l'on t bien admettre la présence d'une e physique plus développée chez les que chez d'autres et qui n'a pas ore été étudiée avec une précision ntifique.

Il ne me paraît nullement impossible l'irradiation de force physique, chez ains sujets, puisse aller jusqu'à dé-er des objets à distance.

L'aimant ne déplace-t-il pas un objet fer sans qu'on voie à cette proprié- ine raison irréelle?

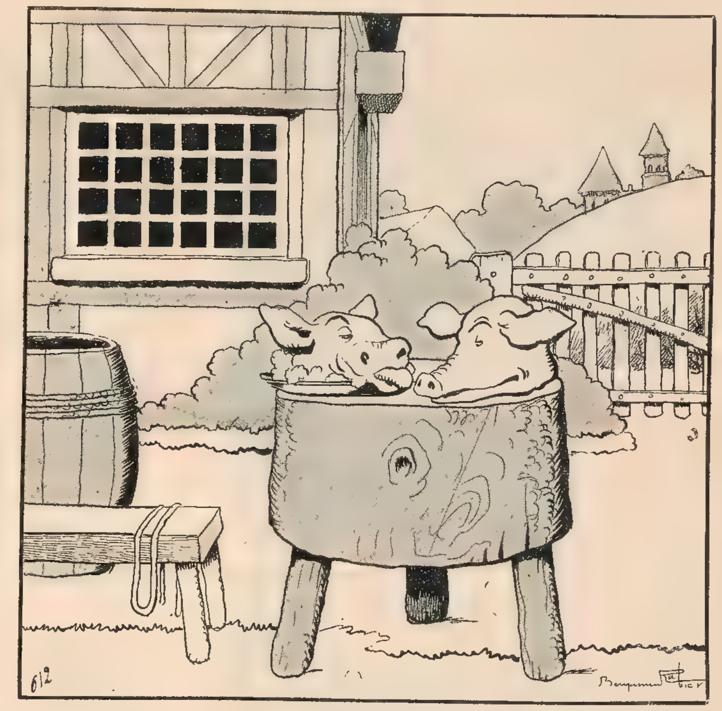
Mais notre amour-propre nous interdit d'admettre qu'il existe un problème dont nous n'avons pas encore trouvé la solution. C'est ce qui favorise le charlatanisme.

Pour conclure, je dirai que nous sommes en présence d'une science nouvelle, et qu'il faut rejeter tout ce qui n'est pas minutieusement contrôlé et maintes fois expérimenté.

Le plus étonnant, à mon avis, c'est qu'en ce siècle de progrès, il y ait encore des gens pour rechercher du surnaturel dans la science.

Mais que vous faut-il de plus surhumain que le téléphone et la télégraphie sans fil? Et que sont vos tables tournantes à côté de la réalisation de ces merveilles scientifiques?

Laissons donc le spiritisme aux savants et attendons qu'ils en aient fait une science positive. Fred Isly.



INTIMITÉ

Délicieux tête-à-tête

ÉCONOMIE

Durapiat est, par lui-même, un personnage amusant, mais quand il est doublé d'un Calino, cela donne lieu à des choses extraordinaires.

Ainsi, Durapiat étant malade a consulté un médecin.

Celui-ci lui a ordonné un séjour à la campagne pendant l'été.

Le cœur très serré, notre bon avare s'est décidé à louer un petit pavillon dans la banlieue au prix de six cents francs l'an, et cela pour trois ans.

Durapiat a donc deux loyers, un à Paris, de 1800 francs, et l'autre à la campagne de 600 francs.

Au bout d'une année de ce régime, Durapiat se sentant beaucoup mieux s'est mis à regretter d'avoir accepté un bail.

Ses amis ont beau lui faire ressortir l'avantage qu'il y a pour sa santé à ce changement d'air, il lui est impossible de s'accoutumer à l'idée qu'il ne peut occuper qu'une seule maison à la fois.

J'allai le voir dernièrement, En effet, j'avais appris que, malgré la chaleur estivale, il demeurait encore à Paris:

— Comment, fis-je, de cette température vous n'êtes pas encore à la campagne?

— Non, mon cher, répondit-il, et je n'irai pas.

— Ah! bah! et pourquoi?

Sans répondre à cette question, il s'approcha de moi et murmura tristement:

— Quel supplice que de vivre ici avec cette pensée que là-bas, à la campagne, on a une habitation vide qui vous coûte cinquante francs par mois.

— Pourquoi n'en profitez-vous pas? demandai-je.

Il haussa les épaules:

— Si j'y demeurais, c'est cet appartement-ci qui serait vide, et il me coûte 1800 francs par an. Je perdrais donc 150 francs par mois.

— Et alors?

— Alors, répliqua-t-il, si, à la rigueur, je puis me permettre de perdre 50 francs par mois, mes moyens ne me permettent pas d'en perdre 150.

Voilà pourquoi Durapiat, qui avait une maison de campagne, resta à Paris tout l'été.

***

SERVICE

Lorsqu'il est de service, Sidi-ben-Oudi ne badine pas; il n'est pas Sidi, il est la consigne. Un jour, qu'il le plaçait à l'entrée d'une poudrière, son caporal lui dit:

— Ecoute, Sidi, et comprends-moi. Ceci est une poudrière, et pour fumer dans une



— Ah! ne dégringole pas, mon vieux! Pense donc, les places d'en bas coûtent au moins dix sous de plus.



ERREUR

— Oui, cher Monsieur, il s'amuse, ce matin avec un méchant diabolo de six sous.

— On dit, cependant, que les objets bon marché reviennent souvent le plus cher.

— On dit cela, mais pendant qu'il joue avec celui-là, il ne peut pas en démolir pour plus de six sous.

poudrière, c'est macache. Donc, à quiconque voudra entrer, tu lui feras d'abord jeter cigare ou cigarette.

Le premier qui se présenta, le capitaine X.... savourait un délicieux londrès, et s'apprêtait à franchir l'enceinte. Sidi l'arrête:

— Mon capitaine, ti pas passer, ti jeter d'abord cigare.

Le capitaine sourit et s'exécute, non sans féliciter la sentinelle de sa vigilance.

A quelque temps de là, survient le lieutenant R... Sidi est bien perplexe, car le lieutenant ne fume pas... Cependant la consigne est formelle :« A quiconque voudra entrer, tu lui feras d'abord jeter cigare ou cigarette »

— Mon lieutenant, interroge Sidi, ti pas fumer?

— Non Sidi, je ne fume pas.

— Ti falloir fumer.

Et Sidi présente à son chef une boîte de cigarettes. Jovial, le lieutenant accepte, allume et va passer outre. Mais Sidi, changeant de ton:

— Mon lieutenant, ti pas passer, ti jeter d'abord cigarette.

Ahuri, l'officier fait appeler le chef de poste. Tout s'explique. On complète la consigne de l'Arabe et le lieutenant s'éloigne, heureux de tenir une histoire, dont on rira bien, le soir, au cercle.

L'Arbi.

Courrier Pêle-Mêle

Curiosités alphabétiques

Nous demandions à nos lecteurs de nous signaler des mots contenant, dans l'ordre, les cinq voyelles *a, e, i, o, u*, à l'exemple du mot anglais *facetious*.

M. E. Latham nous signale l'autre mot anglais: *abstemious* (abstème), qui ne boit pas de vin.

En français, il est plus difficile d'en trouver. M. O. de la C. nous signale pourtant le



DE L'UTILITE D'ETRE MYOPE

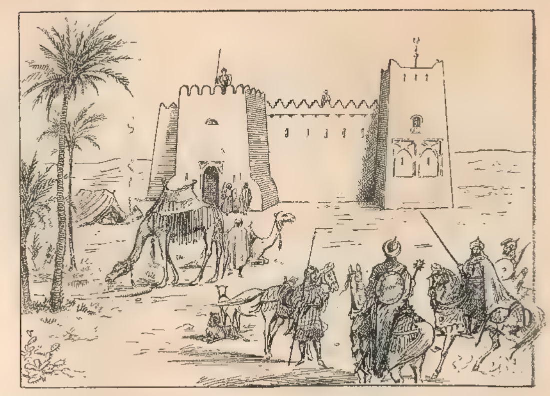
La Concierge (*au candidat locataire*). — Evidemment, la vue est un peu bornée, mais je ne crois pas que vous puissiez voir beaucoup plus loin... Alors, ailleurs vous ne verriez absolument rien, tandis qu'ici vous voyez toujours quelque chose.



UN EGOISTE

— Voyons, Hector, ne te lamente pas ainsi, ça me fend le cœur, et tu sais cependant que les émotions me font mal! Tu ne penses donc qu'à toi?





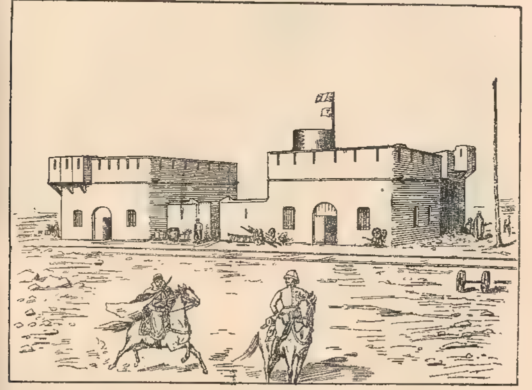
LE MEME COIN A TRAVERS LES AGES

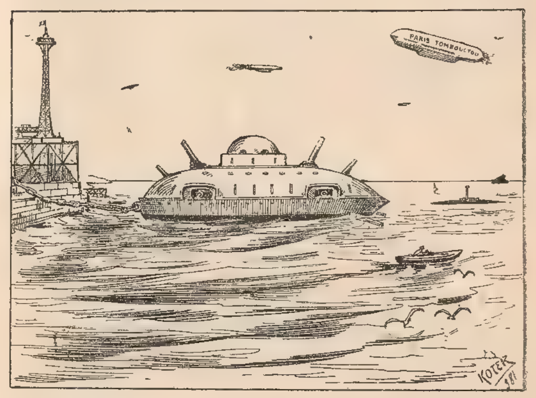
OU

L'AFRIQUE ETERNELLEMENT REFRACTAIRE

Epoque romaine.
Un poste avancé de la légion africaine.

Epoque sarrazine.
Le même au temps des califes.





En 1908.
Le même, devenu, dans la suite des temps, la gare fortifiée de Colomb-Béchar, terminus actuel de la ligne d'Oran à Figuig... et au-delà.

En 1958.
Enfin, le même, sous forme de ponton cuirassé de notre future grande mer saharienne.
Et cela pour le passé comme pour le présent et l'avenir, à l'effet de protéger les bonnes gens et le commerce contre les attaques des Touaregs, Chaouias ou pirates du désert.

vieux juron des Mousquetaires: « Cape de Diou ». Il est vrai que l'e s'y trouve répété.

***

Choix d'une carrière

Comme réponse à une question posée il y a quelque temps, M. Deryades, nous signale l'*Annuaire de la Jeunesse*, par Vibert, comme contenant d'utiles renseignements sur ce sujet.

****

Les pêcheurs et les routes goudronnées

Les pêcheurs à la ligne ne sont pas contents depuis qu'on goudronne certaines routes. Partout où un ruisseau ou une rivière reçoivent les eaux provenant, soit de la pluie, soit de l'arrosage sur une route goudronnée, ces eaux infestent le cours d'eau et rendent l'existence impossible aux poissons, car le cours d'eau est intoxiqué aussi profondément que s'il recevait les eaux provenant d'une usine à gaz.

On a essayé de tenir compte des doléances des pêcheurs à la ligne, et on a voulu d'abord vérifier si elles étaient fondées. On a pris de l'eau naturelle, dans laquelle vivaient des poissons; on l'a mélangée ensuite avec de l'eau qui venait de filtrer à travers une route goudronnée. L'effet a été probant: les poissons sont morts en vingt-quatre heures pour la plupart; ceux qui ont échappé à la mort n'en valaient guère mieux; d'autres poissons, enfin, qui se tenaient dans le haut du récipient, n'ont pas semblé être incommodés.

Il semble résulter de cette expérience, que le goudron, étant plus dense que l'eau, va au fond et que les poissons qui vivent dans le fond ne peuvent pas résister à l'intoxication. En somme, les pêcheurs à la ligne n'auraient pas eu tort d'exprimer leurs plaintes.

Comment faut-il alimenter les écoliers

C'est un grave problème que celui de l'alimentation scolaire. Pour le trancher, il faut un médecin doublé d'un spécialiste de l'éducation, et ces deux fonctions ne se concilient pas toujours.

La question a été posée au Congrès de Reims; une directrice d'école normale, Mlle Sébin, et un médecin, le docteur Mabille, ont rédigé un mémoire dont voici les conclusions:

Le premier déjeuner des enfants doit être substantiel: œufs, fruits, féculents, pain rassis ou grillé et beurre;

A midi: viande grillée ou rôtie et légumes, dont la quantité est à déterminer selon l'âge des élèves, car il ne faut pas oublier que ces enfants sont à l'époque de la croissance et demandent à être alimentés sérieusement.

A quatre heures: une infusion chaude;

Le soir: exclusion absolue de toute viande; il faut un plat de légumes ou des pâtes alimentaires et un entremets sucré;

Ne donner à boire aux enfants, pendant les repas, que le moins possible; les faire boire entre les repas;

Apprendre aux enfants à mâcher les aliments, et surtout ne pas les presser pour manger: il faut leur accorder quarante à cinquante minutes par repas.

Supprimer la soupe (voilà qui est pour réjouir le plus grand nombre d'entre eux!) car la soupe remplit et dilate l'estomac au lieu de nourrir le corps.

Et c'est ainsi qu'on obtient de jeunes sujets, solides et armés pour l'étude.



— Vous n'avez pas vu mon gendre?
Lui (*garçon de bureau*). — Oh! il ne doit pas être bien loin, son chapeau est là!...



OCCASION MISE A PROFIT

De l'utilité, pour un potier, d'avoir, à l'étage au-dessous de lui des spirites qui font continuellement tourner une table.

L'arche de Noé dramatique

En attendant le fameux Chantecler...
Nous avons eu la curiosité de relever, dans un catalogue de pièces de théâtre anciennes et modernes, celles qui ont pour titre des noms d'animaux.
Jetons un coup d'œil dans la basse-cour. Elle est des mieux fournies:

Une Poule, Une Poule et ses Poussins, La Poularde de Caux, La Poule aux œufs d'or, Le Poulailler, La Poule mouillée, Une Poule survint, Les Dindons de la farce, La Dinde truffée, Les Etrangleurs de dindes, Le Canard à trois becs, Le Coq de Mycille, Le Coq et la Perle, Deux Coqs vivaient en paix, Le Coq du village, Le Coq rouge, Ton Coq et ma Poule, Le Chant du Coq.

Passons à la volière:
Le Moineau de Lesbie, Le Perroquet gris, Maître Corbeau, l'Education d'un Serin, Colombe et perdreau, L'Oiseau fait son nid, La Volière, l'Aile du Corbeau, Les Oiseaux et le Chaperon, Les Oiseaux en cage, Les Oiseaux de proie, Les Oiseaux de passage, La Pie voleuse, L'Oiseau bleu, Le Serin bleu, Une Corneille qui abat des noix, Les Plumes du Paon, Les Plumes du Geai, Les Oiseaux de la rue, Pigeon vole...

Un tour au chenil, pour ne pas oublier le meilleur ami de l'homme:
Le Chien de garde, Le Chien du régiment, César ou le Chien du château, Le Chien du Jardinier, Le Chien des Cuirassiers, Le Chien de Montargis, Le Chien des Pyrénées, Les Chiens du Mont Saint-Bernard, Les Chiens enragés, Le Carlin de la Marquise, Le Terre-Neuve, Quand on veut tuer son Chien, Chien et Chat...

N'oublions pas non plus l'ennemi héréditaire du chien:
Le Chat botté, Le Chat du Diable, La Chatte blanche, La Chatte merveilleuse, La Chatte métamorphosée en femme, La Queue du Chat.

Arrivons à la race bovine. Nous trouvons seulement:
Le Bœuf gras, Le Bœuf Apis, Le Bœuf enragé, La Vache enragée.

La race ovine est moins délaissée:
Les Brebis de Panurge, Les Moutons de Panurge, l'Agneau sans tache, Les Brebis galeuses, Les Petites Brebis, Le Mouton enragé, Le Mouton à l'entresol, Le Pied de Mouton, La Brebis égarée.

Pénétrons dans la ménagerie.
Côté des singes:
Le Singe de Nicolet, A qui le Singe? La peau du Singe, Le Singe d'une nuit d'été, La Main de Singe.

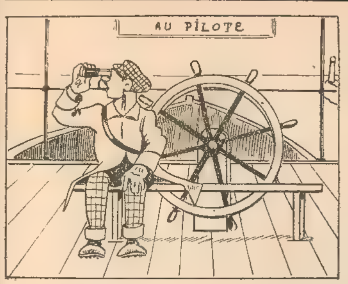
Côté des loups:
La Fête des Loups, La Louve de Florence, Le Loup de Kévergan, Les Enfants de la Louve, Le Loup dans la Bergerie, La Gueule du Loup, Les Louves de Mâchecoul.

Côté des lions, particulièrement peuplé:
Le Lion amoureux, Le Lion empaillé, Les Lionnes pauvres, Lions et Renards, La Peau du Lion, La Gueule du Lion, La Part du Lion, Le réveil du Lion, Le repas du Lion, Le Lion de Saint-Marc, Le Lion de Mysaure, Le Lion du Désert, La chasse aux Lions, La cage aux Lions, Les jeunes Lions.

Autres bêtes fauves:
Un Tigre du Bengale, La chasse au Tigre, Une Panthère de Java, L'Ours et le Pacha, Le Phoque à ventre blanc, Le Serpent à plumes, Le Serpent sous l'herbe, La Bête féroce, L'Eléphant du Roi de Siam, Les Eléphants de la pagode, L'Eléphant blanc, Le Vol de l'Eléphant blanc, Le Sanglier des Ardennes.

Citons encore pêle-mêle;
L'Ane mort, L'Ane à Baptiste, L'Ane et le ruisseau, La Mule de Pedro, Le lait d'Anesse, Le Cheval du Diable, La Cigale et la Fourmi, La Cigale chez les Fourmis, La revanche des Cigales, La Cigale ayant chanté, Le Furet des Salons, La Biche au bois, Les Grenouilles qui demandent un roi, La Chèvre de Ploermel, La Chèvre acrobate, Tant va l'Autruche à l'eau, Anguille sous roche, Les Papillons jaunes, Les Papillons noirs, Le Lièvre au gîte, La Mouche du coche, La Mouche d'or, L'Araignée d'or, Le Lièvre et la Tortue, Colombe et Hibou, Le Lapin couronné.

Etc... etc... Nous n'avons pas la prétention d'en faire une énumération complète...
En cherchant bien, on trouverait certainement tous les spécimens de la faune terrestre... Mais ce qu'il est difficile de trouver, pour un auteur dramatique, c'est un titre qui n'ait pas déjà servi!...

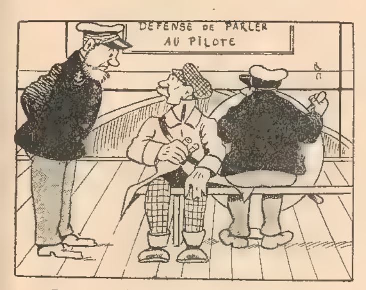




FORMALISME ANGLAIS

Sir William Plouf, qui voulait faire un petit voyage maritime, monta s'asseoir sur le banc du pilote.

Une fois en marche, un pickpocket vint, sans aucun scrupule, explorer les poches du pilote et descendit à la prochaine escale.



Le capitaine venant alors à passer, William lui raconta le fait:

— Mais, dit le capitaine, pourquoi n'avez-vous pas prévenu?

L'Anglais ne répondit pas.



Or, à l'escale suivante il devait descendre. Comme il ne bougeait pas, le capitaine demanda pourquoi:

— Il y a, dit-il, que votre règlement défend de parler au pilote, et que celui-ci est assis sur mon pardessus et m'empêche de descendre du bateau.

La dinde du baron Aussac

Le baron Aussac, le grand banquier que tout Paris connaît, est aussi ladre qu'il est riche.

La charité, pour lui, est un moyen de publicité comme les autres. Aussi, voit-on son nom en tête de toutes les listes de souscriptions publiques.

Par contre, sa bourse est fermée à tout solliciteur particulier. Faire le bien sans que personne le sache, c'est gaspiller inutilement son argent. Telle est, du moins, l'opinion du milliardaire.

Or, Aussac a un parent pauvre que personne ne connaît, car il a soin de le tenir à l'écart autant que possible.

Il ne peut, cependant se refuser catégoriquement à le recevoir, car ce parent porte le même nom que lui, et, vis-à vis des domestiques, cela ferait mauvais effet.

Les visites du parent pauvre ne traînent pas en longueur. Aussac, après avoir invoqué la dureté des temps, l'absence complète d'argent disponible, et autres raisons appropriées, extirpe, de son porte-monnaie, une pièce de quarante sous qu'il tend au solliciteur en lui affirmant qu'il s'ôte à lui même le pain de la bouche, et qu'il ne lui restera pas de quoi dîner ce soir-là.

Un jour, vers midi, Aussac était attablé devant une superbe dinde, qui s'étalait, flanquée de pommes nouvelles, sur un grand plat d'argent.

Le riche baron est amateur d'un fin morceau. Il attaqua vaillamment une aile du superbe volatile. Mais à peine en eut-il porté un morceau à sa bouche, que ses traits se contractèrent en une affreuse grimace. La dinde avait un goût prononcé de faisandé. Elle n'était pas fraîche.

Si un perdreau faisandé possède quelque charme, une dinde dans la même situation est dénuée de tout attrait. Furieux, le banquier tendit la main vers un bouton électrique, mais à ce moment, un serviteur vint annoncer la visite du parent pauvre:

— C'est bien, dit le baron, faites entrer.

Le ton brusque de cette injonction ne présageait rien de bon pour le quémandeur.

Il entra, le chapeau à la main et avec cette démarche traînante des pauvres quand ils se trouvent parmi les riches.

Avant seulement qu'il put ouvrir la bouche, Aussac lui lança avec rudesse l'avis suivant:

— Vous tombez mal, je n'ai pas d'argent à vous donner aujourd'hui.

— Oh! fit le visiteur, avec un timide reproche dans la voix.

— Cependant, reprit le banquier, il ne sera pas dit que je vous aurai laissé partir les mains vides. Vous voyez cette belle dinde, prenez-la, elle est à vous.

— En entier? murmura le miséreux, stupéfait de cette magnificence.

— En entier, répéta Aussac avec un geste à la d'Artagnan.

L'autre ne se fit pas prier. Avec un empressement respectueux il s'arma d'une fourchette qu'il piqua dans le gras de la bête, et la souleva pour en laisser égoutter le jus.

Mais dans ce mouvement un relent lui vint aux narines. Et, subitement éclairé, il s'expliqua la générosité de son parent.

Sans mot dire, il donna une secousse à la dinde, pour en faire choir une dernière goutte, et s'emparant d'un journal qu'Aussac avait posé près de lui, il se mit en devoir de l'emballer.

Aussac se récria:

— C'est tout de même du toupet, de m'emporter mon journal.

— Heu! mon cousin, riposta le pauvre en gagnant la porte, vous savez bien que lorsque vous donnez quelque chose, il faut que ça se trouve dans le journal!

****

Coquille voulue

La coquille typographique est, chacun le sait, une erreur de composition, dans laquelle une lettre a été remplacée par une autre.

La coquille, cependant n'est pas toujours le fait d'une erreur. Elle est due, quelquefois, à la malignité du typo. En voici un exemple amusant:

C'était à l'époque où fleurissait encore la guillotine, si décriée aujourd'hui.

Le bourreau, M. de Paris, comme on l'appelait, était un personnage considérable, si ce n'est considéré.

Le Deibler d'alors, mariant sa fille, lança des invitations à un grand bal qu'il donnait à cette occasion.

Les bristols devaient être expédiés par les soins de l'imprimeur, en des enveloppes préparées à l'avance.

Or, parmi les typographes de la maison, il en était un qui nourrissait, à l'égard du bourreau, des sentiments hostiles.

Comment s'y prit-il, on l'ignore. Toujours est-il que tous les amis de l'exécuteur reçurent des invitations libellées comme d'usage, mais se terminant par ces mots: « Après le bal, on coupera. »



Le clairon, un peu gris, a changé d'instrument avec un cor de chasse.

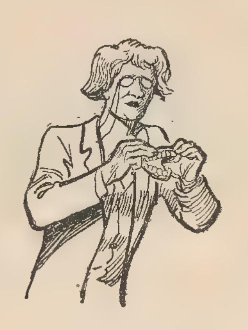


— Sapristi! Qu'est-ce que j'avais donc noté pour m'en souvenir... que j'ai fait un nœud à mon instrument?

Tout se rapetisse, à notre époque mesquine, et le faux, un peu partout, remplace peu à peu le vrai.



On n'a plus d'yeux, ni de dents, ni de cheveux...



...mais des dentiers, des binocles et des perruques.



Il n'y a plus de bourreaux...



...mais des autobus.



Plus de dîmes, ni de corvées...



...mais le bureau du receveur.



Plus de jugement de Dieu...



...mais le jugement des hommes.



Plus de supplices...



...mais des corsets et des bottines.



Plus de tyrans...



...mais des fonctionnaires.

UNE RECTIFICATION



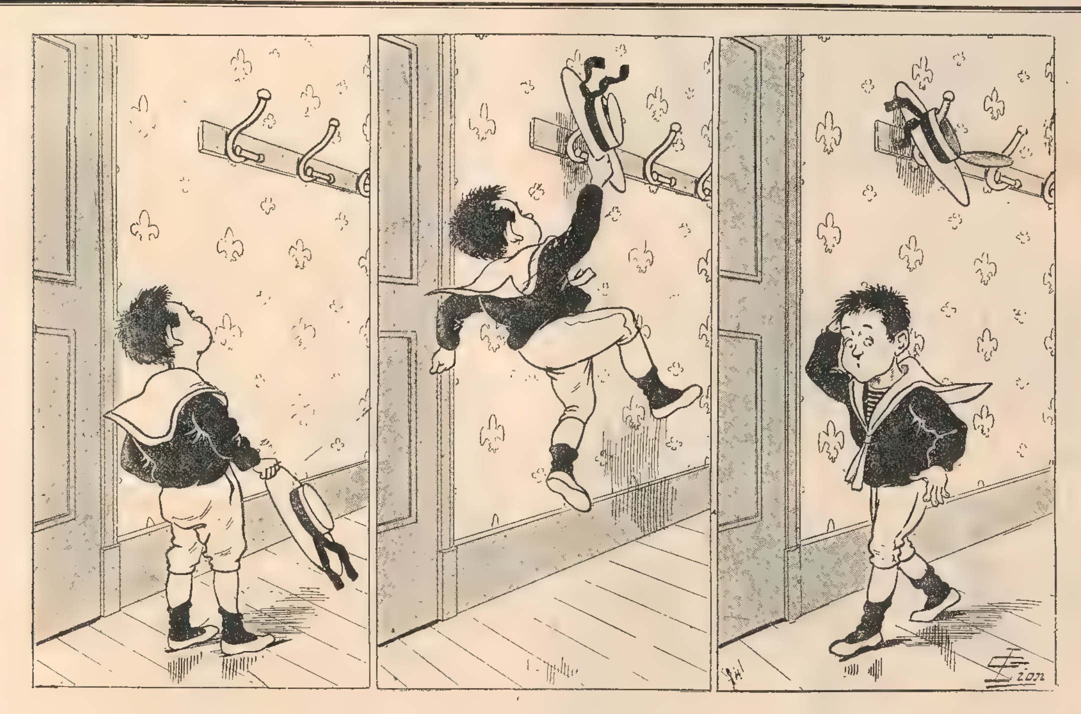
Bibi, La Thune (*entrant dans le bureau du journal* Le Quotidien). — Pardon, excuse, Monsieur le Directeur, fidèle lecteur de votre journal, je viens en aminche, avec les copains, vous signaler une petite erreur commise dans le dernier feuilleton de votre romancier.



Jamais un coffre-fort n'a été fracturé avec un levier. Il est indispensable, ainsi que mon collègue va vous le démontrer, de se servir de petites lamelles en acier, très minces, et semblables à un jeu de cartes. Ces petites lamelles, introduites dans la rainure de la porte, successivement les une à côté des autres, finissent par la faire sauter avec plus de succès que la dynamite...



...car elles ne détériorent pas les sacs d'or qui se trouvent dedans. Maintenant que vous avez vu comment on procède, je vous quitte. Ne nous remerciez pas, nous avons été trop heureux de vous être agréables.



CONTE MORAL

— Comme dit maman, le travail...

...et l'effort finissent toujours par être...

...récompensés.

LA CANNE

A l'horloge voisine, trois heures sonnèrent. Brusquement, la partie s'interrompit; les habitués du jeu de boules tournèrent la tête du côté de l'Avenue.

Un des joueurs, sociétaire de la S. B. C. I. (Société des Boules du Commerce et de l'Industrie), qui avait abandonné un coup intéressant, s'écria: « Voici le Président! » tandis que son adversaire confirmait, plus respectueusement: « Voici M. Lecamus! »

Large d'épaule, le dos massif, la taille imposante, M. Lecamus s'avançait solennel et grave.

Négociant retraité, riche, considéré, président de la S. B. C. I., sa haute situation, sa grande honorabilité lui avaient fait confier, d'un accord tacite, mais unanime, le poste si délicat d'arbitre des sports. Encore qu'il fut juge et partie, M. Lecamus réglait les contestations, tranchait les différends, jugeait les coups.

Cette haute vertu faisait autorité à tel point que, bien que quatre fois sur cinq, il donnât raison à son propre camp, aucun soupçon, même léger n'effeura jamais son impartialité et sa loyauté proverbiales. Ce fut ainsi que, ce jour-là, deux boules adverses s'étant approchées du but à distances presque égales, M. Lecamus quitta le fauteuil d'osier qu'on installait pour lui sous le feuillage d'un marronnier à l'ombre duquel il faisait songer vaguement à Saint-Louis sous son chêne.

La canne haut levée et nonobstant un ventre légèrement proéminent, il mit un genou en terre.

Adroitement maniée, la canne virevolta de l'une à l'autre boule, le but pris comme centre. Par un demi-centimètre, la couleur de M. Lecamus l'emportait. Son jugement prononcé, l'arbitre se retira sous son chêne, ou plutôt sous son marronnier, tandis que l'hommage muet de tous s'inclinait devant son insoupçonnable décision.

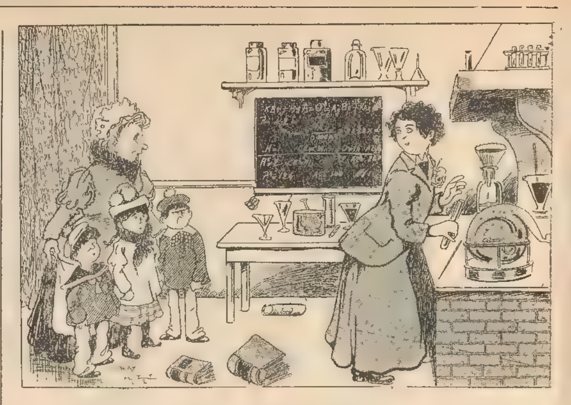
Or, le lendemain de ce jour, M. Lecamus ne vint pas, et après une heure d'un retard que chacun commentait avec inquiétude, ce fut Michonnet, membre très intermittent du cercle, que l'on vit accourir, tout essoufflé. Michonnet narra, la voix entrecoupée par l'angoisse, que M. le président, frappé d'une attaque d'apoplexie, venait de succomber au moment où commençait, sur le cours, la partie quotidienne.

Ce fut un désarroi, une consternation sans précédent.

Les obsèques furent ce que devaient être celles d'un tel homme: émouvantes et grandioses. Des discours résumèrent la carrière de celui qui n'était plus, et proclamèrent ses mérites et sa haute intégrité, tandis que la bannière encrêpée de la S. B. C. I. s'inclinait comme pour confirmer la justice d'un tel hommage.

Après la cérémonie, le bureau de la S. B. C. I traita, en un banquet de deuil, la délégation des « Trois A » venue de la cité voisine. Les « Trois A » (ainsi dénommait-on la Société de boules de l'Agriculture, de l'Armée et des Arts) profitèrent de la circonstance pour convier, à leur grand match triennal, leurs hôtes et dignes rivaux.

Le défi fut accepté, et la chaleur communicative du banquet fit que la conduite à la gare de la légation s'effectua sur une note moins endeuillée.



MERE MODERNE

— Quels sont ces trois enfants?
— Mais ce sont les enfants de Madame!
— Vous croyez. Il me semblait n'en avoir que deux!...



TEMPS DE BROUILLARD

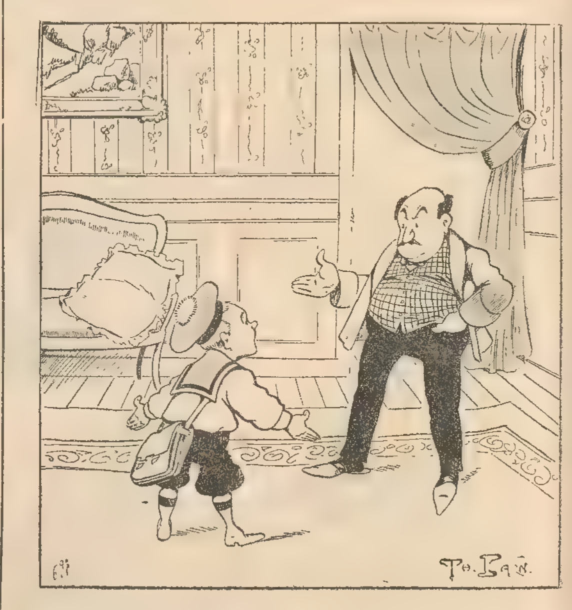
— Quel brouillard affreux! Impossible de reconnaître un officier d'un civil. Il serait prudent d'entrer dans ce café en attendant que le soleil dissipe cette brume...



. . . .



Mais, ma parole, y fait encore plus noir. Je ne distingue plus rien du tout!



SCIENCE ET PATERNITE

— Alors, tu as encore attrapé un pensum. Il fut pourtant un temps ou tu avais toujours assez d'exemptions pour racheter toutes les punitions. Pourquoi n'en est-il plus de même aujourd'hui?

— C'est comme tout, papa. J'ai toujours des exemptions, seulement que veux-tu, c'est effrayant comme tout augmente.



— Hé là! tâchez de ne pas vous sauver, ça ne se passera pas comme ça... Comment vous appelez-vous?



— Oh! mais je ne me cache pas, je suis le docteur Moyen.

— Cré nom! le docteur Moyen... Combien vous dois-je?

Après quoi, un grave devoir incombait encore à la S. B. C. I.

Les membres du bureau reprirent leur air condoléant et funèbre et se rendirent chez la veuve inconsolable de M. Lecamus.

L'archiviste Paloche prit la parole, il réitéra l'expression de sa douloureuse émotion, puis sollicita de la veuve quelque souvenir du défunt, souvenir auquel était réservée une place d'honneur dans la salle du cercle. Ses yeux étant tombés sur la canne, l'inséparable canne de M. Lecamus, la canne qui tant de fois lui avait servi à trancher les cas douteux, pauvre canne désemparée dont la poignée d'argent commençait, dans l'oubli, à se couvrir de poussière. Paloche se dirigea vers elle, et, l'élevant d'un geste hiératique, fit comprendre que nul objet, mieux que celui-là, ne serait capable de perpétuer la chère et vénérée mémoire.

Mme Lecamus acquiesça et la délégation, dévotement, emporta le précieux fardeau.

Le groupe avait fait deux cents mètres et tournait au coin de la ruelle des Vieux-Ormes, lorsque Paloche, qui venait le dernier, portant le *souvenir*, poussa un cri de stupeur et s'arrêta subitement dans sa marche. Tous se retournèrent, et ce qu'ils virent les pétrifia. Paloche, pressant sur un imperceptible bouton, dissimulé dans la bague de la poignée, faisait subir à la canne une suite d'allongements et racourcissements successifs. Tous les yeux cherchèrent à percer l'inconcevable mystère et comprirent qu'une coulisse, habilement ménagée entre deux nœuds du roseau, expliquait ce prodigieux phénomène.

Un silence plana, tandis qu'un froid polaire envahissait toutes les physionomies. La minute qui suivit fut, pour chacun, de celles qui comptent parmi les plus poignantes de toute une existence; alors, un vague rictus sur les lèvres, silencieux et prostré, Paloche s'avança d'un pas défaillant vers l'encoignure que formait à cet endroit le mur d'un vaste jardin. Sa main tremblante y déposa le *précieux souvenir*, puis, comme si une énergie virile et réprobatrice l'eut tout à coup ressaisi, il se détourna, et à grands pas, la tête haute, rejoignit le groupe.

Justice était faite.

Vingt mètres plus loin, au moment de tourner dans la rue des Tonnelles, dans un dernier regard, dans un dernier regret, avec une suprême désillusion, tous les yeux se tournèrent vers la canne, comme abandonnée là-bas, ignominieusement, dans ce coin de ruelle déserte, à la merci du premier chiffonnier. Tous s'étaient arrêtés, comme si une pensée commune les eut immobilisés, et, comme poussé par la suggestion générale, Bivert, le plus jeune, se détachant tout à coup, courut à la canne, la saisit, et la rapporta, cachée à demi sous son pardessus, un doigt sur les lèvres, il dit simplement à mi-voix, mais assez haut pour que tous l'entendissent: « Nous l'emporterons à la Ferté-en-Vexin! »

Et, tous les dos courbés, sans mot dire, la délégation continua sa route.

VARIANTES

La Fontaine a dit: « *Pour vivre heureux vivons caché* ».

Cette sentence a subi quelques variantes par la suite:

« Pour vivre heureux, vivons cocher », dit le conducteur d'omnibus.

« Pour vivre heureux, vivons couché », réplique le paresseux.

« Pour vivre heureux, vivons fâchés », dit M. Gendre à Mme Bellemaman.

« Pour vivre heureux, vivons gâchés », déclare le plâtre à son confrère le mortier.



SANS MENTIR, SI VOTRE RAMAGE...

— Zut! Il s'est modernisé!

DE NOS LECTEURS

Les poutres d'amiante

On bâtit, en Amérique, des maisons avec des poutres en bois d'amiante. Ces poutres ont une résistance décuple de celles des poutres en bois d'autres essences. Elles ont, en outre, la suprême qualité d'être complètement incombustibles.

Les poutres d'amiante sont faites avec la poussière qui résulte de l'exploitation des carrières d'amiante.

Les carrières d'amiante fournissent trois sortes de produits: des fibres longues que l'on peut tisser et tresser pour en former des étoffes ou des câbles; des fibres courtes qui entrent dans la fabrication de certains papiers et de certains cartons, et enfin des poussières qui, jusqu'ici n'avaient pas trouvé d'emploi industriel.

C'est cette poussière qui fait le bois d'amiante. Le bois d'amiante a une densité supérieure à celle du chêne; il est inattaquable à l'humidité, aussi bien qu'à la chaleur, et enfin, il peut se travailler aussi facilement que le bois et avec les mêmes outils.

Voilà d'inappréciables avantages pour la construction.

Quelques enseignes curieuses

Une promenade sur nos boulevards parisiens est un sujet perpétuel d'émerveillement — et de fatigue. On admire, sans réserve, l'ingéniosité déployée par les commerçants pour nous faire connaître leurs produits, mais il y a, en fin de compte, quelque chose d'irritant et de douloureux dans ces provocations incessantes qui s'adressent à nos yeux et à nos oreilles.

Les phonographes, les annonces électriques changeantes, les orchestres, projections lumineuses, cinématographes de plein air, voilà l'arsenal de toute publicité moderne dans les grandes capitales du monde. Le badaud s'en amuse un instant; l'habitué, obsédé, s'empresse de fuir.

Est-ce là un résultat désirable? Nous ne le pensons pas.

Il y aurait, au contraire, assez d'adresse, de la part des commerçants, à renoncer, de temps à autre, à ces moyens de réclame *agressive*, pour s'efforcer de nous charmer par quelque spectacle rare et reposant.

Les plus ingénieux d'entre eux y songèrent quelquefois. Sur leurs ordres, des toiles, dues aux pinceaux d'artistes habiles à fixer l'actualité, excitèrent nos sourires. Ailleurs, ils complétèrent, par une « attraction », la féerie de leurs devantures. A New-York, on vit des petits alligators s'ébattant dans un bassin fait de cuir et plein d'eau, propre à démontrer l'excellente imperméabilité des peaux employées par un fabricant de chaussures.

L'hiver dernier, un costumier de Chicago campa, derrière sa vitrine, Napoléon Ier et sa cour, soit une vingtaine de personnages



— C'est ça! rien que pour m'embêter, ils vont passer chacun d'un côté du poteau!... et vous croyez que ce n'est pas...



...assommant!

de cire, exécutés en grandeur naturelle, par un artisan parisien.

On vit encore, aux Etats-Unis, une Jeanne d'Arc haute de six mètres, entièrement faite en lingerie fine, et qui tendait la main au général Lafayette. Le symbole voulu faisait pardonner l'anachronisme.

Devant de pareilles réclames, on s'arrête, amusé — et point indisposé.

Un plaisir plus délicat nous est offert par quelques enseignes. Naguère, à Paris, et sous la poussée d'une élite, on tenta d'en ressusciter la mode archaïque et charmante. Il est à regretter que cet engoûment n'ait point persisté.

Certaines enseignes valent par l'art qui présida à leur exécution. D'autres sont simplement cocasses et amusantes: ces dernières nous retiendront surtout.

La malicieuse bonhomie de nos ancêtres, excellait à provoquer le sourire du passant, en lui soumettant un rébus, une devinette ou un jeu de mots, dont la solution indiquait la nature des marchandises à emporter ou le nom du boutiquier.

Certaines de ces enseignes se sont conservées. Au hasard des promenades, à travers quelques vieilles villes, il n'est pas rare de rencontrer l'enseigne « A l'Epi scié », constituée par une sculpture naïve ou un tabeautin, sur lequel on voit un moissonneur une faucille à la main et venant de couper un épi couché sur le sol.

D'autres, à la façade de beaucoup d'auberges bretonnes proposent au voyageur assoiffé, l'alléchante annonce:

0.20-100-0
Assurance contre la soif

A côté de ces enseignes, volontairement malicieuses et spirituelles, d'autres sont suggestives pour des raisons différentes. Elles nous éclairent sur des métiers bizarres ou peu connus, elles nous révèlent quelquefois de singuliers états d'âmes.

Ainsi, beaucoup de vieux Parisiens se souviendront avoir lu, sur l'ancien quai des Morfondus ou des Lunettes, le quai de l'Horloge actuel, cette curieuse annonce à la porte d'une échoppe :

HONORÉ BERNARD
Fabricant d'objets trouvés dans la Seine

Ce Bernard était un vieux bonhomme qui vendait des petits objets en plomb, des clés recouvertes de rouille, des fragments de ferrures, des marteaux de porte rongés et présentant un aspect vétuste. Les amateurs les lui achetaient comme « souvenirs de Paris », soi-disant trouvés dans la Seine par les ravageurs.

Certaines enseignes, comme celle du fameux restaurant de l'*Instar*, et celle de l'hôtel des *Deux-Magots*, sont aussi célèbres que les plaisanteries dont elles fournirent l'occasion.

D'autres mériteraient plus de notoriété. Ainsi, on peut voir encore, pensons-nous, à la porte d'un restaurant de White-Chapel, à Londres, cette notice: « Maison renommée pour sa cuisine mangeable ». Et quelques centaines de mètres plus loin, on lit, voisinant sur le même écriteau: : Poisson frit, saucisse et pommes de terre. Leçons de piano et de violon ».

Sur la boutique d'un petit brocanteur de Paris, dans le quartier de l'Ecole Militaire, se lisait, il y a quelques mois, cette enseigne dont la haute philosophie attirait les chalands:

Au Divorce
(Achats — Ventes — Echanges)

Quelques enseignes s'expliquèrent aussi par un détail dans l'aménagement du magasin. Dans la rue de la Paix, on voyait autrefois une grande maison de blanc, sur laquelle se détachaient ces mots: *A la Sublime Porte*. L'orientalisme n'était pour rien dans cette dénomination. Mais par un ingénieux mécanisme, la porte de la boutique s'ouvrait automatiquement dès qu'on mettait le pied sur le seuil: cette disposition particulière avait provoqué le jeu de mots qui fit la fortune de l'établissement.

On conçoit que toutes ces enseignes comiques ou narquoises, malicieuses ou naïves, aient donné lieu à des incidents fort divertissants et à des anecdotes sans nombre.

En voici une particulièrement gaie, et qui se rapporte au célèbre acteur anglais Samuel Foote. Ce grand comédien, plein d'humour, adorait fumister ses contemporains.

Un jour qu'il déambulait par les rues de la capitale britannique, son œil s'arrêta sur une petite boutique de barbier, faite de planches mal assemblées et du plus misérable aspect, adossée contre les murs de King's Bench Prison.

Point de vitres, des carreaux en papier huilé. Sur un de ces carreaux, on lisait: « Barbe à deux sous », et cette inscription:

Ici habite Jimmy Wright, barbier,
Aussi expert, en son métier, que n'importe quel homme d'Angleterre
Pas tout à fait — mais presque.

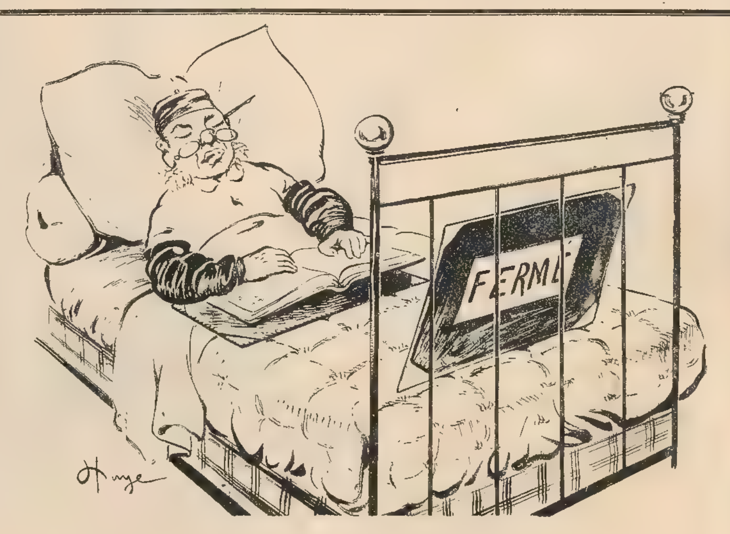
Foote, toujours disposé à rire de ses contemporains, vit là l'occasion de jouer un tour excellent à ce barbier si modeste. D'un coup de tête il creva le carreau de papier, et, passant son chef à l'intérieur de l'échope, il cria d'une voix tonitruante:

— M. Jimmy Wright, barbier du roi, est il chez lui?

Le figaro londonien ne s'étonna pas pour si peu. Avec une égale promptitude, il passa sa tête à travers un autre carreau, du dedans au dehors, cette fois, et répondit du tac au tac:

— Non, Monsieur, il vient de sortir à l'instant!

Tant d'esprit d'à-propos provoqua un éclat de rire général et Samuel Foote, très amusé, prit le barbier en telle amitié qu'il ne voulut plus, dorénavant, se faire raser par d'autre que par lui.



M. Rondecuir est enfin parvenu à combattre son insomnie.



Les enragés parieurs ne pouvant prendre le train des courses, la voie étant obstruée, jouent néanmoins en prenant les trains des autres lignes comme chevaux.

Le Joueur de droite. — Qu'est-ce que vous avez pris? Moi j'ai l'outsider, le train omnibus à vingt contre un.



Son Voisin. — Vous êtes fou! moi j'ai le rapide à égalité.

1er Joueur. — Eh bien! qu'est-ce que je vous disais?.. Je touche l'outsider!

Pêle-Mêle Connaissances

— Toutes les eaux renferment des microbes; la mer n'en est pas exempte, mais il semble qu'elle n'en contienne point de nuisibles. Une eau qui, après addition d'un morceau de sucre, et tenue au chaud, devient trouble, est impure, elle tient en suspend de nombreux bacilles.

— Si l'on prenait au pied de la lettre le *Journal Officiel*, qui vient de publier une liste des médailles d'honneur récemment décernées, les dénominations des agents de la force publique seraient: à Paris, gardiens de la paix; en banlieue, sergents de ville; en province, agents de police.

— Les deux cartes de l'Amérique où, pour la première fois, ce continent est appelé de son nom actuel, figurent dans un vieil atlas du seizième siècle. Elles sont datées de 1507 et 1516. Cette dernière fut dessinée par maître Martin Waldeseemuller, géographe de Saint-Dié.

— La respiration chez les animaux est fort variable. Chez l'homme, elle est plus rapide avec le froid, plus fréquente au printemps, elle ralentit enfin pendant le sommeil. On compte de douze à vingt inspirations par minute pour l'adulte et de quarante à cinquante pour le nouveau-né. On compte une inspiration par minute chez l'hippopotame; onze chez le cheval; 70 chez l'écureuil; 24 chez le chien, et 150 chez la souris.

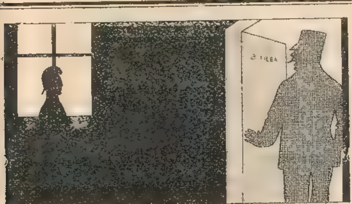
— Il ne faudra pas moins d'un an de travail au lapidaire qui a été chargé, par le roi Edouard VII, de tailler et de polir le plus gros diamant du monde, le *Cullinan*, qui lui fut offert par le Transvaal.

— Nos ancêtres étaient sportifs à leur manière: au quinzième siècle, il y avait des jeux de paume, dans la plupart des quartiers de Paris. Jusqu'au dix-septième siècle, sans conserver toute sa vogue, ce jeu était encore un délassement de gentilhomme, à tel point que les *ordonnances du Louvre* en interdisaient la pratique aux vilains.

— Le Préfet de police marque un zèle attentif au recrutement de ses agents. Leur taille doit être imposante. Le plus grand des gardiens de la paix est l'agent Lucas. Il mesure 1 mètre 98 centimètres — deux mètres dix avec son képi.

— Les Etats-Unis sont le pays le plus peuplé après la Russie. En moins de dix ans, le total de ses habitants a fait un bond formidable: de 69 à 76 millions! Cependant, la densité de la population est des plus basses. A côté d'endroits surpeuplés, il y a de vastes territoires presque déserts.

— Une société antivivisectionniste anglaise a dépassé le zèle de tous nos comités français constitués en vue de l'érection d'une statue à la mémoire d'un homme, grand ou petit. Elle a fait construire, à Batterrea, une fontaine où se détache le buste d'un chien victime d'opérations et de recherches chirurgicales.



ILLUSION

Le Gardien. — Allons bon! on a encore déplacé le buste de la liberté.



Le Forçat. — Qui est-ce qui a parlé de liberté?



UN BON TRUC

Joé. — Quand je me trouve en présence d'un lion... je lui présente ma jambe gauche...



Ça ne rate jamais... Le lion, après l'avoir flairée, la lèche et je suis sauvé... elle est en bois de réglisse!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

L. M. C 30-56. — 1° Oui ; 2° oui.

Un lecteur (Dunkerque). — « Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage. » L'autre manière peut se dire evidemment aussi, mais ne constitue pas une citation.

Un fervent. — 1° A chaque coup de pédale, la bicyclette avance d'une longueur égale à la circonférence de la roue, multipliée par le rapport du diamètre de a roue à engrenage au diamètre du pignon ; 2° Vaseline ou pétrole

J. A — C'est une question trop délicate pour que nous puissions l'aborder ici.

M. Demolliens. — 1° On joue aussi bien d'une façon que de l'autre, suivant les conventions ; 2° Même réponse.

Un électeur. — Non.

Palamède. — Cette communication est très intére sante, mais ne pourriez-vous la présenter d'une faç plus accessible à l'ensemble de nos lecteurs ; no craignons que, telle qu'elle est, cette explication s bien aride.

n commerçant embarrassé. — Non.

M. Catros Géraud. — Probablement exactement la même façon que l ancien continent

M. M. Velutre. — Il a parfaitement ce droit.

M. Renault. — Celles de Ptolémée sont, sinon premières, du moins les seules importantes de cel qui nous sont parvenues de ce temps

L'ASTHME

Joyeuse nouvelle

POUR TOUS CEUX QUI SOUFFRENT

Enfin ! un véritable traitement d'une absolue efficacité contre l'asthme, la fièvre des foins et le catarrhe des bronches, vient d'être trouvé. J'apporte un message de joie à tous ceux qui souffrent.

Pendant plus de vingt ans, j'ai souffert de l'asthme. Cela a commencé par de légères attaques, qui augmentèrent graduellement, en prévalence comme en violence, à tel point que mon cœur et mes reins furent également affectés. Toute personne atteinte de ce mal tant redouté comprend tout ce que ces crises ont de terrible, sans avoir besoin d'en lire ici l'horrible description. Je consultai des médecins, suivis leurs prescriptions et achetai tous les médicaments annoncés ou qui me furent recommandés. Je fumai des centaines de cigarettes soi-disant contre l'asthme, je changeai de résidence, je fréquentai les stations thermales, je m'imposai un régime spécial, et fis beaucoup d'autres choses encore, mais tout cela en vain. Je ne pus qu'obtenir un soulagement temporaire. Je sentais que j'étais une personne condamnée !

Une découverte miraculeuse !

J'étais constamment dérangé dans mes travaux professionnels, mon caractère devint irritable et mes projets furent déjoués sous tous rapports. Plus d'un médecin avait déclaré que l'asthme est incurable, et le docteur de ma famille avait averti les miens que mon cœur était si faible, qu'ils devaient s'attendre à le voir cesser de fonctionner au cours d'une attaque ! J'étais mélancolique et désespéré. Que le lec-



teur s'imagine l'affreuse sensation qu'on éprouve lorsque, ayant une excellente épouse, des amis, une bonne éducation, on est menacé, à la fleur de l'âge, d'être séparé de tout d'un moment à l'autre !

Mon voyage en Afrique

On m'offrit une occasion de visiter les côtes de l'Afrique occidentale, pour remplir une mission géographique. J'acceptai, dans l'espoir que le voyage m'amènerait peut-être dans un climat où je pourrais trouver une guérison, mais après mon arrivée dans ce pays inconnu, j'eus tôt fait de reconnaître que le climat y était même plus dangereux que celui du Nord de l'Europe. Cependant, j'appris aussi que la maladie de l'asthme n'était pas seulement connue des tribus sauvages de la côte occidentale, mais que lorsqu'un cas était découvert, une cure merveilleuse, rapide et permanente était effectuée par des remèdes naturels tro vés dans cette partie du monde, et administr par les « médecins » des tribus. Il serait s perflu de relater ici mes aventures et les succ qui couronnèrent mes efforts, dans la recherch du traitement qui m'avait été décrit. Je guér rapidement. Non seulement l'asthme disparu pour ne jamais revenir, mais je m'arrange pour rapporter ces remèdes des jungles l'Afrique à la civilisation, où je suis maintena heureux et fier de pouvoir dire que des cur merveilleuses sont effectuées. J'ai écrit u brochure racontant l'histoire complète de la d couverte. Je désire fournir à tout malade l'un ou l'autre sexe une occasion de réalise une cure permanente.

Médicaments envoyés gratis

Quand je promets une guérison permanent je ne veux pas seulement dire que j'envo quelque chose qui atténue la gravité d'un attaque par des drogues ou par d'autres moyen mais je déclare que quand une personne, atteint d'asthme, de fièvre des foins ou de catarrhe de bronches, adopte le traitement Dana, elle red vient graduellement, mais sûrement, bien po tante et reste dans cet état. A part la maladi elle-même, les affections des reins, de l'estoma des poumons, du cœur, etc., qui sont plus o moins associées à l'asthme, sont également gué ries.

Je garantis que mon traitement est inoffensi Je veux que tout malade en fasse l'essai pou lui-même. J'offre donc d'envoyer des échanti tillons franco, avec ma brochure, absolumen gratis, à tous ceux qui en feront la demande Correspondre en français et affranchir sa lettr à 25 c imes. Du reste, une carte postale d 10 cen, les suffira. Veuillez l'adresser au Pro Max Dana, 6, Gt. James Street, Arr. 1070, Lon dres, W. C. (Angleterre).

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, *Éditeur, 7, rue Cadet.*

14e ANNÉE — N° 23. 10 Centimes 7 JUIN 1908.

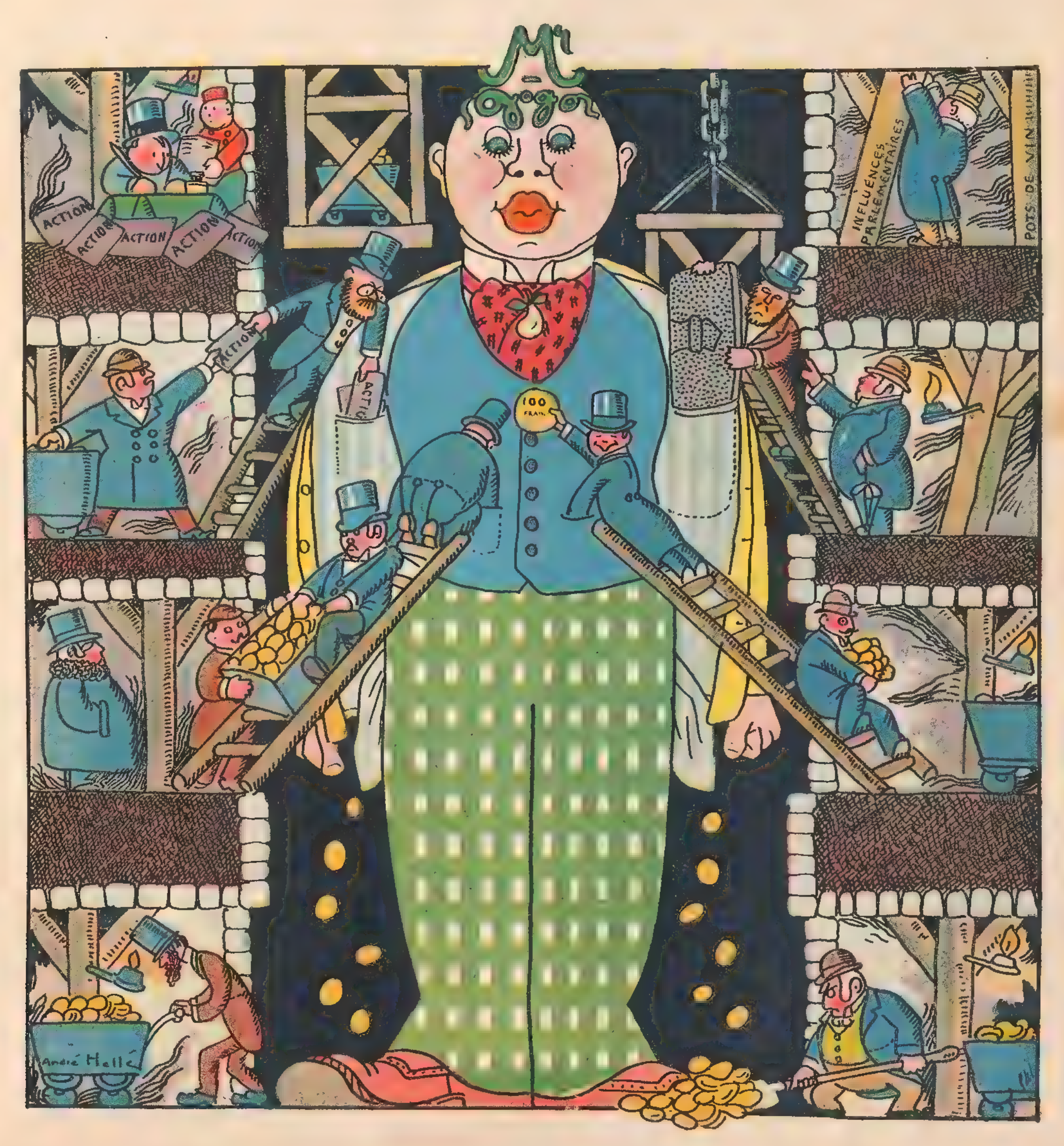
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

GOGOMINE, par André HELLÉ.



La mine inépuisable,

LE FOURNEAU PROTESTATAIRE

Monsieur,

Je vous écris au nom de toute une corporation intéressante à plus d'un titre pour protester contre l'abus scandaleux qui est fait de notre nom.

Il s'agit des fourneaux.

Vous n'ignorez pas qu'un usage courant, autant qu'anti-académique, a introduit dans la langue française ce vocable comme étant l'expression d'un être stupide, bouché, crétin, idiot, etc., etc...: « Tu n'es qu'un fourneau! »

Mon Dieu! faut-il que dans l'espèce humaine il y ait des variétés d'imbéciles pour que besoin soit, en outre des expressions académiques, d'aller chercher des termes de comparaisons dans toute la nature, depuis la tourte jusqu'au chou, en passant par l'âne, l'oie, la buse et l'huître! Ah! on n'en trouverait pas un choix pareil pour cataloguer l'intelligence ou l'honnêteté... et pour cause! Mais passons.

Que l'on soit d'accord pour reconnaître un certain degré de stupidité à une moule, soit! Mais quel rapport peut-il y avoir entre une brute et nous?

Si c'est ainsi que vous savez reconnaître les services que nous vous rendons!

Les services?... Parfaitement! Car, grands dieux, ce n'est pas pour notre plaisir que, bourrés jusqu'à la gueule, nous consommons des kilos et des kilos de charbon, qui nous brûle les entrailles. C'est pour vous, Messieurs. Pour réchauffer vos membres grelottants, préparer votre tisane, bouillir votre eau, cuire votre soupe, rôtir vos poulets... Depuis votre bébé au berceau, qui tête son biberon de lait tiède, jusqu'au chat roulé en boule à nos pieds, et au torchon qui sèche au-dessus de nous, chacun, dans la maison, est notre obligé.

Sincèrement, croyez-vous qu'à ce prix beaucoup d'hommes d'esprit seraient dignes d'être fourneaux?

Et, par reconnaissance, vous nous assimilez à ce qu'il y a de plus bête dans la création!

Vous poursuivez même de votre injuste rancune jusqu'à la bûche..., l'innocente bûche qui vient dans notre sein pour vous, se consumer, s'anéantir en un tout petit tas de cendres. Ne niez pas. Monsieur Larousse luimême, dans son dictionnaire, a éternisé cette honte:

— *Bûche:* Personne stupide.

Palsambleu, si j'étais quelque chose dans les légumes!... Mais qu'il ne me tombe jamais sous la dent, son dictionnaire, il verra de quel bois je me chauffe!

Excusez ma vivacité, mais c'est le propre de notre nature de prendre feu facilement. C'est qu'aussi votre injustice me révolte. Parce que vous êtes des hommes, tout vous est permis. Vous vous croyez inimitables.

Mais nous aussi nous vivons, nous souffrons et nous nous éteignons. Nous aussi noircissons du papier et dévorons des bibliothèques... Est-ce le propre des sots?

Si vous saviez, Monsieur, ce que j'ai consommé de littérature! Et quelle littérature... J'en rougissais à blanc de honte pour vous!

Je vous parlais de moule tout à l'heure... En vérité, une moule restera toujours moule. Mais nous, nous marchons avec le progrès. Nous sommes répandus dans tous les mondes... et nous savons y tenir notre place. Dans les réunions, Monsieur, on fait cercle autour de nous. Notre conversation est pétillante et notre ronflement même est mélodieux. Nous connaissons les belles manières. Nous savons fumer et rendre la fumée par le nez... Et nous n'allons nulle part sans être coiffés de notre tuyau de poêle.

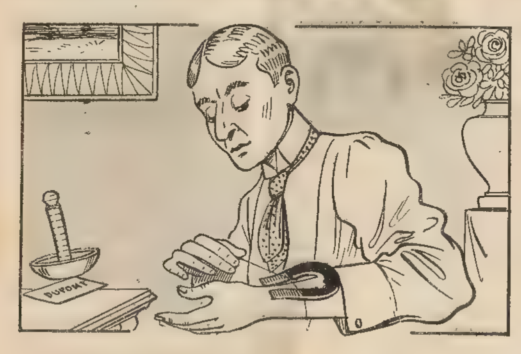
Je sais, on nous l'a reproché. Nous appartenons à la corporation des fumistes. C'est entendu. Mais cela prouve une chose, tout simplement... C'est que nous avons cela de commun avec la plupart de vos gens d'esprit. Grattez le brillant — belge ou non — dont ils sont comme nous recouverts, neuf fois sur dix, sous l'homme supérieur, vous trouverez... le fourneau.

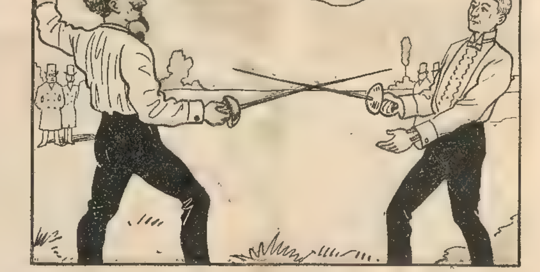
Maintenant, Monsieur, si vous n'en n'êtes pas un autre, vous comprendrez la justesse de notre réclamation et ferez droit à notre requête en lui donnant la grande publicité du *Pêle-Mêle.*

Je vous prie d'accepter...

P. C. C.

Etienne JOLICLER.

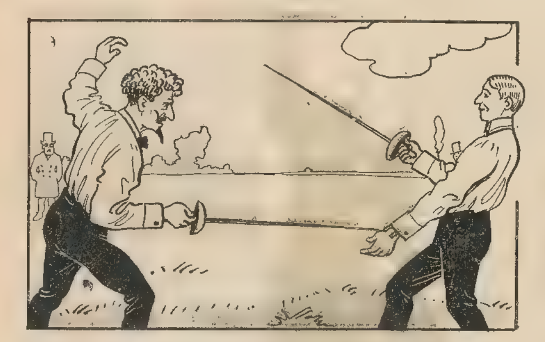


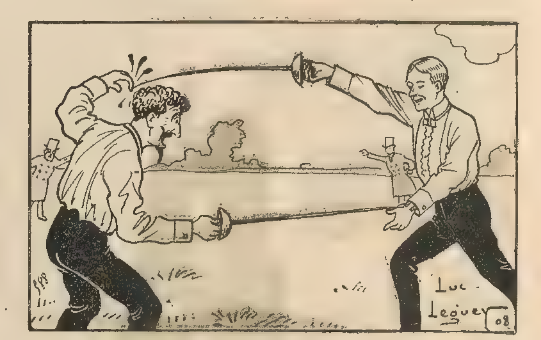


UN DUEL

Si vous ne pouvez éviter un duel avec un Mérignac ou un Thomeguex, faites comme mon ami Dupont. Le matin de la rencontre, il plaça, sur son poignet gauche, un aimant qu'il dissimula ensuite sous sa manchette

Quelques heures après, les deux adversaires croisèrent le fer. Mon ami avança légèrement le bras gauche...





...et la lame, qui devait l'atteindre au cœur, vint se fixer sur l'aimant, immobilisant, pour un instant, son adversaire.

Dupont profite de cette seconde pour piquer légèrement la main de son rival. L'honneur était satisfait, et mon ami aussi.

Pêle-Mêle Causette

Si l'on vous demandait: « Quelle est, à l'heure actuelle, la mesure la plus impérieuse qui s'impose à l'humanité? » que répondriez-vous?

Moi, je n'hésiterais pas à répondre: « C'est une entente internationale pour arrêter les armements de la Chine ».

Je vous vois sourire à cette pensée si lointaine. La Chine, dites-vous! le spectre jaune! Quel rapport ces vagues chimères ont-elles avec nos préoccupations présentes?

Et vous haussez les épaules en murmurant: « Encore un de ces cerveaux hantés par l'imaginaire péril! »

Peut-être penserez-vous autrement, si vous consentez à vous détacher un moment des contingences de nos mesquines rivalités européennes.

Que sont donc nos querelles intestines et intereuropéennes à côté des formidables événements au-devant desquels nous marchons les yeux fermés?

Je sais que la menace ne nous concerne pas, nous, mais nos descendants.

Est-ce une raison suffisante pour la négliger?

« Après nous, le déluge » est la formule la plus sauvagement égoïste qu'ait jamais formulée un cerveau humain.

Que sommes-nous donc en ce monde? Quel est notre but? Quel est le souci dominant que la nature nous a imparti?

Notre raison d'être est de former trait d'union entre le passé et l'avenir. Notre unique préoccupation est de préparer le terrain pour nos successeurs.

Nous sommes une étape de l'humanité en marche vers un idéal de pureté et de bonheur.

Tous nos efforts, tous nos actes tendent vers un même but: assurer le bien-être de nos descendants!

C'est pour nos fils que nous nous attachons à perfectionner nos institutions. C'est pour eux que nous cherchons à forcer les secrets de la nature. Et les richesses, qu'inlassablement nous accumulons jusqu'à notre dernier souffle, ne sont que l'expression de notre plus ardent désir, celui de léguer du bien-être à nos enfants.

Aussi, la pensée la plus affligeante serait, pour nous, de savoir que, par notre faute, nous avons voué nos descendants aux pires infortunes.

C'est pourtant l'éventualité vers laquelle nous mène notre imprévoyance actuelle.

Dans un sentiment de bas mercantilisme, nous forgeons pour les jaunes les armes qu'un jour ils tourneront contre nous. Entre les mains de ces races de civilisation récente, les engins de guerre perfectionnés sont infiniment plus dangereux qu'entre nos mains assagies par des siècles d'inutiles combats.

Et les masses armées que, dans peu d'années ils pourront lancer, contre le monde blanc jetteront la désolation et la ruine sur nos successeurs.

Quel sera alors le sentiment de ces derniers, envers nous qui avions le pouvoir, non seulement de prévoir ce qui arriverait, mais encore de l'éviter?

Et si nous supposons qu'une longévité exceptionnelle nous fasse les contemporains de ces futurs événements, pourrons-nous en vouloir à nos arrière-petits-fils, de nous maudire pour notre conduite à leur égard?

Voilà pourtant l'avenir que nous préparons!

Et voilà aussi pourquoi je me crois autorisé à dire que la mesure la plus urgente pour l'humanité, c'est d'arrêter les armements de la Chine.

Fred ISLY.



LA PANNE

— Il a de la chance, le bourgeois... Il part avec quarante chevaux et il revient avec quarante et un!

****

Ruines ruinées

Un propriétaire irlandais possédait un terrain dans lequel se dressaient des ruines historiques intéressantes. Sollicité par une société protectrice de vieux monuments, il consentit à faire entourer ces ruines d'un mur, afin de les préserver des dégradations des passants et des touristes. Il donna l'ordre de construire ce mur. Étant parti en voyage, il ne revint qu'une fois le travail terminé, mais quel fut alors son étonnement en trouvant le mur terminé, mais les ruines disparues. Les ouvriers les avaient employées à la construction du mur

RICHARDSON.

***

LES TROIS VERTUS DE LA FEMME

Un grand écrivain anglais a dit, avec cet humour qui caractérise les philosophes d'outre-Manche: « Il y a trois choses auxquelles une bonne femme doit ressembler, et trois choses auxquelles elle ne doit pas ressembler. D'abord, elle doit ressembler au limaçon, qui garde constamment sa demeure; mais elle ne doit pas, comme cet animal, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède. En second lieu, elle doit ressembler à un écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge; mais elle ne doit pas comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot. Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une exactitude et d'une régularité parfaites; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville. »

***

UNE EXPÉRIENCE

Bicoquet a un chic particulier pour se débarrasser des importuns avec lesquels sa situation d'administrateur d'une société le met souvent en rapport.

Un actionnaire, surtout, avait une manière tout à fait indiscrète de faire irruption dans son cabinet de travail, sauf un de ces derniers matins, lorsqu'il faillit trébucher sur un dogue de mine rébarbative, qui, aussitôt, lui montra ses crocs avec un rictus de mauvais augure. L'intrus s'arrêta net et frappant discrètement à la porte ouverte:

— Entrez donc, lui cria Bicoquet, ne vous gênez pas; ne faites pas attention au chien.

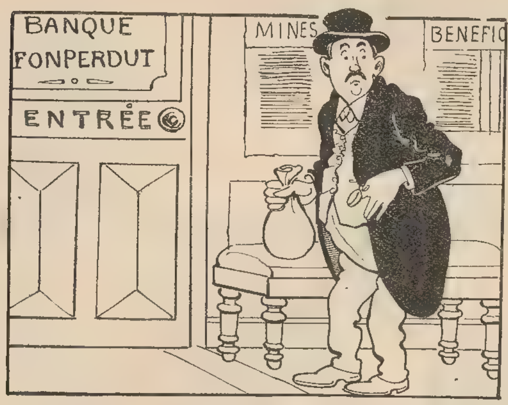
— Mais mordra-t-il? demanda anxieusement le visiteur.

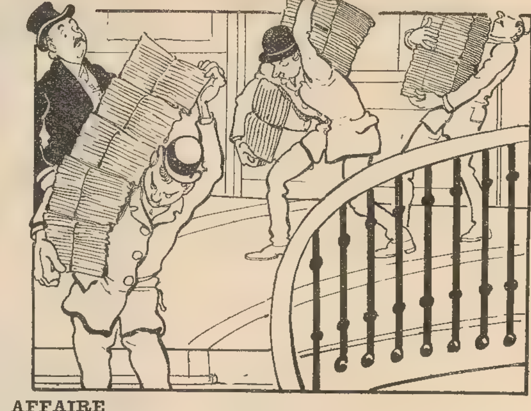
— C'est justement ce que je voudrais savoir, dit Bicoquet, je ne l'ai acheté que d'hier!

***

Au restaurant populaire, Barbanchu, un anarchiste irréductible, s'escrimait du couteau et de la fourchette sur un bifsteack récalcitrant. A bout de patience:

— Garçon! s'écria-t-il d'une voix tonnante, une scie et une cartouche de dynamite!



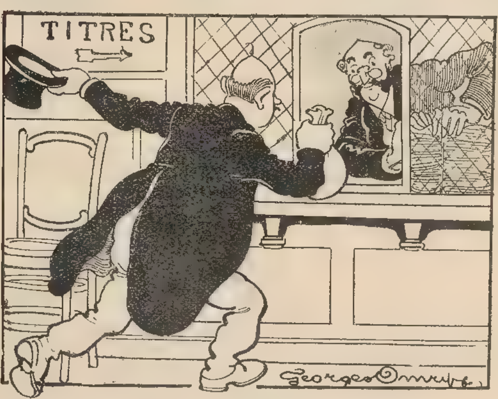




BONNE AFFAIRE

M. Gogo. — Cré nom, malgré les bénéfices splendides que cette affaire doit présenter, je suis seul à y venir souscrire. Je n'ose m'y décider. Et voilà, cependant, plusieurs jours que je viens, et je reste hésitant.

— Qu'est-ce que cela? Mais, sacristi, voilà des souscripteurs qui emportent tous les titres. C'est donc qu'ils sont sûrs que l'affaire est superbe. Pourvu qu'ils n'aient pas tout pris.





Le Banquier. — Vous avez de la chance, c'est le dernier paquet.
— Vite, voici mon argent, je le prends.

Le Banquier. — Eh! là, les imprimeurs, rapportez-moi mes titres. J'ai de l'argent, maintenant, pour vous le payer, votre papier.

Courrier Pêle-Mêle

Devises

Monsieur le Directeur,

En réponse à la demande de M. Arnold, désirant connaître quelques devises célèbres, et comme suite à celles qui vous ont déjà été adressées par plusieurs lecteurs, j'ai l'honneur de vous en remettre quelques-unes qui pourront intéresser vos lecteurs :

Pays

IRLANDE. — *Erin go Brah* (Pour toujours l'Irlande).
WURTEMBERG. — *Furchtlos und Treu* (Sans peur et fidèle).
GRÈCE. — Connais-toi toi-même.
PORTUGAL. — *In Hoc Signo Vinces* (Tu vaincras par ce signe).
AUTRICHE. — *A. E. I. O. U. Austriaie est imperare orbi universo.* — (Il appartient à l'Autriche de commander au monde).

Rois

LOUIS XI. — Qui s'y frotte, s'y pique. (L'emblème royal était un fagot d'épines).
HENRI II. — *Donec Totum impleat Orbem* Jusqu'à ce qu'il ait rempli tout le cercle). Armes : un croissant.
HENRI IV. — *Invia Virt ti nulla est via* (Pour la valeur, point d'obstacle). Armes : Henri IV sous les traits d'Hercule domptant un monstre.
LOUIS XIV. — *Nec pluribus impar* (Je suffirai à plusieurs mondes). Emblème : un soleil.

Familles nobles

EPERNON.— Plus brillant dans l'adversité.
ANDELOT. — Les combats sont nos ébats.
BREHAN. — Foi de Bréhan vaut mieux qu'argent.
CLERMONT-TONNERRE. — *Et si omnes, ego non* (Malgré tous, moi non).
BONGARS. — Bon sang ne peut mentir.
BROGLIE. — A nul autre pour l'avenir.
BEAUMANOIR. — Bois ton sang, Beaumanoir.
GRAMMONT (comtes). — Dieu aide au Gardien des Rois.
LUSIGNAN. — Pour la loyauté, maintenir
VAUDRAY. — J'ai valu, vaux, vaudrai.
MONTFORT. — On ne me prend pas.

Personnages célèbres

BAYARD. — Sans peur et sans reproche.
COLBERT. — *Pro Rege saepe, Pro Patria semper* (Pour le roi, souvent, pour la patrie, toujours).
O. de CLISSON. — La valeur s'accroît sous les obstacles.
JOUBERT. — Tout s'efface devant la vertu.
BISMARCK. — *Einig und Treu* (Uni et fidèle).
FOUQUET. — *Quo non ascendam* (Jusqu'où ne monterai-je pas).

Hommes de lettres et Penseurs

CHATEAUBRIAND. — Mon sang teint les bannières de France.
DESCARTES. — Qui veut bien vivre, doit vivre à l'écart.
Ste THERESE. — Tout passe, tout lasse, tout casse.
GUIZOT. — La voie droite est la plus courte.
Cardinal de RICHELIEU. — *Non deserit alta* (Il n'abandonne pas les sommets).
VILLIERS de l'ISLE ADAM. — Va oultre.
Cardinal de RETZ. — *Non sin labore* (Rien sans travail).
Recevez, etc.

G. Delarue.

* * *

Prescription

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro daté du 10 mai 1908 de votre intéressant journal, à propos d'une question relative à la valeur d'un talon de mandat-poste, émis en 1900, comme titre de créance, vous dites que : « si le prêt est commercial l'action en paiement est prescrite ». A ce sujet, je me permets de vous signaler qu'une erreur a été commise, involontairement, sans

aucun doute, et pourrait préjudicier à ceux de vos lecteurs que la question intéresse: Que le prêt soit commercial ou civil, l'action en remboursement n'est prescrite qu'au bout de trente ans. La prescription de cinq ans, en matières commerciales ne s'applique qu'aux lettres de change et billets à ordre souscrits par des négociants, marchands, etc., ou souscrits pour faits de commerce. De plus, au cas de contestation, quelle que soit la nature de la dette. et que ce soit avant ou après le temps requis pour prescrire, le créancier peut toujours déférer le serment au débiteur.

Recevez, etc.

DOMBRAY.

Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

Quels sont. en dehors des serpents, les animaux de tous ordres connus pour être venimeux?

RÉMAUX.

La statistique de l'épargne

On vient de publier le relevé des opérations des caisses d'épargne françaises pendant l'exercice dernier.

Le nombre des déposants est de 996.804, qui se décomposent ainsi par profession: Chefs d'ateliers: 70.040; Ouvriers à la tâche et ouvriers agricoles: 96.935; Ouvriers d'industrie: 144.636; Domestiques: 107.852; Militaires: 19.163; employés: 65.177; Professions libérales: 22.938; Rentiers et propriétaires: 170.921; Enfants mineurs: 277.810; Divers: 1.032.

Les 996.804 titulaires de livrets de caisse d'épargne se répartissent en 517.259 hommes, 479.545 femmes. C'est-à-dire que la répartition est à peu près égale et qu'on est aussi économe parmi les hommes que chez les femmes.

La catégorie désignée sous le nom de rentiers et propriétaires, est composée surtout de femmes, et pourrait être intitulée: « sans profession ».

En somme, il y a près d'un million de déposants à la caisse d'épargne, sur 38 millions de Français. On voit que l'économie, qui a toujours fait la force de notre pays, est une vertu qui n'est pas près de disparaître.



LE PACHA

— L'insécurité des routes de la Turquie! Vieille légende! Donnez-moi seulement 500.000 francs, et je m'engage à vous mettre à l'abri de toute attaque de la part des brigands.



DILEMME

LE MARCHAND DE BALLONS (*qui a été entraîné au cabaret par un ami*). — Si je n'en vends pas, ma femme m'attrapera parce que je ne lui rapporterai pas d'argent, et si j'en vends encore, je ne pourrai plus rentrer rapporter de l'argent à ma femme.

Comment on devient un bon pickpocket

S'il en est, parmi les lecteurs du *Pêle-Mêle*, qui soient à la recherche d'un état, nous leur conseillons volontiers, entre mille autres divers, celui très lucratif de pickpocket. Il offre quelques avantages et pas mal d'inconvénients, dont le moindre est, pour celui qui l'exerce, la privation probable et temporaire de la sainte liberté. Mais n'est-ce point le propre d'un métier que d'avoir à la fois ses bons et ses mauvais côtés?

Lorsqu'un jeune *pégrio* — on désigne ainsi, dans le monde des filous, les aspirants voleurs — se sent enfin la noble ambition de *travailler*, lorsqu'il lui pèse d'être à la charge de sa famille, il s'adresse à quelque vieux *tiraillon* blanchi sous le harnois, et lui fait part de son désir.

— Mon vieux. répond l'autre, faut voir si t'as la main leste. Sans ça, faudrait faire autre chose. Viens avec moi chez le *dab*...

Le *dab* ou maître n'est autre que le professeur de vol à la tire. C'est un homme très honoré dans le monde spécial où il exerce son industrie très lucrative.

Il commence par regarder avec soin l'enfant qu'on lui présente. Puis, si la physionomie de l'aspirant-filou lui revient, il sort un instant et rentre bientôt, vêtu d'un pantalon, d'un veston et d'un gilet préparés par lui, et dont les poches sont garnies de pointes d'épingles.

Ce qu'il s'agit alors de faire, pour le candidat, c'est d'extraire de ces poches *hérissonnées* un porte-monnaie, un porte-cigarettes, ou tout autre menu objet, et cela sans se piquer, ce qui n'est point chose commode.

L'enfant se gratte la tête et hésite: les pointes d'épingles sont si aiguës!

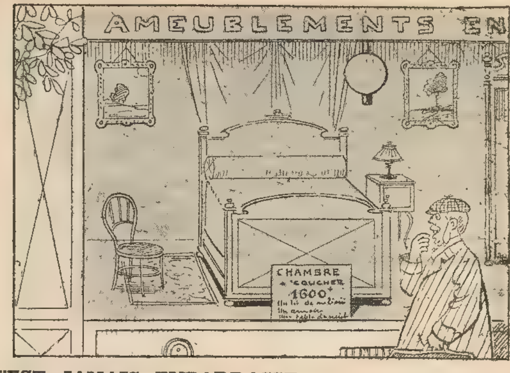
— Si tu *renâcles*, reprend le *dab*, faut le dire. Y a rien de fait!...

Ces paroles décident le néophyte. Il allonge timidement une main qui tremblote un peu; puis, rassemblant tout son courage, il plonge vivement ses doigts dans une des poches et en retire un objet... mais sa main est tout ensanglantée...

— Voilà qui t'apprendra, fait le *dab*, à y aller aussi brutalement, mauvais pégriot... Pourtant, il y a du *chien*, donc il y a du bon. Allons, recommence!...

Il lave alors la main de l'enfant avec un



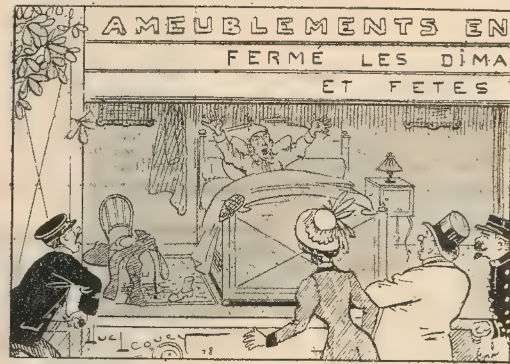


AVEC DES DOLLARDS ON N'EST JAMAIS EMBARRASSE

En débarquant à Paris, Mill Yardaire, le richissime Américain, ne put arriver à trouver une bonne chambre Les hôtels de la capitale refusaient du monde.

Il erre, à la recherche d'un logis confortable, lorsque, tout à coup, ses regards se portent sur l'élégante devanture d'un marchand d'ameublements.





Il pénètre dans la boutique. La chambre à coucher est de 1600 francs, mais Mill Yardaire en offre le double, à condition de pouvoir l'utiliser de suite.

Aussi étonna-t-il fortement, le lendemain matin, le garçon de magasin qui, n'ayant pas été prévenu, ouvrait la boutique à l'heure habituelle.

liquide corrosif qui arrête le sang. Le malfaiteur en herbe pâlit tant la douleur est forte, mais comme il a son amour-propre, il ne crie pas. Un peu d'eau fraîche achève, d'ailleurs, de calmer ses souffrances.

— A présent, continue le *dab*, apprends à faire la *fourchette*.

Faire la fourchette signifie plonger seulement dans la poche deux doigts de la main, le pouce et l'index généralement, en repliant vigoureusement les autres doigts contre la paume. Les plus habiles se servent du médius et de l'index.

— Allons, dit enfin le *dab*, tu n'es pas encore de la force de *Mimi Preuil*, mais il y a en toi de l'étoffe !

Ce *Mimi Preuil* est le héros du vol à la tire, resté légendaire dans la mémoire des malfaiteurs de profession.

N'allez pas croire que les leçons du *dab* soient gratuites! Nous avons dit plus haut que son industrie était très lucrative. Le cachet coûte, en effet, environ cinq francs, mais le pégriot, s'il est intelligent, trouve toujours un *fourniteur* qui lui avance le prix de son éducation, quitte à le faire *travailler* plus tard pour son propre compte. Ces sortes d'engagements, ainsi contractés, sont, d'ailleurs, scrupuleusement observés.

Parmi les élèves qu'il forme, le *dab* en choisit quelques-uns qui forment, pour ainsi dire, sa garde d'honneur. A ceux-là, qu'il prend parmi les plus habiles, il donne ses leçons avec l'amour d'un père et l'amour-propre d'un artiste. Leur éducation ne leur coûte rien, mais dès qu'ils sont aptes à l'exercer, ils prélèvent sur leur butin une large dîme qu'ils rapportent le plus honnêtement du monde à leur professeur. S'ils viennent à être pris, leur premier soin, à leur sortie de Fresnes, est de rendre visite à leur maître, auquel ils narrent les circonstances de leur arrestation, et qui leur donne d'utiles conseils pour l'avenir.

Il tient énormément, en outre, à ce qu'ils prennent à nouveau quelques leçons supplémentaires, et cela, dans la crainte légitime qu'ils n'aient contracté de mauvaises habitudes au contact d'autres voleurs qui n'auraient point été instruits à l'école du *bon faiseur*...

Et, maintenant, amis lecteurs, à vous de chercher un *dab*... si toutefois le métier de pickpocket vous sourit !...

L'invention de l'enveloppe

Si progrès signifie simplification — et la chose est généralement considérée comme telle — sont-ils bien inspirés, ceux qui s'avisent de célébrer, cette année, le centenaire de l'enveloppe des lettres ?

Avant cette invention, il suffisait, en effet, de plier en trois parties égales sa feuille de papier, de faire entrer un des deux derniers tiers dans l'autre et de fermer le tout avec de la cire ou un ou deux pains à cacheter. C'était pratique et expéditif. Cet usage comportait, en outre, d'autres avantages.

La lettre, d'abord, était complète par elle-même.

On trouvait, sur ce document unique, sa suscription, son timbre d'affranchissement et son timbre à date.

Le fait de porter l'adresse du destinataire donnait encore à l'autographe une importance plus considérable.

Les inconvénients de l'enveloppe, chacun les connaît. On peut surtout invoquer contre elle, lors de son apparition, qu'elle allait singulièrement faciliter la tâche du « cabinet noir ». Lorsqu'il violait le secret des correspondances, il se voyait contraint de refaire ensuite les cachets. Avec les enveloppes, un peu de vapeur d'eau suffit pour les ouvrir, un peu de colle pour les refermer.

— Mais on peut cacheter les lettres, direz-vous.

En Russie, où des fonctionnaires spéciaux sont passés maîtres dans l'art subtil de surveiller les correspondances, l'apposition d'un ou de cinq cachets de cire sur une enveloppe n'est pas faite d'avantage pour les déconcerter.

Par leurs soins, un mince fer à friser s'insinue dans l'espace libre de l'un des coins du pli, du côté où l'on ferme l'enveloppe, et pince, en dessus et en-dessous, la lettre. Un mouvement de rotation précautionneux enroule le papier autour du fer. En retirant l'instrument, on amène en même temps l'écrit. Il est un peu plus difficile de le remettre en place. On y parvient pourtant. Et si, d'aventure, l'opération n'a pas réussi, on supprime lettre et enveloppe, simplement.

Maintenant, qui fut exactement l'inventeur de l'enveloppe ?

On attribue généralement sa paternité à un Anglais, le nommé Brewes, fabricant de papier à Brigthon. C'est en 1808 qu'il mit dans le commerce le produit auquel il dut sa célébrité, mais l'usage de l'enveloppe ne con-



LE PREMIER MOT DE MADAME DURAPIAT

— Ah! Monsieur Dupont!... C'est épouvantable! Vous voyez, là-bas, cet attroupement sur la berge? Eh bien! c'est cette pauvre Mme Durapiat qui vient de se noyer! Je cours chercher un docteur... Allez vite près d'elle, on essaye de la ranimer...



— Cette pauvre Mme Durapiat! Quel malheur! Elle qui était si brave femme!... Pas plus tard qu'hier, j'ai dîné chez elle, elle était gaie et rieuse, comme d'habitude, et même, au dessert, nous échangeâmes une philippine... quel malheur! une si bonne femme!



— Il me semble que le cœur bat... continuons encore les tractions rythmées de la langue... Ah! Dieu soit loué! Elle revient à elle... elle ouvre les yeux... elle va parler...

Mme DURAPIAT. — Bonjour, Philippe!!!



OBSERVATEUR

— A propos, je n'ai pas vu Machin depuis six mois... Sais-tu s'il est nommé député?

— Ma foi non.



— Mais tiens, voilà sa femme... regarde, il n'est pas encore élu!

quit le grand public, en France, que vers 1850.

Chose curieuse, c'est l'administration qui fut la première, dit-on à bénéficier de cette nouveauté. Le papier-ministre connut, sans retard, ses enveloppes de grand format. Tous les ministères en employèrent. D'ingénieux négociants créèrent enfin, assez rapidement, les enveloppes de deuil bordées de noir, pour les lettres de faire-part, qui, jusqu'alors étaient simplement fermées par un pain à cacheter noir.

Mais Brewes, le papetier anglais, est-il réellement l'inventeur de l'enveloppe? Il paraît incontestable que le mérite d'avoir songé à protéger, d'une feuille protectrice, un papier confié à la poste ne lui revient pas entièrement.

Dans une énumération des tarifs postaux datant du 11 avril 1676, nous lisons, en effet: « Sera payé cinq sols de la simple lettre, six sols *pour la lettre avec enveloppe*, sept sols pour la double lettre, et quinze sols pour l'once des paquets ».

Il est difficile de résoudre ce qu'était cette enveloppe primitive. Quelle qu'ait été sa forme, il est indéniable qu'elle exista pourtant. On aurait dû y penser avant de lancer, avec tapage, la question de ce « centenaire » intempestif.

D'autre part, si le caractère essentiel de l'enveloppe est d'être une feuille toute pliée et toute munie de gomme, pour mettre les lettres qu'on envoie par la poste et *livrée toute faite par des commerçants*, que dire de cette phrase que nous lisons dans *Adèle et Théodore*, tome I. lettre 10, page 66:

« Vous n'aurez plus de ces petites enveloppes toutes faites qui vous déplaisent... »

Or, *Adèle et Théodore* ou les *Lettres sur l'Education*, par la précieuse Mme de Genlis, parut en 1782. Et la chose démontre assez que l'enveloppe était connue, avant que M. Brewes ne lançât son « invention ».





ROMAN D'UN JEUNE HOMME TOUT FEU, TOUT FLAMMES.

Lorsque M. Durand fut présenté à Mlle Dupont, il en fut *enflammé*.

Aussi, lorsqu'il venait lui rendre visite, il était tout *flambant*.



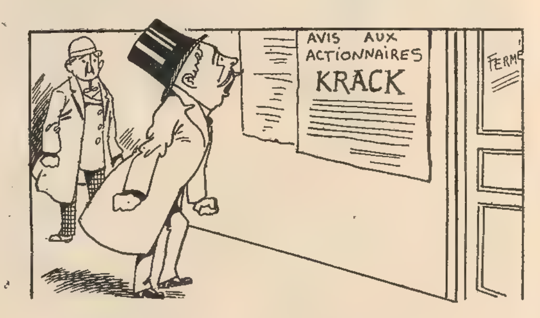
Mais un soir, le pauvre Durand fut éconduit, car il se présenta un peu *allumé*.



Pour calmer son chagrin, il alla de bar en bar, et lorsqu'il fut tout à fait *cuit*, il *brûla* le pavé.



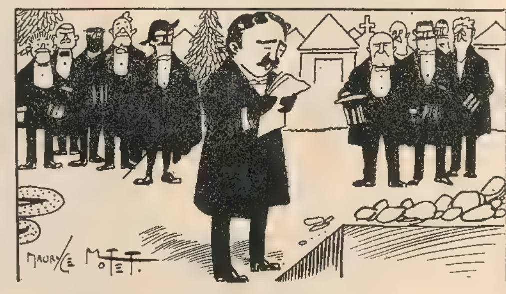
Un brave agent qui passait le saisit et le conduisit au poste. M. Durand était *chauffé*.



Son riche mariage étant manqué, il tenta la fortune d'une autre manière, en plaçant ses économies dans une banque, où il fut *échaudé*.



Durand traîna la misère, sa carrière était brisée. Il alluma un réchaud de désespoir et s'*éteignit*.



Malgré cela, lorsque ses amis l'enterrèrent, on dit encore de lui: « *Feu* Durand! »

LE COMMERCE DE L'ABSTRAIT

Le commerce en est à un tel degré de développement qu'on est arrivé à vendre et à acheter les choses les moins tangibles.



La valeur d'un vêtement réside uniquement dans la signature, plus ou moins célèbre, du couturier qui l'a fait.



D'ailleurs, on vend même des signatures toutes seules. Deux lignes de l'écriture d'un homme célèbre suffisent à faire gagner de l'argent au libraire.



On loue beaucoup moins un appartement que le voisinage.



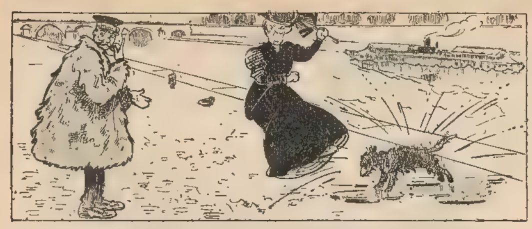
Les placiers en honorabilité sont débordés.



Les heures de fiacre se vendent plus ou moins cher, suivant le degré de clarté qu'elles comportent.

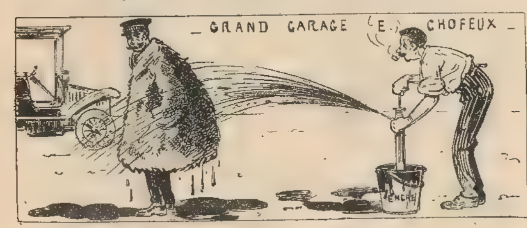


Le mot merci se vend d'une façon courante. Un merci renforcé et accompagné d'un sourire a un cours bien établi.



LE TRUC DU CHIEN MOUILLE

LE CHAUFFEUR. — Tiens, tiens... ce chien mouillé qui se secoue, mais voilà une idée à appliquer.



Préparatifs au garage grâce à un complice.



LE CHAUFFEUR. — Et dire que tous ces imbéciles font, depuis ce matin, la queue pour voir passer l'Empereur des Nouvelles-Hébrides. Une simple pirouette, et... me voici au premier rang!



AGENTS POLYGLOTTES

Respectueusement à M. Lépine:

— Comment voulez-vous, M. le Préfet, qu'un étranger reconnaisse l'agent qui parle sa langue?



— Ne vous semble-t-il pas que, se distinguant ainsi, chacun des agents polyglottes sera tout de suite reconnu par l'étranger qui aura affaire à lui?

LE JUGE. — Le prévenu a-t-il l'habitude de s'adonner à la boisson quand il se trouve seul?

LE TÉMOIN. — Je ne saurais le dire, monsieur le juge, n'ayant jamais eu le plaisir de me trouver avec lui quand il était seul.



L'ERREUR DE LACUITE

— Déjà huit heures! Ma femme va encore dire que je me suis attardé à boire.

LE BON JUGE

L'avant-veille de Noël, la route départementale qui passe au milieu de Beynost, était poudrée à frimas. La panse lourde, rasant le sol glacé, une oie s'en allait majestueusement sur la chaussée, s'arrêtant par instant, interrogeant l'horizon, comme pour guetter la venue du bonhomme printemps.

Hélas! Ce ne fut pas le messager du renouveau qui pointa bientôt dans le lointain, mais un cycliste roulant à toute allure.

Une grande perplexité s'empara de l'oie majestueuse.

Se garerait-elle à droite ou à gauche de la route?

Pour quiconque a eu l'honneur de fréquenter tant soit peu la tribu des anserinés, il n'est mystère que l'indécision est son plus grand défaut.

Afin de le prouver et se conformer, une fois de plus, aux antiques traditions, la belle oie grasse s'offrit en holocauste à la roue avant du cycliste qui, après une ou deux préalables embardées, lui passa dessus et alla s'étaler lourdement sur le sol.

Cris, tumulte, bruit de ferraille: il n'en fallut pas plus pour qu'une paysanne ne surgit tout à coup sur la route, les bras au ciel, bramant son indignation.

La bête, éventrée, gisait sans vie à côté du cycliste courbé sur sa machine, dont il redressait le guidon à grands coups de genou.

Cependant, aux reproches larmoyants de la femme, le cycliste, consterné, s'était retourné:

— Calmez-vous, ma bonne dame, dit-il, conciliant. Je ne suis pas Crésus, mais on peut toujours s'arranger. Combien votre bestiole?

La paysanne hésita, puis:



LA FRAGILITE DES CHOSES D'ICI-BAS

M. DURAND. — Il me semble bien que j'ai vu votre portrait dans les journaux...

L'HOMME DU JOUR. — Sans doute, on en a publié des centaines!

M. DURAND. — Et ça guérit vraiment, ces pilules?



— Pas malin tout de même ceux de la ville! Voilà un costume qui coûte deux cents francs et qui n'a pas assez d'étoffe pour couvrir la moitié du corps, et celui-là qui n'en coûte que trente en a deux fois trop!

— M'n'oie? C'est douze francs! s'écria-t-elle. Core à ce prix c'est quasiment donné. Mais puisque vous êtes arrangeant...

L'homme se fouilla. De ses doigts gourds, il tira deux pièces de cinq francs. Tout ce qu'il avait sur lui.

— Voilà toute ma fortune, fit-il. Acceptez ces dix francs pour le dommage causé et gardez l'oie.

Mais la paysanne, la figure soudain empourprée:

— Deux écus? Mais vous n'y pensez point? Deux écus, eun bête pareille. J'voulons douze francs, pas un liard de moins! Quand à l'oie, à qui que vous voulez qu'je la vendions, puisqu'à c't'heure elle est coupée en deux?

— Mais madame, fit sagement observer l'autre, vous n'êtes pas sans connaître le proverbe: « Le plus maladroit pédalard du monde ne peut donner que ce qu'il a »; d'autre part, je veux être pendu si vous me prouvez que votre oie n'a pas eu tous les torts.

— Ta! ta! ta! Tout ça c'est des finasseries, fiston! interrompit la paysanne. Vos discours ne valiont point, pour moi, les douze francs qu'vous allions m'bâiller!

Le cycliste allait riposter, quand la paysanne le prit par le bras:

— Allons chez le forgeron! proposa-t-elle.

— Chez le forgeron?

— Oui-da! c'est lui qu'est maire de la commune. Nous verrons bien c'qui dira!

Deux minutes après, l'un tenant sa bicyclette par le guidon, l'autre son oie par les deux pattes, entraient dans la forge du premier magistrat de l'endroit.

Celui-ci quitta un instant son enclume et se prit le menton dans la main pour écouter le différend qui lui était soumis.

— Vous, Monsieur, dit-il enfin, après avoir réfléchi un moment sur ce cas épineux, vous offrez dix francs et vous abandonnez l'oie?

— C'est exact, monsieur le maire!

— Et vous, la mère Mathieu, c'est douze francs que vous réclamez, en abandonnant l'oie également?

— Comme vous le dites, Monsieur le maire!

— Bon! Donnez-moi vos dix francs, mon ami, votre affaire est arrangée. Merci! Au plaisir de vous revoir, Monsieur.

Et le forgeron ayant reconduit le cycliste jusqu'à la porte, se tourna ensuite vers la mère Mathieu:

— Je suis le père de mes administrés, la mère, fit-il en tirant une pièce de quarante sous de sa poche, qu'il lui tendit avec les dix francs, passez-moi l'oie.

Ayant empoché la somme, la paysanne remit sa bête au forgeron, et se sauva, satisfaite, pendant que « M. le maire » criait, le nez au plafond:

— Ohé! la bourgeoise, descends vite! J'viens d'acheter de quoi faire un fameux réveillon!

Jean ROSNIL.

DE NOS LECTEURS

Quelques surnoms historiques

Depuis Clovis jusqu'à nos jours, il y a environ une trentaine de rois de France auxquels on a donné des surnoms. La plupart sont menteurs ou insignifiants, quelques-uns ont trait à une particularité physique, comme Charles le Chauve, Louis le Gros, Philippe le Bel, Philippe le Long, Pépin le Bref, etc...

On n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante du nom de Capet, porté par Hugues, premier roi de la troisième race. On suppose, cependant, que cette dénomination est une allusion à la grosseur de sa tête.

On sait que ce fut après les exploits de Charles (aïeul de Charlemagne) contre les Sarrasins, que l'on commença à le surnommer Martel. Ce surnom, dans l'ancienne langue germanique, équivaut à *foudre de guerre*.

Le surnom de *Lion*, que l'on trouve généralement joint au nom de Louis VIII, a une origine singulière. Il existait, pour l'année 1226, une prophétie de Merlin, suivant laquelle: *le lion pacifique devait mourir au ventre du mont*. Louis VIII étant mort, cette année-là à Montpensier, on soutint qu'il était désigné par le *lion pacifique*, car Montpensier n'était autre que la *panse* ou le *ventre du mont*.

Le nom de Sage, donné à Charles V, et à d'autres princes du moyen âge, n'avait, à cette époque, d'autre sens que celui de savant.

Le cardinal de Richelieu, qui craignait qu'on n'appelât Louis XIII Louis le Bègue, fut ravi de ce qu'une occasion s'était présentée de le surnommer Louis le Juste. Cela arriva lorsque Guernadend, gouverneur de Fougères, eut la tête coupée. Malgré que la femme de celui-ci se soit jetée aux pieds du roi, en pleurant, Louis XIII ne se laissa pas toucher ni par les pleurs, ni par la beauté de la dame, et laissa la Justice suivre son cours.

Voici maintenant une liste de surnoms appliqués à d'autres personnages célèbres:

LE FLÉAU DE DIEU, Attila.

LE PÈRE LA PENSÉE, Catinat.

LE TRICHEUR, Thibaut Ier, comte de Blois.

LE CÉRÉMONIEUX, Pierre IV d'Arragon.

ABBÉ VERT. L'abbé Anne-Bernard de Fortia fut surnommé ainsi à la suite d'une aventure assez fâcheuse: S'étant disputé avec un teinturier, celui-ci se saisit de l'abbé et le plongea dans une cuve de teinture verte. Il en sortit vert comme un lézard, et la couleur était si bon teint qu'il ne put jamais en effacer l'empreinte.

L'AFFAMÉ, Olaüs II, roi de Danemark, mort en 1695.



— Puisque vous vouliez vous pendre, il fallait, au moins, vous passer la corde au cou.
— J'ai bien essayé, mais jamais de ma vie, je n'ai pu supporter quelque chose autour du cou.



LES MEDECINS, EUX AUSSI, VONT AVOIR LEUR SALON

— Et vous, docteur, qu'avez-vous envoyé? Un paysage...
— Non, chère Madame, je ne fais que des natures mortes...

BOUCHER DE VASSY, le duc de Guise, auteur du massacre des Huguenots, à Vassy, le 28 février 1562.

CARDINAL DES BOUTEILLES, le cardinal de Guise, qui passait le plus clair de son temps à festoyer.

CADET LA PERLE, Henri, comte d'Harcourt, qui battit les Espagnols à Quiers, en 1639; il portait une perle à une oreille.

LE CHARBONNIER, Anund II, roi de Suède, qui avait publié une loi portant que quiconque ferait tort à l'un de ses concitoyens, aurait sa maison brûlée.

L'ECLABOUSSÉ. O'Brien, roi d'Irlande en 1120. Il passa une partie de son règne à faire construire des cités, des châteaux, des églises, etc... et comme il était sans cesse au milieu des ouvriers, il ne les quittait jamais sans que sa robe royale n'eût reçu quelques éclaboussures.

LE GRAND DIABLE, Jean de Médicis, général italien, célèbre par ses victoires et ses cruautés, mort en 1526.

LE GRAND SANGLIER DES ADENNES, Robert de la Marche, qui ravageait les terres de ses voisins.

JEAN DE LAGNI QUI N'A HATE, surnom donné à Jean-sans-Peur, qui, après la bataille d'Azincourt, se tint renfermé pendant deux mois dans la ville de Lagni.

LE MARCHEUR, Rollon, qui devint duc de Normandie. Sa haute taille ne lui permettant pas de monter les petits chevaux de la Scandinavie, qui était sa patrie, il avait pris l'habitude d'aller toujours à pied.

L'OISELEUR, Henri Ier, empereur d'Allemagne. Il était à la chasse au faucon, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation à l'empire.

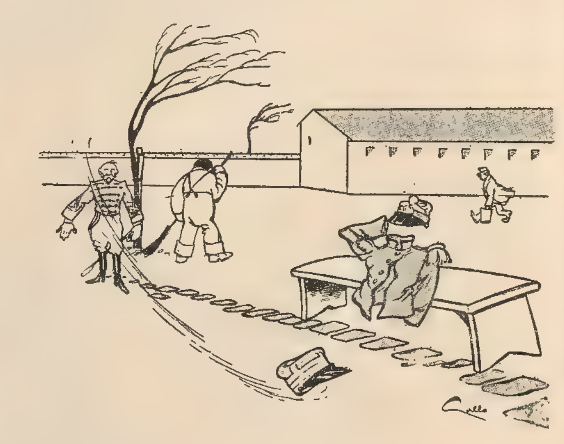
LE PETIT PÈRE LA MARAUDE, le maréchal de Richelieu, qui avait commis, en 1757, les pires exactions en Allemagne.

POCHE SANS FOND, Christian Ier, roi de Danemark, mort en 1481. Il était, ce que nous appelons chez nous, un panier percé.

ROI BATON, Christian II, roi de Danemark. Ce prince, qui s'était emparé de la Suède, ayant à redouter les révoltes continuelles de ce pays, résolut d'en désarmer complètement les paysans et de ne leur laisser que des bâtons.

ROI TROUVÉ, Philippe de Valois, nommé ainsi par les Anglais et les Flamands, qui





UN SALUT D'ORDONNANCE

Un coup de vent ou... ...le respect hiérarchique des choses.

ne voulaient pas le reconnaître pour légitime héritier de la couronne de France. Lorsque ce prince vint, en 1328, mettre le siège devant Cassel, les Flamands mirent leurs tentes hors la ville et allèrent loger sur le mont de Cassel, et, en dérision dudit roi, ils placèrent au haut de leur camp, un grand coq de toile peinte, et sur ce coq écrivirent :

Quand ce coq ici chantera
Le roi Trouvé ci entrera.

Cette fanfaronnade fut payée chèrement par les Flamands, qui, vaincus à la sanglante journée de Cassel, laissèrent treize mille morts sur le champ de bataille.

* * *

Les vieux pantalons rouges

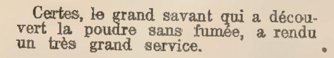
Sait-on ce que deviennent, lorsqu'ils sont hors d'usage les pantalons rouges de nos fantassins ? Ils ont, comme on va voir, une destination assez curieuse.

Dans les fabriques de coutellerie, et notamment à Thiers, dans le Puy-de-Dôme, on les découpe en rondelles, percées d'un trou au centre, et on les enfile dans l'axe d'un tour qui se meut à une vitesse qui n'est pas inférieure à cent révolutions par seconde.

Rendus presque rigides par le mouvement de rotation qui leur est imprimé, les chiffons présentent assez l'aspect d'une roue d'étoffe contre laquelle on appuie fortement les manches de couteaux en bois, en corne, en nacre, en métal, en os, en ivoire, ce qui leur donne très rapidement le plus beau poli qu'on puisse voir.

Mais qui irait jamais supposer que ce beau résultat est dû aux vieux pantalons garance de nos braves petits pioupious ?




Certes, le grand savant qui a découvert la poudre sans fumée, a rendu un très grand service.



Mais il en aurait rendu un bien plus grand encore s'il avait inventé les pommes frites sans fumée.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Une conséquence, sans doute assez inattendue de la dernière campagne de répression contre les fraudes, est une augmentation fort importante, dénoncée par les statistiques, de la consommation des vins français. En effet, dans les départements réputés producteurs, les sorties sont de 25 à 50 0/0 supérieures à celles de l'année dernière à pareille époque.

— La ville de Linden, située près de Hanovre, et qui compte plus de 60.000 habitants, offre cette curieuse particularité qu'elle n'est le siège d'aucune autorité administrative. On n'y découvrirait ni tribunal, ni perception, ni troupes, ni consistoire, ni administration policière. Par contre, elle ne renferme point de théâtre, point de musée, et point de bibliothèque non plus. La cause : le voisinage trop rapproché de Hanovre, chef-lieu de la province.

— A Paris, en 1816, le nombre des baignoires (celles des hôpitaux exceptées) s'élevait à *cinq cents*. Cela faisait tout juste deux cents de plus qu'en 1789 : un petit progrès.

— A moins d'accident funeste, l'Institut de France va se trouver au complet, ce qui ne lui est *jamais* arrivé depuis sa fondation. L'Académie française, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et l'Académie des Beaux-Arts ne présentent, en effet aucune vacance. Jusqu'à ce jour, depuis les temps mémorables de la fondation de l'Institut, on avait toujours eu à déplorer l'absence — pour raison de mort — de quelque immortel.

— Plusieurs directions de théâtre de New-York viennent de réserver dans leurs salles une rangée de fauteuils spécialement destinés aux sourds. Ils sont munis d'un appareil, l'« acousticon », assez semblable d'aspect à un récepteur téléphonique, et qui amplifie les sons.

— Il n'était pas rare, au commencement du règne de Louis XIV, de voir les amiraux louer leurs navires de guerre à de simples particuliers pour le commerce maritime. C'est ainsi, qu'en 1653, la plupart des bateaux de l'amiral Vendôme se livraient à un trafic mercantile équipés et armés aux dépens de la flotte nationale.

— Le *Ça-ira* joua, jusqu'en 1792, le rôle de premier chant national de la Révolution. Son air est celui d'une contredanse, célèbre dans les anciens bals de Paris, le *Carillon National*, et l'auteur de cet air fut Bécourt. Quant au poète qui rima les paroles du refrain révolutionnaire, il est, malheureusement inconnu.



— C'est ici que demeure la dame qui a commandé un balai. Je sonne et elle ne vient pas ouvrir... Ça ne fait rien, je vais le lui laisser à sa porte...



...Comme cela, elle ne pourra pas dire qu'elle ne l'a pas reçu !

PETITE CORRESPONDANCE

M. André V. — C'est la dernière lune commençant en avril.

Un vieux lecteur. — Même réponse.

Un bipède. — Il est retiré dans un de ses domaines.

M. A. Marty. — Nous ne comprenons pas du tout ce que vous voulez nous dire.

M. G. Fontay. — Nous y avons déjà songé, mais comme cela est arrivé autrefois, nous croyons bien que cette *fiche de consolation* n'intéresserait que bien peu de monde.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Dans le but de faciliter les relations entr le Havre, la Basse-Normandie et la Bretagne il sera délivré, du 1er avril au 2 octobre 1908 par toutes les gares du réseau de l'Ouest e aux guichets de la Compagnie Normande d Navigation à vapeur, des billets directs com portant le parcours, par mer, du Havre Trouville, et, par voie ferrée, de la gare d Trouville-Deauville au point de destination e inversement.

Le prix de ces billets est ainsi calculé:

Trajet en chemin de fer: Prix du tar ordinaire;

Trajet en bateau: 1 fr. 70 pour les billet de première et deuxième classes (chemin d fer) et première classe (bateau); et 0 fr. 9 pour les billets de troisième classe (chemin d fer) et deuxième classe (bateau).

Un service spécial de trains est organisé entr Trouville-Deauville et Le Mans, pour assure les relations ci-dessus.

MM. les voyageurs sont priés de consulter l affiches concernant ces trains qui sont a posées dans toutes les gares et haltes d réseau de l'Ouest.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MEDITERRANÉ

Le train de luxe Paris-Barcelone-Valenc que la Compagnie met en marche le mercre et le samedi de chaque semaine, au départ Paris, est, depuis le 14 mars, prolongé jusqu Carthagène, avec continuation, par batea entre Carthagène et Oran et correspondan à Oran, avec des express, sur Alger.

Départ de Paris, les mercredi et same à 7 h. 20 soir; arrivée à Carthagène, les ve dredi et lundi à 8 h. 45 matin; arrivée Oran, les vendredi et lundi, à 6 h. 45 so

(Traversée en 9 heures.)

Départ d'Oran sur Carthagène, les mercre et samedi à 8 h. 30 matin.

Départ de Carthagène, les mercredi et san di à 9 h. 20 soir; arrivée à Paris, les vendr et lundi à 10 h. 40 matin.

14e ANNÉE — N° 24 10 Centimes 14 JUIN 1908.



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

NOS BONS PATRIOTES, par Benjamin RABIER.

— Pauvre vieille bête... elle baisse de plus en plus...
— Quand elle sera tout à fait en enfance... on la vendra à l'armée pour du veau !...

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Une belle gare

J'allais traverser la voie ferrée lorsque le garde-barrière m'arrêta:

— Attention, Monsieur, me dit-il, le train de 10 heures 17 va passer.

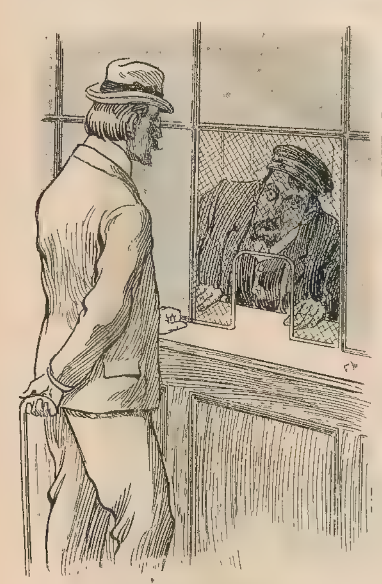
Puis il ferma la barrière.

J'attendis un instant. Alors, un disque rouge, placé à quelque distance, se déclancha, faisant place à un disque vert.

— Vous pouvez passer maintenant, fit l'homme en ouvrant la voie.

— Une fausse manœuvre, sans doute, me dis-je, n'ayant vu aucun convoi, et je franchis les rails, dont l'éclat me surprit.

J'eus l'explication de cette extraordinaire propreté un peu plus loin. En suivant le chemin qui conduisait à la station, j'aperçus une dizaine d'hommes d'équipe occupés à astiquer lesdits rails au papier de verre. Du reste, tout était entretenu avec un soin méticuleux. Les talus, les haies, le ballast lui-même. Quant à la gare, dont le nom « Bourgjoli », se détachait en lettres bleues étincelantes



La tête souriante prit aussitôt une expression d'ahurissement indicible...

sur un mur crépi à neuf, c'était un véritable bijou.

A première vue, on voyait l'importance qu'elle occupait dans le pays.

Groupées autour d'elle, mais à une légère distance, comme respectueusement, les maisons étaient rangées en fer à cheval. Et chacune, par son enseigne, montrait qu'elle s'enorgueillissait de ce voisinage. C'était l'*Hôtel de la Gare*, l'*Epicerie de la Gare*, la *Grande Boucherie de la Gare*, etc., etc.

Cependant, je venais de pénétrer dans la station.

A ce moment, un roulement de sifflet se faisait entendre. Des employés aussitôt surgirent, se postèrent. J'entendis leurs voix avertisseuses courir le long du quai: *Bourgjoli!... Bourgjoli!... Messieurs les voyagurs, en voiture!...* En même temps, la barrière donnant accès sur la voie avait été ouverte. Un autre employé s'était placé à l'entrée, prêt à recevoir les billets des voyageurs descendant à la station. Ce fut, du reste, inutile, personne ne descendit.

Quelques minutes se passèrent. De nouveau le sifflet retentit, des portes claquèrent, puis tout retomba dans le silence.

Je me mis alors à examiner les lithographies fort belles qui ornaient les murs. L'une d'elles sutout me frappa si vivement par la beauté du site qu'elle représentait, que le désir me vint de le visiter. L'endroit s'appelait: *La Gorge Percée*. Un coup d'œil sur l'indicateur me renseigna immédiatement et fort clairement. C'était la troisième station après Bourgjoli. Il y avait un train à 10 heures 55.

J'allai frapper au guichet, qui se releva aussitôt. Une tête souriante et galonnée m'apparut:

— Vous désirez, Monsieur?

— Un billet pour la Gorge Percée.

La tête souriante prit aussitôt une expression d'ahurissement indicible:

— Vous dites?...

— Je vous demande un billet pour la Gorge Percée!...

— Vous voulez un bill...

La stupéfaction lui coupa la respiration. Il parvint cependant à retrouver la parole, et, devant mon insistance, murmura:

— Sapristi! voilà un cas extraordinaire. Je dois aller consulter le chef.

Puis il disparut, me laissant passablement intrigué.

Une minute après, il revint, accompagné du chef de gare, un homme à l'air aimable et superbe sous sa casquette blanche irréprochable, cerclée de deux galons d'or. Ce dernier m'ayant salué fort courtoisement:

— C'est vous, Monsieur, le voyageur qui désirez un billet pour la Gorge Percée?

— Parfaitement!

— C'est que... nous ne donnons pas de billets.

— Donnez-moi ce que vous voudrez..., pourvu que je puisse prendre le train... Il y a un départ à 10 heures 55, n'est-ce pas?

— Il y a un départ à 10 heures 55, c'est exact..., seulement....

— Seulement?

— Il n'y a pas de train!

— Je ne comprends pas.

— Oh! c'est simple, fort simple, fit le chef de gare en souriant. Vous êtes de passage dans le pays, sans doute?

— Oui, j'y suis venu sur l'avis d'un ami qui m'a vivement engagé à m'y rendre, m'assurant qu'il y avait une chose très curieuse à voir... Je ne sais pas laquelle, par exemple.

— Je le sais, moi... C'est notre ligne de chemin de fer.

— En effet, j'ai déjà remarqué l'ordre, la propreté...

— N'est-ce pas?... Et depuis trois ans que la ligne est achevée, pas un accident, pas un retard, pas une réclamation...

— C'est merveilleux!

— C'est surtout fort simple. Seulement, il fallait y penser!... Il est vrai que les circonstances nous ont servis... Mais permettez-moi de vous offrir un bock. J'ai dix minutes de liberté avant le passage du train de 10 heures 55, j'aurai le temps de satisfaire la curiosité que je lis dans vos yeux.

Une minute après, nous pénétrions dans le café de la Gare, salués, au passage, par les consommateurs de l'établissement et par le patron, visiblement fier de l'honneur de recevoir le fonctionnaire galonné.

Cependant, ce dernier, ayant pris place en face de moi, commença, fin et souriant:

— Il y a quelques années, Bourgjoli était déjà ce qu'il est aujourd'hui, un bourg florissant. Seulement, il n'avait pas de gare. Le chemin de fer passait, comme il passe encore par Monpont, négligeant complètement Bourgjoli. Et cependant la lutte avait été acharnée entre les deux pays, qui se disputaient l'avantage d'être choisis.

Le triomphe des Monpontais avait été bruyant et insolent. L'amour-propre des habitants de Bourgjoli voulu sa revanche. Coûte que coûte, ils auraient aussi leur ligne de chemin de fer, dussent-ils se saigner aux quatre membres.

Les souscriptions furent ouvertes, les crédits votés, les devis établis..., bref, les travaux exécutés. Seulement, voilà..., le Conseil municipal, ayant pris modèle sur les grandes administrations, une fois la ligne faite, les fonctionnaires nommés, la gare élevée, le fond de roulement réservé, on s'aperçut qu'il ne restait plus un sou pour acheter le matériel. Il manquait l'essentiel... Pas de locomotives, pas de wagons... Puis on s'aperçut aussi d'une autre chose. C'est que le besoin d'un chemin de fer ne se faisait nullement sentir. Alors, on en resta là. Du reste, l'amour-propre était satisfait.

— Cependant, fis-je, ces trains qui passent...

— Vous avez vu passer des trains?

— J'ai entendu les employés... j'ai vu un garde-barrière...

— En effet... Le personnel existe..., il est payé... Chacun fait son devoir... Un horaire a été établi, on s'y conforme, et tout se passe rigoureusement *comme si* les trains circulaient. A l'heure dite, les signaux fonctionnent, les travailleurs de la voie l'évacuent, les employés se précipitent, les aiguilleurs manœuvrent... et le train passe ou plutôt fait semblant.

— Voilà une chose extraordinaire!

— Très ordinaire, vous voulez dire. Est-ce que le fait ne se produit pas partout, que ce soit dans l'armée où rien ne manque, sauf... l'ennemi; que ce soit dans les affaires, où rien ne manque également... sauf la mine qu'on a mise en actions; ou encore à la Chambre des députés où tous les jours on vote des crédits, on jongle avec le budget, sans s'occuper de savoir si les fonds existent ou non.

— C'est égal, fis-je... vous direz ce que vous voudrez... vous m'en bouchez un coin!



— Diable... voilà l'express! s'écria mon interlocuteur...

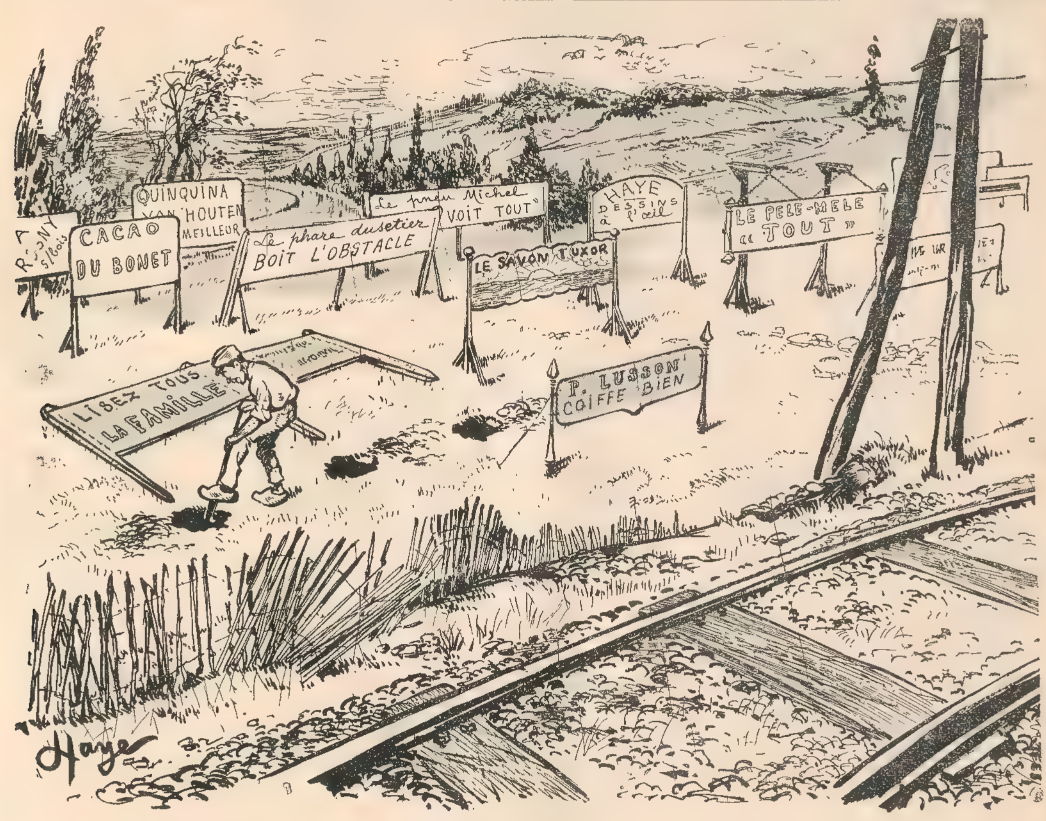
Le chef de gare souriait toujours finement:

— Maintenant, ajouta-t-il, le pli est pris. Cet état de choses durera éternellement... Pour rien au monde. Bourgjoli ne voudrait abandonner sa ligne. C'est son honneur, son œuvre, il la chérit comme le plus beau des monuments... Aussi, vous avez vu avec quels soins on l'entretient. Quant à moi, je suis enchanté. J'ai des félicitations du Conseil municipal à chaque trimestre. Comme je vous le disais tout à l'heure, jamais d'accidents, jamais de retard, pas la moindre réclamation.

A ce moment. un coup de sifflet strident déchira l'espace.

— Diable! voilà l'express! s'écria mon interlocuteur. Et ayant réglé les deux bocks, il s'élança hors du café, courant vers la gare.

Etienne JOLICLER.



CULTURE MODERNE

Autrefois il fallait beaucoup retourner la terre pour gagner sa vie ; aujourd'hui avec le progrès on la retourne encore, mais beaucoup moins.

Pêle-Mêle Causette

Ce qui a donné du crédit à l'impôt sur le revenu, c'est l'impopularité dont jouit notre système actuel de contributions.

Car, n'en déplaise aux zélateurs de la situation présente, le mode d'imposition en usage chez nous compte de très nombreux ennemis.

C'est le petit commerce qui supporte les plus lourdes charges.

Un malheureux boutiquier qui lutte âprement pour la vie, est pesamment taxé, tandis qu'un grand médecin, par exemple, échappe presque entièrement aux contributions, alors qu'il gagne parfois en une journée autant que l'autre en un an.

Les procédés vexatoires du fisc sont cause aussi de l'animadversion générale. Qu'y a-t-il de plus sottement brutal que ces feuilles que reçoit le contribuable, et sur lesquelles on chercherait vainement une justification de la somme exigée.

L'administration exécute tyranniquement sa fonction, se contentant de jeter un chiffre sur un chiffon de papier, comme Brennus jetait son épée dans la balance des vaincus.

« Voilà combien je vous demande, dit-elle. Je n'ai pas d'autres explications à vous donner. Et je vous ordonne, en outre, de venir m'apporter l'argent chez moi. Tant pis pour vous, si je vous fais perdre chaque fois une demi-journée de travail à faire queue devant mes guichets. Maintenant, si vous avez une réclamation quelconque à présenter, commencez par payer, nous verrons ensuite si votre requête est justifiée. »

Ces procédés ne sont pas idoines à conquérir la bienveillance du public. Cela se conçoit aisément. Et cela explique la faveur dont a joui, pendant quelque temps, le projet d'impôt sur le revenu.

On a, du reste, entouré le nouveau-né d'une foule de sophismes, qui en ont masqué la difformité.

L'impôt sur le revenu devait alléger tout le monde, et augmenter malgré cela les ressources du budget.

Il ne serait nullement vexatoire, chacun pouvant déclarer ce que bon lui semblerait.

C'était tabler un peu ouvertement sur la sottise du peuple. Celui-ci n'a pas tardé à s'apercevoir qu'on s'ingéniait, à lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

Naturellement, les partisans du *statu quo* ont aussitôt relevé la tête, et se sont mis à clamer: « Gardez notre ours ». Mais eux aussi font un faux calcul.

L'assiette de l'impôt doit être modifiée, il est indispensable qu'elle le soit.

Mais ce changement devra s'accomplir dans un esprit d'équité et sans porter atteinte à la liberté individuelle.

J'ai exposé déjà un projet qui me

semble mériter attention. C'est celui du timbre proportionnel.

Tous les paîments supérieurs à dix francs, sont frappés, actuellement, d'un timbre uniforme de dix centimes.

Pourquoi cette uniformité de dix centimes qui, comme toujours, pèse plus lourdement sur les petites bourses? En effet, une petite transaction de dix francs est grevée ainsi d'un pour cent, alors qu'une grosse affaire de dix mille francs, par exemple, ne paye qu'un millième pour cent.

Et pourquoi les paîments à échéance, et qui s'effectuent par traites ou mandats, sont-ils soumis au timbre proportionnel, d'environ un demi pour mille, alors que les paîments au comptant ne le sont pas?

Il serait facile de généraliser le timbre proportionnel, et d'en faire l'impôt idéal sur le revenu, puisqu'il fonctionnerait sans intrusion dans la vie privée des contribuables, et sans vexations.

Et ce ne serait plus le petit négociant qui supporterait les plus grosses charges, puisque l'impôt serait proportionnel au chiffre d'affaires réalisé par chacun.

Cet impôt suffirait-il à remplacer toutes contributions existantes, je l'ignore. Il permettrait, en tout cas, de les atténuer dans une large mesure.

Ce serait déjà un grand pas de fait. Et si, avec cela l'on instituait l'interdiction aux députés de grever impunément le budget, dans le seul but d'assurer leur réélection, la France pourrait sortir enfin de sa pénible situation financière.

Comme toute personne aisée, qui a le souci de son avenir, elle songerait alors à se libérer de ses dettes, lesquelles sont tout aussi préjudiciables à une nation qu'à un particulier.

Le timbre proportionnel est donc, à mon avis, la première grande réforme à introduire dans notre système de contributions.

Fred ISLY.

NOS GRANDS HOMMES

par Benjamin RABIER.



Le canot de l'Etat.

Petit incident de la vie conjugale.

MADAME. — Tu as tort d'accuser notre petit Bob de t'avoir pris de l'argent dans ton porte-monnaie. Pourquoi aussi bien ne m'accuses-tu pas, moi?

MONSIEUR. — Parce que le porte-monnaie n'a pas été entièrement vidé!

Les enfants moderne

LILY. — Non je ne me laverai pas la figure.

LA GRAND'TANTE. — Méchante enfant! Moi, quand j'étais enfant, je me lavais toujours la figure.

LILY. — Pour ce que ça t'a réussi!





L'INGENIEUX ENTREPRENEUR

L'entrepreneur X est très ennuyé... la grève des terrassiers a éclaté au moment où il vient d'obtenir l'adjudication d'un travail important.

Ce travail doit être exécuté de suite, et malgré ses offres les plus tentantes, les ouvriers refusent de travailler, par esprit de solidarité.

X navré, en revenant de son chantier, voit, le long des fortifications, une longue théorie de pauvres diables chargés de sacs fort lourds.

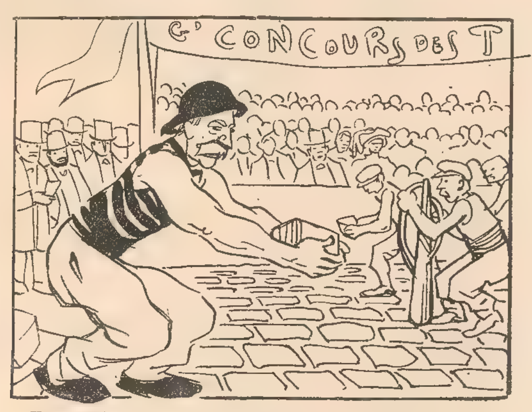
— Quelle honte! pense le brave entrepreneur. Quel est le patron assez inhumain pour oser infliger à ses hommes un pareil effort?...



— Mais non! mon bon Monsieur, lui dit un passant, personne n'y oblige ces braves gens. C'est un concours organisé par eux, pour le titre de recordman des porteurs! Chacun son plaisir!...



— Euréka! s'écrie X. Ces hommes, qui, fort justement, refuseraient à leurs patrons un pareil travail, le font pour obtenir un titre dont ils se glorifieront... Je vais organiser un concours de terrassiers...



Une grande affluence de monde vint pour admirer cette extraordinaire épreuve, où les compagnons les plus solides devaient, en un laps de temps fort court, exécuter un véritable travail herculéen... et nombreux furent ceux qui prirent part à ce concours.



Et c'est ainsi que l'astucieux entrepreneur eut son travail exécuté en une journée... Le gagnant, outre un prix en espèces, eut un joli diplôme, et tout le monde fut content.

EN ORIENT

Le sultan Mozaben était, dit-on, si laid que la vue de sa propre image lui causait de cruelles souffrances.

Un peintre lui ayant proposé, un jour, de faire son portrait, faillit être empalé pour avoir voulu se moquer du souverain.

Dans le palais, toutes les glaces avaient été soigneusement enlevées pour éviter à son royal habitant de se trouver face à face avec lui-même.

Il arriva cependant une fois que le sultan, contrairement à l'étiquette de cour, se rendit chez son grand vizir Boum Ali, pour une affaire urgente.

Boum Ali introduisit le royal visiteur dans la grande salle de son ministère.

Mais à peine y eut-il pénétré que Mozaben fut pris d'une indicible tristesse. Là, devant lui, une haute glace reproduisait, en pied, toute sa laide personne.

Il se laissa tomber sur un divan et éclata en sanglots. Pendant quelques instants, les murs du palais ministériel vibrèrent sous les ondes lamentablement sonores échappées aux lèvres du maître.

Le grand vizir, éploré, essayait par tous les moyens de consoler son seigneur.

Mais il avait beau invoquer la mauvaise fabrication de la glace, et citer des exemples de plus grande laideur que celle du monarque, Mozaben ne pouvait effacer la fatale impression.

Et comme le vizir ouvrait la bouche pour formuler quelque nouveau palliatif à sa douleur, le sultan l'arrêta d'un geste:

— Retiens ta langue, fit-il, car tes paroles tombent sur mon âme meurtrie comme des gouttes d'eau sur un four surchauffé. Elles courent et s'évaporent.

— Cependant, grand chef des Croyants, l'humble roseau que je suis se sent agité par le vent qui tourmente le fier eucalyptus.

— Non, tu ne saurais comprendre la sanglante douleur qui incruste ses ongles acérés dans mon cœur et m'arrache des larmes.

— Que le fils du prophète veuille bien y réfléchir, il reconnaîtra, qu'autant que lui, je puis souffrir de sa douleur.

— Explique ces paroles.

— Hélas! commandeur des Croyants, tu te sens bouleversé pour avoir vu ton visage une fois, pendant un court moment. Que dois-je éprouver, moi qui le vois tous les jours!

* * *

EXCUSE

Invité à dîner chez Mme de Rasta, Bicoquet avait commis la faute grave, pour un homme du monde, d'être venu en retard, aussi s'empressa-t-il de s'excuser:

— Veuillez me pardonner mon retard, Madame, dit-il à la maîtresse de maison, mais j'ai dû aller quelque part, où je ne pouvais envoyer personne en mon lieu et place.

— Monsieur! fit la dame, choquée, en l'arrêtant du geste.

— Chez le photographe, madame, acheva imperturbablement le pince-sans-rire.

Courrier Pêle-Mêle

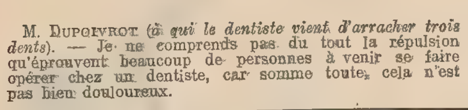
Moresnet

Monsieur le Directeur,

Cité internationale. — Lors de leur dernier congrès en Suisse (1907), les *espérantistes* ont décidé de mettre à l'étude la création d'une *capitale espérantiste.* Leur choix provisoire s'est porté sur *Moresnet.*

Moresnet est un petit territoire *neutre*, en litige entre la Prusse et la Belgique. Ce territoire avait une grande valeur industrielle, à cause des minerais de zinc qu'on y extrait, mais qui commencent à s'épuiser. Le régime légal de Moresnet est curieux; au choix, les habitants se servent des tribunaux allemands ou belges; de même en tout.




M. DUPOIVROT (*à qui le dentiste vient d'arracher trois dents*). — Je ne comprends pas du tout la répulsion qu'éprouvent beaucoup de personnes à venir se faire opérer chez un dentiste, car somme toute, cela n'est pas bien douloureux.



LE DENTISTE. — N'est-ce pas? tenez, voici un verre d'eau pour vous rincer la bouche.
DUPOIVROT. — Ah! j'y suis! Je vois, maintenant, pourquoi on hésite tant!

Ici, l'on plaisante le maire de Moresnet, en disant que son plus grand regret est de n'avoir pu obtenir... qu'on édite des timbres-poste à son image.

G. F. (Bruxelles).

* * *

Pour faire mousser l'alcool

Monsieur le Directeur,
Je vous adresse le moyen demandé pour faire mousser l'alcool utilisé dans les frictions et qu'emploient les parfumeurs:
Mettre, dans 1 litre d'alcool à 40 ou 50 degrés, une cuillerée à café de bicarbonate de soude, cela ne le trouble pas. On peut également ajouter un peu de saponine.
Recevez, etc.

CHARBONEL.

****

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Est-il possible d'apprendre la manipulation de l'appareil transmetteur de dépêches Morse, et, en général, de s'initier à l'emploi des appareils télégraphiques?

G. P.

* * *

Quelles sont les origines du mouchoir et les diverses transformations qu'il a subies depuis ses origines? Il va sans dire que c'est surtout du mouchoir féminin que je veux parler, car lui seul fut, jadis, un objet de luxe, et c'est à ce titre qu'il fait vraiment partie du costume.

Mlle Lucienne DELIANDLE.

* * *

Quels sont les pays qui consomment le plus de champagne?

A. MONNIER.

Quelle est la raison pour laquelle il est interdit de transporter du vin, sans un permis, dit *passavant*?

G. DUC.

* * *

Le chapeau haut de forme (alias: le tuyau de poêle), est-il en décadence ou continue-t-il à jouir des faveurs de la mode?

ROCHE.

Tous ceux qui fréquentent la banlieue de Paris ont remarqué l'absence totale de police. En est-il de même pour les autres grandes villes de France et de l'étranger?

A. LAMY.

* * *

Quelle est l'origine de l'expression: *mettre les pouces*, dans le sens de *céder* ou de *s'adoucir*?

PHILIPPE.



LA DAME. — C'est complet partout je vais rester debout!



(*Les voyageurs se serrent*)
— Maintenant, Madame, vous pouvez vous asseoir!
LA DAME. — Je reconnais bien là la vieille galanterie française!
— Yes!
— Ya!

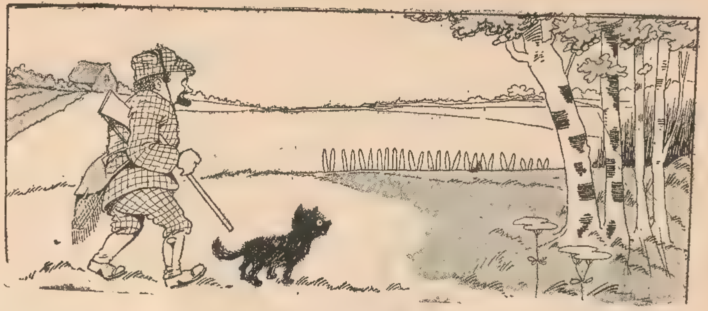


COMMENT SE CONSOLE UN PUROTAIN

— Ça, des gants troués? D'où viens-tu, mon cher? Ce sont des mitaines, le grand chic de la saison.

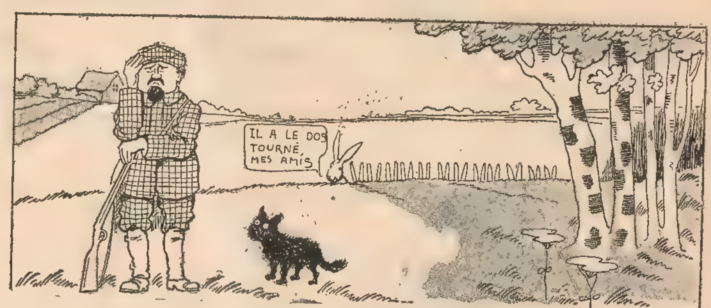


— Mais tes pieds?
— Des mitaines, également!



UN MYSTÈRE

LE CHASSEUR. — Pas un lapin! En revanche, voici une palissade que je ne connaissais pas...



... Qui est-ce qui a pu me construire ça? Je n'ai pourtant pas donné d'ordres au garde...



Oh!!!

Un peu de statistique

La population française décroît de façon inquiétante. En effet, d'après une récente statistique publiée par l'éminent docteur Jacques Bertillon, on peut constater qu'en 1907 il y a eu 793.000 décès contre 773.000 naissances, soit un exédent de 20.000 de la mortalité sur la natalité.

Il est vrai que Paris compense un peu les pertes de la province. Mais si peu!

En 1907, il y a eu, à Paris, 50.811 naissances, et 50.499 décès, soit un excédent de 312 de la natalité sur la mortalité. Comme on voit, le bénéfice est insignifiant; et encore faut-il en rabattre si l'on songe que plus de 16.000 enfants sont annuellement envoyés en nourrice hors de Paris, et que leur décès — s'ils meurent chez leur mère nourricière — n'entre pas dans la statistique parisienne.

Cependant, la population de la capitale augmente sans cesse. Elle était, en 1866, de 1.825.000 habitants; en 1896, de 2.537.000, elle est, maintenant de près de trois millions.

Seulement, cette augmentation continuelle n'a pas pour cause l'application des conseils de l'honorable M. Piot; elle est due uniquement à l'immigration étrangère. Car Paris est plus que jamais l'auberge du monde.

Mais revenons aux naissances parisiennes. C'est le dix-huitième arrondissement qui arrive en tête avec le chiffre respectable de 5.304; puis viennent: le onzième, avec 4.934; le vingtième, avec 3.883; le dix-neuvième, avec 3.801; le quinzième, avec 3.700. Les moins prolifiques sont: le huitième, avec 1.079; le deuxième, avec 996, et le premier, avec 835 seulement.

Autre statistique d'actualité.

Sait-on ce que coûte, aux finances municipales, le renouvellement intégral de l'édilité parisienne? Voici comment s'établit la répartition du crédit:

Dépenses de personnel . .	117.000 fr.
Dépenses de matériel . . .	16.350 fr.
Pose de cadres électoraux .	10.600 fr.
Enlèvement de ces cadres .	4.400 fr.
Total . . .	148.350 francs

Or, comme il y a quatre-vingts conseillers municipaux pour Paris, cela met le conseiller à 1854 francs. C'est pour rien!

Statistique pour fumeurs:

En 1906, les manufactures de l'Etat ont fabriqué 355.389 kilos de cigares de moins qu'en 1905; par contre, elles ont fabriqué 426.883 kilos de cigarettes de plus qu'en 1905. Dame! les cigarettes de la Régie sont si bonnes! En 1906, on a fabriqué 213 millions d'allumettes suédoises de plus qu'en 1905. Il y a aussi, pour la même année, une augmentation de 114 millions de tisons, et une diminution de 64 millions d'allumettes en cire.

Comme quoi, le public préfère le bois à la cire. Et comme il a raison le public!

* * *

La nèfle est un remède

Un médecin colonial, qui revenait d'une pénible mission dans l'Afrique centrale, a fait par hasard, une découverte curieuse. Il était atteint d'une assez forte entérite, et il avait remarqué qu'il se portait mieux pendant la saison des nèfles. Il allait même tellement mieux, qu'il pouvait presque se considérer comme guéri; puis son mal revenait, la saison des nèfles passée.

Il résolut de renouveler l'expérience sur d'autres que lui-même. Il soumit tous ses malades militaires, atteints d'entérite, maladie contractée aux colonies, au régime des nèfles, et il obtint des résultats très probants, seule la dysenterie résistait au traitement. Après trois ou quatre jours il constatait des résultats déjà très appréciables.

Le traitement était celui-ci: deux litres de lait par jour et un quart de nèfles pelées. Bien entendu, il faut que le fruit soit mûr et blet. En très peu de temps, les malades entraient en convalescence. Depuis ce moment il s'est appliqué à faire des conserves de nèfles, et il les utilise en dehors de la saison des nèfles; l'effet thérapeutique ne fait, pour lui, aucun doute.

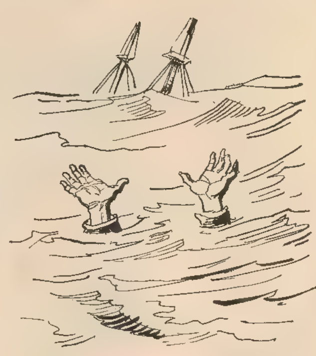
TROP TARD



On n'apprécie jamais les avantages de la jeunesse que lorsqu'il est trop tard!



Quand on s'aperçoit que le célibat a du bon... il est trop tard!



Il est quelquefois trop tard, pour apprendre à nager!



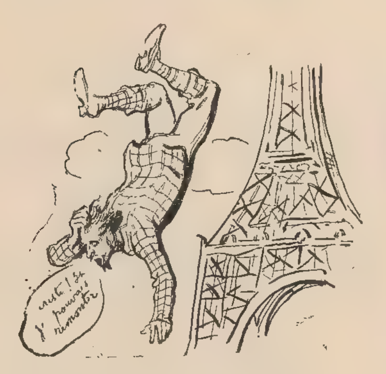
C'est quelquefois trop tard (dans l'escalier) qu'on s'avise d'avoir de l'esprit!



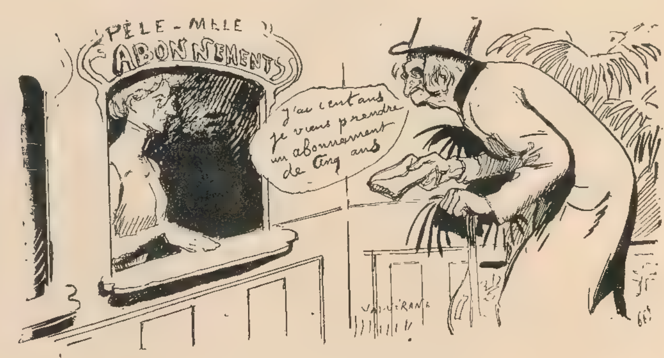
Demandez à nombre de chirurgiens si ce n'est pas souvent trop tard qu'une opération réussit, alors que le patient est déjà mort!



Quand, la fortune daignant enfin vous sourire, vous acquérez les moyens de vous payer une brosse à dents ou à cheveux, il est quelquefois trop tard.



Quelquefois, lorsqu'on a pris un parti énergique, il est trop tard pour changer d'avis et revenir en arrière.



...Mais il est jamais trop tard pour bien faire.

LA FANTAISIE

La vie serait parfaitement insipide si en toutes choses n'existait une certaine fantaisie.



Rien de plus platement banal qu'une saucisse en tant que saucisse, mais vous, charcutier, faites que cette saucisse soit, si on veut, une saucisse tout en étant autre chose, et voilà que votre marchandise prend de suite un petit cachet.



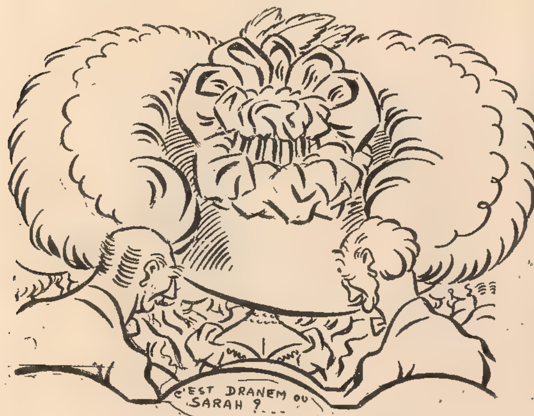
Et les vieux diamants, je vous demande si c'était drôle de trimballer sur soi de ces choses bêtes qui offraient à peu près l'imprévu qu'offre un pavé... tandis que maintenant...



Supposons un monsieur condamné à perpétuité aux valeurs de tout repos, comme il s'amusera dans cette monotonie! Maintenant, au moins, on se sent vivre, on vibre avec les nouvelles valeurs.



Heureusement, tout comme la Vérité, la Fantaisie est désormais en marche. Les sombres brutes elles-mêmes ne sont plus aussi sombres; l'originalité commence à s'infiltrer en eux.



Les chapeaux, Dieu merci! arrivent enfin à n'être plus bêtement des chapeaux, on sent un je ne sais quoi en plus.



La justice aussi se laisse peu à peu gagner par la fioriture. Vous ramassez toujours quelque chose, mais c'est avec le sourire et, quoiqu'on en dise, la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.



LA CLEF D'UNE ENIGME

— Je comprends maintenant pourquoi l'on m'avait dit que ma femme était douce comme un mouton!



LE PATRON DU CAFÉ. — Celui-là, c'est un entomologiste. Il passe ses journées à étudier les mœurs des fourmis.

CHŒUR DES JOUEURS DE MANILLE. — Faut-il qu'il y ait des gens qui aient du temps à perdre!

La Pendule de M. Clocpin

M. Brugnot, le riche châtelain du bourg, avait la « toquade des antiquités », auxquelles il n'entendait pas grand'chose, encore que le bonhomme, bouffi de prétentions, se piquât « de ne pas s'embrouiller dans les styles des époques .»

Etant venu voir la pendule de M. Clocpin, il la jugea fort ancienne, à certains détails, curieuse au possible et digne de figurer en bonne place dans un musée de capitale.

M. Clocpin écoutait, avec des hochements de tête sans signification. C'était un homme poli, incapable de mortifier son prochain, sans nécessité, à quoi seules les sottes gens prennent de l'agrément. Et puis, à vrai dire, il aimait autant cacher, par fierté, que c'était son oncle, Jean-Baptiste Clocpin, modeste ouvrier horloger, qui avait fabriqué ce meuble étrange et grotesque, avec du bois vermoulu et des rognures de cuivre. A la mort de l'oncle, l'expert commis pour les partages en avait « forcé » l'estimation, qui fut de trente francs, à cause du mécanisme d'horlogerie, qui était en bon état.

M. Clocpin eut une grosse émotion, en apprenant, peu à près, que M. Brugnot en offrirait bien quatre mille francs et peut-être davantage.

Il vivait de modestes revenus. Cette somme fantastique le grisa. Il n'eut plus qu'une idée en tête: vendre sa pendule à M. Brugnot. Cependant, il eut peur d'un scandale, si on découvrait qu'elle était l'ouvrage grossier de feu son oncle Jean-Baptiste. Il frémit, à l'idée d'une accusation publique de tromperie, qui le ferait mourir de honte en peu de temps, lui, Ludovic Clocpin, ancien greffier de Justice de Paix, et, pour le présent, greffier honoraire.

Il chercha donc, sans répit, une combinaison qui le mît à l'abri des tracas.

Un matin, comme il déjeunait, il cria brusquement: « Eureka », devant sa vieille bonne, qui le crut privé de raison, et, de saisissement, laissa choir un plat de lentilles.

* * *

A quelque temps de là, les habitants du bourg reçurent leurs feuilles d'impositions. Chacun se plaignit d'être « augmenté ». M. Clocpin déclara dans un groupe:

— Moi, c'est décidé... Je ne paierai pas mes impôts...

On le regarda avec stupeur. Un paysan grommela:

— C'est des bravades en l'air... M. Clocpin plaisante, bien sûr...

Celui-ci donna sa parole d'honneur. Il voulait « infliger une leçon » aux coquins du gouvernement qui « pratiquaient » le gaspillage, préparaient la ruine du peuple et la banqueroute.

Le commis de la Régie, qui l'écoutait, crut prudent de s'éloigner, par peur de se compromettre, car il s'exaltait de plus en plus.

On discuta avec animation, dans le bourg, de la grave décision de M. Clocpin. La vieille receveuse des postes, affolée, observa que « les révolutions commençaient comme ça ». La majorité des habitants, toutefois, était sceptique. Le refus de l'impôt choquait trop leur mentalité. On partageait l'avis du boucher, qui déclarait

— Moi, ça ne peut pas m'entrer dans l'imagination..

* * *

Pourtant, M. Clocpin ne paya point ses contributions. Et il ne fit pas plus de cas des sommations administratives que de prospectus de charlatans.

M. Brugnot, le croyant dans une gêne extrême, dont il fallait profiter, chargea le notaire de lui faire de nouvelles offres pour sa pendule. Mais M. Clocpin cria bien fort par tout le bourg, qu'il avait, Dieu merci! le culte des souvenirs de famille, et qu'il ne céderait pas sa pendule même contre son pesant d'écus.

Un jour, une affiche, apposée à la mairie, avisa de la vente publique de ses meubles, pour le deuxième dimanche d'août.

Il simula une vive appréhension: « les gaspillards » étaient bien capables, pour lui jouer un tour, de vendre sa pendule. Mais il ajoutait, la tête haute:

— Je me résigne à cette épreuve... Que diable, il faut savoir faire des sacrifices...

Les journaux de l'arrondissement, ayant connu sa rebellion contre le fisc, créèrent « l'Affaire Clocpin », lui firent rendre tout ce qu'elle pouvait, et surexcitèrent toute une population paisible et endormie.

Celle-ci prit, d'ailleurs, parti pour l'ancien greffier. On ne peut pas lui refuser de la sympathie, et même de l'admiration, avouaient ses adversaires politiques. On se disait que sa protestation énergique donnerait à réfléchir aux gouvernants, qui diminueraient les



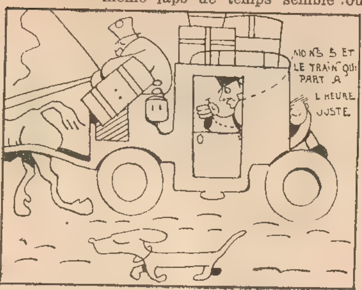
En raison de la décision de la société des Auteurs dramatiques, concernant les billets de théâtres, les entrées de faveur sont *suspendues*.

LE TEMPS N'EST QU'UN MOT

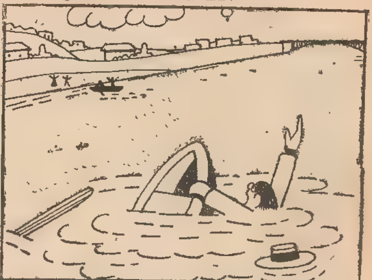
Il est curieux d'observer que, dans la vie, suivant les circonstances, le même laps de temps semble ou très long, ou très court. Ex :



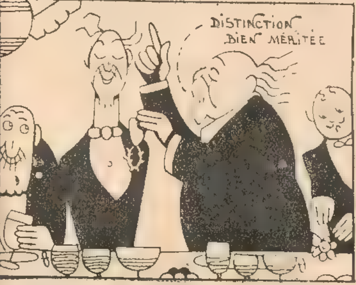
Pour arriver à certain guichet, cinq minutes paraissent une heure...



A d'autres instants, cinq minutes paraissent durer une seconde...



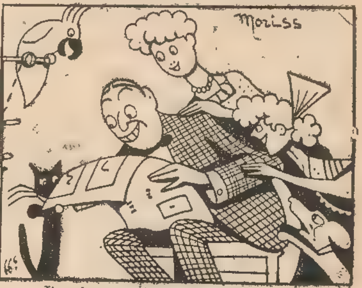
Dans les circonstances ci-dessus, cinq minutes paraissent cinq siècles.



Les mêmes cinq minutes paraissent durer une demi-seconde dans d'autres circonstances.



...et semblent interminables dans telle autre.



J'espère, en terminant, que les cinq minutes qu'auront mis les lecteurs à regarder cette page, leur auront paru cinq secondes.

---

impôts. Chacun l'approuvait donc de se sacrifier, de ne pas reculer devant la menace de perdre sa pendule, bien qu'elle fût pour lui un précieux souvenir de famille, et, pour des connaisseurs, à ce que l'on prétendait, un objet d'art unique, qui valait une fortune.

Le percepteur, que l'on disait « gonflé de dépit », la fit vendre, le deuxième dimanche d'août, après-midi, en présence d'une grande foule.

M. Clocpin l'y avait vivement engagé, dans une lettre anonyme. Et M. Brugnot en avait fait autant, après s'être exercé longtemps à déguiser son écriture.

Les enchères montèrent vite, car les amateurs étaient nombreux, dont beaucoup étaient venus de loin. M. Brugnot, le plus acharné, fut déclaré adjudicataire pour la somme de sept mille francs, sur laquelle le percepteur préleva aussitôt le montant des taxes impayées, les frais et indemnités, qui faisaient cent dix francs dans l'ensemble.

Pour le surplus, M. Clocpin trouva bientôt un placement à bon intérêt sur première hypothèque.

Ce ne fut pas son seul profit. Comme les élections étaient proches, les comités d'opposition le désignèrent pour leur candidat, car il était devenu l'homme le plus en vue du parti.

M. Brugnot, qui voulait se faire pardonner l'achat de la pendule, prit à sa charge les frais de la campagne, et se dépensa en propagande.

On acclama partout le programme de M. Clocpin, qui comportait la suppression des impôts :

— C'est la vérité qu'il ne les aime point, puisqu'il refuse de les payer, disaient les électeurs. Et puis c'était un homme de parole, qui n'avait pas son pareil pour le dévouement et la passion du sacrifice.

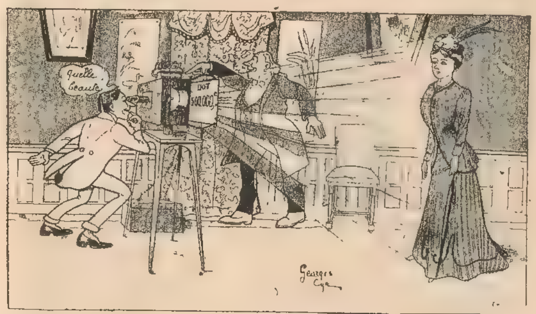
M. Clocpin fut élu député au premier tour avec une grosse majorité.

Maurice CLÉMOT.

UNE EXPERIENCE DECISIVE

On vient de découvrir de nouveaux rayons mystérieux dits « rayons Kallogènes » (producteurs de beauté) qui, émanant de certains papiers, comme le chèque et le billet de banque, ou de métaux, comme l'or et l'argent, ont la propriété d'impressionner la rétine du sujet qui y est exposé, de telle façon que les êtres environnants apparaissent comme l'expression de la beauté la plus parfaite, en même temps que s'établit un courant spontané de sympathie.





Pour en faire l'expérience, nous nous sommes transportés dans une agence matrimoniale, où nous mîmes en présence deux sujets : un jeune homme et une jeune fille. Aussitôt, comme si un fluide irrésistible l'écartait de la demoiselle, le jeune homme se mit à fuir, éperdu.

Mais l'ayant amené auprès de l'appareil aux rayons Kallogènes, devant l'objectif duquel nous avions disposé un chèque de 500.000 francs, nous lui avons dit : « Allons, vous n'avez pas bien vu cette jeune personne, tenez, regardez-la à travers cette lunette ». Aussitôt, la force répulsive se change en force attractive, en même temps que le jeune homme s'extasie sur la beauté de sa future compagne.

Nota. — Nous avons observé que plus on ajoutait de zéros à la droite du chiffre inscrit sur le chèque, plus les rayons Kallogènes avaient d'intensité.

DE NOS LECTEURS

Il y a des juges à Zittau

Les communiqués que les journaux quotidiens insèrent dans leurs courriers des théâtres, et qui sont rédigés par les secrétaires généraux des établissements dont ils vantent les spectacles, sont quelquefois de petits chefs-d'œuvre d'ingéniosité. Il n'est pas toujours aisé de persuader au public qu'une mauvaise pièce est excellente, ni de lui démontrer qu'un théâtre où, au su de tous, on fait quinze francs de recette par jour, refuse du monde tous les soirs. Mais avec de l'entraînement, un bon secrétaire général arrive très bien à se tirer de ces difficultés. Depuis que le monde est monde, après tout, on n'a jamais eu le droit de considérer comme impossible de faire prendre aux gens des vessies pour des lanternes.

C'est évidemment ce dont était convaincu l'honorable directeur de cette troupe de café-concert qui, dès son arrivée à Zittau, petite ville saxonne, y faisait répandre à profusion des prospectus annonçant que les artistes qu'il amenait avec lui avaient déjà fait mourir de rire cinq mille personnes.

Il me semble que moi, qui ne me considère pas comme un homme d'une intelligence très supérieure à la moyenne, j'aurais compris que c'était une plaisanterie, pas plus sotte qu'une autre, d'ailleurs. Mais la police de Zittau n'hésita pas à dresser contravention au chef de la troupe « pour avoir publié une fausse nouvelle susceptible de jeter l'alarme dans la population ».

Le malheureux directeur fit appel. Mais le tribunal des échevins, auquel fut soumis le cas, condamna gravement à soixante francs d'amende l'homme qui avait osé faire une telle peur aux citoyens de Zittau.

Ces échevins-là ne feront jamais mourir de rire personne.

* * *

Farce de carabin

L'aventure de l'hôpital de la Charité a mis en relief le monde des carabins.

Les facéties auxquelles se livrent les futurs praticiens, durant leurs années d'internat, sont souvent fort spirituelles.

Celle-ci, entre autres, mérite d'être contée:

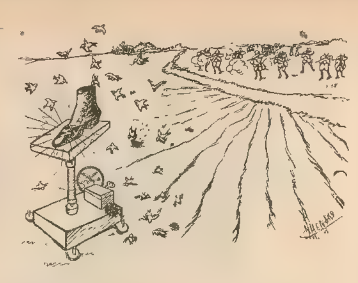
Un jour, en l'absence de son chef de service, un interne, professeur éminent, reçut la visite de deux médecins anglais très réputés.

Le bon apôtre se garda bien de leur dévoiler sa qualité, et, gravement, il procéda à la visite des malades, comme s'il eut été médecin en chef. Doué d'une vaste érudition, connaissant admirablement tous les travaux français et étrangers, il stupéfia les visiteurs, dissertant tour à tour sur la science des microbes, alors toute nouvelle, et sur les méthodes de thérapeutique préconisées des deux côtés du détroit.

Les deux Anglais charmés de tant de bonne grâce, mise au service d'un si haut savoir, ne tarissaient pas d'éloges.

La visite des salles terminée, le jeune homme reconduisit ses hôtes sur le palier de l'étage, s'excusant d'avoir à les quitter pour un cas urgent. Et, enfourchant la rampe de l'escalier, il se laissa couler jusqu'en bas

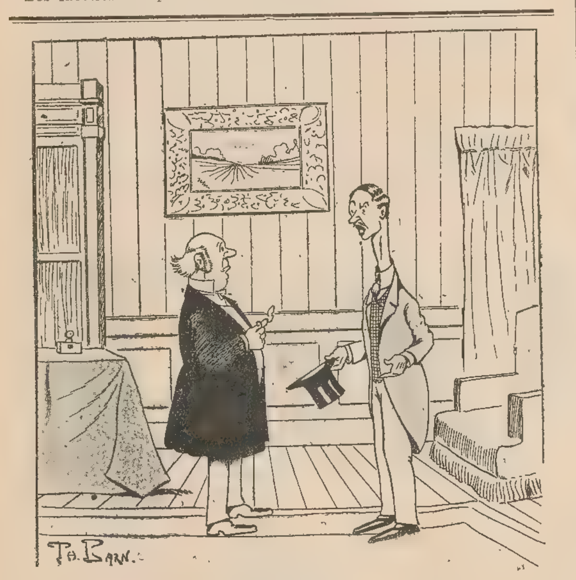




UNE RECLAME INTELLIGENTE

Le bottier Lamalice était l'inventeur d'une crème pour faire reluire les chaussures.

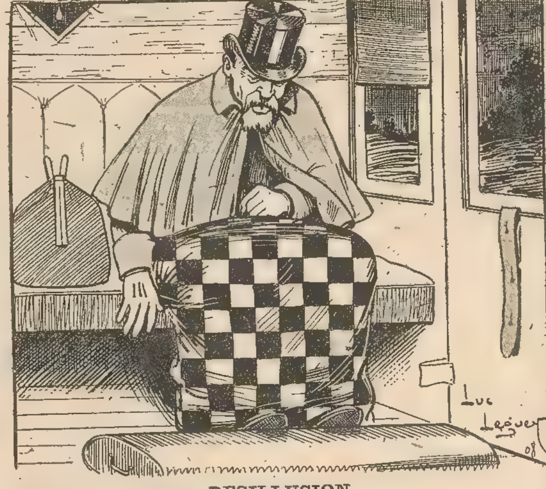
Pour lancer son produit, il invita, à la chasse aux alouettes, tous les bons fusils de la ville, et le miroir à alouettes n'était autre qu'une chaussure enduite de son éblouissante crème.



LE COU

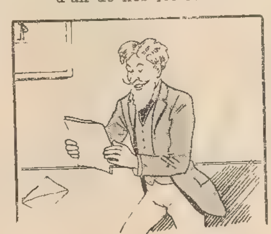
— C'est un cas extraordinaire! Comment, cela vous est-il arrivé?

— Voilà, docteur, je m'en suis aperçu en rentrant du théâtre, où j'avais été voir jouer une pièce en cinq actes, derrière une dame qui avait conservé son chapeau.



DESILLUSION

Le dessin ci-dessus, publié par le *Pêle-Mêle*, il y a quelque temps, avait valu à l'auteur une lettre élogieuse d'un de nos lecteurs.



Notre dessinateur en fut très flatté:

« Cher maître, disait la lettre, tous nos compliments. Faites-nous encore des dessins semblables. »



Notre dessinateur voulut, à son tour, aller remercier lui-même son admirateur, et nous apprenons, à la dernière heure, qu'il a manqué tomber malade à la suite de cette visite.

sous l'œil ahuri des deux Anglais qui en sont peut-être encore à se demander comment un maître des hôpitaux pouvait allier une science aussi profonde à une allure aussi légère.

* * *

Pourquoi l'Etna se repose

D'après les savants, le célèbre volcan l'Etna se repose depuis 1892, alors que le Vésuve donne sans cesse des inquiétudes.

Pourquoi ce calme de l'Etna?

Les observations tendent à prouver que, depuis trois siècles, il y a environ quinze à vingt éruptions par siècle: c'est ainsi qu'il y en a eu seize au dix-septième siècle, seize au dix-huitième et vingt au dix neuvième.

La dernière éruption date de 1892. Or, jamais il n'y a eu un intervalle aussi grand entre les éruptions depuis plus de cent cinquante ans. Le volcan vomit de la fumée, on a même aperçu des flammes au milieu de cette fumée, mais il n'y a pas eu de torrents de lave.

Or, il paraît que depuis 1892 le cratère de l'Etna a été modifié: une fente s'est ouverte, et cette fente a été comblée par les éruptions locales successives; la lave s'est durcie, et il faudrait qu'une nouvelle éruption d'une force exceptionelle vint éventrer la couche actuelle. Cette éruption formidable ne s'est pas encore produite, et voilà pourquoi, depuis seize ans, le volcan sicilien est relativement calme.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Chaque singe acheté par l'Institut Pasteur pour ses expériences coûte de sept à huit cents francs.

— Tous les ans, le 5 mai, et ce jour-là seulement, le soleil, au moment de passer sous l'horizon, s'encadre exactement dans la baie de l'Arc de Triomphe. C'est de l'avenue des Champs-Elysées qu'il faut assister à ce spectacle. Il fut très à la mode, dans le second quart du dix-neuvième siècle; en effet, le 5 mai était le jour anniversaire de la mort de Napoléon Ier, et les bonapartistes, frappés de la coïncidence, se rendaient là, annuellement, comme à un pèlerinage.

— On sait communément que les chats peuvent vivre de dix à douze ans, et on en rencontre parfois qui parviennent jusqu'à seize ans. Un journal spécial, l'*Eleveur*, signale même une chatte qui dépassa vingt-huit ans. Elle avait eu, dans sa vie, plus de deux cents petits.

— En France, on trouve, dans les résultats statistiques du dernier recensement, 4.865.700 chefs d'établissements, et 9.155.000 employés. Il y a donc moins de deux ouvriers et employés relativement à un chef d'établissement. Il y a 65 0/0 d'ouvriers et d'employés, et 35 0/0 de chefs d'établissement.

— La production agricole de l'Allemagne est notoirement insuffisante pour alimenter la population de l'empire. Tous les ans, l'Allemagne doit acheter à l'étranger pour 1.200 ou 1.500 millions de nourriture, principalement des céréales.

— Au moment où nous les perdîmes (1759), le Canada ne comptait que 12.000 âmes, y compris les soldats; l'Acadie, un millier, et la Louisiane 200. Le nombre des colons français, arrivés sur ces territoires pendant le siècle qui précéda l'occupation anglaise, ne paraît pas avoir dépassé 4.000. Notre ancienne politique, en effet, cherchait moins à coloniser qu'à faire obstacle au développement de l'influence britannique.

Resultat du Grand Concours de Devinettes
(Suite)
(Voir le Supplément).

10e et 11e Prix : M. Pernet, Rambervilliers (Vosges); M. Aubert, St-Pierre-Eglise (Manche), qui gagnent *un coupe-papier ivoire monture argent.*

12 et 13e Prix : M. Noël, 28, rue Hoche, Houilles; M. Casati, 55, rue de Béthune, Lille, qui gagnent *un canif en argent.*

14e et 15e Prix : M. Leblanc, 71, rue Didot, Paris; M. Nedellec, 10, rue Duquesne, Brest, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

16e et 17e Prix : M. le lieutenant Dudon, château d'Oléron (Ile d'Oléron); M. Rigaudy, Sauveterre, La Lémance, qui gagnent *un bloc-notes de poche.*

Du 18e au 20 Prix : M. Bonnet, 5, rue Grignan, Marseille; M. Trast Peretz, Bucarest (Roumanie), 39, caléa Rahovei; Mme Cailhol de la Figuiero, villa Lou Cagnard, bd Delphin, (Marseille), qui gagnent *un cendrier bronze.*

Un supplément contenant les solutions des problèmes et la liste des concurrents méritant d'être mentionnés, sera envoyé à tous ceux qui ont participé à ce Concours, et à tous ceux qui nous en feront la demande, par l'envoi d'une simple carte de visite, affranchie à 0 fr. 05.

RÉSULTATS DU CONCOURS DE BOUTS RIMÉS

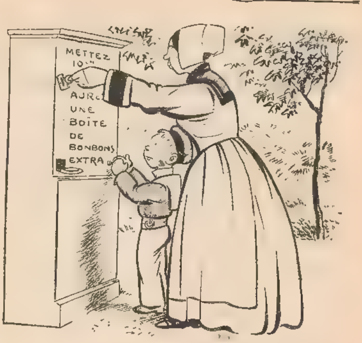
Parmi les six concurrents dont nous avons publié ici les quatrains en les priant de nous adresser leur vote pour l'attribution du prix, cinq seulement nous ont fait connaître leurs suffrages.

Voici le résultat de ce vote :
M. Crochard a voté pour M. L. Renet.
M. A. Ferchaud a voté pour M. Gazielle.
M. Gazielle a voté pour M. Crochard.
M. Omer Juste a voté pour M. Gazielle.
M. L. Renet a voté pour M. Marçais.

C'est en conséquence à M. Gazielle, à la Seyne-sur-Mer (Var), qu'est attribuée la bourse en argent contenant vingt francs.

Voici quel était le quatrain primé :

Les financiers véreux qui font avec *malice*
A nos pauvres écus danser le *boléro*
Ont bravé de tout temps l'action de la *justice*,
Fermant leurs coffres-forts et nous laissant *zéro*.

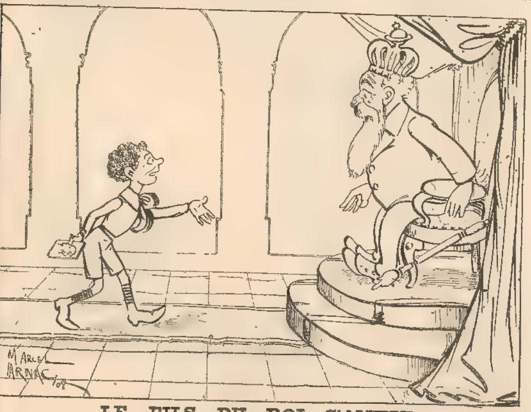


LES TEMPS SONT CHANGES

— Oh! vous qui niez le progrès, rappelez-vous les anciens instruments de torture, et remarquez que s'il existe aujourd'hui des distributeurs automatiques de bonbons pour les enfants sages...



...il n'existe pas de distributeurs automatiques de fessées.



LE FILS DU ROI S'AMUSE

— Tu sais, p'pa... ta tête est mise à prix!
LE SOUVERAIN. — Ah! mon Dieu!
— Voui!... 1 fr. 50 la série de douze cartes postales!





ENCORE UN MEFAIT DU TELEPHONE

Désespoir d'une élégante qui entre dans une cabine téléphonique, avec une toilette à la dernière mode...

...et qui s'aperçoit, en sortant, qu'elle est restée tellement longtemps que sa toilette est complètement démodée...

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Bazin. — Les trois as n'empêchent pas le 90.
M. L. Pages. — L'Académie le donne au masculin.
M. Buon. — Non, c'est une pure légende.
M Seugro. — Nous ne l'ignorons nullement, ce qui n'empêche que les neuf dixièmes et demi des gens pensent que cette expression s écrit : *autant*, et qu'ils ont parfaitement raison, car cette manière est beaucoup plus logique encore que l'autre. C'est ce que nous avons répondu à cette place, dernièrement, à un correspondant qui nous demandait notre avis à ce sujet.

R. (Neuilly). — 1° Oui; 2° elle doit les faire.
M. E. Joue'. — Il faut détailler chaque numéro.
M. P. Laurain. — Regrettons, mais ce sujet a déjà disparu de l'actualité et n'aurait plus guère d'intérêt.
M. Delion. — Ils se paient et ne comptent ni l'un ni l'autre.

PETITE CORRESPONDANCE BIBLIOGRAPHIQUE

« Le caractère par le prénom ». — Sous ce titre, M. A. de Rochetal, le graphologue bien connu, dévoile une science nouvelle : l'*onomatologie*, qui permet : 1° de connaître entièrement les vices et qualités de son semblable, *rien que par le prénom qu'il porte* ; 2° comme conséquence d'avoir un enfant de bon ou mauvais caractère, selon qu'on lui donne un prénom bon ou mauvais.

En effet, une fatalité pèserait sur chacun des prénoms, un Jules ne ressemblerait pas à un Ernest, un Emile à un Alfred, une Alice à une Lucie, etc., etc.

L'ouvrage, qui forme un gros volume, contient plus de deux cents prénoms usuels détaillés, avec le caractère et les aptitudes que chacun d'eux impose à ceux qui le portent.

En vente chez P. Bischoff, éditeur, 6, rue Navarin, Paris, ou chez l'auteur, 7 *bis*, boulevard Rochechouart. Prix : *3 fr. 50 franco.*

Doray. — Vous adresser rue Dauphine, 45, au magasin de musique.

M. Ganib, à Sarreguemines (Lorraine annexée). — Vous adresser à la librairie agricole, 18, rue Jacob. Le n° 1528 du « Journal de la Jeunesse », paru il y a un mois, publie un article sur les champignons, et coûte 0 fr. 40.

14e ANNÉE — N° 25. 10 Centimes 21 JUIN 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

CUISINIÈRE, par HAYE.



— Ce que Madame serait contente, de voir que je ne me dérange pas de ma cuisine même pour faire ma toilette !

LE POU

C'était un pou. Un vrai pou. Une sale bête de pou.

Les hasards de l'existence, après divers avatars, l'avaient fait échouer sur la tête d'un directeur de théâtre, lequel, absorbé par les mille soucis de son métier, n'avait même pas le temps de se peigner. Aussi vivait-il là dans une tranquillité absolue.

Toutefois, ce n'est pas impunément qu'on vit dans une atmosphère d'art, de fictions et de rêve. Le milieu ambiant agit sur notre pauvre pou et un beau jour, lui aussi, se découvrit un idéal à réaliser.

Aussi bien, les affaires du théâtre n'étaient pas prospères. Chaque soir, en comptant la recette, l'infortuné directeur s'arrachait quelques cheveux! Et à chaque nouveau déboisement, notre pou avait l'impression que ressentent les pauvres gens en voyant tour à tour leurs meubles partir pour le Mont-de-Piété. La place allait n'être plus tenable. Il fallait penser à déménager.

Or, notre locataire avait eu un jour une vision merveilleuse. C'était celle d'un jeune homme, un poète à la longue chevelure, qu'un beau dédain des occupations basses laissait inculte. Quel magnifique champ d'explorations! Quelles belles randonnées dans cette forêt vierge où la solitude n'était troublée que par le passage de doigts fiévreux cherchant l'inspiration!

Ce poète avait une pièce reçue au théâtre. Une pièce en vers: *Les Triomphes*, qui devait être représentée incessamment.

Chaque jour, le pou voyait l'heureux auteur pénétrer dans le cabinet directorial, venant s'informer du soir où il passerait. Plusieurs fois, au cours de ces visites, notre parasite avait subrepticement essayé de se faufiler, de gagner l'opulente chevelure. Mais ce diable de directeur était toujours si affairé que l'entretien ne durait que quelques secondes.

— Bonjour, mon cher auteur. Vous venez voir où en sont les *Triomphes?* Vous passerez au premier jour..., c'est entendu... Au revoir, au revoir!

Alors, tristement, le locataire regagnait son pauvre appartement déjà ouvert à tous les courants d'air, sans avoir pu mener à bien son entreprise.

Il avait fini par en prendre son parti:

— Ce sera pour le soir de la première, s'était-il dit. Cette fois, j'aurai tout le temps nécessaire.

Et ce soir de première était devenu pour lui la date rêvée, l'époque glorieuse où son rêve serait réalisé. Il l'attendait avec autant, sinon plus d'impatience que l'auteur lui-même, et il rageait intérieurement de la voir sans cesse reportée.

En effet, les fours succédaient aux fours dans l'infortuné théâtre. Les cheveux du directeur tombent maintenant par poignée.

— Mais joue donc *Triomphes!* Joue donc *Triomphes!* ô homme stupide et aveugle! clamait en lui-même le pou désolé.

C'était en vain. La suggestion ne portait pas. Le directeur, comme beaucoup de ses pareils, se serait cru déshonoré de tenir la parole donnée de faire passer la pièce reçue.

Le temps passa.

Notre pauvre pou était devenu vieux et tout ridé. Réfugié dans une dernière oasis occipitale, il se rongeait les poings d'impatience, cramponné quand même dans un entêtement sénile à l'espérance de voir son rêve réalisé.

La Providence enfin récompensa sa patience. Le grand jour arriva.

Passons rapidement sur les dernières luttes entre l'auteur et le directeur, les tiraillements des répétitions. Venons au soir de la première.

C'est ce soir-là que le pou avait choisi pour pendre la crémaillère dans l'Eden florissant où il espérait bien finir en paix ses vieux jours.

Appuyés contre un portant, l'auteur et le directeur causaient avant le lever du rideau.

Presque à tâtons, car il était devenu très myope, et bien péniblement, car il était fort perclus, mais triomphant quand même, le pou se laissa tomber sur le col de l'habit de son propriétaire. Puis, par une marche savante, il s'avança, gagna une manche, s'accrocha au portant, fit un à gauche, se hâta et saisit, par une basque, l'habit de l'auteur.

Il était temps. Ce dernier quittait le portant, emportant avec lui notre héros encore tout essoufflé. Il se rendait dans la salle où bientôt il s'assit, ayant enlevé son chapeau en attendant le lever du rideau.

— Vite, dépêtrons-nous de ces basques et grimpons là-haut, se dit le vieux pou gonflé de joie, à la pensée de la terre promise et d'orgueil, à l'idée d'assister enfin au triomphe de la pièce du jeune auteur. Triomphe dont il était bien en droit de revendiquer sa part.

Tout aussitôt, il commença son ascension.

Autour de lui, les commentaires sur la pièce s'échangeaient. Ces Messieurs de la critique étaient au grand complet.

— C'est un nouveau four!

— On en dit cependant beaucoup de bien!

— C'est idiot!

— C'est un chef d'œuvre!

— Ça ne fera pas un sou!

Encore qu'un peu dur d'oreille, ces réflexions étaient autant de coups de fouet pour notre pou qui se hâtait, fébrile!

— Sapristi, voilà le lever du rideau, et je n'en suis pas encore aux omoplates!

La pièce, en effet, commençait.

Dans un effort surhumain, le pou accéléra encore son allure, glissant, se rattrapant, accrochant une patte de ci, une patte de là...

Malgré tout, il n'arriva qu'au baisser du rideau. Mais celui-ci aussitôt se releva. Un tonnerre d'applaudissements avait éclaté. La salle tout entière était debout, trépignant. Le succès était colossal. Des gens pleuraient, criaient leur enthousiasme. On se montrait l'auteur, des femmes lui envoyaient des baisers, des clameurs jetaient son nom dans l'espace.

Le pou, délicieusement ému, défaillait de joie, s'inclinant avec lui chaque fois qu'il saluait en réponse aux ovations.

Et soudain, le pou vit ceci, qu'il n'avait pas remarqué dans sa fièvre... Il vit qu'il était sur un crâne nu, nu, nu. Un crâne sans le moindre cheveu, ni sur les pariétaux, ni sur les temporaux, ni sur l'occipital... La forêt vierge s'était faite désert. Le jeune auteur était devenu vieillard.

Anéanti, il s'écroula.

Au même moment, l'auteur, lui aussi, terrassé par une trop forte émotion s'évanouissait.

On les emporta tous les deux.

Du reste, ni l'un ni l'autre ne se rétablit de la secousse, ils étaient trop vieux. Ils moururent tous deux à un jour d'intervalle.

Etienne Jolicler.





LE BON CAMARADE

Le Peintre. — Ah! tu reviens du Salon! Quelle est ton impression?

L'Ami. — Eh bien! Tes tableaux, mon cher Durand, on ne voit qu'eux...

...Et ce n'est pas une blague, que je te dis là. Demande plutôt aux lecteurs du *Pêle Mêle*.



— Il faut que l'administration municipale soit bien ignorante des choses du quartier pour avoir fait repeindre les becs de gaz juste un samedi de paye !...

Pêle-Mêle Causette

J'ai reçu la lettre que voici:

La Chaux-de-Fonds, le 20 mai 1908.

Monsieur Fred Isly,

Je viens de lire votre article paru dans le *Pêle-Mele* du 10 courant.

Je m'étonne qu'un homme comme vous, un parisan de la L. I. ne se tienne pas au courant des progrès de la question.

L'Esperanto est toujours en bonne voie. Notre dernier Congrès, à Cambridge, a réuni un millier de personnes. On y a lancé l'idée — peut-être inspirée par vos articles — d'un village espérantiste qui se rouverait près du lieu de réunion du prochain Congrès (Dresde).

Vous demandez une ville, nous avons un village, c'est un commencement.

Je compte vous envoyer prochainement des renseignements complémentaires sur le « village espérantiste ».

Mais il y a mieux. La librairie de l'Esperanto, que j'ai fondée et que je dirige encore à l'heure actuelle, a publié dernièrement une brochure de M. Roy, proposant la création d'un centre espérantiste a Moresnet-Neutre. (Je vous fais envoyer cette brochure de Paris.)

L'idée est intéressante. Bien que l'auteur soit plein d'ardeur pour en poursuivre la réalisation, je crois qu'il aura beaucoup de difficultés.

Mais les Esperantistes ne demandent qu'à l'aider ! Ils ne sont nullement opposés, croyez-le bien, à la création d'un centre, village, cite, état, où l'Esperanto, j'entends la L. I., sera le moyen de communication écrit et oral le plus employé.

Puisque vous avez déjà pensé à la cité internationale, je recevrai avec plaisir des détails sur les moyens d'organisation auxquels vous avez pu vous arrêter.

Ne croyez-vous pas que votre dernière phrase est injuste envers les adeptes de la L. I. ? S'il y a des hommes que l'on peut accuser de routine, ce ne sont pas, en tous cas, ceux qui consacrent leur temps et leur argent à l'étude d'une langue qui profitera à leurs enfants, en mettant les choses au mieux.

Recevez, etc.

G. Warnier.

L'auteur de cette lettre ignore peut-être que depuis de nombreuses années, je n'ai cessé de préconiser la création d'un centre international.

A l'apparition des premières causeries où je faisais ressortir l'importance de cette innovation, je reçus de nombreuses communications de la part des espérantistes.

Toutes les lettres étaient empreintes d'une parfaite courtoisie, je me plais à le reconnaître. Toutes aussi traitaient de fantaisistes et d'utopiques les projets que j'exposais.

Dans l'enthousiasme que soulevait l'apparition de ce beau monument qu'est l'espéranto, personne ne voulait admettre que le problème ne fut dès lors définitivement et entièrement résolu. Il était presque sacrilège, à ce moment, d'oser penser que, pour arriver au but final, il fallait encore autre chose qu'un idiome.

Je ne reviendrai pas sur les raisons philologiques qui m'avaient amené a émettre ce postulatum: « Pas de langue internationale sans une colonie internationale ».

Il suffit de savoir que je fus considéré alors comme une sorte de monomane défendant une idée fixe. Quelle était la force qui repoussait, sans examen, une idée neuve, et qui depuis a fait du chemin? Cette force d'inertie se nomme bel et bien la routine, n'en déplaise à mon aimable correspondant.

M. Warnier s'étonne qu'un partisan de la langue internationale ne se tienne pas au courant des progrès de la question.

A qui la faute, si ce n'est aux espérantistes eux-mêmes?

Leurs Congrès étant destinés à rechercher les moyens de propager la langue intermédiaire universelle, il semblait tout naturel d'en communiquer les résolutions à tous ceux qui, de près ou de loin, s'occupaient de la question. Or, j'étais de ceux-là. J'affirme, cependant, que jamais je n'ai été mis au courant de la progression du mouvement espérantiste. On me boudait, évidemment. Voilà pourquoi j'ignorais qu'un Congrès s'était tenu à Cambridge, et qu'il y avait été question de la cité internationale.

Pourtant, mon correspondant reconnaît lui-même que l'idée *a peut-être été inspirée par mes articles*.

Ainsi l'auteur d'une idée qui fut exposée dans une assemblée n'en a pas été informé et n'a même pas été appelé à formuler ses vues.

Voilà, Monsieur Warnier, pourquoi je n'étais pas au courant des progrès de la question.

Une autre lettre m'est parvenue, concernant le même sujet.

Elle est de Monsieur le professeur Gustave Roy. M. Roy est l'auteur d'une proposition fort intéressante, et qu'il a développée dans une brochure.

Elle consiste à choisir, comme centre international, le territoire neutre de Moresnet.

Moresnet est situé entre la Belgique, la Prusse et la Hollande. Il n'appartient à aucun de ces pays, et jouit déjà d'une internationalité partielle. Il serait donc assez facile d'en faire le siège de la langue Universelle.

M. Roy me demande de joindre mes efforts aux siens, pour faire aboutir ce projet. Je serai très heureux de pouvoir lui faciliter la tâche à laquelle il s'est courageusement attelé.

Sa réussite sera la plus grande victoire qu'aura remporté jusqu'ici le pacifisme.

Fred Isly.

****

La haie d'aubépine

Dans le cours d'une longue maladie, la femme d'un brave paysan, le père Mathieu, tomba en léthargie.

On la crut délivrée pour toujours des souffrances de ce monde, et l'on procéda à l'enterrement.

Simplement recouverte d'un suaire, suivant la coutume du pays, elle fut transportée sur une litière.

Il faisait chaud ce jour-là. Pour éviter l'ardeur du plein soleil, le cortège suivit un petit chemin creux très étroit, mais protégé par des haies, et de la haute futaie.

Les porteurs s'approchèrent un peu trop près d'une haie d'aubépine, de sorte que le suaire fut accroché par une branche. La peau de la soi-disant morte fut éraflée du même coup, et celle-ci se réveilla.

La cérémonie en resta là, et, comme de juste, la ressuscitée fut reconduite à son domicile.

Un an après, à pareille époque, la femme de Mathieu s'endormait de nouveau, mais cette fois pour de bon.

La funèbre cérémonie eut lieu de nouveau. Comme l'année précédente, on s'engagea dans le petit chemin creux qui mène au cimetière.

Pendant le trajet, le père Mathieu se lamentait abondamment sur la disparition de sa chère compagne. Il ne s'interrompait que pour crier de temps en temps aux porteurs:

— Pas trop près de la haie, mes amis, pas trop près de la haie!

* * *

GOURMANDISE

Un jeune gentilhomme, qui avait bien de l'esprit, en dînant avec un de ses amis, trouva certaines olives fort délectables. Pour empêcher l'autre d'en manger:

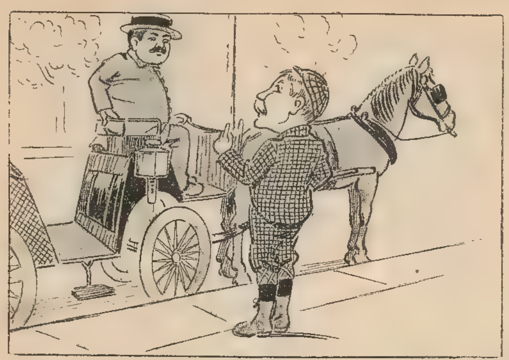
— Ami, dit-il, tu contes telle chose d'une façon dont tout le monde n'est pas d'accord.

— Ah! répondit l'autre. c'est pourtant la vérité.

Et cet homme se met à conter, pendant que son ami mange les olives:

Quand il n'y en eut plus:

— Mon cher, lui dit-il, après tout en voilà assez, les olives sont mangées.



UNE ERREUR

— Cabman! Vô conduisez môa à le plèce où il est des... des énimaux, qu'ils crié, qu'ils faisé des vilains figuioures... Vous comprenez où que jé velé aller?
— Yes, bourgeois! on y va, on y va!

— Vous voilà arrivé, bourgeois!!!

tons également que les petits fours venaient de chez Caramel et Cie, et non de chez Sucrecandi, comme il a été dit par erreur. (*Payée*).

* * *

Insertion spéciale.
Hier, ont été célébrées les obsèques du baron Cœurdefer, décédé à la suite d'un rhume de cerveau. Reconnu dans l'assistance: les docteurs Ipéca, Microbus, Panacée et Morticole, ses médecins habituels.

NOTA. — Le tarif de cette insertion est spécial. Les médecins qui tiennent à ne *pas* être nommés, doivent payer double tarif.

TOUT-PARIS.

Définition bizarre mais exacte de la question sociale.

La question sociale est la difficulté de partager le rata au prorata des desiderata sans errata et avec duplicata pour les gourmands!!!

UN PÊLEMÊLISTE.



LES PETITS METIERS

LACUITE (*ouvreur de portières*).— Pour gagner sa vie aujourd'hui, ce qu'il faut en faire de bassesses!

Une femme d'esprit

C'était sous l'Empire, à une vente de charité, organisée par la princesse Czartoryska, au profit des Polonais exilés.

George Sand, la célèbre « romancière », tenait une boutique de chiffons et de babioles.

Tout à coup, passe le baron James de Rotschild, qui venait justement pour voir l'illustre femme de lettres, qu'il ne connaissait que de réputation.

Celle-ci ne laissa pas perdre une si belle occasion de récolter des écus:

— Achetez-moi quelque chose, baron!

— Que voulez-vous que je vous achète?... vous n'avez rien qui puisse me convenir... Ah! si, pourtant, je ne possède pas d'autographe de vous, je ne connais même pas votre écriture... Griffonnez-moi quelques mots, et je vous les achèterai.

George Sand prit une feuille de papier, et, de son écriture la plus mâle, elle écrivit: « Je reconnais avoir reçu de M. le baron James de Rotschild la somme de mille francs, pour l'œuvre des Polonais exilés. »

Le baron sourit, paya, et se retira enchanté de son acquisition.

* * *

SUMMUM

Le summum de l'obéissance passive et de la calinotade a été atteint par un garçon de magasin allemand, employé dans une maison de Paris.

Son patron ayant, un jour, découvert un coin malpropre dans le magasin, lui en fit des reproches:

— Dites-vous bien que ma maison n'est pas une écurie.

Le Teuton baissa la tête, tandis que le patron s'éloignait en répétant:

— Dites-vous-le!

Quelques minutes après, le négociant trouva son employé au téléphone, et l'entendit crier dans l'appareil:

— Le 592-32, matemoiselle, le 592-32.

— Le 592-32, intervint le patron, mais c'est notre numéro à nous!

— Parfaitement! mais fous m'afez dit, tout à l'heure: « Dites-vous bien que ma maison n'est pas une écurie! »

— Eh bien?

— Eh pien! je suis en train de me le dire!

* * *

MODERNISME

LA CUISINIÈRE. — Madame, à mon vif regret, je me vois contrainte de vous donner congé.

LA DAME. — Comment, Marie, vous voudriez nous quitter?

LA CUISINIÈRE. — Il le faut, Madame!

LA DAME. — Mais pour quel motif? Etes-vous mécontente de votre place?



RETOUR D'EXPLORATION

« A tous les fléaux que possède ce peuple : octrois, apaches, administrations, huissiers, députés, gazettiers, grévistes, etc., il faut ajouter des monstres gigantesques appelés *autos*, qu'ils grisent d'alcool ou de pétrole, et qu'ils lancent à toute vitesse dans les rues de leur capitale, montés par un ou plusieurs indigènes. »

La Cuisinière. — Certes non, je n'ai aucun reproche à faire à Madame.
La Dame. — Trouvez-vous que vous ne gagnez pas assez?
La Cuisinière. — Non, non. Je trouve Madame très raisonnable quand je lui soumets mon livre de dépenses.
La Dame. — Alors, quelle raison avez-vous de partir?
La Cuisinière. — Question de mode.
La Dame. — Question de mode, dites-vous?
La Cuisinière. — Eh! oui. C'est une souveraine bien tyrannique que la mode.
La Dame. — Je ne vois pas le rapport...
La Cuisinière. — Madame ne sait donc pas que la mode est revenue aux manches très courtes?
La Dame. — Eh bien?
La Cuisinière. — Tant que durera cette mode, je ne peux me permettre de m'abîmer les bras à cuisiner sur un fourneau.

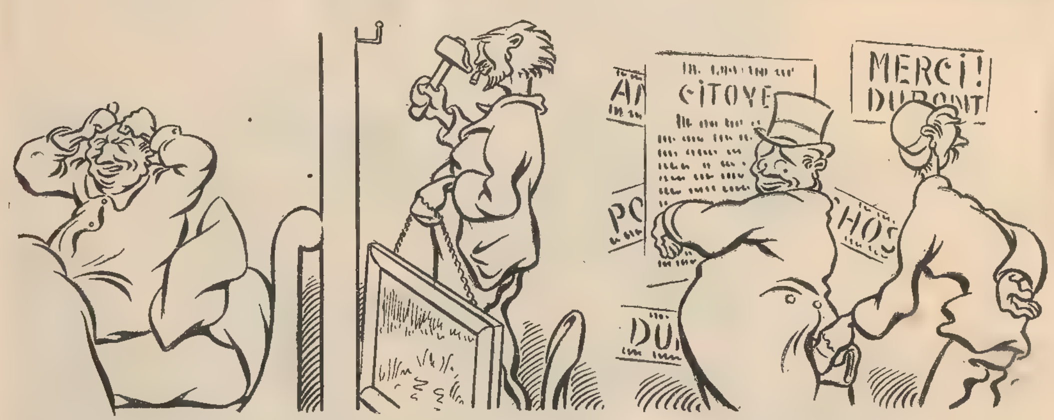
LE SPIRITISME

Les phénomènes se produisent-ils véritablement? — Nous répondrons, oui!



Les tables tournent à n'en pas douter, et même ce qui est autour, et aussi nous-mêmes.

Les objets peuvent se déplacer sans contact immédiat.



On entend quelquefois des coups aussi mystérieux que répétés dans les murs, c'est indéniable.

Non seulement des mains se matérialisent qu'on peut voir, mais encore sentir, c'est courant.



Des mains et des corps entiers se matérialisent, c'est ce qu'on appelle des apparitions, et elles peuvent même venir de la campagne.

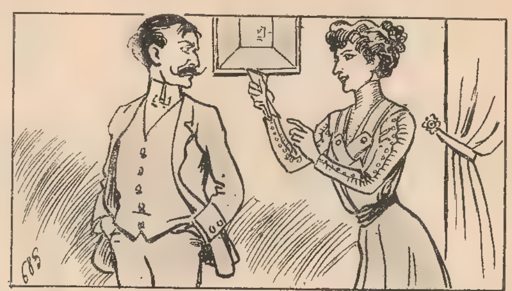
On peut aussi très bien savoir ce qu'un monsieur, derrière vous, pense; c'est la transmission de la pensée.

LA NUANCE

Dans le langage, dans la façon de dire, il faut nuancer avec sentiment, c'est à cela qu'on reconnaît les âmes artistes et d'élite : La nuance, voyez-vous, il n'y a que ça.



Par exemple, si votre épouse vous dit qu'elle a reçu une lettre de sa mère dans laquelle celle-ci raconte qu'il lui est arrivé une aventure désagréable, vous vous écriez en riant :
— Ah ! elle est bien bonne !



Mais si votre femme ajoute : elle veut fuir ses ennuis et quitter sa maison pour quelque temps ; ce temps, elle a pensé à venir le passer chez nous. Vous vous écriez encore, mais cette fois avec ironie :
— Ah ! elle est bien bonne !



Votre première femme était chétive et trouvait tout ce que vous faisiez très bien, et vous étiez un vrai despote. Vous épousez en secondes noces une femme plus grande que vous et large à proportion. Dès le lendemain, elle prétend diriger la maison et avoir la clef de la caisse.
Vous refusez, criant alors, stupéfait :
— Elle est forte, celle-là !



Mais votre épouse s'avance, menaçante, vers vous ; après l'avoir regardée un instant, vous baissez la tête, vaincu, en répétant tout bas :
— Elle est forte, celle-là !



Vous rencontrez un financier à la mine réjouie qui vous fait part d'une affaire qu'il va lancer : la mise en exploitation d'une nouvelle mine de Gruyère qu'on vient de découvrir. C'est une affaire splendide ; les actions sont toutes placées, sauf cinquante à mille francs, et pour lesquelles il cherche un actionnaire.
Ebloui par les avantages qu'il a fait miroiter à vos yeux, vous vous écriez avec empressement :
— Comme ça tombe !



— J'ai justement 50.000 francs dont j'étais embarrassé pour le placement. Et vous les versez promptement le jour même.
Vous êtes mis en possession des fameuses actions.
Quinze jours après, en voyant sur un tableau la cote de la Bourse, vous répétez tristement :
— Comme ça tombe !



Dégoûté de la longueur de l'hiver, vous le fuyez en allant à Nice dans un hôtel extra-chic. Une fois là, comme c'est la première fois que vous y allez, vous vous extasiez sur le beau ciel bleu sur la mer superbe, sur la végétation luxuriante, et surtout sur le bon soleil réconfortant dont vous étiez privé, et vous dites, content :
— C'est chaud ici !



Au bout de quinze jours, vous songez à repartir et vous demandez la note à l'hôtelier. Et alors, en la lisant, c'est tout refroidi que vous lâchez cette exclamation :
— C'est chaud ici !

Les premières cartes Postales

Ici même, on esquissait, dernièrement, l'histoire résumée de l'enveloppe de nos lettres. Il ne paraîtra, sans doute, pas inutile de retracer, en quelques lignes, les origines d'une terrible concurrente de l'enveloppe, nous avons nommé la carte-poste, mère de la carte postale illustrée.

Quel fut son inventeur et quels pays furent les premiers à l'utiliser?

C'est l'empire d'Autriche qui, sur la proposition du docteur Herman, montra à l'Europe la voie du progrès en adoptant, le 1er octobre 1869, les premières cartes-poste. Leur coût était d'environ cinq centimes (deux kreutzer). Le succès de cette innovation fut considérable.

Des motifs fort judicieux avaient converti le gouvernement autrichien à l'idée du docteur Herman. On s'était rendu compte qu'un grand nombre de lettres, commandes à des fournisseurs ou informations brèves de particulier à particulier, pouvaient fort bien être expédiées sans enveloppe, sur une carte de dimension uniforme. Et il avait paru que cette simplification de la correspondance, de nature à multiplier les relations postales, devait légitimement s'accommoder d'une réduction des tarifs d'affranchissement.

L'Allemagne ne tarda pas à être séduite par cette nouveauté. Le 1er juillet 1870, date de leur apparition à Berlin, il n'y fut pas vendu moins de quarante-cinq mille cartes-poste.

Cette constatation n'est pas dénuée d'intérêt. Elle marque avec précision que la carte postale ayant fait ses preuves, les Français auraient pu l'adopter aussitôt. Mais il est, dans l'amère destinée de notre pays, de voir inlassablement toute initiative intéressante entravée par la plus abrutissante force d'inertie : l'administration.

Nos fonctionnaires ne « croyaient pas » à la carte postale. En 1873, enfin, quand on se décida d'en mettre en circulation, tous les pays d'Europe avaient déjà accueilli cette formule nouvelle du progrès, tous, excepté la Turquie. Nous en étions réduits à ce voisinage peu flatteur.

En des circonstances douloureuses et bien proches, on avait eu pourtant l'occasion d'apprécier la commodité de ce moyen de correspondance. Lors du siège de Paris, en effet, quand les aérostats s'offrirent aux Parisiens comme le seul moyen pratique d'adresser leurs nouvelles au reste de la France, on adjoignit aux lettres des cartes-poste « portant, sur l'une des faces, l'adresse du destinataire, et sur l'autre, la correspondance du public ». « Ces cartes, disait le décret, devaient être en carton velin du poids de trois grammes au maximum, et de 11 centimètres de long sur sept centimètres de large »

La carte postale était-elle seulement bonne en temps de guerre? On aurait pu le croire.

Cependant, devant l'insistance du public, l'administration s'émut enfin et décida de fabriquer des cartes postales « destinées à circuler à découvert » (*sic*).

Elles furent mises en vente au prix de dix centimes pour celles envoyées et distribuées dans la circonscription du même bureau, ainsi que pour celles envoyées de Paris. Leur tarif fut de 15 centimes pour celles qui devaient circuler en France et en Algérie, de bureau à bureau.

L'administration des postes fit donc confectionner deux types de cartes postales avec l'indication imprimée de leur destination respective. Leurs timbres n'y étaient point imprimés comme sur les cartes actuelles; on collait sur elles des timbres ordinaires de dix ou de quinze centimètres.

Dès le début de cette création, la fabrication des cartes postales fut exclusivement attribuée à l'administration. Leur exécution fut confiée à l'Imprimerie Nationale. Leurs dimensions étaient de 120×78 millimètres, leur teinte blanche ou légèrement jaunâtre, leurs caractères typographiques en noir.

Le succès des cartes postales contraignit l'administration, débordée, de s'adresser à l'industrie privée pour leur fabrication. Mais un nouvel élément devait bientôt intervenir.

En date du 1er janvier 1876, la France était entrée dans l'*Union Générale des Postes*. Le petit rectangle de bristol n'allait pas tarder à acquérir ce caractère international qui est sa véritable formule.

Mais on n'arriva pas tout de suite à la carte postale à dix centimes pour tous les pays! Songez qu'elle n'existait pas encore pour la France...

Non, on afficha, dans les bureaux de poste l'énumération des pays étrangers avec lesquels l'échange des cartes était autorisé. Les tarifs étaient de quinze centimes pour toutes les nations de l'*Union* à cette époque, *sauf* les Etats-Unis d'Amérique, pour lesquels une taxe de 20 centimes était de rigueur.

Mais, deux années après, lorsque se réunit à Paris (le 1er mai 1878), le second Congrès postal sous le nom d'*Union Postale Universelle*, les droits de transit sensiblement réduits permirent d'abaisser les tarifs de la correspondance internationale.

Les plénipotentiaires de 33 Etats, repré-





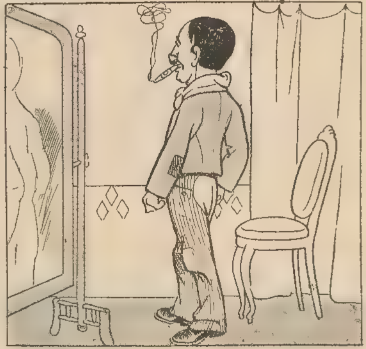
DISTRACTION

OU

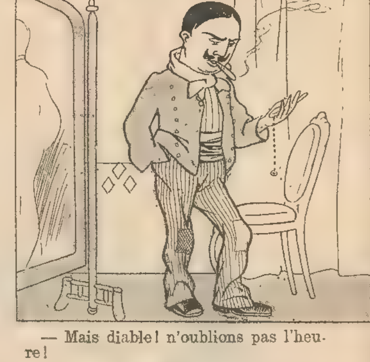
CHASSEZ LE NATUREL, IL REVIENT AU GALOP

— Eh bien! si mes électeurs me trouvent poseur, avec ce petit complet de réunion électorale..

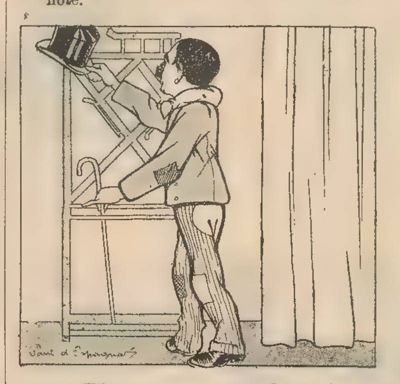
...Bien le pantalon... très bien la ceinture rouge!...



...Parfait la culotte, très dans la note.



— Mais diable! n'oublions pas l'heure!



— Vite, ma canne et mon chapeau!...



...Et, pour ne pas perdre de temps, répétons mon discours contre la richesse!

sentants 633 millions d'habitants, fixèrent à 0 fr. 25 centimes la taxe des lettres. Celle des cartes postales fut abaissée à 0 fr. 10 centimes. Ce jour-là, les congressistes méritèrent tous les applaudissements des futures amateurs de la carte postale illustrée.

* * *

Les Modes coûteuses

Un article sur la mode, signé de la plume autorisée d'une femme et publié par une revue anglaise, a récemment suscité quelque émotion dans le gros public, en révélant l'énormité du coût de certaines toilettes de nos élégantes.

Il est, nous dit-on, des chapeaux dont l'achat atteint huit mille francs et plus. On assure qu'il se rencontre, dans les grandes capitales, des privilégiées de la fortune assez immodestes pour jeter, sur leurs épaules, des robes dépassant vingt mille francs.

Semblable prodigalité est bien propre à soulever d'abondantes réflexions. Les sociologues ne s'en privent point.

Il apparaît enfin, à la masse des travailleurs modestes, que ce luxe exorbitant est la signalétique de notre régime capitaliste, de notre époque de trust, l'affirmation renouvelée de cette puissance moderne — l'argent — sur la ruine des aristocraties anciennes.

On a cité des robes d'une richesse inouïe, et qui semblaient éclipser le luxe de nos étoiles théâtrales d'il y a quelques années.

Cependant, Mlle Magnier, lorsqu'elle joua, à son retour de Russie, le *Mari de la Débutante*, au Palais-Royal, Mlle Magnier arborait un manteau de fourrure valant 25.000 francs. Et le boa, dont elle s'emmitoufflait, était, à lui seul, tarifé 15.000 francs. D'autres actrices, sur des scènes voisines, affichaient une égale somptuosité. On ne s'en étonnait point.

Une des plus coûteuses toilettes modernes — et des plus originales aussi — est, croyons-nous, celle de Mme Sam Edwards, la femme d'un acteur anglais très notoire. Nous la décrivons, parce qu'elle nous servira de point de comparaison avec quelques robes anciennes.

La toilette en question, dont le prix, à dire d'experts, ne saurait être inférieur à 75.000 francs, est entièrement revêtue d'ailes de scarabées. Constituée par l'assemblage sur un fond de mousseline roide de quinze mille cinq cents élytres d'un coléoptère indien fort rare elle est bien la plus miraculeuse merveille du genre.

Donnée à Mme S. Edwards, lors de son mariage, par le Rajah de Kapourthala, elle fut exécutée par des ouvriers de Calcutta. Une armée d'Indiens avait été mobilisée pour la chasse des scarabées.

Ce luxe oriental ne comporte rien qui nous doive étonner. On sait, par exemple, que les danseuses royales de la cour de Sisowath, celles-là même qui reproduisent, telles qu'on les voit sur les bas-reliefs d'Angkor, les scènes rituelles d'après le Ramayana, portent des costumes dont la valeur varie de vingt à trente mille francs.

Chiffres énormes, direz-vous? Mais au moyen âge la cour de France mit à la mode des robes aussi coûteuses et aussi compliquées. Le duc de Bourgogne portait une *cotte* de 5.200 écus d'or. D'autres robes étaient chargées de pierreries et de métaux précieux. Historiées de figures de bêtes, d'armoiries et même de notes de musique, elles représentaient de longues années de travail.

Charles VI en possédait une sur laquelle on admirait 1.400 hirondelles d'or, tenant



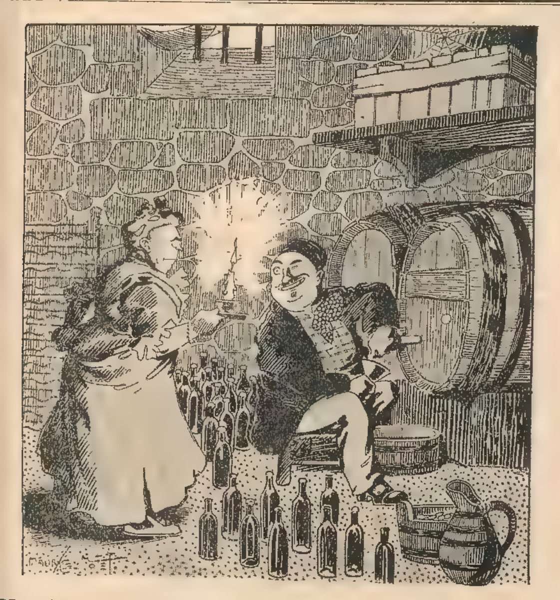
LE JOURNALISTE. — Pardon, Monsieur le député... quelques mots, au sujet de votre interpellation...

M. KINZEMIL. — Non, non, pas d'interview... je ne tiens pas à me faire tirer les vers du nez...

LE JOURNALISTE. — Vous êtes un insolent!... voici ma carte.



M. KINZEMIL (*dont un coup d'épée vient d'enlever ses lunettes*). — Eh bien! me trompai-je, en vous disant que vous vouliez me tirer les verres du nez?



MADAME TITUBART N'EST JAMAIS CONTENTE

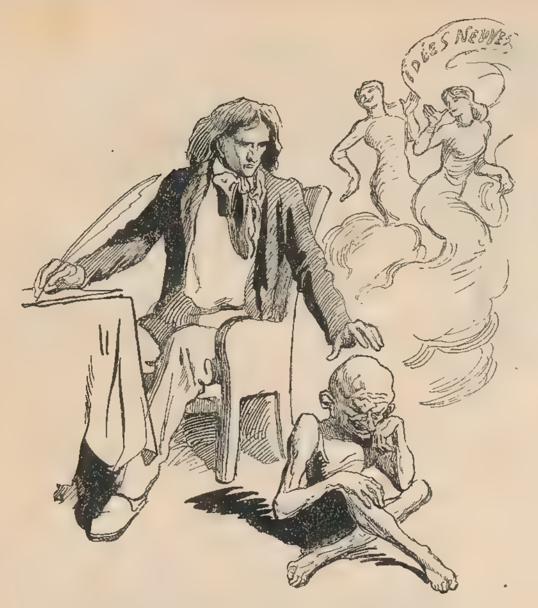
— As tu bientôt fini? c'est insensé ce que tu es long!

— Tu te plaindras du contraire, quand il s'agira de les vider.



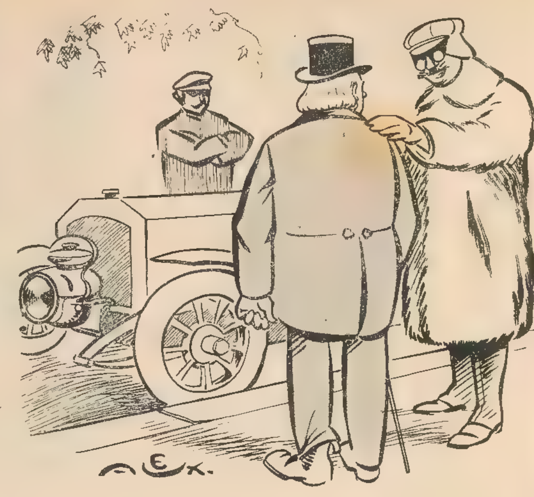
— Voilà ce qui se fait le plus, 98 francs, c'est le rocking'chair. Monsieur doit savoir ce que c'est.

— Bien sûr que je sais ce que c'est qu'un rocking, mais j'en voudrais un moins cher!



LA COMPLAINTE DE L'HUMORISTE

Il est des pauvres vieux calembours si vieux, si vieux, qu'on ne peut même plus les tirer par les cheveux, il n'y a plus mèche.



— Le remède que vous m'avez donné, docteur, n'agit pas énergiquement; chaque fois que j'écrase des piétons, j'ai toujours cette épouvantable migraine.

— Ah! Ah!... combien en écrasez-vous donc par jour?

— En moyenne de quatre à cinq.

— Oh! mais, c'est beaucoup trop! je ne vous permets que deux écrasés au plus, je ne peux pas forcer la dose du médicament!

— Vous êtes dur, docteur!

— Il le faut! le rôle du médecin est de soulager les souffrances humaines!...

en leur bec un bassin d'or. Placé à côté, le manteau de Napoléon Ier eût semblé peu de chose avec son semis d'abeilles. C'étaient l'époque où les femmes, coiffées pourtant de l'orgueilleux *hennin*, soutenaient difficilement la lutte avec l'élégance masculine.

Sous Henri III, le costume des femmes de la cour et des bourgeoises est d'une beauté ruineuse. Ce sont des étoffes d'un prix inestimable, soutenues et rembourrées par des armatures de lames d'ivoire ou de métal. L'esthétique pouvait souffrir des déformations qu'elles imposaient à l'anatomie, mais la vanité de ces dames se tenait pour satisfaite, on pouvait dire qu'elles « portaient leurs moulins, leurs prés et leurs forêts sur leur dos. »

Sous Henri IV, continuation des modes extravagantes du seizième siècle, la prodigalité n'est pas moindre. Grandes collerettes, corsages en pointe à épaules ballonnées, représentent souvent la fortune d'une fille de petite naissance. Les galons, cannetilles, franges d'or et pourfilures, qui en achèvent l'ornementation, atteignent les plus hauts prix.

Sous Louis XIV, chacun s'efforce de lutter de magnificence pour « paraître » à la cour du grand roi. On a loisir d'estimer à peu près ce qu'il en pouvait coûter, lorsqu'on saura que le monarque, à lui seul, portait, à son costume, pour près de *huit millions* de pierreries.

Les manteaux des femmes, allongés en queues, ne mesurant pas moins de onze aunes, selon le protocole, étaient ornées de *falbalas* et de *pretintailles* d'un prix excessif.

Plus tard, la mode des *paniers* en jonc et des paniers à *guéridon* — une révolution dans l'accoutrement féminin — enrichit en quelques mois les couturières et ruina leurs clientes.

Après la Révolution, Thermidor, l'Empire et la Restauration furent trop éphémères pour établir un luxe aussi désordonné. Le règne de Louis-Philippe, essentiellement bourgeois, n'aurait su non plus se prêter à ces excès.

Le second empire marqua le triomphe passager d'une coterie de sauteurs (on dansa beaucoup sous l'Empire): et ce petit monde fut d'un luxe au moins égal à celui de nos millionnaires actuels.

Rien n'a changé, en somme.

****



UN COMMISSIONNAIRE INSOUCIANT

— Je m'en fiche pas mal du monde!.. Je m'asseois dessus!

DE NOS LECTEURS

Pour les inventeurs

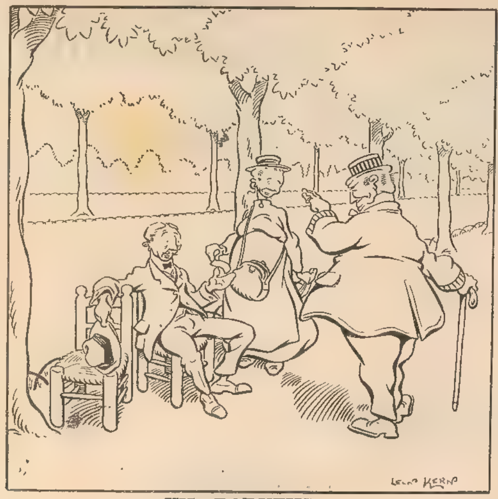
Sauvage, qui inventa l'hélice, mourut dans la misère. Jouffroy, qui lança le premier bateau à vapeur, finit à l'hôpital des Invalides.

En revanche, l'individu qui, le premier, eut



— Oh! les jolies fleurs, je vais en cueillir une, pour l'offrir à ma douce fiancée.

— Eh bien! quand aurez-vous fini de farfouiller ainsi sur mon chapeau, espèce de malappris!



UN PARVENU

— Alors, vous ne vous asseyez pas?
— Certes, non, en m'asseyant sur une chaise louée, j'aurais l'impression d'habiter en garni.



— Tiens! comme ils me regardent! Mon tailleur disait bien que mon complet épaterait tout le monde!...

l'idée du porte-crayon, muni d'un morceau de gomme à effacer, gagna, avec ce simple objet, plus de 500.000 francs. Celui qui imagina le pince cravate, est devenu millionnaire. Samuel Fox, qui replaça les baleines des parapluies par une ossature métallique, amassa six millions. De même, l'idée de la semelle en métal et du bout en fer destiné à renforcer la solidité des souliers d'enfants, rapporta à ses auteurs 15 millions environ. En une seule année, on vendit 187 millions de ces ingénieuses semelles! Le créateur du patin à roulettes, qui, après avoir, pendant plusieurs années, connu la misère la plus noire et vécu de la générosité des passants, vit soudainement la mode favoriser son invention, et laissa, à sa mort, trois ou quatre millions.
Les inventions essentielles ne rapportent rien aux hommes de génie. Par contre, un rien enrichit un habile commerçant.

(*La Revue de l'Enseignement Primaire.*)

* * *

Un article bizarre sur la pêche

Il existe dans les textes de la législation sur la pêche un article bizarre où il est dit: « Il est défendu de pêcher au son du clairon, du fifre ou de tout autre instrument de cuivre. »
Voici l'origine de cette extraordinaire prohibition:
A Marseille, il y a un siècle, on pêchait souvent, la nuit, à l'aide de grands feux produits par des fagots allumés.
Ces fagots s'appelaient, dans le pays, clairons ou clérons. Le mode de pêche en question ayant donné lieu à des abus, un édit le défendit, par cette simple formule: « Il est défendu de pêcher au clairon. » Le temps passa. Un nouvel intendant tomba un jour sur cet article, n'en comprit pas le sens, n'étant pas de Marseille, et, croyant qu'il s'agissait de pêcher au son du clairon, modifia le texte en interdisant du coup tous les instruments de cuivre.

* * *

Une épigramme contre l'Académie française

Au temps lointain où l'Académie française, faute d'avoir un domicile fixe, logeait dans les bâtiments du Louvre, l'ordonnateur général desdits bâtiments, M. d'Angevilliers, eut un jour, l'idée de faire semer du gazon dans la cour du palais située près de la salle où se réunissaient les Quarante.

Un plaisant, à cette nouvelle, fit aussitôt courir dans Paris ce quatrain des plus irrespectueux:

Des favoris de la Muse française,
D'Angevilliers a le sort assuré:
Devant la porte, il a fait croître un pré
Pour que chacun y pût paître à son aise.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le billard ovale, que des fabricants anglais essayent de lancer cette année, passe pour une nouveauté. C'est pourtant en France qu'il vit le jour. On en fit quelques-uns au dix-septième siècle, sans succès. Vers 1869, un café de Châteaudun en possédait un, paraît-il.

— Depuis sa fondation jusqu'en 1900, le Conservatoire de Paris a produit 354 chanteurs venus du département de la Seine, 86 de la Haute-Garonne, 60 du Nord, 39 de la Gironde, 35 du Rhône, 29 des Bouches-du-Rhône, 26 de la Seine-et-Oise, 23 de l'Hérault. L'Ardèche la Corrèze, les Hautes-Alpes, la Haute-Saône et le Jura n'ont fourni aucun chanteur au Conservatoire de Paris.

— Napoléon Ier n'était pas tendre aux journalistes desquels il prétendait obtenir la même docilité que des fonctionnaires. Il s'arrogea le droit de nommer et de révoquer les rédacteurs de tous les journaux, à l'égard desquels il se croyait tout permis. Cette hostilité, qui datait du Consulat, eut pour résultat de faire baisser de 60.000 à 32.000 le nombre total des abonnés de toutes les gazettes, de 1800 à 1805. Il ne cessa de diminuer jusqu'à la fin de l'Empire.

— Les châtiments corporels sont toujours en faveur dans les écoles anglaises. Mais s'ils étaient jadis fort sévères, on a introduit dernièrement, dans l'enseignement britannique un règlement sur la « baguette disciplinaire » et la manière de s'en servir. Les punitions sont désormais infligées sous la responsabilité du directeur de chaque école ou de maître « certifié » auquel il délègue ses pouvoirs.

— Les grandes villes de France, dont les habitants sont les mieux logés au point de vue de l'hygiène sont: Bordeaux, Nice, Montpellier, Clermont-Ferrand, Grenoble, Tours, Versailles, Le Mans et Amiens.

— Un journalier de Chauvé (Loire-Inférieure) est à citer en exemple aux pères de familles. Il a élevé ses 22 enfants (dont vingt sont actuellement vivants) avec un salaire ne dépassant pas 2 fr. 25 par jour.

— On sait que, par une convention spéciale, la justice monégasque confie à l'administration pénitentiaire française le soin d'exécuter ses arrêts. L'individu, condamné aux travaux forcés, ou à la prison, par le tribunal de Monaco, subit sa peine dans une maison centrale de France ou de Cayenne. Le prince paie, pour sa nourriture et sa garde, une redevance annuelle de 600 francs.

— C'est en 1851 qu'on posa le premier *câble* sous-marin entre Douvres et Calais.

— Une des formes les plus curieuses de l'évolution de la mentalité chinoise vers les idées et le progrès modernes, est le culte voué par les intellectuels Célestes aux grands hommes de nos pays. Le héros de prédilection de la jeunesse pensante, à Pékin et à Canton, n'est autre que Napoléon Ier, le César moderne. On vend quantité d'estampes à son image; des chansons, très en vogue, lui sont consacrées.

— Le pneumatique de nos cycles et de nos autos est d'origine anglaise. Un certain R.-W. Thomson prit, en effet, brevet, en 1845, pour une innovation intitulée: « perfectionnement aux roues de voitures et autres corps roulants », qui n'était autre que l'adaptation, aux jantes, d'un cordon creux de gutta-percha, ou de caoutchouc sulfurisé gonflé d'air. Il est curieux de constater que ces premiers pneus furent appliqués à des voitures hippomobiles.

— La croissance quotidienne de nos ongles varie selon les doigts. En moyenne, cet allongement est de 0mm,086. Si nous ne coupions pas ces appendices, leur longueur totale, non comprise la partie qui recouvre le doigt, serait de plus de 31 millimètres au bout d'un an.

— On a noté une augmentation très appréciable du poids chez les enfants, à la suite de plusieurs jours consécutifs de beau temps chaud; le temps froid et humide amène une perte correspondante. De même, certains médecins ont observé que la croissance en longueur se fait pendant les huit premiers mois de l'année, c'est-à-dire qu'elle est plus lente en hiver.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Elliker. — Prenez patience, le nombre de ces envois est très considérable.

Un ami. — 1° L'exemple n'en est pas exceptionnel; 2° Cette question est toujours demeurée sans réponse satisfaisante.

M. M. Etnoc. — Nous ne pensons pas que la valeur en soit bien grande.

MM. Fagot, Manoël, Dehuc. — Nous l'ignorons complètement et partout l'on vous fera sans doute la même réponse, car les lettres qu'on leur envoie *sans adresse* leur parviennent quand même sûrement.

Un vieil. — Les soins ordinaires de propreté, surtout le balayage fréquent. La poudre de pyrètre est assez efficace.

M. F. d'Angers. — 1° Non; 2° non; 3° ceux qui restent à un condamné à temps; 4° Il ne serait pas poursuivi.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

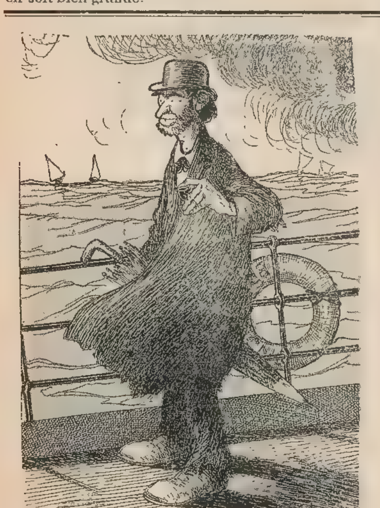
Aux Amateurs de Cartes-postales

La Compagnie de l'Ouest a l'honneur de rappeler au public qu'elle a fait publier deux séries composées chacune de huit cartes postales illustrées reproduisant en couleurs ses plus jolies affiches.

Première série. — Affiches du service de Paris à Londres.

Deuxième série. — Affiches des excursions en Normandie et en Bretagne.

Ces deux séries sont mises en vente séparément dans les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest, ou adressées franco à domicile contre l'envoi de leur valeur (0 fr. 40 chaque série), sur demande affranchie, au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.



Le Monsieur correct. — C'est ennuyeux, il n'y a même pas un crachoir sur ce bateau!

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Pour nos enfants

Nous avons déjà signalé, à l'attention des voyageurs et des touristes, les Guides, Livrets et Albums publiés sur la Normandie et la Bretagne, par la Compagnie de l'Ouest.

Ces publications ne s'adressant qu'aux grandes personnes, la Compagnie de l'Ouest a pensé être agréable aux enfants en faisant établir, exclusivement à leur intention, et comme souvenir de voyage, un Livret-aquarelle de costumes et paysages bretons.

Ce Livret-aquarelle comprend huit gravures en couleurs, chacune reproduite en esquisse au trait noir, sur la page mobile qui lui fait vis-à-vis, et que les enfants peuvent expédier comme carte-postale, après l'avoir coloriée suivant le modèle; plusieurs chansons (paroles et musique), choisies parmi les œuvres du barde breton, Botrel, et enfin quelques renseignements géographiques.

Nul doute que, par son prix modique (0 fr. 60) et son cachet artistique, il n'obtienne un grand et légitime succès.

Le Livret-aquarelle de la Bretagne se trouve dans les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest, ou est adressé, franco à domicile, contre l'envoi de sa valeur (0 fr. 60) en timbres-poste, au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

14e ANNÉE — No 26. 10 Centimes 28 JUIN 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA FORCE DE L'HABITUDE, par ALEX.

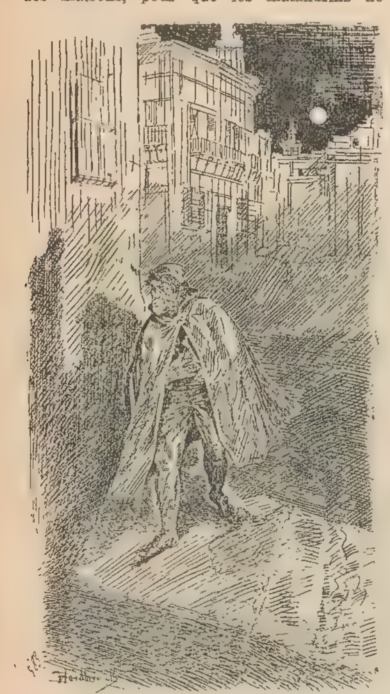


LE DOMESTIQUE. — Évidemment c'est une belle propriété !

LA BOMBE

On prétend que Barcelone est le repaire des anarchistes et la cité des bombes — et nous avons quelques raisons de le croire: car, en ce moment, nous pouvons apercevoir, dans la Calle San Pedro, un de ceux-ci qui porte une de celles-là...

Il est deux heures du matin. Il fait clair de lune. Un *sereno* somnolent erre le long du trottoir désert, ayant soin de se tenir à l'ombre des maisons, pour que les malandrins ne



C'est avec mille et une précautions que le sinistre Gouya emporte sous son sinistre manteau une non moins sinistre marmite...

le voient pas... Les honnêtes gens dorment en paix. Tout est tranquille.

C'est avec mille et une précautions que le sinistre Gouya emporte, sous son sinistre manteau, une non moins sinistre marmite... Pour amortir sa démarche, et éviter à son terrible fardeau des cahots et des secousses, qui pourraient provoquer une déflagration funeste, il a mis à ses pieds des chaussons de lisière, qu'il tressa naguère de ses propres mains (ce genre de travail lui est familier! Et il file, souple et rapide, sans troubler le silence de la rue San Pedro.

Où court-il???

Nous allons vous l'apprendre. Mais auparavant il est nécessaire que nous vous racontions une tout autre histoire, qui, à première vue, n'a rien de commun avec la bombe du sinistre Gouya.

∴

Il y avait, dans Barcelone, deux jeunes époux, riches, beaux et nobles, qui habitaient une vieille maison de la Calle San Pedro.

Lui était *subteniente de caballeria*, autrement dit, sous-lieutenant de cavalerie, et se nommait Juan Tripoli.

Elle s'appelait Luisita.

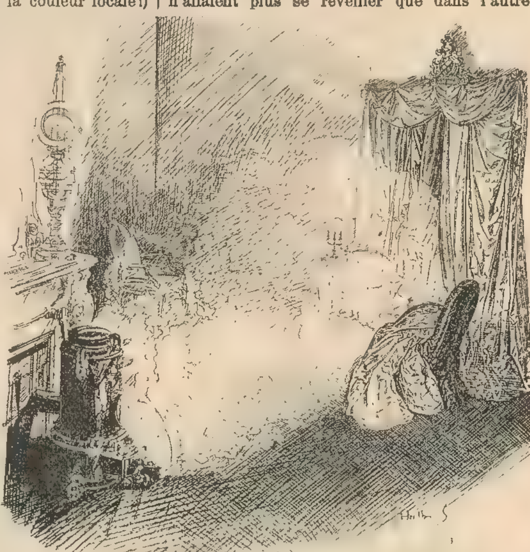
C'était un ménage heureux, dont la *vivienda* se trouvait au *piso bajo* (que diable, parlons un peu espagnol, il faut de la couleur locale!) et dont la *cuarto de dormir* donnait sur la *calle* avec deux *vantanas* munies de *postigos!*

Traduisons: leur appartement se trouvait au rez-de-chaussée et leur chambre à coucher donnait sur la rue avec deux fenêtres munies de volets.

Malheureusement l'immeuble était antique et vermoulu, et les cheminées tiraient d'une façon si déplorable qu'il vaut mieux dire qu'elles ne tiraient pas pas du tout.

Mais en Espagne, contrée romantique, on ne se soucie pas de ces détails prosaïques et terre à terre... C'est ainsi qu'un beau soir, le senor et la senora Tripoli s'endormirent avec un poêle mobile, ronflant dans leur chambre à coucher, à deux pas de leur lit... les imprudents!

Non content de dégager du calorique, ce satané poêle mobile se mit à dégager des flots d'oxyde de carbonne et à empoisonner sournoisement tout *l'alcoba* où les deux jeunes gens infortunés faisaient des rêves d'or...



Ce satané poêle mobile se mit à dégager des flots d'oxyde de carbone et à empoisonner ces deux jeunes infortunés qui faisaient des rêves d'or...

Le fatal toxique pénétra peu à peu dans leurs poumons oppressés, s'infiltra dans leurs veines, les engourdit, les anesthésia lentement... Et comme les portes et les fenêtres de leur chambre étaient hermétiquement fermées, interceptant le vivifiant oxygène du dehors qui, seul, pouvait encore les sauver, nous n'avons plus, hélas! qu'à les considérer comme perdus, et à verser un pleur sur leur mort si tragique et si prématurée!...

Demain matin, la chose est sûre, on les trouvera asphyxiés dans leur lit!... Dieu que c'est triste!...

∴

Boum! patatras!

Voici qu'une effroyable explosion vient d'ébranler toute la calle San Pedro, et le sinistre Gouya, qui a déposé et allumé sa bombe sur le rebord d'une croisée, déguerpit comme un zèbre, croyant fermement ne laisser derrière lui que ruines et carnage!...

Et tout en galopant, il ricane avec une férocité satisfaite:

— Ah! ah! ah! senor Juan Tripoli... Ah! ah! ah! senora Luisita, vous m'avez flanqué à la porte de chez vous, sous prétexte que vous ne vouliez pas d'un domestique anarchiste!... Eh bien! voilà comment je me venge des sales bourgeois de votre espèce. Je les mitraille, je les dynamite, je les fais sauter, je les réduis en capilotade, en hachis, en chair à saucisses!... Ah! ah! ah! la belle vengeance!...

∴

O sinistre Gouya, tu te mets, comme on dit vulgairement, le doigt dans l'œil jusqu'au coude!...

Certes la maison des époux Tripoli est fort endommagée... Les volets de la chambre conjugale ont été arrachés, la fenêtre a été éventrée, les vitres sont en poussière...

Mais les jeunes et intéressants moribonds, intoxiqués par les émanations du poêle mobile qui exerçait précisément cette nuit-là les ravages dont nous avons parlé, les très jeunes et très intéressants moribonds, qui n'allaient plus se réveiller que dans l'autre monde, sont miraculeusement sauvés par la méchante bombe!...



... Les volets de la chambre conjugale ont été arrachés, la fenêtre a été éventrée, les vitres sont en poussière...

Car l'air pur, l'air frais de la nuit, entre désormais chez eux comme chez lui, par la brèche largement ouverte!... Et l'oxygène, victorieux, chasse le perfide oxyde de carbonne,

xpulse les miasmes délétères du poële mo-ile, terrasse les microbes et assainit, d'un ouffle irrésistible, les bronches de Juan et de uisita!...

Et si la bombe fume sur le bord de la enêtre, c'est de colère et de dépit: car lors-u'on se donne du mal dans l'espoir de tuer es gens bien portants, il est vexant de cons-tater qu'ils étaient justement à l'article de la nort et qu'on les a ressucités!...

Dans ces conditions, l'anarchie a du bon!

FRANCHEVILLE.

****

Pêle-Mêle Causette

La création d'une cité internationale era le grand facteur de la future paix niverselle.

La plupart des malentendus, qui en-retiennent un état de méfiance entre es nations civilisées, tomberont quand es peuples pourront se comprendre. Et es peuples se comprendront quand exis-era la cité internationale.

Comment celle-ci sera-t-elle organi-ée?

La chose me paraît assez simple.

Il y sera établi une assemblée qui con-iendra des délégués de toutes les puis-ances adhérentes. Ce sera une sorte e Sénat, qui aura pour mission de gé-er la colonie.

Le Sénat votera les lois et nommera n président, lequel sera choisi parmi les abitants de la cité neutre.

Le président nommera les fonction-aires et sera donc le chef du pouvoir xécutif.

Les nations associées subventionne-ont la cité internationale, jusqu'au jour ù celle-ci pourra se subvenir à elle-nême.

La cité n'aura pas de douanes.

Il y sera fondé une académie char-ée de veiller sur la langue internatio-ale, et une école, où se formeront les uturs professeurs. Ceux-ci passeront, en uittant l'école, des examens pour l'ob-ention d'un brevet. Ils se répandront nsuite dans le monde où ils diffuseront a langue avec ses traditions propres.

Dans les écoles publiques, la seule ngue enseignée sera l'idiome interna-onal.

Il n'y aura pas d'armée, bien entendu. eul, un corps de police fonctionnera our la sécurité publique.

L'industrie et le commerce pourront épanouir en toute liberté.

Jamais la colonie ne pourra être déclarée utonome. Il faudra qu'elle conserve tou-ours son caractère international.

Les Congrès s'y réuniront et y éta-liront leurs archives. Et plus tard, quand civilisation aura fait un nouveau pas ers le progrès, on y verra siéger le remier tribunal international.

Voilà dans ses grandes lignes, ce que ra la cité internationale.

Pour ce qui est des détails de l'orga-sation, le Sénat aura plein pouvoir our les régler à sa guise.

Je n'ignore pas qu'un organisme pa-il subira quelques flottements au début. Il y aura une période de gestation et de transition. Mais avec de la bonne volonté et le désir d'aboutir, les difficultés s'aplaniront bien vite.

Le plus gros obstacle ne réside que dans le scepticisme, l'indolence et la routine.

Toutes les innovations se sont heurtées à ce roc inerte. Cela les a retardées, mais ne les a jamais empêchées d'aboutir.

Il en sera de même de la cité internationale.

Elle a déjà tracé son premier sillon. L'idée, battue en brèche tout d'abord par les promoteurs même de la langue internationale, s'est acclimatée parmi eux.

Elle a germé, timide encore, mais ses racines se fortifieront et s'élargiront. L'arbre de la paix est planté. Il se développera et s'affermira avec l'âge.

Pygmalion se réjouissait à la vue de sa pensée devenue vivante. Comme lui, j'éprouve de la joie à voir prendre corps a une idée que je défends depuis si longtemps et qui m'est chère.

Fred ISLY.



AUDITION MUSICALE AU DÉSERT

Un petit air de trompe.

PENSÉE

Bien des hommes perdent la santé à vouloir faire fortune. Quand ils y sont arrivés, ils donneraient volontiers leur fortune pour retrouver leur santé.

Les deux valises

Un Anglais, long comme le sont les Anglais quand ils sont longs, cet Anglais était installé dans un compartiment de chemin de fer.

Le train s'était arrêté dans une gare, quand à la portière apparut le buste d'un contrôleur.

— Billet, s'il vous plaît!

L'Anglais abaissa tranquillement son journal et dit:

— Billet, oh! yes! Et il tira de sa poche le billet demandé.

Le contrôleur le prit, le poinçonna et le rendit en ajoutant poliment:

— Merci, Monsieur.

Puis il allait se retirer, mais un coup d'œil jeté dans la voiture le retint:

— Vous êtes seul dans ce compartiment, Monsieur?

— Seul, oh! yes! toute seul.

— Mais alors, fit le fonctionnaire, à qui appartiennent ces deux valises, qui sont là-bas entre les deux banquettes?

L'insulaire dirigea son regard vers l'emplacement indiqué.

Puis le plus tranquillement du monde:

— Ce que vous appelez deux valises, Monsieur, ce sont mes pieds.

* * *

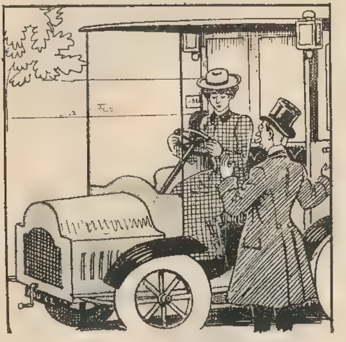
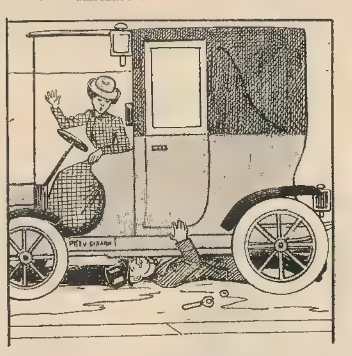
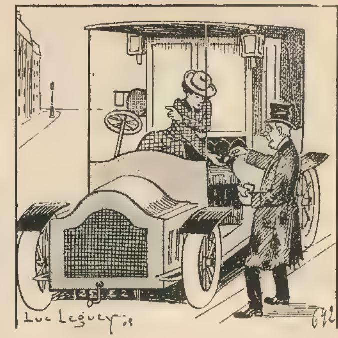
EN ATTENDANT

Labiture et Boisec se rencontrent devant un café.

LABITURE. — Entrons-nous prendre quelque chose?

BOISEC. — A cette heure-ci? Mais je ne sais vraiment quoi prendre!

LABITURE. — Ça ne fait rien. Entrons toujours boire une absinthe en attendant que nous ayons décidé ce que nous prendrons.

LA VIEILLE GALANTERIE FRANÇAISE

Pour aller en soirée, M. Snobinet hèle un taxi-auto conduit par une femme chauffeuse.

La voiture ne tarde pas à rester en panne. Snobinet, qui est galant, descend et dit à la conductrice:
— Je ne souffrirai pas, Madame, que vous répariez cela vous-même, m'y connaissant un peu. Et il se coucha sous la voiture.

L'accident réparé, on arrive à destination. Le taxi marque 6 fr. 95. Snobinet n'en revient pas:
— Comment! 6 fr. 95 pour une si petite course?
— Dame! Monsieur, vous savez bien que pendant les arrêts, le taxi fonctionne tout de même!



LES DOMESTIQUES

OU

COMMENT IL FAUT DIRE MAINTENANT

— Et votre nouvelle bonne?... Ça va?...
— Oui... elle est assez contente de nous...

Courrier Pêle-Mêle

A propos de l'impôt sur le revenu

Monsieur le Directeur,

Voici une question que j'adresse en toute ma simplicité de lecteur complètement ignorant des questions de finances, aux autres lecteurs statisticiens ou économistes.

Je suppose que je vienne de gagner dix francs. Ces dix francs faisant partie de mon revenu auront à payer de par la loi de M. Caillaux ou de l'un de ses successeurs, tant pour cent. Ces dix francs, joints à d'autres, je les utilise à faire tapisser de nouveau mon appartement. Voilà, pour mon tapissier, dix francs de revenus en plus, sur lesquels il aura à payer, lui aussi, une part à l'Etat. Ledit tapissier, faisant bien ses affaires, s'offre le théâtre et y dépense les dix mêmes francs. Le directeur du théâtre, ayant eu un certain succès dans sa dernière pièce, augmente ses acteurs. Les dix francs ont continué de circuler. Des mains de l'acteur augmenté, ils passent dans celles d'un restaurateur, chez lequel ledit acteur a traité quelques camarades. Et ainsi de suite, au bout de l'année, le même demi-louis se trouve, après une odyssée très compliquée, entre les mains d'un hôtelier qui l'a reçu d'un dentiste, auquel il fut remis par un entrepreneur, etc.

(Retour en arrière jusqu'au restaurateur.)

Or moi d'abord, le tapissier ensuite, puis le directeur de théâtre, l'acteur, le restaurateur, etc., etc..., l'entrepreneur, le dentiste et finalement l'hôtelier, nous avons tous payé tant pour cent sur cette pièce, toujours la même, et qui a contribué à augmenter le revenu de l'un aussi bien que de l'autre de nous tous.

Je serais curieux de savoir, d'après le roulement moyen de l'argent, combien l'Etat, en accumulant tous ses prélèvements successifs à pu toucher, en totalité, sur cette piécette voyageuse.

Chers lecteurs, statisticiens et économistes, avez-vous quelque tuyau... lumineux qui puisse m'éclairer sur ce point?

Recevez, etc.

MARCHEREZ (Levallois).

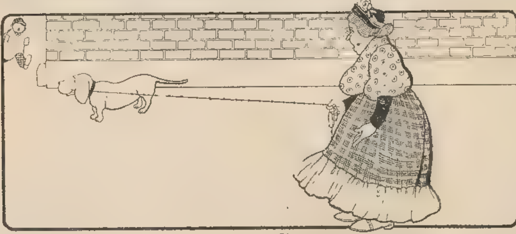
* * *

A. E. I. O. U

Monsieur le Directeur,

Vous demandiez des mots contenant les cinq voyelles *a, e, i, o, u*. En voici quelques-uns réunis dans une même phrase:

« Une *Roumaine*, vêtue d'*oripeaux*, et portant des souliers à la *poulaine*, effrayée par une




POURQUOI MADAME X SE DEGOUTA DE SON CHIEN.

— Viens donc Coco, viens embrasser ta petite mère...

— Aïe! Coco! Allons!



LE CŒUR HUMAIN

— Quoi, ces cheveux blancs, ces épouvantables infirmités laissent insensibles les passants... alors, flûte, j'en ai assez!



Heureusement pour moi que tout cela est de la blague. Au diable ces lunettes, ce bandage et cette perruque, maintenant je connais le cœur du bourgeois.

Le Bourgeois. — Cré nom! ça doit être un apache!...



— Tenez, mon pauvre homme, voici quarante sous, je ne vous avais pas vu, excusez-moi!...

Et le faux mendiant comprit que, dans la vie, mieux vaut inspirer la crainte que la pitié.

douzaine d'*oiseaux*, se *couperait* par suite de cette peur *soudaine*, *pousserait* un grand cri et pourrait s'*évanouir*. »

Je vous signale le mot: *hydrostatique*, renfermant les six voyelles françaises *a, e, i, o, u, y*, qui se retrouvent aussi dans: *hydrodynamique*, *dynamométrique*, associées aux voyelles *y* et *e*.

Recevez, etc.

S. H. L. C. (Lecteur Montbardois).

***

Monsieur le Directeur,

Voici un mot français, *Carneillou*, puisé dans le Bescherelle, et qui signifie: cimetière gaulois en Bretagne). Ce mot contient, dans l'ordre, les cinq voyelles *a, e, i, o, u*.

Il y a aussi un certain nombre de communes qui sont dans ces conditions, telles que: Chasséricourt (Aube); Hamégicourt (Aisne); Vandelicourt (Oise), etc., etc.

Recevez, etc.

L. Angelo (Reims).

Epigramme

Voici une nouvelle épigramme que nous communique un lecteur. Elle s'adressait à Buloz, qui fut directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Il est bon de rappeler que Buloz était borgne.

Dans les Enfers, quand il devra descendre
Son compte sera bien vite réglé.
Il n'aura pas d'esprit à rendre,
Et n'aura qu'un œil à fermer.

Un fidèle Lecteur.

* * *

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

La Banque de France a-t-elle émis des billets de banque d'autres valeurs que: cinq, vingt, vingt-cinq, cinquante, cent, cinq cents et mille francs?

Si oui, à quelle époque?

Qu'y a-t-il de vrai dans la légende qui prétend qu'un billet de banque de... cent mille francs, disent les uns, de un million de francs, disent les autres... soit en possession de la famille de Rotschild?

A. Forain.

* * *

Je vous serai obligé de bien vouloir me faire connaître par la voie de votre journal, la raison pour laquelle on dénomme la qualité du tabac courant par l'appellation de Caporal?

E. Dallet.

* * *

Quelqu'un des lecteurs de votre estimable journal pourrait-il me renseigner sur la provenance de l'expression: « Faire Charlemagne », appliquée aux personnes qui s'en vont du jeu dès qu'elles ont gagné?

Cuissou (Bafou-la-Bé).

****

Enseignes parisiennes

Le *Pêle-Mêle* a publié de nombreux articles très documentés sur les enseignes parisiennes.

Mais ce sujet est si vaste qu'on ne l'épuisera pas de sitôt.

Sait-on, par exemple, que beaucoup de ces images, peintes ou sculptées, étaient l'œuvre d'artistes à leurs débuts et qui, par la suite, devinrent illustres?

Sait-on que c'est Watteau, le grand Watteau, qui enlumina la boutique de son ami Gersaint, le marchand de tableaux du pont Notre-Dame? Ce panneau remarquable se trouve aujourd'hui au musée de Berlin. Géricault est l'auteur du *Cheval blanc* bien connu, et Horace Vernet peignit l'*Hirondelle* du fameux café Foy, où se réunissaient les demi-solde.

Le *Fidèle Berger* de la rue des Lombards avait été exécuté par Prud'hon, qui faisait aussi des dessins pour les boites de bonbons de la célèbre confiserie.

Rue de la Monnaie, sur l'emplacement actuel des immeubles de la *Samaritaine*, se trouvaient autrefois deux magasins de nouveautés. L'un d'eux, à l'enseigne de *La Fille mal gardée*, avait été peint par Abel Pujol, l'auteur des grisailles de la Bourse et du beau plafond du grand escalier du Louvre. Le *Grand Condé*, rue de Seine, était signé Blondel, un prix de Rome. Diaz avait peint une enseigne pour la devanture d'un marchand de comestibles de la rue Saint-Honoré; Thomas Couture avait illustré un magasin de la rue de Richelieu. Millet, l'auteur de l'*Angélus*, débuta dans les arts à Gruchy, son village natal, en dessinant un cheval sur la boutique d'un maréchal-ferrant. Ce cheval est aujourd'hui au musée de Cherbourg.

La rue de la Harpe doit son nom à une enseigne représentant le roi David jouant de l'instrument cher à Saül. On ignore le nom de l'artiste qui exécuta ce bas-relief tout à fait remarquable.

Ignoré aussi l'auteur des *Quatre sergents de La Rochelle*, enseigne d'un restaurant très ancien du boulevard Beaumarchais.

Il serait intéressant de découvrir la retraite des enseignes de valeur qui n'ont pu



HISTOIRE SANS PAROLES



AMERICANISME

Autrefois, il y avait une échelle nommée amour, qui rapprochait les bergères des princes.



Mais avec le temps, l'échelle s'étant usée, on l'a remplacée par autre chose.



LACUITE ET BECSALÉ

— Tu vois, Ernest, ce qui nous serait arrivé... si nous avions bu de l'eau !

réintégrer ni le musée de Cluny, ni Carnavalet. Sans doute, on retrouverait-on dans l'arrière-boutique des brocanteurs, parmi des plâtras et des oripaux.

L'esprit — un esprit facile — présidait l plus souvent à la confection d'une enseigne. Tels: le *Bon Coing*, le *Verre galant*, le *Juste pris*, aux *Trois forts Bancs*, au *Cygne de la Croix*, aux *Enfants des Douars*.

Le rébus aussi était mis à contribution, et nous avions:

0-20-100-0

(Au Vin sans Eau)

ou le dessin d'un *fa* dièze, et, au-dessous: *Au Sous-sol*.

Un magasin de deuil, dans le quartier des Halles, avait pris pour enseigne:

Au Saule pleureur

Une poissonnerie s'établit en face, avec, pour enseigne:

A la Sole pleureuse

Un cordonnier de la rue Saint-Martin avait fait dessiner sur sa boutique une tête d'oie sortant d'une botte, le tout agrémenté de cette légende:

Prenez la botte et laissez la monnoie

La littérature parfois s'en mêlait, et on pouvait lire, rue Saint-Denis, sur la boutique d'un perruquier, dont l'enseigne représentait Absalon pendu par les cheveux à un arbre:

Passant, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque.
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque!

Il est vrai que Paris n'avait pas le monopole exclusif des enseignes drôlatiques, et on pouvait lire, à Strasbourg, au-dessous d'un éléphant, debout sur les pieds de devant:

A l'élève en droit

« As-tu vu Lambert ? »

A propos de cette « scie » qui, quelques années avant la chute de l'Empire, poursuivait les gens partout, dans les rues, sur les boulevards, voici une anecdote qui est bien amusante et peu connue:

Un jour, deux plaisantins, se promenant dans le parc de Versailles, aperçoivent une pauvre marchande de gâteaux. Ils échangent un coup d'œil complice, et s'approchant d'elle:

— Pardon, ma bonne femme, lui disent-ils, n'avez-vous pas vu Lambert?

Et ils éclatent de rire tous les deux, charmés d'avoir posé cette insipide question.

Mais la marchande ne se déconcerte pas pour si peu:

— Si fait, messieurs, répond-elle sans la moindre hésitation. Lambert a passé là il y a quelques instants, en me disant: « Il viendra peut-être deux imbéciles me demander, je vais dans la seconde allée à gauche, où je les attendrai. »

Et, sur ces mots, elle tourna le dos aux deux mystificateurs, mystifiés à leur tour.

* * *

Charles-Quint et Paris

Quand Charles-Quint vint à Paris en 1540, il passa à Poitiers et à Orléans. François Ier lui demanda ce qu'il pensait de ces villes:

— Poitiers, répondit Charles-Quint, est le plus beau village qui soit au monde, et Orléans la plus belle ville.

— Et que dites-vous donc de Paris? interrogea le roi.

— Paris, s'écria alors l'impérial visiteur, ce n'est pas une ville, c'est un monde!...

Que dirait-il aujourd'hui, s'il voyait la Ville-Lumière?...

EXPRESS-POCHADE

UNE INVENTION DE M. SYMIAN

M. Symian est comme l'on sait, un novateur.

Pour un ministre ou même pour un autre mortel, être novateur c'est s'ingénier à appliquer de nouvelles idées.

Les nouvelles idées d'un anthropoïde ordinaire consistent généralement à trouver le moyen d'augmenter ses argents. Celles d'un ministre sont tournées vers le bien-être de ses admini trés.

Donc M. Symian ne cesse de penser au bonheur de son bon peuple de France.

Et comme M. Symian est un imaginatif, le résultat de ses réflexions ne peut se faire attendre longtemps.

Ce résultat dépasse toutes les prévisions

Voici, du reste, la genèse de ce mirifique progrès.

Un jour, notre ministre postier déambulait incognito dans les Jardins des Tuileries.

C'est mélangé à la foule, dans l'oubli des grandeurs, que son esprit aime à méditer.

Il songeait à son sacerdoce et aux problèmes qui en dépendent:

« Envoyer une lettre, se disait-il, constitue une corvée souvent ennuyeuse. Il faut s'asseoir, prendre des instruments et des matériaux spéciaux, tels que plume, encre, papier; torturer son cerveau pour en faire jaillir l'expression juste, le mot propre. S'il n'y avait que cela encore. Mais il faut, en outre, se saisir d'une enveloppe, y apposer une adresse, y introduire la lettre, la cacheter, et, suprême déconfort, sacrifier de sa salive pour faire adhérer, sur sa surface, un timbre-poste.

« En échange de ces efforts, quelle compensation donnons-nous au peuple, notre client?

« Aucune!

« Cela suffit à expliquer le peu d'empressement que le public apporte à sa correspondance.

« Alors que tous les commerçants rivalisent de prévenances et de générosité envers leur clientèle, qu'ils mettent tout en œuvre pour l'induire à acheter leurs produits, la Poste seule reste inactive. Pourquoi?



« Oui, pourquoi ne provoquerions-nous pas, nous aussi, un empressement plus grand à recourir à nos services?

« Expédier une lettre est une corvée. Faisons-en un plaisir, et nous verrons prospérer nos affaires. »

Et tout rêveur, M. le ministre-postier arpentait une allée de sycomores.

Soudain, son œil devint fixe. Il s'arrêta: Devant lui, des enfants suçaient à pleine bouche des sucres d'orge. Il y en avait de verts à l'absinthe; de blancs, à la vanille; de jaunes au citron.

Une association d'idées s'était formée dans l'esprit de l'homme d'Etat.

Et soudain, le visage illuminé, les yeux émerillonnés, il se frappa le front:

— Eh! oui, murmura-t-il, le moyen, le grand moyen, le voilà!

Et fébrilement, il dirigea ses pas vers la rue de Grenelle, où siègent ses bureaux.

Quelques jours après, on put voir, dans un premier bureau de poste, des bocaux munis d'une étiquette.

Un employé aimable se tenait derrière son guichet.

Quand un client lui demandait un timbre de deux sous, il s'informait, en souriant gracieusement:

— A quel parfum, Monsieur?

— A la vanille!

Et le client se retirait dans un coin, où lentement, et avec un sourire de béatitude, il



léchait copieusement son timbre gommé à la vanille, avant de le coller sur l'enveloppe.

Dès le premier jour, la correspondance a doublé dans ce bureau. L'application de cette innovation ne tardera pas à se généraliser.

Grâces en soient rendues au génial inventeur, à l'honorable M. Symian.

Le grand Condé, ennuyé d'entendre sans cesse un fat parler de monsieur son père, de madame sa mère, de messieurs ses fils, appela un de ses domestiques et lui dit:

— Monsieur mon laquais, dites à monsieur mon cocher d'atteler mes chevaux à madame ma voiture!

Le fat comprit alors son ridicule et ses sottes prétentions.



— Pardon, Monsieur, la rue de Londres, s'il vous plait?
— Madame, ce n'est plus mon affaire, il faut vous adresser à mon collègue, le polyglotte anglais.



— Jamais je ne pourrai arriver au sommet!
— Je te reconnais bien là. Tu te fais des montagnes de tout!

ÉGALITÉ

L'égalité n'est qu'un vain mot. Tous les jours nous voyons imputés à crimes envers certains de nos concitoyens certains actes, et ces mêmes actes nous les voyons tous les jours accomplir impunément et même professionnellement par d'autres.



Introduisez-vous chez quelqu'un, ouvrez ses tiroirs avec de fausses clefs et emportez ce qu'ils contiennent; cela vous conduira aux travaux forcés.



Sauf toutefois si vous êtes juge d'instruction.



Injuriez, diffamez quelqu'un, accusez-le publiquement de tous les vices. Cela vous coûtera chaud, surtout si vos allégations sont fausses.



Excepté si vous êtes avocat.



Essayez d'arracher quelqu'un de force à ses occupations, la loi le protègera contre la violence que vous voulez exercer contre lui.



Sauf si vous êtes accusé de tous les crimes. Dans ce cas, vous avez le droit d'empêcher tous ceux qu'il vous plaira de se livrer à leurs occupations, même les plus urgentes, pour venir moisir, sous le titre de témoins, des journées entières toutes les quinzaines au Palais de Justice.



Vous n'avez pas le droit de frauder ni de vendre de la marchandise avariée.

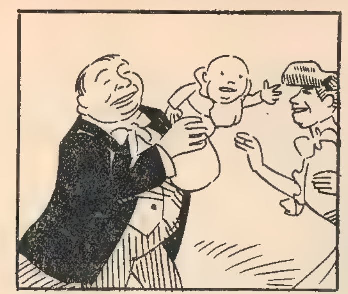


Sauf si vous êtes la Régie.



Vous n'avez pas droit d'entraver la circulation, sauf si vous êtes la Ville de Paris.

UNE PROFESSION DE TOUT REPOS (Les temps sont changés)



Lorsque l'acteur Matuvu eut un fils, il éprouva une grande joie: « Il suivra les traces de son père, dit-il, il sera un artiste! »



Hélas! les parents proposent et les enfants disposent... Le petit Matuvu, tout gamin, sentit germer en lui une vocation irrésistible pour le commerce. Menaces, prières, exhortations de ses parents, rien n'y fit...



A l'âge d'homme, Matuvu, profitant d'un petit héritage, s'établit marchand.

Les débuts furent durs: Concurrence des grands magasins, grèves, lokout, etc., furent autant d'obstacles à sa réussite.



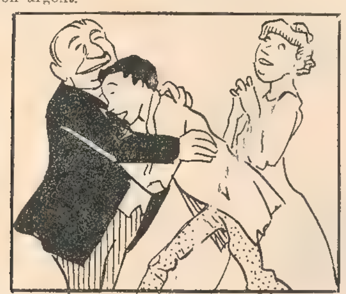
Cependant, à force de travail et de privations, il arrivait à économiser un peu d'argent, qu'il s'empressait de porter à des financiers habiles... mais peu honnêtes... et notre pauvre Matuvu fils, perdit, dans ces spéculations son argent.



Ruiné, il fit faillite et se crut déshonoré...



Tombé dans la misère noire, couchant sous les ponts, il se souvint de ses bons parents, dont il n'avait point su écouter les conseils, et, tel l'enfant prodigue, s'en fut se jeter dans leurs bras:



« Il n'est jamais trop tard pour bien faire! » dit gravement le père Matuvu.



Et huit jours après, Matuvu fils débutait dans un théâtre de banlieue. Succès modéré, pommes cuites pour son dessert



Heureuse profession, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Matuvu fils eut quelques succès.



Une existence charmante fut la sienne. Reçu dans le meilleur monde, il n'avait qu'à se laisser vivre.



Dépensant l'argent sans compter, allumant ses cigares avec des billets de banque. Avait-il à se soucier de l'avenir?



Non, car il savait que, sans ressources, il finirait ses jours dans une délicieuse maison de retraite, entouré de soins, et il comprit enfin combien ses parents avaient été sages en choisissant une existence aussi exempte de soucis!



— Eh bien! mon Loulou, tu es aussi bien là que sur le chameau du Jardin d'Acclimatation?
— Oh! voui, m'man... Seulement sur l'autre il y a plus de cheveux pour se tenir!



— Mais, garçon, il y a un franc d'erreur. L'addition porte 14 francs au lieu de 13...
— La caissière aura craint que Monsieur ne soit superstitieux.

La Morale de la vie.

Dans le monde un peu spécial des cambrioleurs on l'appelait le « Grand Crocodile », parce qu'il était peu sensible à la pitié. Nul ne connaissait son véritable nom. C'était un garçon sympathique, mince, brun, très comme il faut qui forçait les coffres-forts, et les cœurs avec une égale facilité.

Il commença modestement par le vol à la tire, mais ses hautes qualités d'initiative et son sang-froid groupèrent bientôt de nombreux camarades autour de lui. Il organisa donc la bande des « Crocodiles de Montmartre », qui se distinguaient entre eux par une larme, une larme de crocodile tatouée en vert sur le poignet gauche.

Pendant des années, les Crocodiles dévalisèrent les villas, les boutiques, les chambres de bonnes, avec une audace et une dextérité extraordinaires.

Le Grand Crocodile était économe. Avec l'argent de ses larcins, il acheta de bonnes rentes sur l'État, et après vingt ans de « travail », liquida sa bande, laissa pousser sa barbe, et se retira dans son village natal. Là, il reprit son véritable nom, et le Grand Crocodile, redevenu M. Pernel, épousa la sœur d'un riche fermier, et s'associa avec son beau-frère.

Bon avec les pauvres, serviable envers ses amis, complaisant pour tous, M. Pernel conquit l'estime générale et fut nommé maire du pays.

Propriétaire et rentier, M. Pernel devint un ami des lois. Il se montra terrible pour les braconniers et surtout pour les voleurs. Comme tous les parvenus, M. Pernel ne se souvenait plus de ses origines.

Un matin, M. Pernel constata avec épouvante que le tiroir de son bureau avait été fracturé. Une liasse de billets de cent francs avait disparu.

Pernel prévint en hâte Rainot, le maréchal des logis de gendarmerie, qui lança ses cavaliers dans la campagne. Le coupable ne pouvait être qu'un chemineau. Le soir même, en effet, Rainot découvrait, caché dans une meule un homme d'une cinquantaine d'années, qui possédait les papiers bleus. Les villageois faillirent lyncher le voleur, qu'on enferma chez Monsieur Pernel, parce que, dans cet heureux pays, s'il y avait des gendarmes, il n'y avait pas de prison.

L'ancien chef des Crocodiles alla voir son détenu. Celui-ci examina longuement le visiteur. Soudain, il saisit la main gauche de M. Pernel et regarda attentivement une petite tache verte en forme de larme qui apparaissait sur le poignet. Alors, le vagabond releva la tête et montra qu'il avait également sur le poignet gauche un tatouage identique. Puis il s'écria:

— Tu es le Grand Crocodile!...

M. Pernel fit un bond en avant, avec la ferme intention d'étrangler son prisonnier (le premier mouvement n'est pas toujours le bon). D'où sortait-il celui-là? S'il allait parler? Ça serait du propre!

Mais M. Pernel n'était pas méchant au fond. Tuer un homme lui répugnait..., surtout à cause des suites. Il se contint donc et parla avec beaucoup de douceur et de modération:

— Ecoute, mon vieux poteau, faut pas en faire une histoire. On t'a arrêté, je n'y suis pour rien. Du diable si je m'attendais à retrouver ici un ancien Crocodile. Je les croyais tous retirés des affaires et pères de famille. Est-ce que je vole encore, moi? Il y a belle lurette que je suis honnête. D'ailleurs, ne le suis-je pas toujours resté... en principe? Mais il faut bien vivre! Les carrières libérales étaient si encombrées... Je vais te proposer quelque chose. En m'en allant, j'oublierai de fermer la porte. Tu n'auras qu'a reprendre la clef des champs.

— Ah! non, merci! Le trimard? Jamais! Je viens de faire dix ans à la Nouvelle, je suis las. Je veux me reposer. Voler, c'est bon quand on est jeune, après on aime trop sa liberté. On a les fois (1) de Fresnes ou d'ailleurs. On devient bourgeois.

— Alors, que comptes-tu faire?

— Rester ici, avec toi, près de

(1) Avoir « les fois » est une gracieuse expression qui signifie « avoir peur ».



DUPOIVROT A BON CŒUR

— Comme tu rentres tard, ce soir...
— Que veux-tu... J'ai trouvé dans la rue ce pauvre Lapurée, qui n'avait pas mangé depuis trois jours... alors, tu comprends, je lui ai offert un verre...





IL N'Y A PAS DE PETITES ECONOMIES

Durapiat rentre la nuit dans son appartement.
Bien inutile d'user une allumette...

... Je connais mon appartement!

toi. Je ferai l'éducation de tes enfants. J'ai lu Jean-Jacques Rousseau dans le temps. En tous cas tu me trouveras bien une place dans ta ferme. pas fatigante, et je ferai la paix avec les gendarmes. Ce sont de braves gens auxquels nous avons fait, à tort, une mauvaise réputation. Ils ne demanderaient qu'à se promener sans arrêter personne. Je ne leur en veux pas.

— Rester ici! Mais tu divagues! Tu vas être jugé, condamné. Je ne puis dire que tu es innocent. On a retrouvé l'argent sur toi!

— Je m'en moque! Si tu ne me sors pas de là...

— Eh bien?

— Je raconte tout!

Sans rien répondre, M. Pernel vérouilla son prisonnier et rentra se coucher.

Il ne put fermer l'œil de la nuit, cette fameuse nuit qui porte conseil. Lorsqu'il s'assoupissait un instant, c'était pour rêver que Rainot le traînait au grand galop vers la ville, cabriolet au poing, pour le livrer à la Justice.

Aussi, le lendemain, son bon cœur avait-il décidément pris le dessus. Il alla trouver le maréchal des logis:

— J'ai réfléchi. Je retire ma plainte. Ce malheureux me fait de la peine. J'ai conversé longuement avec lui. Il est, comme l'enfer du reste, pavé de bonnes intentions. Je veux tenter sa réhabilitation. C'est une bonne œuvre. Je le garderai à la ferme. Qu'en dites-vous Rainot?

Le gendarme cachait, (qu'on me pardonne cette image un peu hardie), un cœur d'or sous de grosses moustaches. Il en pleura d'émotion.

Monsieur Pernel délivra donc l'ancien Crocodile, qui se montra employé exact et consciencieux.

Et l'année suivante, l'Académie décernait à M. Pernel le prix Montyon.

Georges Le Mardeley

DE NOS LECTEURS

Rien de nouveau sous le soleil

Rien de nouveau sous le soleil... pas même les chiens policiers!

Au seizième siècle, les miliciens qui composaient le guet de la ville de Saint-Malo, étaient accompagnés, dans leurs patrouilles nocturnes, par de robustes molosses qui vaquaient en liberté sur les remparts, et qui donnaient la chasse aux malfaiteurs.

Vers la même époque, le gouverneur du fort du Taureau, à Morlaix, employait, lui aussi, des dogues pour se garder de toute attaque, et les rondes qui se faisaient la nuit autour de la citadelle, étaient toujours escortées par quelques-uns de ces intelligents et redoutables auxiliaires, spécialement dressés...

On a donc bien raison de prétendre que le soleil n'éclaire rien de nouveau, mais tout au plus des choses renouvelées. En voici encore quelques exemples pris au hasard et cités pêle-mêle:

I. —La Guillotine.

Ce n'est pas le docteur Guillotin qui a inventé la guillotine, il n'a fait qu'introduire en France un instrument qui existait depuis longtemps en Italie, et qui s'appelait la *mannaia.*

II. — L'inoculation contre la variole.

Elle fut usitée longtemps avant 1776, époque où Jenner inventa la vaccination animale, qui n'était qu'un perfectionnement de l'inoculation.

Dès 1721, lady Montague, ambassadrice d'Angleterre à Constantinople, faisait inoculer son fils. En 1713, Timoni, médecin grec, publiait un traité sur l'inoculation.

Cette méthode prophylactique était connue en Orient depuis des temps immémoriaux. Des femmes circassiennes l'avaient importée dans les harems de Turquie... Mais les nations soi-disant civilisées firent bien des cérémonies pour l'adopter à leur tour — à telle enseigne qu'en 1774 Louis XV aima mieux mourir de la petite vérole que de subir l'inoculation!

III. — L'hymne national anglais.

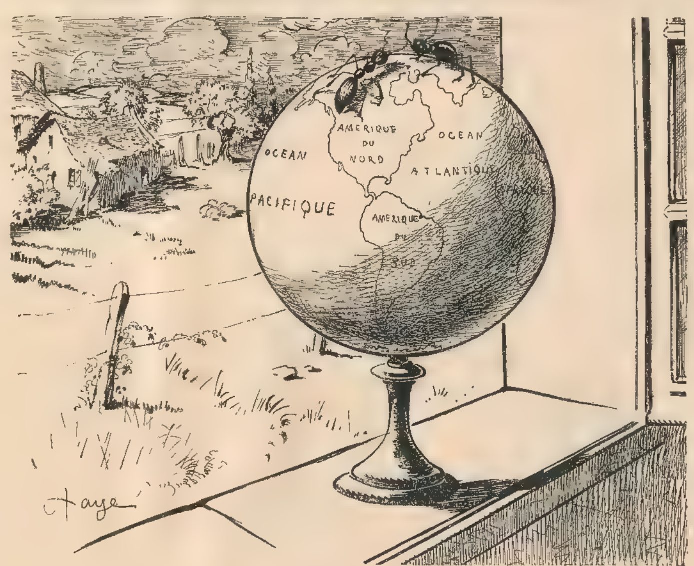
Le *God save the King* n'est qu'un air de Lulli, composé vers 1680, et qui avait pour titre: *Dieu sauve le Roi.* Ce roi était Louis XIV.

IV. — Le taximètre.

Il fut essayé en 1868 — il y a quarante ans — sous le nom de *cadran kilométrique.* Les journaux de l'époque l'accablèrent de quolibets et réussirent à en dégoûter le public.

« Le cocher, sous prétexte que *ça monte,* affirmait un précurseur d'Alphonse Allais, vous conduira en zigzags sur le boulevard de Sébastopol, et vous serez tout étonné quand vous aurez pris un fiacre du Châtelet à la gare de l'Est, d'en avoir, le cadran en main, pour vos 11 fr. 37 centimes.

« De votre côté, ne voulant pas être en reste de délicatesse, vous introduirez adroitement pendant le trajet votre canne dans les bâtons de roues, lesquelles, patinant au lieu de tourner, marqueront *un franc dix* à payer



ÉTRANGE

— Il fait une chaleur torride au Pôle Nord! Allons donc au Sénégal, nous y aurons plus frais.





AUTREFOIS ET MAINTENANT

L'Agent (*lisant*). — « Diogène vivait seul dans un tonneau sans autre vêtement qu'un vieux manteau. »
Ah! ce n'est plus aujourd'hui qu'on trouverait des hommes aussi simples et tranquilles!

L'Agent. — Ce que vous faites là, scrongneu? et dans cette tenue!
— Je suis un pauvre homme sans ressources. Je loge dans ce tonneau.
L'Agent. — Eh bien! bougre de galvaudeux, vous allez voir si je vais vous en coller une de contravention, pour vagabondage.

au cocher que vous aurez pris depuis dix heures du matin jusqu'au dîner.

« Un truc en appelant un autre, votre automédon aura, sans aucun doute, recours au suivant:

« Au milieu de la course, il s'arrêtera et descendra de son siège:

« — Pardon, bourgeois!... j'ai une roue de derrière qui chante... vous permettez?

« — Comment donc!

« Et soulevant un instant la caisse de sa voiture, il fera fonctionner la roue malade avec une vitesse de 3.500 tours à la minute.

« Cette petite réparation ne vous coûtera guère que treize francs et quelques centimes.

« Bref, ce sera au plus fin entre le voyageur et le cocher.

« L'idéal du cocher sera de faire monter à vingt-huit francs les courses d'un quart d'heure.

« Celui du voyageur sera de persuader au cocher qu'il aura employé cinq heures, que ce dernier lui redoit trois francs cinquante.

« De part et d'autre, on fera des prodiges, vous verrez! »

Toutes ces plaisanteries quadragénaires ont été rééditées il y a quatre ans à propos du taximètre, — et on les croyait neuves!

V. — Le Bottin.

Il porte ce nom depuis 1819. Auparavant, il s'appelait l'*Almanach du Commerce de la Ville de Paris* (bureaux rue Jean-Jacques Rousseau. Imprimerie de Valade), et il était rédigé par Duverneuil, qui l'avait fondé en 1797.

Mais son véritable fondateur est, en réalité, Abraham du Pradel, *astrologue Lyonnais*, qui, dès l'année 1691, fit paraître le *Livre des adresses de la Ville de Paris* « chez la veuve de Denis Nion, marchand libraire sur le quay de Nesle, devant l'abreuvoir de Guénégaud, à l'image Sainte-Monique, avec privilège du Roy. »

Ce « Livre commode », qui contenait, outre les adresses de tous les commerçants de Paris, une foule d'enseignements pratiques sur les séances des Tribunaux, le prix des denrées et matériaux, le tarif des monnaies, les variations du temps, le départ des courriers et des voitures de routes, etc. — n'était autre que l'arrière grand-père de notre Bottin actuel. S'il était beaucoup moins gros, c'est que Paris était beaucoup moins grand!...

VI. — Le diamant artificiel.

Moissan... et Lemoine ont eu des devanciers. Parmi les plus sérieux, fut M. Gannal, un chimiste réputé, qui, en 1828, porta à l'Institut une vingtaine de diamants qu'il avait fabriqués.

Ces diamants, dont quelques-uns atteignaient la grosseur d'un grain de millet, étaient d'une eau très pure, brillaient du plus vif éclat, et rayaient le verre et l'acier.

L'Académie des sciences nomma une commission pour en vérifier l'authenticité..., et, depuis l'année 1828, cette commission n'a pas encore fait connaître les résultats de son enquête.

* * *

La rage diminue à Paris

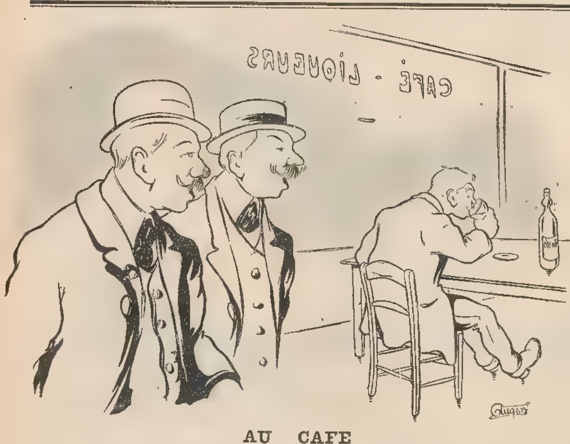
Les chiens soumis à l'impôt pendant l'année 1907, ont été au nombre de 71.047 pour la Ville de Paris; la banlieue en comptait 92.505. Il y en avait donc un total de 163.552 pour le département de la Seine.

Grâce aux mesures prises par le service sanitaire des épizooties grâce au zèle avec lequel sont capturés les chiens errants, grâce enfin aux efforts très louables accomplis par la police canine, les cas de rage qui étaient, il y a quelques années, fort nombreux (on en comptait cinq à six cents) n'ont été, pour 1907, qu'au nombre de 31.

Pour donner une idée de la diminution des cas de rage, voici les chiffres officiels: il y eut 560 cas en 1901, 340 en 1902, 92 en 1903, 67 en 1904, 48 en 1905, 37 en 1906 et 31 en 1907. Cette progression descendante est très intéressante à observer, parce qu'elle coïncide de façon absolue avec l'extension et l'application stricte des mesures de police sanitaire.

Une des preuves manifestes de ce que les chiens errants sont une des causes les plus réelles du mal, c'est que sur 13.900 chiens errants capturés l'an dernier, 1.507 seulement ont été réclamés à la fourrière par leurs maîtres.

Bref, il suffira de continuer à redoubler de vigilance pour que la rage ait complètement disparu à Paris, comme elle a disparu à Londres; et les départements suivent l'exemple de Paris. Ce n'est qu'une question de temps.



AU CAFE

— Dupoivrot a la bouche sèche! Il est furieux, je ne lui ai pas payé l'apéritif!
— Je comprends maintenant pourquoi il *se la menthe!*

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le régiment des sapeurs-pompiers de Paris a été appelé à marcher 4.512 fois, dans le cours de l'année dernière, dont 737 fois pour fausses alertes.

— La fête des Saints-Innocents, si chère à tout le moyen âge, demeura populaire jusqu'en 1778, époque de sa suppression. A Paris, on se levait bon matin, entre amis, pour aller fouetter, dans leur lit, les paresseux.

— Les agences annonçaient, il y a cinq ans, qu'un trust venait de se former à New-York, au capital de 250.000 dollars, réunissant les principales maisons de couture des Etats-Unis, afin d'entrer en concurrence avec les maisons parisiennes. Les organisateurs se proposaient d'introduire les modes américaines en Europe, et d'établir des succursales à Paris, Vienne, Berlin, etc. Il ne semble pas que cette grosse entreprise ait influencé beaucoup nos élégances.

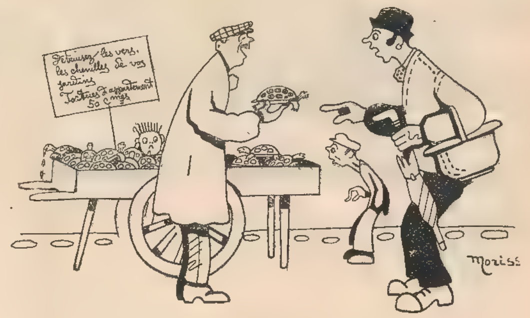
— Les curieuses expériences, faites à Bordeaux, par les docteurs Sabrayès et Mercadier, ont démontré que le bacille de la fièvre typhoïde est tué, en un laps de temps qui varie de cinq minutes à deux heures, par le contact du vin.

— Les habitants de Berlin sont protégés contre les attaques des malfaiteurs, par des veilleurs de nuit, qui prennent leur service de dix heures du soir au matin, et chargés uniquement de la surveillance de quelques rues.



L'AIMANT

LE MARCHAND DE PLAISIR. — En a-t-il de la chance ce petit, à tous les coups il gagne.



HESITATION

LE PAYSAN (*qui voit une tortue pour la première fois*). — Combien c'te bête?
— Quinze sous...
— Quinze sous... avec sa boîte?

— Le féminisme suit en France une progression continue. Il y a peu d'années encore, les étrangères l'emportaient hautement par le nombre, parmi les femmes et les jeunes filles inscrites à l'Université de Paris. En 1907, nos compatriotes étaient en majorité: 30 à la Faculté de Droit; 74 à l'École de Pharmacie: 89 à la Faculté des Sciences; 147 à l'École de Médecine, et 293 à la Faculté des lettres.

— On sait que l'usage du tabac fut longtemps interdit chez nous. Il en fut de même au Japon, dont les souverains étaient d'accord avec ceux d'Europe pour réprimer l'habitude de fumer. Urbain VIII excommuniait ceux qui prisaient dans les églises, et frappa d'interdiction plusieurs prêtres qui, malgré sa recommandation, faisaient usage du tabac.

— Les substances herbacées se digèrent très lentement et doivent séjourner plus longtemps dans le canal alimentaire que la chair musculaire. C'est pour cela que chez les animaux qui se nourrissent exclusivement de viande, les intestins sont, en général, plus courts que chez l'homme et les autres animaux omnivores, tandis que chez les herbivores, leur longueur est beaucoup plus considérable. Ainsi, dans le lion, elle n'est que d'environ trois fois celle du corps; chez l'homme, elle est de sept fois la longueur du corps, et chez le bélier, elle est souvent égale à 28 fois cette longueur.

— Les jeux des enfants furent presque partout les mêmes à toutes les époques. Peu s'en faut que les bambins du moyen âge n'aient connu leurs chevaux mécaniques. Philippe le Hardi, dès sa plus tendre enfance, monta « plusieurs chevaulets d'osier », et on lui fit une minuscule litière et un petit chariot, peints tous deux par Jehan Petit, de Troyes, artiste de la cour. On lui permit ensuite l'usage des mules et des poulains.

— Dans quelques villes suisses, telles que Berne, on a employé, jusqu'à l'an dernier, comme compteurs de conversations pour les abonnés du téléphone, de modestes sabliers que les téléphonistes retournaient toutes les trois minutes. On a renoncé enfin à ces instruments archaïques pour adopter des indicateurs mus par un mouvement d'horlogerie.

— A la base de l'intolérance allemande vis-à-vis des Polonais, il y a surtout la crainte d'un envahissement progressif de l'empire. En moins de cinquante ans, les Polonais ont absorbé plus de 300.00 Allemands; on en a la preuve dans la multitude de Müller, de Schlutz et de Schmidt, que l'on trouve parmi eux. On voit encore de nombreuses familles bavaroises immigrées en 1860, et déjà polonisées au point que leurs membres sont incapables de dire un mot d'allemand.

— La lutte, ce sport si en honneur de nos jours, était aussi fort prisée des gens du peuple au moyen âge. Les chevaliers eux-mêmes comme le roi, ne la dédaignaient pas non plus, et les lutteurs les plus réputés étaient les Celtes, c'est-à-dire les Bretons, en France, et les gens de Cornouailles en Angleterre.

— Daguerre et Niepce, s'étant associés dans leurs recherches, réalisèrent, en 1829, des plaques de cuivre recouvertes d'un chlorure ou d'un iodure d'argent, substances très impressionnables à la lumière: ce fut le daguerréotype. Mais comme cette invention ne donnait que des images miroitantes et peu nettes, l'Etat *acheta l'invention* pour la livrer au public et favoriser ses perfectionnements.

— Le naturaliste Lenz estimait que le chat adulte consomme 20 souris par jour quand il les trouve, soit 7.300 par an.



ILLUSION

— Tout de même! ce que ça tombe!



INQUIETUDE

LE DOCTEUR (*à part*). — 6 heures 45! je vais rater mon apéritif!





AUTREFOIS ET MAINTENANT

L'AGENT (*lisant*). — « Diogène vivait seul dans un tonneau sans autre vêtement qu'un vieux manteau. »
Ah! ce n'est plus aujourd'hui qu'on trouverait des hommes aussi simples et tranquilles!

L'AGENT. — Ce que vous faites là, scrongneu? et dans cette tenue!
— Je suis un pauvre homme sans ressources. Je loge dans ce tonneau.
L'AGENT. — Eh bien! bougre de galvaudeux, vous allez voir si je vais vous en coller une de contravention, pour vagabondage.

---

au cocher que vous aurez pris depuis dix heures du matin jusqu'au dîner.

« Un truc en appelant un autre, votre automédon aura, sans aucun doute, recours au suivant:

« Au milieu de la course, il s'arrêtera et descendra de son siège:

« — Pardon, bourgeois!... j'ai une roue de derrière qui chante... vous permettez?

« — Comment donc!

« Et soulevant un instant la caisse de sa voiture, il fera fonctionner la roue malade avec une vitesse de 3.500 tours à la minute.

« Cette petite réparation ne vous coûtera guère que treize francs et quelques centimes.

« Bref, ce sera au plus fin entre le voyageur et le cocher.

« L'idéal du cocher sera de faire monter à vingt-huit francs les courses d'un quart d'heure.

« Celui du voyageur sera de persuader au cocher qu'il aura employé cinq heures, que ce dernier lui redoit trois francs cinquante.

« De part et d'autre, on fera des prodiges, vous verrez! »

Toutes ces plaisanteries quadragénaires ont été rééditées il y a quatre ans à propos du taximètre, — et on les croyait neuves!

V. — Le Bottin.

Il porte ce nom depuis 1819. Auparavant, il s'appelait l'*Almanach du Commerce de la Ville de Paris* (bureaux rue Jean-Jacques Rousseau. Imprimerie de Valade), et il était rédigé par Duverneuil, qui l'avait fondé en 1797.

Mais son véritable fondateur est, en réalité, Abraham du Pradel, *astrologue Lyonnais*, qui, dès l'année 1691, fit paraître le *Livre des adresses de la Ville de Paris* « chez la veuve de Denis Nion, marchand libraire sur le quay de Nesle, devant l'abreuvoir de Guénégaud, à l'image Sainte-Monique, avec privilège du Roy. »

Ce « Livre commode », qui contenait, outre les adresses de tous les commerçants de Paris, une foule d'enseignements pratiques sur les séances des Tribunaux, le prix des denrées et matériaux, le tarif des monnaies, les variations du temps, le départ des courriers et des voitures de routes, etc. — n'était autre que l'arrière grand-père de notre Bottin actuel. S'il était beaucoup moins gros, c'est que Paris était beaucoup moins grand!...

VI. — Le diamant artificiel.

Moissan... et Lemoine ont eu des devanciers. Parmi les plus sérieux, fut M. Gannal, un chimiste réputé, qui, en 1828, porta à l'Institut une vingtaine de diamants qu'il avait fabriqués.

Ces diamants, dont quelques-uns atteignaient la grosseur d'un grain de millet, étaient d'une eau très pure, brillant du plus vif éclat, et rayaient le verre et l'acier.

L'Académie des sciences nomma une commission pour en vérifier l'authenticité..., et, depuis l'année 1828, cette commission n'a pas encore fait connaître les résultats de son enquête.



AU CAFE

— Dupoivrot a la bouche sèche! Il est furieux, je ne lui ai pas payé l'apéritif!
— Je comprends maintenant pourquoi il *se la menthe!*

* * *

La rage diminue à Paris

Les chiens soumis à l'impôt pendant l'année 1907, ont été au nombre de 71.047 pour la Ville de Paris; la banlieue en comptait 92.505. Il y en avait donc un total de 163.552 pour le département de la Seine.

Grâce aux mesures prises par le service sanitaire des épizooties grâce au zèle avec lequel sont capturés les chiens errants, grâce enfin aux efforts très louables accomplis par la police canine, les cas de rage qui étaient, il y a quelques années, fort nombreux (on en comptait cinq à six cents) n'ont été, pour 1907, qu'au nombre de 31.

Pour donner une idée de la diminution des cas de rage, voici les chiffres officiels: il y eut 560 cas en 1901, 340 en 1902, 92 en 1903, 67 en 1904, 48 en 1905, 37 en 1906 et 31 en 1907. Cette progression descendante est très intéressante à observer, parce qu'elle coïncide de façon absolue avec l'extension et l'application stricte des mesures de police sanitaire.

Une des preuves manifestes de ce que les chiens errants sont une des causes les plus réelles du mal, c'est que sur 13.900 chiens errants capturés l'an dernier, 1.507 seulement ont été réclamés à la fourrière par leurs maîtres.

Bref, il suffira de continuer à redoubler de vigilance pour que la rage ait complètement disparu à Paris, comme elle a disparu à Londres; et les départements suivent l'exemple de Paris. Ce n'est qu'une question de temps.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— Le régiment des sapeurs-pompiers de Paris a été appelé à marcher 4.512 fois, dans le cours de l'année dernière, dont 737 fois pour fausses alertes.

— La fête des Saints-Innocents, si chère à tout le moyen âge, demeura populaire jusqu'en 1778, époque de sa suppression. A Paris, on se levait bon matin, entre amis, pour aller fouetter, dans leur lit, les paresseux.

— Les agences annonçaient, il y a cinq ans, qu'un trust venait de se former à New-York, au capital de 250.000 dollars, réunissant les principales maisons de couture des Etats-Unis, afin d'entrer en concurrence avec les maisons parisiennes. Les organisateurs se proposaient d'introduire les modes américaines en Europe, et d'établir des succursales à Paris, Vienne, Berlin, etc. Il ne semble pas que cette grosse entreprise ait influencé beaucoup nos élégances.

— Les curieuses expériences, faites à Bordeaux, par les docteurs Sabrayès et Mercadier, ont démontré que le bacille de la fièvre typhoïde est tué, en un laps de temps qui varie de cinq minutes à deux heures, par le contact du vin.

— Les habitants de Berlin sont protégés contre les attaques des malfaiteurs, par des veilleurs de nuit, qui prennent leur service de dix heures du soir au matin, et chargés uniquement de la surveillance de quelques rues.



L'AIMANT

Le Marchand de plaisir. — En a-t-il de la chance ce petit, à tous les coups il gagne.



HESITATION

Le Paysan (*qui voit une tortue pour la première fois*). — Combien c'te bête?
— Quinze sous...
— Quinze sous... avec sa boîte?

— Le féminisme suit en France une progression continue. Il y a peu d'années encore, les étrangères l'emportaient hautement par le nombre parmi les femmes et les jeunes filles inscrites à l'Université de Paris. En 1907, nos compatriotes étaient en majorité: 30 à la Faculté de Droit; 74 à l'École de Pharmacie: 89 à la Faculté des Sciences; 147 à l'École de Médecine, et 293 à la Faculté des lettres.

— On sait que l'usage du tabac fut longtemps interdit chez nous. Il en fut de même au Japon, dont les souverains étaient d'accord avec ceux d'Europe pour réprimer l'habitude de fumer. Urbain VIII excommuniait ceux qui prisaient dans les églises, et frappa d'interdiction plusieurs prêtres qui, malgré sa recommandation, faisaient usage du tabac.

— Les substances herbacées se digèrent très lentement et doivent séjourner plus longtemps dans le canal alimentaire que la chair musculaire. C'est pour cela que chez les animaux qui se nourrissent exclusivement de viande, les intestins sont, en général, plus courts que chez l'homme et les autres animaux omnivores, tandis que chez les herbivores, leur longueur est beaucoup plus considérable. Ainsi, dans le lion, elle n'est que d'environ trois fois celle du corps; chez l'homme, elle est de sept fois la longueur du corps, et chez le bélier, elle est souvent égale à 28 fois cette longueur.

— Les jeux des enfants furent presque partout les mêmes à toutes les époques. Peu s'en faut que les bambins du moyen âge n'aient connu leurs chevaux mécaniques. Philippe le Hardi, dès sa plus tendre enfance, monta « plusieurs chevaulets d'osier », et on lui fit une minuscule litière et un petit chariot, peints tous deux par Jehan Petit, de Troyes, artiste de la cour. On lui permit ensuite l'usage des mules et des poulains.

— Dans quelques villes suisses, telles que Berne, on a employé, jusqu'à l'an dernier, comme compteurs de conversations pour les abonnés du téléphone, de modestes sabliers que les téléphonistes retournaient toutes les trois minutes. On a renoncé enfin à ces instruments archaïques pour adopter des indicateurs mus par un mouvement d'horlogerie.

— A la base de l'intolérance allemande vis-à-vis des Polonais, il y a surtout la crainte d'un envahissement progressif de l'empire. En moins de cinquante ans, les Polonais ont absorbé plus de 300.00 Allemands; on en a la preuve dans la multitude de Müller, de Schlutz et de Schmidt, que l'on trouve parmi eux. On voit encore de nombreuses familles bavaroises immigrées en 1860, et déjà polonisées au point que leurs membres sont incapables de dire un mot d'allemand.

— La lutte, ce sport si en honneur de nos jours, était aussi fort prisée des gens du peuple au moyen âge. Les chevaliers eux-mêmes comme le roi, ne la dédaignaient pas non plus, et les lutteurs les plus réputés étaient les Celtes, c'est-à-dire les Bretons, en France, et les gens de Cornouailles en Angleterre.

— Daguerre et Niepce, s'étant associés dans leurs recherches, réalisèrent, en 1829, des plaques de cuivre recouvertes d'un chlorure ou d'un iodure d'argent, substances très impressionnables à la lumière: ce fut le daguerréotype. Mais comme cette invention ne donnait que des images miroitantes et peu nettes, l'État *acheta l'invention* pour la livrer au public et favoriser ses perfectionnements.

— Le naturaliste Lenz estimait que le chat adulte consomme 20 souris par jour quand il les trouve, soit 7.300 par an.



ILLUSION

— Tout de même! ce que ça tombe!



INQUIETUDE

Le Docteur (*à part*). — 6 heures 45! je vais rater mon apéritif!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Morice Loto. — Adressez-nous quelques échantillons, mais nous vous prévenons qu'nous attachons une extrême importance aux légendes.

M. A. Moreau. — 31, rue Victor-Massé.

M. E. Dossart. — Au Ministère de la Justice.

M. Joseph. — Non ; il faut leur consentement.

M. Chabot. — Non, malgré toutes les apparences.

M. Chasles. — Le premier nous semble tout indiqué

Mme Villaret. — Méfiez-vous, bien d'autres s'y sont fait prendre.

M. H. L. W. — Non, il n'existe rien de semblable.

M. Varia. — En principe la solution de l'auteur d'une devinette fait loi. Nous considérons cependant comme juste toute variante qui répond exactement à la donnée

14e ANNÉE — N° 27 10 Centimes 5 JUILLET 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA MANILLE DU PRÉSIDENT, par Maurice MOTET.



— Je suis obligé de vous couper votre manille, Monsieur le Président.
— Couper ! Halte-là ! Je la gracie...

Les braves gens

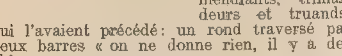
Dépenaillé, hirsute, farouche et lamentable, Isidore Tignasse, riche de son seul état civil et chemineau de son état, s'en allait par les grandes routes, chassé de partout à cause de ses yeux qui faisaient peur, tellement la faim les aiguisait. Dans sa barbe rousse, ils semblaient deux yeux de loup aux aguets derrière un buisson d'automne. Et lorsque, voulant séduire, il souriait, découvrant des dents longues et aiguës, les volets et les portes claquaient de frayeur à son nez, le rejetant à la rue.

Midi sonnait. Dans le lointain, on entendait les cloches d'un village... C'est pourtant l'heure où il y a des gens qui se mettent à table!

Sa table à lui, c'était le talus du chemin. On y est bien assis... Mais son bissac était vide. L'hiver approchait, les vendanges étaient faites... Rien à glaner dans les champs.

Du bord de la route, où depuis longtemps il était arrêté indécis, le chemineau contemplait la grille d'une belle propriété qu'on apercevait au bout de la grande allée qui s'ouvrait en face de lui.

Oh!... bien sûr, Tignasse n'était pas emprunté. Il y a belle heure qu'il aurait sonné là. Seulement, il avait lu l'avis tracé sur le mur en langage conventionnel, par les autres vagabonds, galvaudeux, mendiants, trimardeurs et truands, qui l'avaient précédé: un rond traversé par deux barres « on ne donne rien, il y a des chiens ».



... Il avait lu l'avis tracé sur le mur en langage conventionnel par les autres vagabonds...

Pourtant..., quoi! Quand il s'éterniserait là à se gonfler les joues avec le vent qui passe... Ce n'est pas ça qui tient sous la dent, ni qui met du cœur au ventre!

Bah! qu'est-ce que je risque?

Brusquement il se décida, traversa la route, tira la chaîne.

Quelque part une cloche tinta. Puis, sur le perron, parut un valet en habit, la figure pleine et sérieuse entre ses deux favoris noirs.

Au fur et à mesure de son approche dans l'allée bordée de Tilleuls, les lèvres de Tignasse se retroussaient, son sourire changé en rictus, comme prêt à mordre, avant de s'éloigner..., de passer son chemin. C'est qu'il les connaissait, ces larbins dédaigneux, bien repus, pleins de morgue et d'insolence. L'ordre de filer au plus vite l'attendait, si sûrement qu'il serait déjà parti sans une dernière révolte de sa fierté.

Cependant, le larbin avait atteint la grille.

— Monsieur, balbutia le chemineau, quand même intimidé, est-ce que je pourrais...

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, interrompit le valet en ouvrant la porte. Puis, fort respectueusement:

— Si Monsieur veut bien me suivre?... ajouta-t-il, en prenant les devants.

Ahuri, Tignasse suivit machinalement.

Il ne reprit possession de lui-même qu'en pénétrant dans le vestibule immense, orné de tentures et de statues.

— Mince de marbre! murmura-t-il. Puis, tout aussitôt, il retomba dans le chaos, dans le ciel, dans le rêve.

Une grande et belle dame, certainement plus belle et mieux habillée qu'une reine, venait d'apparaître. Aimable, séduisante, elle souriait... Elle souriait à lui, Tignasse. Puis elle parlait... disait des choses douces et inattendues.

— Justement, Monsieur, nous allions nous mettre à table... J'espère que vous nous ferez le plaisir...



D'abord timide, il s'enhardit, et au dessert, il causa, racontant les misères du trimard.

Le truand regarda derrière lui... Mais non, il n'y avait personne. C'était bien à lui que la dame s'adressait.

La faim avait fait le vide dans sa tête. Ces paroles qui tombaient lui faisaient l'effet de grelots agités sous son pauvre crâne. Tout étourdi, il se laissa conduire.

La table était somptueusement servie. Des fruits dans des compotiers..., des hors-d'œuvre dans des raviers..., des cristaux étincelants..., des carafons dorés et surtout, dans l'air, un parfum subtil de toutes sortes de bonnes choses qui attendaient.

Les narines de Tignasse palpitèrent, ses lèvres se retroussèrent découvrant ses dents blanches et avides.

A ce moment, le maître de la maison entra. Plein de cordialité, il salua son convive, lui serrant la main avec une aimable bonhomie. En même temps, ses deux enfants, un grand garçon et une jeune demoiselle s'empressaient, le débarrassant de son bâton et de son chapeau.

Puis tout le monde s'assit.

Et ce fut délicieux.

Isidore Tignasse, toujours servi le premier et comblé de prévenances, but et mangea des choses exquises et insoupçonnées jusqu'alors.

D'abord timide, il s'enhardit, et, au dessert, tout en coupant, avec son couteau de poche, une énorme poire succulente, il causa, racontant les misères du trimard. Sa rude éloquence charmait. Et la belle dame, de sa voix douce, glorifiait les pauvres errants des grandes routes, si calomniés, si peu connus, si nobles parfois dans leur pauvreté, leur désintéressement et leur amour de la liberté.

Pendant deux heures, Tignasse fut heureux comme un roi, comme un dieu. Puis, repu, gonflé, on le reconduisit avec les plus grands égards.

Ivre de joie et de reconnaissance, un cigare aux dents et quarante sous dans la main, le truand, sur la route, s'éloignait, lorsqu'il croisa un autre chemineau de son espèce. La Providence, ce jour-là était, sans doute, bonne pour les misérables, ce dernier aussi semblait radieux.

On est d'autant plus disposé à causer que le cœur déborde de joie. Les confidences, aussitôt, s'échangèrent, car point n'est besoin de présentation chez le peuple des grands chemins.

— Où vas-tu?

— Là!

— J'en sors! Fameux!

— Figure-toi, mon vieux..., c'est toute une histoire.... Un collier de diamants que j'ai trouvé hier et remis à la mairie. Tu comprends, pour nous autres, des cailloux ou des diamants, c'est tout comme. Et puis, au fond, on n'est pas des voleurs! Or, paraît à c'te heure qu'on connaît la dame qui l'a perdu. Elle habite là... On lui a remis ses cailloux, et elle a fait dire qu'on lui envoie, pour le récompenser... Bibi que voici!... Tu penses



—Tâte-moi cette pièce... sens-moi ce cigare.. et je n'ai rien fait pour ça!

si je me suis fait prier...

— Veinard!

— Ça tombe à pic. J'ai pas mangé gras, depuis une semaine.

— Eh bien! tu pourras te régaler rien qu'avec mes restes... J'te dis..., ce sont des

rupins et des braves gens. Tâte-moi cette pièce.... sens-moi ce cigare... Et j'ai rien fait pour ça... Juge un peu de ce qui t'attend, toi qui as trouvé les cailloux...

. . . .

— Jean, vous servirez le café dans le jardin, et vous ouvrirez en grand ici... Ce vagabond nous a empestés.

— Bien, Monsieur.

— Vous compterez aussi soigneusement l'argenterie... J'espère qu'il n'aura rien emporté.

— Cela m'étonnerait, Monsieur, je n'ai pas cessé de le surveiller.

— Quant à toi, ma chère amie, tu tâcheras, une autre fois, de faire en sorte de ne pas semer, sur les grandes routes, un collier de quarante mille francs. Tu vois ce que cela nous a coûté... Heureusement que ce vagabond était à peu près honnête... ou plutôt qu'il en ignorait la valeur. Si au lieu de le remettre à la mairie qui nous l'a renvoyé... Mais qu'y a-t-il, Jean?

— Monsieur, c'est... c'est encore un vagabond.

— Encore?... Faites-le déguerpir!

— C'est que. il a une lettre... Il vient de la part du maire... C'est lui, paraît-il, qui a trouvé le collier de Madame...

— Ah! ça... qu'est-ce que cela signifie!...

— Monsieur m'excusera... C'est ma faute... Je savais que ce vagabond devait se présenter... Tout à l'heure, en voyant l'autre, j'ai cru... que c'était celui... qui était attendu...

— Ainsi, nous avons inutilement hébergé... Ah! le misérable!

— Alors, qu'est-ce que Monsieur décide pour... pour celui-là?

— Pour celui-là?... J'en ai assez fait pour les pauvres aujourd'hui. Lâchez les chiens!

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

J'ai lu récemment, dans le *Matin*, une statistique concernant les résultats financiers des Expositions universelles.

Voici ce que dit l'auteur de cet exposé:

On le voit, les résultats financiers furent régulièrement désastreux. Sauf les deux Expositions de Londres (1851 et 1862) et l'exposition de Paris de 1867, qui se soldèrent par un excédent de bénéfice, partout, toujours, ce fut le hideux déficit. L'Exposition de Vienne de 1873 battit à cet égard tous les records et détient encore la palme : 48 millions de perte!... L'Exposition de 1900 se solde bien par un boni officiel de 5 millions, mais. si l'on défalque de ses recettes les 40 millions de subvention de l'Etat et de la Ville de Paris, on s'aperçoit qu'elle a coûte, en réalité, 35 millions aux contribuables français.

Si l'on additionnait, d'ailleurs, les chiffres ci-dessus, on verrait que, depuis 1850, les Expositions universelles ont coûté près de 200 millions aux contribuables. Et il ne s'agit là que des pertes subies par les Etats organisateurs : si l'on pouvait connaître les pertes subies par les industries privees, dans ces mêmes Expositions, à quel chiffre arriverait-on ?

La conséquence qu'il faudrait tirer de ces constatations, c'est que les Expositions universelles sont ruineuses pour qui les entreprend, et qu'il est prudent de s'abstenir.

C'est évidemment la conclusion sous-entendue de l'article du *Matin*.

L'auteur de cet article est incontestablement de bonne foi.

Il croit avoir tout dit en publiant les résultats en question. Cependant, pour être complète, sa statistique devrait embrasser d'autres données.

Le bilan d'une Exposition universelle n'est pas la seule considération intéressante.

Il conviendrait, avant tout, de mettre en regard les bénéfices que notre commerce et nos industries retirent du séjour parmi nous des nombreux étrangers qu'attire une Exposition.

Et ce serait un chiffre, à côté duquel le déficit subi par l'Etat paraîtrait très insignifiant.

Je passe sous silence l'Exposition de 1900, qui fut, sous tous les rapports, un insuccès. Mal conçue, tant au point de vue de l'emplacement qu'à celui de l'organisation, elle n'a laissé que de fâcheux souvenirs.

Si l'on songe, par contre, à ce que fut l'Exposition de 1889, à son succès considérable, à l'affluence des étrangers accourus de toutes parts pour la voir, on conviendra que les trois millions de déficit que les caisses de l'Etat eurent à subir, ne représentent qu'un infime pourcentage, comparés aux millions qui furent apportés et laissés en France à cette occasion.

Un pays qui dépense trois millions pour en gagner plusieurs centaines, peut se vanter d'avoir fait une excellente opération.

Tout au plus, peut-on objecter que le déficit devrait peser entièrement sur ceux auxquels l'Exposition apporte un profit.

L'observation n'est pas déraisonnable.

Il serait équitable, en effet, que les principales industries intéressées apportassent leur concours pécuniaire dans une entreprise qui a tant de prix pour elles.

L'exemple suivant, pour ne citer que celui-là, en est une preuve:

Un de mes amis, qui revient de Londres, où il a demeuré dans le Carlton Hôtel, un des grands hôtels de la ville, y a payé 75 francs une chambre cotée, en temps ordinaire, vingt-cinq francs environ.

Ne croyez pas que la chose a été faite par surprise. Nullement. Il avait été dûment mis au courant des prix par correspondance avant son départ.

Serait-il excessif de demander à l'hôtelier, pour lequel l'Exposition représente une pareille aubaine de contribuer aux dépenses. Et n'aurait-il pas intérêt à s'y prêter de bonne grâce.

Ainsi étayée, l'Exposition de 1889 n'eût été, pour tout le monde, qu'une source de grande prospérité.



LE COURAGE DES FOULES

Ils sont cinquante pour arrêter un filou...



Ils sont mille pour assommer un adversaire politique.



Ils sont dix mille à se sauver devant un homme dangereux.

Et une nouvelle Exposition pourrait derechef répandre sur le pays une manne bienfaisante et dorée. Le tout serait de la bien concevoir.

Or, il est une Exposition qui n'a pas encore été faite et qui ne manquerait pas d'exciter la curiosité universelle.

Ce serait une Exposition industrielle.

Au lieu d'y voir figurer, comme ce fut le cas jusqu'ici, des machines inertes et des produits que, somme toutte, l'on voit un peu partout, le public assisterait à la fabrication même de toutes les marchandises.

Ce serait une vaste ruche où tout fonctionnerait, un microcosme de l'industrie universelle, la leçon de chose la plus complète qu'on ait jamais donnée à la foule.

Et la foule, qui aime à s'instruire, accueillerait, avec le plus vif intérêt, une exhibition de ce genre.

J'en ai parlé déjà, et j'ai même, s'il m'en souvient, écrit à un ministre pour le prier d'étudier la question. Ma lettre a dû se perdre dans quelque corbeille d'osier.

Aujourd'hui, c'est au *Matin* que je m'adresse.

Qu'il mette l'influence dont il jouit au service de ce projet, il aura la satisfaction de se dire qu'il aura rendu un grand service à ses concitoyens.

Cette satisfaction n'est pas à dédaigner.

Fred ISLY.

LA BONNE CHANSON

Un voyageur qui, dans une auberge, s'était fait servir à dîner, dit à son hôte, au moment de payer:

— Je n'ai pas d'argent, mais une belle voix; je vais, pour m'acquitter, vous chanter une belle chanson.

— De l'argent, Monsieur, je ne me paie pas de chansons! réplique l'aubergiste.

— Si cependant je vous en chante une qui vous fasse plaisir, la prendrez-vous en paiement?

— Soit, mais il faudra qu'elle me plaise!

Là-dessus, le virtuose chante plusieurs chansons, des romances, etc... mais rien ne plaisait à l'aubergiste. C'était un parti pris.

Enfin, le voyageur tira sa beurse en disant:

— Je vais vous en chanter une qui vous plaira, j'en suis sûr:

Allons, ami, ne faisons pas le sot,
Ouvre ta bourse et paie ton écot.

— C'est ça, s'écria l'aubergiste, voilà qui me plaît!

Aussitôt le voyageur remet sa bourse dans sa poche, en disant:

— La chanson vous a plu. Tant mieux, vous voilà payé!

* * *

Dumas et son nègre

Au moment de la Révolution de 1848, Alexandre Dumas avait pour domestique un nègre.

Le lendemain du jour où le gouvernement provisoire abolit l'esclavage dans toutes les colonies, le romancier reçoit la visite de son nègre:

— Monsieur, dit-il, je ne suis plus au service de Monsieur.

— Pourquoi cela, je te prie?

— Le gouvernement vient de m'affranchir.

— Ah! très bien. Va-t'en.

— Mais, Monsieur voudra bien me payer les six années de gages qu'il me doit.

— Te payer! imbécile, tu es affranchi, n'est-ce pas?

— Oui!

— Eh bien! quand je reçois une lettre affranchie, est-ce que je la paye?

Abasourdi par ce raisonnement, le nègre n'insista pas et resta au service de Dumas.

* * *

Présence d'esprit

M. de Fontenelle adorait les asperges, surtout acommodées à l'huile. Un de ses amis, qui les aimait également beaucoup — mais au beurre — étant venu un jour lui demander à dîner, il lui dit qu'il lui faisait un grand sacrifice, en lui donnant la moitié de son plat d'asperges, et ordonna qu'on mit cette moitié au beurre. Peu de temps avant de se mettre à table, le convive de Fontenelle se trouve mal et prend une attaque d'apoplexie. De Fontenelle se lève avec précipitation, court à la cuisine et crie:

— Toutes à l'huile! Toutes à l'huile!

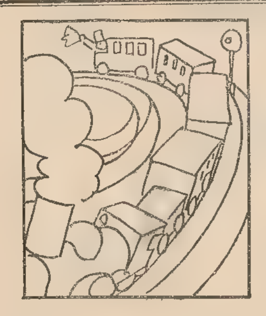
* * *

ACADÉMIE

Opinion de M. Guizot sur un candidat à l'Académie:

— Pour moi, je lui donne ma voix, car enfin, on a beau dire, je lui trouve toutes les qualités indispensables à un bon académicien: Il est très poli, il se présente bien, il est décoré, il n'est d'aucune opinion. Je sais bien qu'on va me dire qu'il y a ses ouvrages, mais que voulez-vous, on n'est pas parfait!

LETTRE DE MON AMI



Mon cher ami,
J'ai quitté Paris, comme tu sais, afin d'aller me retremper à l'air vif de la campagne.



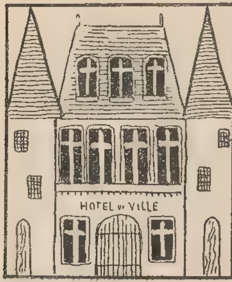
Tu te souviens de cette île où nous allions jadis, avec ses chaumières basses enfoncées sous les arbres, tu ne la reconnaîtrais plus aujourd'hui tellement tout est amélioré.



La vieille maison du père Pichouette a été remplacée par un immeuble neuf qui est le café de la Gare. En face, en effet, se trouve le pont qui conduit au chemin de fer.



Les maisons délabrées, antiques, n'existent plus. Pour le bien-être des touristes, on a bâti de grandes maisons à six étages avec ascenseurs et toutes les commodités modernes



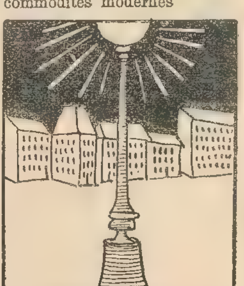
Un Hôtel de ville avec poste de police et justice de paix, remplace la vieille mairie que nous avons connue autrefois.



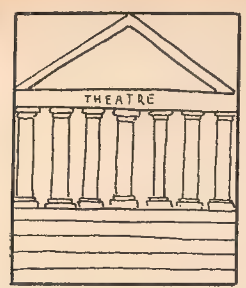
Nous nous rendons vite, en cas de besoin, d'un bout à l'autre de la cité. En effet, une compagnie de cars s'est organisée et nous rend bien des services.



Pour ceux qui n'aiment pas le tramway, il y a des bateaux à vapeur qui sillonnent sans cesse les deux rives du fleuve.



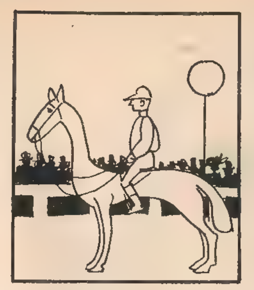
L'électricité est installée à peu près partout. Tu avoueras que le clair de lune est aujourd'hui bien démodé.



Impossible de nous ennuyer. Ces mornes soirées que nous passions à nous embêter, seraient maintenant remplies par le théâtre, qui ouvre tous les soirs.



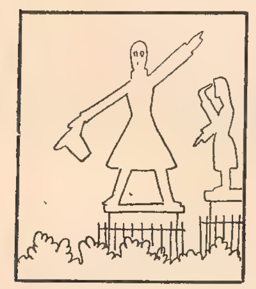
Un comité intelligent vient d'organiser des Salons de peinture, que fréquentent tous les gens comme il faut.



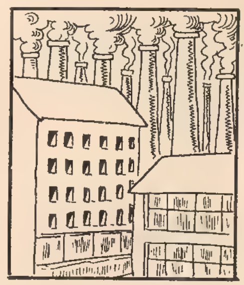
Et la Socité d'encouragement nous donne des courses que tout le monde suit assidûment.



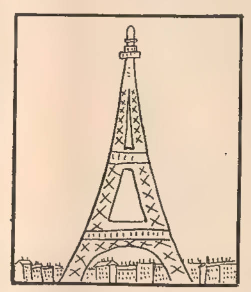
Une grande et bonne nouvelle: nous allons avoir un petit métro, qui nous conduira jusqu'à la forêt de Cologne, quand nous aurons envie de nous y promener.



Du reste, tu ne la reconnaîtrais pas non plus, la forêt de Cologne, car un conseil municipal intelligent y remplace les arbres par les statues des touristes célèbres qui sont passés ici.



Les environs de la ville ont un peu changé; il était si difficile de s'approvisionner que de grandes usines, installées à proximité, nous fournissent tout ce qui est nécessaire à l'existence.



Pour n'avoir pas l'air de gens trop arriérés, ni ennemis de tout progrès, la municipalité a décidé la construction d'une copie de la tour Eiffel, qui s'élèvera dans l'ancien champ du père Lajoie.



Vas-tu te résoudre aussi à quitter Paris et à venir passer, à côté de moi, d'agréables vacances? J'espère que ma lettre te décidera et que tu vas tout de suite boucler ta valise pour venir me retrouver.

Courrier Pêle-Mêle

Enseignes bizarres

Monsieur le directeur,

Dans votre numéro du 31 mai, votre article: *Quelques enseignes curieuses*, m'en rappelle une que j'ai vue dans un petit bourg des Pyrénées, à Saint-Pé, et qui mérite, je crois, de faire partie de la collection.

La voici, elle orne la devanture d'un coiffeur:

Le ciseau d'Atropos fait frémir la nature,
Le mien, moins rigoureux, embellit la figure.

En Algérie, on en voit de bizarres. A la porte d'un restaurant italien, j'ai lu: *Au Réveil des Macaronis.*

Recevez, etc.

Un de vos Lecteurs.

* * *

Animaux venimeux

« Quels sont, en dehors des serpents, les animaux de tous ordres connus pour être venimeux? »

Monsieur le Directeur,

Voici quelques-uns des animaux répondant à cette question:

Le scorpion (Indes, Afrique), scorpion noir (Egypte), famille des Arthropodes, pique avec son aiguillon; piqûre aussi dangereuse et douloureuse que celle d'un serpent. Sur les bords européens de la Méditerranée, habitent des scorpions plus petits, et relativement inoffensifs.

Les « Galéodes » ont une morsure très douloureuse · se trouvent au Sud-Est de l'Europe, en Afrique, au Sud de l'Asie, et depuis le Sud des Etats-Unis jusqu'au Chili et la République Argentine. (Famille des Arthropodes).

Les « Chylopodes », inoffensifs en Europe. Dans les pays chauds, leur morsure est aussi venimeuse que celle d'un serpent, plus douloureuse même. (Famille des Arthropodes).

Les « Télyphones » ressemblent aux scorpions; ils habitent les pays chauds et pas-



ERREUR

— Aujourd'hui, vous dirigez bien mal, ma tante!

— Je n'y comprends rien. J'ai beau manœuvrer le gouvernail, il n'a pas d'effet sur la direction du bateau.



— Dites donc, l'artiste, à « cheval » vous avez fait une faute.
— Ne vous pressez pas, patron, attendez donc que ça soit sec!

Pour ce qui concerne l'abeille et la guêpe (Hyménoptères), tout le monde connaît la piqûre douloureuse causée par l'aiguillon des femelles.

Lézards, (famille des Reptiles). Une seule espèce est venimeuse: elle est subdivisée en deux types dénommés *Héloderme* et *Héloderme hérissé*. Morsure mortelle aux petits mammifères et dangereuse pour l'homme. Ils habitent de préférence la Cordillère des Andes (Amérique du Sud) (versant Oriental. Leur morsure se fait par des dents creuses indépendantes sur les mâchoires et qui inoculent le venin secrété par des glandes spéciales.

La Salamandre (Amphibie). (Centre et Sud de l'Europe, Chine et Japon).

Les « Ceratophrys », grosses grenouilles de l'Amérique du Sud, empoisonnent, grâce à la secrétion de leurs glandes, le sang de la personne ou de l'animal mordu.

Le crapaud (Amphibie) irrité lance de son corps des jets, non pas venimeux comme on le croit couramment, mais en tout cas très irritants et douloureux.

sent à *tort ou à raison*, pour être venimeux, (Famille des Arthropodes).

Araignées. Quelques-unes des plus grosses espèces sont dangereuses pour l'homme, grâce à leurs fortes mâchoires venimeuses. (Famille des Arthropodes).

Les « Scolopendres » des pays chauds (mille-pattes) sont venimeux également (voir Chilopodes) (Famille des Arthropodes).

Le Poisson pierre d'Australie, groupe des « Scorpèns ». Chaque épine de leur nageoire dorsale est cannelée, et à la base se trouve une poche piriforme contenant un poison laiteux, mortel pour l'homme marchant pieds nus au bord de la mer et touchant un de ces poissons (Carnivores).

Les « Silures » famille des Poissons, dont une espèce vit dans le Nil, causent des blessures venimeuses, grâce aux pointes attachées à leurs corps par un mécanisme très compliqué. De même la grande vive, dont la piqûre est dangereuse, mortelle parfois.

Enfin, une espèce de serpent de mer, citée rarement et vivant dans les mers tropicales, et dont la queue, *comprimée comme une rame* est un instrument propulseur excellent. (Ne pas confondre avec le serpent de mer de légendaire mémoire).

Telles sont, je crois, les principales espèces animales venimeuses en dehors du serpent.

Recevez, etc.

J. J. LAMARQUE (Pau).

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Un récent article du *Pêle-Mêle* parlait dernièrement d'un régiment de dragons auquel aurait été interdit, durant un certain temps, le port du plumet sur le casque, et cela à titre de blâme collectif, ce régiment, de service à Lyon, au passage du Président Carnot, ayant failli à sa tâche de protection.

Est-ce que de semblables exemples sont fréquents, et quelle est l'origine de celui-ci?

B. POURNAY DE LA POUMERIE.

* * *

D'où vient le mot *tuyau*, employé pour désigner un renseignement confidentiel?

Elie D.

La place de la Concorde

La célèbre place, au milieu de laquelle s'élève aujourd'hui l'obélisque de Louqsor, apporté d'Egypte en 1836, et deux fontaines monumentales, s'appela d'abord place Louis-XV. Elle dut ce nom à une statue équestre de ce roi, coulée en bronze d'un seul jet. Les chroniques du temps disent qu'elle était d'un fort beau dessin. Son auteur, Bouchardon, mourut avant d'avoir mis la dernière main à son œuvre.



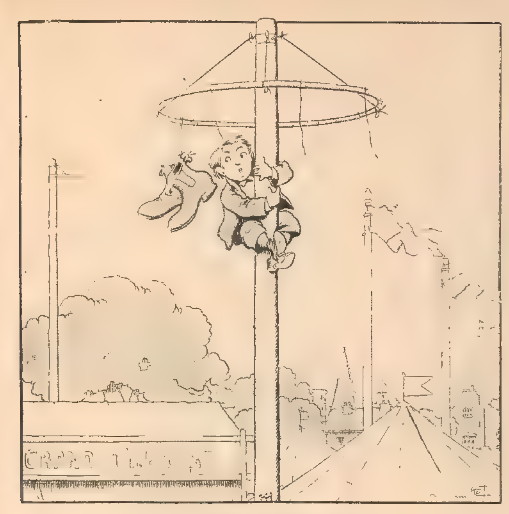
DANS LA PRAIRIE

LE SERPENT. — Depuis le lever du soleil je suis sur pied.
LE MILLE-PATTES. — Alors, qu'est-ce que je dirai, moi!



LACUITE ET L'EPOUVANTAIL

LACUITE. — Sapristi! mon pauv' vieux... C'que tu sens le vin!



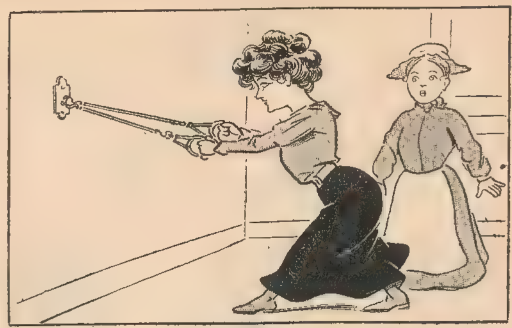
LE DERNIER LOT

— C'est drôle... d'en bas, j'aurais juré qu'elles sont à ma pointure!...



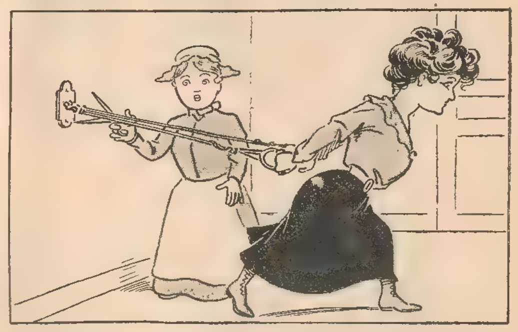
ENVIE

— Quel poseur, ce Jacques! Il faut qu'il fasse voir à tout le monde qu'il a une auto...



COMPLAISANCE

Madame Modern ne veut pas engraisser. Aussi fait-elle de l'exerciseur. Mathurine, sa bonne, arrivée la veille de son pays, se dit en la voyant: « Cette pauvre Madame n'y arrivera pas! »



Et joignant le geste complaisant à la réflexion, Mathurine est heureuse de venir en aide à sa patronne:



— Tout de même, dit-elle, c'est bien plus vite fait que de vous éreinter à tirer là-dessus pendant des heures!!!

La statue de Louis XV était entourée de quatre figures représentant la Force, la Paix, la Prudence, et la Justice. Elles avaient été sculptées par Pigalle, et remplissaient les fonctions humiliantes de cariatides, ce qui fit dire un jour à un plaisant :

O la belle statue! O le beau piédestal!
Les Vertus sont à pied, le Vice est à cheval!

Vers la fin du règne de Louis XV, un individu monta, de nuit, sur le cheval, banda les yeux de la statue, lui attacha au cou une boîte de fer-blanc, et lui mit sur la poitrine cette inscription qui fit beaucoup rire:

N'oubliez pas ce pauvre aveugle

Le 11 août 1792, cette statue fut brisée; un des pieds du cheval résista à la destruction et resta sur le piédestal, ce qui faisait dire à un passant:

— La royauté a encore un pied dans l'étrier!...

A propos de cette statue, Victor Hugo raconte l'anecdote suivante:

« Place de la Concorde, un nommé Guinguerlot, ayant appelé les démolisseurs « canailles », fut assommé sur le piédestal de Louis XV. La statue fut mise en pièces. Plus tard on en fit des sous. Le bras seul échappa; c'était le bras droit, que Louis XV étendait avec un geste d'empereur romain.

« Une députation porta ce bras à Latude, l'homme enterré trente-sept ans à la Bastille.

« Quand Latude, le carcan au cou, la chaîne au ventre, pourrissait vivant au fond de cette prison, par ordre de ce roi, dont la statue dominait Paris, qui lui eût dit que cette prison tomberait, qu'il sortirait du sépulcre, et que la monarchie y entrerait; que lui, le prisonnier, il serait maître de cette main de bronze qui avait signé son écrou, et que, de ce roi de boue, il ne resterait que ce bras d'airain?... »

La statue de Louis XV fut remplacée par une figure colossale représentant la Liberté, et la place s'appela désormais place de la Révolution.

Elle servit dès lors aux exécutions capitales et vit tomber les têtes de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Quand la tourmente révolutionnaire fut passée, elle prit le nom de place de la Concorde, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

* * *

POLTRON

Voici l'étymologie que Saumaise donne du mot poltron: Il vient, dit-il de l'expression latine, *pollex uncatus* (qui a le pouce coupé). Or, voici d'où vient cette expression.

A l'époque du Bas-Empire, les privilèges des soldats vétérans passaient à ceux de leurs enfants mâles qui se destinaient à la profession des armes. Mais les empereurs Valentinien et Valence furent obligés de publier une loi, qui condamnait à la peine du feu ceux qui, pour éviter le service militaire, se mutilaient les doigts.

En effet, parmi ces jeunes gens, enrôlés malgré eux, beaucoup se coupaient les pouces pour se rendre inaptes au service.

L'Été développe les vices.

Méfiez-vous de l'été, c'est une saison dangereuse qui aiguise les défauts naturels de l'homme.

La paresse.

L'ivrognerie.

La susceptibilité (par temps d'orage).

L'orgueil (par temps de 14 juillet).

La jalousie.



La médisance.

Le sans-gêne.

Les maux nécessaires.



Vous auriez tort de vous plaindre de ce que le service de la poste n'est pas irréprochable.



Car sans cela, il est des circonstances dans lesquelles vous seriez bien embarrassé pour trouver une excuse valable.

Si vous êtes candidat, vous auriez mauvaise grâce à vous froisser du tombereau d'injures et d accusations infamantes déversées sur vous par vos adversaires.



Car, si un jour elles arrivent à tomber juste, elles auront été si dépréciées par l'abus qu'on en aura fait que personne ne voudra y croire.



Vous auriez tort de déplorer les catastrophes.



Car alors, vous n'éprouveriez plus aucun plaisir à lire votre journal.



Vous auriez tort de déplorer l'insécurité à Paris.



Car après une culotte au cercle, comment arriveriez-vous à expliquer à votre femme, l'état de vos finances à votre retour au foyer conjugal.

La fin du Herlock Sholmes

La dernière fois que je vis Herlock Sholmes, le policier de génie connu maintenant dans le monde entier, c'était dans son cabinet de travail. Nous devions aller ensemble à Mill Hill, au sujet d'un vol commis à l'abbaye de Sainte-Marie.

— Je suis à vous dans un instant, m'avait-il dit... Une lettre à terminer... Asseyez-vous et fumez une cigarette. Je n'en ai pas pour longtemps.

Puis il s'était mis à écrire.

Sur ces entrefaites, James, son fidèle valet de chambre entra et lui présentant une carte:

— Un gentleman est là, qui désire vous parler.

— Faites entrer, répondit Herlock Sholmes, sans s'arrêter d'écrire ni même regarder la carte, qu'il jeta sur son bureau où elle tomba à l'envers.

Une minute après, James introduisait le personnage en question.

Herlock Sholmes ne leva pas les yeux. Pendant que sa plume continuait à courir sur le papier, il lui désigna une chaise de la main.

Le gentleman s'assit sans mot dire. J'en profitai pour l'examiner.

Il est à croire que je n'ai guère de dispositions pour être policier. J'eus beau regarder l'homme des pieds à la tête, je n'en pus tirer aucune déduction. Il me parut être en tous point semblable à tous les autres, sans rien de caractéristique dans sa personne.

Cependant, Herlock, sans discontinuer d'écrire, fit soudain:

— Ainsi donc, mon vieux camarade, la dame de pique ne vous a pas été favorable?

Nous nous regardâmes, le nouveau venu et moi... A qui en avait l'illustre détective?

Comme si ce dernier eut vu notre mouvement de surprise, il reprit

— C'est à vous que je m'adresse!

— Moi?... dit le gentleman désigné par la main d'Herlock, tendue de son côté.

— Sans doute, fut-il répondu... Les coquins vous ont dévalisé jusqu'à votre dernier penny... Ils vous ont même gagné votre montre, vos bagues et jusqu'à votre revolver. Ils ont été plus adroits que vous cette fois-ci...

— Comment!.. Comment!... balbutia l'homme... qui a pu vous dire?...

Il paraissait confondu.

Moi, j'étais dans le ravissement. Herlock était en train d'accomplir un de ces merveilleux tours de force dont il était coutumier.

Notez qu'il n'avait pas vu l'individu auquel il avait affaire... En réalité (nous le verrons ensuite), il ne le connaissait aucunement... Il n'avait pas cessé d'écrire depuis son entrée. Il n'avait pas levé les yeux sur lui. Tout au plus sa position lui permettait-elle, en glissant un regard de côté, d'apercevoir la partie inférieure du corps du personnage en question. Quant à la carte de visite de ce dernier, elle était, je l'ai dit, tombée du côté où son nom était écrit. A peine, sur le dos du bristol, pouvait-on déchiffrer un seul mot, qui y était griffonné au crayon.

Cependant, l'illustre détective avait posé sa plume. Il se tourna du côté de celui dont il voyait pour la première fois le visage. De son ton impassible, froid et tranchant comme une lame de couteau, il continua:

— Alors, nous ne sommes plus de force à faire sauter la coupe proprement?... (en même temps, Herlock fit, de la main, le mouvement d'exécuter ce tour de cartes). Nous nous sommes fait « ratisser » par d'autres plus habiles... Aussi, avons-nous décidé de nous venger, tout en jouant l'honnête homme dévalisé... et nous venons dénoncer l'existence du joli tripot où l'on dépouille les braves pontes qui s'y risquent... En même temps, nous avons pris une autre décision... Celle de changer de métier... Heureuse idée..., bonne idée!... Seulement, vous auriez peut-être pu vous résoudre à choisir, comme nouvelle profession, une tout autre que celle de cambrioleur...

— By god... by god!... s'exclama l'individu. Vous êtes un damné homme. Comment avez-vous pu savoir toutes ces choses?

— Comme bien d'autres..., par exemple, comme je sais que vous êtes marié et avez des enfants élevés en Allemagne; mais ceci n'a aucun rapport... Pour ce qui précède, je veux bien vous en donner l'explication. Cela vous apprendra à connaître un peu Herlock... ce vieux Herlock Sholmes.

Là-dessus, mon ami alluma une cigarette et dit:

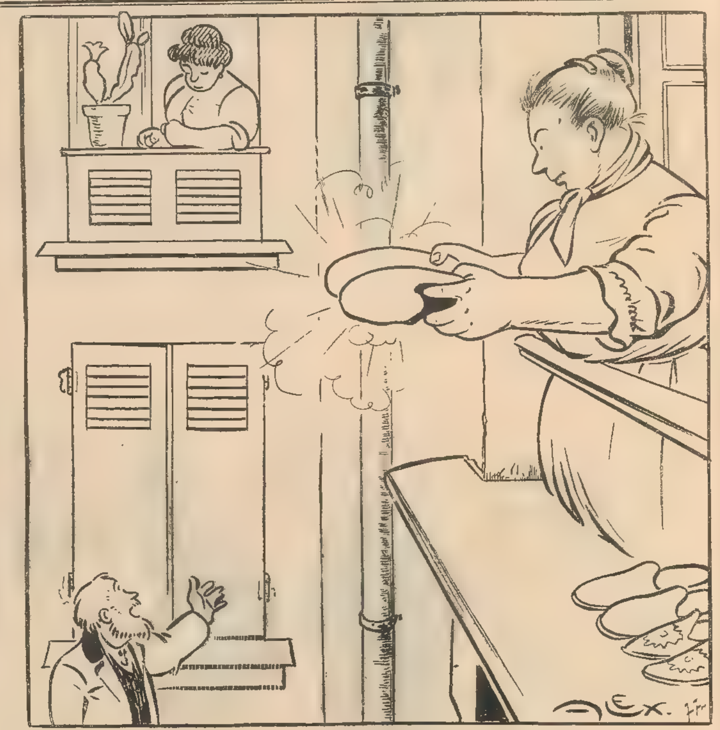
— Un simple coup d'œil me permet d'apercevoir, par dessous la table, le bas de votre corps. Or, vos bottines vernies, votre pantalon de drap fin, votre chapeau haute forme, posé à terre à côté de vous, indiquent que vous êtes en costume de cérémonie ou de soirée. Il est dix heures du matin. Vos coudes sur vos genoux, votre position affaisée prouvent votre fatigue. Ce costume à cette heure si matinale, cette lassitude montrent que vous avez passé une nuit blanche... Où? Dans un cercle ou un tripot, où vous avez été dévalisé.

En effet.



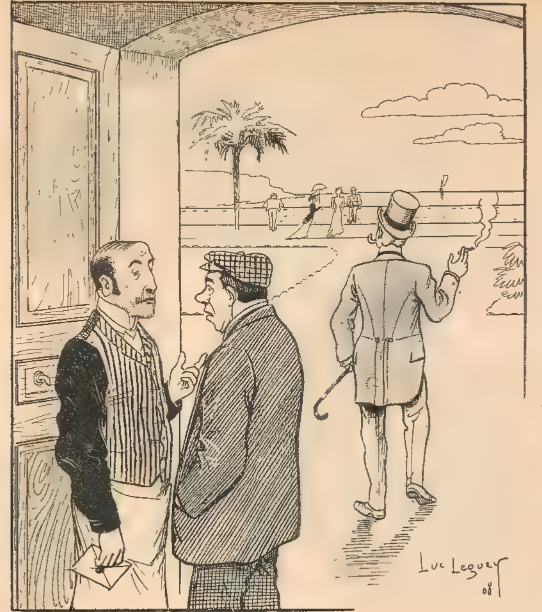
VICTIME DU RÈGLEMENT

— Me voici obligé de marcher au pas! Ces sales cambrioleurs peuvent se flatter d'avoir de la veine!



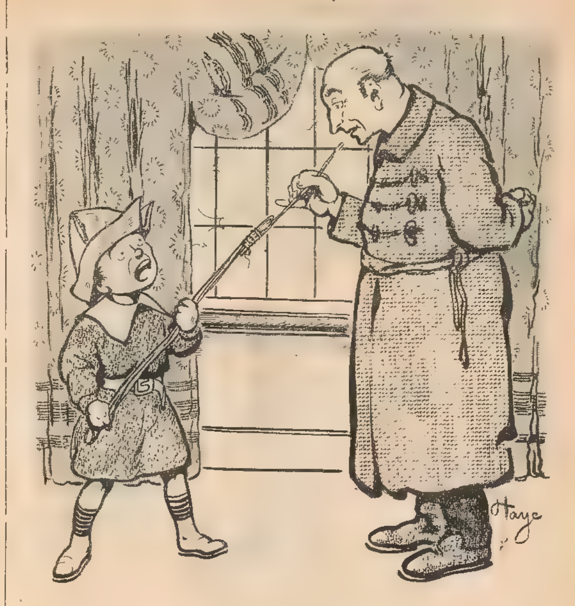
LA CIGALE ET LA FOURMI

— Pauvre homme! Ce serait un crime de ne pas l'applaudir! d'autant, qu'en même temps, je bats mes pantoufles.



VILLEGIATURE

— C'est votre maître, ce marquis de Haute-Branche ?
Oui, mais c'est pas son nom, il se nomme Durand.
— C'est un aigrefin, alors ?
— Que non pas, c'est un très honnête commerçant de la rue du Sentier, mais il dit que les marquis voyageant souvent incognito sous son nom, il ne voit pas pourquoi, lui ne voyagerait pas incognito sous le leur.



LES SUPPOSITIONS

— Tu entends bien, mon enfant, on ne doit jamais tourner une arme à feu dans la direction des personnes qui sont auprès de soi. Si au lieu d'un bout de bois tu tenais là un fusil, si un mouvement involontaire te faisait toucher la gâchette, et si l'arme était chargée, je recevrais la charge en pleine figure.

Votre pantalon est taché de boue. Donc, vous n'avez plus le sou pour prendre un cab.

Pendant que je vous faisais attendre, je voyais vos doigts faire le geste — machinal et fréquent — de tourner autour de votre annulaire une bague — bague qui n'y était plus.

A un certain moment, vous avez voulu tirer votre montre et vous vous êtes ravisé..., pensant soudain qu'elle aussi s'était évaporée. Vous l'aviez perdue au jeu..., avec le reste..., avec votre revolver, dont la poche spéciale de votre pantalon porte encore, quoique vide, la forme apparente.

Aucun désordre dans votre toilette. Donc vous n'avez pas été la victime d'une attaque nocturne. D'ailleurs, vous êtes d'une taille à résister.

Cet Herlock Sholmes était décidément un génie... Ces déductions, si rigoureusement logiques, étaient le fait d'un être humain. J'étais transporté... L'autre, la bouche ouverte, en rond, semblait pétrifié d'une telle pénétration.

Cependant, le détective continua :

— Lorsque pour aller dans un cercle, on se munit d'un revolver; lorsqu on y perd, outre son argent, sa montre et ses bijoux, le cercle s'appelle un tripot. Au reste, lorsque tout à l'heure, vos doigts cessaient de tourner autour de votre annulaire cette bague absente, ils faisaient un autre mouvement bien connu des prestidigitateurs : celui de malaxer une boulette de pain. Vous n'ignorez pas que c'est ainsi qu'on obtient la souplesse nécessaire pour faire habilement sauter la coupe (1). J'ai remarqué la raideur de votre pouce. Sans doute, cette infériorité a été la cause de votre défaite. Vous n'êtes plus assez jeune. Aussi, avez-vous décidé de changer de métier.

C'est alors que vous étant renseigné auprès de quelque aigrefin, vous avez pris cette adresse.

En disant ces mots, Herlock atteignit la carte posée sur son bureau et lut :

Stokesforth-Chesterfield

Or, cette adresse ne peut être connue que par des bandits. C'est la seule maison du monde qui fabrique, pour eux, les outils de cambriolage perfectionnés, dont ils se servent... Vous allez vous y rendre, sans doute ?

Puis, le détective conclut :

Cela ne vous a pas empêché, tout bouillant de fureur, de venir ici, pour vous venger, dénoncer le tripot... car c'est, je suppose, le but de votre visite... Vous paraissiez calme tout à l'heure, mais vos mains et vos pieds avaient des crispations d'impatience et de colère.

Là-dessus, Herlock sourit et se frotta les mains en regardant l'inconnu avec le petit air d'un chat qui joue avec une souris.

— Mon cher Monsieur, fit alors celui-ci, vous êtes un parfait observateur.

Mon pantalon est taché de boue, c'est vrai, mais c'est en descendant de cab, devant votre porte, que j'ai mis le pied dans le ruisseau.

J'ai d'habitude une alliance à l'annulaire, c'est encore vrai. Mais je souffre de la goutte. Mes doigts sont enflés et je n'ai pu la mettre.

J'ai eu un moment l'idée de tirer ma montre, c'est exact. Mais en même temps, j'ai aperçu l'heure à votre propre pendule et n'ai pas achevé mon mouvement.

Je me malaxe les doigts avec le pouce. Rien de plus juste. C'est un soulagement contre la goutte... d'ailleurs, insuffisant, car il n'empêche pas d'avoir des crispations involontaires de pied ou de main, lorsque la douleur vous tiraille.

Je suis las, en effet, j'arrive de Dublin et ai passé une partie de la nuit en bateau, car la mer était épouvantablement mauvaise. J'ai eu juste le temps de revêtir un costume de cérémonie, pour rendre visite à son Excellence Lord Fox, du département de la Justice. Raisonnablement, je ne pouvais, dans ce cas, me munir du revolver que je porte d'ordinaire, même en soirée, étant données mes fonctions. J'étais chef de la police à Dublin, je viens d'être nommé à Londres.

Ma première visite a été pour Son Excellence, la deuxième était pour l'illustre détective dont les services devaient m'être précieux. Aussi, je suis venu ici directement en sortant de chez Lord Fox.

Quant à cette adresse de Chesterfield, rien d'étonnant à ce qu'elle soit connue de celui qui a pour mission de poursuivre les bandits qui s'y approvisionnent. Lord Fox vient de me la donner.

Maintenant, retournez la carte, je vous prie, vous y verrez mes noms et qualités.

Le pauvre Herlock n'eut pas besoin de consulter le bristol. Le fidèle James venait de lui apporter un télégramme du ministère, l'avisant de l'importante visite qu'il allait recevoir... seulement, le cab du nouveau chef de la police avait marché plus vite que la Post-office.

Celui-ci, cependant, ajouta encore :

— Maintenant, mon cher Monsieur, je suis curieux de savoir une chose. Quelle est donc la raison qui vous a fait penser que j'avais de jeunes enfants élevés en Allemagne ?

L'infortuné détective, abattu, se redressa. Une dernière chance lui apparaissait d'éviter la démission forcée qu'il entrevoyait à bref délai :

— Votre Honneur, fit-il, j'ai vu dépasser de la poche de votre pantalon un fragment de journal illustré allemand, que je connais..., c'est une publication destinée aux enfants...

— Et aussi aux boules de gomme, interrompit sèchement le chef, en tirant de sa poche un cornet de papier. J'ai pris froid en mer... Or, pour le mal de gorge, rien ne vaut les simples vieilles boules de gomme de nos pères.

Ce dernier coup acheva Herlock Sholmes. Espérons qu'il ne s'en relèvera pas.

Etienne JOLICLER.

(1) Cet exercice est, en effet, celui auquel se livrent les faiseurs de tours de cartes pour s'entretenir les doigts.



— En ma qualité de balayeur de la Ville, j'avais fait une demande pour avoir une casquette...
— Vous l'avez eue?
— Pas encore, mais pour me faire patienter, ils m'ont donné les palmes.



PAYSANNERIE

- Donnez-moi un aller et retour.

— Pour où?

— Ben, pour ici... j'peux point retourner ailleurs!

DE NOS LECTEURS

Les effets de la foudre

Il y a quelques semaines, la foudre a surpris, en forêt, un bûcheron et lui a roussi les cheveux et tous les poils du visage, sans entamer l'épiderme.

Ces bizarreries de la foudre ne sont pas rares dans les campagnes, et nombreux sont les paysans atteints du « feu céleste », ou qui ont vu autour d'eux ses étranges manifestations.

Tantôt le fluide enflammé s'amuse à voler les aiguilles d'une femme qui tricote, ou le verre d'un buveur attablé devant un cabaret; tantôt il perce par leur centre une pile d'assiettes ou dépouille de sa dorure le cadre d'une glace pour la transporter sur le plâtre du plafond. Ici, il déchausse dextrement un homme ou se contente d'extraire tous les clous de ses semelles; là, il en déshabille un autre, lui brûle la chemise à travers les vêtements et respecte son corps; d'autres fois, enfin, il foudroie un malheureux, le réduit en charbon et laisse ses habits intacts.

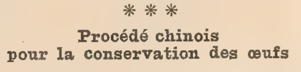
Un jour, il incruste sur la peau d'un voleur le chiffre que porte un bijou dérobé et le dénonce ainsi à la justice, ou bien il peint sur le visage d'un enfant, le nid qu'il arrachait à l'arbre et l'oiseau qui accourait le défendre.

Il n'est pas rare de voir de gros arbres instantanément desséchés, réduits en filasse ou disséqués circulairement, selon leurs couches naturelles; des murailles épaisses sont perforées, transportées au loin ou volent en éclats; un navire est coupé en deux d'un seul coup, d'autres sont incendiés; des citadelles sautent par l'inflammation de leur poudrière; des chaînes de fer soudent ensemble leurs anneaux et forment une barre rigide.

La foudre anéantit des milliers d'animaux, et c'est par centaines qu'il faut compter les hommes qu'elle blesse quand elle ne les réduit pas en cendres.

L'éminent docteur Saffray, qui s'est livré à d'intéressants travaux sur les effets de la foudre, affirme que 71 0/0 des victimes sont du sexe masculin, ce qui s'explique aisément par la nature de leurs occupations qui les retiennent plus en plein air que les femmes.

Quant aux enfants, s'ils sont très rarement tués ou même atteints, ils le doivent uniquement à leur petite taille.



* * *

Procédé chinois pour la conservation des œufs

Le Père Voisin, missionnaire dans la province de Stédchouven, rapporte la méthode suivante:

Prendre, pour dix œufs, un demi-litre de cendres de cyprès ou de tiges de fèves, un demi-litre de chaux en poudre, et soixante grammes environ de gros sel pulvérisé. Délayer le tout dans une forte infusion de thé et en former une pâte de laquelle on recouvrira les œufs, de l'épaisseur d'un ou deux centimètres; puis les déposer ensuite dans un vase hermétiquement clos. Au bout de quelques semaines, six ou huit environ, on peut retirer les œufs de cette préparation, soit pour les manger frais, soit pour les expédier.



A LA MER

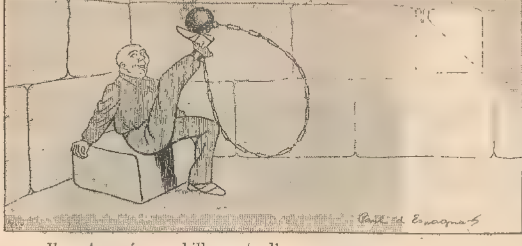
— Dans le temps, tu étais plus galant! Tu m'aurais portée dans tes bras pour me faire passer cette mare!



LE BILBOQUET IMPROVISE

Il dépérit à vüe d'œil, l'hercule forçat, car habitué à la gymnastique, il ne peut se passer d'exercice.

Mais la vue de son boulet lui donne une idée.



Il a trouvé un bilboquet d'un nouveau genre.

Pêle-Mêle Connaissance

— On a demandé fréquemment d'où vient le nom de *violon* donné aux chambres de sûreté où sont provisoirement enfermés les délinquants. Au quatrième siècle, cette même prison s'appelait déjà le *psalterion*, nom d'un instrument de musique assez analogue au violon, qui en est un perfectionnement. Mettre au psalterion, c'était mettre des individus en pénitence à chanter des psaumes en s'accompagnant du psalterion.

— Le secrétaire de l'Académie des Sciences a récemment présenté à ses collègues un œuf de poule en forme de gourde, qui lui a été adressé par un correspondant de province. En acceptant cette curiosité pour ses collections du Museum, M. Edmond Périer, directeur de cet établissement a déclaré qu'il s'agissait là d'une anomalie assez fréquente.

— Au dernier concours d'admission au grade de rédacteur à la Préfecture de la Seine, on a noté, sur 127 candidats inscrits, 12 docteurs et 61 licenciés en droit, 18 docteurs ès-lettres, 3 licenciés ès-sciences, 1 docteur en médecine, 2 diplômés de l'école des Sciences politiques et 12 bacheliers. Dix-huit candidats seulement n'avaient aucun diplôme.

— Il existe, depuis fort longtemps déjà, en Egypte et en Turquie, notamment à Constantinople, au Caire et à Alexandrie, des jardins et promenade réservés aux femmes et aux enfants. Presque toujours, l'entrée y est payante, comme à l'Esbekieh du Caire.

— On sait qu'en Flandre il se fait un emploi très courant des chiens de trait. La plupart d'entre eux sont capables de traîner un poids de 250 à 300 kilos, tous les jours, sur un parcours de 20 à 30 kilomètres.

— Les premières troupes françaises n'eurent pas de médecins spéciaux, et ce n'est qu'après la création d'une armée permanente et nationale qu'on s'avisa de créer un service médical régulier. Les guerriers du moyen âge furent, davantage encore, dépourvus de soins rationnels. Un livre de chevalerie du temps dit avec confiance: « Si un chevalier est blessé, une dame ou damoiselle a ses onguents pour le guérir ».

— Michel Ange travailla toute sa vie avec un tel acharnement qu'il se levait même pendant la nuit pour reprendre son ciseau. Afin d'éclairer son labeur, tout en conservant ses mains libres, il s'était fabriqué un casque de carton, au milieu duquel il fixait sur sa tête une chandelle allumée.

— En Angleterre, les exercices physiques priment tout dans l'éducation des enfants. On y concevrait plutôt une école sans salle de classe que sans place de jeux. Les leçons commencent rarement avant neuf heures du matin, et leur durée ne dépasse pas une demi-heure à trois quarts d'heure. Pendant la classe, enfin, les enfants ne sont pas toujours, comme en Allemagne, astreints à l'immobilité.

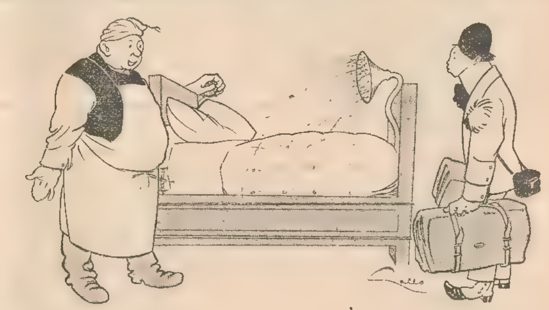
— On sait que Passy et Auteuil furent à la mode au dix-huitième siècle, pour leurs eaux ferrugineuses. D'autres quartiers de Paris possèdent encore des eaux thermales qui furent exploitées. Vers 1850, les Batignolles étaient estimées pour leurs eaux sulfureuses; Belleville, enfin, possède une source abondante d'eau sulfhydratée.

— Jusqu'en 1775, au Collège de France, l'enseignement se fit en latin dans les différentes chaires d'arithmétique, d'astronomie, de géométrie, de musique, d'histoire, de lettres et de philosophie. On conçoit les difficultés que présentait l'emploi de cette langue morte pour ces diverses sciences. On autorisa enfin le chimiste d'Arcet à déroger à cette tradition et à faire sa première leçon en français « attendu que la matière qu'il doit traiter manque de termes latins pour rendre clairement les vases et les opérations chimiques ».

— Le nombre des locomotives, parcourant actuellement le monde entier, dépasse 115.000. En Europe, on en compte de 65 à 70.000, et aux Etats-Unis, environ 45.000.

— C'est un modeste employé des postes du Danemark, nommé Joseph Michaelsen, qui conçut le projet d'où devait sortir l'Union Postale et soumit, pour la première fois, une proposition dans ce sens aux gouvernements des diverses puissances.





MODERNE HOTEL

Le Voyageur. — Je crains les punaises, et on m'a affirmé qu'il y en a dans les hôtels de ce pays-ci.
L'Hotelier. — Oh! Monsieur parle des petits hôtels. Chez nous, rien à craindre. Voyez plutôt! Sur chaque lit est installé un vaporisateur à insecticide...

...si Monsieur est incommodé, il n'a qu'à presser la poire et le voilà tranquille!
Le Voyageur. — Hum! ce n'est pas bien rassurant ce que vous me montrez là!
L'Hotelier. — Oh! que Monsieur soit sans crainte, l'emploi en est absolument gratuit!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. J.-L. Lamarque. — Envoyez-en quelques-uns comme spécimens.

M. Richard. — Oui, en théorie, mais il faut que le temps s'y prête si merveilleusement que le cas n'arrive presque jamais. Il en est de même de bien d'autres points.

M. Picot. — Nous n'en connaissons pas actuellement.

M. Diricq. — Non, il est inutile.

M. G. Denis. — Nous accueillerons avec plaisir vos problèmes, pourvu qu'ils puissent nous convenir. Du fait que vous voyez souvent les mêmes œdipes dans nos concours, il ne faut pas conclure que c'est par suite d'un arrangement conclu. Cela provient uniquement de ce que certains lecteurs font plus que d autres preuve d'habileté dans la confection des problèmes

M. Laplace. — Cela nous paraît trop aventureux.

Mme Jehan. — Le second est préferable, a coup sûr

M Trescat. — N'ayez aucune crainte, cette expérience lui suffira.

M. J. W. S. 18. — Il n'y en a plus trace depuis longtemps, la tradition seule en est restee.

M. S. R. (Menton). — Ce que vous nous demandez est un renseignement commercial; nous ne pouvons en donner aucun à cette place.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Paris-Oran

Le train de luxe « Paris-Barcelone Valence » est prolongé jusqu'à Carthagène, avec continuation par bateau (traversée en 9 heures) entre Carthagène et Oran; il est en correspondance, à Oran, avec des express de et sur Alger.

Départ de Paris P.-L.-M. les mercredi et samedi à 7 h. 20 soir.

Arrivée à Carthagène les vendredi et lundi à 8 h. 45 matin; arrivée à Oran, les vendredi et lundi à 6 h. 45 soir.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

De Paris à Londres

via Rouen, Dieppe, et Newhaven

par la gare Saint-Lazare

Services rapides tous les jours et toute l'année

(Dimanches et fêtes compris)

Départs de Paris St-Lazare à 10 h. 20 matin (première et deuxième classes seulement), et à 9 h. 20 soir, (première, deuxième et troisième classes).

Départs de Londres, Victoria: à 10 heures matin (première et deuxième classes seulement); London-Bridge et Victoria: à 8 h. 45 soir (première, deuxième et troisième classes).

Trajet de jour en 8 h. 40

Grande économie

Billets simples, valables pendant 7 jours, 1re classe, 48 fr. 25; 2e classe, 35 francs; 3e classe, 23 fr. 25

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois: 1re classe, 82 fr. 75; 2e classe, 58 fr. 75; 3e classe, 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Les trains du service de jour, entre Paris et Dieppe et vice-versa, comportent des voitures de première classe et de deuxième classe à couloir avec W.-C. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W. C. et toilette. Une des voitures de première classe à couloir, des trains de nuit, comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 fr. par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 fr. par couchette.

Excursions

Billets d'aller et retour valables pendant 14 jours. Délivrés à l'occasion des fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de l'Assomption et de Noël.

De Paris St-Lazare à Londres, et vice-versa:

1re classe: 49 fr. 05; 2e classe: 37 fr. 80; 3e classe: 32 fr. 50.

Pour plus de renseignements, demander le bulletin spécial du Service de Paris à Londres, Service de la Publicité, 20, rue de Rome, à domicile, sur demande affranchie adressée au Service de la Publicité, 20, rue de Rome, à Paris.

14e ANNÉE — No 28 | 10 Centimes | 12 JUILLET 1908.



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'INTÉRIEUR DE LACUITE, par HAYE.

Madame Jules Lacuite est enfin arrivée à retenir un peu son mari chez lui, grâce à l'ingéniosité qu'elle a déployée dans l'ameublement de sa salle à manger.

Le *Sous*-sous-Préfet de Pygria

Il y avait au bas mot une éternité que je n'avais rencontré mon ancien « labadens » Epistaxis Cocorricocodès.

Co-cor-ri-co-co-dès... en un seul mot.

Après avoir fait son droit à Paris, il était retourné dans son pays natal.

A ce propos, je n'étonnerai personne, en affirmant que ce n'étaient ni le ciel de Hollande, ni la terre de Norwège, qui avaient vu naître cet excellent garçon.

Il était venu au monde à Athènes, entre l'Acropole et le Pirée... ce qui ne l'avait pas empêché, au cours de ses humanités, d'être toujours le dernier en version grecque.

Une fois ses études finies, il avait obtenu, là-bas, une place de rond-de-cuir dans une administration...



... Des ronds-de-cuir à dix-huit cents drachmes qui ont des manches de lustrine et parlent la langue d'Homère!...

Car — c'est difficile à concevoir et terrible à dire! — Il y a des *administrations* dans la cité de Thésée, d'Alcibiade et de Périclès; et l'on trouve, à deux pas de l'Hymette, des ronds-de-cuir à dix-huit cents drachmes, qui ont des manches de lustrine et qui parlent la langue d'Homère!... Ah! la civilisation!...

Or, j'avais totalement oublié l'existence de Cocorricocodès lorsqu'il y a environ... quelques jours, je me trouvai, par le plus grand des hasards, assis à côté de lui dans l'autobus de la place Pigalle.

Effusions. Congratulations. Puis:

— Qu'est-ce que tu deviens? lui demandai-je... Tu es toujours fonctionnaire en Grèce?

— Toujours, dit-il d'un air content et détaché...

— Et tu es venu faire un petit tour à Paris pour prendre l'air du boulevard?...

Il me répondit négligemment:

— Oh! je le prends tous les jours, j'habite rue de Maubeuge...

— Tu es ici pour longtemps?

— Mais... pour tout le temps; je ne mets jamais les pieds à Athènes; je suis complètement installé à Paris...

— Ah!... Toi, malin, tu t'es fait nommer ici, au consulat?....

— Pas du tout. Je suis *dimarque* du cinquante-troisième *éparque* du dix-septième *nomarque*....

— Qu'est-ce que c'est que ça, *dimarque*?...

— Cela veut dire que j'administre une *dimarchie*; c'est une fraction de sous-préfecture...

— Alors, tu es *sous*-sous-préfet?

— Tu l'as dit.

— Et où se trouve ta *sous*-sous-préfecture?

— En pleine mer... Au sud-est de l'archipel des Cyclades... Tu vois d'ici?

Je n'ai jamais été très calé en géographie; mais, pour ne pas le désobliger, je lui répondis avec aplomb, comme si je voyais ça d'ici:

— Parfaitement... Mais pourquoi ne résides-tu pas au siège de ta *dimarchie*?...

Epistaxis baissa un peu la voix et me confia, d'un air si modeste, qu'il pouvait être qualifié de « penaud »:

— Parce que ma *dimarchie* est un mythe: je suis le *sous*-sous-préfet d'une *sous*-sous-préfecture qui n'existe pas!

— Non? Raconte-moi ça, vite!

— Tu promets de ne pas le répéter?... de ne pas l'écrire dans les journaux?...

— Je te le jure!...

Alors, mon ami Cocorricocodès me narra cette histoire:

— Tu n'ignores peut-être pas, tu ne sais



— Parce que ma dimarchie est un mythe: je suis le sous-sous-préfet d'une sous-sous-préfecture qui n'existe pas!...

peut-être pas non plus, que l'archipel des Cyclades, situé au Sud de la mer Egée, est fort souvent agité par des soulèvements volcaniques... Pour un oui, pour un non, le fond de la mer subit des bouleversements formidables; des cratères fumants, poussent tout à coup comme des champignons, aux endroits les plus imprévus, et il n'est pas rare de voir des îles importantes et des territoires entiers naître subitement de ces perturbations géologiques, quitte à disparaître de la même façon au bout de quelque temps... Or, il y a deux ans, une île surgit un beau matin au-dessus de la mer Egée, juste à égale distance de Rhodes, de Crète et de Santorin (trois îles bien connues, dont l'une est à la Turquie, l'autre à personne, c'est-à-dire à tout le monde, et la troisième à la Grèce...)

Cette nouvelle contrée, enfantée du jour au lendemain par une violente convulsion terrestre, était assez importante et assez vaste pour qu'on ne la considérât pas comme quantité négligeable. Une mission géographique et politique fut chargée aussitôt de l'explorer, de la mesurer, d'analyser son sol, de relever sa position exacte, de lui donner un nom et de décréter qu'en vertu de sa formation volcanique elle se rattachait naturellement au groupe de l'archipel, et que, par conséquent, elle appartenait de droit à la Grèce.

Donc pour faire acte de propriété, le gouvernement grec la baptisa Pygria, y débarqua un gendarme et deux douaniers, puis l'administration s'en empara: Pygria fut annexée en qualité de *dimarchie* à la *nomarchie* (ou préfecture) de Syra... Et, comme j'avais beaucoup de piston, c'est moi qui fus nommé *dimarque* dans cette *sous*-sous-préfecture fraîche éclose, qui servait déjà d'asile à des contrebandiers et à des pêcheurs, et dont je rêvais d'assurer, à bref délai, la prospérité, en y installant un sanatorium et un casino...

Mais lorsque je voulus rejoindre mon poste, il me fut impossible de le trouver!...

Pas plus de Pygria que sur ma main!... Pygria avait disparu!...

A la suite d'un nouveau chambardement volcanique, ma capricieuse et fantasque *sous*-sous-préfecture s'était replongée, au bout de trois mois d'existence, dans les flots bleus de la Méditerranée!

Il m'eut fallu désormais un attirail de scaphandrier pour exercer mes fonctions administratives!

Je revins bredouille à Athènes. Puis, quelques jours après, ayant mûrement réfléchi, je partis pour Paris... et me voilà!

— Mais alors, tu n'es plus fonctionnaire là-bas? demandai-je à Cocorricocodès... Du moment que Pygria t'a posé un lapin...

— Attends, ce n'est pas une raison! répliqua-t-il... Quand une chose est douée d'une vie administrative, c'est-à dire quand elle possède son dossier dans les bureaux, et que ses destinées sont entre les mains des ronds-de-cuir, elle peut cesser d'exister, matériellement parlant, cela n'a aucune importance: elle continue à vivre sur le papier, et, administrativement parlant, elle reste debout!... Ainsi, Pygria est depuis longtemps engloutie, mais je me suis bien gardé de le dire nul n'en sait rien, et je suis toujours *sous* sous-préfet de Pygria, aux appointements de deux cent vingt-cinq drachmes par mois!..

— C'est admirable! m'écriai-je en éclatan[t] de rire...

— C'est peut-être admirable, mais c'est in[-]suffisant! déclara mélancoliquement Cocorri[-]cocodès... Au prix où est le beurre, que veux[-]tu que je fasse à Paris avec deux cent vingt[-]cinq francs par mois?...

— Tu peux toujours faire des dettes!...

— Non, dit le Budgétivore, *mais je vai[s] demander de l'augmentation!*

— Et tu penses l'obtenir?

— Bien sûr, avec un peu de piston!...

J'étais abasourdi...

— Certes, lui dis-je, on en voit de belle[s] en France..., mais pas de ce calibre!

Epistaxis m'interrompit d'un air goguenard

— Tu crois ça, pauvre ami?... Laisse-mo[i] te finir l'histoire de Pygria... Cette île éph[é]mère ne fut pas seulement revendiquée par l[a] Grèce, elle le fut aussi par la Turquie, pa[r] l'Angleterre et par la France... peu import[e] au nom de quels droits!... Ces puissance[s] pour mettre le grappin dessus, la dotèren[t] respectivement d'un vizir, d'un major et d'u[n]



... Un vizir, un mayor et un résident qui, en se trouvant face à face sur le rocher, n'eussent pas manqué de se rouer de coups...

résident, qui, en se trouvant face à face s[ur] ce rocher, n'eussent probablement pas ma[n]qué de se rouer de coups et de se manger [le] nez; la scène eût été fort plaisante... M[ais] ces messieurs, ayant constaté que leur île ét[ait]

dissoute, s'en retournèrent aussi bredouilles que moi, et Pygria ne fut à personne! Quant à la conclusion, la voici: Si je touche, à l'heure actuelle, mes émoluments de *dimarque*, pour une île qui n'existe pas, je ne suis pas le seul, la France n'a rien à envier à la Grèce...

— Que veux-tu dire?...

— Ceci: le jeune résident que ta patrie a nommé à Pygria, et qui palpait son traitement de douze mille francs... vient de passer gouverneur en pied avec une augmentation de huit mille francs...

Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Causette

On a beaucoup parlé, ces temps-ci, de la possibilité d'une guerre.

La nouvelle orientation de la politique française, dirigée suivant les désirs de l'Angleterre, est cause de la tension actuelle.

Dans notre ciel, calme depuis nombre d'années, un nuage noir plane.

A qui sommes-nous redevables de cette menace. Est-ce à vous, Chers Lecteurs et Electeurs? Non! Vous n'avez pas donné mission à vos représentants d'allumer une guerre. Ceux-ci n'ont, du reste, pas été appelés à se prononcer sur ce point.

Quelle volonté, plus forte que celle du peuple lui-même, a donc créé l'angoissante situation?

Celle d'un homme. Un simple mortel, une unité sur quarante millions d'êtres humains a opéré le changement et fait fourbir les armes.

Petite étoile filante, cet homme, qui s'appelle Delcassé, a passé au firmament ministériel et s'est perdu dans les limbes des gloires déchues.

Son passage a suffi pour renouveler les haines inter-européennes, et peut-être pour faire éclater une de ces boucheries qui sont la négation de la civilisation.

De quelle omnipotence était donc investi ce personnage, pour qu'en pays démocratique son seul arbitre déterminât le sort de toute une nation?

N'y a-t-il pas là un de ces phénomènes déconcertants qui viennent, après des siècles d'efforts, prouver à l'humanité qu'elle se leurre en croyant avoir avancé dans la voie du progrès?

La France désire la guerre, se croit-on autorisé à dire dans certains pays étrangers. Et cette France, qui paraît chercher le combat, se compose d'un individu, un seul. Tous les autres en repoussent l'idée avec horreur. La puissance de cette répugnance s'explique, du reste, quand l'on songe que toutes les familles seraient appelées à fournir les holocaustes de cette gigantesque tuerie. C'est dans ce que nous avons de plus cher au monde, dans notre sang même que le feu se taillerait sa part.

Et pourquoi ce monstrueux sacrifice humain? Pour assouvir les ambitions d'un homme, lequel lui-même et inconsciemment, sans doute, s'est fait le jeu d'une nation étrangère.

En effet, si l'on peut concevoir, à la rigueur, l'intérêt de l'Angleterre à lancer la France contre l'Allemagne, pour avoir une occasion de ruiner la flotte germanique, pendant qu'il en est temps encore, on ne voit aucune issue pour la France dans cette éventualité.

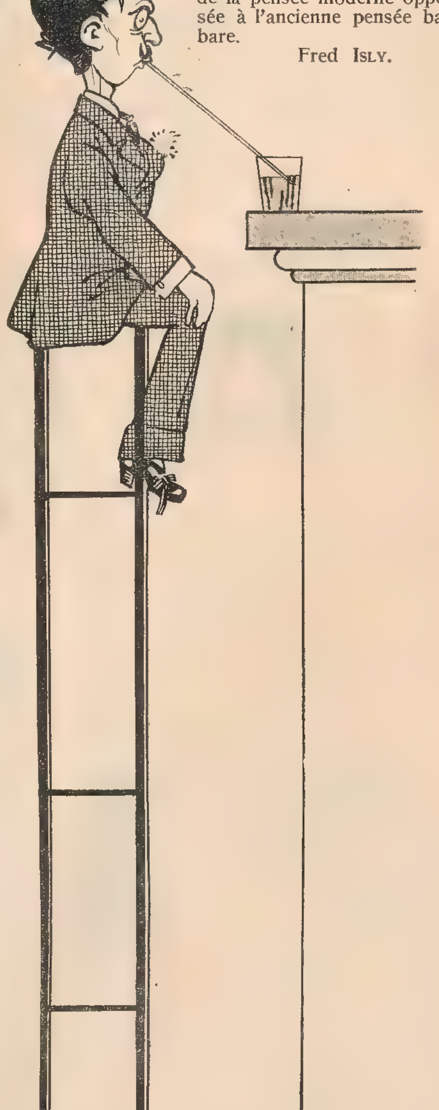
Et même, pût-on espérer quelque problématique avantage, la guerre n'en resterait pas moins le plus horrible des crimes. Ceux qui auraient le triste privilège de la contresigner devraient être voués à la vindicte publique.

Il ne serait pas exagéré d'exiger leur tête comme premier sacrifice au dieu de la guerre. S'ils se croient autorisés à verser le sang de leurs concitoyens par conviction patriotique, ne serait-il pas juste qu'avant tout ils fassent abandon de leur propre existence?

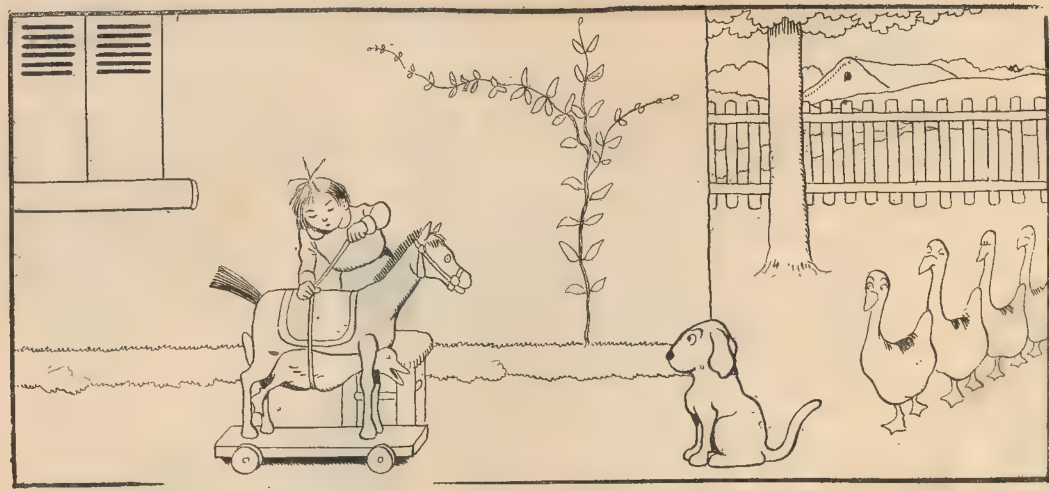
Soyez persuadés que ce serait la plus sûre garantie de la paix.

Je voudrais que toutes les mères de France, toutes celles auxquelles l'horrible fléau arracherait leurs fils, se levassent et qu'en une manifestation immense, elles jetassent l'anathème sur ceux qui, d'un cœur léger, voudraient envoyer leurs enfants à la mort. Ce serait un beau geste de la pensée moderne opposée à l'ancienne pensée barbare.

Fred ISLY.

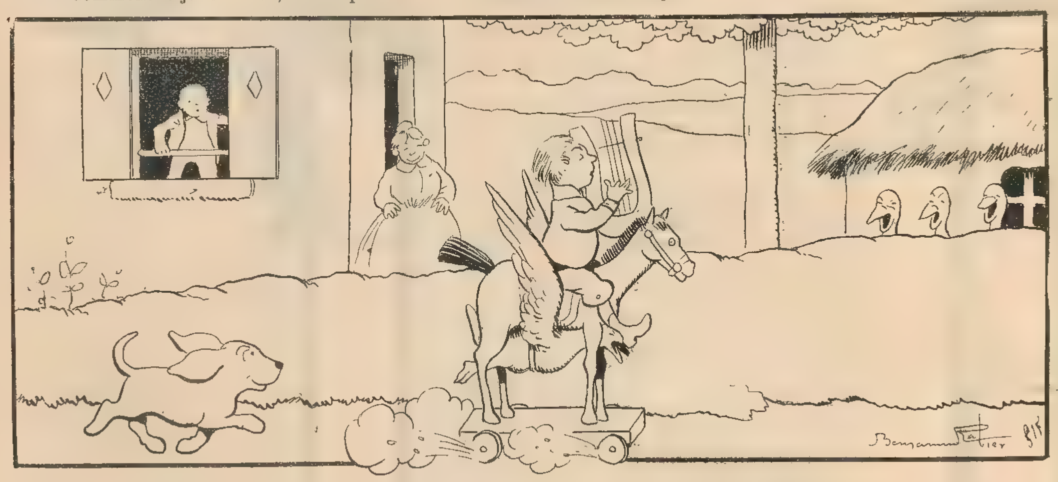


SIMPLE RAPPROCHEMENT



PÉGASE

Comment le jeune Toto, fils du poète Larime et voulant imiter son père...



... enfourcha Pégase.

Pour prendre la lune

Le Conseil municipal d'O-sur-Nyx, minuscule bourgade du Nord de la France, s'avisa un beau jour que l'antique clocher de son église romane tombait en ruines.

Les pierres semblaient rongées par quelque mal mystérieux, le plâtre s'effritait lamentablement.

Que faire?

Dans une réunion extraordinaire, chacun risqua son avis, mais avant d'aller plus loin, le maire fit fort sagement observer qu'avant de chercher un remède au mal, il convenait d'abord de connaître l'origine de celui-ci.

Nouvelles perplexités, rompues bientôt par le doyen des conseillers présents —un malin qui, dans sa jeunesse avait failli faire des études pour être architecte.

— M's'infents, déclara-t-il au milieu du silence attentionné de ses collègues, j'vas vous dire : c'est la lune qu'est cause de tout!! La lune, oui, mes p'tiots gas, la lune qui minge les pierres et qui lèche le plâtre de not' clocher; à preuve que j'sommes dans le vrai, c'est que les pierres ne sont mingées que du côté que c't'gueuse éclaire.

— Bon! Et le remède? s'écrièrent d'une seule voix les conseillers ébaubis d'une si parfaite logique.

Ah! le remède? il s'agissait maintenant de le trouver, et chacun se mit à y réfléchir pendant un moment.

Mais le doyen, en proie à une subite émotion, remua ses sabots, afin de capter l'attention générale.

— Pour sûr qui y a un remède! affirma-t-il, en promenant ses petits yeux gris sur l'assistance. V'là, faut tendre eun manière de piège à loup dans le haut du clocher. Quand la lune viendra pour se régaler, elle se prendra comme un moniau, et not' clocher sera sauvé!

Chacun trouva l'idée excellente, et son promoteur s'assura ainsi par avance une chance sérieuse au prochain siège vacant de maire.

On alla donc trouver un habile serrurier, lequel installait, deux jours après, un formidable piège tout en haut du clocher.

Lorsque tout fut en place, on attendit cette pauvre lune avec une impatience légitime. Les dispositions du complot étaient bien prises: le Conseil municipal, muni de poêles, de casseroles, de chaudrons, était au pied du clocher, prêt à faire un beau charivari à la lune, au cas où, se méfiant du piège, l'astre des nuits commencerait à dévorer le bas du monument.

En faisant beaucoup de bruit, on la forcerait à se réfugier en haut... où se trouvait le doyen des conseillers, accroupi près du piège.

Mais voici que la lune surgit brusquement de derrière un nuage.

Ses rayons d'argent viennent de frapper le ressort du piège.

Chacun tremble d'émotion, ayant peine à retenir sa respiration.

Une, deux, trois, quatre, cinq secondes se passent. Rien!

— Jarnigué! réfléchit le conseiller perché en haut du clocher, le serrurier aura oublié de graisser le ressort! Si je le détendais un brin!

Il allonge lentement la main et, tout à coup, dans un bruit de ferraille, le ressort se détend avec fracas.

En bas, c'est un immense cri de triomphe:

— Tu la tiens? Tu la tiens, c'te fois? s'écrie-t-on, enthousiasmé.

— Eh! non, que j'la tiens point! rugit le pauvre diable haut perché, la main écrasée, entre les branches du piège. C'est elle qu'm'avions mordue, la gueuse!

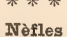
Jean Rosnil.

Courrier Pêle-Mêle

Phrase dactylographique

Monsieur le Directeur,
Pour essayer les machines à écrire, on connaît, en anglais, une phrase très courte qui permet de faire passer toutes les lettres; la voici:
The quick brown fox jumps over the lazy dogs. Ce qui veut dire: Le leste renard brun saute par dessus les chiens paresseux.
Les vendeurs de machines à écrire s'en servent couramment pour montrer la marche régulière de tous les signes. Seulement, une difficulté surgit pour les Belges ou Français qui ignorent la langue de Shakespeare. Remarquez que la phrase citée répète trois ou quatre fois au plus la même lettre de l'alphabet. Pourrait-on proposer à vos nombreux lecteurs de trouver l'équivalent en français? Une phrase courte est nécessaire.
Recevez, etc.

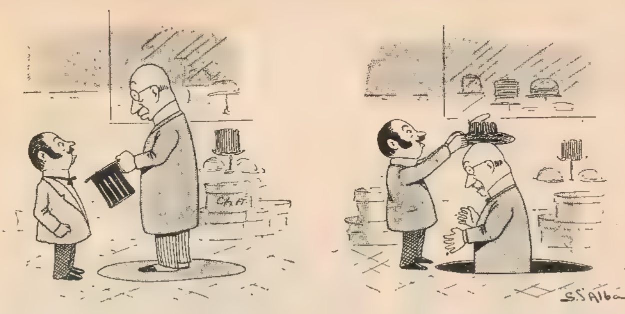
WATHELET (Tinlot-Liège).



Nèfles

Monsieur le Directeur,
J'ai lu, sur votre dernier *Pêle-Mêle*, un article indiquant les nèfles comme remède contre l'entérite. De quelles nèfles s'agit-il? Ici on appelle nèfles de petits fruits jaune d'or avec deux ou trois noyaux intérieurs, ces fruits sont très peu charnus; on les mange lorsqu'ils sont parvenus à leur maturité, mais jamais blets comme il est indiqué dans votre article, ils se gâteraient d'ailleurs plutôt que de le devenir.
L'arbuste qui les produit s'appelle pourtant le nêflier, mais je suppose qu'il est originaire du Japon.
Certaines personnes m'ont dit que ce n'étaient pas là les fruits préconisés contre l'entérite, mais plutôt ceux que l'on appelle ici des *sorbes* et qui ressemblent, une fois blets, à de petites pommes pourries. Ce sont les fruits du sorbier.
Je serais très heureux d'être renseigné à ce sujet, et d'expérimenter cette médication, qui a le mérite de n'être pas pharmaceutique.
Recevez, etc.

F. LAPEYRE (St-Giniez).



UNE HEUREUSE INVENTION

LE CLIENT. — Mais jamais vous ne pourrez m'essayer le conformateur, si vous ne montez pas sur une chaise!...

LE CHAPELIER — Ne vous faites pas de bile, mon bon monsieur, j'ai mes moyens!

* * *

Nourriture de soldat

Monsieur le Directeur,
Voulez-vous permettre à un père de famille, qui a un fils soldat, de poser une question.
Nous avons vu que l'Administration militaire poursuit, avec une juste sévérité, les commerçants indélicats qui avaient pris l'habitude de livrer à l'armée des aliments avariés.
Cette mesure est excellente, quoique tardive, si l'on songe à tous ceux qui se sont vus obligés de consommer une nourriture aussi malfaisante.
Mais si les fournisseurs sont coupables, combien ne le sont pas aussi ceux qui ont reçu et accepté leur horrible marchandise.
Il me semble que ceux-là ont une part de responsabilité au moins aussi grande que les autres.
Quelle est la sanction qui a été donnée en ce qui les concerne à la découverte de ces abus?
Recevez, etc.

A. GENTIL.

* * *

Louis le Juste

Monsieur le Directeur,
Veuillez me permettre une observation au sujet de *Quelques surnoms Historiques*, titre d'un article paru dans le *Pêle-Mêle* du 7 juin. L'auteur, très érudit, d'ailleurs, donne une origine inexacte, d'après moi, au surnom de « Juste » donné à Louis XIII. On l'a appelé ainsi tout simplement parce qu'il était né sous le signe *Zodiacal de la Balance* (neuvième signe — septembre). Vous savez qu'à cette époque d'astrologie, les signes zodiacaux jouaient un grand rôle.
Recevez, etc.

J.-L. LAMARQUE.



LA MNEMOTECHNIE DU JOUEUR

— Mais il y a plus de trois ans que le ministère actuel est sur la brèche... Et si je te le dis, c'est que j'en suis sûr!
— Ça m'étonne...
— Tiens! veux-tu la preuve?... Ça date exactement de la veille du jour où Lafrippe s'est fait couper un manillon troisième par le roi et le valet.



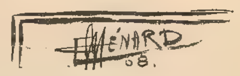
NOS CONCIERGES

— Le crime s'est passé à quelques mètres de votre loge, n'avez-vous pas entendu des cris, des vociférations, des hurlements?...
— Si, en effet, M. le commissaire, mais j'ai pensé que cette dame, avait changé l'heure de sa leçon de chant.



MŒURS NOUVELLES

La réforme des expressions judiciaires a fait refleurir le style aimable et vraiment français qu'avaient banni les Cours de justice



LE PRÉSIDENT. — En conséquence, la Cour décide que M. Dusurin, qui s'intéressa si vivement aux valeurs de Mme Larente, et dans sa précipitation lui fit sentir d'un peu trop près la pointe de son couteau, sera gracieusement invité à un agréable séjour de six mois à Fresnes-les-Rungis.

« Au temps »

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire, dans votre intéressant journal du 14 juin, une question de M. Senegro, à propos de « Autant ». Comme j'imagine qu'il s'agit d'un mouvement de l'instruction militaire qui a été posé, j'y réponds en vous disant pourquoi au lieu d'« autant », je crois qu'il faut dire « au temps ». Chaque mouvement du maniement de l'arme est composé de différentes parties, de différents « temps »; il est donc logique que pour faire recommencer un « temps, et un seul à la fois, on remette les hommes au « temps » précédent; donc il y a lieu de dire « au temps ». Du reste, dans l'armée italienne aussi, le commandement est « al tempo », c'est-à-dire « au temps ».

Recevez, etc.

UN OFFICIER.

Questions interpêlemêlistes

Quelles sont, en France, les sections de route qui permettent de faire le plus long trajet possible, en ligne droite, sans le moindre contour?

G. R. (Genève).

On recommande aux jeunes gens de marcher la pointe des pieds en dehors.

Cette méthode se défend-elle par des raisons pratiques?

Th. ROULEAU.

* * *

Quelle est la plus grande distance que peut parcourir une automobile de tourisme sans se ravitailler en pétrole?

Quelle est la plus grande distance que peut parcourir un *pneu* à une allure ne dépassant pas 60 kilomètres?

ARCHIBALD.

* * *

Est-il vrai qu'une loi interdit aux jeunes Chinoises de se comprimer les pieds? On connaît l'habitude des Chinoises de se livrer à cette pratique qui en fait des poupées marchant par saccades et péniblement.

On m'a affirmé que la Chine avait interdit cet usage par une loi. Est-ce vrai?

G. CHARLIER.

LE DÉJEUNER SUR L'HERBE

— C'est malheureux de te confier le filet aux provisions !... tu portes le déjeuner comme un paquet de linge sale.

Quelques étranges fonctionnaires

On a prétendu parfois que le fonctionnarisme était la plaie des nations civilisées Mais c'est là une opinion morose et pessimiste.

Le fonctionnarisme a droit à la reconnaissance de tous les bons citoyens, parce qu'il abonde en inépuisables chinoiseries, sources de joies innocentes.

Parmi les multiples commissions que nous voyons fonctionner autour de nous, citons la « Commission des étoiles filantes ». Elle répond à un but astronomique du plus haut intérêt, et est présidée par le savant M. Puiseux, de l'Observatoire de Paris.

Elle s'appareille avec la charge, nouvellement créée, en Angleterre, « d'inspecteur des brouillards ».

Citons aussi, dans les emplois parisiens, et puisque nous sommes sur le chapitre des bateaux, le « comité de surveillance de la navigation sur les lacs des Bois de Boulogne et de Vincennes ». Et encore (cet honorable gentleman est aussi un navigateur), le « tueur de rats » dans les égouts de la Ville.

Ce trappeur des bas-fonds de Paris a pour collègue un autre solitaire, rêveur et triste comme l'ombre d'Hamlet, nous voulons dire le « chasseur de lapins de cimetières ». Pour cet adepte de saint Hubert, la chasse n'est jamais close: inlassablement, il poursuit les taupes et les lapins, qui pullulent dans les cimetières parisiens et de la banlieue.

La Cour anglaise comprend un fonctionnaire qui a pour unique mission d'empêcher Sa Majesté Edouard VII de s'enrhumer. Ce poste éminent fut créé à l'instigation des médecins du roi, qui avaient constaté que le fils de Victoria contractait un refroidissement chaque fois qu'il assistait à une cérémonie publique.

Le « chasseur de courants d'air », tel est le sobriquet sous lequel est désigné cet utile employé, visite tout appartement destiné au roi lorsqu'il se déplace, toute salle de banquet où il doit paraître, et ce n'est que lorsque tout va bien qu'il délivre aux organisateurs de fêtes, dont il est la terreur, son « bon à recevoir ».

A Flessingue, en Hollande, existait encore, il y a peu, une catégorie paternelle de fonctionnaires. Aux premières lueurs de l'aube, on pouvait voir, par les rues, un homme en costume de marin et chaussé d'une vaste paire de bottes en entonnoir.

Il était porteur d'une longue perche, au bout de laquelle était fixée, au moyen d'une ficelle, une mince badine. Il s'arrêtait devant les portes de quelques maisons, frappait quelques petits coups de sa baguette puis courait à une autre porte, et ainsi de suite.

C'était « l'éveilleur de servantes d'auberges », et en général de toute personne désireuse de se lever de bon matin. On l'appelait *Poorters-Wekker* (éveilleur de bourgeois), ou encore *Klopper* (frappeur).

LE SABRE TRAIT D'UNION

Les unions les mieux assorties n'ont souvent tenu qu'à un fil: le premier mariage de Napoléon tint... à un sabre. Voici l'anecdote:

Joséphine Tascher de la Pagerie, née à la Martinique, le 23 juin 1763, épousait, en 1779 à Noisy, près de Paris, à l'âge de 16 ans, par conséquent, un sous-lieutenant de mousquetaires, Alexandre de Beauharnais. Le premier mariage de la future impératrice ne fut pas heureux; après la naissance d'un fils, Eugène, et d'une fille, Hortense, les époux de Beauharnais se séparèrent.

Joséphine voyagea: la Révolution ayant éclaté, le sous-lieutenant devint général, puis homme politique, député. La Terreur réunit les deux époux en prison; Alexandre de Beauharnais en sortit pour monter à l'échafaud quatre jours avant le 9 thermidor, qui vint juste à point pour sauver sa veuve.

Le conventionnel Barras lui vint en aide dans le dénûment où elle se trouvait avec son fils, alors âgé de quinze ans, et sa fille, de quelques années plus jeune. Le fils, se destinant à l'armée, gardait comme une précieuse relique le sabre que son père avait porté à l'armée du Rhin.

Vint Vendémiaire, on désarma tous les citoyens, le sabre est confisqué. Hardiment, Eugène va trouver le vainqueur d'Arcole, qui seul peut faire une exception en sa faveur: et, en effet, moitié à cause de la démarche de l'enfant, moitié à cause de la fin tragique du père, Bonaparte, touché, fit rendre le fameux sabre.

Joséphine, alors âgée de 32 ans, et dans tout l'épanouissement de sa beauté, se rend à son tour chez le général pour le remercier. Bonaparte rendit la visite, en fit d'autres, écrivit, et finalement — au bout de onze jours — un mariage civil unit le futur empereur à la veuve de l'ancien sous-lieutenant, dont le sabre avait servi de trait d'union.

IL FAUT SAVOIR GARDER SON PRESTIGE

Le commun des mortels a le droit, quand il ignore une chose, de dire: « Je ne sais pas ». Cette réponse est rigoureusement interdite dans certaines professions.



Le médecin, faisant une visite, ne doit pas laisser soupçonner qu'il ignore la maladie de son client.

Le général ne doit, à aucun prix, donner à penser à ses troupes qu'il ignore où se trouve l'ennemi.

Le ministre des Affaires étrangères ne doit pas laisser soupçonner qu'il va à l'aveuglette.



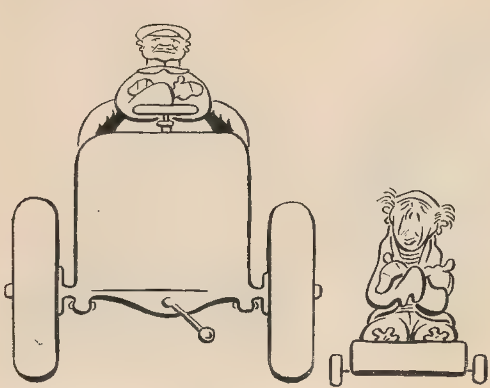
Le feuilletoniste, chargé de commandes qu'il fait faire au dehors, doit, tout en caressant sa barbe, donner à entendre qu'il sait parfaitement d'avance ce qu'il adviendra de l'héroïne dans le prochain numéro.

L'agent polyglotte ne doit pas laisser soupçonner qu'il ne connaît que le montmartrois.

Le chef de gare ne doit pas laisser deviner qu'il ignore totalement à quelle heure pourra bien arriver le train de **10 heures 45**.

LA FLEMME

n'a jamais été aussi cultivée qu'en ces temps.



Du sommet au bas de l'échelle sociale, on paraît définitivement résolu à ne plus marcher.



Il est même angoissant de songer que, sans la courageuse corporation des ouvreurs de portières, une quantité de malheureux, ne se résoudraient jamais à émerger de leur roulotte.



A un certain moment, l'escalier s'est trouvé en face de la volonté bien arrêtée qu'avait l'homme de ne plus le gravir, et l'escalier a dû céder. C'est maintenant lui qui monte.



On est parvenu à se trouver au concert, tout en restant dans ses toiles...



...et à boire sans avoir à s'approcher de son verre.



Cependant, si l'on se refuse à tout effort, on ne répugne pas à faire marcher celui qui vous paye.



Néanmoins une certaine pudeur existe toujours, on ne dort pas froidement sans excuse, il y a, pour cela, des sports appropriés.



Pas plus qu'on ne se désintéresse des contrées étrangères, mais maintenant, grâce au cinéma, ce sont les pays qui défilent devant vous, et... et... et zut... je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas la flemme comme tout le monde.

SIMPLES RÉFLEXIONS

Sur le peuple, par la petite marquise d'ULTRACHIC.



Rien de comique comme cette promenade populaire du bois de Vincennes, où des ouvriers endimanchés — attifés Dieu sait comment — se promènent gravement, l'air content d'eux et se moquant des passants.



Pauvres gosses des quartiers populeux, vêtus de vêtements trop grands ou trop courts, si ridicules...



Désopilants, ces lardons de riches... des robes comme s'ils avaient pleuré pour en avoir, ou des culottes qu'on dirait celles de leur grand'père.



Quelle horrible chose que de voir dans un quartier désert d'affreux chenapans — des apaches — se battant avec acharnement à coups de couteau pour quelque futile querelle, et cela pour la galerie.



Triste de voir ces pauvres diables, livrés à la passion du jeu, et perdant jusqu'à leur dernier sou pour la satisfaire.



Faut-il qu'ils soient poires tous ces oisifs qui vont perdre leur braise dans les cercles. On voit que l'argent ne leur coûte rien.

Sur le grand monde, par POPULO.



Tordant, ce bois de Boulogne, où ceuss de la haute défilent comme s'ils portaient le Saint-Sacrement... Et faut voir ces costumes !... et ils se dévisagent d'un air de se fiche les uns des autres.



Du diable si l'on comprend un mot au langage des gens du peuple... quel affreux argot : ne devrait-on pas obliger tout le monde à parler français ?



Quand les gens chics parlent entre eux, on ne sait pas si c'est du patagon, de l'english ou du pantruche...



Quels imbéciles que ces poseurs du high-life avec leur prétendu honneur qui exige de se flanquer des coups de lardoires pour des bêtises... et tout ça pour épater la galerie.



Il est pénible de voir de quelles inepties la foule se régale... Comme cela peut lui élever l'âme, façonner son cerveau !



Ceux de la haute se régalent des mêmes inepties que le prolétaire, seulement ils se les font dire chez eux.



AU PAYS DES KAISERS

La Femme d'un fonctionnaire Prussien (*à une amie*). — Je vois, chère Madame, que vous professez une admiration toute spéciale pour Sa Majesté notre empereur actuel, auquel vous avez réservé une place d'honneur.

L'Amie. — En effet, chère Madame, une admiration sans bornes. J'avoue, cependant, que je ne dédaigne pas le côté pratique des choses.

Mouvement tournant

Madame a cassé son sucrier, le sucrier doré du beau service qu'elle ne tire jamais du placard, sinon pour le passer en revue. C'est au cours d'une de ces inspections périodiques que l'accident est arrivé. Telles ces troupes tenues en réserve, loin du feu, et qu'un obus perdu tout à coup décime.

Madame est très ennuyée à la pensée d'avouer le désastre à son mari. Certes, il n'est pas homme à la gronder, il est bien trop bon garçon, surtout trop petit garçon devant sa redoutable moitié pour être capable d'une telle audace. C'est elle, au contraire, qui, chaque jour, lui fait des scènes, ainsi qu'à sa fille et à sa bonne, à propos d'un bouton perdu, d'une tache de vin sur la nappe, d'un coquetier ébréché, ou autre sinistre de cette importance. Elle n'a donc pas peur de lui, ah! non... Mais quoi, se reconnaître coupable d'un tel méfait devant celui dont elle gourmande, sans indulgence, les plus véniellès peccadilles, cette perspective est insupportable à son amour propre.

Madame réfléchit quelques instants; elle cherche... elle a trouvé. D'une voix claironnante qui fait vibrer l'argenterie dans le buffet, elle appelle sa fille:

— Marthe!... Marthe!..

Marthe arrive sans hâte, pas rassurée du tout, malgré que sa conscience ne lui reproche rien — mais sait-on jamais? — et se demandant quel va être le thème de l'homélie du jour.

Mais la voix redoutée se fait insinuante, presque câline:

— Marthe, ma chérie, tu vois mon pauvre sucrier doré. Tu serais bien mignonne de dire à ton père que c'est toi qui l'as cassé. Il ne te grondera pas, lui!

— Comme tu voudras, maman, répond l'enfant, tout heureuse d'échapper à la mercuriale quotidienne.

Madame l'embrasse et sort, ayant des courses à faire. Une heure s'écoule. Monsieur rentre. Marthe se jette à son cou:

— Ecoute, petit papa, j'ai bien du chagrin: j'ai cassé le beau sucrier doré de maman!

— Oh! quel malheur! fait le brave homme avec conviction. Il s'empresse d'ajouter:

— Mais rassure-toi, pour t'éviter une semonce, je prendrai la chose à mon compte... J'entends ta mère qui revient; va jouer, laisse-nous.

La petite ne se le fait pas répéter et se retire dans sa chambre.

Entrée de Madame. L'air agressif, affairé, elle va et vient dans la pièce, feignant de ne pas voir Monsieur, qui fait semblant de lire son journal.

Monsieur la regarde du coin de l'œil et remue sa chaise pour affirmer sa présence. Il tousse, se mouche.. Enfin, prenant son courage à deux mains, et d'un ton qu'il s'efforce de rendre dégagé:

— Ecoute, bobonne, et ne gronde pas. Péché avoué est à moitié pardonné. Figure-toi que, sans le faire exprès, j'ai cassé ton beau sucrier doré...

...Ah! mes enfants!...

L'éclair sillonnant la nue, les grondements de la foudre se répercutant, décuplés, dans les gorges des montagnes, les vagues échevelées et hurlantes se ruant à l'assaut de la falaise, tout ce que les forces de la nature déchaînées ont d'effarant et de formidable est impuissant à donner une idée des imprécations qui éclatèrent sur la tête du coupable.

Maladroit! Propre à rien! Brise-tout! Assassin! Vampire! sont les plus doux des vocables qui émergent dans le désordre incandescent de cette coulée de lave en fusion.

Monsieur baisse la tête, écrasé sous l'énormité du forfait qu'il a osé assumer, se demandant, presque — tant la conviction est communicative! — s'il ne l'a pas réellement commis.

Quant à Madame, l'œil torve, la bouche écumante, la voix rauque, les cheveux épars, elle est parfaitement sincère, car elle a complètement oublié que c'est elle la coupable.

Et dans sa petite chambre, Marthe qui est en train d'habiller sa poupée, voit la porte s'ouvrir, et sa mère s'engouffrer en ouragan:

— Tu ne sais pas ce qu'il a encore fait ton père?

— Quoi donc, maman?

— Il a cassé le beau sucrier doré.

Bartho.

ANAGRAMME

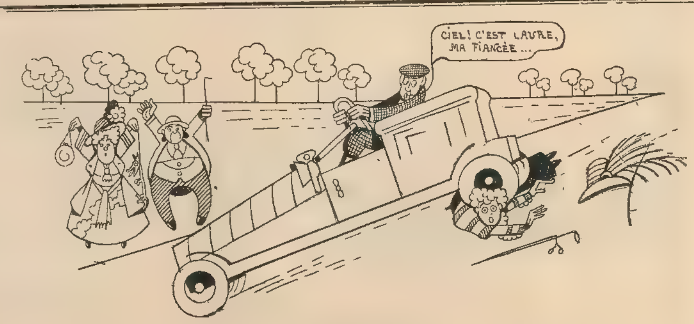
Sur l'*impôt sur le revenu*.

Que nous réserve-t-il? nous nous garderons de rien prédire à ce sujet, mais si l'anagramme n'est pas une vaine science, nous y trouvons un fâcheux pronostic:

L'ouvrier en met plus.

Cette constatation influera-t-elle sur le vote?

M. L.



DÉMENTI

— Comme quoi on peut rouler sur Laure et être très gêné...

DE NOS LECTEURS

Distraction instructive

Parmi les appellations ethniques des habitants des villes de France, il en est de fort curieuses et de fort imprévues. Qui se douterait, par exemple, que les citoyens de Saint-Omer sont des *Audomarois*, ceux de Saint-Jean d'Angély des *Angériaciens* et ceux de Pamiers. des *Appaméens?* Il n'est guère facile de deviner que les *Audoenniens* désignent tout bonnement les habitants de Saint-Ouen; les *Bitterrois*, ceux de Béziers; les *Cadurciens*, ceux de Cahors; les *Aniciens*, ceux du Puy; ni qu'une *Barisienne* signifie une dame de Bar-le-Duc!...

On pourrait presque en faire un jeu de société, qui ne serait pas plus bête qu'un autre, et qui aurait l'avantage d'être instructif...

Voici une liste abrégée des appellations les plus typiques; pour simplifier, nous ne donnons que le nom des habitants, et en regard, celui de leurs villes, sans commentaires:

Agathois, habitants d'Agde; Alréens, habitants d'Auray; Auscitains, habitants d'Auch; Arédiens, habitants de Saint-Yriex; Arminots, habitants des Ardennes;

Berruyers, habitants de Bourges; Bizontins, habitants de Besançon; Blésois, habitants de Blois; Bougiotes, habitants de Bougie; Briochins, habitants de Saint-Brieuc; Brivadois, habitants de Brioude;

Caldaguès, habitants de Chaudesaigues; Carolopolitains, habitants de Charleville; Castrogontériens, habitants de Château-Gontier; Celléens, habitants de Sceaux; Cisterciens, habitants de Citeaux; Columériens, habitants de Coulommiers; Cristoliens, habitants de Créteil;

Déodatiens, habitants de Saint-Dié; Drouais, habitants de Dreux; Dunois, habitants de Châteaudun;

Ebroïciens, habitants d'Evreux; Eduens, habitants d'Autun;

Fuxéens, habitants de Foix;

Gabalitains, habitants du Gévaudan; Gapençais, habitants de Gap; Géromois, habitants de Gérardmer; Gratianopolitains, habitants du Grésivaudan;

Icaunais, habitants de l'Yonne; Isignerais, habitants d'Isigny; Islériens, habitants d'Illiers;

Jouysotiers, habitants de Jouy; Joviniens, habitants de Joigny;

Lingons, habitants de Langres; Lédoniens, habitants de Lons-le-Saulnier; Leuquois, habitants de Toul; Léxoviens, habitants de Lisieux; Lovériens, habitants de Louviers;

Macériens, habitants de Mézières; Meldois, habitants de Meaux; Mirapisciens, habitants de Mirepoix; Montiliens, habitants de Montélimar; Mussipontains, habitants de Pont-à-Mousson;

Paimblotins, habitants de Paimbœuf; Paraudiens, habitants de Paray-le-Monial; Piscénois, habitants de Pézenas; Pleumérous, habitants de Plombières; Ponots, habitants du Puy; Pontissaliens, habitants de Pontarlier;

Rambolitains, habitants de Rambouillet; Rambuvelais, habitants de Rambervilliers; Ripagérien, habitants de Rive-de-Gier; Ruthénois, habitants de Rodez;

Samaritains, habitants de Sainte-Marie; Sparnaciens habitants d'Epernay; Sparnonniens, habitants d'Epernon; Stéphanois, habitants de Saint-Etienne;

Théiphaliens, habitants de Tiffauges; Théodoriciens, habitants de Château-Thierry; Trégorois, habitants de Tréguier; Turripinois, habitants de la Tour-du-Pin;

Vitryats, habitants de Vitry-le-François.

Citons encore:

Antipolitains, habitants d'Antibes; Yssingeaviers, habitants d'Yssingeaux; Cortoriacins, habitants de Courtrai; Pontépiscopois, habitants de Pont-Lévêque; Sémélionais, habitants de Saint-Emilion. Etc., etc...

Sur ces données, les gens qui taquinent la muse peuvent improviser des petites chansons instructives, dans le goût suivant:

> Ma mère était Cortoriacine,
> Mon père était Turripinois,
> Ma sœur aînée est Paimblotine,
> Ma sœur cadette est Bizontine...
> Moi, je suis Pontépiscopois! *(bis).*

Ou encore:

> Une jeune Ponote,
> Epousant un Dunois...
> Eurent un fils Bougiote,
> Un second Ruthénois,
> Un troisième Agathois,
> Un autre Piscénois,
> Un dernier Bitterrois!...

Ou enfin:

> Si tu n'étais pas Montilienne,
> Si je n'étais pas Sparnacien,
> Je te voudrais Ebroïcienne,
> Je me voudrais Mirapiscien!
> Sois donc fière d'être Islérienne,
> Car je ne suis pas Fuxéen:
> J'aimerais une Cistérienne,
> Si j'étais Castrogonthérien!...

Vous voyez qu'il y a de quoi s'amuser innocemment, quand on sait pas quoi faire les jours de pluie!...



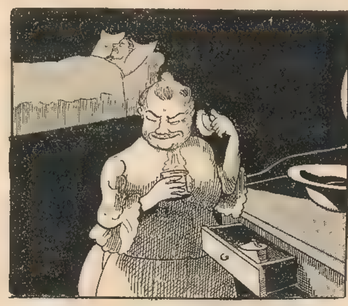


SIMPLE ERREUR

PROJET DE RÉCLAME POUR UNE PATE ÉPILATOIRE ET UNE PATE CAPILLAIRE.

M. Rasibus serait le plus heureux des hommes si sa barbe était plus fournie, et ses cheveux moins clairsemés. Sa femme, au contraire, voit avec douleur sa figure s'orner d'un « léger duvet », comme elle dit, par euphémisme.

Aussi, chacun a acheté, en cachette, de peur du ridicule, l'un une boîte bleue de pommade capillaire, l'autre, une boîte rouge, de pommade épilatoire. Le soir venu, jugeant sa femme endormie, Rasibus saisit à tâtons la boîte qu'il a dissimulée dans le tiroir de la toilette...

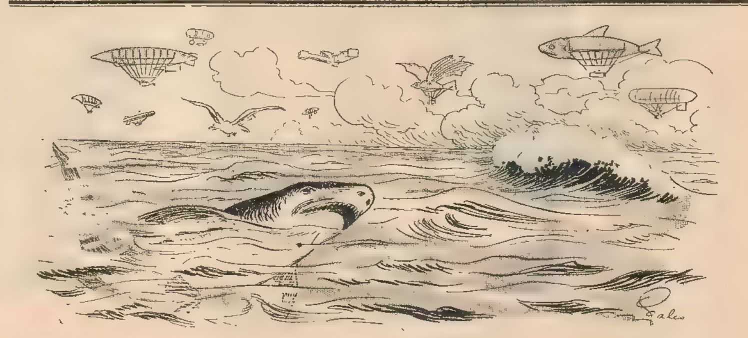




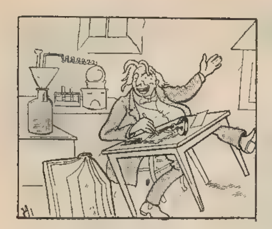
...et s'en frotte vigoureusement le visage. Peu après, Mme Rasibus ayant eu la même idée, cherche, dans le tiroir la boîte qu'elle y avait mise aussi et se livre à la même opération.

Le lendemain matin, les deux époux se réveillent, se regardent et... partent tous deux d'un fou rire.

Dans l'obscurité, chacun avait pris la boîte de l'autre.

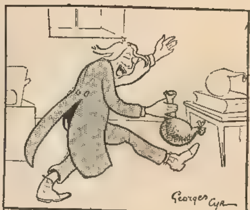


LE REQUIN. — C'est dégoûtant!... si ça continue, avec leur sacré progrès, on n'aura bientôt plus que du poisson à tous les repas!









UNE IDEE LUMINEUSE

Le savant docteur Mithridate est dans la jubilation, car il vient de découvrir la formule d'un acide d'une puissance inconnue jusqu'ici.

Mais quand le fameux corrosif fut obtenu, le docteur passa de la jubilation au désespoir le plus aigu. Aucune matière ne pouvait résister aux effets du liquide, tous les vases qu'il employait crevaient aussitôt.

Bientôt, cependant, un large sourire éclaira sa face, il tenait une idée et s'étant rendu à l'hôpital militaire, il se fit délivrer l'estomac d'un pauvre pioupiou de l'Est dont on venait de faire l'autopsie.

Vous devinez ce qu'il en fit. Dans cette outre improvisée, il versa son acide et je vous jure que cette fois le vase ne fut pas le moins du monde brûlé, tant il est vrai que l'habitude est une seconde nature.

Glace à rafraîchir

Le besoin de boire frais n'est pas l'apanage exclusif du civilisé moderne, il se fit sentir à toutes les époques: la Grèce antique savait conserver la glace de l'hiver pendant les chaleurs de l'été: Rome avait des magasins à neige, dont Sénèque nous a laissé des descriptions; en France, la glace à rafraîchir fut en usage — du moins pour la haute société — dès l'époque mérovingienne.

Louis XIV, le premier, en réglementa la vente, au taux de dix-huit deniers la livre, par un brevet accordé, en 1707, à Louis de Beaumont.

Le 20 mai 1719, sous la régence du duc d'Orléans, un sieur de Bonnefond obtenait, par arrêté du Parlement, le privilège de vendre la neige et la glace du Mont-Dore, au prix de huit sols la livre.

Enfin, sous les dernières années du règne de Louis XV, le monopole de la fourniture de la glace, pour la Ville de Paris, fut accordé à une société, pour une durée de trente ans, moyennant 40.000 livres, une fois versées en offrande à l'hôpital des Quinze-Vingts et une rente annuelle de 18.000 livres versée au Trésor.

La Révolution abolit le privilège, et depuis, la vente de la glace est restée libre, soumise encore, il est vrai, à certains droits, comme d'ailleurs, presque tout ce que nous buvons et mangeons.

La consommation grandissant sans cesse, et son emploi devenant de plus en plus fréquent, on songea vite à la fabriquer artificiellement. Mais la glace artificielle étant d'un prix de revient assez élevé, et celle qu'on eut pu prendre aux glaciers des Alpes ou aux lacs de Suisse, à cause du transport, ayant le même défaut, quelques industriels n'hésitèrent pas à recueillir les glaçons des pièces d'eau les plus proches de Paris; or, cette eau, presque toujours contaminée, ne pouvait donner que de la glace nocive, car les microbes en général, et celui de la typhoïde en particulier, supportent fort bien les plus basses températures, d'où état de choses dangereux pour la santé publique.

Dans le but d'y remédier, le préfet de police actuel, a pris, l'an dernier, un arrêt réglementant, au point de vue hygiène, la vente de la glace à rafraîchir et fixant les conditions d'origine ou de fabrication.

Nous pouvons donc désormais rafraîchir nos breuvages sans peur des microbes, ce qui ne veut pas dire sans crainte d'indispositions, ou même de maladies, car la Faculté n'a jamais vu d'un très bon œil, l'usage des boissons glacées, et la sagesse des nations est là pour nous dire qu'il est imprudent de boire frais lorsque l'on est en sueur.

Présence d'esprit d'un comédien

L'acteur Brunet, qui fit pendant de si nombreuses années les délices du théâtre des Variétés, n'était pas seulement un bon comédien, mais encore un homme doué de beaucoup d'esprit.

Il jouait un jour chez la reine Hortense, à Saint-Leu-Taverny, une parodie des *Deux Gendres*, intitulée *Cadet-Roussel beau-père*. Napoléon Ier était au nombre des spectateurs.

Brunet, emporté par le feu de l'action, n'eut pas la présence d'esprit de supprimer ce passage de la pièce:

« Ne donnons jamais rien à nos enfants, si nous voulons qu'ils aient pour nous, une reconnaissance égale à nos bienfaits ».

L'empereur ne dissimula pas le mécontentement que cette phrase lui causait: son fils venait de naître, et il l'avait créé roi de Rome.

Mais Brunet, s'apercevant de la contrariété qui se peignait sur le visage de son impérial auditeur, répara sa « gaffe » involontaire en ajoutant aussitôt:

« Excepté quand nous pouvons leur donner un trône! »



LES MYOPES

— Mais non, mon ami, ça n'est pas une canne que j'ai déposée; c'est un parapluie.



TOUR DE FORCE

— Aie pas peur, vieux, je ne te vendrai pas, seulement à une condition: Dis-moi comment qu't'as fait pour monter l'escalier et pour entrer sans réveiller ma femme?...





HISTOIRE SANS PAROLES

RUSE PAYSANNE

Après la bataille de Toulouse, 10 avril 814, l'armée anglo-hispano-portugaise pour-uivait sa marche sur Bayonne, livrait deux ombats à Maubourguat et Vic-Bigorre, et fit ne halte au petit village d'Arrozès (Basses yrénées). Les vivres n'abondaient pas, or, s Anglais, gros mangeurs, faisaient main asse sur tout, payant quelquefois, pillant plus souvent. Le paysan, craintif à juste tre, cachait de son mieux ses provisions. Or, n petit fermier venait de tuer son cochon, rincipale ressource de l'année dans ce pays. uelle tentation pour les Anglais! Comment le acher? Un détachement de fantassins venait stement du côté de la ferme, allant aux rovisions: que fait notre paysan? Vite il ouche l'animal dans un long coffre appelé *ncit* en langage béarnais et gascon, lequel offre sert à ébouillanter le porc, afin de racler on poil facilement, ce coffre affectant la orme d'une bière mortuaire, l'ingénieux fer-nier cloue au-dessus une planche, le couvre 'un drap de lit, allume une chandelle à cha-ue coin. Ceci fait, il s'agenouille, se met n prières, escorté de la famille gémissante. Nos bons Anglais rentrent dans la ferme, et ouchés par ce spectacle funèbre, ôtent leurs oiffures, consolent de leur mieux les malins, esquels s'écriaient: « Nous avons perdu no-re fils chéri! » et s'éloignent respectueuse-nent, se gardant bien de troubler cette fa-nille éplorée.

J.-L. LAMARQUE.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Le lac Tanganyika, relié au Congo par e Loukouga, qui y déverse son trop-plein, st peut-être le lac le plus profond du monde ntier. D'une superficie de 30.000 kilomè-res carrés, il est situé à l'altitude de 812 nètres. Mais son fond descend jusqu'à 800 nètres, ce qui le ramène presque au niveau e la mer.

— Le département du Nord est celui dans equel on fume le plus: 2 kil. 055 par tête; elui de la Lozère est celui dans lequel on ume le moins: 432 grammes par tête. En-in, la consommation moyenne en France par abitant, est de 880 grammes de tabac à umer et 119 grammes de tabac à priser.

— Une des plus anciennes républiques eu-opéennes fut une république... russe, celle le Nijni-Nowgorod, au quatorzième siècle. Elle tait si forte, qu'il fallut de longs combats pour ui faire accepter le tsarisme. Et, en pleine uerre, son gouvernement n'en organisait pas noins ces premières foires de Nijni-Nowgorod, élèbres encore aujourd'hui.

— De même que le mot *sport* n'est qu'un erme français emprunté par la société anglo-normande à notre langue du moyen âge, et revenu à son pays d'origine, de même le mot *ennis*, qui désigne l'ancien jeu de paume sur gazon, est une déformation de l'ancien français *tenetz* (tenez!) cri d'appel du ser-veur en cours de partie.

— La valeur thérapeutique du fer est in-contestée. Mais on ignore généralement que l'épinard est l'aliment qui en contient le plus. Le jaune d'œuf, affirme-t-on ne vient qu'après, et puis, dans l'ordre, le bœuf, les pommes, les lentilles, les groseilles, les haricots blancs, les pois, les pommes de terre, etc. Le lait de va-che n'en contient, proportionnellement, qu'une faible teneur.

— Bien que le commerce du tabac soit libre aux Etats-Unis, les cigares et les cigaret-tes y sont vendus presqu'aussi cher qu'en France. En revanche, les débitants fournis-sent gratuitement les allumettes aux fumeurs.

— Deux des grands cuirassés dernier type, construits pour la marine française, le *République* et le *Patrie*, ont été exécutés, l'un dans un chantier privé, l'autre à l'arsenal de Brest. D'après le budget, et défalcation faite de l'artillerie et de la torpillerie, le *Patrie* (chantier privé) coûterait à l'État la somme de 34.187.922 francs, et la *République* (arsenal de Brest) seulement 28.222.713 francs.

Nous insérons avec plaisir l'avis suivant:

Huitième Concours Lépine 1908

Jeux, jouets, articles de Paris, inventions nouvelles, industries diverses

Le Concours Lépine, l'événement bien con-nu, qui offre, chaque année, aux fabricants et aux inventeurs, l'occasion de montrer au public le produit de leur imagination, va s'ou-vrir dans quelques mois.

Il aura lieu du 11 septembre au 4 octobre, au Jardin des Tuileries, salles et terrasse du Jeu de Paume, à l'endroit même où, en 1907, il obtint un si grand succès.

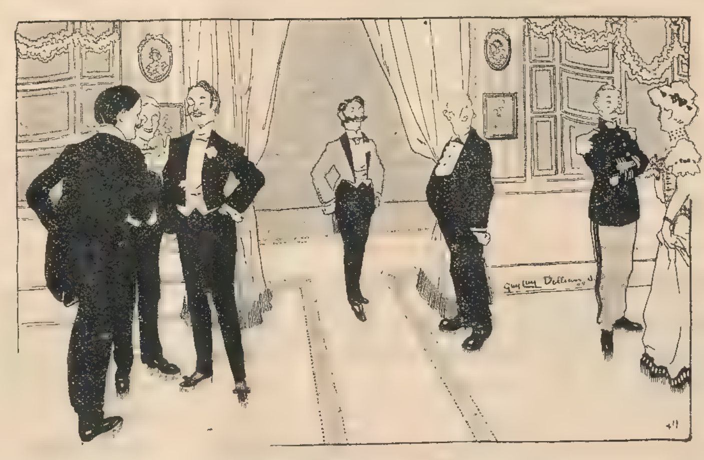
Le Comité d'organisation adresse un pressant appel à tous les ouvriers d'industries et mé-taux, du bois, du cuir, du papier, de la cé-ramique, des tissus, etc. Ce Concours, fondé par M. le préfet de Police, s'étend donc au-jourd'hui à toutes les branches de l'activité humaine à tous ceux surtout qui, ayant créé une nouveauté, cherchent à en retirer quel-ques profits.

Le prix d'admission est à la portée des bourses les plus modestes. De nombreux prix en espèces, objets d'art, médailles et diplômes, seront accordés aux lauréats.

A côté du concours, un emplacement, avec facilité de vendre, sera réservé aux mai-sons françaises qui désireraient exposer sans concourir.

Le règlement du Concours est adressé fran-co à toute personne qui en fait la demande au siège de la Société des petits Fabricants et Inventeurs français, 187, rue du Temple.

LE COMITÉ D'ORGANISATION.



INTRODUCTION

LE MAITRE DE CÉRÉMONIE (*annonçant*). — Monsieur le comte Antonio Ruez de Valista y Domingo de Hastipolio, grand-maître de l'ordre de San Juan de la Bidassoa, chevalier de la Crosse Blanca et grand officier de la Gartera Pontavino et de l'Aguado Coronato.

UN INVITÉ. — Encore deux noms comme celui-là et notre dîner va devenir un souper.

Concours de Rapprochements géographiques

(Suite)

(Voir le Supplément).

5e série. — Ems, dépêche (M s'dépêche) — Metz, Moselle (Met SM' aux ailes) — Dresde, Saxe (Dresse deux sacs CE) — Malines, dentelles (Mal INE dente L) — Syracuse, Denis-le-Tyran (Scie R'accuse 2, NI le tirant) — Laybach, Carniole (Laid BAK ca nie OL) — Dahomey, Béhanzin (DA haut me B'en ZIN) — Mâcon, Saône (MA qu'ON sonne).

6e série. — Commercy, Meuse (Comme R, cime EtZ) — Corse, Ajaccio (Corsage à XI haut) — Arcachon, bassin (AR cache ON bassin) — Brunn, Moravie (Brune MO ravie) — Sumatra, Malaisie (Sue MATE, rame à l'aise I) — Zurich, lac (ZU, RI claque) — Alicante, vins (A lit quand TE vint) — Bayeux, tapisserie (Bas IEU tapi se rit)

7e série. — Saint-Denis, tombeaux des rois (Ceints de NITE ont baudet roi) — Bordeaux, Garonne (Bord d'O gare ONE) — Dieppe, harengs (D'I est parent) — Mayotte, Comores (MAIL hôte comme OR) — Jura, St-Claude (Jure à 5 l'Aude) — Annecy, Hte-Savoie (a NE, Si ôte sa voix) — Contrexéville, eaux minérales (Contre EX et VI, LO miné râle) — Belfast, Irlande (Belle FASSE tire l'an II).

8e série. — Dalmatie, Zara (D'ALME assise à RA) — Roubaix, tissages (ROU bête, I sage) — Dinan, Rance (Dînant, rend CE) — Florence, Médicis (Flot rend SEUM et dix 6) — Nontron, Dordogne (Non tronc d'or donne IE) — Senlis, Oise (100 lisse Oie ZE) — Colombie, Bogota (Colon BIB au Gotha) — Abo, Baltique (A beau bal TIK).

Parmi les soixante-quatre rébus proposés, quatre ou cinq offraient une difficulté devant laquelle ont échoué bon nombre de concurrents. Malgré cela, le nombre de solutions entièrement exactes a dépassé de beaucoup celui des prix. C'est de la façon suivante que le sort a décidé entre les auteurs de ces solutions.

1er Prix : M. Maurice, 42, bd Jacquand, Calais, qui gagne *une belle bicyclette*

2e Prix : M Grosselin Rozoy, à la Chapelle, par Givonne (Ardennes) qui gagne *un joli service de fumeur métal argenté.*

3e Prix : Mme Gillot, 36, allée de Barcelone, Toulouse, qui gagne *une belle montre en argent.*

4e Prix : M. C. Coche, 16, rue Chevreul, Paris, qui gagne *une belle montre en argent*

5e et 6e Prix : M. Quentin, 15, rue de Rouen, Montdidier (Somme); M. Doucet, à Ruelle (Charente), qui gagne *une jolie montre en acier oxydé.*

7e et 8e Prix : M P. Bourguignon, 81, avenue Ledru-Rollin, Paris ; M. Dumons, 28, rue Pomme Dorée, Bordeaux, qui gagnent *un réveil en vieil argent.*

9e et 10e Prix : Mme Havard, 5, rue de la Légion d'honneur, St-Denis (Seine); M. G. Boulanger, Bleyberg (Belgique), qui gagnent *un onglier quatre pièces argent.*

Du 11e au 13e Prix : M. C. Morin, 90, rue Pelleport, Paris ; M. M. Desarthe, 18, avenue Marguerite, Bois-Colombes (Seine); M. Louis, 55, rue d'Andernay, Sermaize-les-Bains (Marne), qui gagnent *un sautoir argent doré.*

Du 14e au 16e Prix : Mme Falcony, 17, rue Eugénie, Asnières (Seine); M. C. Pelletier, 25, rue Paul-Bert, Tarare (Rhône); M. A. Cazé, 88, rue Camille Desmoulins, St-Quentin, qui gagnent *un élégant service à dessert.*

17e et 18e Prix : M. Lequarré, 37, rue André Dumont, Liège (Belgique) ; M. E Lapierre, 5, rue du Curé-St-Sauveur, Lille, qui gagnent *une belle boîte de couleurs.*

19e et 20e Prix : M. R. Bonnefont, Viroflay (Seine-et Oise); Mme Cosson, 56, quai des Augustins, Orléans, qui gagnent *une boîte de compas.*

Du 21e au 25e Prix : M. Courazier, 7, rue de la Tour Marseille; M. J. Bracq, rue de Lorraine, Caudry (Nord) ; Mme de Boisgelin, 6, rue du Cirque, Paris ; Mlle de Keyser, 104, rue Daubenton, Roubaix ; M. Egret, Précy-sur-Oise (Oise), qui gagnent *un élégant coupe-papier nacre manche argent*

Du 26e au 30 Prix : M. Massardo, 6, rue Lafayette, Marseille ; M. E. Tissot, 67, rue du Docteur Thomas, Reims ; M. H. Servonet, 9, rue de Coulmiers, Lille ; M. A. Petit, 5, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris ; M. Lochert, 39, cours Ragot, St-Denis (Seine), qui gagnent *un canif en argent.*

Du 31e au 40e Prix : M. Coutat, école de filles, Lagny (Seine et-Marne) ; Mlle L Warnet, la Ville-aux-Bois, Les Pontavert, par Berry-au-Bac (Aisne) ; Mlle Poumier, villa Cosette, Paramé (Ille-et-Vilaine); M. Devaux, 14, rue de Cronstadt, Le Havre ; M Fauveau, 35, rue de Courville, Chartres; M. L. Maurell, 6, rue des Abbesses, Paris ; M. J. Trouillard 36, av. des Ternes, Paris ; M. de St-Pons, El Arrouch (Algérie); M. Auran, 271, rue Paradis, Marseille ; M. A. Courtois, 2 rue Parmentier, Pantin (Seine), qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 41e au 50e Prix : M. Y. Michaut, 3, rue de Luynes, Paris ; M. A. Vandevyner, 6, rue Victor-Hugo, Essonnes (Seine-et-Oise) ; M. Lompageu, clerc de notaire, Tholdy (Basses-Pyrénées); M. G. Michel, 102, rue du Collège, St-Dizier (Haute-Marne) ; M. E. Richard, 106, quai Claude-Lorrain, Nancy ; Mlle M. Vandenneste, 264, rue L. Gambetta, Lille ; Mme Elise Perroncel, La Tour du Pin, tabacs ; M. J Courtois, 25 *bis*, rue Colbert, Lille ; M. Dubost, fabricant de phosphates, Doullens (Somme); M Melot, 28, place Thiers, Morlaix, qui gagnent *une collection brochée de la « Famille ».*

Du 51e au 60e Prix : M. G. Deconinck, 264, rue Gambetta, Lille ; M. Guyot, 21, bd Lamartine, St-Brieuc ; M Pangon, 165, av. Victor-Hugo, La Demi-Lune (Rhône) ; M Bayard Bourse, Roye-en-Santerre (Somme) ; M. H. Moreau, 15, rue des Minimes, Paris ; M. E. Delorme, 15, rue Hoche, Pantin (Seine) ; M. Auclair, percepteur, Pervenchères (Orne) ; M. Waroqueaux, 6, rue Porte-Hozanna, Soissons ; M. Bitsch, 48, rue Gambetta, Meaux ; M. Ferrot, 10, rue Crusse, Caen, qui gagnent *un joli encrier en porcelaine.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Abraham. — Merci pour vos aimables appréciations. Croyez bien que si les transformations en question sont si longues à venir c'est que la chose est infiniment plus compliquée qu'elle ne paraît.

Un lecteur 405. — Adressez-vous à la Préfecture de police.

M. P. Brener. — Ces pièces sont très nombreuses. Elles datent de l'époque où l'on voulait encore ménager la chèvre et le chou.

M. Stœcken. — Nous les recevrons avec plaisir, merci d'avance.

M. Martin. — Nous pensons que ce correspondant voulait dire : où peut-on pratiquement s'exercer à cette manipulation ?

E. C. — 1° Non ; 2° non.

333 Hôtel — Poudre de pyrèthre.

M. B. Poumay de la Poumerie. — Non, il n'y a pas de police militaire.

Un Parisien assidu. — Etes-vous bien sûr de ne pas vous tromper ?

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Le train de luxe Paris-Barcelone-Valence, que la Compagnie met en marche le mercredi et le samedi de chaque semaine, au départ de Paris, est, depuis le 14 mars, prolongé jusqu'à Carthagène, avec continuation, par bateau, entre Carthagène et Oran et correspondance, à Oran, avec des express, sur Alger.

Départ de Paris, les mercredi et samedi à 7 h. 20 soir; arrivée à Carthagène, les vendredi et lundi à 8 h. 45 matin; arrivée à Oran, les vendredi et lundi, à 6 h. 45 soir.

(Traversée en 9 heures.)

Départ d'Oran sur Carthagène, les mercredi et samedi à 8 h. 30 matin.

Départ de Carthagène, les mercredi et samedi à 9 h. 20 soir; arrivée à Paris, les vendredi et lundi à 10 h. 40 matin.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Aux Amateurs de Cartes-postales

La Compagnie de l'Ouest a l'honneur de rappeler au public qu'elle a fait publier deux séries composées chacune de huit cartes postales illustrées reproduisant en couleurs ses plus jolies affiches.

Première série. — Affiches du service de Paris à Londres.

Deuxième série. — Affiches des excursions en Normandie et en Bretagne.

Ces deux séries sont mises en vente séparément dans les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest, ou adressées franco à domicile contre l'envoi de leur valeur (0 fr. 4[illegible] chaque série), sur demande affranchie, au Service de la Publicité de la Compagnie, 2[illegible] rue de Rome, à Paris.

14e ANNEE — No 29 10 Centimes 19 JUILLET 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN ÉVÉNEMENT, par Benjamin RABIER.



La famille Dupont est dans tous ses états, le poirier vient de leur donner leur premier fruit !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Petites comédies, petits drames.

SCENE I

Le directeur du théâtre des Chefs-d'œuvre, seul dans son cabinet, arpente le plancher de long en large.

— Ma parole, les femmes sont assommantes. Elles ne peuvent jamais être exactes, même sans le faire exprès! Je ne peux pourtant pas la rater, celle-là..., elle m'apporte une commandite de 20.000 en échange du rôle de la commère, dans ma revue... D'un autre côté, il est trois heures moins 20, et j'ai une signature à donner à la Société des Auteurs à 3 heures... Sapristi de sapristi!... Si encore j'avais quelqu'un pour la recevoir en mon absence!

On frappe timidement à la porte

— Enfin!... Entrez!



Le Directeur. — *J'en ai pour cinq minutes, attendez-moi là.*
L'Auteur (radieux). — *Bien, monsieur le Directeur.*

SCENE II

Le Directeur — L'Auteur

Entre un inconnu avec, sous le bras, un manuscrit

Le Directeur. — Monsieur... vous désirez?

L'Auteur. — Excusez-moi, Monsieur le Directeur. Je n'ai, sans doute, pas l'honneur d'être connu de vous, quoique j'ai déjà remporté quelques succès dramatiques...

Le Directeur. — Vous avez été joué?

L'Auteur. — Oui, Monsieur le Directeur... A Pont-sur-Saône, ma ville natale.

Le Directeur. — Ah!

L'Auteur. — Je viens de terminer une pièce en trois actes. Et j'ai fait le voyage exprès pour venir vous la proposer. Je crois qu'elle conviendrait parfaitement au genre de votre théâtre...

Le Directeur. — (*A part*) Ils sont tous les mêmes! (*Haut*) C'est bien, laissez-la, on vous écrira. (*Se ravisant, à part*) Au fait, pourquoi pas! (*Haut*) C'est une pièce en trois actes, n'est-ce pas?

L'Auteur. — En trois actes, oui, Monsieur le Directeur.

Le Directeur. — Personnages?

L'Auteur. — Huit. Cinq hommes, trois femmes. Un juge, un notaire, un artiste... puis Mme Rainfort, la femme du...

Le Directeur. — Oui, je vois ça! L'action se passe... où?

L'Auteur. — Le premier acte, en province; le second, à Paris; le troisième...

Le Directeur. — Bon! Mais... quel genre est-ce, votre pièce?... Comédie?...

L'Auteur. — Non, Monsieur le Directeur, c'est un drame. Un drame... comment dirai-je... genre Balzac... La vie de province...

Le Directeur. — Titre?

L'Auteur (*dépliant son manuscrit*). — Voici... j'hésite entre...

Le Directeur (*geste de la main*). — Non... non... laissez cela. Dites-moi le titre seulement?

L'Auteur. — *Remords tardifs.*

Le Directeur. — Pas mal. Seulement... il faudra modifier votre personnage de juge... Et puis, il y a une situation à amener la entre... chose... Madame...

L'Auteur (*avec empressement*). — Oui... oui... Parfaitement! entre Mme de Villeneuf et l'off...

Le Directeur (*tirant sa montre*). — Eh bien! écoutez... Excusez-moi j'ai un rendez-vous urgent à trois heures...

L'Auteur. — Mais certainement, Monsieur le Directeur... je reviendrai...

Le Directeur. — Non. J'en ai pour une minute. Attendez-moi là...

L'Auteur (*radieux*). — Bien, Monsieur le Directeur!

Le Directeur (*sur la porte*. — A propos... vous seriez bien aimable, si une dame venait. Priez-la donc d'attendre... qu'elle ne s'en aille pas... Je reviens!

L'Auteur. — Entendu, Monsieur le Directeur!

SCENE III

L'Auteur (*seul*)

Il reste un moment plongé dans un ravissement intérieur, puis, plein d'une joie débordante, il s'installe au bureau du directeur, attire à lui une feuille de papier et écrit.

« Mon cher ami,

« Je trace ces lignes, le cœur gonflé d'allégresse. Tu connais la légende qui court sur la rosserie des directeurs de théâtre. Détruis-la au plus vite. Ce sont les gens les plus honnêtes et les plus accueillants du monde. Je viens de voir X... Nous sommes au mieux ensemble. D'ailleurs, tu le vois, je suis presque déjà de la maison. Je t'écris de son bureau, sur son papier à en-tête... Nous venons de causer longuement de ma pièce. Je prévois qu'il y aura bien quelques petits changements à faire. Mais elle lui convient en principe. Néanmoins, je tiendrai bon et ferai le moins de concessions possibles. Tu connais ma devise: *Ne varietur*. Je ne sais pas encore quand je passerai, nous allons discuter cette date tout à l'heure. X... vient de sortir, me laissant seul, dans son cabinet, en attendant son retour... Juge par là de notre degré d'intimité... Mais, pardon, cher ami, je m'interromps... J'entends la sonnerie du téléphone, je me dois à mes devoirs de maître de maison... je vais répondre.

. . . .

SCENE IV

L'Auteur — Le Directeur

Le Directeur (*rentrant*). — Il n'est venu personne?

L'Auteur. — Non, mon cher Directeur.

Le Directeur (*avec humeur*). — Ah!

L'Auteur. — Mais on a téléphoné.

Le Directeur (*avec empressement*). — Et alors?

L'Auteur. — La personne que vous attendez vient à l'instant... J'ai répondu que vous seriez là.

Le Directeur. — Ah! bon... merci!

L'Auteur. — Maintenant, mon cher Directeur, quant à ma pièce...

Le Directeur (*à cent lieues de là*). — Ah! oui..., votre machine... C'est une comédie, m'avez-vous dit?...

L'Auteur. — Un drame, mon cher Directeur, un drame...

Le Directeur. — Oui... eh bien, nous en reparlerons... Repassez!... revenez me voir!

L'Auteur (*un peu désarçonné*). — Bon! Quand voulez-vous que je revienne...

Le Directeur. — Quand vous voudrez... Dans quelque temps... Je serais un peu débarrassé... Il y a un ouvrage ici...

Il lui serre la main et lui fait deux pas d'accompagnement

L'Auteur (*du pas de la porte*). — Alors... à bientôt? Vous ne voulez pas garder le manuscrit?

Le Directeur. — Non... D'abord... je vous l'ai dit, je crois. Nous ne jouons pas de comédies ici...

L'Auteur. — Mais c'est un drame!

Le Directeur. — Le drame non plus. Nous allons monter une opérette... Voyez



. . *Nous allons monter une opérette... Voyez si vous pouvez arranger votre machine dans ce sens... Vous m'excuserez, n'est-ce pas?*

vous pouvez arranger votre machine dans ce sens... Vous m'excuserez, n'est-ce pas!

Il s'installe à son bureau, tournant le dos à la porte. L'auteur sent quelque chose qui craque en lui. Doucement, il referme la porte et s'en va, presque honteux, fléchissant sous le poids de son manuscrit, qui vient soudain de lui paraître peser cent kilos.

Etienne JOLICLER.

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur m'écrit:

« Vous vous donnez bien du mal pour stigmatiser le jeu aux courses. C'est peine perdue. Et la preuve! regardez autour de vous. Personne ne se lève pour soutenir avec vous le bon combat. Cela prouve que le jeu aux courses est entré dans nos mœurs, et qu'il ne suffit pas d'articles de journaux pour l'en faire sortir. Du reste, eussiez-vous même raison des courses, vous auriez encore devant vous la Bourse où le jeu règne mille fois plus intensif. Vous n'avez, sans doute, pas la prétention d'abolir le jeu à la Bourse. »

Si mon correspondant est joueur, qu'il se rassure. Je n'ai pas la prétention de le priver de ses deux champs d'action, les courses et la Bourse. Si j'avais la fatuité de croire que ma plume aura le pouvoir de faire disparaître les tares que je signale, je me ferais une très fausse idée de la faiblesse du journalisme et de la puissance de la routine. « Alors, me demandera mon correspondant, pourquoi prenez-vous la peine d'écrire? »

Parce que la destinée du chroniqueur est de remuer les idées. En ce faisant, il incite le lecteur à réfléchir. Et c'est cette réflexion qui prépare le terrain aux idées du lendemain. Ce rôle justifie amplement son existence, sans qu'il ait besoin de s'attribuer une influence plus directe sur l'évolution des mœurs.

Voilà pourquoi il est utile d'anathématiser le jeu, cause des ruines les plus lamentables, alors même que le résultat n'est pas au bout de la plume.

Si dans quelques esprits ma faible voix fait germer l'aversion contre des institutions morbides, j'estimerai que je n'ai pas à regretter mes imprécations.

Mon correspondant se trompe également lorsqu'il considère la Bourse comme un édifice intangible où règnera toujours le jeu. C'est là une erreur très répandue et qu'il est bon de combattre.

La Bourse a été créée pour faciliter les échanges des valeurs. Elle remplit, sur ce point, une fonction utile, indispensable même dans un pays capitaliste comme l'est la France. Mais sur ces opérations premières, d'autres sont venues se greffer. Celles-là ne procèdent que de l'agiotage. Elles consistent à jouer sur les cours. La question de placement de fonds leur est totalement étrangère. L'on voit ainsi un individu acheter trois mille francs de rente (lesquels représentent un capital de cent mille francs) alors que toute sa fortune n'excède peut-être pas dix mille francs. Il achète à terme, naturellement, avec l'espoir qu'entre temps les cours lui permettront de revendre à un prix plus élevé. C'est purement et simplement de la loterie.

Un autre vend 3.000 francs de rente, sans avoir le moindre titre en portefeuille.

Celui-là fonde son opération sur l'espoir que quelque événement malheureux fera baisser les cours. Cela lui permettra, avant la livraison, d'acheter les titres à un prix inférieur à celui auquel il les a vendus.

Entre ces deux spéculateurs, dont l'un est à la hausse, l'autre à la baisse, il y a les courtiers (agents de change et coulissiers) qui encaissent leur courtage et sont les seuls à gagner à coup sûr. Ils sont à la Bourse ce que le Mutuel est aux courses.

Avec la patiente lenteur des choses fatales, ils aspirent tout l'argent des joueurs.

C'est ce qui permet d'affirmer *à priori* que toute personne qui se livre à la spéculation de Bourse, est vouée infailliblement à la ruine.

Cette situation appellera, nécessairement l'intervention du législateur.

De même qu'aux courses, la conscience publique réclamera un jour la suppression des paris, à la Bourse, elle exigera l'abolition des opérations à terme.

C'est une question d'hygiène morale qui viendra à son heure, n'en déplaise à mon correspondant.

Chaque nouvelle ruine occasionnée par le jeu, est un centre de haine contre les institutions où se pratique ce jeu.

Et l'accumulation de ces haines déterminera, dans un avenir plus ou moins proche, une action assainissante.

Quand? Cela je l'ignore. Et je suis prêt à concéder qu'avant que cela ne se réalise, beaucoup d'eau passera encore sous le pont, et beaucoup d'argent de la poche des joueurs dans celle des courtiers.

Fred ISLY.

Le malin Bêtantou

Bêtantou était invité à dîner en ville. En attendant l'heure de faire sa toilette, il s'était étendu sur sa chaise longue et lisait le feuilleton de son journal.

Sa femme de ménage l'interrompit:

— Qu'est-ce que monsieur désire que je lui fasse pour son dîner ce soir?

Bêtantou réfléchit un instant:

— Faites-moi des carottes, dit-il.

— Des carottes. Je croyais que monsieur ne pouvait pas les sentir.

— Justement! Cela ira très bien, car je ne dîne pas à la maison aujourd'hui.

* * *

Pour les amateurs de Passe-temps

PETIT PROBLÈME DE CAFÉ

Mettre dix morceaux de sucre dans trois tasses, de manière que chaque tasse en contienne un nombre impair.

Ce problème est insoluble. En effet, si dans la première tasse on met un nombre impair de morceaux, il restera, pour les deux autres un nombre impair: 9-7-5-3-1.

Et si d'un de ces nombres on retire un nombre impair, il restera forcément un nombre pair pour la dernière. On sait qu'en soustrayant d'un nombre impair un nombre impair, le reste est toujours pair. De sorte que la troisième tasse ne pourra contenir qu'un nombre pair.

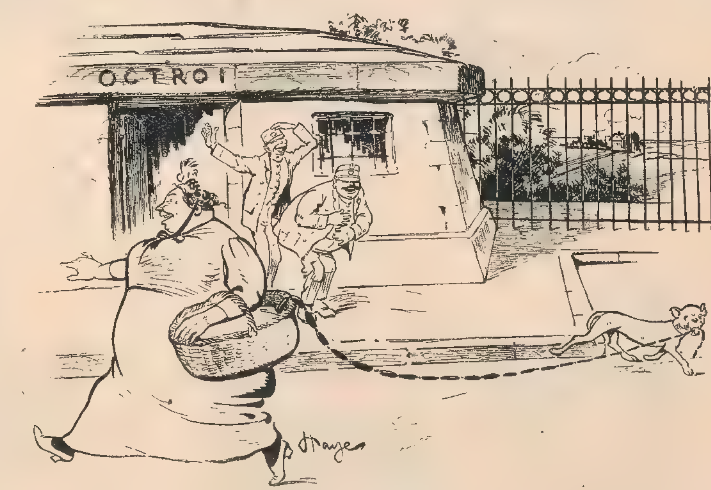
Le problème comporte donc une supercherie. La voici:

Mettez dans les tasses respectives 1, 2 et 7 morceaux.

Ceci fait, mettez la tasse qui contient un morceau dans celle qui en contient deux. Cette dernière en renfermera trois (un plus deux).

Chaque tasse aura ainsi un nombre impair de morceaux.

C'est là un petit divertissement facile et qui peut amuser.



SCÈNE D'OCTROI

— On les dit si malins, ces employés de l'octroi. N'empêche que pendant qu'ils sont en train de s'amuser, cinq mètres de boudin noir sont en train de prendre un chemin dont ils ne se doutent pas.

Courrier Pêle-Mêle

Champagne

Monsieur le Directeur,

L'un de vos lecteurs, M. A. Monnier, dans le dernier numéro de votre très spirituel journal, demande quelle est la ville où se boit la plus grande quantité de Champagne?

Je n'hésite pas à répondre que c'est Londres.

J'ai habité Paris 23 ans. Il y a quinze ans que j'habite Londres. Je puis donc établir la différence. La noblesse boit quotidiennement du champagne. La gentry et la classe aisée en font une grande consommation, et comme il n'y a pas un pays comme Londres pour les réunions, banquets d'anniversaires, agapes corporatives, toujours arrosés de champagne, Londres en est le plus grand buveur. Les commissionnaires de ce vin pullulent ici; on trouve du champagne dans tous les restaurants anglais et étrangers, dans les tavernes qui se respectent. La maison Duminy, Piccadilly, en vend 400.000 bouteilles par an, et elle n'est pas, tant s'en faut, la seule.

Je ne suis pas éloigné de croire qu'il se consomme, à Londres, plus de champagne que n'en produit la province de ce nom.

Recevez, etc.

C. Morin.

Drap rouge

Monsieur le Directeur,

Je lis un article de votre intéressant journal, au sujet du parti qu'on tire des vieilles culottes rouges de nos pioupious. Veuillez me permettre de vous en signaler un autre emploi. En effet, l'industrie du peigne se sert de la même façon de ces défroques, pour le polissage, mais demande plutôt des pantalons de cavalerie, le drap en étant plus épais. Les peigniers recherchent surtout les pantalons des Saint-Cyriens, très rares, et ayant par ce fait plus de valeur. Les vieux effets des artilleurs, chasseurs à pied, etc., peuvent aussi être utilisés.

A ce sujet, je dois vous donner la raison de la préférence qu'on les poncèuses pour le rouge; c'est tout simplement parce que le noir ou le bleu noircissent le visage, alors que l'autre couleur s'approprie plutôt à leur teint.

Puisque j'en suis au chapitre des peignes, je vous demanderai : « Connaissez-vous la galalithe? » Si non, je dois vous dire que l'on fait aussi des peignes avec et que la matière première est, devinez quoi? « du lait ». Parfaitement, du lait solidifié, avec lequel on fabrique un peigne joli et peu coûteux.

Recevez etc.

Berger.

***

Mouchoirs

Monsieur le Directeur,

Je crois pouvoir répondre à la question posée par Mlle L. Deliandre, dans le *Pêle-Mêle* du 14 juin, sur les origines et les transformations du mouchoir, et du mouchoir féminin en particulier.

Ce sont les Italiennes qui importèrent en France, il y a environ quatre cents ans, le mouchoir de poche, qui fit immédiatement fureur dans notre pays. Les plus grandes dames adoptèrent cette mode nouvelle, avec d'autant plus d'empressement qu'en ces temps les mouchoirs étaient fabriqués avec les toiles les plus fines, et entourés souvent de merveilleuses dentelles.

Les gens vraiment riches pouvaient, seuls, s'offrir ce luxe. Les mouchoirs étaient alors de formes diverses, mais presque toujours de forme ronde; et cela dura jusque sous Louis XIV, ce monarque ayant publié un édit ordonnant aux tisseurs de ne fabriquer que des mouchoirs parfaitement carrés.

Avec le règne suivant, le mouchoir reste toujours carré, mais il prend des dimensions énormes. Les élégantes semblent alors apprécier moins les coûteuses broderies et les jolies dentelles, mais, par contre, aucune toile ne leur semble assez fine, aucune batiste assez transparente pour mériter d'entrer en contact avec l'épiderme délicat de leur visage.

Les femmes portaient leur mouchoir et le maniaient constamment avec une grâce exquise : que de poses langoureuses furent étudiées un mouchoir aux lèvres ou aux yeux! Quel précieux auxiliaire du langage muet, alors très en faveur à la cour, qu'un mouchoir tenu de telle ou telle façon.

La seule transformation importante, subie par le mouchoir depuis cette époque, a porté sur ses dimensions qui ont diminué d'année en année.

Il n'y a guère que depuis un ou deux ans que quelques belles étrangères ont fait leur apparition en France, se servant ostensiblement du grand mouchoir de batiste très fine.

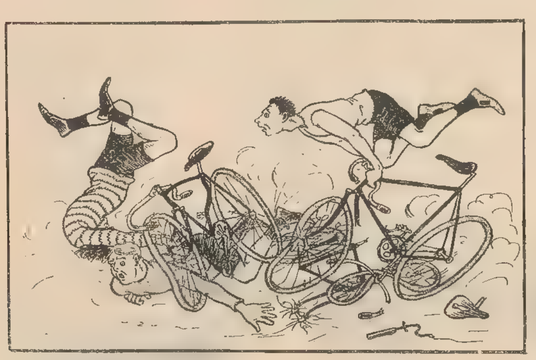
En attendant d'adopter cette mode, beaucoup de jeunes femmes, à Paris, prennent de plus en plus l'habitude de porter le mouchoir à la main.

Recevez, etc.

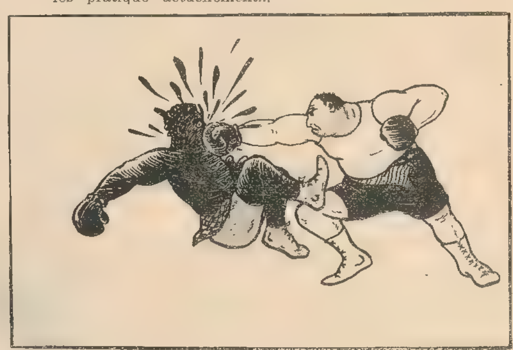
Une vieille Amie du *Pêle-Mêle*.

UNE IDEE

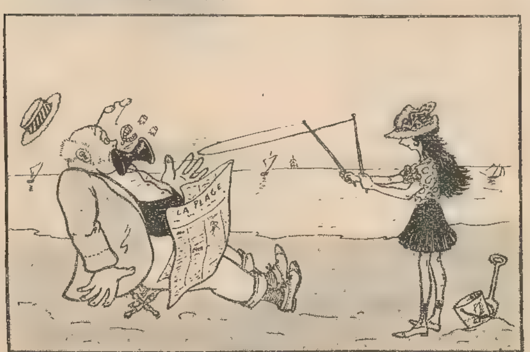
Emu des graves dangers qu'offrent les sports, tels qu'on les pratique actuellement...



Courses de bicyclettes, par exemple...



Assaut de boxe...

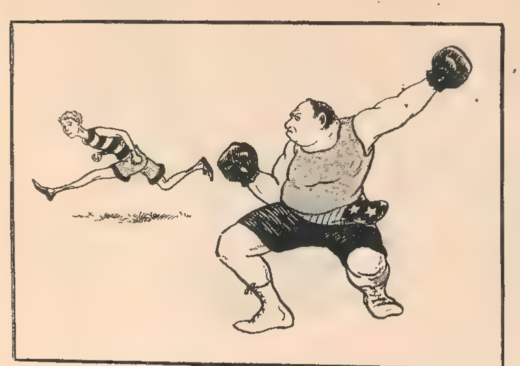


Pseudo-Inoffensif, diabolo même...

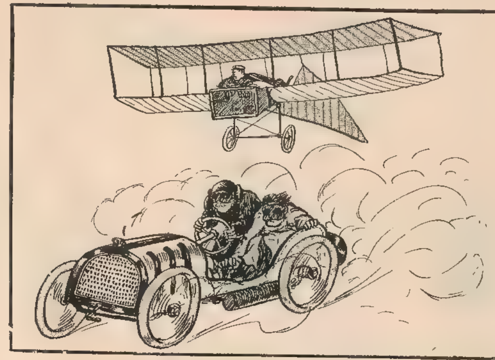


Ou simple mêlée de foot-ball...

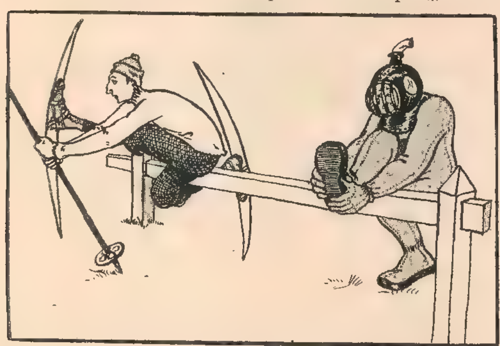
Nous avons cru trouver un procédé élégant et pratique pour les éviter. Matchons donc?...



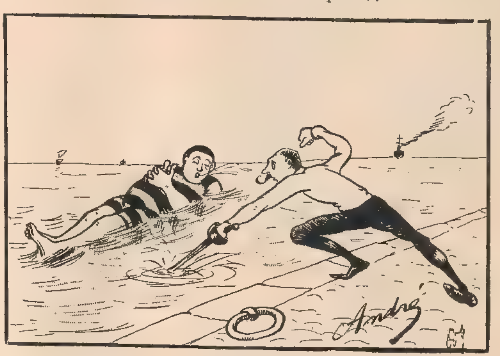
...le terrible boxeur contre le rapide coureur à pied...



L'inexorable auto contre l'aéroplane...



Le champion du ski, contre celui des profondeurs sous-marines... (sur l'hippodrome d'Auteuil).



Ou la fine lame de Tolède contre le recordman de la traversée de la Manche.

Et vous verrez que les accidents seront beaucoup plus rares.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Lequel, du phonographe avec aiguille ou du phonographe avec saphir, est le meilleur, tant au point de vue de l'émission du son qu'au point de vue de la bonne conservation des disques?

TILL.

* * *

Existe-t-il un tarif imposé aux tenanciers des buffets et buvettes des gares de chemins de fer?

DE CROZET.

Le supplice de la taupe

Une énorme taupe, ayant élu domicile dans le jardin potager d'un paysan, aussi naïf, et plus même qu'il n'est permis de l'être, y faisait de grands ravages.

Maintes fois, il avait essayé de s'en débarrasser, mais la taupe se méfiait et déjouait tous les plans et toutes les ruses, jusqu'à ce qu'un matin, à un moment où on ne la cherchait pas, elle se laissa surprendre par la bêche du paysan, qui travaillait dans son jardin.

Notre homme aurait eu vite fait de l'éventrer avec son outil, mais au souvenir des dommages causés par la bête, un souffle de cruauté passa dans son cœur. Il fallait, à la coupable, un supplice proportionné à ses méfaits. Les voisins furent convoqués, afin de délibérer sur le châtiment à appliquer à la délinquante.

L'un proposa de l'aveugler, l'autre de l'écorcher vive, sans qu'on pût s'arrêter définitivement au choix d'un supplice.

Mais un voisin, qui n'avait pas encore pris la parole, déclara « avoir lu jadis dans un almanach, que le plus grand tourment qu'un homme put endurer, c'était d'être enterré vivant ». L'assemblée lui fit un succès: le supplice à infliger à la taupe était tout indiqué. Séance tenante, on se rendit dans le jardin potager, théâtre de tant de méfaits, et la taupe fut soigneusement enfouie toute vivante dans le sol.

L'exécution terminée, chacun rentra chez soi, la conscience tranquille et bien convaincu d'avoir accompli un grand acte de justice.

HOMONYMES

Un Anglais prétendait posséder toutes les finesses de l'orthographe française, et se fit fort d'écrire, sans la moindre faute, une phrase quelconque qui lui serait dictée.

Un professeur français, qui se trouvait là, lui dicta aussitôt la phrase suivante:

« J'ai vu *cinq* moines, *sains* de corps et d'esprit et *ceints* de leur cordon, portant dans leur *sein* le *seing* du *saint* Père. »

L'Anglais se déclara vaincu.



LE VISITEUR. — Madame, je viens vous offrir des billets de la loterie des Enfants rachitiques...

LA BONNE. — Ah! Madame, laissez-moi les choisir, j'ai la main. si heureuse!...





HOMEOPATHIE

Quand M. Tranquille fut devenu un homme politique en vue, il put tous les jours lire ce que les journaux contraires pensaient de sa personne. Chaque matin, il fut régulièrement bafoué, vilipendé, honni, couvert de boue.

Si bien que le pauvre homme, en butte à ces calomnies journalières, tomba malade. Le docteur Roméo Patte, qui lui donne ses soins, comprit si bien le mal qui le minait..

...qu'il remit M. Tranquille sur pied en un mois de traitement.

Et quel fut, direz-vous, ce traitement? — Des bains de boue, tout simplement.

A la cloche de bois

— Cette année-là, nous dit Lorenzino, je battais ferme une dèche carabinée. Courant le cachet de droite et de gauche, donnant des leçons au rabais, brodant entre temps de la musiquette pour des scies et des chansons de café-concert, je n'arrivais même pas à joindre les deux bouts. Bref, déjà en retard de deux termes, je ne voyais pas arriver la date du 8 juillet sans inquiétude.

— Songe au terme! me disais-je chaque matin en m'éveillant. Et chaque soir, en me couchant, n'ayant pu résoudre ce problème économique, je me posais la même question:

— Que raconteras-tu au père Grimouillard?

Certes, un brave homme, et la pâte des concierges, que le père Grimouillard, mais enfin, un terme, c'est fait pour être payé; or, la patience du propriétaire, m'avait-il affirmé, était à bout.

Il fallait sortir de cette impasse. Mais comment? Et j'y réfléchissais toute la journée en travaillant, en mangeant, en causant. J'y songeais même, je crois, la nuit dans mes rêves. Vint l'échéance du 8 juillet. A ce brave père Grimouillard, désolé, j'affirmai, sur un ton dégagé, que le 15 il serait intégralemnt payé; que c'était un petit retard de huit jours, mais qu'il n'y perdrait pas un centime; que dans le fond, pour être un peu moins riche que Rotschild, je n'en étais pas moins un bon bougre qui saurait, plus tard, récompenser son bon cœur. En fin de compte, je lui jurai, sur la tombe d'un mien oncle n'ayant jamais existé, que le 15 au matin il aurait ses écus, soit la somme de 55 francs, plus un acompte de vingt francs sur l'arriéré. Alors, le père Grimouillard, touché par mon accent pathétique, redescendit lentement mes cinq étages, presque rassuré.

C'était un répit, non une solution. Six jours passèrent — ô combien rapidement! — sans que de mon cerveau jaillit, à défaut d'argent, l'idée, la bonne idée, l'idée qui sauve. Peut-être allais-je me résoudre — la mort dans l'âme — à voir mon piano, mes chaises, ma table et mes flambeaux vendus à l'encan par la volonté féroce d'un propriétaire intraitable.

Le matin du 14 juillet, alors que mon concierge, juché sur une échelle, que tenait cette excellente madame Grimouillard, fixait, à grands coups de marteau, un trophée de drapeaux, au-dessus de la porte d'allée, je descendis, et m'arrêtant brusquement le nez en l'air:

— Père Grimouillard, criai-je, vive la République!

— Oui, Monsieur Lorenzino, répondit-il, le visage enflammé, vive la République! *Ils* ont beau dire et beau faire, elle est toujours là et c'est aujourd'hui sa fête!

— C'est pourquoi, papa Grimouillard, repris-je la voix enflée, j'admirerai toujours la grandeur des principes de 89! Et nul ne m'empêchera de manifester ma pensée par ce cri du cœur: Vive la République!

Le brave homme avait fini de clouer le trophée: les drapeaux claquaient au vent. Satisfait, il redescendit gravement de l'échelle et, m'empoignant par un bras, il me secoua comme un jeune platane duquel on veut déloger des hannetons, en me criant à la face:

— Jeune homme, vous m'avez fait plaisir! Nous avons un lapin à la maison et quelques bonnes bouteilles que nous boirons bien à nous trois. Allons, c'est dit, je vous invite sans manières et sans façons.

Ce repas de 14 juillet fut ce qu'il devait être, très animé. Aux sardines, le père Grimouillard s'empara de la parole et la tint captive jusqu'au roquefort.

— Ah! jeune homme, m'affirmait-il avec de grandes bourrades, qui manquaient parfois faire chavirer le verre de vin porté à mes lèvres, jeune homme, vous n'étiez pas là en 48! Si vous aviez vu ça!... Et en soixante et onze, ça a-t-il assez chauffé!... J'étais aux Buttes-Chaumont, le lieutenant me dit...

C'étaient de courtes phrases, un peu incohérentes pour moi, et dont les raccords, restés en panne dans le cerveau du bavard, n'étaient sans doute pas jugés indispensables pour la clarté du discours. Comme de petites folles, elles naissaient, apparaissaient, disparaissaient, désordonnées, gambillantes.

...Ah! oui, soixante et onze! La Commune... comme je disais un jour à Gambetta... les étrangleurs attendront toujours que nous ayons le dos tourné pour nous cracher à la face...

— Mais mange donc, Pierre, s'impatientait Mme Grimouillard. Tu ne penses qu'à bavarder! Mange donc!

Le concierge clignait de l'œil en me regardant

— C'est bon! disait-il. Les femmes sont toutes pareilles. Elles n'y entendent rien! Sais tu ce que Louis XVIII disait à Talleyrand le lendemain de son discours contre le projet de la guerre d'Espagne, en 1823? Non, bien sûr, tu ne le sais pas! T'es sans éducation! Si tu crois que je vas te refaire la jugeotte? Ah! non! C'est pas comme M. Lorenzino, ici présent. Il sait les choses, lui. C'est mon homme!

— Oui papa Grimouillard, confirmai-je, entre deux bouchées, vive la Liberté!

Mais soudain, comme Mme Grimouillard venait de verser un café bouillant dans nos verres, je devins sombre.

Mon hôte s'en inquiéta:

— Qu'avez-vous donc, jeune homme? C'est-il un os qui ne passe pas?

— Non, papa Grimouillard, ça va. Mais ça pourrait aller mieux!...

— Voyons, dites-moi la chose. Ah! mais j'y songe, c'est peut-être pour l'argent du terme?

— Non pas, Monsieur Grimouillard. Demain matin, 15 juillet, au lever du soleil, vous serez intégralement payé... si ce n'était que cela!...

Il insista.

— Vous y tenez? dis-je gravement. Eh bien! je songe que soir même et la nuit qui va suivre, tout Paris dansera pour fêter dignement cet anniversaire qui nous est cher. Seule — notre rue restera morne, faute d'un méchant petit orchestre qui eût fait danser tout le voisinage!

Je m'arrêtai, accablé, le temps de considérer le père Grimouillard, immobile, frappé de stupeur.

— C'est pourtant vrai! éclata-t-il soudain. Tout de même, faut-il que je sois stupide pour n'y avoir point pensé!

Le temps de laisser mijoter une minute le concierge dans ses regrets et je proposai:

— Il y aurait peut-être un moyen d'arranger ça...

— Dites? Dites vite?

— Voilà: ce serait de descendre mon piano sur le trottoir, ce soir, sur le coup de huit heures.

Cette fois, je crus que le bonhomme enjambait la table pour m'embrasser.

— Hein, Thérèse, dit-il à sa femme, c'est-y toi qui aurais trouvé ça?... Alors... vous voulez bien qu'on le descende?

— Mais oui! papa Grimouillard.

— Et vous jouerez vous-même des polkas, des mazurkas, des?...

— Comme je vous le dis. Et puis aussi des valses, des quadrilles, des scottisch...

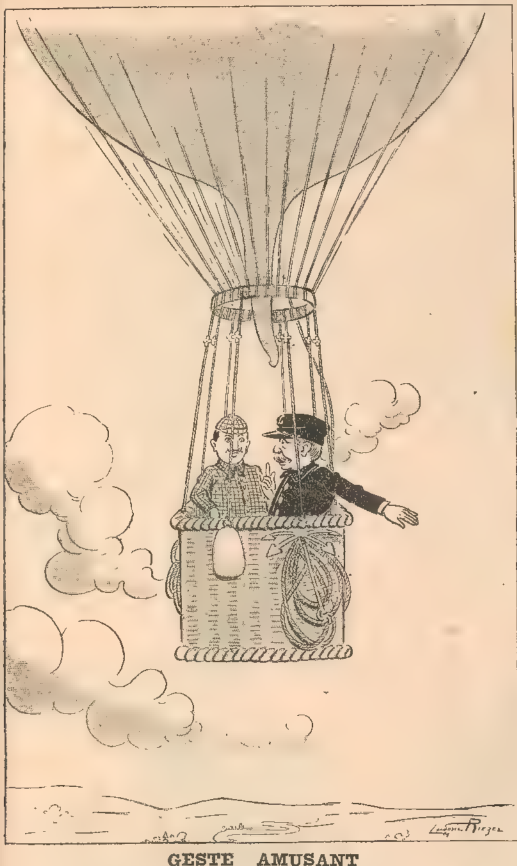
Etouffant de joie, le brave homme gagna la rue pour aviser, sans retard, tous les voisins de cette bonne fortune, tandis que je remontai mes cinq étages, en me frottant les mains.

Le piano fut donc descendu, et j'y posai dessus mes deux flambeaux. Puis on alla chercher ma table, pour y installer des rafraîchissements et mes chaises pour la commodité des danseuses fatiguées.

Et le soir venu, on dansa. Ce fut un vrai succès, tout le monde en convint, et je fus le héros de la fête.

Quand l'aurore du lendemain eut enfin chassé les plus enragés danseurs, et que le père Grimouillard, ivre de vin et de bonheur, eut consenti à se laisser entraîner par son épouse vers un sommeil réparateur, je fermai mon piano et m'éloignai, à mon tour, du pas tranquille d'un homme qui vient de payer ses contributions. Je m'éloignai... pour revenir une demi-heure plus tard avec une tapissière et quelques amis dévoués. Piano, table, chaises et flambeaux furent enlevés en un clin d'œil et portés en lieu sûr; quant au lit, mes bons amis, vous n'ignorez pas que c'est un meuble insaisissable, je l'envoyai donc chercher deux jours après, par un camarade. En y allant moi-même, j'eusse certainement essuyé quelques reproches de la part du père Grimouillard.

Jean Rosnil.



GESTE AMUSANT

— Et dire que je vous ai connu pas plus haut que ça!



— Non! Décidément je ne ferai pas la sottise d'épouser cette petite folle-là! Je serais bien vite ruiné avec son goût pour l'automobile!

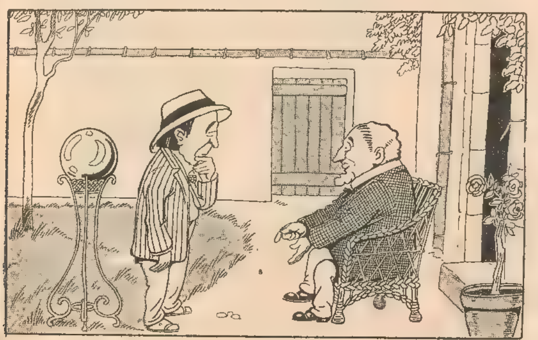
VANITÉ

Il y avait un grand dîner au château des Piliers et les convives appartenaient en grande majorité au sexe barbu, dit le sexe laid. Bientôt la conversation prit une tournure malicieuse contre les dames, et l'on se mit à traiter la question de savoir si « la femme est vaniteuse ». Mme de la Herse, une des rares dames présentes, constata l'unanimité des hommes à déclarer la femme coquette et vaniteuse. Elle prit la parole:

— Vous êtes tous d'avis, messieurs que la femme est vaniteuse, mais qu'allez-vous penser de moi quand j'aurai relevé une incorrection dans la toilette de l'un de vous? En effet, celui d'entre vous qu'on peut considérer comme le plus beau et le plus élégant, a oublié de mettre sa cravate.

A ces mots, chacun des hommes présents de porter la main à son cou, avec un mouvement d'ensemble d'une précision militaire.

— Etes-vous toujours d'avis, messieurs, dit la spirituelle personne en quittant la salle, qu'il n'y a que la femme qui soit vaniteuse?





LE GESTE ET LA PAROLE

— C'est curieux, je ne sais plus où est mon lorgnon...
— Voyons, tu viens de le laisser tomber par terre...

— C'est vrai, je crois qu'aujourd'hui, je perds la boule!

Le Décolleté.

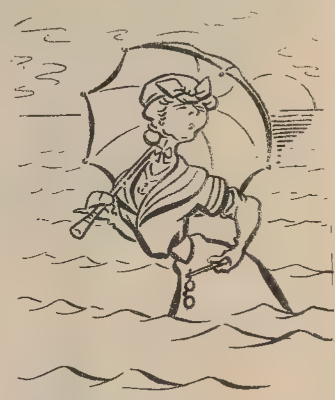
Un moraliste étranger, auquel on a dit que Paris, moderne Babylone, est la ville où règne le décolleté, est venu y procéder à une enquête sur ce grave sujet



Il s'est rendu au théâtre. Mais la surabondance d'habillage ne lui a pas permis de se livrer à ses travaux.



Dans un magasin de nouveautés, il n'a rien trouvé non plus qui pût lui être utile.



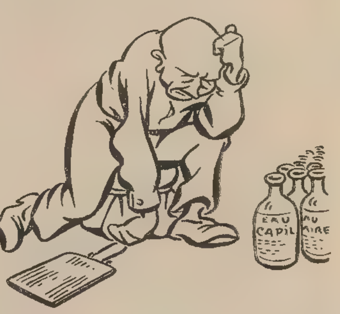
Aux bains de mer, il fut forcé de constater que rien n'est moins décolleté qu'une dame qui prend son bain...



...si ce n'est une dame qui fait de l'automobile.



Fallait-il tenir comme impudiques les personnes qui laissent passer le bout de l'orteil? Le savant estima que ce n'était pas par bravade.



Pas plus, du reste que ceux qui étalent le décolleté de leur crâne. Ils n'y mettent aucune fierté.



Le parti pris de décolleté n'est pas visible non plus sur les places publiques, où l'amour de la redingote se prolonge jusque dans l'immortalité.



Même chez nos chiens, le moraliste découvrit une répugnance pour le décolleté.



Ayant constaté que nos murs eux-mêmes sont toujours habillés, il renonça à son étude et s'en retourna chez lui.

AU THÉATRE

Mme des Etoiles, femme du monde des plus distinguées, ne peut aller que dans un théâtre mondain. Par contre, elle envoie sa femme de chambre au théâtre populaire.
Chacun suivant son rang et sa distinction, n'est-ce pas!



La bonne eut sous les yeux des costumes anciens, la dame du monde admira l'habillement plus moderne.



L'héroïne du théâtre populaire s'écriait « Ciel! »



Celle du théâtre mondain disait: « Mince! »



Au théâtre populaire, le jeune premier rugit: « Enfer et damnation! »



Celui du théâtre mondain clama: « Sacré nom d'un chien! »



Au théâtre populaire, le traître cria: « Voici les hallebardiers, je suis un homme perdu! »



Au théâtre mondain, il déclara: « Zut! v'la les flics, je suis fichu! »



Le père noble du drame populaire fit d'une voix grave: « Hors d'ici, fils indigne, et que ma malédiction pèse sur toi! »



Au théâtre mondain, il glapit: « Va te faire fiche, sale galvaudeux! »
N.-B. — Madame des Etoiles et sa bonne passèrent toutes deux une excellente soirée.



Le roi nègre, de retour dans sa capitale, veut la transformer à l'instar de Paris, qu'il n'a vu, malheureusement que très superficiellement.



L'ECOLIER PRATIQUE

Le jeune Gaston fait toujours ses problèmes près de Blanchette... pour économiser sa salive.

GUIGNOL

Tout le monde connaît le théâtre des marionnettes qui donne ses représentations aux Champs-Elysées et aux Tuileries.

Les Parisiens s'imaginent, sans doute, qu'ils possèdent le vrai Guignol. Ils se trompent. Guignol est né sur les bords du Rhône, comme Punch est né sur les bords de la Tamise.

Il personnifie l'ouvrier en soie, le canut lyonnais: il en reproduit le langage, l'esprit, les mœurs, si bien que hors de Lyon, il perd tout de suite de sa saveur et de son originalité.

Quelle est l'origine de ce type bon enfant, à la fois sceptique et naïf, qui a souvent tant de finesse dans sa petite tête de bois?

Guignol remonte aux dernières années du dix-huitième siècle. Il doit sa célébrité, et peut-être sa vie à Laurent Mourguet, qui mourut en 1844, à Vienne, dans le Dauphiné, à la veille d'atteindre sa centième année. Laurent Mourguet était à la fois auteur et acteur, comme Molière, toutes proportions gardées. Quand il avait écrit une de ses petites pièces, il la lisait à un voisin, canut comme lui: et quand cet ouvrier, homme de beaucoup de bon sens, trouvait drôle la farce satirique, il s'écriait, rieur: *C'est guignolant!* Ce que nous traduirions aujourd'hui par: *C'est tordant!*.

De là, sans doute, est issu le mot « Guignol » qui, peu à peu, supplanta « Polichinelle ».

Les trois principaux personnages du théâtricule lyonnais sont: Guignol, Gnafron et Madelon. Guignol est vêtu d'une souquenille de serge; il a le chef orné d'un bonnet de coton terminée par une queue dénommée « salsifi »; Madelon est en camisole blanche et en bonnet à larges canons.

Quand Laurent Mourguet s'éteignit, presque centenaire, il dit à ses trois fils réunis autour de son lit, les larmes aux yeux:

— Allez, mes enfants, je ne vous ferai pas tant pleurer que je ne vous ai fait rire.

L'aîné des Mourguet, Jacques, continua les traditions paternelles. Il s'établit au café du Caveau, sur la place des Célestins, et plus tard promena son théâtre de marionnettes dans le Dauphiné, même en Algérie.

La fille de Laurent Mourguet, Rosalie, épousa Louis Josserand, qui transporta le guignol à Paris, où se poursuivirent et se poursuivent encore les représentations satiriques et badines. Mais Guignol et Gnafron, qui n'auraient pas été compris des Parisiens, ont été remplacés par Polichinelle et le commissaire.



CANICULE

M. LEGRAS. — Parlez-moi d'un métier comme celui-là... on est au frais!



LE MONSIEUR. — Ce qu'il y a de bien avec ces nouveaux wagons de la compagnie. c'est qu'on ne sent plus la moindre trépidation.

A propos d'une parabole

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. » Tout le monde connaît ce passage évangélique, qu'il est permis de trouver étrange comme comparaison. Ce que tout le monde ne sait peut être pas, ce sont les polémiques et les controverses ardentes qu'il a soulevées.

Les uns, les critiques fouilleurs, prétendirent qu'il ne s'agissait pas d'un chameau, mais bien d'un câble.

Cette confusion entre chameau et câble a dû se produire après la traduction latine du texte grec, avec le mot *camelus*, signifiant, en latin, chameau et câble en même temps.

Les partisans du câble prétendirent que, d'après leur version, le royaume des cieux était interdit aux heureux de ce monde d'une façon moins absolue. De fait, si, malgré toute la bonne volonté possible, il est difficile de se représenter un chameau passant par le trou d'une aiguille, si large soit-elle, en revanche, on peut facilement imaginer un câble, assez mince pour passer à travers une aiguille qu'on peut supposer énorme.

Mais une autre polémique fut soulevée, il y a une cinquantaine d'années, par les partisans du chameau, lesquels prétendirent que d'après les textes anciens, Jésus n'a pas dit: *par le trou d'une aiguille*, mais bien: *par le trou de l'aiguille*. Ils appuient leur argument sur cette version, d'ailleurs exacte, qu'il existait, à Jérusalem, une porte percée dans le mur d'enceinte, qu'on appelait: le Trou de l'aiguille ou d'aiguille; porte si basse, qu'un chameau n'y pouvait passer qu'à genoux, et encore, à la condition d'avoir été préalablement déchargé. Et logiquement ils ajoutent que du moment qu'il n'est pas impossible au chameau de passer par cette porte, de même il n'est pas impossible aux riches d'entrer dans le ciel, à la condition, toutefois, qu'ils se dépouillent auparavant de leurs vices.

On pourrait croire la question tranchée par cette dernière version. Elle eut aussi ses détracteurs, lesquels prétendirent qu'après tous les bouleversements subis par Jérusalem, de l'époque chaldéenne à l'époque romaine, il est matériellement impossible de prouver que cette porte existait à l'époque contemporaine du Christ, puisqu'elle était percée dans le mur d'enceinte, lequel fut démoli et reconstruit plusieurs fois sur des emplacements différents.

Quoi qu'il en soit, voilà plus de douze cents ans que dure la controverse.

* * *

Les déesses de la Raison

Vous êtes-vous jamais demandé ce que devinrent ces belles idoles vivantes de la mythologie révolutionnaire, qui paradèrent dans les cérémonies du « culte de la Raison »? Le hasard d'une vente aux enchères a rendu quelque intérêt à ce problème désuet. Il y a quelques semaines, on vendait, à l'Hôtel Drouot, une curieuse collection de dessins, portraits, caricatures, scènes de mœurs, etc... publiés à Paris de 1789 à 1799. Cette collection, qui se compose de deux mille pièces environ, est l'histoire ou plutôt la chronique au crayon de cette époque tourmentée. On y remarque notamment trois jolies gravures représentant trois déesses de la Liberté en costume antique et couronnées de feuilles de chêne. Ce sont les trois portraits des déesses de la Raison: Mlles Maillard, Sophie Momoro et Aubry.

Quand Robespierre eut fait main basse sur ces trois divinités, elles retournèrent, sans trop de regret à leur vie d'autrefois: Mlle Maillard, à l'Opéra, où elle redevint Colette, du *Devin du Village*; Sophie Mormoro, écrouée quelque temps à la prison de Port-Libre, fut rendue à la liberté et passa le reste de son existence dans l'obscurité bourgeoise. Quant à Mlle Aubry, qui était « gloire » à l'Opéra, un jour qu'elle remontait vers un Olympe de toiles, elle fit une chute et se cassa prosaïquement un bras.

Les abonnés de l'Opéra ouvrirent aussitôt une souscription en sa faveur, et lui remirent la jolie somme de 200.000 livres, une grosse fortune pour l'époque.

Lestée de ce magot, l'ancienne « gloire » abandonna l'Olympe en toile peinte et se retira dans une petite ville de province où elle devint dame de charité.

Sic transit...

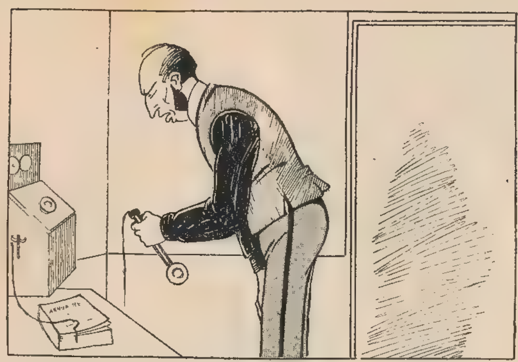


— Arrêtez, arrêtez, malheureux ! Vous avez mal placé vos lettres ! Je vous ai dit ménage, je ne vous ai pas chargé d'apprendre aux clients quel animal fournit ma chair à saucisses !



ENTENTE CORDIALE

M. Durand. — Ces Anglais sont vraiment épatants. Il n'y a tout de même qu'eux pour savoir voyager !



— Diable! j'ai cassé le fil.



— Bah! raccommodé ainsi, le patron...



... n'y verra rien!

DE NOS LECTEURS

Le cri du jour

Sans parler des chansons, chaque époque eut, en France, sa *scie populaire*, phrase ou simple cri, d'origine parfois imprécise et de signification souvent très vague.

La plus ancienne, parmi celles dont quelques-uns de nos lecteurs pourraient encore se souvenir, paraît être: « Et ta sœur? », qui remonte aux premières années du second empire.

En voici l'origine: L'orchestre de Musard répétait un soir, en vue des prochains bals de l'Opéra; un contrebassiste manquait, dont une lettre vint bientôt expliquer l'absence au chef d'orchestre: le musicien était obligé de rester chez lui, pour soigner une sœur malade.

Le lendemain, Musard, toujours familier avec ses artistes, lui demandait à haute voix, dès son entrée: « Eh bien! et ta sœur? »

L'orchestre, ignorant la lettre de la veille, fut tout entier secoué d'un fou rire à cette apostrophe dont il ignorait le sens. La répétition terminée, on cria sur tous les tons la phrase au café voisin, et de là elle gagna le boulevard et la France entière.

Quelques années plus tard, ce fut: « Ohé! Lambert! » imputable à un bataillon de la garde nationale, qui s'était rendu de Paris au Havre à l'occasion d'une fête.

L'un des soldats citoyens, nommé Lambert, s'étant égaré dans cette dernière ville, quelques-uns de ses collègues et amis passèrent une journée entière à le chercher en criant son nom par les rues. Au retour, du Havre à Paris, on se demandait, d'un wagon à l'autre, si personne n'avait vu Lambert.

Le lendemain « Ohé! Lambert! » avait conquis Paris, et, quelque temps après, une émeute assez grave avait lieu aux Champs-Elysées aux cris de « Hé! Lambert! » La scie populaire devenait séditieuse.

Après la guerre, le *cri du jour* cessa d'être frondeur: on répéta d'un air entendu, à tout propos et hors de propos: « Voilà ce que je craignais! »

« Qui qu'a vu Coco? » d'origine inconnue, lui succéda; puis: « Penses-tu que ça réussisse? »

Vers 1880, la chanson connue:

« Tiens, voilà Mathieu,
« Comment vas-tu ma vieille?... »

enfanta le: « Comment vas-tu... yau de poêle? » et autres jeux d'esprit (?) de la même famille.

Il y eut: « On dirait du veau! » par allusion à l'homme à la tête de veau, phénomène qui attirait alors la foule dans un établissement de Montmartre.

Vers 1885, trois pièces de théâtres donnèrent successivement le cri du jour: « Je le savais » *(La Fille du Tambour-Major)*; « C'est immense! » *(La Jolie Parfumeuse)*; « Eh! allez donc, c'est pas mon père! » *(La Dame de chez Maxime)*

Puis vinrent les *homards*: « Ah! les sales bêtes! »; *la ferme*: « Avez-vous vu la ferme? » d'où sortit: « La tiare! » par allusion au pseudo-couvre-chef de Saïtaphernès

La dernière scie en date fut: « T'en as un œil! » à laquelle chansons et cartes postales illustrées prêtèrent leur appui; elle remonte à quelques années.

Quelle sera la prochaine? Car nous en aurons d'autres; le Français (le peuple le plus spirituel de la terre), se le doit à lui-même et à sa réputation.

— Et maintenant, vous entendez bien, je punirai très sévèrement le premier qui se présentera encore en classe avec des mains aussi blanches!

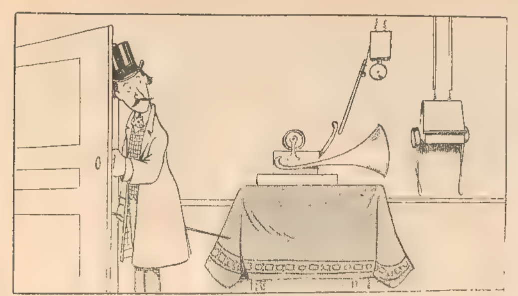
La prise de la Bastille

« Qu'importait la Bastille au peuple? » demandent les sceptiques, car il est avéré que les hommes du peuple n'y entrèrent presque jamais. Prison, tombeau, instrument de tyrannie, elle était surtout le signe visible du pouvoir absolu et arbitraire. Les révélations de Linguet, de Mirabeau, la longue captivité de Latude, l'abus des lettres de cachet, avaient porté à son comble la haine du peuple contre la forteresse aux huit tours.

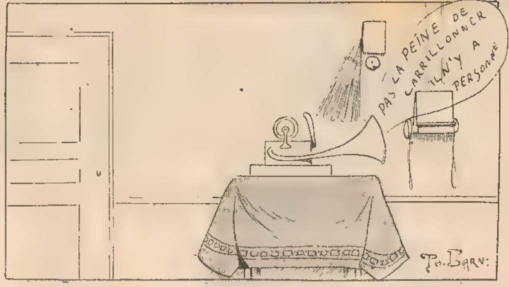
La Bastille était donc condamnée depuis longtemps dans l'opinion publique, quand, le 14 juillet 1789, à neuf heures du matin, on sonna le tocsin et on battit la générale. Tout Paris se précipita vers le faubourg Saint Antoine.

Le gouverneur de Launay, préparait la défense depuis plusieurs jours. Outre quinze canons braqués sur les tours, il y en avait plusieurs autres dans la cour intérieure. Les meurtrières étaient garnies de fusils de rempart. Et, pour écraser les assaillants, six voitures de boulets, de pavés, de ferrailles, avaient été montées dans les tours. Enfin, quatre cents biscaïens et trois mille cartouches étaient à la disposition de la garnison, composée de cent quatorze hommes.

En réalité, la forteresse paraissait imprenable pour le peuple qui n'avait ni le temps, ni les moyens de faire un siège régulier.



Quand M. Pratique sort, il dispose comme ceci son phonographe auprès du téléphone.



Si bien que si l'appareil sonne, le déclanchement se produit et la demoiselle du téléphone est fixée tout de suite.

Quelques citoyens, s'introduisant par le toit d'un corps de garde, sautent dans la première cour et font sauter les chaînes du pont-levis à coups de hache. La foule, enthousiaste, se précipite, mais des meurtrières et du sommet des tours, un feu plongeant fait beaucoup de victimes. On n'était alors que dans la cour extérieure, celle où le gouverneur avait son hôtel, et c'est dans la longue avenue qui conduisait au pont-levis que se passait cette première partie du drame.

Pendant ce temps, de minute en minute, la foule augmentait autour de la Bastille.

Une députation chargée de sommer de Launay de laisser occuper la forteresse par un détachement de milice, ne peut pénétrer jusqu'à lui. Le peuple imagine de mettre le feu à plusieurs voitures de fumier, pour incendier les bâtiments qui masquent la forteresse et pour asphyxier les assiégés. Cela n'amène aucun résultat.

Une planche avait été jetée en travers du fossé, un citoyen s'élance sur ce pont et tombe, frappé d'un coup de feu.

Les commissaires de l'Hôtel de Ville engageaient déjà le peuple à se retirer, lorsque tout à coup une décharge de mousqueterie, partie du fort, fit encore de nouvelles victimes parmi les citoyens.

Alors, l'exaltation du peuple est portée à son comble. Tous se ruent, à travers la fusillade, contre ces tours meurtrières qu'ils voudraient renverser. Pendant ce temps, le trouble et la confusion étaient parmi les assiégés. Ne pouvant faire face au danger qui les menaçait de tous les côtés à la fois, ils se sentaient perdus.

De Launay saisit une mèche et veut mettre le feu à ses centaines de barils de poudre et s'ensevelir dans la destruction d'un tiers de Paris; mais les sous-officiers Ferrand et Béquard empêchèrent l'exécution de cet acte de désespoir, en repoussant le gouverneur.

Bientôt, les ponts s'abaissent, et le peuple se précipite sur les pas d'Elie, le brillant officier du régiment de la Reine.

Au milieu du tumulte indescriptible, causé par l'envahissement de la forteresse, deux des occupants périrent. Et encore la mort de l'un d'eux fut due à une funeste méprise, car celui-là était le brave sous-officier Béquard, qui avait empêché de Launay de faire sauter la Bastille.

Reconnu et arrêté par Cholat, de Launay est entraîné à l'Hôtel de Ville à travers la multitude, qui voudrait le massacrer sur place.

Entouré et protégé, autant que faire se peut, par Hullin, Maillard, Cholat et d'autres hommes de cœur, qui veulent sauver cet ennemi abattu, de Launay avance péniblement. Voyant qu'on reconnaît leur prisonnier à sa tête nue, Hullin le coiffe de son propre chapeau, et c'est lui-même qui reçoit les coups moralement destinés à l'autre.

Hullin, malgré sa vigueur physique et son courage, est renversé avec ses compagnons.

Quand il se relève, la tête de de Launay est déjà au bout d'une pique.

Vers six heures du soir, le peuple alla à l'Hôtel de Ville, avec les trophées, les canons, les prisonniers, le règlement de la Bastille fixé au bout de la baïonnette du tailleur Quijon et les clefs de la forteresse, qui sont aujourd'hui conservées aux Archives Nationales.

La prise de la Bastille coûta au peuple quatre-vingts citoyens morts sur place et quinze des suites de leurs blessures, plus soixante-treize blessés. Quant à la garnison, bien abritée derrière ses créneaux, elle n'eut qu'un homme tué et un blessé pendant le combat, qui dura cinq heures. Le soir-même, écoutant la voix d'Elie et des gardes françaises, après avoir fait grâce aux défenseurs de la Bastille, on leur fit jurer fidélité à la Nation et on les emmena fraternellement au Palais-Royal, où le peuple poussa la magnanimité jusqu'à se cotiser pour leur acheter du pain.

Le 16 juillet, l'assemblée des électeurs arrêta à l'unanimité que la Bastille serait démolie jusque dans ses fondements. Le peuple avait déjà commencé, le soir du 14 juillet, cette destruction.



LE THEATRE A LANDERNEAU

— Obligé de remplacer un camarade au pied levé, je prendrai la liberté de lire mon rôle de gentilhomme aveugle.



MALENTENDU

LE JARDINIER. — Hein! M. Le Gendre, quel beau temps! Voyez, tout sort de terre!

LE GENDRE. — Tonnerre de tonnerre!... Vous m'avez fait peur!

Pêle-Mêle Connaissances

— En 1891, le nombre des nationaux français, résidant dans la régence de Tunis, s'élevait à 9.973 habitants. Il est, aujourd'hui de 34.610, sur une population européenne totale de 129.000 personnes, dont 81.330 Italiens.

— Les Etats-Unis sont les premiers producteurs de coton dont ils détiennent le marché, même en Afrique. Au Somaliland, par exemple, pour une vingtaine de millions de cotonnade importées, seize millions sont d'origine américaine, les quatre autres, d'origine anglaise et française.

— On a définitivement détruit la légende du blé pharaonique et même du blé trouvé dans les sarcophages romains qui, après tant d'années, planté en terre, arriverait encore à germination. Il résulte, d'expériences relatives à la conservation de la vitalité chez les graines, qu'elles ne peuvent plus germer au bout d'un temps variable qui ne dépasse pas *un siècle*. Cependant, certains diastases, ferments solubles qui jouent un rôle dans la germination, conservent leur pouvoir pendant deux cents ans environ.

— Dans quelques discours récents à l'Académie française, divers orateurs ont rompu avec des traditions séculaires, qui voulaient qu'on ne désigne nommément aucun écrivain. L'allusion était permise, jamais le nom. Les académiciens d'autrefois, pour citer un auteur illustre, enveloppaient leur pensée d'une phrase qui faisait immédiatement reconnaître le personnage, sans le désigner autrement.

— Le piano fut inventé dans les premières années du dix-huitième siècle, mais il semble difficile de lui assigner une patrie. On le fabriqua presque simultanément en Allemagne, en France et en Italie, sous le nom de *forte-piano*, parce qu'il dépassait, en sonorité, le clavecin ou l'épinette.

Résultat du Concours des Douze Quart (suite)

Voir le Supplément

8e Prix : M. F. Petit, 25, place Gaston-Gailhou, Tours, qui gagne *une jolie boîte de compas.*

9e et 10 Prix : M. M. H. Bazire, château du Patys, par Segré (Maine-et-Loire); M. Toujan, à Saiguède, par St-Lys (Hte-Garonne, qui gagnent *un canif en argent*

11e et 12 Prix : M. Max Henry, 7, rue de Metz, Longwy-le-Bas (Meurthe-et-Moselle) ; M. C. Letrait, 3, rue du Salé, Toulouse, qui gagnent *un coupe-papier ivoire et argent.*

Du 13e au 16e Prix : M. Lemperayre, 3, rue des Néfliers, La Boyssière, Montreuil-sous-Bois (Seine) ; Mlle E. Costabaude, 7, rue Marca, Pau ; M. Ridereau, 42, rue des Grandes-Filles-Dieu, Chartres ; M. Melin, 18, quai de la Râpée, Paris, qui gagnent *un signet ouvr -lettres.*

Du 17e au 20e Prix : Mlle L. Chaumel, 17, rue du Grenier à sel, Orléans ; M. A. de Batz, 41, rue Poquelin-de-Molière, Bordeaux ; M. A. Landry, chemin de Fontaubert, avenue de Naugeat, Limoges ; Mlle Hélène Loudey, 16, rue de l'Espingole, Niort ; Mme Le Grand, 3, rue Rozière, Nantes, qui gagnent *un encrier porcelaine.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. X. (Villefranche). — Certainement, Nicolet est un personnage aussi historique que Napoléon lui-même

M. Will. — C'est là un excellent sujet de conversation, mais vous auriez tort d'y attacher trop d'importance.

M. Verdelasge. — Nous avouons n'avoir connaissance d'aucun moyen efficace. Essayez cependant les fils de fer tendus à intervalles réguliers.

M. Lancelot. — N'en tenez aucun compte et soyez persuadé qu'il ne vous en sera plus jamais reparlé.

M. Tranchet. — Vous en profitez par tolérance seulement, vous ne pourriez invoquer aucun droit en votre faveur si l'autorité y trouvait à redire.

M. G., Mâcon. — Les magasins conservent les fourrures en les battant fréquemment afin de faire tomber les larves. On peut éviter ainsi d'y mettre aucun produit.

M. Lalive. — La salade russe est simplement une salade de legumes assaisonnée de sauce mayonnaise.

M. Aumont. — Il n'y a pas de règle pour cela; c'est affaire d'habitude et d'expérience.





CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Pour nos enfants

Nous avons déjà signalé, à l'attention des voyageurs et des touristes, les Guides, Livrets et Albums publiés sur la Normandie et la Bretagne, par la Compagnie de l'Ouest.

Ces publications ne s'adressant qu'aux grandes personnes, la Compagnie de l'Ouest a pensé être agréable aux enfants en faisant établir, exclusivement à leur intention, et comme souvenir de voyage, un Livret-aquarelle de costumes et paysages bretons.

Ce Livret-aquarelle comprend huit gravures en couleurs, chacune reproduite en esquisse au trait noir, sur la page mobile qui lui fait vis-à-vis, et que les enfants peuvent expédier comme carte-postale, après l'avoir coloriée suivant le modèle; plusieurs chansons (paroles et musique), choisies parmi les œuvres du barde breton, Botrel, et enfin quelques renseignements géographiques.

Nul doute que, par son prix modique (0 fr. 60) et son cachet artistique, il n'obtienne un grand et légitime succès.

Le Livret-aquarelle de la Bretagne se trouve dans les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest, ou est adressé, franco à domicile, contre l'envoi de sa valeur (0 fr. 60) en timbres-poste, au Service de la Publicité de la Compagnie, 2, rue de Rome, à Paris.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Paris-Oran

Le train de luxe « Paris-Barcelone-Valence » est prolongé jusqu'à Carthagène, avec continuation par bateau (traversée en 9 heures) entre Carthagène et Oran; il est en correspondance, à Oran, avec des express de et sur Alger.

Départ de Paris P.-L.-M. les mercredi et samedi à 7 h. 20 soir.

Arrivée à Carthagène les vendredi et lundi à 8 h. 45 matin: arrivée à Oran, les vendredi et lundi à 6 h. 45 soir.

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Relations entre Paris et l'Espagne par le train de luxe

BARCELONE-EXPRESS (V.-L.-R.)

Nombre de places limité

Départ de Paris: mercredi, samedi, à 7 h. 20 soir; arrivée à Barcelone: jeudi, dimanche, à 2 h. 55 soir (H. E. O.); arrivée à Valence: jeudi, dimanche, à 11 h. 35 soir (H. E. O.).

Départ de Valence: lundi, vendredi, à 7 heures matin (H. E. O.); départ de Barcelone: lundi, vendredi, à 3 h. 30 soir (H. E. O.); arrivée à Paris: mardi, samedi, à 10 h. 40 matin.

14e ANNÉE — No 30 | 10 Centimes | 26 JUILLET 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MODERN' ÉDUCATION, par HAYE



— Je te donne toujours maman, à cinq billes contre une...

LES VERNIS

(Monologue)

Vous ne connaissez pas Balut? Balut est comme moi attaché au ministère des Finances. Il habite, comme moi, à l'hôtel du Paon, et, comme moi, a des prétentions à la main d'Angélique, la fille de notre chef de bureau.

Avant l'histoire que je vais vous raconter, nous ne savions lequel de nous deux était le préféré.

Nous avions des titres l'un et l'autre. Balut est grand et fort, je suis petit et fin. Il chausse du 44, et moi du 38. Il bostonne bien, je dis agréablement la chansonnette. Il a une grande moustache qui chatouille ses danseuses dans le cou, mais il n'est pas capable de leur tourner un compliment en vers comme moi. Bref, nous étions à égalité dans le cœur d'Angélique. En l'absence de l'un de nous, l'autre était sûr d'arriver bon premier au poteau devant le lot des autres concurrents.

Or, la veille des vacances de Pâques, notre chef de bureau donna une grande soirée de cérémonie. Je devais partir ensuite dans ma famille passer quelque temps, il s'agissait de profiter de cette dernière occasion pour distancer définitivement mon rival.

C'était un samedi matin, je m'en souviens. Balut dans sa chambre, moi dans la mienne,



Pas d'erreur... c'était bien ses ignobles 44.

nous passions minutieusement la revue de nos troupes, en l'espèce: habit, claque, gants, cravate, etc., lorsque Balut dans sa chambre, moi dans la mienne, nous constatons la défection de nos bottines vernies. Nous les avions, en effet, l'un et l'autre, abominablement gâchées en revenant, par la pluie, à pied, d'un tripot où l'on nous avait consciencieusement nettoyés quelques jours auparavant.

Sans retard, nous partons ensemble en acheter des nouvelles, et nous les faisons envoyer.

Dès lors, nous étions parés, il ne nous restait plus qu'à attendre la soirée. Nous déjeunâmes ensemble au restaurant. Balut ne cessa de parler d'Angelique... Ce qu'il me porta sur les nerfs!... Elle lui avait dit ci..., elle lui avait dit ça!.. Le fat!.... A moi aussi, parbleu, elle m'avait dit ci..., elle m'avait dit ça!... Je ne pus supporter sa faconde, le laissai seul siroter son café et rentrai chez moi....

Les vernis venaient d'arriver. Seulement, le garçon d'hôtel s'était trompé. Il avait monté dans ma chambre la boîte de Balut, et mis dans la sienne celle qui portait mon nom. J'ouvris le carton posé sur ma table. Pas d'erreur!... C'était bien ses ignobles 44.

J'eus alors l'idée de passer dans sa chambre (entre nous, nous ne nous gênons pas), et de faire l'échange. Puis je me ravisai. Une idée diabolique venait de me passer par la tête. Je laissai les choses en état et partis — c'était l'heure — pour le ministère.

Je regagnai l'hôtel, après un dîner très frugal, vers huit heures. Balut était déjà chez lui. Il m'entendit rentrer:

— Eh! Lopin..., on s'habille? cria-t-il à travers la cloison.

— Tout de suite, mon vieux. Quand j'aurai fait ma malle.

— Ah! oui... tu pars demain matin?

— Oui, mon vieux, à sept heures.

Sur ce, je commençai ma malle.

C'était une grande malle, solide, avec une serrure de porte de prison.

Au fond, tout au fond, je plaquai la boîte de vernis — Monsieur Balut, hôtel du Paon — c'était bien la sienne. Et là-dessus, j'entassai:

Une boîte de faux-cols. Une pile de chaussettes. Trois chemises de nuit. Douze mouchoirs. Deux paires de godillots... Ah! elle t'a dit ci!... Allez donc! Un traité de comptabilité. Un complet d'hiver. Une semaine de linge sale.... Ah! elle t'a dit ça!... Allez donc! Un code de jurisprudence financière. Six romans de Loti. Un vieux pardessus. Trois serviettes éponges... Et puis ça, et puis ça... et encore ça!

Pendant ce temps, j'entendais Balut aller et venir. Il sifflait, le malheureux, sans se douter que j'étais en train d'enterrer, sous une montagne effroyable d'objets de toute sorte, ma boîte... c'est-à-dire *sa* boîte de vernis placée par distraction au fond de ma malle.

Ah! tu chausses du 44, Balut? Nous allons voir tout à l'heure la tête de tes pieds en voulant rentrer dans mon 38... Si tu danses ce soir avec Angélique, ce sera sur mes jambes.

Croyez-vous que je suis terriblement malin, hein? On ne le dirait pas à me voir. Mais j'ai là un cerveau à rouler tous les Machiavels du monde.

Dans un instant, Balut allait s'amener, mes vernis à la main: « — Dis donc vieux, on s'est trompé, on m'a remis ta boîte, tu dois avoir la mienne? — La tienne?... Je ne sais pas... Mais qu'est ce que j'en ai donc fait... Ah! sapristi, je me souviens.. je l'ai mise dans ma malle sans y penser.

Vous saisissez?... Il en avait pour une heure à la défaire, cette malle. Je le laisserai se débrouiller et partirai seul. Une heure d'avance sur lui, j'aurai le temps de faire bien des choses. Puis, soudain, voilà une seconde idée, encore plus machiavélique, qui me traverse l'esprit. Ma malle était complète, je la ferme à clef... cric... crac... double tour... et vais lancer la clef dans les cabinets.

Vous me direz que j'aurais pu la cacher, tout simplement. Mais Balut, chez moi, est un peu comme chez lui. Il aurait fouillé partout, l'aurait peut-être trouvée. Tandis qu'ainsi... j'en serais quitte pour faire, chez moi, forcer ma malle par un serrurier. Après tout, la main d'Angélique valait bien une serrure... Quant à Balut, il était trop tard, les magasins étaient fermés... Or, pas de vernis, pas de bal... Je serai seul à faire ma cour... Angélique était à moi...

Je rentrais dans ma chambre, venant des... de jeter ma clef, quand la voix de mon voisin se fit entendre:

— Tu es prêt, Lopin?... Tu sais qu'il est dix heures.

Dix heures!... J'avais mis deux heures à faire ma malle!

Vite, je commençai ma toilette.

J'en étais à mes bretelles, lorsque ma porte s'ouvre... Balut paraît... Balut, avec des bottines... pas aux mains..., aux pieds. Vous entendez..., aux pieds... Des bottines vernies flambant neuves.

— Tu regardes mes vernis?... fait-il. Ils me vont bien, hein?

J'étais resté suffoqué.

— Figure-toi, continua-t-il, que le garçon s'était trompé... En rentrant du ministère, je trouve une boîte de bottines sur une table... La question chaussure, c'est mon grand souci, tu sais... Quand on pointe du 44! J'ouvre... C'était tes 38...

— Alors?

— Alors... je suis venu dans ta chambre, et j'ai fait l'échange.

— Comment!... comment!... tu as échangé les boîtes?...

— Les boîtes?.. Non!... Inutile... J'ai simplement pris mes 44 et mis tes 38 à la place.

— Alors! balbutiai-je... ce sont mes vernis... à moi... que... qui... sont....

Je... j'étais... Je ne pouvais plus... avaler ma salive...

— Qu'est-ce que tu as, fait Balut... Tu es tout chose.

— Oui... non... que je réponds... c'est une dépêche... tu sais bien..., ma tante de Clermont...

Je n'y était plus... Je bafouillais... c'était pain bénit!

— Je vois ce que c'est, fait Balut... Puis, sans insister, il s'en va, et je l'entends qui murmure:

— C'est dégoûtant... Il est saoul comme un Polonais!

. . . .



— Qu'est-ce que tu as?.. fait Balut... Tu es tout chose.

Angélique s'appelle Mme Balut... depuis huit jours... Moi, je suis rayé du tableau d'avancement... Il paraît que je me conduis comme un goujat... et que je suis alcoolique.

Etienne Jolicler.



LA PIPE

— La rosée est fraîche ce matin, j'ai les pieds gelés... heureusement que j'ai trouvé une chauflerette !

Pêle-Mêle Causette

Il y a dans la nature des lois en vertu desquelles certains événements s'accomplissent fatalement. Les hommes s'imaginent qu'ils dirigent les évolutions. En réalité, ils ne font que les subir.

Il en est ainsi pour une éventualité que depuis longtemps j'ai indiquée ici. Je parle de la scission inévitable entre l'individualisme et le collectivisme.

Je l'ai annoncée trop tôt, sans doute, et jusqu'à présent les faits n'ont pas corroboré mes prédictions. On aurait tort d'en conclure que les produits hybrides, ceux qui se réclament à la fois de l'individualisme et du collectivisme, les radicaux-socialistes, en un mot, pourront se maintenir longtemps au pouvoir.

Ils sont les enfants d'une équivoque, et cette équivoque qui leur a permis de se hisser au pinacle, les fera choir quand la logique sociale sera mieux comprise.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus opposé que les deux grands courants d'idées qui se dessinent de plus en plus aux yeux de ceux qui raisonnent. L'individualisme d'un côté, le collectivisme de l'autre. Entre les deux, l'abîme.

Je n'ai pas à peser aujourd'hui les avantages respectifs de ces deux théories. Elles se défendent toutes deux par des arguments puissants, quoique totalement différents.

Ce qui me paraît s'affirmer jusqu'à l'évidence, c'est l'absurdité de la prétention qui consiste à gouverner à la fois avec l'élément collectiviste et avec l'élément individualiste, l'un étant la négation de l'autre.

On en éprouve la sensation très nette en suivant les débats qui se poursuivent sur la question de l'impôt sur le revenu.

Cette forme de la contribution procède nettement de l'idée collectiviste. Elle inaugure l'intrusion de l'Etat dans les affaires des particuliers. Ceci est conforme à la conception du collectivisme et constitue un succès pour ses partisans.

Pour l'individualiste sincère, c'est une défaite que cette inquisition, qui détruit une liberté primordiale, celle de garder secrets les résultats de ses travaux.

Néanmoins, l'impôt sur le revenu réunit les suffrages de collectivistes et de prétendus individualistes.

Cette anomalie aura-t-elle pour conséquence de rapprocher ces deux frères ennemis que doivent être le collectivisme et l'individualisme ? Il ne faut pas y compter. L'eau et le feu ne peuvent s'associer. L'antithèse n'en apparaîtra que plus frappante, et la scission s'en accomplira d'autant plus vite.

L'impôt sur le revenu aura cet avantage de rendre plus urgente la création des deux grands partis qui resteront seuls en présence.

Les concessions actuelles des individualistes produiront, nécessairement, une réaction, quand ils se seront ressaisis et qu'ils comprendront le sens précis de leur mandat.

Ainsi le veut la loi des évolutions.

Si je pouvais me permettre une nouvelle prophét:e, j'annoncerais l'approche d'une révolution, causée par la soif de liberté individuelle, qui se fait sentir de plus en plus en ce pays d'intensive monopolisation.

Cette révolution sera pacifique, sans doute, mais elle n'en éclatera pas moins. Il ne faudrait pas croire, en effet, que toute la nation accepte, sans réserve, la marche actuelle vers l'inconnu du collectivisme.

La prochaine Bastille à renverser ne sera pas celle du césarisme, mais l'ensemble des atteintes à la liberté individuelle. Et l'autodafé comprendra, cette fois, les privilèges et monopoles de toute sorte, qui tendent sans cesse à se multiplier.

L'impôt sur le revenu, particulièrement vexatoire et qui ouvre la porte à l'arbitraire administratif, si justement redouté, sera peut-être le récif où sombreront les vieilles entraves à la liberté individuelle.

Fred ISLY.

UN SOSIE

C'était à l'époque où Paul de Kock faisait concurrence à Balzac et à Victor Hugo.

Le joyeux romancier était installé, depuis un mois, à Romainville, où s'élève aujourd'hui son effigie, quand, un jour, se présenta devant lui un restaurateur des Lilas qui ne le connaissait que de réputation.

— M. Paul de Kock est-il visible ?

— Que lui voulez-vous, mon ami ?

— Lui souhaiter la bienvenue, d'abord,

— Vous êtes de ses connaissances ?

— Je crois bien ! M. Paul de Kock dîne chez moi tous les dimanches.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Si j'en suis sûr !... même qu'il vient toujours en compagnie de sa charmante épouse.

— La preuve est excellente ! s'écria l'écrivain en riant aux éclats.

Et il ajouta :

— Comment le traitez-vous, M. Paul de Kock ?

— Oh ! on ne peut mieux. Je lui réserve toujours les plats les plus fins, les morceaux les plus délicats. Et jamais d'addition... Vous comprenez, ça me fait faire des affaires d'or. Cent cinquante personnes dînent chez moi le dimanche, et tous ces braves gens paient volontiers leur écot double quand je leur montre M. Paul de Kock. Aussi, dès que j'ai su qu'il était notre voisin, je me suis dit : « Peut-être consentira-t-il à venir dîner aussi dans la semaine. Je vais toujours lui présenter mes hommages. »

— J'accepte vos hommages, dit le romancier en riant de plus belle, mais je suis obliger de vous détromper : un autre que moi a mangé vos poulets et votre salade.

— Serait-il possible !... Alors, j'ai été joué ?

— Cela m'en a tout l'air, car, hors moi, nul n'a le droit de porter le nom de Paul de Kock.

Le restaurateur était consterné :

— Moi qui faisais de si bonnes affaires !... Encore un an ou deux, et je me retirais pour aller planter mes choux en province.

— Eh bien ! vous n'avez qu'à continuer d'exhiber à votre clientèle mon sosie.

— Quoi ! vous consentiriez !... Ah ! comment vous remercier ?

— Je ne vous demande qu'une chose, c'est de faire payer dorénavant votre client ; il n'est pas digne de Paul de Kock de passer pour un pique-assiettes.



L'OUVREUR DE PORTIÈRES

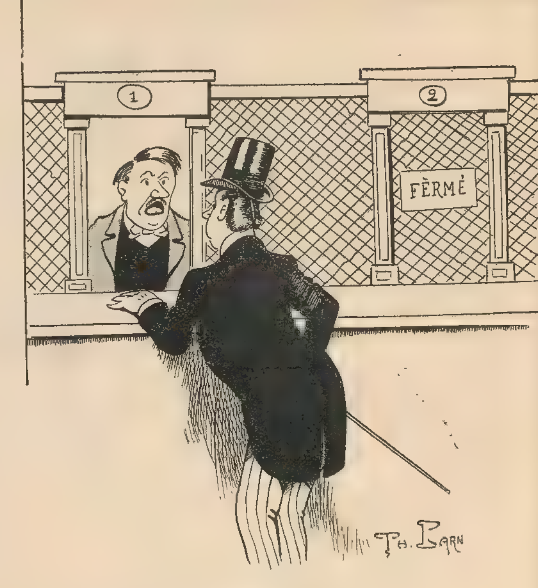
— La clientèle devient de plus en plus difficile à servir. Elle ne sait plus quoi inventer pour compliquer notre métier.



Mesurer des rubans toute la journée, c'est vraiment fatigant...



...aussi, pour me reposer, j'emploie mes loisirs à jouer au diabolo!



NOS BONS EMPLOYÉS

Pardon, Monsieur...
— Guichet nº 2.
— J'en viens, il n'y a personne.
— Je le sais bien. Croyez-vous que j'aurais la cruauté de vous envoyer déranger un collègue!

TOUPET

Il y des gens qui ont du toupet. Cependant, je n'en connais guère qui en possèdent une dose égale à celle de cet animal de Poindinterro.

Voici le dernier échantillon de cet incorrigible fumiste.

Je cherchais depuis longtemps à entrer en relations avec une famille que je ne connaissais que de vue, et dont faisait partie une charmante jeune fille entrevue plusieurs fois en soirée.

Le hasard voulut que j'en parlasse à Poindinterro. Celui-ci s'offrit de bonne grâce à me présenter. Justement, il devait y rendre visite le surlendemain. L'occasion était propice. Il m'emmènerait.

Rendez-vous fut pris pour le surlendemain à cinq heures, place de la Concorde, au pied de l'Obélisque.

Vous pensez bien que je ne fus pas en retard. Un quart d'heure avant l'heure fixée, je me promenais autour du monolithe.

J'avais arboré mon plus beau costume, mes souliers les plus vernis, et un haut de forme à reflets impeccables. A ma boutonnière, une rose thé épanouissait ses pétales, et dans ma main un jonc à tête d'argent se balançait en une joyeuse cadence.

Le ciel, qui s'était montré sous les couleurs les plus souriantes, s'assombrit soudain.

De gros nuages noirs s'assemblèrent, venant je ne sais d'où. Une pluie fine d'abord, drue et lourde ensuite, se mit de la partie.

La chose me parut tout à fait désagréable. Où chercher un refuge sans m'écarter de mon point de rassemblement. Car l'idée de manquer au rendez-vous ne m'entrait pas dans la tête.

Très ennuyé, je relevais le col de ma veste pour préserver au moins l'empois de mon col frais. Et tournant le dos à la rafale, je supportai l'intempérie avec l'espoir que Poindinterro allait surgir avec une voiture et m'arracher à mon martyre.

Cependant, les minutes passaient, et, dans l'immensité de la place, aucun véhicule ne se dirigeait de mon côté.

Mes beaux vêtements commençaient à se mouler piteusement sur mon corps.

— Il ne viendra pas, pensai-je.

Et cette conviction s'étant ancrée dans mon esprit, je pris le parti de renoncer à tout espoir pour ce jour-là.

J'allais donc partir quand un petit garçonnet, tout enveloppé dans un grand morceau de toile caoutchoutée, m'aborda:

— C'est vous, Monsieur qui attendez Monsieur Poindinterro?

Enfin, j'allais donc avoir des nouvelles:

— Oui, c'est moi, dis-je au bambin dont je n'apercevais que le bout du nez, tant il était emmitouflé.

— Ce monsieur, continua-t-il, vous fait dire de patienter encore un peu. Il viendra vous rejoindre dès que la pluie aura cessé. Et pivotant sur ses talons, le gamin s'enfuit sans autre explication.

Un quart d'heure après, les nuages s'étant éloignés enfin, Poindinterro apparut tout frais et guilleret.

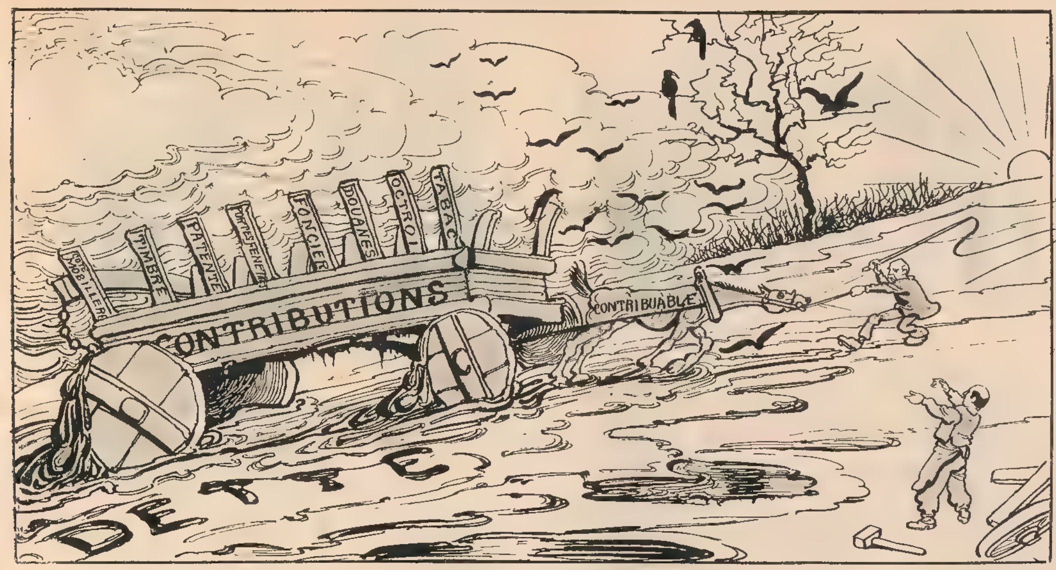
Il s'excusa poliment de m'avoir fait attendre:

—Vous ne pouvez m'en vouloir, dit-il, car vraiment c'était un temps à ne pas mettre un chien dehors.



L'ACTEUR A LA CAMPAGNE

Matuvu (*qui vient de déclamer une tirade de son rôle*). — Chut! Entendez-vous comme on m'applaudit!



LE CHARIOT EMBOURBÉ

Le charretier Clémenceau. — Si ce n'est pas malheureux d'avoir une rosse pareille !
Le charretier Caillaux — Pas étonnant, avec un chariot aussi vieux, vous n'en sortirez jamais !



— Là, maintenant, avec ce tombereau tout neuf, vous pouvez être tranquille... Comment ? Il refuse d'avancer... Cette fois, c'est de la mauvaise volonté, il faut taper dessus !

Courrier Pêle-Mêle

Billets de banque

En réponse à votre question interpêleméliste, posée dans le numéro 26 du 28 juin 1908, j'ai l'honneur de vous informer que, dans ma longue carrière, je n'ai eu en main qu'un seul billet de la Banque de France de 10.000 francs. Le format et la contexture étaient à peu près semblables à ceux du billet actuel de 500 francs; un peu plus grand peut-être. Ceci se passait en 1871. Alors qu'il y avait pénurie de numéraire, j'ai dû payer dans une banque 3 0/0, c'est-à-dire 300 francs, pour avoir très peu d'or, d'argent et de coupures; le reste m'a été remis en billets de 0 fr. 50, 1 franc, 2 francs, émis par la municipalité et autres administrations. J'ai ouï dire que lorsque la Banque de France a retiré ces billets, assez incommodes du reste, deux de ceux-ci ne sont pas rentrés, et seraient collectionnés en Angleterre. Quant à ceux de cent mille et de un million, dont il est question, je n'en ai jamais entendu parler.

Recevez, etc. Navier.

Monsieur le Directeur,

Jusque vers 1860, la Banque de France a eu des billets de *deux cents francs* très répandus dans la circulation.

Ils étaient imprimés sur papier jaune safran; leur format était entre ceux des billets actuels de 500 francs et de 100 francs.

La Banque les retira entièrement après la condamnation par la Cour d'assises de la Seine, d'un contrefacteur portant le nom prédestiné de Giraud de Gâtebourse, ancien graveur de la Banque, qui avait répandu une grande quantité de ces billets, imités avec une rare perfection.





LE TRUC DU MARCHAND DE SOUPE

Pour activer le service et se mettre en garde contre les mauvaises payes, notre marchand sert sa soupe à la seringue. Si le client ne paie pas immédiatement...

...vite un coup de seringue!... Et la soupe retourne d'où elle vient!

La Banque elle-même avait peine à reconnaître ces faux billets.

(Le forçat Giraud de Gâtebourse, dans une tentative d'évasion à la Guyane, fut dévoré par un requin.)

Quant aux billets de cent mille francs ou de un million de francs, dont on parle parfois, c'est, au dire des employés de la Banque, une pure légende.

Mais il existe, paraît-il, en très petit nombre, des billets de 5.000 francs, qu'on ne rencontre presque jamais dans la circulation, si tant est qu'ils n'aient pas été retirés dans ces dernières années.

Recevez, etc.

Ch. T.

Un interpêlemêliste nous adresse une réponse analogue, relativement aux billets de 200 francs.

* * *

Faire Charlemagne

Monsieur le Directeur,

Voici, en réponse à la demande de M. Cuissou, quelles sont les origines de l'expression *faire charlemagne*.

Cette expression, usitée comme terme de jeu, est une allusion à la mort de Charlemagne, arrivée au moment de la plus grande extension de l'empire d'Occident. Charlemagne garda jusqu'à la fin toutes ses conquêtes et quitta le *jeu* de la vie sans avoir rien rendu du fruit de ses victoires. Le joueur qui se retire les mains pleines imite Charlemagne, il *fait charlemagne*. Le fils du grand empereur n'eut pas autant de bonheur que son père; Louis le Débonnaire ne fit pas charlemagne, et ses successeurs pas davantage. C'est justement ce contraste qui doit avoir donné naissance à cette expression pittoresque. Elle se présentait assez naturellement à l'esprit, puisque l'un des quatre rois du jeu de cartes porte le nom de Charlemagne. On ne sait ni à quelle époque cette façon de parler a commencé d'être employée, ni chez quel auteur on la trouve pour la première fois.

Recevez, etc.

R. DUPONT (Amiens).

La même explication nous est fournie par MM. J. Raoul Duval, Pottermann et Friquet.

* * *

Mouchoirs

Monsieur le Directeur,

Voici, au sujet de la demande de Mlle Delande, quelques renseignements sur les origines du mouchoir.

L'usage du mouchoir, tel qu'il est aujourd'hui généralement répandu, ne paraît pas remonter à une époque fort ancienne; mais il n'en est pas de même de l'habitude de se moucher et du mode primitif appliqué à cette opération; il nous vient en droite ligne, transmis de génération en génération, de notre premier père.

L'histoire ne nous apprend rien des habitudes des Hébreux, des Chaldéens, des Assyriens, à l'endroit du mouchoir. Les Grecs ne paraissent pas non plus avoir connu le mouchoir proprement dit; ils se servaient bien d'une étoffe qu'ils appelaient *soudarion* (suaire), mais c'était seulement pour s'essuyer le visage et la bouche. Les Romains, qui imitèrent les Grecs presque en tout, adoptèrent aussi l'usage du *soudarion*, qui devint le *sudarium* dans leur langue. Il était exclusivement destiné à essuyer la sueur du visage.

Ils avaient, de plus, l'*orarium*, affecté aux besoins de la bouche. Les *sudaria* (essuis ou suaires) des dames romaines, les plus précieux, du moins, se fabriquaient à Sétabis, ce qui leur fit donner, par les Maures, dans la suite, le nom de sétabes.

Ce ne fut que longtemps après et insensiblement qu'on s'habitua à voir dans le sétabe le véritable suzerain de l'appendice nasal. Aujourd'hui, le mouchoir constitue une des parties les plus indispensables de l'habillement. Les élégantes poussaient parfois le luxe du mouchoir à un degré incroyable, c'est là, sur la batiste, que se déploient les finesses de la plus exquise broderie.

Recevez, etc.

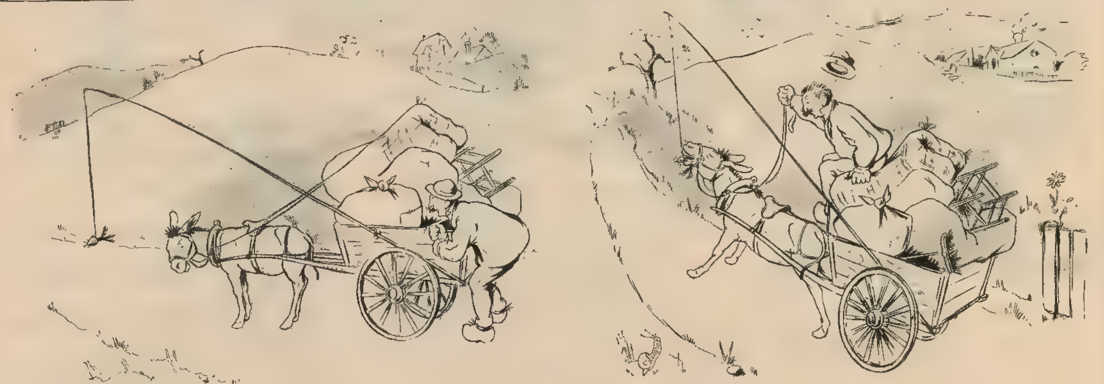
R. DUPONT (Amiens).

Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

Pourriez-vous demander à vos lecteurs quel est le genre du mot sandwich (signifiant tranches de pain)?. Littré le donne comme féminin, et Larousse comme masculin. Que dit l'Académie?

ABONNÉ n° 7449.



RIRA BIEN...

L'ANE. — Oh! c'est le vieux truc de la carotte au bout d'une perche. Mais mon bonhomme de maître ne paraît pas se douter...

...que je le repincerai à la première montée.



— Ce *Pêle-Mêle* est-il assez rigolo... Les choses les plus dramatiques y prennent un aspect comique!...



...Et ces apaches d'Omry! Quelle touche ils ont! Ma parole, c'est à mourir de rire.

DISCUSSIONS SANS FIN...

Il est visible que les revendications féministes gagnent chaque jour du terrain.

Une des plus sérieuses objections qui aient été faites contre l'admission des femmes à diriger les affaires publiques, se rapporte à leur capacité intellectuelle. Les misogynes n'hésitent pas, en effet, à déclarer que l'homme l'emporte par l'intelligence.

Quelques esprits, mieux avertis, ont prétendu résoudre scientifiquement ce problème. A une époque où l'anthropologie a fait de si considérables progrès qu'on peut, en bien des cas, l'interroger avec confiance, on a pensé trouver chez elle une réponse précise à cette irritante question.

Eh bien! l'anthropologie est restée muette ou à peu près.

Sur le terrain scientifique, toute question se pose avec netteté. On demanda donc à l'anthropologie si l'organisation de la femme présente des conditions qui la rendent nécessairement moins capable de développement intellectuel que l'homme?

On obtint une réponse tranchante et nette comme le couteau de la guillotine: le cerveau, siège de l'intelligence, est plus lourd de 130 à 135 grammes chez l'homme que chez la femme.

Fort bien. Mais le poids du cerveau est-il exactement représentatif de la capacité intellectuelle?

On l'a pensé généralement. Plus la race est civilisée, plus le poids du cerveau s'accentue. De nombreuses pesées ont évalué de la sorte la moyenne de ce poids chez les hommes:

Européens: 1.360 grammes; Aannamites: 1.240 grammes; Nègres africains: 1.238 grammes; Nègres du Cap: 1.221 grammes.

Chez les femmes de ces diverses races, le cerveau accuse toujours un poids moindre, et cette différence s'accentue d'autant plus que la race est plus civilisée.

Il semblerait donc, d'après ces indications, que le poids du cerveau ait une grande signification. Mais d'autres observations viennent déconcerter à point celui qui s'empresserait de tirer de trop rapides conclusions.

L'homme étant, sans conteste, le plus intelligent de tous les animaux, devrait logiquement avoir le cerveau le plus lourd. Or, il n'en est rien.

Le poids du cerveau est, chez le chat, de 28 grammes; chien, 80 grammes; brebis, 120 grammes; lion, 250 grammes; gorille, 400 grammes; bœuf, 500 grammes; cheval, 650 grammes; homme, 1 360 grammes; baleine, 2.800 grammes; éléphant, 4.600 grammes.

Ces chiffres se passent de commentaires.

Il a semblé aux anthropologistes que puisque le poids du cerveau ne pouvait servir de critérium absolu, ses circonvolutions seraient peut-être plus éloquentes.

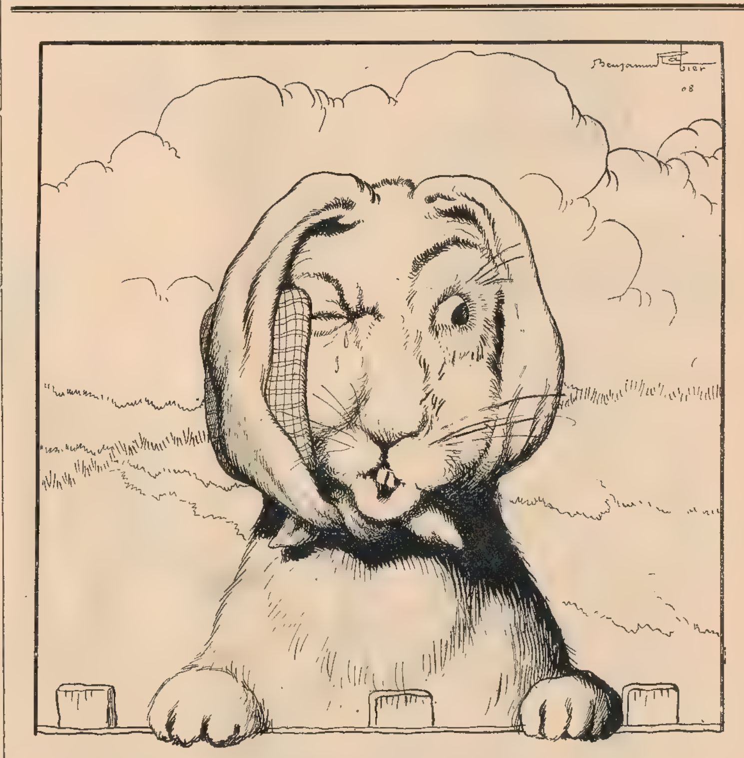
On estime, en effet, que la densité de la matière cérébrale s'accroît probablement sous l'influence de l'activité intellectuelle, et qu'il en est ainsi de son volume total et de la richesse de ses circonvolutions.

Encore une fois, cette hypothèse, corroborée par une série d'observations, aboutit à des éléments contradictoires et nous laisse sans réponse catégorique.

Il est vrai que le cerveau de l'homme offre plus de circonvolutions que celui de la femme. Il est encore exact que les animaux inférieurs, les poissons, les reptiles et beaucoup de mammifères ne présentent aucune circonvolution.

Elles sont très nombreuses chez les éléphants, les anthropoïdes et chez l'homme. Soit. Mais certains animaux, d'une intelligence remarquable, comme le castor, ont un cerveau absolument lisse et sans circonvolution aucune. Et le cerveau de l'éléphant présente encore plus de circonvolutions que le nôtre.

Il résute de tout ceci que les savants sont impuissants à résoudre cette question de la pseudo-supériorité de l'homme. Quant à nous, c'est très sincèrement que nous souhaitons à nos lecteurs — et surtout à nos lectrices — de ne jamais transporter ce débat sur le terrain domestique.



LE LAPIN INGENIEUX

La fluxion ou le bandeau naturel.

CONSEILS POUR LA CANICULE



Rechercher toutes les occasions pouvant vous permettre de faire preuve de sang-froid.



Visiter les personnes susceptibles de vous recevoir fraîchement.



Se faire confier de l'argent et ne pas en avoir soin, de façon à ce que l'angoisse de l'avoir perdu vous fasse venir une sueur froide.



S'arranger de manière à recevoir de sales nouvelles, pour qu'un manteau de glace vous descende sur les épaules.



Se créer des ennemis pour sentir le froid de la lame.



Frôler des infortunes qui vous laissent froid.



Coucher dans des endroits hantés de façon à obtenir le frisson de l'au-delà.



Tâcher d'oublier l'orthographe, pour se faire donner des *coups des pôles.*



Et après cet horrible calembour, remettre immédiatement ses fourrures, de façon à éviter une fluxion de poitrine.

LES VICTIMES EXPIATOIRES

L'opinion publique est un dieu farouche, exigeant et contradictoire, et dont on apaise le courroux avec des victimes expiatoires.



Que d'exemples! ..
Par suite de l'incurie et de la ladrerie d'une Compagnie, un terrible accident de chemin de fer se produit.
Indignation générale. . on exige le châtiment des coupables :
Un aiguilleur est jeté en prison : l'opinion publique est satisfaite.



Une grève sévit : manifestations, troubles ; le gouvernement ordonne aux gendarmes de se défendre s'ils sont en danger.
Ils se défendent... l'opinion publique est satisfaite en apprenant la révocation d'un gendarme.



Un journal anarchiste prêche la révolte, l'assassinat.
On met le gouvernement en demeure d'exercer des poursuites, et l'émotion ne se calme qu'en apprenant la condamnation du gérant de ce journal (pauvre diable ne sachant pas lire, mais payé cent sous par jour pour endosser la prison)



Un crime affreux vient d'être commis. Impossible de mettre la main sur le coupable.
L'opinion publique n'est satisfaite qu'en apprenant les arrestations en masse de pauvres miséreux... coupables de vivre sans domicile...



Un escroc de haut vol a été remis en liberté sur l'ordre formel du garde des sceaux. Il s'enfuit.
Et chacun est enchanté en apprenant que le juge commis pour l'instruction de cette affaire est destitué.

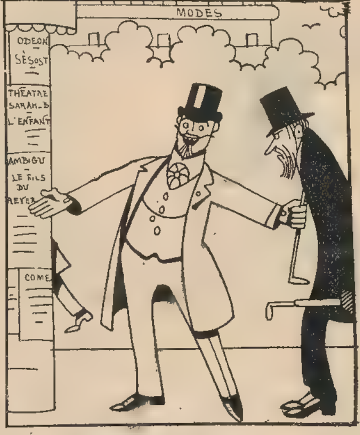


Messieurs les députés ont voté par acclamations une expedition quelconque.
La campagne se termine par un désastre et des milliers de sacrifices humains Fureur populaire.
On tombe le ministère : l'opinion publique est satisfaite.



On voit combien les temps ont marché... Ah ! que nous sommes loin de ces époques barbares où la superstition populaire croyait apaiser les dieux cruels quand des fléaux s'abattaient sur la terre, en faisant couler le sang d'innocentes victimes : brebis, génisses ou poulets...
Nous nous contentons, nous, de victimes humaines !







LES PETITES DECEPTIONS DE L'EXISTENCE

Désirer depuis longtemps les palmes... Rencontrer un ami influent qui vous dit : « Vieux ! ça y est, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... »

...et qui vous amène devant une colonne Moriss, où l'on annonce la première représentation d'un de ses drames pour le soir même.

Avoir fait de maigres repas (voir harengs-saurs) depuis trois jours, arriver à l'heure du dîner chez un bon bourgeois qui vous dit : « Voulez vous manger un bon gigot?... »



...et qui continue : « Prenez un gigot de trois jours, désossez, ficelez, piquez avec de gros lardons, assaisonnez, faites mariner, etc., etc. »

La jambe et les poumons

Joseph Tournevirol, cuisinier de son état, avait depuis quelque temps une bosse au tibia.

C'est parfois très mauvais pour la santé, les bosses au tibia !... Et puis ça empêche de courir après l'omnibus, de monter à bicyclette et de danser en rond... Il ne faut pas négliger de pareils bobos.

Aussi, Joseph Tournevirol, qui était un homme prudent, se dit un matin :

— Faut que j'aille à la consultation de l'hôpital Macquart pour savoir un peu ce que j'ai à la patte !...

Et il y alla... Les cliniciens de l'hôpital Macquart lui apprirent tout de go que son tibia « faisait de la périostite fuligineuse » (très grave), et qu'une intervention chirurgicale était nécessaire à bref délai.

Il fut donc admis séance tenante dans le service de l'éminent professeur Lestourbie, de l'Académie de médecine, et ce chirurgien émérite l'opéra brillamment dès le surlendemain matin.

L'opération réussit à merveille, ce fut un beau succès de plus à l'actif du maître... Et Joseph Tournevirol commença à aller mieux...

De l'avis des internes qui venaient l'examiner à tous moments, *la plaie était superbe !...* Jamais ces féroces jeunes gens n'avaient vu de plus superbe plaie que celle de Joseph Tournevirol... Ils n'étaient pas dégoûtés.

Les soins les plus dévoués et les plus touchants étaient perpétuellement prodigués à la jambe de l'intéressant cuisinier... Il était là comme un maître-coq en patte, si toutefois l'on peut s'exprimer ainsi !... Il n'eut pas été mieux au sein de la plus tendre des familles !

— Eh bien ! comment cela va-t il ? lui demandait affectueusement, chaque matin, le bon professeur Lestourbie, avec un sourire délicieux... Vous vous sentez bien?... Vous ne souffrez pas?...

— Merci !... merci !..., chef ! répondait Joseph ému jusqu'aux larmes par un tel déploiement de sollicitude... Je suis bien !... Je suis heureux...

Un matin, pourtant, il dit au docteur :

— Docteur, je tousse, j'ai de la fièvre, de l'oppression... et quand je respire un peu fort, je sens un point de côté par ici...

— Et votre jambe? interrompit M. Lestourbie...

— Elle ne va pas plus mal...

— Bon ! fit le chef... C'est tout ce qu'il me faut...

Et il passa au suivant.

Le lendemain, à la même heure, l'infirmière dit à M. Lestourbie, en désignant Joseph Tournevirol :

— Chef, le numéro 23 a eu cette nuit 39 degrés de fièvre...



LES SPIRITES DE LANDERNEAU

— Comment on s'amuse à faire tourner les tables au cercle des manchots de Landerneau.



LACUITE. — Bon sang! Qu'est ce que va dire ma femme, lorsqu'elle va me voir arriver saoûl comme ça?



— ...Ça c'est épatant! Elle ne me bat pas!

— Diable!... voyons sa jambe?...

— Il ne s'agit pas de ma jambe! hasarda timidement le dolent Joseph, elle va très bien, ma jambe!...

— Alors, de quoi vous plaignez-vous, mon garçon?...

— Je tousse, docteur, j'ai un point de côté, j'ai dû attraper une pleurésie!...

M. Lestourbie haussa les épaules d'un air incompétent et désolé:

— C'est bien fâcheux, mon pauvre ami!.... mais qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

— Que vous m'auscultiez?... balbutia le malade...

— Pourquoi faire?

— Pour me soigner... pour me guérir ma pleurésie!...

L'éminent professeur sursauta:

— Hein?... Vous me demandez de faire de la thérapeutique médicale dans un service de chirurgie opératoire?... Mais, mon cher, vous n'avez pas l'air de vous douter que chacun ici a des attributions spéciales dont il ne doit pas sortir sous peine de chasser sur les terres d'un collègue!... Ainsi, moi, je m'occupe de votre jambe, je ne peux pas m'occuper de vos poumons; je m'en fiche, de vos poumons, il n'y a que votre jambe qui m'intéresse... Et si, par hasard, vous mourez d'une pleurésie dans mon service, cela ne m'empêchera pas votre opération d'avoir parfaitement réussi et de compter pour un succès à mon actif!... Que voulez-vous, il faut de l'ordre et de l'administration en toutes choses; les maladies des voies respiratoires ne sont pas de mon ressort; si vous toussez, cela ne me regarde pas; c'est l'affaire de mon éminent collègue, le docteur Ratagaud, qui a son service à l'étage au-dessus... Il fait de la médecine, lui, et moi, je fais de la chirurgie, chacun son métier... comprenez-vous?

— Oui, je comprends! répondit Joseph Tournevirol, avec amertume. Pourtant, que ce soit la jambe, que ce soit le poumon, ça fait toujours partie d'un même homme...

L'infortuné obtint d'être transporté dans le service du docteur Ratagaud, qui lui soigna consciencieusement sa pleurésie, mais qui ne s'occupa nullement de son tibia, vu que les soins chirurgicaux ne le regardaient pas!

De sorte que Joseph Tournevirol eut son poumon guéri. Mais il fallut lui couper la jambe.

Robert FRANCHEVILLE.

****

MAXIME

La vie apprend à *souffrir*, la souffrance apprend à vivre!

Le télégraphiste et sa moitié

Timothée est un brave employé du télégraphe. Il est allé passer à Bordeaux les quinze jours de congé que l'administration lui a accordés.

Pendant ce temps, la femme de Timothée a séjourné dans le voisinage de Paris chez sa mère.

Les quinze jours passés, les deux époux se sont retrouvés à Paris.

Cependant, une séparation de quinze jours, c'est long, non seulement pour des époux qui vivent en bonne harmonie, mais également pour ceux qui ont l'habitude des querelles de ménage.

Et c'est le cas pour la famille Timothée. Madame est une de ces agréables personnes pour lesquelles tout prétexte est bon à une algarade. Etre privée de son habitude pendant un demi-mois ne pouvait aller sans un effort considérable.

Aussi, dès la reprise de la vie en commun, Madame Timothée n'a-t-elle pas manqué de se livrer à une longue homélie à l'adresse de son mari.

Très passif, Timothée laisse couler le flot des reproches, assis dans un fauteuil, un crayon et un bout de papier à la main. Il ne cherche plus, depuis longtemps à s'expliquer les raisons du débordement d'humeur dont il est la victime traditionnelle.

Et calme, il essuie la tempête avec la consolante pensée que tout a une fin, même les apostrophes féminines les plus violentes.

Timothée ne se trompe pas. Bientôt l'orage espace ses coups de tonnerre, et enfin, le calme bienfaisant reprend possession de l'irritable Madame Timothée.

Une dernière invective et le sourire va refleurir:

— Enfin, tu pourrais me répondre, au lieu de rester là à griffonner, comme si tout ça ne te regardait pas. Qu'est-ce que tu écris?

Alors, pour la première fois, la voix douce du télégraphiste se fait entendre:

— Je calcule, dit il.

— Qu'est-ce que tu calcules?

— Je viens de calculer que si, au lieu de me dire tout ce qui vient de sortir de ta bouche tu me l'avais télégraphié à Bordeaux, nous en aurions eu pour deux mille trois cent trente six francs vingt-cinq centimes.



— Dites donc, vous, vous ne pourriez pas essuyer vos pieds avant d'entrer? Est-ce que vous vous croyez dans une écurie?

EXPRESS-POCHADE

M Maquilion est marchand de chevaux. S'il n'est pas encore marié, ce n est pas que le désir lui en fasse défaut, c'est qu'il est dominé par une crainte puissante.

En effet, Maquilion est doué d'un caractère éminemment débonnaire. Se sachant faible, il appréhende le mariage avec une femme autoritaire et acariâtre.

Sait-on jamais si la gracieuse et douce jeune fille qui vous est présentée ne cache pas son jeu et ne se muera pas, après le conjungo, en une terrible virago.

Cette inquiétude est si forte, que chez M. Maquilion elle a pris la forme d'une obsession. C'est ce qui explique l'amusante réponse qu'il fit un jour à un client.

Celui-ci avait besoin d'un cheval, qu'il désirait offrir à sa femme, en même temps qu'une petite charrette anglaise.

Divers animaux lui furent présentés et furent essayés sous le harnais.

Un surtout paraissait plaire à M. Châtillon, ainsi se nommait le client.



Ce cheval était une superbe bête, pleine de vigueur et franche d'allure.

Un garçon d'écurie, grimpé dans la voiture, la faisait évoluer sous les yeux de l'acheteur.

Cependant, celui-ci remarqua qu'en s'échauffant, le cheval tirait de plus en plus sur le mors. Son conducteur, maintenant, en avait plein les mains, comme on dit. Les bras tendus, les jambes raidies, il éprouvait une difficulté croissante à en rester maître.

Châtillon, enthousiasmé tout d'abord, fut pris d'une hésitation:

— Il a la bouche bien dure fit il.

C'était l'évidence même, Maquilion n'eut pas de réplique.

Châtillon secouait la tête, avec une moue sur les lèvres:

— Croyez-vous, demanda-t-il qu'une femme aurait la force de le conduire?

— Oui, répondit Maquilion, je crois qu'une femme en aurait la force.

Mais repris par son idée fixe, il ajouta:

— ...Cependant, je ne voudrais pas être le mari de cette femme-là.

DE NOS LECTEURS

Rien de nouveau sous le soleil

Le féminisme et les « suffragettes ».

Ce n'est pas d'hier que la femme revendique son affranchissement. Dès le huitième siècle, il y eut, en Bohême, une révolte féminine, dirigée par une jeune et gracieuse énergumène nommée Wlasta.

A la tête d'une véritable armée d'amazones, Wlasta conquit plusieurs cités, aux quelles elle imposa sa loi.

Elle rédigea une sorte de Code féministe appelé la *Charte-Wlasta*. On y trouve, en toutes lettres, les articles suivants:

« La femme est égale en tout à l'homme, dans la jouissance des droits et privilèges de la vie sociale

« Défense est faite à l'homme de maltraiter ou d'humilier sa compagne; dans le cas où il le ferait, la femme peut, en prouvant le fait, quitter son mari et en prendre un autre de son choix

« L'usage des dots est aboli, comme contraire à la dignité de la femme, et à celle du mariage lui-même

« Dans toutes les assemblées de la nation, *les femmes seront admises à voter*, comme le sont les hommes.

« Les tribunaux chargés de régler les différends entre citoyens seront composés, en nombre égal, d'hommes et de femmes.

« Les femmes seront admises *à remplir, en concurrence avec les hommes, toutes les fonctions publiques.* » Etc...

Voilà qui est clair et péremptoire... et cela date pourtant de douze cents ans!...

Mais point n'est besoin d'aller jusqu'en Bohême pour trouver des traces de revendications féministes: la loi, ou coutume, de Beaumont, en Argonne, prescrivait, en 1182, que les femmes devaient avoir le droit de prendre part aux délibérations de la commune, et de voter, tout comme le sexe fort. Cette coutume de Beaumont fut longtemps en vigueur dans beaucoup de villes du Nord et de l'Est de la France, où les femmes étaient *électeurs et éligibles!...*

Si nous remontons plus loin, nous voyons que, dans l'ancienne Gaule, les druides admettaient les femmes dans leurs conseils... Décidément, la marotte de nos suffragettes est vieille comme le monde!

* * *

Le flottage.

Ce fut en 1549 qu'un marchand de bois, nommé Jean Rouvet, eut l'idée de faire voyager par voie fluviale les troncs d'arbres coupés dans les forêts éloignées. Il n'y avait alors ni chemins de fer, ni routes, ni sentiers praticables pour transporter commodément le bois jusque dans les villes... Jean Rouvet forma des *trains de bois*, et les abandonna au courant des fleuves.

Telle est l'origine du flottage. Cette invention, d'une simplicité puérile, fut tout d'abord décriée, méconnue, et même combattue. Mais en 1569, le Parlement finit par s'apercevoir qu'elle avait du bon. Et dès lors, on favorisa officiellement l'industrie du flottage, et le libre passage des trains de bois à tous les barrages et écluses des cours d'eau français.

Et Jean Rouvet eut son buste en bronze, érigé, au dix-neuvième siècle sur une place de la ville de Clamecy (Nièvre). En France, tout finit par des statues!...

* * *

Les jeux d'enfants.

La plupart des jeux qui amusent les enfants d'aujourd'hui, nous ont amusés nous-mêmes autrefois, comme ils avaient déjà amusé nos pères et nos arrière-grands-pères... Et leur origine remonte si loin dans le passé, qu'on voit les écoliers de la Grèce jouer aux BARRES (*ostrachynda*), et à CACHE-CACHE, (*apodidraschinda*, du verbe *apodidraskein*, s'enfuir)..

Voici encore quelques jeux *bien modernes*, usités par les enfants grecs il y a vingt-cinq ou trente siècles:

Le COLIN-MAILLARD, ou *mynda* (du verbe *muô*, Je ferme les yeux);

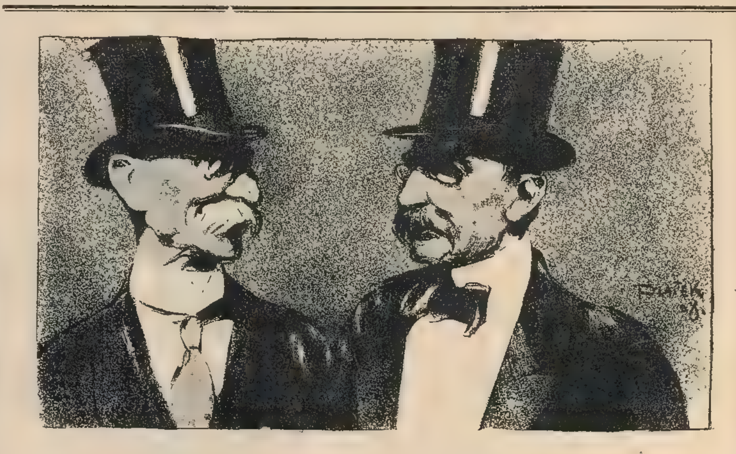
Le jeu de CLOCHE-PIEDS, ou *ascholiasmos*;

La MAIN-CHAUDE, ou *collabismos* (du mot *colaphos*, soufflet). L'historien Pollux, dans son livre, l'*Anomasticon*, explique qu'un enfant se cachait les yeux avec la main; les autres le frappaient, et il devait deviner qui l'avait frappé.

La BALLE AU CAMP, ou *episcyrus*. Ce jeu avait de grandes analogies avec le *foot-ball*, et même avec le *polo* et le *golf*, car il se jouait parfois à cheval;

A Rome, le jeu de la TAPETTE, que nos écoliers jouent avec des billes, se jouait avec des noix.

Les petits Romains jouaient également à PAIR OU IMPAIR (*artia*), à la TOUPIE, à la POUPÉE, à PILE OU FACE (qu'ils appelaient *caput aut navis*, tête ou vaisseau), etc, etc.



A LA BOURSE

— Leprince est riche, n'est-ce pas?

— Heu! heu!

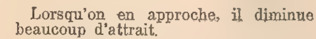
— Enfin, depuis qu'il est à la Bourse, il a bien mis quelque chose de coté?

— Oui, ses scrupules!









LE FOND DE LA GLOIRE

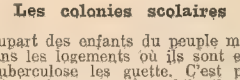
Le but à atteindre nous apparaît de loin sous la forme d'un palais enchanté.

Lorsqu'on en approche, il diminue beaucoup d'attrait.

Enfin, lorsqu'on y est parvenu : « Ce n'était que cela ! » se dit-on.



— Mais alors on a la satisfaction d'assister aux efforts laborieux de ceux qui cherchent à l'atteindre à leur tour et à la rage impuissante de ceux qui ne pourront jamais y parvenir. Et cela seul suffit à vous payer de vos propres peines.



Les colonies scolaires

La plupart des enfants du peuple manquent d'air dans les logements où ils sont entassés, et la tuberculose les guette. C'est pour remédier à ce fléau que des philanthropes ont fondé l'œuvre des Colonies scolaires.

L'idée première naquit en Suisse, chez le pasteur Bion, de Zurich, et rapidement elle se développa en Allemagne, en Autriche, en Angleterre. On connaît le programme ; il consiste à assurer aux enfants délicats des grandes agglomérations une cure d'air de quelques semaines, en pleine campagne, à la montagne ou à la mer, avec le concours des exercices physiques et d'une nourriture fortifiante, sans oublier la gaîté, qui est encore le plus efficace des apéritifs.

Depuis plus de vingt ans, la Belgique dépense annuellement de quoi envoyer 25.000 enfants à la mer. L'Angleterre, grâce à deux puissantes associations charitables, peut diriger 725.000 enfants des quartiers pauvres de Londres vers la campagne, et il ne lui en coûte pas tout à fait un million. L'Allemagne, en quinze ans, a procuré des cures d'air à 500.000 petits colons.

En résumé, et si nous en croyons une statistique récente, c'est le Danemark qui vient en tête de tous les pays d'Europe, dans cette œuvre généreuse. En effet, sur mille habitants, la nation danoise assure des vacances à 5,52 enfants des classes pauvres ; l'Angleterre à 1,16 ; la Suisse à 1,04 ; l'Allemagne à 0,85 ; la Belgique à 0,38 ; la France à 0,21 seulement.

* * *

Deux distiques

En avril 1810, Napoléon et Marie-Louise visitèrent les villes de Cambrai, Valenciennes, Anvers et Bruxelles. Les autorités municipales avaient reçu l'ordre d'élever partout les arcs de triomphe et de stimuler l'allégresse publique par tous les moyens connus. Le bourgmestre d'un gros bourg de Hollande, non loin d'Anvers, croyant devoir ajouter à son arc de triomphe une inscription rimée, fit écrire ce distique sur le fronton :

Il n'a pas fait une sottise
En épousant Marie-Louise.

Napoléon n'eut pas plutôt aperçu cet effort poétique, qu'il fit demander le bourgmestre :

— Monsieur le maire, dit-il en le voyant, cultive les muses, c'est très bien. Prenez-vous du tabac, Monsieur ?

Et l'empereur lui présenta sa tabatière, enrichie de diamants :

— Gardez-la ! ajouta Napoléon, et
Quand vous y prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise !

Et les deux poètes se serrèrent la main.

* * *

La plus petite Bibliothèque du monde

Elle appartient à un ingénieur des mines nommé Salomon, et a figuré à l'exposition de 1900.

Pour donner une idée de sa petitesse, il suffit de dire que ses 1500 volumes tiennent à l'aise dans un meuble de cinquante centimètres de haut sur trente centimètres de large.

Elle a été réunie pièce à pièce, et les tout petits livres qui la composent ont été recueillis un peu partout, mais principalement en Hollande, où ce genre d'édition fut de tout temps en faveur, surtout au dix-huitième siècle. Le plus ancien de ces volumes lilliputiens ne date d'ailleurs que du dix-septième.

Le plus petit est grand comme le quart d'un timbre-poste à dix centimes ; son épaisseur est de quatre millimètres. Il a 160 pages, dont les caractères, très nets, permettent, paraît-il, la lecture à l'œil nu.



FIANCÉS

LA FUTURE BELLE-MÈRE. — Quelle idée ridicule ont ma fille et mon futur gendre de venir toujours quand je les accompagne se promener auprès d'une route où il passe des automobiles !



MOT DE GAVROCHE

— Eh ! m'sieur ! m'sieur ! Vous perdez vot'cheval...

Pêle-Mêle Connaissances

— Un journal d'Extrême-Orient, l'*Ostasiatische-Llyod*, a prouvé, par des dessins, extraits de la célèbre collection de peintures connue sous le nom de « Tsan thu-hae », que des véhicules munis d'un taxi, fonctionnaient déjà en Chine au onzième siècle. La « gigilucha » était munie d'une espèce de tambour qu'un maillet faisait résonner chaque fois qu'une distance correspondant à 1.600 mètres avait été couverte.

— L'art de la coiffure féminine, à la fin dix-huitième siècle, connu les pires excentricités. Pour réaliser leurs étonnantes combinaisons, tous les grands coiffeurs parisiens avaient, dans leur boutique, des « prêteuses de tête » sur lesquelles ils exerçaient leur adresse en présence de nombreux élèves. Ces femmes étaient ensuite exhibées à la devanture des boutiques du boulevard.

— Le crâne des tortues est si petit, comparativement à leur corps, que chez quelques variétés de ces bêtes, pesant jusqu'à 14 kilos, le poids du cerveau s'élève à peine à quatre grammes. C'est dire que leur activité psychique est absolument rudimentaire; leur sensibilité est à peine manifeste. Les tortues ne semblent nées que pour une vie végétative.

— Partout où l'on creuse l'écorce terrestre, la température augmente d'un degré environ pour 30 mètres, à mesure qu'on va plus avant dans le sous-sol. C'est ainsi que dans un des sondages les plus profonds, qui aient été faits jusqu'ici, en Silésie, la température était de 70 degrés à 2.040 mètres.

— L'instinct de solidarité corporative est infiniment développé chez les hommes de toute condition aux Etats-Unis. Chacun a son club, quelquefois même plusieurs cercles. Les jeunes gens des Universités sacrifient tous à ce penchant: il n'est pas rare de voir des étudiants dépenser plus de mille francs par an en cotisations versées à diverses associations.

— C'est Catherine de Médicis qui a mis à la mode les selles de femmes analogues à celles qu'on emploie aujourd'hui. Le beau sexe ne disposait jusqu'alors que de procédés d'équitation fort rudimentaires: monter à califourchon, comme les hommes, ou bien, s'asseoir sur le flanc gauche du cheval, en prenant appui avec les pieds sur une planchette.

— Le marasme de la marine marchande, dont se plaignent nos armateurs, n'est pas un vice particulier à notre pays. La plupart des marines étrangères en sont là, aujourd'hui. En Angleterre, des milliers de navires de commerce son désarmés, faute de fret; en Allemagne, après une période d'activité, les compagnies diminuèrent les dividendes servis à leurs actionnaires.

— Les écureuils sont à la mode dans les parcs de New-York et de Londres. Au Central-Park de la grande cité américaine, leur nombre était devenu si exagéré que l'on avait décidé une hécatombe de ces bestioles. Une pétition fut adressée à la municipalité par le public, suppliant de renoncer à ce massacre. Pour la joie des badauds londoniens, les édiles de la capitale britannique se sont fait expédier d'Amérique une cargaison d'écureuils.

— Près de 75 0/0 des indigents parisiens sont fournis par l'immigration de la population rurale. L'afflux annuel de la province sur Paris équivaut au déplacement d'une ville de 35 à 40.000 âmes.

— Sauf pour l'angine, on a constaté une diminution dans presque toutes les maladies chez les hommes accomplissant leur service militaire en France.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Bré. — Il nous semble que l'administration de cette école est plus apte que n'importe qui à vous renseigner. Faites auprès d'elle une demande de renseignements.

M. Strohl. — Non, c'est une perte insignifiante qui ne vaut pas tant de démarches.

M. Baudru. — Ce problème est trop simple. Il est facile de voir qu'on ne perdra jamais dix francs que si le porte-monnaie en vaut deux.

Mme Lauthier. — C'est une de ces choses qu'on p[eut] penser sans être tenu de les dire.

M. Rodolphe. — Non, il y a trop de chances con[tre] vous.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, via Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R.D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. [...] du soir.

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, *Éditeur, 7, rue Cadet.*





CHEMIN DE FER DE L'OUEST

LES AFFICHES EN CARTES POSTALES

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest met en vente, au prix de 0 fr. 40, dans les Bibliothèques des gares de son réseau, un Carnet sous couverture artistique de 8 cartes postales illustrées, reproduisant en couleurs les plus jolies affiches établies pour son service entre Paris et Londres, par Rouen, Dieppe et Newhaven et contenant en outre la relation de ce voyage avec 8 vues en simili-gravure des principaux points situés sur le parcours.

Ce carnet de cartes postales est adressé franco à domicile, contre l'envoi de 0 fr. 40 en timbres-poste au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

14e ANNÉE — N° 31. 10 Centimes 2 Août 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3.50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7. PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

RÉFLEXION, par LUC LEGUEY.

LE PÊCHEUR MYOPE. — Je crois que ça mord !

Un bon apôtre

La Vrille et Filasse n'étaient pas précisément deux gentlemen irréprochables. Ils tiraient plutôt sur la fripouille. Ils avaient une excuse. Leurs parents avaient négligé de leur apprendre un état, et il fallait vivre.

S'ils avaient eu le choix, nul doute qu'ils eussent opté pour être fonctionnaires, députés ou directeurs de théâtre, autant de métiers dans lesquels la compétence n'est pas nécessaire... au contraire. Malheureusement, toutes ces carrières étaient encombrées. Ils durent se rabattre sur la profession de chourineurs, laquelle, comme on le sait, est toujours ouverte à tout le monde. Il s'agit seulement de savoir proprement planté un eustache dans le dos d'un passant inoffensif. Si, par surcroît, on a la précaution de choisir sa clientèle parmi les vieilles rentières qui vivent seules, les gens affaiblis par l'âge et sans défense, on peut dire que c'est un métier de tout repos.

Malheureusement, l'habitude du danger rend imprudent. Il arriva un jour qu'ayant lardé de coups de couteau une vieille cabaratière, ils négligèrent de s'assurer qu'elle était bien morte. L'obstinée en réchappa, les dénonça. Ils furent arrêtés.

Ce fut entre eux deux une belle scène de ménage, chacun accusant l'autre de maladresse, de mollesse et de désordre.

En cours d'assises, au contraire, chacun de son côté se prétendit innocent comme l'enfant



On dut même séparer à grand'peine ces deux doux agneaux.

qui vient de naître, rejetant sur l'autre toute la responsabilité du crime. On dut même séparer à grand'peine ces deux doux agneaux qui s'étaient précipités l'un sur l'autre, cherchant mutuellement à se manger le nez.

Le jury avait, dans les affaires précédentes, épuisé sa réserve d'indulgence. Il se montra impitoyable. La Vrille et Filasse furent condamnés à mort.

Le médecin de la prison se trouvait être un partisan acharné de la méthode de Lombroso... Deux assassins de carrière..., quelle aubaine!.... Il s'en donna à cœur-joie, les palpant, les mensurant sur toutes les faces et toutes les coutures. Or, voyez cette singularité, cette faute de goût contre les théories chères... Filasse avait bien un petit quelque chose qu'on sentait sous les doigts..., une bosse en formation, celle du crime, mais La Vrille avait le plus honnête crâne de la terre. Pas la moindre exubérance louche, pas la moindre déformation. Le pouce avait des dimensions normales. Les glandes salivaires fonctionnaient régulièrement. L'œil n'offrait aucune trace de strabisme. Les incisives supérieures extrêmes étaient orientées symétriquement... Et le bon docteur haussait les épaules:

— Ça..., un assassin? Allons donc! faisait-il.

Sur ces entrefaites, Filasse tomba malade. Du coup, la haine que lui avait vouée son

— Beaucoup mieux!... Merci... Merci docteur!...

complice s'évanouit..., et ce fut touchant.

Jamais mère aimante ne montra plus de sollicitude pour son enfant en danger. Jamais ami dévoué ne fut plus affecté que La Vrille. Jamais âme chrétienne ne fut plus douloureusement émue que la sienne... A la pensée de son compagnon souffrant, La Vrille ne dormait plus. Il attendait, avec une impatience fébrile, l'arrivée du médecin:

— Eh bien! docteur? faisait-il aussitôt qu'il l'apercevait. Comment va-t-il?

Il, c'était Filasse.

— Pas très bien!

— Pas très bien!... O mon Dieu! que c'est triste! S'il allait mourir!.. Ce serait affreux!

Quelquefois les nouvelles étaient plus rassurantes.

— Il va beaucoup mieux!

— Beaucoup mieux... Merci!... merci, docteur!

Et le bon La Vrille serrait avec effusion les mains de l'homme de l'art.

— Ça, un assassin?... Mais Lombroso et le bon sens criaient son innocence... Un jury peut être sujet à l'erreur, la science, jamais.

Aussi, le médecin rédigea-t-il dans ce sens un rapport qui fit sensation. Ses effets ne tardèrent pas à se manifester.

Les délais étant écoulés, Filasse fut exécuté. Quant à La Vrille, il obtint sa grâce entière, sans commutation de peine.

Le plus triomphant des deux fut bien, je crois, le médecin. La science, grâce à lui, venait de remporter un triomphe éclatant. Dans son enthousiasme, au sortir de la prison, il emmena La Vrille dîner chez lui. Il lui devait bien ça.

Au dessert, ils causèrent tous deux, en tête-à-tête, comme deux vieux amis, bien d'accord. Une chose, cependant, déroutait le savant. Comment se faisait-il que La Vrille, avec son sentiment de la Justice, sa probité et sa délicatesse, eut manifesté une amitié si profonde pour une infâme crapule telle que l'était Filasse:

— Mon cher docteur, répondit La Vrille, ce n'était point tant l'amitié que le souci de sa santé... Figurez-vous que j'avais appris que, pour l'exemple, l'un de nous deux devait être exécuté. Lequel? Je n'en sais rien. Mais une chose est certaine, si Filasse était décédé de sa belle mort avant le grand jour..., moi, je n'y coupais pas... Alors, vous comprenez... si j'étais inquiet!

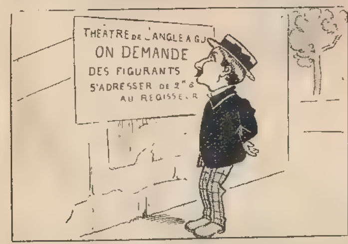
Cette réponse refroidit un peu notre Esculape. Mais ce qui le refroidit davantage, c'est le coup de couteau que La Vrille, là-dessus, lui planta entre les deux épaules... Puis le bon apôtre s'enfuit, emportant l'argenterie.



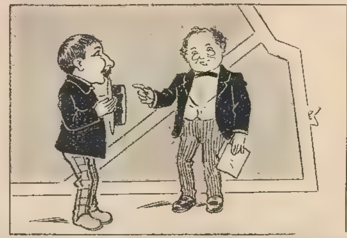
Puis le bon apôtre s'enfuit, emportant l'argenterie.

Etienne JOLICLER.

LA MNEMOTECHNIE DU FIGURANT



Tourtaillon, ayant perdu sa place d'employé au chemin de fer, tomba en arrêt devant une affiche qui lui donnait quelque espoir de trouver un emploi.

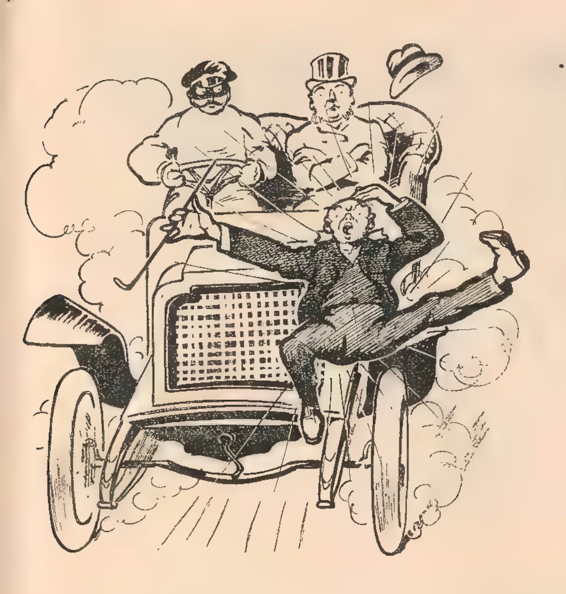


Le régisseur du théâtre de l'Angle-Aigu lui dit: « Vous n'aurez que sept parole à dire: « Holà! Messeigneurs, et l'étiquette qu'en faites-vous? »

— Je me rappellerai, dit Tourtaillon. l'étiquette, les tickets, ça le connaît!



Le soir de la représentation, Tourtaillon lança d'une voix sonore: « Eh ben! Messieurs, qu'est-ce que vous avez donc fait de vos billets?...





POLITESSE

LE CHAUFFEUR. — Il est inévitable de bousculer les gens, mais j'estime que c'est bien la moindre des choses... ... de s'en excuser!

Pêle-Mêle Causette

C'est par un bon sentiment que beaucoup de personnes préconisent l'abolition de la peine de mort. Leur argument le plus puissant réside dans l'impossibilité de réparer une erreur judiciaire toujours possible.

Il faut reconnaître, toutefois, que des raisons non moins sérieuses et humanitaires militent en faveur du maintien de cette peine.

La question soulève, en effet, un grave problème.

La Société a-t-elle le droit de châtier? Ne nous hâtons pas de répondre, car la chose est délicate.

Certains philosophes lui dénient ce droit.

La Société, disent-ils, a le droit de se défendre, mais non celui de punir. Elle doit conserver toute sa mansuétude et ne jamais se livrer à la colère.

Tout ce qui constitue un acte de défense sociale lui est permis. Ce qui ressemble à un acte de vengeance est indigne d'elle.

Or, le condamné aux travaux forcés à perpétuité devient, en dépit de ce qui a été dit à ce propos, une sorte d'*out law*. Il est soumis à un régime de torture, et cela surtout dans les pays où la peine capitale a été abolie. On sait combien brutal est le *hard-labour* en Angleterre, combien misérable est l'existence des condamnés italiens. Envers ces déclassés, la Société admet la cruauté, la barbarie même. Elle tolère pour des êtres humains ce qu'elle réprouverait pour des bêtes nuisibles.

Il est loisible de tuer un chien enragé qui vient de mordre. Il serait révoltant de le capturer et d'exercer sur lui des représailles et des actes de sauvagerie. On tue un serpent venimeux, mais on ne cherche pas à le faire souffrir.

La Société ne peut se montrer plus féroce envers une brute humaine, qu'envers une brute animale.

En supprimant un être dangereux, elle accomplit un acte de légitime défense, sans se départir de sa sérénité et dans la plénitude de son droit naturel. En le torturant elle se fait vindicative et cruelle. Elle s'abaisse elle-même au niveau de celui qu'elle a condamné.

Il reste, il est vrai, la possibilité d'une erreur irréparable. Pour regrettable que puisse être cette éventualité, elle constitue l'exception. Il faut la considérer comme un accident, accident déplorable, sans doute, mais accident néanmoins.

Toutes les institutions humaines sont sujettes à des erreurs, parfois irréparables.

Un médecin peut se tromper dans un diagnostic. Un pharmacien commet une grave erreur dans la préparation d'un médicament. Un aiguilleur néglige de manœuvrer un disque. Autant d'accidents possibles. On ne condamne pour cela, ni l'institution de la médecine, ni celle de la pharmacie, pas plus que celle des chemins de fer.

L'erreur judiciaire en matière de condamnations à la peine capitale, ne saurait entraîner la suppression radicale de la peine. Tout au plus doit-elle influencer la circonspection du juge.

Voilà ce que pensent les partisans du maintien de la peine de mort.

Leur sentimentalité n'est pas inférieure à celle des abolitionnistes.

Une chose est certaine, c'est que depuis le parti pris de gracier adopté en ces derniers temps, la criminalité n'a pas diminué.

Cela démontre en tout cas, que l'abolition de la peine de mort n'a aucun effet bienfaisant sur les assassins.

Dès lors, si en théorie l'abolition se défend mal, et si en pratique elle ne donne pas de résultats, que lui reste-t-il de si séduisant?

Fred ISLY.

INTERJECTION COUTEUSE

— Comme vous êtes pâle! Vous êtes donc encore malade?
— Oui!
— Vous n'allez donc pas consulter de médecin?
— Si fait, je vais fréquemment chez mon docteur.
— Qu'est-ce qu'il dit?
— Il se contente de dire: « hum! hum! »
— Qu'est-ce que ça signifie?
— Ça signifie, chaque fois, dix francs!

* * *

ACHETEUR ET VENDEUR

Un monsieur entre dans un magasin de mercerie:
—Avez-vous des chaussettes de la marque *Bicoquet et Cie?* demande-t-il.
— Oui, certes, répond le mercier.
— Et comment sont-elles?
— De toute première qualité.
— Je suis heureux de l'apprendre, répond l'inconnu. Vous m'avez écrit, hier, que c'était de la mauvaise camelotte. C'est moi Bicoquet, le fabricant. Bonsoir!

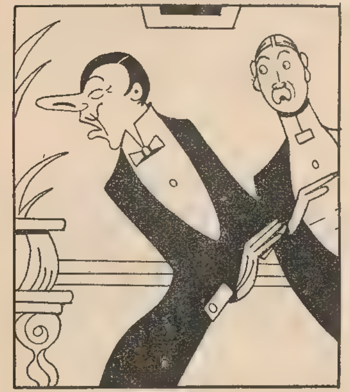


SOUVENT LA PEUR D'UN MAL FAIT TOMBER DANS UN PIRE

— Fouchtra!... Qu'est-ce que ce petit point noir qui est dans mon lait?

— Vite enlevons cette saleté-là...

...maintenant que je l'ai retirée, je peux boire!

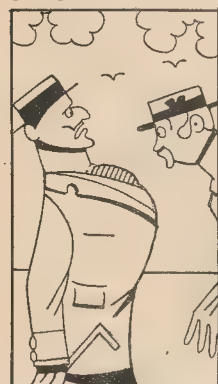




UNE OPINION

L'Anglais John Snowboot, peu familiarisé encore avec notre langue, fut fort étonné quand il entendit dire à M. Lepif: « Ma belle-mère!... Je ne peux pas la sentir... »

Quand un ami, demandant à M. Pattard: « Eh bien! es-tu toujours prestidigitateur? » Celui-ci répondit « Non! Je n'ai pu continuer. Décidément, je n'ai pas la main... »



Quand M. Costeau lui dit: « J'aurais pu gagner davantage hier, au cercle, mais je manque d'estomac... »



Quand Mlle Oreillard prononça devant lui: « Je n'ai jamais pu apprendre la musique, je n'ai pas d'oreille ».



L'Anglais Snowboot écrivit sur son carnet: « Les Français sont un peuple mou... ils ne savent pas profiter des qualités physiques que le Ciel leur a départies. »

LE COMMERCE

J'entrai il y a peu de temps dans un magasin. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais j'ai horreur des maisons qui exposent leur marchandise sans en indiquer le prix.

Aussi, n'étais-je entré qu'après m'être assuré, par une grande enseigne, que tout était vendu à prix fixe et marqué.

L'objet sur lequel mon choix s'était fixé au premier coup d'œil répondait très exactement à mon désir.

Mais à l'aspect de l'étiquette, j'eus une déconvenue. Il était beaucoup plus cher que je ne m'étais proposé de le payer.

Il en va toujours ainsi. On entre dans un magasin, avec l'intention bien arrêtée de dépenser dix francs, et l'on en sort, délesté de vingt-cinq.

J'hésitai cependant à contracter l'acquisition projetée. Ce que voyant, l'employé redoubla d'éloquence pour me démontrer combien merveilleux et parfait était l'objet en question. A l'entendre, tout mon bonheur dépendait de sa possession. Je me demandai même à un moment comment la maison pouvait se résoudre à se séparer d'une pièce aussi mirifique pour du vil argent.

Mais à la réflexion, je me convainquis facilement que mon vendeur eût vanté avec la même énergie tout autre article que j'eusse fait mine de posséder.

Aussi, lui déclarai-je, non sans un certain embarras, que le prix dépassait mon budget de cinq francs.

Je m'attendais à une vive protestation de la part du commis. Il n'en fut rien:

— Attendez un instant, me dit-il, et il s'éloigna.

Une minute après, il revenait flanqué de son chef de rayon:

— Monsieur désirerait acheter cet objet, mais il ne veut y consacrer que vingt-cinq francs au lieu de trente.

Je pris un air dégagé et résolu, pendant que le chef, au milieu d'un silence impressionnant, promenait son regard de l'article à ma personne.

Il finit par dire:

— Eh bien! soit! pour faire plaisir à Monsieur qui est un bon client (dix minutes avant j'ignorais encore l'existence de la maison), vous pouvez, exceptionnellement accepter son offre

Le temps d'écouter encore quelques louanges sur l'article dont j'allais devenir propriétaire, et celui-ci, empaqueté et ficelé, pendait à ma main.

Je ne pus m'empêcher de manifester mon étonnement au chef de rayon:

— Je croyais, fis-je, que vous ne vendiez qu'à prix fixe?

— C'est vrai, répondit-il, nos prix sont toujours fixes... Cependant, notre désir de vendre est encore plus fixe que nos prix.





LES PARISIENNES. — Quel soleil!...

— Ouvrons nos ombrelles pour nous en préserver!

UNE RAISON

M Bonnepâte est un gros propriétaire foncier qui, captive par les charmes de Paris, n'honore que de rares visites ses métayers et ses fermiers.

Aussi, peut-on s'imaginer aisément que M. Bonnepâte est souvent grugé, et qu'une gabegie permanente règne dans ses terres.

Le brave homme ne paraît même pas se douter de ce qui se passe là-bas. Et toutes les défaites et les explications qui lui sont données, pour expliquer le rendement insuffisant de ses biens, sont accueillies par lui avec la plus parfaite crédulité.

Pourtant, les exactions sont poussées loin. C'est ainsi qu'un fermier n'a pas hésité à démolir un moulin à vent, dont il ne pouvait s'occuper, et qu'il craignait de voir attribuer à un concurrent. Il a vendu les matériaux à son profit.

Sur ces entrefaites, M. Bonnepate arriva dans le pays, et, suivant son habitude, se contenta d'une rapide promenade dans ses terres.

Accompagné du fermier, il arriva à l'endroit où s'élevait jadis le moulin à vent.

C'était une petite éminence bien exposée à la brise.

A côté du moulin détruit, il en existait un autre qu'exploitait le fermier:

— Tiens! fit Bonnepâte, mais il y avait deux moulins ici autrefois.

— C'est vrai, répondit le paysan rapidement, et il essaya de détourner la conversation.

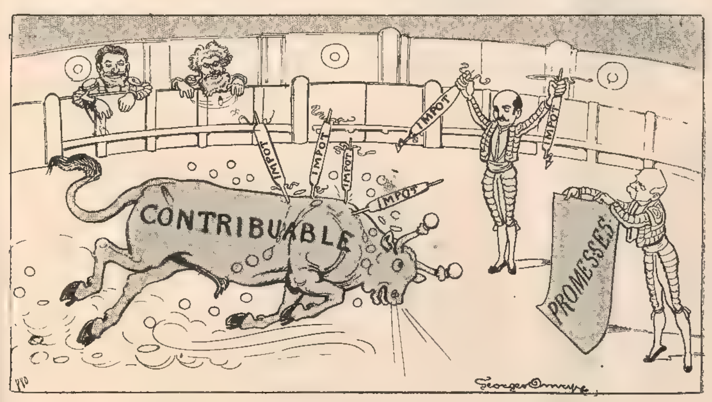
Mais Bonnepâte insista:

— Qu'a-t-on fait de ce moulin?

— Bé on l'a détruit, fit le paysan, cachant, sous un ton bourru, une certaine inquiétude.

— Détruit! Pourquoi l'a-t-on détruit?

— Je vas vous dire, répliqua le fermier en avalant sa salive. On en a démoli un pour laisser plus de vent à l'autre!



Est-on bien sûr que le taureau se laissera toujours faire ?

Complaisance

Il faisait nuit assez noire. Un cycliste, qui s'était arrêté dans un estaminet enfumé par une foule compacte de consommateurs, et dont l'atmosphère irrespirable l'avait incommodé, sortit et voulut remonter sur sa machine.

Légèrement étourdi, il échoua plusieurs fois dans sa tentative. Ce que voyant, un brave gendarme, passant à pied, se précipita à son aide. Il le remit en selle, et tenant le cadre, se mit à le véhiculer en courant à côté de la bicyclette.

L'air frais remit bientôt le cycliste.

— Cela ira bien maintenant, affirma-t-il au complaisant gendarme, veuillez accepter mes bien sincères remercîments pour votre gracieuse obligeance.

— Oh! répondit simplement le gendarme, inutile de me remercier. Ce que j'en fais c'est pour la consigne.

— Pour la consigne, fit le cycliste étonné.

— Oui. Nous avons ordre de conduire au poste tous les cyclistes qui traversent le pays la nuit sans lanterne.

* * *

Villégiatures appropriées.

Est-il bien nécessaire, en la saison estivale, de consulter un médecin sur le choix d'une ville d'eaux?

Les villégiaturistes étant, le plus souvent, des malades imaginaires, le plus simple serait de les envoyer dans des stations appropriées à leurs professions, à leurs goûts, etc... Ainsi, les capitalistes iraient au *Mont-Dore*, les métallurgistes à *Forges*, les marchands de bois à *Cauterets*, les dentistes à *Plombières*, les danseuses à *Vals*, les charcutiers à *Saint-Jean-Pied-de-Port*.

Je donne l'idée pour ce qu'elle vaut. Libre à vous, lecteurs du *Pêle-Mêle* d'en faire votre profit

Mais je suis bien tranquille, vous n'en profiterez pas, et vous continuerez à soigner vos maladies de foie à Pau, et vos maladies de peau à Foix.

LA JUSTE MESURE

Il s'agit de faire les choses adroitement et de rester toujours dans une juste mesure.



Un compliment trop exagéré à sa future belle-mère risque fort de manquer son but.

Le bluff n'a des chances de produire son effet que jusqu'à une certaine limite.

Il est des métaphores qui, pour agir sur les masses, sont interdites à certains politiciens.



La démonstration de l'excellence d'un pneu ou d'une marque d'automobiles n'est pas toujours établie par un raid sensationnel.



La réclame elle-même, pour porter plus sûrement..



...doit savoir se borner à une juste mesure.

Courrier Pêle-Mêle

Contre la fumée

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro 24, du 5 avril de l'année courante, Fred Isly, dans son *Pêle-Mêle Causette*, nous donnait, avec son bon sens coutumier, un remède (pas à prendre) mais à suivre par ceux qui sont désireux de s'affranchir du tabac et de la passion qu'il fait naître.

Ce conseil m'a semblé bon et, c'est là que gît l'efficacité de ce conseil, il faut, avant tout, en être pénétré pour qu'il soit effectif, et qu'il rende son plein effet. Me trouvant dans le cas plus haut cité, je l'ai suivi dès le lendemain de sa publication, et j'ai été plus qu'étonné de son heureux résultat. Au bout de quelques jours j'étais guéri, tout au moins guéri dans la proportion où je voulus l'être, car j'ai conservé une cigarette après les deux principaux repas de la journée. Je n'ai dû faire aucun effort de volonté pour cesser de fumer, les matinées et les soirées se sont passées sans qu'une seule fois l'idée me vint d'allumer une cigarette, par conséquent nul effort d'aucune sorte.

Je serais heureux qu'à mon exemple, plusieurs lecteurs, invétérés fumeurs, aient l'occasion d'adresser leurs remerciments à notre bon causeur Fred Isly, lui montrant par là qu'il n'écrit pas toujours en vain.

Recevez, etc.

BRÉBANT (Bazoches en-Haulme).

* * *

Adresses de disparus

Monsieur le Directeur,

Permettez moi de vous soumettre une idée, qui m'est venue, à la suite de la recherche que j'ai dû faire, il y a quelque temps, d'une personne disparue; fait qui doit se répéter assez fréquemment, et qui est la conséquence de toutes les démolitions auxquelles il est journellement procédé dans Paris.

Lorsqu'un immeuble vient à être démoli, soit par expropriation, soit pour toute autre cause, ne pourrait-il pas être tenu, à la mairie dont il dépend, un registre *ad hoc*, sur lequel les locataires dudit immeuble pourraient, *s'il leur convenait*, indiquer leur nouveau logis?

Ce livre, qui serait peu de chose à établir et rien à tenir, puisqu'il serait fait une fois pour toutes, et ne mettrait pas l'administration en grand frais, ne pourrait, il me semble, que rendre un très grand service aux expropriés, de même qu'aux personnes en rapport avec eux antérieurement à l'expropriation.

Recevez, etc.

X...

Questions interpêlemêlistes

Quelle était, vers le seizième siècle, la population des principales villes de l'Europe? Charles Quint disait-il avec justesse ou non: « Paris tiendrait dans mon Gand »?

X...

Un cafetier est-il tenu de recevoir tout client qui se conduit normalement et qui n'est pas en état d'ivresse, ou bien a-t-il le droit de refuser l'accès de son établissement à une personne que pour un motif tout personnel il ne veut pas servir?

A. MOULIN.

Dans tous les actes officiels, les signataires mettent, avant leur signature, les mots « *lu et approuvé* ».

L'absence de cette formule entraîne-t-elle nullité de l'acte?

P. GISORS.



LA LIGNE DE LA MODE DEPUIS 40 ANS

Toujours plus haut.

ESPIONS

Ce fut, assure-t-on, Darius le Jeune, roi de Perse qui répandit le premier des espions dans la société pour savoir ce qui s'y passait. Denys le Tyran imita son exemple qui, depuis, fut élevé à la hauteur d'une institution.

Le célèbre écrivain Plutarque compare les espions aux mouches, ce qui a conduit plusieurs auteurs à affirmer que l'épithète de *mouches* ou *mouchards*, donnée aux espions, leur vient de là.

Cependant, ce n'est nullement l'opinion la plus commune et la plus répandue, et l'on croit généralement que l'origine de ce qualificatif de *mouches* vient du fameux Antoine de Mouchy.

Antoine de Mouchy, natif de Ressons, du diocèse de Beauvais, docteur de Sorbonne, plus connu sous le nom de Mocharès, se distingua par son zèle excessif contre les calvinistes. Nommé inquisiteur en France, il rechercha les hérétiques avec une rigueur qui tenait de la haine et de la passion. Son zèle et son emportement ne produisirent naturellement que fort peu de conversions...

Faute d'avoir su que la charité indulgente et la douceur compatissante touchent davantage que les rigueurs et les violences, Mouchy laissa son nom — corrompu en *mouches* ou *mouchards* — aux espions peu aimés que la police entretient.

* * *

Origine de nos végétaux

La plupart des végétaux qui ornent le sol français sont nés loin de ce sol. Les fleurs qui décorent nos parterres, les fruits qui garnissent nos tables, quelques-unes des plantes fécondes qui sont un aliment pour l'homme ou un puissant auxiliaire pour la médecine, ont été importés des diverses parties du monde et se sont acclimatés en France, grâce aux soins d'habiles agronomes.

De l'Asie (Asie-Mineure, Arménie, Chine, Inde, Perse, Sibérie, Syrie) proviennent: l'abricot, l'ail, l'asperge, les cerises, la châtaigne, le citron, les citrouilles, le coing, l'échalotte, l'épinard, la figue, le froment, la girofle, la grenade, le haricot, le jasmin, le lys, le marronnier sauvage, le melon, la noix, les oranges, la pêche, la prune, le raifort, le raisin, le sarrazin, le seigle, le sureau.

D'Afrique (Mauritanie, Egypte), nous sont venus: les amandes, l'anis, la pastèque, les oignons, le persil.

L'Amérique nous a fourni la pomme de terre et le tabac.

Enfin, à l'Europe (Espagne, Italie, Chypre) nous devons: l'artichaut, le cerfeuil, le concombre, le laurier, l'œillet.

Les seuls végétaux vraiment français sont: la carotte, les lentilles, les navets, la poire et la pomme.



UN HOMME DE POIDS

— C'est le père Dupont... il n'est pas dangereux...
— Il n'y a qu'une chose à craindre avec lui... ce sont les éboulements!

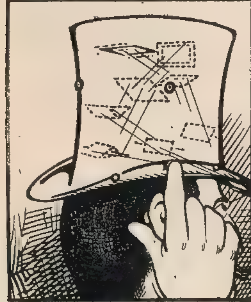
M. NARCISSE LEMPOIGNE, AGENT

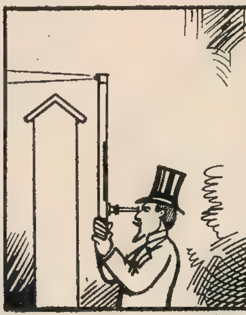

—Je suis l'agent Nar isse Lempo·gne, la perle de la Sûreté. Voyez sous mon pardessus, ces poires de caoutchouc...


...qui gonflent mes vêtements pneumatiques et font de moi un obèse en qui les malandrins ne reconnaissent plus leur ennemi juré.


Par ce moyen, je deviens également bossu : autre genre de gonflement.


Un de mes chapeaux est, sans en avoir l'air, un excellent appareil photographique.


Un autre chapeau est un merveilleux instrument d'optique.


Ma canne ! oh ! ma canne! Elle se transforme en lunette coudée : je vois par dessus les murs.


Elle devient, cette canne, une excellente lorgnette.


Ou une seringue à poivre avec la quelle je saupoudre l'apache qui, le couteau à la main, veut m'abattre.


Je mets parfois des chaussures dont les empreintes trompent ceux qui veulent connaître la direction que j'ai prise.


J'oubliais de vous dire que ma merveilleuse canne devient, à l'occasion, un télégraphe à signaux grâce auquel je communique avec des collègues.


Je lance sous les malfaiteurs des projectiles qui sont des boules glissantes. Ils glissent, tombent. Je les cueille.


Et je les tiens à l'aide de mes menottes électriques dont je règle le courant provenant d'un accumulateur que j'ai en poche.


Je vous présente un des gants solides et garnis de pointes avec lesquels j'empoigne les individus particulièrement dangereux et redoutables.


Si les malandrins m'entourent, je presse un petit ballon d'où se dégagent des vapeurs asphyxiantes; et je me sauve en me bouchant le nez.


La combinaison de mon faux abdomen et de ma canne, transformée en pagaie, me permet de poursuivre les malfaiteurs qui croient m'échapper à la nage.



Et, pour faire causer les gens, je les grise en ayant l'air de boire avec eux, mais grâce à mon verre truqué, je n'absorbe rien du tout.

LES MORTS

C'est seulement une fois mort qu'un individu devient réellement embêtant.



La tyrannie du mort se manifeste par la promenade monotone qu'il vous impose.



Pour peu qu'au cours de cette promenade vous ayez la tristesse tant soit peu spongieuse, soyez certain que le mort saisira cette circonstance pour vous créer des difficultés avec votre femme.



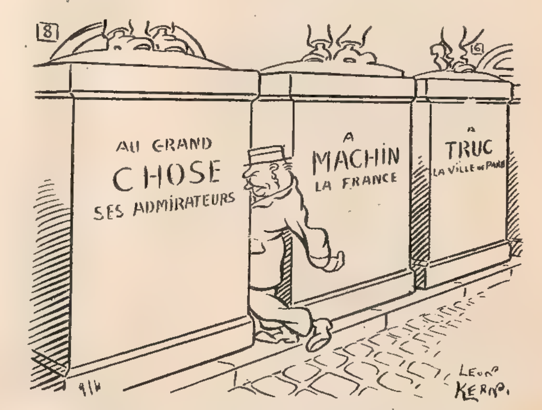
A côté de cela, pas mal de morts se font un malin plaisir, en s'en allant, d'ouvrir la cage à vos espérances, qui s'envolent en même temps.



Quant à ceux qui reviennent, ce n'est pas dans d'autre but que celui de vous flanquer la frousse.



Le mort assassiné se fait de plus en plus fréquent, uniquement pour faire faire du mauvais sang à de vieux messieurs de la magistrature.

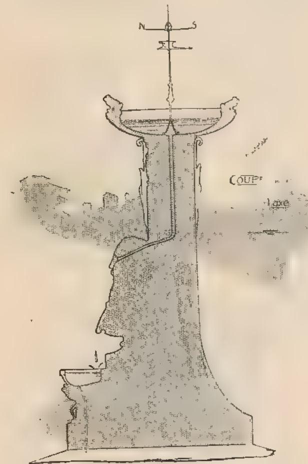


D'autre part, comme on découvre aux morts de plus en plus de génie, il y a des chances pour que, dans une vingtaine d'années, pour peu que vous soyez un tantinet bedonnant, vous puissiez vous taper pour rentrer chez vous ou en sortir.

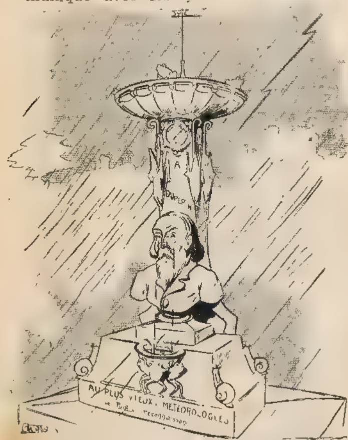


LA STATUE DU METEOROLOGUE

Le Météorologue Diletan n'a vraiment pas de veine. Chaque fois qu'il annonce du beau temps, tous les nuages du ciel se donnent le malin plaisir de lui infliger un démenti, ce qui lui fait verser des larmes amères.



Après sa mort, ses amis, pour ne pas le faire remarquer, lui élevèrent une statue, mais ils eurent l'ingénieuse idée de la surmonter d'une vasque qui communique avec les yeux.



De sorte que, chaque fois qu'il pleut, Diletan qui, s'il vivait encore, n'eût pas manqué de prévoir du soleil, continue à verser des larmes.

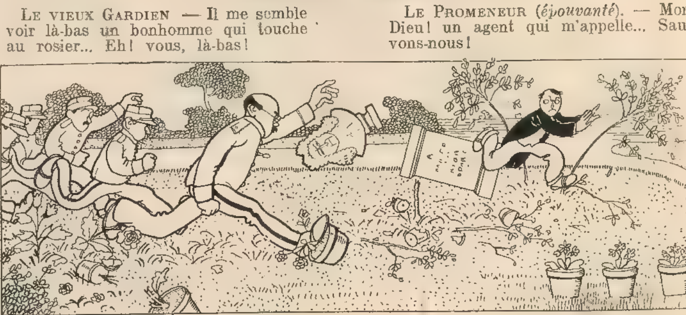




LE GARDIEN SCRUPULEUX

Le vieux Gardien — Il me semble voir là-bas un bonhomme qui touche au rosier... Eh! vous, là-bas!

Le Promeneur (*épouvanté*). — Mon Dieu! un agent qui m'appelle... Sauvons-nous!



Le gardien. — Arrêtez-le! arrêtez-le!



Le gardien (*solennel*) — Aux termes des règlements, vous avez à payer une amende d'un franc. L'administration doit être dédommagée et nous sommes ici pour veiller à la conservation du parc.

DE NOS LECTEURS

Sur Henry Becque

On a inauguré, après quatre ans d'attente, le monument de l'écrivain dramatique Henry Becque.

L'auteur de la *Parisienne* et des *Corbeaux* avait un indiscutable talent, mais il avait aussi un fichu caractère, et on le trouvait sans cesse mécontent de tout et de tous.

Il eut des démêlés mémorables avec la critique, notamment avec Francisque Sarcey, qui ne raffolait pas de son théâtre.

Un journaliste s'étant permis un jour de citer quelque fragment de son œuvre, en orthographiant son prénom avec un *i* au lieu d'un *y*, Henry Becque lui lava vivement la tête. On en rit beaucoup dans les salles de rédaction, et le spirituel Toché décocha, à l'irascible auteur dramatique ces amusantes flèches rimées en forme de triolets:

Il s'écrit avec un i grec,
Le doux prénom de M. Becque.
Henri sans i grec serait sec.
Il s'écrit avec un i grec,
Becque, à toi mon salamalec.
Je vais à toi comme à la Mecque
Il s'écrit avec un i grec.
Le doux prénom de M. Becque.

Si Becque n'a pas le nez grec.
Il a l'i, lettre vraiment grecque.
On le sait de Paris au Pecq.
Si Becque n'a pas le nez grec.
Il peut bien se dire qu'avec
Son i grec, il est un grand Becque.
Si Becque n'a pas le nez grec.
Il a l'i, lettre vraiment grecque.

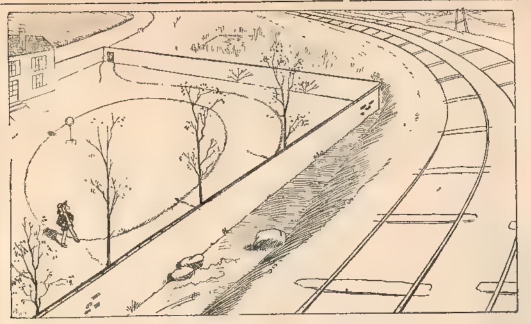
* * *

Monseigneur, Madame, Monsieur

Si les titres de *monsieur*, *madame* sont aujourd'hui, en France, donnés un peu à tort et à travers, il n'en est pas de même de celui de *monseigneur* qui, lui, est réservé aux évêques.

Sous l'ancien régime, les appellations de monsieur et de madame n'appartenaient qu'aux personnes de la première distinction.

Le titre de Monsieur (avec un M. majuscule) fut réservé au frère cadet du roi, à partir du seizième siècle.



DE L'UTILITE DE LA LECTURE DU ***PELE-MELE***

M. Beaulieusard, propriétaire près de Paris, ne pouvait, malgré tous ses coûteux efforts, obtenir d'ombre dans son jardin, quand un dessin de Haye lui suggéra l'idée de remplacer sa flore naturelle...

...par la flore artificielle, qui lui a procuré de suite l'ombrage qu'il eut été obligé d'attendre sept ou huit ans.

Les personnages qui avaient droit au titre de monsieur ou de madame se montraient particulièrement envieux de ceux qui pouvaient prétendre au qualificatif de monseigneur. Ces derniers, par contre, ne perdaient aucune occasion de défendre leurs prérogatives. Du reste, voici, à ce propos, quelques anecdotes amusantes :

Le fameux duc d'Epernon, sur les instances duquel le Parlement, en 1610, donna la régence à Marie de Médicis, était d'une fierté excessive, et l'on ne lui manquait pas impunément de respect. Un jour, qu'il passait par le marquisat de Bagé, le juge de cette terre se rendit au-devant de lui pour le haranguer, et commença ainsi :

— Monsieur, monseigneur le marquis de Bagé m'envoie...

Mais le duc interrompit brusquement l'orateur :

— Le marquis de Bagé, s'écria-t-il, furieux, est *monsieur*, je suis *monseigneur* et vous êtes un sot...

Puis il lui tourna le dos et poursuivit sa route...

Un neveu de l'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, ayant besoin de la faveur du ministre Louvois, pour obtenir un emploi qu'il désirait dans l'armée, écrivit un jour à ce ministre, auquel il donna le titre de monseigneur, et mit ces mots au bas de la lettre :

« Au nom de Dieu, monseigneur, ne montrez pas cette lettre à mon oncle ; il me déshériterait s'il savait que je vous eusse appelé ainsi ! »

Le titre et l'amendement plurent si fort à Louvois — qui n'était alors, quoique ministre, qu'un simple hobereau — qu'il fit expédier le jour même le brevet que réclamait de lui le spirituel et hardi gentilhomme...

* * *

Pour les aveugles

Les personnes qui ont des parents ou des amis affligés de cécité, ne seront, sans doute, pas fâchées d'apprendre que l'on a récemment créé, pour les aveugles, des montres spéciales. Il en est de deux systèmes.

Dans l'un, dû à un Autrichien, les chiffres ordinaires du cadran, dépourvu de verre, sont remplacés par des signes conventionnels : Un point représente une heure ; deux points représentent deux heures ; un triangle indique trois heures ; un carré, quatre heures ; une étoile à cinq branches, cinq heures ; un petit rond, six heures. Ces signes sont en relief dans la première moitié du cadran ; dans la deuxième, ils se répètent en creux.

Le second modèle est d'invention suisse. Il rappelle tout à fait le précédent, mais les signes conventionnels y sont remplacés par des caractères Braille, connus de tous les aveugles. Le cadran porte, en outre une série de petits points saillants indiquant les minutes.

Dans l'un et l'autre système, les aiguilles d'acier sont assez robustes pour résister, sans se déformer ou se briser au contact répété des doigts.



LA MNEMOTECHNIE DE MADAME FANFRELUCHE

— Comment, chère amie, il y a déjà trois ans que votre mari est mort ! Ce n'est pas possible, vous devez vous tromper !

— Je suis sûre que non ! Tenez, c'est bien simple, mon mari est mort juste huit jours avant que les Galeries Lafeuillette ne mettent en vente ces jolis coupons de foulard bleu ciel à pois blancs, dont mon deuil m'a forcée à me priver.



PRODUCTIONS DIRECTES

— A qui écris-tu ?

— A notre fournisseur de Carpentras, pour lui commander un fût de vinaigre d'Orléans.

— Pense donc en même temps à écrire à celui de Béziers, pour lui demander de nous envoyer trois caisses de madeleines de Commercy.



L'INGÉNIOSITÉ DES MENDIANTS DANS L'ÈRE DU PROGRÈS.

Revue de détail

Sur deux rangs, par section et en carré, les hommes écoutent la lecture du rapport.

— Fixe!

Les hommes réunissent vivement les talons. Le chef salue.

C'est le capitaine qui rentre dans le carré, suivi du premier lieutenant et de l'adjudant. Il dit: « Repos » et toutes les jambes droites se détendent.

— Je passerai la revue de détail à *trois* heures, par conséquent vous aurez tout le temps de vous préparer.

A ce moment, le premier lieutenant s'approche du capitaine et lui parle bas. Il lui explique qu'il doit aller chasser chez des amis, et qu'il voudrait partir de bonne heure.

— Parfaitement, mais je vous demande de jeter un coup d'œil sur votre peloton avant de partir.

Et le capitaine va rejoindre le commandant au milieu de la cour.

— Je peux faire rompre, mon lieutenant? demande l'adjudant.

— Oui!... Ah! Attendez. Je verrai le premier peloton à *deux heures*. Et que tout soit prêt, surtout!

Le lieutenant s'en va, mais l'adjudant est inquiet. Il sait que si le lieutenant est mécontent, c'est sur lui que ça retombera; aussi déclare-t-il:

— Je passerai la revue au premier peloton à *une heure et demie*... Rompez!

Débandade joyeuse. Le caporal de semaine appelle les hommes pour la corvée de gamelles. Les autres montent au réfectoire. Galopade dans les corridors et dans les escaliers. Cependant, avant d'aller déjeuner, le sergent de la première section appelle ses deux caporaux:

— C'est par nous que l'adjudant va commencer. Que vos escouades soient prêtes pour *une heure*. Je monterai voir.

Vergy, le caporal de la première escouade, sent son cœur battre sous sa barrette aux deux galons de laine qui lui font sur la poitrine comme une blessure. Il pense que le capitaine a dit qu'on aurait bien le temps de midi à trois heures, mais que du capitaine au lieutenant, du lieutenant à l'adjudant, et de l'adjudant au sergent, le temps s'est trouvé singulièrement diminué. Il craint ne pas avoir beaucoup de temps pour préparer la revue.

Aussitôt après la soupe, les hommes s'allongent sur leurs lits, heureux de dormir un peu et de fumer la pipe. Mais le caporal Vergy crie, avec son accent nasillard:

— Debout là-d'dans! Allons, faut nettoyer la carrée et se préparer à la revue.

Des exclamations partent des quatre coins de la chambrée:

— Les hommes de la classe à vos numéros!

— 294 et la fuite!

Et, tout en ronchonnant, ils commencent à faire leurs lits, mais le caporal d'ordinaire vient hurler dans l'escalier sonore:

— En bas, pour les patates! Le dernier f'ra les pluches!

C'est une ruée, une bousculade vers la cour ensoleillée.

Resté seul, le caporal Vergy consulte sa montre. Midi! déjà! Jamais ça ne sera prêt. Il descend son paquetage et l'installe sur sa couchette. Voyons, il n'oublie rien? Les petits souliers au milieu, les brosses à gauche, la patience et le martinet à droite. Non! Rien ne manque. Les doublures sont propres. Il ne sera pas bouclé pour lui. Restent les autres dont il est responsable.

Revenus de l'épluchage, les soldats remontent lentement en essuyant leurs couteaux.

Vergy donne l'ordre de tirer les lits pour balayer la chambre; mais le fourrier vient réclamer des hommes pour aller au pain, le chef fait appeler au magasin ceux qui ont des effets à changer, et le caporal de semaine arrive en trombe dire à Vergy:

— Envoie-moi des hommes dans l'escalier. Faut que le coaltar soit passé au pétrole.

— Mais je n'ai pas de pétrole!

— On en prendra dans les lampes.

— Alors, ils ne verront pas clair ce soir?

— J'm'en bats l'œil.

Et Vergy reste seul dans sa chambre en désordre.

Alors, un grand courage l'envahit. Il saisit le balai et déloge vigoureusement les microbes paisibles aux rainures du parquet, puis il aligne les lits, descend les paquetages et les installe.

Il y a bien le paquetage à Duragnon qui lui donne du mal. Duragnon est un paysan indécrottable et paresseux, dont les doublures sont toujours sales et déchirées. Il a, de plus, la manie de ne mettre des chaussettes à ses pieds que le dimanche, mais il les met dans sa musette le restant de la semaine. Heureusement que Vergy est un type dessalé. Il fait disparaître les chaussettes et la musette, savamment rabattue, ainsi que les franges des épaulettes, cachent la doublure la plus déchirée. Une paire de savates étaie l'édifice par derrière.

Vergy recule pour jouir de l'effet. Si le capitaine regarde seulement sans toucher, c'est parfait..

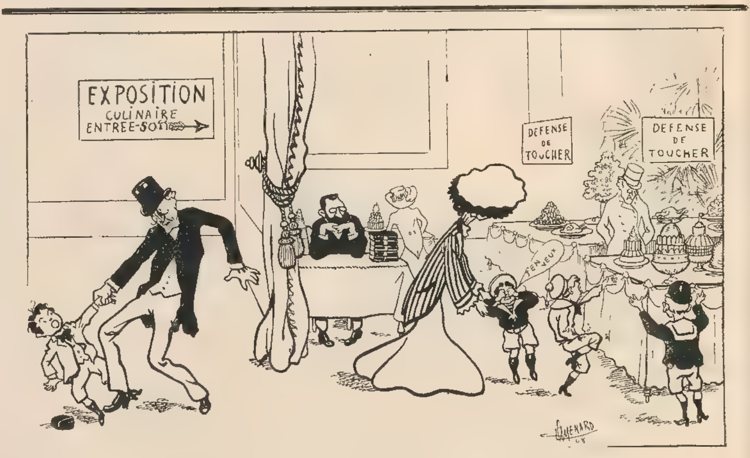
A une heure moins dix, les hommes remontent dans la chambre. Ils rigolent en dessous, parce que le cabot a tout installé, tandis qu'eux ils ont tiré au flanc. L'un, en effet, n'a descendu que onze lits sur ses épaules, et du troisième étage encore. L'autre n'a transporté que deux cents boules de pain d'un bout de la cour à l'autre. Et la cour est un vrai Sahara.... Mais ça ne fait rien, ils sont contents parce qu'ils n'ont pas installé, ni balayé la piaule et que c'est le klep's qui s'est enfoncé tout le bouleau.

Le sergent passe rapidement. Comme il est responsable du matriculage, il ne regarde que ça et déploie toutes les capotes. L'adjudant jette un coup d'œil général, et le lieutenant, qui a peur de manquer son train, et qui s'est taché de pétrole dans les escaliers, boucle seulement le caporal de semaine, afin que le capitaine voie bien, par cette punition, qu'il est venu.

Enfin, à trois heures le capitaine arrive. C'est un brave homme consciencieux. Il commence par dire au caporal Vergy:

— Eh bien! caporal, j'espère que vous avez eu le temps de faire installer vos hommes et que tout est prêt.

Le capitaine inspecte les effets, interroge les hommes, regarde s'ils ont les pieds propres, leur demande quel métier ils exercent dans



LE SUPPLICE DE TANTALE

LE GRAND-PÈRE. — **Si u continues à être désagréable, je te mène à l'exposition culinaire!**







PROTECTEUR ET PROTEGÉE

MONSIEUR. — Le Code dit : « Le mari doit aide et *correction* à sa femme.
MADAME. — Aide et *protection.*
MONSIEUR. — Correction.
MADAME. — Ah ! tu m'agaces à la fin !

MONSIEUR. — C'est toi qui ne veux pas entendre raison, entêtée !
MADAME. — Abruti ! Imbécile ! Idiot !
MONSIEUR. — Harpie !
MADAME. — ...Tiens !

MONSIEUR. — Au fait, Mélanie, c'est toi qui as raison. D'après la loi, je te dois aide et *protection !*

la vie civile, etc... Enfin, il arrive devant le lit de Duragnon. Vergy tremble. Le capitaine passe. Vergy respire. Par malheur, le lacet d'une savate pend. Le capitaine tire dessus et tout l'édifice dégringole. Il s'aperçoit alors que la doublure est déchirée. De plus, il constate que le paquetage ne tenait en équilibre qu'à l'aide des savates et grâce aussi à un savant rembourrage de chaussettes nauséabondes.

Le capitaine affirme à Duragnon :

— Vous serez puni pour avoir caché des chaussettes dans vos effets.

— Mais, mon capitaine, ce n'est pas moi, c'est mon caporal qui m'a installé.

Sévère, le capitaine se retourne vers Vergy :

— Est-ce vrai ?

— Oui, mon capitaine !

— Bon ! vous aurez quatre jours de salle. C'est répugnant Vous ne pouvez pourtant pas dire que vous n'avez pas le temps de faire installer vos hommes de midi à trois heures !

Et l'officier sort, furieux, tandis que Duragnon proclame à mi-voix, narquois et triomphant, à son voisin de lit :

— Hein ! T'as vu, j'l'ai fait boucler, l'cabot !

Georges LE MARDELEY.





DISTRACTION BIEN EXCUSABLE

Lundi le jeune Snobinet fut témoin dans un duel... Mercredi aussi... Jeudi également...

Mais vendredi il fut témoin dans un mariage, et causa quelque émoi...

Pêle-Mêle Connaissances

— La fatigue et le surmenage entrent pour une part très importante dans les accidents du travail La statistique a noté, en effet, qu'ils sont de beaucoup plus fréquents à la cinquième heure de chaque période de travail qu'à la première, beaucoup plus fréquents encore le samedi que le lundi.

— Chacun sait qu'au moyen âge la culture de la vigne s'étendait beaucoup plus dans le Nord que maintenant. Les spécialistes ont diversement expliqué ce recul. Pour les uns, il est dû au refroidissement du climat ; pour d'autres, il s'agit seulement de raisons économiques : une culture doit rendre le maximum, et l'on veut être absolument sûr de la récolte.

— Ce n'est pas seulement en France que les grands magasins suppriment le petit commerce. A New-York, la vente de détail, les boutiques de spécialités n'existent plus guère. Dans un des plus grands bazars de la Fifth avenue, on vend de tout, depuis deux sous de papier à lettre jusqu'à des automobiles, et des colliers de perles de plus d'un million

— On a noté que les empoisonnements collectifs et si fréquents, provoqués par des gâteaux à la crème, des biscuits ou autres pâtisseries, sont, la plupart du temps, dus à l'emploi d'œufs avariés. Certains pâtissiers, heureusement en petit nombre, n'hésitent pas. en effet, à se servir d'œufs vieillis et conservés importés d'Orient ou d'Extrême-Orient, et primitivement destinés à la mégisserie.

— On sait la vogue que certains exercices de plein air ont valu à diverses stations sportives hivernales suisses. Cet engouement n'a pas été sans causer un gros préjudice à l'industrie hôtelière de la Côte-d'Azur. La clientèle des riches oisifs, susceptibles d'hiverner, n'est, en effet, pas illimitée. Près des 7/10 des voyageurs, qui passaient autrefois la rude saison dans le Midi, séjournent maintenant dans les Alpes, et, d'après des calculs

précis, notre pays aurait perdu de ce chef environ 25 millions par mois.

— L'ancienne Gaule s'étendait-elle sur le long de toute la rive gauche du Rhin? Point souvent contesté par la science allemande. Une découverte inattendue vient de confirmer le bien fondé des prétentions françaises. Il s'agit d'un amoncellement de ruines placé au sommet d'une montagne. près de Deidesheim, dans la partie bavaroise des Vosges, et dont l'origine était demeurée, jusqu'à nos jours, mystérieuse. Les fouilles opérées par la Société Archéologique du Palatinat ont révélé, en effet. que ces ruines ne sont autre chose que les vestiges d'une ancienne place forte (*oppidum*) fondée par les Gaulois.

— Sous l'influence du mouvement réformateur, un décret. rendu en 1905, supprima la torture en Chine, comme moyen d'enquête judiciaire. et la décapitation fut déclarée n'être plus que le seul mode de mise à mort devant exister. Ce décret ne fut jamais appliqué qu'à Pékin, et les plus affreux supplices continuent de subsister, les vice-rois et les gouverneurs ayant déclaré, dans leurs rapports au trône, qu'ils ne pouvaient maintenir l'ordre qu'à l'aide des anciennes coutumes pénales.



LES GRANDS DE LA TERRE

— Pourquoi les appelle-t-on les grands, même quand ils sont petits ?
— Parce que les autres ont l'habitude de se tenir courbés devant eux.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. E. Théâtre — Nous ne demandons pas mieux, mais devons vous prévenir que cette collaboration est gratuite.

M. H Meigneux. — Non, elles sont fort communes.

M. Solici. — Pour aucune raison, et c'est ce qui fait que la chose est encore plus bizarre.

M. Carnoli. — Cet interrogatoire était bien désagréable certainement, mais que voulez-vous, la Justice a bien des privilèges et ne déploie pas toujours une courtoisie parfaite.

Un Enghiennois. — Etes-vous sûr que ce n'était p une illusion d'optique ?

Aimée. — Il est probable que ce terme n'a pris na sance que parce qu'il était un des mieux appropr l'irrespect qu'il s'agissait de déployer.

M Lefol. — Elles n'ont d'autre valeur que celle méta'.

M. E. Merland. — Non, le point de l'adversaire vo empêche de faire 90.







CHEZ LE DOMPTEUR

— Tu transformes ta lionne?
— Oui!... J'ai annoncé l'arrivée d'un nouveau tigre!



14e ANNEE — No 32. 10 Centimes 9 Août 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

PETITE ERREUR, par Th. BARN.



— Hein ? Est-ce assez désagréable d'avoir un charcutier pour voisin ! Sentez-vous cette odeur de roussi ? C'est qu'il grille un cochon dans la cour !

LE MIRACLE

(CONTE CHINOIS)

Le mandarin Tian-Koung, illustre personnage, commis par le gouvernement du Fils du Ciel à l'administration de la petite ville de Pou-ceurs du sommeil, quand de grands cris poussés sous sa fenêtre l'éveillèrent brusquement.

— Holà! se demanda-t-il, quel est donc ce tapage?

Il alla, ou plus exactement courut dans la rue, afin de connaître la cause du vacarme insolite.

A quinze mètres environ de sa demeure, une cinquantaine d'individus en malmenaient un autre qui sortait de la pagode consacrée à Confucius, et poussaient des hurlements capables de mettre en déroute le plus nombreux troupeau de porcs du Céleste-Empire tout entier.

Tian-Koung, à l'aide de son solide rotin, se fraya un passage dans la foule, et, s'étant fait reconnaître d'elle, s'informa:

— Que se passe-t-il, fils de chiens, et pourquoi frappez-vous cet homme?

Déjà, le « battu » se réjouissait en son for intérieur de voir un si puissant personnage venir à son aide, car il n'en menait pas large, le malheureux, lorsqu'un des assistants expliqua:

— Seigneur, nous faisons justice d'un voleur! Il s'est emparé du vase en or, plein de riz, offert à la statue du divin Confucius par tes mains vénérables et sacrées...

Le mandarin fronça le sourcil:

— Tu as fait cela, misérable? demanda-t-il à l'accusé qui baissa la tête sans répondre.

Mais l'autre continuait:

— Nous l'avons surpris, comme il sortait de la pagode, portant le vase dans ses bras sacrilèges, et nous avons commencé à le fustiger d'importance en attendant, seigneur, ton équitable décision...

D'un coup de canne, Tian-Koung imposa silence au discoureur et, s'adressant au voleur présumé, prononça:

— En punition du forfait que tu as commis, je te condamne au supplice de la cangue pour trente ans...

La perspective de passer trente ans de son existence avec cet instrument de torture au cou n'avait rien de bien réjouissant. Aussi, le condamné protesta-t-il avec véhémence:

— Maître, je t'en conjure, ne me condamne pas sans m'entendre, car je suis innocent du crime odieux que l'on m'impute...

— Allons donc! fit le mandarin en haussant les épaules.

— Je me nomme Tchoun-po, continua l'autre, et, quoique pauvre, je suis incapable d'une mauvaise action. J'étais entré dans la pagode, afin d'y conjurer le divin Confucius d'avoir pitié de mes maux. Il y avait bien trois jours que je n'avais pas mangé, quand je vis, devant la statue de notre Maître, ce vase en or plein de riz...

— Et naturellement tu n'eus rien de plus pressé que de t'en emparer, chien d'ivrogne?

— Lumière d'En-Haut, tu te trompes. Je ne m'emparai point du vase, ce qui eût été un abominable sacrilège. Je demandais à Confucius de me donner la subsistance, quand je vis soudain la statue s'animer, et le Sage des Sages tendre vers moi une main secourable. En même temps, j'entendis une voix impérative sortir de la bouche de bronze, et cette voix déclara distinctement: « Tchoun-po sois rassuré; je ne te veux point de mal. Au contraire, je veux que tu vives. Prends ce vase rempli d'un riz excellent, et emporte-le dans ta maison; je te le donne... »

— Tu mens, vil imposteur! interrompit Tian-Koung, et je ne sais ce qui me retient de t'infliger une sérieuse bastonnade. Confucius n'a pas pu te permettre d'emporter ce vase et ce riz dont je lui avais fait présent!...

Mais, à ce moment, le grand prêtre sortait de la pagode. Tchoun-po l'aperçut, et, faisant de grands gestes, l'appela. Le grand prêtre s'empressa d'accourir:

— Homme vénérable, lui dit Tchoun-po, crois-tu que le Sage des Sages ait pu, en ma faveur, provoquer du Très-Haut Seigneur de toutes choses un miracle?



— Tu vois donc, Lumière d'En Haut, je ne t'ai pas menti en t'affirmant que Confucius avait entendu ma prière!...

— Je le crois, répondit sentencieusement le personnage sacré.

— Qu'il ait pu me donner ce vase en or plein de riz, à moi, qui le suppliait de me faire gagner de quoi manger?

— C'est possible. Le divin Confucius est le plus puissant des élus de Dieu!...

Tchoun-po se tourna alors vers le mandarin, et, d'un air de triomphe:

— Tu vois, Lumière d'En-Haut, je ne t'ai pas menti, en t'affirmant que Confucius avait entendu ma prière!... D'ailleurs, pourquoi ne me croirais-tu point sur parole, puisqu'au moment où s'est accompli le miracle, je me trouvais seul dans la pagode?

Tian-Koung se gratta l'occiput, évidemment le coquin mentait effrontément, puisqu'il affirmait si haut son innocence. Mais pouvait-il, lui, mandarin préposé à la conservation de la religion nationale, condamner pour vol d'objets consacrés, un individu qui se prétendait bénéficiaire d'un miracle étonnant? C'eût été se heurter à l'autorité du grand-prêtre, qui avait admis si catégoriquement la possibilité de l'intervention providentielle de Confucius en faveur de ce pauvre diable de Tchoun-po!...

Aussi le parti du mandarin fut-il rapidement pris:

— Que l'on conduise à ma maison, ordonna-t-il aux gens qui l'entouraient, l'heureux mortel protégé de si insigne façon par le Souverain du Monde!... Qu'on lui donne la plus belle chambre! Qu'on étende sous ses reins fatigués la natte la plus épaisse! Et qu'on le laisse en paix remercier son divin patron!... Ce sera moi, et moi seul, qui veillerai dorénavant sur ses jours!...

*

Pendant une semaine, Tchoun-po se montra ravi du nouveau sort qui lui était échu en partage. Pensez donc! Autrefois, il passait presque toutes ses nuits à la belle étoile, exposé aux plus cruelles intempéries, et maintenant, il dormait sur une natte qu'on eût dit tissée spécialement pour lui, tant elle était douce et moelleuse. On lui rendait des honneurs spéciaux, des honneurs plus grands que ceux dont les mandarins ont le monopole. Une foule nombreuse ne cessait, durant le jour, de défiler devant la fenêtre de sa chambre. Et tout cela, pourquoi? Parce qu'il était un « miraculé »! La vie a quelquefois de ces agréables surprises!...

Au bout d'une huitaine, cependant, une cho-



— Mon ami, tu es maintenant un personnage d'essence surnaturelle.

se l'inquiéta, subite: la provision de riz, con tenue dans le vase que lui avait offert Confu cius, s'épuisait visiblement.

Tian-Koung, qui le servait avec infinimen de respect, et à qui il s'en ouvrit, lui fi cette réponse:

— Tu n'as nul besoin de t'inquiéter! Quan tu n'auras plus de riz, le Sage des Sages t'en donnera de nouveau, puisqu'il te protège!.

Mais cette réponse ne satisfit point Tchour po, qui riposta:

— Qui t'autorise à croire que le divi Confucius fera pour moi un second miracle Que m'arriverait-il si, ma provision de ri épuisée, il ne m'envoyait pas de quoi la rem placer?

— Mon ami, répliqua le mandarin, tu e maintenant un personnage d'essence surna turelle. Confucius se doit à lui-même d pourvoir désormais à tes besoins matériel S'il ne le fait point, c'est que son intentio est de t'appeler bientôt auprès de Lui!... C qui est, confesse-le, un sort cent fois préférab à celui que nous avons sur la terre!...

— Alors, si Confucius ne me vient pas e aide, je suis condamné à mourir d'inanition?

Tian-Koung ne répondit pas, mais il pr congé en esquissant un geste qui signifia clairement: « Cela me paraît de toute év dence! »

Une fois dehors, il se frotta les main

— Nous verrons bien, fit-il à voix bass si la faim ne décide pas le gaillard à l'ave de son vol. Ce sera pour lui, sacrilège menteur, la mort dans le plus bref délai, con me l'ordonnent les règlements de l'Empire...

Et, dans un sourire sardonique, il ajouta

— Sans compter qu'en ma qualité de ma darin, héritier légal des suppliciés, je su certain de recouvrer le vase inestimable do j'avais fait présent au divin Confucius!...

Henri JOUSSET.



POUR AVOIR LA COMMUNICATION

Un monsieur voulant téléphoner présenta au guichet d'un bureau de poste, une pièce de deux francs suisse, ayant cours. Il attendit si longtemps...



... que la République fatiguée s'assit... et que notre pauvre homme se la vit refuser!

Enfant très moderne

L'éducation pratique moderne nous prépare des enfants dans le genre du jeune Bob, qui échangea, l'autre jour, avec son père, les paroles que voici:

— Bob, dit le papa, je t'avais promis, la semaine dernière, une bicyclette de cent cinquante francs, si, pendant huit jours, tu faisais soigneusement tous tes devoirs. Tu n'as pas réussi à gagner la bicyclette. Je te fais la même offre pour cette semaine, mais je te préviens que c'est la dernière fois.

— Sois tranquille, papa, déclara Bob, cette semaine, je la gagnerai, j'en suis sûr.

— Vraiment! mais alors, pourquoi ne l'as-tu pas gagnée la semaine dernière?

Très naturel, Bob répondit:

— L'engagement était important, et je n'ai eu qu'une confiance limitée. Aussi ai-je pris une fiche sur toi dans une agence de renseignements.

Le père, légèrement estomaqué, resta coi, pendant que Bob tirait de sa poche un bulletin rose et ajoutait:

— Je suis tranquille, maintenant, tu es solvable pour un crédit de cent cinquante francs

Pêle-Mêle Causette

Les pêcheurs à la ligne servent souvent de cible aux traits humoristiques de nos collaborateurs. Leurs mœurs éminemment pacifiques, leur tranquillité d'esprit et d'âme, leur patience donnent naissance à d'inoffensives plaisanteries.

Mais ils peuvent aussi donner matière à des réflexions sérieuses.

La pêche à la ligne est peut-être le plus répandu de tous les sports. La Seine, la Marne, l'Oise, et en général tous les cours d'eau, sont bordés, en été d'une double rangée de pêcheurs dont le dénombrement démontrerait l'importance de cette distraction.

Et l'on aurait tort de croire que la pêche à la ligne n'est qu'un simple délassement. Elle s'élève à l'ardeur d'une véritable passion.

Je connais des pêcheurs qui se sont affranchis de toute préoccupation pour s'absorber entièrement dans leur passe-temps favori. Pendant les deux mois de la fermeture, il est plaisant de les voir errer sur les berges, attirés par une force invincible vers le flot qui renferme en ses profondeurs tout leur bonheur.

Toute passion trop exclusive a ses inconvénients, mais s'il en est une qu'on peut regarder avec plus de bienveillance que les autres, c'est à coup sûr la pêche. Elle n'affecte ni le cerveau, ni la moralité, ni même la bourse. Elle est le champ d'action d'une population pacifique et tolérante, d'une catégorie de citoyens que n'atteignent ni les théories subversives, ni cette grande plaie de notre époque qu'on appelle l'arrivisme.

Les pêcheurs à la ligne n'ont de haine que pour le bruit. Il leur faut du silence dans l'exercice de leur fonction, et ce besoin de tranquillité, ils l'ont transporté dans tous les actes de leur vie. Aussi ne les voit-on jamais, malgré leur nombre, se livrer à des manifestations publiques, ni à des réunions tapageuses, ni même à de simples suppliques.

Il ne faudrait cependant pas déduire de leur impassibilité, qu'ils se considèrent comme parfaitement heureux, et qu'ils n'ont aucune revendication à faire valoir. Ce serait une erreur. Les pêcheurs souffrent de l'indifférence que les pouvoirs publics leur témoignent.

Ils voudraient être protégés contre le braconnage et contre leurs cruels ennemis, l'épervier, la nasse, le verveux. Ces engins dépeuplent les rivières à leur grand détriment.

Pour y remédier, il faudrait non seulement de nouvelles lois, mais aussi une surveillance étroite. La police fluviale est purement illusoire à l'heure actuelle.

Qui dit surveillance, dit dépense. Les pêcheurs ne l'ignorent pas. Aussi, leur désir serait-il de voir établir un *droit de pêche*, tout comme il existe un *droit de chasse*.

Les sommes considérables que produirait cette contribution pourraient servir utilement à la protection du pêcheur et au repeuplement des cours d'eau.

On leur a objecté que la pêche à la



— Ah! policeman! help! help!
— Excusez-moi, madame, je ne comprends pas l'anglais. Mais je vais vous chercher l'agent interprète.



SUR LES BORDS DU NIL

LE NÈGRE (*dont la belle-mère vient d'être avalée par un crocodile*). — On dirait qu'il a mal au cœur... Mon Dieu... pourvu qu'il ne la rende pas!

ligne est un sport démocratique, dont vivent de petites gens. Il serait cruel de les imposer.

C'est là un raisonnement spécieux et qu'un seul exemple suffit à infirmer.

Je connais un brave homme qui vit sur les bords de la Marne. Ancien soldat de marine retraité, il complète ses faibles émoluments par la pêche au goujon.

Un droit de pêche constituerait pour lui une dépense appréciable; néanmoins, ce droit il est le premier à le réclamer. En effet, le dépeuplement graduel de la rivière, lui cause un dommage bien plus important que ne le serait sa part de droits.

En réalité, pauvres ou riches, les pêcheurs seraient unanimes à approuver des mesures qui rendraient plus poissonneux nos cours d'eau et ils s'astreindraient volontiers à une redevance pour arriver à ce but.

J'ai eu déjà l'occasion de développer cette thèse, et j'ai reçu tant d'encouragements de la part des amateurs de pêche que je leur devais d'y revenir.

Ils auraient tort, cependant, de s'imaginer que la fin de leurs maux est proche.

Leur aversion contre le bruit et le bluff, qui est une belle qualité en temps ordinaires, devient un grave défaut quand il s'agit d'intéresser les gouvernements.

S'ils pouvaient se départir de leur réserve habituelle, et s'offrir une fois, à leur tour, une débauche de grands mots et de sonores hurlements, ils auraient des chances de réussir.

Mais le pourraient-ils? J'en doute fort. Autant demander à la carpe, cette muette légendaire, de prononcer un discours.

Fred ISLY.

LES PETITES SCÈNES D'INTÉRIEUR

ELLE. — Viens avec moi chez Mme Bonnepâte.

LUI (*allongé dans un fauteuil.*) — Une visite, oh! quel ennui!

ELLE. — Mme Bonnepâte est une femme charmante; chez elle on se sent comme chez soi.

LUI. — Alors, à quoi bon sortir?

La Science traîtresse

La science a du bon et je me garderai d'en médire. Il est cependant des circonstances où elle se montre implacablement cruelle.

Mon ami Tulipier en a fait la triste expérience. Voici comment:

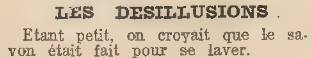
Tulipier s'était épris d'une charmante jeune fille répondant au doux nom d'Agnès. C'était une jeune personne accomplie. Fille d'un chimiste distingué, elle avait étudié avec passion les mystérieuses combinaisons des atomes, ce qui ne l'avait rendue ni prétentieuse, ni bas-bleu.

Tulipier est un brave garçon, propriétaire d'une maison de commerce, et jouissant d'une excellente réputation.

Les deux jeunes gens se rencontrèrent, un







LES DESILLUSIONS

Le temps se charge de détruire les idées fausses qu'on se forgeait dans son enfance et de remettre toutes choses au point.

Etant petit, on croyait que le savon était fait pour se laver.

On s'aperçoit de son erreur vers vingt et un ans. On apprend alors, par les soins de l'Etat, qu'il était fait pour les revues d'installage.



Les trottoirs, comme leur nom l'indique, pensait-on ingénument, sont faits pour permettre de trotter.



La vie se charge de vous apprendre qu'ils servent surtout aux étalages.



La connaissance du *Thesaurus* et des *Dialogues des Morts*, de Lucien, pensait-on, devaient vous conduire plus tard, aux plus hautes destinées.



Vient le jour où l'on s'aperçoit que leur seule et éphémère utilité consiste, un jour de dèche, à vous permettre de déjeuner.



Pour la toute jeune fille, le futur mari sert à charmer l'existence.



On s'aperçoit, plus tard, qu'il sert principalement à payer des factures.

jour, chez des amis communs. Ils surent se comprendre et s'apprécier mutuellement. Des relations amicales s'établirent entre eux et un jour Tulipier demanda la main d'Agnès. Elle ne lui fut pas accordée de suite; le père, pris un peu au dépourvu, ayant demandé un délai pour se renseigner et prendre une décision.

Sur ces entrefaites, Tulipier partit en voyage d'affaires. Il se trouvait à Bordeaux quand une lettre de sa fiancée vint lui apprendre que le chimiste n'approuvait pas son choix et qu'il eût préféré, pour gendre, un homme de science. La lettre éplorée de la jeune fille exprimait cependant l'espoir que son père se laisserait fléchir quand il connaîtrait mieux celui qu'elle aimait.

Au reçu de cette nouvelle, Tulipier ressentit un sincère chagrin, mais son caractère bien trempé reprit le dessus, et il ne se laissa pas aller au désespoir. Le but à atteindre était trop précieux pour qu'il reculât devant un obstacle.

Très calme, il rédigea maint brouillon avant de répondre, car il lui importait d'émouvoir, non seulement Agnès, mais son père, auquel elle ne manquerait pas de soumettre sa lettre.

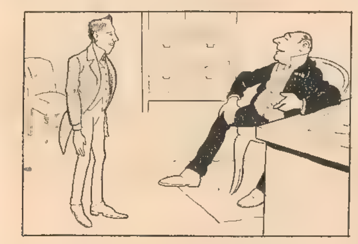
L'épître, une fois achevée, il la mit dans sa poche, avec l'intention de la relire encore une fois avant le départ du courrier. Ceci fait, et ayant entièrement repris possession de lui-même, il se rendit au restaurant où il avait convié à déjeuner quelques clients importants.

Vers la fin du repas, pendant que ses invités causaient entre eux, il relut furtivement sa lettre, la trouva suffisamment impressionnante et la cacheta.

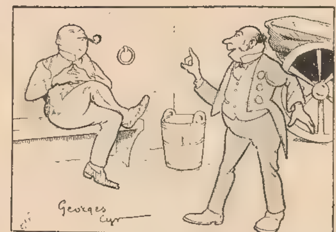
Deux jours après, le facteur lui remit une lettre qu'il reconnut aussitôt comme étant de sa chère Agnès. Mais quelle ne fut pas sa surprise de lire les lignes suivantes :

« Monsieur,

« J'ai bien reçu votre lettre qui m'a complètement édifiée sur votre fausseté et sur vos sentiments. J'ai fait analyser les prétendues larmes que vous avez versées, et dont votre lettre avait conservé les traces. Ce n'était autre chose que des traces de champagne. » Et la lettre se terminait par un avis de rupture.







LA VOIE HIERARCHIQUE

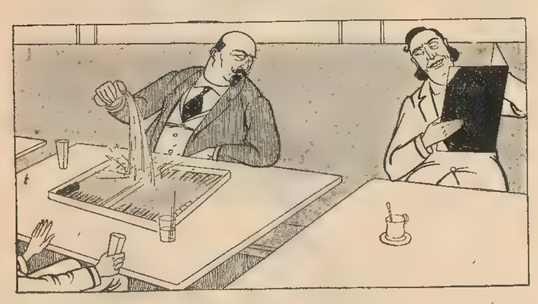
AU MINISTÈRE. LE CHEF DE CABINET (*au secrétaire*). — Veuillez, je vous prie, donner des ordres pour faire atteler le coupé de Son Excellence.

LE SECRÉTAIRE (*au brigadier des huissiers*). — Faites atteler le coupé du patron.

L'HUISSIER (*au cocher*). — Eh! Joseph! Attèle ton canasson à la bagnole du singe!



— Pouvez-vous rire de ce dessin d'homme distrait!...



.. C'est vraiment exagéré!...



...On n'est pas distrait à ce point!



— Oh! père Martin, c'est dans votre chapeau que vous m'offrez ces fruits!
— Madame est trop bonne, mais ça n'a pas d'importance, il est vieux et sale.



— Je sens que ça mord.
— Veinard! c'est probablement une anguille.
— Non... Je crois plutôt que c'est une puce!

Courrier Pêle-Mêle

Ce qu'absorbe un auto

Quelle est la plus grande distance que peut parcourir une automobile de tourisme sans se ravitailler en pétrole?

Quelle est la plus grande distance que peut parcourir un pneu à une allure ne dépassant pas 60 kilomètres?

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question ci-dessus, posée par M. Archibald, je répondrai en quelques mots.

La consommation en essence d'une voiture de tourisme, dépend de plusieurs facteurs: le nombre de chevaux, le nombre de cylindres du moteur, la marque du carburateur, sont autant de causes qui font varier cette consommation de 8 à 10 litres pour 100 kilomètres, jusqu'à 20 ou 30 litres. Mais pour ce qui est de la plus grande distance que l'on puisse parcourir, sans se ravitailler d'essence, cela tient uniquement à la plus ou moins grande capacité du réservoir.

Quant à la seconde partie de la question, se rapportant au pneu, les mêmes facteurs sont à peu près en jeu: poids de la voiture, marque du pneu, état des routes, température. Toutes choses égales, d'ailleurs, pour un pneu de la même marque, roulant dans les mêmes conditions qu'un autre, c'est un peu une question de chance. Le premier pourra faire dix à douze mille kilomètres, le second éclatera peut-être au bout de 500.

Je ne crois pas qu'il existe de manufacture de caoutchouc garantissant les pneus d'automobiles.

Recevez, etc.

UN DOCTEUR CHAUFFEUR.

* * *

Routes

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 12 juillet, G. R., de Genève, demande quelles sont les sections de routes, permettant de faire le plus long trajet possible en ligne droite.

Le Berry possède plusieurs routes avec sections en ligne droite, savoir: route de Paris à Toulouse, section Vatan-Châteauroux, 28 kilomètres en ligne droite; route de Châteauroux, à Bourges, section Châteauroux-Issoudun, 25 kilomètres en ligne droite.

Route Vierzon à Salbris, 21 kilomètres en ligne droite.

Recevez, etc. LEBON.

Un « Gascon de Paris » nous signale, dans le même ordre d'idée, la route allant de Tarbes à Rabastens de Bigorre, route mesurant 18 kilomètres en ligne droite.

* * *

Criterium dactylographique

Monsieur le Directeur,

Par la voie de votre journal, un lecteur demandait, dans le dernier numéro, s'il existait, en français, une phrase courte permettant de faire passer toutes les lettres de l'alphabet, et ce, pour essayer les machines à écrire et montrer la marche régulière de tous les signes.

J'en connais une qui répond à ces conditions et qui doit être, cependant, assez répandue, car je l'ai moi-même apprise dans un cours de la Ville.

C'est la suivante:

Tu peux m'envoyer du whisky que j'ai bu chez le forgeron.

Recevez, etc.

UNE DACTYLOGRAPHE.



LE COMPAGNON SOCIALISTE (*à son ami*). — Je ne désespère pas de voir un jour le prolétariat se réveiller; il est temps que l'ouvrier secoue le fardeau trop lourd pour ses pauvres épaules...



Mais l'opération se produisit plus vite qu'il ne l'espérait.

Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Une lectrice ou un lecteur connaîtrait-il la recette exacte du « Beurre blanc », ce mets si renommé aux environs de Nantes, sur les bords de la Loire et de l'Erdre, ainsi que la recette de la « Cautriade » ou « Cotriade », ou soupe de maquereau au safran, originaire de Cancale.

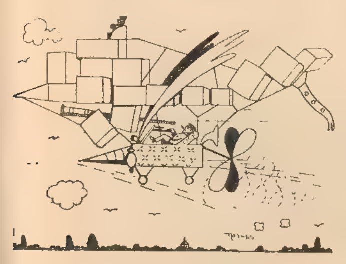
UN ABONNÉ GOURMET.



TOUT CHANGE

En 1830

LE PARVENU. — Dire que je suis arrivé à Paris en sabots!



En 1920

— Et dire que je suis arrivé à Paris en automobile!

TRANSES

Quand l'on voyage en chemin de fer, on ne pense généralement pas aux accidents qui peuvent survenir, et qui, du reste, se produisent rarement.

S'il en était autrement, ce serait un tourment que de voyager.

Ce tourment je l'ai éprouvé, cependant, et je crois que d'autres, à ma place, l'auraient ressenti comme moi.

Voici les faits:

« Quelques semaines après l'assassinat du roi de Portugal, je me rendis à la gare de Lisbonne pour prendre un train. Je fus tout surpris de voir la locomotive ornée de trophées et enguirlandée de fleurs. Néanmoins, comme il était tard, je me dirigeai en hâte vers un compartiment. Un employé, que je connaissais, m'ouvrit la portière d'une voiture:

« — Expliquez-moi donc pourquoi ce train est aussi somptueusement pavoisé? demandai-je tout en escaladant le marchepied.

« L'employé jeta un coup d'œil autour de lui, et tout bas me confia:

« — Ce train a été désigné pour transporter notre jeune roi.

« — Ah! je comprends, fis-je, mais je n'ai pas aperçu le roi.

« A ce moment le train siffla et doucement démarra.

« L'employé, ayant fermé la portière avec soin, ajouta:

« — Le roi ne partira que dans deux heures.

« — Tiens! dis-je, il aura été retenu par quelque imprévu.

« — Non, répondit-il simplement, mais on a eu vent d'un complot anarchiste ayant pour but de faire sauter le train.

« Et légèrement il se laissa aller sur le quai ».

Vous me croirez, sans doute, si je vous déclare que je fis, ce jour-là, un voyage dénué d'agrément.

* * *

Mot d'un Conducteur

Le conducteur d'omnibus de Paris est souvent doué d'un esprit moqueur et d'une verve gamine. On pourrait citer, à l'appui de cette assertion, maintes saillies. En voici une qui a fait rire les voyageurs qui en furent témoins.

Un campagnard s'était installé sur l'impériale d'un omnibus, après s'être assuré, auprès du conducteur, qu'il était dans le bon chemin.

Au bout de quelque temps, le véhicule s'arrêta au pied de la Madeleine. Le conducteur, avant de donner le signal du départ, jeta un regard sur l'escalier qui conduit à l'impériale. Personne ne faisait mine de descendre. Alors, montant deux ou trois marches, il avisa le campagnard:

— C'est bien vous qui avez demandé la Madeleine?

— Oui m'sieur, c'est bé moi.

— Alors, descendez, sapristi... je ne peux pourtant pas vous la monter à l'impériale de l'omnibus!

* * *

PENSÉE

Etrange contraste: Les personnes qui font de l'art pour leur *agrément* ne procurent, bien souvent à leur prochain que du *désagrément*.



NAIVETE

LE PAYSAN. — Que de choses nouvelles on voit à Paris; ainsi, cheux nous, jamais on n'a encore vu de sièges ambulants. J'vas en essayer.



— Eh ben! non, décidément c'est point si pratique qu'une bonne chaise.





EXTRAIT DE LA « COUR DES MIRACLES », JOURNAL DE MODES

Cette nouvelle saison apportera, en somme peu de changement dans le costume.
On conserve le canotier légèrement découvert, la jaquette effilochée avec pièces de fantaisie, et les bottines échancrées.

La puce tend à se porter de plus en plus.

Décidément, c'est avec la manche droite qu'on doit se moucher, et non plus avec la main.



Le ramassage du mégot avec les doigts n'aura heureusement eu qu'un temps; nous revenons au bon vieux bâton à pointe.



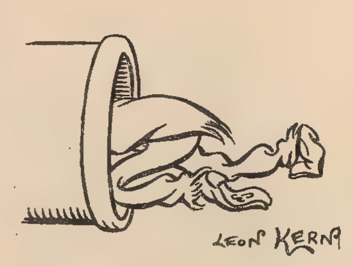
Le footing sera très en vogue.
On boira peut-être un peu plus que l'année dernière.



Le poche-œil sera porté à gauche.



La voiture fermée n'est pas près d'être détrônée, malgré la saison.



La mode, pour une fois, s'allie au confortable, c'est le tuyau seul qu'on habite.



Enfin, le pont des Arts est toujours le seul d'où on doit décemment en finir.

CE QUI EST CHIC, CE QUI NE L'EST PAS

Quelques lecteurs, à qui leurs occupations ne permettent point d'être au courant des usages mondains, nous demandent de les fixer, une fois pour toutes, sur ce qui est chic ou ce qui ne l'est pas. Efforçons nous de les satisfaire par quelques exemple typiques.



Pas très chic le geste de trinquer devant un comptoir en disant: « A la tienne, Etienne!... »



Très chic, au contraire, de porter un toast, le verre en main, en disant: « Je bois à Votre Majesté, à sa prospérité, etc., etc... »



Pas chic du tout, de mendier dans la rue.



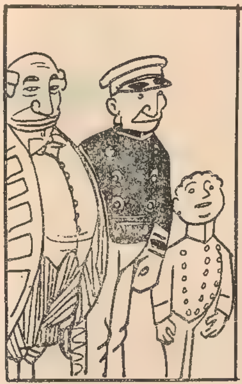
Très bien porté de mendier des suffrages qui vous procureront 15.000 francs de rente...



Pas chic de se flanquer des coups de couteaux (lames de 30 à 40 centimètres)



Mais si ces lames atteignent 60 à 70 centimètres, c'est très, très chic...



Pas chic de porter une livrée



Exception faite pour quelques-unes très recherchées.



Manger des ronds de saucisson sur l'herbe manque totalement de chic.



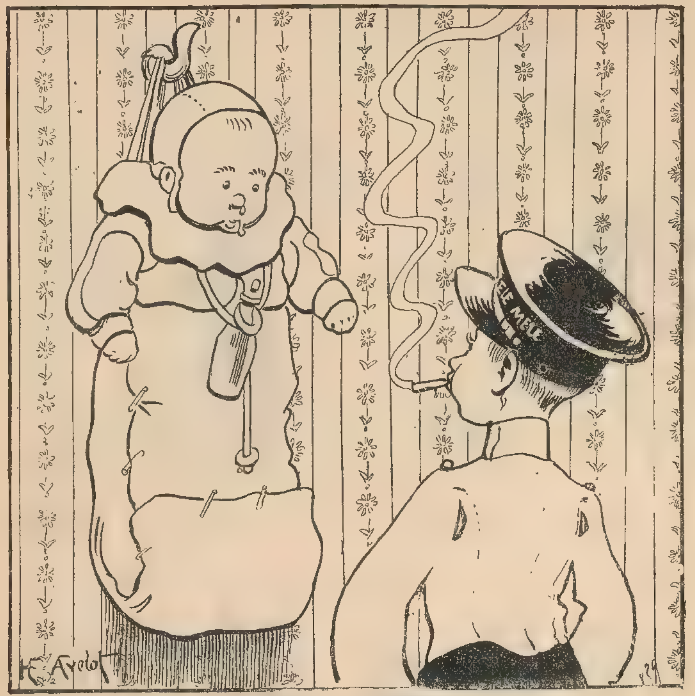
A moins que ce ne soit un pique-nique et que ces ronds vous soient passés par des valets bien stylés.



Enfin, est-il utile de dire qu'il n'est pas chic d'être sale comme un goret..



Sauf, bien entendu, que vous soyez mis en cet état, sous votre propre auto...



AMOUR-PROPRE

LE POUPON. — Vraiment, mon frère aîné, vous avez bien de la chance d'avoir une situation indépendante, moi, je commence à en avoir assez de vivre ainsi aux crochets de ma famille !

Apaches du " bon vieux temps "

On dit volontiers que Paris est inhabitable, au moins dans les quartiers excentriques, à cause des malandrins improprement dénommés « apaches », qui infestent la capitale.

Outre, qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces on-dit, nous pouvons nous estimer heureux de vivre à notre époque, car, autrefois, Paris était absolument à la merci des brigands de toute espèce.

Au seizième siècle, la Ville-Lumière n'était qu'un amas confus de maisons dont l'assemblage irrégulier, joint à l'insuffisance de la police, favorisait singulièrement les exploits nocturnes des malfaiteurs. Ceux-ci s'y organisaient par grandes compagnies.

On comptait notamment les compagnies des *Guilleril*, des *Plumets*, des *Rougets*, des *Grisons*, des *Tirelaines*, tous détrousseurs de bourgeois; les *Tiresou*, ou voleurs de bonne famille, n'attaquaient que les gens de qualité. On distinguait encore les *Darbut*, malfaiteurs effrontés qui empruntaient les costumes des divers états et corporations pour s'introduire dans les maisons; les *mauvais garçons*, qui se louaient publiquement pour assassiner le premier venu. A tous ces coupeurs de bourses, à tous ces affronteurs, se joignaient, pour jeter sans cesse la perturbation dans la ville, les indociles et remuants écoliers de l'Université, les compagnons ouvriers, enfin, la jeune noblesse de cette époque, qui tenait à honneur de charger le guet et de le mettre en fuite, laissant ainsi le champ libre aux malandrins.

Sous Louis XIII, et même sous le Roi-Soleil, le Pont-Neuf était le rendez-vous ordinaire des escamoteurs, des baladins et en même temps des fripons et des filous.

Un écrivain d'alors a composé, sur les « filouteries du Pont-Neuf », des vers burlesques dont voici quelques passages:

Sois-je pendu cent fois sans corde
Si jamais plus je vais chez vous,
Maîtresse ville des filous,
Et si je me mets plus en peine
D'aller voir la Samaritaine,
Le Pont-Neuf et ce grand cheval
De bronze qui ne fait nul mal.
. . . .
O rendez-vous des charlatans,
Des filous, des passe volants,
Pont-Neuf, ordinaire théâtre
Des vendeurs d'onguents et d'emplâtre,
Séjour des arracheurs de dents,
Des fripiers, libraires, pédants.
. . . .
Des coupe-bourses, d'argotiers,
Des maîtres de sales métiers.

Voici maintenant, les précautions que prenaient, au moyen âge, et jusqu'au milieu du dix-septième siècle, les magistrats pour assurer la tranquillité de la ville:

Il n'était permis à personne d'avoir plus d'une porte à sa maison, et de la laisser inhabitée. Le magistrat imposait un gardien aux domiciles désertés de leurs propriétaires; les habitants de toutes les maisons faisaient tour à tour la police de la rue en veillant, pendant la nuit, derrière une fenêtre d'où ils regardaient et écoutaient attentivement tout ce qui se passait dans le quartier; au premier cri, au premier bruit suspect qui frappaient leurs oreilles, ces sentinelles nocturnes ouvraient leurs fenêtres et agitaient une clochette à laquelle répondaient les clochettes des maisons voisines; alors, tout le monde sortait en arme, on fermait les issues, et les malfaiteurs, bloqués de toutes parts, étaient arrêtés et remis entre les mains de la justice.

Les Espagnols ont conservé la tradition de ces mœurs moyenâgeuses, et leurs « serenos », payés par les habitants de chaque rue, veillent toute la nuit à la sûreté publique, et chacun s'en trouve bien.

Que n'avons-nous, nous aussi, un corps de « serenos »?

* * *



LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

— Voilà bien les ennuis de la campagne ! Il n'y a pas un seul sapin par ici !

On rajeunit les momies

Un professeur anglais de chimie, M. le docteur Harris Wilder, a eu une idée ingénieuse. Il a remarqué que les préparations anatomiques, qu'un séjour prolongé dans l'alcool rétrécit, peuvent revenir à leur état normal si on les plonge dans un bain à trois pour cent de potasse caustique. Il s'est dit que si on appliquait ce procédé au rajeunissement des momies, on obtiendrait un résultat identique et l'événement lui a donné raison.

L'opération demande évidemment des soins et de la prudence. On plonge la momie dans un bain de potasse, qui peut durer de douze à quarante-huit heures, mais qu'il faut surveiller, pour ainsi dire, à chaque instant. Au cas où la momie se déforme par le gonflement, M. Wilder emploie un bain de formaline.

Les momies que M. Wilder a ainsi traitées, sont des momies péruviennes. Elles sont revenues avec la consistance naturelle de leurs tissus, avec la couleur de leur peau assez approximativement rétablie. Les momies d'enfants n'ont pas donné des résultats aussi probants.

Express-Pochade

La scène se passe dans le salon d'attente du docteur Tanathos.

PREMIER MONSIEUR. — Il y a longtemps que vous connaissez le docteur Tanathos?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Mais oui... Je le considère comme un médecin de grand talent.



PREMIER MONSIEUR. — A la bonne heure... C'est exactement ce que j'en pense aussi.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Il est très jeune encore.

PREMIER MONSIEUR. — Il n'en a que plus de mérite, à mon avis.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Incontestablement.

(*Un long silence*).

PREMIER MONSIEUR. — Vous êtes arrivé avant moi, je crois?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Mais non, vous êtes le premier à passer.

PREMIER MONSIEUR. — Permettez-moi de vous céder mon tour.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Je n'en ferai rien.

PREMIER MONSIEUR. — Mais si!... vous m'obligerez.

DEUXIÈME. — C'est trop de galanterie, je refuse.

PREMIER MONSIEUR. — Laissez-moi insister, j'ai des raisons de vouloir passer après vous.

DEUXIÈME MONSIEUR. — Cependant!...

PREMIER MONSIEUR. — Après tout, je puis bien vous le dire, le docteur Tanathos me doit de l'argent. Si je passe après vous, je pourrai toujours toucher ce que vous lui aurez payé... Alors c'est convenu, vous acceptez!

DEUXIÈME MONSIEUR. — C'est que...

PREMIER MONSIEUR. — Quoi! vous me refusez!

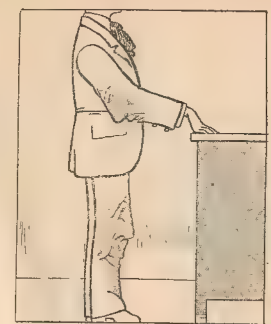
DEUXIÈME MONSIEUR. — C'est que...

PREMIER MONSIEUR. — C'est que, quoi?

DEUXIÈME MONSIEUR. — C'est que je fondais exactement le même espoir sur vous!

PREMIER MONSIEUR. — Vous dites?

DEUXIÈME MONSIEUR. — Je suis également un créancier du docteur!...



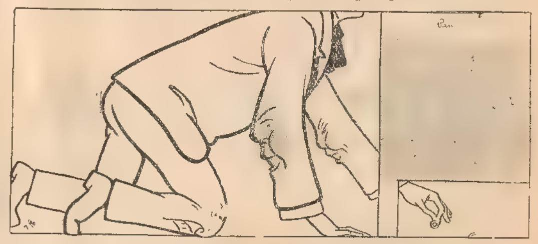


FABLE EN PROSE

Les genoux du pantalon se moquèrent des coudes du veston: « Que votre sort est donc triste, comparé au nôtre. Remués en tous sens, soumis aux frottements des tables, parfois la tête en bas, vous vivez en un perpétuel émoi. Sincèrement, vous êtes à plaindre. »

Vexé de ce propos, les coudes du veston firent malicieusement choir, sous un meuble, deux boutons qui ornaient les parements des manches.

A cette vue, le maître se baissa pour ne pas perdre ses boutons.



Et les coudes de dire: « Eh bien! Messieurs les genoux, qu'en pensez-vous, maintenant. Est-il donc si doux d'avoir le nez écrasé contre le parquet? »

Les genoux ne purent répondre, tant ils étaient meurtris.

MORALE

Rira bien qui rira le dernier!

Ce procédé va être appliqué incessamment aux momies égyptiennes. On espère qu'il donnera les mêmes résultats concluants, et que nous pourrons voir réapparaître, en leur intégralité les *professionnal beauties* du temps des Pharaons. La chimie vient ainsi au secours de l'histoire.

La culture du Turbot

Les Anglais cherchent à résoudre, depuis assez longtemps, le problème de l'élevage du turbot; ils ont même consacré à ces études des capitaux considérables.

Il faut d'abord se procurer des œufs; on ne trouve les œufs de turbot qu'à la surface de la mer, au moyen d'un filet très fin qu'on promène. Ces œufs sont enveloppés dans une espèce de noisette huileuse, qui leur permet de rester à la surface de l'eau. On comprend que cette pêche est délicate, car il faut reconnaître, au microscope, les œufs de turbot, les séparer d'avec ceux des autres poissons, et l'on imagine que ce système-là n'est pas commercialement pratique; ce sont des opérations de laboratoire, mais non des opérations industrielles.

Il a donc fallu faire pondre les turbots en captivité; on y est parvenu en modérant la nourriture de ces poissons. Mais là, un autre écueil attendait les expérimentateurs: au bout de dix jours, l'œuf arrivait à une semi-éclosion, et il fallait alors alimenter directement les jeunes larves. C'était encore une phase très difficile à franchir. Il fallait aussi renouveler l'eau en la dosant de la façon exacte nécessaire à la vie des turbots, lui donner l'agitation nécessaire pour qu'elle ressemblât à celle de la mer. A ce moment-là, il fallait guetter le vingt-troisième jour de l'éclosion, qui était le moment le plus critique de l'existence des « candidats » turbots.

On finira par atteindre le but; mais le turbot ainsi produit, revient plus cher que si on le pêche. Avec le temps, on trouvera le moyen pratique pour cultiver ce poisson si délicat.

La statistique des familles en France

On plaisante le recensement comme on plaisante tout en France. Cette opération a pourtant son utilité. Voici le chiffre des familles tel qu'il a été obtenu d'après les résultats officiels du dernier recensement:

Il y a en tout 11.315.000 ménages en France, avec ou sans enfants. Sur ce total, les ménages se répartissent ainsi:

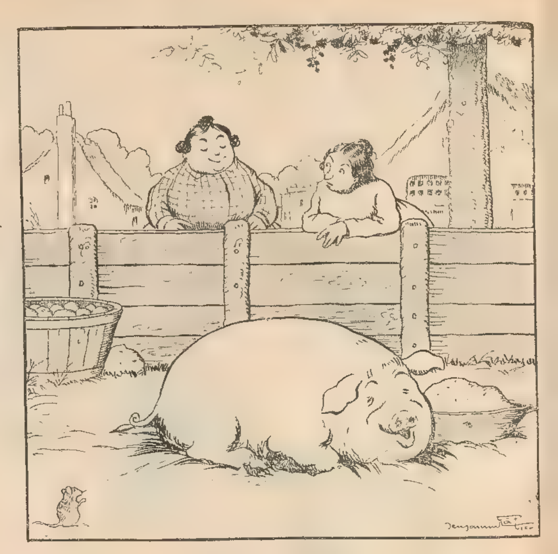
Sans enfants, il y a 1.804.710 familles; avec un enfant, il y a 2.966.171 familles; avec deux enfants, il y a 2.661.978 familles; avec trois enfants, il y a 1.643.425 familles; avec quatre enfants, il y a 987.392 familles; avec cinq enfants, il y a 566.768 familles; avec six enfants, il y a 327.241; avec sept enfants, il y a 182.998 familles; avec huit enfants, il y a 94.729 familles; avec neuf enfants, il y a 44.728 familles; avec dix enfants, il y a 20.639 familles; avec onze enfants, il y a 8.305 familles; avec douze enfants, il y a 3.508 familles; avec treize enfants, il y a 1.437 familles; avec quatorze enfants, il y a 554 familles; avec quinze enfants, il y a 249 familles; avec seize enfants, il y a 79 familles; avec dix-sept enfants, il y a 34 familles; avec dix-huit enfants ou plus, il y a 45 familles.

Il est à remarquer que la progression des ménages décroît avec le nombre d'enfants. Il y a pourtant moins de ménages sans enfants qu'à l'avant-dernier recensement. C'est un léger progrès!



RETOUR DE LA VILLE

— Oui, ma femme, à Paris, tout le monde se sert de ces lampes, maintenant, Tu verras comme c'est propre et comme ça éclaire bien.



NATURE D'ELITE

— Il a eu tous les premiers prix au concours...
— Il doit être très intelligent!

DE NOS LECTEURS

Le rhumatisme guéri par l'acide formique

On sait que les piqûres d'abeilles sont, d'après une croyance populaire, efficaces contre les douleurs rhumatismales. Un médecin, ayant analysé le venin de l'abeille, et y ayant trouvé de l'acide formique, a voulu essayer de guérir le rhumatisme par l'acide formique. Or, ce qui n'est qu'un hasard ingénieux semblerait devenir un résultat scientifique, car l'acide formique est un excellent remède contre le rhumatisme.

Il faut injecter au malade, en huit ou dix points distants chacun de huit centimètres l'un de l'autre, un gramme d'acide formique à deux pour cent, soit en tout huit à dix grammes, après avoir insensibilisé les points de piqûre avec de la cocaïne.

Les résultats obtenus ont été probants; des malades que rien n'avait pu soulager, qui avaient les bras ou les jambes endoloris, ont pu se servir de leur bras ou marcher. La guérison complète est survenue après la troisième injection.

Il est curieux de remarquer que l'acide formique avait été lancé, en médecine, comme régénérateur, comme stimulateur des forces; malheureusement ce fut une erreur, un emballement momentané. L'acide formique se relèverait il de son échec en guérissant le rhumatisme? Ce serait une belle revanche. Souhaitons-la en tous cas. Mais il faut attendre de nombreux résultats avant de se prononcer.

* * *

Les châtiments dans la Justice anglaise

Tout le monde est d'accord pour proclamer la faillite de nos « maisons de correction » modèles. Les condamnés en apprécient, seuls, le confort et la commodité, sans profit aucun pour l'honnête contribuable.

Cette constatation a fait réclamer assez souvent, pour nos bandits de Paris, et d'ailleurs, les châtiments corporels. Et on cite l'exemple de nos voisins. Le public se fait peu à peu à cette idée, mais il ignore assez généralement ce qu'est avec exactitude le système pénal britannique.

La « science pénale » — c'est une science que de corriger — a été autrement poussée dans les pays de langue anglaise que chez nous. Il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la bibliographie considérable des périodiques et des ouvrages spéciaux édités en Angleterre et aux Etats-Unis.

Ces deux pays y ont fait des progrès considérables. Ils comprirent que l'honneur de la société moderne ne consistait plus à tirer vengeance des criminels, mais à les réformer en les ramenant au bien. Dès lors, les antiques prisons avec leurs sombres cachots apparurent odieuses.

Les condamnés anglais sont de deux sortes:

1° Les *convicts* ou condamnés à la servitude pénale dans les prisons d'Etat;

2° Les condamnés dirigés sur les prisons de comtés ou de bourgs. Ici et là, ils sont soumis à quelques exercices corporels peu engageants.

Les condamnés au *public works* ou travaux publics, sont, dès leur arrivée dans les prisons de l'Etat, mis en cellule pendant une période de neuf mois. Au bout de ce laps, ils sont ensuite admis dans les salles de travail en commun, où le silence est obligatoire.

Sitôt franchies les portes de la maison centrale, que ce soit Portland ou Wormwood Scrubs ou Milbannk, on leur fait prendre connaissance des punitions qu'un écart leur donnerait à encourir. Les plus dures sont là suppression d'aliments, la fustigation par les verges ou le « chat à neuf queues ».

Une conduite irréprochable leur vaut, au contraire, le *good time law*. C'est le droit de réduire d'un temps déterminé, qu'on appelle: « good time », la durée de l'emprisonnement qu'ils ont à subir.

A la moindre infraction intervient le chat à neuf queues. C'est exactement un fouet armé de neuf grosses lanières en peau de buffle. La douleur de ses coups sur le dos mis à nu du condamné est intolérable. Entre le douzième et le vingtième coup, le fustigé s'évanouit généralement.

Lorsque la période de cellule est terminée, le condamné n'est pas tout de suite admis au travail en commun. Le travail est honorable. La loi anglaise estime que le coupable n'en est pas encore digne. Il est bon, tout au plus, pour un travail stérile et ridicule, qui, dans l'esprit du législateur, doit le « mâter » davantage.

C'est alors qu'apparaît le *tread wehel* ou roue de discipline. Tous les condamnés, isolés chacun dans un box, sont placés devant une large roue de moulin dont les palettes tournent sous le choc de leurs pieds pendant huit heures consécutives. C'est comme un escalier dont les marches fuiraient sans cesse sous le pied et dont il faudrait rattraper les suivantes,



IMPOLITESSE

Mme Lamalice a parié qu'elle ferait manquer M. Protocolaire à sa correction habituelle. Elle y est parvenue en s'inspirant du fait que le bâillement est contagieux.



Elles discutaient des mérites respectifs de leur poudre de toilette. La discussion s'anima.

Miss Mary, ayant usé d'arguments probants, Miss Maud répondit...

...du *talc* au *talc*.

sous peine de choir. Dans le *tread-wheel*, dès qu'un condamné manque la palette, la roue le frappe aux tibias et déchire les chairs: la torture est épouvantable.

On sort de là les jambes brisées, mais avec un cerveau très disposé à écouter les conseils de la sagesse. On envisage alors le *hard-labour* comme une libération. Il consiste à exécuter des travaux divers (cordonnerie, charpente, maçonnerie, cordages, etc.), jusqu'à la fin de l'emprisonnement.

Les Anglais n'ont pas estimé devoir enrichir leurs prisonniers. En cinq ans, un condamné ne gagne guère plus de 65 francs. Les Anglais n'ont pas voulu non plus que les travaux des délinquants puissent concurrencer l'ouvrage des travailleurs libres.

Ils emploient, de préférence, les criminels à l'exécution d'œuvres considérables sur tous les points du territoire, comme les digues de Portland, l'achèvement des routes, etc. Ils n'ont envisagé, en somme, que l'amendement des coupables — et par tous les moyens.

Accessit

On a donné à la récompense qui suit le prix le nom d'*accessit*, et, de ce nom latin, on a fait un substantif français. Et l'on dit couramment: un accessit, des accessits.

Or, c'est là une licence que n'admettaient point nos vieux universitaires.

Accessit est un singulier qui signifie: un tel *s'est approché* du prix. Le pluriel d'*accessit* est *accesserunt*. Nos anciens n'eussent point poussé le pédantisme jusqu'à faire précéder de ce mot l'appel de plusieurs lauréats titulaires d'un premier, d'un second, d'un troisième accessit.

Mais alors, ils tournaient la difficulté, et, avant 1870, au lycée du Prince-Impérial — aujourd'hui le lycée Michelet — le censeur proclamait:

— Premier prix... second prix...

Puis:

— *Se sont le plus approchés des prix...*

Et l'appel continuait.

Ce scrupule de vieux latiniste ferait rire aujourd'hui.

* * *

Contrebandière

Voici venu le moment des villégiatures. Beaucoup ne s'installent que pour quelques jours, d'autres passent les frontières. La plupart de ceux-ci, en regagnant leurs pénates, feront un peu de contrebande. Quand c'est une fois de temps en temps, ça ne compte pas, paraît-il.

L'été dernier, le bateau qui fait le trajet entre Granville et Jersey, et vice-versa, avait à bord une de nos plus sympathiques artistes.

Cette dame adore le tabac blond, très léger, qui se vend à des prix modiques dans l'île de Jersey. Elle en avait fait une ample provision, qu'elle avait enfermée dans un panier à main.

Les douaniers se présentèrent au débarque-



— J'ai rencontré votre mari qui m'a dit: « Venez donc déjeuner, il y aura de l'andouille », mais j ai peur de vous déranger.

— Mais non, cher Monsieur, il y aura une andouille de plus. Voilà tout.



CRITIQUE INVOLONTAIRE

— Arrête, maman! Arrête, je t'en prie... on n'entend pas l'orgue de barbarie!

ment. Un gabelou, s'adressant à l'artiste, lui demanda, selon la classique formule:

— Vous n'avez rien à déclarer?

La jeune femme répondit gracieusement:

— Absolument rien, monsieur. D'ailleurs, voulez-vous que j'ouvre ma malle?

Et, sur un signe affirmatif du gabelou, elle lui présenta son petit panier, en lui disant:

— Soyez assez aimable de vouloir bien me tenir ça une seconde. Le temps de vous ouvrir ma malle.

Sans soupçonner la ruse, le bon douanier prit le panier qui lui était tendu. Il bouleversa quelque peu le contenu de la malle; après avoir constaté qu'elle ne contenait que du linge, il rendit aimablement le panier à sa propriétaire:

— Et dire qu'il y en avait deux kilos dans mon panier! avouait en riant la délinquante deux jours après.

Les dames sont de terribles contrebandières.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le phare le plus isolé en mer qu'ait construit notre administration des Ponts-et-Chaussées, est le phare de Rochebonne, édifié en ciment armé, à 105 kilomètres au large de La Rochelle, dans l'Atlantique. Ce nouvel édifice remplace, dans ces dangereux parages, l'ancien bateau-feu, qui y était, depuis des années, mis à l'ancre.

— La flotte allemande occupera bientôt le second rang, immédiatement après celle de l'Angleterre. La construction des navires du type *Dreadnought* ne demande, en Allemagne, qu'une durée de trois ans, à peu près comme en Angleterre, au lieu qu'il faut cinq ans, chez nous, pour achever des cuirassés comme la *Vérité*, la *Justice*, la *Démocratie*.







LE MONDE A L'ENVERS

Le Patre. — V'là tout de même le cinquième litre que je siffle, j'me demande comment j'vais faire pour rentrer mes vaches à la ferme.

Mais Blanchette s'étant posé la même question, l'a victorieusement résolue.

— Le goût des loteries originales n'est pas une forme inédite de l'excentricité contemporaine. Il y a un siècle exactement, en 1808, des journaux d'Allemagne annonçaient « une loterie, proposée par une dame aussi belle que spirituelle, qui, sous le nom d'Aurora Fortuna, s'offrait en mariage au billet gagnant, avec le produit de la loterie; on en cédait la moitié au gagnant, s'il advenait qu'il refusât sa main ».

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Brémond. — Cette question a de quoi, en effet nous laisser très perplexes, mais vous savez, nous ne voulons pas ici effleurer la politique.

M. A. Dupont — Nous voulions simplement parler des problèmes que l'on vous propose, mais non des réponses qui nous sont adressées.

M Cazeneuve. — Bien tourné, mais maigre comme mot de la fin.

M. Latude Maille. — Nous n'avons pas connaissance de cet artiste.

M. V. Taillade. — Elles ne font prime que d'une somme insignifiante et qui vaut à peine les démarches que vous feriez.

Montpelliérois. — Il n'y a d'autre remède que de supprimer la cause qui les attire.

M. Martin. — Nous pensons que ce correspondant voulait dire: où peut on pratiquement s'exercer à cette manipulation?

E. C. — 1° Non; 2° non.

14e ANNEE — N° 33. 10 Centimes 16 Août 1908.

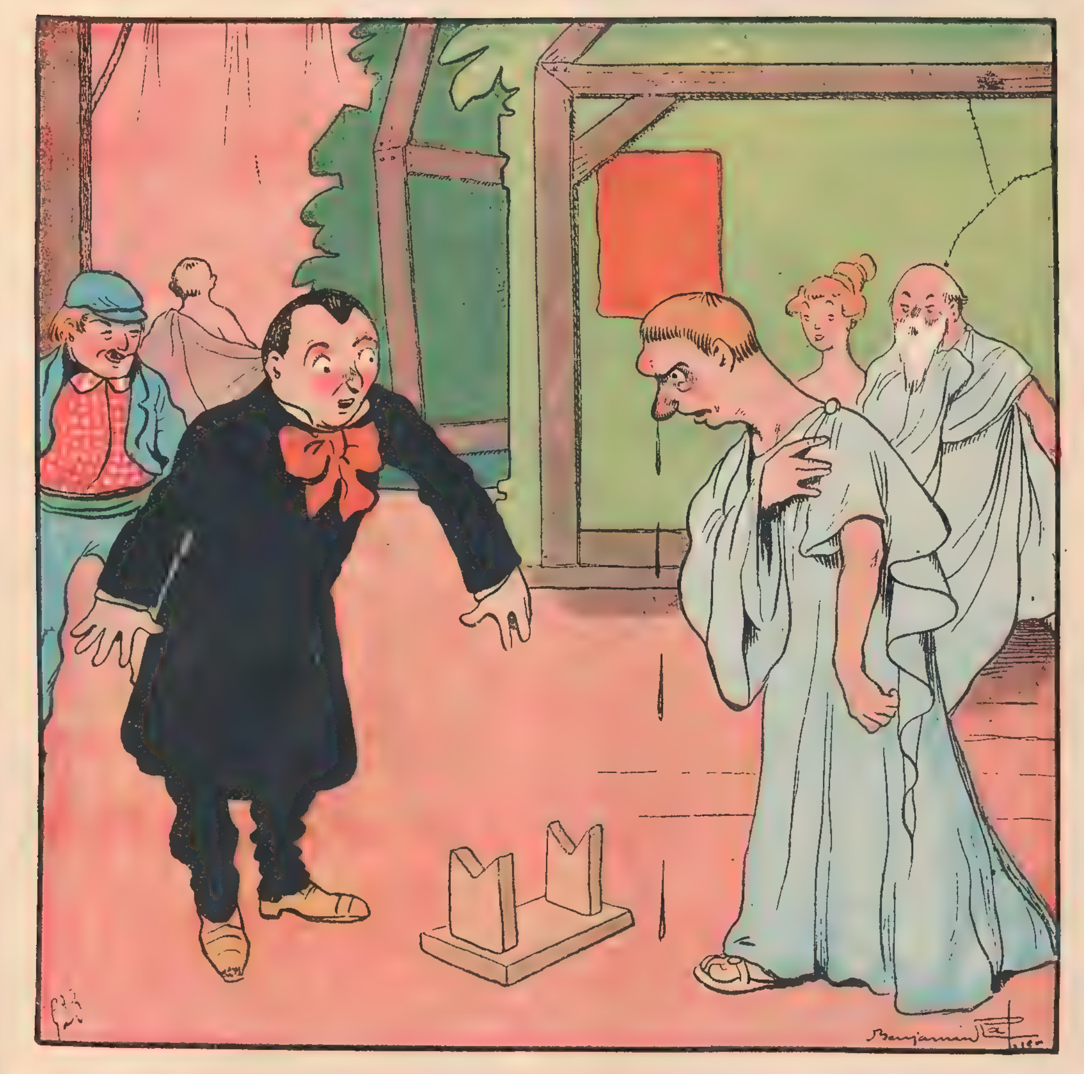
Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA TRAGÉDIE A LANDERNAU, par Benjamin RABIER.



— A quel moment vous a-t-on jeté ça ?
— Au moment ou Auguste me disait : « *Prends un siège Cinna* ! »

Linguistique

Césarin Martin, un jeune gars du Calvados, débarque à St-Lazarre. Il doit se rendre chez sa tante Madeleine, crémière, pour se placer chez elle. Dans le panier qu'il a au bras, est un couple de lapins dont il a l'intention de lui faire présent.



... Il suit la pantomime et reste figé, l'œil fixé sur l'index de l'agent qui vient de se pointer en avant...

Césarin Martin, en vrai gars du pays, ne connaît que son patois. Néanmoins, il n'est pas embarrassé, on lui a appris qu'il y a maintenant à Paris des agents polyglottes, qui donnent tous les renseignements possibles en toutes les langues. On les reconnaît à un brassard cousu sur la manche. Sûrement il en trouvera bien un qui comprend son patois.

Aux abords de la gare, il avise, en effet, un gardien de la paix, avec, sur le bras, un brassard vert, blanc, rouge.

CÉSARIN. — Godrez t'y (1) l'pateis (2) d'Cauteville sû Vire?

L'AGENT. — Io non vi capisa. Non siete Italiano? (3).

CÉSARIN (*à part*). — L'est point d'cheux-nous c't'y là! (*Haut*) Merci... Merci bié!

(*Il salue et se dirige vers un autre gardien.*)

CÉSARIN. — Godrez t'y l'pateis d'Cauteville sû Vire, os?

L'AGENT. — What do you say?

CÉSARIN. — Vô n'godrez point l'pateis?...

L'AGENT. — I don't understand.

CÉSARIN (*à part*). — C'est cô pas c't'y là... Qué méché!... (4) J'vodrais pôrtant bié... (*Haut et parlant petit nègre*). Moué, Martin... Tante à moué, saimière (5). Alle s'nômme Madeleine.

L'AGENT. — Aoh yes! Madeleine? The first street, on the left. (*Il lui indique du geste la direction.*) And than... right ahead... Have you understood? (6).

CÉSARIN. — C'est par ichin... Va bié... Merci!

Il part dans la direction indiquée, tourne à gauche, puis va tout droit. Il arrive, en effet, à la Madeleine. Là, il aborde un autre agent polyglotte.

CÉSARIN. — Connaissez-vô t'y la mé Madeleine?

L'AGENT (*désignant le monument*). Die Madeleine? Hier ist sie!(7).

CÉSARIN. — (*Il fait signe du doigt et de la tête.*) Non... Non... Non... Pas ça! (*Haut* Vô fafinez!... (8) J'godre ed'Madeleine, saimière... Madeleine, c'est Martin... Martin.

L'AGENT. — St-Martin, ya Kommen sie mit mir (9).

Il l'emmène à la station Madeleine-Bastille et lui fait signe de monter sur l'omnibus.

L'AGENT. — Dieser omnibus geth au der Porte St-Martin vorüber (10).

Docilement. Césarin grimpe sur l'impériale et s'assied en faisant de là-haut un geste d'adieu à l'agent.

L'AGENT — Auf Wieershen (11).

L'omnibus part, arrive à la Bastille. On fait descendre Césarin. Ce dernier regarde autour de lui Il n'aperçoit pas de crèmière. L'idée lui vient alors de prendre, dans sa poche, l'adresse de sa tante qu'on lui a donnée par écrit. Madame Madeleine Martin, crémière à Paris.

Puis il s'approche d'un autre agent polyglotte, en station sur un refuge, et lui tend son papier. Or, cet agent a pour mission de renseigner les sourds et muets, ainsi que cela se voit à son brassard.

L'AGENT. — (Il regarde le papier, puis gesticule avec des mouvements bizarres de pouce, de petit doigt, de poing fermé.)

CÉSARIN. — (Machinalement, il remue, lui aussi ses doigts en l'air.)

L'AGENT. — ?...!...?...

CÉSARIN. — !!!!! (La bouche ouverte en rond, l'air abruti, il suit la pantomine et reste figé, l'œil fixé sur l'index de l'agent, qui vient de se pointer en avant, terminant une phrase). (*A part*) Qué qu'y m'fait vouèr avec ses cêtres? (12).

L'AGENT (*répétant son dernier geste*). — ?

CÉSARIN (*à part*). — Faut crouère qu'c'est par ilen! (13).

(Il salue et part dans la direction du doigt de l'agent.

Une demi-heure après, Césarin, marchant toujours tout droit arrive, sans rencontrer d'autre agent, jusqu'à la barrière de Vincennes qu'il franchit. Il a le sentiment d'être égaré. Il veut revenir sur ses pas. Mais à la porte, un employé d'octroi l'arrête.

L'EMPLOYÉ. — Eh!... l'homme!... Qu'avez-vous dans votre panier?

CÉSARIN. — Eun peire ed'lapiots (14).

Césarin a compris. Il a déjà passé par là à l'octroi de la gare Saint-Lazare, en arrivant, on lui a fait payer douze sous. Il montre son reçu.

L'EMPLOYÉ. — Ça ne me regarde pas. Si vous vouliez sortir, il fallait faire une demande et passer avenue Victoria prendre un passe-debout. Vous devez payer à nouveau.

CÉSARIN. — ??

L'EMPLOYÉ. — D'abord, faites-voir votre panier... Ouvrez-le...

On ouvre le panier. Il n'y a pas deux lapins, il y en a douze. La femelle a mis bas pendant les tribulations de Césarin... Césarin a fait une fausse déclaration. Procès verbal et confiscation du panier.

Césarin résiste, se débat. Il ne veut pas lacher ses lapins, frappe à tort et à travers. Les agents interviennent. On l'arrête, on l'emmène au poste. Là, personne ne s'entend. Césarin se lamente



Césarin résiste, se débat. Il ne veut pas lâcher ses lapins, frappe à tort et à travers.

(1) Savez-vous.
(2) Patois.
(3) Je ne vous comprends pas. Vous n'êtes pas Italien?
(4) Quel malheur.
(5) Crèmière.
(6) Aoh yes! Madeleine? La première rue à gauche, et ensuite tout droit. Avez-vous compris?
(7) La Madeleine?... C'est ici!
(8) Vous plaisantez?
(9) St-Martin, oui. Venez avec moi.
(10) Cet omnibus passe devant la porte St-Martin.
(11) Au revoir.
(12) Gestes.
(13) Ici.
(14) Lapins.

— Méché... méché... j's'ons erné!... (15) Avouer busogné (16) ichin et ilin itou dulpi (17) la remontée pu être galé (18) et gouorfoulé!... (19). Pauv' fieu à ma mé!... Pauv' fieu à ma mé!...

Personne ne le comprend. Heureusement, il y a les agents polyglottes. Un à un ils l'interrogent et donnent leur avis.

L'Agent (*qui parle anglais*). — C'est un Russe!

L'Agent (*qui parle allemand*). — C'est un Italien!

LAgent (*qui parle espagnol*). — C'est un Suédois.

L'Agent (*qui parle italien*). — C'est un Allemand!

Le Commissaire (*subitement éclairé*). — J'y suis... Il parle à la fois russe, italien suédois, allemand... C'est un cosmopolite. M. Lépine cherche précisément de nouvelles recrues. Je vais lui adresser l'individu... Il fera un excellent agent polyglotte!

(15) Ereinté.
(16) Allé et venu.
(17 Depuis.
(18) Bousculé.
(19) Meurtri.



— Tu voulais me faire mettre mon tube... tiens, regarde c'que ça s'accorde mal avec un veston!

Pêle-Mêle Causette

La question des domestiques n'est pas encore entrée dans la phase critique. Mais on peut prévoir, dès maintenant, que ce sera, un jour, un des problèmes sociaux les plus délicats que l'humanité aura à résoudre.

Il touche directement au bien-être, et le bien-être n'est-il pas la grande préoccupation de notre civilisation? Toutes nos découvertes, toutes nos institutions modernes sont dominées par le souci d'une perpétuelle amélioration du confort. La mécanique, la physique, la chimie poursuivent le même but: arracher à la nature ses secrets et ses forces pour les asservir à nos besoins. L'économie politique, l'industrie, l'agriculture s'emparent, elles aussi, de tous les perfectionnements susceptibles d'augmenter notre confort.

Le bien-être apparaît donc aujourd'hui comme le but suprême de nos aspirations et de nos efforts.

Et voilà que se dresse une menace directe à ce bien-être. Ceux qui se sont donné eux-mêmes le nom de gens de maison, s'imprègnent des nouvelles idées et cultivent plus jalousement le sentiment de leur dignité.

Déjà ont disparu les rapports quasi-patriarcaux qui régnaient autrefois entre maîtres et serviteurs. La fidélité des domestiques, vertu si prisée jadis, s'estompe dans le lointain des choses du passé.

Maîtres et valets forment, aujourd'hui, deux classes de la société qui ne sont plus liées entre elles que par des intérêts pécuniaires. Le sentiment a cédé la place à des soucis purement matériels.

Le principe d'égalité absolue n'a pas encore prévalu, mais ce n'est qu'une question de temps. Le contrat de louage se présentera sous la forme d'un marché entre gens de même rang et de mêmes droits.

Cette éventualité qu'on sent proche, jette le trouble dans l'âme de bien des gens. « Se faire servir » deviendra un réel problème, car nous n'avons pas encore dépouillé depuis assez longtemps la féodalité pour nous faire à l'idée d'une complète égalité entre nous et nos serviteurs.

Il faudra bien, cependant, que nous nous en accommodions. A force d'exalter la devise républicaine, et d'étaler sur les murs le mot égalité, nous devons nous attendre à récolter le fruit de ce que nous avons semé.

Il ne servirait, du reste, à rien de se lamenter. Nous aurons beau faire, le progrès ne nous permet pas de sélectionner dans l'ensemble des réformes qu'il nous apporte, celles qui conviennent ou ne conviennent pas à notre égoïsme. Nous sommes tenus d'avaler la pilule tout entière.

Il faut donc accepter la nouvelle situation avec stoïcisme. Elle s'aplanira, d'ailleurs, au gré de tous.

De nouvelles institutions surgiront. J'en ai causé déjà avec mes aimables Lectrices. La domesticité se transformera en une branche de l'industrie. Il y aura des entreprises pour l'entretien des appartements, pour la cuisine, même pour les réparations du linge.

Les services prendront une forme différente, mais le bien-être n'en souffrira pas.

Seulement, et c'est là l'inconvénient, avant qu'un changement de mœurs se réalise, on a à traverser une période de transition. Et ces périodes de crise sont généralement douloureuses.

On n'abandonne pas de vieilles coutumes sans une certaine appréhension et sans s'y cramponner quelque peu.

Comparaison banale, cela fait penser à ces personnes qui, descendant d'un omnibus, ne peuvent se résoudre à abandonner la rampe du véhicule, et se font traîner à reculons sur une distance de quelques mètres.

L'omnibus, c'est le passé. Elles savent qu'elles doivent l'abandonner, mais s'y accrochent instinctivement au lieu de sauter délibérément sur la chaussée, qui est l'inconnu, le présent.

Elles sont prises ainsi entre deux courants qui leur causent un moment d'angoisse.

La génération actuelle connaîtra cette angoisse dans la question des gens de maison, mais nos successeurs trouveront un état de choses qui, pour être autre que celui que nous connaissons, n'en sera pas plus mauvais.

Peut-être même s'étonneront-ils que nous ayons tenu si longtemps en échec des institutions aussi pratiques.

C'est le corollaire de toutes les évolutions.

Fred Isly.

UN REMÈDE

Voyez sur les flancs du Mont-Blanc ce personnage qui, piolet en main, se hisse d'un sérac à un autre.

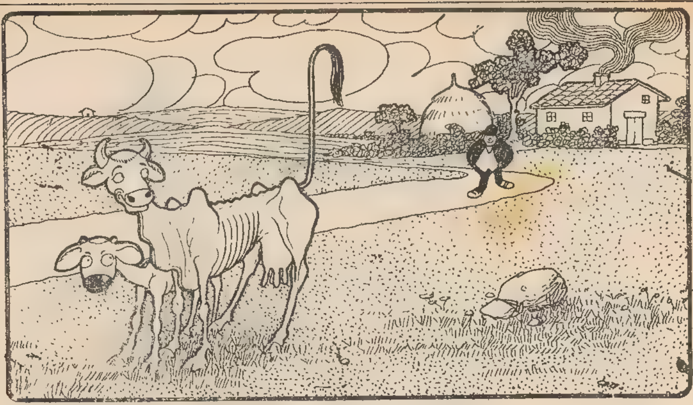
C'est mon ami Landouy. Dès que la saison le permet, il s'équipe en alpiniste et le voilà parti à la conquête des cimes neigeuses.

Il n'a pas toujours exercé ce sport périlleux. Je l'ai connu, au contraire sédentaire et casanier. Aussi, ma surprise fut-elle grande quand j'appris qu'il se livrait à des exploits aussi éloignés de sa nature primitive.

J'en eus l'explication par lui-même. Comme je l'interrogeais sur cet étrange avatar, il me répondit: « C'est sur un ordre de mon médecin, et non par plaisir, que je fais de l'alpinisme. Le docteur estime qu'aucun remède n'est comparable à cet exercice ».

« — Il ne t'est jamais arrivé d'accident? demandais-je.

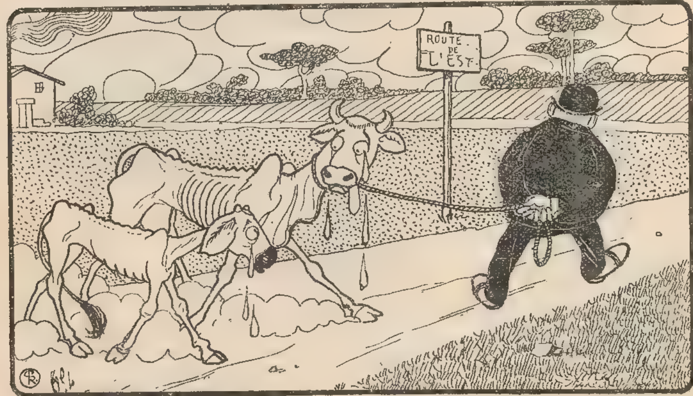
« — Oh! que si! fit il. Je suis tombé trois fois dans des précipices; je me suis cassé le bras gauche, j'ai eu le pied droit démis et quatre côtes défoncées. Aussi, aurais-je renoncé depuis longtemps à tout cela si ce n'était la *raison de santé*.



HISTOIRE TRÈS NATURELLE

— Sauvons nous, maman, je vois un boucher de ce côté.

— N'aie pas peur, mon petit, nous sommes trop maigres pour avoir à craindre quelque chose.



— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelle affreuse méprise... c'est un fournisseur de l'armée !



FÊTE ENFANTINE

— C'est gentil de ta part, ma petite Lili, de rester auprès de ta grand'mere plutôt que d'aller voir le cortège et la mascarade.

— Oh ! ils n'en valent pas la peine à côté de la grimace que tu fais quand ton rhumatisme articulaire te fait crier !

Valet de pied

Rigouillard, qui a traîné sa loqueteuse misère dans toutes les tavernes de son arrondissement, Rigouillard en était arrivé au dernier échelon de la dèche. Plus un copain à taper, plus un propriétaire qui lui fit confiance, plus un cabaret qui lui fit crédit.

Dans ces conditions, il ne restait à Rigouillard que trois partis à prendre: mendier, se jeter à l'eau ou trouver une situation. Mendier! il n'avait pas le physique de l'emploi. Se suicider! Neût-ce pas été un crime de priver l'humanité d'une unité aussi précieuse. Restait le troisième et dernier moyen: travailler.

Il se mit donc en quête d'une occupation. La seule qu'il eût sérieusement exercée jusque là, c'était celle de quatrième à la manille parlante, ou de troisième à la manille aux enchères.

Mais cette occupation-là n'étant pas rétribuée, il lui en fallait choisir une autre.

Peu nombreuses sont, hélas! les professions qui ne nécessitent aucune connaissance spéspéciale.

Rigouillard le constata, non sans déception, en scrutant les petites annonces du *Journal*.

Cependant, une d'elles éveilla son attention. Elle faisait savoir que la vicomtesse L... cherchait un valet de pied.

« Valet de pied, se répéta Rigoullard, pourquoi pas! Cela ne doit pas être très compliqué ». Il n'en savait rien, n'ayant jamais soupçonné l'existence d'un pareil métier. Dans le quartier qu'il honorait de sa présence, le valet de pied était un bimane totalement inconnu.

Deux jours après, Rigouillard se présentait chez la vicomtesse de Lahuppe.

Quelques anciens amis complaisants avaient consenti à lui établir deux ou trois certificats élogieux. Si pompeusement élogieux même qu'il fut agréé séance tenante.

Le surlendemain, il eût été difficile de reconnaître l'ancien bohême sous une livrée à boutons étincelants. De fait, il ne se reconnaissait pas lui-même, et se creusait la cervelle pour savoir pourquoi on l'avait affublé ainsi.

Rigouillard inaugurait son service. Une place lui fut assignée sur le siège d'un coupé, à côté d'un cocher majestueux. L'équipage se mit en marche. Soudain, la vicomtesse, qui se trouvait à l'intérieur, fit stopper:

— John, dit-elle à Rigouillard, qui s'appelait Benoit, mais que sa maîtresse avait jugé bon d'angliciser quelque peu, j'ai oublié mes cartes sur le guéridon du boudoir. Allez vite les chercher.

John, tout ahuri, sauta gauchement et revint quelques instants après.

— Gardez les cartes dans votre poche, dit la grande dame, et vous en remettrez partout où l'on vous dira que les personnes sont sorties.

Alors commença la tournée de visites de la dame du monde.

A chaque arrêt, le cocher poussait Rigouillard à bas de son siège. Celui-ci s'enquérait auprès des concierges si Madame Unetelle était chez elle. Si elle était absente, il venait en informer la vicomtesse après avoir laissé une carte chez le concierge. Puis il remontait sur son siège, et la tournée continuait.

Vers six heures du soir, on venait de s'arrêter devant un coquet hôtel, et John, pour la trentième fois, avait sauté de son siège sur la chaussée.

— Vous remettrez une carte sans rien demander, lui dit la vicomtesse.

— Bien, fit Rigouillard, et il se dirigea vers la porte cochère, mais un doute lui vint:

— Madame, il ne me reste plus que deux cartes, laquelle faut-il laisser?

— Laquelle, répéta la vicomtesse étonnée. Pourquoi cette question saugrenue?

— Parce qu'il ne me reste plus que l'as de trèfle et le sept de pique. Je voulais savoir si vous avez une préférence.

Et comme la vicomtesse le regardait, muette de stupeur, il plaça sous ses yeux deux cartes à jouer, les dernières d'un jeu de piquet, qu'il avait distribué tout le long de la journée.

Le lendemain, dans un café, Rigouillard sirotait tristement une absinthe, le nez plongé de nouveau dans les petites annonces du *Journal*.



LES COMEDIES BOURGEOISES

— Alors, maman, tu es bien sûre que tu ne peux me faire faire une robe?

— Mais non, c'est impossible, voici mon livre de dépenses; tu vois bien que ce mois-ci il faut que je compte avec une redingote à ton père. S'il veut s'en passer, c'est différent.

— Mais, mon enfant, si je me fais faire une redingote, c'est que j'en ai besoin.

— Oh! mon petit papa, je t'assure que ta jaquette est encore très bien, et tu es si élégant dedans.

— Enfant gâtée, on ne peut rien te refuser; soit, je me passerai de redingote. Avec l'argent prévu pour cette dépense, fais ta robe.



— Ah! monsieur Gaston, vous pouvez vous vanter d'avoir une fiancée modèle, et pratique, et économe. Tenez, regardez sa robe, on ne le dirait pas, eh bien! si je vous disais que cette petite perle l'a faite avec une redingote à son père!...

...ur les contes à l'usage de la jeunesse.

La semaine dernière, je fus of-
...rir au directeur d'une publication
...nfantine, un conte à l'usage de
... Jeunesse.
Au préalable. celui-ci me fit quel-
...ues observations:
— Surtout, me dit-il, évitez les
...bleaux trop réalistes, les émo-
...ons trop fortes, les invraisem-
...lances, les larmes, le sang, etc.
— Diable! répondis-je... c'est
...ue... dans ce que je vous ap-
...orte... il y a quelque chose
...omme cela!
— Hum!... répliqua-t-il... Enfin,
...xposez-moi votre sujet, en deux
...ots... Nous verrons s'il n'est pas
...s possible d'arranger...
— Eh bien! voici:
D'abord, le tableau d'une fa-
...ille misérable, un taudis... dis-
...tes entre l'homme et la fem-
...e..., des enfants qui ont faim...
... dont il s'agit de se défaire...
— Oh! là, là!... s'exclama le di-
...cteur avec une grimace.
Je continuai:

— Que voulez-vous, Monsieur, c'est la vie!
... voit cela tous les jours... Des parents
...i se montrent inhumains pour leurs en-
...nts..., les mettent à l'Assistance publique
... s'en débarrassent autrement..., En temps
... disette, il faut se défaire des bouches
...utiles.
Cette fois, le directeur me regarda par des-
... ses lunettes, et d'un ton sceptique:
— C'est pour la Jeunesse que vous avez
...it une histoire pareille?
— Dame... oui!
— Ce ne serait pas plutôt un scénario pour
... feuilleton, genre *Petit Journal?*
— Mon Dieu... non! répondis-je.
Et là-dessus, je poursuivis l'exposé de mon
...t. Pendant ce temps, le directeur tapotait
... bout de son crayon sur sa table, en fai-
...t de petits tzz... tzz... d'impatience. Visi-
...ment, je l'énervais. Était-il possible, dans
... conte destiné à des enfants, d'intercaler
... épisodes aussi terrifiants!... A un cer-
... moment, il sursauta:
— Comment!... Comment!... s'exclama-t-il...
... a dans votre « machine » un père qui tue
... enfants?
— Oui! fis-je.

— Un pè-re qui tue ses en-fants!! répéta-t-il en scandant ses mots, tout bouleversé.

— En leur coupant la gorge! ajoutai-je.

— En leur cou-pant la gor-ge!!... Mais vous êtes fou?...

Toutefois, devant mon air souriant et paisible, il se remit, et, souriant à son tour:

— Je comprends, dit-il... C'est un simulacre... Il voulait leur faire peur...

— Nullement! répondis-je... Il leur a bel et bien tranché le cou... Bien heureux encore qu'il en soit resté là... Pour un peu, il tuait aussi la mère... Il n'a d'ailleurs jamais été inquiété par la Justice, pour ce forfait...

— Comment..., il n'a pas même été puni de ce crime abominable?... Et c'est toute la morale que vous donnez en exemple à vos lecteurs!... Vraiment, Monsieur, si je ne vous connaissais, je croirais que vous vous moquez... Je préfère penser que vous n'avez pas la moindre conception des ouvrages qui conviennent à l'enfance.

— Pourtant..., objectai-je encore..., si le style, la tournure..., les mots employés...

Le directeur ne me laissa pas achever:

— Le style, la tournure, les mots?... s'écria-t-il..., mais l'enfant s'en moque... Est-il capable de juger... d'apprécier?... Ce qu'il comprend et retient, ce sont les faits et les faits seulement... Tenez..., tenez... ajouta-t-il en me tendant le manuscrit, qu'il n'avait même pas ouvert..., remportez votre copie... Inutile d'aller plus loin! Ce que vous avez fait là est un non sens, et, de plus... cela me paraît parfaitement idiot!

— Heureusement, soupirai-je, en reprenant mon papier..., heureusement qu'à la vérité ce n'est pas moi qui en suis l'auteur.

— A la bonne heure! fit le directeur. Vraiment j'allais me faire de vous une mauvaise opinion...

Mais voyez à quoi l'on s'expose lorsqu'on veut rendre service... Vous venez au nom d'un de vos amis qui n'a pas osé lui même... Quel est le jeune imbécile qui a pondu cet ours?

— Mon Dieu! répliquai-je, je ne le connais pas personnellement. Je sais qu'il s'appelle Perrault... Son histoire a pour titre: *Le Petit Poucet*

Etienne JOLICLER.

Courrier Pêle-Mêle

Nèfles

Monsieur le Directeur,

Les nèfles qui ont été employées contre la dysenterie sont les véritables nèfles, les fruits du néflier (*mespilus germanica*), qui se trouve surtout dans le Nord-Ouest de la France, et qui, sous le nom de meslier, fournit encore les solides bâtons de nos paysans normands. Dures, âcres et astringentes quand elles sont fraîches, elles deviennent molles, sucrées et parfumées quand elles sont blettes. Elles semblent inconnues dans le Midi où l'on donne à tort le nom de « nèfles », sans autre détermination, aux « nèfles du Japon », fruit d'un bibassier (*eryobotrya japonica*), qui passent près des médecins chinois et annamites, pour digestifs, mais qui n'ont pas été utilisées contre la dysenterie; ces derniers fruits, bien mûrs, sembleraient plutôt laxatifs.

Recevez, etc.

Dr J. RÉGNAULT.



— J'en tiens un!
Qui a dit ceci? Le poisson, le pêcheur, le pickpocket ou le gendarme? Aucun d'entre eux. C'est Háye en trouvant le sujet du présent dessin.

Chaussures Chinoises

Monsieur le Directeur,
Je réponds à la question du 12 juillet.
Oui, une loi chinoise interdit aux femmes de se mutiler les pieds; elles sont contraintes de porter les chaussures à la mesure royale, c'est-à-dire à la mesure fixée par le gouvernement.
Recevez, etc.

Hélène de Puy Ricard.

Questions interpelemelistes

On croit généralement que les mouvements de lune font changer le temps et que quand un quartier de lune commence avec le beau temps, le beau temps continue jusqu'à l'autre quartier. Est-ce exact?

Un Incrédule.

* * *

Théâtre

Voulez-vous me permettre de poser une question aux nombreux gens de théâtre, qui font partie de la clientèle de votre si charmant journal.

Un acteur, ou une actrice, subit-il l'influence de son rôle?

Je m'explique. On dit que pour bien interpréter un rôle, l'artiste doit s'assimiler à la personnification dont il est chargé. Il doi vivre son personnage. Cctte incarnation d'un autre personnalité influe-t-elle sur son carac tère réel?

Un acteur qui, tel Paulin Ménier, par exem ple, remplirait longtemps un même rôle, pren drait-il peu ou prou les qualités ou les dé fauts que pour interpréter un rôle, l'artist doit-il s'assimiler à la scène?

G. Delpit.

* * *

Pour quelle raison n'existe-t-il pas de pe dules à remontoirs?

Thérial.



Quand il allait en classe, au lieu d'ânonner ses leçons, comme c'est l'usage de réciter d'une façon monotone et inintelligible, il cherchait à mettre le ton et à faire voir qu'il comprenait ce qu'il disait. Aussi le traitait-on de cabotin et de camelot.



UN DROLE DE CORPS

Au régiment, il eut la singulière idée d'expliquer la théorie au lieu de la réciter à la lettre. Il fut traité de fantaisiste et ne fut jamais gradé.



Entré au chemin de fer comme homme d'équipe, cet incorrigible original ne s'imagina-t-il pas de crier les stations et d'annoncer les changements de voiture d'une façon distincte et compréhensible. Aussi, reçut-il un blâme pour ne pas se conformer à l'usage établi.

— Vous n'êtes pas ici à la Comédie Française, lui dit le chef de gare d'un ton sévère.



Il en tira cette bizarre conclusion, qu'il était inutile de les crier, si on ne devait pas les comprendre; c'est la réponse qu'il fit au chef de gare qui l'avait convoqué à son bureau pour lui demander les raisons de son silence subit: « Vous êtes une forte tête et un raisonneur, lui répondit ce fonctionnaire. Le règlement vous ordonne de les crier quand même; et il n'y a pas à aller contre le règlement. » Il dut quitter la compagnie.



Ayant fait un héritage, il fut agréé comme futur gendre par un gros industriel. Mais ne s'avisait-il pas de venir faire sa cour en bottes, lorsqu'il y avait de la boue, et en chapeau de paille lorsqu'il faisait soleil. « Jamais, déclara la jeune fille, je n'épouserai un pareil original »; et le mariage fut rompu.



Il fit son droit, et se fit inscrire au barreau. Il comprit son rôle d'avocat d'une étrange façon. Au lieu de chercher à se faire valoir personnellement, aux dépens de la cause qu'il défendait, il s'effaçait derrière ses clients et cherchait, par la simple logique et la bonne foi, à faire triompher leur cas. « Quel drôle de type! disaient les plaideurs. Il faut qu'il se sente bien peu de valeur pour être si modeste »; et on ne lui confia plus aucune affaire.



Alors, il se fit peintre... Mais toujours déconcertant, il eut la drôle d'idée de peindre en rouge ce qu'il voyait rouge, en vert ce qu'il voyait vert, au lieu d'intervertir, comme c'était l'usage consacré... Non content de ce daltonisme à rebours, il se crut obligé, pour être peintre, d'apprendre à dessiner!!! Inutile d'insister.



Retiré dans ses terres, il fit de l'horticulture et fut pendant une session maire de son village. Mais aux concours agricoles, il ne mit jamais sur ses produits de noms latins, et ne fut jamais primé. Maire, il eut une conduite extraordinaire. Au lieu de faire de la politique, il s'occupait uniquement des intérêts de la commune... Après



celle-là, il n'y avait plus qu'à tirer l'échelle. Il ne fut pas réélu, comme bien on pense.

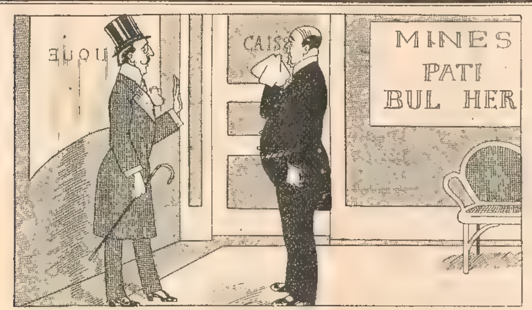
Rentré chez lui, il mourut un beau jour ignoré de tous, trop pauvre — ultime originalité — pour tenter les assassins.

NOS BONNES

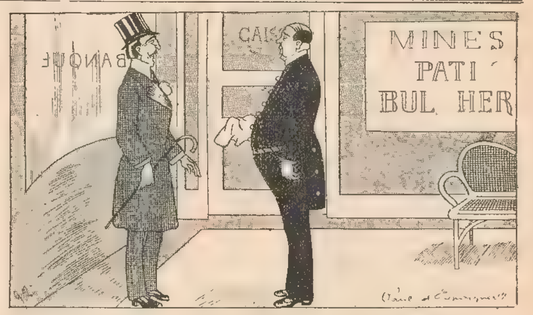
Non, madame, disait une jeune bonne, je ne pourrais travailler là où il y a des enfants?

— Mais nous avions demandé une personne qui comprît les enfants, observa la dame.

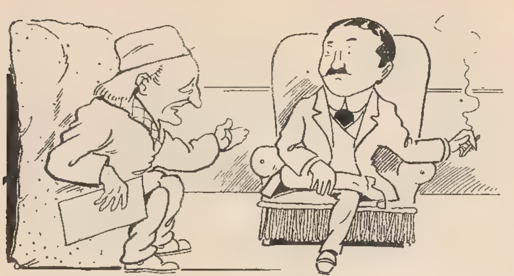
— C'est précisément parce que je les comprends que je ne désire pas travailler là où il y en a, répliqua la bonne.

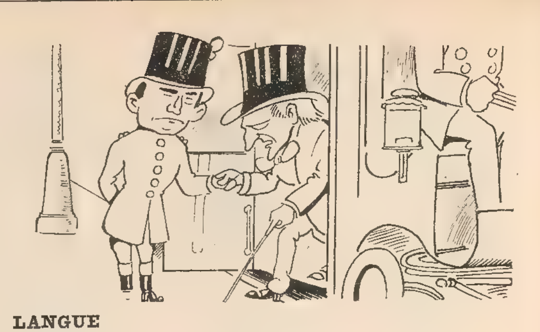


— Le patron est là?
— Monsieur est arrêté...
— Enfin, il ne l'a pas volé ce misérable...



— Attendez donc... arrêté devant le kiosque à journaux, il va monter de suite!
— Ce cher ami, il me tarde de lui serrer la main!





SUR LA LANGUE

— Que de barbarismes et solécismes, me fit observer l'académicien, mais respectez au moins la langue française!

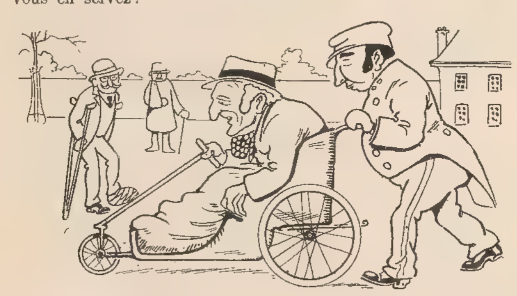
— Pardon fis-je, pourquoi... nommez-vous votre second domestique « valet de pied » tandis que son rôle est de vous tendre la main quand vous descendez de voiture?



Et cette petite carte, sur laquelle est imprimé votre nom, pourquoi la nommez-vous « carte de visite », puisque c'est lorsque vous ne voulez pas en faire que vous vous en servez?



Et cet alcool, pourquoi le nommer « eau-de-vie », puisqu'il ne contient pas d'eau et ne fait pas vivre?



Et pourquoi nommer cette construction « maison de santé », puisqu'elle ne renferme que des maladies?



Pourquoi les trains de luxe ne sont-ils pas nommés « trains de plaisir », tandis que les trains omnibus, où s'entassent péniblement les gens, le sont?



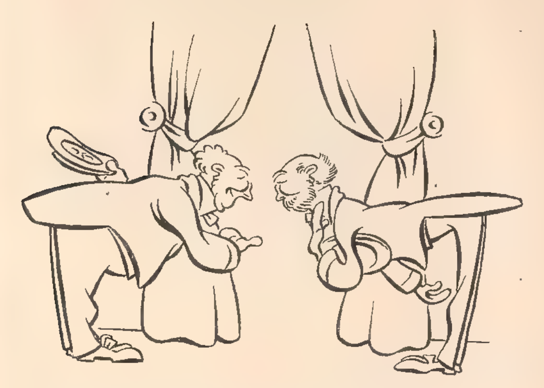
Allez à l'hôtel, vous y trouverez un monsieur qui est le maître de l'hôtel. Est-ce pour cela qu'on appelle maître d'hôtel un autre personnage qui n'est pas le le maître du tout, mais un simple salarié?



— Assez, Monsieur, répliqua l'académicien, vous outragez la langue française, et plus encore, un académicien!
Et s'éteignant dans une congestion, l'académicien m'édifia sur la *mort* d'un *immortel!*

PRIORITÉ

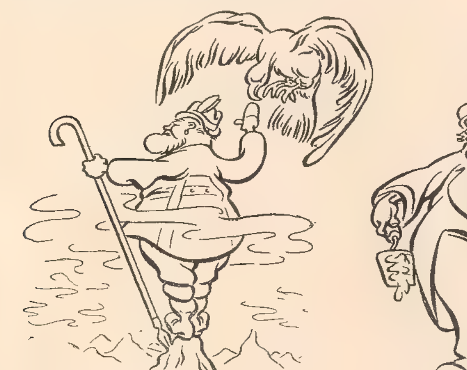
Il n'y a pas de joie comparable à celle d'être le premier en n'importe quoi.



Le fait de passer avant quelqu'un est un honneur qui vous semble tellement considérable, qu'on ne se risque pas du premier coup à en supporter le poids.



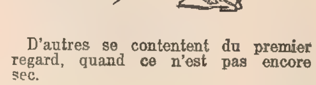
Ou bien alors, cela se change en une telle passion, qu'on est obligé de créer des occasions.



Il faut se remuer de plus en plus pour arriver à être le premier pied qui se pose dans l'endroit inexploré.



Il en est qui se satisfont en posant simplement des premières pierres.



D'autres se contentent du premier regard, quand ce n'est pas encore sec.



Il y a des malins qui dégotent les premiers le cas bizarre.



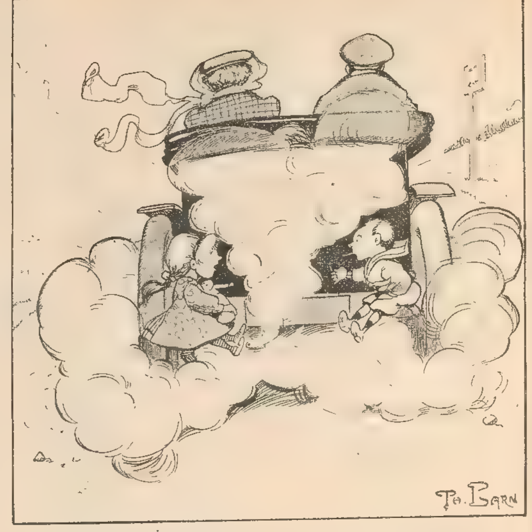
Certains, déterminés, s'astreignent à vivre des cent et quelques années, pour bien prouver aux autres qu'ils sont nés les premiers.



Et alors, on ne peut songer sans frémir à ce que doit se bouffir un descendant de la famille des Pithecanthropus, nos ancêtres, s'il en reste.



— Enfin, Mathurine, depuis cinq mois que vous êtes ici, je ne vous ai pas encore vue aller prendre un bain...
— Oh! Madame! Robuste comme je le suis, on n'a pas besoin de se droguer!



— Tu n'es pas un homme aimable, avant d'allumer ta cigarette, tu ne devrais me demander si la fumée ne me gêne pas.

Le dernier "Quinze-août"

Avant la guerre franco-allemande, le 15 août était jour de liesse: le peuple fêtait la « saint Napoléon ».

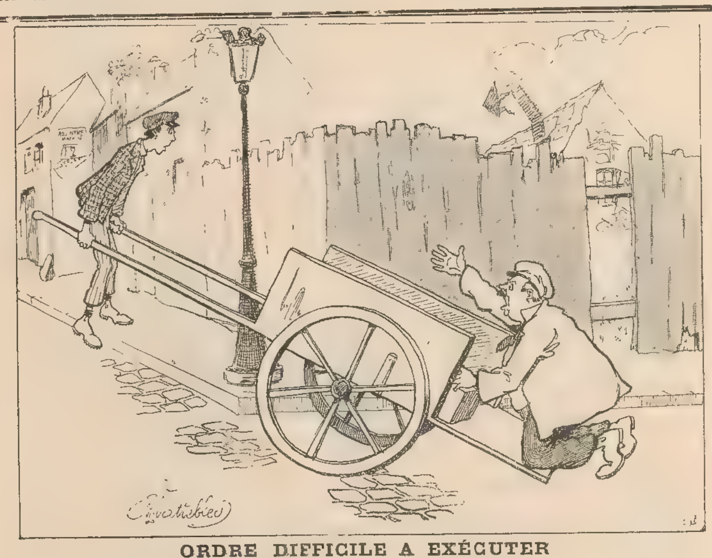
Or, en 1870, le gouvernement avait promis de donner à la cérémonie officielle un éclat inaccoutumé. Le programme, qui comprenait notamment le pavoisement de Notre-Dame, avec des drapeaux prussiens, devait dépasser en splendeur le « Quinze-Août » de l'an précédent, qui coïncidait avec le centenaire du vainqueur d'Austerlitz. On avait rappelé alors les moindres détails de la vie du grand Empereur, fondateur d'une dynastie que l'on supposait éternelle.

D'ailleurs, le neveu, quoique baptisé « Napoléon-le-Petit », par Victor Hugo, ne marchait-il pas sur les traces de l'oncle?

Et le petit-neveu, ne promettait-il pas, lui aussi, et malgré son jeune âge, de recueillir les derniers lauriers non encore coupés par son papa?

Déjà les chansonniers le célébraient, ce gamin, en rimes mirlitonesques, comme il convient aux Tyrtées officiels.

C'est le p'tit grenadier
A la mine vermeille
Qui porte, comme un troupier,
Son bonnet sur l'oreille.



ORDRE DIFFICILE A EXÉCUTER

— Bougre de petit crétin, quand j'te dis d'maintenir la voiture horizontale, j'te dis pas d'faire d'la gymnastique dessus.

Des images épinaliennes représentaient la famille impériale allant du « petit caporal » de la légende au petit caporal pour rire des Tuileries, et groupée sous l'égide de l'aigle aux serres fermées sur le tonnerre olympique.

Et dans les écoles, on chantait un chœur imposé:

Vive l'Empereur!
Il est notre espérance,
Il est notre sauveur.
Le cri de France
Est vive l'Empereur!

Hélas! le 15 août 1870 tomba au lendemain de Borny, la veille de Rezonville.

Et ce ne fut pas la mielleuse cantate impériale qu'on entendit ce jour-là, mais les mâles accents de la *Marseillaise*, enfin revenue d'exil.

Le 15 août 1870, Napoléon III était à Metz. Le maréchal Canrobert, qui se disposait à quitter cette ville pour gagner Châlons, alla présenter ses hommages à l'Empereur.

Napoléon III se trouvait au campement du ban St-Martin, dans une auberge de village où il prenait une tasse de café:

— Sire! dit le maréchal en s'inclinant, c'est aujourd'hui le 15 août, le jour de la fête de Votre Majesté, et je suis venu, comme chaque année, lui apporter mes vœux.

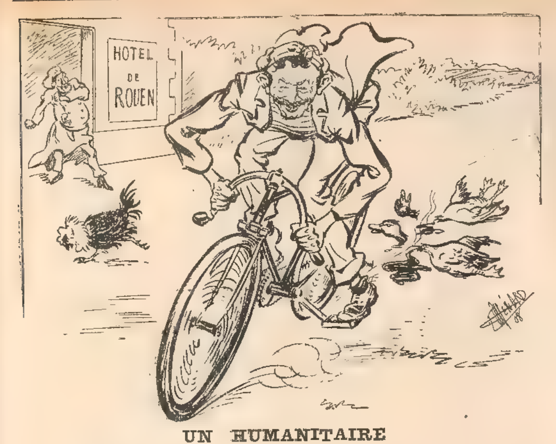
— Merci de vous en être souvenu, dit l'Empereur tristement. Pour moi, je l'avais oublié!

Le maréchal eut alors un long entretien avec l'Empereur. Il insista sur la nécessité d'un prompt départ, la retraite pouvant être coupée par l'ennemi. Ce départ fut décidé pour le lendemain.

Pendant ce temps, l'impératrice, revenue en hâte de Saint-Cloud aux Tuileries, était dévorée d'angoisses, regrettant amèrement cette guerre qu'elle avait voulue sienne.

Pas un soldat dans Paris. Tout homme susceptible de tenir un fusil avait été dirigé sur la frontière. Pour concourir à la défense de la capitale, on avait convoqué les pompiers des départements, et ces braves gens se promenaient par les rues, le casque en tête, dans des accoutrements plus ou moins démodés.

Tout le jour, la chaleur fut accablante. Vers le soir, le Jardin des Tuileries fermé, l'impératrice se promenait sous les grands massifs des marronniers. Tout à coup, elle s'arrêta, et montrant le palais qu'embrasait le soleil couchant:



UN HUMANITAIRE

— En voilà toujours deux qu'on ne mangera pas à la *rouennaise!*



SERIEUSE ASSURANCE

Le Courtier d'assurances. — Voyons, mon ami, laissez-moi au moins assurer votre démarche!

— Voyez donc, dit-elle à ses dames d'honneur, on dirait que les Tuileries sont en flammes!

Ce n'était encore qu'une vision; bientôt, ce fut une effroyable réalité.

* * *

Dumas le prodigue

C'était vers la fin de l'Empire.

Un matin, l'auteur des *Trois Mousquetaires* vint trouver le banquier Salvator, qui était alors le Mécène des littérateurs et des artistes.

— Mon cher ami, dit Dumas, j'ai absolument besoin de quatre mille francs pour apaiser la colère d'un huissier.

— Je ne suis pas très en fonds en ce moment, répondit Salvator; j'ai fait, ces temps-ci, de grosses pertes à la Bourse et ne pourrai vous donner que deux mille francs, mais dans quelques jours, je pense être en mesure de compléter la somme.

— Parfait! j'arrangerai la chose.

Après déjeuner, le financier invita l'écrivain à monter dans sa voiture.

En passant devant le magasin d'un célèbre marchand de bronze, Dumas se précipita à la portière:

— Faites arrêter, je vous prie; il faut que je vois de près cette adorable statuette.

Il entra dans la boutique, examina l'œuvre d'art et jeta sur le comptoir un des deux billets de mille de Salvator, pour payer les cinq cents francs de son acquisition.

La caissière serra le billet et, souriante:

— Je ne vous rends pas, Monsieur Dumas; vous savez que vous avez ici un compte qui se monte précisément à cinq cents francs... Je vais vous remettre une quittance.

— Le diable m'emporte si je me rappelais cette dette! s'écria Dumas. Eh bien! vous pouvez dire que vous avez une fière chance!

Dans la rue Vivienne, il faisait de nouveau arrêter la voiture, dans le but d'apporter une gerbe de fleurs à une actrice en renom.

Il grimpa les étages, sa statuette dans les bras, histoire de la faire admirer à l'artiste.

Quand il redescendit, il ne l'avait plus: la dame l'avait trouvée si fort à son goût qu'il s'était fait un plaisir de la lui offrir.

Comme il s'avançait sur le trottoir, vers la voiture, un vieux camarade de lettres tomba dans ses bras. Ils causèrent quelques instants à voix basse, le nouveau venu disant sa détresse présente: « Pas le sou... plus de crédit, misère noire! »

Dumas, attendri, fouilla dans son portefeuille, puis serra les mains de l'ami malheureux, et remonta en voiture.

— Mon bon Salvator, dit-il au financier, ayez donc l'obligeance de me déposer à la porte de Mme Porcher, la marchande de billets d'auteur.

— Vous n'allez donc pas chez votre huissier?

— Cela ne m'est plus possible, je n'ai plus un sou. Mme Porcher va m'avancer vingt-cinq louis, cela me suffira pour museler mon huissier, les deux mille francs que vous m'avez promis feront le reste.

Tout Alexandre Dumas est dans cette anecdote.

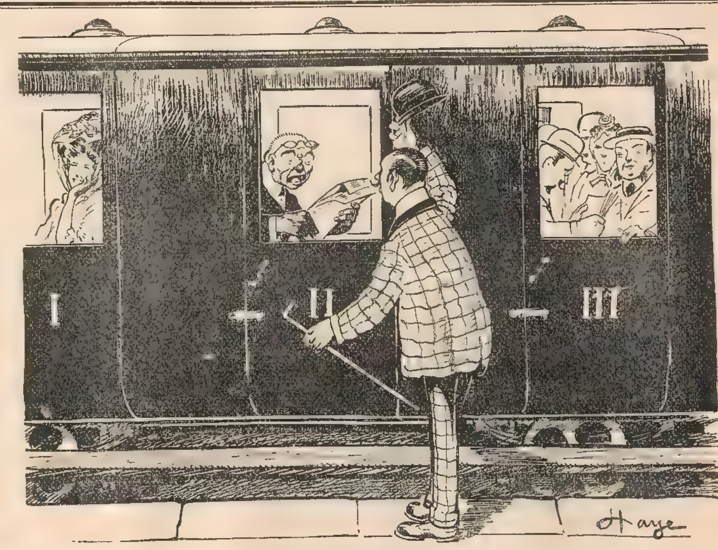
* * *

Les volcans de France

Le sol de France est assez stable. Point de ces commotions qui, comme en Italie ou en Amérique, bouleversent des contrées entières. Cela ne veut pas dire que les tremblements de terre y soient tout à fait inconnus. Nous avons aussi, n'en soyons pas fiers, nos secousses sismiques.

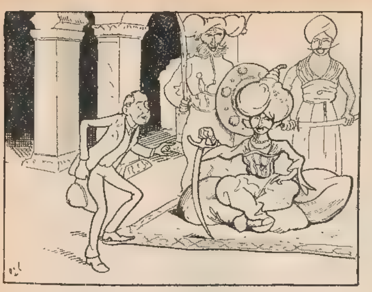
Il y a deux centres volcaniques en France: les Alpes d'un côté, les Pyrénées de l'autre; c'est de là que partent les secousses les plus importantes. D'autres centres volcaniques existent encore, parmi lesquels il faut citer le massif des Cévennes, la Bretagne, le Jura et les Vosges. Le massif des Cévennes se compose de cratères éteints, et il est fort probable que ces volcans ne se réveilleront plus, c'est du moins ce que tendent à affirmer les calculs scientifiques; les trois autres régions: la Bretagne, le Jura et les Vosges, sont assez calmes et ne tremblent que faiblement et de loin en loin.

Ce qui manque dans chacun de ces centres volcaniques, c'est une station climatologique. Il y a bien un poste sismique dans les Pyrénées, au pic du Midi, mais il est insuffisant; il en faudrait un à chaque extrémité de la chaîne. Il y a un poste à Grenoble, pour les



L'HABITUDE

— Pardon, monsieur... un petit renseignement, s'il vous plaît?
M. Rondecuir. — Adressez-vous au guichet 3!



M. Dupont, commerçant français, en voyage aux Indes, apprit qu'allait avoir lieu une épreuve où des fakirs devaient rester plusieurs journées immobiles, les bras levés et les mains à la hauteur des oreilles.

M. Dupont ayant sollicité la faveur de prendre part à cet exercice, l'obtint, mais tous les hindous rirent de sa fatuité.



Au jour dit, les fakirs se présentèrent nombreux, car le vainqueur devait être comblé d'honneurs et de présents. M. Dupont n'eut garde de manquer au rendez-vous, et, sous la garde des soldats, s'installa au milieu de la plaine.



Le troisième jour, seul, M. Dupont restait sur la lice. On le conduisit devant le prêtre sacré qui le déclara vainqueur. Comme on lui demandait son nom, M. Dupont répondit simplement :

— Je suis le numéro 342 *bis* des abonnés au téléphone de Paris.

Tout s'explique.

Alpes ; mais c'est vraiment trop peu ; il en faudrait un à Nice, à Marseille, par exemple, et l'autre à Besançon. Ce serait le seul moyen de recueillir des observations intéressantes. Il est évident, en effet, que s'il y a des secousses à Grenoble, l'observatoire de cette ville, tout seul, peut assez difficilement en étudier les manifestations ; il y a là une vraie lacune à combler.

****

DE NOS LECTEURS

Les débuts de Charles Monselet

Le spirituel littérateur et gastronome Charles Monselet, l'auteur du célèbre *Almanach des Gourmands*, avait tout juste 21 ans, quand, en 1846, il arriva à Paris. Il quittait Bordeaux, où il avait passé presque toute sa jeunesse, avec un bagage littéraire des plus minces et, en tous cas, insuffisant pour établir sa réputation dans la capitale.

Le jeune poète, arrivé plein d'espoir et de confiance, se trouva assez désemparé dès les premiers temps de son séjour à Paris, et tout surpris d'y être absolument inconnu.

Après avoir flâné tant et plus durant de longs jours, Charles Monselet, ne sachant à qui s'adresser, imagina soudain un moyen original de se procurer l'entrée d'un journal, célèbre à cette époque, l'*Artiste*.

Un beau matin, Arsène Houssaye reçut une lettre ainsi conçue :

« Monsieur.

« Je suis venu, il y a trois semaines, de Bordeaux à Paris, pour chercher la gloire. J'ai beaucoup marché, beaucoup regardé, beaucoup questionné. Je n'ai rencontré la gloire nulle part, et si vous ne me donnez tantôt une lettre de recommandation pour le rédacteur en chef de l'*Artiste*, je m'en retournerai de Paris à Bordeaux sans l'avoir trouvée.

« Agréez, etc...

« Charles MONSELET. »

En lisant cette épître, Arsène Houssaye sourit. Il prit la plume à son tour et renvoya au jeune écrivain la lettre de recommandation suivante :

« *A Monsieur Arsène Houssaye, rédacteur en chef de l'*ARTISTE.

« Cher Ami,

« Tu serais vraiment bien aimable d'accueillir favorablement la personne qui te remettra cette lettre, M. Charles Monselet, de Bordeaux, un garçon d'esprit, comme tu pourras en juger promptement.

« Cordialement, crois moi ton fidèle

« Arsène HOUSSAYE. »

Et le lendemain, Charles Monselet remettait à Arsène Houssaye la lettre d'Arsène Houssaye !...

De sa collaboration à l'*Artiste* devait dater le commencement de la réputation du littérateur gastronome.



— Tiens ! tu n'es qu'un idiot, un imbécile, un crétin...
— Tais-toi donc, le petit du concierge qui est là.
— Oh ! m'sieur, ça ne me gêne pas... c'est toujours comme ça qu'on vous appelle à la maison !



LA BONNE. — — Que désirez-vous, Monsieur ?
— Je suis l'accordeur !
— Entrez ! vous arrivez bien !





LES DEUX MACHINES

— Impossible de travailler aujourd'hui, la pédale de ma machine est déclavetée. Je vais aller faire un tour à bicyclette, en attendant que le mécanicien l'ait réparée.

— Mais avant, il faut que j'arrange la pédale de ma bicyclette, qui s'est déclavetée aussi.

Pêle-Mêle Connaissances

— Lorsque le Japon renonça à son isolement, pour entrer dans la voie du progrès, les premiers auteurs traduits à Tokio pour la jeunesse des écoles, furent nos classiques français du dix-huitième siècle, notamment Voltaire et Rousseau. Et ce fut un professeur de la Faculté de Droit de Paris, M. Boissonade, qui alla organiser, au Japon, l'enseignement du droit.

— Un record en journalisme vient d'être battu par le *World*, un des journaux les plus répandus des Etats-Unis, qui, pour fêter son anniversaire de fondation, a publié un numéro exceptionnel de deux cents pages, pesant presque six livres. Jamais, jusqu'ici, un quotidien n'avait atteint ce volume.

— Comme le *Ça ira*, chant révolutionnaire, la *Carmagnole* fut une danse à ses débuts. A Marseille, on dansait la carmagnole comme on dansa la boulangère. Son origine était piémontaise; le nom de « carmagnole » était en effet donné aux Piémontais qui, tous les étés, passaient les Alpes, venant de Carmagnola pour travailler en Provence.

— Le Danemark n'a qu'une superficie de 3.898.460 hectares. Il est donc quatorze fois plus petit que la France, et à peine plus grand que notre Bretagne. Malgré cela, son commerce extérieur atteint presque un milliard et demi de francs. A lui seul, ce petit pays exporte, annuellement, *autant* de chevaux que la France; trois fois plus de têtes de gros bétail que la France; dix-huit fois plus de viande de boucherie et de porcs salés, et un million d'œufs par jour, alors que nous sommes tributaires de l'échange de près de 130 millions d'œufs par an.

— L'ail avait, aux yeux des anciens, les plus grandes vertus médicales. On l'employait avec succès comme antihelminthique; il passait encore pour un antidote contre les morsures des vipères et la rage. Employé en frictions, dans les exanthèmes, administré sous toutes les formes dans l'hydropisie, il servait comme diurétique et comme apéritif. Galien, grand partisan de l'ail, en avait fait une panacée universelle.

Concours de périphrases (suite)

(Voir le Supplément).

C'était l'heure où l'on voit, à l'horizon lointain,
Les coursiers de Phebus entrer dans la carrière.
Déjà le lourd sommeil avait fui ma paupière.
Je délaissai ma couche, et voulant du matin
Respirer doucement la fraîcheur bienfaisante.
J'entr'ouvris ma fenêtre... ô surprise! ô stupeur!
La rustique Suzon, dont l'humble Rossinante
Chaque jour d'un lait pur m'apporte la blancheur,
Tendait vers la fontaine une coupe effrontée
Et d'eau claire emplissant son amphore étonnée,
Levait sur moi des yeux d'ineffable candeur.

François Pouge.

L'aurore aux doigts de rose avait détaché de mon front le noir bandeau du sommeil et j'écartais les panneaux de la baie vitrée du sanctuaire où je rêve afin de baigner mon être dans les effluves frais et parfumés de la brise, lorsque s'offrit à mes regards éblouis l'image de la fée dispensatrice du liquide opalin, base de ma sustentation matinale, sophistiquant le contenu de son amphore aux flancs argentés en recueillant les perles limpides qu'égrène sans fin dans la vasque un cygne d'airain au col gracile.

Sassoulas.



— Pas un enterrement, aujourd'hui, c'est d'un triste!



Eh! dame! oui! j'allons voir not' gars qu'est à Paris!
— Et quoi donc qu'y fait à Paris, pé Durand?
— Il étions dentiste américain!

RÉSULTAT
DU
Concours de la Marche du Roi

Solutions

1re série. — On croit sou van — disque — eut té d'U — NEUCH osa VEK — IN Parsi alité — quand tond, nie A — pas d'Ain — TER est mat — E rit aile; — mêle ONs — nœud sape R — S'oie — pas qu'ONLE fait — camp M'M — A vêt KPAR — TI pris par SEUK ON neveu — PAZ a banc d'OHNET — lit DEK — ON sans nez — té — têtes — E dans lac — aile ON sans tête.

On croit souvent discuter d'une chose avec impartialité quand on n'y a pas d'intérêt matériel; mais l'on ne s'aperçoit pas qu'on le fait quand même avec parti pris, parce qu'on ne veut pas abandonner l'idée qu'on s'en était faite et dans laquelle on s'entête.

2e série. — Beau coude — jante — OU tend RE — cône S — an leurre R — heure dans U — nœud, cœur, aile près ter — au lit EU — 2 lave OUE — E cher chez DO — TRE raie — ZON met MEUN haut V'aise — Deux contes — INE hué — LA 10 qu'U scie — ON CE pour K'oie — Selle — 600 veut Nîmes — si sous vau LE — SU jette AN sœur ETTE île — le plus laid G.

Beaucoup de gens, tout en reconnaissant leur erreur dans une querelle, préfèrent, au lieu de l'avouer, chercher d'autres raisons, même mauvaises, de continuer la discussion; c'est pourquoi celle-ci s'envenime si souvent, le sujet en serait-il le plus léger.

(Une légère tache dans le dessin de cette série a fait lire dans un des tableaux à un certain nombre de concurrents; OUÉ au lieu de OUE, de sorte que leur phrase en était un peu modifiée, nous n'avons pas tenu compte de cette différence dans la correction des envois.)

3e série. — I laide — ÈJE en KI seul — E veut chat KE — MA teint — A. V qu'unit D — noue V' — aile KINAN — NONGE a mets pour SUI — vit hune — île — SON tance UI — tête — AU nez que perce ONNE — nœud part Tage — LEUR admis — rassis ON pour 16 — I descend — sœur — en DRE conte — K'île SON — LEP remis — EZ approuve EK — aîle neuve — A laid rit HIN.

(Il est des gens qui se lèvent chaque matin avec une idée nouvelle, qui n'ent ont jamais poursuivi une. Ils sont ensuite étonnés que personne ne partage leur admiration pour ces idées, sans se rendre compte qu'ils sont les premiers à prouver qu'elles ne valaient rien).

4e série. — Laids hommes — aise I — T'ance — arête Oder — niais ravi — KI leurré E donne E — S ont mets — ME sous van des tours — née DUMP — ROGE épars — 1 simple maux — haut SI voit TON LA tou — LE sœur — tourné CI — vit TE d'1 — poing — extrait ME — verre LOT — TR'essuie VRE — L'adhère — nie R AIN — près SI ON — KI luit — a E T donne E.

(Les hommes hésitants (ou : les hésitants) s'arrêtent au dernier avis qui leur est donné, et sont même souvent détournés d'un projet par un simple mot; aussi voit-on la foule se retourner si vite d'un point extrême vers l'autre et suivre la dernière impression qui lui a été donnée (ou laissée).

Voici les concurrents qu'a désignés le sort parmi les auteurs, fort nombreux, de solutions entièrement exactes :

1er Prix : M. E. Delorme, 15, rue Hoche, Pantin (Seine), qui gagne *un joli service à liqueur, six gobelets vermeil.*

2e Prix : M. L. Langlet, 5, place de l'Arbonnoise, Lille, qui gagne *un joli vase artistique.*

3e Prix : M. Galas, 41, rue du faubourg Raines, Dijon, qui gagne *une belle montre en argent.*

4e Prix : M. E. Jean, à Messincourt, par Carignan (Ardennes), qui gagne *une jolie pendule de bureau.*

5e Prix : M. A. Renard, 37, promenade Populle, Roanne, qui gagne *une belle montre en acier.*

6e Prix : M. R. Flesch, 9, rue Cobden, Anvers (Belgique), qui gagne *un joli nécessaire de fumeur.*

7e Prix : M. G. Lacan, 72, rue du Cherche-Midi, Paris, qui gagne *un joli sautoir argent doré.*

8e Prix : M. Deransart, 6, rue d'Annezin, Béthune, qui gagne *un joli sautoir argent doré.*

9e et 10e Prix : M. Verocelhan, 20, rue Lapérouse, Valence (Drôme); M Ragaut, commis des postes, Reims, gare, qui gagnent *un bel onglier.*

11e et 12e Prix : M. Valains, 48, rue de la Vignette, Lille; M. P. Warin, 86, quai de l'Hôtel-de-Ville, Paris, qui gagnent *une belle boîte de couleurs.*

13e et 14e Prix : M. A. Lormier, 17, rue du Commerce, Le Havre; M. L. Blanchard, 35, rue Lahire, Orléans, qui gagnent *une jolie boîte de compas.*

Du 15e au 17e Prix : M. E. Roy, rue de la Cigale, St-Quentin; M. L. Mesnil, 34, rue Gabrielle, Charenton; M. Avenel, 35, rue J.-J. Rousseau, Le Havre, qui gagnent *un élégant coupe-papier ivoire et argent.*

Du 18e au 20e Prix : M. Boulet, 6, rue Louis Morari, Paris; M. E. Catteau, 12, rue de Béthune, Lille; Mme F. Petit, 25, place Gaston Pailhou, Tours, qui gagnent *un joli canif en argent.*

Du 21e au 25e Prix : M. P. Bance, 40, rue Blomet, Paris; Mlle M. Richard, café des Ambassadeurs, rue de Nantes, St-Nazaire; M. Picquenot, 33, place du Château, Brest; Mlle Woltzoff, 48, avenue Bosquet, Paris; M. O. Doutaud, 7 bis, rue Louise de Savoie, Cognac, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 25e au 30e Prix : M. Roujoux, 15, rue d'Aiguillon, Brest; Mme Fernande Demaret, Muret-Hartennes (Aisne); Mlle M. Bertry, 83, avenue St-Ouen, Paris; M. Eloy, café du Bosquet, Toul; M. E Trioux, 46, rue de Sablonville, Neuilly-sur-Seine, qui gagnent *un joli nécessaire de poche.*

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Henry. — Certainement, le code ne fait aucune distinction entre les couleurs.

M. C. — Les frotter avec de l'huile.

T. Laroche. — Vous avez certainement raison, mais ne nous chargeons pas trop de proposer tel ou tel impôt sur telle ou telle chose, quelqu'un n'aurait qu'à en proposer un à son tour qui pourrait nous être désagréable.

M. Gabriel Henry. — Non, il n'est pas valable p qu'il est contraire à un engagement antérieur.

M. Brulin. — Deux seulement, s'il n'a pas le ro

M. Baudru. — Ce problème est trop simple. Il facile de voir qu'on ne perdra jamais dix francs si le porte-monnaie en vaut deux.

Mme Gauthier. — C'est une de ces choses qu'on p penser sans être tenu de les dire.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un **délicieux coffret contenant un** petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un **ravissant échantillon** d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

14e ANNEE — No 34. 10 Centimes 23 Août 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE PROMOTION, par ALEX.



— C'est vingt-cinq sous la redingote avec le ruban du Mérite Agricole !
— Oui, mais, je n'ai aucun titre...
— Allons donc ?... N'êtes-vous pas le plus gros marchand de marrons du quartier !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

UN SUJET

L'autre jour, au *Pêle-Mêle*, je causais avec notre sympathique directeur, et, sur mes lèvres, se trouva cette phrase, qui amena un sourire sur les siennes.

— J'ai du vague à l'âme, aujourd'hui.

— Alors, fit-il donnez-moi quelque chose de poétique.

— Peuh!... La poésie n'est guère ma manière... Et puis, je n'ai pas de sujet.

— Un sujet?... Mon directeur réfléchit une minute, le regard vague, s'en allant au-delà à travers un dessin de Rabier posé sur sa table.

— Un sujet poétique, reprit-il... En voici un.

— Je vous écoute.

— Deux rails de chemin de fer. Entre elles, du ballast.

— Et des trains qui passent? fis-je.

— Si vous voulez.

— C'est tout?

— C'est tout.

Deux rails. Du ballast. Ne sortez pas du cadre. N'amenez rien du dehors. Et faites quelque chose de poétique. Je pensai qu'il se moquait de moi. Aussi, pour l'attraper, je lui fis, en effet, « quelque chose de poétique ». En conséquence, si mes lecteurs me trouvent ennuyeux aujourd'hui, qu'ils s'en prennent au patron.

* * *

Un jour, une petite fleur vint à la vie.

Personne, ici-bas, ne choisit son moment ni son milieu. Là où l'on naît, il faut vivre. Notre petite fleur était venue au monde dans un terrain bien ingrat. Son premier berceau était un lit de ballast... Mon Dieu! qu'elle eut du mal à sortir de sa graine, puis à se faufiler, toute frêle et menue, entre les cailloux brutaux! Mille fois, elle risqua d'être écrasée sous le poids de leur avalanche.

Mais avec l'obstination des enfants malingres et chétifs, elle se cramponnait à la vie, guérissait les blessures faites par leurs arêtes tranchantes, et se mettait à pousser..., tant qu'elle pouvait, montant vers la lumière, vers le ciel.

Un jour enfin, sa tige émergea du lit blanc de ballast qui avait bien failli être son linceul. Dès lors, elle eut des amis. Le soleil, la rosée, la brise embaumée, qui lui apportait, comme autant d'encouragements, les parfums des autres petites fleurs.



Sa sève, plus généreuse, monta plus fort, elle grandit plus vite, se forma. Sa tigelle devint tige; un léger duvet ouata son corps, bientôt gonflé de nouvelles sources de vie..., puis elle s'épanouit, radieuse, son calice ouvert en corolle éblouissante. La fleurette était devenue fleur.

Finies les luttes, épuisées les douleurs. L'existence allait être un enchantement.

Pauvres créatures que nous sommes tous, dans la nature! Tous, nous avons à combattre, à souffrir. Tous, nous avons des rêves, des espoirs... et des illusions. Et c'est lorsque nous croyons en avoir terminé avec les périls qui nous menacent que gronde au loin l'orage qui va s'abattre sur nous.

La petite fleur vivait heureuse. Parfois, un sourd frémissement agitait le lit de ballast. Sur les rails, courait un tressaillement. Un bruit s'entendait, éloigné d'abord, puis grossissant, formidable. Et, dans un fracas de tonnerre, un monstre de fer roulait sur elle.

Ce n'était qu'un instant d'une frayeur, bientôt affaiblie par l'habitude. De danger, point. Souple, elle courbait sa tige, laissant passer l'ouragan. Puis elle se redressait, toute vibrante d'émotion. Juste assez pour rompre la monotonie des jours.

Elle grandissait, cependant, poussant, comme nous, nous vieillissons, inexorablement. C'est la loi!

Or, un matin, comme le grondement de tonnerre habituel se faisait entendre, elle se contracta, prête à obéir au souffle puissant qui allait la courber.

Le train passa.

Une douleur aiguë, atroce, la secoua toute entière. Lorsqu'elle revint à elle, deux de ses pétales étaient arrachés, déchiquetés. Et dès lors, ce fut le martyre.

Chaque train qui arrivait, la fauchait brutalement, emportant chaque fois un pétale, un bouton, une étamine, une feuille.

Blessée, elle guérissait. Et, tout aussitôt, sous la poussée de la vie, l'atroce vie, elle reprenait à vieillir, à grandir, s'élevant fatalement, implacablement, vers le monstre de fer qui la fauchait à nouveau.

Et ce fut ainsi pendant de longues semaines.

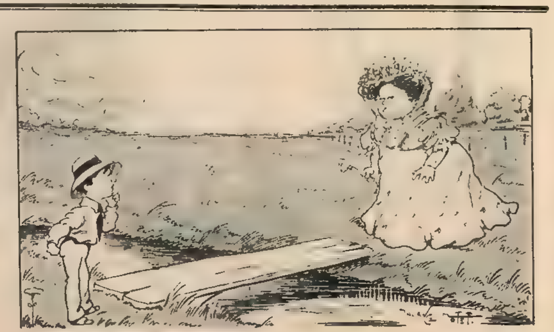
Sa sève appauvrie montait à peine jusqu'à elle. Le meilleur s'en allait à d'autres tigelles greffées sur son pied..., ses enfants à elle, qui poussaient joyeux, inconscients du danger, insoucieux de l'avenir. Puis, il arriva un jour où, flétrie, ridée, desséchée, la pauvre fleur n'eut même plus la souplesse de plier sous le choc. D'un seul coup, sa tige se brisa net. Il ne resta qu'un tronc impuissant, mort, et bientôt en poussière.

Cette histoire est la nôtre. Notre train, à nous, c'est le temps. Notre vie aussi est faite de luttes et de souffrances. Alors..., pourquoi vivre? Que laissons-nous de nous?... Un peu de poussière? Parfois une statue et un nom?... C'est vrai! et c'est peut-être notre seul but, puisque nous l'ambitionnons si fort!

Dans ce cas, petite fleur, réjouis-toi! Si tu n'avais pas existé, tu n'aurais pas de nom. Mais tu as vécu, tu as souffert, la science t'a immortalisée. Ces messieurs t'appellent *Calendula officinalis*. Tu es un *phanérogame*, ordre des *Dycotylédones*, famille des *Composées*. Que l'avenir me réserve une pareille gloire. Et maintenant, hurrah!... Vivons, vivons amis, vivons gaîment!

Etienne JOLICLER.





BONTE D'AME

— Allons, passe vite, petit...

— Oh! que non, madame, je n'en ferai rien. Passez, je vous en prie...

— Tu es un petit garçon vraiment poli...

— Eh bien! petit, tu ne passes pas? Pourquoi ce sourcil froncé?

— J'aurais cru que la planche casserait...



CHEZ LES BETES

LE CERF. — Oui, M. Toby, je déteste le chapeau haut de forme... Je n'en ai jamais porté et... ...n'en porterai jamais! Au revoir, M. Toby!

Pêle-Mêle Causette

Moi aussi, j'ai un vieux philosophe l'ami. Qui n'a pas son vieux philosophe? C'est un article aussi utile au chroniqueur que le petit vent du Nord à la Parisienne en été.

Or, mon vieux philosophe étant revenu à Paris, après un voyage dans les Pyrénées, mon premier soin fut de l'aller consulter sur un tas de choses: la politique, les ballons dirigeables, l'affaire du jour, et que sais-je encore.

Je le trouvai attablé devant un juteux poulet rôti. J'ai remarqué à ce propos que le détachement des philosophes pour les choses de ce monde, s'arrête au bord d'une nappe blanche surmontée de quelque plat appétissant.

Mon philosophe mastiquait donc avec béatitude quand je fus introduit auprès de lui. Il me reçut, néanmoins, avec un sourire aimable et m'invita à partager son repas. Je ne sus résister à l'alléchant fumet qui flottait dans l'air et m'assis en face de lui.

Pour causer à table, il faut attendre que la première faim soit assouvie. L'intelligence ne reprend ses droits qu'après le deuxième plat. Je me conformai à ce sage principe, et quand le poulet eut fait place à une salade savamment assaisonnée, j'exposai le but de ma visite.

Que pensait-il, dans sa sagesse de philosophe, des progrès mécaniques accomplis dans ces dernières années?

Les aéroplanes qui allaient bientôt nous donner le domaine de l'air, et cette prestigieuse télégraphie sans fil qui déroute notre entendement, tout cela ne changerait-il pas la face du monde?

Le brave homme m'écoutait avec une attention polie, pendant que sur ses lèvres errait un peu de scepticisme. Quand j'eus développé mon thème, il prit la parole:

« — Mon ami, me dit-il, si j'ai bien compris, vous désirez savoir ce que je pense des progrès de la science réalisés en ces dernier temps.

« Je pense qu'il faut admirer les hommes habiles qui en ont été et en seront les auteurs. Vus de près, ces progrès apporteront à l'humanité une ère de bien-être appréciable.

« — Vus de près, dites-vous, que signifie ce correctif?

« — Cela signifie qu'il ne faut pas s'exagérer l'importance de ce que nous appelons les progrès de la science, car ils ne sont pas définitifs.

« — Pas définitifs! Entendez-vous par là que nous retournerons à la barbarie?

« — Je vois, mon pauvre ami, que comme tant d'autres vous confondez le progrès moral avec le progrès scientifique. Je n'ai pas dit que la morale fera faillite.

« C'est la science qui nous laissera en plant.

« — Allons donc!

« – Pour le comprendre, éloignons-nous de notre sujet. Écartons-nous-en d'une dizaine de siècles seulement. Supposons-nous donc en l'an trois mille ou à peu près.

— Vous jonglez avec les siècles comme si c'étaient des minutes.

« — Ce ne sont même pas des minutes dans l'éternité. Un infinitésimal grain de sable comparé aux immensités de l'univers est autant qu'un siècle par rapport à l'infini des âges.

« Qu'est-ce donc que dix siècles? moins que rien. Trente générations, c'est tout. Où en serons-nous à ce moment-là, si nous existons encore?

« Le charbon, si précieux pour nous, à l'heure actuelle n'existera plus. Nous l'aurons épuisé. Le fer, le cuivre et tous les autres métaux seront épuisés également.

« Les produits chimiques minéraux auront disparu.

« Il ne nous restera que les végétaux. Le bois qui fut, il y a quelques secondes, il y a quelques siècles veux-je dire, notre seule matière première redeviendra notre seule matière première.

« Alors, plus d'automobiles ni d'aviateurs, plus de télégraphie, ni de photographie, plus de chemins de fer.

« Il n'existera plus que deux corps de métier, le cultivateur et le menuisier.

« Et nous serons revenus à la vie large, mais fruste, de nos ancêtres.

« Vous voyez bien qu'il importe peu, en somme, que les sciences aient ou n'aient pas atteint leur apogée. Les quelques générations qui suivront la nôtre seront seules à en profiter. Elles mangeront le pain blanc que nous pétrissons pour elles. Et puis, l'on reviendra au pain noir des siècles précédents et de tous les siècles à venir. »



LA BONNE EPOUSE

— Je constate avec plaisir que, depuis que tu es marié, tes vêtements n'ont plus de taches et qu'il ne te manque plus un bouton.

— C'est vrai, ma femme est une gaillarde, elle m'a appris à nettoyer, et à recoudre les boutons moi-même.



VACANCES

— Ah! mais, dis donc, tu ne vas pas emporter, en Suisse, ton chapeau de théâtre. Je veux voir les montagnes, moi!

Ayant ainsi parlé, mon vieux philosophe se leva et m'entraîna dans son fumoir, où nous attendait, sur un guéridon, le café chaud à point.

Et dans la fumée odorante d'un cigare, je vis s'envoler toutes mes préoccupations concernant le bien-être de nos successeurs de l'an trois mille.

Fred ISLY.

LES PUCES

Tout le monde connaît l'aventure de l'homme imprudent qui, ayant laissé dans un endroit public son parapluie, y avait attaché une pancarte ainsi conçue: « Ce parapluie appartient à un homme qui peut, d'un coup de poing, tuer un bœuf! »

Quand il revint, le parapluie avait disparu. A sa place pendait au mur une étiquette contenant ces mots: « Ce parapluie a été pris par un homme qui peut courir à une vitesse de 600 mètres à la minute. »

Qelque chose d'approchant est arrivé à un brave homme qui, pendant une promenade, avait laissé son pardessus accroché à une branche. Il y avait joint l'avis suivant: « Ce pardessus a été laissé là parce qu'il est rempli de puces. »

Il est certain que cette déclaration devait refroidir le désir que certains passants auraient pu avoir de s'en emparer.

Cependant, quand l'homme revint, son pardessus avait disparu. Une petite pancarte se balançait à l'endroit où le vêtement pendait auparavant. Et cette notice disait: « Merci de la double attention. Le pardessus seul, c'était déjà beau, mais avec les puces c'est encore bien mieux. »

Et c'était signé: X..., montreur de puces dans une foire suburbaine.

* * *

TRAIN RAPIDE

La scène se passe sur une de ces petites lignes de chemin de fer d'intérêt local, qui ne rappellent en rien les progrès de la locomotion moderne.

Un voyageur attendait, dans une gare, le pseudo-express, lequel devait passer à quatre heures, mais n'était pas arrivé encore à cinq heures et demie.

Le voyageur, dont la patience commençait à s'épuiser, faisait les cent pas sur le quai. Il exprima son étonnement au lampiste qui passait, mais celui-ci, d'un geste vague, lui fit comprendre que la marche des trains n'était pas de son ressort.

De guerre lasse, le voyageur entr'ouvrit une porte sur l'imposte de laquelle s'étalait l'inscription: « Chef de gare ».

Le haut fonctionnaire achevait une partie de manille avec l'aubergiste du pays et un fermier.

Aux questions que lui posa le voyageur, il répondit avec déférence, et poussa même la complaisance jusqu'à jeter ses cartes pour s'occuper de lui. Il est vrai de dire qu'il avait un peu témérairement annoncé un quarante-deux, et que le coup engagé était en train de tourner mal pour lui.

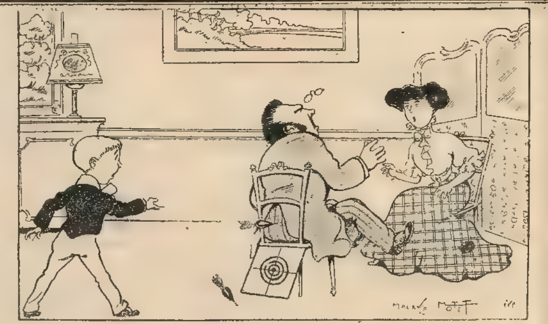
Une fois sur le quai, il expliqua que le retard n'avait encore rien d'anormal, que néanmoins l'express devrait raisonnablement ne pas tarder à arriver.

A ce moment, un chien trottinant le long de la voie, apparut dans le lointain:

— Ah! fit le chef de gare, vous pouvez être tranquille... j'aperçois là-bas le chien du mécanicien, le train ne doit pas être bien loin derrière!



Lorsque vous allez chez des personnes ayant des enfants, soyez bon pour eux, et offrez-leur des jouets...



...ce sera un moyen d'éviter qu'ils ne causent de vous, quand vous aurez le dos tourné, et ne vous lancent des pointes.

Courrier Pêle-Mêle

Buffets de Chemins de fer

Monsieur le Directeur,

Répondant à la question suivante posée par M. de Crozet dans le numéro 29: « Existe-t-il un tarif imposé aux tenanciers des buffets et buvettes des gares de chemin de fer? » j'ai l'honneur de vous faire connaître que tous les buffets et buvettes ont un tarif discuté et approuvé par le Conseil d'administration, et spécialement établi pour être mis à la disposition de Messieurs les voyageurs.

Sur ce tarif figurent (généralement avec leur poids, si possible) les aliments les plus courants.

En outre de ce tarif, les buffets et buvettes possèdent un cahier des charges, exposant leurs rapports vis-à-vis des voyageurs, entretien des salles, durée du bail, etc.

Je terminerai en disant qu'un cahier de réclamation doit être placé bien en vue sur un pupitre, dans la salle du buffet. Ce cahier est destiné spécialement aux voyageurs qui ont à se plaindre pour une cause quelconque du service du buffet ou buvette.

Recevez, etc.

SPECEL (Bayonne).

M. Chevallot nous donne, sur ce point, les détails suivants, plus particuliers au réseau du Nord:

Voici copie de l'article 6 du bail imposé aux tenanciers des buffets des gares du réseau du Nord:

« ART. 6. — Il (tenancier) prend aussi l'obligation de n'offrir aux voyageurs que des aliments frais et de première qualité, de servir des repas à prix fixe, tant au buffet qu'à la buvette, d'après les tarifs de la Compagnie, et de fournir des paniers aux voyageurs qui en feront la demande; lesdits repas et paniers devront se composer du nombre de plats indiqué par la Compagnie; de se conformer rigoureusement aux prescriptions des tarifs arrêtés par la Compagnie tant pour le buffet que pour la buvette, et constatant le prix des denrées, vivres et comestibles; de tenir constamment sur chacune des tables et affichés dans l'intérieur du buffet et de la buvette, des tableaux imprimés de ce tarif; de n'y apporter aucun changement et de n'apposer aucune autre affiche ni avis quelconque à l'intérieur du buffet ou à l'extérieur, sans l'autorisation préalable de la Compagnie; chaque infraction aux dispositions du présent article donnera lieu à une amende de vingt francs au profit de la Compagnie, et sans préjudice de tous droits conservés à la Compagnie bailleresse, par les présentes conventions. »

* * *

Phrases dactylographiques

Plusieurs aimables lecteurs nous ont adressé la même phrase que nous citions dernièrement, et qui permet de faire jouer, en n'écrivant que quelques mots, toutes les lettres de la machine à écrire.

En voici d'autres qui répondent au même but:

Un joli tramway électrique en vieux bois pèse douze fois huit kilogs.

G. J.

Grâce aux tramways, vous prenez enfin le bock de chaque jour.

UNE LECTRICE.

Ombrez bien, jeune Edwige, au khol, vos yeux psychiques.

(*Cité par M. Laverdan.*)

Contre le tonnerre

Monsieur le Directeur,

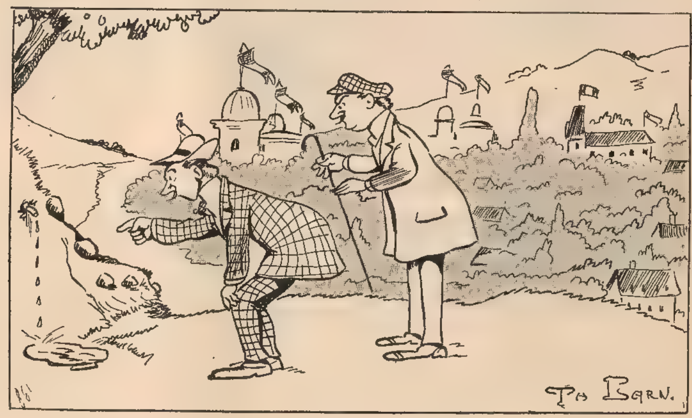
Il y a quelques mois, un de vos lecteurs demandait s'il y avait un moyen d'empêcher le tonnerre de tuer les poussins qui sont dans l'œuf sous une poule couveuse.

Comme personne n'a donné de réponse scientifique, je me décide à vous indiquer



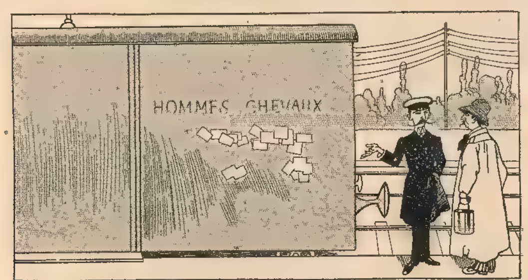
VILLE D'EAU

— De cette petite élévation, vous apercevez toute la ville d'eau. Vous voyez le Casino, l'Alhambra, le Tennis, le Théâtre, l'Eden, le Kursaal...

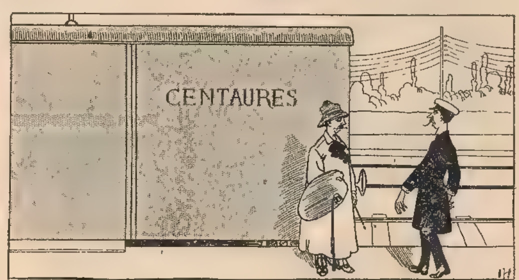


— En effet, c'est très joli; mais ça me semble humide, on doit attraper des rhumatismes ici, regardez comme ça suinte!

— Ça, c'est vrai, la municipalité devrait faire boucher ça... Mais non au fait, c'est la source!



LE CHEF DE GARE. — Vous referez cette inscription, et qu'elle soit un peu mieux que celle-ci.



Comment le peintre, qui connaissait sa mythologie, a refait l'inscription.



FIERTÉ

LE PUROTAIN. — C'est épatant, j'ai exactement la même forme de pied que M. le Président! Hé hé! on n'est tout de même pas le premier venu!

un moyen de bonne femme, qui réussit toujours à la campagne et que j'ai vu employer avec succès.

Il suffit de mettre sur la caisse qui contient la couveuse un amas de vieille ferraille, tels que vieilles pelles, pioches, clous, tisons, tôles, etc.

Recevez, etc.

A. BAUDY.

****

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Est il vrai qu'un terrain qui, pendant un certain nombre d'années, n'a pas été réclamé appartient à celui qui l'occupe?

ENRICK.

En consultant le grand indicateur Chaix, je vois que, pour aller de Paris à Brest, il y a 624 kilomètres, et que le prix est de 29 fr. 35, alors que pour aller de Paris à Portes (P.-L.-M.) pour la même distance, le prix est de 30 fr. 75. Quel est le motif de cette différence de prix?

NAVELOT.

* * *

Quelles sont les conditions à remplir et le délai voulu pour obtenir réhabilitation (suivant les diverses condamnations encourues)? Y a-t il des restrictions aux droits et avantages dans lesquels sont réintégrées les personnes réhabilitées?

TUGAL.

Les abeilles savent l'heure

Les abeilles, comme les chiens, comme les pigeons, reconnaissent les endroits qui leur sont familiers. Mais voilà qu'un apiculteur prétend qu'elles ont la notion de l'heure.

En été on prenait chez lui, dans son jardin, les repas en plein air. On servait, le matin, avec le thé, des confitures ou des compotes. A midi, pour le déjeuner, ni confitures, ni compotes, de même pour le dîner. mais les confitures réapparaissaient pour le goûter de quatre heures.

Les premiers jours, les abeilles vinrent autour de la table à toute heure, ce qui était assez incommodant pour la famille. Peu à peu, elles n'arrivèrent plus que le matin et à quatre heures de l'après-midi. Il y en avait une ou deux, qui évidemment venaient en éclaireurs (ou en éclaireuses), dans les premiers temps, et qui prévenaient leurs compagnes. Mais peu à peu, elles s'abattaient toutes en bloc à l'heure dite.

L'apiculteur se décida à faire l'expérience inverse. Il supprima les confitures et les compotes au déjeuner du matin et au goûter.

Pendant deux jours, les abeilles vinrent et partirent toutes décontenancées.

Il mit alors de la confiture sur la table à midi et pour le dîner du soir. Deux jours après, toute la ruche arrivait à l'heure dite, alors qu'aucune abeille ne se dérangeait plus ni au déjeuner du matin, ni au goûter. Qu'en faut il conclure? Evidemment qu'elles avaient l'instinct de l'heure.

* * *

Le ministre malgré lui

Il ne semble guère que le cas se soit déjà produit en France d'un homme contraint d'accepter un portefeuille ministériel à son corps défendant. Les candidats aux fonctions publiques ont toujours, au contraire, été légion chez nous.

Mais en Prusse, il en va tout différemment. Loin, en effet, de discuter avec les personnages sur les noms desquels il s'est arrêté, le roi se borne à leur notifier ses volontés par une lettre autographe.

Cette façon tranchante d'opérer donna lieu, un jour, à une scène plaisante; la voici:

C'était en 1848. Le roi Frédéric-Guillaume IV venait de congédier le ministère présidé par M. de Pfluel, et avait confié à son oncle morganatique, le comte de Brandebourg, le soin de former un nouveau cabinet

Le général d'artillerie de Strotha, aussi savant que modeste, commandait alors la garnison de Francfort-sur-le-Mein, quand, un jour, un télégramme venu de Berlin lui ordonna de se présenter le lendemain à la première heure chez le comte de Brandebourg.

Ne sachant pas ce qu'on lui voulait, il se mit, à tout hasard, en grande tenue, monta dans le train le jour même et se rendit au rendez vous.

Dès qu'il eut été admis en présence du comte de Brandebourg, celui-ci, aprés les politesses d'usage, demanda à son visiteur en souriant:

— Vous ignorez peut être pourquoi je vous ai fait venir, général?

— Certes, Excellence, et j'allais vous le demander.

— Eh bien! Sa Majesté vous prie d'accepter le portefeuille de la guerre.

— Moi? s'écria Strotha, abasourdi.

— Oui, vous.

— Mais qu'imagine donc Votre Excellence? Je n'ai aucune des qualités requises pour faire un ministre de la guerre, et, à mon grand regret, croyez-le, je me vois obligé de décliner vos offres.

— Il est inutile de résister, déclara froidement M. de Brandebourg en lui remettant un pli. Voici une missive de Sa Majesté qui vous est adressée, et par laquelle Celle-ci vous signifie son désir de vous voir prendre le portefeuille de la guerre.

Le général ouvrit le pli, le parcourut rapidement et soupira:

— Puisque c'est le désir du roi, je ne puis faire autrement que d'obéir!...

— A propos, j'allais oublier l'essentiel. Il faut que vous vous présentiez à la Chambre ce matin à dix heures.

— Ce matin? Mais...

— Ne protestez pas, mon cher collègue. Voici une deuxième lettre de Sa Majesté qui vous prie de représenter le département de la guerre à la Chambre ce matin même.

— Ah! si le roi le désire, je n'ai plus qu'à



UNE IDEE DE VICTOIRE

Quand Victoire fut complètement rétablie de son mal de gorge, grâce à un gargarisme qui lui dérouilla la voix, elle constata qu'il lui restait encore du précieux remède. Alors elle eut une inspiration géniale...

...et aussitôt elle vida son flacon dans le pavillon du phonographe.

m'incliner, fit le nouveau ministre en soupirant pour la deuxième fois, et en faisant mine de prendre congé de son chef.

— Ne partez pas si vite, mon cher collègue, j'ai encore à vous parler. Vous n'ignorez pas, que je sache, que, d'après les ordres de Sa Majesté, le ministre de la guerre doit assister en bourgeois aux séances de la Chambre...

Le général de Strotha pâlit en entendant ces mots :

— En bourgeois ! s'exclama-t-il... Mais je... n'ai pas le moindre vêtement civil !...

— En ce cas, mon cher collègue, poursuivit le comte, impitoyable, il faut vous procurer un costume *civil* avant dix heures, car les ordres du roi à cet égard sont formels.

— Je m'y conformerai, Excellence, balbutia le général en sortant.

Comme les magasins de confection pour hommes n'existaient pas encore à cette époque, l'infortuné M. de Strotha prit une voiture et se fit conduire au *Temple* de Berlin, et, au premier coup de dix heures, fit son entrée à la Chambre. Mais dès les premiers pas, il fut salué d'un éclat de rire homérique, messieurs les représentants ignorant que cet homme, au col d'une hauteur extravagante et aux manches démesurément longues, fût Son Excellence le nouveau ministre de la guerre !...

* * *

La France est peu habitée

Si paradoxale que paraisse cette opinion, la France n'est pas très habitée ; bien entendu, ceci veut dire que, relativement à son territoire, elle contient un nombre restreint de maisons, et qu'à vrai dire, la richesse y est assez grande, puisque les propriétés sont assez étendues.

Il y avait, en France en 1907, exactement 7.911.683 maisons, soit à peu près 15 maisons par kilomètre carré, ce qui n'est pas énorme. La proportion varie, du reste, selon les départements. Ainsi, il y a 992 maisons à Paris par kilomètre, alors que dans la Corse, les Hautes-Alpes et les Basses-Alpes il y en a 4. Dans le Nord, il y a 68 maisons par kilomètre carré ; 33 dans le Rhône ; 31 dans le Pas-de-Calais ; 27 dans la Seine-Inférieure ; 25 dans la Seine-et-Oise ; 5 dans la Lozère, 6 dans les Landes ; 8 dans le Cantal ; 8 dans la Savoie ; 9 dans le Doubs et l'Aveyron. Dans les autres départements, ce nombre varie de 10 à 20 par kilomètre carré.

Les 7.911.683 maisons sont à répartir entre 39.252.245 habitants, ce qui donne une moyenne de cinq personnes par maison.

Mais la proportion change à Paris ; car on trouve facilement des maisons habitées par quatre à cinq cents personnes.

L'enquête du Comité de salubrité montre que 46 0/0 des logements sont trop peuplés. En Bretagne, notamment, 60 0/0 des habitations abritent plus de deux personnes par pièce.

* * *

LES PLANTES RÉPUTÉES TOXIQUES

On calomnie plusieurs plantes ; des savants, le docteur Lamic, de Toulouse, entre autres se sont chargés de réhabiliter ces réputations peu justifiées.

Ainsi, le persil, dit-on, tue les perroquets, et tous les oiseaux en général. Il a été prouvé que le persil était aussi innocent de ce méfait que le mouron ou le chènevis.

Puisque nous parlons de mouron, il était dit que le mouron rouge était vénéneux ; c'est encore une légende qu'il faut détruire.

De même la petite ciguë ; cette plante ne contient aucun principe capable de produire le moindre empoisonnement. On a fait absorber 125 gramme de ciguë à des chiens, qui ont parfaitement supporté cette dose, et n'en ont pas été le moins du monde incommodés. La petite cigë, que l'on croit avoir les mêmes principes que la ciguë véritable, s'en éloigne tout à fait ; seul, l'aspect extérieur de la plante a pu causer cette confusion.

La grande ciguë elle-même n'est pas si nuisible qu'on a voulu le croire ; elle contient une dose de poison, il est vrai, mais en si petite quantité qu'elle ne peut donner la mort. C'est donc à tort que la ciguë porte devant l'histoire le poids de la mort du philosophe Socrate. Les chiens mangent de la ciguë sans en ressentir aucun effet pernicieux. Cuite, la ciguë devient encore plus inoffensive.

C'est ainsi que se détruisent les légendes ; la botanique se charge de leur infliger des démentis.







LE LAPIN ET LE CHASSEUR

JEANNOT. — Tiens... le père Durand... le vieux rentier myope... vite un nœud à mes oreilles.



DURAND. — Saute toutou ! T'auras du susucre !



UN SORT

Messieurs les humoristes lancent chaque jour leurs flèches acérées sur les abus publics (les 15,000 des parlementaires, les allumettes, les monopoles les ronds de cuir, l'impôt inquisitorial, etc...)

Mais, ô étrange phénomène, les flèches tournent en l'air et touchent le but de leur côté empenné Elles chatouillent et ne tuent pas.

Qui donc a jeté un sort sur les flèches des humoristes ?

L'ETERNEL GOGO



Lorsque le financier Véreux sortit de prison, condamné sur la plainte de l'actionnaire Gogo, il se dit: « C'est beau la liberté, mais il faut en profiter ». Et il songea aussitôt à monter de nouvelles affaires.

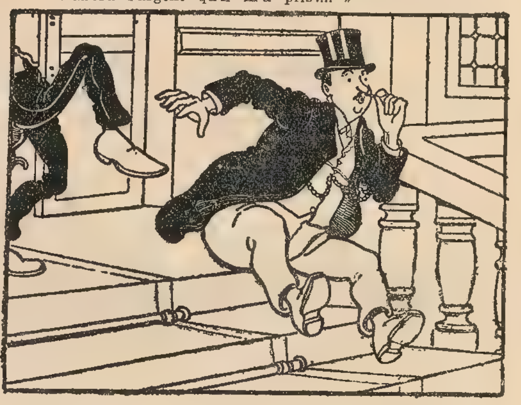


Quand M. Gogo lut les mirifiques réclames que le financier faisait paraître sur sa nouvelle entreprise, il s'écria: « Il en a un toupet, par exemple! Qu'il me rende donc d'abord l'argent qu'il m'a pris!... »





Et il courut chez le banquier. Dès que celui-ci le vit, avant de le laisser parler, il s'écria: Ah! je vous vois venir vous. Vous savez que ma nouvelle affaire va rapporter des millions, et vous voudriez en profiter... Ah! mais non... Vous m'avez fait jeter en prison. C'est une chose qui ne se pardonne pas.



Et comme Gogo voulait répliquer, il le fit mettre à la porte. Alors, M. Gogo se dit: « Autrefois, il me suppliait pour que je souscrive. Comme le voilà fier et indépendant à présent. Ce qu'il faut que son affaire soit bonne pour qu'il se permette d'être aussi grossier. » Et il retourna chez Véreux.



— C'est inutile, s'écria celui-ci, vous avez perdu ma confiance.

— Mais, insista Gogo, puisque voici un papier par lequel je m'engage à ne jamais rien réclamer, quelle que soit l'issue de votre affaire.

— Ceci est d'un repentir sincère, je vous pardonne ma prison, mais c'est tout!



— Laissez-moi prendre quelques actions.

— Ça, jamais!

— Je mets mon argent à vos genoux.

— Eh bien! soit, j'ai pitié de vous. Cet argent représente la valeur de mille actions, mais reprenez-en la moitié. Pour vous punir, je ne vous en donnerai que cinq cents.

— Ah! merci!!... comme vous êtes magnanime et généreux!.....









SIMPLE PARALLELE

En vérité, me dit mon ami l'Apache, je ne vois guère qu'une profession comparable à la mienne, pour les ennuis qu'elle procure en échange de quelques menues satisfactions d'amour-propre... C'est celle de Président de la République.

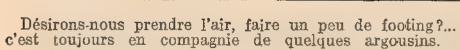
L'un comme l'autre, nous ne pouvons accomplir le moindre acte, sans que la presse s'en occupe exagérément, publiant nos portraits et nos moindres paroles.

Oui, je sais... nous sommes logés dans des palais, que ce soit à l'Elysée ou à Fresnes, nous vivons comme des rois, mais hélas! adieu la liberté! On ne nous lâche pas d'une semelle, on nous épie sans trêve...









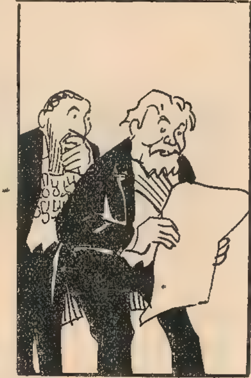
Désirons-nous prendre l'air, faire un peu de footing?... c'est toujours en compagnie de quelques argousins.





La moindre visite que les obligations de notre profession nécessite doit être faite avec un cérémonial assommant.. Toujours à nos côtés des uniformes, des fonctionnaires.



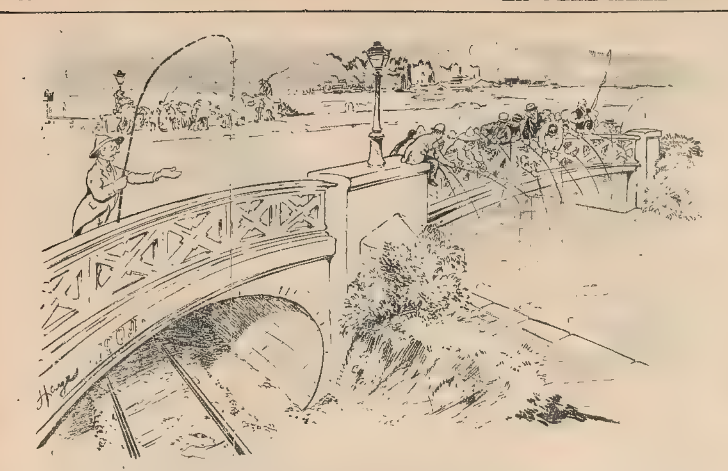


Pas une parole prononcée par nous qui n'ait été pesée, épluchée, contrôlée... Ah! le protocole!...



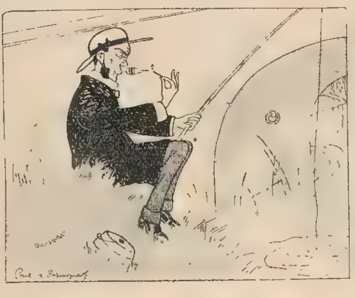


Enfin, les risques professionnels sont effroyables... c'est ce qui explique, d'ailleurs que le bon papa Fallières nous gracie toujours... c'est à charge de revanche!



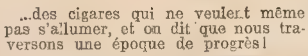
— Regardez-moi ces moutons de Panurge !... Et dire qu'il n'y en a pas un seul qui viendra se mettre à son aise ici où il y a de la place !





DISTRACTION

LEGRINCHU (*légèrement myope*). — Des flotteurs qui coulent à fond...



...des cigares qui ne veulent même pas s'allumer, et on dit que nous traversons une époque de progrès!

GENS DE MAISON

Dans ce quartier-là, il n'y avait que des hôtels, depuis le grand bâtiment à l'aspect de château, masquant un parc aux arbres centenaires jusqu'à l'immeuble coquet de deux étages qui se pare, l'été, de stores multicolores. Ses rues étaient soigneusement goudronnées tous les ans, pour éviter la poussière et tuer les microbes. Les fournisseurs avaient ordre de ne plus s'y aventurer après dix heures. Voyez vous le coupé de Mme de Rocamarhante croisant la voiture de son boucher? Fi! C'était un quartier bien tenu, malgré que son conseiller municipal, M. le comte de Primerose, ne fût pas souvent à Paris.

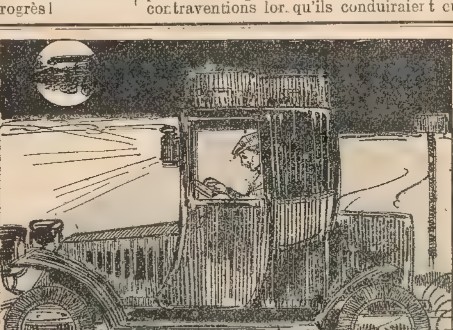
Au syndicat des gens de maison, Jean, le valet de chambre du comte de Primerose, demanda un soir la parole. Jean avait un pantalon de son maître, une redingote de son maître et prenait des intonations de son maître en faisant des geste de son maître auquel il avait entendu souvent répéter des discours.

Jean s'exprima en ces termes:

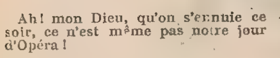
— Messieurs, nous approchons du moment où nous allons être appelés à élire un conseiller municipal. Depuis de longues années déjà, le comte de Primerose, que nous avons bien voulu honorer de la confiance de nos votes, occupe ce poste. Qu'a-t il fait pour nous? Rien! Qu'aurait il dû faire? Tout! J'ai réfléchi au moyen de remédier à cet état de choses. Dans le quartier, c'est nous la majorité avec les fournisseurs qui nous sont tout dévoués. Dans un hôtel pour quatre qui commandent il y en a en moyenne huit qui servent, concierge, chauffeur, valets de chambre, de pied, d'écurie, etc.. C'est donc nous les véritables maîtres... de la situation. Je vous propose d'organiser avec moi une petite révolution! Oh! pas une révolution sanglante comme celle du Portugal, qui n'aboutit à rien, mais pacifique et intelligente, comme celle qui amena la scission de la Suède d'avec la Norvège. Nous allons nous entendre pour élire l'un des nôtres conseiller municipal. Cela se fera sans tapage. Après la victoire, nous organiserons un tribunal d'arbitrage auquel devront se soumettre les maîtres qui croiront devoir se plaindre de leurs domestiques. Nous ne ferons que suivre l'exemple de nos frères inférieurs les ouvriers, qui ont leurs conseils des Prudhommes. Si, malgré l'avis contraire du Tribunal, les patrons s'obstinaient à renvoyer les nôtres sous une foule de prétextes futiles tels que boire les liqueurs, fumer les cigares de Monsieur, ou se parfumer avec les odeurs de Madame; notre conseiller municipal ferait augmenter leurs impôts, dresser des contraventions lorsqu'ils conduiraient eux- mê







CAMBRIOLAGE MODERNE



Ah! mon Dieu, qu'on s'ennuie ce soir, ce n'est même pas notre jour d'Opéra!

Qu'est ce que je pourrais bien faire? Une idée. Demandons l'Agence des Opérations Fructueuses.

— Allo! Allo! L'Agence des Opérations Fructueuses? Vous n'avez rien à m'indiquer pour ce soir?

... Vous dites une opération aux environs d'Amiens? Au n° 12.224 de votre carte spéciale? Très bien. Je passerai demain pour vous régler. Merci.

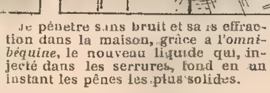
En cinq minutes je trouve sur la carte spéciale l'emplacement du n° 12.224, en cinq autres minutes je sais qu'il s'agit de deux vieux rentiers qui vivent avec deux domestiques couchant dans un pavillon isolé

Une heure me suffit pour me rendre sur les lieux, grâce à mon automobile.



Arrivé à destination, je chausse, afin de dérouter les recherches du service anthropométrique, les nouvelles chaussures à talons antérieurs et les gants en caoutchouc à pulpes brevetées.





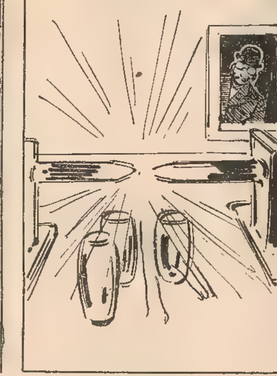
Je pénètre sans bruit et sans effraction dans la maison, grâce à l'*omnibéquine*, le nouveau liquide qui, injecté dans les serrures, fond en un instant les pênes les plus solides.



Je trouve les maîtres de la maison dormant d'un sommeil calme. Plus de coups de couteau, plus d'effusion de sang, mais une petite injection sous-cutanée à l'aide d'une seringue de Pravaz, qui prolonge ce sommeil jusqu'au lendemain et me permet d'opérer en toute tranquillité.



J'ai alors tout mon temps : 1° pour introduire dans le coffre-fort, par un trou fait au vilebrequin une cartouche de dynamite ; 2° pour envelopper ce coffre avec de nombreux tapis qui étoufferont le bruit de l'explosion et 3° pour le faire éclater du jardin grâce à un fil électrique passant à travers les lamelles des persiennes.



Quant aux bijoux et aux pierres précieuses que ce meuble contient, plus besoin de trouver pour eux des recéleurs, car grâce à mon nouveau four électrique, je transforme les rubis en diamant, et réciproquement.



Le lendemain, au déjeuner.

MADAME — Vous êtes rentré tard, hier, mon ami ?

MONSIEUR — Oh ! non, j'étais dans mon lit à une heure du matin. Quel plaisir de vivre à cette époque ! Je me demande comment pouvaient bien faire nos prédécesseurs, autrefois, vraiment le métier devait être insupportable.

---

mes leurs automobiles, et échouer leurs fils aux examens. Messieurs, je vous ai montré notre force. Etes-vous disposés à vous en servir ?

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette péroraison, et Jean fut désigné à l'unanimité comme candidat.

Quelques jours après, les murs du quartier se couvraient d'affiches. Elles relataient la vie de M. de Primerose depuis son entrée à l'Hôtel de Ville. Il siégeait rarement, ne venant à Paris que pendant la Grande Semaine, parce qu'il faisait courir. L'hiver, il habitait le Cap Ferrat, au printemps il allait en Bourgogne, et l'été, il faisait une croisière polaire. Dans ces conditions, il ne pouvait s'occuper des intérêts du quartier. Le comte de Primerose n'était pas le conseiller municipal désiré. Il fallait un homme simple, qui passerait son temps à l'Hôtel de Ville, et non pas dans ses chasses ou dans ses haras.

M. de Primerose sentit que le coup serait difficile à parer. Il chercha longtemps qui avait pu renseigner son concurrent. A la fin, il renvoya son secrétaire.

Le comte fut battu, mais le suffrage universel lui réservait une bien autre surprise, car le lendemain des élections, Jean entrait dans son cabinet de travail, et, cessant de parler à la troisième personne, lui tint à peu près ce langage :

— Je viens vous apprendre que je suis nommé conseiller municipal à votre place.

Le comte était assis, sans quoi quoi il serait tombé par terre, tant son étonnement fut grand.

— Vous !... C'était vous !

— Oui ! Moi ! Nous en avions assez, nous autres, gens de maison, d'être traités comme des quantités négligeables. Mais rassurez vous, je dois reconnaître que Monsieur a toujours été... (*Se reprenant*) que vous avez toujours été très correct avec moi, et si jamais vous avez besoin d'un service...

M. de Primerose ne le laissa pas achever. Un vigoureux coup de botte vint apprendre à Jean que l'audience était levée, et qu'il pouvait se retirer.

Jean siégea donc, — pas tout de suite, parce qu'il fut au moins pendant huit jours dans l'impossibilité de s'asseoir — puis il laissa repousser sa moustache, mais, chose curieuse, en même temps que celle-ci repoussait, une autre mentalité se faisait jour en lui. Ses principes sur l'égalité changèrent complètement. Il comprenait très bien, maintenant, qu'il était nécessaire d'établir une hiérarchie entre les hommes.

Il patrona des affaires véreuses et toucha des pots-de-vin d'entrepreneurs. Il épousa la fille de l'un d'eux, et négligea tout à fait d'inviter ses compagnons d'autrefois.

A son tour, Jean eut un domestique, Hector, jeune homme charmant, imbu des idées démocratiques, mais qui lui fumait ses cigares. Jean surprit le coupable, le traita de voleur et lui signifia son congé. Loin de se troubler, Hector répondit avec dignité :

— Je ne puis accepter les huit jours de Monsieur, ni ses insultes, mais nous en référerons au Tribunal d'arbitrage...

— Le Tribunal d'arbitrage, je m'en moque...

Et Jean, se rappelant le geste énergique de M. de Primerose, qui l'avait atteint dans une partie peu noble de son individu, pensa que l'occasion était propice de se venger sur la personne de son valet. Malheureusement, Jean n'avait, sans doute, ni l'autorité, ni la manière du comte, car Hector riposta par une violente paire de gifles, et cette phrase indignée :

— On peut botter les esclaves, Monsieur, mais pas les hommes !...

Et devant l'ahurissement de Jean, il continua :

— ...je vous enverrai deux de mes amis pour vous demander réparation.

— Me battre en duel !... bégaya Jean, que la stupéfaction étranglait, mais vous n'y songez pas, voyons, est ce qu'on se bat en duel... **avec un larbin ?!**

Georges LE MARDELEY.

EXPRESS-POCHADE

FETICHISME

Oh! vous aurez beau dire, il y a du vrai dans la superstition. Seulement, elle ne s'accomplit pas toujours suivant nos prévisions, c'est pour cela qu'on la conteste.

Et tenez! puisque nous causons, je vais vous citer un exemple. Comme c'est moi qui en suis le sujet principal, son authenticité n'est pas suspecte.

Il est, du reste, fort banal, mon exemple, et pour peu que vous soyez, comme moi, joueur, vous avez dû vous trouver dans des cas analogues.

Je vous ai dit que je suis joueur, j'aurais pu ajouter qu'en cette qualité je suis fétichiste. Ces deux dispositions d'âme se coudoient fréquemment dans le même individu.

J'avais une foi intense dans une calotte grecque, peu élégante, du reste, mais qui semblait douée de vertus extraordinaires. N'avais-je pas, à plusieurs reprises, gagné lorsque je m'en étais coiffé!

Or, autre conséquence de ma passion du jeu, je faisais partie d'un cercle. Et dans ce cercle, on jouait au baccara. Je ne vous importunerai pas par de longues dissertations sur le tirage à cinq. Vous connaissez vraisemblablement les finesses de ce jeu. En tout cas, vous n'ignorez pas qu'on y gagne quelquefois et qu'on y perd souvent. Vous savez aussi que, dissimulée dans un coin de la table de jeu, une petite ouverture bâille légèrement, et qu'entre ses lèvres de cuivre passent des pièces d'or qui vont se perdre dans le fond d'un coffre. C'est ce qu'on dénomme usuellement la cagnotte.

Donc, j'allais au cercle. Et pendant plusieurs soirées, je fus, à l'époque que je fais revivre ici, poursuivi par une de ces guignes noires qui sont aussi troublantes qu'énervantes.

La culotte quotidienne et salée était l'inévitable résultat de mes visites au cercle.

Je vous entends dire: « Et votre calotte grecque, que faisait-elle en cette affaire? »

Ne vous hâtez pas d'accuser ma calotte. Elle n'avait pas d'influence sur ma veine, pour la simple raison que je ne l'arborais pas.

La crainte du ridicule m'empêchait de l'appeler à la rescousse.

Mais un soir, je fis bon marché de cette timidité puérile et j'arrivai au cercle coiffé de ma calotte. Je bravai les sourires et les chuchottements de mes collègues. Il s'agissait de me refaire de mes pertes considérables, et à ce prix, un peu de ridicule est chose secondaire.

La partie était en train. Je pris place et entrait bravement dans la lutte.

Celle-ci fut longue et pénible. Balotté par les vagues du succès et de l'insuccès, je vécus quelques heures d'espoirs et de déceptions.

La partie tirait à sa fin, maintenant. Encore une dernière banque, et la suite serait remise au lendemain.

Je voulus ponter encore, mais hélas! je m'aperçus que j'étais à sec, vidé, décavé. Plus une poche où quelque louis égaré ne permît de tenter à nouveau la chance.

Tout était fini! La calotte grecque avait piteusement fait fiasco.

Une rage me prit au cœur contre ce bonnet ridicule, qui n'avait pas même rempli son élémentaire devoir.

— Ah! le fétichisme, pensai-je, quelle balançoire.

Et d'un geste brutal, j'arrachai de mon chef le coupable et l'envoyai s'aplatir sous la table.

Hébété, je restais là sur ma chaise, sans jouer, et suivant machinalement des yeux les péripéties de la dernière partie.

— Messieurs, à demain soir, fit la voix du croupier.

Tout le monde se leva et se dirigea vers la porte.

Les jambes un peu molles, les tempes bourdonnantes, je me levai à mon tour.

A ce moment, passa près de moi un des patrons de l'établissement. Sur l'épaule, il tenait un coffre si lourd qu'il fléchissait sous son poids. La journée avait été bonne. La cagnotte avait fait preuve d'un appétit exceptionnel.

Je regardai tristement le cercueil de mon argent qui passait. Mes yeux se fixèrent sur celui qui le portait. Et je tressaillis. Le misérable s'était coiffé de ma calotte grecque!









— Mon futur gendre, dit Madame Bonnemère, ma fille est partie à sa leçon de chant sans parapluie, et il pleut. Allez donc la chercher. Voici son parapluie neuf. Ayez en grand soin, car elle y tient énormément.



Heureux de cette aubaine, Gontran prit délicatement le parapluie et s'élança, le cœur joyeux, sur les boulevards. Il y avait foule, hélas!



De sorte que l'empressement de Gontran fut moins chaudement accueilli qu'il l'avait espéré.



NOS BONS CHASSEURS

LE CHASSEUR. — Saprist ! j'ai oublié mon porte-monnaie !
MÉDOR. — Alors, on va rentrer bredouille !

DE NOS LECTEURS

Pour lancer un livre

A notre époque où tout ce qui se vend fait appel à la réclame, les littérateurs, pour le placement de leurs œuvres, ne se contentent plus des éventaires et des vitrines des libraires. Ils ne craignent pas d'user d'autres moyens pour appeler l'attention du public payant sur leur *marchandise*. Et rien ne vaut, pour lancer un livre, soit une publicité adroite dans les journaux, soit l'éclosion d'un scandale ou d'ardentes polémiques habilement entretenues.

On croit peut-être que ces mœurs sont nouvelles et adhérentes à notre époque de décadence. C'est une erreur, car il est certain que bien souvent, dans les siècles passés, le succès d'un livre — ou d'une pièce de théâtre — a eu pour point de départ une cause absolument étrangère à sa valeur intrinsèque.

Nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote suivante, qui montre comment le célèbre *Diable boiteux*, du non moins célèbre Le Sage atteignit, dès son apparition, une renommée méritée et pour ainsi dire universelle:

Peu de jours après l'apparition de l'ouvrage, deux gentilshommes arrivèrent un matin en même temps, chez le libraire et demandèrent le livre de l'auteur de *Gil Blas*.

— Messieurs, répondit le marchand, je le regrette beaucoup, mais je n'ai plus qu'un seul exemplaire.

— C'est pour moi, s'écria aussitôt l'un des gentilshommes.

— Non, c'est pour moi, riposta l'autre, car j'ai parlé avant vous.

— Oui, mais j'étais dans la boutique que vous étiez encore à la porte!

— Je tiens l'exemplaire et je ne le lâcherai qu'en pièces.

— Messieurs, intervint alors le libraire, je ne permettrai pas qu'on déchire un pareil livre.

— Eh bien! s'exclama un des gentilshommes, le *Diable boiteux* vaut bien un coup d'épée. Nous allons nous battre.

— C'est dit, approuva l'adversaire, le livre de M. Le Sage appartiendra au vainqueur.

Et ils allèrent se battre sur le quai de la Tournelle...

Cet incident, colporté immédiatement par la renommée aux cent bouches, décida du succès de l'ouvrage, et tout le monde voulut connaître un livre qui suscitait de tels admirateurs fervents, au point de se couper la gorge pour en acquérir le seul exemplaire restant!...

* * *

Armées pittoresques

Dans notre rage d'unification, nous avons, depuis 1871, supprimé tout pittoresque de l'armée française. Il n'en est pas de même dans certaines monarchies européennes. La tradition est scrupuleusement continuée. Voici quelques exemples typiques:

Le tsar de Russie possède une garde personnelle à pied, portant l'uniforme donné par Pierre-le-Grand au début du dix-huitième siècle, avec perruque, tricorne, etc.

En Russie également, le régiment Pawloski d'infanterie de la garde porte une mître historique telle qu'on la portait sous la grande Catherine. Les hommes de ce régiment doivent être choisis parmi ceux portant moustache rousse et *nez retroussé (textuel)*.

En Prusse, la compagnie de la garde du château, composée de vieux soldats, porte un uniforme à la Frédéric II. Les gendarmes de la garde du corps de l'impératrice-reine portent (en Prusse également) un uniforme à la Frédéric II.

En Angleterre, paradis de l'archaïsme, les régiments de montagnards écossais portent le jupon, tels les vieux Écossais, et le bonnet à poil. Les yeomen, gardiens de la tour de Londres, portent un costume seizième siècle à la Henri VIII.

Les compagnies d'infanterie espagnoles de hallebardiers portent la tenue de nos troupes sous le premier empire, avec tricorne, hallebarde et épée.

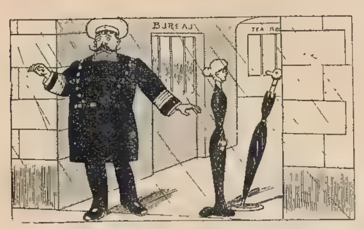




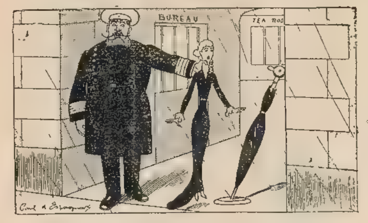


L'ERREUR D'UN AGENT

— C'est au moins du soixante à l'heure... c'est intolérable... un procès à... ...l'auto numéro 30 K!!!



La jupe collante ou...



... une erreur bien excusable!

Pêle-Mêle Connaissances

— On distingue deux espèces d'éléphants: celui des Indes, et celui d'Afrique. La disposition de leurs pieds et de leur mâchoire les différencie assez curieusement. L'éléphant des Indes a deux molaires de chaque côté de la mâchoire inférieure et supérieure; l é é phant d'Afrique n'en a qu'une, de même qu'il n'a que trois ongles seulement à cha ;ue pied de derrière, tandis que l'autre en a quatre. L'é é fant des Indes est intelligent et docile; son confrère du continent noir s'apprivoise difficilement; sa taille est moins grande, ses défenses plus longues.

— Un artiste des plus originaux fut L.-J.-C. Ducornet, peintre d'histoire, qui, né sans bras, maniait la brosse avec les pieds, et s'était acquis de la so te une réputation méritée. Né à Li le, en 1806, il fut p nsionné par l'Etat. On trouve quelques-unes de ses productions dans les musées de Lille et d'Arras.

— Le premier square créé à Paris, par imitation de la mode anglaise, fut celui qui encadre la Tour St Jacques. On le livra au public en 1856.

— Les immenses troupeaux de bœufs vivant à l'état sauvage dans les pampas de l'Amérique du Sud ne sont pas autochtones. Ce fut seulement en 1793 que ce bétail fut introduit dans le pays par les colons espagnols. Il acquit bien vite une fécondité en rapport avec celle du pays, sur lequel il était transporté, et se répandit sur toute la surface de ce vaste continent.

— C'est en Angleterre que la circulation des dépêches télégraphiques est la plus intense. En 1906, il a été expédié plus de 91 millions de télégrammes. Le second rang appartient aux Etats-Unis d'Amérique avec 65 millions et demi de dépêches. Viennent ensuite la France, avec 58 millions, et l'Allemagne avec 52 millions et demi.

— La plupart du temps, les Romains se couvraient la tête d'un pan de toge. Ils portaient néanmoins quelquefois des chapeaux. Contrairement à nos usages, c'était, chez eux, une marque de respect et de déférence que d'avoir la tête couverte; ils n'invoquaient jamais autrement leurs dieux.

— Jusqu'à présent, on considérait une plongée de 35 à 40 mètres, comme un bel exploit de scaphandrier. Des expériences méthodiques, poursuivies sous la direction de l'amirauté anglaise, viennent de p rm ttre de doubler cette profondeur. On est desc n lu à 61 mètres de fond, et on a pu travailler à plus de 43 mèt es. Passé cette limite, l'obscurité rend tout labeur pratiquement impossible.

— Le retour à l'état sauvage de certaines races d'animaux, ayant vécu longtemps dans la domesticité, se manifeste par de singuliers phénomènes. Le chat angora perd le long poil soyeux qu'on appréciait chez lui. Les alzados, ou chevaux marrons de l'Amérique du Sud, perdent aussi leur crinière. De même, on a observé chez les bœufs revenus à l'état sauvage et vivant en troupeaux, qu'ils étaient devenus muets. On peut parcourir des centaines de milles à travers les savanes sans entendre une vache beugler.



— Il n'est pas trop mauvais pour un ancien sous-off qui a été cassé!
— Oui, il a été cassé, masi les morceaux en sont bons!

— Les anciens n'attachaient pas au mot Enfers la signification que lui donnent les modernes. Par Enfers, ils entendaient le séjour qu'habitent toutes les âmes des morts, aussi bien les âmes vertueuses que celles des criminels.

— C'est l'Allemagne qui a le réseau télégraphique le plus ét ndu parmi les pays européens. Y compris les fils réservés au service des chemins de fer, elle a 737.658 kilomètres de fils télégraphiques. La Russie en a 643.794, et la France 626.040. Les Etats-Unis d'Amérique détiennent, naturellement, le record mondial par 1.857.509 kilomètres de fils.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

X. et Y. — Ces réponses sont données, toutes réunies dans un supplément que l'on adresse à tout lecteur qui en fait la demande.

Mme Perrotin. — Il faut l'adresser avec les autres, à la fin du concours, dans les conditions qui sont indiqués à ce moment.

Navérion (Givors). — Nous ne comptons pas sur un très grand résultat de ce procédé.

M. R. M. Bodson. — Envoyez des spécimens afin que nous puissions en juger.

M. Ahetz. — Ces questions sont beaucoup trop techniques pour ce journal. Regrets.

M. H. Le Breton. — 1° et 2° : A votre femme ; 3° la femme de M. X ; 4° ma fille ; 5° l'un ou l'autre indifféremment

M. Jordens. — Approximativement dans les vingt mille francs On exagère souvent à ce sujet, la réalité est déjà belle.

M. Babouard. — 1° Vous ne pouvez guère avoir ces renseignements qu'à l'administration de la Monnaie ; 2° Non, elles n'ont que leur valeur monétaire.

M. L. Petit. — 1° Oui, il en est responsable ; 2° Vous le pouvez par ministère d'huissier

M. X. (Villefranche) — Certainement. Nicolet est un personnage aussi historique que Napoléon lui-même.

M. Will. — C'est là un excellent sujet de conversation, mais vous auriez tort d'y attacher trop d'importance.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Paris-Oran

Le train de luxe « Paris-Barcelone-Valence » est prolongé jusqu'à Carthagène, avec continuation par bateau (traversée en 9 heures) entre Carthagène et Oran; il est en correspondance, à Oran, avec des express de et sur Alger.

Départ de Paris P.-L.-M. les mercredi et samedi à 7 h. 20 soir.

Arrivée à Carthagène les vendredi et lundi à 8 h. 45 matin: arrivée à Oran, les vendredi et lundi à 6 h. 45 soir

14e ANNEE — N° 35. 10 Centimes 30 Août 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LA MODE, par Benjamin RABIER.



— Oh ! la jolie corbeille !...
— Mais non, c'est ma femme qui a déposé son chapeau sur l'herbe !

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Deux conversions

Je n'ai jamais connu une meilleure pâte d'homme que mon ami Luma-Nitaire...

Foncièrement juste, adversaire irréductible de l'abominable théorie du droit du plus fort, si vous voulez le faire sortir de ses gonds, vous n'aviez qu'à amener la conversation sur la question coloniale.

Ah! ah! en voilà un qui n'était pas dupe des grands mots de civilisation, de gloire militaire et autres balivernes, au nom desquelles



les nations civilisées s'emparent de terres qui ne leur appartiennent pas.

Et voyez comme le destin est contrariant... Luma-Nitaire se trouvait être l'unique héritier d'un brave homme d'oncle qui, lui, professait — avec quelle ardeur! — les théories les plus opposées à ce sujet.

Assurément, l'intérêt strict de notre anticolonial eût été d'abonder dans le sens de son oncle, mais, je l'ai dit, Luma-Nitaire était un honnête homme et un convaincu, et l'eût-il voulu qu'il lui eût été impossible de renoncer à sa foi.

Aussi, quelles prises de bec, chaque fois que l'oncle, délaissant ses choux — c'était un gros cultivateur de la banlieue — venait lui rendre visite.

« — Absurde, ridicule, cette expédition au Maroc, grognait le bonhomme. Devrait-on pren-



dre tant de mitaines avec ces sauvages... Ah! si c'était moi le gouvernement, je n'irais pas par quatre chemins: « Mes amis, dirais-je à ces moricauds, en voilà assez comme ça! En somme, sous prétexte de défendre votre pays, voici près d'un an que vous n'en fichez pas une datte. Assurément il est plus amusant de faire des fantasias et de jouer au soldat que de cultiver la terre et d'arroser vos navets... Après tout, chacun son goût; tout le monde n'aime pas gratter la terre... Seulement, une bonne terre comme celle-là n'est pas faite pour rester en friche. Si vous avez un poil dans la main, bon Dieu, allez vous coucher, mais n'empêchez pas les autres de travailler à votre place. »

« Voilà ce que je leur dirais, moi, si j'étais le gouvernement..

« — Parbleu! répliquait, rouge d'indignation, notre ami Luma-Nitaire, l'escroc qui dérobe votre bourse peut toujours proclamer que c'est pour votre bien, et qu'il en fera un meilleur usage que vous. En vertu de quel droit allez-vous dépouiller des gens qui ne vous demandent rien, sinon que vous les laissiez tranquilles, vivant la vie qui leur convient?...

« — De quel droit! Il ose demander de quel droit! hurlait le terrible paysan, mais du droit qu'a tout travailleur de prendre la place de celui qui ne fait rien! De l'homme intelligent, qui trouvera le moyen de vivre là, ou un imbécile végète et crève de faim. Si vous ne savez pas vous conduire, laissez-vous diriger!

« Est-il rien de plus blâmable, de plus inutile, et par conséquent nuisible, que l'avare qui enterre son trésor... ce trésor ne lui profite pas, il ne profitera jamais à personne!..

« — Sophisme que tout cela, s'exclamait Luma-Nitaire... Respectons le bien et la liberté de chacun! Si ces indigènes n'ont pas de besoins, pourquoi leur en créer?... En réalité, ce qui nous pousse à nous emparer de ces pays, c'est l'intérêt, une vile question de galette, pas autre chose! »

Et les deux adversaires avaient beau renouveler chaque fois leurs arguments, en trouver de nouveaux, ils n'arrivaient pas à se convaincre, et l'oncle devenait de plus en plus irascible.

Même, à la suite d'une de ces discussions, ce dernier était resté de longues semaines sans donner de ses nouvelles. Et cela n'avait pas été sans jeter le trouble dans l'âme de notre bon Luma-Nitaire — dame! un oncle à héritage!...



Une lettre du pays vint, en lui apportant l'explication de ce long silence, le consterner.

Un voisin de l'oncle l'informait charitablement que le bon vieux donnait bien des inquiétudes à son entourage. Lui, naguère si actif, délaissait ses champs... Plus de cultures; la ronce et le chiendent poussaient en liberté sur ses terres, jadis si fertiles.

Vendant à vil prix ses bêtes, il dépensait sans compter son argent... cet argent dont il était autrefois si ménager.

Luma-Nitaire put se rendre compte que rien n'était aggravé dans ces révélations. Le bon voisin était plutôt resté au-dessous de la vérité.

« — Il est devenu gâteux, se dit Luma-Nitaire absolument navré... Je devais m'y attendre. Le pauvre vieux n'avait pas la tête solide... il raisonnait d'une façon absurde... Que faire! mon Dieu! que faire! »

« — Moi, à votre place, lui dirent les voisins, je le ferions interdire... il est quasiment, à c't'heure, hors d'état de se conduire... il va brouter tout son bien, et se trouvera bientôt sans un sou... »

« — Vous avez raison... oui... dit Luma-Nitaire, son intérêt exige qu'on lui nomme un tuteur... J'ai pour devoir, moi, son plus proche parent, de veiller sur lui et d'assurer ses vieux jours... »

Fort de l'approbation de tous, notre ami fit les démarches nécessaires pour cette interdiction. Tout allait bien. Les preuves de l'incapacité absolue de son vieux ramolli d'oncle étaient irréfutables.

Mais quel coup de théâtre lorsque, devant le juge le prétendu gâteux demanda à présenter lui-même quelques observations:

« — Monsieur, dit-il au juge, je me soumets très volontiers à ce que vous déciderez... Cependant, il importe de savoir si réellement mon cher neveu peut se flatter d'avoir une intelligence supérieure à la mienne. Que me reproche-t-il? D'user de mon bien d'une façon peu faite pour plaire à un héritier direct. Cela me regarde... Je puis même dire que cela ne regarde que moi. Existe-t-il une loi m'obligeant à faire fructifier une terre qu'il me plaît de laisser au repos?...



« Je vends à perte?... Ça me fait plaisir... Je pourrais même, si cela me chante, faire cadeau de mes bêtes à de pauvres diables.

« Je dépense mon argent?... Et si je trouve inutile de le garder?

« Voyez-vous, Monsieur, en tout cela mon neveu n'agit que par intérêt... *une vile question de galette, pas autre chose,* le pousse à agir ainsi, tels ces misérables conquérants qui vont au loin dépouiller d'innocents sauvages, sous prétexte de civilisation. »

Et comme les théories de Luma-Nitaire étaient connues, l'oncle eut un succès mérité et gagna sa cause...

Luma-Nitaire est absolument converti... il



n'est plus anti-colonial pour un sou... mais, hélas! son oncle aussi est converti, absolument converti. Il se laisse vivre béatement, sans rien faire, mangeant tranquillement son argent — son argent — qu'il a mis en viager pour en jouir davantage.



HEURE MAL CHOISIE

— Pas rassurant du tout, mon cher fiancé... ces rendez-vous que vous me donnez entre chien et loup!

Pêle-Mêle Causette

La situation faite aux industriels par
s confédérations ouvrières devient de
lus en plus difficile.

A quoi aboutira l'incessante menace
e grève qui paralyse l'essor de la pro-
uction? Bien fort qui pourrait le pré-
ire.

Je ne veux et ne puis affirmer ici au-
une préférence pour l'un ou pour l'au-
re des deux éléments en présence. Les
riefs qui divisent le capital et la main
'œuvre sont trop délicats pour qu'on
uisse trancher d'un mot le différend.

Ce que l'on peut se demander, c'est
quoi tient la fréquence toujours crois-
ante des conflits entre patrons et ou-
riers.

Il ne peut y avoir de doute à ce sujet.
C'est le droit illimité d'association qui
produit l'état de choses actuel.

Les ouvriers, aussi bien que les pa-
rons, se sont serrés autour de leurs
hefs pour présenter un front compact
l'adversaire.

Dès lors, le capital et le travail vi-
ent en permanence sur le pied de guerre
t ne cessent de croiser le fer qui, pour
s uns est la grève, et pour les autres, le
ock out.

Pour la prospérité si désirable de l'in-
ustrie, il est urgent que le capital et
a main d'œuvre collaborent en paix
l'œuvre commune. Et cela, d'autant
ue cette œuvre commune est la mère
ourricière des uns aussi bien que des
utres.

Le marasme de l'industrie, qui est la
onséquence inévitable de l'agitation ac-
uelle, est préjudiciable à la fois aux
mployeurs et aux employés. Il devient
onc de plus en plus nécessaire de rap-
rocher les deux frères ennemis, et le
égislateur se trouve placé devant un pro-
lème dont dépend tout l'avenir du pays.

Il est difficile, malheureusement, d'a-
order semblables questions sans pas-
ion et le Parlement, échappe encore
noins que l'individu à des considéra-
ions politiques et électorales.. C'est ce
ui rend si véhéments les débats sur ce
ujet.

S'il n'en était pas ainsi, une première
uestion s'imposerait à l'étude impartia-
e des spécialistes.

Il conviendrait, en effet, de se deman-
er si le droit d'association, tel que
ue nous le comprenons, c'est-à-dire
ans restriction, est compatible avec
existence d'une république individua-
ste.

Nous vivons dans une période d'équi-
oque politique. L'électeur n'a pas en-
ore pris parti nettement pour une des
eux formes de gouvernement qui sur-
ageront seules dans un avenir prochain
t qui sont l'individualisme et le collec-
visme.

Cette indécision a donné des produits
ndécis, d'où est sorti un gouvernement
ui n'est ni chair ni poisson.

Voilà pourquoi les questions ouvrières
ont traitées dans un esprit de timide
ppréhension, au lieu d'être envisagées
vec des principes nettement définis.



LE DIRECTEUR. — Votre réclamation, monsieur, sera rigoureusement examinée, soyez-en sûr. Nous ne sommes pas une de ces administrations où, lorsqu'une réclamation est inscrite, on s'asseoit dessus!

La question du droit d'association ne pourrait faire l'objet d'une étude sérieuse dans ces conditions.

L'état d'hostilité, dans lequel nous vivons, se poursuivra, il faut nous y attendre, jusqu'au jour où il n'existera plus, en France, que de francs collectivistes et des individualistes bon teint. Alors seulement l'on pourra envisager, avec quelque chance d'aboutir, les rapports entre le capital et le travail.

Jusque là, nous barboterons dans un régime de concessions et de demi-mesures qui entretiendront l'effervescence et étrangleront l'industrie. Fred ISLY.

****

Par un détail

Lorsqu'on cherche à se renseigner sur quelqu'un ou sur quelque chose, c'est bien souvent par un détail en apparence insignifiant qu'on s'édifie le mieux.

Cette remarque, je l'ai faite maintes fois, et notamment dans le cas que je veux vous narrer.

J'étais, à cette époque, jeune et inexpérimenté, ce qui implique nécessairement que j'étais crédule.

Or, dans une ville d'eaux, autour d'une table de jeu, j'avais fait la connaissance d'un gentleman fort élégant et beau joueur.

Nous nous étions liés d'amitié et passions nos journées ensemble.

Il fut bien entendu entre nous que nos relations ne s'arrêteraient pas là et que, de retour à Paris nous continuerions à nous fréquenter.

— Du reste, ajouta-t-il, je vous présenterai à mon cercle, ce sera le plus sûr moyen de ne pas nous perdre de vue

Et rendez-vous fut pris pour un jour déterminé, car c'était bien le moins qu'avant de me faire inscrire je fisse connaissance avec le club en question.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous.

Mon ami se montra ravi de mon empressement et me mena aussitôt à son cercle. C'était un bel établissement avec des domestiques culottés de soie et de vastes salons fort bien aménagés. L'impression sur moi fut excellente.

Nous pénétrâmes dans la salle de jeux. Elle était encore vide à cette heure matinale. Seul, un garçon époussetait et rangeait.

Nous examinions les divers objets qui garnissaient ce salon quand une porte s'ouvrit et un membre du cercle entra. Il s'avança vivement vers le garçon et lui demanda:

— Jean, vous n'auriez pas trouvé mon portemonnaie? Je crois l'avoir oublié sur une table, hier soir.

Jean eut un sourire. Il alla à un tiroir qu'il ouvrit et il en sortit un portemonnaie:

— C'est bien cela? demanda-t-il.

— Oui! fit le monsieur, tout joyeux de retrouver l'objet perdu.

Et il rentra aussitôt en possession de son bien, non sans récompenser l'honnête garçon. Celui-ci, satisfait de cette libéralité, remercia comme il convenait, et ajouta simplement:

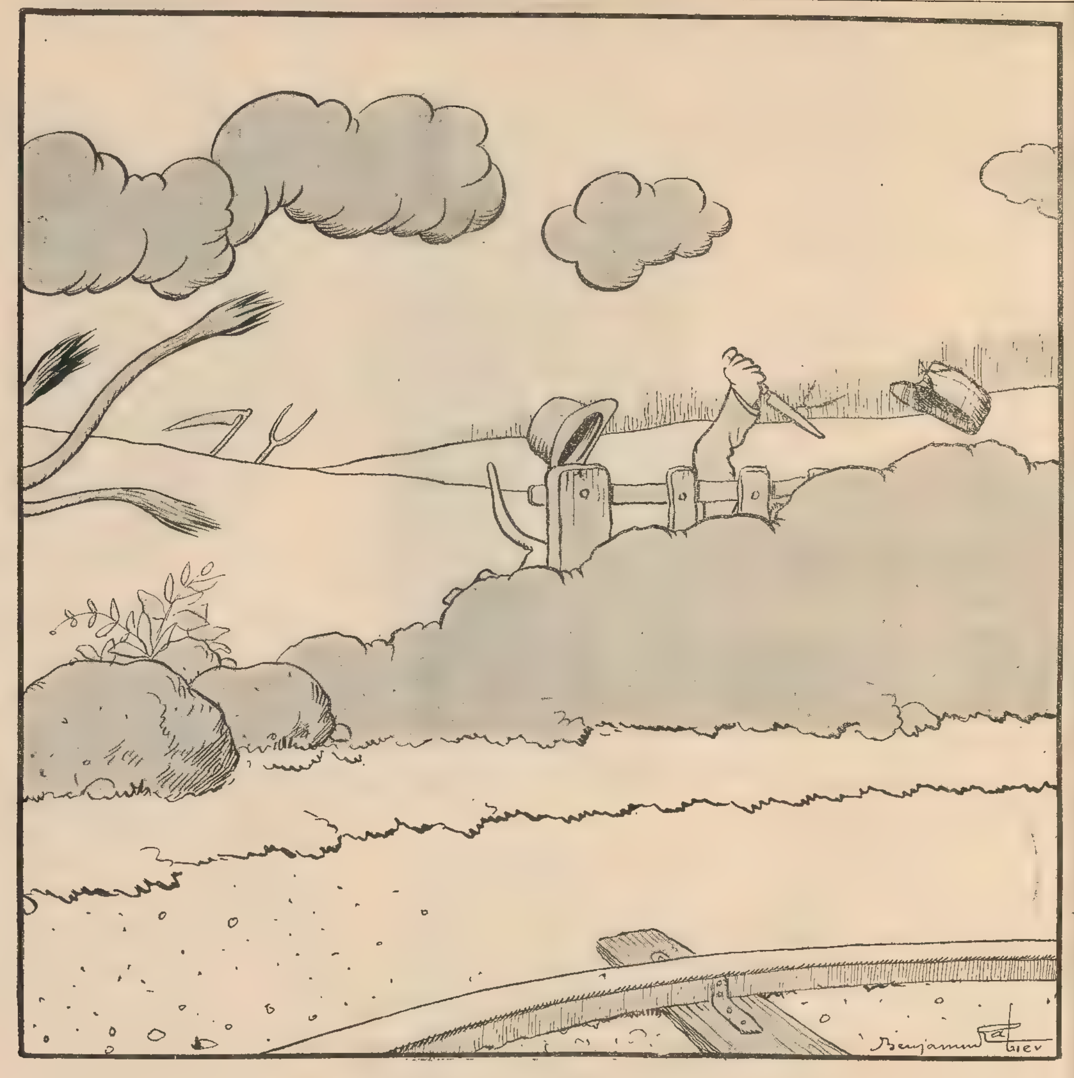
— Monsieur a eu de la chance qu'aucun membre du cercle ne soit venu ici avant moi.

Là-dessus, le monsieur se retira.

Quant à moi, j'étais fixé sur la valeur de l'établissement.

Inutile de dire que je ne me fis pas inscrire.

Bien m'en prit, car avant la fin de l'hiver un scandale sensationnel défraya la chronique et mit en lumière les membres de ce joli tripot.



CONCOURS

Après avoir lu les œuvres de Conan Doyle, notre collaborateur, **Benjamin RABIER**, hanté par les prouesses de Sherlock Holmes, a voulu mettre à l'épreuve tous les dénoueurs de situations. Il a donc synthétisé, dans le dessin qu'on voit ci-dessus, un épisode qu'il présente à la sagacité des esprits policiers.

Que représente ce tableau? Telle est la question que **Benjamin RABIER** propose à tous ceux qui voudront prendre part à ce petit Concours.

Notre collaborateur offre **une bourse en argent contenant vingt francs** à celui dont la réponse se rapprochera le plus de l'intention qu'il a eue en faisant ce dessin.

Il ne sera tenu compte que de l'intention de l'auteur et non de la valeur d'arguments qui pourraient être sensés par eux-mêmes, mais qui s'écarteraient de la conception qui a guidé l'auteur.

Ce petit Concours sera clos le 5 septembre.

La décision de **Benjamin RABIER** sera sans appel.

Prière d'adresser les réponses à **M. RABIER**, au *Pêle-Mêle*, 7 rue Cadet.

Superstition

Bien des gens se croient inaccessibles à la superstition. En les étudiant de près, on acquiert bien vite la conviction qu'ils se trompent. Un peu plus, un peu moins, tout le monde est superstitieux.

Le petit dialogue suivant m'en a fourni récemment une nouvelle preuve:

— Viens avec moi chez la tireuse de cartes, disait une femme à son mari. Elle nous dira notre avenir.

— Tu veux rire, fit l'époux, moi, aller che une somnambule, mais tu sais bien que méprise ces sornettes-là.

— Viens tout de même pour me faire plaisi

— Non, te dis-je. D'abord je n'y crois pa et ensuite j'ai peur qu'elle aille me pr dire des choses désagréables.

Courrier Pêle-Mêle

Suppression de plumet

Question interpêlemêliste du 28 juin:
Un récent article du *Pêle-Mêle*, parlait d'un régiment de dragons auquel aurait été interdit, durant un certain temps, le port du plumet sur le casque, et cela à titre de blâme collectif, ce régiment, de service à Lyon, au passage du Président Carnot, ayant failli à sa tâche de protecteur.
« Est-ce que de semblables exemples sont fréquents, et quelle est l'origine de celui-ci? »

Monsieur le Directeur,
Voici ce que je connais à propos de ces punitions: Le 8e chasseurs à cheval, de service à Lyon, lors de l'assassinat du Président Carnot, fut privé de son plumet (sauf les 14 juillet) et envoyé en garnison à Auxonne. Un ordre ministériel, paru en avril dernier, rendit le plumet au régiment. Il est fort possible que cette punition ait été étendue au régiment de dragons dont parle la question, ainsi qu'aux autres régiments de cavalerie qui escortaient le président défunt.
Le 10e dragons, à Montauban, est également privé de son plumet (exception faite toutefois du 14 juillet). Pourquoi? C'est ce qu'il est assez difficile de savoir.
Beaucoup de chefs de corps punissent ainsi leurs hommes, mais *individuellement*, par la *privation* d'un insigne ou d'une arme, par exemple: suppression du port de l'épée-baïonnette en tenue de ville, dans certains régiments d'infanterie.
Il y eut d'ailleurs des précédents; sous Louis XIV, les élèves de l'Ecole militaire recevaient des pattes d'épaule de *bure*, pour inconduite, à la place des pattes d'épaule d'or, d'argent ou de drap écarlate, selon le mérite.
Sous la Restaurauration, sous Louis-Philippe et la deuxième république, les élèves de l'Ecole de Saint Cyr, mal notés, recevaient, à la place des épaulettes de grenadiers, des contre-épaulettes de fusiliers.
Sous le premier Empire, des régiments ayant eu leurs drapeaux, guidons ou étendards pris par l'ennemi, ne recevaient de nouveaux insignes qu'après la prise, par ces corps, d'enseignes ennemies.
A l'étranger, nous trouvons les soldats allemands, qui sont tous de première classe, punis par le passage en deuxième classe et la défense de porter la cocarde à leur coiffure; ceci entraîne pour eux, d'une façon irrémissible l'interdiction de porter une décoration.
En Angleterre, un régiment d'higlanders se vit enlever son *kilt*, ou jupon écossais, remplacé par un pantalon; ceci, pour manque de fermeté dans un combat en Egypte, pendant la campagne de 1882. Je crois que la mesure fut rapportée depuis.

Tels sont les renseignements que j'ai pu réunir, concernant la question posée.

Recevez, etc.

J.-L. LAMARQUE (Pau).



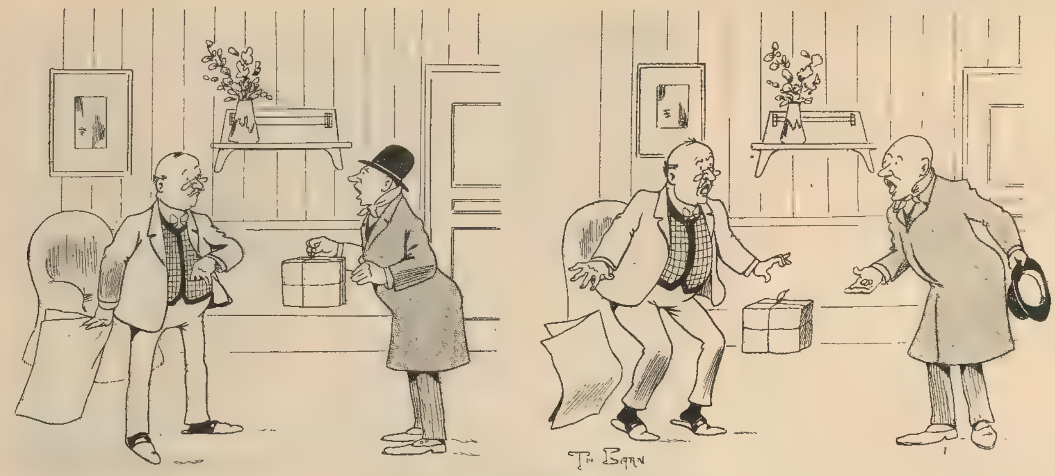
— J'ai eu tort de mettre ma jupe à carreaux pour aller chez les Bosatour, ce n'est pas assez cérémonie et j'aurais cependant juré que j'avais mis ma robe en soie !



— Messieurs, non seulement mon client est innocent du vol de la statuette du Louvre, mais je puis prouver que cette statuette n'était pas authentique.
— Cré nom! faites pas ça, je trouverais pas à la vendre!...



— Je n'ai jamais eu de voisins aussi curieux que ces gens-là! Les voilà encore à leur fenêtre... je suis sûre qu'ils se penchent en dehors pour savoir ce qui se passe chez moi!



BONNE RECOMMANDATION

— Monsieur, j'apporte les flacons d'eau capillaire que vous m'avez commandés par votre lettre d'hier. Mais je vais vous demander de me rendre le service de me les payer de suite.

— Avec plaisir, si ça peut vous être agréable.

— Oh! oui, Monsieur! J'ai à payer aujourd'hui une perruque que j'ai commandée, car chauve comme je le suis, je m'enrhume beaucoup dans les courants d'air!

La houille blanche à la surface du globe

On sait que la houille blanche, c'est l'utilisation des chutes d'eau pour remplacer le charbon; de là ce nom pittoresque de houille blanche.

La France tient une place très importante parmi les ressources que possèdent les divers pays du monde en houille blanche. Elle arrive au même chiffre que les Etats-Unis: soit 800.000 chevaux. La France a même cette supériorité sur les Etats-Unis, qu'avec des cours d'eau de moindre importance, elle a un rendement supérieur et qu'elle a en réserve une force au moins dix fois équivalente.

L'Italie possède 4.500.000 chevaux, mais n'en utilise que 300.000. Le Tibre, à lui seul, fournit 90.000 chevaux sur ce total, et pourrait en fournir 500.000.

La Suisse en utilise 300.000; dans l'Oberland bernois, il y en a à prendre seulement 50.000; c'est donc ce pays qui aurait le maximum de rendement.

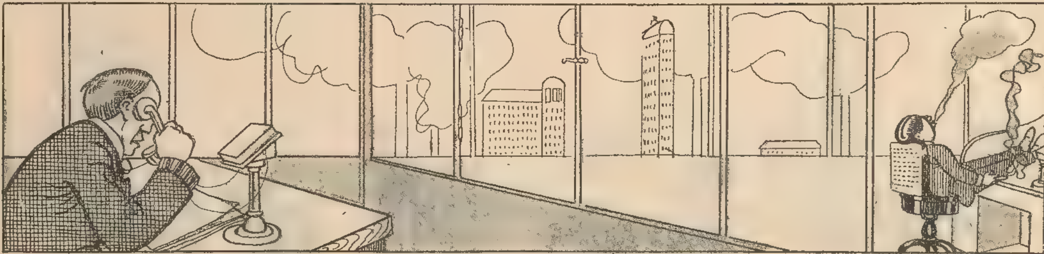
L'Allemagne dispose de 700.000 chevaux, mais n'en utilise que 100.000.

L'Angleterre, la Norwège, l'Espagne, utilisent de 70.000 à 80.000.

La Russie possède plus d'un million de chevaux et n'en utilise que 80.000.

L'Inde utilise en tout 50.000, et le Japon 70.000; mais un syndicat anglo-japonais est en train d'en mettre en valeur une forte quantité.

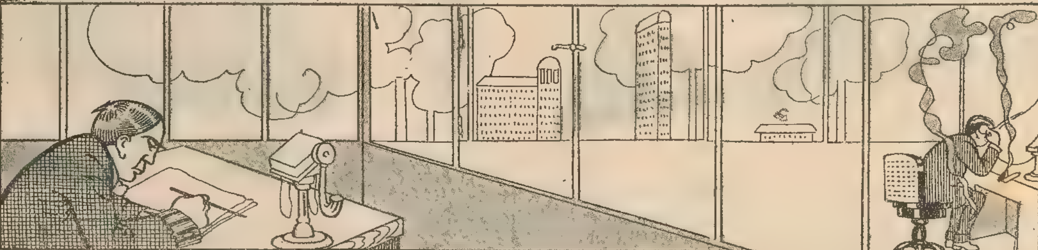
On voit donc que la France est un des pays les plus riches du monde en houille blanche; et nos industriels, généralement accusés d'inertie, utilisent cette richesse avec une activité qui leur fait honneur.



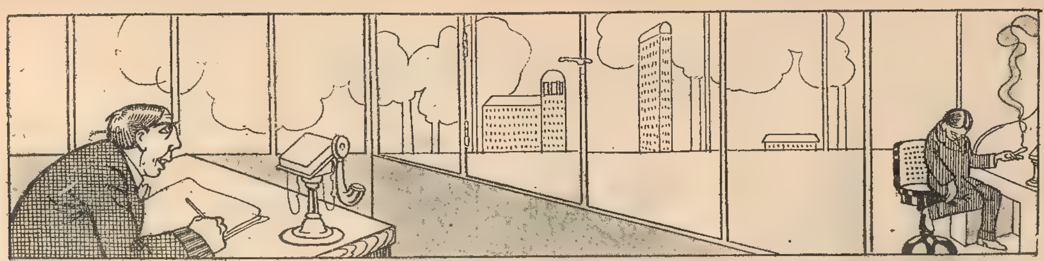
A L'AMERICAINE

Sir Krokett, employé dans une maison de commerce de la 48e avenue, à New-York, était en train de téléphoner à Chicago, quand il vit que son collègue, separé de lui par une cloison vitrée, venait d'allumer son vêtement avec son cigare.

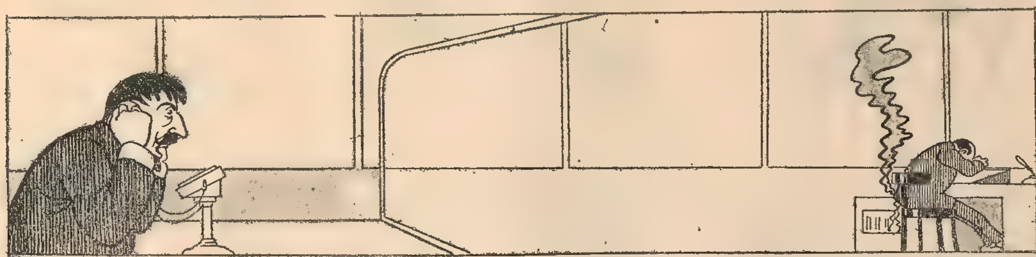
— Allo, allo, Chicago, fit-il, évitez-moi donc de me lever de mon bureau et dites à M. Sparklett, qui est dans la même pièce que moi, que son vêtement flambe !



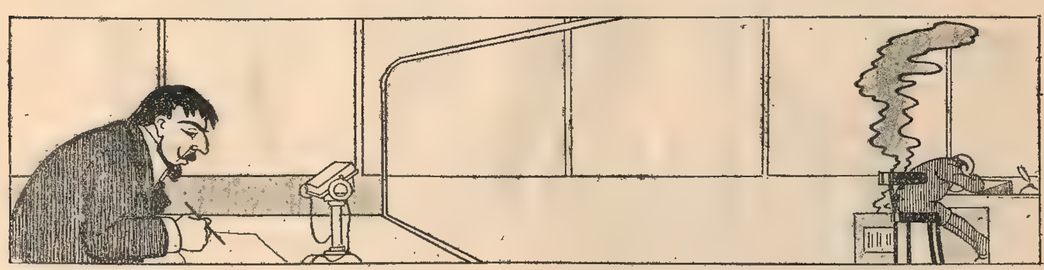
Puis il se remit au travail. Le correspondant de Chicago rendit le service et téléphona à M. Sparklett qu'il avait un commencement de sinistre.



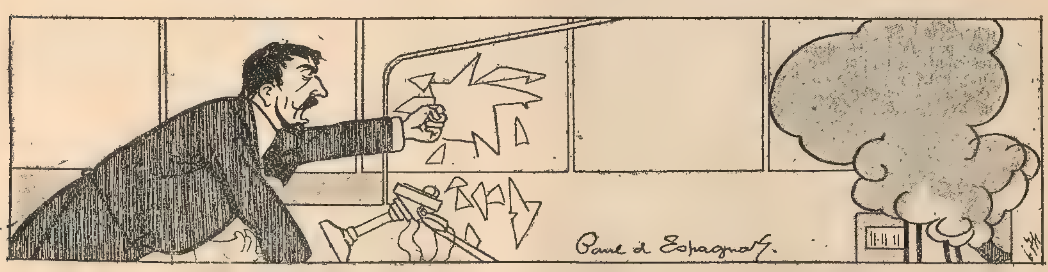
Quand sir Krokett leva les yeux, il vit son collègue, déjà prévenu, en train d'éteindre ce petit incendie. A peine une petite place brune se voyait-elle sur son pantalon éteint !



Cette boutade parut dans un magazine français, et M. Kaolin, de Paris (fonctionnaire des postes), l'ayant lue, s'aperçut que son collègue d'en face s'était endormi, et que le radiateur avait communiqué le feu à sa jaquette. Comme il téléphonait à Marseille, il pria son correspondant d'avertir le sinistré...



... puis, avec la sérénité de l'homme qui vient de rendre gracieusement service à son semblable, il se remit à la tragédie en vers amorphes qui occupait ses loisirs.



Seulement, quand quelque temps après, M. Kaolin leva les yeux, son collègue était entouré de flammes. Le feu se propagea et tout l'édifice fut brûlé.

M. Kaolin avait oublié qu'il était en France et non aux Etats-Unis.

UNE AVENTURE

Un jour, comme le prétentieux marquis de Létorières était entré dans l'église des Quinze-Vingts, il se sentit tout à coup pressé et se retourna vivement pour donner une leçon à celui qui le bousculait ainsi.

Mais un de ceux qui se trouvaient le plus près de lui, prévint son apostrophe:

— Monsieur, lui dit-il, voudriez-vous bien vous tourner de l'autre côté!

En même temps, il s'inclinait avec respect devant le marquis qui demanda:

— Eh! pourquoi donc, Monsieur?

— Puisque vous me forcez de l'avouer, Monsieur, c'est que je suis peintre, et mon camarade, qui se tient dans la tribune à gauche, chargé, lui, de faire votre portrait, me fait signe au sujet de l'attitude dans laquelle il voudrait vous saisir.

Le marquis tourna les yeux vers le point indiqué et remarqua, en effet, un homme auquel il semblait servir de point de mire, et qui paraissait tenir un crayon. Il prit aussitôt l'attitude la plus propre à développer ses grâces.

— Monsieur, fit l'inconnu quelques minutes plus tard, je vous suis bien obligé: vous pouvez quitter cette position gênante; c'est fait!

— Oh! oh! répondit dans un sourire le prétentieux marquis, on ne peut être plus leste!...

Il ne fut pas long à déchanter, car il s'aperçut bientôt, après le départ de l'inconnu, que s'il n'avait pas beaucoup perdu de temps, il avait perdu sa bourse, sa montre, sa tabatière, et tout ce qu'il portait de bijoux.

SUGGESTION



— Moi, mon cher, je ne crois pas à la suggestion.
— Vous avez tort; il est très facile de suggérer aux autres d'exécuter ce que vous voulez qu'ils fassent. Seulement, voilà, le tout est de savoir s'y prendre. Voyez-vous, cette dame arrêtée devant ce magasin...



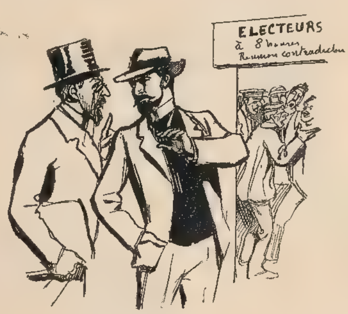
...je vais lui suggérer de s'acheter un chapeau, approchons-nous.. Ne trouvez vous pas, mon cher Esménard, que ces chapeaux sont ravissants, heureusement que ma femme n'est pas là, sans cela, elle s'arrangerait pour s'en faire payer un.



— Que vous disais-je?



— Comment, Monsieur Boniface, vous n'êtes pas encore décoré de la Légion d'honneur! Si j'étais vous, j'irais de ce pas faire les démarches nécessaires pour l'obtention d'une distinction qui vous est due, en bonne justice, depuis si longtemps.
— Vous avez raison, et j'y cours.



— Mais j'aperçois le candidat des Basses-Alpes. Abordons-le... A votre place, je me présenterais à la députation. Je promettrais à mes électeurs plus de beurre que de pain, tout en gardant intérieurement la résolution de garder pour moi le pain et le beurre.
— Soyez certain que je n'y manquerai pas.



— Voici un jeune homme qui me paraît agité de pensées contradictoires... Si j'étais vous, jeune homme, je profiterais de ce qu'il n'y a pas de sergent de ville dans les environs pour m'emparer d'un de ces parapluies...



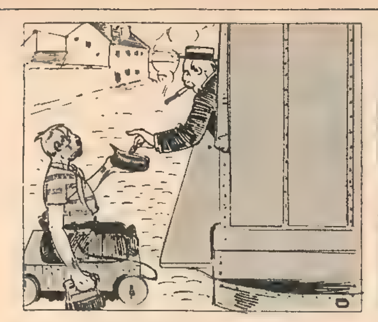
— Là! Que vous disais-je, mon cher Esménard. On peut tout suggérer, même le crime. Le tout est de savoir s'y prendre.



— Voilà un Monsieur bien triste. Je vais lui suggérer de rire. Monsieur, désirez-vous le *Pêle-Mêle?* regardez cette page de Valvérane...

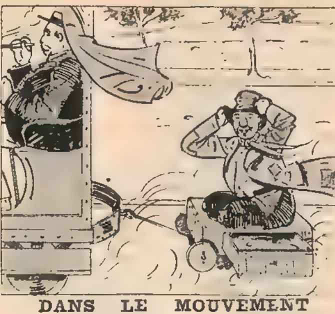


— Mais dites donc, il ne rit pas du tout!
— Ah! diable! Cette fois, je me suis trompé. C'est le directeur du *Pêle-Mêle*.



Tirepatte, le malin cul-de-jatte, après avoir reçu un décime d'un Monsieur installé à la dernière banquette du tramway...

DANS LE MOUVEMENT



...s'accroche audit tramway, et profite du trajet pour opérer dans son costume une transformation radicale.



Le Monsieur charitable ne peut faire moins, à la station suivante, que de donner un autre décime au nouveau mendiant qui se présente à ses yeux.



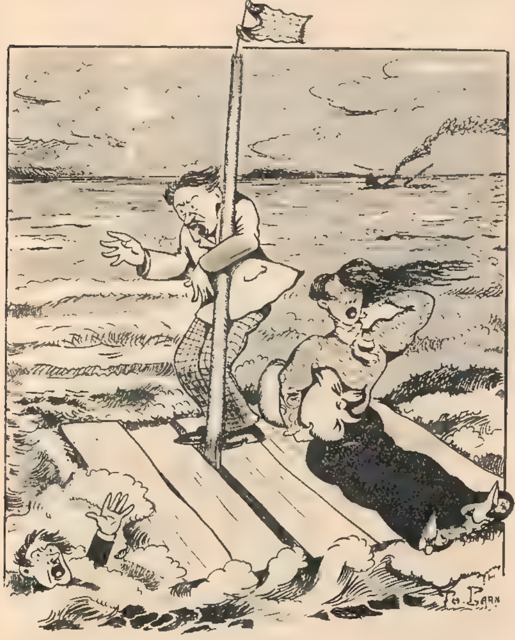
Profitant du second trajet, le nouveau mendiant fait subir à son accoutrement un second avatar.



Et récolte à la station prochaine l'obole du voyageur, ému au spectacle de cette nouvelle misère.

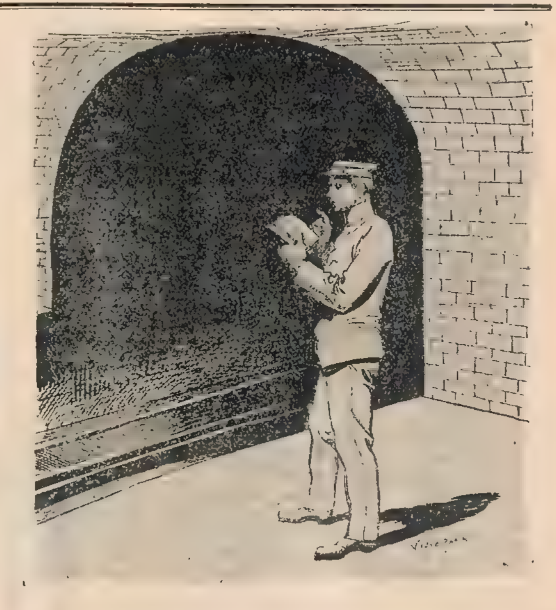


Aussi, Tirepatte fait d'excellentes moissons de gros sous, et trouve que pour réussir en ce monde, il est bon de se remuer et de suivre le train.



CRI DU CŒUR

— Encore un d'emporté par un paquet de mer!
— C'était bien la peine d'abandonner mes cartons à chapeaux pour leur faire de la place sur le radeau!



AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

L'EMPLOYÉ DU MÉTRO *lisant*. — « Les hommes primitifs, appelés troglodytes, passaient la plus grande partie de leur existence loin de la lumière du jour, dans des cavernes obscures d'où ils ne sortaient que pour aller chercher leur subsistance » Ah! bien! s'il m'avait fallu vivre en ce temps-là.

EXPRESS POCHADE

LA JOURNÉE DE MOREAU-ZARISTO

Mon ami Moreau-Zaristo, que j'ai connu d'une tiédeur politique confinant à l'indifférence, a passé au rouge vif du socialisme. l'emploi de ma journée? Ce matin, je quitte ma maison à 8 heures, car j'avais un rendez-vous à 9 heures, heure civile.

— Heure militaire, veux-tu dire.

— Non! heure civile. Pourquoi l'exactitude serait-elle le monopole de l'armée?

— Et après?

— Après, je saute sur la sociale d'un omnibus.

— Tu ne voudrais pourtant pas me faire dire le conservateur des hypothèques!

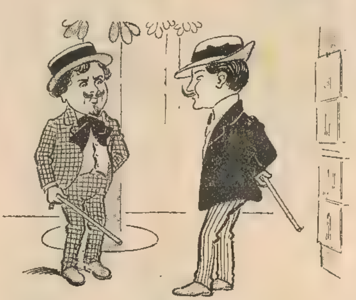
— Dieu m'en garde!

— Nous devions aller ensemble au Palais Ravachol.

— Ah! pour le coup, je t'arrête. Je n'ai jamais entendu parler d'un palais de ce nom-là.

— Tu aimerais mieux, sans doute, lui gar-





Pourquoi cet avatar? Question de mode, je crois. Toujours est-il qu'il a juré une haine exterminatrice à tout ce qui, de près ou de loin, touche aux anciens régimes.

Trop prudent, cependant, pour s'en prendre aux hommes, c'est plutôt aux choses et aux mots qu'il s'attaque. C'est moins dangereux!

Hier, je passais sur les boulevards, quand soudain, je me trouvais face à face avec mon fougueux ami.

— Tiens, Moreau-Zaristo! Et comment va, mon vieux?

— Ereinté, mon cher.

— Ereinté! toi, un rentier!

— Chut! Tu n'as pas besoin de crier si fort que j'ai des rentes. Du reste, c'est parce que j'ai de l'argent que je puis consacrer mon temps au bien du prolétariat.

— C'est cela qui t'éreinte?

— Eh! oui, mon cher. Veux-tu connaître

— Sur l'impériale!

— Mais non! je dis bien, il n'y a pas d'impériale en république.

— C'est juste! Et alors?

— J'avais hâte d'arriver. Tu n'ignores pas que l'exactitude est la politesse du peuple.

— Je croyais que c'était celle des rois.

— Tais-toi, mi érable, le roi, c'est le peuple.

— Pardonne-moi.

— Je te pardonne, vil réactionnaire. Donc me voilà sur l'omnibus. Je me dispute avec le conducteur, qui prétend que le fallières que je lui donne est faux.

— Le fallières, dis-tu?

— Oui! ce qu'on nommait louis à l'époque maudite.

— Ah! fort bien.

— Enfin, j'arrive à mon rendez-vous avec le républicain des hypothèques.

— Le républicain des hypothèques.

der son ancien nom de Palais Bourbon?

— J'avoue que tes expressions nouvelles ne me chantent pas.

— Eh bien! va te promener! infâme rétrograde!

— Soit! au revoir!

— Cependant, si tu veux prendre un bock.

— Où donc?

— Là, au coin du passage des Fonctionnaires.

— Mais c'est le passage des Princes.

— Il n'y a plus de princes, morbleu!

— Oh! tu m'ennuies à la fin. Au revoir.

— Au revoir, et que t'accompagne mon sujet mépris!

— Ton sujet mépris!

— Mon souverain mépris. Comprends-tu, vieille tourte? »

Et Moreau-Zaristo, me tournant le dos, continua sa route.

Les amis de nos amis...

Son industrie, non protégée des lois, condamnait le père Bouchu à vivre sur un perpétuel qui-vive.

Pour cette raison, ce matin-là, avant que les étoiles ne fussent chassées du firmament par l'aube naissante, le paysan se coula mystérieusement du coté de la Grande-Hêtrée.

L'inspection de ses lacets lui procura la joie de mettre la main sur un superbe coq de bruyère. Satisfait, le corps du délit dissimulé dans un menu fagot de genêts, le père Bouchu réintégrait ensuite sa cahute, après un grand détour.

— Pour eun belle oiseau, ç'en est une, concéda sa femme, soupesant le faisan d'une main experte. Ça vaut deux écus! Quant à les trouver, par exemple...

Evidemment — et d'un geste bref, l'homme se ralliait à la perplexité de sa compagne — le placement, vu la saison, n'en était pas facile.

A moins d'aller risquer la rencontre de la maréchaussée sur les quinze kilomètres de route qui mènent à la sous préfecture — débouché béni des braconniers du canton — le père Bouchu ne voyait pas à qui aller offrir ce gibier de roi.

Mais il est inscrit, dans l'histoire de l'humanité, qu'en tous temps et en tous lieux, les descendantes d'Eve rendront toujours des points à l'homme sur le chapitre: ruse et perspicacité.

La voix aigre de la mère Bouchu éclata, triomphante:

— Eh ben! Et nôt môssieu? C'est-y point justement sa fête demain?

— Morguienne! Nôt, môssieu! J'y songions point! avoua le mari, plus habile à colleter le gibier qu'à s'en défaire. J'y allons de c'pas, la bourgeoise!

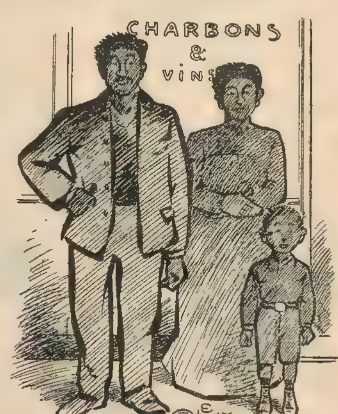
Et le père Bouchu, le faisan suspendu entre le veston et la blouse, quitta son logis pour la seconde fois.

Celui qu'on appelait, par une sorte de respectueuse déférence, dans le pays, « nôt' môssieu », était un de nos gros industriels parisiens, enrichi dans l'automobile. Ayant acquis, pour une bouchée de pain, un château moyenâgeux en ruine, il l'avait fait restaurer avec goût, au prix d'une fortune. Bon et familier avec les paysans, dont il louait les mœurs simples, le châtelain, venue la belle saison, s'installait tout l'été, avec sa famille, dans l'antique demeure seigneuriale. et alors c'étaient des fêtes, des diners, des réceptions; en somme, un mouvement de vie, dont profitaient, avec reconnaissance, les gens de l'endroit, après au gain et amateurs de petits profits.

— Tiens! Quel bon vent vous amène? s'exclama le châtelain, souriant, quand le père



— C'est pourtant vrai, disait Mme Charbougniat, que les époux arrivent à se ressembler après des années de mariage! Ainsi, tenez, voi à mon mari et moi, au lendemain de nos noces ..



...et nous voilà devant notre boutique après sept ans de mariage seulement!





NOUS RAPPORTONS TOUT A NOUS-MEMES

Mme Pipelet. — Je suis fière de toi mon Toto. Va montrer tes prix aux locataires.

M. Lérudy (*professeur*). — Alors, tu as remporté tous ces prix-là. A la bonne heure, voilà un élève studieux et intelligent.

M. Lapurée (*ex-poète*). — Hé! hé! en voilà des volumes!... de quoi caler tous tes meubles quand tu seras grand!

Bouchu eut été introduit auprès de lui.

Tirant son faisan, en même temps qu'il esquissait une courtoise révérence, le paysan récita, tout d'une haleine le petit discours qu'il avait préparé en route:

— Nôt' bon môssieu, à ce qu'y dit le calendrier, c'est vôt' fête demain. Sauf vot'respect, on a des usages, et j'sommes venu vous offrir nos civilités avec cett' oiseau.

La main droite du père Bouchu abandonna le faisan, sur la fin de ce laïus, en même temps que sa main gauche — qui ne doit pas s'occuper de ce que fait sa compagne — se refermait sur un beau louis d'or, sorti à propos de la poche du généreux châtelain.

En outre, chaleureusement remercié « pour son attention délicate », le visiteur fut prié d'aller faire un petit tour à la cuisine, afin de se restaurer.

Les braconniers, dit-on, boivent sec et mangent avec enthousiasme; pour son compte, le père Bouchu n'eut garde de faire tort à la tradition et s'en tira avec honneur.

Puis le bonhomme s'en fut, content de lui, content de ses hôtes. Et le soir même, au cabaret, il ne fut pas chiche de confidences sur l'accueil charmant et l'excellence de la cuisine de « not môssieu ».

— Si vous passez par là, allez-y, mes gas! Allez-y de ma part! J'sommes sûr qu'on vous fera des politesses! affirmait le père Bouchu, fort convaincu.

Dans la jugeotte de certaines âmes simples, nul profit ne vaut d'être négligé; ce fut, sans doute, l'excuse des trois voisins du braconnier qui, le surlendemain, se présentaient au château:

— Qu'y a t il pour votre service, mes bons amis? s'enquit le châtelain avec sa coutumière bonhommie.

— N'sommes les voisins au père Bouchu, çui-là qui vous a baillé un faisan, déclara le plus hardi. On vient vous dire un p'tiot bonjour en passant.

— J'en suis charmé, braves gens, et je vous remercie. Vous me ferez l'amitié de descendre à la cuisine, afin de casser une croûte avant de repartir.

Les bonnes gens n'en demandaient pas plus. Ils la cassèrent si bien, la croûte, ils burent un si bon coup, les voisins au père Bouchu, qu'il souffla dans le pays, pendant plusieurs jours, comme un zéphyr de louanges sur la parfaite hospitalité de « nôt' môssieu ».

Si bien qu'un matin — puisqu'il n'y avait décidément qu'à se baisser pour en prendre! — un quarteron de paysans vint risquer un timide toc! toc! à la porte hospitalière.

— N'sommes les voisins des voisins de l'homme qui vous a baillé un faisan, expliquèrent-ils avec embarras.

A cet aveu, dénué d'artifices, l'industriel eut peine à contenir le formidable éclat de rire qui l'étouffait:

— Ah! ah! Vous êtes les voisins des voisins...

— C'est ça, nôt môssieu! Les voisins des voisins au père Bouchu.

— Allons, c'est très bien. Vous êtes tous de bien braves gens. Descendez à la cuisine.

— Ah! Pour ça, c'est point de refus!

Ne voulant laisser à personne le plaisir d'exécuter son idée, le châtelain précédait ses visiteurs et les installait lui-même devant quatre grands verres d'eau, aussi pure que fraîche.

Comme les paysans, battus sur leur ruse, esquissaient une grimace, leur hôte ne se contint plus, et c'est au milieu du plus franc éclat de rire qu'il leur porta ce toast:

— A votre santé, messieurs! Buvons la sauce de la sauce du faisan!

Jean Rosnil.



M. Costo (*porteur aux Halles*). — C'est vraiment bien, mon petit Toto, d'avoir réussi à monter trois étages avec tous ces livres sur les bras. Tu arriveras à quelque chose, mon garçon..





VACANCES MINISTERIELLES



Le Cantonnier. — Ah! non, M. le ministre, mon sort n'est pas enviable. Voyez, voilà deux ans que je demande en vain une blouse à l'administration, celle-là est toute percée.

Le Ministre. — Nous n'avons pas de crédits, mon ami, mais je vais toujours, en attendant... ...boucher ces trous!



— Je vais t'introduire dans les salons. Tâche d'avoir le langage d'un homme du monde, si tu veux que ton affaire marche. Je te présenterait d'abord chez Madame de X...

— Eh bien! on m'a battu froid, l'affaire ne marche pas du tout.
— Tu n'es qu'un maladroit. Tu as parlé littérature. On t'a pris pour un libraire.



— Chez Mme d'Y, four noir.
— Mais aussi tu vas parler art; on t'a pris pour un marchand de meubles.



— Comment je t'introduis chez les Z et tu vas parler science! On t'aura pris pour un répétiteur.
— Zut! Je renonce à passer pour un homme du monde. Et puisque tu m'as fait inviter chez les Framboisy, j'enverrai mon chauffeur à ma place.
— Mon cher, ça y est. Mon chauffeur a enlevé l'affaire du premier coup. Et pourtant il ne sait que parler es-



sence, embrayage, carburateurs...
— Eh bien! ne t'avais-je pas dit d'avoir la conversation d'un véritable homme du monde? Tu n'avais qu'à en faire autant; ça n'était pas bien difficile!

PIEUX

En matière de grammaire, il est bon de ne pas généraliser. L'instituteur Durand en fit dernièrement l'expérience.

— La terminaison *eux*, disait-il à ses élèves, signifie: *plein de*. Exemple: *malheur* et *malheureux*, plein de malheur. Autre exemple: *peur* et *peureux*, rempli de peur. Ou encore: *honte* et *honteux*, plein de honte.

Maintenant, qui de vous peut me donner un autre exemple?

Un assez long silence suivit cette question et soudain, au fond de la classe, un doigt se leva:

— Ah! c'est toi, Charles! Eh bien! cite un autre exemple.

Charles se leva, mais avant de répondre, il souleva son pupitre et en tira un nid qu'il avait pris sur un arbre pendant la récréation:

— Ce nid, dit-il est *pieux*.

— Qu'est-ce que tu nous racontes là? dit le professeur stupéfait.

— Eh bien! oui, dit Charles sans se décontenancer, il est *pieux*, puis qu'il est plein de *pies*.

DE NOS LECTEURS

« Glissez, mortels, n'appuyez pas! »

Ce vers célèbre, et qui est, pour ainsi dire, passé à l'état de proverbe dans la langue française, a souvent été attribué à Voltaire. Il rentre, en effet, excellemment dans la manière de ce maître pour la poésie légère, mais il convient de rendre à César ce qui est à César: c'est un poète moins connu, Pierre Charles Roy, né à Paris en 1683, mort en 1764, et célèbre en son temps par la vivacité et le mordant de ses épigrammes, qui en est l'auteur, et en voici, d'ailleurs, la source exacte:

Larmessin avait fait une gravure représentant des patineurs. Roy fit alors ce charmant quatrain, destiné à être mis au bas de la gravure:

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace.
Telle est de vos plaisirs la légère surface;
Glissez, mortels, n'appuyez pas!

Que de pauvres diables de rimeurs ainsi appauvris, par usurpation, des seuls vers qui faisaient leurs richesses, et cela toujours au profit des Crésus du Parnasse!

D'où vient le radium

Une opinion, généralement reçue, veut que le radium vienne du centre du globe. Or, les recherches des savants, en ces derniers temps, tendraient à prouver que le radium serait d'origine extra-terrestre et viendrait du fond de l'espace.

On a trouvé plus de radium dans les roches du tunnel du Simplon qu'on n'en trouve dans les roches ignées. Or, c'est l'abondance du radium ainsi découvert, qui a amené de si grandes erreurs dans les prévisions de la température, et qui a fait qu'on s'est heurté à des températures très supérieures à celles qu'on prévoyait. On a émis l'avis que cette abondance de radium avait même pu jouer un rôle dans la formation des montagnes, en élevant la température et en diminuant la résistance à la pression intérieure.

En outre, l'argile rouge du fond de la mer recèle une énorme quantité de radium. De l'argile rouge prise à 5.000 mètres de profondeur de l'Atlantique est seize fois plus riche en radium que les roches de Hongrie ou du Simplon.

La conclusion qu'on tire de ces faits renverserait tous les calculs qui ont été faits jusqu'ici sur l'origine du radium.



— Comment le coiffeur Lingénieux a fait poser les tableaux de réclame dans son salon de coiffure.



BONNE AME

— Ce jeune chien a déjà un flair étonnant; je me cache derrière cet arbre, et il me trouve tout de suite.

Les pêches de Montreuil

Les fameuses pêches de Montreuil gardent, depuis Louis XIV, leur bon renom de premières pêches du monde.

C'est le Roi-Soleil qui les apprécia le premier. Un ancien mousquetaire de la reine, blessé et retraité, se retira à l'ermitage de Malassis, aux confins de Montreuil, près de Bagnolet. Son nom mérite d'être conservé: il se nommait René-Claude Girardot. Il eut l'idée de se livrer à la culture des pêchers. Avec une intelligente patience, et par des sélections savantes, il obtint des fruits absolument remarquables.

Pour faire consacrer leur renommée, l'ancien mousquetaire usa d'un stratagème:

Un jour que le grand Condé recevait le roi à Chantilly, un inconnu, qui s'esquiva aussitôt, porta au prince un panier de pêches d'une grosseur phénoménale, admirables, autant par leurs formes que par leur velouté et la finesse de leur chair.

Le panier portait cette inscription: « Pour le dessert du Roy ».

Louis XIV apprécia si bien ces fruits remarquables, qu'il en voulut avoir d'autres. On en chercha la provenance, et on finit, après de longues recherches, par retrouver Girardot.

Alors, tous les ans, désormais, l'ancien soldat fut chargé de fournir une ample provision de ces fruits merveilleux « pour le dessert du Roy ».

LES BEAUTÉS DE PARIS



L'Interprète de l'agence Cook (*qui pilote un Anglais à Paris*). — Voici la place de l'Opéra...



...la place de la Concorde...



...la place St-Michel.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Lorsqu'en 1667 le lieutenant de police La Reynie inaugura, à Paris, le système des chandelles enfermées dans des lanternes, pour l'éclairage des rues, il provoqua un tel enthousiasme, qu'on frappa une médaille pour commémorer cet événement. La médaille représentait une déesse brandissant une torche; au-dessus, se lisait cette inscription: « Sécurité et splendeur de la Ville. » On plaçait alors une lanterne à chaque bout et au milieu des voies fréquentées.

— Aux débuts de l'exploitation des gisements d'or en Californie, la moyenne du gain journalier d'un chercheur était évaluée à 50 ou 60 francs; les artisans tels que charpentiers, menuisiers, forgerons, y gagnaient aisément de 80 à 100 francs par jour, dont il y avait à retrancher 10 à 15 francs pour la nourriture.

— La porcelaine japonaise a formé, depuis quelques siècles, un des plus précieux articles d'importation en Europe. Elle est connue depuis de nombreuses années dans l'empire nippon. Les chroniques locales racontent, en effet, qu'en l'an 27 avant Jésus-Christ, la suite d'un prince coréen vint s'établir au Japon et y fonda la première corporation des fabricants de porcelaine.

— On a remarqué que l'autruche s'arrêtait quand on lui bandait les yeux, et que, quand on lui laissait libre un seul œil, elle se dirigeait du côté de cet œil.



— Un pantalon de cheval pour un gamin comme toi?... Tu ferais mieux d'aller jouer à la toupie!



— Justement, m'sieur, c'est ce que je vais faire!

— Ce furent les Etats-Généraux d'Orléans, en 1439, qui accordèrent au roi seul (Charles VII), le droit de lever des troupes, à l'exclusion des seigneurs. La conséquence de cette décision fut considérable: par cela seul qu'ils investissaient le monarque du droit d'empêcher des levées d'hommes; ils s'engageaient à lui donner les moyens de faire respecter ce droit et créaient en principe la *première armée française permanente*.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. G. Lefebvre. — Cette méthode est du même genre que celle qui consiste à prendre des oiseaux en leur mettant du sel sur la queue, elle est de pure fantaisie.

M. V. Moret. — On devrait dire: *Au diable Vauvert*, c'est par corruption qu'on dit: *Au diable au vert.*

M. Gombault. — Croyez bien que si votre nom n'a pas été indiqué à la suite de votre intéressante lettre: *Adresse de Disparus*, cela n'est dû, sans doute, qu'à l'illisibilité de la signature; nous n'avions aucune raison de l'omettre. Tous nos regrets.

M. Fluteau. — Il faut commencer par apprendre le modelage, on le peut, dans les cours du soir de certaines écoles communales, à Paris.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

14e ANNEE — No 36. 10 Centimes 6 Septembre 1908.



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'ŒIL DU GENDRE, par HAYE.

— Pour un rien la mère de ma femme prend la mouche!

Quand la politique s'en mêle.

Le dernier Congrès international de la Société contre l'abus du tabac, fut particulièrement intéressant.

Toutes les nations étaient représentées. Il y avait notamment :

Herr Pipenthal, de Berlin;
Le baron Fümenzich, de Vienne;
Von Bouffarden, de Copenhague;
Le marquis de Maryland, de Paris;
Son Excellence Tabaccino, de Rome;
Docteur Nicotin, de Berne;
Sir Bruleguich, de Londres;
Don Manillo, de Madrid;
Le prince Cigaretwich, de St-Pétersbourg;
Narguilez Pacha, de Constantinople, etc., etc.

Les rapports succédèrent aux rapports, les discours aux discours, les statistiques aux statistiques. On discutait ferme..., on ne s'ennuyait pas moins, si bien qu'au cours de la vingt cinquième séance, Herr Pipenthal, histoire de passer le temps, alluma une pipe.

L'émoi fut grand.

Non pas à cause de cette manifestation « tabacophile », la Société combattant, non l'usage, mais l'abus du tabac. Mais à cause du sans-gêne du délégué allemand.

Quoi donc!... Il se permettait une pareille licence?... Avait-il l'intention d'affirmer ainsi la prépondérance de son pays?... Sans avis préalable, sans autorisation de la docte assemblée, il s'était permis d'allumer sa pipe, lançant imperturbablement des bouffées de fumée au nez des autres illustres délégués!...

Toutefois, personne sur le champ ne protesta. Mais le lendemain, dès l'ouverture de la séance, Sir Bruleguich, de Londres, bourra lui aussi une pipe monumentale, puis, avec un regard de défi lancé à Herr Pipenthal, l'alluma et se mit à fumer.

Dès lors, l'honneur national était en jeu. Le télégraphe fonctionna entre les différentes capitales.

Forts de l'autorisation de leurs gouvernements, on vit, tour à tour, le marquis de Maryland griller une cigarette, le baron Fümenzich déguster un cigare, Von Bouffarden tirer sa fidèle Joséphine... Bref, tous les représentants des diverses nations affirmèrent l'un après l'autre la dignité et l'indépendance de leur pays, en consommant force pipes, cigares, cigarettes et narghilehs.

Et ce fut un beau spectacle que celui de cette salle, dans laquelle on ne voyait rien, rien qu'un épais nuage de fumée, produit par tous ces illustres membres de la Société contre l'abus du tabac.

Toutefois un délégué, un seul, parmi tous avait fait exception. C'était le docteur Nicotin, de Berne.

A cette nouvelle, les Suisses s'indignèrent. Comment! Parce que leur pays était tout petit, il n'oserait pas se mettre au même rang que les autres nations européennes!...

Ordre fut télégraphié aussitôt au docteur Nicotin de se mettre incontinent à fumer lui aussi, et, pour se rattraper de son retard, de consommer, chaque séance, deux énormes cigares de Grandson.

L'infortuné tenta d'obtempérer. Mais malgré tout son courage, il ne put sauvegarder l'honneur de sa patrie. Il n'avait jamais fumé. Au bout de trois bouffées, il fut terriblement malade.

Le rappeler immédiatement et le remplacer par le plus robuste fumeur qu'on put trouver, c'est ce que fit le gouvernement de la fédération helvétique.

Ce que voyant, les autres Etats, pleins d'une noble émulation, s'empressèrent d'imiter cet exemple.

Et le spectacle, déjà très beau, devint magnifique.

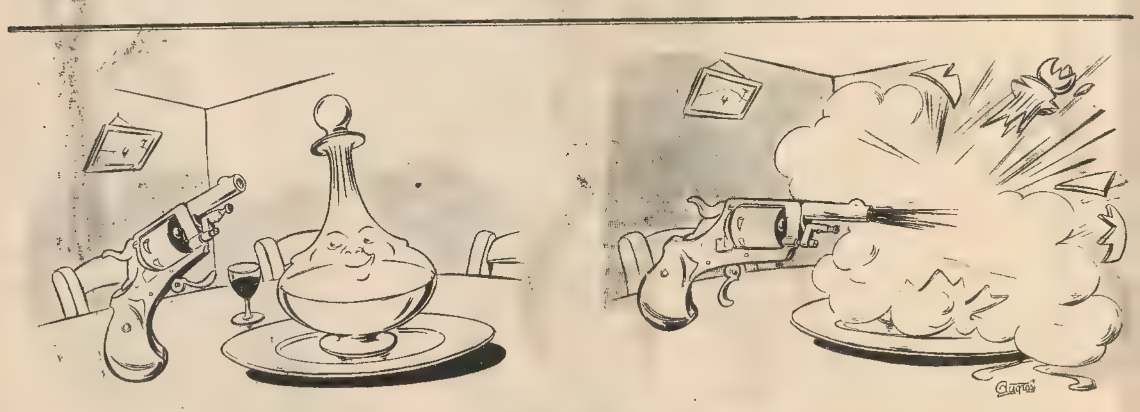
Le prochain Congrès, toutefois, dépassera, paraît-il, celui-ci en magnificence. D'ores et déjà, les membres des différentes sociétés contre l'abus du tabac s'entraînent. C'est à qui, de tous les pays d'Europe, enverra le délégué apte à consommer le plus de tabac possible.

Ce qui prouve combien, lorsque la politique s'en mêle, on perd de vue l'objectif qu'on s'est proposé. Rien de tel pour faire voir les choses à l'envers.

E. J.



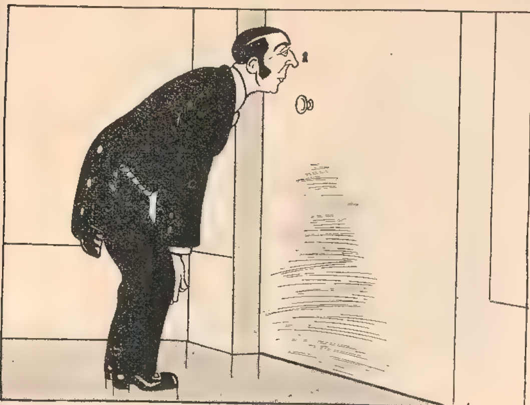
Herr Pipenthal, histoire de passer le temps, alluma une pipe. L'émoi fut grand.



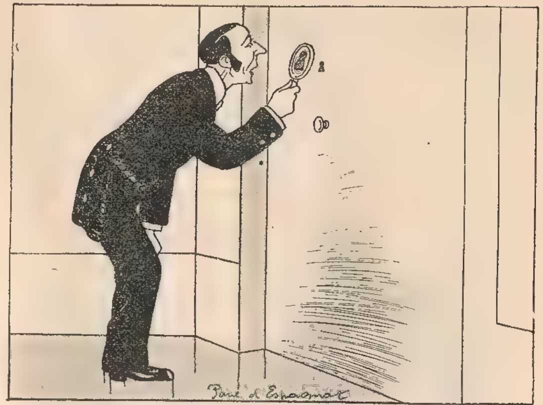
L'ESPRIT DES CHOSES

La Carafe (*moqueuse*). — On a raison de vous appeler rigolo! vous êtes vraiment drôle. De vous voir, je ris...

Le Revolver (*vexé*). — ...aux éclats!



— Ces trous de serrure sont d'un petit!... On ne voit rien!



— Quelle bonne idée!... Mais je ne vois pas plus que tout à l'heure!

Pêle-Mêle Causette

De hardis novateurs s'emploient à obtenir de nouvelles simplifications dans l'orthographe.

C'est ainsi qu'ils préconisent la suppression de la lettre *x* dans la formation du pluriel, et son remplacement par une s. On n'écrira plus: les *cieux*, mais les *cieus;* les *yeux*, mais les *yeus*.

Cette unification semble donc logique et débarrassera la jeune génération d'un inutile effort de mémoire. Je doute, cependant, que la réforme soit acceptée sans lutte.

L'orthographe, avec ses récifs et ses écueils, forme, pour la gent lettrée, une sorte de rade dangereuse qui défend son domaine. Connaître les multiples embûches de la grammaire ne saurait, à coup sûr, passer pour du talent. Personne ne pense autrement. Mais, pour les écrivains, c'est comme une *exequatur* sans lequel la carrière des lettres vous est virtuellement interdite.

Aussi, dans la crainte d'une invasion, veut-on conserver cette barrière protectrice.

On ne saurait en vouloir à ceux qui ont pâli sur les participes et les subtilités de la syntaxes, d'hésiter à faire abandon d'une supériorité si chèrement acquise.

Cela excuse l'opposition que rencontrent les savants qui voudraient élaguer les trop impénétrables broussailles de l'orthographe.

Mais il y a dans ce mauvais vouloir trop d'égoïsme pour décourager les promotteurs de la réforme.

Ceux-ci se placent, en effet, à un point de vue large et plus universel.

Leur raisonnement est inspiré par l'intérêt général qui doit primer l'intérêt restreint d'un groupe.

Voici ce qu'ils disent, en substance: L'école doit meubler l'esprit de l'enfant d'un ensemble de connaissances qui le mettent en état d'affronter les difficultés de l'existence.

Pour s'acquitter de cette tâche, il lui est accordé un certain nombre d'années. Il faut donc que, dans ce laps de temps, le bagage de l'enfant soit aussi complet que possible.

Or, la grammaire française entre dans les études pour une part importante.

Donne-t-elle au jeune français, par rapport à un jeune étranger, un avantage quelconque. Non, incontestablement Bien au contraire, le temps consacré à cet enseignement pourraît être utilement employé à des matières pratiquement utiles.

Sa mémoire, délestée en partie d'un fardeau trop pesant, serait ouverte à d'autres branches de l'instruction forcément délaissées actuellement.

Il en résulterait, pour le jeune français, une préparation plus complète à la lutte pour la vie. Et, somme toute, c'est en cela que réside la raison d'être de l'école.

Certes, les réformes doivent être avisées et prudentes. Il serait fâcheux de bouleverser le merveilleux monument qu'est la langue française.

Je crois, du reste, que personne n'y songe. En tout cas, les réformes proposées ne sont pas de nature à provoquer des craintes à ce sujet. Elles se contentent de supprimer quelques illogismes. Et comme il en restera encore de quoi satisfaire les partisans du *statu quo*, ceux-ci pourraient adhérer, de bonne grâce aux changements proposés.

Il est probable, pourtant, qu'ils ne s'y résigneront pas.

Nous assisterons, par conséquent, à des joutes inéressantes.

J'espère, pour nos écoliers, que le bon sens sortira vainqueur du combat.

Fred Isly.

****

Les gestes révélateurs

Il y a des gestes qui en disent plus long que de longs discours. J'en fis un jour l'expérience dans les conditions que voici.

Durand, un de mes amis, m'avait recommandé, pour y passer quelques jours, une auberge dans un hameau, sis au pied des Alpes.

Je m'y rendis par un beau jour d'été, et tandis qu'une carriole me menait du chemin de fer à l'auberge, j'admirais la grandeur et la poésie d'un site merveilleux. « Tout de même, pensais-je, ce Durand est un débrouillard. Comment s'y est-il pris pour dénicher ce coin merveilleux. »

Quand mon équipage fit halte, je me trouvais devant la porte de l'unique hôtellerie de la localité. Celle-ci avait un petit air rustique tout à fait séduisant, avec son toit de chaume maintenu par de gros fragments de roche.

Un pied de lierre s'élevait en courbes capricieuses sur la façade et tachait d'un peu de verdure les vieilles pierres aux tons éteints.

J'entrai. L'hôtelier, qui était accouru aux grelots de mon véhicule, s'effaça pour me laisser passer. Et pendant qu'une solide gaillarde de servante déchargeait mes bagages, je questionnai le maître du lieu.

— Alors, vous avez une bonne chambre pour moi?

— Mais oui, Monsieur, la meilleure.

— C'est sur la recommandation de mon ami Durand que je suis venu ici.

— Ah! vous êtes l'ami de M. Durand, oh! alors, soyez le bienvenu. Si je ne vous avais donné déjà la meilleure chambre, je vous la donnerais maintenant.

L'accueil était charmant. Et vraiment, ce coquin de Durand savait choisir ses endroits.

— Monsieur l'hôtelier, repris-je, il est un point sur lequel je suis particulièrement difficile, c'est la propreté. Croyez-vous que sous ce rapport...

— Oh! Monsieur, m'interrompit-il, ma maison est renommée pour la propreté. Dans tout le pays on vous le dira.

— Tant mieux, car pour moi le luxe n'est rien, la propreté, tout.

Pleinement satisfait par l'affirmation catégorique de mon hôte, je demandai à manger.

Le patron m'introduisit dans la salle basse qui remplissait les fonctions d'estaminet et de salle à manger. J'étais à peine assis qu'il revint une lettre à la main:

— Monsieur Dubois? demanda-t-il.

— C'est bien moi.

Il me remit la lettre. Elle était de l'ami Durand. Voici ce qu'il me disait:

« Il me revient à la mémoire qu'à mon passage à l'auberge où tu te trouves, j'ai laissé rouler une pièce d'or sous la table. C'était il y a deux mois environ. Demande donc si la pièce a été retrouvée. J'avais complètement oublié de la réclamer. »

Je m'empressai de communiquer cette lettre à l'aubergiste:

— Ah! dit il, je l'ignorais, mais c'est bien possible après tout. Du reste, nous allons bien voir.

Il souleva un coin de la nappe en toile cirée et se courba en deux pour regarder sous la table. Moi, j'étais atterré.

Ce simple geste m'édifiait, en effet, sur les habitudes de la maison.



LIBERTE

— Comment! votre femme se jette à l'eau et vous ne l'en empêchez pas!

— Je respecte trop la liberté féminine pour cela. J'ai toujours laissé à ma femme le droit de faire ce qui lui plaisait.



PRESENCE D'ESPRIT

— Madame... une opération d'urgence... On vient de couper la jambe à votre mari.

— Vite! téléphonez au bottier qu'il ne fasse qu'une bottine, au lieu de la paire qu'on lui avait commandée ce matin.

Courrier Pêle-Mêle

Réponse à une question

M. Gisors, dans notre numéro du 2 août, demandait si l'absence de la formule *lu et approuvé*, que les signataires mettent avant leur signature, dans tous les actes officiels, entraîne la nullité de l'acte.

Voici le résumé des intéressants renseignements qu'on bien voulu nous adresser, à ce sujet, MM. Dombray, Nostoff et Dauchot:

Au termes de l'article 1326 du Code civil, le billet ou la promesse sous seing privé par lequel *une* seule partie s'engage envers l'autre à lui payer une somme d'argent ou chose appréciable, doit être écrit en entier de la main de celui qui le souscrit, ou du moins, il faut qu'outre sa signature, il ait écrit de sa main un *bon* ou un *approuvé*, portant en toute lettre la somme ou la qualité de la chose.

Excepté dans le cas où l'acte émane de marchands, artisans, laboureurs, vignerons, gens de journée et de service.

L'omission du *bon* ou *approuvé*, prescrit par la loi est sans influence sur la valadité de l'obligation elle-même; mais elle a pour conséquence d'infirmer la force probante du titre et d'empêcher qu'il fasse foi contre celui qui l'a souscrit (arrêt de cassation, Chambre des Requêtes, 20 octobre 1896).

La formalité du *bon* ou *approuvé*, est inapplicable à des engagements qui se rattachent à un contrat synallagmatique, c'est-à-dire à un contrat dans lequel les parties intervenantes s'obligent réciproquement les unes envers les autres.

Cette formalité ne se rencontre pas dans les actes officiels, qui sont les actes émanant d'autorités administratives ou judiciaires, les actes reçus par les notaires, les actes de l'état civil, etc.

* * *

Sandwich

Monsieur le Directeur,

A propos de votre question interpèlemèliste du 26 juillet dernier, dans laquelle il s'agit de spécifier le genre du mot sandwich (signifiant tranche de pain), je ne puis vous dire quelle est la décision du corps académique entier, je puis seulement citer un passage d'un de nos littérateurs éminents, M. E. Rostand. Dans l'*Aiglon*, au quatrième acte, pendant le bal donné par Metternich, à Schœnbrunn, le diplomate, au cours d'une conversation avec je ne sais plus quel personnage, va au buffet et dit: « Donnez-moi *une* sandwich! »

Recevez, etc.

RUELLAN.

Refus de vendre

Monsieur le Directeur,

Voici une réponse à la question posée par M. Moulin dans le numéro 31 du *Pêle-Mêle*, au sujet des cafetiers.

Tout marchand a le droit d'interdire l'accès de sa maison et de refuser de vendre les objets de son commerce. Ce droit est consacré par l'article 7 de la loi des 2 et 17 mars 1791, sur la liberté du commerce. Toutefois, le principe de la liberté du com-



SAGESSE DE RAT

— Mes enfants, quand vous voyez une enseigne comme celle-là, vous pouvez entrer sans crainte, la maison est sûre!

merce n'est pas absolu et ne saurait être invoqué par un industriel privilégié exerçant un monopole.
Recevez, etc.

E. DAUCHOT.

* * *

Droit de ne pas servir

Monsieur le Directeur,
En réponse à votre question du 2 août 1908: « Un cafetier est-il tenu de recevoir tout « individu qui se conduit normalement et qui « n'est pas en état d'ivresse, ou bien a-t-il « le droit de refuser l'accès de son établisse- « ment à une personne que, pour un motif « tout personnel, il ne veut pas recevoir? »

L'article de la loi répondant à cette question est celui-ci:

Arrêts du 4 août 1846, 2 juillet 1847, 3 octobre 1857. — Un commerçant de boisson peut refuser de servir *toute personne* qui ne lui convient pas. Cependant, s'il affichait ses denrées avec marque de prix, *comme offre faite* en quelque sorte à tout passant, il pourrait en être autrement.

Mais il y a une classe de commerçants qui ne peuvent refuser la vente: ce sont ceux qui détiennent les *monopoles d'Etat*, (allumettes, tabacs), ou qui sont investis d'un monopole de fait, comme une compagnie du gaz, qui ne peut refuser l'abonnement; une entreprise de transport, qui ne peut refuser au voyageur l'accès de ses voitures.
Recevez, etc.

NICOLLE (Paris).

* * *

Beurre blanc

Réponse à une question interpêlemêliste. *Pêle-Mêle* du 9 août 1908.

Si le beurre nantais et beaucoup d'autres beurres possèdent une couleur plus ou moins blanche, il ne faut pas voir là un tour de main ou une préparation quelconque.

Tous les beurres, de quelque pays qu'ils proviennent, peuvent être blancs, cela dépend uniquement de l'alimentation du bétail et *surtout de la saison*. Toutefois, certains pays, comme le Nantais, possèdent un pâturage ou la plante odorante et divers autres plantes aromatiques ne peuvent pousser, c'est pourquoi le beurre provenant du lait des bestiaux nourris dans ces prés est presque blanc.

Comme un beurre blanc subit forcément, *même pour un gourmet*, une dépréciation, non au point de vue qualité, mais au point de vue coup d'œil, qu'en conséquence la vente devient extrêmement difficile, nos paysans colorent leur beurre blanc avec du jus de carotte.

En Bretagne, dans le Nantais (les Nantais ne sont pas Bretons), dans la Sarthe, en Normandie, etc... vous trouvez chez tous les pharmaciens, et même chez les épiciers, un produit dénommé *Carotine*, absolument inoffensif, et dont quelques gouttes suffisent à donner aux beurres blancs la coloration jaune pâle ou jaune ambré tant recherchée par les vrais amateurs. Cela vous explique pourquoi les Parisiens ne mangent pas de beurre blanc.

Les fameux beurres de la Prévalaye, près Rennes, d'Isigny, en Normandie, de Châteaugiron, en Bretagne, tous si justement renommés, subissent la petite opération dont je viens de parler.

Je serais heureux que ces renseignements puissent satisfaire votre abonné gourmet, tout en regrettant de lui enlever une illusion.
Recevez, etc.

L. E., pharmacien,
Lecteur du *Pêle-Mêle*.

****

Questions interpêlemêlistes

Quelle est l'origine du mot *rapin?*

UN PEINTRE.

* * *

Un journal quotidien assurait, dernièrement que jusque vers 1865, prospéra, dans Bayeux, une entreprise de chaises à porteurs.

Il ajoutait qu'il y a quelques années encore on pouvait voir des chaises à porteurs à Orléans, et qu'en *cherchant bien* on pourrait citer quelques villes de province où ce mode de locomotion suranné fonctionne encore.

Si cette information est exacte, je serais très heureux de voir quelque lecteur à votre estimable journal me citer ces villes?

TRAVELER.



INJURES MODERNES

— Vas donc, eh! microbe!
— Vas donc, eh! gratte-ciel!

Pour faire fortune

La scène se passe dans le fumoir de Mme X, la riche parvenue qui reçoit à sa table des personnalités de tous les mondes.

Le banquier Levéreux, vautré dans un fauteuil fume un gros cigare, et, dans la douce béatitude des digestions agréables, se laisse aller à des confidences:

— Dire qu'il y a trente ans, fait-il, je suis arrivé à Paris avec vingt-cinq sous dans ma poche.

Et quelqu'un de répliquer:

— Heureusement pour vous, il existait d'autres poches que la vôtre!

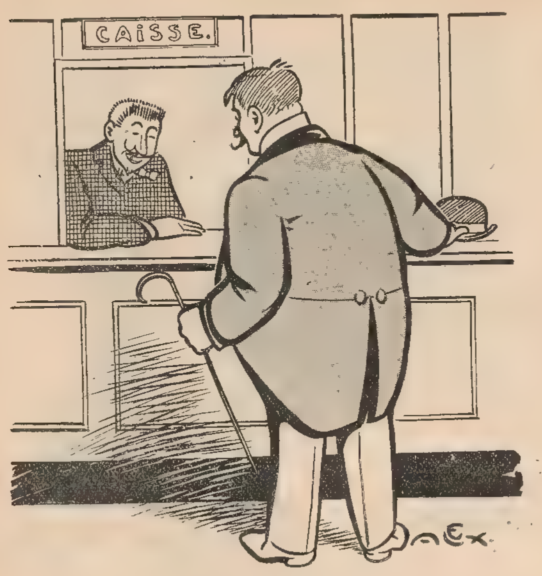


— Quel brave homme! il nous a préparé un revolver pour le cas où nous aurions oublié le nôtre!



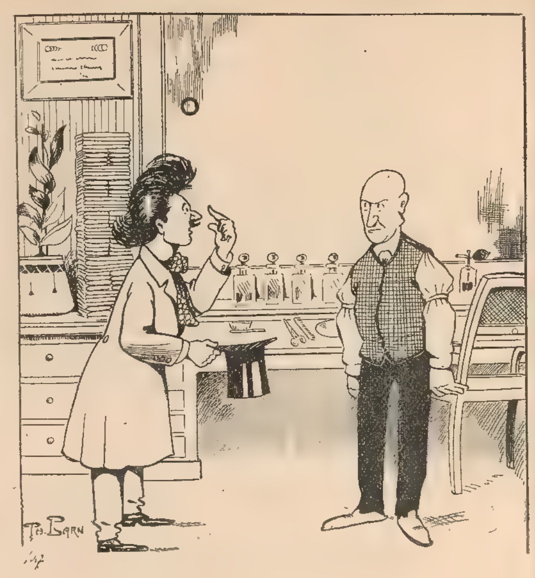
ATTENDRISSEMENT

— Pauvre homme! Et dire que si je mourais, mes pauvres chiens seraient comme lui!...



DOUX PAYS

— Mâtin! décoré?... Vous aviez donc demandé la croix?
— Bien sûr! Je manquais de titres pour demander les palmes!



— Monsieur, je désirerais me faire couper les cheveux.

— Moi aussi, Monsieur.

Les Migrations des Oiseaux

Les chasseurs ont jeté un cri d'alarme: il paraît que la caille se fait introuvable. Est-elle en voie d'extinction, ou bien a-t-elle simplement quitté nos régions?

Chacune de ces hypothèses doit renfermer une part de vérité. Une poursuite trop ardente a dû limiter les oiseaux de cette espèce. Et ceux qui restent, pour des raisons climatériques dont ils ont le secret, ont bien pu se désaffectionner de notre Europe occidentale.

La caille est, par excellence, un oiseau migrateur. Elle peut avoir ses caprices. Les oiseaux migrateurs, pourtant se recommandent à notre sympathie, par une régularité d'habitudes. Il ne sera peut-être pas sans intérêt d'en dresser le bilan.

Observons d'abord l'oiseau migrateur par excellence, celui dont nous saluons tous le retour avec joie: l'hirondelle. On en compte troise spèces qui émigrent périodiquement et avec régularité: l'hirondelle de cheminée, l'hirondelle de rivage, et l'hirondelle de fenêtre. L'hirondelle de cheminée se rencontre dans tous les coins du globe habités par l'homme. Elle quitte généralement notre pays vers la mi-septembre, et un peu plus tard dans le Midi.

Elle se rend en Afrique d'où elle revient entre le 15 et le 30 avril. Sa fidélité aux endroits qu'elle habita chez nous, même maison, même nid, nous la rend sympathique.

L'étourneau arrive en France vers le milieu de mars. Il nous quitte aux premiers jours d'octobre pour regagner l'Afique. Avant de s'annoncer chez nous, il a fait un petit tour en Asie. Le loriot, un Africain lui aussi, passe par le Maroc et l'Espagne; nous l'apercevons dès avril; entre août et septembre, il nous fausse compagnie.

La corneille mantelée, qui nous présage les mauvais jours, est encore une africaine. Elle nous arrive en automne par grandes troupes, la pluie et le froid, que sa venue annonce, suivent de quelques jours son apparition.

La cigogne blanche a aussi plusieurs habitats. Elle séjourne en Egypte, en Barbarie, dans l'Asie occidentale et en Europe. Pendant l'été, elle habite le Nord, au milieu des villes, comme chacun sait. Quand elle nous quitte, c'est par troupes nombreuses et à une très grande hauteur qu'on peut surprendre son vol.

Deux sortes d'échassiers, qui vivent surtout dans les terrains fangeux et humides de l'Europe, le vanneau huppé et le pluvier







JALOUSIE

— Ah! ricanait amèrement le Mécontent, on ne s'occupe que des grands de la terre, et il n'y en a que pour eux. Pour qu'on daigne jeter les yeux sur nous, il faut que nous accomplissions un travail mille fois plus considérable.

Que l'empereur brûle sa moustache. Immédiatement, le télégraphe avec et sans fil l'annonce aux quatre coins du monde.

Et moi! Il faut que je brûle ma maison pour qu'on en parle, et encore uniquement dans les journaux de ma région!



— M. Fallières a tué un faisan à Rambouillet, et tous les grands quotidiens pub ient un instantané de cet événement sensationnel.



Pour qu'on en fasse autant, en ce qui me concerne, il faut que je tue, non plus un faisan, mais mon père et ma mère, pour le moins.

La reine Alexandra fait des photographies dont tout le monde parle.



Et, pour qu'on parle des miennes, il faudrait qu'elles reproduisent les documents secrets de la défense nationale et que je les eusse livrées à l'Allemagne.



Et le Mécontent s'éloigna pour aller voir, du haut de la terrasse du Jardin public, passer le cortège du roi d'Illyrie... Spectacle qui le consola et le guérit de ses rencœurs.

doré, sont aussi curieux à observer. Le vanneau arrive vers la fin de février par grosses bandes dans le Midi. il remonte peu à peu. Quand vient octobre, les familles dispersées de ces oiseaux se rassemblent dans les marais, par groupes de cinq à six cents, et émigrent vers le Sud.

Le pluvier huppé, très commun en été, dans le Nord de l'Europe, hiverne dans le Midi de la France. Avec le printemps, il quitte la Provence et le Sud-Ouest, par grandes troupes, rangées de front, sur une même ligne horizontale. Lorsqu'elles s'abattent quelque part, c'est toujours le long d'un cours d'eau.

Les cailles, lorsqu'elles se montraient en nombre, arrivaient en août des régions froides. Dans le Midi, vers le milieu de septembre, leurs bandes se retrouvaient, venant de tous les points d'Europe pour aller en Afrique.

En septembre aussi, passent le coucou gris, la poule d'eau, la bécassine double.

En octobre, la foulque, la bécassine ordinaire, le grand pluvier à collier, la petite bécassine, l'étourneau vulgaire, le merle mauvis, le merle litorne, et le pigeon colombin.

En novembre: le canard sauvage et, à intervalles différents pendant le mois, le grèbe huppé, plusieurs sortes de merles, la bécasse, le biser ou pigeon sauvage et le ramier.

Avec décembre, enfin, apparaissent le cygne sauvage, le coucou geai. Avec janvier, la mouette tridactyle, l'oie rieuse, le grand cormoran, etc. Les passages en février sont rares et à peu près restreints au canard sauvage. En mars, passent la mouette pygmée et le chevalier arlequin. C'est peu. Mais avril est proche, et, avec les beaux jours et les hirondelles, d'autres troupes variées à l'infini, viennent s'offrir à nos chasseurs.

Une belle action de Scribe

Des nombreuses anecdotes qui ont été rapportées sur Scribe, l'un des plus illustres auteurs dramatiques du siècle passé, il n'en est peut-être pas de plus charmante que celle ci, qui est en même temps la relation d'une bonne action et dont Legouvé a fait l'aimarécit suivant:

Scribe passait l'automne à la campagne, chez des amis. On employait les soirées à lire des romans anglais.

La lectrice était une pauvre institutrice qui, un jour, dans un entr'acte de lecture, dit en soupirant:

— Ah! Si je pouvais jamais réaliser mon rêve!

— Et quel est donc votre rêve, Mademoiselle? lui demanda Scribe.

— D'avoir quelque jour, dans un bien long temps, douze cents livres de rente, qui me donneraient l'indépendance et le repos.

A quelque temps de là, un soir, après le dernier chapitre d'un roman assez insignifiant, Scribe dit tout à coup à la lectrice:

— Savez-vous, mademoiselle, qu'il y a là un fort jolie sujet de comédie en un acte: c'est vous qui me l'avez fourni; voulez-vous que nous fassions la pièce ensemble?

Vous jugez si elle accepta!

Trois jours après, Scribe descend au salon avec la comédie achevée, et trois mois plus tard, on annonce la première représentation.

Scribe se rend chez son agent dramatique:

— Aujourd'hui, lui dit-il, on donne une pièce de moi où j'ai une collaboratrice. Quel sera le succès de l'ouvrage? Je l'ignore. Mais ce que je sais, c'est que cette comédie rapportera douze cents francs par an à ma collaboratrice tout le temps de sa vie. Arrangez-vous pour que cela ait l'air naturel.

Peut on faire un don princier d'une manière plus délicate?

Ecoutez la fin:

Affriandée par ce succès, l'institutrice trouvait sans cesse, dans les romans anglais, de nouveaux sujets de comédie, et les apportait à Scribe, qui déclinait l'offre en souriant. Aussi, quand on faisait l'éloge de cet auteur devant l'institutrice, répondait-elle:

— Oh! oui, c'est un homme charmant; mais enfin il est un peu ingrat, car nous avons fait ensemble une pièce très jolie, puisqu'elle nous rapporte à chacun douze cents francs par an, et il ne veut plus en faire d'autres!...

Le brave Scribe n'éclaira jamais cette pauvre demoiselle sur la source de son revenu.

****

POINDINTERROSSERIE

Poindinterro assistait dans une baraque forain à l'exhibition de l'homme sans bras.

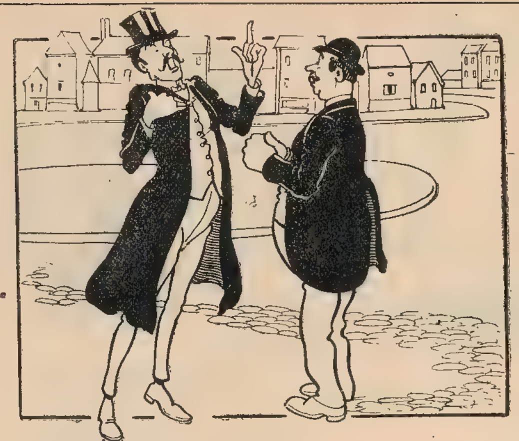
— Ce phénomène extraordinaire, disait le faiseur de boniment, exécute tout avec ses pieds. Il écrit, dessine, prend sa nourriture, se lave, se coiffe comme s'il se servait de ses bras. C'est au point que je défie quiconque de citer une occupation qu'il ne saurait accomplir comme s'il avait des mains.

A ces mots, une voix se fit entendre. C'était celle de Poindinterro.

— Je sais quelque chose qu'il ne pourrait pas faire, dit l'incorrigible pince-sans-rire.

— Et quoi donc? fit le barnum d'un ton de défi.

— Mettre ses gants, répondit Poindinterro.

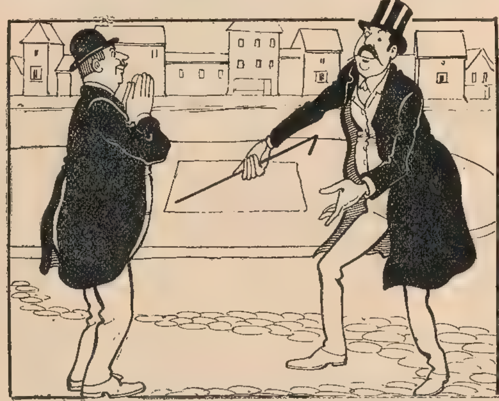




L'ELECTEUR

Quand Boniment se présenta à la députation, il n'y avait pas de statue dans sa circonscription.
— Nommez-moi député, dit-il à l'électeur, et vous aurez une statue.

Il fut élu. Naturellement, il oublia sa promesse et passa ses quatre ans à dormir et à toucher ses appointements. Cependant, de nouvelles élections approchaient.

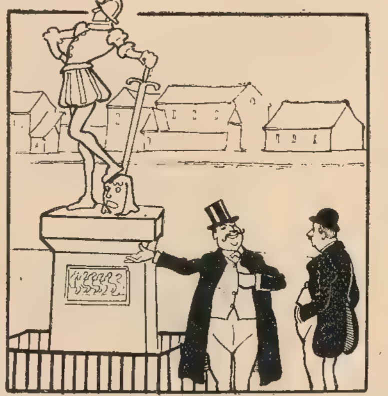


Il eut peur. Alors, Boniment traça un carré sur la place de la ville:
— Fidèle à mon mandat, s'écria-t-il, je n'ai pensé qu'à votre statue. Si vous me nommez, voici l'endroit où je la fera élever.

Et il fut élu et ne pensa à sa promesse qu'au moment des élections suivantes. Il fit renverser quelques pierres sur le carré tracé et s'écria:
— Citoyen. de ces pierres informes sortira votre statue... si vous me nommez!



Il fut réélu. La veille des élections suivantes, il pensa à son tas de pierres. Il le fit sceller:
— Citoyen, s'écria-t-il, voici le piédestal si vous voulez une statue dessus, faites que je sois élu!



Et il le fut.
— Sacristie! pensa Boniment, cet électeur est tout de même un brave homme, mais à la fin il pourrait croire que je me moque de lui. Et il fit enfin élever la statue.



— Maintenant, dit-il, je puis affronter les suffrages avec tranquillité... Il ne fut pas réélu! Il comprit, mais un peu tard, que l'électeur ne demande qu'une chose: des promesses. Une fois réalisées, il n'a plus rien à espérer.

LE NEANT

Le néant seul produit les émotions profondes.



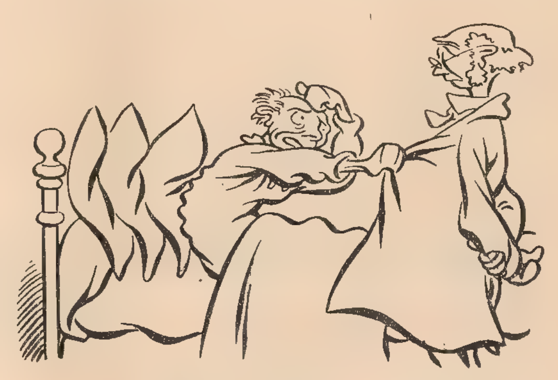
Les amateurs de sensations rares s'arrangent de manières à n'avoir plus aucun point où fixer leur regard.



La rue déserte est, par elle-même, assez angoissante, mais si la nuit vous empêche même de voir ce qui ne s'y trouve pas, cela devient épouvantable.



Le fait de n'entendre aucun bruit suffit à légitimer les pires inquiétudes.



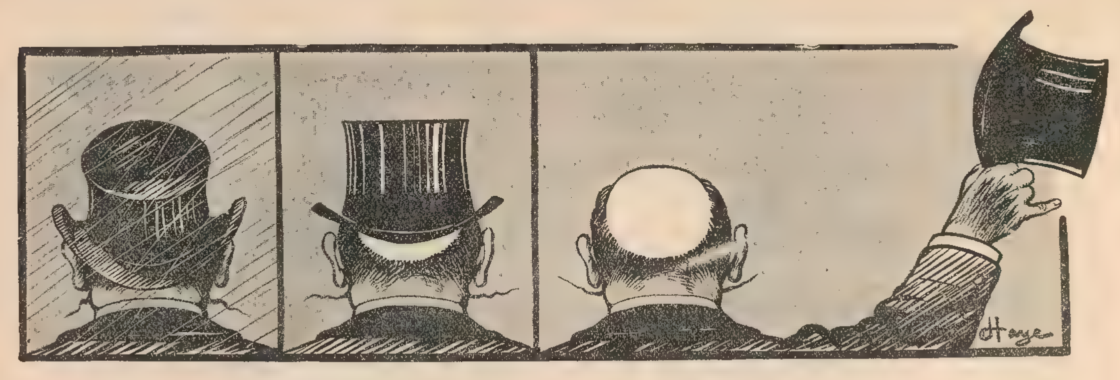
Vous pouvez vous considérez à peu près fichu, lorsque votre médecin n'émettra aucune opinion sur le mal dont vous souffrez.



L'imperméabilité des lèvres de votre femme suffira aisément à vous précipiter dans le délirium.



Enfin, le plus grand danger qu'on puisse éviter est de consommer une chose dont on ignore le prix.



ASTRONOMIE CAPILLAIRE

Temps couvert: pas de lune. — Nuit claire: premier quartier. — Nuit radieuse: pleine lune.

Une terrible affaire

Nous avons reçu la lettre suivante:

« Il vient de m'arriver une épouvantable aventure. Oui. J'ai failli casser la Vénus de Milo. C'est horrible! Voilà: je devais, pour un sculpteur, en mesurer les proportions, et j'avais une autorisation tout exprès. J'opérais tranquillement, sur une grande échelle de tapissier, en regardant le paysage. Il n'était pas joli, joli, le paysage: au fond de la galerie, deux gardiens dormaient, et une Anglaise à lunettes lisait le Baedeker. En les regardant, tout à coup, je fais un faux mouvement, je crois tomber: sans réfléchir, je me cramponne à la statue.. horreur!... *elle cède...* Un coup de reins en arrière, un rétablissement, je reprends mon équilibre et je regarde avec terreur. La statue vacillait horriblement; bientôt, sans doute, j'allais la voir s'écrouler et se briser à grand fracas. J'entrevoyais déjà toute l'horreur de ma situation. Je me voyais assailli par des kilomètres de papier timbré, persécuté par la police, poursuivi par l'administration des Musées Nationaux, condamné à payer d'incalculables amendes, et, qui sait, peut être à refaire une autre Vénus de Milo!...

« Les oscillations cependant diminuaient, et, ô bonheur! finirent par s'arrêter. Hélas! ma joie fut de courte durée! Elle n'était pas tombée, mais je ne sais par quel phénomène, elle se trouvait retournée, de manière à présenter la tête dans la direction où l'instant d'avant elle présentait le dos. Croyant avoir la berlue, je vérifiai, je tâtai: le doute n'était point possible, j'avais désorienté la Vénus de Milo!...

« Les deux gardiens dormaient toujours, l'Anglaise n'avait pas levé les yeux. Je pus m'enfuir sans être vu. Et maintenant, je sollicite du *Pêle-Mêle* une intervention généreuse, pour réparer sans bruit les conséquences de ma maladresse. »

Sitôt cette lettre reçue, nous partîmes pour le musée du Louvre: deux rédacteurs du *Pêle-Mêle*, un photographe et votre serviteur. Arrivés au musée, nous demandons le conservateur. Il ne reçoit pas. Le sous-conservateur, alors! On nous introduit à grand' peine.

« — Monsieur, nous venons pour la Vénus de Milo..

« — Connais pas. Si vous avez besoin de quelque chose, voyez le ministre. »

Nous dûmes donc voir le ministre. Avec une grande complaisance, celui-ci consentit à se transporter sur les lieux, escorté de personnages compétents. Chacun sait qu'à Paris les personnages compétents, en toutes choses, ne manquent pas; l'escorte du ministre fut si nombreuse, qu'il fallut jusqu'au musée du Louvre organiser un service d'ordre. Pendant une bonne heure, nous arrêtâmes la circulation, et les journaux quotidiens firent une seconde édition, sans *savoir* de quoi il s'agissait.

Quand nous fûmes arrivés au musée du Louvre, un peloton de gardes républicains fit évacuer les salles et monta la garde. Le ministre et son escorte se transportèrent jusqu'au théâtre de la catastrophe. Certains personnages compétents, n'ayant jusqu'ici jamais vu la Vénus de Milo, ne lui trouvèrent rien de particulier; mais d'autres, mieux informés, reconnurent qu'elle était désorientée, et regardait, en effet, le mur auquel elle aurait dû tourner le dos.

Ceci, bien établi, les officiels se livrèrent à de longs conciliabules autour du corps du délit. On proposa de demander aux Chambres des crédits extraordinaires et la nomination d'une sous commission parlementaire. Les architectes présents, les sculpteurs, les sous-architectes, et les sous sculpteurs furent consultés, et chacun se mit à donner son avis. Cela fit un beau vacarme qui dura bien un quart d'heure.

Au bout de ce temps, on aperçut un vieux, vieux gardien, qui s'efforçait de dominer le tumulte et paraissait avoir quelque chose à dire. M. le ministre, naturellement bienveillant, comme chacun sait, demanda le silence et interrogea le vieux gardien.

« — Ah! monsieur, autrefois, quand les rois venaient à Paris, je me souviens qu'on les installait ici sur un fauteuil, et que la statue se mettait à tourner devant eux. Son piédestal est à pivot. On l'aura poussée, et elle aura tourné; si vous voulez, je vais la remettre d'aplomb? »

Frappé de la justesse et de la clarté de cette explication, M. le ministre donna au gardien l'ordre de faire pivoter la statue.

Celui-ci s'approcha de la Vénus, et d'une



La peinture ne nourrit plus son homme, dit-on. Erreur! Avec le progrès et la réclame, nos artistes réussissent maintenant à gagner largement leur vie.

pesée douce, dans le silence impressionnant des grandes actions, lui rendit sa position naturelle. Cela fait, il s'éloigna, et, après force salutations, congratulations mutuelles et la remise d'une décoration à un fonctionnaire, les personnages officiels en firent autant. Le musée du Louvre fut rendu au public, la rue de Rivoli à la circulation.

Tout étant rentré dans l'ordre, l'affaire n'aura pas de suites... Mais on a tout de même voté les crédits extraordinaires.

DIDIER LAURIS.

DE NOS LECTEURS

Le Monde d'après les Anciens

Rien n'est plus amusant que de rencontrer, dans quelque vieil ouvrage, la carte des Enfers. Une plume naïve y a dessiné, avec une rigoureuse précision, ce monde fabuleux. Voici le Tartare atroce, entouré d'un triple mur baigné par les eaux du Phégéton. Un petit quadrilatère y marque la place occupée par le trône ou siège Rhadamante, gouverneur de ce terrible royaume. Voici le séjour des Heureux, baigné par l'Eridan; voilà le territoire des Suicidés et le mélancolique Champ des Larmes...

« Là, l'Achéron bouillonne, et roulant à grand bruit,
« Dans le Cocyte affreux, vomit sa fange immonde. »

Les anciens avaient beaucoup d'imagination. Les premières cartes qu'ils dressèrent de notre globe terrestre n'étaient pas moins fantaisistes, aussi, leur cosmogonie primitive et l'idée qu'ils s'étaient formée du système du monde, du ciel avec ses astres et de la terre.

On peut, sans monotonie, passer en revue quelques unes de ces théories les plus en faveur dans des temps très reculés.

Hésiode, qui fut presque un contemporain d'Homère, nous a laissé, dans sa *Théogonie*, un résumé fidèle des sciences à son époque.

« Un même espace, nous dit il, s'étend depuis le ciel jusque sur la terre, et depuis la terre jusqu'au sombre Tartare. »

En ce temps-là, on croyait à la « calotte des cieux ». Voulez-vous savoir à quelle hauteur approximative on situait cette voute imaginaire et comment on appréciait sa distance?

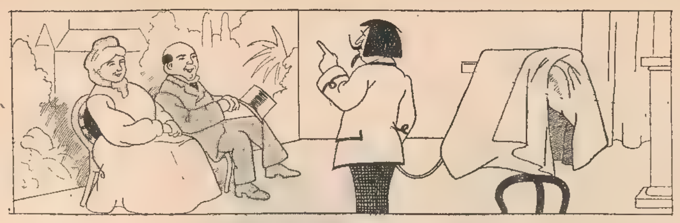
« Une enclume d'airain, en tombant du ciel sur la terre, roulerait neuf jours et neuf nuits dans l'espace. Elle parviendrait seulement à nos pieds le dixième jour. — De même, une enclume d'airain, en tombant sous la terre, roulerait neuf jours et neuf nuits, et ne parviendrait au Tartare que le dixième jour ».

Homère s'était montré plus prudent dans son appréciation kilométrique. Il avait affirmé, dans son Iliade, qu'une chaîne pendait de l'Olympe sur la terre, mais il laissait sa longueur indéterminée.

Cette estimation d'Hésiode, qui nous fait sourire aujourd'hui, n'avait qu'un but: donner une idée très imposante de la hauteur du ciel et de la profondeur de l'abîme audessous de la terre. Mais son appréciation, qui semblait si hardie neuf siècle avant J.-C., nous apparaît aujourd'hui bien timorée, puisque, suivant Galle, le physicien, l'enclume d'Hésiode aurait seulement parcouru, en neuf jours et neuf nuits, cent quarante trois mille cinq cents lieues.

Et actuellement, nous ne savons qu'une chose, c'est que la terre est un simple atome qui roule par les cieux, et nous ne savons absolument rien des limites du monde céleste. Nous pensons seulement qu'il doit être incompréhensiblement vaste, puisqu'un rayon de lumière, auquel il ne faudrait que huit minutes dix secondes pour parcourir les 148.491.880 kilomètres qui séparent le soleil de la terre, voyage pendant cinq cents ans pour nous venir d'Alcyone, la plus rapprochée des Pléyades.

Hérodote, l'historien, n'avait aucune idée de la forme de la terre. D'après Anaximandre et Hécatée, elle avait la forme d'un fût cylindrique, dont le diamètre était trois fois plus grand que la hauteur.

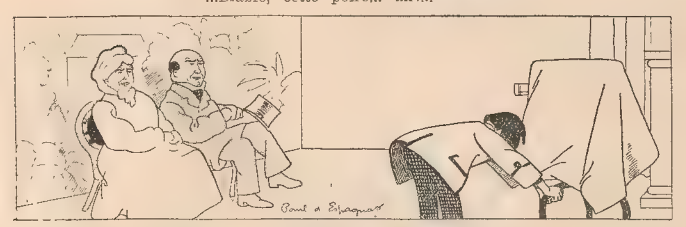


CHEZ LE PHOTOGRAPHE

— Allons, souriez...



...Diable, cette poire... ah!...



...et ce pied, un peu plus en arrière...



...voilà qui est bien... allons, vous souriez?... Ça y est! Le sourire!

Xénophanes de Colophon, leur contemporain, imaginait que la terre devait avoir la forme d'une vaste montagne, ou d'une colonne. Les hommes habitaient en haut et les astres tournaient autour. Cette colonne avait sa base sur une région inconnue et où il eût été fort imprudent de s'aventurer: « Cet abîme, disait Hésiode, est environné d'une barrière d'airain; la nuit y répand trois fois son ombre épaisse. »

Les Hébreux pensaient que la terre était entourée d'eau. Anaxagore affirmait que la voûte céleste était maçonnée avec de grosses pierres, tout simplement. D'après Socrate, la terre, vue d'un lieu élevé, aurait affecté la forme d'un ballon. Il pensait, dit Platon, que la terre se soutient au milieu du ciel par son propre équilibre.

Les Hindous et les Egyptiens attribuaient à notre planète la forme d'un vaisseau ou d'une feuille de lotus, ou d'une montagne considérable.

Cosmas Indicopleustes, moine égyptien converti au Christianisme, eut une idée plus originale encore. Les savants de son siècle émettaient la sage opinion que la terre est ronde. Le pieux anachorète n'en voulait rien croire. Il affirmait que le « tabernacle de Moïse » est la véritable image du monde. La terre, à son idée était carrée. Elle était enfermée, avec le soleil, la lune et les astre, dans une immense cage, ou plutôt, dans un magnifique coffre oblong, dont la partie supérieure formait un double ciel. C'était là qu'on avait réuni tous les animaux de la création, afin qu'ils ne puissent se répandre au dehors et « profaner les lieux saints ».

On pourrait citer pendant des pages entières l'exposé de théories analogues. Elles nous semblent puériles aujourd'hui, que les travaux de Galilée, de Descartes, de Leibnitz et de Laplace ont mis un peu d'ordre à tout cela. Elles n'en étaient pas moins respectables. Car elles représentaient les premiers efforts des hommes pour *comprendre*.

* * *

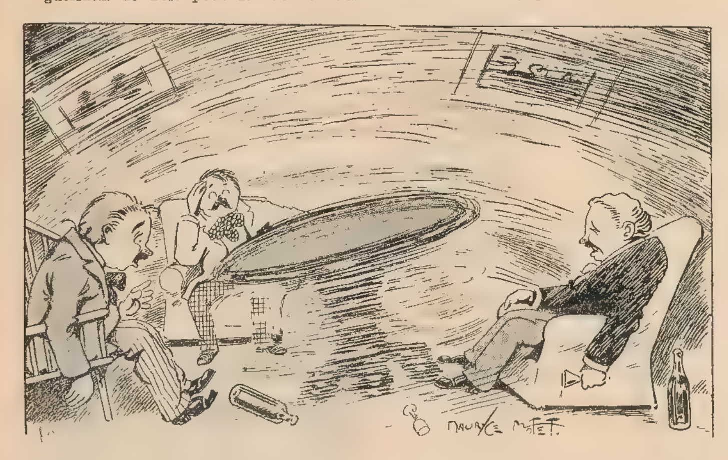
Bains froids et bains chauds

L'usage des bains froids, chez les peuples primitifs, dut précéder toute civilisation. L'homme entra dans l'eau par plaisir et par nécessité, lorsqu'une rivière ou un bras de



SPIRITISME

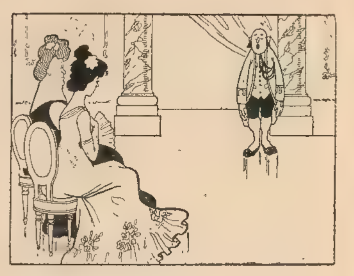
Il n'est pas nécessaire d'invoquer les esprits et de placer les mains sur un guéridon de bois pour lui donner des mouvements de rotation...



...Le phénomène s'est souvent réalisé à distance.

La Société Protectrice des animaux s'est mise à décorer les animaux.

(*La Presse*).



LE MAJORDOME (*annonçant*). — M. le chevalier de Médor...



...grand cordon de l'ordre de la Patte légère!

mer le séparait de l'animal qu'il poursuivait.

Mais c'est avec les Orientaux seulement que les bains furent élevés à la hauteur d'un principe d'hygiène. Ils construisirent les premiers édifices à cet usage, et, depuis ces époques reculées, ces établissement sont demeurés des modèles qu'on copie partout.

Ainsi, les Romains, qui connaissaient les bains chauds depuis longtemps, n'édifièrent de somptueux thermes que plus tard, à l'imitation des Orientaux. Ce fut Mécène qui les dota du premier établissement de ce genre; Agrippa, en manière de surenchère, en fit bâtir, à lui seul, 170. Il est vrai que ce n'était pas lui qui payait.

Les thermes comprenaient à la fois bains froids, bains chauds et bains de vapeur, avec sales pour les massages, les onctions parfumées, coiffeurs, etc.

En ces temps lointains, les Gaulois hirsutes se trempaient encore dans les rivières ou dans des cuves de bois. Un des premiers bienfaits de la domination romaine fut de les familiariser avec des ablutions plus raffinées. Partout où ils passaient, les conquérants construisaient des arènes et des bains.

Mais toutes ces excellentes habitudes, nos ancêtres les oublièrent avec la chute de l'Empire.

La Renaissance mit ordre à cela. Aux jours caniculaires, la Seine vit de joyeux baigneurs se risquer dans ses eaux. Et jusqu'à la promulgation d'une ordonnance, en 1716, qui institua des enclos particuliers pour les dames, tous les Parisiens barbotaient en chœur au long des berges.

Ces premiers bains pour dames ne devaient pas tarder à donner l'idée d'établir aussi des bains pour hommes. Mais, au début, ces derniers demeurèrent facultatifs, c'est-à-dire que les Parisiens pouvaient encore se baigner où bon leur semblait. Ce fut seulement, en effet, à partir du premier empire que la « pleine eau » fut interdite dans la traversée de Paris, pour tous ceux qui n'étaient pas accompagnés d'un maître nageur muni d'une licence.

Cette tolérance fut définitivement suspendue après 1840:: la Préfecture de police estimait que l'intensité croissante de la navigation à vapeur, constituait un trop sérieux danger pour les amateurs de bains.

Ils avaient loisir de donner cours à leur sport favori dans les établissements de natation établis au long des quais. Le premier des bains de ce genre avait été établi au dix-huitième siècle, par un nommé Poitevin, sur un bateau au quai d'Orsay.

Ce modèle fit fortune et subsiste encore Tout le monde connaît ces « flotteurs » qui réapparaissent, chaque année, avec la belle saison. Ils se composent d'un double bassin, l'un, de peu de fond, pour les novices; l'autre, avec un fond de cinq mètres. Des cabines, un estaminet et un restaurant en assurent le confort.

Ces établissements, infiniment moins heureux à l'époque de la Révolution, ne manquaient pas de pittoresque. C'est par une échelle à pic qu'on descendait sur les pontons dépourvus de cabines, et où tout le monde se déshabillait pêle-mêle.

Leurs tarifs, il est vrai, étaient à la portée de toutes les bourses: le droits d'entrée se payait trois sols, un sol le caleçon pour hommes, et trois sols la « chemise » qui composait le costume de bains de nos aïeules.

Ces bains publics, popularisés par l'estampe, on les trouvait au quai des Morfondus (actuel quai de l'Horloge), au quai de la Rapée, au quai des Quatre-Nations (actuel quai de Conty), au port Saint-Nicolas à la barrière des Invalides.

Le premier d'entre eux qui reçut le nom «d'école de Natation» fut construit au quai d'Orsay. Les chroniqueurs de l'époque furent émerveillés du style mauresque qui présida à son ornementation: « On nous ramène, disaient ils, aux beaux jours de Rome ». Chose piquante, les bois dont ces bains furent construits avaient servi à la décoration des fêtes données à Paris, lors du retour des cendres de Napoléon Ier.

* * *

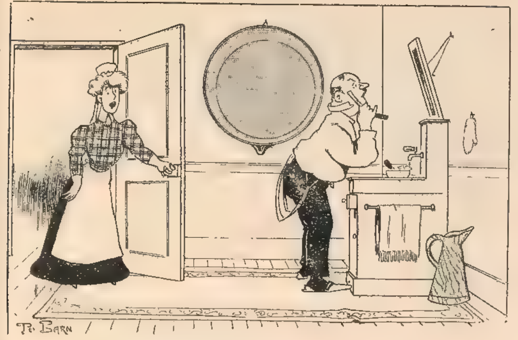
Le mouchoir au théâtre

Ceci est une suite à l'article sur le « mouchoir » qui a si vivement intéressé nos lecteurs.

Le petit carré de linon bordé de dentelle a, au théâtre, une importance capitale.

Ainsi, on ne voit pas, par exemple la Dame aux camélias sans mouchoir.

Chose plus curieuse, on n'a jamais vu Réjane, dans une scène pathétique, sans qu'elle



— C'est la mère de Madame qui fait demander à Monsieur si elle peut l'embrasser!
— Ma pauvre Justine, vous auriez bien dû me dire ça avant que je ne commence à me raser!



M. Distray. — Ce journaliste décrit avec tellement de puissance ce terrible incendie que cela en sent le brûlé!

froissât entre ses doigts un chiffon de batiste.

Et on compte à ce sujet une anecdote amusante:

Réjane jouait *Sapho* en province. Au moment d'entrer en scène, elle s'aperçoit qu'elle n'a pas de mouchoir. Or, il est trop tard pour lui chercher le sien oublié dans sa loge. Alors, la célèbre comédienne arrache vivement une dentelle de grand prix de son corsage, et elle apparaît au public avec ce mouchoir d'un nouveau genre qu'elle déchire nerveusement en jouant sa scène.

Et ce jour-là, la grande artiste gaspilla plus d'argent que ne lui en avait rapporté son cachet.

Dans l'*Othello*, de Shakespeare, c'est un mouchoir donné par le More à Desdémone et trouvé dans la chambre de Cassio, qui est le nœud de la pièce, puisqu'il détermine Othello au meurtre de Desdémone.

Et Tartuffe offrand à Dorino son pudique mouchoir! Et Ruy-Blas ramassant le mouchoir de Don Salluste!

Et Polin, notre tourlourou national, ne doit-il pas une grande partie de son succès au mouchoir à carreaux qu'il manie de si pittoresque façon!

Il est vrai que les sauvages n'ont pas de mouchoir, mais ils n'ont pas non plus de Réjane ni de Polin.

L'Eventail

Ce « papillon de la femme », ainsi que l'appelaient nos pères, a toujours été considéré chez nous comme une arme de coquetterie le sceptre et le bouclier de la beauté, le confident de toutes les malices féminines.

Il sert de contenance à l'Agnès aussi bien qu'à la Célimène, et rien qu'à leur façon de le manier, on distingue aisément l'aristocrate de la roturière.

Comment s'étonner qu'un tel bijou ait son origine dans les âges les plus lointains?

Les Indiens, les Chinois, les Egyptiens, et tous les peuples qui eurent à se défendre contre un soleil trop ardent, ont fabriqué des éventails, d'abord avec les feuilles de lotus ou de palmier, puis avec des plumes de paon, des bois de senteur, des matières précieuses.

De Chine la mode des éventails passa en Perse, puis en Grèce. Arborés comme étendards en temps de guerre, ils servaient, l'été, à rafraîchir le roi dans le temple et à éloigner les insectes des offrandes sacrées.

A Rome, c'étaient des bijoux de grand luxe, et une élégante patricienne ne sortait jamais sans sa porteuse d'éventail; dans les festins, des esclaves en agitaient les plumes derrière les convives.

L'éventail fut connu de bonne heure en France; dès le moyen âge, les dames de la noblesse en possèdent de fort riches qu'elles appellent: *esmouchoirs*.

Amadis Jamyn, poète du seizième siècle, improvisait déjà ce quatrain pour une des filles d'honneur de Catherine de Médicis, qui agitait nonchalamment son éventail:

Est-ce pour rafraîchir les charbons de mon [âme,
Que de votre éventail vous faites un doux [vent?
Ou pour croître mon feu, allez-vous l'émouvant
Afin que je devienne un grand tison de flamme?

La femme de Henri II contribua puissamment à la propagation de l'éventail. Elle en avait un de toute beauté qu'elle avait rapporté de Florence. Un autre éventail de prix, est celui offert par la reine Marguerite à Louise de Lorraine. Il était tout en nacre et incrusté de pierreries, et valait plus de 1.200 écus d'or — près de 60.000 francs de notre monnaie.

Au dix-septième siècle, l'éventail devint l'emblème de la coquetterie, le roi des salons.

Vers la fin du règne de Louis XIV, apparaissent les éventails en ivoire entièrement découpés à jour, avec appliques en gélatine, imitant le mica, ce qui les faisait briller aux lumières et permettait aux yeux qu'ils abritaient d'y voir comme au travers d'un rideau.

Le dix huitième siècle est le grand siècle de l'éventail. Les plus grands peintres de l'époque, les Watteau, les Boucher, les Lancret, l'illustrent de leur palette.

On fabriquait alors, à Paris, des éventails depuis 15 deniers jusqu'à 500 livres.

Marie-Antoinette, qui avait la passion de ces bijoux, les collectionnait à grands frais pour les donner ensuite à ses dames d'honneur. Nos musées parisiens ont conservé quelques éventails de l'époque révolutionnaire: celui de Charlotte Corday, celui de Mme Tallien, notamment; ils sont enluminés de scènes politiques et patriotiques.

L'industrie de ces temps-là produisit aussi un grand nombre d'éventails en papier représentant des assignats disposés en trompe-l'œil.

On en conserve sept types différents à Carnavalet. Passons sur les éventails lilliputiens du Consulat, qui n'étaient ni pratiques ni artistiques.

Sous Louis-Philippe, on reprit la tradition du dix-huitième siècle, et les éventails portèrent les signatures d'Horace Vernet, d'Ingres, de Diaz, de Gérôme et de Gavarni. Ceux de nos jours sont signés Chaplin, Detaille, Lambert, Madeleine Lemaire, Louise Abbéma.

Bien entendu, ces éventails de luxe n'ont rien de commun avec les modestes « vents du nord » que nos camelots parisiens débitent aux terrasses des cafés.

Ce qu'il faut ajouter — et c'est à notre honneur — c'est que la France a toujours, avec la Chine et le Japon, le monopole presque exclusif de la fabrication des éventails.





LE BOUTON ANTI-RASEUR

— Je vous en prie, j'ai un rendez-vous pressé et suis en retard.

— Je comprends... mais écoutez-moi encore une minute, et vous serez convaincu.

— Non, non, grâce!

— Une petite minute, seulement.

Voici ce qu'on entendait autrefois.

Mais grâce à notre nouvelle invention, « Le bouton électrique », marque déposée, le monsieur qui ne vous lâchait pas, y est bien forcé aujourd'hui.

Ce bouton est relié à une petite pile se dissimulant dans la poche.

S'adresser aux bureaux du *Pêle-Mêle*.



— V'là trois jours que j'ai rien bouffé, y a donc pas une personne assez charitable pour me donner un morceau de pain?

— Ah! mais, j'n'ai pas demandé le boulanger avec.

Pêle-Mêle Connaissances

— C'est sur le sol de France, dans l'ancienne Gaule, qu'est née la véritable chasse à courre, la vênerie, proprement dite, qui consiste à forcer et à prendre la bête sans aucune espèce d'appareil ou d'engin.

— Les Américains ont la joie brutale: au cours de leur dernière fête nationale du 4 juillet « The Glorious Four », anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, 48 personnes ont été tuées, et l'on compta 1.214 blessés. L'année précédente, les tués se chiffraient par 124. Il est dès à présent hors de doute que les fêtes de l'Indépendance, avec leurs feux d'artifice, leurs pugilats et leurs coups de revolver ont fait plus de victimes que les guerres de la révolution américaine elle-même.

— De nombreux techniciens estiment que l'efficacité des charges de cavalerie diminue chaque jour davantage. Il est, en effet, incontestable que l'action matérielle de la cavalerie, n'employant que sa masse, ses sabres et ses lances, reste invariable, tandis que celle de l'infanterie a augmenté avec les progrès de l'armement.

— Diderot nous dit, à propos du Salon de 1763, que l'usage d'exposer les tableaux et les ouvrages de l'Académie royale de peinture et de sculpture, tire son origine d'Italie où ces expositions étaient fréquentes. C'est là une erreur du célèbre critique. On trouve, en remontant jusqu'à l'antiquité la plus reculée, des exemples de concours, tels que celui de Parrhasius et de Zeuxis, des expositions particulières faites par les artistes dans leur atelier, des collections de chefs-d'œuvre placées dans les édifices publics, les palais des princes et les cabinets des amateurs.

— Les oiseaux sont, de tous les êtres animés, ceux dont la respiration est la plus active. Dans un temps donné, ils consomment plus d'air que tous les autres animaux; ils succombent, par conséquent, à l'asphyxie avec plus de rapidité.

— Les Anglais Barlow et Square inventèrent (en 1676) la montre à répétition; au dix-huitième siècle, le célèbre Beaumarchais fit la montre à remontoir.

— A différentes reprises, on a, en manière d'embaumement, obtenu des résultats analogues et mêmes supérieurs à ceux des Egyptiens, du moins, sous le rapport de la conservation des formes et des apparences de la vie. Ainsi, le célèbre Ruysch, au moyen d'injections dont le secret est mort avec lui, rendait aux cadavres l'apparence et la coloration vitales en même temps qu'il les conservait. On raconte que Pierre le Grand, visitant le musée de ce savant, embrassa un jeune enfant embaumé qui semblait lui sourire.

— On a longtemps cru que l'altération du lait, caractérisée par une coloration bleu azur, était due à une maladie des vaches. Le chimiste allemand Fusch a démontré que les points bleus que l'on voit parfois sur le lait sont dus à des animalcules infusoires, dont la production dépend du lieu et des ustensiles dans lesquels on conserve ce liquide. L'observation a encore enregistré que le lait de vache devient bleu quand les animaux sont nourris avec des fourrages altérés ou peu nutritifs.

— Malgré les sévérités du Code pénal romain, une institution, remontant aux premiers âges de la civilisation latine, demeura en vigueur jusqu'à la chute de l'Empire: c'était le droit d'asile, d'après lequel tout condamné ou tout esclave en fuite qui réussissait à se réfugier dans un temple d'Esculape ou de Junon, était aussitôt gracié.

— Plusieurs siècles avant Jésus-Christ, les Chinois connaissaient l'art de fabriquer l'alcool en distillant le riz. La tradition rapporte que l'empereur Yu, ayant traversé le Kiang, un habitant lui fit goûter cette boisson nouvelle. Le monarque la trouva fort agréable. Mais s'apercevant qu'elle pouvait troubler la raison, il en interdit la fabrication et condamna son inventeur au bannissement perpétuel.

— C'est aux Mexicains, qui font usage depuis un temps immémorial de boisson au cacao, que nous devons l'idée première de l'emploi de cette graine. Vers 1520, les Espagnols inventèrent différentes préparations au cacao, qui se rapportent à peu près aux produits de nos chocolatiers actuels. De l'Espagne, où la fabrication du chocolat demeura longtemps secrète, elle passa à Paris, en 1660, au retour du mariage de l'infante avec Louis XIV. On appelait le chocolat la « boisson des dieux. »

— Le célèbre doge de Venise Cornaro, qui vécut au delà de cent ans, était d'une sobriété excessive. Avec l'âge, il diminua encore la quantité de sa nourriture: dès soixante ans, il en vint à faire un repas d'un seul jaune d'œuf. Mais c'était encore trop: d'un seul jaune d'œuf, il fit bientôt deux repas.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Michaud. — Aucun de ces essais n'a réussi jusqu'à ce jour.

M. Mottelet. — Le scrutin de liste a fonctionné, pour la dernière fois, aux élections législatives de 1885.

Mme H. B. N. — A votre place, nous nous méfierions plutôt; cette promesse ne semble accompagnée d'aucune garantie suffisante.

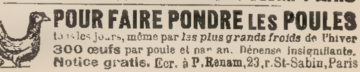
M. Lhérot. — Les puces finissent toujours par être chassées par les soins ordinaires de propreté, surtout le balayage.

M. Thorel. — Non, il n'y a pas urgence.

M. L. (Lyonnais). — 1° Oui; 2° oui.

M. Professor. — Evidemment, le mot automobile est hybride, puisqu'il est composé d'une racine grecque et d'une racine latine. Mais, entre nous, cela empêche-t-il l'automobile de rouler?

M. Léonard. — Faites-vous inscrire, et puis ensuite... patientez.



CHEMINS DE FER DE L'OUEST

AVIS

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest a l'honneur de porter à la connaissance du public, qu'à partir du 1er avril, le train de nuit du service de Paris à Londres, viâ Dieppe et Newhaven, partira de Paris-Saint-Lazare à 9 h. 20 du soir au lieu de 9 h. 30, et de Rouen R. D. à 11 h. 25, au lieu de 11 h. 35 du soir.

14e ANNEE — No 37. 10 Centimes 13 Septembre 1908.



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES ENFANTS S'AMUSENT, par BENJAMIN RABIER

Le bon éléphant.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les histoires de J.-B. Tom Plumett.

SHOCKING !

— La galanterie française... fit Tom Plumett... la galanterie française... peuh! Enfin... nous sommes en pleine entente cordiale, je ne veux pas dire du mal de nos compatriotes... Non, réellement, car j'ai beaucoup de sympathie pour les mangeurs de grenouilles que vous êtes... Seulement, laissez-moi vous raconter l'histoire de Mistress Nelly Brown Halifax.

— Une histoire, Tom, allez..., je vous écoute.

* * *

Et Tom commença:

« Mistress Nelly Brown Halifax était la présidente de l'A. L. F. R.. O. G. E., ce qui signifie à peu près: Association féminine pour le relèvement de la galanterie masculine en Angleterre.

« Entre autres moyens de propagande, l'association avait fait insérer, dans tous les journaux de Londres, cet avis:

« *Un chèque de dix livres sera offert à tout gentleman qui offrira sa place en omnibus à une lady, membre de l'A. L. F. R. O. G. E.* Et, réellement, chacune des ladies de l'association ne voyageait jamais en omnibus sans avoir dans la poche un joli chèque de dix livres, prêt à être offert au premier galant gentleman.

« Mistress Brown Halifax, en sa qualité de présidente, faisait, naturellement, plus de zèle



... Et Tom commença.

que tout autre. Du matin au soir, et sans qu'elle en eut le moindre besoin, elle parcourait les rues de Londres, précisément dans les endroits les plus fréquentés. Elle choisissait de préférence les voitures presque complètes, de façon à être obligée de rester debout sur la plate-forme. Mais malgré une diable d'obstination, elle n'avait pas encore rencontré un seul..., vous m'entendez..., un seul gentleman assez empressé pour lui offrir sa place... Les autres ladies de l'association non plus, d'ailleurs...

« — Cela prouve, dis-je, que la galanterie n'est pas une vertu anglaise.

« — Oh! yes, en vérité, cela prouve une pareille chose. Mais écoutez.

« Et le vieux caïman reprit:

« — Des années passèrent. Il y avait toujours un semblable avis dans les journaux de Londres, et Mistress Brown Halifax parcourait toujours les rues en omnibus, avec son joli chèque dans le fond de sa poche.

« Pourtant, elle commençait à désespérer. La plupart des autres ladies de l'association étaient mortes. Elle-même craignait terriblement d'être obligée de mourir à son tour sans avoir rencontré un galant gentleman dans sa vie.

« Néanmoins, elle s'obstinait avec une terrible persévérance.

« Or, un jour arriva à Londres un jeune Français.

« — Ah!.. Ah!.. fis-je.

« — Yes!... Un jeune Français particulièrement poli et empressé. Fait remarquable, il ne manquait jamais d'offrir sa place en omnibus aux ladies debout sur la plate-forme.

« — Voilà bien de la galanterie française, remarquai-je.

« — Yes! répondit Tom imperturbablement. Puis il continua:

« Un matin qu'il voyageait sur *Wetminster Hyde Parc*, Mistress Brown Halifax monta dans la même voiture, presque complète déjà.

« A la vue de cette petite lady, toute ridée et vieille alors déjà de près de 102 ans, qui restait debout avec un air suppliant vis-à-vis des gentlemen de l'intérieur, le jeune Français se précipita offrant sa place.

« Enfin!

« Avec un sourire angélique, elle tendit son joli chèque et s'assit triomphalement.

« Mistress Brown Halifax était ruinée, ayant dépensé toute sa fortune en tickets d'omnibus, mais bien heureuse quand même. Elle avait trouvé un gentleman « galant » dans la vieille Angleterre.

« Peut-être que si elle avait connu sa qualité de Français, son orgueil britannique eut souffert. Mais elle ne la connut pas et fut aussi heureuse que si votre compatriote eut été un fidèle sujet de Sa Majesté Edouard VII... ce brave et loyal Eddy.

« Tom s'était tu.

« — Votre histoire n'est pas très drôle, vieux crocodile, fis-je. Toutefois, elle prouve une chose, c'est que nous n'avons pas usurpé le bon renom de galanterie qui distingue la nation française

« — Indeed?... repartit Tom Plumett... Je ne vous ai pas dit la fin...

« Quand Mistress Brown Halifax, toute rayonnante, se présenta au siège de l'association, où il ne restait plus qu'une autre vieille lady encore plus vieille, celle-ci, qui venait de remarquer une chose, s'exclama:

« — Mais, Seigneur!... qu'avez-vous là, chère âme?... Tournez-vous, je vous prie... En vérité... vous vous êtes promenée ainsi dans les rues de Londres... Shocking... Shocking!

« — Hein, ce damné Français, continua Tom, en plissant son petit œil malin... croyez-vous!... Il voyageait pour une maison de commerce... et il avait toujours sur lui de jolis écriteaux, dont le verso était gommé, et précisément de la même couleur que le drap des coussins d'omnibus.. Chaque fois qu'il quittait sa place, il ne manquait pas d'y laisser un écriteau... tourné à l'envers... Le nouvel arrivant s'asseyait... sans rien voir... à cause de la couleur pareille... et de l'empressement... Vous comprenez..., old fellow.!.. La chaleur faisait alors coller la gomme..., et lorsqu'il s'en allait, il emportait et promenait avec lui, gratuitement, une jolie réclame de la maison de commerce de ce satané mangeur de grenouilles.

« C'est ainsi que la respectable Mistress Brown Halifax avait parcouru les rues de Londres avec, en grosses lettres bien apparentes, collé



Elle choisissait de préférence les voitures presque complèt

sur le dos, cet écriteau:

Moutarde Bornibus

« — Ainsi, conclut Tom Plumett.. quand vous parlez, de la galanterie française...

« Il n'acheva pas sa pensée, mais il tira,



Mais il tira coup sur coup plusieurs bouffées de sa pipe en grognant: Shocking!... Shocking!.

coup sur coup, plusieurs bouffées de sa pipe en grognant:

« — Shocking!... Shocking!... »

Etienne Jolicler.

Pêle-Mêle Causette

J'ai entendu des gens s'étonner de la persistance que mettent certains nageurs à vouloir traverser le Pas-de-Calais à la nage.

– Quelle sanction, disent-ils cette prouesse peut-elle avoir? La nage ne sera jamais un moyen de locomotion susceptible de généralisation. Quel intérêt, dès lors, y a-t-il à ce que tel ou tel individu se transporte de Calais à Douvres, sans se servir d'une embarcation? Son exploit ne résoudra rien, ne contribuera en rien au progrès, et se trouve condamné d'avance à la stérilité. Pourquoi ces essais, infructueux jusqu'ici, attirent-ils l'attention publique, alors que tant de choses, autrement utilitaires, passent inaperçues?

Ceux qui parlent ainsi peuvent avoir raison en théorie. Mais leur raisonnement pêche dans la pratique.

Pour juger ces tentatives avec clairvoyance, il faut se placer à un point de vue plus humain.

L'homme est, en effet, un *aspiratif*. Je n'emploirais pas ce néologisme, si je trouvais dans la langue française l'équivalent du mot allemand: *das Streben*.

Le *Streben*, c'est le besoin de monter, d'avancer. C'est une aspiration invincible et jamais assouvie. C'est encore l'intérêt qu'involontairement l'on porte à tout ce qui est en voie d'accomplissement.

Ce sentiment est si puissant en nous, que la vie perd tout son charme quand nous le perdons.

Tant qu'il nous reste un désir, un espoir en quelque chose, ou même une curiosité, nous supportons l'existence. Nous vibrons encore. Notre *Streben* n'est pas éteint, il nous soutient. Lui, disparu, nous n'avons plus raison d'exister.

Mais fort heureusement pour nous, il ne nous abandonne presque jamais, c'est, du reste, ce qui explique que les vieillards tiennent à la vie, quelque avancé que soit leur âge.

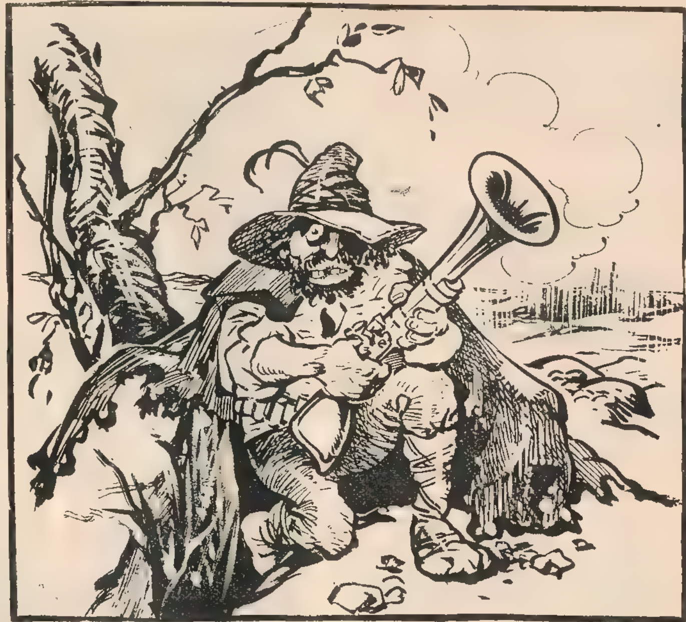
Il leur reste toujours quelque chose à voir s'accomplir. Une plante qui pousse et qui promet une fleur, est un sujet d'attente et d'espoir. Une maison qu'on voit construire et qui appartient à un inconnu, éveille notre intérêt. Tout ce qui grandit, qui évolue, qui est en marche, entretient notre curiosité. C'est le *Streben*, et c'est ce qui distingue l'homme de l'animal.

Les courageux pionniers qui s'obstinent à atteindre le pôle, malgré les obstacles insurmontables qui leur barrent le chemin, n'apporteront probablement, quand ils atteindront leur but, que peu d'aliments à la science. Nous les suivons quand même avec passion, car ce sont les ouvriers d'une grande entreprise. Et nous ne saurions être indifférents à l'exécution d'une grande tâche, dût-elle nous être complètement inutile. L'enfant subit lui aussi cette fascination et l'intérêt qu'il témoigne à la transformation d'un vers à soie en chrysalide et en papillon, procède de ce besoin instinctif d'*aspiration*.

Il n'y a donc rien d'anormal à ce que nous nous tournions avidement du côté des hardis nageurs qui tentent de franchir la mer entre la France et l'Angleterre.

Nous n'avons pas à nous en excuser, car nous obéissons à une impulsion naturelle, au besoin de palpiter, de voir, de savoir, au *Streben*.

Et ne cherchez pas à détruire en nous ce sentiment, car vous nous enlèveriez le goût à l'existence. Mais cette recomman-



Autrefois, le brigand, armé de son terrible tromblon, se postait au bord des grands chemins... C'était cruel, mais bref.



Aujourd'hui, c'est la bonne voisine d'en face qui, armée de son terrible phonographe, est postée au bord de la route... C'est cruel, mais long!

dation est inutile, car vous n'y parviendriez pas. La nature vous le défend.

Ces considérations expliquent, dans un autre ordre d'idées, notre répulsion à l'égard du fameux idéal collectiviste qui, mettant tous les individus au même niveau de bien-être parfait, supprime l'*aspiration*.

Si cette utopie pouvait se réaliser, il ne nous resterait plus rien à désirer, et nous n'aurions plus qu'à nous étendre sur le sol et nous laisser mourir.

Fred Isly.

****

Un mot amusant

Un certain vicomte d'Arlincourt, qui vécut dans la première partie du dix-neuvième siècle, et qui avait des prétentions à la littérature, avait écrit un roman intitulé le *Solitaire*, qui eut d'innombrables traductions, malgré sa fadeur excessive et les barbarismes de son style.

Ce qui faisait dire à M. de Feletz, un homme d'esprit, celui-là :

— Le *Solitaire* a été traduit dans toutes les langues... excepté en français !...

* * *

Camomille royale

On cite volontiers les nababs qui dépensent des « sommes folles » dans les restaurants à la mode. Est-il donc si aisé de gaspiller son or en mangeailles variées ?

En tout cas, si la chose est faisable aujourd'hui, elle ne l'était guère il n'y a pas seulement un demi-siècle.

Ernest Blum, le célèbre vaudevilliste, me conta un jour l'anecdote suivante :

— C'était à l'époque de mes débuts dramatiques. Je collaborais alors avec Alexandre Flan, le revuiste, à qui on doit le fameux couplet de l'*Oseille* :

« Je suis l'oseille,
« Et mon succès est toujours *sûr* »

Or, je pariai une fois un déjeuner de dix louis avec mon collaborateur que la revue d'un de nos concurrents n'aurait pas quinze représentations. Elle en eut seize, cette malheureuse revue, et je perdis mon pari. Il avait été convenu que les dix louis seraient mangés chez Brébant, le « restaurateur des lettres », comme nous l'appelions familièrement.

Avant de nous mettre à table, je dis à cet homme, notre Mécène à tous :

— Cher ami, vous allez nous composer un menu un peu relevé ! Servez-nous des choses rares et délicates, mais arrangez-vous de façon que l'addition se chiffre exactement à deux cents francs, vin non compris.

L'excellent gargotier se mit en quatre pour nous satisfaire. Il nous fit manger les plats les plus variés.

Quand notre estomac fut lesté au point de ne plus pouvoir rien contenir :

— Eh bien ! Brébant, dis-je au restaurateur, avons-nous atteint les dix louis ?

— Non ! répondit le Vatel du boulevard, votre addition ne se monte encore qu'à cent vingt deux francs.

— Bigre ! Voilà qui ne fait pas l'affaire. Il faut à toute force que l'addition arrive à deux cents francs.

Et nous étions à bout de souffle.

Brébant eut beau nous proposer les mets les plus légers, l'idée seule de manger encore nous barbouillait le cœur.

A la fin, l'habile restaurateur s'écria, comme inspiré soudain : « J'ai votre affaire ! »

Quelques minutes après, il nous servait un liquide bouillant, que nous dégustâmes avec volupté.

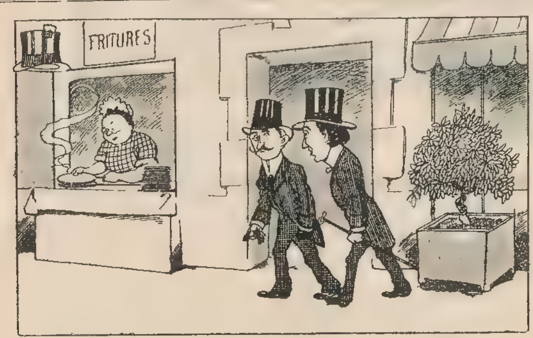
Et, sur la note, je pus lire :

« Camomille, retour des Indes, 78 francs. »

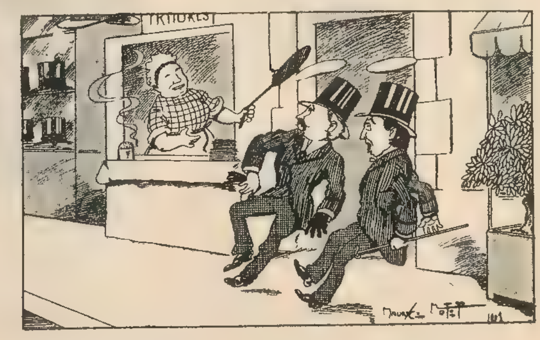


Le Gardien. — C'est impossible, je ne peux pas vous laisser monter. La consigne interdit l'entrée aux visieurs en état d'ivresse.

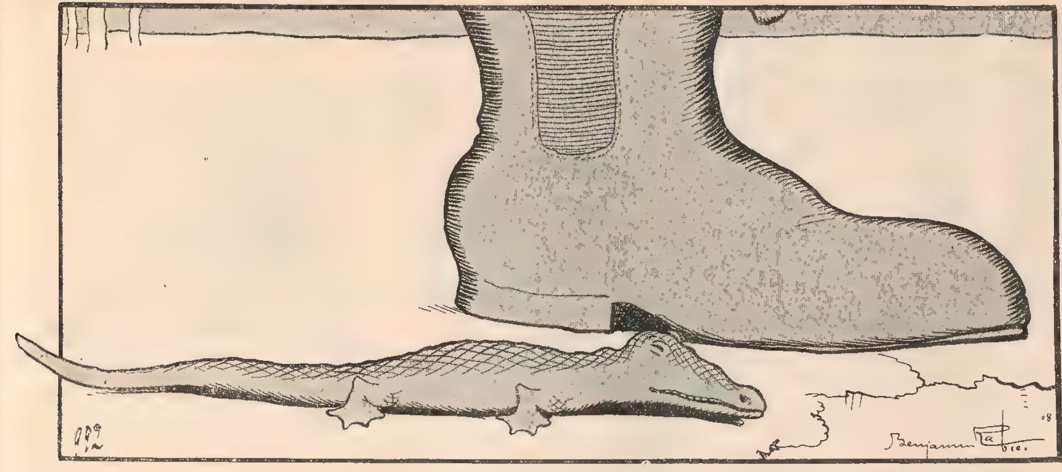
Dupochard. — Ben, alors, pourquoi avez-vous laissé monter ces deux-là ?



— Cette pauvre tante Adèle ! Il va falloir faire mettre à nos chapeaux...

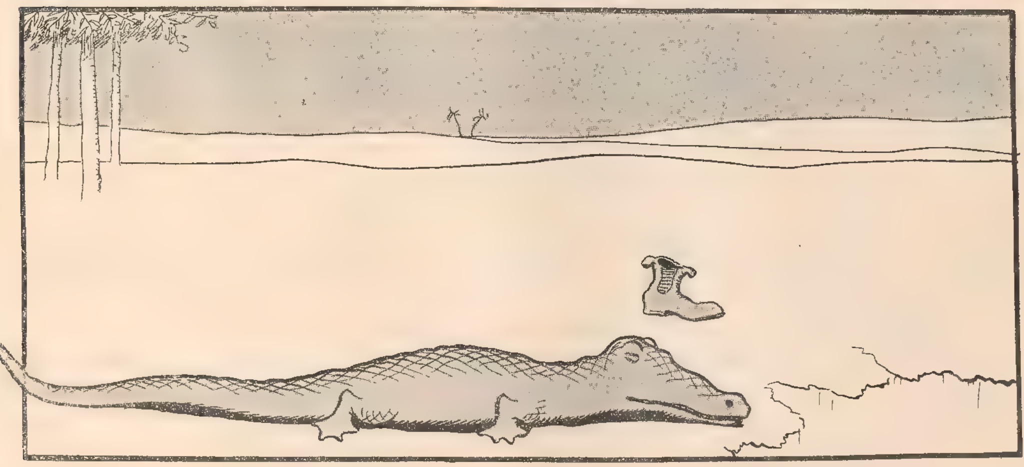


La Marchande. — Des crêpes, messieurs, des crêpes !



ETRANGE

Sans toucher à un lézard...



...Vous pouvez en faire un crocodile.

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

Votre collaborateur, Fred Isly, s'est élevé à diverses reprises, dans les colonnes du *Pêle-Mêle* contre une lacune dans l'enseignement.

Il s'est demandé avec raison pourquoi l'on n'enseigne pas aux enfants à parler au même titre qu'on leur apprend à écrire.

Sa réclamation est restée lettre morte, et l'on peut, avec raison, le déplorer.

Il est probable que, dans les sphères ministérielles, on estime que l'art de bien dire se confond avec celui de bien écrire.

Or, c'est là une conception très fausse. Il n'y a qu'une similitude apparente entre ces deux qualités. La preuve en est que les meilleurs orateurs sont de piètres auteurs, et que les meilleurs écrivains sont rarement de bons orateurs. Il faut donc admettre que la parole et le style épistolaire sont très distincts l'un de l'autre.

Et, de fait, ces deux arts font appel à des qualités très dissemblables. Le seul point de rapprochement est qu'ils exigent tous deux une connaissance exacte de la grammaire. C'est tout. Pour le reste, il n'y a plus rien de commun entre eux.

Un homme timide est incapable de parler en public s'il ne s'est habitué par un long exercice à surmonter sa répugnance instinctive à se produire.

Cependant, la timidité n'exclut pas le talent. De sorte que l'absence d'enseignement oratoire nous prive d'excellents hommes publics.

Du reste, la parole, même dans les choses privées est d'un usage plus fréquent que l'écriture. Dans les affaires, elle est d'une importance de premier ordre.

Pourquoi ne pas rompre les jeunes gens à un exercice qui leur sera si utile dans leur avenir.

Je me souviens que je me suis trouvé, un soir, en société avec des hommes habitués à manier le verbe. Moi, qui n'ai jamais élevé la voix en public, je restais coi, n'osant me faire entendre à côté de spécialistes.

Et cependant, j'étais tenté de relever bien des assertions qui me semblaient spécieuses, mais la crainte de rester en panne me cadenassait la bouche. J'en arrivais à approuver d'un signe de tête quand par hasard l'orateur fixait les yeux sur moi, des arguments qu'il m'eût été facile de réfuter, si j'en avais eu la hardiesse.

Cette soirée est restée gravée dans mon souvenir, et je me suis promis de faire apprendre à parler à mon fils, pour lui épargner l'état d'infériorité dans lequel je me suis trouvé moi-même.

Cependant, il ne suffit pas de vouloir, encore faut-il pouvoir. Un orateur a besoin d'un auditoire. Comment procurer à mon fils cet auditoire? Il eût fallu réunir du monde autour de lui pour lui permettre de se produire. Avouez qu'il n'est pas facile de demander à ses amis et connaissances de vous servir de comparses en pareille circonstance.

A l'école, au contraire, l'auditoire serait tout trouvé. Il se composerait du professeur et des autres élèves.

Le professeur proposerait un sujet et les élèves, à tour de rôle, développeraient leurs idées à la tribune. Le professeur dirigerait les débats et corrigerait les écarts de langage et les inexactitudes.

On aurait ainsi une génération nouvelle, mieux armée pour les besoins de la vie que la nôtre.

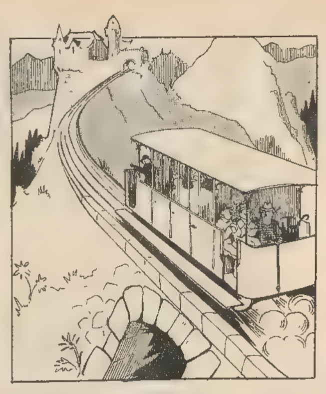
Le résultat serait appréciable!

Recevez, etc.

A. HÉNIN.



C'est par habitude que l'on s'habille en touriste pour aller en Suisse...



LA FORCE DE L'HABITUDE

Attendu qu'aujourd'hui les tramways électriques vous hissent sur tous les pics en des hôtels des plus modernes...



...tandis qu'à Paris, où le costume de touriste serait utile, on ne le met pas.

La vue

Monsieur le Directeur,

On a posé souvent la question de savoir si l'esprit humain suit à travers les siècles une marche ascendante. En d'autres termes, si nous sommes plus intelligents ou simplement plus instruits que nos aïeux.

La question est des plus intéressantes, car suivant l'affirmation ou la négative, nos descendants arriveront, ou n'arriveront pas, à lever le voile qui couvre encore pour nous les secrets de la nature.

Il est un autre sujet moins important, mais qui a quelque intérêt aussi. Je ne l'ai pas entendu discuter encore.

Il s'agit de la vue. Est-il avéré ou simplement probable que la vue des hommes s'affaiblit avec les siècles?

L'instruction plus développée, l'éclairage plus puissant de nos jours, et d'autres causes encore, ont-ils eu de l'influence sur l'acuité de la vue?

La question a son utilité, car si la vue subit une décroissance proportionelle à la marche de la civilisation, il est à craindre que l'avenir n'accentue encore cette dégénérescence.

Existe-t-il, dans les ouvrages anciens, quelque indication qui puisse nous servir à établir une comparaison?

Parmi les lecteurs du *Pêle-Mêle*, il en est peut être qui pourraient nous fixer sur ce point.

Recevez, etc.

BALLEZ.

Questions interpêlemêlistes

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

La mer, dans son double mouvement de flux et de reflux représente, à n'en pas douter une force considérable. Est-il probable qu'un jour viendra où cette force pourra être captée et asservie à nos besoin?

E. ABEILLE.

* * *

Quel est le pays où l'étiquette de cour, le protocole, comme nous disons aujourd'hui, est le plus sévèrement imposée?

A. G.

* * *

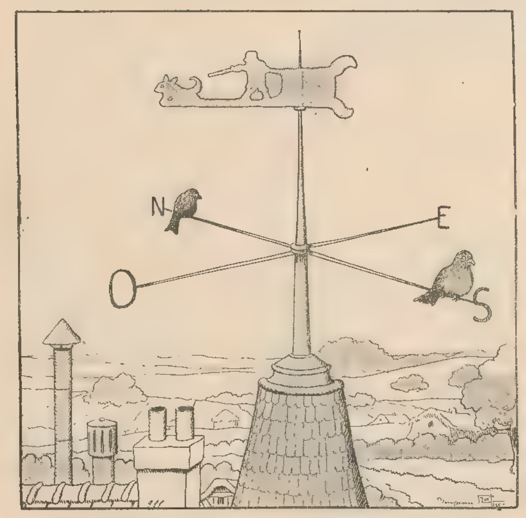
Existe-t-il un moyen, pour les personnes superstitieuses, de se guérir de leur manie? Connaît-on des cas de guérison?

VOTUÉ.

* * *

Quelque lecteur du *Pêle-Mêle* pourrait-il nous donner des détails sur la fameuse traversée du Pas-de-Calais par le capitaine Webb, que nos contemporains ont tant de peine à renouveler?

T. NÉLIN.



— Pourquoi ne restes-tu pas au Nord... on y est bien par cette chaleur?...
— Non, mes douleurs rhumatismales m'ont repris... je suis obligé d'aller au Sud.



LA RENTREE AU LOGIS DU CELEBRE VIOLONISTE

— Eusébio! il me semble que tu as encore donné un de tes cheveux!

Vieux comme Hérode

Un de nos lecteurs nous demandait récemment d'où vient l'expression: *vieux comme Hérode.*

Il existe à ce sujet plusieurs versions.

Certains étymologistes pensent qu'Hérode vient, par altération du mot *Eros* (l'amour).

Cela serait assez plausible, car, en effet, quoi de plus vieux que l'amour?

D'aucuns estiment, et ils donnent des preuves à l'appui, qu'il faut dire: vieux comme *estrode*, c'est-à-dire, *vieux comme les routes*, expression populaire d'autrefois.

Ces diverses explications sont un peu tirées par les cheveux. La plus simple est encore celle que nous donne Charles Rozan, dans ses fameuses *Petites ignorances de la conversation*: « Hérode est le nom d'une famille de rois qui régnèrent en Judée pendant plus d'un siècle.

Le premier de ces rois est Hérode le Grand, né l'an 72 avant J.-C., à Ascalon, et surnommé à cause de cela l'*Ascalonite*. C'est lui qui, après avoir fait périr sa femme et ses trois fils, ordonna, lorsqu'il apprit la naissance du Christ, le carnage de tous les enfants de Bethléem qui avaient moins de deux ans. Viennent ensuite Hérode-Antipas qui, à la demande d'Hérodiade, sa femme, fit périr saint Jean-Baptiste; Hérode-Philippe, tétrarque de la Batanée, de la Trachonite, et de la Goulonite; puis enfin, Hérode-Agrippa Ier, fils d'Aristobule, et Hérode-Agrippa II, que Claude dépouilla du royaume de Judée.

Hérode l'Ascalonite était souvent appelé, par rapport à ses descendants, le *vieil Hérode;* c'est de là qu'est venue l'expression: *vieux comme Hérode;* expression qui se dit plutôt des choses que des personnes.

On dit aussi: *vieux comme Mathusalem*, mais alors ce n'est pas pour les mêmes raisons, et c'est toujours en parlant des personnes, car on rappelle, par cette expression, l'âge avancé auquel mourut ce patriarche ».

* * *

L'AUTO EN 1804

Un vaudevilliste, Dupaty, aurait-il eu l'intuition de l'automobile, il y a plus de cent ans? Voici, en effet, ce qu'il imagina dans une curieuse comédie qui fit courir tout Paris, et qui s'appelait *Les Vélocifères.*

Arlequin, le spirituel personnage de la pièce, se qualifie de mécanicien (déjà!). Il prétend à la main de Colombine, qui est la fille d'un entrepreneur de transports; et il vient offrir au père de celle qu'il aime une voiture de son invention. Il vante les avantages de sa voiture et il ajoute:

« J'écrase tout le monde et personne ne me voit! »

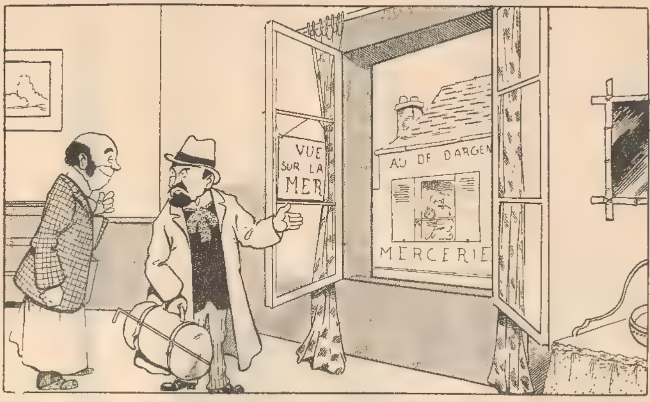
Le vaudeville se termine par le couplet suivant:

Voiture
Commode et sûre,
Qui ne craint pas
Les embarras
Ni les faux pas...
Bientôt, j'espère,
Dans la carrière,

Mon char léger va prendre l'air
Comme l'éclair...

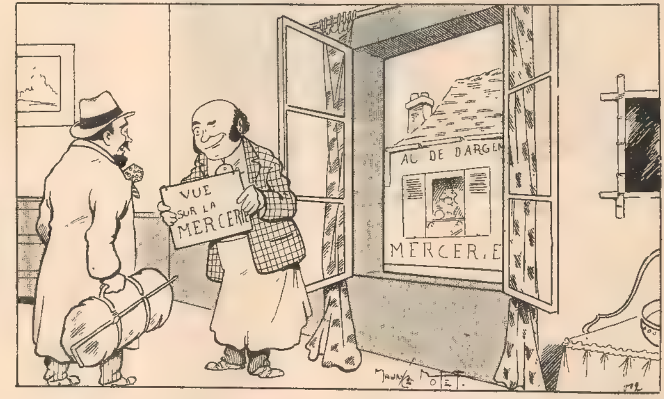
Ne croirait-on pas ce couplet écrit d'hier?

* * *



A CRABE-SUR-MER

— Voyons, garçon, d'après l'écriteau que vous avez placé à la fenêtre, je croyais que la chambre avait vue sur la mer. Sinon je n'aurais pas loué.



— Erreur! Monsieur, l'écriteau était seulement un peu masqué par le rideau.

Les Poisons de l'Intelligence.

Il est à conjecturer que les sévères prohibitions édictées par le gouvernement chinois contre les fonctionnaires de l'empire s'adonnant à l'opium demeureront longtemps sans effet.

Un peuple intoxiqué depuis des siècles ne saurait, en quelques années, renoncer à son poison favori. Il lui faut, comme à l'individu, une désaccoutumance progressive. Les autorités chinoises l'ont bien compris, en accordant aux fumeurs d'opium des délais plus ou moins longs, suivant leur âge, avant d'être astreints à l'abstinence complète.

Le même phénomène s'observe chez les alcooliques invétérés, qu'il serait imprudent de sevrer du jour au lendemain de leurs boissons habituelles.

Cette remarque s'étend, en général à tous les narcotiques, substances qui ont la propriété d'assoupir, comme l'opium, la belladone, la jusquiame, diverses essences, etc.

Les narcotiques exercent surtout leur influence sur le cerveau. Voilà pourquoi certains d'entre eux ont pu être appelés des poisons de l'intelligence. Leur action nocive sur le reste de l'économie n'est pas à dédaigner. Mais elle ne se manifeste qu'à la longue, au lieu que les phénomènes singuliers qu'elles provoquent sur les facultés intellectuels sont souvent immédiats.

L'opium, le hacchich, la morphine, la cocaïne, le chloral et l'ether sont les plus répandus et les plus actifs de ces « créateurs de paradis artificiels ». Leur effet sur le système nerveux est varié, variées aussi les sensations ou les hallucinations qu'ils produisent. Mais tous sont également nuisibles, dès que leur usage a dégénéré en abus.

A côté de ces poisons redoutables, il en est d'autres plus anodins et presque inoffensifs, comme le tabac, un narcotique, lui aussi.

Chose curieuse, il n'est nation si ancienne qui n'ait son narcotique habituel. Comme si le premier soin de l'intelligence humaine avait été, sous toutes les latitudes, de rechercher un moyen efficace d'échapper aux réalités de la vie et d'alléger ses soucis. Cette tendance est si fortement enracinée, chez les hommes, que toutes les tentatives fiscales ou réglementaires essayées pour la décourager ont généralement avorté.

Les Espagnols furent impuissants à arrêter la consommation de la coca au Pérou. Les rois et les papes, qui firent défense de « pétuner », ne furent pas plus heureux en Europe et en Asie. Nous ne savons quel sera le sort de la campagne actuelle contre l'opium. Mais si nous nous en rapportons aux croisades précédentes menées en Chine contre le « bambou », tout permet de croire à un nouvel échec.

On estime que 900 millions d'hommes s'adonnent au tabac; l'opium aurait plus de 400 millions d'adhérents; le chanvre et le hacchich feraient les délices de 200 et 300 millions d'êtres humains. Le bétel est en usage parmi 100 millions d'hommes et la coca parmi 10 millions environ.

Une statistique fort détaillée du professeur James Johnston, sur l'usage des narcotiques chez les différents peuples, les dénombrait ainsi:

La Turquie et la Chine se livrent à l'opium; la Perse, l'Inde, avec toute l'Afrique, depuis le Maroc jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et même les Indiens du Brésil, ont leur chanvre et leur hacchich. L'Inde, la Chine, l'archipel du Levant ont leurs noix de bétel et leur poivre de bétel. Les naturels des îles Polynésiennes ont leur ava quotidien; le Pérou, et la Bolivie, leur coca; l'Asie, l'Amérique et le monde entier, peut-on dire, fument, prisent ou chiquent le tabac.





DEVOUEMENT DE DOMESTIQUE

— Non, Monsieur, non, je n'enlèverai pas ces haricots. Il vous faudra les manger jusqu'au dernier. Vous maigrissez à vue d'œil, et puisque vous ne prenez pas soin de votre santé, j'aurai le courage de vous y forcer.

— Là, maintenant que je l'ai bien engraissé, ses vêtements me vont comme un gant.







LE MARIAGE MANQUE

Mon ami Snobinet tenait son journal.

A ce moment, Mlle Myopie, sa fiancée s'approcha pour lui demander quelque chose. Il tourna la tête.

— Goujat! Malotru! s'écria-t-elle croyant apercevoir un geste malhonnête de la part de mon ami. Lorsque vous m'épouserez, il fera chaud!

LE BRUIT

Pour manifester un état d'âme quelconque, il faut que nous l'accompagnions de bruit.



Cependant, nous n'admettons pas que notre progéniture manifeste tapageusement sa joie de vivre.

Et, ô injustice, c'est par un autre bruit que nous manifestons ce désir, la gifle n'a de saveur qu'autant qu'elle claque.

Un claquement de porte bien compris est un moyen terme pour faire comprendre à la personne, de chez laquelle on sort, que sa réception aurait pu être meilleure.

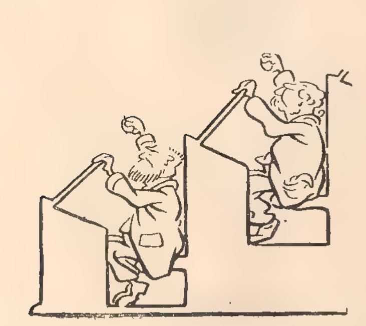


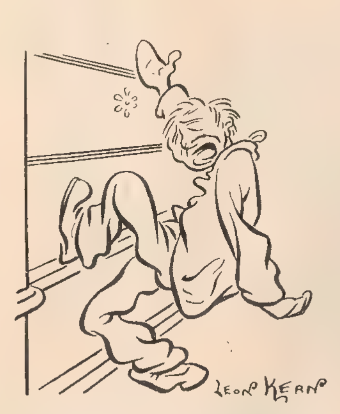


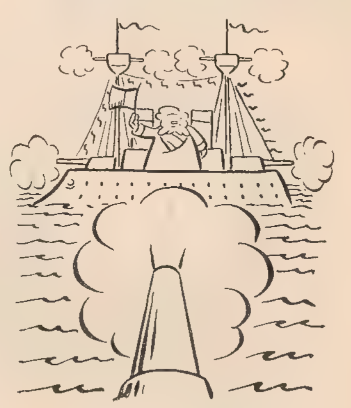
Les manilles et leurs manillons ont l'enviable privilège de ne jamais tomber sur un tapis sans être appuyés d'un allègre coup de poing.

L'impatience, elle a besoin d'un certain petit tambourinement (sur du verre de préférence) pour se manifester.

Le claquement que produit une de vos paumes tapotées par les doigts de l'autre main, prouve surabondamment à la personne chargée de vous intéresser qu'elle réussit.







Cependant, il y a claquement et claquement; par exemple, ceux des pupitres prouvent, au contraire, au monsieur de la tribune, qu'il à tort de s'y cramponner.

L'ivresse a également besoin de bruits qui, pour n'être pas des claquements n'en sont pas moins bien caractérisés.

Enfin, dans des sphères encore plus élevées, on a, tout simplement, recours au canon, pour s'assurer qu'on n'est pas mécontent de se rencontrer.



— Mais servez-vous, mes amis, il y a encore du pâté pour tout le monde!
TOUS (*d'une seule voix*). — Oh! non, merci! Je ne peux plus avaler une seule bouchée!



LE PATE REFUSE

Soudain, l'électricité s'éteignit et quand la lumière revint, une seconde après...



...l'amphitryon pu noter un drôle de changement dans la position de ses hôtes!

LA BONNE SOUPE

L'horloge de la caserne marquait exactement dix heures et demie du matin. Un soleil torride innondait la vaste cour déserte. Les phases de la vie militaire n'ayant aucune raison pour ne pas se dérouler, ce jour-là, avec la même invariable monotonie que les autres jours, les hommes étaient en train de manger la soupe — et nous aimons à croire que le bœuf n'était pas de la vache... — Soudain, un événement imprévu, anormal, et sensationnel survint sous l'aspect d'un pékin, pardon! d'un Monsieur en redingote et en tube, qui se présenta à la grille, et qui dit négligemment au sergent de garde:

— Je suis M. Chéron!

Quel coup pour la fanfare!... A ce nom, le sergent rougit, pâlit, verdit, roula des yeux stupides, ouvrit une bouche ahurie et chancela comme s'il venait de recevoir un horion au creux de l'épigastre... Puis il retrouva la parole pour articuler ces simples mots, qui ne peignaient qu'imparfaitement son désarroi:

— Zut, alors!...

Accoutumé, sans doute, à de pareilles manifestations, M. Chéron sourit d'un air indulgent et passa outre.

Il fallait diablement être courageux pour



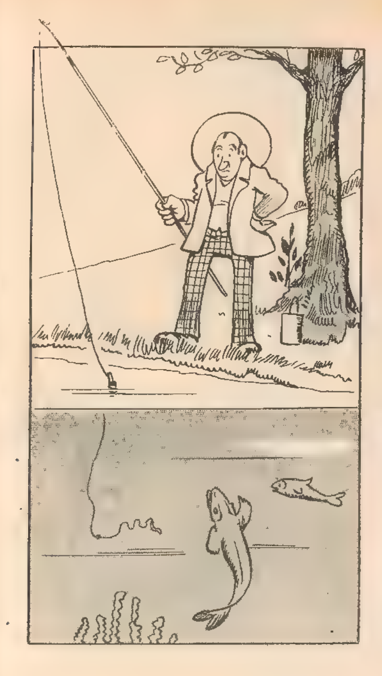
UNE BONNE QUI A DES LETTRES

— Ah! quelle scie! Quelle corvée, quand il faut que j'écrive une lettre! Ce qu'elle devait s'embêter Mme de Sévigné!

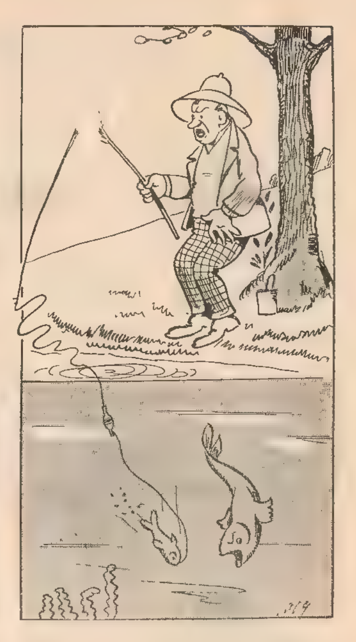


LA CONSIGNE

— Comment! le jardin est fermé! Mais vous venez de laisser rentrer cette dame blonde!
— La consigne, Madame, m'ordonne de fermer les portes à la brune.







COURS DE GEOMETRIE

MADAME POISSON. — Méfie-toi de la ligne droite, c'est un danger dressé contre toi.

Et si, par malheur, tu voyais de près la ligne courbe...

...souviens-toi que l'on n'échappe à la mort que par la ligne brisée!

traverser l'immense cour flamboyante de soleil; mais l'honorable sous-secrétaire en avait vu bien d'autres, et d'ailleurs la République avait l'œil sur lui: ce n'étaient pas ces cinquante malheureux degrés de chaleur qui pouvaient le faire reculer!... Fort de sa mission, il entra dans la fournaise en disant:

— Je vais goûter la soupe!

Au milieu de la cour, il s'arrêta un moment pour s'orienter, leva le nez en l'air et huma la brise... Vers la droite, un pénétrant fumet de graisse rance lui révéla l'emplacement des cuisines... Alors, il marcha résolument de ce côté.

En moins d'une minute, tout le régiment sut que M. Chéron était au quartier: on eut dit que la Renommée aux cent bouches avait proclamé dans toutes les compagnies ce nom redoutable et vénéré... Chacun fut d'avis que « ça allait barder »; et les esprits terre à terre ne manquèrent pas d'escompter prématurément la gratification d'un quart de vin (en France, tout finit par l'échanson!...)

Cependant, l'auguste, mais inopiné visiteur, ayant accompli, sans broncher, la traversée de l'océan de soleil qu'était la cour, touchait enfin au port, il était arrivé dans les parages odoriférants de la cuisine, et là, au nom du peuple tout entier, au nom de l'humanité, pour le bien être du soldat et pour la dignité de l'armée nationale, il allait s'acquitter noblement d'un devoir patriotique et social: il allait goûter la soupe!

Or, deux marmitons, très marmiteux, dont les bourgerons ruisselaient de graisse, se trouvèrent précisément sur sa route. Ils portaient chacun par une oreille, un gigantesque chaudron où fumait un brouet noirâtre composé de toutes sortes de reliefs: pain, viande et légumes...

— Halte! leur cria M. Chéron d'une voix de commandement... Les deux hommes stoppèrent aussitôt, littéralement pétrifiés par l'émotion d'avoir affaire, eux, chétifs, à un personnage aussi éminent... Et, ayant tiré leurs bonnets d'un geste convulsif, ils se tinrent au « garde-à-vous », raides comme des piquets, osant à peine respirer, et plus que jamais persuadés que « ça allait barder »...

— Posez là votre marmite, ajouta M. Chéron, et allez me chercher une cuiller; je veux goûter la soupe...

Sans attendre la fin de sa phrase, les deux aides-cuisiniers déguerpirent dans un grand fracas de sabots, et rapportèrent bientôt la cuiller demandée; elle n'était pas en argent, mais M. Chéron, imbu d'une simplicité démocratique, se sentait l'âme d'un Spartiate... Et quoi qu'il n'eut manifestement ni besoin, ni envie de se sustenter de la sorte, il plongea bravement la cuiller dans les flots ténébreux du brouet, et, fermant les yeux, il en avala une héroïque lampée!...

O Muse! prête-moi ta lyre pour dépeindre la grimace qu'il eut envie de faire à la suite de cette déglutition patriotique et humanitaire!... Ce bouillon était tout simplement abominable, et le haut fonctionnaire, dégoûté, se demanda un instant s'il allait passer... Il passa. Mais ce fut une terrible épreuve, un rude sacrifice; la politique a parfois des moments cruels!...

N'importe! la physionomie de M. Chéron ne trahit pas l'instinctive rebellion de ses papilles; elle demeura impassible et sereine, au plus fort de la nausée, et ce fut, pour le zélé dégustateur de soupe, une belle victoire morale, on peut dire!...



UN FAIT PEU BANAL

— Tu sais, maman, j'ai rencontré la jeune fille que je désirerais en mariage!

— Mais crois tu que tu lui plais?

— Oh! cela sûrement... Nous passions...

...devant un magasin de modes, et c'est moi qu'elle à regardé!



LES COUREURS DE BRONZE DU LUXEMBOURG

Le chapeau du bon pochard a été enlevé par un coup de vent...



...et est arrêté au vol par la main d'un des coureurs.



Le Pochard. — Au voleur! au voleur! arrêtez-les! Un chapeau qui me vient de mon pauvre père!



UN PROJET DU « PÊLE-MÊLE »

En présence de l'encombrement croissant des statues, ne pourrait-on pas en faire à plusieurs étages?



LA FLUXION

— Et deux barbes pour monsieur.

— Comment, deux barbes! vous ne m'avez rasé qu'une fois!

— Je ne dis pas non, monsieur, mais veuillez considérer la surface!

Ce potage est un peu écœurant, pensa-t-il ensuite avec optimisme, mais je constate que les ingrédients qui le composent sont de bonne qualité, c'est l'essentiel!

Là-dessus, ayant, par un violent effort de volonté, reconquis le sourire condescendant qui avait déserté sa barbe, il dit aux deux marmitons qui se tenaient devant lui, muets et palpitants:

— Voilà de la bonne soupe, hein?

Comme les deux troupiers, intimidés, continuaient à le contempler avec des yeux de veaux, sans oser lui répondre, il insista paternellement:

— Eh bien! voyons, comment la trouvez-vous, c'tte soupe?... Est-elle à votre goût?...

Alors, l'un des deux cuisiniers, gardant plus que jamais la tête droite et les mains dans le rang, prit longuement sa respiration et ânonna d'une voix émue:

— C'est pas de la soupe, c'est de l'eau de vaisselle!...

Robert Francheville.

DE NOS LECTEURS

Les origines du permis de chasse

Pendant longtemps, la chasse fut considérée, en France comme un plaisir noble, ou mieux, comme un privilège royal. A l'époque de la féodalité, alors qu'on ne chassait qu'à l'aide des chiens et des faucons, le nombre des privilégiés pouvant se livrer à cet exercice était excessivement limité.

Les seigneurs devaient solliciter des autorisations spéciales. On en accorda parfois à de riches bourgeois, mais ce fut extrêmement rare. Elles constituaient les premiers « permis de chasse » dont il puisse être fait mention.

Les délits de chasse furent toujours punis avec une extrême rigueur sous l'ancien régime. Un braconnier, sous Henri IV, était exécuté. Ce fut seulement sous Louis XIV que la peine de mort fut effacée du code pour ces questions cynégitiques.

Les exécutions eussent été trop nombreu-



CHARITÉ DISCRÈTE

— Moi, je donne à tous les pauvres, mais par discrétion, je ne le fais jamais devant personne et je n'en parle jamais à qui que ce soit.



— Je vous ferai remarquer que c'est toujours à votre avantage que vous vous trompez, mon brave homme.
— Que voulez-vous, Madame, je n'ai pas les moyens de me tromper à mon désavantage!

ses. En effet, tant qu'on chassa seulement à courre, le nombre des Nemrods était forcément restreint. Mais à la fin du seizième siècle, l'invention de la grenaille de plomb eut, sur la chasse, une répercussion plus considérable que l'invention de la poudre. La substitution du petit plomb aux balles dans la charge du fusil, vint mettre à la portée de tous un sport réservé seulement aux possesseurs de grands équipages.

Le *droit de chasse* devint, par le fait des juriconsultes de la monarchie, un *droit royal*. Il fut seulement conféré par délégation aux gentilshommes hauts justiciers pourvus d'un fief. Les seigneurs non fieffés et les roturiers n'eurent pas le droit de chasse, même sur leurs propriétés encloses. Pour avoir enfreint cette loi, quelques nobles furent punis de banissement; des bourgeois furent chargés d'amendes et connurent le suplice du carcan.

Cela se passait ainsi sous Louis XIV, époque assez rapprochée de nous.

Les seigneurs hauts justiciers, pour être sûrs que les roturiers n'enfreindraient pas ce règlement, pouvaient leur interdire d'avoir des armes. Ils pouvaient exiger que leurs chiens eussent un carcan ou que les jarrets de ces bêtes fussent coupés de manière à les rendre boiteux. Certaines cultures favorables au gibier étaient encore imposables aux manants.

L'*Edit général des eaux et forêts*, publié en 1669, était, en ce qui concerne la chasse, autrement rigoureux que le nôtre. Les braconniers se voyaient traités comme des assassins; beaucoup de gens furent bannis pour avoir pris des œufs de faisans.

Les *gruyers* ou forestiers des seigneurs haut justiciers jugaient tous les délits de chasse. Ils vérifiaient les autorisations ou droits de chasse excessivement restreints que le seigneur pouvait accorder, *mais seulement à des gentilshommes.*

Il est curieux de constater que, quelques années avant la Révolution, cette sévère discipline ne s'était pas relâchée. Un *Traité de la Police Générale*, publié en 1755, est particulièrement précis à cet égard. En voici quelques extraits:

« Le seigneur de fief qui peut donner permission de chasser sur son fief, ne la peut donner qu'à des gentilshommes et non à des roturiers...

« Non seulement des roturiers n'ont aucun droit de chasser, mais il leur est défendu d'avoir, non seulement aucuns chiens couchants dans leur maison, mais aucuns chiens de chasse à peine de cent livres d'amende.

« Toutes sortes de filets pour prendre du gibier sont défendus, à peine de trente livres d'amende et du fouet pour la première fois, et pour la seconde fois fustigés, flétris et banis pour cinq ans.

« Il n'est pas loisible à aucun seigneur haut justicier de mener avec lui aucuns domestiques chassant ni d'en envoyer chasser aucuns austres. Il n'a droit que de chasser et tirer seul. »

Enfin, vint 1789, et le doit de chasse fut accordé, sans nécessiter aucune autorisation, à tous les citoyens. Le inconvénients de ce droit illimité apparrurent bientôt avec une effrayante disparition du gibier. Les législateurs agirent sagement en le mitigeant par les restrictions de la loi d'avril 1791.

Cette législation comportait l'obtention d'un permis obtenu sous certaines clauses. Corrigée bientôt par les décrets de 1810 et 1812, elle fut remplacée enfin par celle du 3 mai 1844, qui, modifiée par la loi de 1874, nous régit actuellement.



— Marie, vous n'avez pas oublié mon nouveau chapeau?
- Non, Madame, il est là, dans son carton.



— La sotte! Elle a emporté mon tub au lieu de mon chapeau!

Pêle-Mêle Connaissances

— La *patente* est la plus ancienne des quatre contributions. Elle est plusieurs fois centenaire, mais sous la monarchie, on l'appelait Maîtrise ou Jurande. Avec la Révolution, elle prit le nom de Patente. Elle rapportait à l'Etat environ quinze millions en 1820; aujourd'hui, elle rapporte 147 millions.

— C'est à cause de l'insécurité des rues de Paris, après le coucher du soleil, que jusqu'au dix-huitième siècle les théâtres donnèrent leurs représentations de deux heures à cinq heures de l'après-midi.

— L'éléphant, qui rend de si grand services aux Indes pour le transport des grosses marchandises, est cependant un coûteux moyen de locomotion. Il ne peut guère travailler plus de cinq heures par jour et plus de cinq jours par semaine, pendant sept mois de l'année seulement. Malgré sa force colossale, il est, en réalité, d'une santé délicate. On doit le ménager constamment, et malgré toutes les précautions, on en perd cinq pour cent pendant les sept mois de travail.

— Le plomb a été connu et employé de toute antiquité. Homère nous dit que le bouclier d'Agamemnon était décoré de lames de plomb qui servaient, dans une certaine mesure, à amortir les coups. Les livres du célèbre poète grec Hésiode étaient écrits sur des plaques de ce métal, que les alchimistes du moyen âge appelaient Saturne.

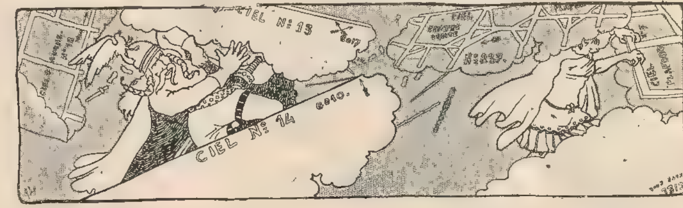
— Les premières blessurures produites par les armes à feu étonnèrent beaucoup par leur aspect les médecins d'autrefois. Ils croyaient que ces blessures étaient empoisonnées, et, pour y remédier, s'efforçaient de les cautériser avec de l'huile bouillante. On imagine aisément les souffrances endurées par les blessés, et la mortalité qui résultait de ce procédé barbare. Un jour que l'huile lui manquait, Ambroise Paré pansa ses malades avec de la charpie: le hasard lui fit, de la sorte, faire une grande découverte.



LA TRAGEDIE A LANDERNEAU

LE GAULOIS. — Non, nous ne craignons rien, sinon que les tempêtes
Fassent un jour effondrer le ciel sur nos têtes!

(*Vercingitorix*, ate VIII).



!!! (Adaptation moderne).

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. H. P. — La glucose ne fond pas. Or, dans le découpage à la scie, la chaleur produit de la glucose. De là cette dissolution incomplète.

M. Horiet. — Quatre as, au bridge, dans une annonce de *sans atout*, comptent 40, s'ils sont répartis entre les deux partenaires, et 100, s'ils sont dans la même main.

M. T. Nord. — Il y a beaucoup de remèdes contre le mal de mer. Cependant, le remède n'est pas encore trouvé. Il est certain, toutefois, qu'on l'affronte plus sûrement couché que debout.

Mlle Marguerite. — Nous vivons à une époque où l'on ignore ce que c'est que de pendre la crémaillère. Il ne faudrait pas croire, cependant, que le fourneau de cuisine a dé... remplacé partout l'antique cheminée à crémaillère.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

14e ANNEE — No 38. 10 Centimes 20 Septembre 1908



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'ATTENTION DES FOULES, par ALEX.

— Qu'il faut peu de chose pour être remarqué ! Après tout un zèbre n'est qu'un cheval, seulement il a des raies sur le dos et ça suffit pour qu'on le regarde.

La fanfare de Salmis les canards

Comme il allait mourir, M. Crespétin pensa à faire honorer sa mémoire par ses concitoyens. Salmis les Canards, son village, avait déjà une pompe, une cloche, il lui légua une fanfare.



Et dans cette apothéose, le train s'ébranla, reprenant sa marche ..

Le défunt avait bien fait les choses. Le legs était important et permit de ne pas lésiner. Aussi, ce fut avec des cris d'admiration que tout Salmis défila à la mairie devant les instruments expédiés par la première maison de Paris.

Rien n'y manquait: flûtes, hautbois, clarinettes, saxophones, pistons, bugles, altos trombones, basses, contrebasses, ophicléides, grosse-caisse, etc...

Une fois l'admiration satisfaite, on songea à nommer les titulaires de chaque instrument. Aucun des habitants n'étant musicien, la chose allait toute seule. Il suffisait de tirer au sort. C'est ainsi que la petite flûte échut au long Cabescou, le maréchal-ferrant; la contrebasse en mi au petit Grosbedon, le tailleur; la grosse-caisse, à l'énorme Courtbouillon, l'aubergiste. Bref, chacun fut pourvu. Il n'y eut que les frères Alexandre qui durent se contenter de la moitié d'un instrument. Leur nom étant sorti de l'urne sans indication de prénom, on les élut tous deux, en sorte que l'un eut le trombone et l'autre la coulisse.

Sur ces entrefaites, une grosse nouvelle se répandit dans le pays. Ce n'était ni plus ni moins que celle du passage prochain, à Salmis, de son Excellence le Ministre des Beaux-Arts.

On décida aussitôt qu'une délégation de la municipalité se rendrait à la gare, distante de trois kilomètres, pour lui présenter les hommages et les vœux de Salmis. La question de la fanfare fut aussi agitée... Ferait-elle partie de la délégation?

Aucun des musiciens ne savait jouer, c'est vrai. Seul de tous, Courtbouillon pouvait tirer de sa grosse-caisse deux sons de suite sans couac, ni fausse-note. Mais les instruments étaient si beaux!... si brillants!... La bannière, en velours rouge frangé d'or, si magnifique!... On ne pouvait laisser échapper une si belle occasion de la sortir... La fanfare ferait partie de la délégation. Courtbouillon exécuterait un solo, voilà tout.

La chose fut ainsi décidée.

Le grand jour venu, la fanfare au grand complet se mit en route pour la gare, en un cortège aussi imposant que fantaisiste. C'était d'abord la bannière, puis les instruments les plus beaux, c'est-à-dire les plus gros. Le long Cabescou fermait la marche avec sa petite flûte, qu'il tenait, d'ailleurs, comme un cigare.

Ce fut un beau spectacle et les cœurs des habitants de Salmis les Canards se soulevèrent comme un seul homme de patriotisme et d'orgueil au passage du défilé.

Toutefois ce n'était là encore qu'un pâle reflet de l'enthousiasme qui devait gonfler les poitrines au moment ou le train ministériel allait entrer en gare.

Oh! ces cinq minutes d'arrêt!... Minutes inoubliables!... Ces drapeaux dont la station était pavoisée!... Ces employés, respectueusement rangés le long du quai!... Ce conseil municipal, avec le maire en redingote, nu-tête, une harangue à la main!... Ces musiciens massés derrière, dans leurs uniformes galonnés!... Ces cuivres étincelants au soleil!... Tout cela créait une atmosphère, une ambiance de grandeur, d'enthousiasme, de passion, de dévouement pour la patrie, le gouvernement, le ministre.

Le fracas du train fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres. Comme un coup de tonnerre, une acclamation formidable s'éleva: « Vive la République! »

Et lorsqu'on vit la tête souriante de son Excellence paraître à la portière et plonger à diverses reprises en saluts reconnaissants, ce fut du délire.

Courtbouillon commença. Un terrible coup de grosse-ciasse résonna. Tout aussitôt, la contagion gagna Un second continua. Les autres suivirent. Ce fut à qui soufflerait le plus fort. Les clarinettes faisaient entendre des sons déchirants. Les pistons claironnaient avec fureur. Les flûtes sifflaient éperdûment. Grosbedon, les joues gonflées à éclater, les yeux hors de la tête faisait beugler sa contrebasse...

Et dans cette apothéose, le train s'ébranla, reprenant sa marche pendant que son Excellence se renversait doucement sur les coussins de sa voiture, les larmes aux yeux, murmurant, délicieusement ému:

— Que c'est donc beau, la *Marseillaise!*



... Son Excellence se renversait doucement sur les coussins municipaux, délicieusement émue:
— Que c'est donc beau, la Marseillaise!

. . . .

Quelques jours après, une note parue à l'*Officiel*. Son Excellence avait, paraît-il, été vivement frappée de la façon toute moderne et même wagnériste dont la fanfare avait exécuté l'hymne national. En sa qualité de ministre des Beaux-Arts, elle se devait d'encourager un si noble effort artistique. En conséquence, la note annonçait la nomination individuelle de chacun des membres de la fanfare de Salmis les Canards au grade d'Officier d'Académie.

Il est juste d'ajouter que son Excellence était un peu dure d'oreille.

Etienne JOLICLER.

Ah! si je n'étais pas à Paris!

A Gand, comme dans beaucoup d'autres villes, tout tailleur qui se respecte se rend une fois ou deux par an à Paris, afin de s'instruire des caprices de la mode.

Un tailleur gantois, feignant d'aller à Paris, s'était consigné chez lui pendant huit jours, après avoir bruyamment annoncé, par la voie des journaux, son départ à sa clientèle.

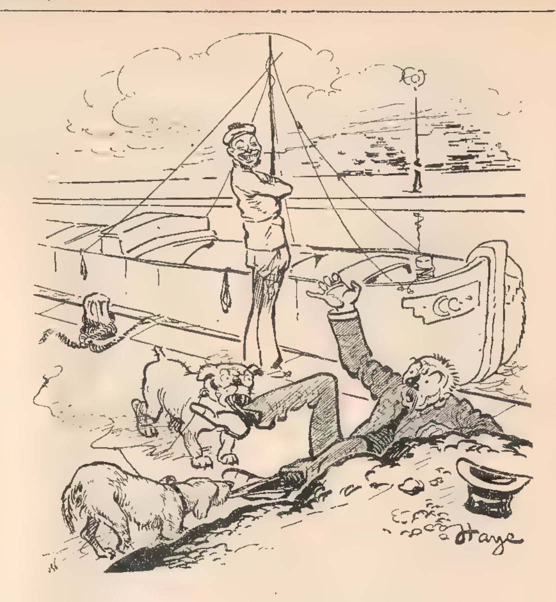
Cependant, le hasard voulut, un jour, qu'il se trahit de la façon suivante: Une bande de petits polissons, s'était abattue devant sa boutique et s'amusait à donner des coups de poings dans les volets.

A la fin, n'y tenant plus, notre tailleur grimpa sur un escabeau et, passant la tête par un vasistas, leur cria, rouge de colère:

— Tas de vauriens! Vous avez de la chance que je sois à Paris, sans cela j'appelerais les gardes de ville!

Mais il sentit qu'il avait eu tort de céder à sa juste colère. Le lendemain, toute la ville sut l'histoire, et on en fit des gorges chaudes à l'adresse des tailleurs qui ferment leur boutique pour aller à Paris.





PETITE CURIOSITE LITTERAIRE

Aidé, j'adhère au quai, lâche et rond, je m'ébats !

Et déjà des roquets, lâchés, rongent mes bas.
On remarquera que les deux alexandrins qui servent de légendes à ces dessins, ont absolument la même prononciation.

Pêle-Mêle Causette

C'était à prévoir. Depuis que l'Etat prélève sa part sur le jeu, celui-ci ne cesse de grandir et de se multiplier.

Pouvait-il en être autrement? Du jour où une plaie sociale devient un soutien du budget, la répression n'en est plus possible. Et nous ne sommes encore qu'aux débuts du nouvel état de choses. Avec un peu de patience, nous verrons les effets complets de cette démoralisation.

Déjà, de piquantes remarques s'imposent. Ainsi, j'ai vu, à Cabourg, quelque chose de bien typique.

Tout le monde connaît le *bridge*, ce jeu de cartes plein de finesse et de science, et qui, par surcroît, est tout à fait inoffensif.

Quelques abonnés du casino se livraient à ce passe-temps dans la salle réservée au jeu. Ordre leur fut intimé, de par le commissaire du gouvernement d'avoir à cesser leur partie à quatre heures de l'après-midi.

— Pourquoi cette interdiction? demandèrent-ils.

— Parce que, leur fut-il répondu, le baccara commence à fonctionner à quatre heures.

Comme le mouton de la fable, ils firent remarquer qu'ils ne troublaient en rien le fonctionnement du jeu officiel.

— Vous le troublez! leur répliqua-t-on plein de rage. Que deviendrait la cagnotte, et par suite le bénéfice de l'Etat, si l'on tolérait, à côté du jeu des distractions qui ne rapportent rien au trésor.

Ainsi, le paisible et innocent bridge fut expulsé comme étant susceptible de détourner des joueurs de leur néfaste passion.

Voilà où nous en sommes déjà. Cela promet pour plus tard.

Mais, dira-t-on, il s'agit de Cabourg, c'est-à-dire d'une station balnéaire mondaine, accessible aux seuls privilégiés de la fortune.

Tant que le jeu reste limité à la classe riche, ses effets pernicieux sont restreints.

Cela est parfaitement vrai. Aussi, vous demanderai-je la permission de vous ramener à Paris. Ne craignez pas de m'y suivre, car votre passion du jeu, si toutefois vous êtes possédé de cette passion, y trouvera de quoi s'y donner libre cours.

Vous y trouverez d'abord le *Pari mutuel*, cette charmante institution qui, en douze coups, a englouti à jamais votre enjeu.

Mais on se lasse de tout, même de voir courir des chevaux en rond. Une diversion serait agréable. Rassurez-vous, nous avons de quoi vous satisfaire. Aux portes de Paris, à *douze* minutes de chemin de fer, s'étend au bord d'un lac une coquette petite ville. C'est Enghien.

Pour quelques sous, vous pouvez vous y rendre, et prendre part à d'interminables parties où vous verrez circuler des milliers et des milliers de francs.

On m'affirme qu'en peu de mois la cagnotte y a encaissé la somme rondelette d'un million six cent mille francs. Et elle fonctionne d'un bout à l'autre de l'année.

Maintenant, si vous me demandez pourquoi Enghien a, dans le voisinage de Paris, le privilège de tenir une maison de jeu, je vous répondrai qu'elle possède l'inestimable avantage de voir couler, dans son lac, un petit filet d'eau, laquelle eau sent mauvais, car elle est sulfureuse.

— Comment! c'est tout!

— Eh! oui, c'est tout! Comme prétexte, croyez-moi, c'est amplement suffisant.

Et soyez persuadé que si vous creusez dans votre jardin un puits, et que l'eau de ce puit à un petit goût de quelque chose de médical, vous aurez en perspective une belle fortune. Non par la vertu de votre eau, mais par les petits chevaux et le baccara que vous érigerez à côté.

Aussi, ne manquerons-nous pas de voir des sources, douces jusqu'ici, prendre soudain des saveurs nouvelles et merveilleusement salutaires. Elles se débiterons sur place où en bouteilles, pourvues d'étiquettes portant attestations de guérisons aussi miraculeuses que variées.

Paris sera bientôt entouré d'une ceinture de maisons de jeux.

Si après cela le niveau de la moralité publique ne s'élève pas dans la capitale, ce sera vraiment à n'y rien comprendre!

Fred Isly.

PUBLICITÉ

Nous vivons dans un siècle qui dans l'histoire pourra porter le nom de *Siècle de la pubicité*.

On ne compte plus les moyens ingénieux par lesquels l'attention publique est attirée sur un produit nouveau.

Voici le dernier en date. C'est à un auteur que nous le devons.

Cet auteur, non dénué de talent, du reste, avait écrit un roman sur lequel il fondait beaucoup d'espoir, et auquel il avait donné le nom de *Baiser d'adieu*. La première édition parut. Elle passa tout à fait inaperçue, et notre auteur put constater par lui-même que les volumes déposés chez les libraires, y végétaient dans le plus lamentable abandon.

A une autre époque que la nôtre, l'écrivain

UN MALENTENDU

— Je vous recommanderai spécialement, Madame, nos chemisettes pour dames légèrement défraîchies.
— Insolent!



UN PHILOSOPHE

— Vous n'allez pas encombrer le wagon avec tout ça, j'espère.
— Mais si, j'ai un long trajet à faire et les wagons ne sont jamais chauffés, ni nettoyés, ni éclairés, j'emporte tout ce qu'il faut pour être à mon aise.

malheureux se fût arraché quelques cheveux, et eût considéré la partie comme perdue.

Celui dont il est question ici n'eut garde de se laisser aller au désespoir. Il songea, au contraire, au moyen d'arriver mordicus à son but.

Quelques jours après, une petite annonce paraissait dans les journaux. Et cette annonce devait être particulièrement bien faite, à en juger par les résultats qu'elle eut. En effet, la première édition de *Baiser d'adieu*, qui croupissait aux éventaires, fut enlevée en un rien de temps. Les deuxième, troisième et quatrième éditions eurent le même sort. Le succès, dès lors, fut triomphant. L'auteur, qui nageait maintenant dans la gloire et les adulations, se gardait d'avouer que la petite annonce était son œuvre.

Vous ai-je dit que celle-ci était conçue ainsi: « Jeune homme, bien de sa personne et d'excellente famille, recherche en mariage jeune fille se rapprochant, au physique et au moral de l'héroïne du beau roman de Monsieur X, *Baiser d'adieu.* »

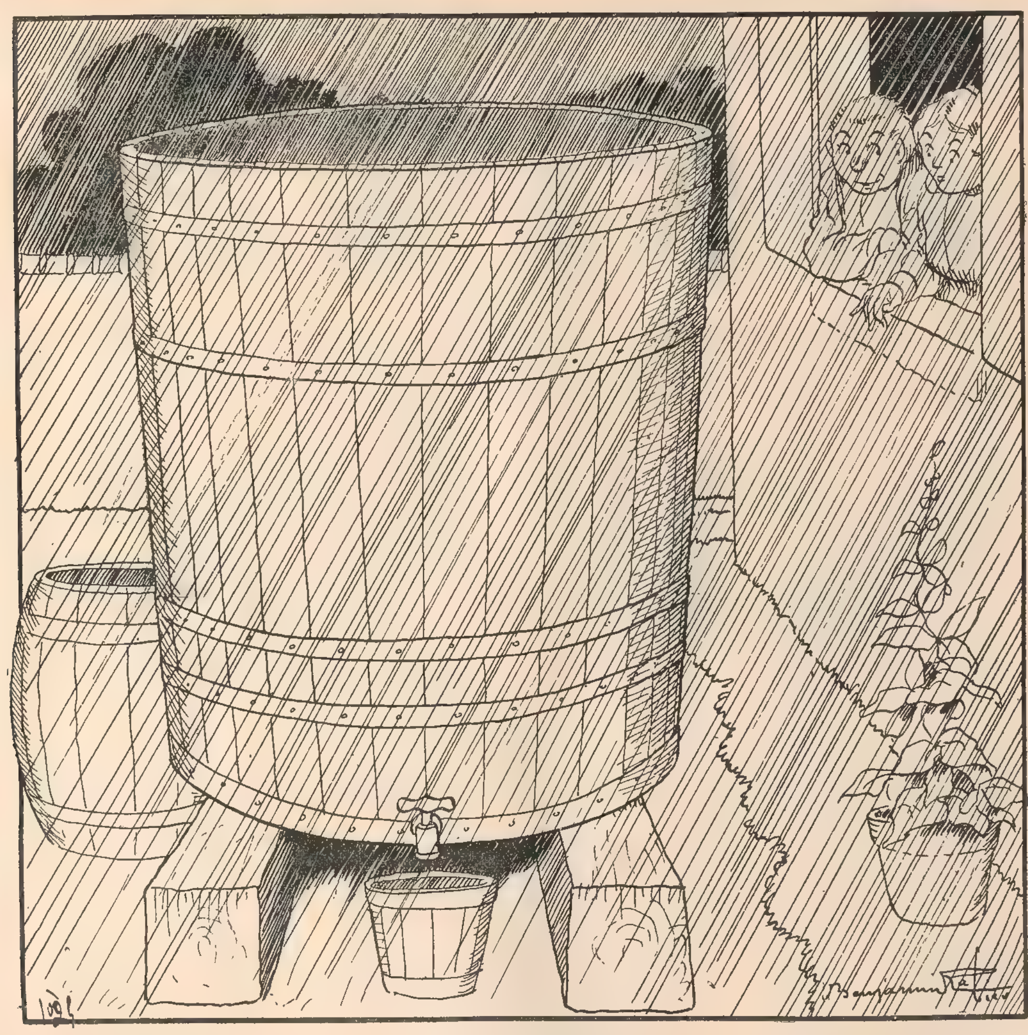


Le Capitaine. — Puisque nous n'avons pas d'eau à notre disposition, chantons tous, ce sera peut-être le moyen d'en faire venir!



— Flûte! une averse!

— C'est une idée que tu te fais, il ne tombe rien du tout!



VIN NOUVEAU

LE VIGNERON. — Chouette! de la pluie à dix sous le litre.

UN IMPROMPTU

Un soir, qu'on jouait aux énigmes dans un salon, le poète Joseph Méry proposa la suivante qu'il improvisa sur le champ :

Je réveille
A merveille
Un petit
Appétit!
Que l'on mette
Bas ma tête,
En oiseau
Gros et beau,
Chose étrange,
Je me change!

Ce fut un gastronome qui en devina le mot: *moutarde*, qui, en retranchant l'*m*, fait *outarde.*

De l'utilité d'une belle voix

L'amusante anecdote que voici, serait arrivée à de Rezké, le célèbre chanteur.

C'était à la sortie des courses d'Auteuil. Le chanteur venait de quitter le pesage quand, dans la cohue qui se produit à ce moment là le hasard le mit près d'une dame d'un certain âge fort élégamment vêtue. Cette dame ayant levé les yeux sur son voisin reconnut aussitôt le grand artiste.

— C'est bien au célèbre chanteur de Rezké que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-elle.

— Oui, Madame, répondit celui-ci, que puis-je faire pour vous être agréable?

— Soyez donc assez aimable pour appeler, de toute la force de vos poumons, mon chauffeur Baptiste, que vous voyez là-bas, et que j'appelle depuis un instant sans que ma voix puisse parvenir jusqu'à ses oreilles.

Le plus drôle de l'histoire, est que de Rezké s'exécuta, paraît-il!

PAYSANNERIE

L'on en est revenu un peu des villégiatures en pleine campagne, dans les fermes, parmi les bêtes. Beaucoup de gens estiment que c'est drôlement comprendre le plaisir des vacances que d'échanger leur confort habituel contre l'excessive frustesse d'une habitation défectueuse et rudimentaire.

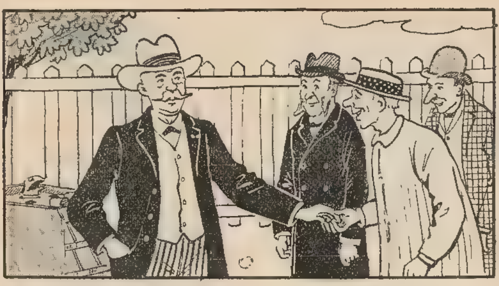
Aussi voit-on partout où la nature se prête à l'établissement d'une station estivale, s'ériger de jolies villas, de confortables hôtels.

Autrefois, il n'en n'était pas ainsi, et les petits trous pas chers, à la mer comme à la campagne, étaient très recherchés.

Je me rappelle avoir demeuré un été dans une ferme appartenant à un petit patelin perdu dans le fin fond d'une région inconnue des touristes.

J'ai vécu là quelques mois avec ma femme et mes enfants .

Vous dire que nous nous y trouvâmes à l'aise, serait plus qu'exagéré. Parqués dans une seule pièce, aux murs lézardés, couchant





UN LEGS PRATIQUE

Dupalet, président du cercle des Joueurs de tonneau de Noisy-le-Vieux, sentant sa fin prochaine, et ne pouvant se faire à l'idée de quitter pour toujours ses collègues et son cher tonneau...

... eut une idée de génie. Il fit couler son buste en bronze et le plaça sur un jeu de tonneau en guise de piédestal. Le monument fut érigé sur sa tombe.



Par un ingénieux mécanisme, les palets, en tombant dans les ouvertures, font sortir des pièces d'argent ou d'or, car Dupalet a monnayé toute sa fortune.



Et ses amis du cercle viennent une fois par mois jouer sur la tombe de leur ancien président, de magistrales parties de tonneau.

dans des lits infâmes, mal éclairés le soir et obligés de recourir à une pompe éloignée pour recueillir une eau saumâtre à peine digne de servir aux ablutions, nous nous encourageons mutuellement en affirmant menteusement :

— Ah ! qu'on est bien ici, loin des tracas de ville.

Au fond, nous souffrions tous, mais nous ne voulions pas nous l'avouer.

Notre brave fermière était d'ailleurs persuadée qu'elle nous offrait le summum du bien-être. Nous n'avions garde de la détromper.

Il lui échappa une fois un joli mot, qui mérite bien d'être reproduit.

Un jour, ma femme était restée à la ferme, et comme elle n'avait rien d'urgent à faire, elle offrit complaisamment ses services à notre hôtesse.

— Voulez-vous, demanda-t-elle, que je vous aide à préparer la nourriture de vos petits porcs ?

— Merci de votre offre, fit la paysanne, mais tant qu'à faire j'aimerais mieux que vous fassiez la soupe pour le déjeuner. Je m'occuperai moi-même de mes cochons.

Et elle ajouta naïvement :

— Elles sont si difficiles et dégoûtées, ces bêtes-là !

Courrier Pêle-Mêle

Mode

Monsieur le Directeur,

Nous sommes deux amis qui différons beaucoup l'un de l'autre.

Si je vous entretient de nos petites affaires personnelles, c'est qu'elles se rattachent à une question intéressant plus ou moins tout le monde.

Il s'agit de la Mode, cette souveraine capricieuse qui impose sa volonté et asservit sous son joug tous les êtres civilisés.

J'ai, quant à moi, pris mon parti de cette domination. Je ne cherche pas à m'expliquer lesa rrêts de la tyrannique despote.

Mon tailleur m'affirme-t-il que le gilet se porte fermé jusqu'en haut, et le veston très ouvert. Je donne aussitôt à mes vêtements cette coupe, qu'elle me paraisse seyante ou non. Je me suis fait raser les moustaches, ce qui me donne l'air d'un palfrenier anglais. Avoir l'air d'un palfrenier anglais est, dit-on très américain, et la mode est à l'américanisme.

J'ai des bottines dont la pointe est arrondie et boursouflée, en forme de calotte sphérique. Ce sont des chaussures américaines. Mes cols sont hauts et droits, même au plus fort de l'été. Mon chapeau est en feutre vert avec un nœud derrière et non de côté. Il est cabossé négligemment en apparence, mais d'une façon très étudiée en réalité.

Je fais tout cela parce qu'une fois pour toutes, j'ai baissé pavillon devant la Mode et que j'obéis sans révolte.

Mon ami est, au contraire, un intransigeant. Il estime qu'un homme se prétendant libre ne doit pas s'abaisser devant une volonté qui n'est pas la sienne et qu'il doit conserver en toute chose son libre arbitre.

Aussi s'habille-t-il de plus qu'étrange façon.

Il arbore sur la tête un feutre aux bords immenses qui le protège, affirme-t-il, contre la pluie et contre le soleil. Ses vêtements sont taillés depuis trente ans sur le même patron, avec cette seule modification qu'avec le temps le nombre de poches n'a cessé d'augmenter, ce qui, dit-il, est fort commode pour porter sur soi les menus objets dont on a besoin.

Il ne porte pas de col raide, mais une chemise à col souple, ce qui, déclare-t-il laisse au cou sa liberté de mouvement.

Ses chaussures sont plates et carrées à l'extrémité. C'est, selon lui, ce qu'il y a de plus pratique pour marcher.

Tout le reste, dans ses coutumes est à l'avenant.

Comme bien l'on pense, nous nous taquinons mutuellement sur nos goûts respectifs.

La question est de savoir qui de nous deux à raison. C'est pour le savoir que je m'adresse à vos lecteurs. Je dois dire, pour respecter la vérité que beaucoup de personnes donnent raison à mon ami. Cependant, quand nous sortons ensemble, je passe sans éveiller une attention particulière, et lui recueille, sur son chemin, des sourires et quelquefois des sarcasmes. Le peuple lui donne donc tort.

Quel est l'avis de vos lecteurs ?

Recevez, etc.

MÉRICOUR.

* * *

La langue internationale officielle : l'Ido.

On nous communique l'avis suivant :

Après avoir examiné tous les projets d'idiome second entre civilisés, la Commission désignée par la Délégation pour l'adoption d'une langue auxiliaire internationale, a choisi le sistemo Ido, dont les dictionnaires en anglais, allemand et français viennent de paraître.

L'Ido est une sorte de compromis entre l'Espéranto, l'Idiom Neutral et le Nov-Latin; il garde les côtés pratiques de chacun des systèmes les plus perfectionnés.

L'auteur du projet, au point de vue grammatical, est M. de Beaufront, principal lieutenant du créateur de l'Esperanto; il a reconnu ainsi que malgré le génie de Zamenhof, la méthode de l'Esperanto n'était pas suffisamment pratique.

Plusieurs groupes esperantistes se sont déjà ralliés au langage international officiel, l'Ido, dont les partisans s'intitulent idistes.

En outre de l'adhésion de M. de Beaufront, on peut signaler celle de M. Léon Bollack, auteur d'un système appelé « la langue Bleue », qui s'est soumis publiquement à l'arrêt prononcé par les savants juges du Comité, afin que la langue seconde soit « une et indivisible ».



— Comment faire, se dit le débitant, pour attirer les clients, qui s'obstinent à ne pas venir?

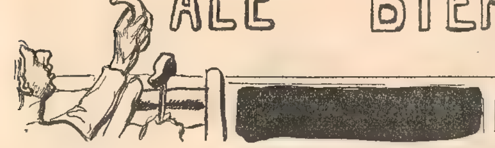


LE PORTE-VEINE

— Un fer à cheval sur la devanture, on dit que ça porte la veine. Mathieu, tu vas en mettre deux, ça le portera doublement.



Mathieu en a cloué un...



puis le deuxième!

AU RENDEZ-VOUS DES JOCKEYS
SALE BIÈRE

— Et les clients s'obstinent à ne pas venir... c'est incompréhensible.

Les Savetiers

De tous les petits métiers parisiens, l'un des plus anciens, est, sans contredit, le métier de savetier. Et il n'est pas près de disparaître! Cependant, il faut bien avouer que, depuis qu'il n'est plus propriétaire de son échoppe, et qu'il s'est incrusté dans le coin d'une boutique de charbonnier, le savetier a perdu une partie de son originalité, et Corneille ne viendrait plus, comme il le faisait à la Butte des Moulins, jaser avec lui en attendant que sa chaussure soit raccommodée.

Le plus célèbre savetier du dix-huitième siècle fut Henry Sellier. Son échope était située rue Coq-Héron, qui se dénommait alors rue Quoquereau. Elle n'était pas d un luxe inouï. « Faite de planches pourries, dit quelque part M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob), et dont le pavillon de toile cirée, soutenu par deux manches à balai, était percé comme un crible. »

Sellier est l'auteur d'un recueil de chansons intitulé *Les Lundis du Réparateur de brodequins*, qui eurent une telle vogue, que Louis XIV reçut l'œuvre et l auteur au palais de Fontainebleau.

Sous Louis XV et Louis XVI, l'échoppe devint la boîte à cancans où les servantes et les valets venaient se divertir aux dépens de leurs maîtres.

Le savetier, après avoir été bonapartiste sous la Restauration devint républicain sous Louis-Philippe, et pour manifester sa haine contre le roi-citoyen, il écrivait sur ses vitres:

« Au tirant couronné. — Au tirant moderne. — Au nouveau tirant. — Guerre aux tirants! »

Mais la police ne riait pas toujours des facéties des savetiers, et l'un d'eux, à qui l'on avait fait enlever le calembour jugé séditieux, le remplaça par cet avis:

« Plus de *tirants*, je crains les *revers;* la police ne me ferait pas de *quartier*. »

Pour terminer, citons les vers suivants d'un savetier, qui se nommait Boursier, et qui prouvent qu'à défaut de rimes riches, l'artisan-poète possédait au moins d'excellentes intentions:

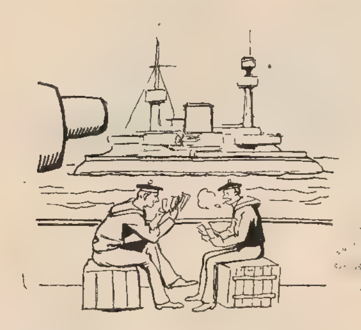
Si près des grands, la plainte est défendue
A l'ouvrier, au modeste savant,
Ne sais-tu pas qu'à la brebis tondue,
Dans sa bonté, Dieu mesure le vent?
Prends ton rabat, ta manicle ou ta lime,
C'est le travail qui rend l'homme meilleur.
A tes loisirs, quand se mêle la rime,
Fais des chansons, mais reste travailleur.



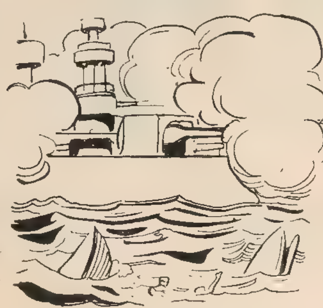
Notre collaborateur nous a envoyé ce dessin sans l'accompagner d'aucune légende... Le titre est *Heureux fiancés heureux époux*. Nos lecteurs seront assez perspicace pour deviner quel groupe mérite le titre de fiancés ou d'époux.

LES MŒURS S'ADOUCISSENT

Les mœurs s'adoucissent et chaque jour en apporte les preuves,



Autrefois, les cuirassés portaient des noms respirant la sauvagerie, tel que la *Dévastation*, le *Formidable*, etc.



Aujourd'hui, même quand ils sèment la mort et la destruction, ils n'en est pas moins vrai qu'ils s'appellent *Justice*, *Vérité*. N'est-ce pas là un grand pas dans la voie de l'humanité?



Il n'y a pas si longtemps, on ne s'emparait jamais d'un pays que par la *conquête*, ce vieux souvenir des âges barbares...



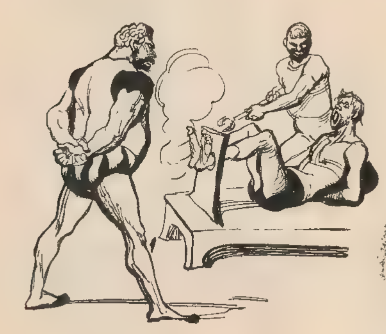
Aujourd'hui, on appelle cela *protectorat*. N'est-ce pas un grand progrès?



Autrefois, les souverains Orientaux se débarrassaient de leurs ennemis par des massacres.



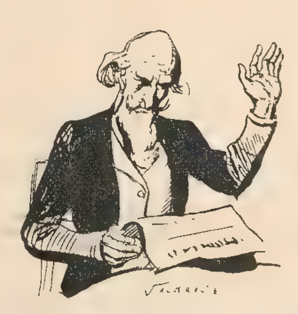
Mais la civilisation ayant pénétré chez eux, les massacres ont fait place à des *exécution*. Que de chemin parcouru!



Est-il besoin de rappeler que la *torture* n'est plus qu'un vieux mot désuet.



On appelle maintenant cela: divertissements coloniaux.



Et il existe des esprits chagrins, qui prétendent que le fond de la nature humaine n'a pas changé.

Il y a des gens qui ne savent pas entendre!

LA ROUTINE

La routine n'est jamais aussi indécrottable que dans les actes les plus puérils.



Deux individus se croiraient descendus au niveau le plus bas de l'anarchie, s'ils manifestaient le plaisir de se rencontrer autrement qu'en se pressant la main.



Et cependant, croyez-vous qu'il ne serait pas plus intelligent de se serrer le crâne, qui est au moins le siège de la pensée.



On offre généralement l'apéritif à quelqu'un dans le but d'inciter son estomac à recevoir plus de nourriture.



Alors pourquoi ne pas l'inviter à se nettoyer l'intérieur complètement.



Il est entendu que le seul moyen de laminer l'amour-propre d'une personne, est de lui caresser la joue avec son gant.



Moi, vous en penserez ce que vous voudrez, je me sers toujours d'une de mes chaussures, ça me semble supérieur et au point de vue moral et au point de vue physique.



L'autre sexe trouve d'une suprême élégance de s'exhiber à moitié habillé. C'est parfait.



Seulement, que dirait-on si les hommes en faisaient autant?



On aura encore longtemps, je le crains, une répugnance à offrir des bouquets autres qu'horticoles.



Mais cependant, il ne faudrait pas se refuser systématiquement à encourager un peu l'agriculture.

Contravention au vol.

Un matin de juillet dernier, alors que Barberèche dormait encore d'un lourd sommeil, quelqu'un frappa trois coups à sa porte.

Réveillé brusquement, Barberèche sauta hors de ses couvertures, et ne fit qu'un bond vers l'huis qu'il entrebâilla. Aussitôt, une main velue en profita pour s'avancer et tendre un pli dont Barberèche s'empara, tandis qu'une voix aigre s'élevait, à la cantonade:

— Monsieur, on vient d'apporter ça à l'instant pour monsieur; il paraît, à ce qu'on m'a dit, que c'est personnel et urgent.

La main velue et la voix aigre appartenaient toutes deux au concierge de la maison...

Demeuré seul, Barberèche prit connaissance de la lettre. Elle émanait du commissaire de police du quartier, qui le priait de passer à son bureau « ce jour-même, pour affaire pressante le concernant ».

Vingt minutes plus tard, il entrait au commissariat.

*
* *

Au bout d'une petite heure d'attente, qu'il employa assez agréablement, du reste, à suivre, sur la banquette, les ébats chorégraphiques de deux jeunes puces, un agent vint l'avertir que le premier magistrat du quartier daignait l'admettre en sa présence. Il se leva, docile, et pénétra quelques instants après dans le bureau du commissaire:

— C'est bien vous le nommé Barberèche? demanda cet homme aimable et poli.

— Parfaitement, Monsieur le commissaire.

— Vous savez pourquoi je vous ai mandé à mon cabinet?

— Ma foi non, Monsieur le commissaire.

— Attendez, je vais vous le dire... Voyons, je ne me trompe pas au moins? C'est bien vous qui êtes à la fois le propriétaire et le chauffeur d'une automobile portant le numéro 3075-F16?...

— Vous ne vous trompez pas, Monsieur le commissaire... Une limousine superbe que j'ai payée, il y a un an, dans les...

— Je ne vous demande pas le prix... D'ailleurs, je tiens essentiellement à être bref... Apprenez, monsieur, que le 18 du mois dernier, à trois heures quarante-cinq de l'après-midi, l'honorable garde champêtre de la commune de Bonneval (Eure-et-Loir) a dressé procès-verbal contre vous pour excès de vitesse...

La plus vive stupeur se peignit sur le visage de Barberèche:

— Un procès-verbal? s'écria-t-il. Ah! par exemple!...

— Oui, Monsieur, un procès-verbal, ou, pour employer votre langage automobilesque, une contravention au vol... Vous faisiez du cent



NOS BONS CHASSEURS

— Vous n'avez pas tiré beaucoup de coups de fusil, aujourd'hui!

— C'est bien assez cher d'acheter du gibier... si vous croyez que je vais encore dépenser mon argent à acheter des cartouches!



RENDEZ-VOUS PRESSE

— Hep! Psitt! Nom d'un chien, il ne me voit donc pas!

— Ouf! je l'ai, en voilà une veine! Si j'avais raté celui-là, je manquais mon rendez-vous!



— Du feu? J'm'en voudrais toute ma vie d'en donner à un galopin de ton âge!



EQUTATION

— Cré nom! v'là un cavalier qui ne manque pas d'assiette!

aux bons offices desquels elles ont fait appel.

Ces différentes caisses d'épargne ont vu augmenter leur contingent, cette année, de 40 à 50 succursales.

La situation de ces établissements est la suivante au premier janvier 1908:

Le nombre total des livrets est de 7.793.816, en augmentation de 125.792 sur l'année 1906.

En 1907, le chiffre des versements a été de 793.660.449 francs, celui des retraits a été de 761.662. 422 francs.

Le solde dû aux déposants est de 3 milliards 637.957.886 francs, c'est là un chiffre énorme et dont il y a lieu que de se réjouir pour notre pays.

* * *

Coquilles célèbres

On appelle « coquille », en terme de typographie, la substitution d'une ou de plusieurs lettres à une ou plusieurs lettres.

A l'époque de l'invention de l'imprimerie, les coquilles étaient corrigées à la main; plus tard, on réunit à la fin du volume toutes les erreurs sous le titre d'*Errata*. Mais il arriva que les errata eux-mêmes étaient parfois erronés, et on y renonça.

On écrirait un volume avec les coquilles plus ou moins cocasses, qui émaillent un grand nombre d'ouvrages, notamment les journaux hâtivement composés.

On dit que la légende de sainte Ursule et des onze mille vierges, ses compagnes, martyrisées, est due à une coquille d'un traducteur. Le texte portait que sainte Ursule et sa compagne *Undeccimilla* avaient été martyrisées le même jour. Le traducteur, étonné de rencontré le nom d'Undeccimilla, excessivement rare, supposa que le texte était altéré, et qu'il fallait lire *undecim millia*, c'est-à-dire *onze mille*.

On trouva cette phrase dans la bible de Don Calmet (1779): « Et le Seigneur mit un *singe* sur Caïn, afin que ceux qui le trouveraient ne le tuassent point. »

Bien entendu, il s'agissait d'un *signe*, et non d'un *singe*.

Labbé Siégis trouvant, dans une épreuve d'un discours justificatif de sa conduite publique, les mots: « J'ai *abjuré* la République », au lieu de: « J'ai *adjuré* », s'écria, furieux: « L'imprimeur veut donc me faire guillotiner! »

En 1842, lors du premier des fameux banquets de Lisieux, où se mangèrent ce « veau et cette salade » qui finirent par faire tant de mal au régime de juillet, le journal *Le Haro*, de Caen, en fit le compte rendu suivant à ses lecteurs: « Une foule immense remplissait l'amphitéâtre. L'illustre homme d'Etat (Guizot) prend place au milieu des *gredins* et est aussitôt accueilli par les plus *vils* applaudissements ».

Gredins pour *gradins* et *vils* pour *vifs*, comme cela change un compte rendu!

Le *Moniteur Universel* mit dans la bouche du même Guizot, parlant à la tribune dans une des grandes discussions qui précédèrent le 24 février: « Je suis à bout de mes *farces* », pour « Je suis à bout de mes *forces* ».

A l'époque de la mort du prince Jérôme, la *Patrie* publiait chaque jour un bulletin de sa santé. Un jour, ce bulletin était ainsi conçu: « Le *vieux* persiste. »

Ce *vieux* pour *mieux* fit le tour de la presse.

On lit dans les *Orientales*, de Victor Hugo:

« Des fleurs à *payer* un palais. »

On ne paye pas un palais avec des fleurs, et, sans doute, Victor Hugo aurait écrit:

« Des fleurs à *parer* un palais. »

Une coquille fameuse est celle de ce typographe qui, devant écrire: l'archipel de *Cook*, écrivit: l'archipel de *600 kilos*.

Une gazette du dix-huitième siècle annonçait un jour: « Le roi Louis XV est depuis une huitaine au château de Fontainebleau. Hier, il s'est *pendu* dans la forêt »; au lieu de: « il s'est *rendu* ».

Un homme de *bien* avait fait une action *insigne*. Les journaux en firent: un homme de *rien* qui avait fait une action *indigne*.

Et ce pauvre homme qui avait réchauffé un *sergent* (pour un *serpent*) dans son sein.

Et le prince de Galles, qui est venu à Paris avec sa *cuite* pour *suite*.

Malherbe, dans son ordre à Du Périer disait:

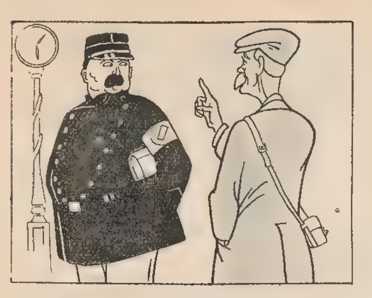
Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

Le typographe composa:

Et Rose elle a vécu...

Et cette maladresse équivalait à un trait de génie en substituant une métaphore charmante à une expression vulgaire.

L'ANGLAIS TEL « QUILS » LE PARLENT



L'ANGLAIS. — Policeman!
L'AGENT. — Policeman, tiens, c'est un anglais!



L'ANGLAIS. — Can you show me the way to the station?
L'AGENT. — Attendez, répétez?
L'ANGLAIS. — Can you shoy me the way to the station?
L'AGENT. — Je comprends ce que vous venez de dire...

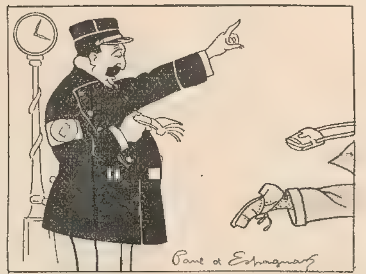
L'AGENT. — ...Vous venez de dire: pouvez-vous m'indiquer le chemin de la gare! hein!
L'ANGLAIS. — Make haste the train leaves at three o'clock?
L'AGENT. — Oh! pas si vite, voyons qu'est-ce qu'il veut dire avec ses o'-clock.



L'AGENT. — Ah! je saisis. Le train de trois heures! eh bien! attendez un peu, je vais vous dire cela en bon anglais. Il feuillette son manuel. Puis:



L'AGENT. — Turn to the left and go straight ahead. Il n'a pas l'air de comprendre, est-ce que je prononcerais mal? Du reste, ça n'a pas d'importance, il l'a raté son train.



L'AGENT. — Attendez que je vous répète ce que j'ai dit.
Tiens! il est parti, ça ne fait rien, c'est très bon pour apprendre ces petits dialogues pratiques avec les naturels mêmes du pays, j'aurai une bonne note au cours de ce soir!

— Dans la salle du fond.

Nous suivîmes le garçon, qui nous fit pénétrer dans une pièce basse ,passablement sombre, au milieu de laquelle trônait le billard annoncé sur la devanture.

Nous ne pûmes réprimer une moue à l'aspect d'un instrument qui avait certainement connu des jours meilleurs.

Le drap, qui avait été vert un jour, ne présentait plus à l'œil qu'une teinte grisâtre coupée par ci, par là, de grandes reprises, glorieuses blessures remportées dans de nombreux combats.

Le garçon apporta les billes et les fit courir sur le billard. Elles rendirent, en roulant, un bruit rappelant une lointaine charge de cavalerie, et, en choquant les bandes, un son mat, comme celui que produit la cognée heurtant une bûche.

Mon ami rassembla les billes pour les mettre en place, mais il s'aperçut qu'elles étaient toutes trois de la même couleur.

L'une d'elle qui, au temps jadis, avait affiché ses opinions avancées par sa couleur rouge, s'était évidemment assagie avec l'âge, et ne se distinguait en rien de ses deux sœurs. Toutes trois offraient à la vue le ton uniforme des vieux ivoires, jaunis par le contact de l'air.

— Comment peut-on jouer avec trois billes de même teinte? demanda mon ami. Il est impossible de distinguer la rouge des deux blanches!

— Oh! fit le garçon, jouez toujours, vous verrez que vous ne tarderez pas à les reconnaître.

— A quoi?

— A leur forme!

Nous renonçâmes au billard, ce jour-là.

DE NOS LECTEURS

Pour éviter les déformations du corps par les fardeaux

Si, tout enfant ou potache, vous allez en classe, chargés de gros dictionnaires, vous ne vous apercevez pas, et vos mamans s'en aperçoivent encore moins, que votre corps se déforme et prend de fâcheuses inclinaisons. Pourquoi n'en découvre-t-on pas la cause? C'est que d'autres camarades, qui portent d'aussi gros dictionnaires; ne subissent aucune déformation. Simple question de résistance. Un médecin s'est livré à ce sujet à des études intéressantes.

Un volume de deux kilos, placé dans une main fait s'abaisser l'épaule correspondante, tandis que l'autre reste en place; un poids de quatre kilos fait accentuer l'abaissement de l'épaule mais l'épaule opposée se relève, pointe en avant, et la tête s'incline du côté qui est chargé.

Si le volume est mis sous ou sur l'épaule, les déviations se produisent en sens inverse; l'épaule chargée se relève et la tête se porte vers l'épaule non chargée qui s'abaisse.

C'est par la différence du poids des livres que portent les élèves et par la façon de les porter que peuvent s'expliquer des contradictions apparentes. Il faut donc surtout proportionner le poids des charges aux forces du jeune potache et veiller à ce que ces charges soient portées alternativement par chaque bras.

* * *

Les jacinthes détruisent les ponts

Qui croirait que la jacinthe aquatique, cette modeste et douce fleur, donne de graves inquiétudes aux ingénieurs américains, depuis quelque temps?

Cette plante qui, dans l'Amérique du centre, a pris une extension considérable, pousse de telle façon, en paquets si serrés, qu'elle arrive à arrêter les hélices des bateaux, les palettes des roues, à intercepter les troncs d'arbre qu'entraînent les eaux; elle grimpe le long des piles des ponts et crée des affouillement dangereux pour la solidité de ces ouvrages.

On a essayé de détruire ces jacinthes au moyen de produits chimiques; mais ces produits empoisonnaient l'eau et étaient une menace de mort pour le bétail américain, qui est très friand de la jacinthe. On cherche si un champignon parasite pourrait tuer rapidement cette plante funeste. On n'a, pour le moment, qu'une ressource, c'est le fauchage; mais il faut le recommencer souvent, et il est très coûteux, parce qu'il faut aller faucher sous l'eau pour atteindre la racine.

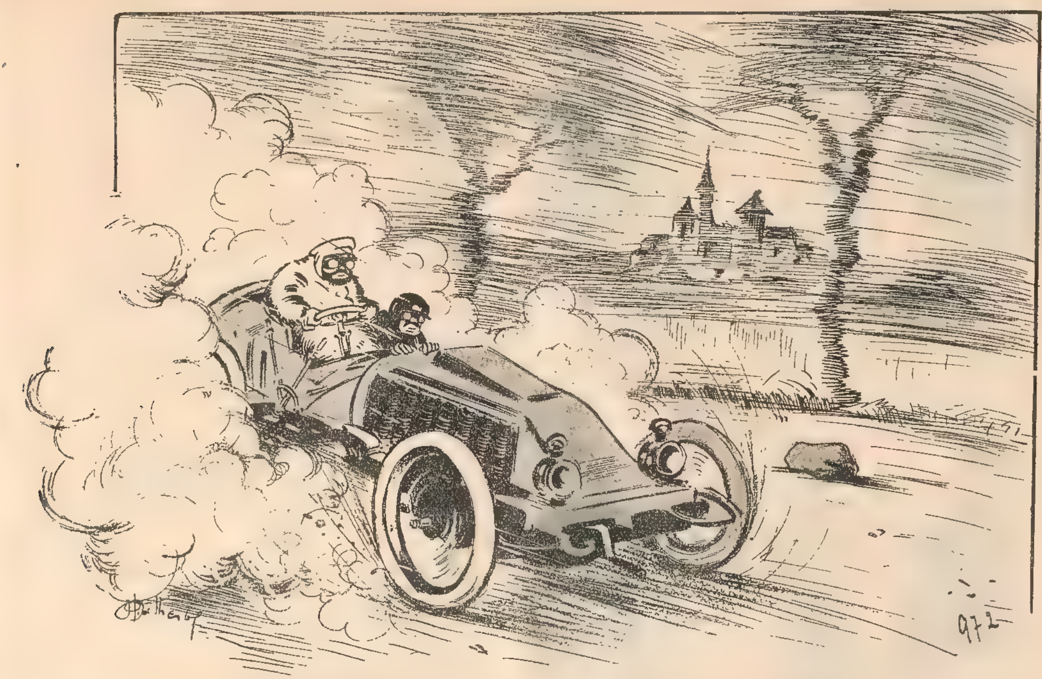
* * *

Le bas de laine de la France

Ce qui fait la richesse de la France, c'est son sens de l'économie. Le jour où le paysan français, où le bourgeois français dépenseront tout ce qu'ils gagnent au lieu d'en mettre une bonne partie de côté, c'en sera fait de la prospérité de notre pays.

Les économies de la France vont aux Caisses d'épargne en grande partie. Ce sont ces utiles institutions qu'on appelle le « bas de laine »; le bas de laine étant le porte-monnaie primitif et peu coûteux dans lequel le paysan enferme ses pièces d'or, d argent et ses billets de banque.

L'année dernière, il y avait 549 caisses d'épargne en activité, avec 1527 succursales ou bureaux auxiliaires, et 165 percepteurs



L'AUTOMOBILISME ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE

— Que vois-tu là-bas, à gauche?
— Une grosse pierre.

vingt à l'heure, paraît-il, vitesse excessive et formellement prohibée par arrêté municipal. Le brave garde champêtre se trouvait dans l'impossibilité matérielle d'interrompre votre course folle. Aussi, dut-il se contenter de prendre au passage le numéro de votre véhicule...

Mais Barberèche interrompit avec véhémence:

— Monsieur le commissaire, c'est faux, c'est archi-faux! Je n'ai de ma vie mis les pieds dans ce pays-là!...

— Allons donc!...

— Du reste, rien ne m'est plus facile de prouver que le 18 du mois dernier, à trois heures quarante-cinq, le garde champêtre s'est grossièrement trompé en prenant le numéro de la voiture incriminée, puisque...

— Auriez-vous un alibi? ricana l'autre.

— J'en ai un, monsieur le commissaire...

* * *

Et tandis que le magistrat se renversait dans son fauteuil pour mieux ouïr, Barberèche déclara:

— ...Puisque ce même jour, à quatre heures moins un quart, mon automobile écrasait, aux environs de Saumur une dame âgée, un vieux monsieur et trois petits enfants qui les accompagnaient...

Henri JOUSSET.

UN BON BILLARD

Aimez-vous le billard, ce jeu par excellence, car il procède directement de l'adresse?

Si oui, vous devez connaître la déconvenue qu'on éprouve à rencontrer un mauvais billard.

Le cas est pourtant fréquent, surtout dans les petites localités.

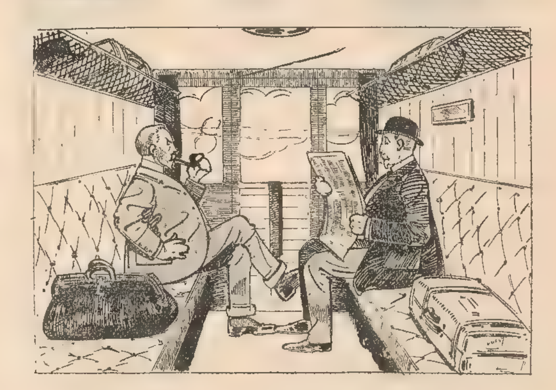
Je me trouvais, il y a peu de temps, avec un ami dans un petit patelin.

L'envie de faire une partie de billard s'étant emparée de nous, nous entrâmes dans une auberge, attirés par une enseigne représentant deux queues en croix, avec trois billes.

— Où est le billard? fîmes-nous.



Des gens qui voyagent pour leur plaisir.



Des gens qui voyagent pour leurs affaires.



L'ESPRIT DES BETES AU DESERT
Un cardeur de matelas.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Ce fut Monge qui, le premier, donna l'explication des mirages qui, lors de l'expédition d'Egypte, provoquèrent tant d'étonnement dans l'armée française.

— La main est susceptible d'apprécier une différence de température d'un demi-degré. On a observé, par contre, que certaines régions de la peau, tout en étant très sensibles au contact, sont presque insensibles aux différences de température.

— Bien des siècles avant notre ère, les décorations ont existé en Egypte. Au cours des fouilles effectuées dans les ruines de Thèbes, un savant a découvert un tombeau dans lequel une momie portait au cou une médaille ornée de trois mouches d'or. Un hiéroglyphe expliquait que le défunt avait été revêtu de cet insigne par Aa-Hotep, fondateur de la dix-huitième dynastie, pour services rendus...

— Les anciens Sarmates tenaient pour boisson délectable le sang de cheval extrait d'une veine par saignée. Cette prédilection se rencontre encore chez quelques peuplades tartares. Dans certaines provinces russes, on fait cuire ce sang avec du lait et différentes espèces de grains.

— Certains arbres, comme le hêtre, sont paraît-il, peu exposés à la foudre. Une croyance assez répandue veut, par contre, que d'autres arbres attirent le fluide électrique. Un botaniste, pour élucider cette vieille question, a mis une zone délimitée en observation pendant une année. Il a simplement pu noter que les arbres les plus élevés étaient les plus fréquemment atteints.

— La machine à fabriquer des bas de coton fut inventée par un serrurier normand, qui la présenta à Colbert. La corporation des bonnetiers ayant eu vent de cette nouveauté obligea l'inventeur à vendre sa machine et le malheureux mourut ruiné. Les Anglais, plus pratiques, achetèrent le brevet et l'exploitèrent.

— Le chocolat peut compter parmi les produits alimentaires les plus falsifiés. Certains producteurs ne se contentent pas d'employer des cacaos de basse qualité, avariés, et leurs enveloppes; ils font entrer dans sa composition des farines de blé, de pois, de riz, de maïs, de lentilles, de la dextrine. Ils remplacent souvent le beurre de cacao par l'huile d'amandes douces ou par le suif de veau ou de mouton. Il arrive aussi quelquefois que l'on mange du chocolat à la sciure de bois, à l'ocre rouge, au minium et au vermillon.

— Les chances pour la rencontre d'une comète avec la terre sont à peu près dans le même ordre que celui de la rencontre de deux grains de poussière qui volent au vent, l'un à Paris et l'autre dans le désert de Gobi. Les calculs des savant ne connaissent, d'ailleurs qu'une comète qui puisse rencontrer notre globe, celle de Biéla.

— La polka et la valse, originaires de Pologne et d'Allemagne, ne furent introduites chez nous qu'au dix-neuvième siècle. Elle détrônèrent rapidement les danses de l'ancien régime, la gavote, le menuet, la gigue française, le passe-pied et le rigodon.

— La moyenne annuelle des bains pris dans les quatre piscines municipales de Paris, se chiffre à trois cent mille. Curieuse constatation, sur cet ensemble, on note seulement trois mille bains pris par des femmes. Il vient donc aux piscines cent hommes quand il y vient une femme.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Arion. — Oui, un assez grand nombre d'emplois civils sont réservés aux anciens militaires. Ils serait trop long de les énumérer ici. La durée du service entre en ligne de compte.

M. Evrard. — Nous ne pouvons juger, d'abord pour cette raison qu'on ne peut se prononcer lorsqu'on entend qu'une des parties; ensuite, parce que nous ne sommes pas des juges, ce que nous regrettons sincèrement, étant donné les belles robes que portent ces messieurs.

M. Henri. — Certes, la suppression du pourboire serait désirable, mais il faudrait que les intéressés eux-mêmes prennent l'habitude de le refuser. Et il est bien difficile de résister à la tentation!

Autotaxi. — L'exercice de votre profession est pleine de dangers. Le serait-elle moins si vous étiez mieux payés? Peut-être! Mais le désir d'aller vite diminuerait-il du fait d'un relèvement de salaire?

M. T. Véron. — Ne vous adressez pas à nous pour des questions médicales. Nous n'avons aucune spécialité à recommander.

M. L. T. — Relisez-le attentivement, vous verrez que votre citation est fausse.

M. Golier. — Le canotage est un sport très recommandé, parce qu'il développe plusieurs séries de muscles, cela n'enlève pas leurs qualités à l'escrime et à d'autres exercices.

14e ANNEE — No 39 · 10 Centimes · 27 Septembre 1908



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE NOUVEAU JOUJOU, par ALEX.

PROGRÉS

ALEX.

— Oui, vous l'aurez, petits impatients, mais promettez-moi que vous ne vous en servirez pas pour vous battre, comme avec tous les autres.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Le prix " Money "

Après avoir réalisé une respectable fortune dans la noble industrie des conserves hygiéniques, à Chicago, master Money, qui ne pouvait se résoudre à n'avoir plus d'occupations, résolut de devenir un philanthrope distingué.

Affligé de quelques centaines de millions, il pensa pouvoir se délester de quelques-uns de ces millions sans grand dommage, au profit de l'œuvre la plus utile à l'humanité.

Dès qu'il eut pris ce noble parti, il s'embarqua pour la France, son pays d'élection.

« Nul pays, disait-il avec raison, ne s'occupe plus de cette palpitante question du bonheur universel, nul ne produit autant de généreux génies qui, avec le plus sincère désintéressement, poursuivent le même but que moi, irréalisable — pour eux — faute d'argent.

Et à peine arrivé à Paris, master Money fit passer une annonce, informant qu'un généreux milliardaire tenait des millions à la disposition de l'œuvre qu'il estimerait la plus utile.

Une demi-heure après l'apparition du journal, quelques milliers de personnes se pressaient devant les portes du Cosmopolitan-Hôtel, où master Money leur avait donné rendez-vous.

On dut établir un service d'ordre, et fixer le nombre de candidats qui passeraient chaque jour.

« — Je ne suis pas pressé, avait dit master Money, l'essentiel est que chacun ait le temps de m'exposer son projet. »

Le premier qui fut introduit auprès de l'honorable philanthrope était un petit vieillard à l'allure de savant. Par ses manières, son langage pondéré, il fit une heureuse impression sur master Money.

« — Monsieur, commença le respectable vieillard, peut-être la question des reptiles vous a-t-elle, jusqu'à ce jour, laissé indifférent?... »

Un peu surpris par ce début inattendu, master Money fit un mouvement pour se rapprocher de la sonnette électrique.

« — Méfiez-vous, lui avait-on dit... parmi tous les gens que vous allez recevoir, il se trouvera, non seulement des fumistes, des escrocs, mais encore des fous. »

Mais le petit vieillard avait l'air si doux, si calme, que master Money, reprenant son impassibilité, se mit en devoir de l'écouter sans broncher.

« — Avouez-le, continuait son interlocuteur, cette question vous a laissé froid et pourtant combien importante et pleine de conséquences effroyables.

« Partout, aussi bien en France que dans toutes les autres parties du monde, une guerre acharnée est faite aux serpents. La répulsion que chacun éprouve envers ces malheureuses créatures, fait que leur tête est mise à prix.

« — Pardon, interrompit master Money, je crois qu'il y a pas mal de visiteurs qui attendent, et cette question des serpents...

« — ...est capitale! dit avec autorité le petit vieillard... Veuillez m'écouter. Ici, en France, une prime est accordée par les municipalités pour chaque tête de vipère détruite.

« — All right, dit master Money, sale bête, la vipère...

« — Parfait... et qu'arrive-t-il, cher monsieur?... Il arrive que les rats, les souris délivrés de leurs mortelles ennemies, foisonnent, se multiplient, et que l'on ne sait plus que faire pour s'en débarrasser.

« Il arrive que les belettes, les fouines et autres bêtes puantes deviennent légions... Les poulaillers sont envahis, les volailles massacrées... »

Et se levant, le geste prophétique, le vieillard continua:

« — Il arrivera que tous les rongeurs de la terre, lapins, lièvres, etc., se multiplieront au point que, dans les campagnes dévastées, il n'y aura plus un brin d'herbe, plus une feuille aux arbres. Et quand il n'y aura plus d'herbe, savez-vous, Monsieur, ce qui arrivera?



« Il arrivera que les moutons n'auront plus rien à manger que les vaches dépériront et que nous n'aurons plus de lait.

« Et l'on assistera à ce spectacle épouvantable d'une terre désolée, sans végétation.

« Tous les herbivores mourant de faim, les carnivores se dévorant entre eux.

« Et pour les humains, les pauvres humains, la peste, la famine!

« Et ce sera la fin du monde... et quelle fin effroyable!

« Voilà, Monsieur, pourquoi je viens à vous. Je jette le cri d'alarme pendant qu'il en est temps encore...

« Quelques millions, et nous repeuplons la terre de reptiles bienfaisants... et tant, tant de catastrophes évitées, grâce à ce geste opportun! »

Master Money, osons le dire, était effondré...

Comment aurait-il pu jamais supposer qu'une question aussi minime en apparence eût une importance pareille.

Et il n'y avait pas à dire, les arguments fournis ne faisaient aucun doute sur sa valeur.

« — Monsieur, dit-il au vieillard, je crois pouvoir vous affirmer que personne ne pourra me demander de l'argent pour une œuvre aussi utile, aussi nécessaire... mon devoir est d'écouter chacun, mais d'ores et déjà, je crois pouvoir vous promettre mon aide la plus efficace... »

Et le vieillard, enchanté, partit en laissant sa carte:

X***

Conservateur des reptiles au Museum

Le second postulant était un météorologue distingué.

Avec beaucoup d'éloquence, il démontra que la plus belle des sciences, celle qui rend le



plus de services à l'humanité, est la météorologie.

Pouvoir prédire le temps qu'il fera! prévenir des orages! Eviter, en partie, les ravages que peut causer tel cyclone. A une époque où la conquête des airs est à peu près résolue, que de désastres l'on pourrait éviter.

Et pour perfectionner cette étude ardue, que faudrait-il? Quelques millions qui permettraient l'édification d'observatoires possédant les instruments les plus précis, les plus perfectionnés.

« — All right! murmura master Money, la question mérite toute ma considération... Je crois pouvoir vous promettre le prix offert... il n'est pas d'étude plus importante que celle de l'infini! »



Puis ce fut au tour d'un inventeur de *corset rationnel*, qui démontra, clair comme le jour, que toutes nos infirmités physiques provenaient de cet instrument de torture. Que la race humaine était vouée au rachitisme, si l'on ne faisait une campagne acharnée contre la mode absurde qui oblige les femmes à se déformer.

« — Perfectly, dit master Money, ce serait chose admirable d'arriver à un pareil résultat! J'y consacrerai volontiers des millions, et je crois pouvoir, sans trop m'avancer, vous promettre le prix... »

Le défilé continuait. M. Piot en personne vint plaider la cause de la repopulation, et avec quelle chaleur!

« — Yes, yes! murmura master Money, question capitale, dépopulation, fin du monde... A quoi servirait de sacrifier des millions à des œuvres utiles à l'humanité, si cette humanité est appelée à disparaître à bref délai! »

Et M. Piot partit enchanté, sur la promesse formelle que le multi-milliardaire consacrerait une grande partie de sa fortune à aider et soulager les familles prolifiques.

Un autre candidat vint plaider la cause du reboisement des montagnes qui, autrement, finiraient par s'effondrer dans les plaines... Et que deviendraient alors les gens à qui l'air



pur des montagnes est recommandé? Et les pauvres hôteliers? Et les guides? Et les touristes?

Un économiste distingué demandait la création de maisons de retraites pour tous les travailleurs; le plus beau rêve, le rêve-obsession de tout humain étant d'avoir ses jours assurés dans sa vieillesse.



Un autre candidat au prix « Money » demandait la destruction des oiseaux qui dévorent les insectes et les chenilles — desquelles chenilles naîtront les brillants papillons, joie des yeux, fleurs vivantes à qui la nature a confié le soin de transporter le pollen d'une fleur à l'autre, en assurant ainsi leur reproduction.

Sans papillons, donc, plus de fleurs, plus de plantes, plus de végétation.

Master Money entendit encore quelques milliers de visiteurs, et cela dura longtemps... des mois et des mois.

Comment se décider à attribuer le prix?

Des centaines de projets merveilleux se le disputaient et avaient des titres égaux pour l'obtenir.

Il eut été profondément injuste de l'accorder plutôt à l'un qu'à l'autre... Ç'eut été décourager tant de bonnes volontés, qui peut-être n'auraient pu s'en relever.

Master Money était bon, master Money était juste; il ne voulut point causer de drames, provoquer de désespoirs... Il hésitait, tergiversait:

« En somme, pensait il, en dépit de toutes les catastrophes prédites, la terre continue à tourner, apportant chaque jour sa même somme de joies et de misères... que peut y faire une malheureuse somme d'argent... Rien! que satisfaire la cupidité de quelque vague individualité.

Et comme master Money était un sage, il résolut de penser désormais à autre chose.

PASSE-PARTOUT

Les journaux quotidiens ont pris l'habitude d'illustrer leurs articles. Mais comme le temps et les documents font défaut parfois, nous avons composé, à leur intention, le dessin *Passe-partout* que voici, et qui pourra leur rendre de grands services.

Voici quelques échantillons des cas où il pourra servir:

Automobilisme

Une automobile de soixante chevaux descendait la côte de Picardie, à la vitesse de cent à l'heure. Survint une charrette, etc...

Tribunaux

Une action en divorce vient d'être intentée par M. X... contre son épouse, une dame très irascible et très vigoureuse, etc...

Grèves

Une manifestation ouvrière a eu lieu place de la République. Une brigade d'agents a été chargée d'écarter les curieux, etc...

Faits-divers

M. Z..., sa femme et sa belle mère dînaient ensemble. La conversation dut, à un moment, prendre une tournure aigre, car la belle-mère saisit un bâton, etc...

Sports

Grand assaut de boxe. Portrait du vainqueur, ou au choix: Portrait du vaincu.

Pêle-Mêle Causette

Qu'est-ce que la veine?

Cette question, enfantine en apparence, je me la suis souvent posée.

Parbleu, je sais bien ce qu'on entend par le mot.

On a de la veine quand à chances de gain inférieures aux chances de perte, on réussit néanmoins.

Mais ceci ne me dit pas ce qu'est la veine.

Est-ce une qualité propre à certains individus, comme la douceur, la bonté? Est-ce un fluide qui voltige dans l'air et que le hasard vous fait absorber? Est-ce un état créé sous l'influence passagère de certains phénomènes?

Peut-on acquérir la veine, ou celle-ci ne se laisse-t-elle pas saisir?

Peut-on seulement reconnaître le moment où on la possède?

Cette dernière question est d'importance capitale.

Si l'on pouvait se dire avec certitude: « Je traverse une période de veine », on en profiterait pour se livrer à des opérations risquées, avec la certitude d'en sortir victorieux.

Qui ne payerait pas gros pour une pareille information?

Après avoir acquis la conviction qu'une passe de veine vous écherra tel jour à telle heure, on attendrait l'heureux moment pour se tirer des embarras de la vie.

On inviterait, pour ce jour-là, sa belle-mère qui, naturellement, serait empêchée.

On irait aux courses où l'on ne perdrait pas, chose extraordinaire. On prendrait le chemin de fer de l'Est, et on arriverait à l'heure. On traverserait la place de la Concorde sans être écrabouillé. Enfin, on se livrerait à toutes les aventures sans résultat fâcheux. Ce serait merveilleux.

Ces avantages mériteraient bien un dérangement. J'allai donc consulter quelques personnages, connus dans leur milieu pour avoir été favorisés par ladite veine, car à qui s'adresser si ce n'est à ceux qui l'ont vue de plus près?

Eh bien! chose étrange, je suis sorti de ces interwievs sans renseignement utile..

La première personne que je consultai, fut un boursier, enrichi par de fructueuses spéculations.

Là, pensai-je je serai tuyauté sur la manière dont se comporte la veine. Erreur!

— La veine! me dit mon interlocuteur, oui, certes, je connais des gens qui en ont.

— Mais vous, vous qui avez si bien réussi dans vos opérations?

— Moi! Mais, mon cher Monsieur, la veine n'a été pour rien dans mes affaires. C'est au raisonnement, à la connaissance des affaires que je dois mes succès.

— Alors, vous ne pouvez pas me renseigner sur la veine?

— Mille regrets!... mais allez donc trouver le député-ministre Untel, celui-là peut dire qu'il connait la veine.

Je courus chez Untel:

— La veine! fit-il à son tour, mais je l'ignore totalement. Si je suis arrivé, c'est, vous n'en doutez pas, je l'espère, grâce à mon travail et à mon éloquence. Vous devriez consulter X..., l'écrivain connu.

X..., pas plus que les deux premiers, ne voulut connaître la veine.

Je vis d'autres personnalités encore, mais j'en fus pour mes déplacements. Chacun ne connaissait la veine que chez son voisin.

De sorte que j'en vins à me demander si elle existait réellement.

Et, en désespoir de cause, je m'adresse aux lecteurs du *Pêle-Mêle*, qui ont si souvent fait preuve de sagacité.

Que pensent-ils de la veine?

Je leur serai bien reconnaissant de me donner leur avis.

Fred Isly.

FILLE UNIQUE

Le milliardaire Aussac n'a qu'un enfant, une fille, laquelle a en perspective une dot et un patrimoine plus qu'imposants.

Or, un jour Aussac était dans son bureau quand on vint lui apporter la carte d'un jeune homme qui demandait à le voir pour affaires personnelles.

Aussac a l'habitude que partagent tous les hommes de valeur, de ne fermer sa porte à aucun visiteur. De très importantes affaires ont souvent passé à côté de personnages auprès desquels l'accès est difficile.

Aussac reçut donc le jeune homme.

Celui-ci, avec assurance, lui exposa le but de sa visite. Il venait lui demander la main de sa fille Madeleine, qu'il avait rencontrée dans le monde.

Le banquier, étonné d'une demande aussi délibérément formulée, regarda le jeune homme avec toute la supériorité que donne la possession d'une grosse fortune, laquelle doit passer entièrement aux mains de son unique héritière:

— Comment, fit-il, vous me demandez la main de ma fille? Savez-vous, jeune homme, que je n'ai qu'une fille.

— Mais, répondit aussitôt le prétendant, je ne vous en demande pas deux!

* * *

Un vœu suspect

Il est d'usage de faire droit à la dernière volonté du condamné à mort, si toutefois ce désir est pratiquement réalisable.

Il est pourtant des cas, où même facilement réalisable, le vœu du condamné ne peut être exaucé. En voici un exemple.

Un barbier avait été condamné à mort. Quand, au moment de l'exécution, on lui demanda s'il avait quelque désir à formuler, il répondit:

— Oui. Je voudrais raser M. le procureur de la République.



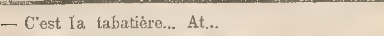
— Oh! le beau ver!



— Tiens, les narines me picotent...

ETERNUEMENT FATAL





— C'est la tabatière... At...



— ...choum!!!

A farceur. Farceur et demi

Les Parisiens, quand ils sont loin du boulevard, se plaisent à rire aux dépens des âmes plus simples que celles qu'on rencontre dans la Capitale.

Il leur arrive cependant d'avoir affaire à aussi plaisants qu'eux.

C'est ainsi que le boulevardier Dupernod, se trouvant en compagnie de joyeux fêtards comme lui, dans une petite localité normande, entra un jour chez un barbier.

Il avait pris une démarche titubante et une voix éraillée qui lui donnaient l'allure d'un particulier entre deux vins.

Ses amis le suivaient et s'amusaient aux facéties du pseudo-ivrogne.

Le coiffeur s'empressa d'avancer un fauteuil au client inconnu.

— Cher barbier de mon cœur, fit Dupernod, j'éprouve le désir de me faire raser, mais il faut que je t'avoue, vieux frère, que je suis légèrement pompette. Dis-moi si ça ne te fait rien.

Le barbier sourit, et s'emparant d'un rasoir, répondit d'une voix de pochard:

— Ça tombe bien, je suis justement pompette également.

Reprenant aussitôt son attitude normale, Dupernod s'esquiva sans demander son reste, pendant que le coiffeur et ses autres clients riaient à gorge déployée.

* * *

Étonnement de Lapurée

Jean Durand déambulait tranquillement sur les boulevards, quand son ami Lapurée le happa :

— Ah! c'est toi, Durand, enchanté de cette bonne rencontre. Tu vas toujours?... et les tiens?... Ça va, les affaires?... Oui, à en juger par ta mise élégante.

Et Lapurée s'éloigna d'un pas pour envelopper son ami d'un regard d'ensemble.

— Mazette, comme tu es bien mis!

— Tu trouves? fit Durand, pour dire quelque chose.

— Oui.

Et dans ce oui perçait tout le découragement du bohême qui a l'habitude de passer à l'encre les coutures roussies de ses vêtements.

Il reprit néanmoins possession de soi-même et c'est d'un ton dégagé qu'il demanda:

— Chez qui fais-tu faire des beaux atours?

— Dans la maison Crémieux, Godchaux et Unik, répondit simplement Durand.

— Je me demande, dit Lapurée, comment l'on peut avoir l'idée, pour un seul complet, de se mettre trois créanciers sur les bras.

* * *

CHARITÉ

Dans un fauteuil roulant, grinçant sous ses ferrailles rouillées, une malheureuse poussait un pauvre homme, son mari. Le piteux équipage s'avançait lentement. La pauvresse jetait des regards éplorés aux passants.

Je m'approchai, pris de pitié, et déposai une pièce dans sa main tendue.

Elle me remercia de sa voix larmoyante. Et j'allais m'éloigner content de moi-même, mais je crus devoir ajouter à l'aumône de mon argent l'aumône de quelques paroles:

— Ce doit être bien fatigant pour vous de pousser, toute la journée, votre mari paralytique dans ce lourd véhicule?

— Pas trop, répondit-elle, quand je suis fatiguée, c'est moi qui m'asseois, et c'est lui qui pousse.





L'AME HUMAINE

— Ah! diable! voilà Chose. Quand il vous tient celui-là, on n'en fini pas. Si seulement je pouvais l'éviter.

— Ayons toujours l'air de ne pas le voir, peut être réussirai-je ainsi à lui échapper.



— Comment! il passe si près de moi sans même me saluer, en voilà un impoli, un butor, un malappris!

EXPRESS-POCHADE

LE PETIT COMMERÇANT

Charlot est fils d'un commerçant. Son ami Bob le rencontre à la porte de l'école, tout en larmes:

BOB. — Qu'est-ce qu'on t'a fait, mon vieux Charlot?

CHARLOT. — C'est le professeur qui m'a puni!

BOB. — Pourquoi qu'il t'a puni?

CHARLOT. — Parce que j'ai mal répondu, en calcul, à un problème.

BOB. — Il était donc si raide que ça, ton problème?

CHARLOT. — Ben, je ne sais pas!



BOB. — Dis-le voir ton problème.

CHARLOT. — Voilà... Le professeur m'a dit comme ça: « Une supposition que j'aurais deux pommes, et que je veux te les vendre à deux sous la pièce, combien que tu me donneras de sous? »

BOB. — T'as pas su répondre! Non, ce que t'es gourde!

CHARLOT. — Alors, il m'a puni.

BOB. — Eh bien! rentre vite dans la classe lui dire que t'as réfléchi, et que pour les deux pommes tu lui donneras quatre sous.

CHARLOT. — Inutile... je lui en ai déjà proposé cinq et il a refusé!

DÉLICATESSE

La délicatesse est une qualité qui ne se donne pas. Elle provient de dispositions naturelles et procède d'instinct.

Causez de cela avec Gourdal, il vous dira qu'il se considère comme un homme rempli de délicatesse. Et de fait, il s'efforce d'en faire preuve dans les actes de sa vie. Mais il n'y réussit qu'imparfaitement comme le prouve la petite histoire que voici:

Gourdal était parti en voyage avec un un de ses amis nommé Durand.

Le malheur voulut qu'un grave accident leur arrivât au cours d'un déplacement en automobile.

Gourdal en fut quitte pour la peur, mais Durand fut tué sur le coup et abominablement lacéré.

Obligé de faire part du triste événement à la femme de Durand, Gourdal songea à s'acquitter de sa mission avec ménagement. Il ne trouva rien de mieux à télégraphier, à la veuve de son ami, que le texte suivant:

« Votre mari tué dans un accident d'automobile, un bras et une jambe coupés. »

On pense quel terrible coup cette brutale nouvelle porta à Mme Durand. Elle accourut par le premier train. Gourdal l'attendait et se mit à sa disposition pour accomplir les formalités indispensables.

Quand tout fut achevé, et que la veuve éplorée reprit, en compagnie de Gourdal, le chemin de Paris, celui-ci expliqua ce qui l'avait déterminé à libeller la dépêche comme il l'avait fait:

— La vérité, fit-il je puis bien vous le dire maintenant, c'est que ce pauvre ami a eu les deux bras et les deux jambes coupés, mais je ne vous ai tout d'abord parlé que d'un bras et d'une jambe, par délicatesse.

* * *

Une gaffe

On raconte, sur la cour d'Angleterre, la plaisante bévue commise par une grande dame étrangère admise au Jeu du Roi, et qui réjouit fort le bon roi Edouard VII.

Cette dame avait été invitée par le roi à faire avec lui une partie de bridge.

— Mais, Sire, je ne sais pas jouer aux cartes, protesta la dame.

Néanmoins, comme le roi insistait, elle affirma avec plus d'énergie:

— Je vous assure, dit-elle, que je connais tellement peu les cartes, qu'il m'est impossible de distinguer un *roi* d'un *valet!*

Tableau!





LE CAMELOT PHILANTHROPE

Devant les grands cafés, à l'heure de l'apéritif, c'est une clientèle de gens chics, qui peuvent payer la camelote un bon prix...

...mais dans un quartier ouvrier, à l'heure de la sortie des ateliers, c'est une clientèle de travailleurs, des pauvres diables comme moi, alors je leur donne ma marchandise *moitié moins cher*.

Courrier Pêle-Mêle

Centralisation bizarre

Monsieur le Directeur,

Les circonscriptions administratives présentent des bizarreries qui donnent lieu parfois à des nouveautés bien inattendues.

Avez-vous lu, comme moi, que le préfet de Seine-et-Marne, dont la résidence et les bureaux sont à Melun, s'était ému des ennuis qu'éprouvent, pour venir jusqu'à sa préfecture, ceux de ses administrés qui habitent les arrondissements de Meaux et de Coulommiers?

Pour aller de Meaux à Melun, en effet, arrangez-vous comme vous voudrez, vous serez toujours forcé de passer par Paris et d'y prendre la ligne de Lyon après y être arrivé par la ligne de l'Est. Que s'est dit le préfet, plein de mansuétude et d'attention? Il s'est dit: à quoi bon forcer ces pauvres administrés à faire, pour venir à moi, un chemin aussi compliqué? Evitons-leur la moitié de ce chemin. Et cet attentionné préfet annonce qu'il aura désormais, à Paris, un bureau où pourront s'adresser, sans aller plus loin, gens de Meaux et de Coulommiers.

Combien je souhaiterais que cette nouvelle ne fût pas un canard et combien j'admire ce préfet dont la décision est une de celles combien rares, qui ne peuvent que plaire à tout le monde. A lui, d'abord, cette mesure nécessite régulièrement quelques voyages de plus à Paris, où l'on sait qu'aiment assez à venir un grand nombre de préfets; à ses administrés ensuite, combien cette mesure est utile. Au lieu de traverser la capitale sans avoir le temps d'y faire les commissions recommandées, ils auront désormais le loisir de s'occuper de leurs achats tranquillement et sans se presser.

Moi, j'habite ce lambeau de territoire qui appartient à la Seine-et-Oise, mais qui est écrasé littéralement entre la Seine et la Seine-et-Marne. Mon chef-lieu d'arrondissement est Pontoise, et pour aller à Pontoise, il me faut traverser Paris dans sa plus grande largeur. Pourquoi n'ai-je pas la chance des gens de Meaux, et ne puis-je m'arrêter à mi-chemin, à Paris? Je n'insiste pas et ne réclame pas à trop grands cris, car je risquerais d'être maltraité par ceux qui luttent à outrance contre la centralisation. Non, je me contente d'exprimer un regret et, comme fiche de consolation je convie tous ceux dont le cas est plus bizarre encore à en faire part à votre journal. Peut-être, si nous nous trouvons des centaines et des centaines de milliers, arriverons-nous à faire refondre les vieilles divisions administratives pour les mieux approprier aux services que rendent les voies ferrées.

Sans beaucoup d'espoir, recevez, etc...

X... (Neuilly-s-Marne.)

Devises

Monsieur le Directeur,

Aujourd'hui dimanche, jour de repos, je relis mes *Pêle-Mêle*, et j'y retrouve un article: *Devises* où je vois que M. Arnold désire connaître des devises célèbres. Je me fais un plaisir de vous en adresser deux, si toutefois elles n'out pas été publiées.

* * *

Devise de Charles Ier, roi d'Angleterre:

Dum spiro spero

(Tant que je respire j'espère.)

* * *

Devise d'Eugène Scribe:

Sur la façade de son château de Séricourt, on lisait cette inscription:

Le théâtre a payé cet asile champêtre.
Vous qui passez, merci: je vous le dois peut-être.

Recevez, etc.

O. S.

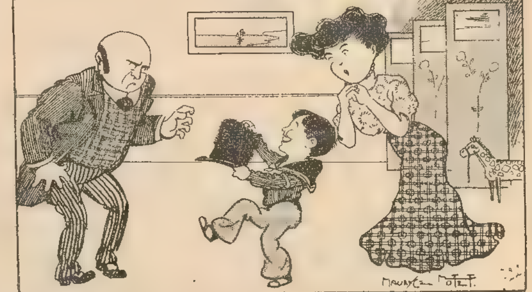
* * *

Enseignes

Monsieur le Directeur,

Le *Pêle-Mêle* a déjà publié un grand nombre d'enseignes curieuses.





LE CONSEIL

Le Membre de la Société Protectrice des Animaux. — Oui, Madame, élevez votre enfant en lui faisant aimer les bêtes, qu'il ne craigne pas de donner des caresses à tout ce qui est plumes...

...ou poils!!!

En voici une qui est un vrai rébus. Elle se trouve à la porte d'un café :

tu i tu
ré j ré
si i tu

En voici la signification, que beaucoup de lecteurs du *Pêle-Mêle*, chercheurs émérites, auront déjà devinée : « Y entres-tu ? (i entre tu), J'y entrerai (j entre ré) si tu y entres (si, tu, i entre) ».

Recevez, etc.

NED.

* * *

Sérenos

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, dans votre journal, l'article concernant les « serenos » ; il en existe également, je crois, à Gand (Belgique) ; en France, nous en avons à Lyon, qui sont entretenus par une entreprise privée, dont voici le fonctionnement succinct et les attributions.

Tout commerçant qui veut assurer à son magasin des rondes de nuit, prend un abonnement à la société, qui fait placer sur sa devanture un contrôleur de rondes et une plaque émaillée représentant deux clés entrecroisées, au-dessus d'un œil se trouvant dans le centre de la plaque.

Les « serenos » lyonnais ont une tenue rappelant beaucoup celle des agents, ils portent le revolver en bandoulière, ont une solide canne, mais pas de sabre, et au lieu d'avoir un numéro au collet, ils ont deux clés entrecroisées ainsi qu'au képi. Quelques-uns sont montés à bicyclettes. En cas de besoin, ils doivent prêter main-forte à l'autorité.

Je crois que leur création rendra de grands services aux commerçants de notre ville ; j'ai remarqué que les plaques indiquant les abonnés étaient de plus en plus nombreuses ; je suis persuadé qu'ils auront du succès dans toutes les villes d'une certaine importance.

Recevez, etc.

P. LARBAUD (Lyon)



— Vous me dressez procès-verbal et ne dites rien à l'autre !

— Lui, c'est différent, il affiche sous « défense », tandis que vous, vous affichez sous « peine d'amende ».

Routes en ligne droite

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 12 juillet, un de vos lecteurs demande quelles sont les sections de routes qui sont le plus longtemps en ligne droite. J'ai l'honneur de vous en signaler quelques-unes intéressant la région du Nord :

De Bavai (Nord) à Mauroy (Aisne), 55 kilomètres ;

D'Amiens à Roye (Somme), 43 kilomètres ;

De Cambrai à Bapaume (Pas-de-Calais), 28 kilomètres.

Dailleurs, les trajets de 15 à 20 kilomètres ne sont pas rares aux environs de Bavai, Cambrai, Arras, Thérouanne. De ces villes, rayonnent de nombreuses voies connues sous le nom de « chaussées Brunehaut », et l'on pourrait y faire de plus longs trajets en ligne droite si, à la suite des siècles, ces voies n'avaient subi, dans la traversée des villages, de légères modifications.

Je tiens, d'autre part, à vous faire remarquer que les routes que j'ai citées, suivent leur direction sans se soucier des accidents de terrain, et que les côtes en rendent le parcours assez pénible.

Recevez, etc.

Edmond PARMENTIER.

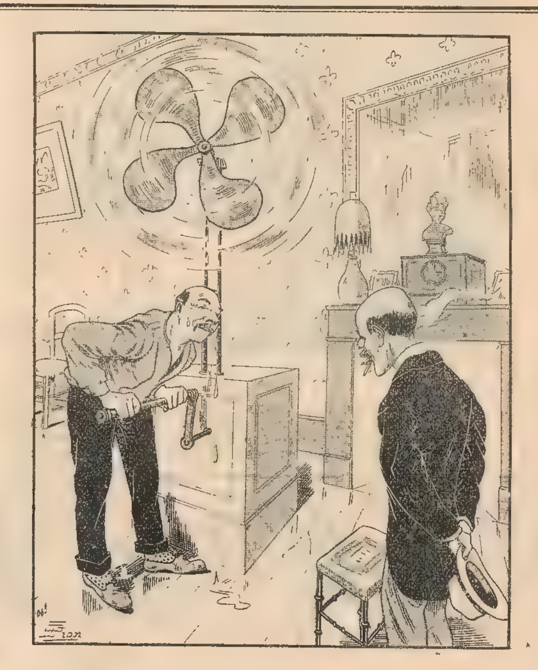
*
* *

M. Larbaud cite également la route de Lyon à Bourgoin (Isère), mesurant, sur une partie de son parcours, 42 kilomètres en ligne droite



LA BONNE EXCUSE

— Faut pas t'imaginer que je bois comme cela d'habitude, mais je voulais, en prenant comme exemple la tour penchée de Pise, démontrer à Toto les règles du centre de gravité !



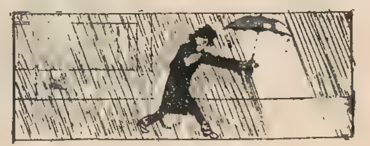
— Que fais-tu là ?

— Tu le vois, par cette chaleur, je me donne de l'air avec ce ventilateur de mon invention !

NOS CONCIERGES

— Qu'attend donc votre demoiselle pour jouer son morceau?
— Qu'un locataire fasse marcher la sonnette; ça fait un accompagnement de clochette charmant avec le piano.
— Mais ne pourriez-vous pas la faire marcher vous-même?
— Vous n'y pensez pas! Ce serait trop fatigant. Savez-vous qu'il faut que ça dure au moins un quart d'heure!





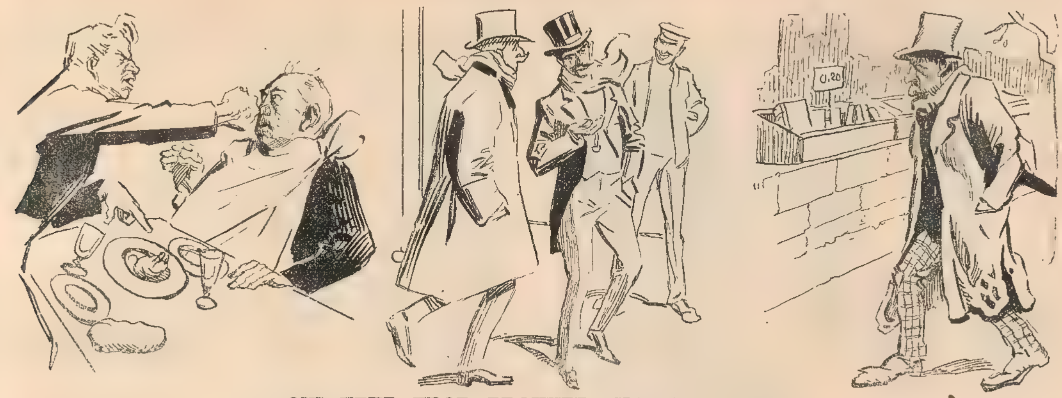


LE PROFESSEUR DISTRAIT

Sortant faire une course, le professeur Sapiens s'est chargé d'accompagner une amie de sa femme jusqu'à la maison voisine.

La maison passée, le professeur oublie que la dame qu'il accompagnait n'est plus à ses côtés...

... aussi Mme Sapiens n'a-t-elle jamais pu s'expliquer comment, étant sorti avec un parapluie, son mari lui est rentré trempé comme une soupe.

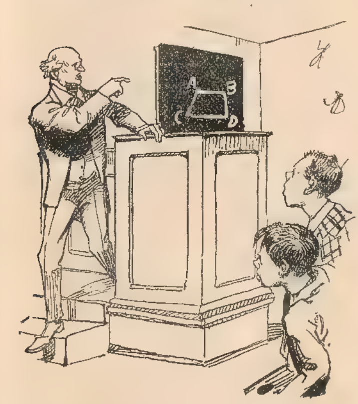


QUI VEUT TROP PROUVER NE PROUVE RIEN

Démontrez que vous avez du savoir vivre en laissant votre invité se servir le premier. Mais s'il s'y refuse, ne l'y contraignez pas brusquement, car vous ne prouveriez plus rien.

Expliquez à un ami tous les avantages qu'il y a à vivre à la campagne. Mais ne vous attardez pas dans l'exposition de vos théories jusqu'à manquer le dernier train, car vous ne prouveriez plus rien.

Etablissez, dans de savants ouvrages, que le paupérisme est éteint. Mais ne vous ruinez pas dans de coûteuses éditions, car vous ne prouveriez plus rien.



Démontrez à vos élèves que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, mais ne faites pas le tour de votre chaire pour aller au tableau noir, car vous ne prouveriez plus rien.



Discutez, avec un confrère en médecine, la supériorité de votre potion calmante sur la sienne. Mais ne vous battez pas, car vous ne prouveriez plus rien.



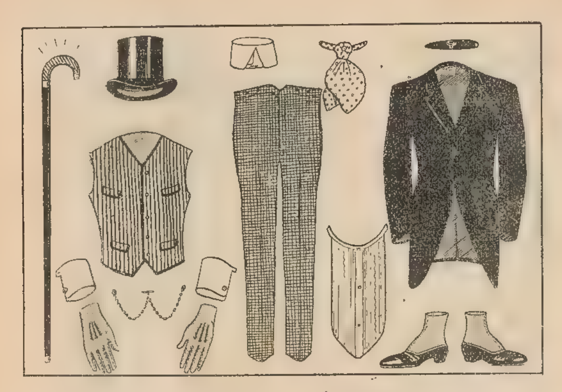
Montrez à vos électeurs combien l'embellissement de leur ville vous tient au cœur, en faisant ériger une statue sur leur place publique. Mais que cette statue ne soit pas la vôtre, car vous ne prouveriez plus rien.

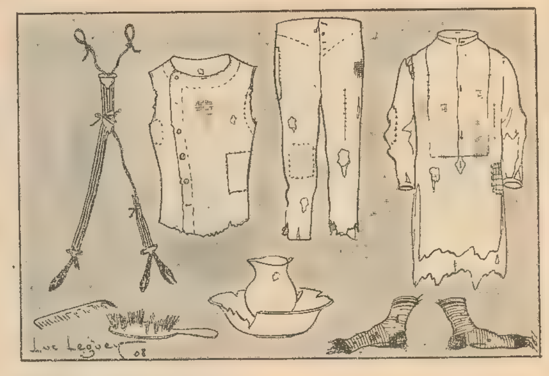


Démontrez au prolétaire que toute votre sollicitude est pour lui. Mais ne vous pressez pas, pour cela, d'imposer lourdement le propriétaire, car vous ne prouveriez plus rien.



Prouvez aux exotiques que vous n'avez en vue que leur intérêt en pénétrant chez eux. Mais ne poussez pas cette démonstration trop loin, car vous ne prouveriez plus rien.





CE QU'ON VOIT ET CE QU'ON NE VOIT PAS

En voyant ces deux dessins, vous vous dites : « Voilà des objets qui appartiennent certainement à deux personnes de conditions bien différentes ». Erreur. Ils appartiennent tous, au contraire, au même individu...

...le vicomte de la Bourseplate, le célèbre snob que Tout Paris connaît...

Histoires de bourreaux

Ce sont des histoires qui redeviennent d'actualité, puisqu'il est question de rétablir la peine de mort, laquelle, entre parenthèses, n'avait jamais été abolie, mais était seulement tombée en désuétude.

Une des plus curieuses anecdotes qui aient été recueillies sur les exécutions capitales, sous l'ancien régime, est celle qui se rapporte à la fin tragique du maréchal de Biron.

Une chiromancienne avait lu, au cours d'une fête masquée, dans la main de Biron :

— Méfiez-vous du Bourguignon ! avait-elle prophétisé.

Bourguignon ! Ce nom ne disait rien au maréchal. Il pressa la chiromancienne pour en savoir davantage ; mais elle lui glissa entre les mains et disparut, le laissant fort perplexe.

Des années coulèrent. Avide d'argent et dénué de tout sens moral, Biron conspira avec le duc de Savoie et l'Espagne contre Henri IV. Il fut arrêté et condamné à mort. La veille du jour fixé pour son exécution, dans la cour de la Bastille, le maréchal causait dans sa cellule avec le geôlier de la prison. Celui-ci s'efforçait de le rassurer, lui affirmant que toute la Cour intercédait en ce moment auprès du roi pour obtenir sa grâce.

— Monseigneur, disait le geôlier, j'ai de bonnes raisons pour penser que vos amis vous tireront d'ici.

— Et qui te le donne à penser ?

— Le bourreau, qui a des accointances avec la Cour, se montre très inquiet.

— Et pourquoi cette inquiétude ?

— Parce qu'une tête comme la vôtre, un bourreau ne se la paie pas tous les jours.

— Comment s'appelle-t-il, ce bourreau ?

— Bourguignon, monseigneur !

Le maréchal sursauta, subitement devenu très pâle : la prophétie de la chiromancienne lui était revenue à l'esprit : « Méfiez-vous du Bourguignon ! »

Mais il se maîtrisa et, se tournant vers le geôlier :

— Rassure ton bourreau, mon ami, il aura ma tête !

Le lendemain, en effet, le maréchal duc de Biron était décapité.

* * *

Le Monopole des allumettes

L'Etat nous vend très cher un très petit nombre d'allumettes, généralement très défectueuses. Sait-on combien ce monopole a rapporté aux finances française, en 1906 ? La coquette somme de trente-six millions ; supérieure de cinq cent mille francs au produit de 1905.

Les allumettes de la Régie sont de trois sortes : allumettes en bois sans frottoir, allumettes suédoises avec un frottoir spécial, et allumettes-bougies.

Les deux dernières sortes sont en baisse de 400 millions d'unités la première, de 15 millions la seconde. Quant à la première catégorie, elle est en hausse de plus d'un milliard.

Un habitant consomme, en moyenne, 1.022 allumettes par an, ce qui représente une dépense de 1 fr. 08, et un bénéfice de 0 fr. 91 pour l'Etat.

Le bénéfice de la vente des allumettes pour le Trésor a été de plus de 27 millions.

Sur cette statistique, il serait utile de savoir combien d'allumettes prennent sur un millier qui sont consommées (et non consumées). Il y a évidemment un déchet de trente à quarante pour cent.

Un conseil pour terminer :

N'achetez jamais d'allumettes de contrebande. Les allumettes de contrebande sont vendues par des individus affiliés à la Régie, qui n'ont rien de plus pressé que d'aller vous dénoncer dès que vous les avez payés. La Régie intervient alors, fait des perquisitions chez vous, et vous condamne à une très forte amende.

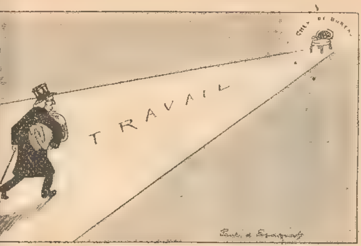
Vous voilà prévenus, chers lecteurs.



LES LIQUIDATIONS FACTICES

LE COMMERÇANT. — N'insistez pas, je ne vous donnerai plus de commande. Voyez les étiquettes que vous m'avez vendues, il y a juste un an, elles sont de très mauvaise qualité, les couleurs en sont déjà passées...

LE REPRÉSENTANT. — Mais, Monsieur Malinfard, je vous assure que nous avons été trompés nous-mêmes, laissez-moi prendre votre commande, et je m'engage à vous fournir des étiquettes vernies que vous n'aurez pas besoin de renouveler avant trois ans.



REFUTATION

La ligne droite...



...n'est pas le plus court chemin d'un point à un autre.

La baguette des chercheurs de sources

Pour découvrir une source, il y a deux moyens: le moyen scientifique, qu'essaient des savants à l'aide d'un appareil construit spécialement; ou bien le moyen expérimental, l'emploi d'une baguette. Or, cette baguette, apanage autrefois des sorciers, est remise en usage actuellement par les géologues allemands. Des savants affirmèrent, en effet, que la baguette serait dirigée par des forces inconscientes, forces auxquelles l'imagination de l'opérateur ne serait pas étrangère.

Le docteur Heim a fait, à ce propos, une communication à la Société des Sciences de Zurich, et il a émis cette idée que le succès dépend bien plus de l'opérateur que de l'instrument. D'après lui, la baguette s'élève ou s'abaisse, suivant qu'on approche plus ou moins de l'eau. Il a mis une baguette entre les mains de gens absolument ignorants; il a découvert en eux une impressionnabilité spéciale, analogue à celle d'un chien qui flaire le gibier d'assez loin, ou de certains chevaux russes qui devinent une source à plusieurs kilomètres.

D'autres savants expliquent le phénomène en disant que l'eau est l'origine de phénomènes imperceptibles, ou plutôt perceptibles seulement par quelques natures. Quoi qu'il en soit, sorciers et sourciers peuvent, puisque la science le permet, se donner la main.

* * *

POUR VIVRE CENT ANS

Une centenaire vit actuellement à l'asile des vieillards de Nice; elle est née le 16 juin 1807, dans l'arrondissement de Lunéville, à Rezelieure. Elle a eu un fils tué pendant la guerre de Crimée. Cette centenaire supporte vaillamment son grand âge. Elle a un régime assez strict:

Elle se lève à neuf heures du matin et se couche à six heures du soir. Elle dort d'un bon sommeil qui est interrompu par un réveil au milieu de la nuit. La centenaire profite de cet arrêt pour manger quelques bouchées de pain; elle se rendort alors jusque vers sept heures du matin.

A ce moment, elle absorbe un quart de litre de café; vers dix heures, un quart de litre de bouillon gras; à midi, potage gras, viande et légumes; à six heures, potage gras avec un fruit très mur.

A chacun de ses repas, elle boit un verre de vin rouge sucré, mais elle ne se permet jamais un verre de liqueur.

Elle mange en moyenne de quatre à cinq cents grammes de pain par jour.

La centenaire pèse 51 kilos; sa taille est de 1m,56. Elle se tient droit et marche sans hésitation; mais la vue devient très faible. Quant à la mémoire, elle est bonne, mais uniquement en ce qui concerne le passé.

* * *

Le microbe de la fatigue

Les physiologistes sont, depuis longtemps, d'avis que la fatigue est due à un produit toxique qui se développe dans les muscles.

Ce même poison existe, paraît-il, aussi chez les plantes, ce qui prouverait que les muscles ne sont pas les seuls producteurs de ce microbe. Un chimiste allemand, M. Weichhardt, a découvert le produit toxique dans les muscles d'animaux, morts en état de fatigue extrême.

Si on injecte le produit à une dose qui soit inférieure à la dose mortelle, on parvient à ralentir la respiration et à abaisser la température. Si on l'administre à une dose plus faible, il se comporte comme un sérum et fait disparaître les effets de la fatigue.

Le produit en question existe dans certaines substances végétales, telles que l'opium, les têtes de pavots, le curare, le lactucarium, et il a les mêmes vertus que le poison extrait des animaux surmenés.

Les narcotiques introduisent donc dans l'organisme la toxine de la fatigue; ils produisent une fatigue artificielle et en même temps un état réparateur.

Il ne reste plus qu'à découvrir maintenant le microbe de la paresse; mais celui-ci, parviendra-t-on à l'isoler, et surtout à le guérir?



— Adieu! Adieu! ma chère fiancée!... avec ce baiser, il me semble que ..



...j'emporte avec moi quelque chose de vous!

DE NOS LECTEURS

Quelques curiosités d'histoire naturelle

L'ouïe des chauves-souris est d une sensibilité extrême, et chez certaines espèces, le pavillon de l'oreille est de proportions énormes. Ce que l'on sait moins, c'est que pour que l'extrême délicatesse de l'audition ne trouble pas le repos diurne de ce petit animal, un second entonnoir, ménagé à l'intérieur du pavillon, agit à la façon d'une soupape et ferme, quand il le faut, le passage aux ondes sonores.

*
* *

La bosse du chameau est un garde-manger. Quand il reçoit une large pitance, sa bosse se remplit de graisse; elle est alors tendue et rebondie, c'est là qu'il puise, aux jours de disette un surcroit d'aliments. La preuve, c'est que sa bosse est flasque et tombante, après le temps d'abstinence.

*
* *

La carapace de la jeune écrevisse est comme celle de l'adulte, une cuirasse dure, rigide. Si l'animal gardait toujours la même carapace, il ne pourrait grandir. Aussi, de temps en temps, par un mouvement dont il a le secret, le crustacé se débarrasse de son armure, et cela sans l'endommager. Il sort de là avec une carapace plus molle, mais qui durcit promptement. Un seul animal abandonne successivement, au cours de sa vie, vingt ou trente carapaces.

* * *

Le pont d'Arcole

Généralement, et tout naturellement, on croit que le pont d'Arcole, qui, à Paris, réunit le quai de l'Hôtel-de-Ville à la Cité, a reçu ce nom en commémoration du combat d'Arcole, où Bonaparte s'élança sur le pont à la tête de ses troupes.

Il n'en est rien.

Un jeune homme qui, le 28 juillet 1830, combattait dans les rangs du peuple, à l'attaque de l'Hôtel de Ville, s'élança en avant, un drapeau tricolore à la main, en criant: « Mes amis, si je meurs, souvenez-vous que je me nomme d'Arcole! » Il fut frappé à mort. Le pont sur lequel il tomba a reçu son nom.

(Extrait de l'*Histoire de Dix ans*, de L. Blanc) (t. I. ch. IV).



CE QU'ELLES DESIRENT

L'Epicière. — Que désirez-vous, Madame?

La Suffragette (*qui s'oublie*). — Ce que nous voulons? L'égalité des citoyens et des citoyennes... le suffrage universel pour les femmes...

— Et avec ça?

— ...une livre de beurre et deux sous de poivre!

Essai des tourelles à bord des cuirassés

On sait que les tourelles sont des chambres de tir blindées, hermétiquement closes, et contenant un ou deux canons de fort calibre.

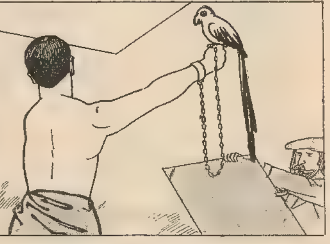
Le tir, dans ces chambres, produit surtout avec les canons de 3055 m/m des vibrations et des déplacements d'air considérables, qui peu-

ART ET PRATIQUE

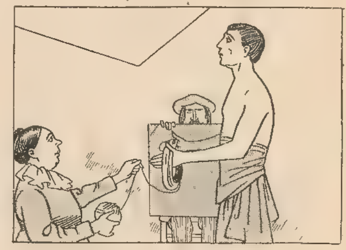
Mme Durapiat s'indignait de voir son mari, peintre d'histoire, payer fort cher des modèles qui ne faisaient rien de leurs dix doigts, aussi lui est-il venu l'idée de les utiliser pour les besoins du ménage.



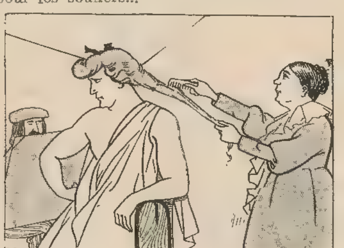
Tantôt le modèle sert d'embauchoir pour les souliers...



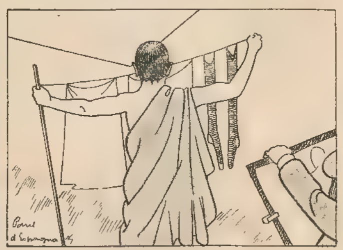
...ou de perchoir pour Coco.



Ou bien de dévidoir pour la laine.



Ou encore de mannequin pour peigner sa perruque.



De séchoir...



...ou de faux-pied pour repriser les bas.

vent avoir une action funeste sur les canonniers.

Aussi, avant de livrer les tourelles au tir réel, procède-t-on à un essai préalable, en enfermant seuls, dans la chambre de tir, des moutons, et en faisant partir automatiquement le ou les canons.

On juge alors de l'effet produit par les vibrations, déplacement d'air et formation de gaz delétères sur ces animaux.

Ces effets sont, en général, peu dangereux. Les Anglais se servent, eux aussi, de contrôleurs animés.

Les rats qui, comme l'on sait, sont des animaux supportant très mal les fortes pressions, servent à nos voisins d'Outre-Manche d'avertisseurs de pressions dangereuses dans leurs sous marins.

* * *

Autre temps, autre mœurs

La fameuse reine d'Angleterre, Elisabeth, qui vécut de 1558 à 1603, a rendu, sur ses portraits, une bien curieuse ordonnance :

« Considérant, y est-il dit, que par suite du désir naturel qu'ont tous nos sujets de se procurer le portrait de notre personne, un grand nombre de peintres et de graveurs ont déjà essayé et essaient journellement de l'exécuter de diverses manières ;

« Considérant que tout ce qui a été fait jusqu'ici, par les susdits peintres et graveurs, n'a pas suffisamment rendu, dans sa dignité naturelle, la personne pleine de grâces de Sa Majesté, mais que la plupart ont commis, au contraire, les plus grandes erreurs à cet égard ;

« Sa Majesté décrète qu'à l'avenir tout peintre ou graveur devra s'abstenir de peindre, graver ou dessiner la personne de Sa Majesté, jusqu'à ce qu'un artiste, choisi à cet effet, ait d'abord mis la dernière main à son portrait, approuvé par elle ;

« Après quoi, il pourra être accordé des autorisations de copier ledit portrait ;

« Et, parce que Sa Majesté s'est aperçue qu'un grand nombre de ses sujets sont véritablement affligés des erreurs et des difformités commises à cet égard, par diverses personnes, elle enjoint à tous les officiers de sa maison et à tous ses ministres de veiller à la stricte observation de cette ordonnance. »

Si nos honorables s'avisaient de voter une loi du même genre applicable au physique de M. Fallières, je ne vois pas bien les têtes que (sans jeu de mot) feraient nos caricaturistes, les dessinateurs du *Pêle-Mêle* y compris.

* * *

Il n'est pas de sot métier

Quand nous étions tout petits, notre nourrice nous parlait volontiers du faste et des richesses inépuisables des rois. Légendes que tout cela ! En réalité, les guides du royaume d'une main, un chef d'Etat est obligé de travailler de l'autre pour vivre.

Voyez la toute gracieuse reine Wilhelmine de Hollande, par exemple. Elle exploite une vacherie à laquelle elle consacre une bonne partie de son temps, lorsqu'elle réside dans son palais de Het Loo.



LES MARTYRS DE LA SIBÉRIE

— Enfin, machiniste, allez-vous ôter cette pipe ! Vous allez me flanquer le feu dans ce glacier !

Le régent de Lippe-Detmol, de sang royal, fait aussi valoir une grande ferme modèle. La vente bien comprise de ses œufs, de son beurre et de son laitage, lui permettent de vivre largement.

L'empereur d'Allemagne et roi de Prusse possède une poterie qui lui rapporte, bon an, mal an, dans les deux cent cinquante mille francs de revenus.

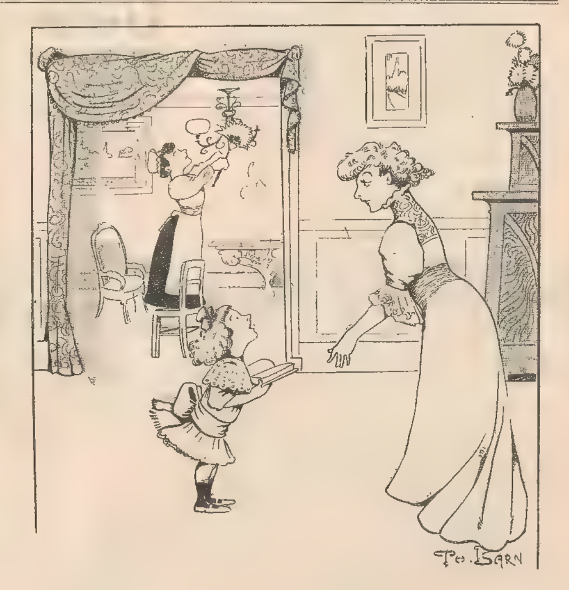
Le souverain de Wurtemberg, suivant l'exemple donné par son fier suzerain, tient hôtellerie. Ce n'est pas qu'il accourt au-devant du touriste poudreux, la couronne à la main, non ! il se contente d'être propriétaire de deux hôtels florissants : ci, deux cent mille francs de bénéfices annuels.

Le roi Pierre de Serbie, assis sur un trône peu sûr, a pensé à l'avenir. Il possède, en



SITUATION EMBARRASSANTE

— Je vais me faire justice moi-même !
— Halte-là ! Vous n'avez pas le droit de me tuer. La Chambre a rejeté la peine de mort. Vous vous mettez hors la loi.
— Cré nom ! c'est vrai, je n'avais pas pensé à celà !



LUSTRE ET LUSTRE

— Est-ce vrai ce que je vois dans mon livre, maman ? On dit qu'un lustre dure cinq ans ?
— Celui qui a écrit ça ne connaît pas notre bonne !

effet, à Belgrade, une boutique de coiffeur et une pharmacie. Il représente, en outre, dans son pays, une grande maison d'automobiles françaises. C'est un sage; après avoir essayé de régner sur les Serbes, il finira par les raser.

Il n'est pas jusqu'au Président de la République française lui-même, qui n'ait songé à s'occuper utilement. Il vend, à des prix raisonnables, un vin qu'on dit excellent.

Le roi de Bavière vend également de la boisson, mais lui, ce ne peut être que de la bière. La brasserie royale de Munich est universellement connue.

Quant au roi des Belges, on sait que c'est un commerçant de première force.

****

Pêle-Mêle Connaissances

— Les goûts varient suivant la latitude et les temps: l'odeur de l'*assa fœtida*, que nous ne pouvons souffrir, faisait les délices des anciens; elle est encore fort estimée chez les Perses. Celle du citron leur paraissait, au contraire, tout à fait répugnante.

— Une des premières applications de l'orthographe simplifiée fut faite par le savant naturaliste français Michel Adanson, mort en 1806. Cet homme, d'un génie incontestable, se caractérisait encore par une originalité et une bizarrerie sans bornes. Intentionellement, il enveloppa d'obscurité son œuvre maîtresse, les *Familles des Plantes;* pour y atteindre, il prétendit écrire les mots comme ils se prononçaient.

— Sous Louis XIV, le roturier qui provoquait un gentilhomme ou se battait avec lui était condamné à la pendaison. Plusieurs bourgeois ayant à tirer vengeance de quelques gens titrés, imaginèrent, pour tourner la loi, de faire se battre, à leur lieu et place, des gentilshommes de bonne volonté. La supercherie fut découverte, et ils furent pendus.



LE COCHER PATRIOTE ET LE VOYAGEUR ALLEMAND

— Je préfère le condure à l'œil plutôt que de baisser le drapeau devant lui.

— Le style *rococo*, caractérisé en architecture par l'emploi du trompe-l'œil, glaces remplaçant les tableaux, menuiseries, rosaces et corniches en moulure de plâtre tenant lieu de marbre sculpté, fut inauguré au dix-huitième siècle. Les architectes Boffrand, Leroux, de Cottes et Oppenordt en furent les créateurs.

— Il existe, dans le Guatemala quelques ruisseaux appelés « rivières de sang ». A leur sortie des sources, leurs eaux sont d'un rouge vif analogue au sang; elles n'ont ni odeur, ni saveur. Mais ce liquide, dès qu'il est exposé à l'air, se décompose rapidement, exhalant une odeur de chair pourrie qui attire les oiseaux de proie. Ce curieux phénomène est dû à la présence d'une myriade d'infusoires vermiformes et visibles à l'œil nu. Quand l'eau devient stagnante, ces animalcules périssent et entrent en décomposition.

— C'est à l'époque de la Renaissance que la fabrication de la dentelle (qui remonte aux temps les plus reculés) connut son plus merveilleux développement. De tous les côtés, l'invention des artistes imagina des *points* diversifiés à l'infini; la *malines* naissait dans les Flandres; la *campagne* et la *gueuse*, en Normandie; les bergères des Alpes fa saient la *mignonnette* et le *double-point;* à Paris, on fabriquait la *bisette*, et la *guipure* un peu partout.

— Empédocle d'Agrigente, philosophe grec, qui vivait au temps d'Hérodote, étudia la botanique et en fit découler une théorie assez bizarre. Ayant reconnu une certaine analogie entre les deux règnes, animal et végétal, il compara rigoureusement tous les organes des plantes à ceux des animaux. Cette idée le conduisit à étendre la métempsychose jusqu'à l'appliquer aux plantes. Selon lui, elles devenaient animaux après leur mort.

— Dans divers pays, certains potiers font entrer l'amiante dans la composition des vases de prix, afin de les rendre plus légers et moins susceptibles de se briser par le choc et sous l'action du feu.

— Ce furent des artistes français, qui répandirent à l'étranger l'art ogival. Les belles cathédrales gothiques d'Allemagne sont plus récentes que celles de l'Ile-de-France; l'église de Cantorbery est due à Guillaume de Sens, et celle de Lincoln à un autre de nos compatriotes. D'autres Français construisirent la cathédrale de Burgos, de Milan, de Prague, de Wimpfen-en-Val, de Marbourg, en Syrie, et de Kaschau, en Hongrie.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Michaud. — Nous pensons qu'on s'en exagère beaucoup trop les méfaits, comme aussi les qualités.

M. X. N. K. — *La Mode*, c'est l'avenir dans toute son incertitude; comment pourrions-nous vous renseigner à si longue échéance?

M. Grébois. — Vous avez tort d'être aussi sceptique, du moment surtout que vous avouez n'y rien comprendre. Nous pensons que l'on peut approcher de très près des chiffres exacts.

M. Lauriot. — Vous pouvez répondre *non* sans hésitation.

Mme Jollivet. — 1° Oui; 2° oui; 3° non.

M. L. V. — Nous ne pouvons, à ce sujet que vous rappeler l'adage célèbre: « Dans le doute, abstiens-toi! »

M. Jacomin. — Faites toujours semblant d'y croire, cela ne vous coûtera rien, et l'on vous en saura gré.



LE CHINOIS ET LE CERF-VOLANT

14e ANNEE — No 40 10 Centimes 4 Octobre 1908

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LES MOUCHES, par O'GALOP.



— La voilà bien l'inondation, conséquence fatale du déboisement!

ANGÉLIQUE

Chacun porte en lui-même sa part, ou mieux, son coefficient de bonheur. Les accidents, la richesse, la chance, la gloire, etc... ne sont que des accessoires. Tel se trouve satisfait avec rien, tel autre est misérable avec des millions, n'entendez-vous pas, chaque jour, la réflexion suivante

— Dire que X a tout pour être heureux, et qu'il se fait de la bile pour ça!

Notez que *ça* est la petite bête qui empoisonnera X., pourrira sa vie, gâchera son bonheur. La petite bête est quelquefois très grosse; elle est fille de l'Envie, de l'Orgueil, de l'Avarice, etc... D'autrefois, au contraire, elle est si minuscule, si microbique, qu'elle confond, par ses résultats.

Cela dit, pour colorer mon sujet d'un semblant de morale, je vais vous raconter l'histoire d'une dame morte de chagrin après des années de souffrance..., rien que parce qu'elle n'avait pas compris une phrase d'anglais.

* * *

Cette dame s'appelait Angélique.

Elle portait ce doux prénom à ravir. Jugez-en: Jamais on ne vit caractère plus impérieux, intransigeant et despote. Tout pliait devant elle. Son premier mari avait même si complètement plié, qu'il s'en était cassé. Aussitôt veuve, elle n'eut rien de plus pressé que d'en trouver un second.

D'ailleurs, elle était jolie femme, quoique portant sur ses traits durs le reflet de son caractère autoritaire. Mais par cela même, elle plaisait à certaines natures douces, avides de contrastes.

Ainsi que les petits hommes aiment les larges chapeaux, les grosses cannes, les longs pardessus et les grandes femmes, les petits jeunes gens bien gentils, recherchent souvent les femmes plus âgées, fermes, voire sévères, à l'abri desquelles ils se blottissent et dont ils se font avec bonheur les esclaves dévoués.

Le jeune Armand de Sainte-Brise était de ces derniers. Il vit la jolie veuve, tomba à ses pieds et lui demanda sa main.

Angélique le toisa:

« Joli blond! se dit-elle. Nature molle. Un doux roseau. Il pliera sans rompre, celui-là! »

Sa décision fut prise aussitôt:

— Accordée, mon petit! fit-elle en le relevant.

Il n'y eut qu'une difficulté. Les parents d'Armand, le trouvant trop jeune, refusèrent leur consentement au mariage... Mais qu'était-ce qu'une difficulté pour Angélique!

« — Allons nous marier en Angleterre! » ordonna-t-elle...

Là-dessus, les deux fiancés s'embarquèrent

* * *

Deux jours après, ils sortaient de St-Paul church, unis légalement par les plus doux liens qui soient au monde. L'avenir se présentait à eux comme une suite de longs jours de félicité sans nuage. Elle avait désormais un esclave à tyraniser. Lui avait une reine devant laquelle il allait trembler avec délice.

Or, comme bras dessus, bras dessous, ils allaient s'engager dans The Strand, ils passèrent devant deux « titis » londoniens, lesquels, à leur vue, se mirent à rire.

— Would'nt she have been a migthy bob. (Quel beau sergent de ville elle aurait fait.)

— Oh! Yes! répondit l'autre.

— Que disent-ils? demanda Angélique, qui ne comprenait pas l'anglais.

— Oh! rien! fit Armand en rougissant un peu.

Angélique fronça les sourcils, mais garda le silence.

Elle ne le garda pas longtemps.

Le soir-même, à leur hôtel, comme ils venaient tous deux de se mettre à table, la nouvelle madame de Sainte-Brise repoussa son assiette.

— Mon ami, fit-elle, avant toute chose, je désire savoir ce que disaient les deux individus rencontrés ce matin. Ils se moquaient de moi, c'est certain... et vous avez souri.

— Mais non, je vous assure, cher trésor! essaya de nier Armand.

— Inutile de me donner le change. Parlez. Je l'exige!

Mis au pied du mur, Armand dut s'exécuter. Seulement, au lieu de donner la traduction exacte de la phrase prononcée, il crut bien faire — afin de ménager l'amour-propre de sa femme — d'en atténuer le sens:

— Eh bien!... ces deux... individus parlaient de vous, en effet. Ils disaient que vous avez un... charme tout militaire.

— Vous mentez, Armand. Cela n'eut point à ce point excité leur gaieté.

Ce fut tout pour ce jour-là, mais dès le lendemain, la tenace Angélique revint sur le sujet. Armand voulut en finir. Il rapporta fidèlement le propos entendu. Mais ce fut bien une autre affaire. L'ex-veuve se récria aussitôt, s'emportant, tempêtant:

— Vous mentez encore! s'exclama-t-elle. Si c'eût été une réflexion aussi bénigne, vous ne vous seriez pas fait prier à ce point pour satisfaire ma légitime curiosité. Mais je ne souffrirai pas que dès le début de notre union vous me résistiez. J'entends être obéie, et quelque outrageant pour moi que soit ce propos, je vous ordonne de me le rapporter exactement. »

Armand eut beau protester... Va te faire lanlaire!... Angélique n'en démordit point!... Elle, comparée à un sergent de ville?... Non!... Ce devait être plus raide que ça.

Bref, pour avoir la paix, Armand dut se résigner à inventer quelque chose.

— Vous avez raison, ma chère amie, fit-il. Ils vous ont traitée de « grande hommesse »!

— Hum!, répondit Angélique... Vous avez menti deux fois, vous pouvez bien mentir trois.

Et ce fut le début d'une vie infernale.

Dès lors, Mme de Sainte-Brise, à propos de tout et à propos de rien, revint sur cette malencontreuse phrase. Surprenait-elle son mari à sourire, à rougir, à grimacer, elle ne manquait pas le coche:

— Vous pensez encore à ces deux voyous de Londres, n'est-ce pas? Est-ce aujourd'hui que vous vous déciderez à parler? Que disaient-ils?

Alors, pressé, harcelé, Armand inventait à nouveau.

— Eh bien! ils disaient que vous étiez... une dinde!

Mais le lendemain, ça remommençait

Une fois lancé sur cette pente, Armand ne pouvait plus s'arrêter. Il fallait nécessairement qu'il trouvât chaque jour quelque chose de « plus raide » que la veille. Et ce travail était devenu pour lui un supplice. Il passait ses nuits à rechercher dans sa tête les épitèthes les plus malsonnantes, prêt à les offrir toutes chaudes en pâture à la curiosité de madame son épouse. La journée ne se passait pas, en effet, sans qu'il n'eut été forcé de répéter à celle-ci une phrase de ce genre:

« — Ils disaient que: vous étiez une grande carcasse! Vous étiez une vieille bique! Vous aviez l'air d'un vieux chaudron! »

C'était charmant! Du répertoire des Halles, Armand était descendu à celui des Corps de garde, et plus bas encore. Il commençait, d'ailleurs, à en avoir assez, et son amour pour sa femme tournait sérieusement à l'aigre. Quant à Angélique, elle jaunissait et dépérissait Les vexations continuelles d'Armand — du Petit — comme elle continuait à dire, lui semblaient bien être la preuve que ce dernier cachait la vérité... Pour la première fois, sa volonté de fer se heurtait à une obstination inébranlable... et cela la désespérait profondément.



Or, comme bras dessus, bras dessous, ils allaient s'engager dans The Skand, ils passèrent devant deux « titis » londonniens.

Evidemment, la conduite de dame Angélique peut paraître stupide. Ayant tout pour être heureuse, pourquoi se faisait-elle *tant de bile pour ça?*

C'est que *ça*, ainsi que nous le disions tout à l'heure, était le petit microbe que son besoin immodéré de tout dominer, de tout diriger, avait engendré, grossi, déformé, au point qu'Elle et Lui (Armand) se trouvaient acculés dans une impasse d'où ils ne pouvaient sortir ni l'un ni l'autre.

Maintenant, ce n'était plus par longues phrases qu'Angélique interpellait M. de Sainte-Brise. C'était par un bref mouvement de sourcils interrogateurs... Et l'autre petit, de répondre:

« — Dure corne de bison! Vieux dromadaire racorni! »

A la fin, son amour étant passé, cela l'amusait d'agonir de sottises — sur commande — l'acariâtre veuve que l'âge rendait de plus en plus coriace et têtue. Alors, il se mit à inventer des épithètes à faire dresser les cheveux sur la tête. Vous pensez bien que je ne les reproduirai pas ici. Du reste, ce petit jeu touchait à sa fin. Angélique tomba malade de colère rentrée, si fort qu'elle en mourut.

Ainsi finit Angélique et mon histoire avec elle.

E. J.

Entrée dans la vie

— Je n'ai pas toujours roulé carosse, jeune homme, disait le banquier Aussac, au fils d'un de ses actionnaires. Quand j'ai débuté dans la vie, j'ai dû marcher à pied.

— Vous avez eu plus de chance que moi, lui répondit le jeune homme, quand je suis entré dans la vie, je ne savais pas marcher du tout.

L'HOMME ET LE COSTUME

Un jeune homme, de mise correcte, vient de se jeter à la Seine. On attribue cet acte de désespoir à la misère.

(*Les Journaux.*)



Une scène de tous les jours, telle qu'on la voit...

En procédant au nettoyage du taudis d'un vieux mendiant récemment décédé, on vient de découvrir, dans sa paillasse, une liasse de billets de banque. La somme trouvée s'élèverait à 100.000 francs.

(*Les Journaux.*)



...et telle qu'il faudrait la voir!

Pêle-Mêle Causette

Un lecteur voudrait que je proteste ec lui contre les bûches.

Les bûches dont il parle ne sont pas lles qu'on ramasse à bicyclette, mais en celles qu'on trouve dans les paquets tabac.

Il allègue, non sans quelque raison, reste, que la Régie, en lui livrant bois alors qu'il a acheté du tabac, it en commerçant déloyal.

Mon correspondant, pour donner plus force à ses arguments, m'envoie une upure de journal, où il est raconté 'un particulier trouva récemment, dans paquet de tabac, un gros bouton métal.

Un bouton peut être un objet fort lle en soi, il est certain que, suivant xpression parisienne, ce n'est pas très n dans la pipe.

Le client frustré s'évita, paraît-il, la peine inutile de se plaindre.

En cela, il agit sagement, attendu que plainte n'eût pas transformé son bou de métal en tabac, et qu'elle n'eût s empêché les employées de la Régie renouveler cette spirituelle plaisanie.

Mon correspondant se trompe, touois, lorsqu'il croit que je vais protester ec lui contre les abus de l'administran des tabacs.

Je serais même tenté de pardonner et excellent monopole ses petites exacns.

En effet, plus il livre de bûches en ise de tabac, plus il gagne d'argent.

D'abord, parce que le client, ne pount fumer du bois, sera forcé de reuveler plus vite sa provision de tabac. suite, parce que le bois revient à un prix moins élevé que le tabac. Le bénéfice est donc doublement intéressant.

Le premier souci d'un négociant étant de gagner de l'argent, l'Etat fait acte de bon négociant en écoulant ses bûches et ses boutons à un prix rémunérateur.

Je sais que, pour un commerce libre, ce procédé exposerait celui qui en use à perdre sa clientèle, mais l'Etat ne court pas ce risque.

Il tient son client par la force des lois.

Celles-ci le garantissent contre toute infidélité des acheteurs. Il aurait donc tort de se gêner.

Nous serions à la place de la Régie, vous ou moi, que nous agirions probablement de la même manière.

Je ne sais même pas, quant à moi, si je n'achèterais pas des boutons de plomb et des margotins tout exprès pour en farcir mes paquets de tabac. Avouez tout au moins que ce serait fort tentant, puisque je ne pourrais qu'y gagner.

La Régie agit avec moins de cynisme, et les boutons, chez elle, sont tout de même l'exception. Il faut donc lui savoir gré de sa modération.

— Bizarre raisonnement, direz-vous, qui excuse le vol, parce que commis par l'Etat.

Entendons-nous. Je n'excuse pas le vol, mais je le comprends.

Si je pose sur le trottoir, devant ma demeure, un billet de cent francs, avec l'espoir de l'y retrouver le lendemain, je mérite d'être taxé de nigaud

Le voleur aura tort de me voler, sans doute, mais j'aurai eu bien plus tort encore de lui en donner l'occasion, et je serai mal fondé à m'en plaindre.

C'est pourtant ce que fait l'électeur qui s'insurge contre un monopole.

Il sait, par une longue expérience, que les détenteurs de privilèges sont poussés à abuser de leur situation. Il le sait et ne cesse de s'en plaindre. Mais quand arrivent les élections, il ne lui vient même pas à l'idée de dire à son candidat: « Je veux bien vous nommer, à condition que vous fassiez disparaître les monopoles. »

Ce langage, fort simple, aurait cependant la vertu magique de supprimer les entraves à la liberté du commerce.

Si l'électeur ne le tient pas, c'est qu'il n'y attache, sans doute, pas d'importance. Fort bien, mais alors qu'il cesse de se plaindre.

Conservez vos boutons et vos bûches, mon cher correspondant, et dites-vous, en les regardant: « Ces objets sont au tabac ce que nos institutions sont à la liberté du commerce! »

Fred Isly.

****

CURIOSITÉ

M. G. Rigo nous envoie la curiosité suivante:

Employer les chiffres:

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9,

de façon à former un total de 100.

Chacun des chiffres ne sera employé qu'une seule fois. Il faut en faire quatre groupes qui, réunis par le signe + (*plus*), égaleront 100.

Nous publierons, dans un numéro ultérieur, la solution de ce problème.

AVIS

M. Rabier nous informe que la grande quantité de réponses qu'il a reçues à l'occasion de son **CONCOURS**, l'oblige à remettre la publication du résultat à la semaine prochaine.

EXPRESS-POCHADE

LE PAYSAN ET LE THEATRE

Le père Mathieu a un neveu qui est acteur à Paris. Ce neveu se nomme Gervais. C'est un brave garçon, très obligeant, et que tous ses camarades apprécient beaucoup.

La seule personne qui pense du mal de lui est son oncle Mathieu. Celui-ci est convaincu que son neveu est un jaloux et un égoïste.

Cette opinion, dont il ne veut pas démordre, lui a été inspirée lors d'un voyage à Paris, par le plaisant incident que voici :

Gervais avait reçu son parent avec tous les égards possibles. Naturellement, il l'avait invité à une représentation dans laquelle il jouait et l'avait emmené dans sa loge.

Le père Mathieu qui, pour la première fois, assistait d'aussi près aux détails d'une mise en scène, éprouvait la griserie de cette atmosphère spéciale.

Les choses qu'il voyait derrière le rideau, les préparatifs, le remue-ménage qui précède l'entrée en scène, tout cela le remplissait d'admiration et d'enthousiasme.

— Ah ! pensait-il, mon neveu est bien heureux d'être acteur !

Et cette phrase, il se la répéta si souvent que, finalement, la pensée bizarre lui vint qu'il pourrait bien lui aussi jouer la comédie.

Il s'en ouvrit à son neveu qui était en train de se grimer et qui s'arrêta net, croyant que son oncle voulait se moquer de lui.

Mais le bonhomme parlait avec une telle sincérité, qu'il fallait écarter cette supposition.

— Ah ! qué bieau métier, disait-il. Ton directeur pourra-t-y point me faire jouer la comédie à moi itou ?

Gervais, pour ne pas le contrarier, fit mine de prendre la chose au sérieux :



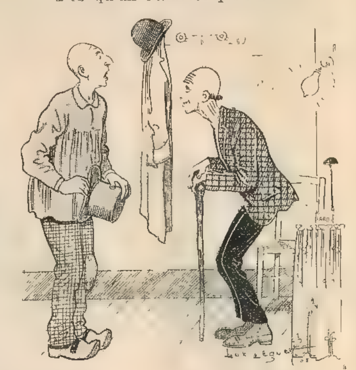
— Ce ne serait pas impossible, en effet. Je crains cependant, mon cher oncle, que tu ne sois un peu âgé pour cela.

Le père Mathieu fit une moue, mais il n'insista pas. Avec son gros bon sens de paysan, il se dit qu'en effet l'âge pouvait être un obstacle à la réalisation de son projet.

Gervais, sur ces entrefaites, avait terminé son travail. Il se retourna et apparut aux yeux de son oncle sous les traits d'un vieil avare.

L'oncle tressaillit. Hébété, la bouche ouverte, il regardait son neveu avec une indignation non équivoque. Et soudain il éclata :

— T'es qu'un mauvais parent !



— Pourquoi cela, mon oncle ?

— Comment ! Tu me dis que je sons trop vieux pour jouer la comédie, et toi, pour qu'on te laisse jouer, faut que tu fasses semblant d'être core ben plus vieux que moué !

Gervais voulut s'expliquer, mais le bonhomme lui tourna les talons et prit la porte.

Dès le lendemain, il retournait dans son pays, et maintenant il répond, aux amis qui lui parlent de son neveu, que c'est un jaloux et un égoïste.

POINDINTERROSSERIE

Poindinterro, un peu agacé d'avoir fait queue devant un guichet de la poste, pour un timbre de deux sous :

— Monsieur l'employé, voudriez-vous me dire si, jetant cette lettre dans la boîte maintenant, elle arrivera à Nantes demain soir ?

L'EMPLOYÉ (*bourru*). — Bien sûr qu'elle y arrivera demain.

POINDINTERRO. — Vous faites erreur.

L'EMPLOYÉ. — Vous avez du toupet de me contredire. Je vous dis qu'elle arrivera à Nantes demain.

POINDINTERRO. — Je crois que vous faites erreur.

L'EMPLOYÉ. — Votre lettre partira ce soir par le train de 7 h. 15 et sera délivrée à Nantes demain par le premier courrier.

POINDINTERRO. — J'en doute !

L'EMPLOYÉ. — Où est-elle votre lettre ?

POINDINTERRO. — La voici.

L'EMPLOYÉ. — Mais elle est pour Besançon, cette lettre, et non pour Nantes !

POINDINTERRO (*en s'en allant*). — Justement ! et c'est ce qui m'autorise à dire qu'elle n'arrivera pas à Nantes demain.

* * *

Cet incorrigible Poindinterro n'a pas la moindre pitié pour les demoiselles de quarante-cinq printemps, qui veulent à toute force biffer vingt ans de leur existence.

En cela, il a grand tort, car se rajeunir ne fait de mal à personne, et, comme cela fait plaisir à celles qui en usent, c'est faire acte de simple politesse que de laisser croire qu'on est dupe de la petite supercherie.

Mais allez donc expliquer cela au terrible pince-sans-rire.

Il se trouvait, il y a peu de jours, dans un salon, où la conversation se mit à rouler sur les accidents. Mlle Pimprenelle, une de ces jeunes personnes pour lesquelles le temps marche à reculons, se trouvait présente.

— Il m'est arrivé un jour, dit-elle, un accident qui eût être grave. Je suis tombée par la fenêtre d'un premier étage. Pendant cette chute rapide, toute ma vie s'est déroulée devant mes yeux.

— Pardon, interrompit Poindinterro, vous êtes bien sûre que c'est du premier que vous êtes tombée, et non du sixième ?

* * *

Proverbe allemand

Là où ne pénètre pas le soleil, le docteur pénètre.

* * *

Les Gaffeurs

ELLE. — Ne trouvez-vous pas, cher Monsieur, que pendant ma longue absence j'ai beaucoup enlaidi ?

LUI. — Mais non, madame, vous ne pouviez qu'embellir.



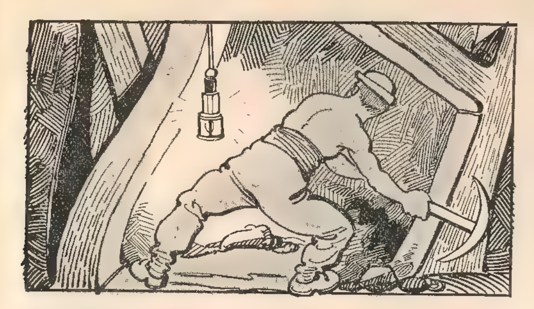


LES DEUX FRERES

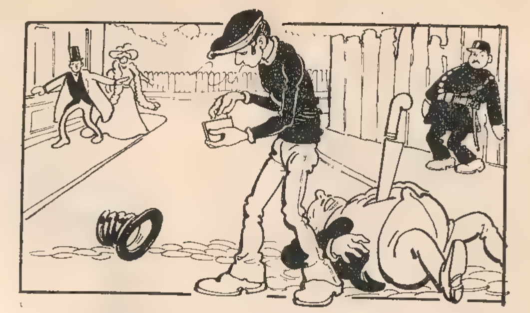
PETIT CONTE A L'USAGE DES JEUNES APACHES

Il était une fois deux frères dont l'un faisait la joie de ses parents, et l'autre leur désespoir. Jean, le mauvais, à peine eut-il douze ans, qu'il quitta l'école pour suivre des gens à figure sinistre, qui l'entraînèrent vers de mauvais lieux.

Pierre, le bon sujet, quitta l'école lui aussi à douze ans, mais ce fut pour entrer dans un grand lycée, où il fut reçu grâce à ses aptitudes. Dans ce collège, il fut nourri, couché, habillé jusqu'à vingt et un ans, et il en sortit avec les diplômes nécessaires pour réussir dans la vie.



Jean grandit dans les bouges où il s'était laissé entraîner. Sa figure devint noire et sinistre comme celle de ses compagnons. Véritable rebut de la Société, il fallait qu'il cherchât son pain dans les lieux sombres et infects. Quand parfois il en sortait, honteux, il baissait l'échine et courbait la tête.



Pierre, au contraire, frais, rose, bien portant, travaillait en plein jour, au grand air, devant tout le monde. On l'admirait. Les autorités le respectaient. Son nom même était cité dans les journaux.



Cependant, Jean, par suite de cette vie d'excès, fut vite fourbu. On essaya de le soigner, mais dès qu'un peu de santé reparaissait, c'était pour retourner dans les mauvais lieux, où il se perdait de nouveau. A la fin, il lassa les médecins. Le patron du bouge même ne voulut plus le voir dans son enfer.



Pierre, le bon sujet, quand il se vit un peu las, quoique en parfaite santé, songea au repos. Il obtint la retraite à laquelle il avait droit, et on le conduisit dans un pays chaud, où la tranquillité et la tiédeur du climat le rajeunirent de vingt ans. Il s'y maria.



Jean avait des enfants. Mais les ayant conduits dans les mauvais lieux où lui-même s'était perdu, ils le quittèrent pour vivre dans ces vilains lieux. Et Jean mourut misérablement sur un grabat. Voilà où conduit ce qu'on appelle la vie d'un travailleur!...



Pierre eut aussi des enfants, mais qui restèrent auprès de lui dans une plantation prospère. Et il mourut très vieux, sans souffrance, entouré de ses enfants et petits-enfants. Voilà où conduit la vie d'un bon Apache....

Courrier Pêle-Mêle

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question de M. T. Mélin, ui demande « des détails sur la fameuse traversée du Pas-de-Calais, par le capitaine Vebb »:

Le capitaine Webb, nageur aussi émérite u'audacieux, désirant couronner sa carrière e sportsmann par un exploit digne des temps ntiques, annonça, dans le courant de l'année 875, qu'il tenterait ce que nul avant lui, 'avait pu réaliser: la traversée de la Manche la nage.

En conséquence, après s'être frotté le corps avec de l'huile de poisson, il se jeta à la mer à Douvres, le mardi 24 août 1875, à midi cinquante minutes.

Comme la mer avait été mauvaise la veille, il y avait peu de monde sur la jetée, car personne ne comptait sur son départ pour ce jour-là. Au moment où il plongea, il fut salué par des salves d'applaudissements.

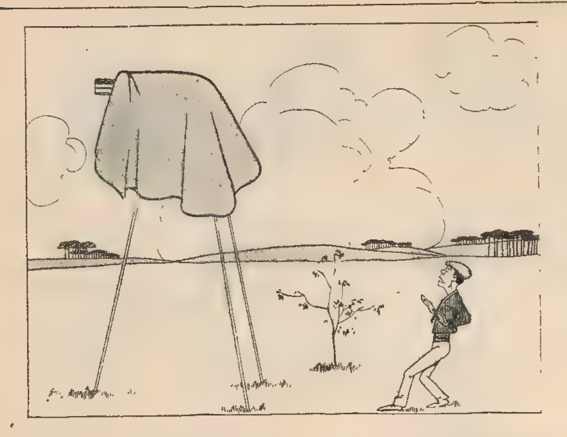
Il était accompagné du lougre *Ann*, appartenant à George Toms, et de deux petits bateaux. MM. A. G. Pagne et H. I. Wilkinson étaient chargés de constater la régularité de la performance.

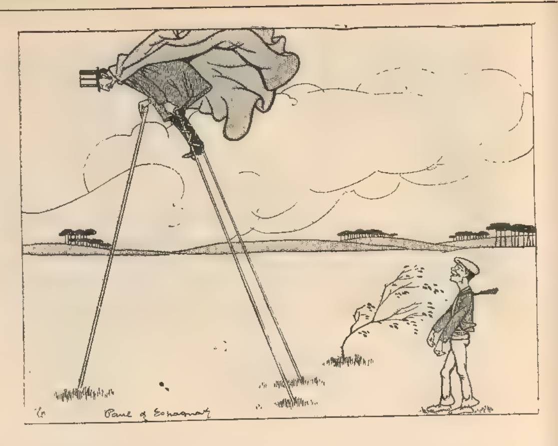
Webb nagea allègrement. A deux heures, il avait déjà fait trois milles. A trois heures, il fit un premier repas, composé de bœuf et de thé. A six heures, il prononça quelques paroles pour dire que tout allait bien. Il fut rencontré à 11 h. 45 du soir par le paquebot-malle allant à Calais; les passagers, enthousiasmés, l'acclamèrent. Il avait fait alors environ les deux tiers du chemin, et, durant la nuit, il s'alimenta légèrement à plusieurs reprises.

Enfin, à 11 h. 15 m. du matin, le capitaine Webb arrivait à Calais.

Ayant tenté d'entrer dans les jetées du port, il en fut empêché par la force des courants, et il dut aborder à 500 mètres de là.

Il monta dans une voiture qui se trouvait sur la plage et qui l'emmena, enveloppé dans une camisole de laine, à l'hôtel de Paris. Là, le





DANS LES LANDES

— Ciel! quel monstrueux appareil! Sûrement, c'est un géant qui s'en sert.

— Pas du tout! C'est M. le Maire, qui, allant à la ville à échasses, arrange la courroie de sa jambe!

docteur Darnel lui fit prendre un bain de pied très chaud, et lui conseilla de s'étendre dans un lit.

Après avoir passé une partie de l'après-midi couché, celui qui devait périr un peu plus tard si tragiquement, dans les chutes du Niagara, se leva et se mit à la croisée pour remercier la musique municipale, qui était venue lui donner une aubade.

Depuis l'année 1875, cette performance n'a jamais pu être imitée. Nombreux sont ceux qui l'ont tentée; parmi ceux-ci, on peut citer **Holbein** qui, les 27-28 août 1902, resta 22 heures 2 minutes dans l'eau et abandonna à 1 kilomètre 500 de la côte anglaise.

Recevez, etc.

J. ROSY.

Une anomalie.

Monsieur le Directeur,

Je vois, dans votre journal, la question suivante:

« En consultant le grand indicateur Chaix, je vois que pour aller de Paris à Brest, il y a 624 kilomètres, et que le prix est de 29 fr. 35. alors que pour aller de Paris à Portes (P.-L.-M.) pour la même distance, le prix est de 30 fr. 75. Quel est le motif de cette différence de prix?

« NAVELOT. »

Le voici :

La distance de Paris à Brest est comptée suivant le trajet direct (Chartres, Le Mans, Laval, Rennes et St-Brieuc); mais la voie la plus courte pour aller de Paris à Brest est d'aller par Dreux, Flers, Domfront, Pontaubault, Dol, Dinan, Lamballe. C'est sur ce trajet qu'est calculé le prix du voyage. Or, il est inférieur d'une vingtaine de kilomètres au précédent, ce qui explique ainsi la différence de 1 fr. 40 entre le prix des deux voyages.

Recevez, etc.

Charles V.



UN CERCLE VICIEUX

— Il me faudrait une heure d'exerciseur par jour, pour me donner de l'énergie... mais je n'ai pas assez d'énergie pour faire cet exercice!... Et si j'avais l'énergie, je n'aurais plus besoin de l'exerciseur.

****

Questions interpêlemêlistes

Lorsque l'Enregistrement inflige une amende à propos d'une facture acquittée *sans timbre*, par qui est supportée l'amende?

Est-ce par le vendeur ou par l'acheteur?

La loi du 23 août 1871 dit que l'amende est supportée par le *vendeur seul*. Dans la pratique, est-ce bien exact?

L. SERRE.

* * *

Comment se fait-il qu'une corde mouillée se rétrécit de suite, alors qu'au contraire la toile, formée en quelque sorte d'une multitude de cordelettes ou fils (la toile de tapissiers est même composée de petites ficelles largement espacées), la toile, dis-je se dilate au mouillage, de même que le papier, pour se rétrécir ensuite?

Raoul de MARSEILLE.

Les Anciennes Écoles d'hiver

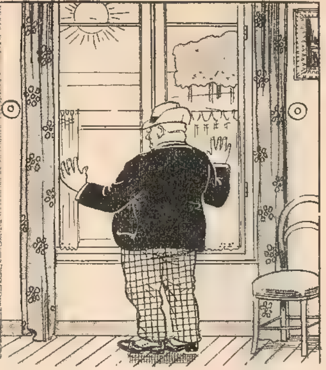
M. Clemenceau, président du Conseil, répondant à une interpellation, disait que l'Etat sous Louis-Philippe, consacrait annuellemen trois millions au budget de l'Instruction publi que, tandis que c'est par 200 millions que s chiffrent aujourd'hui les dépenses de ce cha pitre.

Cette comparaison marque, en termes précis l'effort considérable qui a été accompli sous l'Empire et la troisième République, pour l'en seignement.

Le hasard a mis sous nos yeux une vieill brochure — elle date de 1850 — qui fait senti d'une façon plus saisissante encore les pro grès realisés. Et, en effet, ne croit-on pas rêver en constatant qu'il y a un demi-siècle, les petit Français, pour s'instruire, se trouvaient dans le conditions déplorables que nous révèle le ta bleau suivant?...



A l'heure matinale, Dubois a ratissé son jardin, car il attend du monde à déjeuner.



Il rentre chez lui pour ne pas marcher sur les allées, mais c'est triste, par un si beau soleil, d'être obligé de rester enfermé jusqu'à l'arrivée des Parisiens.



Heureusement, lorsqu'on est ingénieux comme Dubois, on peut toujours se sortir d'affaire!

« En Isère, au commencement des froids, on envoie dans les hameaux de pauvres maîtres que les pères de famille s'engagent à nourrir. On leur donne, de plus, pour quatre mois, et à l'aide de souscriptions, une indemnité *d'environ quarante francs.*

« La classe se fait ordinairement dans une écurie. Une couche de paille tient lieu de tapis. Le mobilier se compose d'une longue table et de quelques bancs; si l'on peut appendre une vieille carte à la muraille, c'est un luxe.

« Les plus grands enfants se placent autour de la table, les plus petits sont assis sur des petits bancs ou se roulent sur la paille. Rarement le nombre des élèves est de plus de vingt. La classe dure tout le jour, et *souvent le soir.* Parfois le sommeil gagne tous les élèves et le maître lui-même (*sic*). Le beuglement des vaches et des bœufs, le bêlement des brebis, le caquet des poules et le chant des coqs se mêlent à la voix du maître; mais les enfants, habitués à ce concert rural, ne paraissent pas en être trop distraits (!).

« Ce sont là de pauvres écoles, mais elles font un peu de bien. Sans la sollicitude des personnes qui les fondent et les surveillent, les enfants, qui certainement ne sortiraient pas des fermes et des hameaux isolés pour aller chercher au loin l'instruction à travers la neige épaisse et les torrents, passeraient les longs hivers dans une oisiveté complète, et ne parleraient jamais que le patois... »

* * *

La statuette hindoue

A l'époque où Sadi Carnot était ministre des finances, l'explorateur Gustave Le Bon, revenant d'un voyage aux Indes et au Népaul, lui offrit une petite idole de pierre d'un travail curieux.

— Il y a une tradition sur cette statuette, dit le savant voyageur. Elle appartint longtemps à la dynastie des rois de Khadjurao. Le radjah qui me l'a donnée souhaitait de s'en défaire. Elle passe pour assurer le pouvoir à l'un des membres de la famille qui la possède, mais elle doit aussi le faire mourir de mort violente. Le prince hindou voulait bien régner mais il ne voulait pas périr tragiquement. Ayant le trône, il craignit le poignard et pensa conjurer le sort en se séparant de la petite statue. Je l'ai trouvée originale, avec sa bizarrerie artistique et son étrange réputation. Mais il n'eût pas été honnête de vous la remettre sans vous prévenir. Ne l'acceptez pas si vous ne voulez pas courir les risques d'honneur et de danger.

La légende parut fort piquante. Elle ajouta son charme au bibelot rare qui fut joyeusement accueilli.

Le soir de l'élection si inattendue de Sadi Carnot, à la présidence de la République, Gustave le Bon recevait de Mme Carnot ce billet laconique: « C'est la statue! »

Sept ans plus tard, le chef de l'Etat était assassiné à Lyon par l'anarchiste Caserio. Etait-ce encore la statuette qui aurait rendu possible cette chose monstrueuse?...

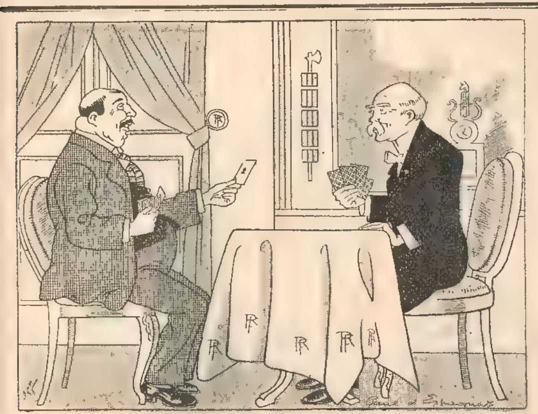
Quel sortilège ancien, du fond de l'Inde mystérieuse, mûri à l'ombre des palais du meurtre et de l'intrigue, où longtemps veilla la muette idole, s'était attaché à sa pierre pour rendre possible, en pleine Europe, cette tragédie asiatique?

On ne reparla plus de l'idole néfaste. Il y aurait eu quelque chose de sacrilège et de puéril à lui attribuer un rôle dans l'affreux événement.

L'amitié ne se démentit point, de la famille en deuil, pour celui qui, dans une incrédulité tranquille, avait apporté cette épave tragique de cultes abolis.

Mais quand Mme Carnot mourut à son tour, ses enfants trouvèrent, inséré dans son testament, la prière expresse et instante de ne pas conserver l'idole hindoue.

Les fils, respectueux, s'en défirent aussitôt.



COMME ON DECORE

LE MINISTRE (*à un ami*). — Tu veux que je te décore, mon pauvre vieux, mais à quel titre? Tu ne sais faire qu'une chose, jouer aux cartes.

— Eh bien! donne-moi toujours la médaille de sauvetage, voilà trois fois que je sauve le manillon!



LES DERNIERES VOLONTES DU CROQUEMORT

— Je donne mon corps à la médecine... ma vie aura été utile aux morts, ma mort sera utile aux vivants.

LE MAL DE MER



Les amis du richissime Mill Yarder se sont moqués de lui, en apprenant que pour traverser un petit bras de mer, il a emmené son médecin, par peur du mal de mer.



Le docteur Thomson s'acquitte consciencieusement de sa mission.
— Dès le départ, dit-il, il faut se tenir au chaud, et rester immobile sur le pont.



— Maintenant, ajoute-t-il, je vais vous administrer une pilule pour...
Un coup de roulis empêche le bon docteur d'achever sa phrase. Le voilà balloté par les caprices de la lame.



Accroché au bastingage, le médecin se livre à une occupation non équivoque. Ce que voyant, Mill Yarder se précipite à son secours.



Il a bien du mal à l'entraîner jusqu'à un banc, où il l'installe et l'enveloppe de sa propre couverture.



Maintenant, il faut se mettre à la poursuite de la boîte aux médicaments, qui dessine les plus capricieux méandres sur le parquet du bateau.



Le bon docteur, cloué sur son banc, ne fait entendre qu'un râle profond. Mill Yarder lui applique, au petit bonheur, quelques médicaments.



— Je me sens un peu mieux, fait Thomson.
— Tant mieux, répond le milliardaire, vous allez pouvoir vous occuper de moi à votre tour. Mais il s'aperçoit à ce moment que le bateau entre dans le port.



Il descend à terre en soutenant le docteur.
Et à ses amis qui le blaguaient, il démontre aujourd'hui que, pour éviter le mal de mer, il est très bon d'emmener son médecin.





L'OISIF

Galaor était un oisif, un de ces inutiles qui n'ont jamais rien à faire. Levé dès cinq heures du matin, pour servir de témoin dans quelque affaire d'honneur.

Après avoir assisté à trois enterrements, un baptême et deux mariages, il avait juste le temps de prendre un léger aperçu de son déjeuner du matin, car...

...l'après-midi il devait être à deux vernissages, à un concert de charité, à un five o'clock, faire une apparition au cercle.



Il avait à peine le temps de toucher au repas du soir, car une loge au Français l'attendait, sans compter qu'un match de poker au cercle réclamait ensuite son arbitrage.



Un beau jour, Galaor s'avisa qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, et il s'en alla consulter le célèbre docteur Pédalard.



Le prince de la Science lui conseilla de prendre un état, de faire quelque chose.



Par ses relations, il obtint de préférence à ceux qui y avaient droit, une sinécure nouvellement créée.



L'effet ne tarda pas à se faire sentir; au bout de peu de temps, Galaor était devenu rose, jovial et replet.



Comme on félicitait le docteur de sa cure merveilleuse: « C'est bien simple, répondit modestement le docteur Pédalard. L'homme est fait pour mener une vie active. L'oisiveté le tue. J'ai écrit un livre là-dessus, et je suis heureux de trouver en Galaor une confirmation vivante de mes théories, depuis qu'il a quitté son existence d'oisiveté pour une vie de travail. »

LE RABOT

Il s'appelait Forgerond, et il était menuisier de son état. Embarqué comme inscrit maritime à bord du contre-torpilleur *Pingouin*, il venait d'achever ses « classes » de matelot; alors, on l'avait nommé menuisier de quatrième classe à bord du croiseur-cuirassé *Anarchie*, stationné en rade de Brest.

Quand il entra dans ces nouvelles fonctions, le chef menuisier du navire était depuis trois mois en congé de convalescence, et l'atelier de menuiserie se trouvait à l'abandon. Le néophyte commença par y donner un sérieux coup de balai, puis il entreprit l'inventaire du matériel.

Ce ne fut pas long. Le matériel de menuiserie du croiseur-cuirassé *Anarchie* se composait tout en gros, d'un établi, d'une scie et d'un rabot.

Et quel rabot, messeigneurs!... Il semblait dater, pour le moins, de la guerre de Cent-Ans, et l'on eut dit, tant il était ébréché, qu'il avait essayé de raboter la pointe St-Mathieu.

Forgerond retourna dans tous les sens ce vénérable instrument, incapable de tout service; et comme on l'avait précisément chargé, dès son arrivée, de raboter d'urgence quelques morceaux de bois, il se dit, avec une logique et une simplicité d'homme primitif qui n'a peur de rien et ne connaît pas les embûches de la vie navale:

— Je vais demander un autre rabot.

Il alla donc trouver incontinent le commissaire du bord, et lui dit sans plus de périphrases:

— Mon commissaire, je voudrais bien avoir d'ici ce soir un autre rabot. Pouvez-vous me donner de l'argent et me permettre d'aller en ville en acheter un neuf?

Le commissaire, à ces mots, fit un bond sur sa chaise:

— Acheter un rabot en ville? s'écria-t-il avec une sorte d'effroi instinctif...

Il s'agita anxieusement comme s'il venait de marcher sur un serpent à sonnettes, et il répéta, en fixant Forgerond avec des yeux profondément troublés:

— Acheter un rabot en ville?...

— Oui, un rabot, dit posément Forgerond.

Le commissaire parut hésiter pour savoir s'il devait rire de cette naïveté ou se fâcher de cette outrecuidance... Finalement, il se rappela que Forgerond débutait dans la carrière de menuisier naval, et que ses prétentions, en matière de rabot, étaient excusables puisqu'il ignorait les formalités à remplir pour en obtenir un neuf... Alors, sans rire et sans se fâcher, il lui dit simplement en hochant la tête avec pitié:

— Ah! mon pauvre garçon!...

Pauvre garçon, en effet! c'était le mot!... Forgerond, dans sa candeur ingénue, se figurait que quand on est menuisier naval et qu'on veut un rabot, il suffit d'aller chez le marchand et d'en acheter un tout bêtement!... Conception rudimentaire qui ne saurait germer que dans un cerveau fruste, mais dont notre civilisation raffinée ne peut, à aucun prix, s'accommoder, sous peine de détraquer le jeu lent et compliqué de ses rouages!...

Aussi, le commissaire, une fois revenu de son émotion, dit au menuisier novice:

— Vous allez un peu vite en besogne; on voit que vous êtes jeune!... Mais il faut vous habituer à procéder par ordre et à ne pas brusquer les choses: asseyez-vous à cette table, prenez deux imprimés modèle G., et faites-moi deux billets pour demander le rabot en question...

Forgerond s'étonna:

— Deux billets pour un seul rabot?

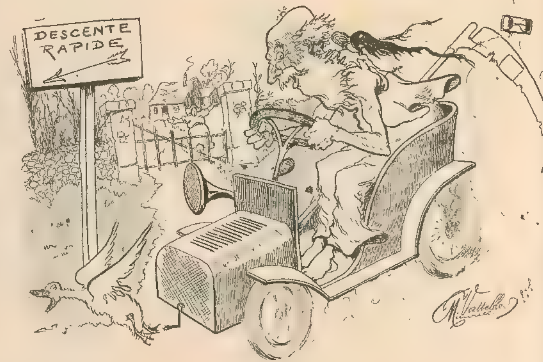
— Vous n'ignorez pas, répliqua le commissaire avec condescendance, qu'un rabot est formé de deux parties bien distinctes, qui sont: *primo*, le bois; *secundo*, le fer... Or, dans les arsenaux de la marine, où tout est méthodiquement classifié, le bois dudit rabot dépend de la section de la menuiserie, tandis que le fer dépend de la section des forges... C'est logique!...



LE MONSIEUR SUSCEPTIBLE

— Vous en avez un toupet... Quand aurez-vous fini de me couper l'herbe sous le pied?







FIN DE VACANCES

Comment le jeune Totor se représente le temps d'octobre à juillet...

...et de juillet à octobre.

— Ça l'est!

— Vous allez donc m'établir, en belle ronde, un bon pour le bois (lequel bon sera expédié en temps utile à la section de menuiserie de l'arsenal), et un bon pour le fer, qui ira à la section des forges...

— Et ensuite, est-ce que je pourrai avoir mon rabot?

— Et ensuite, nous aviserons! dit évasivement le commissaire...

* * *

Abandonnons un instant l'ami Forgerond, et suivons, dans leurs pérégrinations les deux bons billets qu'il venait de rédiger de sa plus belle écriture.

Après avoir été signés par le commissaire, ces deux billets furent soumis à l'application et à la signature du second et du commandant, puis aux observations et au visa de l'agent administratif des constructions navales, qui les transmit, dès le lendemain, à l'ingénieur du bâtiment.

L'ingénieur du bâtiment les envoya avec avis favorable au directeur du génie maritime, qui y apposa sa griffe, et les communiqua au vice-amiral commandant en chef, préfet maritime et gouverneur de la place. C'était, si l'on peut dire, le point culminant de leur voyage...

Ils passèrent, de là, sous les yeux du directeur des constructions navales, qui les parapha (huitième paraphe) et les livra ensuite au neuvième paraphe du garde-magasin, lequel les renvoya, selon le règlement, à l'adjoint de la section... Dixième paraphe.

Puis au bout de cinq à six jours, on les réexpédia à bord du croiseur-cuirassé *Anarchie* (ils n'avaient plus figure humaine) et Forgerond fut enfin autorisé à aller prendre livraison de son rabot.

* * *

Muni de ces précieux papiers, il descendit à terre et se rendit, tout feu, tout flammes, à l'arsenal.

Il se disait, le cœur gonflé d'espoir et d'allégresse:

— Enfin, je vais donc avoir un rabot!...

Il pénétra triomphalement à l'atelier des forges, et y présenta le billet concernant le fer de son rabot. On acquitta méticuleusement ce billet, à grand renfort de composteurs et de timbres humides, et l'on remit à Forgerond, ému, un fer de rabot du modèle réglementaire W-87...

Enhardi par ce succès, ce fut d'un air tout à fait conquérant que le digne postulant franchit le seuil du magasin de la menuiserie.

Mais, hélas! une déception l'y attendait... Certes, il y avait là d'innombrables bois de rabots, et l'on ne demandait pas mieux que de lui en donner un; seulement, par le plus malencontreux des hasards, leurs calibres ne correspondaient pas à celui du fer qu'il venait de choisir; de sorte que l'infortuné menuisier eut beau chercher, mesurer, essayer, il ne réussit pas à assortir et à ajuster les deux parties de l'instrument... Aucun bois n'allait avec le fer modèle W-87...

Alors, Forgerond prit, en désespoir de cause, un bois modèle T-92, et s'en retourna piteusement au magasin des forges pour tâcher de trouver un fer conforme au calibre de son bois...

Il en découvrit un qui convenait à merveille, et voulut tout de suite opérer l'échange. Mais une terrible difficulté surgit: les deux fers en litige ne coûtaient pas le même prix; il y avait entre eux une différence d'un centime et demi, et cela allait occasionner, dans les écritures administratives de l'atelier des forges, de longues et redoutables perturbations!

Les scribes du magasin regardèrent le jeune menuisier d'un œil plein de rage froide et de férocité contenue et soulevèrent mille objections démoralisantes... Forgerond, consterné, perdit courage, et sur ces entrefaites la pendule sonna quatre heures: c'était l'heure où l'on arrête les écritures et où toute transaction, même importante, est suspendue... On mit gentiment l'intrus à la porte avec son rabot bancal, en lui disant:

— Vous reviendrez demain!... Mais vous ferez bien, *pour simplifier les choses*, de vous munir préalablement d'une feuille de mutation n° 14, que vous soumettrez au visa du commissaire de votre bord, à la signature du second et du commandant, ainsi qu'au contrôle de l'agent administratif des constructions navales, du directeur du génie maritime, du chef de bureau de la subdivision de la section du magasin de la...

Forgerond, éperdu, s'enfuit sans vouloir en entendre davantage, et il emporta son bois et son fer, qui n'étaient pas capables à eux deux de former un rabot satisfaisant... Et il songeait tristement:

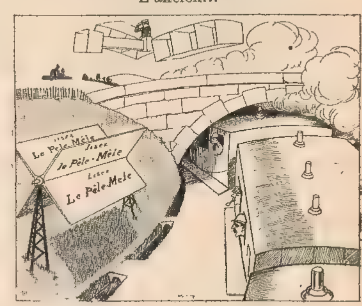
— Avec tout ça, mes planches ne sont pas rabotées... Dieu sait quand elles le seront!... Je vais sûrement me faire *boucler!*...

Par bonheur, une quincaillerie se trouva sur sa route. Le quincailler eut pitié de sa détresse, et consentit bénévolement à lui échanger

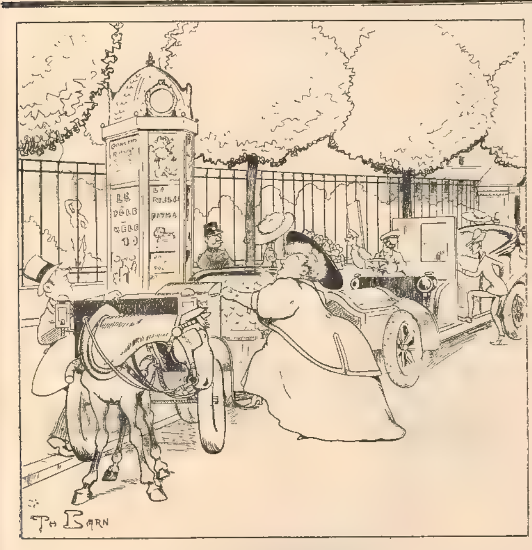


TOUT SE TRANSFORMERA AVEC L'AEROMOTION

L'ancien...



...et le nouveau jeu!



DISPROPORTION

Cocotte, ancien cheval calculateur du cirque Médrano, voyant monter dans sa voiture une dame corpulente, alors que plus loin une auto charge un voyageur des plus maigres:

— Là-bas, 30 chevaux pour déplacer 50 kilos! Ici 100 kilos pour un seul cheval! Et on parle de justice!



LA POLITIQUE

Le Député de droite — Donnant, donnant, cher collègue, je veux bien vous traiter, dans mon journal, de sans-patrie et de vendu, mais vous, que ferez-vous, pour ma gloire?...

Le Député de gauche. — Je vous promets de vous appeler, dans le mien, fusilleur du peuple et fripouille.



ECRITURE CABALISTIQUE

— Autrefois, M. Diafoirus écrivait ses ordonnances en latin, on n'y comprenait rien du tout!

Mais maintenant qu'il les écrit en français, on y comprend encore moins.

son fer modèle W-87, contre un fer s'adaptant au bois de son rabot modèle T-92...

Victoire!... Ce fut d'un cœur et d'un pied légers que Forgerond regagna le cro'seur cuirassé *Anarchie*. Et il put enfin raboter consciencieusement ses morceaux de bois, de sorte qu'il évita d'être puni pour avoir négligé son service...

Mais, hélas! le lendemain matin, le matériel et l'armement du navire furent inopinément soumis à une inspection de détail, et l'infortuné menuisier, accusé d'avoir travaillé avec un outil de fantaisie, écopa tout de même quatre jours de consigne, parce que le fer de son rabot n'était pas réglementaire!

Robert FRANCHEVILLE.

****

DE NOS LECTEURS

Les Etudiantes françaises.

Il y a, en France, près de 2.500 étudiantes, parmi lesquelles 13 à 1.400 Françaises. Ce nombre était autrefois bien inférieur; et c'étaient les étrangères qui avaient la majorité, mais les Françaises ont repris l'avantage, sauf toutefois dans les sciences où, cette année, il y avait 429 jeunes filles étrangères contre 385 Françaises. Ces étudiantes se répartissent ainsi:

107 Françaises et 148 étrangères ont suivi les cours des diverses Facultés des sciences;

226 Françaises et 230 étrangères ont suivi les cours des diverses Facultés de médecine;

Enfin, 52 Françaises et 1 étrangère appartenaient aux Facultés de pharmacie.

A la Faculté des sciences de Paris, il y a 49 Françaises et 123 étrangères, qui, toutes, se destinent à la Faculté de médecine.

La Faculté de médecine de Paris a vu ses cours suivis par 126 Françaises et 1 étrangère.

Les femmes se sont dirigées assez tard vers l'étude de la pharmacie; mais le mouvement commence à être assez important.

Il est parfaitement rationnel que les femmes étudient la médecine et la pharmacie, car les malades femmes préféreront toujours se confier à une femme qu'à un homme.

* * *

Les fauteuils académiques.

Sait-on quelle est l'origine des fauteuils de l'Académie Française?

La voici, telle que l'indique La Place, dans un ouvrage intitulé: *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire de la littérature:*

L'usage remonte au dix-septième siècle. Un académicien notoire, du règne de Louis XIV, le cardinal d'Estrées, était devenu très impotent, mais demeurait néanmoins fort assidu aux séances de la docte assemblée.

Eu égard à son état de santé, il demanda la permission de faire apporter un siège plus confortable que les chaises dont se contentaient les immortels du temps: le directeur, seul, avait droit à un fauteuil.

Le cas fut soumis au roi, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, donna ordre à l'intendant du garde meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie.

De cette façon, personne n'eut rien à dire, bien au contraire, tout le monde fut satisfait de cette amélioration matérielle qui respectait l'égalité académique.

Et depuis ce temps-là, les fauteuils sont restés.

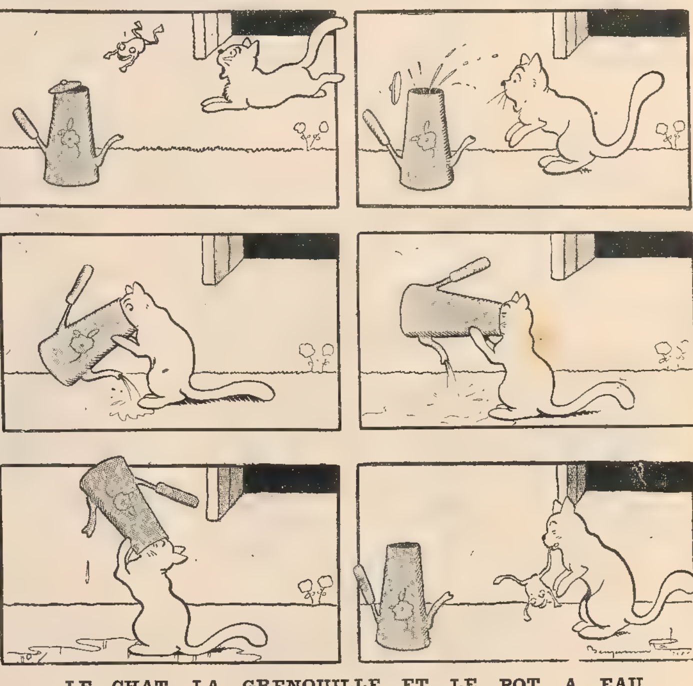
* * *

Représentation à bénéfice.

Il y a une dizaine d'années, à Eltas, petite ville des Etats du Sud, un assassin devait être exécuté. Le pauvre diable attendait avec mélancolie, mais sans impatience, l'heure de « payer sa dette à la Société ». Son chagrin s'augmentait du regret de laisser dans le besoin sa femme et ses enfants.

Il s'en ouvrit à son geôlier, qui répéta la chose au directeur de la prison, lequel en avertit la municipalité. Les édiles d'Eltas étaient compatissants. Ils cherchèrent le moyen de donner à cet époux et à ce père une dernière consolation; ils n'en trouvèrent pas de meilleure que de lui faire emporter dans l'autre monde l'assurance que sa famille, dans ce monde-ci, ne mourrait pas d'inanition. Ils décidèrent donc que de vastes estrades seraient, érigées sur les lieux du supplice, que les places seraient mises aux enchères et que la recette serait versée entre les mains de la femme du condamné.

Les billets s'enlevèrent comme des petits pâtés en l'espace de quelques heures.



LE CHAT, LA GRENOUILLE ET LE POT A EAU

(HISTOIRE SANS PAROLES.)

Tout Elias voulut, par charité, voir exécuter l'assassin. Quand le misérable s'avança vers le lieu du supplice, il eut la satisfaction de constater que toutes les places étaient prises et qu'un retardataire n'eût même pas trouvé un strapontin.

Un appariteur vint lui glisser à l'oreille le chiffre de la Recette. Ce chiffre dépassait trois mille dollars.

Le condamné, en termes choisis, remercia chaleureusement la municipalité, puis, rassuré sur l'avenir des siens, il livra sa tête au bourreau.

Pêle-Mêle Connaissances

— Le sel, dans certaines régions d'Afrique, tient encore lieu de monnaie. Il en fut ainsi dans la Rome antique, où les travaux des ouvriers étaient fréquemment rétribués en sel. Telle est l'origine du mot salaire.

— L'incombustibilité du corps humain, sous certaines conditions, fut scientifiquement démontrée, en 1809, par le professeur italien Sementini. Sans danger, il se promenait sur le corps une barre de fer rouge. Un de ses procédés les plus simples consistait en frictions avec les acides, particulièrement avec l'acide sulfurique. Dès que cette découverte fut vulgarisée, de nombreux saltimbanques en tirèrent parti sur les tréteaux des foires.

— Les docteurs Nichols et Bailey ont démontré que la femme a le goût (perception des saveurs) beaucoup moins développé que l'homme. Par contre, elle semblerait avoir l'ouïe infiniment plus suceptible.

— Une commission de vétérinaires, réunie récemment, a décrété scientifiquement que les chapeaux dont certains cochers coiffent leurs chevaux ne font qu'emmagasiner la chaleur et peuvent provoquer des congestions. Une comparaison pratique a donné les résultats suivants: de deux chevaux, l'un coiffé et l'autre tête nue, c'est ce dernier qui a accusé la température crânienne la plus basse.

L'institution des banques remonte à la plus haute antiquité. Les documents les plus anciens que l'on ait sur les établissements de crédit, sont assurément les briques revêtues d'inscriptions, trouvées en Mésopotamie. Gravées au stylet, puis cuites pour rendre les caractères ineffaçables, quelques-unes d'entre elles sont de véritables lettres de change ou billets à ordre, à vue, au porteur, etc. La première maison de banque connue existait à Babylone, 600 ans avant notre ère, sous la raison sociale: « Égibi et Cie ».

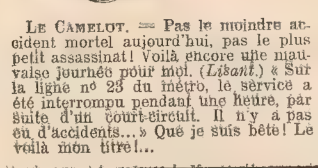
— On compte annuellement, en France, une centaine d'individus tués par la foudre. Sur une période de 65 ans (de 1835 à 1900), le minimum a été fourni par l'année 1843, où le fluide électrique fit seulement 48 victimes. En 1892, on compta, par contre, 187 morts. Les deux départements le plus frappés sont le Puy-de-Dôme et la Haute-Loire, qui ont respectivement 246 et 266 morts en 65 ans. Durant le même laps, on n'a eu à déplorer que 19 accidents dans la Manche.

— Un des phénomènes les plus curieux de la vie des rongeurs qui ait été observé par Linné c'est l'émigration périodique des rats de Norwège. Tous les dix ans, on les voit émigrer par bandes de plusieurs milliers, descendant des montagnes du Nord et prenant la direction du golfe de Bothnie. La science a été jusqu'ici impuissante à expliquer les raisons de cet exode. Mais le peuple, qui ignorait le lieu d'où sont parties ces légions de rats, s'est longtemps imaginé qu'elles tombaient des nues. Wormins, un homme pourtant plein d'érudition, a même écrit un ouvrage pour prouver le bien fondé de cette tradition populaire.

— Le « compte rendu de recrutement » des dix dernières années écoulées, nous révèle que sur 317,787 conscrits portés sur la liste de 1906, 11,062 hommes ne savaient ni lire ni écrire, et 4,290 savaient à peine lire. Si l'on compare ces chiffres aux chiffres antérieurs pendant une période décennale, on constate que non seulement les progrès de l'instruction, en France, restent stationnaires, mais qu'ils semblent même avoir reculé.

— L'Afrique Australe est le seul point du monde où l'Angleterre et l'Allemagne soient en contact réel. Elles ont là 5,000 kilomètres de frontières communes, dont 1,600 à proximité du Rand, le pays qui, par son intense production du métal précieux a permis au monde entier d'adopter l'étalon d'or.




Le Camelot. — Pas le moindre accident mortel aujourd'hui, pas le plus petit assassinat! Voilà encore une mauvaise journée pour moi. (*Lisant.*) « Sur la ligne n° 23 du métro, le service a été interrompu pendant une heure, par suite d'un court-circuit. Il n'y a pas eu d'accidents... » Que je suis bête! Le voilà mon titre!...



Et en quelques minutes l'ingénieux, mais peu scrupuleux camelot, vendit tous ses journaux aux nombreux badauds empressés de connaître les détails d'une catastrophe qui avait fait cent victimes.



SUR L'ORLEANS

— Monsieur le Chef de gare, il y a là un vieux wagon à bestiaux hors service, les ressorts sont usés, les pauvres bêtes arrivent fourbues à destination.

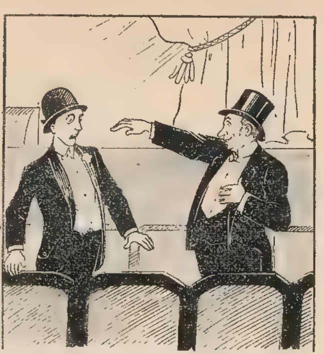
— Mais non d'un chien, j'avais pourtant dit d'y mettre des banquettes et de le transformer en voiture-salon pour voyageurs de troisième classe.



NOS INFERIEURS

Dupoivrot. — Tiens, bois!... Pourquoi ne bois-tu pas?
Le Cheval. — Parce que je n'ai pas soif!
Dupoivrot. — Ce n'est pas une raison. Je reconnais bien là l'infériorité des animaux.







JEU DE MOTS

LE JEUNE LÉPATEUR. — Oui, Monsieur, tel que vous me voyez, je vais avoir un drame joué prochainement au théâtre des Folies-Bout-de-Bois.

L'AMI (*qui ne se laisse pas facilement épater*). — Eh bien! moi, j'ai plus de chance que vous. Je viens d'avoir une pièce reçue ici-même, à la Comédie-Française.

LÉPATEUR. — Pas possible!

L'AMI. — Je vous le jure!

Et l'ami ne mentait pas en jurant ainsi. Sa pièce de 10 francs a été reçue sans difficulté au Théâtre Français.

Grand Concours des Double-Sens (Suite)

(Voir le Supplément).

6e PRIX : M. P. Herbreteau, à Bergues (Nord) *qui gagne* une belle boîte de couleurs.

7e PRIX : M. R. Loviny (tissus), à Bailleul (Nord), *qui gagne* un sautoir argent doré.

8e PRIX : Mlle D. Sagnier, 32, rue Louis-Duflot, Boulogne-sur-Mer, *qui gagne* un sautoir argent doré.

9e PRIX : Mlle Christiane Grosrenaud, 11, rue Gustave-Courbet, Besançon, *qui gagne* une boîte de compas.

10e PRIX : M. G. Balon, 10, rue Bailleu, à Braisne (Aisne), *qui gagne* une boîte de compas.

11e et 12e PRIX, *gagnant* un onglier, quatre pièces, argent: M. A. Levasseur, 113, rue de Tourneville, Le Havre; M. F. Boiron, 10, avenue Rachel, Paris.

13e et 14e PRIX, *gagnant* une bourse en argent: M. P. Préo, 37, rue Pasteur, Nancy; M. G. Jarrier, Grand Pressigny (Indre-et-Loire).

Du 15e au 17e PRIX, *gagnant* une pendulette de bureau: M. R. Feer, 6, rue Félicien-David, Paris; M. Pérot, 2, faubourg St-Epvre, Toul; M. E. Petersen, 65, rue de Vincennes, Montreuil-sous-Bois.

Du 18e au 20e PRIX, *gagnant* un encrier de bureau: M. Harelle, 46, avenue de Paris, Le Mans; M. T. Blanchard, La Porte de l'Isle, par Maillezais (Vendée); M. A. Roussel, 19, rue Perdonnet, Paris.

Du 21e au 25e PRIX, *gagnant* un coupe-papier nacre et argent: M. Pansier, lieutenant-colonel, Carpentras; M. Audra, 184, rue de Perigueux, Angoulême; M. M. Dubief, 76, rue Richelieu, Paris; M. Lormier, 17, rue du Commerce, Le Havre; M. Marius, café Parisien, Montbéliard (Doubs).

Du 26e au 30e PRIX, *gagnant* un canif en argent: M. M. Dahetze, 215, rue de Vaugirard, Paris; M. le docteur Thiollier, Serrières (Ardèche); M. G. Charbonneau, 92, avenue Philippe-Auguste, Paris; M. Dumont, 60, chemin de la Station, Meudon (Seine); M. H. Feuillin, rue Lapérouse, La Ciotat (Bouches-du-Rhône).

Du 31e au 35e PRIX, *gagnant* un porte-cartes: M. Uffoltz, 5, boulevard Victor-Hugo, Troyes; M. A. Gouriou, 12, place Thiers, Morlaix; M. Ch. Galtier, 2, boulevard des Arceaux, Montpellier; M. Ch. Gruau, curé de Teillé, par Ballon (Sarthe); Mlle C. Vasseur, 182, rue du Collège, Roubaix.

Du 36e au 40e PRIX, *gagnant* un signet ouvre-lettres: M. L. Chartier; 29, rue de Lancre, Alençon; Mme J. Lobin, 24, avenue Vauvenargues, Aix-en-Provence; M. Poupon, 2, place d'Orian, St-Chamond (Loire); M. A. Verrière, 26, rue Musette, Dijon; M. Castellan, St-Flour (Cantal).

Du 41e au 50e PRIX, *gagnant* une collection brochée de la *Famille:* Mlle Fécherolle, 1, rue Crétet, St-Quentin; M. Remignard, 160, rue Picpus, Paris; M. Naud, 17, rue de la Garenne, Vannes; M. E. Jean, Messincourt, par Carignan (Ardennes); M. Mollaret, 16, place Notre-Dame, Grenoble; Mlle M. Joliot, 26, boulevard St-Marcel, Paris; M. E. Le Guay, hospice Ste-Marguerite, Marseille; Mme Delhomme, 25, rue Truffaut, Paris; M. Vibert, 55, rue Hennequin, Paris; M. Balch, place Thiers, café de France, Morlaix.

Du 51e au 60e PRIX, *gagnant* un bloc-notes: M. Voletti, 22, rue Bivouac, Cannes (Alpes-Maritimes); M. Devaux, 14, rue de Cronstadt, Le Havre, M. Germain Basin, 214, rue Solférino, Lille; M. A. de St-Pons, Les Milles (Bouches-du-Rhône); M. Dufour, 26, rue Auguste-Simon, Maisons-Alfort (Seine); M. Riou, 3, rue des Marches, Brest-Recouvrance; M. Martano, 12, rue Th.-de-Bainville, Paris; Mme Germaine Jouy, café de Bordeaux, Abbeville; M. Ch. Thuillot, Bueil (Eure); M. L. Schmitt, usine de Noisiel (Seine-et-Marne).

PETITE CORRESPONDANCE

M. E. Deniau. — Envoyez, nous examinerons.

M. Domergue. — Il est impossible de juger de la valeur d'un tableau d'après une description. Cet artiste est peu connu.

Un curieux. — C'est à cette époque qu'ils ont commencé à paraître.

M. G. E. B. — Ce sont des questions médicales trop techniques pour notre journal.

M. G., Nair. — Personne n'a jamais été mieux renseigné que vous à ce sujet.

Un Lecteur Dignois. — 2 point sans, 3 avec.

M. Lefol. — Elle n'a que sa valeur métallique. Pour les pièces d'argent également.

Une ignorante. — Il faut s'inspirer des circonstances pour le faire, en effet, de la façon la plus discrète, mais on ne peut tracer aucune règle.

e ANNEE — No 41 10 Centimes 11 Octobre 1908

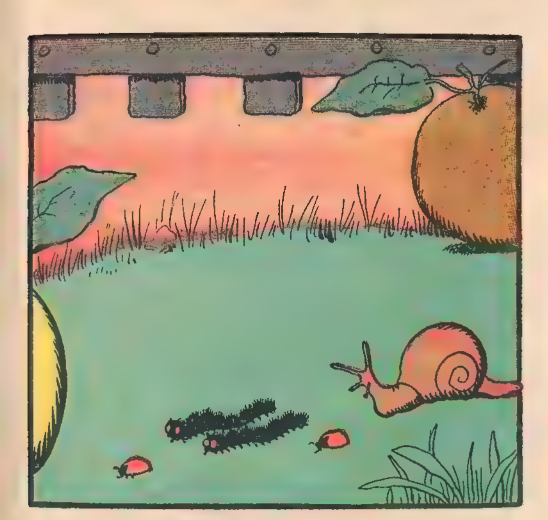
Le Pêle-Mêle

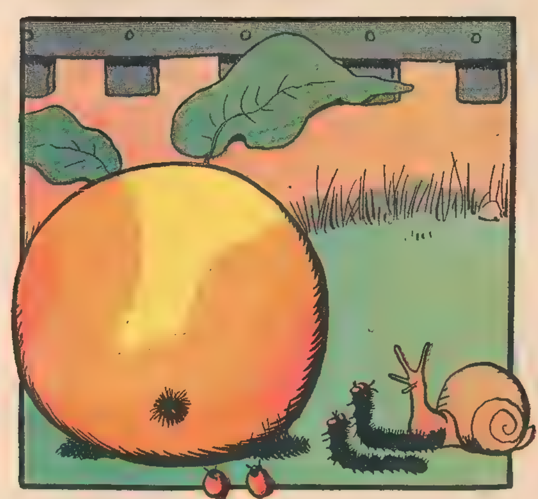
POUR TOUS & PAR TOUS

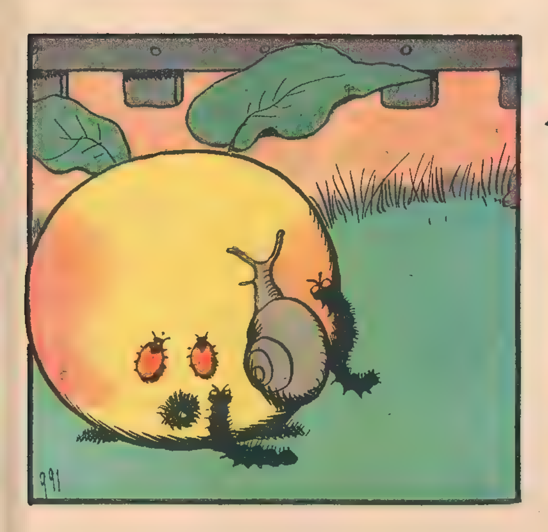
ANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
RANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

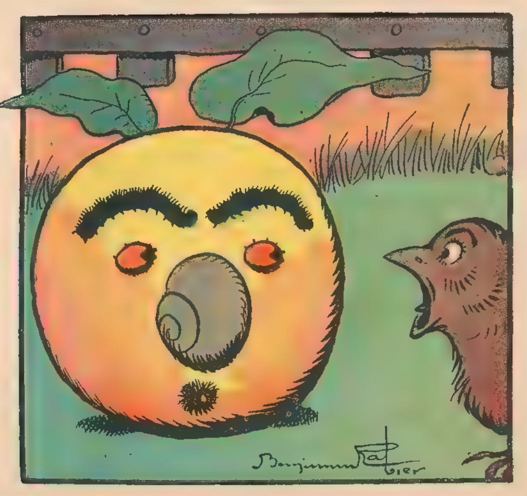
Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

SAUVÉS PAR UNE POMME, par BENJAMIN RABIER.









Comment deux coccinelles, deux chenilles et un petit escargot, échappèrent à la voracité d'un moineau.

L'Obus au Chloroforme

Le Congrès de la Paix va, cette année, être bigrement content.

Un inventeur américain a trouvé tout bêtement — si j'ose m'exprimer ainsi — la solution rêvée par tous nos éminents pacifistes.

Plus de combats homicides!... plus de sang versé...

Notre génial inventeur a confectionné un obus au chloroforme, qui n'est pas dans une musette. Lancé d'une main sûre, où si vous préférez, de la gueule infaillible d'un canon, cet obus somnifère, tombant dans un camp ennemi, plongerait tous les hommes dans un sommeil léthargique.

Il ne resterait plus qu'à désarmer ces ron-



flants adversaires et à les envoyer se coucher.

C'est simple, peu coûteux, d'un humanitarisme échevelé et — ce qui ne gâte rien — éminemment rigolo.

J'espère que, sans perdre une minute, M.



Clemenceau a déjà donné l'ordre de confectionner quelques douzaines de ces précieux obus, à destination du Maroc.

Et l'on ne va pas s'en tenir là.

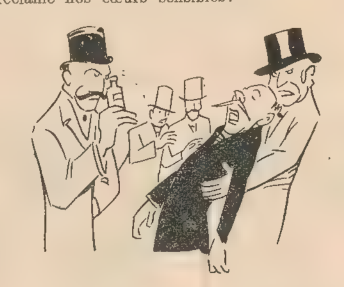
Le revolver chloroformant va être le gros succès de l'année.

Un apache menaçant se présente à vos yeux? Pan! une pétarade au chloroforme l'étend inerte à vos pieds; le délicieux éphèbe est endormi.

Plus besoin de verrous de sûreté, de serrures compliquées. Installons à nos portes l'appareil chloroformant, qui plongera dans les bras de Morphée l'imprudent assez téméraire pour pénétrer chez nous.



Et le duel au chloroforme? Ah! le voilà bien le duel des temps nouveaux, celui que réclame nos cœurs sensibles!



On satisfera les honneurs les plus pointilleux, les plus chatouilleux, en leur faisant piquer un somme.



D'ailleurs, à toute époque, n'a-t-on point cherché à *endormir* l'adversaire?

A la Chambre, on arrive généralement à ce résultat au moyen de discours.



Qu'on se serve du chloroforme... ça ira plus vite.

Quant à nos farouches révolutionnaires, et tous ces irascibles grévistes, rois du jour, ne serait-il pas sage, les jours de manifestation, de les endormir congrûment?

En Cour d'assises, les juges se préoccupent peu de l'émotion que doit éprouver le condamné à la lecture du fatal arrêt — émo-



tion qui peut lui être funeste, si le pauvre diable est atteint d'une maladie de cœur.

Ne serait-il pas humain et digne de notre exquise civilisation d'endormir au préalable le condamné, qui se réveillera un mois après — doux rêve! — sous le ciel enchanteur de la Nouvelle.

Divin chloroforme!... J'ai comme une vague idée que M. Jaurès pense à toi, lorsqu'il prétend avoir trouvé le remède souverain à tous nos maux. Ne pouvant supprimer le mal, il songe à l'endormir.

« Qui dort, dîne », à dit la sagesse des nations. Et M. Jaurès veut qu'on endorme tous les affamés.

Et dans son projet de bonheur universel



je vois — en vérité, je vois comme si j'y étais — de placides *agents-chloroformants*, endormant à heure fixe, tous les citoyens.



Plus d'attaques nocturnes, plus de débauches noctambules...

La cité entière plongée dans un vertueux sommeil rêverait enfin... qu'elle a conquis la Terre promise!

Esprit d'apropos

Un tribun pérorait dans une réunion électorale:

— Qui osera élever la voix pour me contredire! s'écriait-il dans un beau mouvement oratoire.

Au même instant, par la fenêtre ouverte de la salle de réunion, retentit le clairon de maître Aliboron.

En entendant les vigoureux hi-han du quadrupède aux longues oreilles, l'auditoire fut pris d'un accès de fou rire.

Quand l'hilarité se fut un peu calmée, l'orateur, se redressant fièrement, déclara:

— Je savais bien qu'un âne seul en était capable.

* * *

MOT D'ENFANT

Le petit Bob fut, un jour, étonné à l'aspect de son père. Celui-ci était entouré d'une quantité de petites fioles dont il se versait successivement des rasades. Il buvait lentement en faisant claquer sa langue et prenait ensuite des notes sur son calepin.

Très intrigué, Bob s'en fut trouver sa mère.

— Quel est donc le métier de papa? demanda-t-il.

— Ton père est expert en vins, mon enfant.

A ces mots, l'enfant parut réfléchir profondément.

— Mère, dit-il soudain, sais-tu ce que je veux devenir quand je serai grand?

— Non, mon fils.

— Eh bien! je veux devenir expert en gâteaux.

Express-Pochade

LA DIFFICULTE TOURNEE

Le professeur Pincemann et son aide Galaor étaient descendus à Landerneau pour y donner une grande séance de spiritisme.

Mais le professeur Pincemann, un peu nerveux ce jour-là, avait relevé vertement une légère incartade de son secrétaire.

Celui-ci, froissé, décida de jouer un bon tour à son maître.

Il avait l'habitude de disposer, pour la séance du soir, les différents accessoires, têtes emmanchées sur des baguettes, devant représenter les personnages évoqués, à la portée de la main du maître, sur un meuble dissimulé par une draperie.

Sachant que Landerneau comprend une garnison dont beaucoup d'officiers s'étaient fait inscrire pour la séance, Pincemann ne doutait pas qu'on demanderait à voir le grand Napoléon. Il recommanda à son aide de mettre en bonne place le mannequin au petit chapeau.

Mais Galaor fit semblant de se tromper, et en place du petit caporal, il plaça une sorte de mannequin omnibus, qui, tour à tour, figurait Ney, Lannes, Daumesnil, le baron Larrey.

Le soir venu, tout le ban et l'arrière-ban des notabilités landernoises se pressait dans le petit salon surchargé de draperies qu'avait fait aménager Pincemann.

On évoqua, tour à tour, Victor Hugo, Adam, Marie-Antoinette, Duguesclin, Mlle Clairon.

Chaque notable avait demandé son personnage favori.



Pincemann, s'adressant alors à un lieutenant de dragons, lui demanda qui il souhaitait voir apparaître.

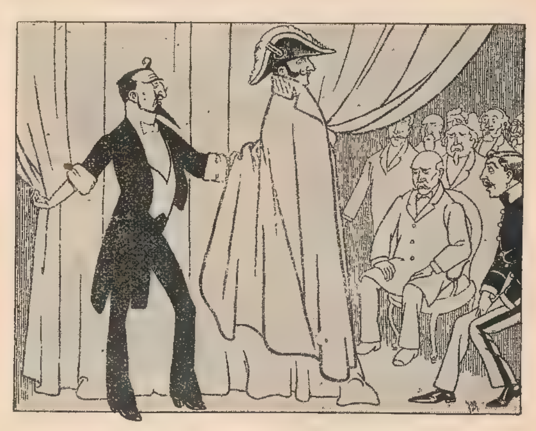
En bon militaire, le lieutenant demanda à voir l'Empereur!

Pincemann renouvela ses incantations, tout en cherchant, de sa main droite, le mannequin désiré.

Il sentit le bicorne, les boutons d'uniforme, s'en saisit et d'un geste saccadé fit paraître devant le public anxieux la forme demandée.

Mais un éclat de rire vint arrêter sur ses lèvres les paroles qu'il allait, en bon ventriloque, faire prononcer au vainqueur d'Austerlitz.

Damnation! c'était le passe-partout! La situation était dangereuse et pouvait mal tourner. Mais Pincemann est un homme de ressources. Sans s'inquiéter des quolibets qui commençaient à se faire entendre, il fit parler le mannequin. Celui-ci, d'une voix d'outre-tombe prononça ces mots:



— Je suis le grand maréchal du palais, Duroc, le bras droit de mon maître Napoléon! Je viens en ses lieu et place.

— Pourquoi, fit un adepte, pourquoi, bon esprit, Sa Majesté se fait-elle remplacer?

— Pourquoi? parce que Sa Majesté est fort courroucée et navrée de voir qu'un officier français, s'adressant à l'Empereur, semble ignorer que, pour parler à un supérieur *il faut passer par la voie hiérarchique!*

Là-dessus, nuit complète, disparition de l'esprit, ahurissement des assistants.

Et comme personne n'avait sur lui l'annuaire militaire de ce temps-là, permettant de savoir quels étaient les officiers, du capitaine au grand maréchal du palais, dont il eût fallu évoquer les ombres successivement, force fut de renoncer à voir Napoléon; mais qu'est-ce que Galaor a pris après la représentation!

Pêle-Mêle Causette

« Le veau d'or est toujours debout », dit la chanson de Faust. On peut en dire autant des fortifications.

Déclassées, reconnues d'inutilité publique, elles sont toujours là, sans profit pour personne. Et pourtant, l'espace qu'elles accaparent serait précieux à la population parisienne.

Ces malheureuses murailles dépendent de plusieurs administrations, c'est ce qui les sauve. On sait, en effet, que les pouvoirs publics sont frères ennemis. Il suffit que le ministère de la Guerre dise oui, pour que celui des Travaux publics dise non. Et quand ces deux-là se sont mis d'accord, le Conseil municipal se met en travers.

C'est, comme de juste, le bon public qui fait les frais de la dispute.

Paris, trop serré dans son enceinte étroite, suffoque littéralement. Il demande de l'air et de la lumière.

On lui répond invariablement: « Demain, vous en aurez. » Et ce lendemain n'est qu'un mirage qui s'éloigne à mesure que l'on s'en approche.

En attendant, Paris déborde et des agglomérations se sont formées de tous côtés dans la banlieue. Si cela continue, il y aura bientôt autant de Parisiens au dehors de Paris qu'au dedans. Cette situation anormale, causée par la bureaucratie tatillonne, menace de se prolonger. Elle est préjudiciable à la banlieue qui ne jouit d'aucun des services publics de Paris. Elle est préjudiciable à Paris, dont les dépenses ne sont supportées que par ceux qui y sont domiciliés. Et pourtant, l'afflux quotidien de la banlieue lui occasionne un surcroît de dépenses qui va en augmentant sans cesse.

Le besoin se fait donc impérieusement sentir d'englober dans Paris toutes les agglomérations qui en vivent. Et le premier pas à faire dans cette voie, est de faire disparaître les fortifications.

Reste à décider de l'affectation des terrains rendus disponibles par cette mesure. C'est sur ce point que portent surtout les zizanies entre administrations.

Il est certain que si l'on consultait le principal intéressé dans la question, c'est-à-dire le public, celui-ci n'hésiterait pas à réclamer la création de jardins tout autour de la ville. Et, de fait, ce serait la solution la plus élégante que la transformation de la ceinture de pierres en une ceinture de fleurs.

La réalisation de ce beau projet comporte une difficulté.

Les terrains désaffectés ont une valeur marchande que la création de jardins publics ne permettrait pas de récupérer.

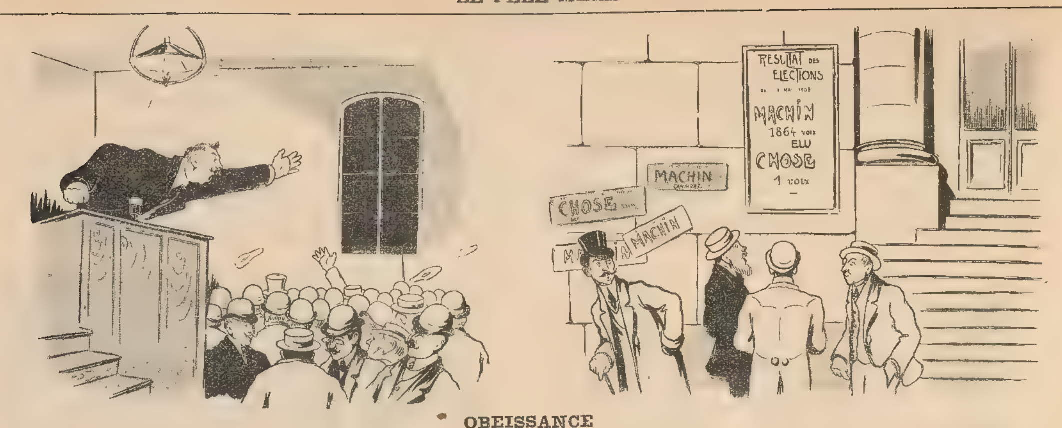
C'est dommage, car il est de notoriété universelle que Paris manque de jardins. C'est même un des seuls défauts importants que l'on puisse opposer aux admirateurs de la plus belle ville du monde.

L'occasion est unique de combler cette lacune. La laissera-t-on échapper? Ce serait une faute irrémédiable.

Et puisque l'on a autorisé à tort et à travers tant de loteries d'utilité douteuse, que ne recourrait-on pas, une fois n'est pas coutume, à une vaste loterie honnêtement organisée, et dont les bénéfices serviraient au rachat des terrains en question?

Je n'ignore pas les objections de moralité que pourrait soulever ce projet budgétaire, mais ici, au moins, la fin





OBEISSANCE

LE CANDIDAT CHOSE. — J'espère, citoyens, que vous voterez tous pour moi, comme un seul homme!

Et Chose fut écouté, il ne récolta qu'une voix!

justifierait les moyens. Et cette concession exceptionnelle au démon du jeu serait consentie dans un but d'intérêt général.

S'ébattre dans la verdure, respirer les senteurs des fleurs et des massifs, n'est-ce pas une des conditions primordiales de la santé? Et, si pour l'obtenir, il est nécessaire de faire taire des scrupules, fort légitimes d'ailleurs, personne ne se refuserait à ce sacrifice de conscience.

Un rigorisme trop intransigeant ne serait pas de mise en présence du résultat à atteindre.

Ces considérations prévaudront-elles? Je l'espère.

Fred ISLY.

Il y a Seathan et Seethan

On sait l'usage constant que font, de la quatrième page de leurs journaux, les pratiques citoyens des Etats-Unis. Les rendez-vous s'y donnent, les affaires s'y traitent par la voie des annonces.

Un de ses lecteurs porta dernièrement au *New-York-Hérald* l'annonce suivante:

M. John Peters Davis invite son ami Seathan à venir déjeuner chez lui demain matin.

Avis essentiel: il a reçu avant-hier deux gélinottes des Florides.

Une simple distraction du typo, chargé de composer l'annonce, fit imprimer *Seethan*, au lieu de *Seathan*.

Le lendemain, un gentleman fort correct se présente chez M. John Peters Davis.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demande celui-ci.

— Vous avez bien voulu m'inviter à déjeuner, répond l'individu, et je me suis empressé d'accourir.

— Pardon, c'est une erreur de votre part, vous n'êtes pas mon ami Seathan.

— Je vous en prie, lisez le journal, monsieur Davis; mon nom y est imprimé en toutes lettres. J'ai pensé qu'ayant entendu parler de moi avantageusement — je suis détenteur du record en hauteur pour le diabolo — vous désiriez faire ma connaissance. D'autant plus qu'ayant des idées largement philanthropiques, je professe une sincère amitié pour tout le monde, et en particulier pour ceux qui m'offrent à déjeuner; ainsi donc, il aurait été contraire à tous mes principes de repousser votre si aimable invitation. J'ose, du reste, me flatter que la solidité de mon appétit ne perdra rien à être comparée à celle de votre ami Seathan.

Là-dessus, le pseudo-invité se met à table et dévore les gélinottes.

Le lendemain, on lisait, dans le même journal, l'annonce suivante:

M. John Peters Davis prie son ami Seathan de ne pas se déranger. Les gélinottes ont été mangées par une faute d'impression.

* * *

Dans la Chouïa

Un caporal de la légion étrangère, d'origine allemande, avait été envoyé auprès d'un camarade d'une autre compagnie, pour emprunter un chameau. On en avait besoin pour le transport d'une tente de rechange.

Le camarade, ayant écouté la demande, répondit:

— Je ne puis que vous offrir de charger votre colis sur une de nos voitures, car nous ne disposons plus que d'un seul chameau, que gardons pour un cas imprévu.

— Ah! fit le légionnaire, un peu interdit.

Et après un moment de réflexion:

— Ne bourriez-fous pas mettre le cas impréfu dans la foiture, et me laisser emmener le chameau?

* * *

Réfutation

— Prenez toujours bien garde à vos fréquentations, disait une bonne dame à un jeune garçon, car un jeune homme finit très souvent par ressembler à ceux qu'il fréquente.

— Allons donc, madame, répliqua le gamin, je passe tout mon temps dans la boutique à maman, qui est marchande de poisson, et pourtant je ne sais pas encore nager.









LE CAMBRIOLEUR ULTRA-MODERNE

Je suis le roi des cambrioleurs, des dévaliseurs, et je vais vous étonner par la description de mes moyens d'action et de défense. Voyez mon col, orné de ce collier à pointes, caché sous le foulard. Que les agents viennent donc me saisir au collet!

Je vous présent ma petite souris apprivoisée, *Grisette*. Bien dressée, elle se glisse par les moindres interstices, les moindres ouvertures, sous les portes, dans les meubles. Sa spécialité est de trouver les beaux ou laids billets de banque bleus et de me les rapporter sans bruit, discrètement...

Vous ne connaissiez pas encore les ventouses qui me servent à grimper le long des parois verticales lorsque mes occupations nécessitent ce genre d'exercice. Elles adhèrent par le vide que j'établis en elles à volonté.

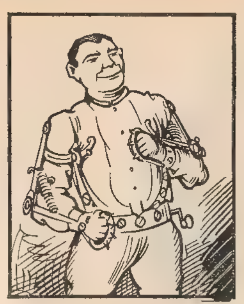
Mes ventouses me permettent même de marcher au plafond!



Pour m'éclairer, pendant mes expéditions nocturnes, les boutons transparents de mon vêtement sont autant de petites lampes minuscules qu'alimentent un accumulateur que j'ai en poche. C'est simple, peu encombrant, pratique.



Je mets parfois, lorsque je crains d'être saisi par les agents, un habit de cuir sur lequel de l'huile contenue dans de multiples poches intérieures, peut suinter. Ce simple phénomène a lieu lorsque les représentants de l'autorité ont la folle prétention de vouloir mettre la main sur moi. Je leur glisse entre les doigts.



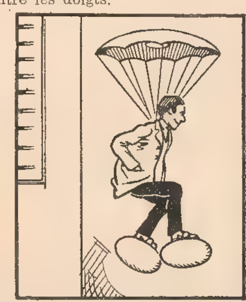
Admirez l'armature métallique dont mon buste et mes bras sont garnis. Cette armature se cache sous un vêtement ample. Elle donne à mes coups de poing une vigueur exceptionnelle par la tension et la détente savante et brusque de ressorts compliqués.



Je possède aussi une espèce de pistolet à coups multiples lançant de fins lassos. C'est le *coup du Père François automatique et modernisé.*



J'ai une collection de semelles de toutes grandeurs. Allez donc après cela relever les empreintes de mon passage avec quelque chance de me faire arrêter!?



Et, pour échapper facilement lorsque je me trouve dans un endroit élevé, j'ai mon simple parachute, dont l'allure, à l'arrivée sur le sol, est encore adoucie par les boules pneumatiques placées sous mes pieds.



Souventes fois, j'emploie des moyens fort simples. Déguisé en agent, je propose à un bon bourgeois que je devine cossu de l'accompagner pour lui éviter les mauvaises rencontres. Il accepte avec reconnaissance.



Quelques minutes après, son portefeuille est à moi.



Voyez cette pipe, cette imitation de pipe plutôt; c'est souple et fort! Ça étourdit le bourgeois dont on fouille les poches! Demandez plutôt à celui qui est étendu à terre dans le dessin précédent...



J'ai perfectionné la télégraphie sans fil pour mon usage personnel. Lorsque j'opère nuitamment dans quelque belle propriété momentanément abandonnée, un complice, qui veille au loin, lance des ondes hertziennes, que je recueille mon appareil récepteur à sonnerie; cela, s'il y a danger, gendarmes, par exemple. Dans mon système, l'antenne réceptrice, c'est ma tête. La tête humaine peut servir d'antenne, sachons-le...



Mon porte-cigarette et ma cigarette sont faux comme ma pipe. Ils forment un insufflateur dont les vapeurs réduisent à l'impuissance, tout comme ma pipe, mais sans le moindre choc.



Et je termine en vous montrant ma collection complète de pinces mignonnes et compliquées, outistis, etc... ce que doit posséder tout bon cambrioleur digne de ce nom. La chose se place, comme vous voyez, dans un faux abdomen.

Surtout, n'allez pas divulguer mes secrets ni avertir la police...

Ultime calinotade

Tout le monde sait que Calino est mort. Ce qu'on ignore, c'est la manière dont se termina la vie du célèbre nigaud:

On repêcha un jour son corps dans les eaux de la Seine. Sur la berge, on trouva la lettre que voici:

« Chers Parents,

« N'attribuez ma mort ni à un suicide, ni à un crime. Voici toute la vérité: Ce soir, en me promenant le long de la Seine, le pied m'a glissé, je suis tombé dans le fleuve — où je resterai, probablement, jusqu'à ce que mort s'en suive. — Ainsi donc, qu'on ne recherche pas d'autres raisons à mon décès. Je ne suis qu'une victime de la fatalité, et rien autre chose. Adieu!

« Votre fils pour la vie.

« Calino. »



L'HEURE QU'IL EST

— Ils disent que ça marque l'heure exacte, v'là qui m'étonne, il est onze heures du soir, et ça marque midi juste!



C'EST DIFFERENT

— Comment, petit malheureux, tu pêches des moules sur les bouées!

— Ayez point peur, père Mathurin, c'est pas pour les manger, c'est pour les vendre!



ERREUR COMPREHENSIBLE

Le professeur Noidecoco rend compte à la Faculté des sciences de Rakavaka de son voyage à Paris.

— Un usage courant, en France, Messieurs, est de donner aux rues les noms de personnages illustres.

UNE VOIX. — Pourriez-vous nous citer un exemple?

— Je vous citerai le plus typique, celui du citoyen Barrée, qui fut, à coup sûr, l'homme le plus célèbre et le plus populaire en France, car toutes les rues de la capitale portent son nom.



EFFICACITE

— Un flacon de mon élixir antirhumatismal? Ayez donc, Madame, l'obligeance de le prendre vous-même, moi j'ai une satanée douleur qui m'empêche de remuer la jambe.

Or, il y a quelques jours, le fermier fit signifier à l'Etat des droits de propriété sur la ferme et les terres qu'il occupe sans contestation depuis plus de trente ans! Il y a, en effet, six lustres que la convention dont il s'agit fut passée par devant notaire.

Mais ce n'est pas tout : l'Etat, ayant plus que jamais besoin de ces terrains, se voit forcé d'exproprier de nouveau le madré paysan qu'il a hébergé pour rien et exonéré de toute contribution durant tant d'années ! Seulement, la valeur de la propriété susdite est estimée aujourd'hui à 75 000 francs

C'est un bel exemple du désordre qui règne dans les services de l'Etat.

* * *

Beurre blanc

Plusieurs lecteurs de la région nantaise nous font remarquer qu'il y a malentendu dans la réponse insérée ici concernant la recette du « beurre blanc ». Il ne s'agissait pas, paraît-il d'un procédé quelconque capable de donner au beurre un ton plus blanc qu'au commun des beurres; non, le « beurre blanc » est une sauce, une sauce obtenue par une recette spéciale, et dont les mérites sont tels, que nos aimables correspondants, en nous les énumérant, nous ont vraiment fait venir l'eau à la bouche. C'est ce qui ressort des lettres que nous ont adressées entre autres MM. Augis, Capron, C. de K. et M. X..., pharmacien, qui reconnaît que notre premier correspondant nous a dit des choses fort judicieuses, mais incapables de satisfaire le « gourmet » qui cherchait à se renseigner.

Voici donc quelle est la recette du « beurre blanc » nantais:

Mettre dans une casserole qui ne soit pas susceptible d'être attaquée par le vinaigre, un demi verre ou plus, (cela dépend de la quantité de sauce que l'on veut faire), d'excellent vinaigre de vin, faire bouillir ce vinaigre avec une bonne poignée d'échalottes et un peu d'ail hâchés menus, saler, poivrer, et laisser réduire sur le feu pendant dix minutes ou un quart d'heure. Retirer du feu et prendre alors (pour six personnes, par exemple) au moins une demi-livre de bon beurre frais (ceci est un point essentiel) et le faire fondre en ayant soin de tourner continuellement. Dans le cas où tout le beurre ne fondrait pas, remettre la casserole sur un feu très doux, mais avoir bien soin de ne pas laisser bouillir un seul instant, autrement la sauce serait perdue (le beurre tourne en huile).

Servir la sauce sur le poisson ou la mettre dans une saucière, suivant le goût de chacun.

Pour avoir une sauce plus fine, la couler dans une passoire.

Ajoutons que la cuisson du poisson dans le court-bouillon, doit-être elle-même extrêmement soignée, mais au prix de toutes ces précautions, le plat que l'on obtient est digne de figurer sur la table des plus fins dilettantes de la fourchette.



LE NATURALISTE ET LE PAPILLON

— Oh! la sale bête! Voilà deux fois qu'elle me fait piquer les doigts!

Chaises à porteurs

Plusieurs lecteurs ont répondu à la question posée dernièrement: « Existe-t-il des villes possédant encore des chaises à porteurs? » En nous citant un certain nombre de villes d'eaux, telles que Plombières, Luxeuil, Le Mont-Dore, etc., M. Petitbon cite aussi Lannion où l'on transporte en chaise à porteurs les malades indigents à l'hôpital, mais ce n'est pas tout à fait répondre à la question, car dans ces divers cas, la chaise à porteurs peut plutôt être assimilée à une civière. Nous voulions dire plus précisément: y a-t-il des villes où l'usage des chaises à porteurs continue comme moyen de transport public?

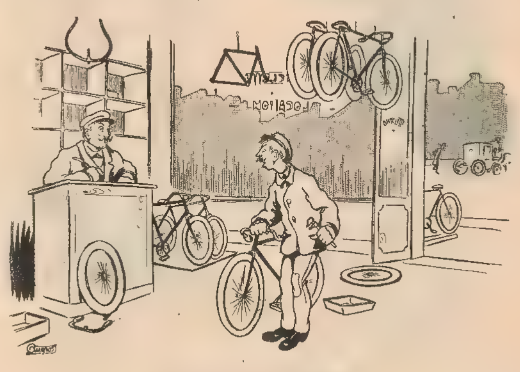
Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.



UN EVENEMENT

Il mesure un bon centimètre de plus que celui que j'ai pris en 1905.

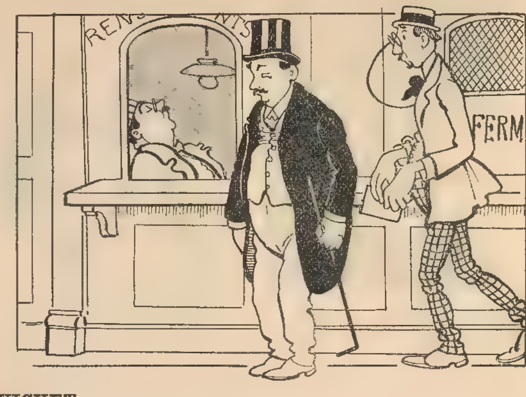


CHEZ LE LOUEUR

Le Patron. — Le tandem pris en location pour une heure, hier, n'est pas rentré? Nous sommes volés!

— Que voulez-vous, patron, *location fait le larron*!

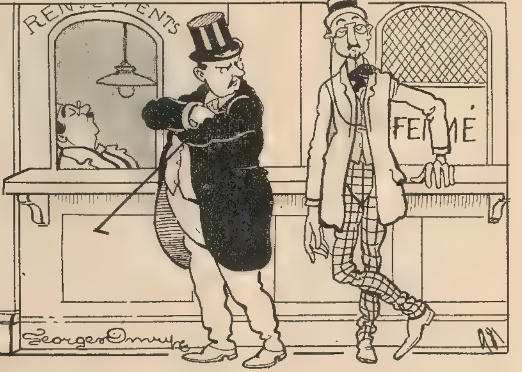




AU GUICHET

PREMIER MONSIEUR. — Voilà une heure que j'attends... et l'employé dort toujours... Je n'ose le réveiller... il faudrait crier... se disputer... je n'aime pas ça... et puis, avec ces diables de fonctionnaires, on a toujours tort...

— Enfin, voilà quelqu'un, je vais voir ce qu'il va faire.
DEUXIÈME MONSIEUR: — Pourquoi ce monsieur ne réveille-t il pas l'employé... Sans doute, il y a une raison... Le plus simple est d'attendre mon tour...



— Comment, il se pose là à attendre tranquillement, sans protester, quel idiot!... Comment voulez-vous qu'avec de pareils crétins les employés ne se fichent pas du public.

COURRIER PÊLE-MÊLE

Réhabilitation

Monsieur le Directeur,
Sur la réhabilitation. Réponse à M. Tugal.

La réhabilitation d'un condamné à une peine *afflictive* ou *infamante*, peut être demandée cinq ans après la libération. Ce délai est de trois ans pour le condamné à une peine correctionnelle.

La demande, adressée au Procureur de la République de l'*arrondissement*, doit contenir: la date de la condamnation; l'indication de la résidence depuis la libération; justification du paiement des frais de justice, de l'amende et des dommages-intérêts ou de la *remise* qui en a été faite. Il est des exceptions prévues par le Code d'instruction criminelle (article 623).

Il est statué par la *cour* après enquête. La réhabilitation efface la condamnation et fait cesser, pour l'avenir, *toutes les incapacités* qui en résulteraient.

Si la demande est rejetée, elle peut être renouvelée deux ans après. Un réhabilité qui encourt une nouvelle condamnation ne peut être réhabilité qu'après dix ans ou six ans, suivant les cas.

Recevez, etc.

E. DAUCHOT.

* * *

Terrains acquis par prescription

Réponse à la question interpêlemêliste suivante:

« Est-il vrai qu'un terrain qui pendant un certain nombre d'années n'a pas été réclamé appartient à celui qui l'occupe? »

Il est exact qu'un terrain non réclamé par le propriétaire véritable, dans un délai de trente années, appartient à celui qui l'occupe, car il y a prescription acquise.

Mais pour qu'en matière immobilière la prescription, qui est un moyen de se libérer ou d'acquérir par un certain laps de temps, produise ses effets légaux, et par conséquent entraîne la dépossession du propriétaire antérieur au profit du tiers occupant, il faut qu'elle réunisse les qualités suivantes: Il doit y avoir pendant trente ans possession *continue et non interrompue, paisible, publique, non équivoque et à titre de propriétaire.*

Possession continue. — La possession continue, comme son qualificatif l'indique, est celle qui a eu lieu pendant trente ans sans aucune interruption, c'est-à-dire sans aucune suspension résultant d'un fait légal ou privé. La prescription est suspendue légalement lorsqu'elle court, soit contre des mineurs, pendant le temps de leur minorité, soit contre l'un des époux, et au profit de l'autre époux avant la dissolution du mariage. Dans le cas aussi où l'action de la femme ne peut s'exercer qu'après acceptation ou renonciation de la communauté. Dans le cas où le mari, ayant vendu un propre à la femme, sans son consentement, est garant de la vente et, en général, dans tous les cas où l'action de la femme se réfléchirait contre le mari.

Non interrompue. — La possession est interrompue soit d'une façon naturelle, soit d'une façon civile. L'interruption est naturelle, lorsque le détenteur a été privé plus d'une année de la jouissance du fonds, soit par l'ancien propriétaire, soit même par un tiers, pendant les trente années nécessaires à la prescription.

Un ajournement, ou même une citation en conciliation, pourvu qu'elle soit suivie d'un ajournement dans les délais de droit, un commandement, une saisie pratiqués avant l'expiration des trente années requises pour prescrire, constituent l'interruption civile.

Paisible, publique. — Paisible, c'est-à-dire que la possession doit être naturelle et ne pas être la conséquence d'une violence, dans ce cas de violence, les trente années ne commenceraient à courir que du jour où la violence aurait cessé. Publique, c'est-à-dire que le possesseur doit agir publiquement, comme s'il était propriétaire: ne pas craindre, par exemple, de faire des changements ou des améliorations au fonds s'il y a lieu; en un mot, en jouir comme de chose lui appartenant en toute propriété et jouissance.

Non équivoque. — Ce qualificatif, donné par la loi, n'est qu'une répétition pour donner plus de force à ceux qui le précèdent. Ainsi, si l'ancien propriétaire, à défaut de bail, pouvait montrer une quittance annuelle de droit de location, cela suffirait pour rendre la possession équivoque et empêcher la la prescription.

A titre de propriétaire. — C'est-à-dire que le possesseur doit jouir du fonds, comme de chose lui appartenant. Il doit, par conséquent, en supporter aussi les charges, comme: en payer les impôts, faire les réparations, améliorations, et autres dépenses nécessitées par la possession légale de l'immeuble. Ainsi, si l'ancien propriétaire montrait pour chacune, ou même seulement pour quelques-unes des trente années, la quittance des contributions foncières afférentes à l'immeuble objet du litige, cela suffirait pour que la possession ne soit pas à titre de propriétaire, et empêcherait la prescription.

Peut-être sera-t-il bon, en terminant, de faire remarquer que le fait, par le possesseur réclamant la prescription, de laisser l'ancien propriétaire cultiver ou, en général, prendre un droit quelconque sur l'immeuble objet du litige, en attendant la solution du procès, et sans convention de part et d'autre, entraîne l'annulation de ses droits, par suite de renonciation tacite, à son droit de prescription (art. 2221 du c.c.)

René THUILLIER.

Ce sont ces mêmes renseignements que nous adressent MM. Dauchot et Dombray. M. P. Brener ajoute que la loi est la même en Belgique où le Code civil est en vigueur, et à ce sujet, cite l'anecdote suivante, tirée de l'*Express de Liège:*

IMPRÉVOYANCE DE L'ÉTAT

Une bonne histoire qui fait en ce moment la joie du public à Malines.

L'Etat, pour agrandir la gare de cette ville, avait acquis une ferme et les terrains avoisinants pour la somme de 20,000 francs et avec cette clause que le cédant aurait la jouissance gratuite de la propriété, sauf avis de déguerpissement donné un mois d'avance.

PERPLEXITÉ

Il est une maxime qui dit: « Le premier mouvement est le bon ». « Défiez-vous du premier mouvement! » assure une maxime contradictoire. Comment s'y reconnaître? Généralement, le premier mouvement est àl'antipode du second. Lequel faut-il suivre?



Dans une bataille, le premier mouvement est de fuir...



...le second de rester.



Lors de la mort de l'oncle à héritage, le premier mouvement est de se réjouir...



...le second de pleurer.



A l'audition des vers d'un ami, le premier mouvement est de bâiller...



...le second d'applaudir.



A l'établissement d'un nouvel impôt, le premier mouvement est de crier...



...le second de payer.

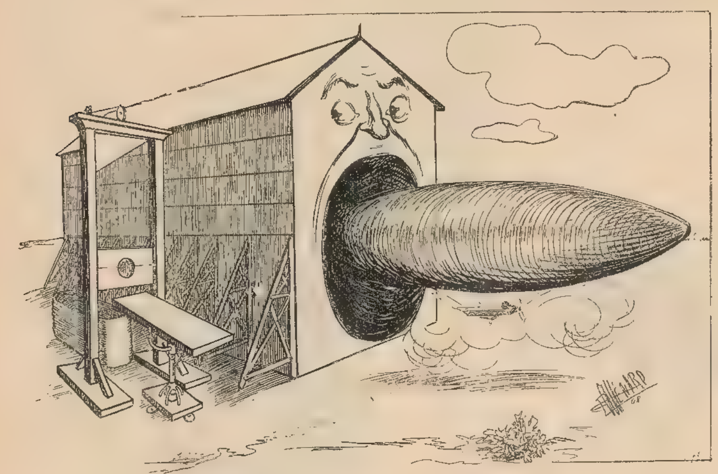


Il n'y a guère qu'à la vue d'un créancier que le second mouvement d'accord, en cela, avec le premier, vous conseille de prendre la fuite.

UN PETIT SERVICE

A quatre heures, le *Lebaudy* entrait dans son hangar.

(*Les Journaux.*)



LE HANGAR (*à la guillotine*). — Dis, donc, toi, puisque tu n'as plus rien à faire, tu ne pourrais pas couper le bout de mon cigare?

Quelques faits divers très prochains

Voici quelques spécimens de faits-divers découpés avant la lettre dans un de nos futurs quotidiens :

Le dirigeable 57, venant du Havre, est arrivé à la station d'Issy-les-Moulineaux avec dix minutes de retard. Resté en panne au-dessus de Versailles, il avait dû être remorqué par le dirigeable 62. On ne signale pas d'accident de personnes.

* * *

Une fugue singulière.

Un aéroplane est venu s'abattre dans la propriété de M. X..., à Juvisy. Chose bizarre, il n'était monté par aucun passager. Renseignements pris, il s'agit de l'appareil de M. Durand, à Paris. Ce dernier, sur sa terrasse, était occupé à régler son moteur, lorsque celui-ci, s'étant subitement mis en marche, enleva l'aéroplane, lequel disparut aux yeux de son propriétaire, fort désappointé. L'accident n'a pas eu de suites, néanmoins, on ne saurait recommander trop de prudence aux « planeurs » encore inexpérimentés.

* * *

Célébré, hier matin, à la mairie du seizième arrondissement, le mariage de notre collaborateur Quirit, avec la fille de M. B., le grand fabricant de monoplans. A l'issue de la cérémonie, les deux nouveaux époux sont partis en aéroplane. Ils ont pris la direction de l'Italie.

* * *

Surpris par le concierge, pendant qu'il fracturait la porte d'un appartement inoccupé, 14, rue de l'Yvette, un cambrioleur s'était réfugié sur le toit de l'immeuble. Il y fut délicatement cueilli par deux agents planeurs, qui précisément faisaient une ronde au-dessus de leur ilot, et descendu en « vitesse » au poste voisin.

* * *

Après l'*Aérostat*, l'*Aviateur*, l'*Envolée*, le *Planeur*, l'*Aéro*, le *Coup d'Aile*, la *Locomotion Aérienne*, un nouveau journal technique vient de paraître. Il a pour titre *Le Petit Voleur*. Bonne chance à notre jeune confrère!

* * *

(*De Londres, par téléphone sans fil.*)

Le paquebot *Majesty*, venant de Casablanca, s'est échoué en vue des côtes de Cornouailles. La mer est démontée, mais le vent mollit. Une partie des passagers a pu gagner la terre à l'aide des aéroplanes du bord. Le dirigeable de sauvetage *Tempête* est parti de Plymouth chercher le reste de l'équipage et des passagers.

* * *

A l'occasion de la grande course aérienne en circuit fermé, le *Cycle d'Or*, qui doit avoir lieu à Londres la semaine prochaine, la Compagnie des Vols Rapides, organise des dirigeables de plaisir à tarif réduit, de Paris à Londres Départ d'Issy-les-Moulineaux à 7 h. 15 du matin, arrivée à Stop station à midi. Tarif unique : 1 franc par kilogramme de poids, vêtements compris.

* * *

Lundi dernier, grande chasse à courre aérienne chez Mme la duchesse d'Uzès. Rendez-vous au château de la Celle-les-Bordes. Laissé-courre par La Brise. Forcé nombreux faisans et ramiers. Les honneurs de l'aile ont été faits à la jeune duchesse, qui est, comme on le sait, une planeuse accomplie.





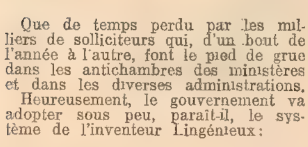
CONFUSION







LES GRANDES INVENTIONS



Que de temps perdu par les milliers de solliciteurs qui, d'un bout de l'année à l'autre, font le pied de grue dans les antichambres des ministères et dans les diverses administrations.

Heureusement, le gouvernement va adopter sous peu, paraît-il, le système de l'inventeur Lingénieux:

Dans chaque antichambre, seront placés des appareils munis d'une manivelle que les patients s'amuseront à tourner. Tous les quarts d'heure, une pièce de cinq sous tombera. Ils gagneront donc vingt sous de l'heure comme les terrassiers et ils ne s'embêteront pas.

Mais le côté vraiment pratique de l'invention, c'est que ce mouvement est utilisé électriquement, pour actionner un mécanisme qui, l'hiver, active le tirage des foyers, et, l'été, rafraîchit les crânes somnifères de M. le ministre et même des simples employés.

Les médicaments et la mode

Les médicaments suivent la mode tout comme les chapeaux de femmes. Il est facile de comprendre pourquoi: les malades n'ont ils pas leurs caprices et les pharmaciens, comme les médecins n'ont ils pas, eux aussi, le besoin de lancer sans cesse un autre remède?

On a fait le relevé des médicaments délivrés au cours des dix dernières années par la pharmacie centrale des hôpitaux, où s'approvisionnent les hospices et hôpitaux de Paris.

La plupart des médicaments traditionnels et fondamentaux, tels que l'opium, le laudanum, le quinquina, la teinture d'iode, le bismuth, le bromure de potassium, le salicylate de soude, le chloroforme, etc., ont vu leur consommation se maintenir au taux normal.

Par contre, elle a baissé de moitié sur l'antipyrine, les sels de quinine, l'iodure de potassium, le glycérophosphate de chaux, le cacodylate de soude.

L'abandon est de plus des deux tiers pour le sublimé, l'acide phénique et l'iodoforme. Mais l'eau oxygénée, dont on n'employait que mille litres, passe à une consommation de cent deux mille litres; le formol, dont on n'usait que trois cents kilogr. passe à deux mille kilogrammes.

Le salicylate de méthyle, le pyramidon, l'aspirine, le véronal, remèdes à la mode, sont demandés dans la proportion de 700 kilogr. pour deux kilogr. jadis. Mais le rhum, dont les malades absorbaient annuellement soixante-six mille litres, n'a été que peu consommé: vingt-sept mille quatre cents litres en 1907.

Même parmi les remèdes, tout lasse, tout passe...

* * *

La fortune française en Turquie

Au moment où les événements de Turquie appellent l'attention de toute l'Europe, il est sans doute intéressant de savoir quelle est la quantité de capitaux français engagés dans l'industrie chez les Ottomans. Ces documents sont extraits des rapports consulaires adressés au ministre des Affaires étrangères, et sont résumés dans un ouvrage de M. Cahuet sur la question d'Orient.

En Turquie d'Europe, il y a soixante maisons françaises qui s'occupent toutes d'importations: articles de nouveautés et d'alimentation, dans la seule ville de Constantinople. Les propriétés françaises valent douze millions, auxquelles viennent s'ajouter les capitaux des banques, des ports, des chemins de fer, des mines, etc. La fortune ainsi engagée se monte à plus de trois cents millions.

En Turquie d'Asie, les maisons françaises représentent une somme de plus de trente millions, sur lesquels 23 millions sont absorbés par les quarante-cinq maisons françaises de Smyrne. D'autre part, il y a, en Palestine, des maisons françaises, ainsi que les biens des Congrégations, que l'on peut évaluer à cinquante millions. Il faut y ajouter les chemins de fer, la navigation, diverses industries, pour un total de 360 à 400 millions.

C'est donc à peu près une somme globale de sept cents millions français qui se trouve engagée dans l'empire ottoman. On comprend donc aisément que les événements de Turquie soient suivis avec attention chez nous.

****



COMMENT ON SE TIRE UTILEMENT D'UNE SITUATION DIFFICILE

M. Kisyconnay (*antiquaire*). — Halte-là, mon ami! votre poignard est un superbe Henri II... il serait malheureux de le tacher de sang, je vous l'achète!

* * *

Tout est relatif

Il existe au bord du golfe de Mexique, un chemin de fer qui est, sans doute, le plus riche du monde, bien qu'il ne donne pas de dividendes.

Les rails qui sont, à vrai dire, en vulgaire acier, sont posés sur des traverses d'acajou.

Les ouvrages d'art sont en marbre blanc.

L'ébénisterie des gares est... en ébène.

Quant au ballast, c'est bel et bien du minerai d'argent pris aux exploitations argentifères du pays.

— Que voulez-vous? disent les agents de la ligne aux voyageurs qui s'étonnent de ces prodigalités, on emploie ce qu'on a sous la main. Il nous en coûterait très cher d'amener ici de la pierre, de la brique, du chêne, et du sable de carrière. Il est plus économique de nous servir de ces choses que vous jugez si précieuse, loin d'ici, sans doute! Mais ici, sur le terrain de production, elles n'ont aucune valeur. Tout est relatif.

C'est ainsi que dans l'Eldorado de Candide, les enfants jouaient avec des cailloux d'or.

* * *

Les bénéfices des loteries

On sait que, dans certains pays, les loteries sont non seulement autorisées, mais encore patronnées officiellement par le gouvernement, qui en tire profit avant tout le monde.

En Italie, où le plus pauvre lazzarone garde toujours un billet dans sa poche, les profits pour le trésor s'élèvent, chaque année, à quarante-deux millions.

En Hollande, les loteries officielles rapportent un million et demi environ par an.

En Danemark, c'est un bénéfice net de un million six cent mille francs. Le gouvernement portugais prélève un million sept cent cinquante mille francs, et le gouvernement espagnol près de trois millions. Enfin, au Brésil, les loteries sont imposées et rapportent un peu plus de quatre millions.

Mais c'est en Prusse que l'Etat retire le plus de profits des loteries perpétuelles qu'il organise, et les recettes du Trésor reçoivent un appoint de plus de cent millions de marks.

DE NOS LECTEURS

Les génies sont rarement les premiers nés

Un Congrès médical a eu lieu l'an dernier à Amsterdam. On y a discuté la question de la naissance des hommes de génie, et on y a établi que ces hommes de génie sont rarement les enfants de parents jeunes. Sur 74 hommes et femmes de génie, écrivains, poètes, peintres, musiciens, politiciens, dix seulement étaient les aînés. La plupart des autres étaient les derniers nés.

Ainsi, Fenimore Cooper, le romancier, était le onzième de douze enfants; Balzac; le dernier de trois; Napoléon fut le huitième; Franklin, le dernier de dix-sept enfants; Rembrandt, le dernier de six; le musicien Weber, le neuvième; Wagner, le septième; Mozart, le septième; Schumann, le cinquième; Schubert, le treizième.

Les parents des grands hommes sont donc plutôt dans la maturité quand vient au monde celui de leurs enfants qui doit laisser un nom à la postérité.

Ceci donnerait tort à ce médecin anglais qui a émis cette théorie qu'un homme ne vaut plus rien passé quarante ans. En effet, s'il ne vaut rien par lui-même, il représente tout de même une belle valeur par les enfants remarquables dont il peut doter l'humanité.

* * *

Pour détruire les insectes nuisibles

Tout le monde sait que certains insectes sont un véritable fléau, soit pour les récoltes, soit pour les personnes.

Mais ce que beaucoup ignorent, c'est qu'il existe en France un établissement public destiné à fournir gratuitement, à tous ceux qui en ont besoin, tous les renseignements sur les moyens à employer pour détruire les insectes nuisibles. Cet établissement, hélas! unique chez nous, est dû à la très heureuse initiative de l'Université de Rennes, qui l'a fondé avec ses propres deniers. Il suffit d'envoyer au professeur de zoologie de la Faculté des sciences de Rennes, M. F. Guitel, soit le nom de l'insecte à détruire, soit quelques échantillons de cet insecte, ce qui, dans certains cas, est encore préférable, pour recevoir le moyen de faire disparaître ces ennemis des végétaux ou des personnes.

Les premières nations qui ont établi ces précieux laboratoires d'entomologie sont: les États-Unis d'Amérique, puis l'Allemagne, l'Autriche, et enfin le Japon lui-même. Il serait à désirer que ces établissements se répandissent de plus en plus en France; car les services qu'ils peuvent rendre à l'agriculture sont immenses.





L'INGÉNIEUX POIVROT

M. LACUVÉE (*au garçon*). — Hé! garçon, ma femme m'a enfermé, pour ne pas que je descende prendre mon apéritif, mais elle n'a pas pensé à ce tuyau de caoutchouc, qui va me servir de chalumeau... Je commence par un amer citron!

— Comme ça, je pourrai lui soutenir que je n'ai pas mis les pieds au café!



RETOUR DE BIARRITZ

— Eh ben! comment c'est-il, ces bains de mer?

— Tout comme les autres, seulement on n'a pas besoin de vider sa baignoire en sortant.

* * *

Accessoires de théâtre

Les accessoires ne sont pas, comme on pourrait le croire, quantité négligeable dans la représentation des ouvrages dramatiques. Ainsi, nous avons montré récemment quel rôle important joue le mouchoir dans certaines pièces. Le supprimer, ce serait supprimer un grand stimulant d'émotion.

Dans le magasin d'accessoires de la Comédie-Française, nombre d'instruments ont un passé curieux. On y distingue notamment une mandoline au manche cannelé et cambré, à la forme arrondie et légère. La pureté des sons qu'on en tire, atteste son ancienneté, et il n'est pas besoin de connaître le nom fameux du luthier qui l'a créée: c'est la mandoline dont se sert Almaviva, dans le *Barbier de Séville*, et qui fut offerte, dit-on, par Beaumarchais lui-même.

Près de la mandoline, voisine une guitare utilisée dans le *Mariage de Figaro*. Cet instrument a également son histoire. Lors de la première représentation de la pièce, on croyait tellement à sa chute, que le théâtre se contenta de louer cette guitare à raison de dix francs par jour.

Au lieu d'un four, le *Mariage de Figaro* fut un gros succès. La guitare, à qui personne ne songeait plus, figura cinquante fois de suite, et la facture du luthier s'enfla d'autant, de sorte que les comédiens durent payer cinq cents francs de location pour un instrument qu'ils auraient pu acheter à bien meilleur compte.

La maison de Molière possède aussi la plus merveilleuse collection de cannes que l'on puisse imaginer: cannes de marquis, élégantes et riches, dont les manches sont d'or ciselé; cannes de médecins, graves et solennelles; cannes d'avare, bâtons à peine taillés. Voici le jonc enrichi de turquoises du fils prodigue, les élégantes cannes Louis XV, le stick Directoire. Enfin, toutes les variétés sont représentées dans ce musée rétrospectif.

Les encriers, accessoires de première nécessité, figurent également en grand nombre, et, dans un voisinage égalitaire, on voit les écritoires d'airain et les encriers de luxe, parmi lesquels trône celui qui sert à Orgon pour déshériter ses enfants au profit de Tartuffe.

* * *

Apaches

Quelles sont les origines du mot « apache », si employé maintenant pour englober, sous une commune dénomination, tous les irréguliers, qui vivent en marge des lois de la société.

Dans un commissariat de Belleville, il y a quelques années, le secrétaire interrogeait les affiliés d'une bande qui répandait la terreur parmi les noctambules attardés dans ce quartier populeux. Un *fait-diversier* de l'un des grands quotidiens parisiens, entré là par hasard pour quérir des nouvelles, notait sur un calepin les demandes et les réponses. Le secrétaire, tout à coup, l'un des accusés ayant fait une description aussi pittoresque que mouvementée des exploits des malandrins, la nuit passée, de s'écrier d'un ton indigné: « Mais ce sont là habitudes d'Apaches! » Le mot, imprimé le lendemain, ensuite repris par tous les journaux, a eu la fortune que l'on sait. Seuls, les véritables Apaches, d'honnêtes et paisibles Indiens, pourraient s'en plaindre.

Le café sans caféine

De même qu'on a inventé du tabac sans nicotine, tabac qui n'a aucun rapport avec le tabac véritable, on vient de produire, en Allemagne, du café sans caféine, c'est-à-dire du café qu'on a débarrassé de sa caféine. On ajoute que ce café a le même goût que l'autre, qu'il a même l'arome du café naturel.

Cela semble assez étrange, et ce produit nouveau n'a guère de but. Ou le café ne fait pas de mal à celui qui le boit, ou il est nuisible, et alors il ne faut pas en boire. L'action du café est due à la présence de la caféine qui a une action sur le cœur. Le café privé de caféine, c'est-à-dire de ce principe qui a un goût si particulier, ne doit plus avoir de goût; il ne reste plus que de l'eau colorée en noir.

L'essence de café, qui est l'extrait condensé du café, ne facilite pas la digestion stomacale et intestinale; elle la trouble, au contraire. C'est donc parce que le café contient une proportion utile de caféine qu'il aide à nos fonctions digestives. Il est aisé de conclure que si vous supprimez du café ces propriétés digestives qui sont, à vrai dire, un stimulant pour le cœur, vous supprimez le vrai café. Le café sans caféine a donc l'air d'être une utopie, un trompe-l'œil, ou, si vous préférez, un trompe-l'estomac. Alors, à quoi bon l'absorber?

* * *

Comment, en Russie, on empêche les chevaux de s'emballer

Les cochers russes on trouvé un moyen ingénieux d'arrêter les chevaux emportés. En Russie, aucun cheval ne sort sans porter au cou un nœud coulant, dont le bout de la corde se trouve à portée de la main de celui qui le conduit.

Dès que le cheval fait mine de s'emballer, une bonne saccade sur la longe lui coupe le souffle, et le fuyard est ainsi arrêté avant d'avoir eu le temps de faire du dégât ou d'occasionner des accidents.

Pêle-Mêle Connaissances.

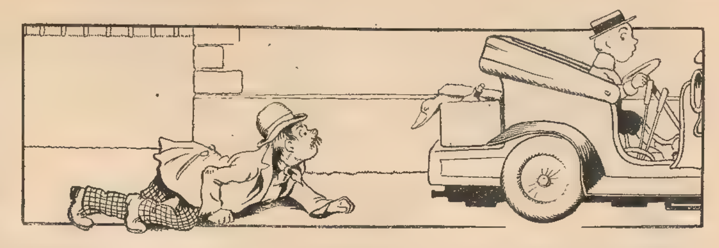
— Larrey, l'illustre chirurgien en chef de la grande armée napoléonienne, avait déjà remarqué que les individus bruns, d'un tempérament bilioso-sanguin, originaires des contrées méridionales de l'Europe, résistaient bien mieux aux froids très rigoureux que les sujets blonds d'un tempérament lymphatique, originaires du Nord. Cette observation, contraire à l'opinion généralement reçue, a été confirmée par les faits. Ainsi, les Hollandais du 3e régiment de grenadiers périrent presque tous de froid en Russie, tandis que les deux autres régiments de grenadiers, composés de méridionaux, conservèrent la majeure partie de leurs hommes.

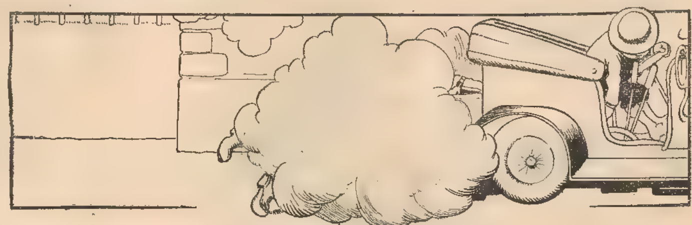


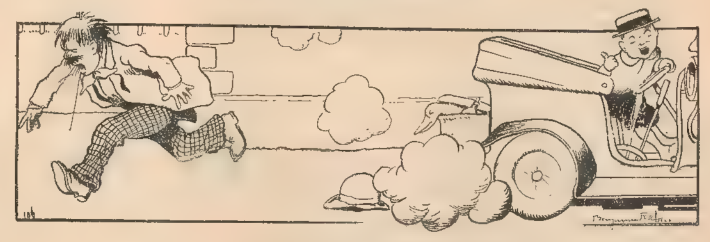


HUILE ET VINAIGRE

— D'ailleurs, cet huilier doit avoir une certaine valeur historique: d'après les initiales, on voit bien qu'il a dû appartenir à Victor Hugo.







LE TUYAU D'ECHAPPEMENT
OU
COMMENT LE JEUNE ISIDORE SE DEBARRASSA D'UN VAGABOND QUI VOULAIT LE VOLER

— Une des conséquences de la loi du 21 juin 1907, qui a simplifié les formules administratives du mariage, a été une augmentation considérable des unions. Ainsi, dans le second semestre de 1907, on a constaté 8,793 mariages de plus que dans le semestre précédent.

— On sait qu'une dose convenable de sel est un excellent procédé de conservation pour toutes sortes de substances. Les paysans sardes ne manquent pas, lorsqu'ils font, en été, des roues pour leurs chars, de les saler abondamment, pour les laisser ensuite exposées en plein air pendant des semaines et des mois entiers. Par ce procédé, à la fois simple et économique, ils durcissent leurs bois et les rendent incorruptibles.

— Une des formes les plus curieuses de l'enseignement au moyen âge, fut celle des Bacchants, maîtres et écoliers errants, dont le nombre, surtout en Allemagne, était considérable. Les maîtres allaient de ville en ville, offrant aux magistrats leurs services pour l'éducation de la jeunesse. Les étudiants erraient aussi, çà et là, poussés par leur pauvreté à vivre de mendicité.

— L'origine du mot *gilet*, désignant une partie de notre vêtement, est assez curieuse. Elle proviendrait du prénom *Gilles*, un des premiers paillasses qui aient paru sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Ce Gilles avait imaginé, pour son costume, une longue veste sans manches, que l'on trouvait alors fort comique, et que, plus tard, on adopta sous le nom de gilet, comme vêtement de dessous.

— Claude Bernard a mis en observation des crapauds qui purent vivre deux et trois ans sans absorber aucun aliment.

— On estime généralement qu'une hirondelle peut manger, en moyenne, par jour 900 insectes. Si l'on tient compte de ce que chaque insecte produit dix générations par an, et peut engendrer, annuellement, par lui-même, ou par ses descendants, 560.970.489.000.000 d'individus, on aura une idée assez précise de l'utilité des hirondelles.

— Le premier omnibus à traction mécanique qui fonctionna dans Paris, fut un omnibus à vapeur du système Lotz, en 1865. Il faisait le service sur le quai d'Orsay, entre le pont de la Concorde et le pont d'Iéna. Ce véhicule se subdivisait en deux parties: la voiture et l'appareil de traction. En terrain plan, il pouvait atteindre une vitesse de vingt kilomètres à l'heure, vitesse presque égale à celle des trains mixtes en circulation à cette époque.

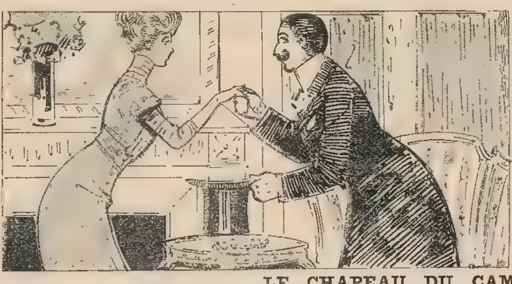
— La boxe française est d'origine relativement récente. Elle commença à entrer en vogue vers 1830. Son inventeur fut le professionnel Charles Lecour, un praticien de la « savate » et du « chausson », ou « jeu marseillais », qu'il agrémenta de boxe anglaise L'emploi combiné des bras et des jambes devint ainsi chez nous la caractéristique de ce genre de lutte.

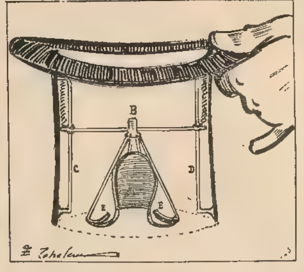
— Le hibou est, pour ceux qui ont loisir de l'observer, un excellent baromètre: ululant après le coucher de soleil et dans la nuit, il prédit une journée de beau temps. Si, par contre son cri prononce: « houette », attendez-vous à un temps mauvais, variable, pluvieux.

— Nous perdons, chaque jour, six à douze grammes de notre épiderme, qui se détache sous forme de poussière et de lamelles imperceptibles.

— On savait, depuis longtemps, que l'audition d'une valse ou d'une marche entraînante est propre à stimuler l'effort physique. Les Américains ont voulu tirer partie de cette constatation. A Canacharie, dans l'État de New-York, un industriel a installé un piano mécanique dans chacun de ses ateliers. La *Libby Corporation*, qui avait reçu une importante commande de conserves, livrable dans un délai restreint pour l'escadre du Pacifique, a pu augmenter la production de son personnel, par le même procédé.

— On pense communément que le fait de tracer une croix au lieu d'une signature au bas de certains actes, s'expliquait surtout par le fait que la majorité d'entre les signataires d'autrefois étaient illettrés. Cette règle n'est pas absolue au moyen âge, l'usage de ce signe n'était, en effet, pas limité aux personnes ne sachant pas écrire. Très fréquemment, celles qui pouvaient signer de leur nom le faisaient aussi suivre d'une croix. Cette croix était considérée comme une déclaration de la bonne foi du signataire. Elle était même exigée, en certains cas d'une importance particulière.





LE CHAPEAU DU CAMBRIOLEUR MONDAIN

Le cambrioleur mondain étant en visite, s'aperçoit que la maîtresse de la maison a laissé son collier sur une table. Négligemment, il pose son chapeau sur les perles.

En sortant, il ne lui reste plus qu'à recueillir le fruit de son larcin. Comment a-t-il pu subtiliser le collier à l'aide de son chapeau?

Voici. Le fond du chapeau est formé par un rond de satin fixé par son bord à l'extrémité des baleines d'une petite carcasse de parapluie B.

Celle ci étant ouverte, tient l'étoffe tendue. En appuyant avec le pouce sur un bouton, la carcasse tirée par deux ressorts glisse vivement en se refermant le long des tiges C et D. Le fond forme alors une poche A, dans laquelle l'objet est retenu par les crochets E terminant chaque baleine

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

Un pêle-mêliste L. M. 39. — Merci de votre envoi; les intéressés en ont été grandement flattés.

Charlot et Auguste. — Bien entendu, 100 pour cent.

M. Barrier. — 1° C'est une affaire d'appréciation. C'est, en général, le violon que l'on considère comme tel, puisque c'est à lui qu'on donne la place prépondérante dans l'orchestre; 2° piano et violon.

M. C. C. Parmentier. — Le sommet de la butte Montmartre, c'est incontestable.

Un Marseillais. — Les communes peuvent concéder des droits de chasse sur les terrains leur appartenant.

Un ancien Lecteur. — Il vaut mieux ne r[ecourir] à aucun, nous ne pensons pas qu'il en ait qui remplisse bien votre but.

M. Le Mathurin. — Nous vous remercion[s] de votre offre, mais ce n'est pas là un gen[re] très en harmonie avec la note du journal.

M. E. Guirou. — Non, évidemment, ce perm[is] ne vaut rien.

M. F. André. — Nous ne pouvons donn[er] ici de renseignements commerciaux. Regret[s].

M A. Dassé. — Nous ne nions pas, mais ce[la] nous paraît fort extraordinaire.

M. G. Domert. — Non, ce genre de coll[a]boration n'est pas rémunéré.

M. Bertaux. — Non, c'est une simple fa[n]taisie.

M. Réjoux. — Merci, mais n'en exagérez p[as] les conséquences.

UNE ÉDITION RARE

Nous avons l'honneur d'informer nos Lectrices et Lecteurs que le 3e volume de l'Edition définitive des Poèmes du Comte R. de MONTESQUIOU vient de paraître.

A cette occasion, nous rappelons que cette édition comprendra 7 volumes 1/8 cavalier édités avec grand luxe sur papier d'alfa, tirés chacun à 500 exemplaires, et numérotés de 1 à 500 pour le prix de 35 francs.

Les Lectrices et Lecteurs du "Pêle-Mêle" tiendront certainement à posséder dans leur bibliothèque cette édition que nous leur conseillons, ils y trouveront une source inépuisable de pièces à dire.

Prière d'adresser les souscriptions à G. RICHARD, *Éditeur, 7, rue Cadet.*

e ANNEE — N° 42 10 Centimes 18 Octobre 1908

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

ANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
RANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

MAISON TRANQUILLE, par HAYE.



La Concierge. — Non, non, allez-vous-en, il ne faut pas que la tranquillité de la maison soit troublée!...

PETITES SCÈNES CONJUGALES

ELLE et LUI

Chez eux. Très modeste intérieur. Lui, vague homme de lettres, lit son journal. Elle, s'occupe des soins du ménage.

LUI. — Allons, bon!... Voilà les suffragettes qui font encore parler d'elles!

ELLE. — Elles ont bien raison.

LUI. — Comme si c'était le rôle de la femme de voter!!

ELLE. — Et pourquoi pas?... Elles ont les



LUI. — *Elle a besoin d'un protecteur... d'un maître!..*
ELLE. — *Elle a besoin?... Vraiment?*

mêmes devoirs que les hommes... Elles peuvent bien avoir les mêmes droits.

LUI (*haussant les épaules*). — Pitié!... Tu me fais pitié!...

ELLE. — Et toi... tu m'amuses avec ta manie de dénigrer les femmes!... (*L'imitant*) Les femmes... les femmes!... (*Changeant de ton*) Et les hommes... donc!..

LUI (*sentencieux*). — Ma chère amie, l'homme est un animal...

ELLE (*l'interrompant*). — Je suis de ton avis.

LUI (*continuant*). — ...supérieur! La femme est un autre animal plus gentil, peut-être, mais moins supérieur... Beaucoup moins! Elle a besoin d'un protecteur... d'un maître!

ELLE (*en arrêt, son plumeau à la main*). — Elle a besoin?... Vraiment?...

LUI. — Dame!... Sans l'homme... que deviendriez-vous?

ELLE. — Et vous... sans la femme?

LUI. — Nous nous passerions de vous... Tout ce que vous faites, nous pouvons le faire... Tandis que vous...

ELLE. — Eh bien?...

LUI. — Te vois-tu soldat..., marin..., terrassier..., mineur?...

ELLE (*ironiquement*). — Homme de lettres?...

LUI (*vexé*). — Parfaitement, homme de lettres?... Te sens-tu capable de pondre, en dix minutes un article..., comme moi..., de l'envoyer à un journal..., comme moi..., et d'en toucher le prix..., comme moi?

ELLE. — Pourquoi pas?

LUI (*s'esclaffant*). — Ah!... Ah!... Ah!... Mon chou!... Mon pauvre chou!...

ELLE (*l'imitant*). — Ah!... Ah!... Ah!... Et toi..., te sens-tu capable de faire ce que je fais?...

LUI. — Quoi donc?

ELLE. — Tenir le ménage en ordre..., balayer..., epousseter..., cuisiner...

LUI. — Comme c'est malin!

ELLE. — Fais-le!...

LUI. — Le premier venu s'en tirerait.

ELLE. — Fais-le donc!

LUI. — En voilà une prouesse!

ELLE. — Mais fais-le donc!

LUI. — Chiche! Seulement, tu feras mon article à ma place.

ELLE. — C'est entendu.

LUI. — Eh bien! nous allons voir!... Pour la curiosité du fait..., cela en vaut la peine.

(*Il se lève, se met en manches de chemise, va chercher le balai. Elle, va s'installer dans un fauteuil, prend un livre et se plonge dans la lecture.*)

LUI (*revenant*). — Je commence par balayer n'est-ce pas?

ELLE. — Oui... Seulement tu ferais bien de frotter le parquet auparavant... Il en a besoin!

LUI. — Soit!... Je ne veux pas chicaner sur la besogne... Et tu verras qu'elle sera mieux faite que par toi!

Il s'empare d'une brosse, se met à genoux, frotte avec conviction. Une heure se passe ainsi. Puis il balaie consciencieusement. Cela fait rouge, essoufflé, tout en sueur, il va se camper devant sa femme.

LUI. — Eh bien!... qu'en, dis tu?

ELLE (*Tournant négligemment une page*). — As tu passé le chiffon sur les meubles?

LUI — Passons le chiffon.

(*Il retourne à son ouvrage.*)

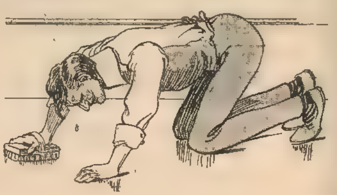
(*Une autre heure se passe.*)

LUI (*revenant*). — C'est fait! Tu peux venir voir!...

ELLE. — Je ne doute pas de ta parole... Mais as-tu fait le lit?

LUI. — Et toi ton article?

ELLE — Oh! mon ami..., il me suffit de dix minutes..., comme toi..., J'ai le temps!



Il se met à genoux, frotte avec conviction.

(*Elle se replonge avec béatitude dans sa lecture.*)

LUI (*résigné*). — Allons faire le lit!

(*Une demi-heure après.*)

LUI (*reparaissant*). — Le lit est fait!

ELLE — C'est très bien!... Maintenant, la vaisselle!

LUI. — Comment... encore?

ELLE. — Mon ami..., c'est ma tâche de tous les jours!

LUI (*avec humeur*). — Soit!... Ce n'est pas encore ça qui est au-dessus de mes forces!

Il va faire la vaisselle. Tant bien que mal. il s'en tire, ne cassant que deux assiettes et trois verres. Il doit ensuite compter le linge sale recevoir la blanchisseuse, puis, comble de l'humiliation, aller au marché, où il se fait, d'ailleurs, voler comme dans un bois. C'est avec une rage sourde au cœur qu'il revient à la maison.

LUI (*jetant son panier de provisions sur la table*). — Ce n'est pas tout ça..., mais cet article..., où en est-il?

ELLE (*très doucement*). — Puisqu'il me suffit de dix minutes!... J'ai toute la journée



ELLE (simplement). — *Alors... donne-lui à téter, mon ami!*

devant moi!

(*Elle reprend sa lecture*

LUI (*avec une fureur concentrée*). — Il ne s'agit pas de me monter le coup... Tu le

feras cet article..., tu le feras... ou sinon...
ELLE. — C'est entendu... Je le ferai... A condition que tu fasses mon ouvrage... *tout* mon ouvrage... C'est convenu ainsi. Si tu y renonces, je suis dégagée.
LUI. — Soit... Mais rira bien qui rira le dernier. A présent, que me reste-t-il à faire?
ELLE. — Peu de choses... Tu vas préparer le déjeuner, puis tu mettras le couvert..., tu serviras... Ensuite, tu desserviras..., rangeras la cuisine...
LUI (*ironiquement*). — C'est tout?
ELLE (*souriant*). — Il y un peu de linge à repasser... Quelques reprises à faire à tes chaussettes... des boutons à recoudre.
LUI (*rageant à froid*). — Tu peux rire!... Si tu crois que je vais « caner »... J'ai été au régiment, je sais encore manier l'aiguille...

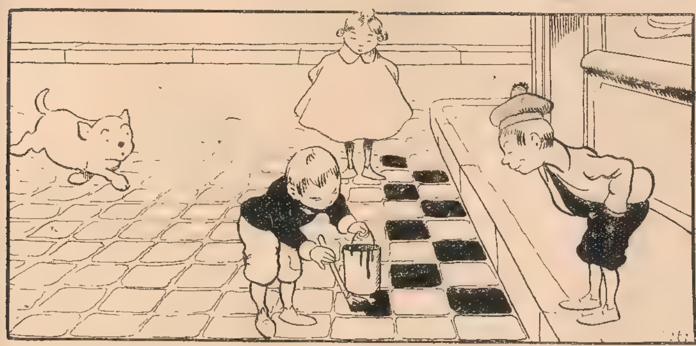
(*On entend des cris.*)

LUI. — Qu'est-ce que c'est?
ELLE. — C'est bébé qui s'éveille... A propos, tu devras le changer... et l'emmailloter...
LUI (*à part*). — Sale môme!...

Il passe dans la pièce voisine. On l'entend tempêter et jurer. Néanmoins, il parvient, grâce à d'ultimes ressources d'énergie et de volonté, à mener à bien cette nouvelle tâche difficile et délicate. Un instant après, il reparaît tenant le poupon sur les bras.

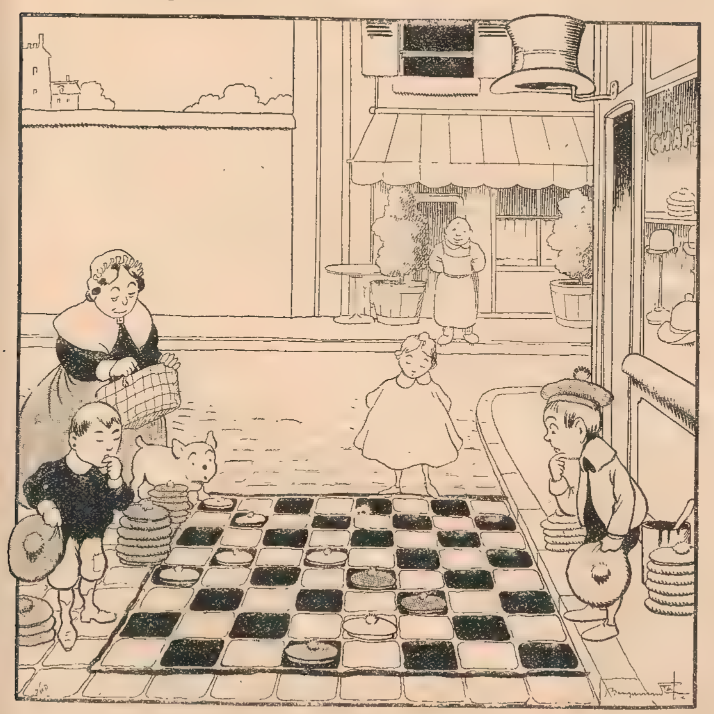
LUI (*épuisé, mais triomphant*). — Là!... C'est fait!... Le voilà, ton fils!... Je pense qu'après cette dernière épreuve, tu es convaincue... Lu vois que ce que tu fais je puis le faire!...
(*Le bébé crie.*)
ELLE (*simplement*). — Alors... donne-lui à téter, mon ami!

Etienne JOLICLER.



IL FAUT SAVOIR S'ARRANGER

Le fils du peintre...



...et le fils du chapelier jouent aux dames.

EN CORRECTIONNELLE

— Il est certain que vous avez exécuté votre [coup] avec une habileté extraordinaire; vous [av]ez fait preuve d'une audace et d'une ruse [ex]ceptionnelles, disait le juge à un récidiviste.
— Oh! je vous en prie, monsieur le juge, [assez] de compliments, répondit celui-ci avec mo[de]stie.

ENTRE BAMBINS

— Faut que ton père soit bigrement avare, disait le petit Davier au fils d'un cordonnier, pour qu'étant cordonnier il te laisse sortir avec des souliers éculés!
— Moins avare, tout de même, que le tien. Il est dentiste et ton petit frère n'a encore qu'une seule dent!

Pêle-Mêle Causette

Mon vieux philosophe d'ami, quand je fus introduit auprès de lui, était penché sur un plan.

— Que cherchez-vous avec tant d'ardeur? demandai-je, après avoir constaté que mon entrée ne lui avait même pas fait tourner les yeux.

Il daigna me regarder par dessus ses lunettes et me tendre un de ses longs doigts osseux.

— Je cherche où sera Paris dans cent ans.

— Entendez-vous par là que Paris doive bouger.

— Incontestablement.

— Vous ne pensez pas sérieusement que, pareil à la montagne qui marche, Paris va tout d'un coup se mettre en branle?

— Je pense que Paris va se déplacer. Il a pour cela deux procédés à sa disposition. Le premier consiste à glisser lentement comme une gelée de pomme; le second, à faire un bond comme une sauterelle.

Cette idée d'une grande ville se mettant à gambader, avait quelque chose de si baroque, que je ne pus m'empêcher de rire.

Le vieux philosophe me lança un regard si sévère, que je repris aussitôt une attitude déférente.

— Asseyez-vous là, fit-il, et vous allez me comprendre.

Vous avez pu remarquer que tout, ici-bas, évolue.

Le progrès désagrège lentement les vieilles coutumes, et les remplace par de nouvelles. C'est ainsi que l'hygiène, inconnue autrefois, a pris une place importante dans nos préoccupations. De même, le confort. Les maisons modernes sont pourvues d'ascenseurs, d'eau courante, d'électricité, de salles de bains, et que sais-je encore.

Nos bateaux à vapeur sont des palais flottants qui roulent sur les flots, à la vitesse de vingt-cinq nœuds.

Nos trains couvrent 90 kilomètres à l'heure, et sont composés de wagons couloirs se balançant doucement sur boggies.

Nos chirurgiens ont asservi la mécanique aux besoins de leurs malades.

Il n'est pas jusqu'aux dentistes, dont les installations comportent maintenant des instruments de précision et des moteurs électriques.

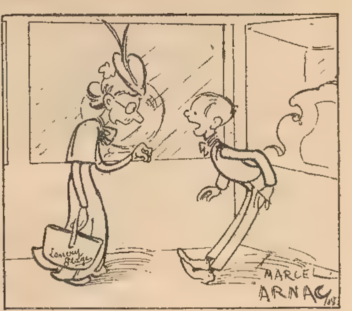
Tout se met en harmonie avec le progrès.

Dans ce mouvement général, une seule

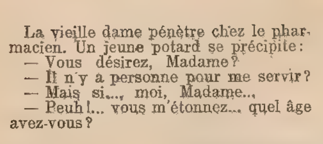








LA VIEILLE DAME MEFIANTE


La vieille dame pénètre chez le pharmacien. Un jeune potard se précipite:
— Vous désirez, Madame?
— Il n'y a personne pour me servir?
— Mais si..., moi, Madame...
— Peuh!... vous m'étonnez... quel âge avez-vous?

— 16 ans, Madame.
— C'est bien jeune pour manipuler des produits pharmaceutiques. Non, décidément, il vaut mieux que j'aille en face, ce sera plus prudent...
— Comme vous voudrez, madame, mais je suis tout aussi apte à vous servir...

— Vous me jurez que vous ne ferez pas d'erreur?
— Oui, Madame..., que vous faut-il?
LA VIEILLE DAME (*après un long temps d'hésitation*). — Dix centimes de boules de gomme!

chose reste immuable: la grande Ville. Je ne parle pas des intérieurs qui, je l'ai dit, se transforment rapidement.

C'est de l'extérieur que je veux parler, de nos rues, de nos places. Ceux-là sont figés dans le *statu quo*. Sauf quelques élargissements et quelques percements de rues, la structure des villes reste la même.

Nos idées modernes exigeraient cependant des changements importants.

L'automobilisme, qui est aujourd'hui un moyen de locomotion définitivement acquis, se vulgarise graduellement. Il lui faut des voies larges, et surtout aux coins des rues de très grands pans coupés. Les croisements sont dangereux, par la raison simple que les conducteurs ne voient pas d'assez loin le véhicule qui arrive en sens perpendiculaire.

Le piéton, lui, est entièrement sacrifié. Pour lui rendre sa liberté de circulation, il faudrait l'isoler complètement des voitures. Il serait donc nécessaire que la chaussée fût en contre-bas, comme c'est le cas sur une partie du boulevard St-Martin. Les trottoirs opposés communiqueraient par des passerelles plates.

Ainsi, les piétons circuleraient sans le moindre risque, et les véhicules seraient débarrassés de ces obstacles vivants et mobiles.

Considérez aussi que l'hygiène réclame des jardins publics, et que Paris en est trop chichement doté.

Est-il possible de faire face à ces diverses exigences? Non. Les prix des terrains et la somme des travaux qu'entraîneraient ces perfectionnements, rendent irréalisable un projet d'une telle envergure.

Seule, une ville nouvelle pourrait tenir compte des besoins actuels de la population car ceux-ci seraient prévus dans la construction. La logique veut donc que Paris (pour ne parler que de cette ville) se transporte ailleurs.

Il a, je vous l'ai dit, deux moyens à son service. Le premier consiste à juxtaposer une ville neuve à côté de la vieille ville. C'est le glissement.

Il peut aussi fonder une nouvelle agglomération en un emplacement éloigné de celui qu'il occupe. C'est le bond.

— En résumé, fis-je, vous croyez à la fondation d'une nouvelle grande ville?

— Eh! oui, d'une ville conforme à un plan d'ensemble préparé d'avance, d'une ville scientifique, si je puis m'exprimer ainsi, d'une ville artistique, hygiénique et confortable aussi.

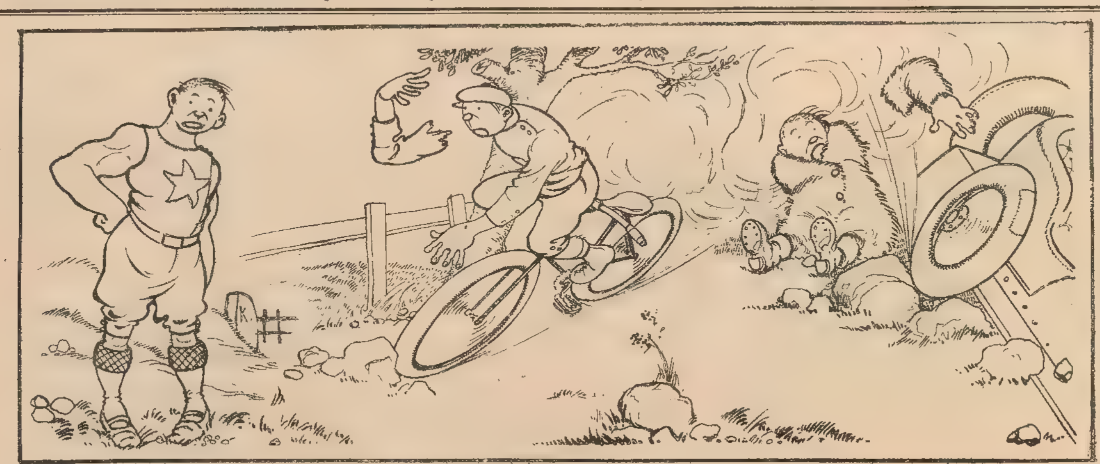
— Et où sera-t-elle, cette ville idéale?

— Cela, je l'ignore. Peut-être à l'Ouest du Paris actuel. La tendance universelle des grands centres est de se déplacer dans la direction de l'Ouest.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Paraphrasant une plaisanterie connue, je dirai: « Où ira Paris, je n'en sais rien. Mais ce que je sais, c'est qu'il y ira ».

Là-dessus, je pris congé de mon vieil ami.

Fred ISLY.

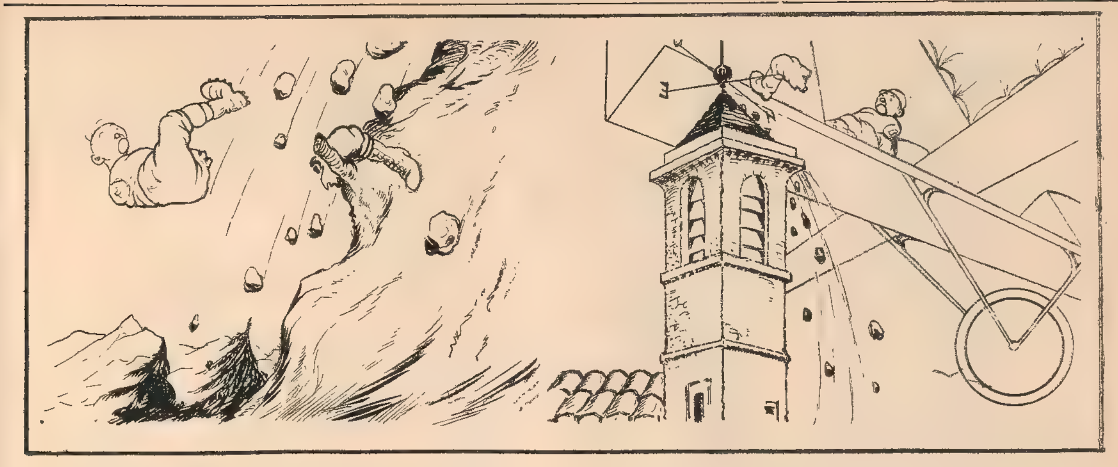


UN VRAI SPORTSMAN

Dusport est, comme son nom l'indique, un fervent de tous les sports.

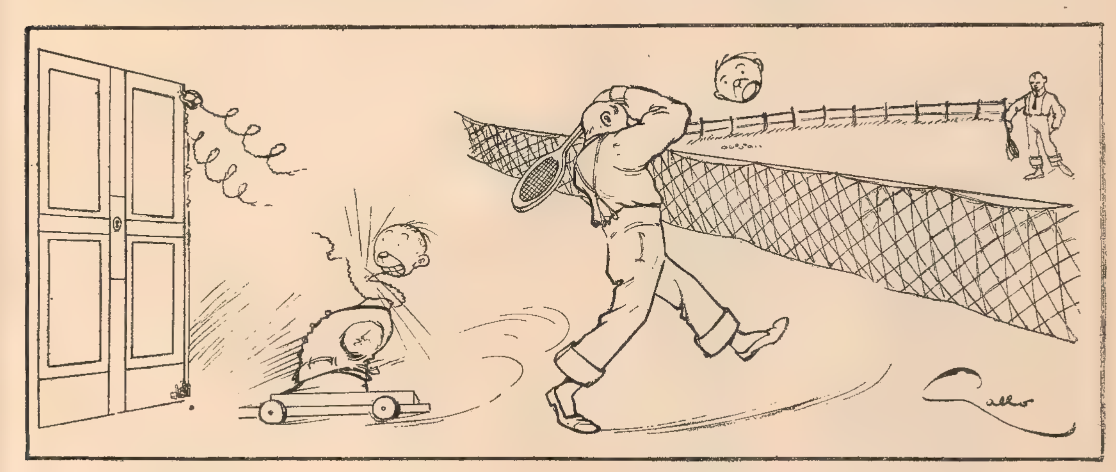
Or, un jour, un accident de bicyclette lui coûta un bras. Cela ne le découragea pas.

Dusport se rejeta sur l'auto. Une embardée trop brutale le priva de son dernier bras. Cela ne le découragea pas encore.



Il s'adonna au footing. Hélas! un éboulement inattendu lui fit perdre une jambe. Cela ne le découragea toujours pas.

Il se consacra à l'aviation. Par malheur, un clocher inflexible, lui enleva son unique jambe. Cela ne le découragea pas non plus.



Il lui restait l'exerciseur, qu'on peut manœuvrer avec les dents... Une rupture du caoutchouc sépara sa tête du tronc. Même cela ne put le décourager.

Et restée seule, la tête de l'enragé sportsman se fit balle de tennis.

A voleur, voleur et demi

En matière de roueries, certains flibustiers américains mettraient nos escrocs européens dans leur poche. Voici, en attendant mieux, leur toute dernière création:

A la quatrième page de journaux importants, on peut lire l'annonce suivante:

« Il a été trouvé, hier, à Chestnut street, à la sortie du temple, un superbe chronomètre en or. Le réclamer à M. T. W. Nording, 325, North Tenth street. »

Ledit M. T. W. Nording, installé dans un appartement convenablement meublé, attend, sans impatience, l'effet de sa petite insertion; attente de courte durée, d'ailleurs, car à la première heure se présente un gentleman, tant soit peu équivoque, l'œil furtif:

— Je viens pour le chronomètre, explique-t-il.

— Voici l'objet, dit M. T. W. Nording.

Et d'un mouvement de tête, il désigne une grosse montre, qui a fort bon air, déposée sur son bureau.

— All right! C'est bien mon chronomètre! affirme le visiteur, en poussant un soupir de soulagement.

Au moment où il va gagner la porte, après d'énergiques remerciements:

— Et mes frais d'insertions? s'écrie M. T. W. Nording.

— ? ? ?

— Je parle des dix insertions à un dollar, que j'ai dû faire passer dans les journaux, et qui m'ont valu l'honneur de votre visite. Cela fait dix dollars à me rembourser.

Le visiteur avait compté sans cette réclamation. Mais son hésitation est de courte durée: supputant que le superbe chronomètre, qui est tombé du ciel dans sa poche, vaut au moins cent cinquante dollars, il se décide à verser les dix dollars réclamés; puis il s'éloigne rapidement, serrant nerveusement le superbe chronomètre en... métal doré, qui vaut bien... un dollar en fabrique.

Sans perdre de temps, l'ingénieux M. T. W. Nording ouvre un tiroir, prend un second chronomètre, en métal aussi peu précieux que le premier, le dépose sur son bureau et allume un cigare en attendant la visite d'un autre quidam à la conscience élastique.

En Amérique comme en Europe: à voleur, voleur et demi.

ANECDOTE

Un missionnaire atteint, il y a quelques années, dans un village chinois, d'une fièvre qui pardonne rarement, ne donna bientôt plus signe de vie. Le chef de la mission fit part de sa mort, avec tous les détails du mal qui l'avait atteint, à ses supérieurs de France. La lettre partit.

Dans la soirée, un double phénomène eut lieu: tandis que le malade revenait à lui, son chef était atteint de ce mal terrible, et la mort, qui avait pardonné au premier, frappa le second sans rémission.

Le religieux dut, à son tour, faire part de cette mort et des détails du mal subit, à l'autorité religieuse dont il relevait.

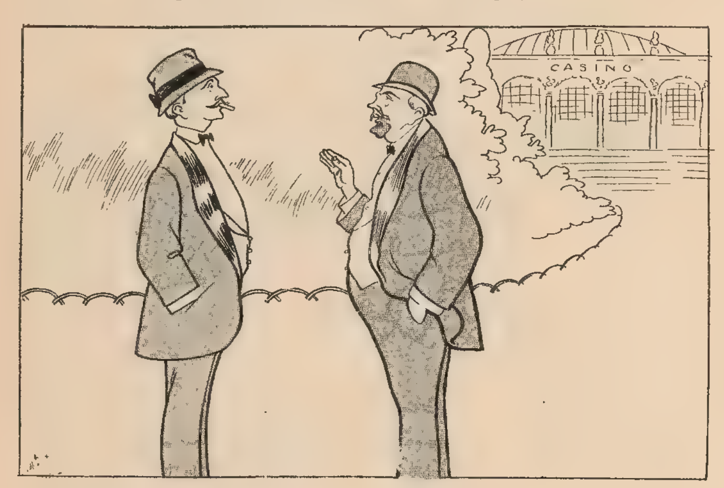
Mais comme il n'y a pas des départs de paquebots tous les jours, les deux lettres arrivèrent ensemble à Paris. Jugez de la stupéfaction des supérieurs de nos missionnaires en apprenant la mort des deux religieux, et en recevant de chacun d'eux les détails de la mort de l'autre.

Ce ne fut que quelques semaines après, que l'on eut le mot de cette singulière énigme.



PRETEXTES

— Vous avez perdu cinquante louis? Ne vous en chagrinez pas, car, en somme, vous aidez par là à l'amélioration de la race chevaline!



— Mon cher, je viens de dépenser vingt francs pour l'amélioration des joujoux en plomb!
— Vous dites?...
— J'ai joué aux petits chevaux!

Courrier Pêle-Mêle

Phrase palindrome

Monsieur le Directeur,
Il existe, en espagnol, une phrase composée de sept mots comme suit: *Dabale aroz a la zora el abad;* ce qui signifie: « Le prêtre donnait du riz au renard. »
Cette phrase, lue en sens inverse, c'est-à-dire en commençant par la dernière lettre, conserve le même nombre de mots, l'orthographe identique et le même sens: *Dabale aroz a la zora el abad.* « Le prêtre donnait du riz au renard ».
J'ai recours à l'hospitalité de votre journal pour savoir si, parmi vos nombreux lecteurs, il y en aurait qui connaissent une phrase, en français de préférence, qui offre les mêmes particularités.
Recevez, etc.

MAYOL.

La marée force motrice

«La mer, dans son double mouvement de flux, représente, à n'en pas douter, une force considérable. Est-il probable qu'un jour viendra où cette force pourra être captée et asservie à nos besoins? »

ABEILLE.

Monsieur le Directeur,
Il y a plus de trente ans que je me suis posé cette question, et n'étant alors qu'un jeune étudiant peu expérimenté, j'en ai parlé à des ingénieurs compétents, auxquels j'ai soumis mon idée *théorique*, en y joignant des plans à peu près suffisants pour en montrer le côté *pratique*.
L'utilisation de la force des marées, les marées étant si parfaitement régulières et calculables, n'est pas une utopie.
Les moyens les plus simples coûteraient, malheureusement, trop de millions, comme frais de premier établissement, d'abord. Puis il faudrait de longues années, en supposant l'énorme capital primitif réalisé pour obtenir de l'Etat, des communes et des particuliers, le terrain propice, et l'argent disparaîtrait peu à peu ou vite (voyez Panama) et l'entreprise serait *dans l'eau*.
Cette question, si simple en apparence, est très vaste en réalité. Rien n'étant impossible à la science quand le capital l'aide, je crois probable qu'il y aura, dans un temps à venir une solution à ce problème, qui est déjà théoriquement résolu.
Recevez, etc.

G. de C.

* *

Monsieur le Directeur,
Répondant à la question de M. Abeille, du journal *Le Pêle-Mêle*, du 13 septembre 1908, au sujet de l'utilisation de la mer comme force motrice:
« Un ingénieur italien a déjà commencé les travaux d'utilisation de la force motrice, produite par le flux et le reflux des ondes marines, pour produire l'électricité nécessaire à l'éclairage d'une ville côtière, aux environs de Naples. Cette affaire est même en très bonne voie de réalisation, et cet ingénieur compte l'appliquer en grand après cette première expérience. D'après lui, même avec une mer très calme, on obtiendrait encore la force motrice nécessaire pour produire l'éclairage électrique de toute une grande ville. Ceci dépendrait, évidemment, de l'étendue d'eau plus ou moins grande dont on capterait ou utiliserait les ondes. »
Recevez, etc.

Th. SALICIS (Nice).

* * *

Cafetiers

Monsieur le Directeur,
Dans le numéro du 2 août dernier, M. Moulin a posé la question suivante:
« Un cafetier est-il tenu de recevoir tout client qui se conduit normalement, et qui n'est pas en état d'ivresse, ou bien a-t-il le droit de refuser l'accès de son établissement à une personne que, pour un motif personnel il ne veut pas servir? »
La loi du 2 mars 1791, article 7, a établi le principe de la liberté du commerce et de l'industrie, et la Cour de Cassation a décidé qu'un hôtelier, aubergiste, cafetier, a le droit de refuser de donner à boire ou à manger à qui lui déplait (17 juin 1853, 2 juillet et 3 octobre 1857).
Néanmoins, un autre arrêt déclare que les débitants de tabac sont toujours obligés de livrer leur marchandise contre argent.
Recevez, etc. DULON.

Question interpêlemeliste

Le fait qu'un billet de banque est brûlé ou anéanti accidentellement, constitue-t-il un bénéfice pour la Banque?
Un billet de banque n'est-il jamais périmé?

La culture de l'Olivier baisse

Un rapport, adressé au ministère de l'Agriculture constate que la culture de l'olivier subit une crise en France.
Ainsi, en 1866, il y avait 152.000 hectares cultivés; en 1892, il n'y en avait plus que 133.000; en 1907, ce nombre est descendu à 115.000. La valeur totale a baissé sensiblement: elle était d'un milliard en 1866, elle est descendue de 75 à 80 pour cent. Dans les Alpes-Maritimes, l'hectare planté en oliviers valait naguère de dix à vingt mille francs; aujourd'hui les mêmes propriétés se vendent couramment de deux à trois mille francs. Dans le Var, dans les Bouches-du-Rhône les plantations estimées quatre à cinq mille francs l'hectare, se vendent au prix du terrain nu.
La fraude est, en majeure partie, la cause à laquelle il faut imputer cette baisse. L'huile d'olive que l'on vend est depuis longtemps coupée d'huile d'arachide, parce que le consommateur n'aime pas le goût de l'huile d'olive vierge. D'autre part, on vend comme huile d'olive, de l'huile de coton presque pure. Les oliviers sont donc moins nécessaires que jadis pour produire de l'huile; ils sont moins cotés.



— Tous les chagrins que j'ai eus, ne m'ont pas rajeunie, allez, cher Monsieur, j'ai au moins vieilli de quatre mois depuis l'année dernière.



— Il y en a qui prétendent qu'on est foulé dans le métro, moi, j'y suis toujours très à mon aise.

L'âge des animaux

Les lois de la longévité chez les animaux sont fort variables. L'ours et le loup vivent rarement plus de vingt ans. On ne sait pas l'âge exact auquel arrivent les lions, mais on sait qu'ils vivent très vieux. C'est ainsi qu'un de ces rois du désert, qui faisait l'ornement et l'orgueil du Jardin zoologique de Londres, atteignit l'âge respectable de soixante-dix ans. Les rhinocéros vivent un quart de siècle; les chèvres et les brebis, guère plus de quinze ans; les renards, une dizaine d'années; les lièvres, les lapins et les écureuils, huit ans environ.

Le bœuf a beaucoup de peine à atteindre trente-cinq ans. Le cheval, lui non plus, n'atteint presque jamais cet âge. Un chien d'une vingtaine d'années est une rareté. Quinze ans est un maximum pour les chats. Un éléphant vit quatre siècles, et une baleine devient millénaire.

Chez les poissons, on ne cite guère que la carpe qui vit environ cent cinquante ans.

Les oiseaux et volatiles meurent jeunes. Pintades, coqs et poules à douze ans ont terminé leur existence. Une oie de trente ans est un prodige. Un passereau vit un quart de siècle. Les seuls oiseaux qui deviennent centenaires sont le corbeau, l'aigle, et surtout le perroquet. Ainsi, on en connaissait un à Florence qui avait plus de cent dix ans, et était dans la possession de la même famille depuis trois générations.



LE LOUP ET LE CHIEN

Parti pour tenter la fortune en Oubanghi,
Un colon d'Angleterre avait peu réussi,
Et n'ayant plus que les os et la peau,



Près des confins français, tandis qu'il se hasarde,
Il voit un monsieur aussi puissant que beau.
Gras, replet, qui s'était égaré par mégarde.
Notre Anglais l'aborde humblement,
Entre en propos et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire.
— Il ne tiendrait qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, repartit le Français.
Quittez la vie de loup de vos colons anglais,
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée!
Ce n'est que de votre initiative privée
Que vous courez tous seuls après la réussite,



A qui l'atteindra le plus vite.
Mais combien d'entre vous demeurent en chemin!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
L'Anglais reprit: Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien. Boire frais! Noircir des documents.
Les envoyer en France, et vos appointements
Tous les mois vous seront réglés sans commentaire,
Par les soins de M. le payeur principal.
L'Anglais déjà se voit maître d'un capital
Lui permettant bientôt quelque vaste entreprise
Qui lui rapporterait et fortune et succès...
Chemin faisant, il vit une reprise
Sur le fond usagé du pantalon français:
Qu'est-ce cela? lui dit-il. — Rien. — Quoi rien? — Peu de chose.
Mon rond de cuir tout seul de cette usure est cause.
Fonctionnaire, suis-je, en effet, et pas un
D'entre nous, sachez-le, qui n'est fonctionnaire.
— Fonctionnaire? Vous dépendez de quelqu'un?
Et vous ne pouvez donc, par vous-même, rien faire?
Rien du tout, il est vrai. Mais qu'importe?



Il importe si bien que de tous ces appas
Je ne veux en aucune sorte,
Dussé-je, comme vous, émarger au Trésor.
Cela dit, notre Anglais s'enfuit et court encor.

GRAINS DE SABLE

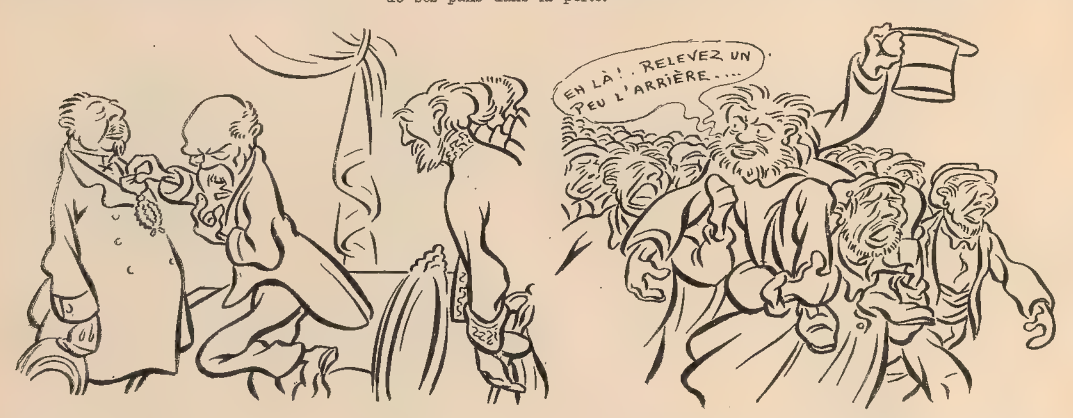
La circonstance la plus infime suffit à rendre ridicule la situation la plus grave.



Toute une vieille réputation d'éloquence ne survivra pas à la manifestation d'indépendance d'une entournunure de redingote trop serrée.

Cette même redingote ne vous permettra la sortie impressionnante et irrémédiable, qu'autant qu'il lui plaira de ne pas laisser emprisonner un de ses pans dans la porte.

Que faut-il, je vous le demande, pour qu'une affaire d'honneur sombre dans le marécage du ridicule? Rien qu'un monsieur trop petit.



L'absence d'une simple épingle vous démolit la majesté du plus beau geste.

Croyez-moi, jouissez tranquillement de votre popularité, mais n'allez jamais jusqu'à vous faire porter en triomphe, il suffit de si peu de chose pour vous faire choir physiquement, et partant moralement.



Certains détails jettent, sur la poésie d'une lune de miel, une petite ombre de ridicule.

Et remarquez bien que rien ne prouve que le suicide lui même vous mette à l'abri du ridicule. Vous pouvez très bien tomber sur du sale charbon de bois.

SHERLOCK HOLMES CHEF DE RAYON



Voilà des années, me dit Sherlock, que j'observe cette petite dame que vous voyez là. Sans la connaître, et rien qu'aux achats qu'elle fait, j'ai pu reconstituer son histoire.

D'abord, elle a acheté un clavecin et un service de vaisselle Marie-Antoinette, d'où j'ai conclu qu'elle entrait en ménage et qu'elle était musicienne, ce qui n'était pas malin à deviner, me direz-vous.



Quelques mois après, elle est venue rendre un divan qu'elle avait commandé; elle l'a changé contre une causeuse. Déduction: Il commençait à y avoir brouille dans le ménage.



Quelque temps après, elle vint acheter un service en terre, d'où je conclus qu'elle avait cassé sa vaisselle Marie-Antoinette, peut-être sur le dos de son mari. Puis un balai... hum! hum! Etait-ce pour l'employer au même usage.



Enfin, cette année-ci, elle achète un poignard, un revolver, une matraque... Cela va finir par une catastrophe.



Vous ne connaissez pas cette dame, ami Sherlock. C'est Miss Pencil, présidente de la société des femmes peintres. Elle a fait, il y a trois ans, Marie-Antoinette à son clavecin.



Puis le portrait de la marquise de X..., qui tenait à faire fixer sur toile la grâce avec laquelle elle s'accoude sur une causeuse.



Vous n'avez pas vu, l'année dernière, son intérieur de cuisine. On y voyait la cuisinière essuyant la vaisselle et la femme de chambre balayant.



Enfin, cette année, elle prépare une grande toile: *L'Ecrasement définitif de la Mehalla.*







AU GUIGNOL

— En voilà une déveine! En pleine représentation une vilaine puce qui me pique dans le dos! Que faire, sapristi?

Eureka! Une bonne bastonnade de M. le commissaire, et j'en profite pour me gratter!

DJELLAH

(Légende arabe.)

En ce temps-là, Allah se reposait dans la sérénité bleue de son grand Paradis, lorsqu'on vint lui apprendre que les femmes arabes étaient en proie, depuis quelque temps, à des crises de lassitude morale et d'ennui. Il décida d'aller se rendre compte lui-même de cet état de choses.

Aussitôt, jetant sur ses épaules un burnous blanc, il se déguisa, en bon Haroun-al-Raschid, et accompagné de son fidèle Giaffar, il partit pour la terre.

Après avoir marché pendant trois lunes, durant lesquelles il s'entretint avec son disciple des tracas que lui causait l'humanité musulmane, il arriva à N'giouour, petit village situé non loin de la Mecque.

Or, comme il approchait des palissades qui en défendaient l'entrée, il aperçut soudain une femme jeune et belle, couchée sur les bords d'un oued, que le soleil brûlant avait complètement desséché. Cette femme était là, immobile comme une statue, insensible aux ardents rayons du soleil, qui la grillaient à loisir.

Djellah, c'était son nom, ne dormait point; elle ne travaillait point; elle songeait, ou du moins elle semblait songer, les yeux fixés sur un bouquet de palmiers, à l'ombre desquels elle se serait mise, s'il n'avait fallu, pour cela, qu'elle se dérangeât. De temps à autre, elle bâillait.

Djellah s'ennuyait.. Elle était atteinte d'une langueur qui s'appesantissait sur toutes ses facultés. Elle s'ennuyait, l'indolente et gracieuse créature, et son ennui n'avait d'égal que sa paresse...

C'est ce que comprit fort bien Allah. Portant son index à son front, il devina de suite que le mal, dont souffrait cette femme était l'oisiveté. L'oisiveté, la source de tous les crimes, de toutes les mauvaises pensées!... l'oisiveté, l'empoisonneuse des consciences, la grande assassine de la vertu et des bons sentiments. Et dans sa science et sa sagesse, Allah trouva sur l'heure le remède à ce mal horrible et incurable pour tout autre que lui.

Donc, il s'approcha de Djellah, qui bâillait toujours et qui ne le reconnut point:

« — Femme, que fais-tu là? lui demanda-t-il

« — Rien, sidi, murmura-t-elle.

« — A quoi penses-tu?... »

Elle haussa les épaules d'un air d'insouciance.

« — Tu as dû fort travailler, pour être ainsi fatiguée?... »

Même haussement d'épaule.

Alors, Allah, voyant qu'il ne s'était point trompé :

« — Femme, dit-il, l'oisiveté est la mère de tous les vices. Tiens, voilà de quoi t'occuper désormais, toi et les tiens. »

Il étendit la main, et aussitôt la pauvre femme, fut couverte d'une nuée de puces, qui se mirent à la mordre cruellement. Il y en avait de toutes sortes, des grosses, des petites, des minces, des brunes, des jaunes, des noires... Tout cela grouillait, sautait, courait... Djellah, dans d'atroces tortures, se démenait, criait, pleurait... Son corps fut bientôt entièrement tacheté d'innombrables boursouflures rouges, qu'elle grattait, énervée, furieuse, folle de douleur.

Puis, peu à peu, elle se calma, et chercha à attraper ses ennemies... Au bout de quelques minutes elle devint très forte dans cette chasse, et termina sa journée en écrasant un nombre incalculable de bestioles. Mais il en restait encore. Chaque jour, elle dut recommencer son œuvre de destruction pour ne pas être dévorée. Bien plus, elle communiqua son mal à toutes les habitantes de N'giouour, qui le propagèrent dans l'Arabie entière.

Et voilà pourquoi, depuis cette époque, les femmes arabes passent leur temps à chercher leurs puces...

Patrice Buet.

— Faites donc attention, Ernest..., il ne va plus rester de Bordeaux pour le déjeuner!

DE NOS LECTEURS

Les progrès de l'acétylène

Il n'est guère plus question, aujourd'hui de l'acétylène; il semble que le développement de cette industrie ait été arrêté par l'industrie électrique.

Il convient cependant de dire que l'acétylène est toujours très employé. En 1906, on a consommé, en France, 4.000 tonnes de carbure de calcium de plus qu'en 1905: et depuis 1907, il a été placé plus de dix mille appareils destinés à produire l'acétylène.

Les appareils portatifs, tels que les phares d'automobiles et les lampes des forains, ont le plus contribué à l'accroissement de la production. Il faut ajouter à ces appareils les bouées lumineuses, les lampes de mines, les projecteurs, les lampes pour éclairer les chantiers qui constituent les grands consommateurs d'acétylène.

Au surplus, l'acétylène sert pour la fusion de certains métaux, pour la soudure; on a même inventé un appareil, une espèce de charrue brûleuse, qui détruit, par le flambage, les insectes et les larves que le soc de la charrue met à jour.

La consommation de l'acétylène est donc en plein progrès.

* * *

La culture du riz en France

On a tenté, plusieurs fois déjà, même au siècle dernier, d'acclimater la culture du riz en France: des essais de culture ont été faits en Dauphiné, en Provence, en Languedoc. Les résultats ont été médiocres au point de vue du rendement, d'abord, puis au point de vue hygiénique, car l'humidité que nécessite la culture du riz engendrait des maladies paludéennes.

Quelques expériences nouvelles ont été faites avec assez de succès: on utilisa le riz dans la Camargue, pour préparer les terres à la plantation de la vigne; car les racines du riz favorisent la pénétration dans le sol des eaux du Rhône, et dessalent ainsi le terrain. Ces expériences ont donné de meilleurs résultats.

Aussi, en présence de la crise viticole, se demande-t-on s'il n'y aurait pas intérêt à développer la culture du riz dans le delta que forme le Rhône et qui s'appelle la Camargue. On a, pour le moment, affecté un champ de huit hectares à l'étude de la question. On a calculé que cent mille hectares pourraient être ainsi consacrés à la culture du riz, qui là, n'aurait aucune influence nuisible sur l'hygiène publique, et qui, en même temps, serait beaucoup plus rémunératrice que celle de la vigne. La question mérite donc une sérieuse considération.

* * *

Ce que la Monnaie a frappé en 1906

La Monnaie a frappé, en 1906, pour la France seulement: 331.938.430 francs d'or; 3.247.672 francs de monnaie d'argent, et 719,700 francs monnaie de bronze.

Cette frappe se répartit ainsi:

Il y a eu 30.247 pièces de cent francs; 16.613.010 pièces de vingt francs; 3.665.353 pièces de dix francs; 1.908.100 pièces de un franc; 2.679.144 pièces de cinquante centimes; 3.000.000 de pièces de dix centimes; 8.394.000 pièces de cinq centimes.

La frappe des pièces de cinq francs en argent a été arrêtée en 1906. Quant à celle des pièces de cinq francs en or, elle ne se fait plus, à cause de la trop facile détérioration de cette monnaie; les pièces de cinq francs en or sont, du reste retirées de la circulation et deviennent très rares.

La Monnaie exécute aussi des commandes pour d'autres pays; les chiffres, plus haut cités ne s'appliquent qu'à la frappe pour notre pays.

* * *

Le chêne et le gui

Ceci n'est pas, comme on pourrait le croire, le titre d'une fable de La Fontaine. Tout le monde sait que le gui est le parasite du chêne; il s'attache aussi à d'autres essences d'arbres, le peuplier et le pommier. Il s'y attache même tellement qu'il les anémie complètement, et que, pour le pommier surtout, il est un véritable fléau.

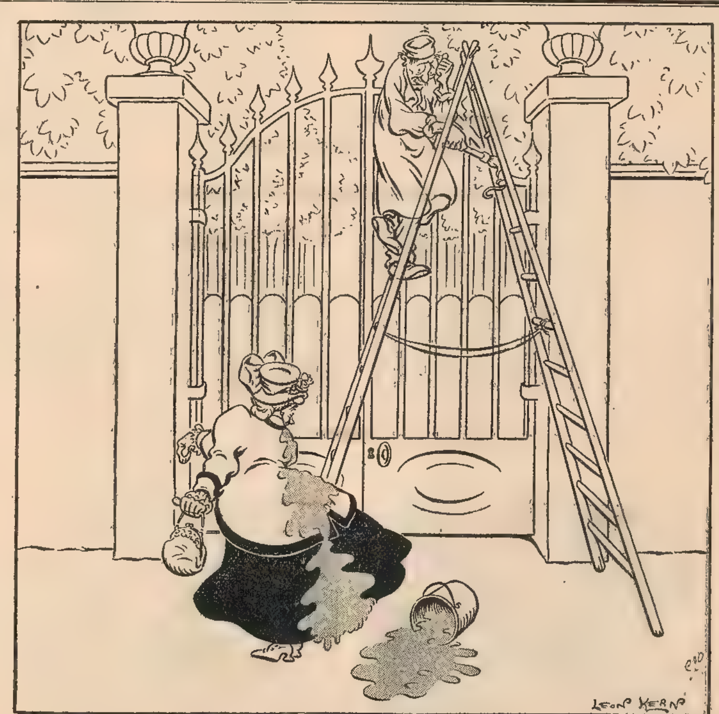
Or, si le gui était nombreux en France, sur les chênes au temps des Druides, il paraît, d'après les recherches d'un savant naturaliste, qu'on compterait à peine trente départements possédant au plus deux ou trois chênes porteurs de gui.

Ce qui sauve le chêne des atteintes du gui, c'est la dureté du bois de chêne. Les racines du gui, qui s'implantent sur les arbres, se nourrissent en pénétrant jusqu'au cœur de ces arbres; elles les traversent même souvent



LE CHEMIN DE LA JUSTICE

Arriver à se faire rendre justice n'est pas impossible, assurément, mais ce qui est affreux, c'est le chemin qu'il faut suivre pour y arriver.



O COQUETTERIE

— Et puis, voyez-vous, ce n'est pas encore tant pour les taches, mais justement le gris grossit abominablement!



LES GOUTTES D'EAU

— Merci ! merci bien ! ! je crois qu'il y aura une belle recette aujourd'hui !



— Comme ces Européens sont peu pratiques ; ainsi voilà leurs séquins, ils sont obligés de les abandonner sur la chaussée, tant ils sont lourds !

de part en part. Ces boules de branchages, qui sont si recherchées par les Anglaises et les Parisiennes, sont donc plus pittoresques qu'utiles. Il n'y a pas à craindre le déboisement, au contraire, si les Anglaises et les Parisiennes, fidèles à leurs coutumes ou superstitions, favorisent la recherche du gui. Moins il y aura de gui dans les forêts, mieux se porteront les arbres, car il suffit du moindre brin de racine abandonné sur l'arbre pour que le gui puisse renaître et recommencer son œuvre de destruction.

Le nombre des automobiles et des voitures à chevaux

Voici quels seraient environ les nombres des automobiles de luxe et des automobiles de travail en France, depuis 1899.

En 1899, il y avait 1450 automobiles de luxe, et 250 de travail ;

En 1901, 4,500 de luxe et 1.000 de travail ;
En 1903, 10.000 de luxe et 3.100 de travail ;
En 1905, 15.000 de luxe et 6.500 de travail ;
En 1907, 20.000 de luxe et 12.000 de travail.

En 1897, Paris comptait 10.000 voitures de luxe traînées par des chevaux, et aucune automobile. Actuellement, il n'y a plus que 5.100 voitures de luxe traînées par des chevaux. Il faut remarquer que les voitures de médecins qui sont au nombre de 450 à Paris, sont comptées comme voitures de travail.

L'automobile est donc de plus en plus un véhicule de travail.

* * *

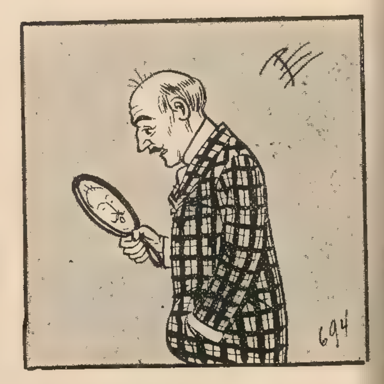
EXCES DE SOINS



M. Clodion possède une superbe chevelure. Mme Clodion a, du reste, soin d'en épiler tous les cheveux qui, à son avis, la déparent, et comme elle est brune, elle supprime tous les cheveux blonds.



La belle-mère, une blonde, a soin aussi de la chevelure de son gendre et supprime les cheveux bruns qui, à son avis, sont déplacés dans cet ensemble...



...en sorte que le résultat de ces deux sollicitudes est plutôt fâcheux ; jugez-en !







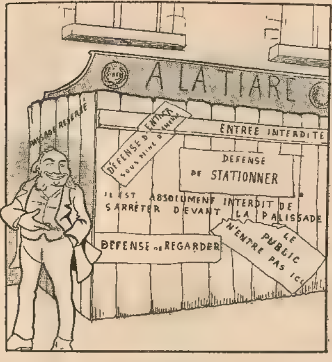
L'AMIE DE LA MODISTE

— Madame, voici votre chapeau.
— Mais il est trop beau. C'est tout simplement magnifique. Je suis confuse... Et... vous avez la facture.

— Oh! ma patronne ne veut pas le faire payer à Madame, qui est son amie.
— Comment, et pourquoi? Je ne veux pas de cela, allez dire à votre patronne que si elle n'envoie pas sa note, je serai absolument fâchée.

(*Un moment après*). — Puisque Madame le veut absolument, ma patronne vous envoie la facture.
— Quoi! elle me fait payer son sale chapeau. En voilà une amie! Du diable si je remets jamais les pieds chez elle!...





COMMENT ON ATTIRE LE PUBLIC

M. Bienmalin, marchand de bonnets de coton antinévralgiques, dont il est l'inventeur, voit, avec désespoir, le public passer indifférent devant sa boutique.

En vain il multiplie les avis: « Entrée libre », « Prime à tout acheteur »; en vain a-t-il fait confectionner à son étalage la statue de M. Fallières en bonnet de coton.

Heureusement, il lui vient une idée: Un soir, il entoura son magasin d'une haute palissade sur laquelle il multiplie des inscriptions défendant de s'arrêter et même de regarder.





Le lendemain matin, le premier passant qui se heurta à la palissade n'eut rien de plus pressé que d'essayer de voir ce qu'il y avait derrière, d'autres firent bientôt comme lui, on fit des trous dans les planches, on les escalada; il ne fut bruit, dans le quartier, que de la *maison mystérieuse*.

Toute la journée, une foule considérable ne cessa de stationner. On ne parlait plus que des bonnets antinévralgiques; le produit était lancé. Ayant abattu la barricade, M. Bienmalin vit le public se précipiter en masse chez lui et fit rapidement fortune.

Pêle-Mêle Connaissances.

— Il y a quelques années encore, les spectateurs japonais avaient, au théâtre, une singulière façon de témoigner leur admiration aux acteurs. Ils lançaient sur la scène diverses parties de leur costume, souliers, chapeaux, ombrelles, etc. La représentation terminée, ces objets étaient revendus aux enchères, et la recette était distribuée aux interprètes de la pièce.

— C'est la marine anglaise qui, la première, fit construire des torpilleurs. Elle ne s'y décida qu'à contre-cœur: ce type de bateau est, en effet, plus propice à la défense qu'à l'attaque, et l'amirauté britannique ne connut jamais qu'une tactique, celle de l'attaque. Toutes les flottes étrangères ayant adopté ce genre de petits bateaux munis de lance torpilles, l'Angleterre créa les *destroyers* ou contre-torpilleurs, dont le *Swift*, un des types les plus récents, réalise la vitesse foudroyante de trente-six-nœuds.

— On estime généralement que les huîtres ne sont bonnes à manger que pendant les mois dans le nom desquels se trouve la lettre R, c'est-à-dire depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin d'avril, époque où se fait le travail de la reproduction. Cette circonstance n'a pourtant aucune influence sur la saveur de ces mollusques. Ils sont bons en toute saison. La véritable cause qui force la consommation à se ralentir pendant les mois de juin, juillet et août, c'est la chaleur qui rend leur conservation difficile.

— Les premiers wagons entièrement construits en fer ont été exécutés, en 1866, pour la compagnie du chemin de fer américain *Chicago and Great- Eastren.*

— Les plus anciennes bibliothèques publiques furent, en France, les petites collections de manuscrits que certains Mécènes prêtaient aux étudiants ou leur léguaient par testament. Les livres étaient mis à leur disposition sans grande difficulté, sauf à la Sorbonne où l'on exigeait d'eux certaines garanties et le serment. Au quinzième siècle, le nombre des emprunteurs devint si considérable que l'accès des bibliothèques devint plus difficile. Louis XI ayant voulu emprunter un livre à la Faculté de médecine, dut fournir une caution énorme: douze marcs de vaisselle d'argent et un billet de cent écus d'or.

— Il existe, en Australie, une tribu d'indigènes en pleine dégénérescence, et dont la déchéance se manifeste par l'absence complète du système pileux sur le crâne. Les ethnologues qui étudièrent ce singulier phénomène trouvent aux individus de cette race le type Mongol. Ils s'accordent à penser que les ancêtres de cette tribu chauve proviendraient des débris d'une immigration chinoise fort ancienne.

Suite du Résultat du Grand
Grand Concours de Devinettes
(Voir le Supplément).

Du 36e au 40e Prix : M. Charvet, 69, rue G. Puy, Avignon ; M. Bizalion, 9, rue Grandville, Nancy; M. Alquier, 73, rue St-Dominique, Paris; M. Thiron, 43, rue A. Barbès, Sotteville ; Mme de Lépinay, 79, rue Claude-Bernard, Paris, qui gagnent *un canif en argent*

Du 41e au 50e Prix : M. Sueur, 8, rue d'Etretat, Le Havre ; M. Guillabert, Bagé-le-Châtel ; Mme Duttenhofer, Villecresnes ; M. Galas, 41, rue du faubourg Raisnis, Dijon ; M. Robardey, 47e d'infanterie, Saint-Malo ; M. Jérub, 87, rue de Lévis, Paris ; M. de Fougères, Les Tines, par Chamonix ; M. du Longbois, 59 ter, rue Bonaparte, Paris; Mme Damien, 15, rue de Siam, Paris ; M. Roumajon, Aix-en-Provence, qui gagnent *un signet ouvre-lettres.*

Du 51e au 60e Prix : M. Ebinger, 3, rue de Langeac, Paris ; M. Nedellec, 10, rue Duquesne, Brest ; M. Pinchon, gare de Beauvais ; M. Thiéblemont, 57, rue du Rocher, Paris ; Mlle Balladan, Ydes (Cantal); M. Dewisme, Billy-Montigny ; (Pas-de-Calais) ; Mlle Loison, Saint-Pierre-Eglise ; M. Fernot, 14, rue Michel-le-Comte, Paris; Mme de Boisgelin, Marigny, par Ile-Bouchard ; Mlle Basetti, 110, bd Magenta, Paris, qui gagnent *un bloc-notes de poche.*

Un supplément contenant les solutions des problèmes et la liste des concurrents méritant d'être mentionnés, sera envoyé à tous ceux qui ont participé à ce Concours, et à tous ceux qui nous en feront la demande, par l'envoi d'une simple carte de visite, affranchie à 0 fr. 05.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Terezam. — Tout dépend de vos conditions d'engagement. Cet état existait-il déjà lorsque vous avez pris possession de votre appartement?

M. Galibert. — On peut faire 210.

M. H. C. — Cette chaudière nous paraît fort compromise, je crois que dans ces conditions on peut désespérer d'en venir à bout.

M. Petitbon. — Cela dépend du bon vouloir des municipalités; le fait dont vous vous plaignez est très fréquent, mais aucun texte précis ne l'empêche; il faudrait attaquer la ville, ce qui entraîne souvent plus loin que cela n'en vaut la peine.

M. Roche. — Il n'y a pas d'exemple que cela se soit jamais passé ainsi, c'est vraiment montrer trop de timidité.

M. Thivrier. — La rascasse ne se trouve que dans la Méditerranée, c'est pourquoi l'on prétend qu'on ne peut manger de bonne bouillabaisse que sur ces côtes, ce poisson faisant partie indispensable de la composition de ce plat.

M. Grille. — On ne prête qu'aux riches, voilà pourquoi on prête à Dumas et à Scholl tant de bons mots que l'on attribue d'autres fois à Scholl ou à Dumas, et qui peuvent n'être ni de l'un, ni de l'autre.

N. R. 163. — Non, il n'y a pas de remède connu.

14e ANNEE — No 43. 10 Centimes 25 Octobre 1908.



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LACUITE REVIENT DU JARDIN DES PLANTES, par BENJAMIN RABIER.

LACUITE. — Au secours!... Un gosse est tombé dans la fosse à l'Ours!

Le Monsieur qui veut faire la Jolie femme.

On aime parfois à s'imaginer qu'on est un être tout à fait différent de celui qu'on est réellement. A qui, par exemple n'est-il pas arrivé de dire: « Si j'étais petit oiseau! » ou tout autre chose de ce genre? Eh bien! dernièrement je me plus à me figurer que j'étais... jolie femme.

Je me trouvais en tramway.

Fermant à demi les yeux, je cherchai à me suggestionner quelles étaient les pensées qui devaient traverser l'esprit d'une aimable personne élégante et coquette. Le jeu n'était pas sans charme et je finis bientôt par être si pénétré de mon sujet, qu'en réalité, je crus « que c'était arrivé ».

Je me mis alors à sourire, comme les femmes, c'est-à-dire à tout moment et en découvrant bien une double rangée de dents. Il men manque deux sur le devant, et j'ai deux ou trois vieux chicots dans le fond, mais cela n'avait pas d'importance. Je pus constater que durant tout cet exercice mon esprit ne fut occupé que de la gracieuse expression que devaient donner à mon visage ces sourires aimables. J'en conclus, par analogie, que le cerveau de la femme était pareillement nourri. Du reste, il existe une variété inimaginable de sourires.

Essayez. Vous allez vous en rendre compte.

— Ah! vraiment? (Etonnement).

— Mais certainement, chère Madame! (Amabilité).

— Monsieur..., je vous en prie! (Confusion).

— C'est un fruit délicieux! (Gourmandise).

— Non... gardez, conducteur! (Générosité).

Naturellement le jeu des sourcils et des regards aide à l'expression et la complète. Mais le facteur principal — chez la femme — c'est le sourire.

Notez qu'il est contagieux.

Comme je m'exerçais, en répétant mentalement: « Ah! vraiment, chère amie? » je remarquai un voyageur assis en face de moi, lequel, gagné par l'exemple, m'imitait lui aussi. Seulement, il ne paraissait pas très entraîné. Il ne savait pas sourire. Il riait, plutôt. Je dirai même qu'il « rigolait ». Les autres aussi, du reste... Il n'y avait guère qu'une petite blonde, dans le fond, qui était gracieuse... Encore, affectait-elle une gaieté immodérée.

Cependant, je continuai mon auto-suggestion.

Etant jolie femme, on devait me regarder. A m'imaginer les yeux braqués sur moi, je me sentis gêné — manque d'habitude — et flatté en même temps... Je m'efforçai de prendre une pose naturelle... Je tapotai, du plat de ma main, les plis d'une jupe supposée. Puis, je remontai jusqu'au coude des gants imaginaires. Cela fait, je fis le geste de relever avec grâce une frisure tombant sur mon front, tout en tournant la tête, afin d'embrasser d'un coup d'œil circulaire et furtif l'intérieur de l'omnibus.

Les regard, en effet, étaient braqués sur moi. Evidemment, je faisais mon petit effet. Et l'attention dont j'étais l'objet me procura une sensation délicieuse, faite d'orgueil, d'estime pour ma propre personne, et aussi de contentement de savoir que je charmais.

Faisant alors un retour sur moi-même, c'est-à-dire revenant à mon incarnation masculine, je soupirai.

— Mon Dieu, me dis-je, que les femmes sont heureuses! Que la vie leur est douce! Leur esprit n'est occupé que de choses frivoles et charmantes. A nous autres, hommes, sont réservés les soucis, les pensées graves, les problèmes arides... aussi, voyez... voyez un intérieur d'omnibus!... Les hommes ont des faces sévères, soucieuses, rébarbatives, le plus souvent enfouies dans un journal.

Les femmes ont un minois plaisants, des lèvres souriantes, les yeux vifs et pleins de vie... Par aventure, sur leurs genoux, un livre ouvert, mais simplement en manière de contenance et tenu parfois à l'envers. Et dire que dans leurs théories féministes, elles revendiquent leur part de nos misères morales! Au lieu de songer à la poudre qui convient le mieux à leur teint, ou bien à la forme de corset qui fait le plus avantageusement ressortir leur taille, elles réclament le droit de se bourrer la tête de toutes sortes d'ennuis: procès à plaider, campagne électorale à préparer, dividendes à distribuer, opération chirurgicale à mener à bien, etc., etc...

Fi!... Répudions bien vite cette affreuse doctrine et redevenons jolie femme..., rien que jolie femme.

A nouveau, je me replongeai dans mon rêve. Je cambrai le buste, respirai avec force afin de faire ressortir ma taille, avançai mon pied afin d'en faire remarquer la finesse. J'atteignis aussi mon portefeuille, lequel était censé représenter un petit nécessaire. Je l'ouvris, me regardai en minaudant dans la glace de poche, et passai mignardement un fin mouchoir de batiste sur mes lèvres.

Afin de compléter l'illusion, je m'imaginai ensuite que mon voisin de droite s'excusait auprès de moi de tenir trop de place. Alors, me tournant vers lui, je pris une voix flûtée:

— Mais non, capitaine, fis-je aimablement, vous ne me gênez en aucune façon.

Le capitaine (c'en était un, en effet), roula des yeux furibonds, et d'un ton bourru s'écria:

— Avez-vous fini de faire le pitre, vous? Voilà une heure que ça dure... Si vous êtes souffrant, demandez une correspondance. Vous prendrez *Louvre-Charenton*, il vous conduira à domicile?

Un éclat de rire formidable lui répondit.



— Avez-vous fini de faire le pitre, vous ? Voilà une heure que ça dure...

Le tramway tout entier s'esclaffait..., jusqu'au conducteur, debout sur la plate-forme, qui se tenait les côtes.

Ce fut comme une douche glacée qui me tombait sur la tête. Je revins à moi, et tout le ridicule de ma situation m'apparut. Heureusement, nous étions à destination. Dans le désordre de l'arrivée, je pus m'esquiver sans trop attirer l'attention, jurant bien, un peu tard, qu'on ne m'y reprendrai plus à faire la jolie femme...

Une morale, toutefois, se dégage de cette aventure. C'est qu'il faut laisser au beau sexe ses privilèges. Mais par contre, Mesdames, laissez-nous les nôtres et calmez votre soif de revendications. Qui sait si la plus jolie d'entre vous ne serait pas aussi légèrement ridicule en capitaine de pompiers..., voire en simple déménageur.

Etienne JOLICLER.

Le savant et la fermière

Le docteur Roux, le célèbre bactériologiste, villégiaturait au bord de la mer, et s'adonnait à de longues promenades dans la campagne.

Il passa un jour près d'une ferme où une paysanne était en train de traire du lait dans un seau qui lui sembla d'une propreté louche.

Le savant s'approcha de la fermière et s'ingénia à lui faire entendre qu'un peu de soin et d'hygiène ne nuiraient en rien à ses intérêts.

— Savez-vous, ma brave femme, dit-il, qu'un litre de lait renferme 650 bacilles.

La fermière leva sur lui des yeux ronds d'étonnement. Il y eut un silence pendant lequel le docteur jouissait de l'impression qu'il avait produite.

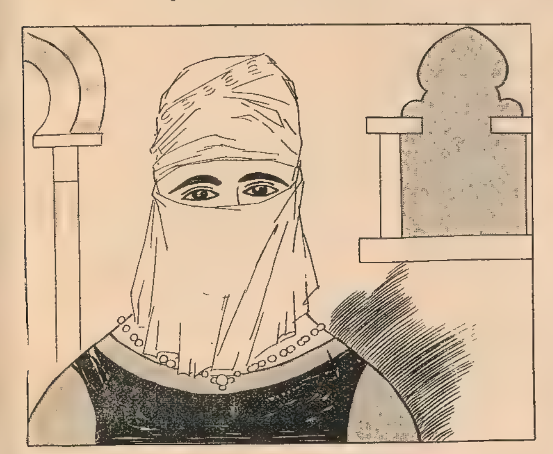
La bonne femme se ressaisit cependant, et, assujetissant son tabouret sous elle, elle se remit au travail en murmurant, après un soupir:

— C'est-y pas effrayant ce qu'au jour d'aujourd'hui on est obligé de donner au client pour quatre sous!

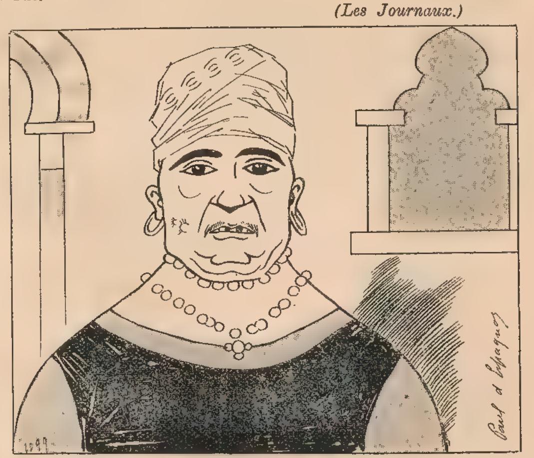
LE REVERS D'UNE REFORME

Les femmes turques sortent maintenant à visage découvert dans la rue.

(Les Journaux.)



Tout de même, le voile avait parfois...



... du bon!

Pêle-Mêle Causette

Les partisans d'une langue interprète universelle (et j'en suis) n'ont vraiment pas de chance.

Le Volapuk avait fait long feu. Son successeur, l'Espéranto, avait réuni de nombreux adeptes.

Et voilà qu'une scission s'opère. Un nouveau langage, l'*Ido*, se pose en concurrent de l'Espéranto. Et, chose grave, son promoteur principal est M. de Beaufront, celui-là même qui a le plus contribué au succès de l'Espéranto.

Ce schisme n'est certes pas fait pour nous approcher d'une solution définitive de la question.

Quelle langue faut-il maintenant que nous apprenions?

On nous dit bien que le nouvel idiome a obtenu les suffrages d'une délégation internationale, mais il ne s'ensuit pas que les Espérantistes vont se soumettre sans protestation à ce changement de front. Il est à prévoir qu'ils n'accepteront pas la décision de la délégation. L'obstacle qui se dresse sur leur route n'aura pour résultat que d'aiguillonner leur ardeur.

La lutte sera intéressante, sans doute, mais en attendant, nous nous retrouvons plongés dans l'incertitude des débuts.

De combien d'années l'avènement de la langue interprète se trouvera-t-il ainsi ajourné? Il serait impossible de le dire.

D'autre part, la nécessité d'une langue intermédiaire s'affirme de plus en plus.

Tous les efforts passés vont-ils se trouver anéantis subitement? Ce serait une fâcheuse rétrogression.

On ne peut pas recommencer éternellement le même ouvrage. Ce travail de Pénélope s'accorderait mal avec nos usages modernes.

Il faut tenir compte aussi du discrédit que ces rivalités vont jeter sur l'idée même d'une langue interprète.

Les sceptiques, on le sait, ont toujours traité d'utopique cette institution. Ils n'ont cessé de sourire aux tentatives des novateurs.

Pour eux, ce sera un triomphe que ce quasi-aveu d'impuissance.

En se plaçant donc à un point général et indépendant, l'on doit regretter profondément le nouvel état de choses.

Pour moi, je le déplore d'autant plus que les querelles actuelles me paraissent futiles et vaines.

Il importe peu, en effet, que la langue interprète soit un peu plus ou un peu moins facile.

Le gros point est de prévoir sa viabilité au point de vue international.

Nous savons, d'ores et déjà, que la langue interprète sera d'acquisition simple. Cela nous suffit. Quelques difficultés ne nous effrayent, du reste, pas. Bien d'autres connaissances sont compliquées et délicates. Cela nous empêche-t-il de les aborder?

L'intérêt de la question n'est plus là aujourd'hui. Ce qui inquiète les esprits éclairés, c'est la possibilité de conserver à la langue son unité dans tous les pays.

Répandue dans l'univers, comment se maintiendra-t-elle intacte et évitera-t-elle la pénétration des langues nationales?

C'est là qu'est l'aléa. Le seul refuge contre ce danger, c'est l'installation d'une colonie internationale.

Aussi, dans la lutte qui s'ouvre entre deux idiomes, proches parents d'ailleurs, la victoire ne restera pas à celui qui aura échafaudé la plus belle collection de préfixes et de suffixes.

Elle reviendra à celui qui complètera son œuvre par la création d'une terre internationale.

La solution du problème est à ce prix.

En parlant ainsi, je cours le risque de faire sourire certains lecteurs, qui me reprocheront d'avoir enfourché une fois de plus mon dada favori. Ils n'auront pas tort, mais que voulez-vous! La passion d'une idée est comparable à celle du jeu ou de la boisson. On y revient malgré soi.

Fred Isly.

Curiosité arithmétique

Voici la solution du petit problème proposé par M. G. Rigo.

Il s'agissait de former le total 100 avec les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, employés une seule fois et en formant quatre groupes:

$$98 + 1 + 3/6 + 27/54 = 100$$

Le problème comporte d'autres solutions.

Le Mot d'ordre

Bêtantou, qui est le frère cadet de Calino, fait son service militaire. Son bataillon prenant part à l'expédition du Maroc, il guerroie en ce moment contre les arbis.

Il y a peu de temps, il fut placé en sentinelle à l'entrée du camp.

Il faisait gravement les cent pas devant son poste quand apparut son capitaine. Celui-ci revenait d'une courte reconnaissance.

— Qui vive! fit Bêtantou, en croisant la baïonnette.

— Ami, répondit l'officier en approchant de façon à être reconnu de son subordonné.

Mais celui-ci, ne connaissant que la consigne exigea le mot d'ordre.

Or, le mot de passe, ce soir-là, était *Alger*.

Le capitaine l'avait oublié:

— Voyons, dit-il, pas d'excès de zèle, vous me reconnaissez bien, je suis votre capitaine.

— Bé oui, mon capitaine, mais il y a la consigne.

Le capitaine était de bonne humeur, et prit la chose du bon côté.

— Alors, vous n'allez pas me laisser entrer?

— Je le regrette mon capitaine, mais il y a la consigne.

— Qu'est-ce qu'elle vous dit, la consigne?

— Ce qu'elle me dit?

— Oui, et tâchez de me le dire correctement, sans quoi je vous colle quatre jours.

— Eh bien! mon capitaine, la consigne m'interdit de laisser pénétrer dans le camp quiconque, sur mon injonction, ne prononcera pas le mot *Alger*.

— Bien, fit en riant l'officier, et il prononça: *Alger*.

Là-dessus, Bêtantou s'effaça respectueusement, et le capitaine pénétra dans le camp.





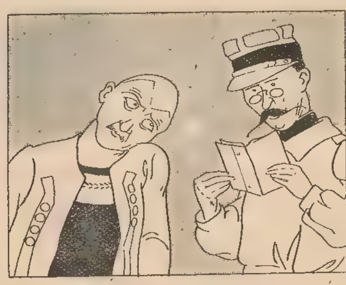
SUPERCHERIE

LE MAJOR. — Et vous, qu'est-ce que vous avez?
JEANNOT. — Monsieur le Major voit bien, je ne peux pas lever la tête.

LE MAJOR. — Qu'est-ce que vous me chantez, voyons...



...et de ce côté?
JEANNOT. — Aïe, aïe, vous ne pourrez pas la redresser, je vous dis!



LE MAJOR *(consultant le livret)*. — Mais dites donc, vous n'avez pas toujours été comme cela?



JEANNOT. — Non. Monsieur le Major, c'est depuis deux ans seulement.



LE MAJOR. — Ah! Et avant comment étiez-vous?
JEANNOT. — Comme ça!...

LE TRUC D'AUSSAC

Aussac, l'habile banquier, avait congédié son caissier. La nouvelle s'en répandit bien vite dans le monde de la finance. Une place de cette importance, dans une maison comme celle du grand banquier, devait provoquer la convoitise de bien des employés. Aussi, Aussac eût-il à répondre à de nombreuses sollicitations. Mais chat échaudé craint l'eau froide, dit la sagesse des nations. S'inspirant de ce sage précepte, le financier ne se pressait pas de choisir son homme.

Jusque-là, du reste, ceux qui avaient pétitionné l'emploi vacant ne lui avaient pas semblé dignes en tous points d'être agréés.

Cependant, quelqu'un se présenta, qui retint l'attention du banquier. C'était un homme franc d'allure, et qui, interrogé, prouva par ses réponses qu'il était familiarisé avec la tâche qui devait lui incomber. Conscient d'avoir mis enfin la main sur un caissier modèle, Aussac lui promit une prompte réponse: « Le temps, dit-il, de s'assurer de la sincérité des bonnes références qu'avait présentées le candidat. »

Celui-ci, très heureux de l'excellent résultat de sa démarche, se retirait avec force révérences, quand, au moment où il allait disparaître, le banquier le rappela:

— Vous qui êtes un homme avisé, fit-il, que joueriez-vous demain dans le prix du Jockey-Club?

— La course me paraît assez ouverte, répondit le futur employé, désireux de ne pas risquer un mauvais conseil. Néanmoins, je crois qu'on a quelque chance de succès, en jouant Némésis placée.

— C'est bien, déclara le financier, et je vous remercie. Néanmoins, comme le jeu aux courses est très dangereux pour un caissier, je me vois obligé de renoncer à votre collaboration.

Si quelqu'un fut abasourdi de cette brusque volte-face, ce fut notre pauvre candidat. Il comprit qu'il avait donné tête baissée dans un piège. Il se retira donc la mort dans l'âme, mais sans insister, jugeant sagement que la partie était perdue.

Sous la voûte, il croisa un ami qui, lui aussi, venait s'offrir pour le poste vacant.

— Tiens, Brouillard! Tu viens pour la place de caissier?

— Je venais... mais du moment que tu la brigues également.

— Rassure-toi, je ne suis plus sur les rangs.

— Vraiment?

— Oui... et maintenant, accepte vite le conseil que voici. Si Aussac te parle de courses, dis-lui que tu n'y entends goutte.

Là-dessus, les deux amis se séparèrent.

Brouillard se présenta au banquier. Il eut, comme son camarade, l'avantage de lui plaire.

Et la petite scène du départ se renouvela point pour point.

Seulement, Brouillard, averti, se garda de préconiser Némésis placée. Il eut l'air de tomber des nues, et s'excusa, avec une gaucherie affectée, de ne pouvoir donner aucun renseignement en matière de courses, car, dit-il, il n'y entendait rien.

Trois jours après, il entrait comme caissier dans la maison Aussac.

Le financier ne cessait de se louer d'être tombé sur une perle, et se félicitait du petit stratagème qui l'avait si bien servi.

Hélas! un beau jour, il vit arriver son caissier pâle et agité.

Flairant aussitôt une catastrophe, il le fit entrer dans son bureau.

Et ce fut un moment plein d'angoisse que celui où Brouillard avoua qu'il avait emprunté mille francs à la caisse de son patron, pour les perdre au pari mutuel.

— Malheureux, s'écria Aussac hors de lui, mais plus sensible à la faillite de son procédé qu'à la perte d'argent. Ne m'avez-vous pas dit que vous n'entendiez rien aux courses?

— Eh! justement, murmura Brouillard. Si j'y avais entendu quelque chose, je n'aurais pas tant perdu!

* * *

PROPORTIONNELLEMENT

Un vieil Arabe très instruit, mais ne connaissant que médiocrement le français, fut un jour accosté par deux jeunes plaisantins français qui lui demandèrent un renseignement.

L'Arabe fit signe qu'on répétât la question pour qu'il la puisse comprendre.

Mais impatienté, l'un des jeunes gens dit à l'autre:

— Viens, Jean, cet idiot ne comprend même pas le français. Ils allaient s'éloigner quand l'Arabe les retint.

— Vous comprendre l'arabe?
— Non!
— Le turc?
— Pas davantage.
— Le berbère?
— Non plus.
— Le persan.
— Non.

L'Arabe hocha la tête, et, se rapprochant de ses interlocuteurs:

— Moi, une fois idiot, dit-il, et vous quatre fois.

****

Courrier Pêle-Mêle

La Mode

Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et, sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui, dans cet excès dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux.
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoi que l'on se fonde,
De fuir obstinément ce que suit tout le monde
Et qu'il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous
Que du sage parti, se voir seul contre tous.

Nous citons ces vers de Boileau, que nous rappelle M. Brenier, parce qu'ils résument parfaitement l'opinion de ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous répondre sur la question de M. Méricourt. Le juste milieu, s'il a des inconvénients en d'autres parties, semble à peu près considéré comme ce qu'il y a de plus sage quand il s'agit de mode.

Ne pas se faire remarquer, tel est le criterium

auquel s'arrêtent MM. Montonnet, Merende, Pillois et Foury. Or, on peut, en portant le même costume, comme le dit M. Montonnet, passer inaperçu en un certain lieu et se faire remarquer dans un autre. Evidemment, le milieu change bien des choses, aussi la suprême sagesse serait de se vêtir de façon à n'être remarqué nulle part.

En somme, le plus grand nombre y parvient sans trop de difficulté ni de fatigue et suit la mode sans s'en rendre martyr.

Nous devons ajouter que MM. G. de Coudré et Albin semblent supporter avec moins de philosophie les caprices de la Mode, et que le sage, pour eux, s'affranchit de ses exigences, dût-il être montré du doigt.

Puisqu'en somme, le vrai sage est celui qui s'accommode le mieux de tout, admettons, pour mettre tout le monde d'accord, que sont également sages ceux qui s'accommodent d'une mode qui les gêne et ceux qui, pour s'en affranchir, s'accommodent de la moquerie des passants.

* * *

Chaises à porteurs

Monsieur le Directeur,

J'ai habité la ville de Beauvais (Oise), de 1886 à 1892, et j'y ai vu, durant ce laps de temps, des chaises à porteurs ou plutôt des chaises roulantes qui, il est vrai, ne servaient plus que pour deux cérémonies:

1° Transporter les enfants à l'église le jour de leur baptême;

2° Transporter les *communiantes* à l'église, le jour de leur première communion.

Ces chaises étaient appelées communément *vinaigrettes*, et étaient tirées par un homme.

Peut-être s'en trouvait-il aussi *portées* par deux porteurs, mais je n'en ai pas conservé de souvenir précis.

Un Beauvaisien de l'époque pourrait élucider cette intéressante question.

Antérieurement, les « vinaigrettes » servaient aussi à transporter les personnes travesties se rendant aux soirées ou aux bals masqués, en temps de carnaval.

Recevez, etc.

LE PICARD.

* * *

Octroi

Monsieur le Directeur,

Je soumets à votre appréciation le cas suivant, avec prière d'en faire part à vos lecteurs, si vous le jugez intéressant.

Revenant, par le chemin de fer d'Orléans, d'une localité voisine, je déclarai à l'octroi quelques objets soumis aux droits.

Contre 0 fr. 60, le receveur me délivra une quittance, laquelle me fut réclamée par le préposé de service à la sortie; après examen rapide de cette pièce, le fonctionnaire me fit signe que j'étais en règle, et comme je lui demandais de me rendre ma quittance, il parut surpris et me dit: « Mais, Monsieur, nous les conservons toujours ».

Surpris de cette façon de faire, je n'insistai pas, me promettant de tirer cette question au clair.

De ce qui précède, il résulte que deux cas peuvent se présenter où la bonne foi du déclarant peut être mise en doute:

1° Vous êtes intermédiaire, et ne pouvez justifier votre dépense;

2° Un employé d'octroi mal intentionné ou induit en erreur, peut vous dresser procès-verbal, pour entrée frauduleuse d'objets soumis aux droits, alors que vous n'avez encore pas franchi la limite de la gare.

Impossible de lui prouver que vous êtes en règle... vous n'en avez aucune preuve!

Recevez, etc.

TANIOT.



DANGER

LE TAUREAU. — Attention!... voilà un toréador!...

Question interpêlemêliste

Lorsque, pour éviter les conséquences de la nouvelle loi sur le repos hebdomadaire, un patron n'engage ses employés qu'à la journée, quelle est leur situation réciproque, soit que l'employé quitte son patron, soit qu'il soit congédié par celui-ci?

D. G.



Monsieur Rondecuir, désirant avoir son portrait, fit venir un artiste chez lui. Mais ce dernier ne put parvenir à fixer les traits de son modèle, qui bougeait à chaque instant. Heureusement qu'il eut l'idée de continuer son travail...



...au bureau de son client. Là il eut toute l'immobilité voulue pour faire un bon portrait.

Encres sympathiques

Nous avons publié déjà un article sur les encres sympathiques. Sur la demande de plusieurs lecteurs, nous revenons sur ce sujet.

On donne le nom d'encre sympathique à un liquide naturel ou composé chimiquement, à l'aide duquel les caractères tracés sur une feuille de papier quelconque, d'abord invisibles, apparaissent par l'effet d'un artifice: généralement l'exposition à une chaleur modérée.

La plupart des encres sympathiques, en effet, sont basées sur la propriété qu'ont certains sels hygrométriques d'être incolores à un état d'humidité sensiblement égal à celui de l'atmosphère et d'être colorées à l'état de sécheresse absolue.

Tels sont, parmi les produits chimiques: le chlorure de nickel et le chlorure de potassium, qui donnent des traits bruns; le chlorure de cuivre, donnant une teinte jaune.

Le chlorure de cobalt, rose pâle lorsqu'on s'en sert, donne à la chaleur une écriture d'un beau bleu.

D'autres compositions, dès l'abord incolores, ne produisent leur effet que plongées dans un liquide approprié ou soumises à l'action de certains gaz; ainsi, les caractères tracés avec des sels de plomb noircissent sous l'influence de l'acide sulfhydrique.

D'autres encres produiront une couleur ou une autre, suivant le liquide dans lequel elles seront plongées. Une dissolution de sulfate de fer donnera des traits bleus dans une dissolution de prussiate de potasse, et des traits noirs dans une dissolution de tanin.

Certains liquides naturels donnent également (comme nous le disions plus haut) et sans préparation aucune, des encres sympathiques efficaces: presque toutes les sèves, le jus de citron, le jus d'orange, le jus de cerise, le jus d'oignon; l'eau sucrée, la vulgaire eau sucrée elle-même, jouit des mêmes propriétés, sous l'influence de la chaleur, car la visibilité de toutes ces substances n'est due qu'à la facilité de leur carbonisation.

Si vous écrivez à l'aide d'une dissolution de salpêtre, une phrase entière, en ayant soin de relier chaque mot par un trait, et que vous la laissiez sécher suffisamment, il vous suffira d'approcher d'elle la flamme d'une allumette pour voir un petit sillon de feu la parcourir et en rendre aussitôt les caractères visibles.

Un emploi judicieux de quelques-unes de ces encres permettra certains tours curieux: un paysage à l'encre noire ordinaire représentant un effet de neige, par exemple, pourra, si on le chauffe, se transformer soudain en un paysage de printemps, les arbres se couvrant de feuilles, et la neige du sol faisant place au gazon; ce feuillage et ce gazon pourront même s'émailler de fleurs diversement colorées.

Certains sorciers du moyen âge ont dû, en grande partie, leur réputation à des tours de ce genre, alors ignorés du public.

* * *

Le silence est d'or

Si l'envie vous prend d'aller vous fixer en Russie, ou simplement d'y aller faire un petit tour, il vous sera profitable de méditer l'anecdote suivante:

L'acteur Berton, en débarquant un jour en Russie, laissa échapper cette exclamation:

— Brrrrou! Il ne fait pas chaud ici!

Un moujick aussi crasseux que barbu, s'était emparé de la malle de l'artiste, et l'avait transportée à l'hôtel. Une heure après, Berton était mandé chez le ministre de la police.

— Monsieur, dit le ministre, vous venez vous fixer ici pour quelque temps. Mais, avant de défaire votre malle, réfléchissez bien. Le climat de notre pays ne semble pas convenir à votre santé; il vaudrait peut-être mieux, pour vous de retourner en France.

— Mais, répliqua l'artiste, d'où peut venir à Votre Excellence cette sollicitude pour ma santé?

— De ce que vous avez fait une remarque désobligeante pour le climat de la Russie.

— Ah! oui, Excellence, je me rappelle... Mais

SERVIE A SOUHAIT

L'Orateur. — Oui, Messieurs!... La France a besoin d'hommes bien trempés.



NOS BONS CHASSEURS D'OCCASION

Un accident de chasse!



Modifications apportées dans l'industrie du fauteuil de square, par l'introduction de l'aviateur dans nos mœurs.

EXPRESS-POCHADE

NOUVELLE POINDINTERROSSERIE

Poindinterro voulant un jour payer un cocher, regarda le taximètre. Celui-ci marquait un chiffre qui lui parut exagéré.

Poindinterro en fit l'observation à son automédon, qui se contenta de l'appeler: « Chimpanzé » et « Dromadaire ».

Sans s'attarder à expliquer à son aimable interlocuteur que ces deux animaux, étant de catégories différentes, il semblait impossible de les rencontrer tous les deux dans un même individu, Poindinterro paya et s'en alla.

Mais chacun sait que Poindinterro est vindicatif. Le hasard voulut que, passant près d'une station de voitures, il reconnut, un jour, celui qui l'avait qualifié des deux noms de bêtes que nous avons mentionnés.

Le cocher, comme le célèbre Brutus de l'histoire romaine, dormait sans se douter des événements qui allaient se dérouler.

Ayant rabattu sur son nez le large bord de son feutre, de façon à ne pas être reconnu, notre collaborateur s'approcha de sa future victime, qu'il couva d'un regard de haineuse satisfaction.

Ouvrant alors la portière, il posa un pied sur le marchepied et, par une pesée, imprima au



coupé un court balancement.

Ce mouvement réveilla aussitôt le cocher.

Vivement, Poindinterro retira son pied du marchepied. Penché légèrement vers l'intérieur de la voiture, il avait l'air, maintenant, de causer avec quelqu'un qui venait d'y prendre place:

— C'est entendu, disait-il à la personne imaginaire, je vais dire au cocher de se presser et que vous lui donnerez un gros pourboire... au revoir et à bientôt.

Il referma la portière d'un coup sec.

Le cocher, pendant ce temps avait rassemblé ses rênes et saisi son fouet.

— A la porte d'Ivry, lui cria Poindinterro, et marchez vite, il y aura du pourboire.

— Entendu, bourgeois, fit l'automédon en enveloppant son cheval d'un bon coup de fouet.

Et au grand trot, le véhicule s'ébranla sous les yeux rieurs du mystificateur.

Quand après avoir traversé Paris, le fiacre s'arrêta enfin à la porte d'Ivry, le cocher, ne voyant pas descendre son voyageur, crut qu'il s'était endormi.

Mais lorsque, las d'attendre, il descendit de son siège et s'aperçut que son coupé était vide, et que son taxi marquait 3 fr. 75, vous pouvez vous faire une idée de ses sentiments.

Pendant ce temps, content de lui-même, Poindinterro s'offrait un bon déjeuner.

---

je ne croyais pas avoir fait d'opposition en constatant que j'étais gelé!

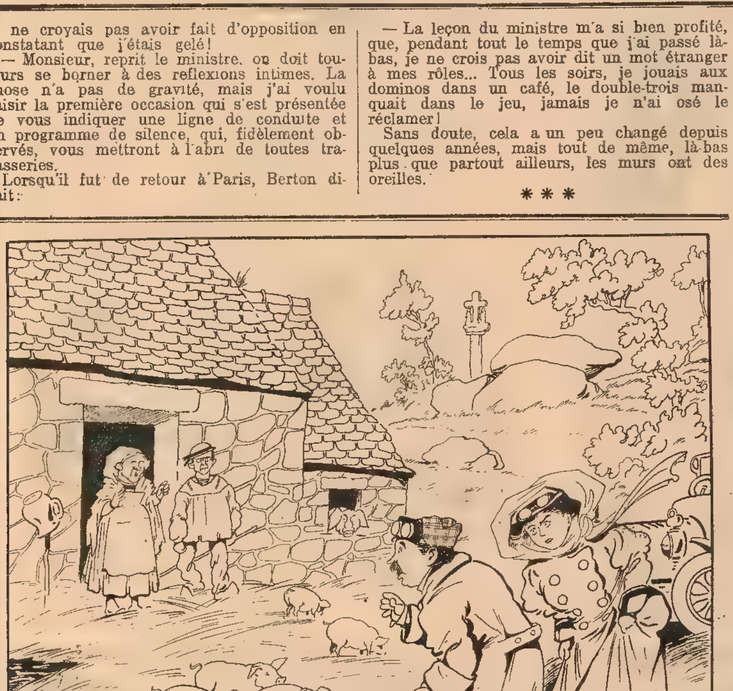
— Monsieur, reprit le ministre, on doit toujours se borner à des reflexions intimes. La chose n'a pas de gravité, mais j'ai voulu saisir la première occasion qui s'est présentée de vous indiquer une ligne de conduite et un programme de silence, qui, fidèlement observés, vous mettront à l'abri de toutes tracasseries.

Lorsqu'il fut de retour à Paris, Berton disait:

— La leçon du ministre m'a si bien profité, que, pendant tout le temps que j'ai passé là-bas, je ne crois pas avoir dit un mot étranger à mes rôles... Tous les soirs, je jouais aux dominos dans un café, le double-trois manquait dans le jeu, jamais je n'ai osé le réclamer!

Sans doute, cela a un peu changé depuis quelques années, mais tout de même, là-bas plus que partout ailleurs, les murs ont des oreilles.

***



AUTOPHOBIE

— Avez-vous un endroit pour garer notre auto?

— Ah! non, ma doué! Pour tout salir de cambouis!!!

La figure humaine est irrégulière

Certains physiologistes célèbres essaient de prouver, depuis quelques années, que l'espèce humaine dégénère; d'après eux, un des symptômes les plus probants de cette dégénérescence, est le manque de symétrie de la figure. Ce manque de symétrie, que les savants appellent l'asymétrie, se traduit par ce fait que les deux yeux ne sont pas sur la même ligne exactement, que le côté gauche de la face est plus fuyant que le côté droit. Ils disent, à l'appui de leur thèse, que jamais un photographe ne nous photographie avec la tête strictement perpendiculaire au sol; il cherche, par l'inclinaison, à corriger ce que notre crâne présente d'irrégulier.

D'après eux, l'asymétrie est un peu corrigée par la peau et la graisse qui recouvrent l'ossature de notre tête; mais on ne peut arriver à dissimuler le défaut de symétrie complètement, et c'est pour cela que les jolies actrices de Paris sont très rarement photographiées de face; c'est pour cela aussi, que les peintres « corrigent » le modèle qu'ils ont sous les yeux, au détriment, souvent, de la ressemblance et de la vérité. Seuls, les artistes réalistes se conforment scrupuleusement à leur modèle.

Les mêmes savants disent que le singe a la figure très régulière. On peut donc en conclure qu'une de nos supériorités sur le singe est d'avoir la figure de travers. Ce n'est pas flatteur.

***

« Tuer le ver »

Nul n'ignore en quoi consiste cette habitude bien parisienne: l'ouvrier, avant d'aller à son travail, entre, de bon matin, chez le marchand de vin, et avale sur le pouce un petit verre d'eau-de-vie, ou un grand verre de vin blanc. C'est ce qu'il appelle *tuer le ver*. Il ne se doute pas que l'origine de cette coutume, et surtout l'expression pittoresque qui la caractérise, remonte à l'année 1519.

En effet, au mois de juillet 1519, l'épouse d'un maître des requêtes nommé La Vernade, mourut subitement sans cause apparente. On pratiqua son autopsie, et l'on s'aperçut que son brusque trépas avait été causé par un ver qui lui avait percé le cœur. On appliqua sur ce ver un morceau de pain trempé dans du vin, et cela le tua instantanément. « Par quoy il s'ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, de peur de prendre le ver », en conclut le *Journal d'un Bourgeois de Paris*, qui relate ce fait curieux... On conçoit qu'une telle habitude n'eut pas de peine à s'acclimater chez nous.

L'U. B. F. — SECURITE DES PLAGES

A la suite d'accidents survenus sur nos plages, une société, « l'Union Balnéaire de France », s'est fondée, afin d'assurer la sécurité des baigneurs.



Grâce à cette société, chaque baigneur sera muni d'un plan très détaillé, donnant la topographie sous-marine des plages... Plus moyen de tomber dans un trou, de s'enlizer dans des sables mouvants...



Puis un code balnéaire sera établi pour l'unification des signaux sur toutes les plages.
La mer est-elle démontée, des drapeaux rouges indiqueront qu'il y a danger à se baigner... (oour ceux qui ne s'en douteraient pas).



Tout cela est parfait, mais ces précautions ne suffisent point: il existe, pour les baigneurs, d'autres dangers, et des plus graves... Les hôtels, par exemple...



Tout client écorché outre mesure, s'il appartient à l'U. B. F., se mettra ostensiblement à une fenêtre de cet hôtel et agitera un drapeau rouge — signal d'alarme.



Les tables d'hôtes deviendront l'objet d'une surveillance rigoureuse.
Tout client empoisonné par du poisson peu frais, demandera, à haute et intelligible voix, par le téléphone de l'établissement, que l'U. B. F. lui envoie immédiatement...



...une civière pour le transporter à l'hôpital... Cette petite manifestation réclamiste serait d'un salutaire effet.



Dans les salles de jeu du Casino, des membres de l'U. B. F. se promèneraient, et, par des signaux appropriés, avertiraient les joueurs qu'il y a un grec à tel endroit, que ce monsieur si chic n'est qu'un rasta; enfin, mettraient chacun en garde contre les multiples dangers du lieu.



Enfin, tout célibataire que sa mauvaise étoile aurait fait tomber dans le clan des mères ayant des filles à marier, agiterait aussitôt son drapeau d'alarme.

LES TEMOINS

Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre.



S'il n'y avait què le valet de chambre encore, mais vous avez le coiffeur à qui vous auriez de la peine à en imposer sur la question propreté.



Et le garçon de bains, devant lequel il faut abandonner tout espoir de poser à la Vénus de Milo.



Et puis la blanchisseuse, qui est plutôt avertie sur la profondeur de votre luxe, car la chemise, c'est l'homme, a dit l'autre.



Le peintre, lui non plus, ne conserve pas beaucoup d'illusions sur ses concitoyens.



Et puis, et puis, combien d'autres, et parmi eux l'industriel qui fait de la psychologie dans votre poubelle.



Et le vieux Monsieur du Mont-de-Piété, à qui votre figure n'est pas inconnue.



Alors, en pensant qu'on peut rencontrer ces gens-là au premier coin de rue, on se sent plutôt l'amour-propre en dentelle.




LE DINDON ET LA ROUE

Le dindon fait la roue.

Mais la roue défait le dindon.

une pension correspondant à la somme de vingt francs par mois.

Enfin, le vendeur se réservait le droit de jouer deux heures par jour du violon vendu, et l'acheteur ne pouvait, de son côté, s'en dessaisir à aucun prix. Jacob Steiner vécut près de vingt ans après ce marché, ce qui porta le prix de son violon à plus de trente mille livres, somme tout à fait énorme pour l'époque.

Ajoutons que ce violon appartenait encore, il y a une trentaine d'années, à M. Fraenzel, maître de chapelle à Manheim.

* * *

V'là la soupe

Un soir que Mme Carvalho chantait *Lucie* sur un théâtre de province, elle commanda un potage chez un traiteur voisin du théâtre.

A neuf heures, le restaurateur appela sa servante:

— Tu vas, lui dit-il, porter ceci à Mme Carvalho, au théâtre. Fais attention de ne pas en verser.

— Soyez tranquille, répliqua la servante.

En effet, elle porta le potage à la façon du Saint-Sacrement, et arriva sans encombre au théâtre.

Elle pénétra dans les coulisses au moment où Edgard dit à Lucie:

« Vers toi toujours s'envolera
Mon rêve d'espérance ».

La servante entre résolument en scène et dépose sa soupière sur le banc de gazon, en face de la fontaine.

Puis enlevant le couvercle et plantant une cuillère dans le bouillon fumant, elle s'écrie:

— Quand Madame et Monsieur auront fini... v'là la soupe!

Un voleur qui a des principes

On prétend que les voleurs ne sont pas délicats; cependant, il y a des exceptions:

Un de nos amis, qui habite l'été une petite villa non loin des environs de Paris, s'aperçut, dernièrement, qu'en revenant s'installer dans la capitale, il avait oublié dans sa villa un très beau couteau-poignard, dont le manche, incrusté d'or, en fait un bibelot de prix.

Vite, il court à la gare et saute dans un train pour aller le chercher.

Mais en arrivant, ô stupeur! le poignard a disparu. Seulement, sur la cheminée, à l'endroit où il l'avait placé, notre ami trouve un petit papier plié en quatre et contenant une pièce de dix centimes. Sur le papier, était écrit ce qui suit:

« Monsieu, je vous prend votre coutau qui me plaie. Seulemen je laisse a la place deux sou... pour ne pas coupé l'amitiée. »

* * *

Combien y a-t-il de patrons et d'ouvriers en France?

La dernière statistique de la population compte comme patrons les travailleurs isolés. En adoptant cette manière de voir, il y aurait, en France, 8 millions 996.900 patrons et 8 millions 958.500 ouvriers et employés. Il y a peu de pays où cette proportion soit aussi égale.

Les usines, commerces ou bureaux où deux ou plusieurs personnes travaillent en commun sont au nombre de 3 millions 181.000.

Parmi les ouvriers, il n'y en a que 40 0/0 qui sont employés dans la grande industrie. La grande industrie comprend les mines de houille, les usines de fer-blanc et les aciéries occupant plus de 500 personnes.

Enfin, sur 10.000 personnes habitant la France, il y a 2.140 ouvriers, soit une proportion d'un cinquième.

* * *

Contraste

— Vous êtes-vous bien amusé au bal des athées?

— Oh! oui... divinement!

LAPINS

Pruche et Graton possédaient en commun une coquette villa sur la zone militaire, non loin de la porte de Bagnolet. A vrai dire, le terme de « villa » est exagéré. Leur habitation ne comportait qu'une pièce. Elle n'avait pas non plus d'étage.

Ce n'était pas, pour qu'à l'instar de celle de Socrate, elle ne fût pleine que de vrais amis, mais parce qu'il est interdit de construire près des fortifs des édifices élevés.

Du reste, ce logis se composait simplement de vieilles caisses et de débris de toiles goudronnées.

Pruche et Graton vivaient là toute l'année; au printemps, parmi l'enchantement des lilas; l'été, avec la surprise continuelle des roses; dans l'arrière-saison, enfin, dans le décor japonisant des chrysanthèmes chevelus.

L'hiver, leur demeure se chauffait à l'aide d'un petit poêle mobile, qui méritait d'autant plus ce nom qu'il remuait toujours au moindre souffle de vent.

Pruche et Graton restaient indifférents aux

UN BON TRUC



L'AUTEUR DRAMATIQUE. — Ma chère, la répétition générale de ma pièce a été froide, sauvez-moi en mettant cette fourrure.
MADAME. — Mais c'est une horreur, elle est pleine de mites.

Madame s'est exécutée, premier effet.



Deuxième effet, la pièce est lancée.

l'an 344 avant Jésus-Christ, se rendre à Corinthe et y ouvrir une école.
Un jour, un habitant de la ville, entrant dans sa chambre, et voulant se moquer de lui, se mit à secouer son manteau, comme on faisait chez les tyrans, pour montrer qu'on n'avait pas d'armes cachées.
Mais Denys, s'emparant du trait que le visiteur voulait lui lancer, le fit retomber habilement sur l'inopportun railleur:
— Mon ami, lui dit-il, secoue plutôt ton manteau quand tu sortiras.
Il voulait ainsi lui faire entendre qu'il le croyait fort bien capable d'emporter quelque chose de sa maison.

* * *

Un académicien curieux

La Condamine était l'homme le plus curieux de son temps. Il se faufila sur l'échafaud du régicide Damiens, pour ne perdre aucun détail de cette exécution qui fut horrible.
Comme on voulait le faire descendre, le bourreau Sanson intervint:
— Laissez Monsieur, dit-il, c'est un amateur, je le connais.
Ce sang-froid imperturbable ne l'abandonnait jamais, il se jouait de ses propres souffrances; cloué sur son lit par une hernie étranglée, il se mit à rimer pour passer le temps.
Ayant appris qu'un habile chirurgien avait fort adroitement opéré deux malades dans son cas, l'académicien le fit venir par curiosité.
Tandis qu'on le tailladait, La Condamine discutait froidement anatomie avec son opérateur:
— Mais, Monsieur, cela n'est pas nécessaire!
— Je suis de votre avis, mais souvenez-vous que l'Académie ne s'est pas rangée de votre côté quand vous avez soutenu que vous pouviez faire une plaie plus profonde sans inconvénient. Un seul a été de votre avis. Je vous en prie, prouvez-leur qu'ils ont tort et faites l'expérience sur moi.
Agacé le chirurgien menaça de suspendre l'opération, si le patient ne se tenait pas plus tranquille.
— Mais répliqua vivement La Condamine, comment voulez-vous que je me rende compte de la chose, si je n'examine pas ce que vous faites?

* * *

Les petites joies du médecin

Les médecins ne sont jamais si heureux que quand ils rencontrent un *beau cas*, c'est-à-dire une maladie bien complexe dont on ne puisse guérir que par une sorte de miracle.
Le patient offre alors une précieuse occasion d'études et d'expériences; et l'artiste, qui dort au fond de l'homme de science se sent tout aise. Un médecin manifeste encore une vive satisfaction, quand le malade lui donne raison, même en passant de vie à trépas.
Le docteur Corvisart se trouvait un jour aux bains Vigier. Il entend tousser dans la baignoire séparée de la sienne par une cloison, et il croit reconnaître, dans cette toux, les prodromes d'une affection pulmonaire. En sortant, les deux voisins se croisent. Corvisart voit un gaillard de près de six pieds et râblé en proportion.
— Monsieur, lui dit-il, je suis médecin, et, en cette qualité, je me permets de vous dire: prenez garde à votre toux, et évitez de vous baigner, cela pourrait vous jouer un mauvais tour.
L'autre l'envoya paître.
Quelques mois plus tard, au retour de la belle saison, le docteur se retrouve dans le même établissement de bains. Il se rappelle le tousseur et demande de ses nouvelles:
— Hélas, monsieur, lui répondit-on, il est mort, voilà huit jours, d'une affection de poitrine.
Aussitôt, Corvisart de se frotter les mains en s'écriant:
— Eh bien! voilà une de ces choses qui font plaisir!

* * *

Le violon de Jacob Steiner

On parle souvent des prix extraordinaires de quelques instruments de musique. Les violons de Stradivarius sont, entre autres, aussi célèbres par leur coût que par leurs qualités exceptionnelles.
Mais il y a mieux, ainsi que le prouve l'histoire suivante, peu connue:
Jacob Steiner était musicien à la cour de Charles VI. Il possédait un violon, qui passait pour une merveille du temps. Un écuyer du même prince, véritable mélomane, convoitait l'instrument. Après s'être très longuement fait prier, l'artiste, qui tenait à son violon autant qu'à sa vie, ne consentit à s'en séparer qu'aux extraordinaires conditions suivantes:
L'écuyer compta à Jacob Steiner, mille livres d'argent, il s'engagea à le nourrir toute sa vie et à faire les frais de sa noce; si celui-ci contractait mariage. En outre, il lui devait être alloué un vêtement complet par année, et

LA VIE PRATIQUE



Au restaurant Ladèche, si on a l'impression de manger sur de belles nappes bien blanches et bien empesées, c'est qu'elles sont tout simplement en tôle émaillée...

Si bien que le soir toute la famille Ladèche, en retournant ses nappes, peut prendre son petit bain hygiénique.

Les Inventions de M. Piramol

Piramol est un inventeur hors pair qui a su attacher son nom à d'innombrables découvertes. Dans sa villa ultra-moderne, vrai bijou mécanique, tout se fait automatiquement. A peine vous êtes-vous présenté devant l'huis, que la porte s'ouvre toute seule, sans qu'il soit nécessaire d'actionner un bouton; rien n'est plus accueillant. La lumière, par un ingénieux mouvement d'horlogerie, réglé suivant le cours des saisons, éclate brillante, à l'heure voulue. Le service de table recèle discrètement un mécanisme qui, suivant les besoins, appelle le cordon bleu ou met en marche un joyeux phonographe à l'approche du dessert. Le lever, le coucher, les repas, le travail, sont invariablement fixés par d'obligeantes sonneries.

On dirait qu'une fée invisible ordonne tous les actes de la vie domestique, et y préside attentivement.

Lorsque Piramol eut résolut de passer quelques semaines à la capitale, où il faisait breveter un onguent contre la chute des feuilles, il confia la garde de son pavillon au père Thomas, son voisin, un paysan rapace et madré.

Entre autres recommandations, M. Piramol enjoignit au paysan de prendre un soin particulier de sa basse-cour, où s'ébattait une armée de poules bien étiquetées, dont les œufs délicats flattaient les palais les plus raffinés. Comme bien on pense, le vieux Thomas jura ses grands dieux que jamais les volatiles ne seraient aussi bien soignés qu'en l'absence de leur maître.

— Si j'pouvons pas tuer les poules, à cause qu'à sont comptées, se dit le bonhomme, j'pourrons pt'être bien vendre quèques douzaines d'œufs, l'borgeois n'y verra rien.

Et il cligna de l'œil d'un air malin.

Le lendemain, muni d'un ample panier, le larron voulut procéder à une fructueuse récolte. Mais, ô malheur! l'ingénieux Piramol avait prévu la chose.

Chaque poule pondait dans un totalisateur automatique.

Edmond LEDOUX.





BON REMEDE

« Le meilleur digestif connu. Mettre deux sous dans la fente et tirer fort »

— Voilà bien mon affaire, moi, qui digère mal. Oui, mais j'ai beau tirer à me rompre les muscles, rien ne sort.



— Ah! enfin. Il n'était que temps, je n'en peux plus... Voyons maintenant le remède.



« L'exercice étant le plus sûr stimulant de la digestion, le présent billet n'est délivré que si l'on a fait les efforts nécessaires à une bonne digestion. »



FIERTE

LE GARÇON. — Pourquoi les clients me prennent-ils toujours pour le patron?

DE NOS LECTEURS

Une fête américaine

Les débuts mondains de miss Mary Randolph ont été marqués par plusieurs innovations aussi coûteuses qu'originales.

Dans son splendide hôtel de Philadelphie, M. Philippe S. Randolph avait convié la haute société de la ville, pour lui présenter sa fille. Les vastes salons de la princière résidence avaient été ingénieusement transformés en autant de « coins de forêt vierge » grâce à l'étonnante profusion de lianes et de vrais arbres des tropiques. Mais la plus grande surprise réservée aux invités, fut un lâcher de papillons aux vives couleurs, papillons venus des Antilles et importés à grands frais. Puis ce fut le tour de centaines d'oiseaux du Mexique et de l'Amérique Centrale, dont les plumages brillants, sous les lustres électriques, paraissaient être autant de gemmes vivantes. Affamés par une journée de jeûne, les oiseaux donnèrent bientôt la chasse aux papillons multicolores, au grand plaisir des invités de M. S. Randolph. Ajoutons que toute cette mise en scène a coûté la bagatelle de 190.000 dollars au millionnaire américain. Débuts mondains originaux... mais un peu chers!

***

Une réponse inattendue

Denys le Jeune, fils et successeur du fameux Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, dut, après sa deuxième chute du pouvoir, arrivée en

grandes questions sociales. Dans leur domaine, sans cesse embelli d'efflorescences nouvelles, ils avaient reconquis la quiétude d'esprit et la simplicité première de notre père Adam au Paradis terrestre. Au costume près, cependant.

Nos deux compères pensaient que le vieil Adam avait été condamné jadis à travailler, en punition de sa désobéissance. Mais depuis 5.882 ans que cette punition durait, c'était assez... Aussi s'étaient-ils pardonné. Ils avaient renoncé au travail.

Seulement, il y a des gens qui se sentent encore coupables, sans doute, puisqu'ils continuent leur labeur obstiné. Pruche et Graton, les régénérés, revenus à la sainte, à la divine paresse, prélevaient donc sur eux une sorte de dîme. Ils mendiaient.

Sans être absolument malhonnêtes, les deux associés ne se faisaient point scrupule de dérober un poulet, une salade, ou autres denrées aux étalages. Ils aimaient à se bien nourrir, et Graton excellait à faire la cuisine.

Ils régalaient aussi des amis. L'anniversaire de Pruche approchant, on projeta de festoyer glorieusement.

Pruche adorait le lapin. Ce goût n'a rien de particulièrement aristocratique, mais Pruche est la simplicité même. Il n'est coquet que pour ses plastrons de chemise. Il use une rame de papier par mois. Graton résolut de faire une surprise à son ami. Il avait remarqué, à Neuilly, un superbe jardin enclos simplement d'une grille basse, et à l'intérieur une cage où se prélassaient de superbes lapins.

La veille du banquet, Graton, sans rien dire à son camarade, escalada la grille, et mit dans son sac deux magnifiques rongeurs.

Le tout fut exécuté avec une brillante maëstria.

Au dîner, tout intime, car on n'avait convié que deux confrères, quand apparut l'homérique gibelotte, il y eut un moment de douce extase. Toutes les narines se dilatèrent, jouissant les premières de ce qui allait faire les délices du palais et de l'estomac.

Pruche, ému, tendit par dessus la vieille caisse qui faisait office de table, sa dextre à Graton.



DURAPIAT *(à sa nouvelle cuisinière)*. — Vous savez, Justine, nous sommes simples et fraternels envers nos serviteurs. Aussi, vous mangerez à notre table, voyez, vous êtes servie.

Un souffle d'émotion passa sur le quator. Puis on mangea et on but. On but même avec tant de conviction que le vin manqua. Un des invités offrit généreusement deux litres pour continuer les agapes. Il se chargea lui-même de l'expédition, et revint bientôt avec les précieux flacons.

Il rapporta en même temps un journal d'un sou dont la lecture contribuerait à l'agrément de la fête.

Pruche déplia la feuille. Soudain, il éclata de rire.

— Ah! ah! ah! en voilà une bien bonne, à propos de lapins. Écoutez ça:

Il lut:

« On a volé, la nuit dernière, une paire de lapins chez le docteur Clapier, à Neuilly. Malheureusement, l'éminent professeur se livrait sur eux à des expériences. Il venait d'inoculer le choléra aux deux lapins volés.

« Malheur à ceux qui en mangeront. »

— Ça c'est tordant... fit Pruche, tu ne trouves pas, Graton? Les tiens, au moins, continua-t-il, on est bien sûr qu'ils n'avaient pas le choléra. Tiens, redonne-moi une cuisse...

Mais Graton ne répondit pas.

Il devint très pâle...

Et tomba évanoui.

Georges LE MARDELEY.



— Et alors, vénéré maître, que dois-je dire de vos grands travaux sur la gale... qu'ils sont en bonne voie?

— En excellente voie! je n'ai pas encore le sérum, mais je suis déjà parvenu à communiquer la gale à 85 personnes qui n'en étaient point atteintes!...



UN BON POURBOIRE

— Comment! ruinés comme nous le sommes, tu donnes un pourboire aussi princier?...

— Oui, mais regarde quel pardessus le garçon m'a donné!





UN ARBITRE DES ELEGANCES

— Mais regarde donc ton pantalon! Pourquoi ne fais-tu pas comme moi quand tu t'asseois? Tu vois qu'en le remontant bien, quand je me lève...

...je n'ai pas cette affreuse bosse aux genoux!!!

Pêle-Mêle Connaissances.

— C'est en 1787 qu'apparut le premier navire en fer, construit par l'ingénieur anglais Wilkinson, qui l'employa sur les canaux de son pays. Ce navire n'eut pas de successeurs immédiats. Ce n'est que bien des années après, en 1822, qu'on fit la seconde application du fer, à un bateau à vapeur, construit en Angleterre, pour naviguer sur la Seine.

— On attribue généralement à tort l'invention de la brouette à Pascal. L'illustre philosophe a seulement inventé le haquet, longue voiture à transporter les tonneaux, qui combine le treuil et le plan incliné. Au musée d'Anvers, on peut voir une brouette dans le tableau de Memling, qui représente sainte Barbe; c'est encore sur une brouette qu'est installée la pierre à aiguiser du rémouleur de Téniers, contemporain de Pascal. On voit enfin, sur une miniature du treizième siècle, un maçon *brouettant* sa femme, à laquelle il sourit.

— On a coutume de désigner, comme bonne pour les bains froids, une eau dont la température atteint ou dépasse 18°. A Paris, en année normale, ce n'est guère qu'à partir du 1er juin que l'eau de la Seine atteint cette température. Par les fortes chaleurs, elle s'élève souvent jusqu'à 23° ou 24°. En un quart de siècle, on a constaté quatre fois seulement 27°. Le maximum atteint a été de 28°, le 25 juillet 1900.

— Au dix-septième siècle, notre unique musée de peinture se trouvait dans les galeries du château de Fontainebleau. Cette ville était, d'ailleurs, favorable aux arts: elle fut illustrée par une de nos grandes époques artistiques désignée sous le nom d'«École de Fontainebleau».

— Le plus grand rucher du monde est, sans doute, celui d'une petite ville canadienne. Il couvre une superficie de 20.000 mètres carrés et contient 19 millions d'abeilles, donnant, chaque année, de 35.000 à 40.000 kilos de miel.

— Les députés coûtent cher au contribuable français: indépendamment de leurs traitements qui s'élèvent à 8 millions 865.000 francs, les documents qu'ils livrent à l'impression nous reviennent à 2 millions 560.000 francs. Ils dépensent pour 80.000 francs de papier à lettres; ils boivent annuellement pour 35 à 40 mille francs, et nous leur payons deux mille francs d'allumettes.

— Ce fut le botaniste anglais Jacques Bobart qui découvrit, en 1661, à Oxford, le principe de la fécondation des fleurs. Jusqu'à cette époque, la reproduction des végétaux était demeurée un mystère pour les savants.

— L'avènement des armes à poudre marqua la fin de l'emploi des cuirasses chez les hommes de guerre. Comme les balles perçaient toutes les armures, Louvois supprima les casques. Il eut, d'ailleurs, du mal à lutter contre le préjugé qui attachait une valeur protectrice à cette coiffure. Certains régiments s'étant regimbés conservèrent longtemps, sous le chapeau de feutre, une calotte de fer appelée la « secrète » parce qu'on rougissait de la montrer.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Herwaert. — 1° 21 ans; 2° jusqu'à 21 ans.

M. Theu. — On disait autrefois, dans les roman de cape et d'épée: *Il prit sa bonne lame de Tolède.* On a dit ensuite, par analogie: Il prit sa bonne plume de Tolède; quoique cette phrase n'ait, en réalité, aucun sens.

M. Ch Risse. — Ceci entre dans le cadre d'un journal de mathématiques. Adressez-vous à l'un d'eux.

Un Abonné (Draguignan). — Il y a des règles reconnues à peu près universellement, mais n'ayant rien d'absolu et modifiées, suivant les pays, par certaines conventions.

M. M. — Oui, mais c'est là une science encore dans l'enfance et dont les principes sont encore très vagues.

A. B. C. — L'acte sous-seing privé est suffisant, et il est seul valable en ce cas, puisqu'il est antérieur.

M. E. Samuel. — Ce genre est tout à fait en désaccord avec notre note.

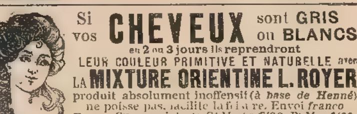
M. F. Galustre. — Il n'existe sûrement aucune loi de ce genre en France.

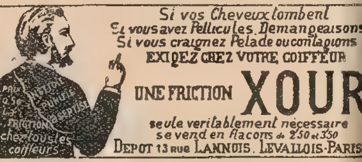
Un Lecteur assidu (Angers). — Oui, il y a des poudres de bronze, d'or et d'argent. Les adresses de ces maisons sont dans le Bottin.

Mlle Odette Guthmann. — Non, ce point est laissé à l'appréciation des conseils de revision.

M. Fibourg. — Hélas! nous ne sommes pas plus savants que les médecins, et s'ils n'ont pu en venir à bout, nous n'avons pas la présomption de pouvoir faire mieux qu'eux.







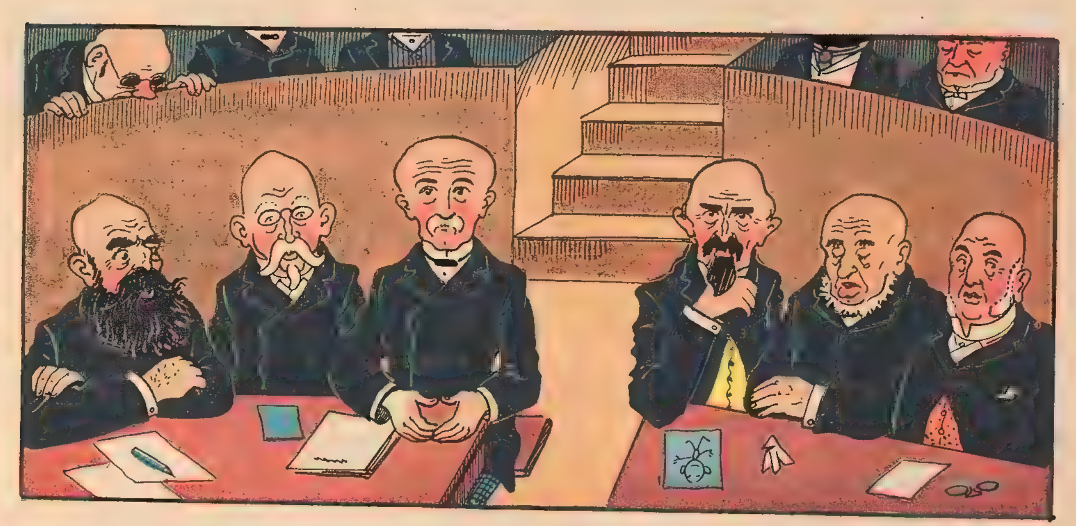
14e ANNEE — No 44. 10 Centimes 1er Novembre 1908.



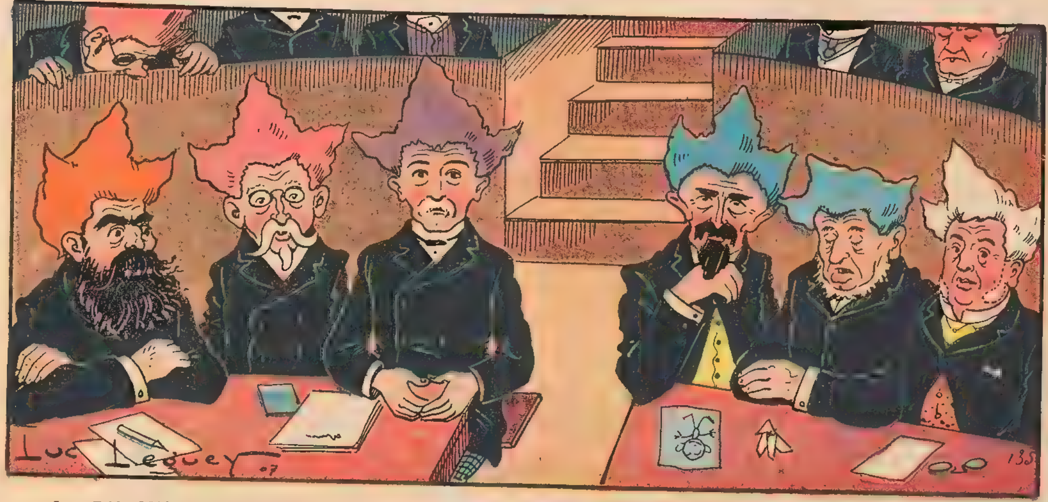
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

AU SÉNAT, par Luc LEGUEY.



— Les sénateurs sont presque tous chauves, ce qui fait vilain effet dans cette vénérable assemblée et cause bien des rhumes.



Le *Pêle-Mêle* a donc eu la délicate attention de leur faire distribuer de ravissantes perruques indiquant la nuance politique de chacun de ces messieurs. On remarquera qu'elle est parfois indécise.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les bons bourgeois

A Paris.

Devant un restaurant de belle apparence. M. et Mme Bourgeois, qui déambulent bras dessus, bras dessous, le nez en quête, s'arrêtent.

LUI. — Si nous entrions-là?

ELLE (*ouvrant de grands yeux de convoitise, mais prudente*). — Oh! Sosthène! Ce doit être bien cher!

Le gérant en personne est venu s'assurer auprès d'eux s'ils étaient satisfaits

LUI (*grand seigneur*). — Qu'importe! C'est aujourd'hui ta fête, Félicie, une fois n'est pas coutume!

A leur vue, un garçon s'est empressé, offrant une table à la terrasse. Ils s'installent. Un maître d'hôtel vient prendre la commande, puis s'éloigne.

ELLE. — On est très bien ici, derrière ce rideau de plantes vertes. On respire bien, puis ça sent bon.

LUI. — Et puis, ce service!... Du linge fin, des verres de cristal..., un maître d'hôtel.

ELLE. — Ce doit être horriblement cher... Au moins dix francs par tête!...

LUI. — Sans compter le pourboire... Et ici, on ne peut guère donner moins de quatre francs.

Cependant le garçon a commencé le service. La cuisine est excellente. Les portions abondantes. Le gérant en personne est venu s'assurer s'ils étaient satisfaits. Ils sont enchantés.

LUI. — Dis donc, Félicie, il prend soin de ses clients, celui-là!

ELLE. — Et puis, il n'est pas poseur, comme souvent dans ces grandes maisons.

LUI. — En effet, il a l'air bon enfant.

ELLE (*réfléchissant*). — Dis donc, Sosthène, crois-tu que trois francs de pourboire ce ne serait pas suffisant?

LUI. — Ma foi, oui... Tu as raison. On se dirait un peu en famille ici. Pas besoin de se gêner.

Le service continue. Le garçon fait preuve d'un empressement et d'un zèle remarquables. M. Bourgeois d'abord fort intimidé, se met de plus en plus à son aise. Il réclame de la glace, un éventail, de l'eau minérale, etc.

ELLE (*s'éventant*). — Il est fort complaisant, ce garçon.

LUI. — Il est heureux d'avoir des clients, sans doute, il a besoin de travailler. Peut-être n'a-t-il pas étrenné de la journée.

ELLE. C'est vrai. Nous sommes seuls, à la terrasse.

LUI. — Aussi, en lui donnant quarante sous, il sera content.

ELLE. — Assurément,.., s'il n'a encore rien fait!

LUI (*la bouche pleine*). — On y reviendra, Félicie!

ELLE. — Oui... si ce n'est pas trop cher!

LUI. — Ce sera moins cher qu'on ne pensait, va... Avec six francs par tête et vingt sous de pourboire..., on en verra la farce.

M. Bourgeois a raison. C'est même encore moins cher que ça. Lorsque le garçon apporte l'addition, il constate avec une surprise joyeuse que le total se monte en tout à huit francs soixante. Il donne une pièce d'or. Le garçon va faire la monnaie.

ELLE. — Combien?

LUI. — Huit francs soixante.



Monsieur Bourgeois compte, ramasse... laisse généreusement les huit sous de billon...

ELLE. — Ce n'est pas cher... Alors, dix sous de pourboire, ce sera bien assez.

Retour du garçon avec la monnaie sur son assiette. M. Bourgeois compte, ramasse, laisse généreusement les huit sous de billon.

LE GARÇON (*toujours très poli*). — Merci bien, Monsieur.

Cinq minutes après. Dans la rue.

LUI. — Tu vois, Félicie..., qu'il a eu l'air très content, le garçon.

ELLE. — En effet, si on avait pensé...

LUI. — On lui aurait donné quatre sous

ELLE. — Et il n'aurait pas réclamé. Il paraît si convenable!

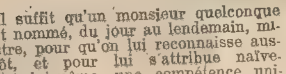
E. J.







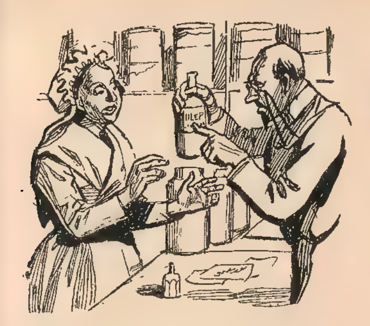
L'HABIT FAIT LE MOINE ET L'ETIQUETTE LE CONTENU



Il suffit qu'un monsieur quelconque soit nommé, du jour au lendemain, ministre, pour qu'on lui reconnaisse aussitôt, et pour lui s'attribue naïvement lui-même, une compétence universelle.

Il suffit qu'un homme soit nommé fonctionnaire, et qu'on lui assigne une place derrière un guichet, pour que ses concitoyens le considèrent, et pour que lui-même les méprise.

Il suffit qu'un objet, fabriqué à Paris, porte la marque « Made in London », pour être déclaré du meilleur goût.



Il suffit, très souvent qu'un peu d'eau salée porte un nom latin pour être vendue par le pharmacien 3 fr. 50 au lieu de cinq centimes.



Il suffit qu'un morceau de ruban, valant un quart de centime, soit destiné à orner une boutonnière pour qu'il vaille aussitôt cent mille francs.



Il suffit qu'un monarque ait mal dormi pour donner la mort à des milliers d'hommes.

Pêle-Mêle Causette

Lettre ouverte
à M. le Sous-secrétaire des Beaux-Arts

L'on dit que vous êtes un homme le cœur et d'initiative. C'est une bien belle réputation, et je n'ai aucune raison de ne pas la croire méritée. Je vous prie donc, si le hasard met sous vos yeux ces quelques lignes, de ne pas y voir une critique à votre adresse. Ceci dit, je me sens plus à l'aise pour aborder mon sujet.

C'était un dimanche matin. Sorti pour faire une course, mon chemin me conduisit rue Favart. Devant l'Opéra-Comique, une foule faisait queue. Je tirai ma montre. Il était exactement onze heures moins le quart.

Poursuivant ma route, j'arrivai bientôt place du Théâtre-Français. Là, nouvelle queue devant les guichets fermés.

Je ne pus m'empêcher, en m'éloignant, de songer à ces malheureux qui, pour s'offrir le divertissement d'un bon spectacle, s'astreignaient à une pareille épreuve.

De part et d'autre, le spectacle était annoncé pour une heure et demie.

De onze heures moins le quart à une heure et demie, il y avait encore deux heures trois quarts à attendre. Et dans quelles conditions? Debout, et dans l'immobilité.

Avouez qu'au siècle où nous vivons, ce traitement infligé à des innocents devrait nous paraître barbare.

A cela, vous répondrez sans doute par cette excuse traditionnelle:

— Personne ne les force à aller au spectacle.

C'est à peu de chose près la réponse que donnait un chef de gare dans la comédie *Le Train de plaisir*.

A ceux qui se plaignaient du mauvais service, il répondait:

— Qui vous oblige à voyager, est-ce que je voyage, moi!

Dans votre bouche, cette réponse serait encore plus étrange. En effet, vous devez estimer que le théâtre est une nécessité pour le peuple, puisque vous subventionnez les deux scènes en question.

Et ces gens qui, résignés comme un troupeau de moutons, se laissent parquer pendant de lamentables heures payent les frais de la subvention.

De plus, ce sont des clients car ils occupent les places à bon marché, si lucratives pour la plupart des théâtres. Ils sont donc doublement clients.

Et ces clients, on les traite en parias.

C'est vraiment retarder de quelques siècles.

Un monsieur, avec qui je causais de cela, me dit:

« — Jamais les théâtres ne renonceront à la queue. Elle constitue la meilleure des réclames gratuites pour eux. »

Alors, c'est complet. Non seulement ces malheureux payent leur part de la subvention, non seulement ils rapportent beaucoup d'argent aux théâtres, mais il leur est imposé par surcroît de servir de réclame vivante à ces entreprises. Que ne leur demandera-t-on pas encore?

Décidément, ce commerçant avait bien raison qui disait que c'est avec les pauvres qu'on gagne le plus d'argent.

Je suis convaincu que l'abus dont je parle a déjà attiré votre attention.

Peut-être même avez-vous songé à appliquer le fer rouge sur la plaie, mais les vestales administratives ont laissé s'éteindre le feu, et le fer n'a pu être porté au rouge.

C'est l'histoire de beaucoup d'abus.

Fred Isly.

Un émule de Durapiat

Durapiat, notre bon avare français, a naturellement des émules à l'étranger.

J'en ai connu un type bien amusant en Allemagne.

Il s'appelait Apfel. C'était un ancien brasseur retiré des affaires.

Apfel, très amateur de bonne bière, n'avait conservé, de son ancienne profession, qu'un petit local où il fabriquait lui-même la bière destinée à son usage personnel.

Il apportait à ce travail un soin si minutieux que sa bière pouvait défier toute concurrence supposait-on.

Je dis qu'on le supposait, car jamais personne n'avait eu l'occasion d'en faire la preuve.

Apfel gardait jalousement sa bière pour lui seul. Aucun de ses parents ou de ses amis n'avait réussi à lui en arracher, ne fût-ce qu'un verre.

C'était même devenu une sorte de gageure que d'arriver à goûter la bière d'Apfel.

Toutes les ruses pour y parvenir avaient piteusement avorté.

Un jeune homme, de passage un jour dans le pays, paria qu'il réussirait, là ou tant d'autres avaient échoué.

Il se fit présenter au grigou et lui rendit une soi-disant visite de politesse.

Très sensible à cette courtoisie, Apfel le reçut fort aimablement. La conversation se porta sur différents sujets, puis, par une savante transition, le jeune homme l'amena sur la bière. Là, l'ex-brasseur était dans son élément. Fièrement, il expliqua que lui seul, depuis sa retraite, produisait une bière impeccable. Le jeune homme eut l'air de s'en étonner, mais se garda de demander à en goûter.

Il se contenta de dire:

— Votre bière peut être bonne, je n'en doute pas, mais mon père qui lui aussi prépare ses propres cuvées, fabrique une bière que, sans parti pris, tous les connaisseurs affirment inégalable et même inimitable.

Et comme impressionné par ce souvenir, le jeune homme fit claquer sa langue.

— Si vous en aviez goûté, ajouta-t-il, vous reconnaîtriez que je n'exagère pas.

Piqué au vif par ce qui lui semblait une prétention absurde, l'avare leva la main comme pour dire: « Attendez un peu, vous allez voir ».

Il appela sa bonne et lui donna l'ordre d'apporter une chope de bière.

Une minute après, la servante reparaissait portant, sur un plateau, la bière demandée, fraîche et mousseuse à point.

Apfel s'empara du pot et d'un trait, fermant les yeux, dans l'extase du buveur, il en avala le contenu jusqu'à la dernière goutte.

Ceci fait, il poussa un profond soupir de contentement, et se tournant vers le jeune homme:

— Vous dites que votre père fait de la meilleure bière que moi... eh bien! flairez-moi voir cette chope.

Et sous le nez du jeune homme abasourdi, il agita doucement le pot vide.

Le jeune homme, abandonnant tout espoir, s'en fut tête basse payer le montant de son pari.

* * *

OURSINS

Ledardouillaud était allé à la mer pour la première fois de sa vie en compagnie de Bicoquet. Rencontre d'une brave femme portant dans un panier des oursins.

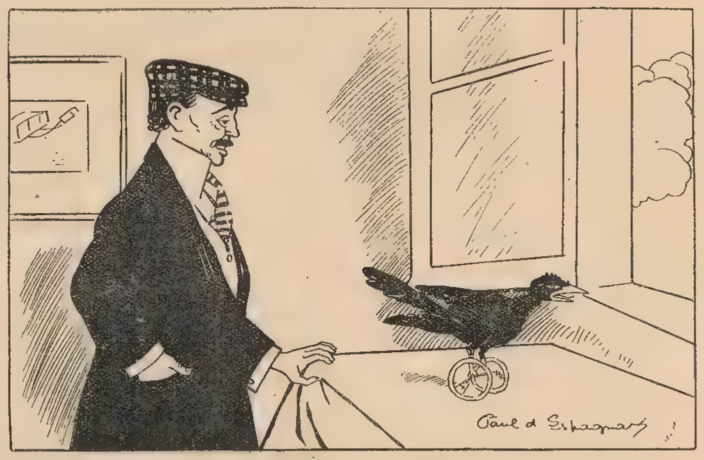
— Qu'est-ce que c'est que ces boules piquantes? demande-t-il à son compagnon.

— Tu ne sais pas? Ce sont des œufs de porc-épic, répondit celui-ci.



LE BON AVIATEUR

— Oh! le méchant chasseur qui lui a cassé les pattes!



— Comme ça tout est réparé.

Fiançailles chez Durapiat

Durapiat fils est fiancé avec la fille à Lepingre.

Vous pensez bien que les questions d'intérêts ont été amplement discutées de part et d'autre avant les fiançailles.

Enfin, l'accord s'est établi. Le chiffre de la dot a été stipulé, il ne reste plus qu'à suivre la filière habituelle conduisant à l'hymen.

Mais un deuil de Lepingre est venu retarder le jour du mariage dont, bon gré, mal gré, la date a été reculée de trois mois.

Cette prorogation a mis hors de lui le jeune Durapiat. Il ne cesse de maugréer depuis que l'ajournement a été décidé.

Loin de se formaliser de cette mauvaise humeur, Mlle Lepingre en éprouve une réelle satisfaction. Ne lui démontre-t-elle pas l'impatience de son fiancé à entrer en ménage? Aussi, essaye-t-elle de le consoler de son mieux:

— Voyons, lui dit-elle un soir, il ne faut pas vous désoler ainsi, c'est un petit délai de trois mois, mais qu'est-ce que cela fait?

— Qu'est-ce que cela fait, éclata Durapiat fils, ça fait, à trois pour cent, au moins trois mille cinq cents francs d'intérêts de perdus!

Madame Bêtantou

Mme Bêtantou villégiaturait cet été dans un hôtel au bord de la mer.

Un jour, on la vit descendre rapidement l'escalier et chercher le gérant.

— Pourriez-vous, demanda-t-elle, me faire servir tout de suite un verre d'eau?

— Certainement, Madame, répondit le gérant, et il alla lui-même au filtre remplir un verre d'eau pure.

La dame remonta, mais deux minutes après, elle redescendait:

— Pardon de vous déranger, mais il me faudrait de suite encore un verre d'eau.

— Il n'y a pas de dérangement à cela, dit poliment le gérant, et il lui remplit encore un verre.

Bientôt, la dame reparut et demanda si on pouvait lui servir encore de l'eau, mais deux verres cette fois.

— Certainement, répondit le gérant, mais puis-je, sans indiscrétion, vous demander ce que vous faites de toute cette eau?

— Voilà, dit-elle. Le feu a pris aux rideaux de ma chambre, et j'essaye de l'éteindre sans effrayer personne.

Courrier Pêle-Mêle

Espéranto et Ido

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 20 septembre du *Pêle-Mêle*, a paru un petit article en faveur de la langue *Ido*, qui s'intitule aussi *Espéranto simplifié*, langue internationale officielle, langue de la Délégation, et, dans le *Pêle-Mêle*, langue internationale. Je connais très bien la nouvelle langue, je lis régulièrement le journal *Progreso*, qui en est l'organe, je suis moi-même réformiste convaincu, sans être révolutionnaire, et je tiens à renseigner les lecteurs du *Pêle-Mêle* de la façon la plus impartiale. Voici les différences essentielles entre Ido et l'Espéranto:

Dans l'alphabet, Ido supprime les lettres ayant un signe diacritique, sauf le *t*, l'*i* et le *j*; il remplace *s* et *c* par deux digrammes, *sh* et *ch*, et introduit trois nouvelles lettres, *q*, *x*, *y*.

Dans sa grammaire, Ido a un article pluriel: *le*; le pluriel des noms est en *i*, au lieu d'être *oj*; l'adjectif reste toujours invariable, et l'accusatif est supprimé, ou plutôt facultatif. Les mots dits *simples*, la plupart des pronoms et des adverbes, sont changés. L'infinitif des verbes est en *ar*, au lieu d'être en *i*; l'impératif en *ez* et le verbe *être* est *esar*, au lieu de *esti*. Il y a, en outre, une forme spécial pour le passif.

Ido change quelques affixes, maintient tels quels le plus grand nombre et en introduit de nouveaux; par exemple, *ur*, *oz*, *iv*, *atr*, *vid*, *iz*, *if* et quelques autres.

Enfin, le vocabulaire lui-même est modifié assez sérieusement; un certain nombre de racines germaniques ont été remplacées par des racines latines.

Les linguistes ont examiné en détail le nouveau système, et les critiques n'ont pas manqué. Les uns, et non des moindres, l'ont condamné sans restrictions, et déclaré inférieur à l'Espéranto à tous les points de vue. D'autres, la plupart des Espérantistes, ont dit qu'il importait peu qu'une langue internationale fût parfaite — aucune ne l'est — mais qu'il était nécessaire qu'elle fût unique, que chacun devait sacrifier ses préférences personnelles et se soumettre avec discipline aux décisions de la majorité: « Nous nous soumettrons aux Idistes, a dit l'un d'eux, dès qu'ils seront les plus forts; qu'ils nous permettent d'attendre jusqu'à ce jour. »

D'autres enfin, dont je suis, croient que l'on peut concilier la discipline et la liberté, et introduire peu à peu, sous forme de néologismes, ce qu'il y a de bon dans Ido. L'essentiel est que la chose se fasse insensiblement, sans secousse et sans révolution.

Recevez, etc.

SAMIDEANO.

* * *

Classes oratoires

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, avec beaucoup d'intérêt, la lettre de votre correspondant, M. A. Hénin (numéro 37 du *Pêle-Mêle*), dans laquelle il propose l'enseignement de l'art de bien dire dans les écoles, en instituant des débats oratoires dirigés par un professeur.

Peut-être sera-t-il de quelque intérêt pour vos lecteurs d'apprendre que son plan a été déjà adopté dans plusieurs écoles secondaires en Angleterre, parmi les élèves supérieurs. Le professeur propose à ceux-ci un sujet à discuter pour la semaine suivante. Les élèves ont pleine liberté pour chercher tous les renseignements possibles sur ce sujet, et il faut qu'ils soient au courant de tous les côtés de la question avant la date fixée.

Puis ils se divisent en deux parties, et discutent d'une manière amicale, mais sérieuse, en prononçant à tour de rôle un petit discours. Ces débats excitent le plus vif intérêt parmi les jeunes gens, qui sont généralement des deux sexes; et je crois que si la coutume s'en généralisait, nous remarquerions une amélioration appréciable dans la façon de dire de la génération prochaine.

Je suis tout à fait d'accord avec l'opinion



CONFIDENCES

— C'est bien embêtant, allez, le métier de sourd-muet il faut tout entendre et ne rien dire.

— Eh bien!... croyez-vous qu'un aveugle n'est pas obligé de fermer les yeux sur bien des choses?



PARIS LA NUIT

L'APACHE (*à un passant qui, portant une malle sur son dos s'arrête pour sereposer*). — Oui, Bourgeois! je ne suis pas comme tous ces apaches qui vous disent qu'ils veulent votre bien... moi, je veux votre malle!!!

le M. Hénin, à savoir que la faculté d'exprimer clairement et nettement les idées est un des plus grands besoins de la vie.

Recevez, etc.

UNE ANGLAISE (Londres).

* * *

Questions interpêlemêlistes

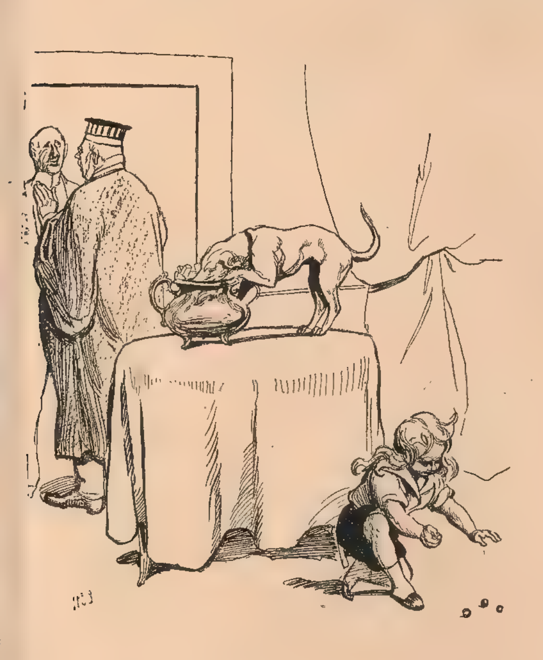
Existe-t-il un moyen pour détruire les vers qui piquent les vieux meubles? Existe-t-il aussi un traitement préventif? DELTRIEU.

Dans quelle substance peut-on parvenir à fondre la paraffine?

J'ai essayé avec l'alcool, l'ammoniaque, et... n'ai pas réussi.

GAULIAI.

* * *







LE JUGE

— Mais non mon cher, vous pouvez m'en croire, les erreurs judiciaires... ...ça n'existe pas.





LA COMMISSION DE TITUBARD

— Tiens, mon ami, voici douze sous pour rapporter deux litres de lait, mais surtout ne t'arrête pas à boire en route pour oublier ta commission.

— Bah! maintenant que j'ai acheté le lait, je suis sûr de ne pas l'oublier, je puis bien boire...







...Cependant, je crois qu'il est temps de rentrer à la maison.

— Mais, malheureux, je t'avais demandé du lait, et tu me rapportes du beurre.

IMPAIR "D'AMPÈRE"

Le lundi 23 octobre 1806, l'Académie des sciences était assemblée en l'une de ses séances ordinaires, sous la présidence de Geoffroy St-Hilaire. L'illustre Ampère occupait la tribune, et lisait un mémoire du plus haut intérêt, sur sa théorie célèbre des courants électriques. Soudain, l'attention générale fut un instant détournée de son objet, et un murmure d'agitation accueillit un étranger qui, vêtu d'un habit noir et décoré de l'ordre de la Légion d'honneur, venait d'entrer dans la salle et s'était assis à une place vide. Le nouveau venu calma, d'un geste énergique, le mouvement de curiosité qu'il avait provoqué, et Ampère, toujours distrait, put continuer sa lecture sans avoir rien remarqué. Puis il remit son mémoire au bureau de l'Académie et, recevant les félicitations de tous ses collègues, regagna sa place.

Or, l'étranger, qui venait de pénétrer dans la salle des séances, s'était précisément installé à cette place. Ampère, étonné, cherche par son attitude à faire comprendre à l'intrus l'usurpation dont il s'est rendu coupable. Il tourne autour du fauteuil, toussote, murmure et dit à ses voisins qu'il est surprenant que l'on s'empare d'un siège qui ne vous est pas réservé. Enfin, comme l'inconnu ne semble pas décidé à se déranger, Ampère s'adresse à Geoffroy St-Hilaire :

« — Monsieur le Président, dit-il je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie occupe un de nos sièges et a pris place parmi nous. »

Cette phrase occasionna une grande rumeur et le président répond :

« — Vous êtes dans l'erreur, Monsieur, cette personne, à laquelle vous faites allusion, est un membre de l'Académie des sciences.

« — Depuis quand? demande Ampère.

« — Depuis le 5 nivôse, an VI, répond l'étranger.

« — Et dans quelle section, je vous prie? reprend Ampère avec vivacité.

« — Dans la section de mécanique, mon savant collègue.

« — Cela est un peu fort, murmure Ampère et s'emparant d'un annuaire de l'Institut qui se trouvait là, il l'ouvre et lit, à la date indiquée : « Napoléon Bonaparte, membre « de l'Académie des sciences, nommé dans la « section de mécanique le 5 nivôse, an VI. »

C'était, en effet, l'Empereur, qui venait mêler un instant sa gloire à l'austère grandeur de la science.

Ampère, fort troublé se confondit en excuses, sa distraction, sa vue affaiblie, étaient seules causes de la bévue...

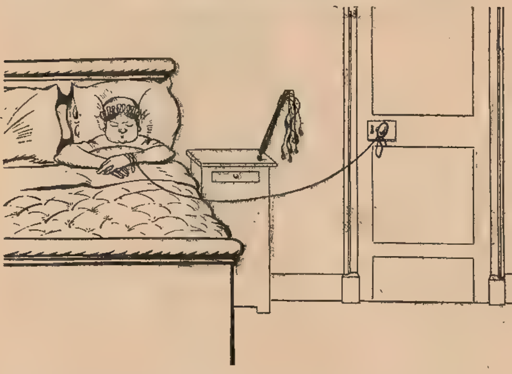
« — Voilà l'inconvénient, monsieur, lui dit en souriant le souverain, qu'il y a à ne pas connaître ses collègues; je ne vous vois jamais aux Tuileries; Nous vous forcerons bien d'y venir! »

Ces paroles malicieuses et bienveillantes rassurèrent le grand géomètre, qui, après s'être incliné, s'en fut chercher un autre fauteuil.

* * *

La Femme-Cocher et la légende indienne

Nous croyions avoir inventé la femme-cocher! Nos revuistes en ont-ils assez abusé! Hélas! il faut déchanter! Cette actualité est plus vieille que notre ère! Et j'ai pour preuve l'histoire que nous transmettent les Védas, les livres sacrés de l'Inde, qui nous content que Tradjopati, prisonnière avec ses cinq frères de Virata, roi de Matsya, eut recours à la ruse pour se débarrasser de ce tyran. Comme



Grâce à un petit dispositif de son invention, la digne épouse de cet incorrigible Lamanille s'endort tranquillement, sûre qu'elle est...



...de déjouer au bon moment les habituelles malices du retardataire.



LIVRAISON INCOMPLETE

M. BONNENFANT, (*mercier en gros*). — Une oreille de lapin... faut que j'aille maintenant au rassortiment.

ce roi s'en allait à la guerre pour combattre les Kourous, après que le peuple eut vu défiler les chevaux, les chars, les éléphants et les légions hérissées de lances, d'arcs et d'étendards, il aperçut soudain le prince Virata dans un grand char. Mais contrairement à l'usage, *une femme* conduisait ce char, elle portait une robe de pourpre, un voile blanc, des bracelets de perles garnissaient ses jambes et ses bras. Et tous reconnurent Tradjopati. Et ils s'écrièrent — citons exactement le texte hindou :

« Quoi! tu n'es plus maintenant une femme aux yeux pleins de langueur et d'amour! tu conduis aujourd'hui les coursiers du roi! Dis-nous pourquoi, montée sur ce timon, tu diriges la voiture de ton maître? — J'aime le bruit des camps, répond la sédnisante cochère; j'aime à manier les rênes, à faire claquer le fouet! Jadis, mon père m'emmenait avec lui dans ses voyages lointains. Cessez de me narguer, je ne suis qu'une femme, mais je ne vous crains pas! »

Les Védas ajoutent que les frères de Tradjopati ayant été traitreusement assassinés par les gardes du roi Virata, leur sœur, brandissant un *khanga* étincelant, fit justice immédiate du tyran, qu'elle conduisait à la bataille. La première femme-cochère, prouvant ainsi que le char de l'Etat n'attendait pas Joseph Prudhomme pour « naviguer sur un volcan » fit rouler sous les pieds de ses chevaux son « client » frappé à mort.

Nos modernes « automédones » sont, heureusement plus pacifiques. Il n'en était pas moins curieux de rappeler l'authentique et farouche histoire de leur lointaine devancière.

* * *

Trouvailles !...

On vient de découvrir, intercalées dans un vieux bouquin acheté sur les quais, quelques feuilles manuscrites, jaunies par le temps, et mentionnant une « correction » inédite du début de l'*Art poétique*, de Boileau; un épigramme, également inédit, du même Boileau, et un madrigal — toujours inédit — du chevalier de Boufflers, poète à ses heures, comme chacun sait.

D'après ce court manuscrit, Boileau aurait rectifié ainsi un mot de son commencement:

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Prétend de l'art des vers atteindre la hauteur.

Mais le mot *pense* ayant été faiblement biffé, l'imprimeur de l'époque l'aurait laissé subsister. *Prétend* était pourtant, en effet, plus précis que *pense*.

Voici l'épigramme de Boileau contre l'abbé C. (Cotin, sans doute).

De l'auteur de tout ce fatras,
Ce bon Monsieur Jourdain diffère:
L'un faisait de la prose et ne le savait pas.
L'autre, qui n'en fait point, croit cependant en faire.

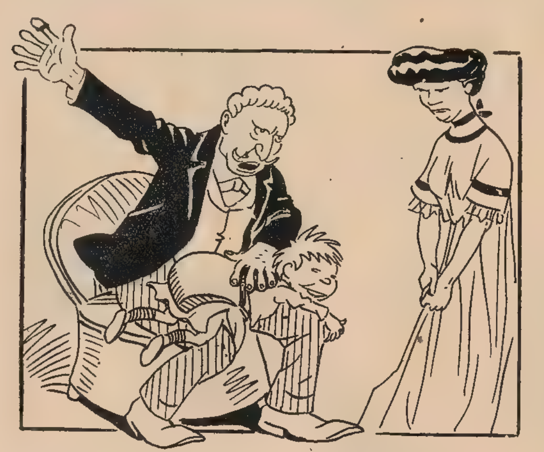
Le madrigal inédit de M. de Boufflers est ainsi conçu:

A Madame la Duchesse de F.
Non, Duchesse, malgré vos croyances étranges,
De la religion je ne fais point un jeu:
Quoi? Pouvez-vous douter que je croie en mon Dieu,
Quand, en vous regardant, je vois un de ses anges?...

J'ai pensé que ces menues curiosités littéraires intéresseraient les nombreux lecteurs du *Pêle-Mêle*, toujours friands d'inédit.

GESTES SYMBOLIQUES

Les mœurs s'adoucissent, quoi qu'on dise... Le geste symbolique de ce Monsieur, tirant un coup de revolver inoffensif sur un personnage représentant un parti adverse aura une heureuse répercusion.



Ainsi, désormais, lorsque des parents désireront corriger leur enfant, ils prendront le soin de lui attacher un faux... postérieur en caoutchouc, avant de lui administrer la fessée. L'effet moral sera le même, la souffrance sera en moins.



Lorsqu'un monsieur aura résolu de gifler un quidam quelconque, il devra entourer sa main d'une matière amortissante quelconque: motte de beurre, pelote de laine, etc. l'injure n'en sera pas moindre et plus digne de gens civilisés.



Quant au duel, il sera de plus en plus symbolique: les pistolets seront chargés avec des cerises en été, des pruneaux cuits en hiver. L'honneur se satisfera tout aussi bien de cette façon.



Les assassins eux-mêmes se serviront d'armes inoffensives. Les victimes auront le bon goût de se considérer comme tuées, et de se laisser dépouiller sans mot dire. L'assassinat symbolique fera fureur à Paris..



Les tribunaux condamneront toujours à mort, pour le principe, geste qui restera symbolique, grâce à notre cher Président, le véritable inventeur des châtiments symboliques.



Enfin — innovation bien faite pour plaire à tous — les contribuables seront autorisés désormais à payer symboliquement le percepteur.

— Voici deux, trois cents francs, diront-ils en allongeant deux ou trois petits cailloux. O Caillaux!

DAS STREBEN

Le *streben*, c'est le besoin de monter, d'avancer. C'est une aspiration invincible et jamais assouvie. C'est encore l'intérêt qu'involontairement l'on porte à tout ce qui est en voie d'accomplissement.

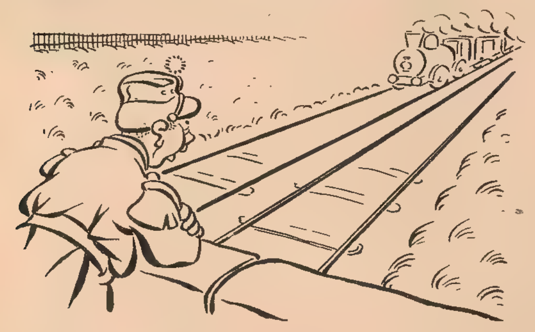
Fred Isly.



Parbleu, aussitôt nés, nous en subissons l'influence de ce *streben*; nos dents, en voie d'accomplissement, nous intéressent énormément, ainsi que notre entourage.



Et la ferveur avec laquelle nous collons notre œil à la palissade, derrière laquelle il peut s'accomplir quelque chose, c'est encore du *streben*.



Streben encore la force qui vous visse à un endroit d'où vous pouvez voir commodément quelque chose s'avancer.



Streben toujours l'état dans lequel vous met l'action qui monte.



Alcoolique si on veut, mais bien plutôt *strebeniste*, le Monsieur qui arrive à augmenter la capacité de son estomac.



Et la fluxion en train d'évoluer! Rien que ça suffirait à vous faire croire au *streben*.



La maladie dont vous venez régulièrement applaudir les progrès sur le parent aux sous, voilà du plus pur *streben*.



Enfin, si je ne craignais de vous décourager, je vous ferais remarquer que le besoin de monter et d'avancer peut devenir pernicieux si on va par trop vite.



LE PETIT PRODIGE

LA DAME. — Comment! vous n'avez que seize ans, et vous avez déjà écrit ce livre! mais c'est prodigieux!

LE FILS PARVENU. — Ben oui, seulement, papa m'a défendu de le lire, sous prétexte qu'il est trop avancé pour mon âge!...



LE CHAMPIGNON. — Crénom! que ça dégoûte de ne pas être vénéneux... impossible de me venger!

Un malin

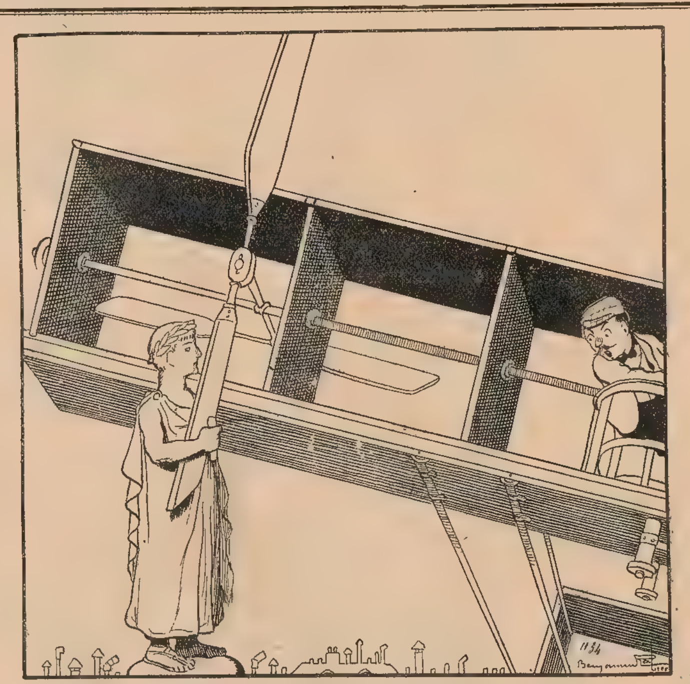
Mme DURAPIAT (*à son fils*). — Tu me rapportes mes deux sous! Tu n'as donc pas mis ma lettre à la poste?

DURAPIAT FILS. — Si, maman.

Mme DURAPIAT. — Mais alors, tu n'as pas mis de timbre?

DURAPIAT FILS. — Non, maman. (*Confidentiellement*) Je l'ai glissée dans la boîte pendant que personne ne regardait.

* * *



SUR LA COLONNE VENDOME

L'AVIATEUR. — Ah! ces hommes de guerre... toujours enclins à arrêter le Progrès!...

DE NOS LECTEURS

La poudre parlante

Un grand savant français, M. Poincaré, a communiqué à l'Académie des sciences une découverte vraiment déconcertante. MM. Gustave et Georges Laudet ont imaginé un procédé pour fabriquer des explosifs, qui non seulement produisent du bruit, mais imitent des sons et la parole humaine elle-même.

Les frères Laudet n'emploient pas l'électricité, mais il ont trouvé un moyen direct, mécanique d'inscription de la parole. On a photographié les sons ainsi produits, et l'on s'est rendu compte qu'ils arrivent à reproduire non seulement les voyelles, mais les consonnes et des phrases entières. Le tracé varie, comme amplitude, selon la rapidité et la sonorité de la parole.

Quel peut être le résultat pratique d'une pareille découverte? Il n'y a guère que pour les chemins de fer qu'un pétard, placé sur la voie ferrée pourra dire au mécanicien: « Arrêtez! » Mais qui sait? d'autres applications pourront suivre, et, en tout cas, la trouvaille est vraiment extraordinaire.

* * *

Les sourds-muets en France

Le dernier recensement opéré en France montre que le nombre des sourds-muets va en diminuant.

Ils sont exactement 19,514 pour le moment actuel, ce qui fait à peu près trente-neuf sur cent mille habitants. En 1851, ils étaient 29.512, et en 1861, 21.956

C'est dans les pays montagneux et dans la Corse qu'on trouve le plus de sourds-muets. Ainsi, la Savoie en compte 195, la Haute-Savoie 136, les Hautes-Alpes 115, la Corrèze 72, la Corse 72, l'Ariège 66, les Hautes-Pyrénées 63.

Les départements où il y a le moins de sourds-muets sont: la Seine avec 16, la Gironde 19, la Seine-et-Oise 19, les Ardennes 20. Il est bien entendu que, pour la Seine, par exemple, on ne compte pas les sourds-muets traités dans les institutions de l'Etat ou les institutions spéciales privées, mais uniquement ceux qui naissent chaque année.





MACHIAVELISME

— Je viens vous demander la main de mademoiselle votre fille!

— Quelle situation avez-vous?

— Je suis fonctionnaire du gouvernement aux appointements de deux mille cinq.

— Mille regrets, cher Monsieur, ma fille peut prétendre à un meilleur parti. Songez donc que je lui donne 500.000 francs de dot.

(*Le lendemain*). — Pardon, Monsieur, c'est encore moi, je viens pour entendre votre déclaration au sujet de votre situation de fortune; je suis l'inspecteur de l'impôt sur le revenu.

L'origine des nègres

Nombre de savants ont tenté d'expliquer les différences qui existent entre la race noire et la race blanche, ou, pour parler en style biblique, entre les enfants de Sem et de Japhet et ceux de Cham; les nègres du Brésil y sont parvenus; voici du moins, la légende qui a cours parmi eux, relative à leurs origines,

Satan, voulant lui aussi créer un être humain, prit de l'argile et se mit au travail; il réussit assez bien dans son œuvre, mais celle-ci, une fois terminée, était devenue noire, comme d'ailleurs tout ce qui sortait de ses mains.

En le but de blanchir la créature nouvelle, il alla pour la plonger dans les eaux du Jourdain; les ondes du fleuve s'étant retirées devant l'être diabolique, il n'y eut que la plante des pieds et la paume des mains du premier nègre qui touchèrent l'eau, ce qui explique que les nègres ont la paume des mains et la plante des pieds blanches.

Dépité, Satan rejeta sa créature, qui alla s'aplatir le nez contre un rocher. Voilà pourquoi les nègres ont le nez camus.

Satan, regrettant, sans doute, sa vivacité, passa la main dans les cheveux de sa créature, pour la consoler, mais cette main, toute brûlante du feu des enfers, fit aussitôt l'office de fer à friser.

Voilà pourquoi les nègres ont les cheveux crépus.

Cette légende, fort discutable, a au moins l'avantage d'être originale.

***

HEUREUX LABOUREURS!

— C'est donc vrai, Monsieur Mathieu, que votre aîné a trempé dans une sale affaire?

— J'vous crois, Mame la Dussèche!... y n'a même pas fait qu'y tremper, il a bel et bien tombé dans la fosse à purin.

Au bout de la corde

Pour la curiosité de ceux de nos lecteurs qui n'auraient jamais eu l'occasion de se pendre et qui tiendraient, cependant, à connaître les différentes sensations éprouvées par un humain se balançant au bout d'une corde, détachons ce passage, tiré des *Mémoires*, récemment parues, du révérend J.-T. Mann:

« Durant la guerre de Sécession, je fus, dit-il, pris pour un espion au service des confédérés et, comme tel, pendu au fort Barancas. Ma première impression, lorsque le sol se déroba sous mes pieds, fut que j'avais en moi une chaudière à vapeur sur le point d'éclater. Mes artères et mes veines paraissaient si tendues, qu'il semblait que le sang dût se frayer violemment un passage au dehors. J'avais, dans tout le système nerveux, des piqûres atrocement douloureuses, telles que, ni auparavant, ni depuis je n'ai jamais rien éprouvé de pareil. J'eus ensuite l'impression d'une sorte d'explosion, quelque chose comme une éruption soudaine de volcan. Je ressentis alors un soulagement immédiat; bientôt même la douleur fit place à une sensation si merveilleusement agréable, que je voudrais encore l'éprouver, si je le pouvais, sans danger de mort. Une lumière opaline et laiteuse caressait mes regards; un goût de sucre et de miel, d'une douceur inconnue, parfumait ma bouche; je croyais



Les personnes qui regardent un artiste travailler, sont sujettes à juger l'œuvre avant qu'elle soit terminée, d'où appréciations erronées. Ainsi, mon cousin Joseph Godefroy, me voyant faire le croquis ci-dessus, trouva pénible et déplacée cette scène d'intérieur.



Ce qu'il n'eût pas dit s'il avait attendu que j'eusse fini mon « Départ de l'Académicien »!

m'envoler dans l'espace, laissant l'univers derrière moi; j'entendais des milliers de harpes accompagner le concert de myriades de voix.

« Mon impression, quand on me détacha de la potence, fut aussi douloureuse que l'avait été le premier stade de ma pendaison: ce fut littéralement un martyre. On eut dit que chacun de mes nerfs était le siège d'une souffrance particulière; je ressentais dans le nez et dans les doigts, des douleurs inouïes. Après une demi-heure, ces tortures s'apaisèrent; mais pour tous les trésors de l'Inde, je ne voudrais pas recommencer cette résurrection. »

Sans doute, il vaut mieux ajouter foi aux paroles du révérend J.-T. Mann que de contrôler sur soi-même d'aussi précieuses sensations.

***

L'intelligence des rats

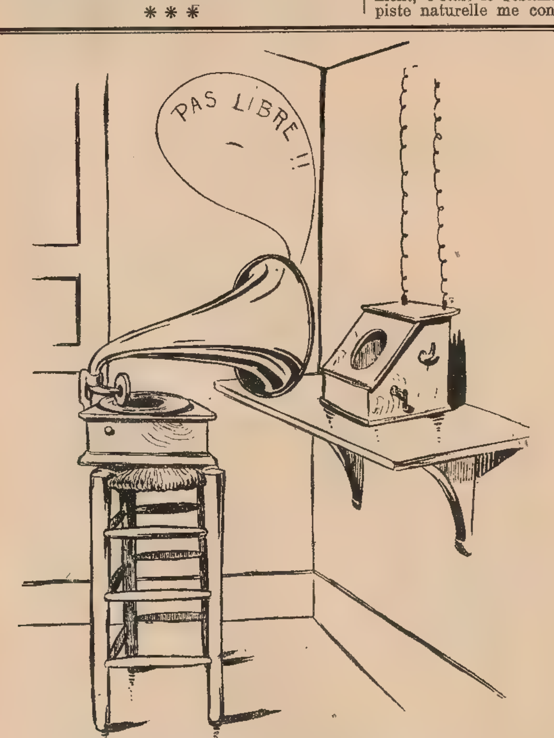
On a déjà narré beaucoup d'anecdotes sur les rats. Il m'est arrivé personnellement une histoire qui mérite d'être racontée. J'avais déposé à la cave, sur un tonneau, un panier contenant 25 œufs frais. Le lendemain, ayant besoin de quelques œufs, je descendis, et je m'aperçus que mon panier était vide. N'ayant ni employés, ni domestiques, je ne pouvais donc les soupçonner de ce larcin, et je vous avoue que j'étais bien embarrassé pour m'expliquer cette disparition, lorsque mes yeux, se portant sur le sol, j'aperçus à mes pieds des morceaux de coquille d'œuf.

En regardant de plus près, je vis comme une traînée gluante, que je reconnus immédiatement, c'était le restant d'un œuf cassé. Cette piste naturelle me conduisit du côté des tonneaux, et en me baissant, j'aperçus, à ma grande surprise, derrière le chantier qui supporte les fûts, mes œufs.

Il y en avait 18 étalés soigneusement comme dans un garde-manger.

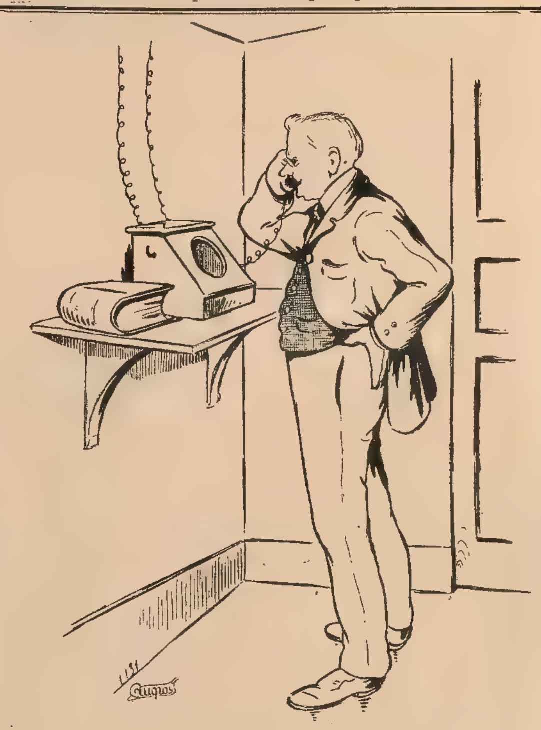
Me doutant que seuls les rats étaient coupables de ce larcin, je laissai mes œufs tels qu'ils étaient, me promettant de revenir le lendemain. En effet, à mon retour, il manquait encore quatre œufs. Cette fois, il n'y avait plus de doute, mes rats aimaient les œufs et avaient trouvé ce moyen pour s'en procurer pendant quelques temps.

Je vous laisse à imaginer comment ces petites bêtes réussirent à descendre 25 œufs d'un panier placé sur un fût, et cela sans faire d'omelette, mais vous conviendrez comme moi que décidément l'esprit des bêtes n'est pas aussi nul qu'on pourrait le croire.



Dans sa sollicitude pour son cher public, l'administration des Téléphones à voulu qu'aucun abonné ne souffrit de l'arrêt de service causé par l'incendie.

Elle a donc loué, pour la durée des travaux, de nombreux téléphones qu'elle a installés dans ses bureaux.



De cette façon, les heureux abonnés ne s'aperçoivent même pas qu'il y a quelque chose de changé.



FAÇON DE PARLER

— Finis, voyons, Gaston!... Tu ne vois donc pas que tu me tapes sur les nerfs!...

Pêle-Mêle Connaissances.

— L'Angleterre a gardé plus longtemps que nous la prison pour dettes, et se décida seulement à l'abolir en 1869. Cette abolition n'est, du reste, qu'un trompe-l'œil, il y a, aujourd'hui encore, près de onze mille Anglais enfermés chaque année, parce qu'ils ne payent pas leurs dettes. Mais on ne les enferme pas comme débiteurs insolvables: on les emprisonne pour « mépris de la Cour » qui les avait condamnés à payer ce qu'ils devaient.

— Une légende, plusieurs fois séculaire, est accréditée dans nos campagnes aujourd'hui encore, est celle qui présente les vipères comme très friandes de lait. A en croire des témoins « dignes de foi », on aurait vu maintes fois ces reptiles se désaltérant au pis même des vaches. Voici longtemps pourtant que Geoffroy St-Hilaire a démontré que les reptiles, ne pouvant pas aspirer, ne boivent pas.

— Dans le laps restreint de quarante jours du 2 mars au 12 avril, on a compté cinq assassinats à Pouembout, village océanien de trois cents habitants. Ces habitants, qui sont d'anciens forçats libérés de nos geôles, se chargent de prouver aux criminalistes l'inefficacité du « bagne moralisateur ».

— Afin d'éviter la propagation des maladies contagieuses, les cabines téléphoniques de certains pays d'Europe contiennent, auprès de l'appareil, un « mouchoir » enduit d'un produit stérilisateur, et dont le public est invité à essuyer les transmetteurs et les récepteurs.

— L'appendice n'est pas seul à jouer, dans notre organisme le rôle de réticule. Une communication récente, faite à l'Académie de médecine, nous apprend que l'œsophage et les poumons servent souvent de réceptacle à des objets étrangers avalés par mégarde.

— La sécheresse fut telle, au cours de ces derniers mois, en Australie méridionale, que dans l'Etat de Victoria la mortalité du bétail a atteint 75 0/0 par suite du manque de nourriture et d'eau. Les éleveurs ont dû abattre un grand nombre de bêtes de leurs troupeaux pour en retirer au moins le prix de leur peau.

— D'après la Constitution belge, l'usage même officiel de plusieurs langues est absolument libre dans le royaume. Les députés belges parlent donc, à la tribune du Parlement, dans le langage qui leur est le plus familier, et il n'est pas rare de voir des discussions s'engager en trois langues: le français, le flamand et le wallon.

— L'un des plus grands « liners » actuels, le paquebot *Rotterdam*, entraîne, à travers l'Océan, une population supérieure à celle de plusieurs de nos sous-préfectures, soit 4.000 personnes vivant à bord. Elles se répartissent en 520 passagers de première classe, 500 de deuxième classe, et 2.400 de troisième classe. Il faut ajouter à cela 500 hommes pour les divers services du navire.

— La langue arabe est, de par sa conformation même, destinée à disparaître: son alphabet reste un obstacle insurmontable. En effet, il ne note point les voyelles. Dans ces conditions, une phrase se présente comme un rébus qu'il faut deviner. Le texte le plus simple demande trois fois plus de temps, pour être compris, en arabe qu'en français.

Nous avons le plaisir d'annoncer la naissance d'une revue bi-mensuelle de vulgarisation médicale et scientifique: **Le Médecin chez soi.** Toute personne, soucieuse de sa santé et des progrès de la médecine, la lira avec intérêt. *(Abonnement: 2 fr. 50 par an. 256, boulevard Saint-Germain, Paris. Numéro sur demande).*

Nous lui souhaitons bonne chance.



LE SINGE DU COMPOSITEUR

L'homme descend peut-être du singe, mais avouez que, dans ce cas, il est bien dégénéré.



PAR LA HOULE

Le Cuisinier du bord. — Quels ingrats, ces passagers! Je m'esquinte à leur faire d'excellents dîners, et il ne s'en trouve jamais un pour me dire merci!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — **En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.**

G. Bigo. — Ces envois sont excessivement nombreux, il faut prendre patience. Inspirez-vous surtout du genre de ceux qui sont insérés, et n'employez que des mots qui se trouvent dans les petits dictionnaires courants.

M. G. G., à B. — Chacun peut être remplacé par une bande d'abonnement.

M. F. Audiganne. — Nous les examinerons avec plaisir.

Un Abonné. — Nous ne pouvons donner ici d'indications commerciales. Regrets.

Apprenti musicien. — Il n'y a aucune règle pour cela. Il faut s'en rapporter à la complaisance et à la bonne volonté des voisins.

M. C. B., Epernay. — Non, il n'y a là rien d'officiel, ni en France, ni ailleurs.

M. Daisy. — N'importe quel libraire est à même de vous en fournir plusieurs à votre choix.

M. L. — Balayage et époussetage répétés. Il n'y a nul autre moyen.

M. Germain. — Non, certaines décisions des tribunaux leur ont accordé le mois intégral, mais pas la nourriture.

M. G. Lacan. — Cela n'existe pas. On y arrive facilement en partant des mots les plus courts, des lettres avec apostrophe, des lettres doubles et autres remarques semblables.

M. G. T. L. — La patience, il n'y a pas autre chose. Ce n'est, d'ailleurs, qu'affaire de peu de temps.

M. Cotté. — Quand vous le désirerez; votre envoi sera examiné.

M. Retoul. — Adressez-les nous, nous en prendrons connaissance.

M. Jonquin. — Il est probable que ce point ne sera jamais élucidé, et qu'il y a autant de bonnes raisons à l'appui de l'une et de l'autre thèse.

M. Raman Garrido. — Le fait est exact, mais il ne s'agissait que de quelques spécimens seulement.

M. B. L. 4. — Nous avons, à votre disposition, le classeur « Presto », 1 fr. 90, franco.

M. Gathis. — Il y avait évidemment erreur d'impression dans cet ouvrage, il fallait 86 et non 56, ainsi que vous l'avez pensé.



— Mon Dieu, Maxime, comme tu mets de l'avance à l'allumage!!...
— Oui, mais regarde comme ça file!...

14e ANNEE — No 45. 10 Centimes 8 Novembre 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

RANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
TRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

JALOUSIE, par HAYE.



— Faut-il qu'il y ait des gens jaloux! Ainsi, tenez, depuis qu'ils savent que mon mari travaille chez nous, à son compte, ils ne me disent plus bonjour...
— Qui donc?
— Les voisins d'en dessous!

Contes écrits par les tout petits

à l'usage des grandes personnes

JOSEPH par TOTO

Il y avait une fois un petit garçon qui s'appelait... ou plutôt que ses parents avaient appelé Joseph, sans s'occuper de savoir si cela lui convenait ou non.

— *Mais c'est Joseph !... Est-il superbe !...*

Le petit Joseph était un enfant modèle, selon l'avis des grandes personnes. C'est-à-dire qu'il savait rester bien tranquille dans un coin, sans bouger; qu'il ne bourrait pas ses poches d'un magasin tout entier d'objets disparates, ce qui déforme les vêtements; il ne jouait non plus ni au lion, ni au cheval de course, ni au tigre rampant, en se traînant par terre ou en galopant furieusement dans la maison, au risque de tout casser. Bref, il ne causait de souci à personne, pas même à sa bonne, qui pouvait très bien faire tout ce qu'elle voulait, sans crainte que Joseph rapportât quoique ce soit à ses parents.

Comme on le pense bien, une conduite si exemplaire devait avoir sa récompense. Sans quoi notre histoire ne serait pas morale. Et nous savons tous que les histoires doivent toujours être morales.

La récompense de Joseph fut un magnifique costume tout neuf, que son père lui fit confectionner à l'occasion de la fête du pays.

Si vous aviez vu Joseph, alors!... qu'il était beau!...

Un petit chapeau melon, comme les hommes, un grand col blanc rabattu, un veston avec une poche sur le côté un pantalon long, des gants et une badine à la main.

Sur son passage, chacun s'arrêtait et s'extasiait:

— Mais c'est Joseph?... Est-il superbe!... Quel joli garçon vous avez là, Monsieur!... Quel charmant enfant vous avez là, Madame!

Là-dessus, le papa et la maman de Joseph se redressaient tout fiers. Et Joseph aussi se redressait, ayant conscience de son prestige.

Ce fut dans un brillant équipage que la famille parcourut le champ de foire où était installée la fête.

Après nombre de tours et retours, on finit par s'arrêter devant les chevaux de bois.

A la vue de son cousin Jacques, qui chevauchait intrépidement un lion à la crinière superbe, Joseph eut envie de faire, lui aussi, un tour de manège.

— Oh! Joseph!... dit sa maman..., tu n'y penses pas!... Avec ton costume neuf?... Il serait tout de suite défraîchi.

Joseph n'insista pas.

Un peu plus loin, avisant un marchand de sucre d'orge, il s'arrêta afin d'en acheter. Déjà il étendait la main pour saisir un bâton. Heureusement, ses parents, qui marchaient derrière lui, arrivèrent à temps.

— Joseph... Joseph... fit son papa..., tu vas tacher tes gants!

Cette fois encore, Joseph n'insista pas. Il laissa le bâton et continua sa promenade.

A l'extrémité de la place était installé un tobogan. On y retrouva le cousin Jacques, Essoufflé, rouge, les cheveux en désordre, il aborda notre jeune héros:

— Viens-tu, Joseph?... fit-il... C'est amusant, le tobogan, va!... Voilà quatre tours que je fais!...

Joseph allait suivre son cousin. La voix de son père l'avertit du péril.

— Joseph, avec ton pantalon neuf?...

C'était juste. D'ailleurs, il n'était pas de bon ton de se mêler à la bande turbulente des gamins dont Jacques faisait partie... Quand on avait un si joli costume!...

Aussi, on se contenta de passer devant le jeu de boules et devant les balançoires e devant le mât de cocagne... Du reste, o vit tout, on se montra partout. Et le papa d



— *Oh Joseph ! Tu n'y penses pas !... avec ton costume neuf ?... Il serait tout de suite défraîchi.*

Joseph et sa maman ne cessaient de répéter

— Hein! Joseph? J'espère que tu as d succès avec ton costume neuf!... Comme t dois être content, Joseph!

Et Joseph, en effet, s'efforçait d'être co tent.

La journée finie, on revint à la maiso Là, Joseph eut encore la satisfaction d'êt complimenté, ce qui est la plus belle de to tes.... En rangeant ses vêtements, soigneus ment pliés, dans l'armoire, sa maman fit cet remarque:

— Tu as été bien sage, Joseph. Ton co tume est resté tout frais et neuf. Auss la prochaine fois, on te le remettra de no veau, et j'espère que tu auras le même su cès et autant d'agrément qu'aujourd'hui.

Mon histoire est terminée. Elle ne renver rien, évidemment. Il n'y a pas de quoi, à lecture, se taper l'épine dorsale par ter comme dit papa. Néanmoins, si elle a pu co vaincre les petits garçons turbulents que le devoir est d'être bien sages, en sorte q leurs parents soient fiers d'eux, et si elle prouvé que leur sagesse serait toujours compensée, nous aurons rempli notre rôle conteur moraliste.

TOTO.

P. C. C.

Etienne JOLICL

Sœurs ennemies

Cet été, à la campagne, où je passais mes vacances, j'ai été le témoin oculaire d'un combat sans merci entre deux armées de... fourmis.

Tout le monde connaît la petite fourmi noire, si commune aux champs et à la ville. Au bord des routes, dans les jardins, les terres incultes ou cultivées, on trouverait difficilement quelques mètres carrés délaissés par ces petits insectes affairés.

Or, sachez que la fourmi noire est l'ennemie jurée de sa grande sœur, la fourmi rouge, qu'on voit en longues théories parcourir les troncs d'arbres et envahir les vieilles souches.

Le hasard m'avait amené vers une carrière de sable, et je vis soudain, que le long d'un sentier aride quelques compagnies de fourmis rouges et noires s'étaient rassemblées pour « s'expliquer ».

Très curieux, même des choses qui ne me regardent pas, je me suis mis à les observer.

Rapidement, leur nombre augmenta et des renforts arrivaient sans relâche, de part et d'autre.

Leur champ de bataille s'étendait sur une longueur de trois à quatre mètres, sur environ un mètre cinquante de largeur. Je constatai que la discipline et la façon de combattre différaient complètement entre les deux espèces. Les noires s'attaquaient plus spécialement aux jambes et aux pieds de leurs ennemies, et comme elles étaient numériquement plus fortes que leurs adversaires, elles se mettaient à deux ou trois contre une.

En les estropiant, elles les mettaient rapidement hors de combat. Les têtes rouges s'adonnaient à la décapitation, qu'elles accomplissaient avec la plus grande dextérité.

La mêlée était terrible et la mort fauchait dans tous les sens.

Cependant, se sentant faiblir, les noires envoyèrent d'urgence des estafettes chargées d mener du renfort, et les fourmis, déléguées cet effet durent aller à plus de vingt mèt du champ de bataille pour accomplir l mission.

Hélas! L'ordre fut-il donné trop tard tardivement exécuté? Evidemment, il y faute. Mais qui en rendre responsable?

Les renforts de fourmis noires, bien qu'el avançassent à marche forcée, arrivèrent t tard, car en arrivant sur les lieux du comb leurs compagnes, prises de panique, jetèr le désordre et la confusion parmi elles. la panique, comme un vent de fièvre, se p pagea si rapidement dans leurs rangs, qu' se changea bientôt en désastre. Au bout quelques minutes, il ne restait plus une se fourmi noire vivante sur le terrain, et fourmis rouges, victorieuses, bien qu'un décimées, se retirèrent.

La nouvelle de cette grande bataille s'é répandue à la ronde; des ambulanciers n

breux vinrent pour s'atteler à une rude besogne. Une partie de ceux-ci s'occupaient des blessées, qui étaient nombreuses; ils les emportaient et les déposaient à l'ombre des mottes de terre ou des grosses pierres d'alentour, afin, sans doute, de les mettre à l'abri des ardeurs du soleil, qui dardait ses rayons brûlants sur le sentier. D'autres s'occupaient à rassembler et à emporter les troncs décapités dans une excavation de terrain.

Ce service d'ambulancier était fait avec la plus louable activité, et les fourmis rouges, qui assistaient les blessés, paraissaient leur montrer la plus grande sympathie.

Enfin, lorsque les fourmis eurent terminé ce travail, elles se retirèrent définitivement, et sur le champ de bataille, il ne resta plus sous mes yeux que des centaines de membres sectionnés et les têtes noires des vaincues.

Il y en avait tant et tant, que le sentier, à cet endroit-là, paraissait avoir été saupoudré avec des graines de pavot.

***



Le Cicerone. — Mesdames, voici en face de nous le palais du Louvre. Ancienne résidence des rois de France, le Louvre fut commencé sous Philippe-Auguste, continué sous François Ier, etc., etc.

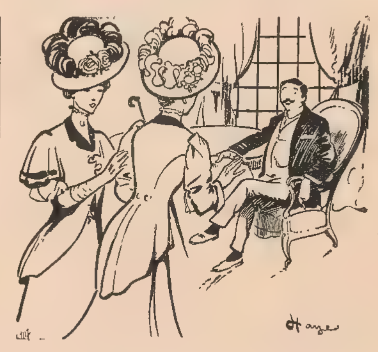


LES MERVEILLES DE LA CAPITALE

Voici maintenant l'église de la Madeleine, l'une des principales et des plus riches de Paris. Construite de 1764 à 1842, elle affecte la forme d'un temple grec, etc., etc.



Le monument que nous voyons devant nous est l'Opéra, ou Académie nationale de musique. Dû au génial architecte Ch. Garnier, il compte parmi les plus beaux spécimens de l'architecture moderne, etc., etc.



— Eh bien! mesdames, avez-vous vu l'Opéra?

Première Dame. — L'Opéra, je ne crois pas.

Deuxième Dame. — Mais si! tu te rappelles, c'est cette bâtisse en face du grand chapeau à 39 fr. 95..

Pele-Mèle Causette

Vous vous dites peut-être qu'en posant aux lecteurs du *Pêle-Mêle* une question au sujet de la *Veine*, j'ai fait preuve de beaucoup de malice.

En effet, n'allais-je pas être documenté sur cette capricieuse entité en extrayant de toute la correspondance que je provoquais ce que celle-ci contenait d'utile.

Étant donné la somme énorme de sagacité et de savoir que représente l'ensemble des Pêlemêlistes, je devais, évidemment, être l'homme le plus renseigné du monde sur la veine.

Détenteur du précieux secret, je n'avais plus qu'à le mettre en pratique pour mon usage personnel avant de le livrer à la publicité.

Je m'assurais ainsi toutes les félicités imaginables avant toute concurrence.

Si quelqu'un a pu m'accuser de ce calcul égoïste, je tiens à lui déclarer que la spéculation a piteusement avorté.

Ce n'est pas que les réponses aient fait défaut. Je crois même pouvoir affirmer que réunies elles formeraient la matière d'un gros volume.

Mais de toutes ces pages, je n'ai pu déduire un enseignement définitif.

Les uns ne croient pas à la Veine. Ils la nient, tout simplement.

Pour eux, les conjonctures humaines suivent des courbes réglées par la destinée.

Ces courbes se croisent et s'enchevêtrent, et les croisements constituent les hasards de la vie, heureux pour les uns, malheureux pour d'autres.

Pour mieux faire comprendre cette théorie originale, qui n'est pas explicitement formulée dans les lettres, mais qui en découle, je prends un exemple.

Deux courants d'événements, très éloignés l'un de l'autre, se poursuivent en leur courbe. L'un est constitué par un particulier, qui est fonctionnaire, si vous le voulez. Il se lève à 7 heures, s'habille, va à son bureau. Là, il dort consciencieusement, puis rentre chez lui, dîne, va faire sa partie de bridge au café et retourne chez lui pour se mettre au lit.

Cette courbe suit sa trajectoire. Abandonnons-la un instant, pour en étudier une autre.

Celle-là se déroule, pour l'instant, en Espagne.

Un oranger se dresse dans un champ. Un cultivateur cueille l'orange le jour où elle est mûre. Il l'emballe, l'expédie en France. Une marchande de quatre-saisons l'achète, la revend à un enfant. L'enfant la mange et en jette la pelure.

A ce point-là, cette seconde courbe croise la première, et il en résulte... que le brave fonctionnaire, se rendant à son bureau, met le pied sur la pelure, et se casse une jambe.

Déveine, dira-t-on! Non pas. Intersection de deux courbes, voilà tout.

Intersection, peut-être, mais intersection malheureuse, en tout cas.

Pas forcément. Et la preuve, c'est que la courbe du fonctionnaire, si elle n'avait été brusquement déviée de sa direction normale par celle de l'orange se croisait, quelques jours plus tard, avec celle d'un autobus.

Et alors, c'était l'écrabouillage complet.

Donc, la déveine n'est qu'un mot, une simple exclamation qu'on emploie à tort et à travers.

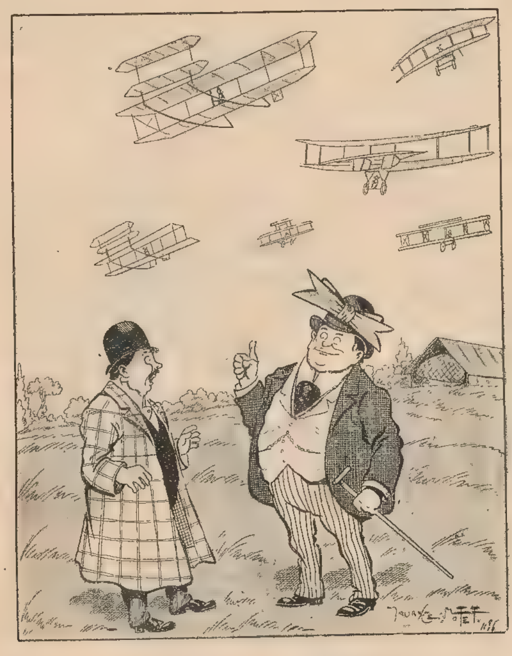
D'autres lecteurs croient à la Veine. On l'a ou on ne l'a pas, comme on a un nez aquilin ou un nez en pied de marmite.

Il est incontestable, pourtant, qu'on n'est pas toujours veinard. On a des passes heureuses et des passes malheureuses.

Cela s'explique par la théorie des réactions.

Après une forte fièvre, la température d'un malade redescend au-dessous de la normale pour reprendre ensuite la normale. Mais elle ne descend jamais d'autant qu'elle est montée. De même les passes de veine appellent une réaction, de déveine, mais celle-ci est plus courte que la veine.

La vague s'élève au-dessus du niveau



DANS PEU D'ANNES

— Vous avez une décoration drôlement placée, et qui ne fait pas preuve de modestie.

— C'est forcé, comment pourrait-on reconnaître les décorés de ceux qui ne le sont pas à l'heure actuelle?



GRANDEUR ET DECADENCE

L'Ancien Président. — Dire qu'il y a trois ans seulement, un autographe de moi se vendait jusqu'à 25 francs!

de la mer et se creuse ensuite, mais le creux n'égale jamais la hauteur d'élévation.

Voilà pourquoi les veinards perdent parfois, mais toujours moins qu'ils n'ont gagné.

Ayons donc la vague, si nous pouvons.

Telle est le seconde théorie.

Et maintenant que vous aussi vous avez le secret de la Veine, tâchez d'en tirer quelque chose d'utile, si vous pouvez. Si vous y parvenez, vous aurez... de la veine.

Fred Isly.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Sous Louis XV, on conseillait aux jeunes gens:
— Faites-vous abbé.
Sous Louis XVI:
— Faites-vous philosophe.
Sous la première République:
— Faites-vous tribun.
Sous le premier Empire:
— Faites-vous soldat.
Sous la Restauration::
— Faites-vous prêtre.
Sous Louis Philippe:
— Faites-vous journaliste.
Sous la deuxième République:
— Faites-vous politicien.
Sous le deuxième Empire:
— Faites-vous boursier.
Sous la troisième République:
— Faites-vous fonctionnaire.

* * *

PENSÉE

On ne s'ennuie pas quand on a des ennuis.

Anatole France.

Une définition de Bob

Le Professeur. — Expliquez-moi le mot *rapidité*.

Bob. — C'est avec quoi on dépose sur la table un plat trop chaud.



L'Actrice *(clamant)*

Mère, tout est désert, les anses du rivage
Ne cachent même plus un nid d'oiseau sauvage.
L'homme a fui pour jamais ce ciel trop inhu-
[main,
Et sur la terre enfin, où nulle herbe ne pousse
J'ai cherché vainement la nourricière pousse
Et je n'ai rien trouvé.
Mère! mère, j'ai faim!!!

La Mère. — Eh bien! vl'à ton café, Titine.

Les effets d'une invention

Des enfants jouaient autour de moi. Assis en cercle, ils s'adonnaient gravement au jeu de *pigeon vole*.

— Pigeon vole!

Et toutes les petites mains potelées s'élevèrent bien vite.

— Tabouret vole!

Les mains restèrent immobiles.

— Hanneton vole!

Les mains se dressèrent de nouveau:

Soudain la voix prononça:

— Machine vole!

Aucun bras ne bougea.

Alors, le directeur du jeu s'écria joyeusement:

— Tous un gage!

Et comme on protestait, il désigna du doigt un aéroplane qui volait dans les airs:

— Vous voyez bien que ça vole, les machines.

Je m'éloignai en pensant qu'il est impossible de prévoir toutes les répercussions d'une nouvelle invention.

La nav tion aérienne apporte déjà un changement jeu de pigeon vole!

* * *

Un amour d'enfant

Madame Lelaid est en visite chez les Lecourtois:

— Veux-tu venir m'embrasser, mon mignon? demande-t-elle au chérubin du logis.

Le chérubin tend la joue.

— Oh! le gentil petit garçon! Mais qu'as-tu donc dans la main que tu serres si fort?

Le gentil petit Garçon. — C'est deux sous.

Mme Lelaid. — Deux sous! Tu as, sans doute, été bien obéissant, et c'est ta maman qui te les a donnés?... N'est-ce pas, mon chérubin?

Le Chérubin. — Oui... c'était pour que je me laisse embrasser par toi.



SPORTSMAN AVANT TOUT

— Arrêtez-le! arrêtez-le!
— Jamais de la vie, au moment où il va battre le record des 300 mètres, ce serait un crime!

Courrier Pêle-Mêle

Cordes mouillées

Monsieur le Directeur,

Dans votre dernier numéro du *Pêle-Mêle*, vous demandez de répondre à la question suivante:

« Pourquoi une étoffe de toile s'allonge-t-elle lorsqu'elle est mouillée, alors qu'une corde de chanvre se raccourcit? »

Eh bien! une toile *neuve* de chanvre, qui n'a reçu aucun apprêt, ni blanchiment chimique ou autre, se rétrécit et ne *s'allonge pas* sous l'influence de l'eau.

Cette toile est composée, comme vous le dites, de cordelettes que l'eau fait gonfler, d'où élargissement du diamètre et rétrécissement sur leur longueur.

Le même phénomène se produit sur une corde de chanvre. Il est bien entendu que j'entends parler ici de toile et de corde non avachies par l'usage.

Au moment où l'on dressait, à Rome, l'obélisque placé devant St-Pierre, en 1600 environ, l'architecte Fontana, entendant craquer les cordages de levage s'écria: « Mouillez les cordes! » et tout fut sauvé.

Les cordelettes de la toile de chanvre et les cordes de chanvre subissent l'influence de l'eau de la même façon.

Recevez. etc.

UN ARCHITECTE.

* * *

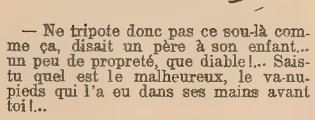
Un rapprochement

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur un sujet d'actualité propre à faire naître certaines réflexions.

On sait que les premiers Européens (en particulier les Anglais) eurent toutes les peines du monde à porter, il y a un demi-siècle, leurs industries en Chine. Les mandarins ne pouvant empêcher directement la construction des usines, avaient fait prendre, par la Cour, un arrêté interdisant absolument l'établissement de cheminées, sous prétexte qu'elles attireraient sûrement le diable et toutes les calamités qu'il apporte avec lui. Il fallut employer toutes sortes d'expédients pour passer outre, comme, du reste, pour établir le premier chemin de fer.

N'y a-t-il pas aujourd'hui, dans l'opposi-





— Ne tripote donc pas ce sou-là comme ça, disait un père à son enfant... un peu de propreté, que diable!... Sais-tu quel est le malheureux, le va-nu-pieds qui l'a eu dans ses mains avant toi!...



M. Parvenu, qui passait par là, entendit ces sages paroles et les trouva si justes qu'il voulut en faire son profit.



Aussi, en remettant, le lendemain, à son fils, un billet de mille francs pour solder une motocyclette, lui dit-il:

— Ne tripote donc pas ce billet-là comme ça!... Un peu de propreté que diable!... Sais-tu quel est le malheureux, le va-nu-pieds qui l'a eu dans les mains avant toi!...

tion systématique des grands mandarins anglais contre le projet civilisateur du tunnel sous la Manche, quelque chose qui rappelle le mandarin chinois de 1858?

FAGA.

* * *

Réhabilitation

Voici un supplément de renseignements que nous adresse sur ce sujet M. R. Coeffier:

La loi du 29 mars 1891, appelée du nom de son auteur, loi Bérenger, prévoit une *réhabilitation automatique* en faveur du condamné qui, bénéficiant des dispositions de cette loi (sursis dans l'exécution de la peine), n'a encouru, pendant les cinq années suivantes, aucune condamnation nouvelle.

Enfin, la *réhabilitation* est acquise de *plein droit* au condamné aux peines suivantes:

Condamnation unique à six mois ou moins de six mois d'emprisonnement, ou à cette peine jointe à une amende, ou à une amende supérieure à cinquante francs.

Lorsqu'il se sera écoulé *dix ans* sans que le condamné ait subi de nouvelles condamnations à une peine autre que l'amende.

Le délai sera de *quinze ans* pour une condamnation unique à une peine de deux ans ou de moins de deux ans, ou pour des condamnations multiples dont l'ensemble ne dépasse pas un an, ou à des peines jointes à des amendes.

Le délai est de *vingt ans* pour une condamnation unique à une peine supérieure à deux années d'emprisonnement ou à cette peine jointe à une amende. (Loi du 11 juillet 1900, art. 8).



DURAPIAT. — Deux cents francs pour l'opération de ma femme?... Je n'en aurais dépensé que cent pour son enterrement!

****

Questions interpêlemêlistes

Ayant une traite de 42 fr. 40 à payer, je donne en paiement, au receveur de la Banque de France qui se présente chez moi, la somme de 43 francs, qu'il refuse d'accepter, sous prétexte que je dois avoir de la monnaie, et qu'il n'est pas forcé, lui, de m'en rendre.

Il m'oblige à perdre quarante minutes pour aller à la Banque. Est-il dans son droit?

MATHOUILLET.

* * *

Le Mont-de-Piété vend-il intacts les objets tels que cuillers, fourchettes, services de table, bracelets, etc., d'or ou d'argent, ou bien les brise-t-il afin de les dénaturer et ne vendre que le métal fin?

Si tel est le cas, quelle en est la raison?

Si non, pourquoi les personnes chargées de faire cette vente ont-elles devant elles une enclume et un marteau?

H. SADOCH.

* * *

Quelle est l'origine du dicton: « Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre »?

O. P.

****

JULOT LA GIRONDE

Julot était un joli garçon de vingt ans, à la physionomie fine, bien que crapule, et aux manières recherchées, bien que spéciales au monde dans lequel il vivait. Julot portait à ravir la casquette plate, la cravate rouge flottante, et le veston ajusté ainsi que le pantalon à pattes d'éléphant, vieux reste des élégances masculines du second empire, mais combien démocratisé depuis.

Ainsi vêtu, Julot donnait l'aspect de l'apache classique, tel qu'on le représente à l'Ambigu et tel que les humoristes l'ont caractérisé.

L'œil vague et cruel, le mégot aux lèvres, les mains dans les poches et l'allure « chaloupante », Julot déambulait, redoutable en apparence; mais la nature n'a pas mis au cœur des hommes une même dose d'intrépidité. Julot était d'une poltronnerie sans égale. Aussi, ses camarades, tout en reconnaissant son beau physique, l'avaient-ils avili d'un qualificatif féminin en l'appelant: Julot la Gironde.

Ce pauvre garçon était vraiment à plaindre. Vivant au milieu de gens plutôt querelleurs, il pâlissait quand sortaient les couteaux et se trouvait mal à la vue du sang. Après les batailles, c'était toujours la Gironde, évanoui, qu'on arrêtait.

Ce n'était pas la bonne volonté qui manquait à Julot; il avait essayé de prendre goût au métier. Il n'avait pas pu. Des copains lui avaient dit:

— Voyons, Julot, tu ne peux pas rester

comme ça toute ta vie à ne rien faire. Viens avec nous, on te fera travailler..

Et Julot partit cambrioler une villa.

Hélas! il se trouva mal de peur sur le coffre-fort!

Depuis, personne ne voulait plus l'emmener en expédition.

Julot la Gironde restait ainsi honnête et pur au milieu des bandits. Comme il avait une jolie voix, et s'accompagnait sur la mandoline, il était très aimé, et un grand chef: « Le Rhinoféroce », le prit sous sa protection en disant:

— Puisqu'il n'est bon qu'à chanter, qu'il chante. Homère rendit immortels les exploits des Grecs; La Gironde mettra en vers nos exploits qui passeront ainsi à la postérité. Il sera notre poète national.

Julot s'acquittait à merveille de ses fonctions de troubadour de la pègre et rythmait en vers blancs le combat chevaleresque entre Toto la Malice et Nestor des Lilas, ou composait des romances à la lune, qui rompaient franchement avec la tradition romantique et les théories de Jules Laforgue.

Il avait été particulièrement acclamé ce soir-là dans un bal musette, et rentrait vers deux heures du matin, marchant vite, par crainte d'une fâcheuse rencontre.

Soudain, un homme de mauvaise mine: chapeau haut de forme, pardessus à collet d'astrakan, bottines vernies, surgit au détour d'une rue. A la vue du paisible, mais patibulaire Julot, et se méprenant à la mine sur les intentions, il brandit sa canne en criant:

— Rien à faire, mon petit. Si tu approches, je te casse ma canne sur la figure.

Fou de terreur, Julot se mit à appeler au secours. A ses cris, les agents, prudemment, s'éclipsèrent, mais les poteaux de la bande reconnurent sa voix et se précipitèrent à son secours.

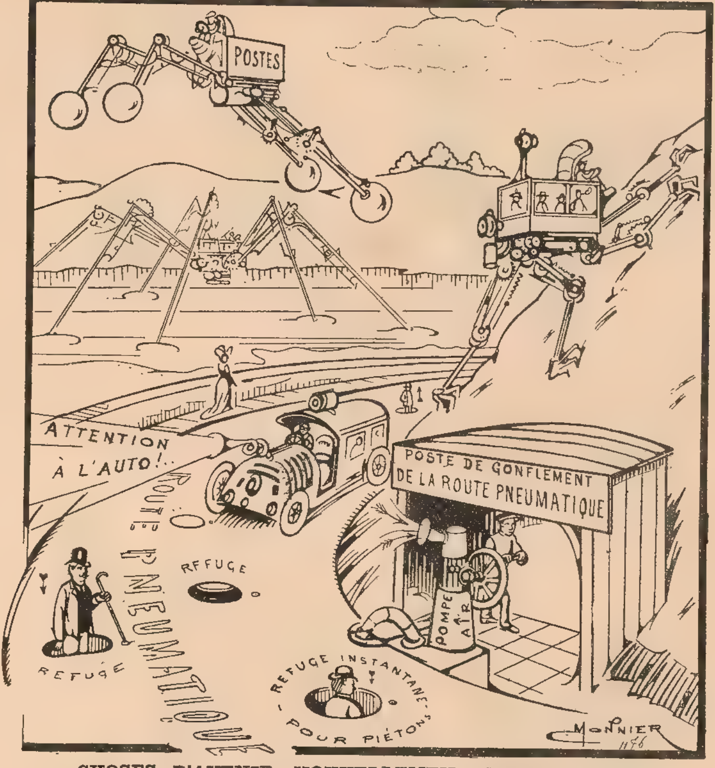
Le bourgeois fut assailli de toutes parts par les braves apaches, qui purent enfin s'en rendre maîtres après un combat acharné.

Il fut trouvé porteur d'un chronomètre en or et d'une bague ornée d'un rubis. Le tout fut confisqué au profit de la communauté.

Pendant ce temps, Julot se trouvait mal entre les bras de ses magnanimes compagnons. Grâce à leurs soins, il rouvrit enfin les yeux et murmura d'une voix mourante:

— Je n'oserai plus jamais sortir seul. Paris n'est pas assez sûr la nuit!

Georges LE MARDELEY.



CHOSES D'AVENIR NOUVELLEMENT ENTREVUES

Routes pneumatiques à roulement doux, autos grimpeurs, autos sauteurs extra-rapides, autos glissant sur l'onde comme les araignées d'eau; voilà ce que verront nos arrière-neveux.

EXPRESS-POCHADE

VENGEANCE

Tout le monde connaît la *vendetta*, cette haine que se vouaient en Corse des particuliers et qui se perpétuait en de terribles représailles.

Matuvu, le premier ténor de Landerneau, a pu se faire une idée de ce sentiment.

Car Matuvu est marié. Matuvu a une belle-



mère. Celle-ci n'est pas Corse, mais son caractère vindicatif connaît la passion d'assouvissement des grandes haines.

Or, Matuvu a gravement offensé Mme Grobec, sa belle-mère. Ne lui a-t-il pas caché son ratelier, un soir de grande réception. N'a-t-il pas causé un épouvantable scandale en plaçant, un jour, furtivement, sous une perruque exposée dans la vitrine du coiffeur de l'endroit, un écriteau portant ces mots:

Fournisseur de Madame Grosbec

C'en était trop. Mme Grosbec résolut de se venger. Mais la vengeance, comme l'a dit quelqu'un, est un fruit qui doit se manger froid, aussi Mme Grosbec attendit-elle une occasion.

Celle-ci ne tarda pas à se présenter, à se représenter, pourrions-nous dire, car ce fut à l'occasion d'une représentation que fut exécuté le plan machiavélique mûrement conçu.

L'on donnait, ce soir-là, un grand drame lyrique au théâtre de Landerneau.

Matuvu figurait au programme en gros caractères.

Jamais on n'avait encore osé monter un aussi gros morceau au théâtre de Landerneau, et l'on était pas sans inquiétude dans les coulisses.

— Alors, disait le directeur à Matuvu, vous croyez que vous soutiendrez le rôle jusqu'au bout?

— Comptez sur moi fit le ténor en se frappant la poitrine pour en faire sonner le creux.

L'inquiétude du directeur était justifiée par la connaissance de son public qui, jusqu'ici, n'avait supporté qu'imparfaitement la grande musique. A tel point, qu'un soir, une représentation de *Lohengrin* avait dû être interrompue après le deuxième acte, et avait été terminée par le troisième acte des *Cloches de Corneville*.

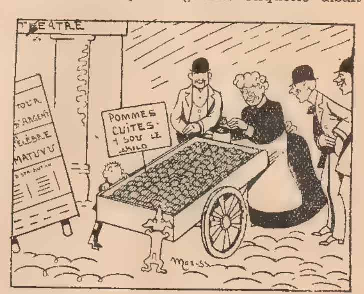
— Eh bien! à la grâce de Dieu, fit le directeur, et jouez hardiment. J'ai donné ordre que les couacs soient couverts par un coup de grosse caisse.

Dès l'ouverture du bureau, le public afflua, et son attitude débonnaire rassura entièrement les intéressés.

Tout à coup, au moment où arrivait la masse des spectateurs, l'on vit une bonne vieille s'approcher en poussant devant elle une voiture de quatre-saisons.

La voiture ne contenait, pleine à en déborder, que des pommes cuites.

Et sur le tas, une grande étiquette disait:



« Pommes cuites. Un sou le kilo. »

A cette vue, le directeur et Matuvu faillirent se trouver mal.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que la bonne vieille n'était autre que Mme Grosbec.

Je renonce à vous décrire l'état dans lequel, ce soir-là, Matuvu réintégra son domicile, et la joie qu'en éprouva sa belle-mère, cachée derrière sa jalousie et savourant le fruit de sa vengeance.



LE MONSIEUR QUI A CONNU L'ASSASSIN

Athanase et Mamert avaient été ensemble à l'école. Ils ne s'étaient jamais parlé, et n'avaient jamais échangé même une gifle .

Plus tard, quand ils se rencontraient, ils s'évitaient avec la plus complète indifférence.

Mamert devint intendant d'un riche financier. Il assassina son maître pour le voler, et les horribles détails du crime parurent dans les journaux.



— Tiens, mais, s'écria Athanase, Mamert! j'ai été à l'école avec lui.



Il devint aussitôt le point de mire de tous les habitués du café. Il était le monsieur qui a connu l'assassin.



Comme on lui demandait des détails sur la vie du héros du jour, il en arriva à inventer ceux qu'il ignorait. Mamert adorait jouer aux billes, dit-il. Ah! les bonnes parties que nous avons faites ensemble!



Nous étions presque inséparables. D'ailleurs, même après le collège, il n'avait rien de caché pour moi: j'étais le confident de ses joies et de ses peines.



Au cercle, au fumoir, Athanase, qui venait d'être subitement mis en vue, exposait à ceux qui l'avaient coudoyé jusque-là sans prendre garde à lui, les vastes projets financiers que Mamert aurait pu lui confier.

Dans le monde, on se l'arrachait. Les jeunes filles, qui avaient été favorisées de la confidence d'un trait de la vie de Mamert, aux dépens de leurs rivales, excitaient des jalousies terribles; si bien qu'il finit par faire un riche mariage pour avoir été le *Monsieur qui a connu l'assassin.*

RÉACTION

Toute action excessive est suivie d'une autre action non moins excessive en sens inverse.



Le rapprochement bruyant, engendré par la colère...



...est fatalement suivi d'un éloignement gros de silence.

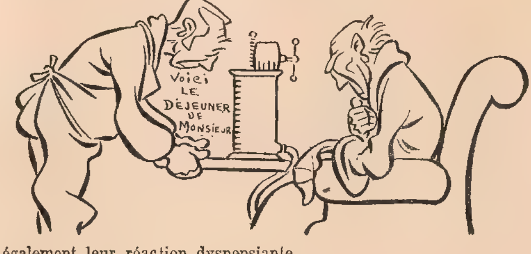


La tristesse du meilleur aloi...



...est inséparable de sa réaction.





Les pratiques gastronomiques ont également leur réaction dyspepsiante.



Le travail, sans ardeur au dehors...



...devient épileptiforme à la maison.



Le caractère le plus dénué d'espièglerie...



...peut devenir quelque temps après des plus enfantins.



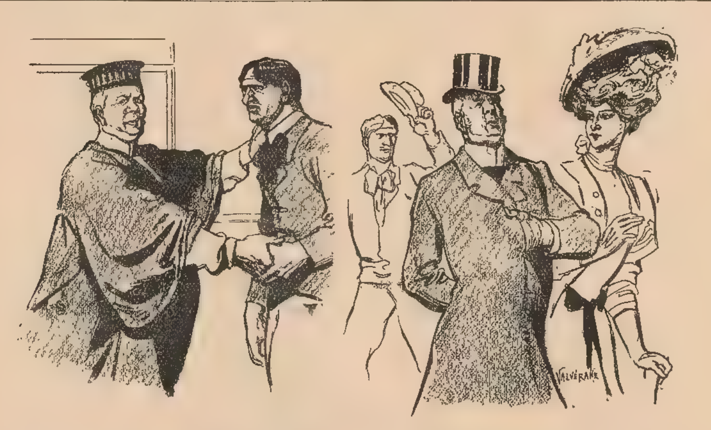
LES JOIES DU TELEPHONE

— Comment, en chapeau de paille et en costume d'été à cette époque?
— Hélas! mon vieux, j'attends depuis le mois de juin la communication avec le Grand hôtel de la Plage!

Barrière et Litolff

Le célèbre auteur des *Filles de Marbre* et des *Faux Bonshommes*, Théodore Barrière, ne perdait pas une occasion de se gausser de ses contemporains. Un jour, que quelqu'un lui parlait de Litolff, dont le drame lyrique, *Les Templiers*, venait de voir les feux de la rampe, Théodore Barrière répliqua:

— Litolff?... Il est si maigre, que, lorsque je le vois monter au pupitre et prendre son bâton de chef-d'orchestre, je me demande lequel des deux va battre la mesure avec l'autre!...



L'Avocat (*avant le jugement, serre la main de l'accusé*). — Oui, je le dis bien haut, vous êtes un honnête homme et suis fier de serrer votre main loyale.

(*Après l'acquittement*). — Cher maître, l'honnête homme dont vous avez sauvé l'honneur qui vous tire un coup de chapeau.

— Le misérable, il me salue avec le chapeau pour le vol duquel je l'ai fait acquitter

FUMEURS

Dans le numéro du 5 avril, notre collaborateur Fred Isly a publié un article sur les fumeurs.

Depuis cette époque, il ne se passe pas de jour qu'on ne nous demande le numéro dans lequel cet article a paru.

Comme l'édition de ce numéro ne tardera pas à être épuisée, et que, d'autre part, nous tenons à donner satisfaction à nos lecteurs, nous reproduisons ci-dessous l'article en question:

Pêle-Mêle Causette du 5 Avril 1908

« On reproche parfois aux chroniqueurs de parler d'un tas de choses qu'ils ne connaissent pas. Pour juste que puisse être ce reproche, il est imprudent de le formuler.

« En effet, si le chroniqueur ne causait que de ce qu'il sait, le lecteur serait exposé à lire tous les jours la même chose.

« Et cela tournerait vite à la monotonie.

« Aborder des questions qu'on ignore est donc une nécessité, un devoir même, pour le chroniqueur.

« Il jouit d'une grâce d'état dans le journalisme.

« Ce préambule est destiné à me faire pardonner d'avance une incursion dans le domaine de la psychologie pathologique.

« Il s'agit, en l'espèce, des fumeurs. Ceux qui ont coutume de pétuner, comprendront l'importance du sujet que j'ose traiter sans y être autorisé par aucun titre.

« Mais avant tout, parlons du mal. Nous nous occuperons tout à l'heure du remède. Fumer est nuisible. Tout le monde vous le dira, même celui qui s'adonne à cette funeste passion.

« — Si vous savez que c'est un mal, répondrez-vous, pourquoi continuez-vous à fumer?

« Cette réflexion est éminemment logique, mais n'a jamais servi à rien.

« Le fumeur a beau savoir qu'il attente à sa santé, cela ne l'induit pas à abandonner l'herbe à Nicot.

« La passion est un Hercule, alors que la volonté n'est qu'un pygmée.

« On a bien des velléités d'insoumission, on procède à des tentatives. Pendant deux jours, huit jours, ou même un mois, on résiste à tous les désirs. Puis un jour vient où une joyeuse festivité, un chagrin, ou quelque conjoncture, vous incite à une exception.

« Alors, c'est la débâcle. Adieu projets, espoirs, on est repris par l'ennemi.

« La partie est perdue. On baisse la tête.. et on refume.

« Existe-t-il un remède à ce mal, ou un palliatif? Non. Mille et un moyens ont été préconisés, pas un n'a jamais prévalu. Les faux cigares en bois creux, remplis de goudron ou de quelque autre drogue, ne trompent le désir, pendant quelques jours, que pour l'aiguiser davantage.

« Et le tabac dénicotisé n'a obtenu, que je sache, aucun succès auprès des fumeurs.

« La cure pratique, la cure efficace est encore à inventer.

« Voici, en attendant, un petit moyen que je vous conseille d'essayer, ô vous, qui voudriez bien être affranchis, mais n'y parvenez pas.

« Il ne réussira peut-être pas à tout le monde, mais il pourra aboutir à quelques-uns. Ce sera toujours autant de fait.

« La chose est, du reste, fort simple et ne procède nullement de la thérapeutique, dite « remède de bonne femme ».

« Continuez à fumer comme par le passé, chaque fois que l'envie vous en prendra.

« Drôle de procédé, direz-vous, qui consiste à pratiquer l'habitude qu'on veut perdre.

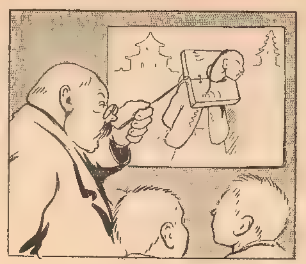
« Patience! je n'ai pas fini. Continuez, dis-je, à fumer comme ci-devant.

« Seulement, chaque fois que vous allumerez une cigarette ou un cigare, fermez les yeux, et, avec componction et ferveur, prononcez, par la pensée, une phrase du genre de celle-ci: « La fumée me répugne! » ou « je suis dégoûté de fumer! »

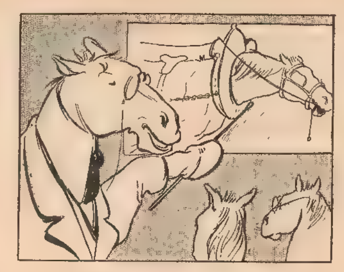
« Voilà tout. Le traitement est éminemment facile à suivre.

« Le tout est de ne jamais oublier l'invocation sacramentelle.

LES BETES ET LES GENS



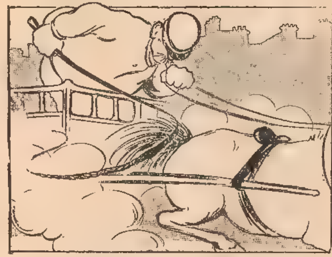
LE PROFESSEUR HOMME. — *La cangue*, sorte de collier, est un instrument de supplice des barbares...



LE PROFESSEUR CHEVAL. — *Le collier*, sorte de cangue, est un instrument de suplice que l'on inflige aux chevaux...



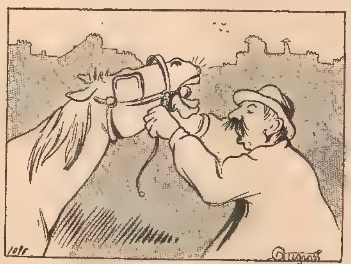
Le knout, sorte de fouet, instrument de torture employé contre les gens...



Le fouet, sorte de knout, qui sert à torturer les chevaux...



La poire d'angoisse, sorte de mors en usage au moyen âge...



Le mors, genre de poire d'angoisse, employé contre les chevaux par les hommes.

« Tout d'abord, vous ne vous apercevrez d'aucun changement, et il vous semblera inévitablement que le moyen n'a aucune valeur.

« Persistez, cependant, et petit à petit l'effet de l'auto-suggestion se fera sentir.

« La passion s'affaiblira graduellement, et le désir de fumer s'espacera.

« Poursuivez encore, même quand vous croirez le mal vaincu.

« Et si, malgré tout, vous ne sortez pas victorieux de l'épreuve, ne me gardez pas rancune du conseil que je vous ai donné.

« S'il ne vous a pas fait de bien, il ne vous aura toujours pas fait de mal. Tous les remèdes ne peuvent pas en dire autant.

« Et je vous donne le mien en toute sincérité.

« Fred ISLY. »

* * *

Messieurs les Comparses

Il y a des gens qui ont la monomanie de figurer dans les pièces de théâtre et qui sont fous de joie à la seule pensée de revêtir la défroque « d'un homme du peuple » ou l'uniforme passé du « troisième soldat ». Or, sait-on que rien n'égale la prétention de messieurs les comparses?

Nous avons cueilli, dans un livre bien intéressant de Jules Lan, « Les Mémoires d'un chef de claque », deux ou trois anecdotes assez originales et fort amusantes.

Vous croyez peut-être que les figurants, qui ont l'honneur d'approcher les rois de la rampe, se sentent rapetissés devant leur génie, ou noyés dans la splendeur et l'éclat de leur soleil. Eh bien! pas du tout. Ils se croient les égaux des artistes.

Un jour, Lekain, le fameux tragédien, ayant senti la nécessité de faire nettoyer ses chaussures dans la rue, le décrotteur lui refusa toute rétribution:

« — Entre confrères, dit l'artisan, cela ne se fait pas. Nous sommes camarades: vous faites les rois, moi, un soldat grec ou romain. »

Et rien n'égale la jalousie de métier de ces messieurs. Cela donne lieu quelquefois à des scènes assez drôles. En voici une, entre autres, qui s'est passée, il y a déjà bien longtemps, à l'ancien cirque du Boulevard du Temple. On y donnait la première de *Zazezizozu*, féerie de Ferdinand Laloue et Fabrice Labrousse. Dans cette pièce, on jouait une partie de dominos d'une façon peu commune: les dés étaient figurés par une grande pancarte, attachée au dos des comparses, et ils venaient se poser d'eux-mêmes, par ordre, au milieu de la scène, jusqu'au dernier, qui faisait *domino*. Or, un soir, au moment où pour frapper les trois coups, on cria: « Place au théâtre! » un comparse vint à Ferdinand Laloue, qui dirigeait alors le cirque avec Victor Franconi, et lui dit:

« — Monsieur le Directeur, on ne peut pas commencer, je quitte le théâtre.

« — Pourquoi? fit Laloue, étonné. Est-ce qu'on ne vous a pas payé vos quinze sous comme aux autres?

« — Ce n'est pas cela, reprit le réclamant. Je suis un des plus anciens *artistes* d'ici. Eh bien, que votre régisseur ne m'ait pas distribué le double-six, je ne dis pas, mais me donner le double-blanc, le plus bas de tous les dés!. Je préfère m'en aller que de souffrir cette injustice.

Il fallut l'intervention de Ferdinand Laloue pour faire opérer un échange de dés entre deux comparses.

A l'époque où le cirque jouait des pièces militaires, il fallait doubler la solde du comparse qui consentait à s'habiller en Autrichien, en Russe ou en Prussien. Le rôle de Français ne rapportait que soixante-quinze centimes... et la gloire. Mais ce qui humiliait le plus un figurant, ce n'était pas d'être tué en combattant, c'était d'être fait prisonnier. Ainsi, dans une répétition générale, on enseignait à un Prussien comment il devait rendre son sabre à un Français:

« — Jamais, s'écria-t-il. Tuez-moi si vous voulez, mais me faire rendre mon sabre!... Pas de ça, Lisette! Je résilie mon engagement!... »

On transigea avec ce brave; il changea de costume, prit un uniforme de Français avec joie... et reçut quinze sous de moins, mais l'honneur était sauf!...

* * *

LAIT D'ANESSE

Ce lait n'est en réputation, en France, que depuis le règne de François Ier, et voici comment on l'y a connu.

Ce monarque se trouvait très faible et très incommodé. Les médecins ne purent le rétablir. On parla au roi d'un Juif de Constantinople qui avait la réputation d'être très habile médecin.

François Ier ordonna à son ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce docteur israélite, quoi qu'il en put coûter.

Le médecin juif arriva et n'ordonna, pour tout remède, que du lait d'ânesse. Ce remède doux réussit très bien au roi, et tous les courtisans des deux sexes s'empressèrent de suivre le même régime, pour peu qu'ils crussent en avoir besoin.

Ce lait se rapproche plus de celui de femme que de tout autre; il en a la consistance, l'odeur et la saveur. Comme lui, il est très doux et contient beaucoup de sucre de lait, mais il renferme un peu moins de crème et un peu plus de matière caséeuse.

Un malade, guéri par l'usage de cette nourriture saine et restaurante, crut devoir exprimer sa reconnaissance par ce quatrain:

Par sa bonté, par sa substance,
D'une ânesse, le lait m'a rendu la santé,
Et je dois plus, en cette circonstance,
Aux ânes qu'à la Faculté.

* * *

La pêche à la ligne dans une salle à manger

Il existe, dans l'Etat du Colorado, un grand hôtel dont la partie la plus intéressante est une rivière peuplée de truites traversant la salle à manger de cet établissement. Il est loisible à chaque convive de s'emparer d'une ligne et de pêcher lui même, dans ce cours d'eau provenant directement de la montagne voisine, le poisson qu'il peut et qui lui sera servi au repas suivant. C'est un usage régulièrement établi dans cet hôtel que les voyageurs y pêchent eux-mêmes le poisson de leur déjeuner. Cette rivière, qui traverse l'hôtel en son entier, est aménagée de telle sorte que tous ses détails sont aussi conformes à la nature que possible.

DE NOS LECTEURS

Un glorieux aïeul

Sait-on que Charlotte Corday, la fameuse meurtrière de Marat, descendait en ligne directe de la famille du grand Corneille?... On avait même prétendu que l'auteur du *Cid* était son arrière-grand-père, mais cette assertion a été démontrée erronée. Charlotte Corday n'était que sa petite nièce. Au surplus, voici sa généalogie:

Marie Corneille, sœur de Pierre Corneille, épousa Jacques Farci, trésorier de France au bureau d'Alençon.

De ce mariage, naquit une fille, Françoise Farci, laquelle se maria avec Adrien Corday, seigneur de Cauvigny.

Le fruit de cette union, Jacques-Adrien Corday eut à son tour un fils, Jacques-François Corday, seigneur d'Armont.

C'est ce dernier qui fut le père de Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armont, née à St-Saturnin-des-Lignerits, près de Séez, le 27 juillet 1768, et décapitée à Paris le 17 juillet 1793, à l'âge de 24 ans 4 mois et vingt jours.

* * *

Comment la rue Coquenard devint la rue Lamartine.

Aux environs de 1848, un jeune peintre demeurait à Paris, rue Coquenard. Ce nom de Coquenard avait le don de l'horripiler au plus haut point, et quand il était obligé de donner son adresse, il entrait dans une rage folle. Mais malheureusement, il tenait beaucoup à son atelier, et la seule pensée de déménager lui était odieuse.

La révolution de février vint. Il l'acclama. Ce n'était pas la joie de voir triompher les demandes de réformes que réclamait le pays, mais d'en faire une pour son propre compte. Il passa la nuit du 25 au 26 février à peindre en bleu-noir des plaques d'étain et écrivit en belles lettres blanches: *rue Lamartine.*

Avant l'aube, il prit une échelle et cloua les plaques à tous les angles de la rue. Ceux qui s'étaient couchés rue Coquenard se réveillèrent rue Lamartine. Il n'y eut pas une seule protestation... et le jeune peintre put désormais vivre tranquille.

* * *

Le Marchand de Coco

L'apparition du coco, qu'on a appelé le « champagne de Gavroche », date de la royauté et commença par faire les délices des roués de la Régence et des talons rouges de la Cour de Louis XV avant de devenir la boisson préférée du peuple des faubourgs sous la première Révolution.

C'était au dix-huitième siècle, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, qui, à cette époque, se nommait place de Grève. Par une chaude matinée de printemps, un grand gaillard, vêtu d'un habit écarlate, galonné sur toutes les coutures et garni de grelots, vint établir, non loin des lieux de supplice, une énorme fontaine à trois robinets.

La curiosité publique fut éveillée.

Moyennant quelque menue monnaie, le grand

IDYLLE SYLVESTRE

Le bout de l'oreille et le bout de la queue.

L'AMOUREUX DU PASSE



M. S. Thetic est amoureux du Passé. Il pleure chaque fois qu'on détruit un vestige des temps anciens.



Apprenant qu'on doit mettre à bas une maison du quinzième siècle, S. Thetic n'hésite pas, il l'achète. Il y vivra désormais et quitte son appartement, si confortable.



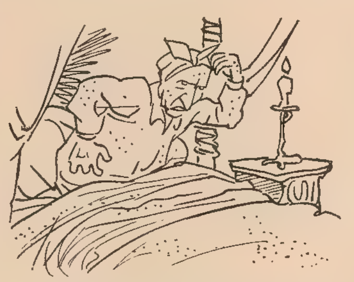
O joie! Quelles rêveries délicieuses dans ces vieux murs, témoins de tant d'existences passées...

Cependant, une indéfinissable odeur de moisi flotte dans la maison...



Un entrepreneur, consulté, déclare que la faute en est aux poutres des murs et des plafonds, si vétustes. Il faudrait les remplacer.

Les remplacer? sacrilège! pourquoi pas rebâtir une maison neuve?



La nuit, S. Thétic est en proie à d'innombrables puces et punaises. S. Thetic se console en songeant que ce sont là les arrière-petits-enfants de celles qui habitaient ces lambris il y a trois ou quatre cents ans.



Quel est ce bruit?... Ce sont des légions de rats et de souris... encore des descendants des temps passés.

Pas moyen de dormir... Trop de souvenirs séculaires hantent la maison.



Les plafonds s'effritent et le plâtre moisi, le bois pourri tombent dans les plats à table.



Thétic veut faire venir un bain (une si antique demeure n'a point de salle de bain).
Las! la baignoire ne peut passer par l'escalier, si pittoresque!



Thétic s'est vu lâcher par sa bonne — lassée de cette existence. — Il est obligé d'aller à deux cents mètres de sa demeure chercher de l'eau (comme au bon vieux temps!)



Thétic tombe malade.
— Comment en serait-il autrement, lui dit son médecin: ces vieux murs, ces antiques planchers recèlent les miasmes, les microbes de tant de générations...



...les vieilles maisons, comme les trop vieilles gens, sont appelées, malgré tous nos efforts pour les faire survivre, à disparaître et à laisser la place aux jeunes.



Aussi, S. Thétic a compris que l'amour des vieilles choses doit être platonique et que l'homme moderne est fait pour habiter de modernes demeures, hygiéniques et confortables.

gaillard vendait une liqueur rousse et inconnue. Les snobs d'alors voulurent en goûter. Ils déclarèrent la boisson excellente et la vantèrent partout. Si bien qu'au bout de quelques années, le marchand fit fortune, et qu'un peu plus tard il se fit anoblir.

Tel fut le premier marchand de coco.

* * *

Le lit du soldat

En Angleterre, le soldat couche sur un mince matelas posé sur une toile tendue dans un cadre.

En Espagne, il est alloué au soldat, en outre d'une fort mince paillasse, un oreiller, deux draps, une couverture, une petite courtepointe de couleur, et, dans certains corps, un léger couvre-pieds en supplément.

Le soldat allemand reçoit une paillasse et un traversin de crin.

Le soldat autrichien, une paillasse, un grossier traversin, une ou deux couvertures, mais ni draps, ni matelas.

Le lit du soldat russe ne se composait jusqu'ici que du lit de camp; on commence à lui donner des lits ordinaires.

Tout bien considéré, c'est encore le soldat français qui est le mieux partagé, puisque son lit comprend: le châlit en bois ou en fer, une paillasse, un matelas, avec deux kilogrammes de crin pour huit kilogrammes de laine, une couverture de laine avec couvertures supplémentaires pour la saison froide.





LA RECLAME ET L'ANTHROPOPHAGE

Le Roi nègre. — Triste époque, où on ne peut se mettre sous la dent un morceau de chair humaine sans encourir la colère du résident!

— Tiens, tiens! voilà mon affaire. Il n'est pas interdit de manger des sandwichs!

Pêle-Mêle Connaissances

— Le nouvel annuaire du club alpin suisse permet une curieuse constatation: la montagne qui est de hauteur moyenne fait presque autant de victimes que la haute montagne; c'est ainsi que la première série comprend 28 morts dans 27 courses, tandis que la seconde contient 30 morts dans 25 courses. Aucun guide n'a été victime d'un accident mortel en 1907.

— La physiologie moderne prouve que la plupart des personnes atteintes par la foudre sont simplement frappées d'asphyxie à la suite de la commotion, et que c'est par asphyxie qu'elles succombent généralement. Elles pourraient être, le plus souvent, rappelées à la vie au moyen de la respiration artificielle et de tractions rytmées de la langue pratiquées à temps et avec méthode.

— La contribution personnelle mobilière a une existence très ancienne. Avant la Révolution, elle s'appelait « capitation ». Rajeunie en 1791, elle fut établie de manière à représenter la valeur de trois journées de travail par tête, et rapporte environ 106 millions par an au budget.

— Le nombre des conversations télépho-

niques échangées entre les habitants de Londres et ceux de Paris, s'élève actuellement à 240 par jour. Quatre câbles, reliant les deux capitales, assurent ce service.

— Lors du dernier recensement, 538.000 étrangers étaient embauchés dans nos établissements industriels et agricoles. On comptait 187.000 Italiens; 167.000 Belges; 53.000 Allemands; 40.000 Suisses, et 37.000 Espagnols.

— Une jacinthe fluviale (wather-hyacinteh), d'origine exotique, a actuellement, envahi le Mississipi, au point que certaines parties de ce fleuve sont absolument interdites à la navigation. Des capitaines de navires, qui s'étaient entêtés à passer outre, ont dû abandonner leur bord faute de pouvoir désormais avancer ou reculer.

— D'après le *Scientific American*, l'expérience aurait démontré que l'habitude de croiser les jambes en tramway ou en chemin de fer expose à avoir les jambes brisées si un accident ou un arrêt trop brusque se produit.

— Certaines peuplades africaines, et beaucoup d'Indiens, de Malabars, et de Chinois, s'empressent de fondre leurs pièces d'or et d'argent, pour les convertir en anneaux et en bracelets. La coquetterie n'est pour rien, la plupart du temps, dans cet usage. Pour beaucoup de peuples primitifs, insuffisamment vêtus pour avoir des poches, le port des anneaux est un des moyens les plus simples et les plus sûrs de conserver leurs épargnes.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. A. Goignol. — Elle varie suivant chaque voyageur; il est simple d'expérimenter soi-même et d'en tirer des conclusions pour les voyages suivants.

M. Leclercq. — Cette revue n'existe plus.

M. A. Leclercq. — A notre avis, vous pourriez accepter; ces conditions ne nous paraissent pas déraisonnables.

M. L. Carré. — Adressez-vous à l'Office colonial, galerie d'Orléans, Paris.

A. J. 12. — Faire un 5 avec le 6; faire un 3 avec le 4 sans rien sortir.

M. G. Eguillon. — Extrêmement drôle.

Un Lecteur (St-Omer). — En effet, cette coquille venait fort à propos.

M. Coeffier. — Nous vous remercions beaucoup de ce ces renseignements, mais nous vous ferons remarquer que dans un journal comme celui-ci nous aimerions autant un résumé très complet, que des textes de lois souvent arides à la lecture. Nous insérerons toujours avec plaisir des renseignements de ce genre. Cette carte de correspondant n'existe pas.

M. Weter. — Envoyez des spécimens.

M. S. Aubin. — Il vous serait plus simple de vous adresser directement à ce journal, qui ne manquera pas, sûrement, de vous donner toute satisfaction.

M. Corbin. — Bien, mais tout à fait en dehors de notre genre.



14e ANNEE — N°46. 10 Centimes 15 Novembre 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ENSEIGNE, par Th. BARN



— Avec de belles lettres comme ça, je crois que ça vous attirera des élèves!

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Nous avons reçu la lettre suivante:

Monsieur le Directeur,

Je vous écris à propos de la peine de mort. Je lis dans les journaux que l'on consulte, à ce sujet, nombre de gens qui, notamment, n'y entendent rien, alors que nous sommes, nous autres, Apaches, laissés en dehors du débat — comme l'on dit au Palais ,où je fréquente parfois.

Eh bien! je tiens à protester.

Sachez-le, Monsieur le Directeur, dites-le bien haut et imprimez le tout vif, nous sommes tous d'avis, nous autres, pour le maintien de la peine de mort.

Comment!.. Vous voulez supprimer la guillotine?... Le plus bel instrument dont s'honore la civilisation?... Qui opère si vite et si bien?

Alors, pourquoi tuerions nous désormais? Pour voler quarante sous à une pauvre malheureuse cabaretière?... Ça, c'est l ouvrage de pauvres sots égarés, que nous répudions pour être des nôtres. L'Apache, le vrai Apache, tue pour tuer, pour un oui, pour un non, pour se faire la main..., en un mot, *pour la gloire!*

Le geste de planter un couteau entre deux omoplates inoffensives n'est pas glorieux en lui même. Il ne l'est que parce que l'« opérant » risque l'échafaud... Supprimer la guillotine, c'est nous enlever le principal attrait qui stimule notre zèle.



— Y a pas de quoi te gonfler! m'a-t-il dit... Pour ce que tu risques...

Tenez, Monsieur, j'ai eu dernièrement l'occasion de refroidir coup sur coup trois passants attardés... Cela se passa en pleins boulevards, à deux pas du poste de police de la rue Drouot... En d'autre temps, cet exploit m'eut conquis l'admiration de toute la corporation, et notamment celle de «Bibi n'a qu'un œil», un de nos chefs les plus célèbres... Or, savez-vous comment j'ai été accueilli par lui à la suite de la petite... chose?

— Y a pas de quoi te gonfler! m'a-t-il dit... Pour ce que tu risques! quelques années de villégiature à l'ombre, pendant lesquelles faudrait qu'on t'envoie encore du pèze!... j'aimerai encore mieux un militaire! un de ceux qui se font trouer la peau... au champ d'honneur!

Monsieur le Directeur, «Bibi n'a qu'un œil» avait raison. Notre champ d'honneur à nous, c'est la place de la Roquette avec la veuve dressée sur ses cinq dalles.

Etiez-vous à la dernière exécution?... J'y étais, moi!... Et nous y étions tous!...

Ah! Monsieur, quel beau, quel sublime spectacle!...

Fallait le voir, Lui, marchant sans flancher, un sourire aux dents, narguant les flics, les robes rouges, les jurés et tout..., dominant, oui..., dominant dans cette minute toute cette société de repus, de ventrus, qui pâlissaient sur son passage... verdissaient et couchaient la tête..., honteux! Aussi, quels bravos lorsque le couperet eut tombé!...

Cette nuit là, j'avais avec moi mon jeune frère Albert, dit Bébert, un petit qui promet. Or, comme nous remontions, une fois l'affaire faite, la rue de la Roquette, je le vois toujours, suspendu à mon bras, dressant vers moi son nez aux narines frémissantes, les dents serrées:

— Dis, mon grand... tu ne flancherais pas non plus, toi?

— Pour Dieu, non, je ne flancherais pas! Et sur l'instant même, dans mon orgueil d'affronter, moi aussi, la sinistre veuve, j'aurais, je crois, suriné mon dab, mon daron, ma daronne et tout!



— Dis, mon grand... tu ne flancherais pas non plus, toi?...

C'est qu'il n'y a rien de tel, voyez-vous, que la vue du sang pour vous faire voir rouge. Le couperet est pour nous ce qu'est pour le soldat l'odeur de la poudre. De grâce, ne nous l'enlevez pas. Ce serait notre ruine... Plus de risques, plus de prestige, plus d'apothéose?... Plus d'Apaches!... Il ne resterai que ces fous inconscients qui tuent sans raisonner, sans prévoir, et pour lesquels la guillotine ne vaut pas une bonne douche. La guillotine est à nous. qu'on nous la laisse.

Signé Bibi de la Popinc.





MENAGE D'EMPLOYES

Le mari était Anglais. Il attendait, le jour de son mariage, une place de gardien de nuit dans une grande banque. La femme, de son côté, s'attendait à recevoir sa nomination de caissière dans un grand magasin.

Il y avait huit jours qu'ils étaient mariés. La femme se trouvait un soir à la cuisine, le mari à la salle à manger: « Aoh! dit le mari, n'oubliez pas, my dear... » Un coup de sonnette lui coupa la parole. C'était le courrier qui lui apportait sa nomination de gardien de nuit, avec ordre de rejoindre son poste immédiatement. Il partit sans avoir fini sa phrase.



Le même courrier apportait la nomination de la femme. Le mari étant employé la nuit et la femme de jour, ils ne se trouvaient jamais à la maison aux mêmes heures, et restèrent dix ans sans se voir.



Au bout de dix ans, le mari eut un congé d'un mois, la femme un congé de trois semaines, et cela en même temps; de sorte qu'un matin ils se rencontrèrent tous deux à la maison.



— Aoh! my dear, dit le mari, on ne m'avait pas laissé achever ma phrase la dernière fois que j'avais vu vous. Je disais: « N'oubliez pas de retirer les œufs à le coque dans deux minutes! »

Pêle-Mêle Causette

Je trouve, dans ma correspondance, ne lettre signée: *Un jeune homme timide.*

Voici comment s'exprime mon correspondant:

« Je me permets de vous écrire pour ous poser une question.

« Etant très timide, j'ai peu de facilité pour soutenir une conversation. Cela me chagrine beaucoup. Il est à remarquer, en effet, que ce sont les gens qui ont le plus d'aplomb qui réussissent toujours dans la vie.

« C'est pourquoi, Monsieur, je vous serais bien obligé de répondre à la question suivante:

« Comment peut-on vaincre sa timidité? »

Mon correspondant pose là un problème qui intéresse beaucoup de personnes, mais qui est plutôt complexe.

La timidité est une conséquence de l'amour-propre. Elle ne fleurit qu'à l'ombre de ce sentiment. La peur de se compromettre, de se diminuer, de se ridiculiser, engendrent la timidité.

On prétend parfois que la timidité est une conséquence de la modestie.

C'est là une erreur. On n'est pas timide parce que l'on s'estime à une faible valeur, mais, au contraire, parce qu'on a conscience de sa personnalité, et qu'on a peur de la ternir en se produisant.

L'amour-propre et son superlatif, l'orgueil, sont les générateurs de la timidité.

Il faudrait donc déraciner l'amour-propre pour faire disparaître la timidité.

Or, déraciner l'amour-propre est chose impossible. C'est un des trois grands moteurs qui actionnent l'humanité. Les deux autres sont l'*or* et l'amour maternel.

Faut-il en conclure que la timidité est incurable et invincible? Oui, certes. Tant qu'il y aura des gens doués d'amour-propre, il y aura des gens timides.

Il n'est, d'ailleurs, pas juste d'affirmer, comme le fait mon correspondant, que les gens qui ont le plus d'aplomb réussissent le mieux dans la vie. Ceux-là sont dépourvus d'amour-propre et manquent, par conséquent, du moteur qui pousse les hommes en avant.

Les arrivistes, et je prends ce mot dans sa meilleure acception, sont, en général, des timides qui se sont exercés à surmonter leur timidité. Ils ne peuvent l'anéantir, mais parviennent à la refouler quand c'est nécessaire. Ce résultat, ils l'obtiennent par un entraînement sévère et par une volonté opiniâtre.

C'est là, en somme, qu'est, si ce n'est le remède, puisqu'il n'existe pas de remède, mais le palliatif de la timidité.

Il faut donc s'entraîner de bonne heure à combattre sa timidité.

La pédagogie, en France du moins, se montre trop insoucieuse de cette question, si importante, pourtant. S'il en était autrement, l'enseignement comprendrait des exercices oratoires.

Dans certains pays, les élèves sont appelés à parler à la tribune, à défendre une thèse en présence de leurs camarades et du professeur.

Ils s'arment ainsi contre leur propre timidité.

Ce n'est pas la première fois que je réclame ici l'institution de joutes oratoires dans les écoles.

Elles ne changeraient en rien le programme des études, puisqu'elles ne consisteraient pas à acquérir de nouvelles



SAUVONS LES APPARENCES

— Pourquoi t'en vas-tu toujours sur le balcon, quand j'étudie, cela t'ennuie donc bien de m'entendre chanter?

— Non, mais, je ne veux pas que les voisins d'en face me prennent pour un mari brutal.

connaissances, mais à faire valoir en public celles qu'on possède.

L'excuse facile du surmenage n'est donc pas de mise en cette circonstance.

Mais toutes ces considérations auront-elles raison de notre bonne vieille routine? Je me garderai d'émettre un pronostic.

Fred Isly.

VOIR PAGES 8 ET 9

Grande Course d'Automobiles du "Pêle-Mêle"

Quelle est l'auto la plus rapide ?...

500 FRANCS ET 200 AUTRES PRIX

A CEUX QUI RÉPONDRONT LE MIEUX A CETTE QUESTION

Petits et grands, jeunes et vieux, tout le monde peut prendre part à cet intéressant tournoi.

LA GENESE DU CONCOURS

Voici comment a été préparé ce concours.

Nous avons adressé à seize de nos collaborateurs la lettre suivante:

« Supposez, cher ami que vous ayez à représenter une automobile filant à toute allure dans une course de vitesse. Vous n'avez à votre dispostion que votre plume, de l'encre et une feuille de papier.

« Il s'agit de nous donner l'impression de la vitesse la plus vertigineuse possible. Bien entendu, il n'est pas question d'un dessin mécaniquement correct et représentant avec minutie et exactitude l'auto en question, mais d'une fantaisie destinée à donner une impression de rapidité. »

Les seize collaborateurs auxquels nous adressâmes ce petit mot, se mirent à l'œuvre et nous rapportèrent chacun un dessin. Ce sont ces seize dessins que nous avons réunis et que nous présentons à votre appréciation (pages 8 et 9).

LE CONCOURS

Voici maintenant en quoi consistera ce concours, auquel tous pourront prendre part, puisqu'il ne s'agira, pour chacun, que de nous donner son appréciation après examen de ces dessins. La question est la suivante:

Quelle est celle de ces autos qui va le plus vite?

CONDITIONS

200 prix, dont on lira plus loin le détail, seront décernés aux deux cents concurrents qui enverront les meilleures solutions.

Voici de quelle façon nous opérerons:

Il faudra, après avoir désigné l'auto qui, à votre avis, va le plus vite, donner les suivantes dans l'ordre de leurs vitesses respectives. *Nul ne pourra concourir sans avoir envoyé la liste entière.* Nous totaliserons l'ensemble des votes émis afin d'établir une liste conforme à la décision du suffrage universel.

D'après cette liste, sera faite la classification des envois.

Nous n'examinerons tout d'abord que les envois dont la première réponse sera juste. Parmi ceux qui auront correctement désigné l'auto la plus rapide, nous rechercherons ceux qui auront également désigné avec exactitude la seconde; puis, parmi eux, ceux qui auront correctement désigné la troisième, et ainsi de suite, par élimination jusqu'à ce que nous ayons l'envoi auquel sera décerné le premier prix.

La classification s'opérera, pour ainsi dire d'elle-même, jusqu'à complet épuisement des prix offerts.

LISTE DES PRIX

1er Prix: Un billet de banque de 500 francs.
2e Prix: Une table à ouvrage marqueterie.
3e Prix: Une étagère laquée blanc.
4e Prix: Un service verres à liqueur cristal.
5e Prix: Un service fumeur.
6e Prix: Un nécessaire de bureau.
7e Prix: Une jumelle théâtre nacre.
8e Prix: Un nécessaire de voyage.
9e Prix: Une garniture de bureau argent.
10e Prix: Un réveil-matin artistique.
11e Prix: Une canette cuivre-étain.
12e Prix: Un service à thé.
13e Prix: Une boîte de couleurs.
14e Prix: Un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.
15e Prix: Une boîte de compas.
16e Prix: Un coffret bronze doré.
17e Prix: Un sautoir argent doré.
18e Prix: Une pendulette de bureau.
19e Prix: Un canif en argent.
20e Prix: Un vinaigrier cinq pièces.
Du **21e** au **40e Prix:** Un joli service de fumeur sur plateau.
Du **41e** au **60e Prix:** Un portefeuille riche fantaisie.
Du **61e** au **100e Prix:** Une paire de ciseaux dans sa gaîne.
Du **101e** au **150e Prix:** Un signet ouvre-lettres
Du **151e** au **200e Prix:** Un bloc-notes de poche.

N.-B. — Les envois ne seront reçus que sur la liste originale donnée ici. Il faudra la remplir lisiblement et l'adresser au *Pêle-Mêle*, en mettant extérieurement sur l'enveloppe la mention: *Grande course d'automobiles.*

L'on peut envoyer autant de solutions que l'on veut, à condition que chacune soit inscrite sur le formulaire qui suit et envoyée sous enveloppe séparée.

Cependant, un concurrent ne pourra gagner qu'un prix.

Aucun envoi ne sera admis à concourir s'il n'est inscrit sur ce formulaire.

Ce Concours sera clos le 21 NOVEMBRE 1908.

Indépendamment des prix offerts aux concurrents, le « Pêle-Mêle » institue un prix unique de CENT FRANCS. Ce prix sera décerné au libraire ou marchand de journaux qui aura vendu le numéro actuel du « Pêle-Mêle » au concurrent classé premier.

Si le vainqueur est abonné, cette récompense sera supprimée.

GRANDE COURSE D'AUTOMOBILES

Voici la place que je donnerais à chacune des voitures concurrentes, d'après sa vitesse.

Aux voitures :	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J	K	L	M	N	O	P
Je donnerais la place suivante :																

Remplir chaque case blanche par un numéro représentant la place que vous donnez à chaque auto

N. B. -- Ecrire ce numéro en chiffres et non en lettres.

Nom du concurrent ____________________

Adresse (lisiblement) ____________________

Libraire* ____________________

* (Indiquez ici le nom et l'adresse du libraire ou marchand de journaux qui vous a vendu le présent numéro.

Si vous êtes abonné, remplacez cette indication par une bande d'abonnement épinglée à votre envoi)

JUSTICE

Qu'une faute ait été commise entièrement ou à moitié, son châtiment demeure souvent le même.



Il y aurait donc justice à laisser commettre un délit jusqu'au bout avant de le punir. La gifle que reçoit un enfant qui ébrèche quelque chose ne différant pas autrement de celle qu'il recevrait s'il l'avait cassé nous ne saurions trop recommander d'aller carrément jusqu'au bout.

Qu'il ait dépensé tout ou partie de l'argent qu'il a volé, un monsieur sera toujours condamné au même tarif. Alors, que diable, laissez-le au moins profiter jusqu'à la fin de son vol.



A bien peu de chose près, deux jambes écrasées ne se paient guère plus qu'une. Donc, n'hésitez pas, chauffeurs.



Si la dame du monsieur alcoolique a du bon sens, elle attendra que son mari soit, non pas à moitié, mais tout à fait ivre pour entamer les remontrances.



Les gens en instance de divorce comprendront aisément qu'ils seraient bien bêtes de s'en tenir à la petite gifle qui motive tous ces ennuis.

Qu'ils s'en donnent au moins pour leur argent à chaque fois qu'ils se rencontrent.



Enfin, si vous avez une maladie d'estomac bien servie, mangez ou ne mangez pas, vous souffrirez toujours autant. Alors, mangez, que diantre!

COMMENT ON ECRIT L'HISTOIRE

Un même fait, raconté par deux personnes différentes, peut différer énormément, tout en restant vrai dans les deux versions.



Extrait du *Cycle*, organe des sports vélocipédiques:
« Un piéton a été renversé au coin de la rue Cadet par un cheval lancé à toute allure. »

Extrait du *Jockey*, organe des sports hippiques:
« Un piéton a été renversé au coin de la rue Cadet par un cycliste lancé à toute allure. »

Un Renseignement

Un Anglais aborde un passant sur le boulevard des Capucines:

— Mossié si ou plaît, la rue de mon hôtel?

— Comment s'appelle-t-il, votre hôtel?

— Oune belle hôtel... je avais oublié le nom...

— En ce cas, impossible de vous renseigner.

— Vô, refuser renseignement?

— Je ne refuse rien, mais je ne puis vous renseigner.

— Aoh! vô pas complaisante...

— Hé! fichez-moi la paix! s'écrie le passant.

La figure de l'Anglais s'épanouit:

— Yes... yes... merci, ce était bien cela: Hôtel de la Paix.

***

PENSÉE

Certains fonctionnaires ressemblent à des torrents desséchés, ils occupent une place sans la remplir.

C'en est trop

La femme de chambre de Mme de Rasta se plaignait à sa maîtresse d'être malade.

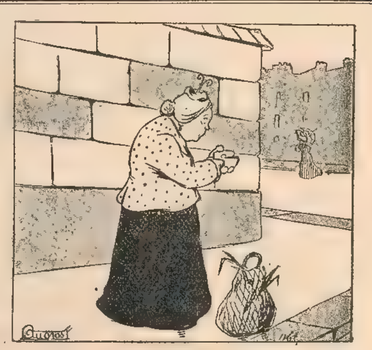
— De quoi souffrez-vous? Julie, demanda-t-elle.

— De neurasthénie, madame.

— Ah! çà, voyons, ma fille, vous vous affublez de mes robes, vous chaussez mes bottines, voilà maintenant que vous vous permettez d'avoir la même maladie que moi, Julie, ceci dépasse les bornes, il faut nous séparer.







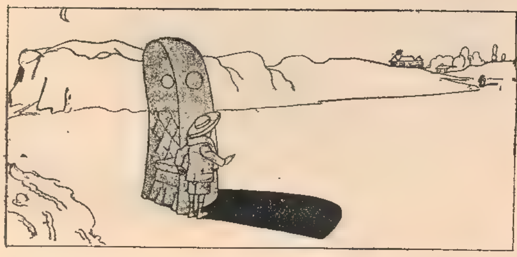
SEVERITE

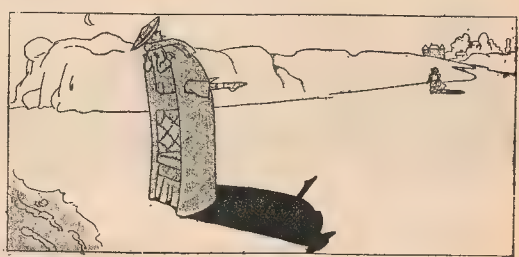
— Croyez-vous, M'ame Baptiste, encore un vol dans le quartier, c'est de la faute d'la police... si on envoyait tous les voleurs au bagne!

M'ame Baptiste. — Au bagne! On devrait plutôt leur couper le cou!

L'Epicier. — Je lui ai mis 125 grammes de marchandise en moins, elle n'y a rien vu.

M'ame Baptiste. — Enfin, je lui ai tout de même glissé ma pièce de plomb.





UNE GROSSE PEUR
(HISTORIETTE SANS PAROLES)

COURRIER PÊLE-MÊLE

Les futurs jardins de Pari.

Monsieur le Directeur,

Laissez-moi vous dire qu'autant je suis d'avis de profiter de la démolition des fortifications pour doter Paris de grands espaces libres; autant je suis hostile à l'idée d'une loterie, et cela pour bien des raisons.

Il faudrait une loterie considérable, au moins vingt millions, pour obtenir quelque chose de sérieux. Or, vous n'ignorez pas que la vogue des loteries est bien tombée, depuis celle de l'Exposition de 1889, et vous voyez l'effort désespéré du consortium actuel, pour se tirer d'affaire, c'est donc fort aléatoire.

En second lieu, vous savez bien aussi que quarante-cinq pour cent du produit se perd en réclames et en publicité: pour vingt millions, il en faudrait quarante. La moitié de l'effort consenti l'aurait été en vain.

Enfin, ces espaces libres et ces embellissements profiteront à tous par l'assainissement de la ville, par l'afflux des étrangers, par l'agrément de la promenade. Ce doit donc être l'œuvre de tous, et non de quelques-uns.

Comme Paris est la capitale, il est juste que nous y participions tous en partie, et que Paris, cependant, qui en jouit directement, paye plus que les autres.

L'Etat se fait, à mon avis, une idée fausse de sa mission, quand il cherche à tirer des terrains vendus un gros bénéfice. Il se fait spéculateur, et ce n'est pas son rôle. Quand il vend à un particulier un terrain, un ouvrage déclassé, utile à ce seul particulier, comme le fort Sarah-Bernhardt à Belle-Ile en Mer, il a bien raison de vendre aussi cher que possible. Mais partout où une question d'assainissement ou d'embellissement d'intérêt général est en jeu, il doit à mon sens, ne récupérer que le prix des terrains, non pas tel qu'il les a payés à une lointaine époque, non pas au prix que valent ces terrains à l'heure actuelle, par suite de l'agrandissement de la Cité, mais calculé au prix que vaudraient ces terrains s'ils étaient achetés dans les conditions où était la ville lors de leur achat. Ce sera là l'appoint national.

En échange, l'Etat tiendra la main à ce que: 1° la ville ne réalise *aucun bénéfice*, et récupère seulement ses déboursés; 2° à ce que tous les terrains qui, à l'époque de la construction étaient communaux, et ont été ainsi payés à la ville, soient déduits de ce que Paris sera autorisé à récupérer par la revente, car il a déjà, au temps jadis, profité de cet argent pour le bien des citoyens. Donc, je prends des chiffres quelconques pour m'expliquer.

Si l'Etat a acheté cinq millions les terrains, il ne doit pas les revendre soixante millions, au prix des terrains avoisinants, mais quinze millions, au prix où seraient ces terrains si Paris était resté tel quel, l'argent seul ayant augmenté.

Il doit exiger que Paris diminue de ces quinze millions, deux millions, par exemple, de terrains communaux vendus en 1840, reste treize millions. Pour récupérer ces treize millions, la ville vendra, et cela dans les quartiers les plus chers, à la porte Maillot, pour treize millions de terrain. Tout le reste sera laissé libre et aménagé, grâce à un emprunt. Ce sera l'apport de la ville.

Et voilà, ce me semble, la saine justice.

Recevez, etc.

VURPILLOT.



HYGIENE

MADAME. — Comment... Qu'est-ce qu'il y a? Azor refuse du sucre!

MONSIEUR. — Je crois que nous avons eu tort de lui donner le morceau sans l'enveloppe stérilisée!

Question interpêlemêliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemêlistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

J'ai souvent entendu dire que les anciens ministres, et même les députés, depuis une loi récente, étaient bénéficiaires d'une pension. Je n'y ai jamais ajouté foi, mais cela m'a été, à différentes reprises, affirmé si opiniâtrement que je désirerais être éclairé à ce sujet par vos lecteurs bien informés?

L. GENÈVE.

...M



A...

B...

E...

F...

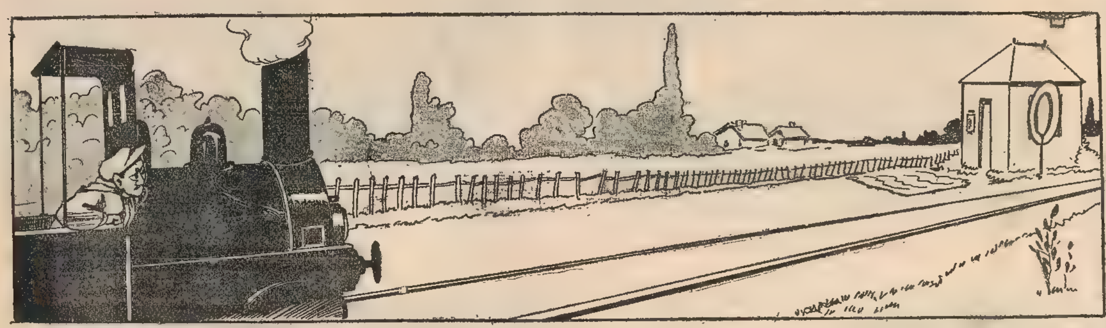
I...

J...

M...

N...


C...
D...
G...
H...
K...
L...
O...
P...



— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir, se demandait le mécanicien, pour que ce disque reste ainsi fermé?



Pourtant le disque était bien ouvert: seulement c'était la femme de l'aiguilleur qui était à la fenêtre, avec son chapeau sur la tête, occupée à regarder évoluer un dirigeable.

La tulipe, Valeur en banque

La tulipe est considérée comme la fleur nationale de la Hollande, mais, même parmi les Hollandais qui la cultivent aujourd'hui avec amour, beaucoup ne se doutent pas qu'elle a jadis fait et défait des fortunes.

Au dix-septième siècle, un Néerlandais tant soi peu fortuné n'avait aucun prestige s'il n'employait une notable partie de son avoir à l'achat de tulipes dont on faisait alors venir les oignons de Constantinople, à grands frais, cela va sans dire.

En 1635, un propriétaire offrait douze arpents de très bonne terre pour un seul pied, et cela n'était pas considéré comme une folie.

Une variété entre autres: le *Semper-Augustus*, dont il n'y avait paraît-il, que deux spécimens dans toute la Hollande, valait, en 1636, onze mille francs. L'un d'eux fut acheté neuf mille francs, plus un carosse avec son attelage de deux chevaux et leur complet harnachement.

Un seul oignon de l'espèce dite *Vice-roi*, fut échangé contre: « Deux charges de froment; deux charges de seigle; quatre bœufs gras; huit porcs gras; douze brebis; deux barils de vin; quatre tonneaux de bière; mille livres de fromage (de Hollande, naturellement); un lit complet; un vêtement complet et une coupe d'argent ». C'est un écrivain de l'époque qui publia cette nomenclature; on pourrait presque dire: cet inventaire.



— Pauvre homme! il n'a pas eu de chance dans son intérieur!...
— Tiens! Je ne le croyais pas marié!!!
— Non... il n'est pas marié, mais il a une gastralgie dans les intestins, et on vient de l'opérer de l'appendicite!

Les Hollandais qui, au dix-septième siècle, spéculaient sur les oignons de tulipes avaient parfois des mésaventures. X. Marmier, dans son livre: *Légende des Plantes et des Oiseaux*, nous en conte une assez drôle:

« Un matelot vint un matin annoncer à un négociant l'arrivée d'un navire qui lui apportait une cargaison des pays lointains. Le négociant, réjoui de cette bonne nouvelle, mais peu généreux, lui donne, en le remerciant un hareng pour son déjeuner et se remet à écrire. Le matelot, en traversant le comptoir, aperçoit, entre deux pièces de velours et de soie, un oignon rose et blanc, frais et dodu, qui lui semble un agréable assaisonnement pour son maigre poisson.

« Il le met dans sa poche et s'achemine vers le quai, ne se doutant guère qu'il emportait une fortune, un *Semper-Augustus*, qui ne valait pas moins de six mille francs.

« Un instant après, le marchand cherche sa racine, et ne la voyant pas, appelle ses commis, ses valets, se fâche, menace. Vaine colère! Inutiles perquisitions! Tout à coup, on se rappelle le marin qui a passé par le comptoir. On court après lui, et on le trouve assis tranquillement sur un rouleau de câbles, achevant la dernière parcelle de son oignon et très content de son déjeuner. »

Il fut, sans doute, moins content des suites car il alla digérer cet oignon de six mille francs en prison, où il resta, nous dit-on, de longs mois. Pareille aventure ne lui arriverait probablement pas de nos jours, car la folie des tulipes n'eut qu'un temps, celui de permettre aux espèces précieuses (les *Semper-Augustus* y compris) de se multiplier, et telle variété qui se payait de 3 à 4.000 francs au XVII[e] siècle, se vend aujourd'hui pour quelques sous.

* * *

La musique comme moyen curatif

On a souvent préconisé la musique comme moyen curatif pour les malades. Il est évident que certains malades peuvent être calmés et distraits par la musique. Le moyen a été mis à exécution dans un des grands

hôpitaux de Berlin, l'hôpital de la Charité, où tous les dimanches, de cinq heures à six heures, il y a un concert pour les malades.

Londres, il y a quinze ans, avait inauguré ce système; mais depuis ce moment, on n'en a plus entendu parler, ce qui doit être un mauvais signe, d'autant plus qu'on a renoncé à ce moyen curatif.

Aux Etats-Unis, on se sert beaucoup de la musique dans les asiles d'aliénés. Les médecins américains prétendent que ses effets sont excellents; la musique produit de l'apaisement, et diminue la tension des nerfs. Certains fous, agités, deviennent tranquilles; certains délirants voient arrêter le cours de leur délire; enfin, ceux qui sont dans la torpeur semblent reprendre un peu d'animation. Bref, la musique a une répercussion très certaine sur la circulation du sang, qui reprend son cours normal, et la musique a ainsi une action bienfaisante sur la congestion et sur l'anémie. D'autres médecins sont allés jusqu'à prétendre que la musique impressionne l'estomac par une plus grande sécrétion des sucs gastriques.

Il y a là une exagération évidente; ce qui est sûr, c'est que la musique ne guérit pas, mais elle soulage, elle apaise, elle permet d'oublier, pendant un temps déterminé, certaines souffrances. Elle peut donc être employée comme moyen thérapeutique dans les maladies nerveuses.

* * *

Le salaire augmente; les dépenses diminuent

Le ministère du travail à fait une enquête sur ce que coûte la vie et ce que rapporte le travail chez quelques catégories d'ouvriers.

A Paris, en 1896, le salaire moyen, calculé parmi quarante-trois professions, se montait à soixante-sept centimes par heure, et à 6 fr. 37 par jour. En 1906, les chiffres étaient de soixante-quinze centimes par heure, et de 7 fr. 19 par jour; l'augmentation est donc de 12,5 pour cent.

En province, les ouvriers des mêmes professions gagnaient, en 1896, un salaire de trente-six centimes par heure, et de 3 fr. 85 par jour; en 1906, ce salaire est de quarante et un centimes et le prix de la journée de 4 fr. 10; l'augmentation n'est donc que de 7 pour cent.

Certains métiers ont vu leurs salaires augmenter, de 1853 à 1906, dans la proportion de *cent onze* pour cent.

Or, le coût de la vie est loin d'avoir suivi cette progression.

Voici, d'après la même enquête, ce que dépense, pour la nourriture et le logement, une famille à Paris depuis un siècle:

En 1804, la nourriture coûtait 884 francs; le logement, 80 francs.

En 1854, la nourriture coûtait 1.052 francs; le logement, 170 francs.

En 1884, la nourriture redescend à 993 francs; le logement monte à 320 francs.

En 1903, la nourriture est à 910 francs; le logement arrive à 350 francs.

Le prix de l'alimentation a donc baissé depuis quelques années, seuls, les logements sont plus chers. Mais au total, le prix de la vie diminue.



BLASE

— Quoi, ça ne vous émeut pas de voir ce départ de pêcheurs?

— Que voulez-vous? j'ai t on souvent vécu moi-même cette vie, pensez donc, je suis président de l'Association des Pêcheurs à la ligne de Nogent-s-Marne.



CHARITE

— Comment! vous avez l'aplomb d'implorer la charité, et ces enfants ne sont même pas à vous!

— Mais, mon bon Monsieur, j'aimerais mieux qu'y soyent à moi... j'aurais pas à les louer et à payer quatre sous par jour!



— Mais tu ne grandiras jamais si tu fumes!

— Et les cheminées, alors?

DE NOS LECTEURS

La chanson du Roi Dagobert

La Comédie-Française vient de représenter, avec succès, le *Bon Roi Dagobert*, pièce en vers, de M. André Rivoire.

Le poète, sacrifiant à la tradition, nous a exhibé un monarque mérovingien qui a d'étroites parentés avec les rois d'opérette inventés par Meilhac et Halévy et musiqués par Offenbach. Or, Dagobert ne fut à aucun moment de sa vie le personnage burlesque créé par un chansonnier dont le nom est resté un mythe.

C'était un potentat qui ignorait l'idylle, puisqu'il épousa cinq femmes. Quant à sa cruauté, bien adéquate à cette époque barbare, elle nous est révélée par ce fait, absolument historique, qu'il fit trancher la tête à tous ses prisonniers saxons qui dépassaient la hauteur de son épée.

La familiarité de Saint-Eloi n'est, elle aussi, qu'une absurde légende. Est-ce que Dagobert dans un moment de fureur, ne lui fit pas couper les cheveux et la barbe — la peine la plus infamante d'alors — parce qu'il lui avait mal versé à boire?

Cependant, Dagobert était un roi instruit pour son temps, libéral à l'occasion et sachant reconnaître et récompenser le mérite.

On est assez tenté de croire que la légende de Dagobert est très ancienne. Il n'en est rien toutefois, et l'on est très fondé à déclarer que la fameuse chanson sur le quasi-gâtisme de Dagobert est antérieure de quelques années seulement à la Révolution française.

Elle eut sa grande vogue en 1814, quand on y introduisit des couplets satiriques à l'adresse de Napoléon. Elle contrebalança alors le succès de la *Chanson de Malboroug.*

Or, cette chanson, bien peu la connaissent aujourd'hui. Son premier couplet, seul, est resté dans la mémoire des grands et des petits enfants.

Nous nous garderons bien de la citer en entier, car elle est souvent grossière ou décolletée, mais voici quelques-uns des couplets les mieux venus — nous négligeons, bien entendu, le premier, trop connu:

Le bon roi Dagobert
Chassait dans la plaine d'Anvers.
Le grand Saint-Eloi
Lui dit: — O mon roi,
Votre Majesté est bien essoufflée.
— C'est vrai, lui dit le roi,
Un lapin courait après moi.

Le roi faisait des vers,
Mais il les faisait de travers.
Le grand Saint-Eloi
Lui dit :— O mon roi,
Laissez aux oisons
Faire des chansons.
— C'est vrai, lui dit le roi,
C'est toi qui les feras pour moi.

Les chiens de Dagobert
Etaient de gale tout couverts.
Le grand Saint-Eloi
Lui dit: — O mon roi,
Pour les nettoyer
Faudrait les noyer.
— Eh bien! lui dit le roi,
Va-t'en les noyer avec toi.

Le bon roi Dagobert
Voulait s'embarquer sur la mer.
Le grand Saint-Eloi
Lui dit: — O mon roi,
Votre Majesté
Se fera noyer.
— C'est vrai, lui dit le roi,
On pourrait crier: « Le roi boit! »

Quand Dagobert mourut,
Le diable aussitôt accourut.
Le grand Saint-Eloi
Lui dit: — O mon roi,
Satan va passer,
Faut vous confesser.
— Hélas! dit le bon roi,
Ne pourrais-tu mourir pour moi?



LE DENTISTE (*admirateur de Musset devant la bouche de son client*). — Rien ne nous rend si grands, qu'une grande douleur.

— Soyez certain d'eune chose, c'est qu'c'est point les savants qu'aurions trouvé à utiliser le mouvement de va-et-vient de la queue d'eune vache... ben... moué, avec ça, j'fais mon beurre.

PENSÉES

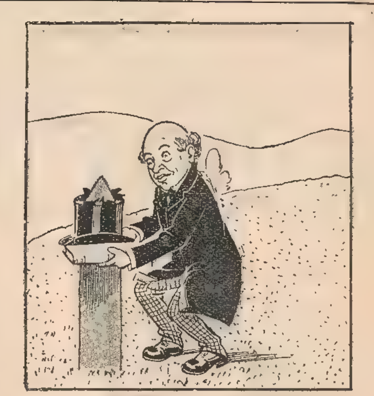
Les fortunes les plus hautes, comme les cerfs-volants, ne tiennent qu'à un fil.

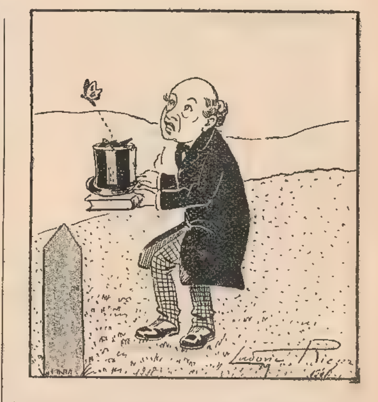
* * *

Sur la poitrine d'un sot orgueilleux, les croix amoindrissent leur valeur sans augmenter la sienne.









ON NE PEUT TOUT PREVOIR

(HISTOIRE SANS PAROLES)

Pêle-Mêle Connaissances

— Malgré sa civilisation rudimentaire, le sentiment de solidarité est fort développé en Kabylie. Il s'y affirme sous forme d'associations d'assistance mutuelle, les *soffs*, dans lesquelles tous les affidés sont tenus de se défendre réciproquement et en toute circonstance de leur vie civile ou privée. Le soff est aussi un véritable syndicat commercial dont tous les membres opèrent dans la même région et soutiennent leurs intérêts. Chaque soff contracte des alliances avec d'autres associations de ce genre, afin d'augmenter sa puissance, qui peut ainsi devenir considérable.

— Les chèvres peuvent absorber impunément quantité de végétaux qui seraient nuisibles à la santé des vaches et des brebis: elles mangent dans la plaine, les bruyères et les genêts, et dans la montagne, les saxifrages, les épilobes, les lichens, les mousses, les rhododendrons etc.

— Outre le clergé et la noblesse, une multitude de privilégiés étaient, sous l'ancien régime, exemptés de l'impôt. Quarante mille charges conféraient l'exemption totale ou partielle. A la mort des titulaires d'office, cette exemption restait acquise à leurs veuves.

— Parmentier n'introduisit pas la pomme de terre en France; il eut seulement le mérite de travailler à sa vulgarisation. Sous ses efforts, ce légume provoqua un tel engouement à la Cour, que pour la saint Louis de 1781, le roi, la reine et tous les courtisans constellèrent leurs boutonnières de petites fleurs d'un violet pâle — les fleurs de la démocratique patate.

— C'est en 1730 qu'il fut, pour la première fois, question du caoutchouc en France. M. de La Condamine le fit connaître à l'Académie des Sciences, en présentant un mémoire sur la « gomme élastique ». De 1730 à 1790, le caoutchouc fut pourtant entièrement négligé en Europe et dans l'Amérique du Nord. En 1790, quelques morceaux en furent apportés en Europe. Le caoutchouc n'entra dans l'usage, aux Etats-Unis que trente ans plus tard. Les Brésiliens y introduisirent des souliers faits entièrement avec cette substance. Un peu plus tard, on importa en France des imperméables, des coussins de voyage et des balles élastiques. Le caoutchouc était lancé.



— Qu'as-tu à pleurer?
— C'est ma mère qui m'a mis au pain sec!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. du Garuchet. — Essayez d'abord un lavage à l'eau et au savon. Si vous désirez pousser plus loin le nettoyage, il est plus prudent de vous adresser à un spécialiste.

M. G. Maury. — Nous avons simplement dit que cette pièce n'est pas rare et ne fait pas prime au-dessus de sa valeur monétaire.

M. E. Perrin. — Adressez-nous des spécimens, nous les examinerons.

M. Gandolph. — Non, il n'est pas nécessaire de reformer les figures, bien que nous le préférions. On peut envoyer sous enveloppe ouverte.

M. Putiphar. — Nous n'avons plus de rubrique bibliographique. Regrets.

M. Hubinger. — Même réponse.

Un Hugophile. — Ces termes indiquent que la feuille sur laquelle est faite l'impression a été pliée en 4, 8, 16, 18 ou 32.

M. Denis. — L'envoi de logogriphes sera toujours bien accueilli s'ils sont corrects.

Une intriguée. — Oui, ce ne sont qu'une seule et même langue.

M. P. Néry. — Parfaitement, c'est la vérité.

M. Pernette. — Nous ne prenons que des nouvelles inédites.

14e ANNÉE — No 47. 10 Centimes 22 Novembre 1908.



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE REVERS D'UN PROGRÈS, par Benjamin RABIER.

Le mégot de l'aviateur.

Sur la Chiromancie

— Alors tu ne crois pas à la chiromancie? me dit mon ami Chose.

— Non!

— Tu as tort. Sans te citer les nombreuses théories beaucoup plus aléatoires auxquelles tu ajoutes fois...

— Oh!... Oh!...

— Dame!... L'origine des espèces, par exemple, ou la pluralité des mondes, voire la gravitation universelle...

— Ce sont des théories appuyées sur des données, tandis que ta chiromancie...

— Eh bien?

— C'est de la blague!

— Veux-tu permettre... Je voudrais t'exposer quelques arguments en faveur de la science qui m'est chère.

— Soit! J'écoute.

— Est-ce qu'il ne t'est pas arrivé maintes fois de déduire le caractère d'un individu d'après l'expression de sa physionomie?

— D'après l'*expression*... c'est-à-dire une chose intelligente, mais non d'après une ligne bêtement matérielle.

— Permets!... La forme de la mâchoire, la largeur du front, la courbure du nez, l'angle facial, sont des indices certains qui guident le physionomiste et pourtant purement matériels.

La forme du crâne, elle seule, a donné matière à une science complète, la phrénologie. Dès lors, pourquoi ne trouverait-on pas, dans une autre partie du corps, les indications qu'on trouve dans la tête ou le visage? Dans la main, par exemple, qui est l'outil le plus merveilleux qui soit, si merveilleux, que c'est peut-être là l'origine de la supériorité de l'homme sur les autres animaux, la main, dont la personnalité est si caractéristique, qu'il n'y a pas au monde deux individus ayant les mêmes doigts, la même paume, les mêmes lignes...

— Peut-être! fus-je obligé de reconnaître. Mais on n'y trouverait jamais que de vagues indications, et puisque nous avons le visage qui nous les donne...

— Erreur, erreur!... s'exclama mon ami. Le visage est trompeur. Le visage est un masque. Les comédiens le travestissent à volonté. Leurs airs hypocrites peuvent donner le change, orienter le physionomiste sur une fausse piste. Tandis que la main est loyale, immuable.

— Alors tu crois aux diseurs de bonne aventure?

— Non, parce que la plupart ne sont que des charlatans. Ils connaissent imparfaitement leur art, et cherchent à dissimuler leur ignorance à l'aide de pratiques grotesques, faisant intervenir le tarot, le marc de café, l'horoscope, là où ils n'ont rien à faire. Aussi, leurs prédictions sont-elles sans valeur aucune.

Mais je crois à la chiromancie. Et lorsqu'elle sera consciencieusement étudiée par des savants sérieux, lorsque les observations recueillies seront en nombre suffisant — ce qui sera un jour, je l'espère — alors sera créée une nouvelle science d'une exactitude presque mathématique, grâce à laquelle nous connaîtrons le Passé, le Présent et l'Avenir.

— Oh!... Oh!... L'Avenir? me récriai-je.

— Parfaitement!... Naturellement, on ne prédira pas à quelqu'un que son numéro sortira à la loterie, qu'il recevra la visite d'une dame brune et d'un homme de loi; mais on l'avertira des dons que lui a donnés la nature; on le mettra en garde contre de mauvais penchants qu'il ignore, parce qu'ils ne se sont pas encore manifestés; on saura lui dire s'il risque une fin tragique, est voué à une vie misérable ou, au contraire, est appelé à de hautes destinées.

— Allons bon!... fis-je. Je commençais à être ébranlé, mais nous voici retombés en plein charlatanisme.

— Ecoute, me répondit mon ami, je vais te citer un fait: Pasteur, le grand Pasteur faisait ses études au collège d'Arbois. Il s'était toujours montré un élève fort médiocre, si médiocre que son père, qui n'était pas riche, résolut de le retirer du collège pour le mettre à la vigne. « Il sera comme moi, un vigneron », dit-il.

Et de fait, il ne semblait pas que le futur savant eût rien des qualités qui le firent ce qu'il devint. Personne ne s'en doutait, pas même lui.

Sur ces entrefaites, une troupe de bohémiens vint à passer dans le pays. Parmi eux, une vieille gitane se trouva avoir l'occasion de dire la bonne aventure au jeune Pasteur, qui avait peut-être alors une quinzaine d'années. Ce qu'elle prédit à notre cancre plongea l'assistance dans une douce joie. C'étaient la gloire et les honneurs. Le père Pasteur fut-il influencé par cette prophétie ou se rendit-il plutôt aux conseils pressants d'un de ses amis?... Quoi qu'il en soit, il résolut de tenter une dernière épreuve. Il remit son fils au collège pour une année encore. Ce dernier travailla... Tu connais la suite.

Ce n'est, du reste, pas là le seul exemple de prophéties de ce genre qui se sont réalisées. Mais si je te l'ai cité, c'est qu'il est peu connu...

— Bah! ce n'était qu'une simple coïncidence. La vieille avait parlé au hasard.

— Non. Elle avait vu un signe dans la main du sujet. Elle en avait tiré la conséquence, sans raisonner, sans se demander si elle disait une chose énorme ou banale. De même, les paysans prédisent la pluie, lorsqu'ils voient les moutons danser, sans se préoccuper du rapport qui peut exister entre la danse de ces animaux et l'approche du mauvais temps, sans que, du reste, on ait pu en trouver une explication satisfaisante. Note, en passant, qu'ils prédisent juste, alors que les savants météorologistes, empêtrés dans leurs calculs et leurs raisonnements, nous annoncent invariablement un beau soleil pour les jours où il pleut à torrents, et vice versa.

— Alors tu crois que par la chiromancie on pourrait arriver à prédire l'avenir?

— Dans certains cas, oui. Et cela s'explique fort bien. Suppose que pendant des générations on ait fait des milliers et des milliers d'observations de mains. On a remarqué entre autres, un signe placé sur la ligne de vie et qui ne se trouve que chez quelques rares individus.

Or, tous ces individus, sans exception, sont, par exemple, morts subitement. Ne sera-t-on pas en droit d'en conclure, par analogie, que lorsque ce même signe se trouvera dans la main d'un vivant, ce dernier est exposé à une fin semblable? De même pour tous les événements importants de la vie...

Or, que manque-t-il à nos chiromanciens? C'est ce répertoire d'observations classées et cataloguées. Seuls, quelques gitanes, diseurs de bonne aventure de père en fils, se sont transmis quelques secrets, fruits des observations de plusieurs générations peut-être, et qu'ils gardent jalousement. C'est ainsi qu'ils savent reconnaître à coup sûr les êtres destinés à la pourpre et à la royauté.

— Pas possible!

— C'est comme je te le dis. Et je vais te surprendre bien davantage. Moi, Chose, ici présent, dont l'origine est des plus modestes...

— Eh bien?

— J'ai le signe.

— Quel signe?

— Le signe de la royauté. Tu vois, cette double croix sur la ligne du destin, qui monte vers le médium...

— Alors tu seras roi?

— Moi ou quelqu'un de ma famille..., et cela très prochainement. C'est une bohémienne qui me l'a prédit.

. . . .

Quelque temps après, en effet, la sœur de mon ami Chose, simple blanchisseuse, était nommée reine du marché des Carmes, à l'occasion de la Mi-Carême.

Etienne JOLICLER.

UN PHILOSOPHE



— Quand ma femme me fait des scènes, je vais à la fenêtre.



Et là, respirant le doux parfum des fleurs... émerveillé par les splendeurs étoilées de l'infini...



...je méprise ce qui se passe derrière moi.



LE GUI PORTE-VEINE

— Au gui! au gui, l'an neuf! achetez-m'en, ma bonne dame, ça porte bonheur!...
— Gardez-le donc, pauvre malheureux! Vous avez bien plus besoin de bonheur que moi!

AVIS

Nos lecteurs trouveront dans le supplément de ce numéro un nouveau grand Concours en huit séries : le Grand Concours des voyelles et consonnes.

Ce tournoi d'un genre inédit trouvera auprès de nos lecteurs un accueil aussi empressé que ceux que nous avons offerts jusqu'ici.

Pêle-Mêle Causette

Me voici, moi aussi, président d'une ligue. On excusera le sentiment d'orgueil qui me pousse à révéler la nomination dont je fus l'objet. Il est toujours flatteur n'est-ce pas, d'être président de quelque chose. J'ajoute du reste, que mon élection à la présidence fut proclamée à l'unanimité.

Pour être sincère jusqu'au bout, il me faut avouer que cette unanimité ne comportait qu'une voix. Mon élection n'en est pas moins valable, puisque l'unique voix constituait l'unanimité! En effet, la ligue ne comptait avant mon élection, qu'un seul membre, mon ami Durand.

Elle en possède deux maintenant, ledit Durand et moi.

La première assemblée générale eut lieu sous les ombrages du Bois de Boulogne.

Aussitôt élu, je pris place au fauteuil présidentiel, représenté en l'espèce, par un de ces meubles en fer qui aux piétons désireux de s'asseoir, crient impitoyablement: « Allez frères. »

Je remerciai chaleureusement l'assemblée de l'honneur qui... etc.. et donnai la parole à notre cher et distingué collègue, à Monsieur Durand.

Durand s'exprima ainsi :

— « Nous vivons à une époque dont le mot d'ordre est « vélocité ».

Si d'aventure, un train nous emporte à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, (ce qui nous semblait vertigineux autrefois) nous le comparons à un colimaçon.

Nous regardons passer avec mépris les quelques vieux omnibus poussifs qui ont encore recours à la traction animale.

L'on veut aujourd'hui prendre l'apéritif à Versailles, déjeuner à Trouville et dîner à Lyon.

Ce besoin de vitesse ne se fait d'ailleurs pas sentir dans la traction seulement. Nous l'appliquons à tout. Remonter de bonnes vieilles lampes à huile pour les allumer ensuite avec des allumettes, c'est du temps de perdu. Nous poussons sur un bouton, et du même coup cent ampoules nous inondent de clarté.

Le télégraphe transporte notre pensée en quelque instants à des milliers de lieues.

Nos journaux sont tirés sur des rotatives qui impriment, coupent et plient 30 mille exemplaires à l'heure .

Qu'y a-t-il de commun entre les antiques moulins à vent qui, patiemment attendaient à l'aide de la brise, et les minoteries actuelles où toutes les opérations s'effectuent automatiquement, comme exécutées par un génie invisible?

Et la fortune elle-même, qui roule les yeux bandés sur une roue de bois, n'avance pas assez vite à notre gré.

Nous la poussons, la bousculons au risque du reste, de la faire déraper avant d'arriver au but. »

Ici Durand fut interrompu par la dame aux chaises, qui lui réclama deux sous pour son siège, et à moi trois sous, car j'avais un fauteuil.

Je payai, en songeant à part moi, aux inconvénients de la grandeur.

Durand continua :

— « Dans ce concert de folle vitesse, une chose, une seule peut-être, reste en arrière. C'est la formule de politesse qui se traîne lamentablement dans les antiques et pâteuses ornières. Que de temps perdu par ces compliments insipides:

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée, ou autres banalités du même acabit. Personne n'y attache la moindre sincérité, mais il faut quand même les écrire en toutes lettres. Eût-on deux mots à dire, il est urgent de les faire suivre d'une tirade doucereuse à laquelle on n'ajoute foi et qu'on ne lit, du reste, pas.

Si l'on pouvait additionner toutes les pertes de temps occasionnées par cette stupide formule, on arriverait à un chiffre considérable, formidable même.

Et ce qu'il y a de plus humiliant pour notre amour-propre national, c'est que la France seule a conservé ces vieilles traditions. Les autres nations civilisées en ont fait table rase. Ainsi les Anglais terminent leurs lettres par deux petits mots : *yours truly*. Les Allemands écrivent *hochachtend*, et c'est tout.

Les Espagnols mêmes, si méticuleux en matière de politesse, ont adopté quatre lettres : Q. B. S. M. (qui vous baise la main). C'est outré comme politesse, mais comme c'est à distance et purement platonique, le sens exact disparaît et la brièveté seule reste.

Nous ne saurions rester en arrière plus longtemps. C'est cette considération qui nous a amenés à créer la ligue des S. R. (Salutations respectueuses).

Plus de longues formules, plus de *daignez agréer*, plus de salamalecs inutiles. S. R., c'est bref, et cela dit tout.

Et par l'introduction de ces simples initiales, nous rendons au peuple français des milliers d'heures perdues jusqu'à ce jour, et qu'il pourra utilement consacrer à des occupations utiles. »



Et ses électeurs vont encore dire qu'il n'ouvre jamais la bouche à la Chambre.

Son discours achevé, Durand me prit le bras et nous allâmes dîner, à mes frais, car Durand me fit comprendre qu'en ma qualité de président des S. R......, n'est-ce pas.

Puis nous allâmes au spectacle, toujours à mon compte présidentiel. Pour finir, Durand voulut bien me taper de cinq louis.

Je rentrai chez moi amplement dégraissé.

Et en retournant mes poches anémiées, je constatai que ce diable de Durand avait bien fait les choses, et que je me trouvais à la fois S. R. (Salutations respectueuses) et S. R. (sans ressources).

Fred Isly.

****

Erreur n'est pas compte

Les erreurs des pharmaciens défrayent assez souvent la chronique, quelques-unes ont même parfois des suites regrettables, mais il faut avouer que leurs auteurs font, du moins, leur possible pour les réparer, lorsque faire se peut.

— Vous m'avez donné de la strychnine au lieu de quinine! s'écriait l'autre jour un client en pénétrant dans l'officine de l'un d'entre eux.

— Ah! Quelle erreur! dit l'autre. Eh bien! heureusement que vous êtes revenu.. C'est cinquante centimes en plus.

* * *

CHARITÉ

— Moi, disait Bêtantou, je ne donne jamais qu'aux vrais pauvres.

— Et qu'appelez vous vrais pauvres?

— Ceux qui sont trop fiers pour accepter la charité.





FAIS CE QUE JE DIS, NE FAIS PAS CE QUE JE FAIS

Cette théorie, personne ne l'a jamais mise en vigueur autant que l'État. Il interdit à d'autres tout ce qui gêne la circulation.

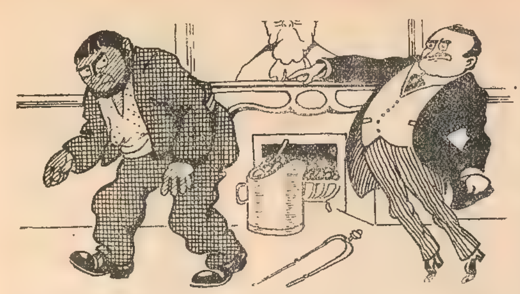
Mais lui-même ne se fait aucun scrupule de l'entraver en cent points à la fois.



Il punit sévèrement l'affichage par une loi...



...qu'il porte à votre connaissance par des affiches.



Si le pauvre charbonnier français fournit du charbon qui brûle mal, l'Etat s'adresse à l'étranger pour le chauffage de ses administrations.



Mais si, pour le même motif, vous achetez des allumettes en Belgique ou en Angleterre, vous vous exposez à être assimilé aux plus dangereux malfaiteur.



Si un particulier essaye de s'enrichir aux frais des contribuables, il lui en coûte sa liberté pendant plusieurs années.



Mais les représentants de l'Etat peuvent impunément s'enrichir aux frais des contribuables, sans autre dérangement que d'aller jeter un bulletin dans une urne.

Courrier Pêle-Mêle

Langue universelle

Pour M. Fred Isly.

Monsieur le Directeur,

Ne croyez pas que j'aie la moindre intention de raillerie en écrivant ces lignes; je ne me suis peut-être jamais très intéressé à l'Espéranto, sans doute par égoïsme et parce que je n'avais aucun avantage personnel à le voir triompher, mais cependant j'ai suivi avec quelque curiosité ses débuts, ses progrès et son extension incontestables, et je commençais à me dire: « Tiens! tiens! ne serait-ce pas une chimère que ce projet de langue universelle? »

Hélas! que je comprends les angoisses que doivent éprouver en ce moment les promoteurs et les fervents de cette idée, alors que l'Espéranto, tout jeune encore, se voit menacé déjà d'être dépecé en petits morceaux et mis, par les uns et les autres, aux sauces les plus diverses.

Ah! vraiment non! rien n'est nouveau sous le soleil! et l'on est obligé de songer à une bien vieille histoire que la Bible place un peu après le déluge, et qui est celle de la tour de Babel.

Cette tour commençait à sentir ses bases bien assises, et à prendre quelque tournure, quand tout à coup, ceux qui la construisaient ne s'entendirent plus eux-mêmes, et tout resta en plant.

Faut-il augurer de même pour le cas qui nous occupe? J'espère que non; il serait vraiment dommage de voir anéantir une espérance qui a suscité tant de généreuses initiatives et d'ardeurs désintéressées, et puis on a fait des progrès depuis ces temps anciens, aujourd'hui la construction d'une tour ne serait plus arrêtée, je crois, pour une pareille cause.

Donc, pour prouver que je ne veux que du bien à cette langue universelle, qui subit une si pénible crise en ce moment, je me permettrai de donner aux espérantistes une petite idée de réclame qui ne coûterait vraiment cher à personne. Moi, par exemple, qui fais partie du public désintéressé dans la question, je ne connais guère l'Espéranto que par quelques échos éparpillés dans les journaux, et quelques articles parus, par ci, par là; en dehors de cela, rien ne me fait soupçonner l'existence de cette langue. Eh bien! de même que je lis sur un grand nombre de devantures: *Man spricht deutsch* ou *English spoken*, si je lisais de même: *On parle espéranto* (en espéranto, bien entendu), je me dirais: « Tiens! tiens! ça existe et ça se parle tout de même. »

Puisque les adhérents sont déjà en nombre imposant, pourquoi ne font-ils pas cela, je vous assure que ça ne pourrait que faire, pour leur idée, une excellente et profitable publicité.

Recevez, etc. G. Thévenin (Vincennes).

Billets de banque

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question suivante:

« Le fait qu'un billet de banque est brûlé ou anéanti accidentellement, constitue-t-il un bénéfice pour la Banque? »

Nombreuses sont les personnes qui croient que lorsqu'un billet de banque est détruit, par le feu ou autrement, la Banque bénéficie de la somme qu'il représente.

C'est une erreur, parce que lorsqu'on détruit un billet de banque de 1.000 francs, par exemple, outre le tort que l'on fait à la société, c'est d'abord une perte de 1.000 francs que l'on impose à la Banque, plus une somme de cinquante centimes par an qu'on la force à payer pendant toute la durée de son existence.

La création d'un billet de banque répond à un besoin: en supprimant ce billet de la circulation, et en ne le remplaçant pas (ce que fait toujours la Banque quand elle détruit les billets hors d'usage) on cause, évidemment, un préjudice à la société, qui se servait de ce billet.

D'un autre côté — nous apprend le *Moniteur de la Papeterie Française*, de qui nous tenons ces détails — la Banque paye à l'Etat, pour chaque billet en circulation, un droit qui est identique à celui payé par les billets à ordre de commerce: 0 fr. 50 par mille.

En outre, comme ce billet est toujours censé en circulation, on ne peut le remplacer, et, dans le cas d'une liquidation de la Banque, celle-ci serait obligée d'en verser le montant à la caisse des Dépôts et consignations, où, après trente ans, cette somme serait acquise à l'Etat. Ce serait donc, en réalité, une somme de 1.000 francs qui aurait été perdue par la Banque, par le fait de la disparition du billet.

Voici, à ce sujet, un exemple assez curieux:

Lors du naufrage de l'*Atlas*, M. C., changeur à Alger, établit, par des preuves irrécusables, qu'il lui avait été expédié par ce courrier-là, une somme de 24.000 francs, en billets de banque. L'agent de change de Marseille, qui avait fait l'expédition, avait conservé les numéros de tous les billets, et M. C. les donnait, avec les autres preuves, à l'appui de la réclamation qu'il adressait à la Banque en payement des 24.000 francs perdus.

Sans contester la validité des pièces qui lui étaient soumises, la Banque de l'Algérie refusa de payer, se basant sur ce que le remboursement des billets n'était exigible que sur leur présentation. Il y eut procès. M. C. perdit en première instance; il fit appel et gagna à la Cour. La Banque de l'Algérie se pourvut en cassation; le premier arrêt fut cassé et la Banque eut gain de cause.

Depuis cette époque, les billets en question sont inscrits sur les registres de la Banque, avec cette mention: « Perdus dans le naufrage de l'*Atlas* », mais ils figurent dans la circulation, et, chaque année, la Banque paye pour eux, à l'Etat, le droit de 0 fr. 50 pour mille.

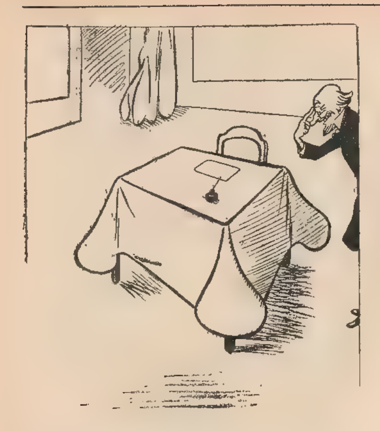
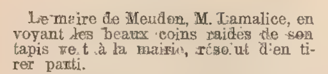
Dans le cas d'une liquidation de la Banque, celle-ci ne pouvant représenter ces billets, serait tenue d'en verser la valeur, dans les caisses de l'Etat, où elle resterait trente ans à la disposition des ayants droit.

Passé ce délai, l'Etat en resterait le seul propriétaire, et la Banque aurait donc réellement perdu et remboursé les 24.000 francs, pour lesquels *elle versera tant qu'elle existera*, le droit de 0 fr. 50 par an et par mille francs.

Recevez, etc.

Untel.

UN MAIRE INTELLIGENT

Le maire de Meudon, M. Lamalice, en voyant les beaux coins raides de son tapis vert à la mairie, résolut d'en tirer parti.



Le bas du tapis fut orné de belles fleurs artificielles, si bien qu'aux cérémonies du mariage, il détache un coin du tapis...



...pour offrir gracieusement un beau bouquet aux fiancés.



Et pour le bureau des décès, les coins sont retournés dans l'autre sens, afin que, durant les formalités, les parents y fassent couler leurs larmes.

LA LANTERNE

En leur intelligence plus étroite que celle des blancs, les nègres s'en tiennent généralement à la lettre. Pour l'avoir méconnu, un avocat de la Nouvelle-Orléans fit perdre, un jour, un procès à son client.

Un charretier avait eu sa voiture fortement endommagée par une collision avec un train de marchandises, en traversant un passage à niveau. Ce passage ne comprenait pas de barrière. La question était de savoir à qui incombait la responsabilité de l'accident. D'où procès.

Le principal témoin était, naturellement le préposé au passage, un nègre, qui remplissait avec ponctualité ses fonctions.

L'avocat du charretier lui posa la question suivante:

— Avez-vous agité votre lanterne rouge au passage du train?

— Oui, affirma le nègre d'une voix forte et avec la plus grande sincérité.

Cette assertion détermina l'issue du procès. Le charretier fut débouté de sa demande en dommages-intérêts.

A la sortie de l'audience, un administrateur de la compagnie de chemin de fer rejoignit le nègre et le complimenta sur son attitude si nette et sur son zèle dans le service.

— C'est égal, fit le nègre après avoir remercié son supérieur, j'ai tout de même eu bien peur quand l'avocat m'a questionné.

— De quoi avez-vous eu peur?

— J'ai eu peur, quand il m'a interrogé au sujet de la lanterne rouge, qu'il me demande si elle était allumée ou non. Faut vous dire qu'elle manquait de pétrole et que je l'ai balancée éteinte au moment où passait le train.

Et la conscience en repos, le nègre prit congé de l'administrateur.



ARGUMENT SANS REPLIQUE

Le Délégué. — Enfin, puisque le syndicat t'interdit formellement de te rendre demain au travail. Voyons, es-tu, oui ou non, un homme libre, nom de d'là!





BALS A L'ÉLYSÉE

Dans le temps, pour prouver son amour à une dame, on avait une armure...

...et il fallait revenir vainqueur de la bataille.



A présent, on est en habit, à l'Elysée...



...et il faut revenir avec un verre d'orangeade du buffet.

LE SPORT RATIONNEL

On s'entraîne à un tas de sports et de prouesses qui n'ont aucune valeur pratique. Savoir manier une raquette, traverser la Manche à la nage, bourrer de coups de pied une balle innocente, quels avantages cela donne-t-il dans la vie? Mieux vaudrait s'exercer à des pratiques utiles.



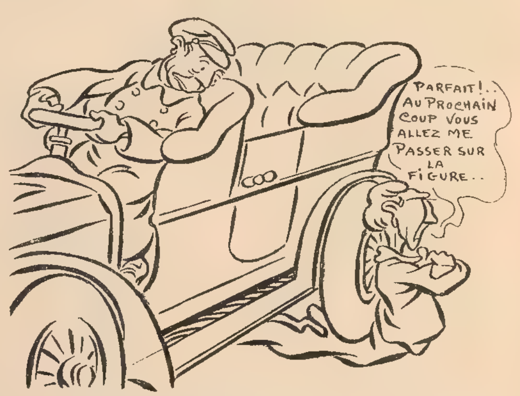
Voyez un peu la supériorité du monsieur entraîné jeune à manger trop peu.



L'entraînement au mariage serait peut-être également excellent pour préparer une génération d'époux au calme fort.



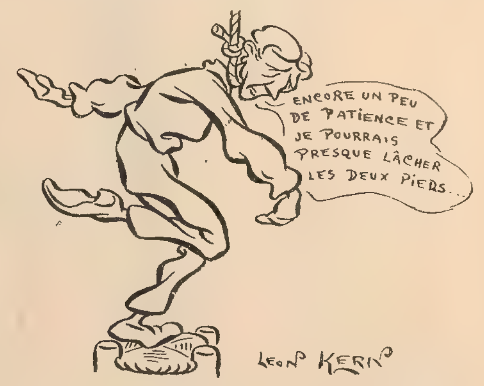
L'entraînement paternel serait, naturellement, le corollaire.



Faites un peu d'écrasement gradué, pendant seulement trois semaines, et vous verrez ensuite si la place de la Concorde vous fait peur.



L'entraînement à la privation de liberté peut avoir également du bon; est-ce qu'on sait jamais...



Enfin comme l s rigueurs de la vie peuvent tout de même avoir raison de ces divers entraînements, pratiquez donc de plus celui-ci, et vous voilà définitivement paré.

LE PROVERBE EST FAUX

« Qui peut le plus, peut le moins », dit le vieux proverbe. Or, rien n'est plus faux que ce proverbe.



La Fontaine l'a prouvé en nous montrant un lion incapable de vaincre un moucheron.



Regardez ce colonel. Un seul ordre bref de sa bouche peut mettre des centaines d'hommes en mouvement.



Eh bien! il lui a toujours été impossible de faire faire à sa femme ce qu'elle ne voulait pas.



Considérez cet hercule, qui tient à bras tendus des poids de cent kilos...



Eh bien! dans le monde, il n'a jamais pu arriver à tenir une tasse de thé, qui ne pèse cependant que quelques grammes.



Ce buveur, capable d'absorber cinquante coktails sans broncher...



...fait mille et une manières quand il s'agit d'avaler une cuillerée de médicament.



Et pour finir, l'Histoire n'a-t-elle pas connu des potentats capables d'écraser des peuples entiers...



...Et qui ne pouvaient se résoudre à écraser une mouche.

La Justice du major Plumcake

Le colonel dégusta lentement, comme il convenait le national *whisky and soda*; et acquiesça en ces termes au désir respectueusement formulé, des honorables gentlemen qui l'entouraient :

« — Une aventure coloniale?! Puisque vous y tenez, Messieurs, voici : »

Le colonel avait une réputation, au *Flags Club*, pour la verve et l'humour de ses récits. Des Indes au Transvaal, *via* le Somaliland, ses nombreuses campagnes lui avaient donné, avec un teint glorieusement basané, une autorité indiscutable.

Un murmure flatteur accueillit son préambule.

« C'était au cours des opérations contre les Achantis... J'étais alors simple lieutenant, sous les ordres du major Plumcake — un rude homme! — Il faisait quelque chose comme quarante-cinq degrés à l'ombre. »

Et bien que personne ne protestât :

« Oui, Messieurs quarante-cinq degrés, aussi vrai que nous sommes ici à Londres, *South West*, et qu'il fait un froid à ne pas mettre un Parsi dehors... Pendant que nos hommes faisaient la sieste, nous, les officiers, réunis dans la tente du major, nous prenions force rafraîchissements — pas très frais, entre parenthèses — tout en jouant *poker* sur *poker*.

« Nous avions beaucoup joué et bu davantage... Entre le sergent de garde à l'entrée du camp, qui avertit le major Plumcake que douze nègres viennent de parvenir au camp et demandent à lui parler..

« Le major n'aimait pas à être dérangé au milieu d'un *poker*. Au demeurant, il n'eut pas la moindre hésitation :

« — C'est encore une de ces bandes de pillards dont nous avons eu tant à souffrir. Ah! les gaillards! Passez-les moi par les armes et rondement. Ce sera toujours autant de moins de brigands.

« — Mais, monsieur le major...

« — Il n'y a pas de *mais*.

« — Monsieur le major...

« — Quand je donne un ordre, sergent, il n'y a qu'à obéir. Allez, vous devriez déjà être de retour.

« Le sergent tourne sur ses talons et nous continuons notre partie. Au bout de quelques minutes, un feu de peloton bien nourri nous avertit que tous ces mal blanchis viennent de prendre une bonne leçon de loyalisme à Sa Très Gracieuse Majesté.

« Une heure se passe, fort gaiement, ma foi. Le sergent revient, un peu rose (dans ces satanés pays, on n'est jamais pâle) et prie le major Plumcake de venir voir au dehors.

« — Allons, bon! Qu'est-ce qu'il y a encore?

« — Monsieur le major, ce sont des nègres...

« Plumcake sort de la tente et se trouve en présence de douze moricauds — ils étaient douze, comme les autres — qui se jettent à genoux et baisent ses chaussures avec ferveur.

« — Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? demande le major.

« — Ce sont des pillards.

« — Encore! rugit le major. Nous en avons déjà exécuté douze tout à l'heure.

« — Pardon! fait doucement le sergent, ceux de tout à l'heure étaient douze chefs de tribus amies qui venaient en personnes confirmer leur soumission.

« — Triple imbécile! Vous ne pouviez pas le dire!

« — J'ai essayé, monsieur le major, j'ai essayé...

« Plumcake était un brave homme et un homme de sens. Il n'insista pas. Et c'est d'un ton doux et apaisé qu'il ajouta :

« — C'est bien! Les premiers ont payé pour les seconds, les seconds empocheront pour les premiers. Donnez-leur des cadeaux et lâchez-les. Il faut qu'on sache, dans ce pays, qu'il y a une justice sous les drapeaux britanniques. »

Albert SCHWAB.

* * *

Pigeons voyageurs d'Amérique

On annonçait, il y a peu, que l'Amirauté anglaise, satisfaite des résultats obtenus par la télégraphie sans fil, avait désormais décidé de renoncer à l'emploi des pigeons voyageurs.

Cette nouvelle a dû navrer les colombophiles. Et il y a, en effet, assez d'injustice et de désinvolture à se débarrasser d'un trait de plume de ces animaux qui, depuis tant de siècles, ont été nos messagers fidèles.

Mais au surplus, que les colombophiles se rassurent et les pigeons aussi : ils ont encore de beaux jours. Et aussi bien, puisque rien de ce qui concerne les particularités de ces intéressants animaux ne saurait demeurer sans intérêt, on lira certainement avec curiosité des détails sur le pigeon voyageur d'Amérique, qu'on appelle habituellement là-bas le *pigeon sauvage*.

Il offre, avec son confrère d'Europe, de grands points de ressemblance. L'espèce en est la même, en somme, mais elle a échappé à la domestication. Et il est suggestif de savoir comment se comporte notre oiseau familier lorsqu'il est livré à lui-même.

Le pigeon sauvage ou voyageur a été étudié avec soin par Audubon, le grand ornithologue américain. A sa description, vous reconnaîtrez l'hôte de nos colombiers, taillé pour la vitesse, au point de couvrir ses 91 kilomètres dans l'heure, comme lors de la fameuse épreuve Bayonne-Anvers.

Son corps est d'une forme ovale allongée, terminé, en guise de gouvernail, par une queue longue et abondamment garnie de plumes. Ce corps est porté en avant par des ailes bien attachées et dont les muscles sont très gros et très forts, eu égard à la taille de l'oiseau.

Le pigeon sauvage d'Amérique est caractérisé par ses migrations. A l'inverse de celles



CHACUN SON METIER

— Vous entendez!... si le comte vient, vous le flanquerez à la porte!... vous êtes comptable, c'est votre affaire de balancer les comptes.



UNE BONNE IDEE

M. Durand peut enfin lire son journal sans crainte des autos.

des autres oiseaux migrateurs, elles ne se produisent à aucune époque fixe. Ces migrations sont dues uniquement à la nécessité de trouver sa nourriture.

Souvent, le pigeon sauvage reste des mois entiers dans une contrée, et il disparaît tout à coup. Mais la grande force de ses ailes lui permet d'explorer des immenses étendues de pays dans sa journée. Des faits très surprenants ont établi cette constatation.

C'est ainsi qu'on observa que des pigeons tués aux environs de New-York avaient le jabot plein de riz, qu'ils ne pouvaient, affirme Audubon, avoir absorbé, *au plus près*, qu'en Géorgie ou en Caroline, c'est-à-dire à *plusieurs centaines de milles*.

Une des particularités les plus étonnantes de ces pigeons sauvages, c'est leur nombre incommensurable. Ils abondent surtout dans les forêts. Un naturaliste, qui voulut en dénombrer les troupes, au moment de leur passage, reconnut bien vite, un jour de migration, que cette entreprise était impossible.

Quant au nombre d'individus par troupe, le même naturaliste les évalue ainsi: « Prenons une colonne d'un mille de large, ce qui est bien au dessous de la réalité, et concevons-la passant au-dessus de nous sans interruption, pendant trois heures, à raison d'un mille par minute; nous aurons ainsi un parallélogramme de 180 milles de long sur un de large. Supposons deux pigeons par mètre carré, le tout donnera 1.115.136.000 pigeons pour chaque troupe. »

On conçoit qu'en de telles conditions, les Américains n'hésitent pas à faire de véritables hécatombes de pigeons voyageurs. Sur le passage de leurs troupes, des tas de gens prennent les armes et fusillent sans relâche. Le tir est d'autant plus facile qu'on voit chaque troupe répéter les mêmes évolutions que celle qui l'a précédée.

C'est surtout dans les bois qu'on en tue des quantités prodigieuses. Quand le jour disparaît, ces malheureuses bêtes regagnent en masse leur asile, quelquefois à des centaines de milles. Elles mériteraient un repos bien gagné. Mais les hommes, munis de marmites pleines de soufre, de torches et de pommes de pin, de perches et de fusils, les attendent dans l'ombre. On amène encore de grands troupeaux de porcs pour les engraisser de la chair des pigeons qu'on tuera.

Les pigeons arrivent et aussitôt commence une hécatombe dont on ne saurait se faire idée. Les pigeons, éperdus, se précipitent en masse, n'osent plus s'envoler, et on les accumule en énormes monceaux de cadavres. Des commerçants en gros, quand la saison donne, achètent ces pigeons un sou la pièce et en les dirige, par trains et par bateaux complets, vers les usines de conserves.

Nos pigeons voyageurs sont, décidément, mieux traités.



NOS FILLES

— Voyons, Bébé, veux-tu mettre ce chapeau?
— Non!
— Tu auras des bonbons.
— Non!
— Des gâteaux.
— Non!
— A la fin je vais me fâcher, tu vas avoir une fessée.
— Non, non, je ne veux pas mettre ce chapeau, il me fait très mal.
— Que veux-tu, mon enfant, c'est la mode!



— Oh! alors, maman, mets-le-moi vite!

DE NOS LECTEURS

Ce que Paris consomme de lait

En 1843, le lait que l'on buvait à Paris ne provenait pas d'un périmètre plus grand que trente à quarante kilomètres; il s'en consommait par jour, environ 173.000 litres.

La fondation et le développement des chemins de fer, ont développé cette consommation. Dès 1858, le lait arrive de plus de 150 kilomètres à la ronde, et on en boit plus de 250.000 litres par jour.

En 1895, les six grands réseaux qui aboutissent à Paris apportent, par an, 1.351.171 hectolitres, soit environ 370.000 litres par jour.

Enfin, en 1903, cette consommation quotidienne s'élève à 600.000 litres.

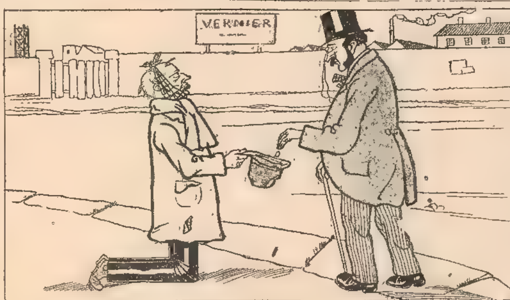
Comme conséquence de cette augmentation de l'importation, le nombre des laiteries exploitées dans Paris a diminué progressivement. En 1887, il y avait 476 laiteries ou vacheries; en 1903, il n'y en a plus que 273.

Cette diminution est la même dans le département de la Seine. Il y avait, en 1887, seize mille vaches à Paris et dans le département de la Seine; chacune fournissait environ douze litres de lait par jour. Il n'y en avait plus que huit mille en 1903.

* * *

Un appareil pour ressusciter les lapins

On sait que pour faire revenir à la vie les asphyxiés, on emploie la respiration artificielle par traction rythmée de la langue, ce



Le monsieur, apitoyé par l'humble et fatigante position du pauvre mendiant...



...ne se doute pas de la « fumisterie » de ce dernier.



Le Touriste. — Certifiez-moi que je serai réveillé à trois heures du matin.
L'Aubergiste. — N'ayez crainte, monsieur...



... vous le serez.



Elle. — Je t'avais pourtant bien dit, Gaston, de ne pas prendre un chapeau à bords aussi encombrants... tu vois comme c'est gênant pour les autres.

qui est lent, peu énergique, imprécis et imparfait.

Un savant américain, le docteur Georges Poë, a inventé un appareil assez simple, qu'il a, jusqu'ici, expérimenté sur des lapins, et qui a donné des résultats satisfaisants.

On adapte à la bouche et aux narines de l'animal deux cylindres munis de deux caoutchoucs. Ces deux cylindres ont des pistons que l'on manie à la main, selon le rythme des mouvement respiratoires. Le premier coup de piston chasse les gaz delétères que recèle l'organisme; le second piston envoie dans les poumons de l'oxygène.

Avec cet appareil, on a ressuscité, en six minutes des lapins qu'on avait tués avec de la morphine et de l'éther, et qu'on pouvait considérer comme définitivement morts. On a ramené aussi à la vie un chien asphyxié par le gaz d'éclairage.

Le professeur Poë cherche à appliquer son appareil pour ranimer les noyés ou autres asphyxiés. Il paraît aussi qu'il suffit de quelques coups de piston pour dégriser un ivrogne. Cet appareil semble devoir rendre de fameux services.

La bastonnade des arbres stériles

Le jardinage et la culture reposaient, jadis, sur des moyens empiriques dont quelques-uns étaient tout à fait pittoresques. Ces étranges pratiques se perdent peu à peu, grâce à l'adoption de méthodes scientifiques qui découlent des connaissances raisonnées de la vie végétale.

Mais beaucoup, enracinées par des habitudes ancestrales, subsistent encore dans des campagnes reculées: elles provoquent alors le légitime étonnement de qui les découvre.

Assurément, une de ces méthodes les plus bizarres est celle qui veut que pour faire porter des fruits aux arbres des vergers qui n'en donnent jamais, il faut « leur frapper la tête à coups de bâton ». Et vous trouverez encore beaucoup de bonnes gens qui vous affirmeront qu'après une belle volée de bois vert, pommiers, poiriers et cerisiers récalcitrants vous donneront des fruits à qui mieux mieux.

A quand l'application de la loi Gramont pour la défense des arbres, direz-vous?

Eh bien! et c'est ce qu'il y a là-dedans de plus curieux, ce procédé brutal et irraisonné, qui rappelle les châtiments du moyen âge, administrés en grande pompe aux animaux, ce procédé brutal repose sur un fond de vérité. Et il ne faut pas se hâter d'en rire.

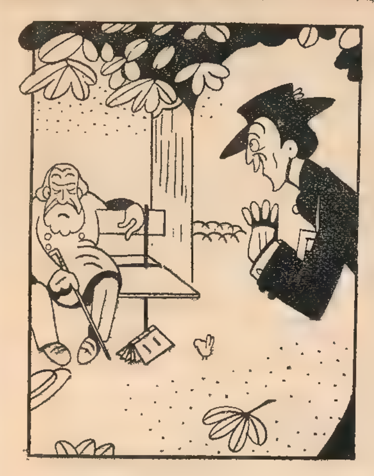
Les jardiniers-horticulteurs savent tous que l'incision annulaire, consistant à enlever en forme d'anneau l'épiderme de la branche à fruit, exerce une influence notable sur son développement et en avance la maturité.

Ils savent aussi qu'une taille convenable est plus ou moins nécessaire à la fructification des arbres, selon l'espèce et le genre de plantation.

Or c'est précisément ce que des doigts malhabiles et ignorants font, tant bien que mal au hasard et très grossièrement, en administrant une « rossée » aux arbres. L'incision annulaire est faite, çà et là; ici, c'est la taille car des branches sont tout à fait rompues d'autres sont blessées, et l'opération peut parfois déterminer une production.

Mais c'est saccager les plantes et se conduire en sauvages. Aussi, y a-t-on presque absolument renoncé.

Il a paru tout de même intéressant de noter, au hasard, de vieilles pratiques inconscientes, une coutume qui pouvait s'expliquer, mais dont on avait oublié la raison d'être.



LE POÈTE INSPIRÉ. — Quel auguste tableau. Ce vieillard, à tête chenue, reposant dans la paix de sa conscience, à l'ombre d'un vieux marronnier...



SUSCEPTIBILITE DE POETE

...à ses pieds, le livre banal, qu'il lisait distraitement, et qui a glissé de ses doigts distendus par le sommeil. Mais que lisait le noble et beau vieillard?



— Hein! les *Sentiers Rocailleux*, ma dernière œuvre!



Quelle lourde brute, que ce vieux crétin affalé bêtement sur un banc.

La fumée est-elle un désinfectant pour la bouche?

On croit généralement que la fumée du tabac tue, ou pour le moins atténue les microbes qui peuvent se trouver dans la bouche.

Il s'agit de savoir si la fumée du tabac est plus active à ce sujet que la fumée du foin, par exemple. On en a fait des expériences et on a trouvé que toute fumée est aussi profitable que celle du tabac

En ce qui concerne le tabac, peu importe la qualité: bon marché, commun, il agit aussi bien que le tabac cher ou rare. Il détruit le microbe de la diphtérie entre autres. Le microbe de la fièvre typhoïde est détruit par la fumée du foin.

Il apparaît donc assez certainement que le tabac désinfecte la bouche et tue les microbes qu'elle peut renfermer.

Un savant italien a trouvé que la fumée détruit aussi les microbes du choléra et de la pneumonie.

Sans doute, c'est là une théorie qui ne sera pas du goût des membres de la Ligue contre l'usage du tabac. Mais jusqu'à présent leurs attaques contre le tabac n'en ont pas fait baisser la consommation. Les expériences nouvelles qui prouvent le pouvoir bactéricide de la fumée ne vont pas diminuer l'usage du tabac, au contraire,.

Il est bon d'ajouter toutefois que le tabac produit l'angine de poitrine, laquelle est plus redoutable que les microbes eux-mêmes.

****

Pêle-Mêle Connaissances.

— On connaît l'impopularité et les défiances suscitées par les premiers chemins de fer, lors de leur création. Pour discréditer ce moyen de locomotion auprès du public, certaines revues médicales n'hésitaient pas à signaler des exemples de gens « devenus presque aveugles par suite de l'habitude qu'ils avaient contractée de lire en wagon ». Le mouvement particulier aux convois en marche, affirmaient les médecins, nécessite une tension violente de l'organe de la vision, qui finit par produire sur la rétine des effets désastreux.

— Les travaux du chimiste berlinois Emil Fischer ont démontré que la digestion et l'assimilation d'une viande sont plus faciles et plus économiques quand la viande ingérée est de même espèce que l'individu qui ingère. Au contraire, plus les espèces — mangeante et mangée — sont éloignées, plus elles sont chimiquement différentes, et plus le travail d'élaboration requis est considérable. Cette théorie conduit à une sorte de justification chimique du cannibalisme.

— Une des plus sages et des plus originales mesures de la Constituante fut la création pour les contestations entre maris et femmes, entre parents et enfants, entre membres de la même famille, de ce qu'on appella les *arbitres de famille*. C'était un conseil composé seulement d'amis, de parents, de voisins, et qui était destiné à éviter à certains débats d'être portés devant les tribunaux.

— Le téléphone prit, aux Etats-Unis, une extension surprenante, dès le lendemain de son apparition (1876). Quatre années après, 50.000 téléphones y fonctionnaient; on vit cet appareil installé jusque dans les campagnes et dans un grand nombre de districts où le facteur rural était encore inconnu.

— La peau d'un homme adulte et de taille moyenne qu'on détacherait du corps comme celle d'un animal qu'on désire tanner, a une surface de un mètre carré et demi.

— Au beau temps de la traite des noirs, un euphémisme faisait désigner aux négriers leur cargaison du nom de « bois d'ébène ». Un nègre de choix était dit « pièce d'Inde ». Il valait deux négrillons ou une négresse et demie, soit 1.000 livres environ.

— L'Allemagne, la Suisse, et d'autres pays d'Europe attachent moins d'importance que nous aux diplômes et aux épreuves d'examens. On y voit des *privat-docent*, professeurs libres, agréés uniquement sur des titres et des travaux originaux. Ce sont les étudiants qui les paient.

— Un cheval appartenant à un propriétaire américain a pu franchir, monté par un cavalier de 70 kilos, un obstacle placé à deux mètres dix de hauteur. Cet extraordinaire sauteur, nommé Ontario, était âgé de six ans.

— Avec le fiel du porc, on dégraisse avec succès les étoffes.

— Le vin de Suresnes, aux portes de Paris, fut, d'après l'*Encyclopedonia*, le premier vin qui eut en France quelque réputation. Il était récolté par les abbés de Saint-Germain-des-Prés, qui envoyaient, chaque année, un certain nombre de barriques au roi. François Ier en faisait ses délices.

— Après avoir flotté longtemps entre trente et trente-deux ans, la durée moyenne de la vie humaine est aujourd'hui de trente-huit ans. A côté des causes générales de mortalité, les professions libérales qui exposent le plus à des maladies inhérentes à leur exercice, sont celles des médecins et des carriers, des instituteurs et des cochers de fiacres.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Rhodes, Rouen. — Nous n'avons plus de rubrique bibliographique. Regrets.

M. Poubnot. — Il est indispensable d'avoir le roi.

M. Chartier. — Nous ne disposons malheureusement pas assez de place pour cela, ces listes seraient très longues.

Un Lecteur (Ercuis). — Peut-être, mais c'est fort hasardeux, on en trouve d'occasion sans aller là.

M. Ceyrol'es. — Oui, mais montrez-vous difficile dans le choix que vous en ferez.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison Frère, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie

14e ANNEE — No 48. 10 Centimes 29 Novembre 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UNE HIRONDELLE NE FAIT PAS LE PRINTEMPS, par HAYE.



— Au temps où j'avais encore de bons yeux, j'étais tailleur... et je connaissais mon affaire. Ainsi, rien qu'à tâter cette étoffe, je puis vous dire que vous avez là une redingote qui vaut dans les 140 à 150 francs.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Une belle narration

Ma petite nièce Lily a douze ans. Malgré son jeune âge, elle est remarquablement forte en narration française. Ses notes sont tou-



A vrai dire, sa mère y mit un peu la main.

jours excellentes, et réellement, ses devoirs sont fort bien écrits. J'en ai eu quelques-uns sous les yeux et j'ai été stupéfait. C'est inouï ce que les enfants, aujourd'hui, sont avancés! Certains de ses canevas étaient d'une aridité ou d'une difficulté à faire frémir. Malgré cela, elle s'en était tirée le mieux du monde. Je n'aurais jamais cru qu'une enfant de son âge eut des pensées aussi élevées, des vues aussi étendues, des sentiments aussi nobles.

Or, dernièrement, elle revint de l'école avec un sujet ainsi dicté par le docte pédagogue, qui préside à l'éclosion de sa petite intelligence:

Christophe Colomb, après de longs mois d'absence, débarque en Espagne, ayant découvert l'Amérique. — Ses impressions. — Joie du retour. — Accueil qui lui est fait. — Grandeur de son œuvre. — Ingratitude du Roi. — Développez.

Ce jour-là, je me trouvais à la maison. Cette circonstance fit que j'eus l'occasion d'assister à la rédaction de son devoir. A vrai dire, sa mère y mit un peu la main. N'est-ce pas naturel? Quand on a un enfant, c'est pour qu'il vous fasse honneur. Aussi, est-il bon de surveiller son travail, corriger ses fautes, lui donner des idées, au besoin lui souffler de belles tirades. D'ailleurs, tous les parents font de même.

Cependant, la narration était commencée. Sous l'inspiration de la mère, les lignes s'ajoutaient aux lignes. J'entendais parler d'amour de la patrie, de glorieux désintéressement, de grandeur d'âme dans l'adversité, etc., etc.

Sur ces entrefaites, la couturière survint. Adieu narration, l'Espagne et Christophe Colomb. La jeune mère plante tout là.

— Mon cher, me dit-elle, puisque tu es là, tu serais bien aimable de prendre ma place. Le devoir de Lily n'en sera que meilleur.

Et là-dessus, pfft..., elle disparut.

Lily était restée la plume en l'air, attendant la suite, au milieu d'une belle phrase dans laquelle le cœur de Christophe Colomb, à la vue des côtes d'Amérique, s'était empli de...

Empli de quoi?... Je cherchais en vain dans mon imagination. Je n'ai jamais découvert l'Amérique, moi! J'ignore absolument l'effet que cela m'aurait fait.

Bref devant mon impuissance à en sortir, j'eus une idée lumineuse.

— Ma petite Lily, dis-je, laisse là ta composition française, et recommence-là à ton idée. Ecris comme tu le sens, comme tu le comprends. Je suis sûr que ce sera très bien.

Et Lily, m'ayant écouté, écrivit ce qui suit:

* * *

« Lorsque Christophe Colomb débarqua en Espagne, il fut bien content. Sa femme et sa petite fille l'attendaient sur le quai. Elles le reconnurent aussitôt, malgré sa grande barbe et ses longs cheveux, et se jetèrent à son cou. Pendant longtemps, ils se tinrent embrassés, et Christophe Colomb se disait: « Merci, mon Dieu! j'ai retrouvé ceux que j'aime! »

« Il y avait aussi là beaucoup d'autres personnes qui attendaient le moment de l'embrasser ou de lui serrer les mains. Et Christophe Colomb était ému et joyeux en même temps de ce charmant accueil.

« Cependant après que tout le monde se fut bien embrassé et félicité, Christophe Colomb tenant sa petite fille par la main, se dirigea vers sa maison où un grand dîner était préparé pour fêter son retour. Il y avait surtout des desserts en quantité, mais malgré cela, la fillette avait hâte que le repas fût terminé. En effet, les bagages venaient d'arriver. Il y avait des caisses immenses toutes remplies de choses extraordinaires et qui venaient d'Amérique. Lorsqu'on les ouvrit, ce furent des cris d'admiration. C'étaient des fruits délicieux, des bananes, des cocos énormes, des figues, et bien d'autres encore. Puis des cages pleines d'oiseaux de Paradis et de perroquets. Et aussi d'autres caisses renfermant des réveille-matin, des phonographes, des boîtes à musiques, etc., etc.

« La petite Colomb ne se lassait pas de tout toucher et de tout admirer. Mais elle n'oubliait pas son cher papa, et à chaque nouvelle découverte, elle se jetait à son cou et l'embrassait fort, fort.

« Dire les cadeaux qu'elle eut pour sa part, serait impossible. Et pourtant quelque chose manquait à son bonheur. Elle aurait voulut voir cet Amérique dont tout le monde parlait.

« — Mais, papa, répétait-elle à chaque instant, puisque tu as trouvé aussi l'Amérique, pourquoi ne l'as-tu pas rapportée?

« La pauvre petite ne se rendait pas compte qu'il s'agissait d'un pays. Elle était si jeune! Et le pays était si grand! Il n'aurait pas tenu sur le bateau. Mais on avait beau lui expliquer, elle ne comprenait pas.

« Les jours suivants, il y eut de grandes fêtes et réjouissances. Le Roi lui-même vint féliciter Christophe Colomb d'avoir découvert un endroit où il y avait de si belles choses, et il lui offrit, comme récompense, tout ce qu'il voudrait.

« Mais Christophe Colomb rejeta noblement en arrière sa tête aux cheveux blancs et dit:

« — Merci, Sire. L'amour de ma femme et de ma fille me suffit. Je suis assez récompensé de la gloire que j'ai donnée à mon pays.

« Cette belle réponse mit le Roi fort en colère. Aussi, plus tard, il fit mourir de faim le célèbre explorateur... Jugez du désespoir de sa femme et de sa fille.

« C'est de cette époque que date le proverbe bien connu: L'ingratitude est le (ici un pâté) des Rois. »

. . . .



Et là-dessus, pfft... elle disparut.

— C'est très bien, Lily, fis-je après avoir lu J'espère que tu auras une bonne place.

Lily fut classée la dernière.

J'en fus très mortifié.



Empli de quoi?... Je cherchais en vain dans mon imagination.

Sa mère et moi sommes, du reste, brou lés depuis, d'autant plus que la premiè place fut donnée à la fille de sa meilleu amie, d'une année plus jeune que Lily.

Le magister fit même à la lauréate un co pliment enthousiaste sur l'heureux début sa composition. Celle-ci commençait ainsi

« Plus qu'aucun de ses contemporains, Chr tophe Colomb possédait les qualités immarc cibles dont la synthèse lui permit d'écha per à la déliquescence de son époque. »

Etienne JOLICLER

CALCUL SIMPLE

LA BONNE VIEILLE DAME (*à un jeune bami rencontré sur sa route*). — As-tu des frères des sœurs, mon petit ami?

— Oui, madame, nous sommes six enfar et j'ai une sœur et un frère et demi.

— Que dis-tu là?

— Eh bien! oui, j'ai deux demi-sœurs trois demi-frères.



— Faut-il, tout de même, qu'ils soient forts ceusses qui renversent un ministère!

Pêle-Mêle Causette

Ayant parcouru un journal du matin, j'allais le mettre de côté, quand un petit entrefilet de quelques lignes attira par hasard mon attention.

Modestement mêlé à la foule des nouvelles d'importance secondaire, il ne se présentait avec aucun de ces titres sensationnels et lapidaires destinés à accrocher l'œil du lecteur. Il touchait pourtant à de gros intérêts et méritait mieux qu'un coin obscur.

Le voici dans sa simplicité:

Un emprunt russe

SAINT-PÉTERSBOURG, 1er novembre. — J'apprends que des négociations relatives à l'émission d'un emprunt russe ont été reprises et seront bientôt terminées.

On dit que l'initiative vient de Paris, fait qui sera hautement apprécié par l'opinion publique russe.

La France témoigne ainsi sa bonne volonté envers son alliée. *(Times.)*

Derrière ces quelques lignes, on voit apparaître une fois encore une migration de capitaux français vers le pays où tant de milliards ont déjà été absorbés.

Mais l'expérience rend méfiants et les pertes subies par les détenteurs de valeurs russes ne sont pas faites pour les encourager à s'en appliquer encore.

C'est ce qui oblige les promoteurs de l'opération à beaucoup de circonspection et de prudence.

De là, cette petite note sous sa forme terne et quasi honteuse. Il faut y voir un ballon d'essai qu'on a fait passer par Londres, afin de mieux le renier s'il lui est fait mauvais accueil.

Admirez ce petit factum dans sa tournure concise. Il vaut vraiment qu'on l'analyse, car en son genre c'est un véritable objet d'art.

Un correspondant du *Times* apprend, comme par hasard, que des négociations relatives à un emprunt russe ont été reprises et sont sur le point d'aboutir.

La Russie va nous emprunter de nouveaux milliards, et s'il faut en croire cette note, nous n'en saurions rien. Seul, un journaliste anglais a connaissance de la chose et nous en informe.

Petits capitalistes français, mettez-vous sur vos gardes. On vous tâte le pouls indirectement pour savoir, sans en avoir l'air, si vous êtes disposés à vous laisser traire derechef.

Mais ce qu'il y a de piquant, d'un peu perfide même dans l'articulet en question, c'est la fin.

La France, bonne fille ultra-patriotique, ne sait faire de politique qu'en y mêlant du sentiment.

C'est ce côté faible qu'ont toujours exploité ceux qui ont eu besoin d'elle.

L'auteur du ballon d'essai n'a eu garde de manquer à cette tradition. Il ne dit pas: « Prêtez de l'argent à la Russie, vous ferez une bonne affaire. »

Ce langage, il l'eût peut-être tenu à des nations commerçantes.

Avec la France, il n'envisage même pas la question des bénéfices et de la sécurité du prêt. Il s'attache à faire vibrer la corde sentimentale. C'est infiniment plus habile. « La France témoignera ainsi sa bonne volonté envers son alliée. »

Il ne s'agit pas de défendre son patrimoine et de faire fructifier ses économies, mais de faire preuve d'amitié envers la Russie, amitié terriblement coûteuse, comme chacun sait.

Eh bien, aussi habiles que soient les excellents patriotes qui veulent jeter la fortune de la France dans des spéculations hasardeuses, je crois qu'ils tablent un peu trop sur la naïve sentimentalité de ce pays.

Tout a une limite, et les cordes les plus résistantes se rompent sous une traction trop répétée.

L'alliance russe est excellente en soi, à condition toutefois de ne pas en faire un contrat unilatéral où la France ne cesse de donner et ne reçoit rien en échange.

Qu'adviendrait-il si la crise que traverse le grand empire russe aboutissait à une faillite totale ou partielle, comme ce fut le cas pour beaucoup de nations?

Ce jour-là, la France, presque ruinée, n'aurait plus qu'à se lamenter sur son imprévoyance.

Faible consolation, en vérité.

Fred ISLY.

Nouvelle couleur

On sait qu'aujourd'hui les écrivains sont classés en deux catégories: les littéraires et ceux qui ne le sont pas.

Pour être littéraire, il faut savoir inventer des tournures de phrases inédites, des comparaisons énigmatiques.

C'est ainsi que dans un roman paru récemment, l'auteur, un littéraire, avait serti la phrase suivante: « Était-elle blonde? Peut-être. Mais pas de ce blond brillant que reflète le soleil septentrional. Sa chevelure n'était pas d'or tout à fait, mais couleur de *chuchotement* ».

Cette couleur de chuchotement ayant intrigué bien des lecteurs, un journaliste se rendit auprès du maître pour s'en faire expliquer le sens exact.

Le maître consentit à parler.

— Vous connaissez, dit-il, le proverbe qui dit que le silence est d'or?

— Parfaitement, cher maître!

— Eh bien! si le silence est d'or, en quoi serait un faible chuchotement? Il serait presque de l'or, pas vrai? Eh bien! c'est la couleur des cheveux de mon héroïne.

* * *

UN PROFESSIONNEL

— Dites la vérité, et avouez que vous êtes un mendiant de profession, disait à un faux pauvre un monsieur en lui remettant un sou.

— Je me suis toujours considéré comme tel jusqu'à ce jour, répliqua le loqueteux, en regardant avec dédain la pièce de monnaie, mais en présence de la maigre recette d'aujourd'hui, je vois que je ne suis guère qu'un simple amateur.





LE FAMEUX DÉTECTIVE ANGLAIS. — Un homme et une femme ont passé par ici.

Mais il se trompe, l'apache français était plus malin que lui.

Un succès

Agénor, le jeune ténor de Fouilly-les-Plumes, a quitté son village natal pour marcher à la conquête des lauriers parisiens.

Et ce fut une joie dans tout le patelin quand le père du jeune artiste montra à la ronde une lettre dans laquelle son fils annonçait qu'il allait entrer à l'Opéra-Comique pour y remplir un rôle nécessitant le souffle puissant dont il était doué.

— Ah! ces Parisiens, disait-on avec orgueil. Ils ont trouvé leur maître! Et ce maître est un gas de chez nous.

La lettre du chanteur n'était pas mensongère, tout au plus manquait-elle de quelques éclaircissements.

En effet Agénor, en débarquant à Paris, avait couru à l'Opéra-Comique, où le directeur lui accorda audience et audition immédiate.

Mais à peine eut-il commencé à chanter que le directeur fronça les sourcils et l'arrêta net:

— Mon ami, fit-il avec bienveillance, il m'est impossible de vous engager comme chanteur, mais je veux bien vous prendre pour faire les hurlements de la tempête dans le dernier acte du spectacle que nous montons en ce moment.



Pique-assiette

Lapurée était le parent pauvre de sa famille, celui qui ne manquait jamais au passage une invitation à déjeuner ou à dîner.

— Viens manger la soupe avec nous ce soir, lui dit sans façon son cousin Bicoquet, cela te distraira.

— Je te remercie bien, mon cousin, lui répondit son parent le déshérité de la fortune, mais si cela t'était égal, je viendrais plutôt demain.

— Demain si tu veux, dit son parent riche. A propos, où dînes-tu ce soir, sans être curieux?

— Mais chez toi, répondit le pique-assiette. Ton estimable moitié a eu déjà l'amabilité de m'inviter pour aujourd'hui, lorsque je l'ai rencontrée au sortir de la messe.

* * *

Accident sans conséquence

J'avais très faim, ce jour-là, et très peu d'argent. Cette double situation nécessitait une ligne de conduite spéciale.

Pour la résoudre, je montai vers les hauteurs, en m'éloignant des coûteux boulevards.

Je parvins ainsi dans un quartier modeste, où je ne craignais pas d'affronter l'addition. Je m'installai dans un petit cabaret sans prétention et sans nappes. Et m'étant assuré, par un rapide coup d'œil sur le menu, que les prix répondaient aux apparences du lieu, et que je pouvais y aller carrément, je commandai mon dîner.

On m'apporta un bouillon que le garçon répandit sur mes épaules.

Et justement, j'avais arboré une jaquette neuve.

Vous pouvez vous imaginer mes sentiments, lesquels s'exhalèrent, du reste, en quelques exclamations peu littéraires, mais très énergiques.

Le garçon ne s'émut que fort peu de ma mercuriale.

Et comme je m'étais arrêté un instant pour respirer, il demanda:

— Monsieur pourrait-il me dire quelle heure il est?

Qu'est-ce que cette demande pouvait avoir de commun avec le potage renversé sur ma jaquette?



LES COMMERES

— Ah! ma chère, je quitte Mme Michu, quelle bavarde! Je croyais qu'elle n'en finirait jamais, et tout ça pour me narrer ce que lui ont dit ses voisines... des choses pas intéressantes du tout... du reste vous allez en juger, je vais vous les raconter...

La question me parut si bizarre que je regardai mon interlocuteur, me demandant s'il n'était pas fou. Mais son visage ne dénotait aucune apparence de démence. Machinalement, je tirais ma montre et répondis:
— Il est huit heures et demie.
— Oh! alors, fit-il en se penchant vers moi, que Monsieur se rassure. Passé huit heures, notre potage gras ne tache plus.

Courrier Pêle-Mêle

Octroi

Monsieur le Directeur,
En réponse à la lettre de M. Taniot, parue dans le numéro 43, au sujet du reçu délivré par les employés d'octroi, j'ai l'honneur de vous faire connaître que ce qu'il dénomme quittance, n'est simplement qu'un laissez-passer.
Lorsque M. Taniot est arrivé à la gare, il a déclaré ce qu'il avait de soumis aux droits à un des employés qui se trouvent dans la salle d'arrivée; ensuite, avec une *note* (que cet employé lui a délivrée) mentionnant sa déclaration, il est allé payer à la caisse; de nouveau, on lui a remis sa note sur laquelle le percepteur avait inscrit le prix d'entrée, et, nécessairement, pour pouvoir sortir de la gare, il a fallu qu'il la remette à l'employé de service à la sortie.
Si M. Taniot avait désiré un reçu, il pouvait le demander à la caisse, où le percepteur lui aurait délivré immédiatement, soit une quittance non timbrée, détachée du registre nº 198, pour les perceptions n'atteignant pas 0 fr. 51, soit, dans le cas contraire, une quittance du registre nº 13, portant un timbre de dix centimes.
Quant à la somme de 0 fr. 60, elle ne pouvait être que de 0 fr. 61 au minimum: Entrée: 0 fr. 51, plus 0 fr. 10 pour timbre, total: 0 fr. 61.
Recevez, etc.

UN EMPLOYÉ D'OCTROI.

Même réponse de M. Andromarus.

* * *

Repos hebdomadaire.

Monsieur le Directeur,
Le numéro du 25 octobre 1908 contient la question suivante posée par le signataire D. G.:
« Lorsque, pour éviter les conséquences de la nouvelle loi sur le repos hebdomadaire, un patron n'engage ses employés qu'à la journée, quelle est leur situation réciproque, soit que l'employé quitte son patron, soit qu'il soit congédié par celui-ci? »



La jeune modiste, ayant à livrer un chapeau moderne, se souvient à propos de ce qu'elle a vu faire chez son père, qui est tonnelier.

Il convient, tout d'abord, de remarquer que votre correspondant parle d'*employés* et non d'*ouvriers*.
En ce qui concerne ces derniers, il a été jugé (Cassation, 18 décembre 1907) que le juge qui constate que l'ouvrier est engagé à la journée, ne peut accorder à celui-ci des dommages-intérêts pour congédiement.
Votre correspondant avoue que c'est pour *éviter les conséquences* de la loi sur le repos hebdomadaire qu'il engage ses employés à la journée. Donc, cet engagement me semble fait en fraude de la loi. Si j'étais chargé de juger la réclamation d'un employé engagé dans ces conditions, alors qu'il me serait démontré que les employés de la même catégorie sont, d'usage, engagés au mois, je condamnerais le patron à des dommages-intérêts pour brusque renvoi.
Par contre, j'absoudrais l'employé qui subissant l'influence de son patron, aurait accepté cet engagement frauduleux, et qui le romprait subitement.
Tout le monde ne sera pas de mon avis, mais j'ai la conviction absolue que j'aurais la majorité des juges pour moi.
Recevez, etc.

E. DAUCHOT (Paris).



Comment M. Lamalice, marchand de guimauve...



...réussit à soulever la curiosité publique en inventant...



...la jaquette-ciseaux.



MIOUSIC

— Pas si vite, la mesure, pas si vite, voyons! c'est une valse lente!

LE « COURRIER DE LYON » A LANDERNEAU

Le rideau tombe sur l'attaque du Courrier.



(Extrait du *Phare de Landerneau*). — Après la représentation du *Courrier de Lyon*, le Conseil municipal de Landerneau vient de voter un crédit pour l'agrandissement de la scène du théâtre.

Questions interpêlemêlistes

Pendant combien de temps le dépôt d'un dessin de broderie confère-t-il à son propriétaire le droit de le faire fabriquer à son profit exclusif? Ce laps de temps écoulé, ne faut-il pas en renouveler le dépôt si l'on veut continuer à en conserver la propriété?

H. L.

* * *

Pourquoi les ouvriers tailleurs d'habits cousent-ils assis, les jambes croisées à la mode orientale?

Est-ce routine ou tradition?

Est-ce commodité pour leur travail?

Dr Em. PELLERIN.



EXPRESSIONS DECONCERTANTES

— Ma demi-sœur a épousé un quart d'agent de change.

Le sommeil des souverains

Veut-on être fixé sur les songes qui bercent le sommeil de ceux qui dirigent les peuples? Voici, à cet égard des renseignements exacts et récents :

L'empereur d'Allemagne Guillaume II, dort sur une couchette réglementaire de sous-officier. Seuls, les draps de toile fine qui la garnissent ne sont pas à l'ordonnance. Le kaiser se couche à onze heures du soir, et, avec une ponctualité absolue, se lève à cinq heures du matin. Son sommeil est généralement des plus agités.

La reine Victoria s'endormait fort tard, bien qu'elle se couchât relativement tôt: dix heures du soir. Une de ses dames d'honneur était chargée de lui faire la lecture à haute voix jusqu'à ce que le sommeil vînt surprendre la souveraine. Par générosité pour eux, nous ne citerons pas les auteurs qui avaient pour elle une vertu soporifique. D'ailleurs, ils étaient presque tous anglais. La reine Victoria avait un sommeil calme, mais d'une durée très courte: trois heures.

La jeune reine de Hollande, Wilhelmine se couche vers onze heures et se lève de très bonne heure. Au saut du lit, à l'exemple de son père, Guillaume III de Nassau, elle va faire un tour dans le parc de son palais et visiter en détail ses écuries. Une particularité: le lit de la jeune souveraine est monumental, haut, large et profond.

Le roi des Belges, Léopold II, se couche fort tard et passe la moitié de ses nuits à travailler ou à lire. Son lit est celui d'un bon bourgeois et n'a d'autre luxe que des couettes de plumes de cygne. Un détail à retenir, le roi des Belges est excessivement frileux.

Le roi d'Italie, par contre, ne peut dormir que sur un lit très dur. Il ne tolère pas d'oreillers sous sa tête et ne veut que des draps de grosse toile rugueuse. Cela, du reste, ne l'empêche pas de dormir comme un loir.

Le sultan Abd-ul-Hamid, dont les nuits passent généralement pour être hantées de spectres d'assassins et de conspirateurs, dort, au contraire, sans le moindre cauchemar, et, pour tout dire, d'un véritable sommeil d'enfant.

Enfin, le tsar Nicolas II adore le lit, et pourtant, il dort à peine. Il se lève, cependant, très tard, à moins d'affaires urgentes à solutionner. Il a horreur de la nuit et doit user de chloral pour dompter l'insomnie. Chose bizarre: sa chambre à coucher est presque toujours illuminée brillamment, comme un salon de réception.

* * *

LES JURONS

Il y aurait un livre bien intéressant à faire sur les jurons, envisagés au double point de vue de la linguistique et de la philologie.

En effet, les jurons ne sont pas seulement employés dans le langage courant, ils émaillent aussi notre littérature, surtout celle du seizième siècle.

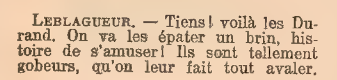
Leur origine se perd dans la nuit des temps, et l'histoire nous apprend que les peuples les plus anciennement connus en usaient et abusaient.

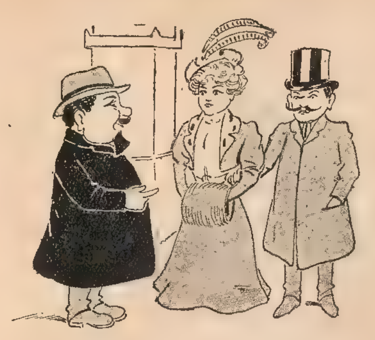
Socrate jurait par le chien, Zénon par le capricorne, et la plupart des Grecs par le chou.

Le roi Saint-Louis exécrait les jurons qu'il considérait comme des blasphèmes, et des lois sévères punissaient les blasphémateurs: on

PRIS A SON PROPRE MENSONGE

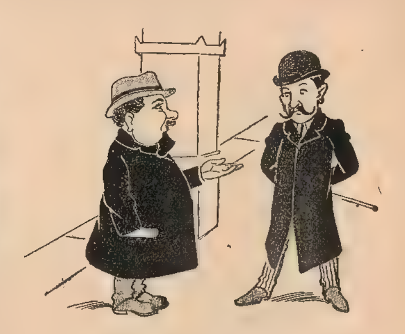



LEBLAGUEUR. — Tiens! voilà les Durand. On va les épater un brin, histoire de s'amuser! Ils sont tellement gobeurs, qu'on leur fait tout avaler.



DURAND. — Ah! ce bon Leblagueur! Que fais-tu dans ce quartier?

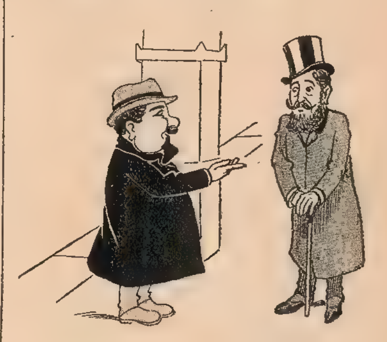
LEBLAGUEUR. — J'ai rendez-vous ici avec mon ami Caillaux, le ministre. Il vient me rendre les cinq louis que je lui ai prêtés pour équilibrer son budget. Au revoir.



DUPONT. — Tiens, Leb'agueur! viens-tu prendre quelque chose?

LEBLAGUEUR. — Impossible, mon vieux. J'ai rendez-vous avec mon ami Caillaux. Il vient me rendre les cinq louis que je lui ai prêtés pour équilibrer son budget.

DUPONT. — Alors, au revoir!



DUBOIS. — Ah! quelle rencontre. Comment va, cher Leblagueur? Viens-tu faire un tour au Bois?

LEBLAGUEUR. — Mille regrets, mon bon, mais j'ai rendez-vous à six heures avec Caillaux, le ministre. Il vient me rendre les cinq louis que je lui ai prêtés pour équilibrer son budget.

DUBOIS. — Alors, au revoir!



LEBLAGUEUR (*seul*). — Six heures trois quarts... Ce bougre de Caillaux aurait-il oublié le rendez-vous...

les marquait au front d'un fer, et, s'il y avait récidive, on leur perçait la langue. On jurait alors: par Dieu, par la tête Dieu, par la mort Dieu. Pour éluder les édits draconiens, on transforma ces jurements en tête-bleue, mort-bleu; et, plus tard, on adopta: pardié, pardi, pardienne, morbleu, mordienne, ventrebleu, sangbleu, sandis.

Le juron favori de Louis XI était: Pâques-Dieu; celui de Charles VIII, jour de Dieu; celui de Louis XII, le diable m'emporte; celui de François Ier, foi de gentilhomme. Brantôme réunit ces quatre jurons dans un quatrain:

> Quand la *Pâques-Dieu* décéda,
> Par *Jour de Dieu* l'on décida.
> *Le Diable m'emporte* s'en vint près,
> *Foi de gentilhomme* vint après.

Le cruel Charles IX jurait de toutes les manières, et « tel qu'un sergent qui mène pendre un homme ».

Henri IV usait du fameux ventre saint-gris, mais parfois il s'écriait aussi: jarnidieu. Le Père Coton, son confesseur, lui ayant dit que cette expression signifiait: Je renie Dieu, et constituait un blasphème, le Béarnais lui répondit, toujours spirituel:

— Eh bien! dorénavant je m'écrierai: jarnicoton!

Et il le prononça si souvent, son jarnicoton, qu'on le retrouve, aujourd'hui encore, dans la bouche de nos paysans normands.

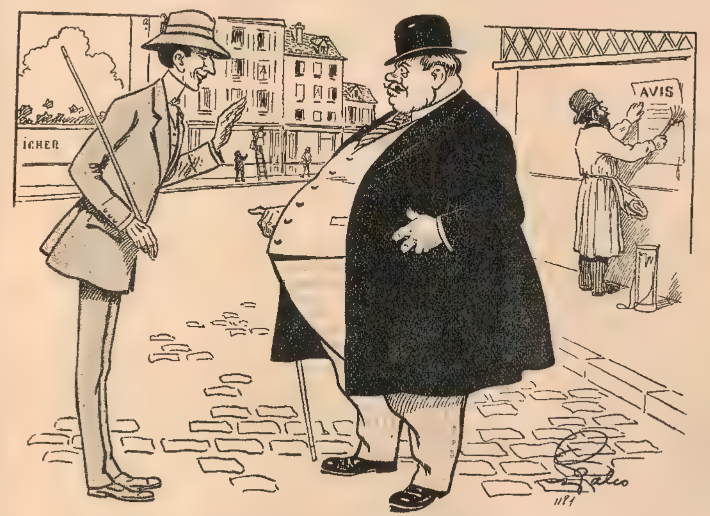
En 1647, le Parlement rendit un arrêt qui renouvelait toutes les peines du moyen âge contre les blasphémateurs: le gibet, la roue, la mutilation de la langue, toutes tortures qui avaient été supprimées par Richelieu.

Cela n'empêcha pas, d'ailleurs, les gentilshommes de jurer comme des soudards.

FAIBLESSE

— Hélas! oui, Monsieur le juge, soupirait l'accusé, j'avoue que, dans un moment de faiblesse, j'ai emporté une charretée de tuyaux de plomb.

— Dans un moment de faiblesse, dites-vous, exclama le juge, mais qu'auriez-vous donc emporté dans un moment de force?



— Non, ça ne va pas aujourd'hui... mes jambes refusent de me porter.

— Ecoutez, Monsieur Bibochard, faut pas leur en vouloir: je suis sûr que les miennes refuseraient également de vous rendre ce service.

L'INTENTION

La plupart du temps, l'intention remplace le fait.



Ainsi, l'intention que manifestent certains vieux messieurs, genre Orphée, de nous charmer, leur est aussi profitable que s'ils nous charmaient, vraiment.

On remercie, également, de quelque calibre soit-il, le monsieur qui manifeste l'intention de vous soutenir.



Le geste, simplement évocateur de la gifle, donne le même résultat que la gifle elle-même.



Partant de ce principe, que la façon de donner vaut mieux... etc..., une invitation à dîner est souvent reçue avec plus de plaisir que le dîner lui-même.



Un petit lot d'intentions bien exposées en temps voulu, peuvent valoir quatre ans de tranquillité et 60.000 francs.



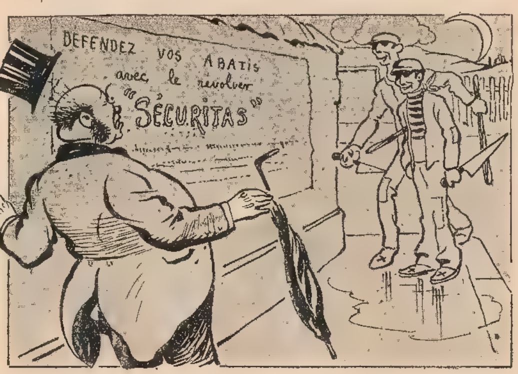
Et puis, tenez, une chose à la portée de tout le monde: je viens de m'apercevoir que l'intention de faire du feu remplace très avantageusement le feu lui-même; on peut recommencer facilement tous les quarts d'heure, et c'est bien plus économique.

DU CHOIX D'UN BON EMPLACEMENT POUR LA PUBLICITI

Il n'est rien de tel, pour la vente d'un produit, que d'en mettre le nom sous les yeux du public, au moment même où ce public éprouve le besoin de le posséder.



Partant de ce principe, l'agence de publicité *Pêle-Mêle* a eu bon nez en faisant défiler ses hommes-sandwichs, porteurs d'une réclame pour les fameuses pilules Pick rhumes, bronchites) devant les portes de certains théâtres avant la représentation.



Son inspiration n'a pas été moins bonne, quand elle a fait coller des affiches vantant le revolver de poche « sécuritas » sur les murs des rues désertes.



De même, on ne saurait trop approuver l'heureuse initiative dont elle a fait preuve, en faisant déposer dans nos bureaux de postes parisiens des buvards et sous mains rappelant les qualités de désinfection et d'assainissement du papier « Purifio ».



Grâce à elle, la poudre insecticide « Je tue tout » a trouvé un emplacement fort judicieux vis-à-vis du « petit hôtel des voyageurs ».



Elle a bien fait, en placardant une réclame pour la grande maison « Le Touriste », (spécialité d'alpenstocks et de chaussures ferrées) au beau milieu de cette voie parisienne, bouleversée pour de longs mois encore par la construction du métro.



Et pouvait-elle trouver un meilleur emplacement au corricide le « Radical » que les voitures du métro?

DE NOS LECTEURS

Le Code secret des mendiants professionnels

On parle souvent, et quelquefois sans y croire beaucoup, du Code secret des mendiants de profession, destiné à compléter leurs listes de personnes charitables; or, voici quelques détails curieux sur la cryptographie que cette honorable corporation emploie en Allemagne pour se transmettre les renseignements utiles. Ces détails sont fournis par le périodique *Der Vanderer*, organe des auberges allemandes subventionnées.

Les indications cryptographiques, valables aussi bien à la ville qu'à la campagne, sont placées généralement sur les portes des maisons d'habitation, du côté opposé à la poignée et à hauteur d'homme: elles sont faites à la craie ou au charbon, mais peu apparentes:

Un petit cercle indique la demeure d'un homme charitable;

Un petit triangle, celle d'une dame accessible à la pitié;

Deux petits cercles, signalent la maison comme excellente;

Un petit carré: le propriétaire se fait tirer l'oreille; deux: il donne encore, mais après une semonce ou un discours de morale;

Un carré, surmonté d'un trait vertical, annonce qu'on offre du travail au lieu de donner l'aumône;

Une petite croix: rien à faire; deux: on sera rabroué; trois: un agent de police habite la maison.

Cette cryptographie devant être en usage aussi bien en France qu'en Allemagne, rien de plus facile que d'éloigner les quémandeurs, au moins les professionnels: trois petites croix à hauteur d'homme, du côté opposé à la poignée de votre porte.

***

Comment on combattait jadis les incendies

Pendant longtemps, on n'eut, pour combattre le feu, qu'un seul instrument: la seringue. Sous les toits des grands monuments, on pratiquait de grands réservoirs destinés à recevoir l'eau de la pluie, et à chacun d'eux était attachée une seringue. La cathédrale de Troyes en possède une qui date du seizième siècle et qui fut découverte dans les combles. Elle mesure soixante-douze centimètres de long et le dessin a été publié dans les ouvrages d'architecture, notamment dans le Dictionnaire du mobilier, par Violet le Duc. Lors du terrible incendie qui, en mars 1618, détruisit la grande salle du Palais, à Paris, on n'eut même pas une seringue pour combattre l'incendie. Les Mémoires du temps disent que « ni les seaux d'eau, ni les cruches, ni les chaudrons qu'on portait pleins d'eau de la Seine, ne suffisaient pour esteindre un si gros amas de feu. »

On éteignait aussi les feux de cheminée en tirant des coups de fusils chargés à balle. L'ébranlement de l'air, prétendait-on alors, devait détacher la suie. L'ordonnance du 11 juin 1726 déclare le moyen excellent, mais dangereux, et prescrit qu'à l'avenir les fusils ne seraient plus chargés que de menu plomb ou de sel. Les plombiers, couvreurs, maçons, charpentiers, étaient réquisitionnés pour les incendies et étaient tenus de fournir leurs outils et leur travail.

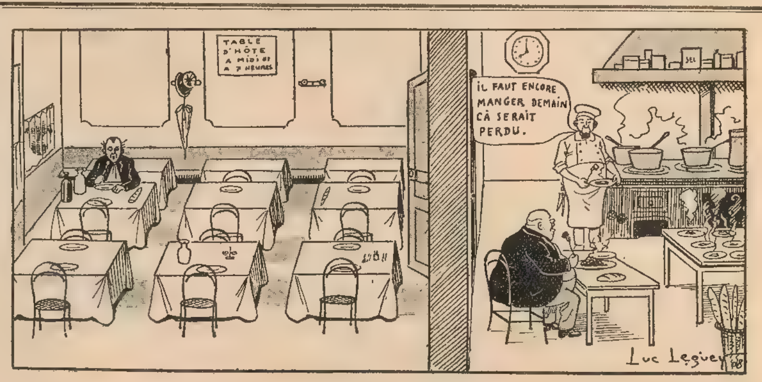
Les pompes ne furent inventées qu'en 1718; elles fonctionnèrent pour la première fois le 10 décembre 1722; c'est à M. de Sartines, qu'on doit ce progrès. Enfin, les premières assurances contre l'incendie ne datent que de 1770.



LES FACETIEUX CAMBRIOLEURS



— Tu grossis, depuis quelque temps; tu dois faire de bonnes affaires?



LE RESTAURATEUR. — Hélas! au contraire mon cher! C'est parce que les clients font défaut que je suis gras comme ça!

Chiens quêteurs

Les mendiants, en Angleterre, ont des moyens singuliers pour décider les passants à leur faire l'aumône: ils ont des chiens quêteurs. On attache, sur le dos du chien, une bourse, et on exerce l'animal à solliciter le passant.

Mais ce moyen n'est pas utilisé seulement par les mendiants, il est employé par des associations de bienfaisance. C'est ainsi que l'Œuvre de l'Orphelinat des chemins de fer de Londres et du Sud-Ouest a adopté le système du chien quêteur. Il arrive quelquefois que les quêteurs de cette association ont la vie courte, car ils se font tuer par des trains en traversant la voie d'un quai à l'autre.

Les chiens qui se prêtent le mieux à ce dressage sont les collies. Ils savent solliciter de préférence les voyageurs bien habillés devant qui ils viennent se poser, l'œil aimable, et la queue frétillante, qui semble dire merci d'avance. On exerce aussi ces chiens à réprimer toute tentative d'extorsion de fonds. Toute personne qui essayerait de les dépouiller de leur boîte, serait immédiatement détournée d'une entreprise de ce genre par de sérieuses morsures.

Actuellement, il y a, dans Londres, quinze à vingt chiens quêteurs pour des œuvres philanthropiques. On assure qu'ils arrivent à ramasser par an, une vingtaine de milliers de francs. C'est véritablement un dressage très curieux.

* * *

Le soleil serait-il malfaisant?

Qui croire? On sait que certains médecins ont imaginé des cures de soleil pour certains malades qui souffrent des nerfs. Or, un médecin américain, le docteur Woodruff, prétend, avec preuves à l'appui, que la lumière du soleil est nuisible et exercerait sur l'organisme une influence désastreuse.

Il y a à cette théorie quelques objections à faire, au moyen d'exemples que nous pouvons prendre près de nous. Si vous prenez, pour point de comparaison, la santé et la mine d'un de nos employés du Métropolitain et celle d'un employé des Omnibus, l'avantage est pour ceux qui vivent en pleine lumière, c'est-à-dire pour les employés des Omnibus. Comparez des fleurs qu'on fait pousser dans des caves et des fleurs qui poussent au soleil; il n'y a pas de doute: les fleurs vivant au soleil l'emportent sur celles privées de lumière.

Il ne faut pas confondre la lumière avec la chaleur.

L'excès de lumière peut fatiguer comme fatigue l'excès de chaleur. Et l'on peut vivre aux tropiques, comme l'on vit au pôle Nord. C'est une erreur de généraliser et de tirer des conclusions de faits isolés. Vivons donc à la lumière; et il est certain que nous ne nous en trouverons pas mal.



LES COURSES

— Non, Monsieur, laissez moi mourir. J'ai honte de moi-même. J'ai touché mon mois et j'ai tout joué aux courses. Je n'ai même pas mangé.

— Allons, courage! tenez, voilà cent sous!

— Ah! merci! maintenant je suis sauvé!... je vais les mettre sur Caraco placé.

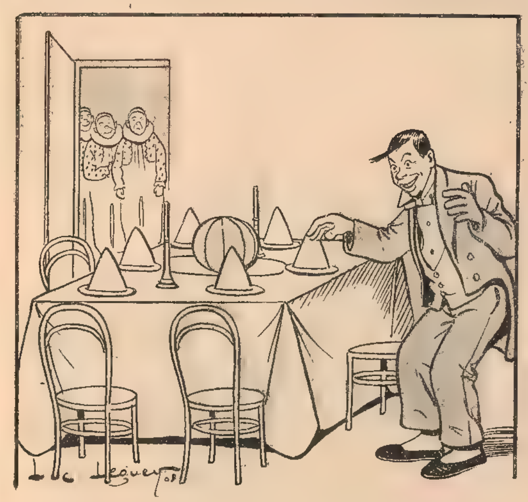
* * *

Chasse

Sur les dunes désolées de la Vendée, il n'y a guère d'autre gibier que les oiseaux de mer et les lapins. Pour chasser ces derniers, on se sert dans ce pays d'un moyen aussi simple qu'original. On se munit de crabes et de bouts de bougies, puis on introduit dans les terriers les crabes, après avoir fixé sur leurs carapaces les bougies allumées. Ces Lucifers d'un nouveau genre se précipitent dans les galeries, semant la terreur parmi la gent timide. Les pauvres lapins fuient de tous côtés. On n'a plus qu'à tirer.

Ce que je raconte a l'air d'une plaisanterie, c'est pourtant la pure vérité.

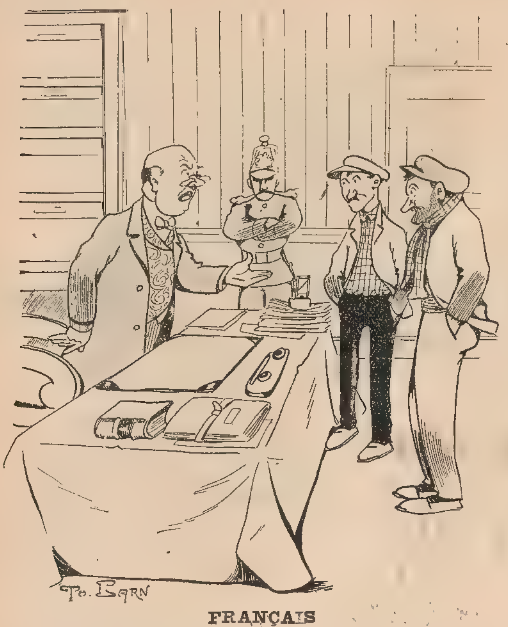
Moins coûteuse que la chasse au furet, cette chasse aux crabes est aussi beaucoup plus amusante.



AUGUSTE. — Tiens, la table est servie! Ces messieurs clowns sont bien aimables de me faire cette surprise!



Mais Auguste s'est trompé. Les clowns lui ont fait une blague.



FRANÇAIS

Ainsi, vous avouez cyniquement avoir perpétré ce crime épouvantable.. tenez, vous êtes des gens sans aveux!



EN GRECE

— Je vous présenterai à la Cour. J'ai les plus hauts personnages dans ma manche!

La première du "Grand Pélican blanc"

Le matin de la répétition générale du *Grand Pélican blanc*, le nouveau drame norvégien que donnait, au théâtre des Bouffes-Sinistres, l'éminent écrivain Christian Hurloux, digne émule d'Ibsen, de Strindberg, et de Bjornsterne-Bjornson. M. Hippolyte Rabillon, de l'Académie des sciences, hygiéniste et microbiologiste distingué, chargé de cours au Collège de France, et, de plus, chroniqueur scientifique au journal *Le Falot*, reçut le billet suivant de M. Carolus Labarbe, critique dramatique au même journal:

« Cher Ami,

« Vous m'avez souvent dit que tout ce qui touchait au théâtre vous intéressait au plus haut point. Une indisposition m'empêche d'assister, ce soir, à la répétition générale du *Grand Pélican blanc*, et, par suite, d'en faire le compte rendu; comme j'ai la plus grande confiance en votre jugement, et en votre habileté d'écrivain, je viens vous prier de bien vouloir vous arracher un instant à vos chères études pour prendre, en mon lieu et place, le sceptre de la critique dramatique. Ci-joint le coupon de ma loge. Vous allez, j'en suis certain, me faire un article délicieux, et nos lecteurs n'y perdront rien, au contraire!... Envoyez directement votre copie à l'imprimerie du journal. Un mot, pour me dire que vous acceptez cette petite corvée, et merci d'avance.

« Cordialement à vous, cher ami,

« Carolus LABARBE. »

M. Hippolyte Rabillon répondit par courrier:

« Cher Ami,

« Je suis, avant tout, un homme de science; mais j'aime tant le théâtre et suis si désireux de vous être agréable, que j'accepte, à titre exceptionnel, le périlleux intérim que vous me proposez. Enchanté de vous rendre ce modeste service: pour une fois, cela m'amusera; espérons que cela n'ennuiera pas trop vos lecteurs et admirateurs. Mes amitiés.

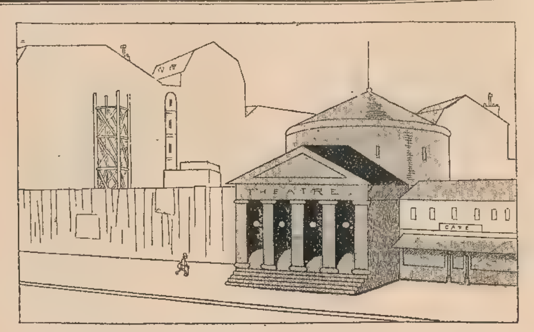
« H. RABILLON. »

* * *

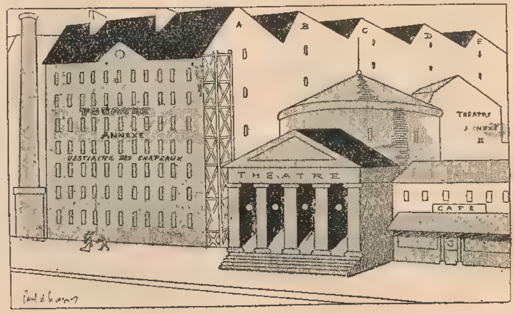
Ainsi qu'il le disait, M. Hippolyte Rabillon aimait beaucoup le théâtre, mais il était, avant tout un homme de science. Il nous suffira, pour le prouver, de reproduire *in-extenso* le compte rendu dramatique que le digne microbiologiste offrit le surlendemain aux lecteurs du *Falot*. Le voici:

. . . .

« Je m'empresse de proclamer, tout d'abord, que le *Grand Pélican blanc* a remporté, hier soir, aux Bouffes-Sinistres, un magnifique succès. C'est une œuvre magistrale, qui fut magistralement jouée dans d'excellentes conditions acoustiques. J'ai observé, en effet, que le temps de résonnance demeurait constant pour toutes les voyelles énoncées par la voix des différents acteurs, quels que fussent le nombre et l'amplitude des vibrations; ainsi, la résonnance eut toujours la durée maxima d'une seconde, pour les imprécations que lança Olaf Popof, comme pour les supplications que murmura Kharoline; et, cependant, les cordes vocales du héros vibraient à 50 kilogrammètres avec un débit de 2 070 litres d'air à l'heure; tandis que chez sa jeune protagoniste, la pression n'était que de 14 kilogram-



Un directeur de théâtre vient de faire installer des casiers pour les chapeaux de dames.
Aspect actuel du théâtre.



Et comme il sera dans deux ans, avec l'accroissement des chapeaux.

mètres 500. et le débit de l'air de 302 litres 0.41 environ... C'est dire que l'acoustique (dont le foyer mathématique se trouvait situé bien au-dessus des ordonnées au grand axe de l'ellipse, la voûte étant en cintre surbaissé) fonctionnait à merveille.

« Malgré cela, au premier acte, pendant les scènes d'exposition, la salle est restée un peu froide: il est vrai que la température était peu élevée; le thermomètre enregistrait seulement 17° 4, et le baromètre se tenait à 76... D'autre part, l'atmosphère était encore trop sèche (44 0/0 d'humidité), et trop pure (1 litre 8 d'acide carbonique par mètre cube d'air), pour que l'enthousiasme pût y prendre son essor, car les spectateurs n'étaient pas suffisamment intoxiqués. Aussi, les tirades éperdûment symboliques, qui expriment la synthèse et la quintessence de l'œuvre, furent mal comprises et peu goûtées, et cela tient à ce que l'air de la salle ne contenait, à ce moment que 14.862 microbes par centimètre cube.

« Mais le succès, un instant douteux, ne tarda pas à se dessiner. Les belles scènes du deuxième acte, où Kharoline chasse Walensbirbe, et où Olaf Popoff jure de tuer le Grand Pélican blanc, émurent si profondément le public, que l'humidité de l'air monta soudain à 63 0/0, la température à 25° et la teneur en acide carbonique à 3 litre 1. Au baisser du rideau, il y eut cinq rappels, et 19.206 microbes par centimètre cube: l'atmosphère devenait favorable, et le Tout-Paris commençait à se sentir dans son élément.

« Le coup de théâtre de l'acte III rallia tous les suffrages. Lorsque Johana dit tout à Norangsdal, pour empêcher Horsens d'étrangler Bolinoes à la place de Canut, les applaudissements éclatèrent, et le thermomètre atteignit 31° centigrades. Il y a là une conception de l'honneur et du devoir qui touche au sublime, et grâce au puissant mouvement scénique de l'action, au talent des interprètes, au degré hygrométrique de l'air ambiant (71 0/0), à l'acide carbonique, et surtout aux bactéries, dont le chiffre était maintenant de 26977; voilà, en vérité, une des plus belles et des plus poignantes scènes du théâtre contemporain.

« Le quatrième acte fut accueilli d'autant plus favorablement, que chaque centimètre cube d'air comptait, à 11 heures 38 minutes, 39.004 microbes, battant de plus de 3.600 microbes tous les records enregistrés jusqu'à ce jour. En outre, la température était de 34°,6, la hauteur barométrique de 76,9, et la vapeur d'eau de 78 0/0. Quant à la dose d'acide carbonique, elle augmentait d'un litre par acte et par mètre cube d'air, avec une régularité merveilleuse. On pouvait désormais considérer la partie comme définitivement gagnée.

« En effet, lorsque le rideau tomba, à la fin du cinquième acte, l'œuvre de M. Christian Hurloux avait atteint une telle intensité dramatique, qu'on comptait 41° centigrades, 87 0/0 d'humidité, 5 litres 2 d'acide carbonique et 51.321 microbes par centimètre cube d'air. C'est un succès sans précédent.

Hippolyte RABILLON.

Pour copie conforme:
Robert FRANCHEVILLE.

Pêle-Mêle Connaissances

Il n'y a qu'un cri dans le public féminin — jeunes femmes, jeunes filles et mamans — pour faire l'éloge de *La Famille*, qui, à toutes ses attractions d'art et de lecture d'irréprochable respectabilité, de bon ton, joint à une partie pratique d'ouvrages pour les dames et des suppléments de tous genres.

J'ai sous les yeux le numéro de cette semaine. Je viens d'admirer ses belles gravures reproductions des chefs d'œuvre contemporains, je viens de feuilleter ses 24 pages contenant articles, chroniques, nouvelles, travaux d'aiguille, broderies, deux romans: *La Fille du Député*, par Georges Ohnet, et *Le Désir de vivre*, supplément gratuit hors texte, et je reste tout rêveur, car tout cela ne coûte que 15 centimes (un an: 8 francs). Vous n'avez d'ailleurs qu'à envoyer votre carte de visite à la direction de *La Famille*, 7, rue Cadet, pour recevoir un numéro spécimen qui vous permettra de connaître et d'apprécier en détail cette ravissante publication.

ELZÉVIR.

— En 1906, l'Etat a acheté ou commandé 438 œuvres d'art. Sur ce nombre, 104 seulement ont été distribuées dans les musées et les places publiques. Le prix moyen de ces acquisitions a été de 1.330 francs.

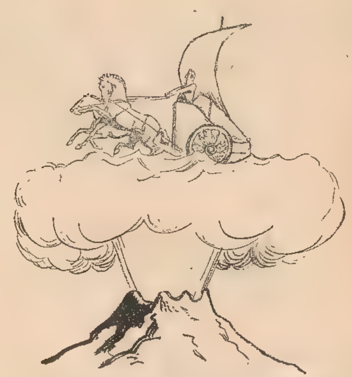
ALMANACH-SURPISE POUR 1909

L'**ALMANACH-SURPISE** de la *Famille* pour 1909, tant attendu de nos Lectrices, vient de paraître.

Ce sera le rayon de gaîté, l'éclat de rire qui délasse! Ses nouvelles, ses comédies, ses illustrations amusantes seront une source inépuisable de distractions en famille.

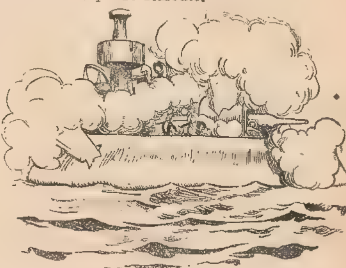
Et il apporte à chacun sa fameuse pochette-surprise! Qui aura la chance de gagner le superbe piano, les machines à coudre, les bicyclettes, les meubles fantaisies et tant d'autres jolies choses. Combien vont ouvrir en tremblant, l'enveloppe, et quelle joie à lire son contenu! Car tout le monde aura quelque chose d'utile ou d'agréable, et le moins favorisé de nous constatera avec satisfaction que sa prime dépasse les soixante centimes que lui aura coûté l'**ALMANACH**.

L'**ALMANACH** 1909 va s'enlever rapidement comme ses aînés et portera partout joie et bonheur.

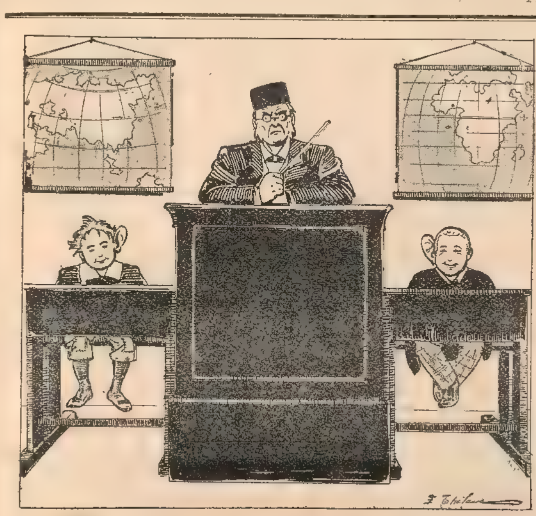


UNE PROPHETIE DE JOSEPH PRUDHOMME

« Le char de l'Etat navigue sur un *volcan* », passa, en son temps, pour une métaphore ridicule.

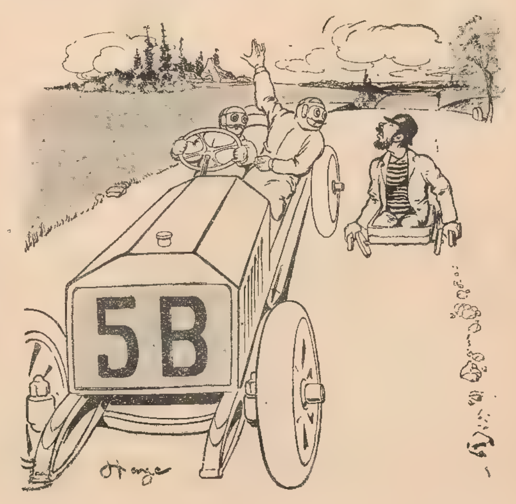


C'était une prophétie, puisqu'on a vu le gouvernement s'embarquer sur des cuirassés à explosions périodiques.



LES DEUX PLUS DISSIPÉS DE LA CLASSE

L'année prochaine, on les changera de place pour rétablir l'égalité des oreilles.



— Connaissez-vous la route de Fouilly?
— Suivez-moi, j'y vais.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. René Lavergne. — L'intention est excellente, mais veillez un peu plus à la correction, ces vers tiennent très peu de compte des règles de la prosodie.

M. Lefèvre. — Nous vous souhaitons sincèrement que cela continue toujours ainsi.

M. Lambin. — C'est vous qui aviez raison, vous faisiez 91.

M. P. C. (Cette). — Non, il n'y a aucun moyen d'y parvenir.

Mme Baronnet. — 1° Oui, toutes ensemble, mais attendez que les 84 problèmes du concours aient tous paru; 2° Nous les examinerons avec plaisir.

M. Aubert. — Autrement dit, regardez le dessin en plaçant la feuille en largeur et non en hauteur.

M. J. Grégoire. — Envoyez spécimens, nous les examinerons.

M. L. Mazéret. — Beaucoup de locataires, dans ce cas, ont attaqué en résiliation de bail, mais c'est forcément un moyen scabreux à tenter. De même pour indemnité à réclamer.



LE DIRIGEABLE
Les Poissons. — Sauve qui peut!

14e ANNEE — No 49. 10 Centimes 6 Décembre 1908.

Le Pêle-Mêle

POUR TOUS & PAR TOUS

France : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
Étranger : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

DISTRACTION DE M. LEMYOPE, par Mauryce MOTET.



— Qu'est-ce qu'il a donc, votre allumeur ? J'ai beau tirer le système, il n'allume pas !

UNE LETTRE

dédiée à Monsieur Simyan

« Mon cher Jean,

« Je t'écris de l'hôpital St-Antoine, où je suis depuis hier, bien malade, si malade, que je pense que je vais peut-être mourir. Si seulement je t'avais auprès de moi, mon bon Jean, mon grand frère chéri, toi qui depuis que nos parents ne sont plus, es le seul être au monde qui m'aime et qui me reste! Il me semble que la mort me serait douce et même qu'elle aurait peur... peur de toi, qu'elle n'oserait pas me prendre.

« Hélas! je tremble... Si tu n'allais pas venir!... C'est au hasard que je confie ce mot écrit à la hâte. Te parviendra-t-il jamais! Et dire que tu es si près de moi... que tu passes peut-être sous ma fenêtre..., et que tu ne sais pas que je suis là!...

« C'est vrai, au fait. Il faut que je t'explique.

« Figure-toi... Une épidémie de typhoïde s'est déclarée à Gabès. Nous en avons eu pas mal d'atteints dans mon régiment, en sorte qu'on nous a libérés deux mois plus tôt. Tu penses si j'étais heureux de te retrouver, après trois ans d'absence... Et de voir Paris aussi où j'allais habiter désormais près de toi... au lieu de retourner en Bretagne, puisque père n'est plus.

« En arrivant, je me précipite rue St-Gervais. J'étais joyeux... joyeux!.. Et qu'est-ce que j'apprends? Tu avais déménagé. Personne ne connaissait ton adresse. Bien sûr, tu me l'avais écrite, tu avais dû me l'écrire. Seulement, tu ignorais mon si prompt retour, et ta lettre devait me courir après, par là-bas, en Afrique, comme cette autre, tu te rappelles, qui a mis six mois à me rattraper. Bref, cette nouvelle m'a donné un coup..., un coup!... C'était comme si toute ma joie s'était changée en plomb et m'était tombée sur le cœur... Ça m'a fait mal!

« Pourtant, à force de demander aux uns et aux autres, j'ai fini par savoir que tu travaillais dans une usine, à Levallois, rue du Bois, ou bien rue Fazilleau. Je me suis mis en route aussitôt... Mais, ouat! Je n'avais pas marché dix minutes qu'un étourdissement me prend. J'avais été trop remué, vois-tu. Je me trouve mal. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite? Je ne sais pas. Toujours est-il que me voici à l'hôpital.

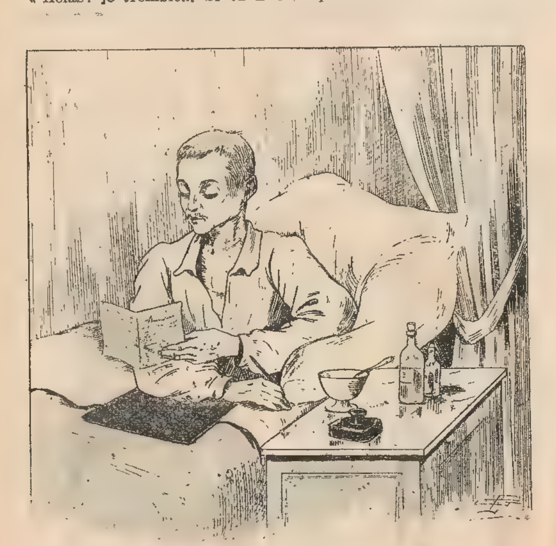
« Le médecin a dit qu'il ne pouvait pas encore se prononcer, qu'il fallait attendre, mais qu'on devait m'éviter toute émotion... Moi, je sais, c'est la typhoïde que j'ai ramenée de là-bas, bien sûr! Je le sens, comme je sens aussi que rien que de te voir, je serais presque guéri... Vois-tu, ce qui me rend tout creux, tout faible, c'est le chagrin de ne pas encore t'avoir embrassé, alors que tu es si près, et que je m'en étais fait une telle joie.

« Si encore je connaissais quelqu'un ici... Je pourrais lui confier un mot, lui dire de te rechercher... Mais je ne connais personne. Il y a bien les infirmiers, mais je n'ose pas. Et puis, ils ont autre chose à faire que de courir dans des quartiers perdus comme Levallois, qui, m'a-t-on dit, se trouve là-bas... à l'autre bout de Paris. Je mets simplement ma lettre à la poste, à la grâce de Notre-Dame d'Auray, comme on dit, au pays, et j'espère... mais... j'ai... j'ai bien peur...

« Ton petit soldat.

« Yves. »

*
* *



« Mon cher Jean,

« Je t'écris de l'hôpital Saint-Antoine, où je suis depuis hier, si malade que je pense que je vais peut-être mourir.

— Dis donc, eh! Grandet?

— Quoi donc, Lefort?

— Allume-moi cette adresse!

Le facteur Grandet, ayant pris des mains de son collègue la lettre tendue, y jeta un coup d'œil et la lui rendit en s'esclaffant!

— Voilà un particulier qui n'a pas peur!

La lettre portait cette suscription:

A Monsieur Jean TROADEC
Mécanicien dans une usine
rue du bois ou bien rue Fazilleau
Levallois.

— Il y a des gens qui ne doutent de rien, fit encore Grandet.

— D'autant plus que la rue du Bois n'est pas courte.

— La rue Fazilleau non plus!

— Et que les usines ne manquent pas! Bon sang de bon sang!

Là-dessus, Lefort hocha la tête et ajouta:

— Oui, comme tu le dis, il y a des gens qui ne doutent de rien. Pour une bêtise, ils vous feraient faire des kilomètres, comme si on n'en bouffait pas assez du matin au soir!... Je ne sais pas ce qu'il y a là-dedans, fit-il en soupesant l'enveloppe, mais ce n'est certes pas une communication de notaire. Ce n'est pas encore aujourd'hui que le nommé Troadec hérite.

— Ça, c'est une écriture de femme! dit Grandet. Elle vient de Paris. C'est une payse qui est venue se placer.

— Quelque chose comme ça, oui!

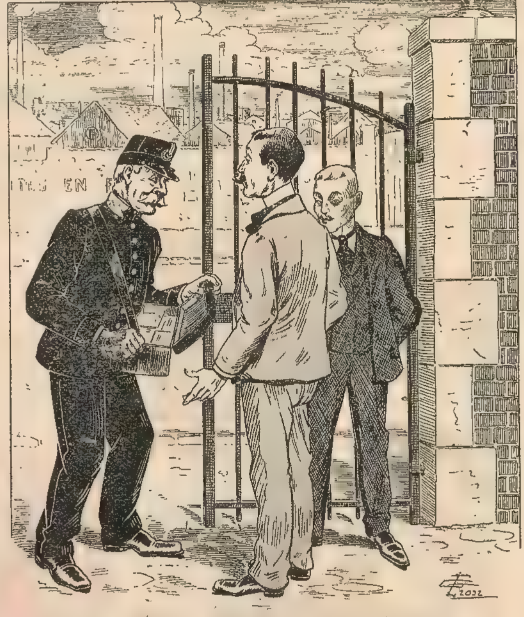
— Elle se croit encore à Trou-s-Mer.

— Oui. Elle pense que le facteur est comme là-bas, cousin de tout le monde.

— En tout cas, si le gars n'a que cette lettre pour lui donner de ses nouvelles!... Hein, Lefort?

— Bon sang de bon sang! Pour sûr!

Là-dessus, Lefort rejeta l'enveloppe dans le fond de sa boîte, puis les deux facteurs se séparèrent, tournant, l'un à droite, l'autre à gauche, chacun gagnant l'îlot dans lequel il devait faire sa distribution.



— Excusez-moi... Je ne vous ai pas remercié comme je l'aurais dû...

. . . .

Lefort était un homme de cinquante ans, la moustache grise, l'air militaire. Brave homme, honnête homme, comme ils le sont presque tous du reste, dans la corporation.

Ce matin-là, le courrier était exceptionnellement chargé.

C'était la seconde tournée du matin. A midi seulement Lefort termina sa distribution.

— Maintenant, vite à la soupe, se dit-il en revenant au bureau.

Et il reprit le chemin de la poste, songeant avec délices à la bonne partie de pêche qu'il allait faire l'après-midi, ayant sa demi-journée libre, avec son vieil ami Branchu.

Il marchait allègrement, sa boîte vide en sautoir.

Vide? Pas tout à fait!

Au fond, tout au fond, restait la lettre adressée au sieur Troadec. Il ne s'était même pas informé... A quoi bon? Une telle adresse!!

Il retrouva l'enveloppe en arrivant au bureau.

— Bon sang de bon sang! bougonna-t-il... Et il allait la classer avec mention « Inconnu ». Un scrupule lui vint:

— Bah! se dit-il, je la classerai ce soir. En rentrant déjeuner, comme je passe par la rue du Bois, je m'informerai, qui sait?

Puis, toujours bougonnant, l'ancien militaire s'en fut.

Une heure plus tard, Lefort arrivait à l'extrémité de la rue du Bois. Il avait en vain frappé à la porte de plusieurs usines. A ce moment, il s'entendit interpeller.

— Lefort!... Eh! Lefort.

C'était l'ami Branchu, l'épuisette sur l'épaule, la gaule en bandoulière:

— Eh quoi, Lefort? Et la pêche? On est en retard, mon vieux... Allons, vite.. Je file devant... Tu me retrouveras dans l'île de la Grande Jatte, à notre place habituelle.

. . . .

Le vieux facteur ne fut pas long à table. Deux bouchées avalées, il atteignait sa gaule, son chapeau de paille, son veston d'alpaga. Sa rude figure était souriante. Il allait pouvoir satisfaire sa passion favorite.

Or, comme il accrochait à la patère sa tunique, un froissement de papier crissa à son oreille. Il entrouvrit sa poche:

— Ah! oui! fit-il, furieux, soudain. Encore cette maudite lettre. Bon sang de bon sang! Il y a des gens qui ne doutent de rien, c'est rudement vrai!

Songeur, il resta un moment indécis. Puis sa vieille âme de facteur prit le dessus. Il remit sa tunique et sortit.

Il ne rentra qu'à la nuit. Il avait « fait » tout Levallois, renvoyé de rue en rue, de maison en maison, harassé, bougonnant, mais entêté quand même, entêté jusqu'à la gauche, bon song de bon sang.

. . . .

Un mois s'est passé.

A la grille d'un petit pavillon de la rue Baudin, à Levallois, un facteur sonne. C'est notre vieille connaissance Lefort.

Au bruit, une porte s'est ouverte. Un jeune homme a paru, l'air faible, mais heureux des convalescents qui renaissent à la vie.

— Jean! Jean! c'est le facteur! s'est-il écrié.

Et Jean paraît. Un gaillard de six pieds. Il s'avance d'un pas solide, prend le courrier des mains du facteur.

— Tiens, c'est vous? fait-il de sa forte voix. Je ne vous reconnaissais pas.

— Ou. c'est moi... Bon sang de bon sang! m'avez-vous assez fait trotter le mois dernier.

— Excusez-moi, je ne vous ai pas remercié comme je l'aurais dû... j'étais bouleversé. Mais si vous saviez, cette fameuse lettre est arrivée à temps... Elle l'a sauvé.

— Ah! Ah! Hum! Et alors, fait le vieux facteur avec un regard malicieux, elle va bien, maintenant?

— Qui donc?

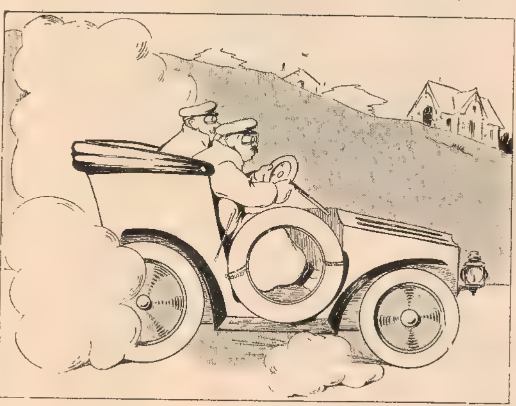
— La payse.

— Quelle payse?

— Mais celle de la lettre.

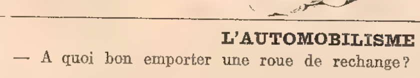
— Ma payse? fait Jean, qui alors comprend. Et il attire à lui son jeune frère en souriant... Ma payse, la voilà!

Etienne J.





L'AUTOMOBILISME RENVERSE MEME LES PROVERBES


— A quoi bon emporter une roue de rechange?

— Mais, mon cher, il n'y a rien de plus utile, aujourdhui qu'une cinquième roue à un carrosse.

Pêle-Mêle Causette

C'était au café, dans cette atmosphère propice aux discussions philosophiques. La manille s'était tue un instant et l'on causait des événements du jour. Le Kaiser, personnage si étrangement énigmatique, avait naturellement les honneurs du tapis.

— Et dire, observa quelqu'un, que de la volonté de cet homme dépend la vie de milliers d'êtres humains. Supposons-le jouant aux cartes. Le hasard peut vouloir qu'on lui coupe une manille. Cette cause de mauvaise humeur, fort compréhensible, d'ailleurs, et qui, pour un de nous, se traduit par un juron bien senti, peut très bien, chez lui, être la goutte d'eau qui fait déborder la coupe et déchaîne la guerre.

Notre existence se joue peut-être en ce moment au bridge ou au skat.

— C'est évidemment possible, opinèrent quelques voix.

— Voilà, Messieurs, continua le premier orateur, à quoi le pouvoir personnel expose le monde.

— C'est un anachronisme, confirma un autre, que cette puissance d'une individualité dans le siècle où nous vivons. Les Allemands ne sont pourtant pas moins civilisés que nous, comment peuvent-ils admettre encore qu'on puisse disposer de leur vie sans même les consulter.

Beaucoup d'autres arguments furent exposés en faveur de la même thèse. Quand, enfin, le thème fut à peu près épuisé, l'on s'avisa que, de tous les assistants, un seul s'était abstenu d'émettre son idée.

C'était un petit vieux qui, au bout de la table, absorbait avec conviction son café-crème journalier.

Son avis paraissait d'autant plus intéressant que c'était un Allemand.

On l'interpella:

— Et vous, Monsieur Muller, que pensez-vous du pouvoir personnel?

— Je le déplore, déclara-t-il avec le reste d'accent tudesque qu'un long séjour en France n'avait pu lui faire perdre.

— Vous reconnaissez, sur ce point, la supériorité du régime français?

Muller venait de porter à sa bouche une cuillerée de son breuvage. Il fit de la tête un signe négatif.

Et comme on se récriait, il s'expliqua:

— Vous êtes tous convaincus qu'en France le pouvoir personnel n'existe plus depuis la République.

— Naturellement.

— Alors, dites-moi, la main sur la conscience, si parmi vous il en est un seul qui ait été consulté sur l'opportunité d'une expédition au Maroc.

Il y eut un silence.

— Vous tenez, n'est-ce pas, à posséder cet empire?

— Moi, répondit quelqu'un, je m'en moque bien!

— Et moi donc! firent les autres en chœur.

— Cependant, vous avez assumé la police de ce pays, vous y entretenez des troupes, vous y sacrifiez le sang de beaucoup de vos concitoyens. Tout ceci s'accomplit en dehors de votre volonté.

Le hasard a voulu que vous ayez, un jour, un ministre, un petit homme qui s'est mis dans la tête de s'emparer du Maroc. Il s'est adressé à l'Angleterre, qui lui a répondu:

« — Prenez donc, cher ami, je vous le donne avec d'autant plus d'empressement qu'il ne m'appartient pas. »

Mais comme ça n'a pas marché, le petit ministre vous a tiré sa révérence en vous laissant sur les bras une sotte affaire, dans laquelle vous ne pouvez trouver que des déboires.

Vous voyez bien que le pouvoir personnel existe même en République.

Fred Isly.







LA CONTRE-PARTIE

Alors que les directeurs des grands théâtres demandent la supression des chapeaux.

Ceux des théâtres moins chics en réclament.

Durapiat

J'ai rencontré, hier, mon vieil ami Durapiat. Il avait l'air triste.

— Qu'est-ce qui vous afflige, mon bon Durapiat?

Il ne répondit pas directement à ma question et se contenta de soupirer:

— Les femmes sont vraiment des êtres peu raisonnables!

— Auriez-vous à vous plaindre de cette excellente madame Durapiat?

— Oh! oui! Elle me fera mourir, cette femme-là.

— Elle vous querelle?

— Non... mais elle est horriblement dépensière.

— Ah! bah!

— C'est comme je vous le dis. A tout bout de champ c'est vingt sous, c'est cent sous, c'est même un louis qu'elle me demande!

— Ah! vraiment! Et que fait-elle de tout cet argent?

— Ce qu'elle en fait! mais rien du tout.

— Comment! elle n'en fait rien, vous devez vous tromper!

— Comment en ferait-elle quelque chose, puisque je ne le lui donne pas!

* * *

Naïveté

Une jeune bonne fraîchement cueillie dans les champs du pays natal, avait été engagée à Troyes, la grande ville.

Totalement étrangère aux raffinements de la civilisation, la jeune villageoise ignorait jusqu'à l'usage du gaz d'éclairage.

Quelque temps après son arrivée, la maîtresse de la maison fut toute surprise de voir un seau vide suspendu au bec de gaz qui éclairait l'antichambre de son appartement.

— Pourquoi, Julie, avez-vous accroché ce seau au coude du gaz? demanda-t-elle.

— C'est parce que monsieur m'a dit comme ça, madame, que le gaz fuyait, répondit l'ingénue bonniche, j'y ons suspendu le siau pour le recueillir!

* * *

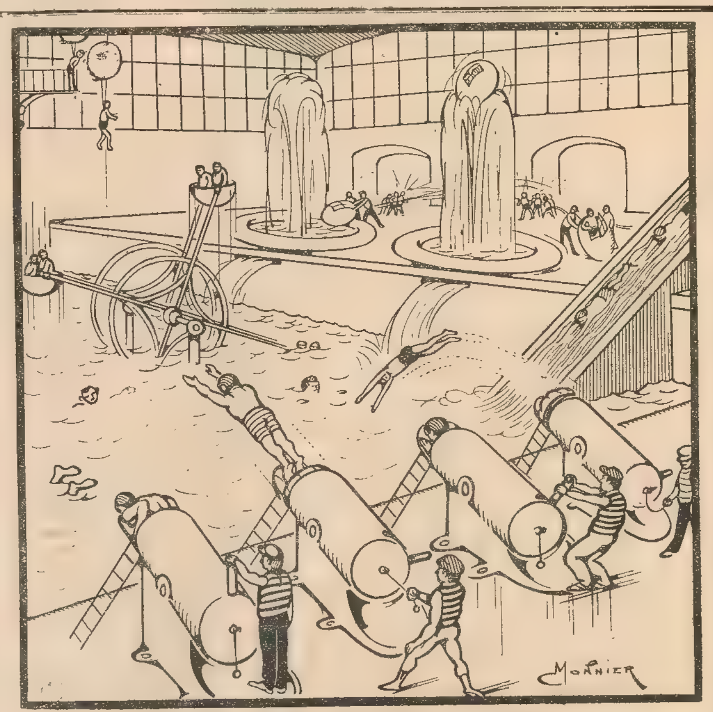
UN DISTRAIT

Ledardouillard, dont la mémoire était d'une infidélité déplorable, avait complètement oublié, en débarquant à Paris, le nom du client chez lequel il devait se rendre.

Il courut s'enfermer dans la première cabine téléphonique qu'il put rencontrer et demanda le nom à sa femme.

La réponse ne se fit pas attendre:

— Son nom est Bicoquet, le tien est Ledardouillard.



BAINS D'EAU TIEDE EN HIVER

Le lance-plongeur à ressort et déclic à la fois vigoureux et doux; l'hydro-toboggan; le tourniquet-plongeur; l'œuf hydraulique tournant sur jet (on se met dedans); les ballons parachutes adoucissant les hautes plongées... Voilà ce que nous voudrions voir dans nos si agréables, mais imparfaites piscines d'hiver...



THEORIE ET PRATIQUE

Le jeune Théodule, étudiant en chirurgie, s'exerçant à la trépanation.

L'Empereur et le sergent

L'empereur d'Autriche Joseph II, vêtu comme un bourgeois, d'une redingote haut boutonnée, et emmitouflé dans un cache-nez, faisait une promenade en calèche, aux environs de Vienne. Il fut surpris par la pluie et donna au cocher l'ordre de retourner en ville. A ce moment, un jeune sergent s'approcha de la voiture, et, s'adressant à l'empereur qu'il ne connaissait pas :

— Monsieur, y aurait-il indiscrétion à vous demander une place à côté de vous?... Cela ne vous gênerait pas beaucoup et cela ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois.

L'empereur acquiesça. Le sergent s'assit et ils dialoguèrent :

— D'où venez-vous, mon jeune ami?

— Je viens de chez un garde-chasse où j'ai fait un fier déjeuner.

— Qu'avez-vous donc mangé de si bon?

— Devinez, Monsieur.

— Que sais-je, moi?... une soupe de bière?

— **Ah bien oui, une soupe! mieux que ça.**

— Un plat de choucroute garnie de saucisses fumées?

— Mieux que ça.

— Une longe de veau piquée de galantine?

— Mieux que ça, vous dit-on.

— Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph II.

— Un faisan, mon brave homme... un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, s'exclama le sergent en frappant familièrement sur la cuisse de l'empereur.

Joseph II sourit finement, très amusé :

— Diable! un faisan tiré sur les réserves de Sa Majesté n'en devait être que meilleur.

— Oh! pour ça, je vous en réponds.

Comme on approchait de la ville et que la pluie tombait toujours, l'empereur demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendit :

Le sergent se récria :

— Vraiment, c'est trop de bonté, Monsieur, et je craindrais d'abuser...

— Mais non, mais non, indiquez-moi seulement votre demeure.

Le sergent donna le renseignement, puis il manifesta le désir de connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés.

Pour toute réponse, Joseph II dénoua son cache-nez et dégagea son visage, ce qui le fit aussitôt reconnaître.

Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture. Le sergent se confondit en excuses et supplia l'empereur d'arrêter pour qu'il pût descendre.

— Non pas, dit le monarque. Après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte.

Et il l'y descendit.

* * *

MUSIQUE ÉTRANGE

Extrait du *Courrier des Etats-Unis :*

Depuis longtemps, un bon fermier du Nord



LA FEMME ECONOME S'INSTRUIT PARTOUT

— Mme Durapiat, accompagnée de ses jeunes filles, s'en va aux magasins du Louvre pour s'acheter un boa; mais elle passe d'abord par le musée, où elle aperçoit la statue du Laocoon, ce qui lui suggère une bonne économie.



Qu'elle met en pratique, le lendemain, en cousant bout à bout les deux boas de ses filles, s'évitant ainsi l'achat d'un troisième pour elle-même.

de l'Etat de New-York, et sa femme, passaient des nuits affreuses. Ils étaient souvent réveillés par d'étranges sons musicaux dont ils ne pouvaient deviner ni la nature, ni l'origine; mais, pour eux, c'était quelque fantôme diabolique.

Leur ferme est isolée, et ils n'ont, pour compagnons qu'un chien, un cheval et une vache. Toutes les nuits, ils étaient réveillés en sursant: des airs de musique retentissaient sous leurs fenêtres. Tantôt le pauvre John croyait distinguer un hymne, tantôt il entendait une romance.

John, ouvrait chaque fois la porte de la maison, et il ne voyait ni fantôme, ni musiciens: sa vache, seule, était près de la fenêtre tranquillement occupée à ruminer.

John et sa femme étaient dans la terreur, et faisaient coucher le chien dans la maison pour les protéger.

Un jour le boucher du village acheta la vache de John, la tua, la dépeça et découvrit le mystérieux fantôme-musicien.

La vache avait avalé, on ne sait comment, un petit harmonica d'enfant, et quand elle ruminait, l'air, pénétrant dans le premier estomac, faisait résonner les notes de l'instrument. Quant aux airs divers que le fermier et sa femme croyaient distinguer, c'était une simple affaire d'imagination.

* * *

La " Maison-Blanche "

A propos des élections américaines, il est intéressant de rappeler l'origine du nom de « Maison-Blanche », donné à la résidence habituelle du président des Etats-Unis.

Lors de la guerre, qui éclata en 1812, entre l'Angleterre et les Etats-Unis, au sujet de la liberté des mers, les Anglais s'emparèrent de la ville de Washington, et y mirent le feu. La demeure du Président, solidement construite en pierres de taille, résista, mais la fumée noircit tellement les murs, qu'il fut impossible de leur faire reprendre, après la tourmente, leur aspect naturel.

On se décida alors à les peindre, et, sur l'avis de Jackson, le vainqueur des Anglais, on leur donna, en signe de réjouissance, une couleur d'un blanc éclatant.

Depuis, on a soigneusement gardé la tradition, et tous les dix ans, on badigeonne à nouveau les murs de la « Maison Blanche ».

Courrier Pêle-Mêle

A propos des derniers nés.

Monsieur le Directeur,

Relisant le numéro du *Pêle-Mêle* du 11 octobre, je note un article intitulé: *Les génies sont rarement les premiers nés.* Vous y citez de nombreux compositeurs: Weber, neuvième né; Wagner, septième; Mozart, septième; Schumann, cinquième; Schubert, treizième.

Ne pourriez-vous pas en rapprocher le compositeur français Massenet, que bien de vos lecteurs placent peut-être au rang des hommes de génie, et qui, je crois bien, est le dernier de *vingt et un* enfants.

Vous concluez: « Si, passé quarante ans, un homme ne vaut rien par lui-même, il représente, cependant, une belle valeur, etc... »

Là aussi, il y aurait des réserves à faire. Un très grand nombre d'hommes de lettres, d'artistes, de compositeurs, n'ont donné leurs productions les plus puissantes et les plus célèbres qu'après les 35 ou 40 ans. Les exemples abonderaient, mais puisque j'ai déjà cité un compositeur français contemporain, je prendrai un exemple voisin: celui du compositeur Reyer, qui ne donna *Sigurd*, la plus connue peut-être de ses œuvres, qu'après la soixantaine, et *Salammbô* cinq ans plus tard.

Recevez, etc.

A. Parry (Grenoble).

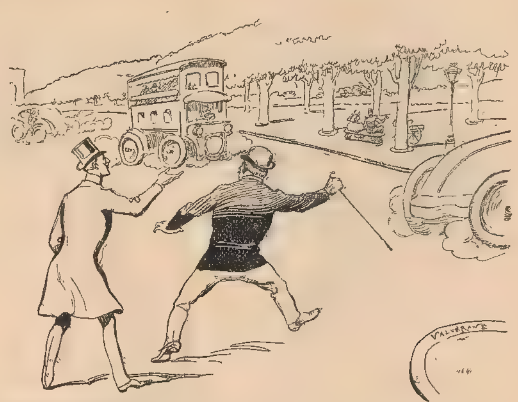
* * *

Langue arabe

Monsieur le Directeur,

Sous la rubrique *Pêle-Mêle Connaissances*, je lis un petit entrefilet, bien fait pour jeter quelque trouble dans l'âme des rares arabisants de France! La langue arabe n'est pas destinée à disparaître, pas plus que le peuple fier et indépendant qui la parle. Plus ancien que le grec, auquel il peut être comparé par la richesse des mots, plus harmonieux que le latin, l'arabe a, sur ces deux idiomes, l'avantage immense de posséder une grammaire des moins compliquées. Tout se réduit à la conjugaison des verbes, qui n'ont, en somme, que deux temps: le parfait et l'aoriste, et le mécanisme en est tel qu'il suffit d'un seul verbe





STRATÉGIE PARISIENNE

LE CAMPAGNARD. — **Puis-je traverser sans rien craindre de l'autobus.**

LE PARISIEN. — Vous avez tout le temps de passer de vingt-cinq mètres devant lui.

A Paris, l'habitude nous a donné un coup d'œil infaillible...



— Quand je vous le disais, que vous n'aviez rien à craindre de l'autobus.

pour savoir les conjuguer tous. Les règles ne souffrent aucune exception. Voilà qui fait mentir le proverbe.

Les Arabes possèdent des signes qui sont équivalents de nos voyelles, mais ils s'en servent rarement pour la raison que leur langue, simple dans ses allures, n'en a pas besoin, et qu'il suffit d'un peu d'habitude. Il n'est pas jusqu'aux caractères dont ils se servent pour écrire et pour imprimer leurs livres, qui ne soient eux-mêmes d'une élégance finie.

Recevez, etc.

A. TRIANTAFHYLLOS,
Docteur en médecine.

* * *

Paraffine

Monsieur le Directeur,

Voulez-vous me permettre de répondre à la question suivante posée dans le *Pêle-Mêle* du 1er novembre :

« Dans quelle substance peut-on parvenir à *fondre* la paraffine ? J'ai essayé l'alcool, l'ammoniaque, et n'ai pas réussi.

« GAULIAI. »

*
* *

La paraffine est insoluble dans l'alcool, facilement soluble dans le sulfure de carbone où elle se dissout presque instantanément, et un peu moins facilement dans l'essence de térébenthine. (A observer que le sulfure de carbone est un corps qui demande à être manié avec précaution.)

On peut indiquer en outre, les éthers, les carbures liquides volatiles et les huiles essentielles.

Mais je ne puis garantir, par mon expérience personnelle, que le sulfure de carbone et l'essence de térébenthine comme dissolvants de la paraffine.

Recevez, etc.

Georges NÉDON, chimiste.

M. Guyone indique également la benzine, et M. Guillaumin l'éther de pétrole.

* * *

Serpents qui têtent

Monsieur le Directeur,

Dans un de vos derniers numéros, un de vos lecteurs prétend que c'est une légende « que la croyance à la traite d'une vache par un reptile ».

Pour ma part, dans la Haute-Saône, j'ai vu dans une écurie, une *couleuvre* enroulée autour de la jambe d'une vache et très délicatement traire le pis de cette vache. L'opération terminée, elle s'en alla tranquillement en passant par un trou, et là, à la sortie, un bon coup de fusil favorisa sa digestion ; si je ne l'avais vue qu'à ce moment, rien que le lait qui sortait de sa gueule ne m'eût pas permis de douter.

Cette croyance est unanime dans mon pays, et bien d'autres cas m'ont été cités. Quant à la vipère, je ne sais rien là-dessus.

Recevez, etc.

UN LECTEUR.

* * *

A propos des huîtres

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du *Pêle-Mêle* du 18 octobre, je lis, page 13, que les huîtres sont mangeables en *tout temps*, contrairement à la croyance qu'elles ne sont bonnes à manger que dans les mois qui ont un R, c'est-à-dire de septembre à avril que le travail de la *reproduction n'a aucune influence sur la saveur* de ces mollusques.

Ces deux affirmations ne sont pas justifiées.

Les rivages de l'Océan et de la Manche sont baignés par les courants chauds du Gulf Stream et le printemps, plus précoce de deux ou trois mois qu'à Paris, se fait sentir chez les mollusques dès la fin du mois de février. En mars et avril, les huîtres commencent le travail du frai, qui dure de mai à septembre ; elles deviennent alors laiteuses, ce qui leur donne un goût de savon peu agréable pour les gourmets.

Les huîtres ne sont réellement bonnes que du mois d'octobre à la fin de février. Mais les gourmands et les Parisiens surtout, qui ne se rendent pas compte et sont habitués à manger de tout en toutes saisons, se figurent, une fois au bord de la mer, en été, que les huîtres sont bonnes. (D'où le dicton général : c'est bon pour les Parisiens).

Les habitants des côtes n'en mangent jamais pendant les mois du frai, car elles sont maigres et malades de ce fait, et aussi parce qu'elles fournissent les matériaux nécessaires à l'agrandissement de leurs écailles. A cette époque, non seulement elles sont *inférieures comme saveur* (de même que tous les poissons pendant le frai, mais elles peuvent occasionner des empoisonnements, et par suite de la température et par la rapidité avec laquelle la laitance qui forme le naissain se décompose.

Mais quand vient l'automne et l'hiver, que les périodes de frai et de croissance sont passées, c'est-à-dire d'octobre à fin février, alors elles reprennent de la force, du corps, engraissent et deviennent savoureuses.

Recevez, etc.

X., docteur en médecine.

M. Rio, de Libourne, nous faire part de remarques analogues.

Question interpêlemeliste

Nous prions les lecteurs qui veulent bien répondre aux questions interpêlemélistes de spécifier la question à laquelle ils répondent, soit en la reproduisant en entier, soit en la résumant.

* * *

Les étoiles de mer, ou astéries, à *six* bras *bien égaux*, sont-elles réellement rares ? En trouve-t-on souvent ?

G. DAVÈNE.

LA POPULARITE EN FRANCE

Les fabricants de produits nouveaux ne croiraient pas pouvoir écouler leur marchandise si, dans les affiches qu'ils collent à profusion sur nos murs, il ne nous faisaient pas savoir, par exemple:



Que si M. Fallières conduit sans accroc le char de l'Etat, c'est grâce aux antidérapants Machinski.



Ou que c'est grâce à la colle « Ophane », que M. Clemenceau peut réparer les fissures du bloc républicain.



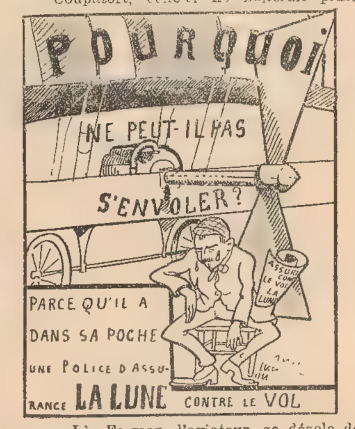
Ailleurs, nous apprenons que si M. Briand appliquait à la Justice la mécanohydroélectrothérapie du docteur Coupatort, celle-ci ne boiterait plus.



Là, nous nous émerveillons de voir M. Lépine en extase devant un panier à salade sortant de la grande quincaillerie Allonsœur.



Plus loin, c'est M. Pichon au concert européen, qui charme les Puissances, grâce au phonographe Patay de Foix.



Là, Farman, l'aviateur, se désole de ne pouvoir planer, oubliant, l'imprudent, qu'il a dans sa poche une assurance contre le vol.



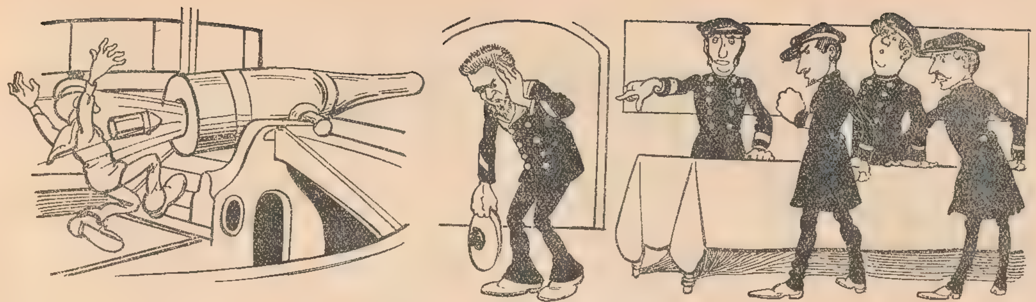
Grâce à l'affiche de la maison Pellicule, nous savons, désormais, que Me Henri Robert, l'avocat bien connu, ne se sert, pour développer ses conclusions, que des produits de cette maison.



Autre renseignement utile: Si M. Caillaux employait la tondeuse Rasibus, il pourrait tondre le contribuable à son gré, sans crainte de le faire crier.



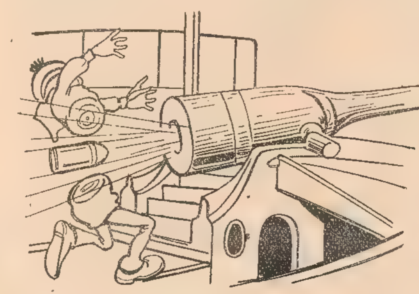
Enfin, (à quoi tiennent les révolutions!) Les Perses, à Tiflis, ayant appris que le piège à rats « Cric-Crac », remplace les chats, ne veulent plus entendre parler du leur.



BONNE ADMINISTRATION

Un jour, sur un navire, un canonnier fut tué par un projectile, qui sortit par la culasse.

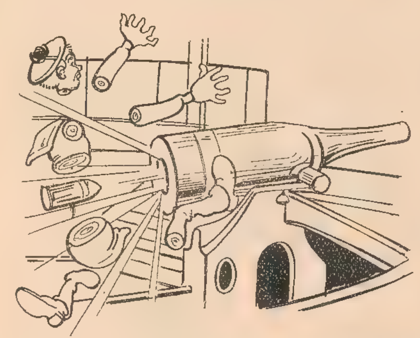
Les officiers s'en émurent, et, réunis en conseil, firent casser le canonnier chef.



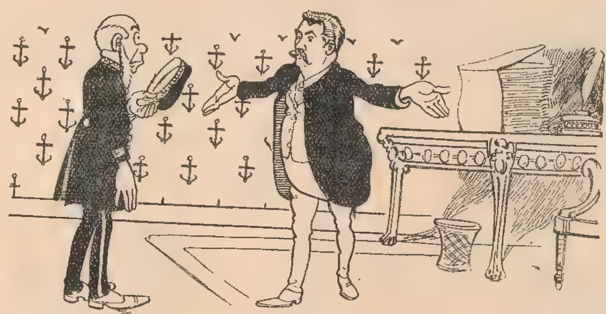
Cependant, aux tirs qui suivirent, le canon en question coupa en deux un nouveau canonnier.



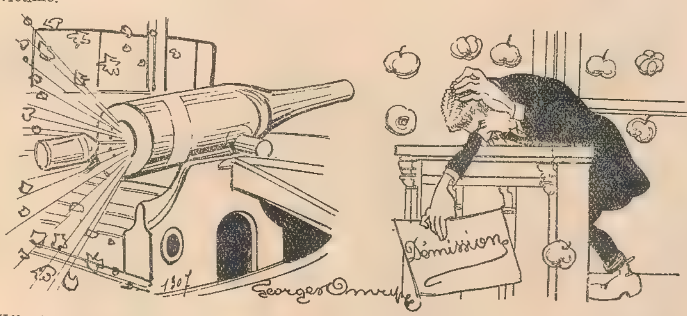
Cela fit grand scandale, et l'opinion publique réclama la mise en disponibilité du capitaine de vaisseau.



Cet acte de haute justice calma les esprits. Mais on apprit bientôt que le canon avait fait une nouvelle victime.



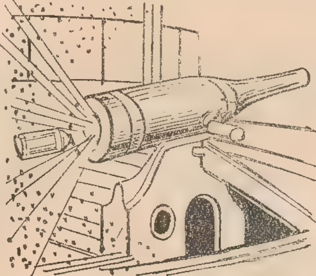
Le ministre, indigné, manda l'amiral commandant l'escadre et le mit à la retraite.



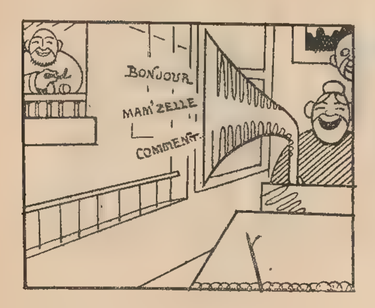
Hélas! un mois après, un canonnier servant eut le même sort que ses prédécesseurs. Il fut coupé en mille morceaux.



C'en était trop. Le ministre, interpellé, bafoué, maltraité, fut contraint de démissionner.



De nouveaux tirs eurent lieu, et le même canon pulvérisa son canonnier! Le canonnier chef fut cassé... et l'histoire peut continuer indéfiniment, à moins qu'on ne s'avise, un jour, qu'on pourrait peut-être changer tout simplement le canon.



J'habite la même maison depuis 25 ans. Dernièrement, vint s'installer à côté de moi un couple qui faisait marcher un phonographe toute la journée. D'autres auraient été furieux. Moi, je fus content.

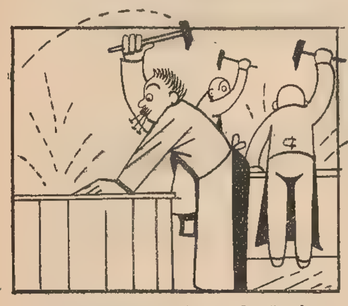


LES EMBARRAS DE PARIS

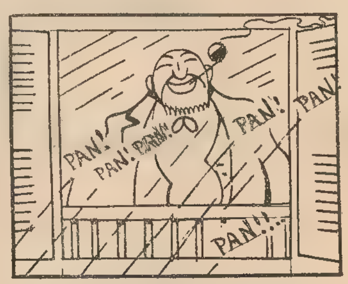
Ça m'empêchait d'entendre les pleurs du nourrisson d'à côté.



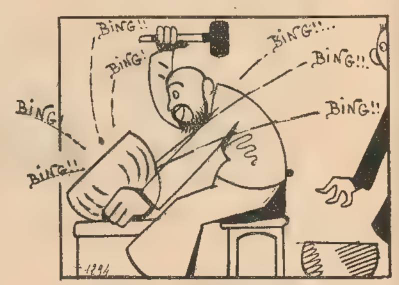
Quelque temps après, vint s'installer, à l'étage au-dessous, un pianiste, qui tapait sur son instrument constamment. D'autres auraient été furieux. Moi, je fus content.



Ça m'empêchait d'entendre le phonographe. Enfin, un emballeur vint s'installer au rez-de-chaussée.



D'autres auraient été furieux. Moi, je fus satisfait. Les coups de marteau m'empêchaient d'entendre le piano.



Je viens de m'établir moi-même chaudronnier, je suis encore plus content, car, je ne sais pas comment que ça se fait, mais je n'entends absolument plus rien des bruits que je viens d'énumérer.

DE NOS LECTEURS

Maman les p'tits bateaux...

La chanson populaire: *Maman les p'tits bateaux...* n'est plus chantée aujourd'hui telle qu'elle devrait l'être; elle a subi une transformation et perdu de la finesse qu'elle avait au début. C'était, en effet, quand elle fut chantée tout d'abord, une satire faisant partie des plaisanteries et des quolibets qui assaillirent les premiers bateaux à vapeur, dont les essais étaient, comme tous les essais, encore défectueux, car la découverte était, en effet, à ses débuts et entrait à peine dans le domaine pratique. La chanson n'était pas alors:

— Maman les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes?
— Mais oui, petit bêta,
S'ils n'en avaient pas,
Ils ne marcheraient pas.

Version qui perd tout le sel de la chanson et ne s'accordant, d'ailleurs, que difficilement avec la véritable musique; mais les trois derniers vers étaient ainsi:

— Mais non, petit benêt,
S'ils en avaient
Ils marcheraient!

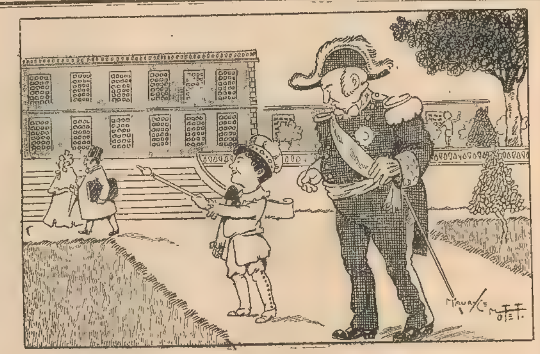
se moquant ainsi des premier pyroscaphes, qui avaient toutes les peines du monde à avancer.

* * *

Le costume français à travers les âges

Les Francs ne portaient qu'une veste de gros drap ou de peau retenue par une agrafe, et, pendant plus de dix siècles, le chaperon fut notre coiffure nationale.





EDUCATION DE PRINCE

— Je ferai remarquer à Son Altesse Royale que l'on ne doit pas montrer du doigt; c'est d'un usage trop familier.

— Oh! alors, regardez donc ce bonhomme.



— Quelle scie! Ces hommes sandwichs vous empêchent d'avancer.

C'était un bonnet qu'on enfonçait dans la tête et qui se terminait par une longue queue; et quand la France était en proie aux factions, c'est par la couleur de leurs chaperons qu'on distinguait les chefs de partis. Ce n'est que vers la fin du quatorzième siècle qu'on remplaça le chaperon par le mortier; sous Louis XI, on inaugura la calotte, et sous François Ier, le chapeau.

Les souliers de nos ancêtres étaient faits de cordes — d'où le mot cordonnier. — Plus tard, on en releva la pointe, suivant le rang des personnes: le soulier d'un paysan était réglé à six pouces; celui d'un bourgeois, à douze; celui d'un seigneur, à vingt-quatre.

Cette mode fut portée à un tel point d'extravagance, que l'Eglise dut la défendre.

Sous Charles VI, les souliers avaient près d'un pied de largeur. De là l'expression: « Vivre sur un grand pied. »

Henri II est le premier roi de France qui ait porté des bas; ils étaient tricotés à l'aiguille.

La première manufacture de bas au métier fut créée en 1656, par Louis XIV, au château de Madrid, dans le Bois de Boulogne.

Sous François Ier on lance les pourpoints surmontés d'une fraise pour les gens titrés, et d'un simple rabat pour les petites gens.

Ce rabat n'était, à l'origine, que le collet de la chemise rabattu; il devint, par la suite, un ornement pour la magistrature.

Les membres du Parlement, très économes, quand ils avaient à le quitter, le plaçaient entre les feuillets d'un volume in-folio, pour lui conserver sa forme.

« Et hors un gros Plutarque à mettre mes [rabats »,

dit un personnage d'une comédie de Molière.

Le « surtout » qu'on appela ensuite habit, était de forme carrée, surchargé de broderies et de paillettes. Les médecins le portaient sous une vaste robe académique; ils allaient, ainsi vêtus, ordonner des clystères et des purgations à leurs malades.

Ce fut sous Louis XIV que s'introduisit la mode des manchons en pelleteries, en soie, en plumes, en velours.

Le costume des femmes a subi des transformations plus nombreuses encore, depuis le temps où les dames gauloises se promenaient sur les bords de la Seine, le corps bizarrement peint, des plumes de coq sur la tête et des coquillages aux oreilles.

La coiffure en pain de sucre date du moyen âge et dura fort longtemps. Au dix-septième siècle, cette mode subsistait encore. Ce n'étaient plus les « cornes » imaginées par la reine Isabeau de Bavière, mais des « fontanges » sorte d'édifice à plusieurs étages, en fil de fer sur lequel on plaçait des morceaux de toile séparés par des rubans et des boucles de cheveux.

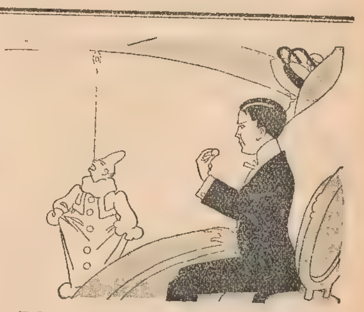
Cette mode fut poussée si loin, qu'il fallait, en quelque sorte, un serrurier pour coiffer les merveilleuses de la cour de Versailles.

Longtemps, les dames ne se vêtirent que d'une tunique descendant jusqu'aux talons, et serrée par une ceinture. Sous Charles VI, ces tuniques se firent si amples, qu'il y entrait plus de cinq aunes de drap.

Après les expéditions d'Italie, le costume féminin se ressentit des mœurs italiennes; on découvrit les bras, les jupes devinrent plus courtes.

Bientôt les modes espagnoles s'implantèrent, et alors parurent les « vertugadins », sortes de paniers qui relevaient la robe. Sous Louis XIV, apparaissent les « palatines », puis les mantelets, auxquels, durant l'hiver on substituait les pelisses dont la mode était venue de Russie.

Jusqu'au quinzième siècle, les chaussures des dames ressemblèrent à celles des hommes: à quoi bon orner des pieds qu'on ne montrait pas?



LA PAILLE ET LA POUTRE

— Quel spectacle stupide! Faire tenir une plume sur son nez...



...Je vous demande un peu à quoi ça rime...



...C'est tellement enfantin, que je **m'en vais.**



M. Jobard est venu demander à son ami, le banquier, des renseignements sur la valeur des Krakatoa-Gold-Mines. Il a jugé inutile de pousser plus loin son **enquête.**

Avec les robes courtes, les talons des souliers furent exhaussés, ce qui faisait paraître les dames plus grandes, mais leur rejetait le corps en avant. Ce goût disparut sous Louis XVI pour refleurir de nos jours; et bien des femmes, d'une taille au-dessous de la moyenne, doivent leur élégance à des talons Louis XV autant qu'à des chapeaux-aéroplanes.

* * *

Les étrangers à Paris.

La Préfecture de police publie des statistiques qui nous renseignent sur le mouvement de la population flottante à Paris. On pourra, par les chiffres ci-dessous, se rendre compte du nombre d'étrangers qui fréquentent notre belle capitale et sur l'époque qui est la plus favorable à leurs excursions à Paris.

Voici les chiffres de 1903, chiffres qui ne comprennent évidemment que les étrangers domiciliés dans les hôtels et les maisons meublées, car ceux qui sont logés chez des particuliers ne sont pas déclarés:

Janvier: 19.937; février: 21.236; mars: 30.902; avril: 40.898; mai: 41.131; juin: 36.064; juillet: 36.707; août: 46.152; septembre: 53.669; octobre: 38.193; novembre: 24.947; décembre: 26.783.

En admettant que chacun de ces étrangers dépense seulement 15 francs par jour, et c'est là un faible minimum, on voit quelle fortune Paris doit à ses visiteurs.

* * *

A quelle distance entend-on le tonnerre?

La réponse est assez difficile à établir. Car pour avoir des données exactes, il faut éviter de faire ses observations pendant un grand orage, où les coups de tonnerre se précipitent, car on peut alors attribuer à un éclair un roulement qui ne lui appartient pas. Il faut donc prendre les coups de tonnerre au commencement de l'orage et ceux de la fin comme bases d'observation. En outre, il vaut mieux prendre comme sujet d'étude, les éclairs verticaux, c'est-à-dire qui se produisent entre les nuages et la terre, que les roulements produits par les éclairs entre nuages.

La limite à laquelle on peut entendre le tonnerre varie entre 39 et 42 kilomètres, d'après les calculs des météorologistes; la distance maximum paraît être de 45 kilomètres, et c'est là la limite extrême; encore faut-il qu'il n'y ait que des montagnes, pas de forêts, et que l'air soit calme. Par contre, l'artillerie se fait entendre beaucoup plus loin que le tonnerre. Arago a émis la limite de deux cents kilomètres. Ce qui est vrai, c'est que lors de l'enterrement de la reine Victoria le canon tiré à Portsmouth fut entendu à 134 kilomètres.

Pêle-Mêle Connaissances

— Il y a, répandues dans le monde entier, et sans compter les dialectes, environ deux mille langues, parfaitement différenciées et toutes pourvues d'un vocabulaire et d'une syntaxe.

— Ce fut Rabelais qui envoya, dit-on, de Rome en France, les premiers pieds de la salade à larges feuilles, dite *romaine*, en 1537.

— On sait que la décapitation à l'aide d'une guillotine était un supplice usité dans l'ancienne Rome. Une machine analogue servait également en Ecosse, au seizième siècle; on en vit aussi fonctionner en France d'analogues avant la Révolution. En 1632, le maréchal de Montmorency périt de la sorte dans la cour du Capitole de Toulouse.

— En 1905, le tirage total des journaux américains a atteint le chiffre fantastique de dix milliards et demi de numéros, ce qui représente, pour chaque habitant des Etats-Unis, 125 numéros de journaux et de revues par an.

—Certaines catégories d'escargots comme les naïades, peuvent vivre plus de dix ans; l'escargot de vigne atteint de quatre à cinq ans, et la plupart des mollusques de terre et d'eau douce ne vivent qu'un ou deux ans.

— C'est en Suède qu'on rencontre le moins de conscrits illettrés avec quatre seulement sur mille. La Suisse vient ensuite avec cinq illettrés; l'Allemagne, avec 12; la France, avec 115; la Russie, avec 730.

— Pour décourager l'immigration chinoise, les trades-unions canadiennes, vigoureuses comme celles des Etats-Unis, ont fait voter une taxe de mille francs, récemment élevée à deux mille cinq cents, sur tout nouvel arrivant dans le Dominion. En regard de cet ostracisme appliqué à la main d'œuvre chinoise, il est curieux d'observer les appels incessants des Canadiens aux émigrants d'Europe.

— Il y a plus de cinquante ans qu'un sinologue, MM. Desguigny, établit de façon indiscutable que les Chinois de l'empire du Milieu ont découvert le Nouveau-Monde, notamment la Californie, plus de mille ans avant l'arrivée des Espagnols. Dans de très anciens livres chinois, il est question d'un pays à l'Est, qui ne peut être que l'Amérique.



— Monsieur, voyez le beau sanglier que je vous ai rabattu, tirez!... Que faites-vous donc?
— Je veux m'assurer, auparavant que cet écriteau n'annonce pas que nous sommes sur une chasse gardée...



M. Lépine vient de créer un corps d'agents-guides, recrutés parmi les Alpins, pour permettre aux Parisiens de rentrer à leur domicile.



LE CHAMPIGNONISTE (*qui vient pour la première fois à Paris*). — Dis donc, Mathurine, j'aurais jamais crû qu'il en poussait de si beaux à Paris!

— C'est la Belgique qui fournit à la France la plupart des plantes médicinales qui alimentent notre pharmacopée. Le directeur de l'Office d'agriculture belge à établi que dans la région de Tournai, cette culture donne un produit qui atteint, annuellement, jusqu'à vingt-cinq mille francs par hectare.

— Les nègres, qui ignorent les pouvoirs antiseptiques de l'ébulition à 100 ou 120 degrés, la remplacent, dans certaines régions africaines, par un procédé assez simple. Ils évaporent l'eau au soleil pendant quelque temps. On sait, en effet, que le soleil est un ennemi acharné des microbes et qu'il suffit d'exposer à ses rayons un corps quelconque pour qu'ils devienne aseptique. Il serait curieux d'établir comment ces populations frustes ont eu l'intuition de ce phénomène constaté par la science moderne.

— Le commerce des cheveux humains constitue pour le Japon une recette importante. En 1907, elle a atteint près de quatre cent mille francs. La France est, a cet égard son premier client; l'Amérique vient au second rang. Les cheveux provenant des races jaunes ne sont d'ailleurs ni les plus estimés, ni les plus coûteux. Ce sont, au contraire, certaines nuances blond doré ou acajou, qui détiennent le record en atteignant près de 3.000 francs le kilo.

— La chaleur, le frottement, la pression rendent la topaze électrique. C'est pour cette raison que les anciens considéraient cette gemme comme utile contre la mélancolie, l'épilepsie et la folie.

— C'est à la fin du règne de Henri IV, en 1610, que parut le premier almanach français. Du premier coup, il avait trouvé sa formule: en tête, figurait le calendrier; il était déjà plein de recettes, de prophéties et de conseils, comme ses successeurs.

— Les perfectionnements apportés partout au service des pompiers, dans les grandes capitales, ont permis d'observer que si le nombre des grands feux augmente, le total des dégats qu'ils occasionnent diminue.



LE BONHEUR EST RELATIF

— Moi, le plus beau jour de ma vie, c'est celui où j'ai fait ma première communion.
— Moi, c'est celui où j'ai été condamné aux travaux forcés à perpétuité.
— Tu veux rire!
— Non, je croyais que je serais condamné à mort!



LES BLEUS

— Le général a dit de donner... Allons, conscrit, il faut donner!
— Donner n'est rien!... C'est recevoir qui est embêtant.

ALMANACH-SURPRISE POUR 1909

L'**ALMANACH-SURPISE** de la *Famille* pour 1909, tant attendu de nos Lectrices, vient de paraitre.

Ce sera le rayon de gaîté, l'éclat de rire qui délasse! Ses nouvelles, ses comédies, ses illustrations amusantes seront une source inépuisable de distractions en famille.

Et il apporte à chacun sa fameuse pochette-surprise! Qui aura la chance de gagner le superbe piano, les machines à coudre, les bicyclettes, les meubles fantaisies et tant d'autres jolies choses. Combien vont ouvrir en tremblant, l'enveloppe, et quelle joie à lire son contenu! Car tout le monde aura quelque chose d'utile ou d'agréable, et le moins favorisé de tous constatera avec satisfaction que sa prime dépasse les soixante centimes que lui aura coûté l'**ALMANACH**.

L'**ALMANACH** 1909 va s'enlever rapidement comme ses aînés et portera partout joie et bonheur.

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Jules Carrère. — 1° Oui, 2° c'est là une appréciation que vous êtes sûrement aussi capable de porter aussi bien que qui que ce soit.

S. G. 76. — Non, il n'en est ainsi que pour les données des problèmes que l'on nous propose, mais non pour les solutions.

M. Bravo. — Nous n'avons plus de rubrique numismatique. Regrets.

M. E. Lonat. — Nous ne pensons pas que cela existe.

M. Serig-Hollot. — Nous les examinerons avec plaisir, mais prenez patience, nous en recevons en très grande quantité.

M. Nadant. — Papier blanc ordinaire, plume et encre de Chine. A la dimension qui vous plaira.

M. Chottin. — Vous avez certainement raison, et nous ne doutons pas que la presque unanimité de nos lecteurs ne soient de cet avis.

Un Béglais. — Cela nous est impossible, faute de place; ces longues énumérations n'auraient peut-être pas grand intérêt.

Mme Fournier. — Nous préférerions des spécimens inédits, se rapportant à notre note habituelle.

H. 19. — Non, cela n'existe plus.

M. Maurice. — Non, cette prime est insignifiante.



LACUITE AU TELEPHONE

— C'est vraiment bizarre! pour commander du vin au marchand de de vins, il faut crier « à l'eau! »

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

14e ANNEE — No 50. | 10 Centimes | 13 Décembre 1908.



FRANCE : Un an 6 fr. Six mois : 3 fr. 50
ÉTRANGER : Un an 9 fr. Six mois : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

L'INGÉNIEUSE GARDE-BARRIÈRE, par Th. BARN.

— Voilà comment une femme avisée peut allier le métier de couturière avec les obligations du service de garde-barrière.

MAITRE CORNU

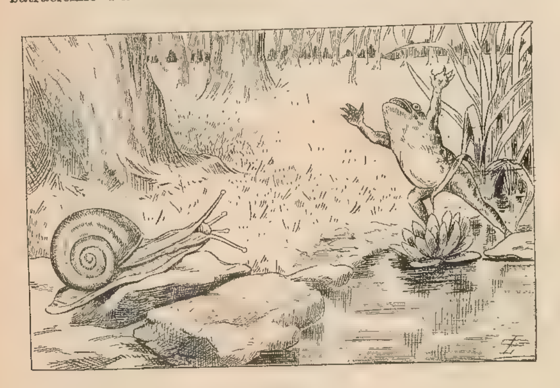
Cet escargot — il s'appelait Cornu — cet escargot était un type.

Dans nos villages, il y a toujours un homme à tout faire, cumulant les emplois les plus divers. A la fois sacristain, fossoyeur, tondeur, tambour de ville, rebouteux, donnant un coup de main à l'un, un coup de main à l'autre, tout cela pour un boisseau de pommes de terre ou une bolée de cidre.

Toute proportion gardée, Cornu était cet homme-là.

Il avait eu, cependant, autrefois une situation brillante. Il était entrepreneur de transports. La clientèle ne manquait pas. Menus coquillage, petites bêtes, brindilles et feuilles trouvaient aisément place sur sa carapace. Le progrès causa sa ruine. Faire du 0,05 à l'heure parut peu. La mode fut de voyager autrement. On se confia aux papillons..., vous savez, ces gentils papillons blancs qui ressemblent tout à fait à des aéroplanes. Il ne lui resta que les gros colis. Dégoûté, il lâcha le métier.

Un moment, il crut tenir la fortune. Une grenouille ayant reçu une escarbille dans l'œil, il l'en débarassa adroitement en promenant délicatement, sur la cornée de notre batracienne l'extrémité d'une de ses cornes humides et gluantes. Dès lors, il s'établit oculiste. Mais les escarbilles étaient rares, par suite, les clients. Le métier ne nourrissait pas son homme. Il dut chercher autre chose.



Une grenouille qui avait une escarbille dans l'œil...

Pendant quelque temps, il fut homme-sandwich. Seulement, il manquait de dignité. En sa qualité d'escargot de Bourgogne, il aimait la treille. Depuis ses malheurs, surtout, on le rencontrait souvent les cornes en bataille, chaloupant à croire que sa coquille chargée d'annonces allait faire naufrage. Puis au moindre mot, chatouilleux à l'excès, il se repliait et rentrait chez lui cuver son ivresse. On n'osait même plus lui confier le soin de guetter, du haut d'un cep, l'approche des pies voraces et des corbeaux affamés. Il s'endormait à son poste.

Bref, d'échelon en échelon, notre pauvre Cornu en était descendu aux pires conditions. En dernier lieu, il n'avait plus, comme situation sociale, que la plus infime. C'était lui qui savonnait de bave les tiges de haricots qui servent aux pucerons de mâts de cocagne au 14 juillet. Malheureusement, le 14 juillet ne revient d'habitude qu'une fois tous les ans. Le reste du temps, il vagabondait, tenu à l'écart, méprisé de tous ses concitoyens, qui le tenaient pour un incapable et un inutile.

* * *

Or, un beau matin, Cornu s'éveilla tard. Il avait la tête lourde, ayant trop dormi. Déjà tous ses voisins étaient sortis, une pluie bienfaisante ayant rafraîchi la terre et baigné les feuilles.

Il s'étira, bâilla, tendit une corne au dehors. La pluie avait cessé. A son tour, il quitta son trou de pierre, et s'en fut promener dans les allées son mal aux cheveux persistant.

A sa grande surprise, il ne croisa personne de connaissance.

Cependant, étant arrivé à l'extrémité du jardin, il avisa un objet nouvellement apporté, sans doute. Il ne l'avait jamais vu là. C'était un tonneau.

Un tonneau... Voilà deux syllabes qui résonnent agréablement aux oreilles d'un buveur. Incontinent, Cornu en entreprit l'escalade.



C'était une rude tâche...

A dix heures trente-cinq, il arrivait au sommet.

Là, il vit une large planche posée sur le tonneau qu'elle fermait. Cette planche était percée de petits trous. Curieusement, Cornu plongea une corne dans l'un d'eux. Un spectacle navrant s'offrit à son regard.

Dans le tonneau, entassés pêle-mêle, tous les escargots du jardin. Les Cornecourt, les Cornegrise et leurs enfants, M. et Mme Cornebon, le gros Cornelourd, les Cornedoux..., tous, ils y étaient tous.

De leur côté, les prisonniers avaient reconnu notre colimaçon. Les exclamations s'élevèrent : « C'est Cornu!... Voilà Cornu!... Eh! Cornu!... »

Le rescapé apparaissait à tous ces infortunés comme la Providence en personne. C'était le salut. On ne savait trop comment, mais on le sentait. Jamais naufragés, ballottés au gré des flots sur un glaçon polaire, ne virent poindre un navire à l'horizon avec plus de joie et d'espérance que nos prisonniers n'en éprouvèrent à la vue de Cornu. De tous côté, vers lui, se tendirent des cornes suppliantes, au bout desquelles brillaient des larmes d'espoir et de reconnaissance.



Le festin..

Cependant, il fallait songer à organiser le sauvetage.

Hélas! de même que le navire un moment entrevu disparaît aux yeux des naufragés, emportant leur espoir, de même l'examen de la situation ramena dans tous les cœurs le découragement. De lourdes pierres pesaient de tout leur poids sur la planche qui murait leur tombeau. Cornu ne put, malgré tous ses efforts, ébranler la plus légère. Le tonneau était de chêne, inattaquable. Nulle fissure au dehors. La bonde était solide, fortement enfoncée. Tous étaient condamnés au plus horrible des supplices. La faim..., puis la mort.

La faim?... Mais non! Cette torture, du moins, leur serait épargnée. Cornu venait d'avoir une idée de génie.

Dès lors, toutes les sympathies, toutes les gratitudes, qui déjà l'abandonnaient, lui revinrent. A nouveau, il fut le Dieu, le Sauveur. La pâture, c'était encore la vie, les forces, donc l'espoir.

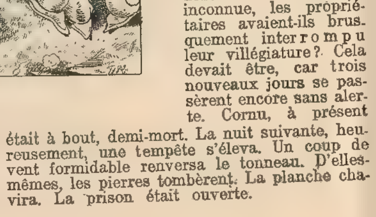
Sans perdre de temps, Cornu se mit à l'œuvre.

C'était une lourde tâche que d'assurer à lui seul la subsistance de toute cette multitude. Cornu ne faillit pas un instant.

Jour et nuit, sans trêve ni repos, il descendit et monta le long du tonneau, apportant chaque fois une profusion de feuilles qu'il choisissait jeunes et tendres. Les tiges, passées ingénieusement dans les trous, étaient saisies, attirées de l'intérieur. Insatiablement, le tonneau absorbait la verdure. Les jeûneurs faisaient bombance. Même, ils engraissaient dans leur oisiveté forcée.

Quant à Cornu, surmené, exténué, n'ayant même pas le temps de se nourrir lui-même, il dépérissait à vue d'œil. Sa carapace, trop spacieuse pour lui, faisait l'effet d'un appartement à demi déménagé, dans lequel les meubles qui restent semblent faire tapisserie autour de danseurs absents.

Cependant, le temps passait. Huit grands jours s'étaient écoulés. Huit jours!... Le carême imposé aux escargots destinés à la poêle. Et pourtant, nul symptôme inquiétant ne s'était produit. Le tonneau n'avait été visité par personne. Le jardin semblait dans l'abandon. Pour une raison inconnue, les propriétaires avaient-ils brusquement interrompu leur villégiature? Cela devait être, car trois nouveaux jours se passèrent encore sans alerte. Cornu, à présent



était à bout, demi-mort. La nuit suivante, heureusement, une tempête s'éleva. Un coup de vent formidable renversa le tonneau. D'elles-mêmes, les pierres tombèrent. La planche chavira. La prison était ouverte.

Je vous laisse à juger de la joie de nos infortunés colimaçons, et de l'empressement avec lequel ils s'échappèrent. De pareilles scènes ne peuvent se décrire. Passons rapidement sur les effusions, les congratulations, les légendes qui déjà s'ébauchaient sur les faits surprenants qui s'étaient passés pendant ces terribles jours de captivité. Disons tout de suite qu'un comité se forma aussitôt afin d'organiser une grande fête nationale pour célébrer l'heureux événement.

Le clou de la fête était un banquet — naturellement.

Une table de verdure immense fut dressée dans un parterre. Aucun obstacle ne s'y opposait. Le jardin était bien abandonné. Chacun fut mis à contribution. Les mets les plus recherchés furent recueillis et apportés sur les lieux. Tout le jardin fut dévasté. Puis l'on s'occupa de placer les convives. Grave affaire, ainsi qu'on le sait. Il s'agit de ne froisser aucune susceptibilité. La chose n'alla pas toute seule. Néanmoins, on s'en tira. La présidence échut au majestueux Cornegrave, lequel devait avoir en face de lui la toute gracieuse Madame Cornefine. Puis, dans l'ordre. Messieurs et Mesdames Cornesac, Cornempot, Cornaudin, etc., etc. Bref, une place correspondante à son rang fut assignée à chacun. Le banquet eut lieu. Il fut brillant, comme bien l'on pense.

Au dessert, le président Cornegrave se dressa hors de sa coquille, et prononça un discours. En un langage plein de tact et d'à-propos, il retraça la part que chacun avait prise à l'événement mémorable.

Un voisin lui souffla:

— Dites quelque chose pour Cornu!

— Cornu?... Qui est-ce?

— Celui qui nous a rendu visite pendant notre claustration.

— Ah! oui! Ah! oui!... Où est-il?

Tous les yeux se mirent à parcourir les rangs des convives. Peine perdue!

Cornu n'était pas là. On avait oublié de l'inviter.

Etienne JOLICLER.





TOUJOURS LA PAILLE ET LA POUTRE

LE SOUVERAIN *(à son docteur)*. — On frémit, en pensant que d'un simple coup de plume le médecin peut guérir ou faire mourir un être humain.

(La porte s'ouvre). — Qu'est-ce?
L'OFFICIER. — Sire, on attend votre signature pour la déclaration de guerre.

Pêle-Mêle Causette

La France est par excellence un pays tempéré. Sa situation géographique le veut ainsi. Et ce qui est vrai pour le sol l'est aussi pour ses habitants.

Il y a entre un Français, un Allemand et un Espagnol, la même différence qu'entre trois fruits cueillis sur les bords de la Seine, de la Sprée et du Mançanarès.

Le fruit allemand est acide, le fruit espagnol est tout sucre. Le fruit français tient le juste milieu. Ni trop fade, ni trop aigre, il caresse le palais sans le brutaliser et sans l'écœurer. Il est tempéré.

Aussi, peut-on sourire en voyant s'agiter le petit groupe avancé qui voudrait à toute force persuader aux Français qu'ils ont l'esprit plein d'idées subversives. Leur propagande fleurit mal sur le sol français.

Les idées, comme les plantes, choisissent leur terrain, nous n'y pouvons rien changer. L'edelweiss ne vient que sur les flancs des montagnes neigeuses, et le cocotier aux tropiques.

Ce serait perdre ses efforts que de planter un cerisier sur le Mont-Blanc ou un bananier à Bougival.

Je ne prétends, certes, pas démontrer que notre société est un modèle d'organisation et ne prête le flanc à aucune critique. J'estime, au contraire, que le progrès a encore fort à faire pour le bien de l'humanité. Mais ceux qui comptent sur la France pour prendre l'initiatiative d'un bouleversement général, font, je crois, un faux calcul.

Il n'y a pas d'argument, aussi raffiné et subtil soit-il, qui tienne en France, devant un arpent de terre. Dans le fond de l'âme du plus farouche socialiste, se cache un sentiment originel: l'attachement au sol. Avec quelques carrés de plantes potagères et une maisonnette, vous transformez un fougueux révolutionnaire en libéral assagi.

Le morcellement de la terre est la plus sûre barrière contre l'anarchie.

Et à ce propos, pour Paris et d'autres grandes villes, au moins, l'on peut attribuer le peu de progrès du socialisme à une cause assez inattendue.

Cette cause réside dans une disposition prise il y a peu d'années par les chemins de fer, et qui consiste à délivrer aux ouvriers des cartes à la semaine. Ce sont des abonnements hebdomadaires à des prix excessivement réduits.

Il en est résulté un exode des travailleurs vers la banlieue, et cet exode va croissant d'année en année.

Là-dessus, s'est fondée une industrie nouvelle, celle de la construction de pavillons à crédit, qui permet aux moins riches de devenir propriétaires immédiatement, et de se libérer par un amortissement échelonné.

Pour se faire une idée de l'importance de ce mouvement, il faut avoir assisté au développement de certaines régions voisines de Paris. C'est ainsi qu'entre La Varenne et Champigny, pour ne citer qu'un exemple, que j'ai pu vérifier par moi-même, toute une colonne de petits immeubles est, pour ainsi dire, sortie de terre en trois ans.

Et je vous affirme que vous trouverez peu d'anarchistes dans tout ce petit monde intéressant.

Il se trouve donc que la création, par les chemins de fer, d'abonnements à la semaine a plus contribué à l'apaisement politique que tous les discours des rhéteurs.

Ce fait ne contient-il pas une belle et haute leçon?

Fred ISLY.



AMOUR-PROPRE

LUI. — Mais nous écrasons quelqu'un!
ELLE. — N'aie donc pas l'air étonné pour ça, c'est pas la peine de montrer que c'est la première fois que nous allons en auto!

Subtilités de la langue française

Nous nous imaginons volontiers que notre langue est la plus facile de toutes. C'est l'effet de l'habitude autant que de l'amour-propre national. Elle renferme, cependant, nombre de mots, de locutions, identiques en apparence, auxquels l'usage a assigné des sens fort dissemblables, sinon tout à fait opposés. De là, pour l'étranger qui apprend le français, des difficultés presque insurmontables, dont nous allons essayer de donner une idée.

Piocher ou *bêcher*, cela revient à peu près au même, quand il s'agit de la terre; c'est la remuer pour l'ameublir.

Pris au figuré et appliqué à la littérature, le mot *piocher* continuera à signifier « cultiver » tandis que nous entendrons *bêcher* dans le sens de « dénigrer ». — Analogie au jardin; antinomie à l'école.

Entrons maintenant à la caserne et écoutons ce bout de dialogue:

« — Le *plus grand capitaine* des temps modernes, c'est Napoléon, dit un sergent qui a de l'instruction.

« — Le *plus grand capitaine*, riposte Dumanet, c'est celui de ma compagnie, il a 2 m. 15! »

N'est-ce pas à se croire à la tour de Babel, où les interlocuteurs parlaient, avec les mêmes mots des idiomes différents; car, bien qu'en complet désaccord, ils ont raison tous les deux.

Voici encore, sans commentaire, des phrases bien topiques:

— De deux amis d'enfance, l'un a *fait son chemin*, il est devenu millionnaire; l'autre n'a pas réussi: actuellement cantonnier, *il fait la route*.

— X... est entré chez moi, décidé à *casser les vitres*; j'ai évoqué des souvenirs communs, et la *glace a été rompue*.

— Cette pièce met en *scène* un notaire qui fait un *acte*; à l'*acte* suivant, sa femme lui fait une *scène*.

— Dans un accès de fièvre, un malade, qui *battait la campagne*, s'est enfui de l'hôpital; les infirmiers *battent le pays* pour le retrouver.

— Devant le monde, sa belle mère lui *saute au cou*; en tête-à-tête, elle lui *sauterait* plutôt à la *gorge*.

B. MERMET.

* * *

HYGIÈNE

Je n'avais pas vu mon ami K. Rebur depuis quelque temps. Comme K. Rebur est un enragé chauffeur, son absence prolongée me causa quelque inquiétude. Lui était-il arrivé malheur?

Je résolus de m'en assurer et me rendis à sa demeure.

En entrant dans son appartement, mes narines furent affectées par une odeur pharmaceutique non équivoque.

Je ne m'étais pas trompé, mon ami K. Rebur avait été victime de la vélocimanie.

En effet, je le trouvai étendu dans son lit, le bras dans une gouttière et la figure couverte de bandes.

— Eh bien! mon vieux, te voilà gentil! fis-je en m'approchant de lui. Un accident d'auto, sans doute?

— Et oui! une collision avec un tramway à vapeur, répondit-il d'une voix faible.

— J'étais sûr que tu n'y couperais pas un jour ou l'autre, avec ta manie d'automobilisme.

— Tu diras ce que tu voudras, me répondit péniblement le blessé, il n'en reste pas moins vrai que l'automobilisme est le plus sain de tous les sports.

* * *

CONDITION IMPORTANTE

C'est à la première représentation d'un opéra du jeune compositeur Laré.

Dans les couloirs, un confrère de l'auteur cause avec des connaissances.

— C'est honteux, crie-t-il, de se comporter ainsi! Il m'a volé le leit-motif du deuxième acte.

— Qu'allez-vous faire? demanda quelqu'un.

— Je vous assure que je ferais un beau scandale... si j'étais sûr que le motif est de moi.



POUR LES GRANDS FROIDS

CONSEILS AUX GENS FRILEUX.

Fréquentez de préférence les endroits où vous avez chance de rencontrer des personnes susceptibles de vous échauffer les oreilles.

Si vous avez le téléphone, rien ne vous est plus aisé que de bouillir d'impatience dès que vous commencez à vous refroidir.



Au dehors, vous neutraliserez la rigueur de la température en vous promenant exclusivement en compagnie de plaisantins, tout disposés à vous bombarder de plaisanteries réchauffées.



Un excellent mode de chauffage collectif, est d'amener adroitement la conversation sur un terrain brûlant (genre papier pelure).



Vous seriez impardonnable d'avoir froid aux pieds, car rien ne vous est plus facile que de porter des bottines trop étroites, de manière à ce que vos cors vous cuisent.



Les gens tout à fait frileux spéculeront de façon malheureuse, dans l'intention de se trouver flambés.



Et après tout ça, si vous avez encore besoin d'un poêle, c'est que vous serez vraiment une bien pauvre nature.

Une farce de Mürger

L'auteur de la *Vie de Bohême* sacrifiait, lui aussi, à la mystification. Une de ses farces cruellement ironiques, est restée légendaire au Quartier latin.

Son propriétaire avait eu la promesse d'un ministre qu'il serait décoré au premier janvier.

Le jour de l'An venu, M. Vautour — comme on disait alors — se tenait aux aguets derrière sa fenêtre, attendant, anxieux, l'arrivée du légendaire gendarme à cheval, porteur de la bonne nouvelle. Tout à coup, ses yeux se troublent, son cœur bat plus fort: le gendarme est en vue. Mais s'il allait dépasser la maison? Mais non, il s'arrête à la porte, met pied à terre, pénètre dans l'allée. Au coup de sonnette M. Vautour manque de se trouver mal. Il a tout de même la force d'ouvrir au Pandore, lequel salue avec la gravité qui convient à sa haute mission. En échange du pli cacheté, M. Vautour lui remet un beau louis tout neuf. Pandore s'incline et sort.

Une fois seul, M. Vautour s'écrie, dans la joie de son âme :

— Enfin, je le suis donc aussi!

Fièvreusement, il fait sauter le cachet de l'enveloppe qui renferme la réalisation de son rêve le plus cher.

Mais qu'on juge de sa stupeur quand il lut les lignes suivantes:

« Mon cher Propriétaire,

« J'ai l'honneur de vous prévenir que je ne serai pas en mesure de vous payer mon terme de janvier.

« Votre locataire tout dévoué.

« Henry MURGER. »

La signature était suivie de ce post-scriptum: « Pour éviter la dépense d'un timbre-poste — il n'y a pas, pour un homme de lettres, de petites économies — je charge un de mes amis, employé au ministère, de vous faire parvenir ma lettre. »

M. Vautour en eut la jaunisse.

* * *

SATISFACTION INCOMPLÈTE

Durapiat a pris trois billets de loterie.

Comment Durapiat, peu enclin d'habitude aux spéculations hasardeuses, s'est-il laissé aller à risquer ainsi trois beaux louis d'or, mystère.

Les natures les plus entières ont de ces moments de faiblesse.

Or, exception miraculeuse pour un joueur qui en est à son premier essai, Durapiat a gagné le gros lot! Deux cent mille francs!

Il y en a qui jouent toute leur vie sans jamais gagner un sou, lui, du premier coup, a trouvé la fortune.

Naturellement, Durapiat se soucie peu que la nouvelle soit publique. Quand on a gagné le gros lot, on se découvre toujours une collection de parents et d'amis pauvres.

Et Durapiat n'aime pas les quémandeurs.

Néanmoins, malgré ses précautions, la rumeur publique le désigna vaguement comme l'heureux triomphateur de la loterie.

Je crus de mon devoir de l'aller féliciter de sa chance.

Je le trouvai plongé dans de délicats calculs concernant l'emploi de ce surcroît de fortune.

Il leva sur moi des yeux qui ne me semblèrent pas plus riants que de coutume.

— Eh bien! fis-je, vous pouvez parler de veine, mon vieux Durapiat.

— Certes, répondit-il, d'un ton satisfait, mais où perçait un ennui, la déception d'une joie incomplète.

— On dirait que vous n'appréciez pas tout votre bonheur?

— Si, si, répliqua-t-il, et après un court silence il ajouta:

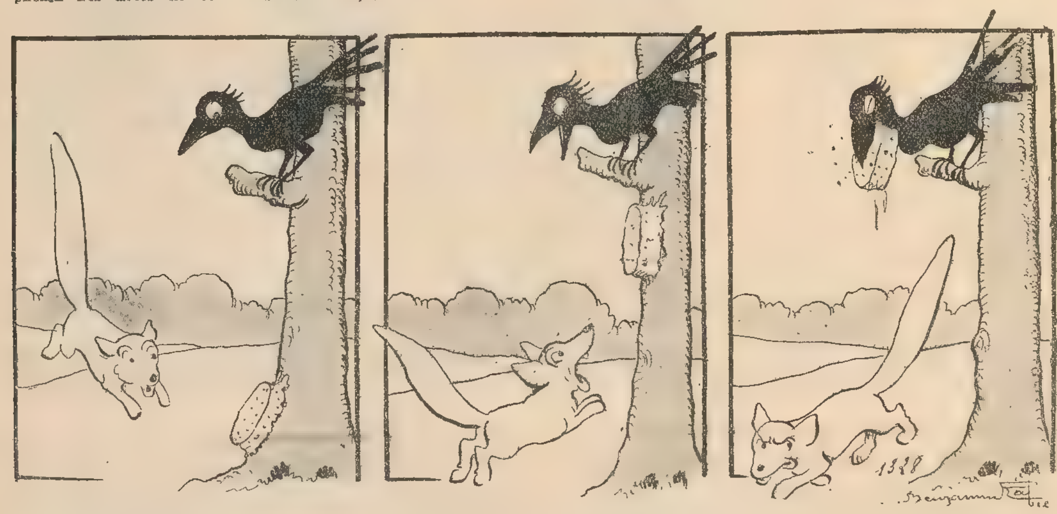
— Ce qui me chiffonne, voyez-vous, c'est que j'ai pris trois billets de loterie, puisqu'il y en a deux qui n'ont servi à rien!





LE RENARD ET LE CORBEAU
OU
LE FROMAGE AVANCE

— Que vous me semblez beau, Monsieur Corbeau. Si votre ramage ressemble à votre plumage, vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. Là-dessus, le Corbeau ne se sent plus de joie... il ouvre un large bec et laisse tomber sa proie...



...Qui s'empresse de regagner son point de départ!...

Courrier Pêle-Mêle

Meubles piqués.

Monsieur le Directeur,

Je lis sur votre journal du 1er novembre: « Existe-t-il un moyen pour détruire les vers qui piquent les vieux meubles? »

Un procédé consiste, tout simplement, à bien enduire le meuble d'encaustique.

Voici un procédé plus radical:

Employer le mélange suivant: Sublimé corrosif: 2 grammes; essence de térébenthine: 100 grammes; faire dissoudre et ajouter acide acétique cristallisable: 5 grammes; eau: 900 grammes.

Laver le meuble avec cette composition, en ayant soin de retirer bagues, alliances et autres bijoux.

Recevez, etc. D. BOULLOUD.

M. Desgardes, sur ce sujet, recommande d'introduire, avec un pinceau fin, de l'acide phénique en solution dans chaque trou.

* * *

Mont-de-Piété

Réponse à la question interpêlemêliste de M. H. Sadoch, du 8 novembre.

Monsieur le Directeur,

Le Mont-de-Piété vend intacts les objets et bijoux d'or ou d'argent, mais l'administration des Contributions Indirectes prescrit de présenter au contrôle ceux de ces objets ou bijoux qui ne sont pas revêtus du poinçon de garantie. Tout naturellement, un article des conditions de la vente, met les frais du Contrôle à la charge des acquéreurs; ces frais sont de 0 franc 375 le gramme pour l'or, et de 0 fr. 02 le gramme pour l'argent, plus les frais d'essai.

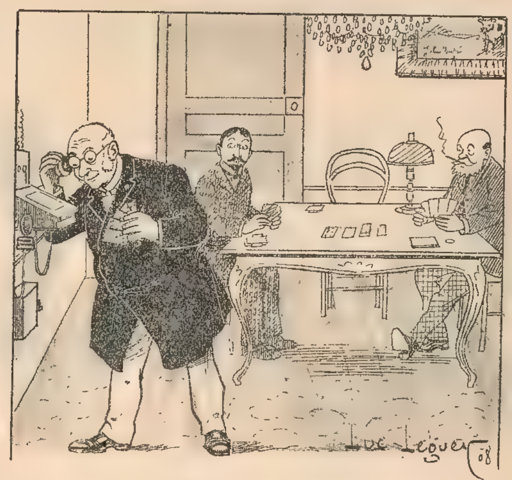
Lorsqu'une pièce d'argenterie ou un bijou n'est acheté que pour la valeur intrinsèque du métal qui le compose, l'acquéreur peut se dispenser de la formalité et des frais du Contrôle, mais il faut, pour cela, que l'objet soit mis hors d'usage, séance tenante, en présence du contrôleur de la Régie. Voilà l'explication de la présence d'une enclume et d'un marteau sur la table d'adjudication.

La règle ci-dessus n'est pas spéciale aux ventes du Mont-de-Piété, mais s'applique à toutes les ventes aux enchères publiques.

Recevez, etc. H. W. commissaire-priseur.

Nos remerciements à M. Gaston Ray, qui nous adresse semblables renseignements.







FAUTE DE SE VOIR
OU
COMMENT LE DOCTEUR ZED PERDIT UN CLIENT

LE MALADE. — Allo! Docteur! pouvez-vous venir?

LE DOCTEUR (*joueur de whist*). — Dans un instant! Le temps d'achever mon mort.

LE MALADE. — Merci, alors. Ne vous dérangez pas plus!

Les chercheurs de cristaux

Un des métiers les plus dangereux et les plus pénibles est, à coup sûr, celui de chercheur de cristaux.

Il a pris une grande extension depuis l'emploi du cristal de roche dans l'optique.

Depuis un temps immémorial, les Suisses l'exercent dans leurs montagnes. Le cristal de roche, qui est de la silice pure ou quartz cristallisé, se trouve en grandeur, en finesse et en colorations différentes, tantôt séparé, tantôt en groupes.

Les chercheurs de cristaux sont appelés stralher, et les cristaux, stralhen (rayons lumineux).

L'équipement du stralher se compose d'une barre de fer de quatre pieds de longueur, et recourbée à l'extrémité, d'une pelle, d'une pioche, d'un marteau, d'une corde solide et d'un sac de cuir.

Ainsi équipé, il va le matin, à la découverte du cristal de roche. Il est presque toujours seul, afin de ne pas être obligé de partager sa trouvaille. Pendant des heures entières, il grimpe, il grimpe... et s'élève le long des flancs du roc, sur des avancées de quelques pouces de largeur, au-dessus de gouffres béants, de précipices effroyables...

Il vient enfin d'apercevoir une veine de quartz, qu'il s'agit maintenant d'atteindre. Les clous de ses chaussures ne prennent plus sur le sol incliné; dès qu'il marche, le terrain s'effondre, il ne peut plus avancer...

Patiemment, sans un mot de dépit, sans un geste de colère, car le stralher a appris que ce sont là choses inutiles, il s'en retourne et cherche une autre route, car aucun chemin frayé ne conduit à ces régions inhospitalières; pour chaque pas en avant, il faut choisir une place convenable et souvent même les aspérités, n'étant plus suffisantes pour avancer, le chercheur de cristaux est obligé de tailler, avec la pointe de sa pioche, des marches d'escalier dans la pierre.

Enfin, la veine est atteinte, il la suit et y frappe avec son marteau. Le son rendu indique, à son oreille exercée, la présence d'une caverne, druse, poche ou four, qui sont les noms donnés aux excavations où se trouvent les cristaux attachés aux parois, ou détachés et mêlés avec du sable.

L'année dernière, un stalher fit au mont St-Gothard une heureuse découverte de cristaux monstres.

A cent mètres au-dessus de la base des neiges éternelles, il aperçut une veine de quartz de quarante mètres de longueur et de quinze mètres de largeur. Mais ce jour-là, il lui fut impossible d'approcher de la veine, car l'obscurité, au moment de sa découverte, commençait à envelopper la montagne.

Il passa la nuit dans un châlet, à une demi-heure de là. Malheureusement, le matin, au lieu du splendide s'l'il qu'il espérait, d'épais brouillards couvrirent le ciel, il du battre en retraite et redescendre au plus vite dans la vallée.

L'hiver vint, et le trésor entrevu ne lui laissa plus un instant de repos: il comptait les jours qui devaient s'écouler jusqu'à la venue du printemps, et à la fonte des neiges.

Enfin, le jour tant attendu arriva, et par une matinée claire, il se mit en route avec un de ses collègues. Ayant retrouvé la veine, ils firent jouer la mine pour ouvrir les fours et pénétrer dans l'intérieur de cavernes mystérieuses, risquant ainsi d'êtres écrasés par des éboulements de roches.

Bref, ils finirent par ramasser près de trois cents quintaux de cristal, qu'ils eurent toutes les peines du monde à emporter, au prix de plusieurs voyages successifs.

Et ce fut, pour celui qui avait eu la chance de découvrir le premier cette veine, une véritable petite fortune, qu'il employa à monter une auberge des plus confortables.

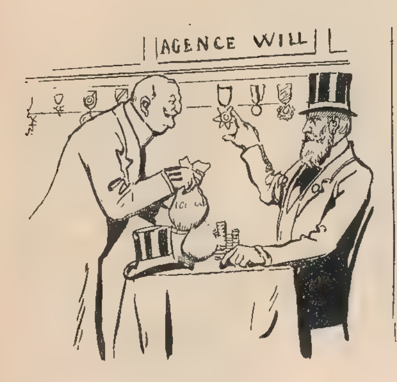
* * *



— Le Directeur a un rude bénéfice sur moi: pensez que tous les soirs, pour vingt-cinq sous, je lui figure un milliardaire américain

L'ILLUSION VOLONTAIRE

L'illusion est tellement nécessaire à l'homme qu'il éprouve le besoin, lors même qu'il sait d'avance à quoi s'en tenir, de s'en créer de volontaires, sachant bien qu'il finira par s'y prendre lui-même.



Pourquoi ce monsieur va-t-il, par d'énormes pots de vin, acheter une décoration à une agence...



...si ce n'est pour se donner a lui-même l'illusion d'être un homme de mérite.



Pourquoi ce poltron chante-t-il la nuit à tue-tête, si ce n'est pour se figurer qu'il a du courage?



Pourquoi ce snob paye-t-il, au tarif convenu, l'insertion de son nom et de son adresse dans le Paris-Mondain...



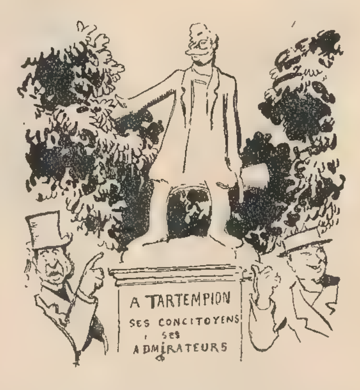
...si ce n'est pour se donner l'illusion d'en faire partie?



Pourquoi ces deux Montmartrois se costumont-ils de si étrange façon, si ce n'est pour se donner l'illusion d'être de grands artistes?



Pourquoi la France conquiert-elle des colonies qui lui coûtent si cher, si ce n'est pour se donner l'illusion d'être une nation commerçante?



Pourquoi les électeurs d'Argelès-sur-Ionne élèvent-ils une statue à Tartempion, si ce n'est pour se donner à eux-mêmes l'illusion d'être les compatriotes d'un homme illustre?



Pourquoi les députés sont ils si bruyants et si agités à la Chambre, si ce n'est pour se donner l'illusion de **travailler?**

LA GREFFE HUMAINE

A côté de la vitrine aux outils, le chirurgien trouvera demain, des pièces de rechange telles que bras, cœurs, poumons, cerveaux.

Quelques exemples: *(Les Journaux.)*



— Mon fils est un cancre, Docteur, et j'ai bien peur qu'il rate une septième fois sa licence ès-sciences.

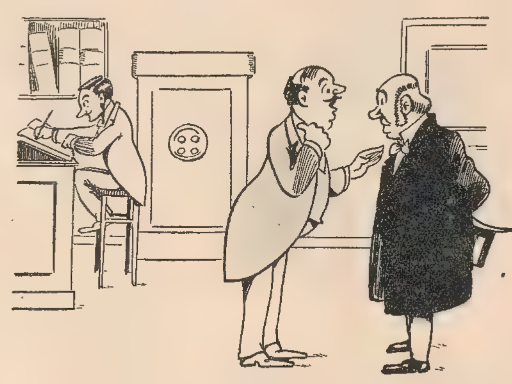
— Eh bien! Madame, nous allons lui poser le cerveau d'Inaudi, qui est justement libre, et nous le lui reprendrons après l'examen.



— Pas moyen d'équilibrer mon budget: ma femme dépense tout! Alors, j'ai pensé à vous demander de lui poser le cœur de cette vieille mendiante, morte hier, et qui cachait 800.000 francs dans son matelas.



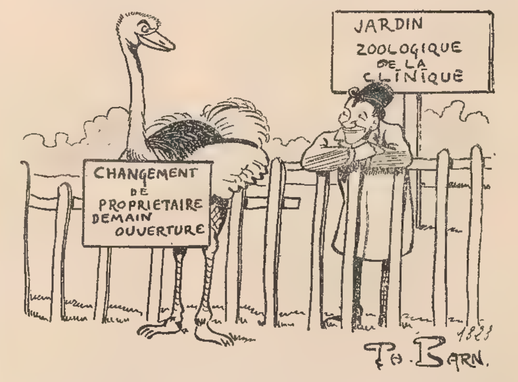
— Quand je vous aurai mis l'estomac de cet animal à la place du vôtre, vous pourrez accomplir la traversée du Sahara en long, en large ou en travers.



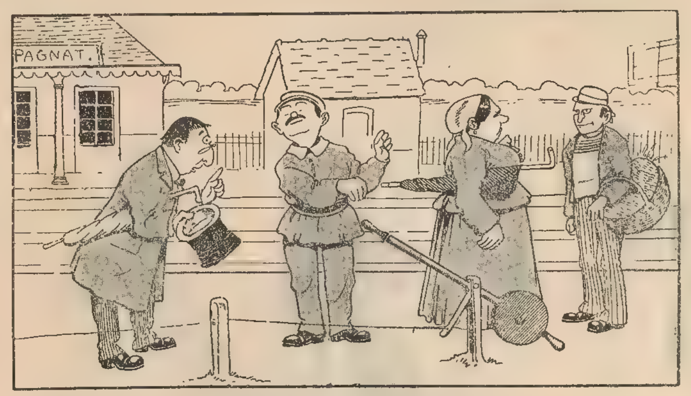
— Mon caissier est fort jeune; je ne vois pas cela sans inquiétudes. N'auriez-vous pas, dans votre clientèle, un vieux rhumatisant qui consentirait à lui passer ses jambes?



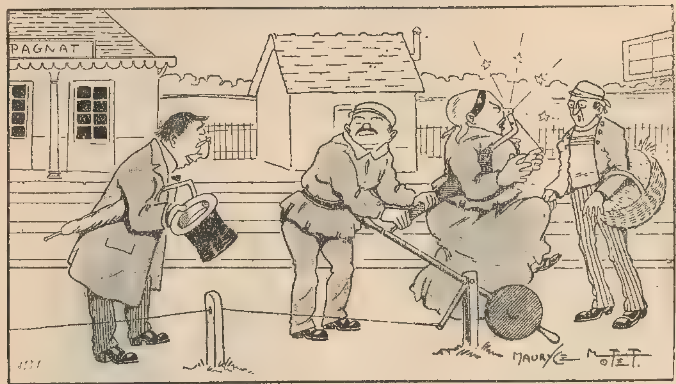
— Voilà, Docteur, la mère de ma femme vient habiter avec nous, alors je viens vous prier de vouloir bien changer mes biceps contre ceux de Monsieur, qui est le plus brillant élève de Paul Pons.



— Au moins, quand je possèderai cet œsophage, je pourrai, sans risque, m'offrir des repas à 23 sous.



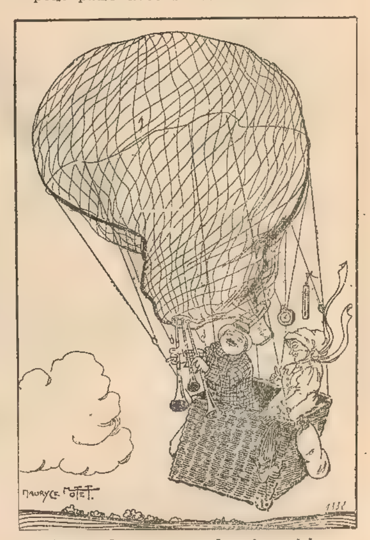
— Pardon, Monsieur l'employé, le train pour Falaise, s'il vous plaît?
— Un' seconde, que je baisse le levier de l'aiguillage....



...Pour éviter un accident!



— M. Planenlair, l'aéronaute, s'est intéressé à la musique que jouait un petit pâtre avec sa cornemuse...



Aussi, dans ses randonnées aériennes, a-t-il imaginé, lorsqu'il descend à terre, d'utiliser son ballon, pour jouer un petit air.

DE NOS LECTEURS

L'âne volant.

Il existe à Empoli, village important sur la ligne du chemin de fer de Florence à Livourne, une bien curieuse coutume: le douze mai de chaque année, un âne est lancé du haut d'un campanile dominant le bourg, et, la plupart du temps, arrive au sol sans se faire de mal, ceci aux applaudissements de milliers de spectateurs venus de tous les points de la Toscane. Inutile de dire que le voyage du sympathique animal est rendu aussi peu rapide que possible par l'emploi de parachutes et son arrivée amortie encore par des monceaux de paille, voire de matelat, amassés au pied du campanile.

Cette bizarre coutume remonte au moyen âge. En ces temps lointains, le seigneur d'Empoli, étant en guerre contre celui de San-Miniato, vint mettre le siège devant le château-fort de son adversaire, dont les vestiges sont encore visibles à quelques kilomètres d'Empoli; les canons n'existant pas alors, les assiégés, bien pourvus de vivres, et occupant une position qu'ils jugeaient inexpugnable, narguaient les assiégeants de différentes manières, dont la plus sensible à leur chef fut l'exposition d'une immense pancarte où s'étalait, en lettres gigantesques, l'inscription suivante: « Gens d'Empoli, vous prendrez San-Miniato quand les ânes de chez vous voleront! »

Le seigneur d'Empoli ne perdit pas de temps; levant le siège de San Miniato, pour quelques heures, il rassembla son armée au pied du donjon d'Empoli, d'où, par son ordre un âne enveloppé de toiles au point d'en être semblable à une énorme pelote, fut précipité sur des tas de coussins préparés à l'avance; maître Aliboron, ayant effectué son vol sans dommage, comme le seigneur en personne le fit constater à ses troupes, il s'écria, tirant son épée:

« — Notre impudent ennemi a désigné lui-même le jour de sa défaite. « Vous prendrez San-Miniato, lorsque les ânes d'Empoli voleront », a-t-il dit. Les ânes d'Empoli peuvent voler, en voici la preuve. Aux armes! Et à San-Miniato!

« — Aux armes! Et à San Miniato! répéta la foule des soldats. »

Le chemin d'Empoli à San-Miniato étant très court, l'enthousiasme de l'armée n'eut pas le temps de se refroidir en route, et les assiégeants de la veille, revenant d'un élan irrésistible, enlevèrent la position.

C'est depuis ce temps qu'au jour anniversaire de la prise de San-Miniato, un âne d'Empoli devient, pour un instant, l'émule des Wright et des Farman.

* * *

La peine de mort par l'éléphant

En attendant qu'elle soit définitivement supprimée ou rétablie, la peine de mort sera d'actualité.

Qu'il nous soit donc permis de rappeler un genre de torture peu connu en Europe, mais qui avait beaucoup de succès chez les orientaux: la mort par l'éléphant.

Cette justice, qui avait pour ministre un animal dressé à mettre à mort, était toute particulière à l'Inde. Mais cette coutume fut établie chez les Hindous, moins pour épargner à l'homme la triste fonction de bourreau que parce que l'éléphant, chez eux, est un animal presque universel. Il est, suivant une figure hindoue, un « bras prolongé de l'homme. »

Dressé à toutes les besognes, c'est un instrument de locomotion; il est chasseur, quand il livre des combats aux tigres; il est guerrier aussi.

A en croire les anciens récits, l'éléphant-bourreau s'acquittait de ses fonctions avec une adresse merveilleuse. On lui avait appris à faire souffrir ses victimes dans la mesure du châtiment.

Si le condamné devait périr sans torture, l'éléphant l'enlaçait dans sa trompe, le lançait en l'air et le rattrapait sur ses défenses de manière à le transpercer.

Si la mort devait être lente et affreuse, l'éléphant arrachait un à un les membres du supplicié, bras et jambes, s'amusant avec







LES PROSPECTUS AVEC ECHANTILLON

— Tiens! se dit Purotin, je crève de froid et par terre il y a assez d'échantillons pour faire un excellent pardessus.

Eh bien! il n'y a qu'à les ramasser...

...les coudre ensemble...



...et voilà comment un purotin fait sensation sur les boulevards avec un pardessus dernier chic anglais.

lui, comme un chat fait d'une souris. Puis il l'écrasait peu à peu.

Pour une sentence moins cruelle, et qui équivalait à un internement perpétuel, les Hindous ne s'embarrassaient pas d'une bouche inutile à nourrir dans les prisons d'État. L'éléphant se contentait de jeter très loin le criminel qui s'en tirait avec quelques contusions ou la perte d'un membre.

* * *

Bouts de cigares révélateurs

En matière criminelle, la découverte la plus insignifiante en apparence est capable de mettre la justice sur une bonne piste.

C'est ainsi qu'il est de la dernière importance de ramasser les bouts de cigares et même les tronçons d'allumettes laissés négligemment sur le théâtre du crime. Indices bien faibles, dira-t-on, mais indices tout de même.

Un policier allemand vient de nous apprendre quelles révélations font ces modestes témoins. Vous ramassez un mégot de cigare; examinez tout d'abord sa qualité, et il n'est pas impossible qu'il vous renseigne sur l'état social du fumeur.

Considérez surtout de quelle façon la pointe a été coupée. Si c'est avec un canif ou tout autre instrument tranchant, on devra retrouver ledit instrument sur l'assassin; si la pointe du cigare a été arrachée avec les dents, interrogez soigneusement la section, elle vous apprendra mille détails sur les incisives du meurtrier; si cette pointe a été fendue avec l'ongle, vous concluerez que le fumeur a des ongles durs et des dents molles.

Vous pourrez reconnaître encore, à l'examen, que le coupable se sert d'un fume-cigares, car, s'il ne s'en sert pas, il aura les dents jaunes. S'il use d'un porte-cigares, peut-être l'aura-t-il jeté et y lirez-vous le nom du marchand qui le lui aura vendu.

Examinez même la cendre. Si le fumeur l'a laissé tomber souvent, vous lirez dans ces petits tas que vous êtes sur la trace d'un nerveux; la quantité de cendre vous renseignera aussi sur le temps qu'a duré la présence de l'assassin.

Quant aux bouts d'allumettes, ils corroboreront efficacement ces témoignages.

En somme, il est extrêmement dangereux de fumer un cigare pendant l'accomplissement d'un crime. Mais messieurs les apaches ne pensent pas à tout. Heureusement!



— Marie! d'où venez-vous encore?
— De chercher des allumettes, Madame.
— Ma fille, faudra trouver autre chose! Avec moi, les allumettes... ça ne prend pas!

* * *

Légumothérapie

Connaissez-vous la « légumothérapie »?

Il y avait déjà l'hydrothérapie, l'électrothérapie et la musicothérapie. Comme si ces traitements spéciaux des maladies de notre pauvre humanité ne suffisaient pas, voici qu'on vient d'en inventer un autre.

On vient de découvrir, en effet, que les légumes influent sur la santé physique et morale d'une manière puissante. Il paraît même, qu'employés judicieusement, ils guérissent bien des maladies, et changent notablement notre manière d'être.

C'est ainsi que la pomme de terre équilibre l'esprit et calme la pensée. Mais à la longue, elle finit par provoquer l'apathie et l'indifférence: on a constaté, en effet, que les fort mangeurs de ce tubercule avaient plus de raisonnement que de cœur.

Etes-vous affligé d'une maladie de foie? Etes-vous bilieux, atrabilaire, rancunier, rageur? Vite, guérissez-vous en mangeant des carottes. Elles vous adouciront le caractère et vous deviendrez rapidement aimable et de rapports faciles.

Les épinards développent les rêves ambitieux, l'énergie, la constance de la volonté. Ceux qui préfèrent l'oseille, au contraire, tombent dans le découragement, la tristesse, et ont des sommeils fatigants.

A l'inverse de l'oseille, les haricots verts et les crosnes du Japon procurent des rêves aimables et élargissent les sentiments et les pensées artistiques.

Quant aux haricots blancs, ils sont réparateurs par excellence du système nerveux et sont, paraît-il, plus riches et plus toniques que la viande elle-même.

Vous voilà maintenant prévenu, ami lecteur: à vous de choisir vous-même le légume qui conviendra le mieux à rendre florissante votre santé.







LA VIE PRATIQUE

Voyez les jolies épaulettes et la belle casquette de M. Finot, gardien de square, comme c'est un malin, il a trouvé le moyen de tirer parti de ces attributs inutiles.

Il était défendu de jeter des bouts de cigares et cigarettes dans le square, il en profite pour faire de sa casquette et de ses épaulettes de précieuses boîtes: les promeneurs qui ont à se débarrasser de leurs « mégots » n'ont qu'à relever les couvercles...

De sorte que M. Finot, rentré chez lui, a de larges provisions pour bourrer sa pipe sans la moindre dépense.

Pêle-Mêle Connaissances

— Une des principales curiosités des îles de Pâques, dans l'Océan Pacifique du Sud, ce sont les nombreuses statues de divinités des Kanakes, taillées dans la lave même d'un ancien volcan. Ces statues ont de cinq à dix mètres de haut, et le travail de cette matière très dure a été exécuté *sans instruments de fer*, uniquement avec des haches de pierre.

— L'usage du vin en Chine remonte à vingt-deux siècles environ avant notre ère; mais il semble assez que dans l'antiquité on n'en faisait guère usage que pour les sacrifices religieux. D'après le *Chi-King*, l'un des ouvrages les plus authentiques de l'antiquité chinoise, le vin indigène était réputé pour sa longue conservation. Mais des décrets impériaux en condamnèrent l'usage, et les plantations de vigne furent détruites par ordre et remplacées par des céréales.

— Le linge de corps fut longtemps considéré comme un très grand luxe. La reine Isabeau de Bavière possédait seulement deux chemises: elle s'en parait les jours de gala.

— Quand on compare les dépenses de l'enseignement public sous le premier Empire, la Restauration, le gouvernement de Juillet, etc., jusqu'à nos jours, on se rend aisément compte de sa progression. Pour ne citer qu'un chiffre, là où l'on dépensait trois millions à la fin du règne de Louis-Philippe, on dépense actuellement 200 millions .

— L'autruche, si sauvage dans le désert où on lui fait une chasse acharnée, ne fuit pas à la vue de l'homme, dans les contrées où on la laisse en repos.

—Moyennant un permis de pêche de dix francs, pris à la préfecture de la Seine, on a le droit de pêcher dans le lac des Buttes-Chaumont, de 5 heures du matin à une heure de l'après-midi. Ce droit, ignoré de la plupart des pêcheurs parisiens, s'étend, pour 25 francs aux pièces d'eau du Bois de Boulogne, les étangs de Logchamps, des Tribunes et de Suresnes, à la mare St James et à la Grande Cascade.

— Même dans les professions qui paraissent les moins pénibles, le surmenage provoque fréquemment des déformations organiques comme le pied plat (valgus) des employés de magasin et des garçons de café qui est dû à des stations debout trop prolongées.

ALMANACH-SURPRISE 1909

Le succès de notre **ALMANACH-SURPRISE** dépasse les prévisions les plus optimistes.

Les hautes colonnes formées par l'entassement des coquettes brochures diminuent à vue d'œil. Bien des personnes, après en avoir acheté un, nous en redemandent d'autres pour les offrir à des amis.

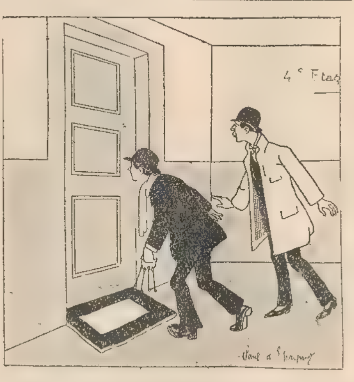
C'est, en effet, un véritable cadeau à faire, car la **Pochette-Surprise**, si elle n'apporte pas toujours, *piano*, *machine à coudre* ou *bicyclette*, contient au moins un gentil présent, dont la valeur dépasse le prix même de l'**ALMANACH**.

Et que de joie renfermée dans les pages de l'**ALMANACH**! Les plus moroses deviennent souriants à sa lecture, et chacun, dans la famille, trouve de quoi se distraire.

Hâtez-vous, Chères Lectrices, de nous demander ce précieux **ALMANACH!**



— Quand je sors de chez moi, c'est sans crainte des cambrioleurs car je dispose cette petite glace, regardant le trou de la serrure.



S'il vient de ces messieurs, leur premier geste est de regarder par ledit trou de serrure. Ils voient un œil qui les regarde et s'enfuient aussitôt.

RÉSULTAT
DU
Concours des Clés énigmatiques
(Suite)
(Voir le Supplément).

En ajoutant à ce mot les deux premières lettres de Ildefonse, on obtient: *réveil*.

La place où est écrit Ildefonse est la place cherchée.

4e Série. — Ce qui illumine est l'*éclair*, ce mot est formé par la lettre *E*, de la deuxième rangée, et les lettres placées au-dessus et à côté de celle-ci.

Ce qui mugit, c'est la *tempête*, mot formé par une des lettres *E*, et celles qui sont à sa gauche et au-dessous d'elles.

Ce qui gronde, c'est l'*orage*, mot formé par la lettre *O* et les lettres placées à sa droite et au-dessous.

Ce qui dévore, c'est l'*incendie;* à part une des lettres *D*, toutes les autres de la rangée supérieure forment ce mot.

Ce qui emporte, c'est la *rafale*. En comptant de deux en deux lettres, à partir de la lettre *F* appartenant à la rangée placée immédiatement sous la cheminée, on obtient ce mot: *rafale*.

Les cinq lettres désignées: *E*, *E*, *O*, *D*, *F*, formeraient, si on ajoutait un *U*, le mot: *foudre* (ce qui éclate), c'est donc la tuile portant la lettre *U* qui est la place cherchée.

5e Série. — Le mot de l'énigme est: *if*.

Les deux tableaux qui contiennent *I*, et non *F*, sont *lil* et *pois*, qui ensemble donnent: *pilotis*.







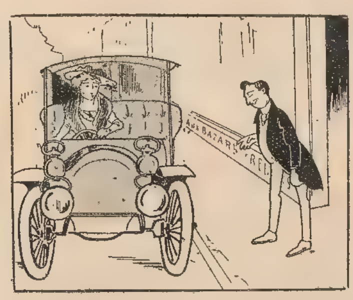
LE BON VENDEUR

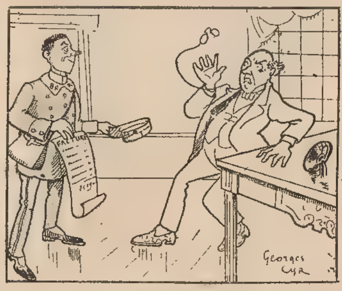
MADAME *(à son mari)*. — Je sors une minute, je vais jusqu'aux « Grands bazars réunis » acheter une paire de gants à 1 fr. 45.

MADAME. — Ces gants me plaisent, 5 fr. 95, mais puisque vous me les garantissez excellents!!! Seulement, ils ne sont pas assortis à ma toilette.

— Qu'à cela ne tienne, nous avons des corsages de liberty de toutes nuances, stupéfiants de bon marché, à 65 francs, une vraie occasion.
— Brrr, ce n'est pas chaud ce corsage-là!







— Oh! évidemment, cela se porte avec une fourrure, tenez, essayez-moi celle-ci; je vous la laisserai au-dessous du prix de revient: à 155 francs. C'est du Diplodocus véritable.
— Pour être joli, c'est joli, mais, vraiment, c'est volumineux. J'ai l'air d'une chauffeuse d'automobile.

— C'est très juste Madame, vous me faites songer que nous avons monté uniquement pour être agréable à nos clients, un rayon d'automobiles que nous vendons à perte. Que dites-vous de cette 18 HP., qui vous reviendra dans les 20.000. Elle est assortie à votre toilette, n'est-ce pas que c'est facile à conduire? Au revoir, Madame; ne vous inquiétez pas du paiment, nous ferons encaisser chez vous.

Pauvre mari!

Les deux tableaux qui contiennent *F*, et non *I*, sont: *fer* et *foc*, donnant ensemble: *coffre*.

Les deux objets pointus commençant par *P* et *C* *clou* et *plume;* l'endroit cherché se trouve donc au milieu de la ligne qui joint ces deux objets.

(Nous avons admis comme également justes, les lignes résultant des interprétations: pique, poignard, couteau).

6e Série — Le mot de l'énigme est *tour*, pris dans ses différents homonymes.

Les lettres de *tour* sont contenues dans *route*, *poutre* et *outre*, en retranchant de ces trois mots les lettres de *tour*, il reste les lettres nécessaires pour former le mot: *épée*. Le tableau contenant l'épée est donc l'endroit désigné.

7e Série. — Le mot de l'énigme est: *éperon* (éperon du cavalier, éperon du navire).

Eperon, coupé en deux, donne: *épe* et *ron*, qui deviennent: *épi* et *roi*.

E et *N* se trouvent dans *f.nêtre*, en les supprimant et ajoutant *L*, on a: *trèfle*. La lettre *L* est la première du mot: *livre*, derrière lequel est le trésor.

(Nous ferons remarquer que ce que certains lecteurs ont désigné comme un lis, n'est pas un lis, mais une fleur de lys, ce qui est différent.)

8e Série. — Le mot de l'énigme est: la *touche de piano*. Son état primitif est la défense d'éléphant. Les deux signes semblables à celui qui désigne l'éléphant sont ceux du *navire* et de la *clé*. En supprimant la première lettre de *navire* et la dernière de *clé*, et en mélangeant toutes les lettres restantes, on a: *clavier;* en enlevant les deux dernières lettres de ce mot, et en mélangeant les autres, on a: *Calvi*. C'est donc derrière la Corse que se trouve caché le trésor.

(Certaines séries pouvaient prêter à des interprétations différentes, nous avons tenu compte de la justesse de ces interprétations.)

* * *

Ce concours a vivement éveillé la curiosité de nos habiles chercheurs. Ceux-ci ont montré une sagacité vraiment incroyable dans le déchiffrage de ces problèmes d'apparence incompréhensible. Beaucoup de solutions différaient de celles que nous donnons ici par quelques interprétations autres, mais fort plausibles pourtant, et que nous avons qualifiées suivant leur degré de concordance avec le texte de la donnée.

1er PRIX: M. Coursimault, 1, rue de l'Abattoir, Vesoul (Haute-Saône), *qui gagne* une belle table à ouvrage marqueterie.

2e PRIX: M. J. Goguelat, 7, rue Paul-Cabet, Dijon, *qui gagne* un service de fumeur.

3e PRIX: Mlle Gélinçaud, villa des Orangers, Ajaccio (Corse), *qui gagne* un service de fumeur.

4e et 5e PRIX, *gagnant* un joli réveil vieil argent: M. Hourdequin, 11, rue Mozart, Paris; Mme Lannier, 32, levée de la Loire, St-Pierre des Corps (Indre-et-Loire).

6e et 7e PRIX, *gagnant* une bourse en argent: Mlle André Félix, 21, place Bellevue, St-Etienne, M. D. Fraissinet, 100, route de la Valette, Toulon.

8e et 9e PRIX, *gagnant* un sautoir argent doré: M. E. Simon, 39, rue de Mulhouse, Dijon; Mlle S. Lépinasse, 189, rue de Bugeaud, Lyon.

10e et 11e PRIX, *gagnant* une belle boîte de couleurs: M. J. Niel, 53, boulevard Châteaudun, St-Denis; M. Lequintrec, 46, rue Judaïque, Bordeaux.

12e et 13e PRIX, *gagnant* une boîte de compas: Mlle H. Moreau, institutrice, Loury (Loiret); M. G. Lebouleur, 103, rue des Pyrénées, Paris.

14e et 15e PRIX, *gagnant* un vase ornements bronze doré: Mme Vasseur, 565, rue Paul-Courtin, Liévin (Pas-de-Calais). Mme M.che., 12, rue Si.fren, Pont de bois, Toulon.

16e et 17e PRIX, *gagnant* un onglier: M. Semat, 179, rue de Haut, Vernon (Eure); M. Jacquot, 29 *bis*, avenue de la Motte-Piquet, Paris.

Du 18e au 20e PRIX, *gagnant* une jumelle Mars: M. H. Maillard, 38, rue Fessard, Paris; Mlle M. Véran, 10, rue Sébastien Carle, Toulon; M. J. Clin, 252, faubourg St-Martin, Paris.

Du 21e au 25e PRIX, *gagnant* un canif en argent: M. Maurel, 40, rue de la Préfecture, St-Etienne; M. R. Gervais, 26, rue de l'Union, Cherbourg; M. Martel, 30, rue Burdeau, Lyon; M. J. Lamarre, 8, boulevard de St-Quentin, Amiens; M. Pinat, 53 *bis*, route d'Auray, Vannes.

Du 26e au 30e PRIX, *gagnant* un beau coupe-papier ivoire et argent: M. Rancurely, à Rougiers (Var); M. Gaveau, à Loumarin (Vaucluse); Mlle J. Lobry, 114, rue St-Jean, Roubaix; M. Lambert, 5, avenue des Guérites, Mons (Belgique); M. Gardon, 11, rue St-Antoine, Cannes (Alpes-Maritimes).

Du 31e au 40e PRIX, *gagnant* un signet ouvre-lettres: Mlle Th. Moreau, 156, rue Nationale, La Châtre (Indre); M. A. Geffroy, 6, quai de Léon, Morlaix (Finistère); M. G. Laboise, Cie P.-L.M. 117, rue d'Annonay, St-Etienne; Mme C. Radot, 12, rue Cambon, Paris; M. Galas, 41, rue faubourg Raines, Dijon; M. Dufour, 25, rue Guermond, Amiens; M. Kersulec, 71, rue Emile-Zola, Cherbourg; M. E. Roussel, Leffol-le-Grand (Vosges); M. P. Lamarre, 130, route de Paris, Amiens; M. de Villeneuve, 5, rue Voltaire, Brest.

Du 41e au 50e PRIX, *gagnant* une collection brochée de la *Famille*: M. E. Jouet, Messincourt, par Carignan (Ardennes); M. Pépin, 164, rue de Paris, Puteaux (Seine); Mme Roy, 10, rue de Lavalette, Angoulême; Mme Belladon, à Ydes (Cantal); M. Ach.ll., à la G.and. M.s.n. place de la R.p.b.i.u., Lyon; M. Bla..h..d, or..l nat Se-...., Or.éans; M. P. S.ou.f.et, 11, r.. F.-Mathias, Hellemmes, Lilles; Mme El.se And.é, 26, rue de la Tulipe, Ixelles, Bruxelles; M. A. Barbet, 101, rue de Roubaix, Lille; M. Richalet, 4, rue des Tanneurs, Lyon.

Du 51e au 60e PRIX, *gagnant* un bloc-notes de poche: Mme Gaz.ello, 5, rue S.m.naire, La S.yne (Var); Mlle A. Lecom.e, H.n.leur (Se.ne-Inféri.ure); M. Lav.gnasse, 93, avenue de la République Lyon; M. Roques, 5, rue des 36-Ponts, Toulouse; M. Papcher, pension Beausoleil, Grasse (Alpes-Maritimes); M. Péguy, 9, rue de Pongerville, Nanterre (Seine); Mme Blanvillain, à St-Sylvain (Maine-et-Loire); M. G. Massias, 5 *bis*, avenue des Thuyas, Asnières (Seine); M. Th. Blanchard, à la Porte de l'Isle, par Maillezais (Vendée); Mme Thiriet, 193, rue de l'Université, Paris.

PETITE CORRESPONDANCE

Un Lecteur E. P. ·*S.* — Il n'y a aucune règle pour cela, tout dépend des convenances de famille, bien des fois les témoins ne sont même pas de la famille.

M. Hallez. — Non, nous parlons seulement des problèmes qui nous sont proposés.

M. Vitte. — Vous pouvez les laisser.

M. Lacan. — Nous ne connaissons aucun ouvrage qui traite de ce point en particulier.

RÉVÉLATION
DE
SECRETS SURPRENANTS

LA VIE LA PLUS INTIME DE L'HOMME ET DE LA FEMME MISE A NU

Offre généreuse d'un éminent spécialiste californien. – Don à tout lecteur de deux livres merveilleux absolument gratis.

Aimeriez-vous savoir quelle vocation vous devez suivre dans la vie pour obtenir le plus grand succès, pour gagner le plus d'argent possible? Souhaitez-vous exercer une influence et un charme personnels, irrésistibles sur ceux avec qui vous entrez en contact? Désirez-vous connaître le caractère et pénétrer les secrets de la vie des gens que vous rencontrez? Êtes-vous envieux d'apprendre quel chemin secret mène au cœur de tout être humain?

Le mystère de votre existence entière vous est révélé dans votre main. Vos capacités et vos talents spéciaux y sont clairement indiqués. Certaines personnes gagnent un salaire de 50 francs par semaine, alors qu'elle devraient en avoir 200. Elles suivent une fausse vocation. Vous êtes peut-être de ce nombre.

Envoyez-nous vos noms et adresse et nous vous enverrons, à titre absolument gratis, deux livres, les plus intéressants que vous puissiez lire, *La Main de la Destinée* et *Le Temple de la Sagesse.* Ces ouvrages expliquent en détail une méthode merveilleuse pour déchiffrer le caractère et qui comporte en soi le pouvoir de dominer les gens, pouvoir qui, certes, ne manquera pas de vous assurer le succès dans n'importe quel commerce ou profession. Des centaines de négociants et d'industriels, d'avocats, de docteurs et de ministres du culte pratiquent journellement les secrets de cette science merveilleuse

« Votre méthode d'influence personnelle m'a procuré dans les affaires le succès que je recherchais », écrit M. R.-J. Shoemaker, de Goldfield, Nevada. « C'est l'aimant qui contrôle. Il n'y est point question de conjectures: c'est un fait scientifique. Elle m'a appris à me connaître et à me contrôler moi-même aussi bien que les autres. »

M. Chas. Simpkins, de Thamesville, Ont., Canada, dit: « Votre méthode est l'agent le plus admirable qui soit sur terre pour l'amélioration de l'homme. Tous ceux qui la possèdent co[ns]titueront une puissance en ce monde et aur[ont] du succès et du bonheur. »

Cette nouvelle méthode de lire le caract[ère] vous permet de connaître les secrets les p[lus] intimes de la nature d'une personne et d'exer[cer] une influence puissante et irrésistible sur n'i[m]porte quelle personne et à son insu. Elle est c[ent] fois plus puissante que les menaces, les obj[ur]gations ou toute autre chose. Elle vous rév[èle] le secret d'une santé parfaite. Elle vous don[ne] le pouvoir de guérir les maladies sans d[ro]gues ni médecins, et vous explique le moy[en] mystérieux grâce auquel vous pourrez arriv[er] à avoir une santé parfaite et exercer une fo[rce] merveilleuse de personnalité en dix fois mo[ins] de temps qu'il n'en faut à tout autre méthode [au] monde.

Si vous désirez connaître pour vous-mê[me] les secrets de gagner de l'argent préconisés [par] notre méthode, envoyez vos noms et adres[se] à: The Chirological College of California, [Ins]piration Point, Echo Park, Dept, **203. A.** [Los] Angeles, Cal. (É.-U. d'A.), et nos nouvea[ux] livres: *La Main de la Destinée* et *Le Temple [de] la Sagesse* vous seront envoyés immédiateme[nt] gratis et franco. Affranchir votre lettre a[vec] un timbre de 25 centimes ou envoyer vos no[ms] et adresse sur une carte postale de 10 centim[es]

14e ANNEE — No 51. 10 Centimes 20 Décembre 1908.



FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

TOUT LE MONDE EN FAIT, par Benjamin RABIER.

— Tiens... jusqu'à Jeannot qui fait de l'aviation !..

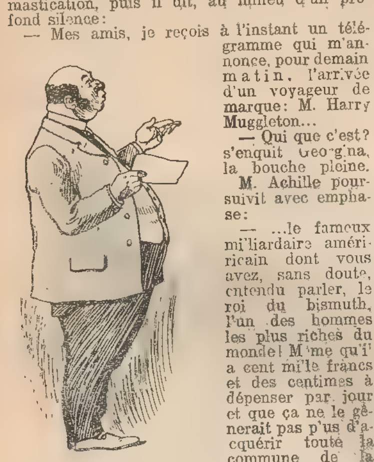
LE POURBOIRE

Joseph, Ernest, Mariette et Georgina, — garçons, servante et cuisinière de l'hôtel de la Gare, à la Ferté-Bousin — étaient, ce soir-là, en train de dîner paisiblement à l'office, lorsque surgit M. Achille Monastier, leur patron.

Il tenait à la main une dépêche et, contrairement à son habitude, il avait l'air ému et solennel.

Il fit signe à ses fidèles serviteurs de suspendre toute conversation, voire même toute mastication, puis il dit, au milieu d'un profond silence :

— Mes amis, je reçois à l'instant un télégramme qui m'annonce, pour demain matin, l'arrivée d'un voyageur de marque : M. Harry Muggleton...



— Mes amis, je reçois à l'instant un télégramme qui m'annonce l'arrivée d'un voyageur de marque...

— Qui que c'est ? s'enquit Georgina, la bouche pleine.

M. Achille poursuivit avec emphase :

— ...le fameux milliardaire américain dont vous avez, sans doute, entendu parler, le roi du bismuth, l'un des hommes les plus riches du monde ! Même qu'il a cent mille francs et des centimes à dépenser par jour et que ça ne le gênerait pas plus d'acquérir toute la commune de la Ferté Bousin, que moi d'acheter quatre sous de tabac ! Il arrive demain matin.

Un milliardaire, jamais on n'avait vu ça dans le pays ! La venue d'un simple étranger se nommant Dupont ou Durand, constituait déjà un événement assez remarquable, mais celle de sir Harry Muggleton rentrait positivement dans la catégorie des grands phénomènes !

Impressionnés par cette nouvelle ébouriffante, Joseph, Ernest, Mariette et Georgina se levèrent comme un seul homme, ils n'achevèrent pas de dîner. La perspective d'avoir à servir un particulier qui pouvait, sans douleur, allumer sa pipe avec des billets de mille, les transporta d'enthousiasme, et dès lors, une pensée unique leur trotta dans la tête, les enfièvra, les obséda, les fit sourire : le pourboire !... le pourboire colossal, gigantesque, démesuré, que manquerai pas de leur octroyer ce moderne Crésus. Et Joseph dit à Ernest :

— Mon vieux, qu'est-ce qu'on va s'offrir comme pourboire !

Cependant que Georgina, poussant le coude de Mariette, lui chuchotait à l'oreille :

— Ben, ma petite, y aura un de ces pourboires !... Pense donc, un roi qu'a cent mille francs de rente par jour !

Ils n'en dormirent pas de la nuit...

— Mais ce n'est pas tout ça, conclut Joseph, qui était la forte tête de la maison ; pour honorer le gentleman, faut se donner le genre américain... aussi, dès qu'il fera jour, je commence par me raser la moustache et je prends le nom de John !

— Et moi, celui de William, dit Ernest.

A cinq heures du matin, tout le monde était debout, et M. Raphaël, entrepreneur de peinture (Couleurs et vernis), était déjà sur son échelle, en train de rafraîchir la facade de la maison, et d'ajouter, devant le mot *hôtel* le terme alléchant de « Palace ».

« Palace-Hôtel de la Gare », c'était plus chic, cela vous avait une petite saveur d'exotisme et de cosmopolitisme qui séduirait M. Harry Muggleton. Et puis, un *Palace-Hôtel* a le droit de saler la note beaucoup plus qu'un *Hôtel* tout court.

Tous les préparatifs étaient à peine terminés lorsque le roi du bismuth, fit son entrée dans la bonne ville, sous l'aspect d'un mante hirsute pilotant une formidable auto à l'allure modérée de quatre vingts à l'heure.

Nuage de poussière, trombe, pétarades, volailles écrasées, cris d'enfants, voitures culbutées, ce fut une entrée sensationnelle et vraiment royale ! Mais la Ferté-Bousin, trop heureuse de recevoir cet hôte de marque, lui pardonna volontiers ces petites déprédations, et la foule, indulgente, s'attroupa devant le Palace-Hôtel de la Gare, où M. Achille Monastier, sanglé dans sa redingote de gala et armé d'une serviette glacée, attendait son client avec émotion.

M. Raphaël, entrepreneur de peinture, était déjà sur son échelle...

— Bonjour, sire ! dit solennellement M. Monastier... Je suis heureux de saluer en vous...

— Servez... servez le manger ! interrompit le roi du bismuth, en s'engouffrant dans le vestibule, non sans bousculer un peu l'amphitryon.

Ce dernier avait formé le projet de lui présenter sa femme, qui s'était mise tout exprès sur son trente et un, mais il y renonça... Il se mit à frapper dans ses mains en appelant fièvreusement :

— John !... William !... Betty !... Arabella !

Tout le personnel s'était affublé de prénoms britanniques. Le déjeuner fut servi en un clin d'œil.

John, William, Betty, Arabella, ardents, trépidants, pétulants, tournoyaient sans relâche autour de l'auguste client, le choyaient, le dorlotaient à l'envi, s'arrachaient les plats pour les lui passer, lui remplissaient son verre, lui coupaient son pain, bref, se disputaient âprement l'honneur de satisfaire ses moindres désirs, et même de devancer ceux qu'il n'avait pas encore... Et ils le regardaient manger avec sollicitude, avec tendresse, avec amour ; ils le couvaient, ils le dévoraient de leurs yeux déférents et cupides : c'était leur proie !

O pourboire ! pourboire ! Combien fabuleux était celui qu'ils s'ingéniaient à mériter... et combien plus fabuleux encore celui qu'ils comptaient recevoir ! Il ne faudrait rien moins qu'un poème lyrique en douze chants pour narrer ici les soins vraiments prodigieux dont ils entourèrent le roi du bismuth, durant son séjour à la Ferté-Bousin...

Cependant, il ne semblait apprécier que médiocrement son bonheur : il se montrait exigeant, tyrannique et volontiers grincheux... Et quand il fronçait son sourcil olympien, l'abomination de la désolation s'abattait sur le Palace-Hôtel de la Gare, et tout le personnel en émoi tremblait pour son pourboire !..

M. Harry Muggleton, venu à la Ferté-Bousin dans le but d'inspecter des gisements de potassium, situés aux environs, resta huit jours chez M. Monastier : ce fut, pour le digne hôtelier, une semaine glorieuse et fructueuse ; mais que d'angoisses, que de surmenage physique et même intellectuel endura la domesticité perpétuellement sur la brèche ! John, William, Betty, Arabella n'avaient pas l'habitude de se démener de la sorte, et lorsque le milliardaire les quitta, le neuvième jour, ils étaient littéralement fourbus.

Néanmoins, ils avaient l'âme radieuse et le visage épanoui à la pensée qu'ils allaient enfin recueillir le fruit de leurs efforts stoïques et persévérants !... Tout vient à point...

Au moment où sir Muggleton, ayant réglé sa note, se disposait à monter dans sa « soixante chevaux », ils se rangèrent donc sur son passage, et, avançant fort discrètement leur main droite, ils souhaitèrent, au richissime voyageur, mille et une prospérités... On



M. Harry Munggleton fouilla dans sa poche et en tira une poignée de numéraire sonnant qu'il jeta négligemment dans la casquette de John.

sait ce que parler veut dire, en pareil cas.

Alors, M. Harry Muggleton, très pressé, très affairé, fouilla dans sa poche en toute hâte, et en tira une poignée de numéraire sonnant et trébuchant, qu'il jeta négligemment dans la casquette de John en marmottant:

— Yes... yes... Good bye!

Puis il prit son volant et démarra comme un fou furieux.

William, Betty et Arabella — redevenus Ernest, Mariette et Georgina — harcelaient déjà de questions le détenteur du fameux pourboire:

— Combien y a-t-il, Joseph?... Combien qu'il t'a donné? Dis vite!

Joseph compta... Il ne compta que jusqu'à trente-cinq... pas trente-cinq dollars, hélas! ni même trente-cinq francs !

Le milliardaire avait laissé trente-cinq sous de pourboire. Cela ne leur faisait pas tout à fait neuf sous chacun.

Ce fut ce qu'il est convenu d'appeler, en langage trivial, « un sale coup pour la fanfare »... Georgina exhala un mugissement de détresse; Mariette se mit à pleurer torrentiellement, et Ernest dit à Joseph:

— Ah! bien, il est chouette, ton Américain!

Et là-dessus, ils rentrèrent tous, la mort dans l'âme et la rage au cœur...

Au même instant, un autre voyageur — de faible envergure, celui-là! — se disposait à quitter le Palace-Hôtel de la Gare ,où il avait été traité par dessous la jambe, car depuis huit jours, M. Harry Muggleton accaparait, pour lui tout seul, au détriment des autres pensionnaires, tous les trésors de gentillesse, de zèle, de respect et de considération, que la domesticité la plus veule sait déployer dans les grandes circonstances...

C'est pourquoi les quatre serviteurs jugèrent inutile de saluer le modeste voyageur au moment de son départ. Conscients de leur faute, ils se dirent:

— Nous pouvons nous fouiller pour que celui-là nous donne un pourboire: nous l'avons trop négligé!

Mais il faut croire que c'était précisément le goût de ce voyageur d'être négligé, car il leur laissa, contre toute attente, un merveilleux pourboire qui équivalait presque, à celui qu'ils espéraient du milliardaire.

— Il n'y a que les Français qui soient vraiment de *bonnes poires!* conclut Joseph: vive la France!

Il ne comprenait pas que, pour la plupart des gens, le « service » idéal n'est pas celui qui les entoure de mille prévenances obséquieuses, mais bien plutôt celui qui les laisse en paix.

Robert FRANCHEVILLE.

***

APRES BOIRE



— La théorie du socialisme, camarade, je vais te l'expliquer chemin faisant.



— La théorie du socialisme, c'est bien simple...



...C'est de mettre tout en commun...



...et de partager...

AVIS

Il nous aurait été agréable de publier les résultats de notre Course d'Automobiles.

Le dépouillement de ce concours n'a malheureusement pu être terminé encore. Les concurrents nous excuseront certainement, sachant que le nombre des envois a été considérable.

****

Pêle-Mêle Causette

Il est impossible de songer sans horreur à ce que serait une conflagration européenne.

Dans sa marche vers sa destinée, l'humanité a pénétré dans la zone scientifique. Et il n'est pas de syllogisme, pas d'équation qui puisse démontrer l'utilité d'une grande guerre.

Nos yeux ne peuvent plus y voir aujourd'hui que le carnage, l'horrible boucherie, dénuée de toute justification comme aussi de toute sanction.

C'est ce sentiment universel qui tient en respect les quelques unités belliqueuses qui ne peuvent se décider à rompre avec les vieilles traditions barbares.

Cependant, à force d'interprétations malveillantes, d'excitations perfides, et de malentendus, l'on peut provoquer une vague de haine qui se brisera en une ruée sanglante.

Là est le danger. Les Allemands et les Français l'ont senti quand ils constatèrent qu'une guerre allait éclater entre eux, malgré eux, et sous la seule initiative de deux personnes, l'empereur Guillaume, et M. Delcassé (prolongé par M. Pichon).

Les inconvénients du pouvoir personnel sont ressortis clairement de cette alerte.

Examiné scientifiquement, ce pouvoir ne se défend plus, en effet, par aucune raison plausible.

Il a donc été condamné par l'opinion publique de tous les pays civilisés.

Mais de la condamnation à l'exécution il y a loin. Ce n'est pas que le problème soit difficile à résoudre.

La solution est connue de tous. Elle consiste dans l'arbitrage obligatoire.

Il ne suffit malheureusement pas, en politique, qu'un mal soit constaté, et que le remède soit trouvé, pour qu'aussitôt on l'applique. Il faut compter avec les préjugés et la routine qui, eux non plus, ne désarment jamais.

C'est pourquoi tout danger n'est pas définitivement écarté.

Espérons, cependant, que le pouvoir personnel, en attendant sa disparition, ne nous réserve plus que des surprises agréables.

Fred ISLY.

EN BORDEE

MATHURIN. — Sale bête!... Tu as trop ciré ton plancher!...

Courrier Pêle-Mêle

Cordes mouillées

Monsieur le Directeur,

Dans le Courrier *Pêle-Mêle* de votre dernier numéro, en réponse à la question: *Cordes mouillées*, je lis, qu'au moment où l'on dressait, à Rome, l'obélisque placée devant St-Pierre, en 1600 environ, l'architecte Fontana, entendant craquer les cordes de levage, s'écria: « Mouillez les cordes », et tout fut sauvé.

Permettez-moi de rectifier la légende:

C'est en 1586, sous Sixte-Quint, que la chose s'est passée.

Quoique architecte, Fontana n'avait pas bien calculé de combien les cordages s'allongeaient pour soulever un poids de 326.784 kilos.

L'opération était sur le point d'échouer, lorsqu'un simple matelot, nommé Bresca, de San-Remo, s'écria, quoiqu'on eût défendu à la foule, sous peine de mort, de prononcer une parole: « *Acqua alle funi* » (de l'eau sur les cordes) et que ce conseil mit l'architecte en état de conduire sa tâche à bonne fin.

La famille de ce matelot, à Bordighèra, près de San-Remo, a reçu du pape, en témoignage de reconnaissance perpétuelle, pour le service rendu par Bresca, le privilège de livrer à l'église St-Pierre toutes les branches de palmier pour le dimanche des Rameaux.

Recevez, etc.

F. AUDEMARD.

* * *

Pour s'empêcher de fumer.

Monsieur le Directeur,

J'ai relu avec intérêt, le deuxième article de votre collaborateur Fred Isly, sur la question des fumeurs.

J'ai fumé 22 ans (rien que la cigarette; environ cinquante centimes de tabac par jour). Il y a déjà trois ans que je ne fume plus. Comme à cette époque vous n'aviez pas encore dévoilé votre procédé aux nombreux lecteurs du *Pêle-Mêle*, je vais vous dire comment je m'y suis pris. Je dois vous dire que je ne suis qu'un simple ouvrier, partant, pas riche; j'ai mis une pièce de cent sous dans ma poche, je l'ai montrée à tous mes camarades d'atelier en leur disant tout simplement ceci: « Chaque fois qu'un de vous me verra fumer une cigarette ici ou ailleurs, il y en aura une semblable pour lui... » et c'est tout. Je n'ai jamais fumé depuis, tant j'ai eu peur qu'une pièce de cent sous quittât ma poche.

Vous voyez que le moyen est à la portée de toutes les petites bourses.

Recevez, etc.

DAUCHY, abonné (Nassandres).

Encaissements.

Monsieur le Directeur,

En réponse à la question interpêlemêliste de M. Mathouillet, dans le *Pêle-Mêle* du 8 novembre 1908:

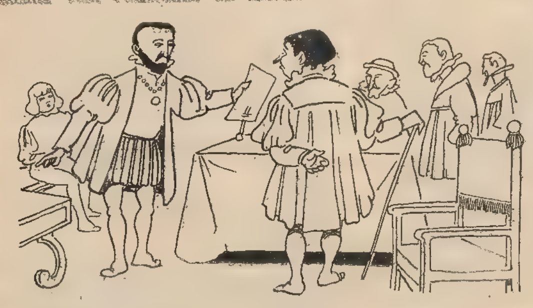
« Un encaisseur de la Banque de France a-t-il le droit de refuser de rendre de la monnaie, quand on lui donne en paiement une somme supérieure à celle qu'il doit recevoir? »

La loi obligeant le débiteur à faire l'appoint, les garçons de recette ne sont pas tenus de rendre la monnaie, si la somme qu'on leur offre est supérieure au paiement qu'ils réclament. Toutefois, pour activer leurs encaissements, les agents de recette de la Banque sont autorisés à faire des exceptions à cette règle, lorsqu'ils ont des espèces.

Recevez, etc. Joseph NOIRON.

REPONSE A « DAS STREBEN »

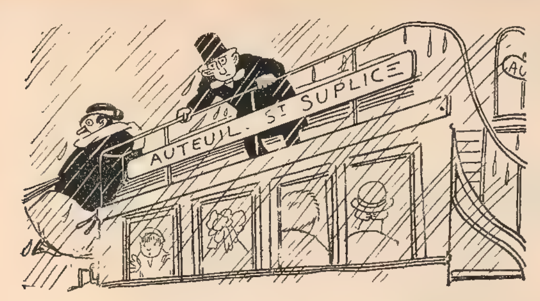
Dans un des derniers numéros, notre camarade Léon Kern nous montrait, dans son dessin intitulé *Das Streben*, que le besoin de monter était l'aspiration de chacun.



Pourtant, sans remonter à Charles Quint, dont le poète a dit: « Et monté sur le faîte il aspire à descendre... »



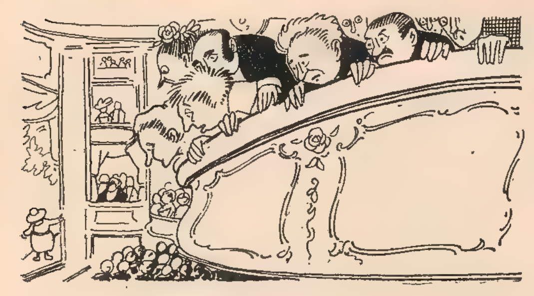
...combien sont nombreux ceux qui aspirent à descendre!



Souvent le besoin de descendre se fait sentir à peine monté.



N'est-il pas utile de descendre des croisés pour marier richement ses filles?



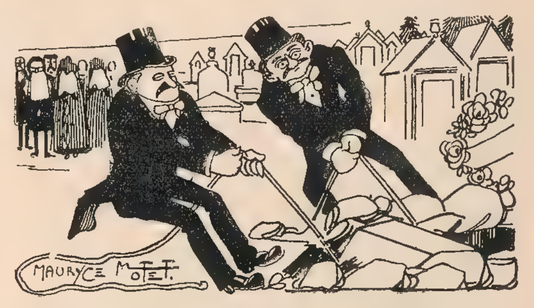
Il y en a même qui ne désirent monter d'un cran dans l'échelle sociale que pour descendre de deux étages au spectacle.



Et le métro est une preuve convaincante que beaucoup se plaignent de ne pouvoir descendre assez vite.



Sans compter qu'on est vraiment malheureux, lorsque ça ne veut pas descendre.



Et à la fin de vos jours, c'est encore la descente qui reste inévitable.

UN HÉROS

La femme de M. Lafrousse racontait ainsi, à un amie, la pour qu'elle avait eue:

— Je dormais tranquillement, dit-elle, lorsque je fus réveillée en sursaut par un bruit. Je saute à bas du lit et allume ma bougie. Alors, que vois-je? une jambe d'homme qui sort de sous le lit.

— La jambe du cambrioleur, sans doute?

— Non... Celle de mon mari... Il avait entendu le bruit avant moi.

* * *

Moins compliqué qu'il ne semble

Un jour, en passant devant la maison de mon ami Bertrand, j'entendis sa femme prononcer une phrase que je n'aurais pas comprise, si je n'avais su qu'Hector Bertrand, resté veuf avec deux enfants, a épousé une veuve ayant, elle aussi des enfants.

Voici ce que disait Mme Bertand à son mari:

— Viens vite, Hector! Tes enfants et mes enfants sont en train de rosser nos enfants!

EXPLICATION

— A quoi attribuez-vous la facilité avec laquelle vous faites venir l'argent? demandai-je un jour au banquier Trappenigot.

— A la facilité avec laquelle les autres le laissent partir, répondit-il en souriant.

* * *

RASEURS

Je longeais la rue de Rivoli en flâneur, quand j'aperçus, venant en sens contraire, mon ami Labourasque. Il machait à grandes enjambées, en homme ultra-pressé.

— Je ne te retiens pas, lui dis-je, car à en juger par ta démarche, tu dois avoir une course urgente à faire.

— Non, fit-il, tu n'y es pas. Si je marche vite, c'est pour ne pas être rattrapé par Balourd, qui marche derrière moi, et qui est bien le plus fastidieux de tous les raseurs de la création.

Labourasque reprit sa course.

Quelques instants après, je rencontre Balourd, qui marchait d'un pas si lent et si traînard, que je le crus atteint de quelque maladie.

— Pauvre ami! fis-je, êtes-vous souffrant pour marcher d'un pas si dolent?

— Vous n'y êtes pas, fit-il. Je vais lentement pour ne pas rejoindre Labourasque, qui marche devant et qui est bien le plus grand raseur que la terre ait jamais porté.

* * *

Modernisme

ACTE I.

Madame (*à sa bonne, un bas bleu*). — Célestine, allez chez Mme Durand. Vous la prierez de m'excuser pour aujourd'hui, car j'ai un rhume de cerveau et très mal à la tête.

ACTE II.

Célestine (*à Mme Durand*). — Que Madame veuille excuser ma maîtresse. Elle a une inflammation de la membrane muqueuse des bronches, accompagnée de céphalalgie aiguë.

Mutilations et déformations artificielles

L'homme est plein de bizarrerie, et la structure de son cerveau le convie quelquefois à des actes tout à fait stupides.

Nous en avons la preuve dans les tatouages par lesquels beaucoup d'entre nos contemporains sont à jamais défigurés.

Leurs regrets ne serviront de leçon à personne. Il y aura toujours chez les peuples, dits civilisés, des monomanes pour se barbouiller à la façon des sauvages. Absolument comme il y a encore, ça et là, des pays où la fashion veut qu'on s'ampute le petit doigt, ou qu'on déforme les pieds des femmes, ou qu'on s'arrache les dents de devant, ou qu'on se brûle la plante des pieds, ou qu'on se déforme la tête. Tout cela, parce que d'autres l'ont fait avant nous.

Les mutilations volontaires de ce genre sont, heureusement, rares chez nous. Mais il n'y a pas si longtemps que des adultes, timorés, se coupaient un doigt ou se rendaient à jamais boiteux pour échapper à la conscription.

Les mutilations qui furent pratiquées chez nous eurent surtout un caractère pénal, et cela, sous l'ancien régime. Il ne faut pas oublier que ce fut la Constituante qui abolit, en France, les supplices barbares comme le fouet, la marque, le carcan et la mutilation. En 1810, le Code pénal les rétablit en partie, comme l'amputation du poignet pour les parricides.

Mais ce retour aux errements anciens ne dura que peu de temps. Et notre Code n'a jusqu'à présent, conservé qu'un mode de mutilation, mais radical, la décapitation.

Or, ceci n'est dit que pour mémoire. Et nous voulions surtout passer en revue les pratiques étranges par lesquelles, l'homme, sous toutes les latitudes, est arrivé à modifier sensiblement son extérieur.

L'usage du tatouage à l'aiguille, dans certaines contrées, et par scarification dans certaines autres, continue d'être des plus répandus. Aux marques spéciales, adoptées par chaque tribu, un œil exercé reconnaîtrait le lieu d'origine d'un Polynésien.

On pourra citer encore, parmi les pratiques désignées sous le nom de mutilations ethniques, l'incision, très fréquente chez les noirs d'Afrique, de la lèvre inférieure et du nez pour y passer des anneaux. Encore, l'amputation d'une phalange chez la femme dans quelques contrées australiennes et sur la côte d'Afrique. Les anciens Miaotsé aiguisaient leurs dents; les Foulahs donnaient à leurs lèvres des dimensions exagérées, etc., etc.

Mais la coutume la plus curieuse, la plus ancienne aussi, et la plus généralement répandue est la déformation artificielle du crâne.

Elle s'est rencontrée dans les deux hémisphères. Hippocrate et Hérodote la signalaient déjà. Pline, Strabon, et Aristote aussi. Un peuple lui devait son nom, les *Macrocéphales*. Et un peu partout, au Caucase, en Silésie, en Hongrie, en Belgique et même en France, les anthropologistes ont découvert des crânes artificiellement déformés.

On en trouve aussi en Asie et en Polynésie. Mais l'Amérique était, paraît-il, la terre classique des déformations crâniennes; là, la coutume était générale et affectait diverses formes.

Elle se pratiquait dès l'enfance et consistait sommairement en un modelage de la boîte crânienne, suivant le goût du jour. Tantôt on pétrissait la tête du bébé avec les mains ou les genoux, tantôt on employait des courroies entourant des planches qui comprimaient, tantôt on appliquait des plaquettes d'argile, qui, maintenues longtemps, modifiaient la croissance.

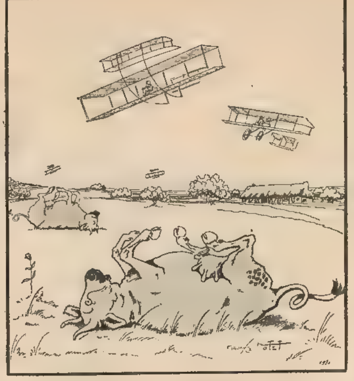
« Certains peuples, dit La Condamine, cherchent à donner à leur tête la forme de la lune. La tête d'un homme de la terre de Van Diemen en offrait un remarquable exemple. »

D'autres, comme les Boliviens, s'appliquaient à donner à leur front plus de hauteur et de convexité. « Chez l'Imar, écrivait Geoffroy St-Hilaire, la partie postérieure du crâne est mince et allongée; l'os frontal, quoique très fuyant, présente bien encore une légère convexité, mais il se conforme presque sur l'arrière de la tête avec les pariétaux. »

L'aplatissement du front, plus fuyant encore, prenait le nom, chez les Aztèques, de: *déformation du courage*. Car il semble bien que tous ces peuples s'étaient rendu compte, à la longue, que ces pratiques n'étaient pas sans inconvénients pour leurs facultés mentales.

On n'en finirait pas de dénombrer toutes ces déformations artificielles, qui ont été classifiées avec soin. Mais il faut signaler qu'en France, il y a peu d'années encore, l'ignorance et la routine aboutissaient aux mêmes résultats que le parti pris de décoration fantaisiste des Aztèques et des Botocoudos.

Dans quelques provinces, comme la Normandie et dans le Midi de la France, on a conservé trop longtemps la mauvaise habitude de serrer la tête des enfants avec des bandelettes « dans le but de leur donner plus de santé ». Cet usage a provoqué bien des déformations qu'on peut encore remarquer sur un nombre considérable d'individus. Et les aliénistes d'il y a un demi-siècle n'hésitaient pas à y voir la cause de bien des idioties et autres maladies mentales.



LE PROGRES

La Vache. — Maintenant, ce sera moins fatigant que de regarder passer les trains.



L'ENNEMI

Le Docteur. — Vous avez des tendances à devenir hydrocéphale, c'est-à-dire que vous avez de l'eau dans la tête.

Dupoivrot (*très alarmé*). — De l'eau, grand Dieu! pourvu qu'elle ne me tombe pas dans le gosier.



L'AMI DES ENFANTS

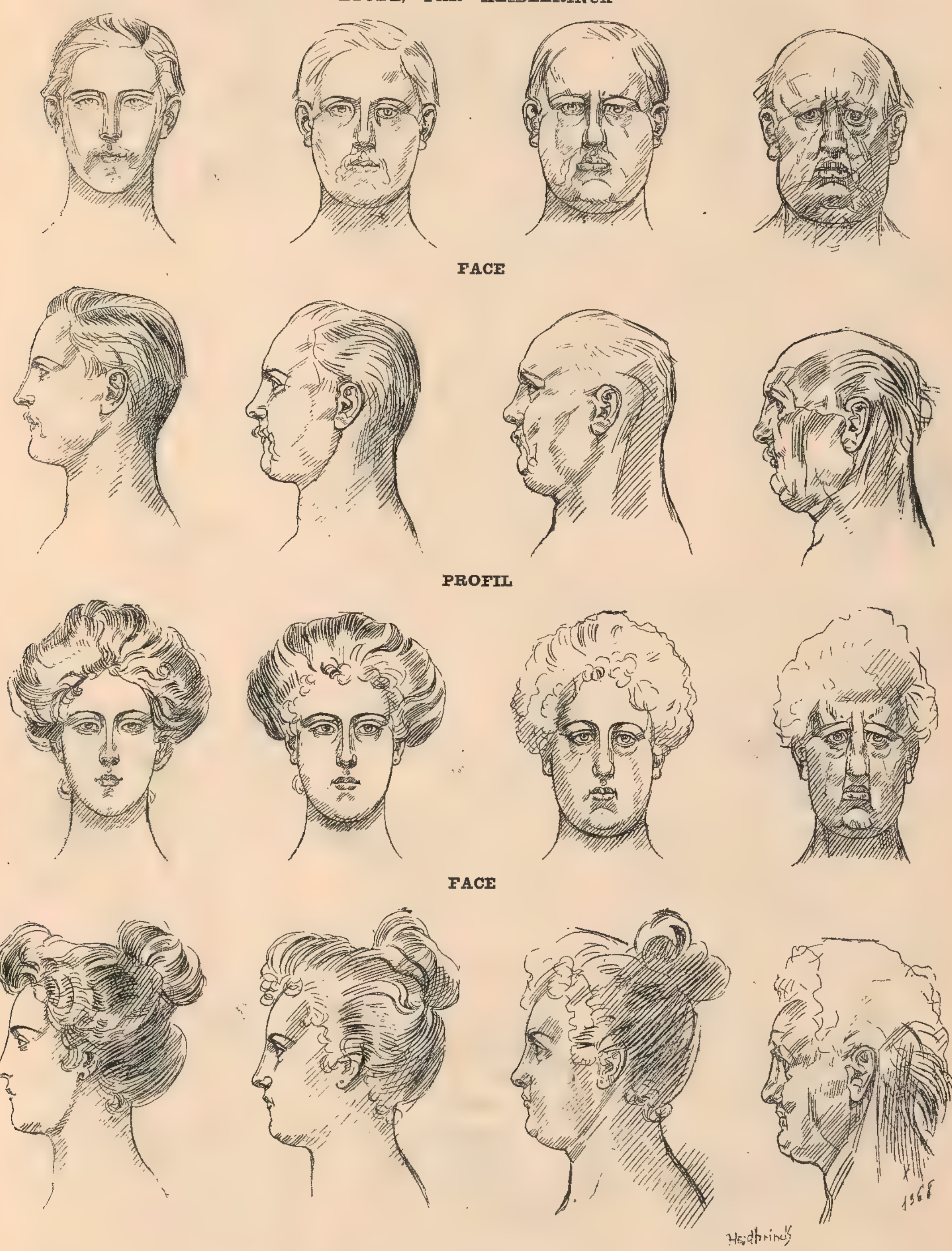
Le Propriétaire. — Inutile de venir avec votre marmaille, je ne vous louerai pas!

Le Père — Partout la même réponse. Puisqu'on ne veut pas de nous, allons sous les ponts.

Le Propriétaire. — Quoi, par un froid pareil, il va loger ses enfants dehors, faut-il qu'il y ait des parents dénaturés tout de même!...

COMMENT NOUS VIEILLISSONS

ETUDE, PAR HEIDLERINCK



LES BEAUX GESTES

Avant d'appliquer à un acte le qualificatif de *beau geste*, il faut se rendre compte de ce qui le suivra. Un beau geste, pour demeure tel, a besoin d'être soutenu.



Il est, certes, très beau de la part d'un candidat de se désister en faveur d'un concurrent, pour le triomphe d'une *Idée*.



Mais ce qui en diminue la beauté, c'est la nomination du désisté à une place de trésorier général, qu'il n'aurait jamais eue sans cela.



Un ministre qui, d'un trait de plume, suprime l'impôt qui grevait une catégorie intéressante de travailleurs, a, certes, un beau geste.



Cependant, si c'est pour instituer un autre impôt qui grèvera une catégorie non moins intéressante, mais qui n'aura pas eu le bonheur de compter parmi ses électeurs, l'ampleur du geste en est bien diminuée.



Quand on aide un pays à secouer le joug de la servitude, il n'est pas de plus beau geste au monde...



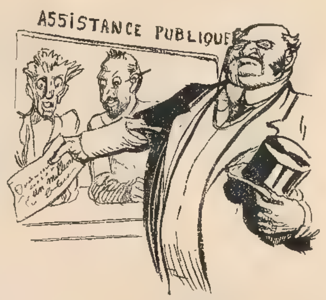
...Sauf, toutefois, si c'est pour l'asservir aux lieu et place de ses anciens oppresseurs.



Le chirurgien qui arrache à la mort un de ses semblables, n'a-t-il pas un geste héroïque?



Mais s'il demande 500.000 francs pour l'avoir eu, cela change l'aspect de la question.



Le financier qui donne, un beau jour, un million aux pauvres, a un geste superbe.



Sauf s'il fait publier ce geste dans toute la presse, à grand renfort de réclame.



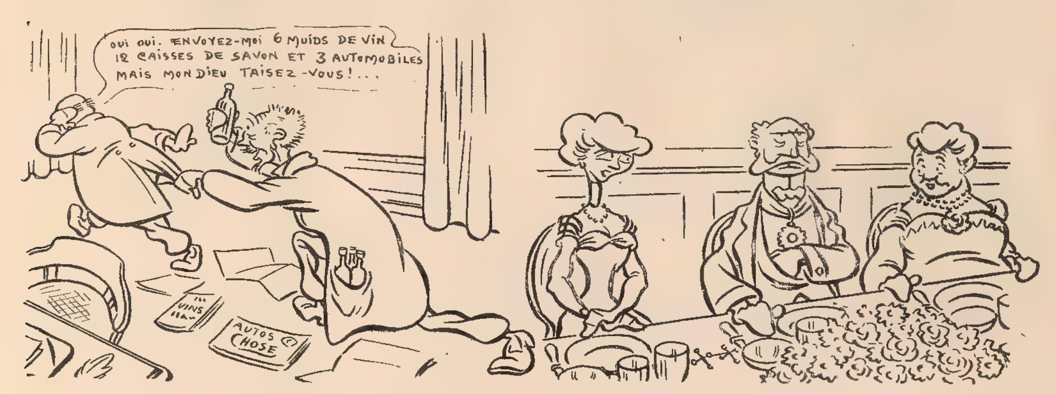
Le prolétaire de la C. G. T. qui flétrit la bourgeoisie repue, et agite le drapeau de l'insurrection, a un geste crâne.



Mais à condition, toutefois, que ce ne soit pas ce geste, constamment renouvelé, qui le fasse vivre... et engraisser.

LES MÉTIERS FACILES

Une faculté à côté est quelquefois bien plus utile, pour l'exercice d'un métier, que la connaissance de ce métier même.



Un placier a le droit de ne pas se connaître aux produits qu'il représente, à condition que son verbe coule d'abondance.

Par contre, la faculté de dîner à jet continu sans émettre aucun son, peut ouvrir à n'importe qui une brillante carrière diplomatique.



Une œuvre charitable prospère en raison directe de la souplesse des membres inférieurs de son directeur.



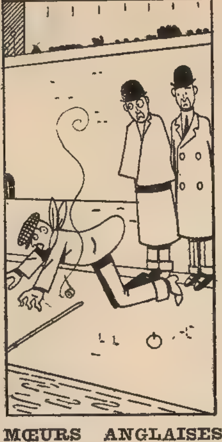
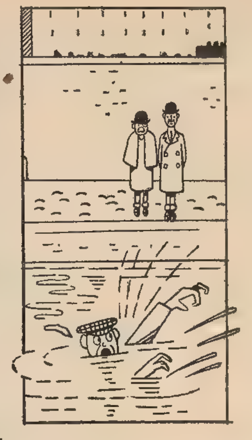
Une certaine endurance à la gifle, jointe à quelque philosophie, sont les seules aptitudes exigibles d'un gérant de journal.



Une belle tête d'homme, vissée sur un corps digne, suffit à vous faire prendre part aux conseils d'administration d'affaires les plus inextricables.



Enfin, pour peu que vous soyez tout à fait nul en marine, guerre, finances, art — et même en tout — vous avez de fortes chances pour devenir ministre.

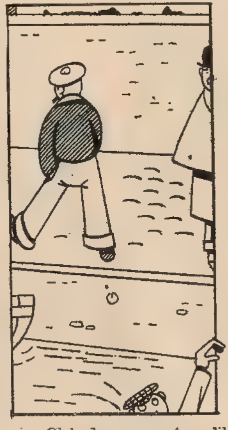
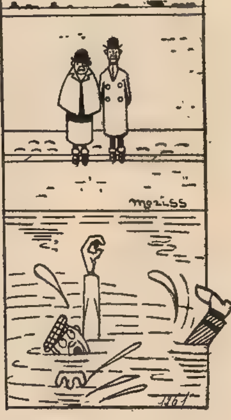
MŒURS ANGLAISES

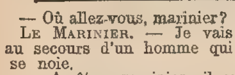
(SUR LES BORDS DE LA TAMISE.)

1er ANGLAIS. — Il tient un gros poisson.

2e ANGLAIS. — Si gros même qu'il est entraîné par lui.

1er ANGLAIS. — Je parie cinq livres sterling qu'il se noie.
2e ANGLAIS. — Je tiens le pari.


— Où allez-vous, marinier?
LE MARINIER. — Je vais au secours d'un homme qui se noie.
— Arrêtez, marinier, il y a un pari d'engagé!

— Oh! du moment qu'il y a un pari! excusez, gentlemen, je l'ignorais.

1er ANGLAIS. — Le pari tient toujours pour cinq livres?
2e ANGLAIS. — Il tient.

Une Revolution S. V. P.

Avec le sans-gêne familier de son âge et de sa fonction, le petit télégraphiste entra dans la loge de l'hôtel des Trois-Carpeaux, au Quartier latin, et demanda:

— M. Carloman?

— Il n'est pas là, répliqua le père La Cocarde, concierge de l'établissement, mais laissez la dépêche, je la lui remettrai lorsqu'il reviendra.

Il prit le papier bleu et allait le mettre dans la case de son locataire, entre son bougeoir et ses clés, lorsque l'adresse attira son regard:

A Son Altesse Royale le Prince Carloman
Hôtel des Trois Carpeaux
Rue Monsieur le Prince
Paris. — France.

Le père La Cocarde n'en pouvait croire ses yeux. Comment, le petit étudiant du troisième, celui qu'on appelait le « rastaquouère », c'était un prince? L'émotion étranglait le brave homme; quand le petit Carloman rentra, il se précipita à sa rencontre et s'écria, en pliant l'échine avec cette grâce particulière aux concierges et aux créanciers:

— Que Votre Altesse Royale m'excuse, mais il y a une dépêche pour Votre Altesse Royale.

Carloman fronça les sourcils, déchira la bande et lut:

« Sa Majesté le Roi, votre père, est mort. L'automobile royale a versé dans un précipice.

« WLADIMIR, 1er chambellan. »

— Père La Cocarde, dit Carloman, je pars ce soir.

— Comment! Votre Altesse nous quitte?

— Hélas! Il le faut bien... Je deviens roi!

— Roi!

Cette fois, le père La Cocarde ne put supporter l'émotion que lui causait ce titre prestigieux. Il dut s'asseoir en murmurant:

— Ah! Sire... Ah! Sire!...

— Remettez-vous, ce n'est pas si agréable que ça. Le royaume de mon père, la Haute-Croatie, est situé au diable vauvert, et il est si pauvre que c'est à peine si les ministres ont pu m'allouer un crédit pour me faire instruire à Paris. C'est la misère dorée.

* * *

Carloman prit le premier express trans-européen, et, quarante-huit heures après, descendait dans sa capitale où les destins l'appelaient à régner.

Aucun souvenir joyeux de jeunesse ne s'attachait pour le prince à cette ville maussade et à son château-fort d'Opéra-Comique. Ses journées heureuses dataient de Paris, et ce retour à la terre natale ressemblait à un exil.

Les cérémonies achevées, le prince Carloman, devenu Dimitri VII, (les rois sont comme les bonnes: ils changent de nom en changeant de condition), fit venir son premier ministre et lui dit:

— Je serais désireux de me mettre au courant des affaires.

— Heu! heu! pas fameuses, cette année! Pour payer les intérêts d'un emprunt, nous avons dû en contracter un autre...

— Mon père ne possédait aucune richesse personnelle, sans doute?

— Ah! si, le roi votre père est le seul de ses sujets qui ait réussi à faire fortune, mais il était très avare et son argent, cinquante millions...

— Hein? Vous dites?

— ...Cinquante millions... est placé dans des banques françaises. Le feu roi employait sa marine de guerre à faire la traite des noirs, et il avait de riches propriétés dans le centre de l'Afrique; l'Etat payait les frais; lui, empochait les bénéfices.

— Et ses sujets n'ont jamais rien dit.

— Le roi connaissait un excellent moyen de les rendre faciles à gouverner. Il leur vendait l'opium et la morphine à vil prix. Sauf le respect que je dois à Votre Majesté, tous les sujets de Votre Majesté sont aujourd'hui totalement abrutis.

Carloman resta rêveur et se fit la réflexion suivante:

« — Je ne tiens pas du tout à être roi et, du moment que je suis riche, je vais laisser ma douce patrie à son triste sort. »

Mais lorsqu'il parla d'abdiquer, ses ministres poussèrent de hauts cris:

— Sire, dit le Premier, vous n'y songez pas! Vous ne pouvez partir sans le consentement de l'empereur, votre puissant voisin, qui ne voudra jamais, votre royaume servant d'Etat tampon.

* * *

Dimitri s'ennuyait à mourir dans sa capitale; il pensait aux camarades laissés à Paris et aux interminables parties de manille. Il se rappela ainsi son ami Castadé, fougueux méridional, grand admirateur de la Révolution et ne rêvant que de barricades. Dimitri se frappa le front avec l'index, ce qui signifiait en grec ancien: « J'ai trouvé! »

Il fit venir Castadé à la cour.

— Mon vieux, lui dit-il, je veux te demander un grand service. J'en ai plein le dos du métier de roi et il m'est interdit d'abdiquer. Une seule chose peut me sauver: La Révolution! Puisque tu es révolutionnaire, révolutionne mes Etats. Je te donne carte blanche.

— C'est gentil d'avoir pensé à moi, s'écria Castadé dans un bel élan de reconnaissance, mais ajouta-t-il en se ravisant, tu ne me feras pas fusiller, tu ne m'enverras pas au bagne!

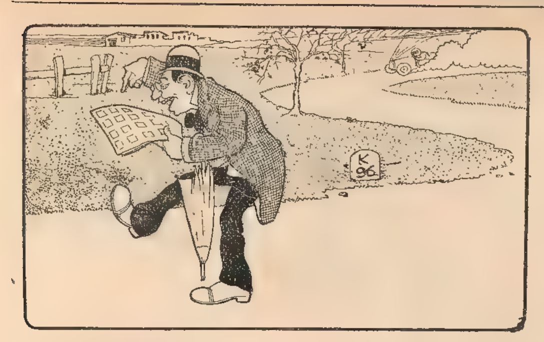
— Allons donc, pour qui me prends-tu? répliqua Dimitri, vexé.

— Alors, c'est convenu, je vais te faire fiche à la porte; seulement, tu vas me faire de la mauvaise politique.

— Parbleu!

* * *

Castadé se mit à l'œuvre. Il conseilla au roi des mesures vexatoires et des impôts nouveaux. Il organisa des bandes d'hommes-sand-





SOUVENIR DE LA GRANDE COURSE D'AUTOMOBILES DU « PELE-MELE »

— L'auto la plus rapide! Pas de doute, la... ...voici!

wichs qui, sous prétexte de réclame, portaient un uniforme chatoyant et constituaient, en réalité, des régiments fortement disciplinés, qu'on exerçait la nuit dans des caves. Ces soldats d'un nouveau genre portaient des carabines dissimulées sous leurs vêtements et devaient se réunir à un signal convenu. Avec l'argent que le roi lui donnait en cachette, Castadé fonda un journal révolutionnaire qui eut sa musique, à l'instar de certains grands journaux de Paris, laquelle musique ne jouait, sur toutes les places publiques, que des marches héroïques, propres à exciter l'enthousiasme belliqueux des Croatiens. Par toute la ville, Castadé répandit des camelots. Sous couleur de vendre des boutons de manchette, des stylographes ou des pilules, ils vantaient au peuple les bienfaits de la liberté par des boniments habilement tournés; mais ces orateurs en plein vent, s'ils persuadaient quelquefois à leur auditoire d'acheter leurs produits, ne parvinrent jamais à le soulever contre l'autorité royale. Néanmoins, Castadé, songeant que les hommes sont comme les moutons de Panurge, résolut de tenter un grand coup. Il réunit son armée et marcha sur le palais, précédé de la musique, qui jouait un pas redoublé. Castadé comptait sur les accords musicaux pour déterminer un désaccord politique et pensait que le peuple, électrisé par la marche militaire, marcherait à sa suite.

Hélas! les Croatiens se mirent simplement à leurs fenêtres et, au palais, la sentinelle, surprise, rendit les honneurs.

Il fallait renoncer à créer un mouvement révolutionnaire; aussi, Castadé abandonna-t-il la lutte et devint secrétaire particulier de Dimitri VII, qui, en désespoir de cause, résolut d'administrer sagement ses sujets.

Sa première bonne loi fut la prohibition formelle des produits nocifs, tels que l'opium et la morphine, dont ses sujets faisaient une si effroyable consommation. Mais, oh! inconcevable frivolité des peuples! les Croatiens, qui avaient supporté toutes les mesures d'exaction, se passionnèrent à l'idée qu'ils ne pourraient plus s'empoisonner à leur aise. Une révolution terrible éclata. On mit le feu au palais, et le roi, après s'être échappé à grand peine parmi les flammes, dut fuir en compagnie de Castadé.

— Enfin, libres! s'écria Dimitri lorsqu'ils furent installés dans l'express de Paris. Et toi, mon vieux, quelle conclusion tires-tu de cette aventure?

— Maintenant, je sais ce qu'il faut faire pour révolutionner un peuple.

— Et c'est?...

— Lui faire du bien!

Georges Le Mardeley.

****

DE NOS LECTEURS

Guillotiné cinq fois.

Puisque la machine à Guillotin est redevenue d'actualité, voici une anecdote révolutionnaire fort peu connue.

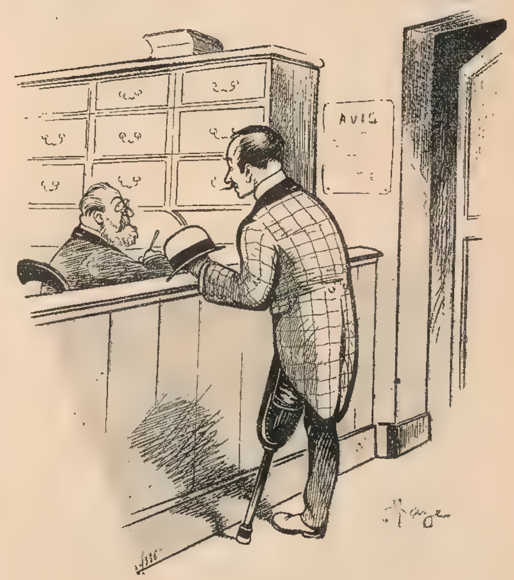
Il s'agit de l'exécution du chevalier Leguen du Martellier, ancien officier de marine, *guillotiné* à Nantes, sur la place du Bouffay, en 1794.

Leguen du Martellier, pris les armes à la main, aux environs de Beaupréau, en Ven-



— Mon pauvre vieux, il faut que je te fasse mes condoléances; j'ai appris qu'il y a déjà quelque temps que tu es veuf.

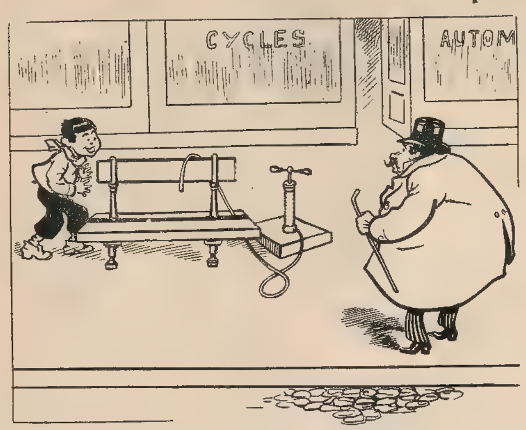
— **Blagueur! Tu vois bien que je suis remarié.**



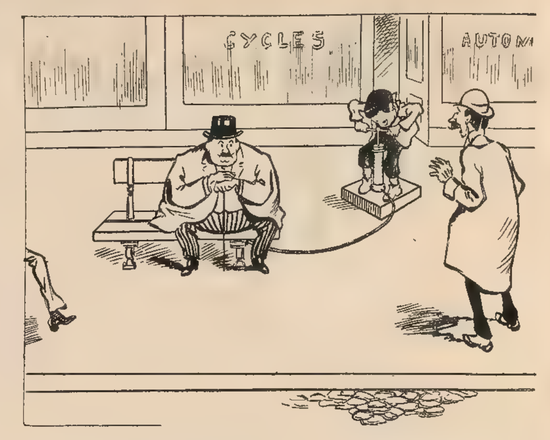
LE SIGNALEMENT

L'Employé de mairie (*établissant un permis*). — Voyons, front moyen; nez moyen, bouche moyenne, menton moyen, visage moyen... pas de signes particuliers. C'est bon, vous pouvez vous retirer.

Express-Pochade



Avez-vous remarqué que deux faits, complètement distincts l'un de l'autre et n'ayant entre eux aucun raport, peuvent, par leur réunion fortuite, produire des effets tout à fait inattendus.



Voyez ce gros Monsieur qui est en route pour la Bastille. Comme il vient du parc Monceau à pied, il n'y a rien d'étonnant, n'est-ce pas, à ce qu'il se sente fatigué et éprouve le besoin de se reposer un instant sur un banc.

Ce fait, d'une banalité absolue passerait entièrement inaperçu.

Tout aussi peu intéressant est le geste de ce jeune bambin qui, apercevant une pompe à pneus, s'amuse à en faire fonctionner le piston.

Il n'y aurait pas, à cela de quoi arrêter le regard du passant.

Mais le hasard veut que les deux faits soient simultanés et voilà qu'aussitôt la foule s'amasse devant un méchant garnement qui avec la cruauté de son âge, gonfle à bloc un malheureux homme prêt à éclater.

* * *

dée, avait été hissé sur la fatale charrette en nombreuse compagnie. Sa qualité de chef de bande lui valut, comme aggravation de peine, le triste honneur d'être exécuté le dernier.

Or, ce jour-là, le couperet retomba quarante fois, fauchant quarante têtes ou juvéniles, ou chenues. Quand le tour du chevalier fut arrivé, la sinistre machine, mise à des épreuves trop répétées, refusa le service, et des cinq morsures, qu'à la suite de cinq épreuves successives la guillotine imprima au cou du patient, aucune ne fut jugée sérieuse. A la fin, le bourreau délia le chevalier en lui disant: « à demain! »

Mais un courrier arrivé dans la nuit, apporta la nouvelle du 9 Thermidor, et M. du Martellier fut sauvé.

Il se retira à Richemond, près de Londres, et ne voulut jamais revoir sa patrie.

Le retour des Bourbons lui valut une pension sur la cassette royale.

La lettre de remerciement du vieil émigré à Louis XVIII portait la signature suivante: « Le chevalier Leguen du Martellier, *guillotiné* cinq fois dans le même jour pour le service du roi. »

* * *

Origine des étrennes

La coutume de donner des étrennes est fort ancienne. On lit, en effet, dans l'histoire romaine, que Tatius ayant reçu le 1er janvier, comme un bon augure, quelques branches de palmier, coupées dans un bois consacré à la déesse Strenna, cette coutume se perpétua et porta le nom de *strenae* (étrennes), à cause de la divinité qui présida dès lors à ces cérémonies.

Les Romains firent, du 1er janvier un jour de fête, qu'ils dédièrent au dieu Janus, représenté avec deux visages, l'un devant, l'autre derrière, symbole du passé et de l'avenir, et qui semble regarder en même temps une année qui finit et l'autre qui commence.

Le premier jour de janvier, les Romains revêtaient leurs plus beaux habits et se congratulaient; et il était défendu, ce jour-là, de prononcer des paroles de mauvais augure.

On s'envoyait aussi des présents: des figues, des dattes, du miel, image d'une vie douce et agréable; les clients offraient, en outre, à leurs patrons une pièce de monnaie.

Sous le règne d'Auguste, le peuple, les chevaliers et les sénateurs venaient offrir des étrennes à l'empereur.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, on continua à offrir des présents, non seulement à l'empereur, mais aux magistrats.

Tous les anciens historiens de la monarchie française, Grégoire de Tours, le moine de Saint-Denis, Alain Chartier, Juvénal des Ursins, détaillent, avec un soin particulier les divers cadeaux que faisait le seigneur au roi, les somptueuses étoffes qu'il envoyait à ses alliés et confédérés.

« Le roi Charles sixième surtout ne manqua jamais l'observance d'icelle cérémonie, et, suivant l'ancienne coutume de donner une marque de son affection, mandait une fois chacun an de riches étrennes, soit joyaux et pierreries, soit certaines pièces de velours cramoisi, au roi et à la reine d'Angleterre ».

Marguerite de Valois, sœur de François Ier, envoyait, chaque année, à son frère, une épître gentiment tournée en vers gracieux et élégants.

Sully apportait à Henri IV, pour ses étrennes, deux bourses de jetons d'or, et le « félicitait et complimentait gracieusement sur l'année qui allait se commencer ».

Cet usage des cours se reproduisait dans les villes: le 1er janvier, les bourgeois, enchaperonnés, se rendaient des visites en grande cérémonie; chacun portait son petit cadeau, qui consistait, le plus souvent, en dragées et confitures sèches; ils se faisaient mutuellement de belles harangues, se souhaitaient bonheur et prospérité.

Pêle-Mêle Connaissances

— Il y a, en France, près de sept millions de femmes exerçant un métier, et le nombre des femmes syndiquées était de 93.805 au 1er janvier 1907. Moins de la moitié appartient à des syndicats exclusivement féminins: la majorité des femmes est répartie dans les syndicats d'hommes.

— Une des pièces les plus célèbres de la fin du XVIIIe siècle, *Le Sourd ou l'Auberge pleine*, comédie encore populaire aujourd'hui, ne fut payée que cinquante francs à son auteur, le poète dramatique Desforges.

— Napoléon eut, parmi les premiers hommes d'Etat, conscience du rôle que l'Orient devait jouer dans la politique du monde. Un instant, il tourna même son attention vers le Maroc. Il avait donné au capitaine Burel l'ordre de partir pour Fez en mission d'exploration. Et il l'avait chargé de remettre une lettre au sultan qu'il menaçait d'une armée de deux cent mille hommes, si la moindre chose était faite contre la France.

— Le calcul des éclipses n'est autre chose que le calcul des mouvements célestes; il s'agit de déterminer à quel instant l'astre se trouve dans une position donnée. Avec l'avancement actuel des sciences, dans un calcul d'éclipse, on peut répondre des secondes. On demeure, cependant, frappé d'étonnement en songeant que les anciens, malgré leurs connaissances sommaires des phénomènes astronomiques, obtenaient quand même une approximation d'un quart d'heure.

L'Union Pratique Féminine

Une des œuvres les plus belles et les plus utiles de notre époque, est certainement l'**Union Pratique Féminine**. Fondée et présidée par Mme Babet Charton, elle a pour but l'entr'aide générale de toutes les femmes, en vue de rendre leur vie plus facile, plus utile et partant plus heureuse. Sans aucune préoccupation d'opinions sociales, politiques ou religieuses, elle demande à toutes les femmes de se tendre la main afin de marcher **vers le mieux par l'Union**. La vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie morale, sont l'objet de ses préoccuations; leur amélioration, le but de ses efforts.

En plus de la part d'aide mutuelle des adhérentes, de dévoués concours sont acquis à l'Union Un comité fonctionne à Paris pour donner tous les renseignements, tous les conseils qu'on lui demande. L'U. P. F. a son organe: *Le Bulletin de quinzaine*, trait d'union entrel es adhérentes qui publie la correspondance des sociétaires; tient les femmes au courant de tout ce qui peut les intéresser; accueille les opinions, les idées nouvelles et les désirs; ouvre aux adhérentes la voie de ses annonces pour leurs achats, leurs ventes, leurs échanges pour les offres ou les demandes de situation, de travail, etc.

L'Union Pratique Féminine est le soutien le réconfort de toutes les femmes; elle guide la mère de famille et la maîtresse de maison dans leur tâche, conseille les lectures, les études intellectuelles ou artistiques, facilite la culture et l'emploi des talents, aide à tirer parti du produit du travail, à trouver une situation; elle s'efforce de solutionner les questions juridiques embarrassantes pour ses adhérentes, met à leur disposition l'avis éclairé de médecins compétents. En un mot, elle leur offre ses bons services dans toutes les circonstances de leur vie.

L'Union ne borne pas son action à l'entr'aide féminine et si les femmes ont le plus souvent besoin d'elle, elle accueille parmi ses membres les pères, les maris, les frères, car c'est véritablement l'**Union des Familles**.

Il n'est pas besoin d'insister: tout le monde comprend l'utilité incontestable et les grands services que l'U. P. F. rend. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, heureux ou malheureux, tous doivent en faire partie. Qui peut dire qu'il n'aura jamais besoin d'aide? Et même si cela était, si la vie ne vous réservait aucun embarras, aucune difficulté, avez-vous le droit de repousser l'occasion qui vous est offerte de rendre vous-même service à quelqu'un? Surtout si vous réfléchissez que ce service consistera souvent en une adresse, un conseil donnés à propos, ce qui vous demandera quelques minutes.

L'influence de l'U. P. F., la multiplicité des services qu'elle peut rendre, augmentera avec le nombre de ses membres. Il est donc de l'intérêt de tous d'aider à son progrès par son adhésion et par la propagande.

Pour faire partie de l'Union, il faut payer une cotisation annuelle de 5 francs, donnant droit, en plus du service gratuit du *Bulletin de Quinzaine*, à toutes sortes d'avantages.

Les personnes qui désireraient mieux connaître l'Union, son organisation et les avantages offerts, sont priées d'envoyer simplement leur adresse ou leur carte de visite à Mme Babet-Charton, présidente de l'U. P. F., 7, rue Cadet, Paris. Elles recevront immédiatement un *Bulletin de Quinzaine*, contenant tous les renseignements possibles.

Toute adhérente nouvelle bénéficiera du reste de l'année à courir, et recevra sa carte de Sociétaire pour l'année 1909.

Le journal **La Famille**, *désireux d'apporter son concours actif à l'***Union pratique féminine** *offre à toute nouvelle adhérente un abonnement gratuit de trois mois ou deux francs de diminution sur le prix de son abonnement annuel (6 francs au lieu de 8 francs .*

BULLETIN D'ADHÉSION

Je demande mon admission à l'*Union Pratique Féminine* et envoie ci-inclus__________ __________ montant de ma cotisation en (*)

SIGNATURE :

*Nom et prénoms*__________

*Nationalité*__________

*Adresse*__________

Cotisation annuelle : 5 francs (6 fr. pour l'étranger).
Adresser les demandes d'admission à Mme BABET-CHARTON, présidente de l'*Union Pratique Féminine*, 7, rue Cadet, Paris.

(*) Timbres ou mandat.

RÉSULTAT DU Concours de l'Échelle de lettres

Les petits rectangles qu'il s'agissait de découper devaient être placés ainsi le long de l'échelle des lettres (en commençant par le haut et en descendant) d'un côté:

Be ce ne no lte ca dt pno.

De l'autre côté:

Be ce ue ue lte ca dt pno.

Les mots ainsi formés, tous substantifs, étaient: *Buste — Caste — Porche — Troupe — Croupe — Guerre — Retour — Verrou — Moulin — Maillet — Climat — Crampe — Lacet — Dette — Doigt — Droit — Poison — Eponge — Pigeon.*

(Nous avons admis les anagrammes de ces mots, naturellement.)

Voici comment le sort a attribué les prix entre ceux des lecteurs qui ont trouvé intégralement cette solution:

1er PRIX: M. Hachet, 21, rue du Port, Joinville-le-Pont (Seine), *qui gagne* un service à liqueur en cristal.

2e PRIX: M. A. Godot, agriculteur, Bettencourt-St-Ouen (Somme), *qui gagne* un service de fumeur.

3e PRIX: M. Lecomte, répétiteur au collège d'Avranches (Manche), *qui gagne* un service de fumeur.

4e PRIX: Mlle L. Millioz, 30, rue du Château d'Eau, Paris, *qui gagne* un réveil vieil argent.

5e PRIX: M. D. Duprez, à St-Laurent Gainneville (Seine-Inférieure), *qui gagne* une bourse en argent.

6e PRIX: M. Demaret Savoy, à Muret-Hartennes (Aisne), *qui gagne* un sautoir argent doré.

7e PRIX: M. A. Monpetit, 385, route d'Abbeville, à Moutières-les-Amiens (Somme), *qui gagne* une pendulette de bureau.

8e et 9e PRIX, *gagnant* un vase ornements bronze doré: Mme Frégat, 8, rue Quartier-Maître Bondon, Brest; M. Pinpin, à Fontenille, par Mansle (Charente).

10e et 11e PRIX, *gagnant* une truelle à poisson: Mme Berdeux-Legrand, rue de la République, Flixecourt (Somme); M. A. Duch, avenue Marceau, Toulon maisons-neuves.

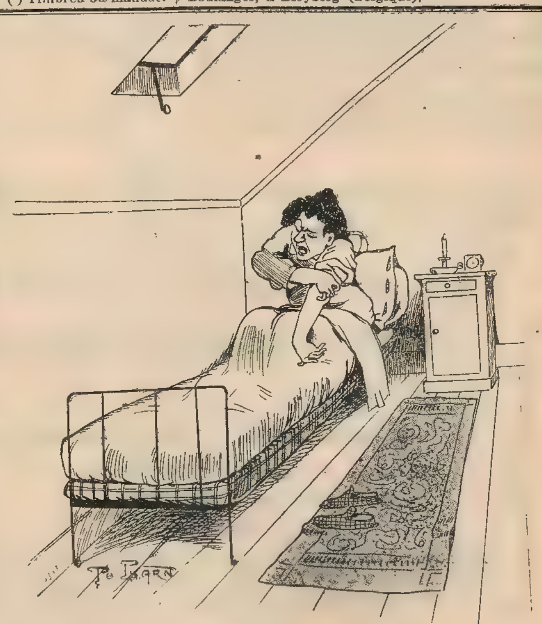
Du 12e au 14e PRIX, *gagnant* une jolie paire de ciseaux, gravés, dorés, en étui: M. A. Heudier, 82, rue de la Belle Fontaine, Nouvelle-Ville, Lorient; M. J Colet, 34, rue des Minimes, Bruxelles; M. Gerard, Messempré-Carignan (Ardennes).

Du 15e au 17e PRIX, *gagnant* une collection brochée de la *Famille*: Mlle J. Le Pivert, 3, rue de Fréminville, Brest; M. P. Benoît, 40, rua do Corpo Santo, Lisbonne; M. H. Liénart, 21, rue de Metz, Lille.

Du 18e au 20e PRIX, *gagnant* un joli sac à main: M. Friquet, 1, rue du Bastion, Le Havre; M. Toujan, à Saignède, par St-Lys (Haute-Garonne); M. G. Boulanger, à Bleyberg (Belgique).



— Vous avez le toupet de demander l'aumône le chapeau sur la tête!
— C'est rapport au flic, là-bas!.. Comme ça, il nous prend pour deux bons vieux camarades.



— J'ai rien à dire, on m'a prévenu au bureau de placement, qu'ici on pouvait se faire de la gratte!

ALMANACH-SURPRISE 1909

Le succès de notre **ALMANACH-SURPRISE** dépasse les prévisions les plus optimistes.

Les hautes colonnes formées par l'entassement des coquettes brochures diminuent à vue d'œil. Bien des personnes, après en avoir acheté un, nous en redemandent d'autres pour les offrir à des amis.

C'est, en effet, un véritable cadeau à faire, car la **Pochette-Surprise**, si elle n'apporte pas toujours *piano, machine à coudre* ou *bicyclette*, contient au moins un gentil présent, dont la valeur dépasse le prix même de l'**ALMANACH**.

Et que de joie renfermée dans les pages de l'**ALMANACH**! Les plus moroses deviennent souriants à sa lecture, et chacun, dans la famille, trouve de quoi se distraire.

Hâtez-vous, Chères Lectrices, de nous demander ce précieux **ALMANACH**!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.



— Pardon, Monsieur, vous oubliez de payer votre verre de prunelle!!!
— Comment ça! Mais je croyais qu'on avait la prunelle « à l'œil »!

M. Roman. — Généralement, l'adversaire commence à annoncer lorsqu'il commence à lever, à moins qu'il n'y ait nécessité pour lui d'indiquer ses points.

M. Bourgeois. — Cela est peu sain, effectivement, mais le chauffage et l'aération y remédient rapidement en quelques mois.

M. H. Martin. — Oui, ce commerçant en a le droit; il y est formellement autorisé.

M. Bonnereau. — Elle n'a aucune valeur de collection.

M. Lacroix. — Nous ne pouvons en recommander aucune, elles offrent toutes trop d'aléas.

M. V. Avocat. — On peut les donner comme dans la feuille des solutions.

M. Charpentier.— Vous trouverez dans le Bottin des adresses de fabricants ayant cet instrument à toutes les tailles.

G. R. L. D. — Forcément, ce chiffre n'est qu'approximatif.

M. Bertrand. — Cela n'empêche pas 90.

M. Blandin. — Nous ignorons quelles difficultés s'y opposent; ce projet a été proposé depuis bien longtemps déjà.

M. Well. — Ajoutez celui qui manque dans l'intervalle.

M. Lesneuf. — Cette règle ne s'applique qu'aux problèmes qu'on nous propose.

M. Rouchon. — Ce renseignement vous serait plutôt fourni par un journal de sport, surtout de sport automobile.

M. Jacques B. — Directement à cet établissement, au service du personnel.

CADEAU A NOS LECTEURS

Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, 50 centimes en timbres-poste en se recommandant du *Pêle-Mêle*, pour recevoir franco par la poste un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un ravissant échantillon d'eau de Cologne Ceylania.

Eau de Cologne extra-supérieure CEYLANIA. Parfum incomparable pour le mouchoir et les soins de la toilette.

Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

Ces produits sont en vente dans toutes les bonnes Maisons vendant de la parfumerie.

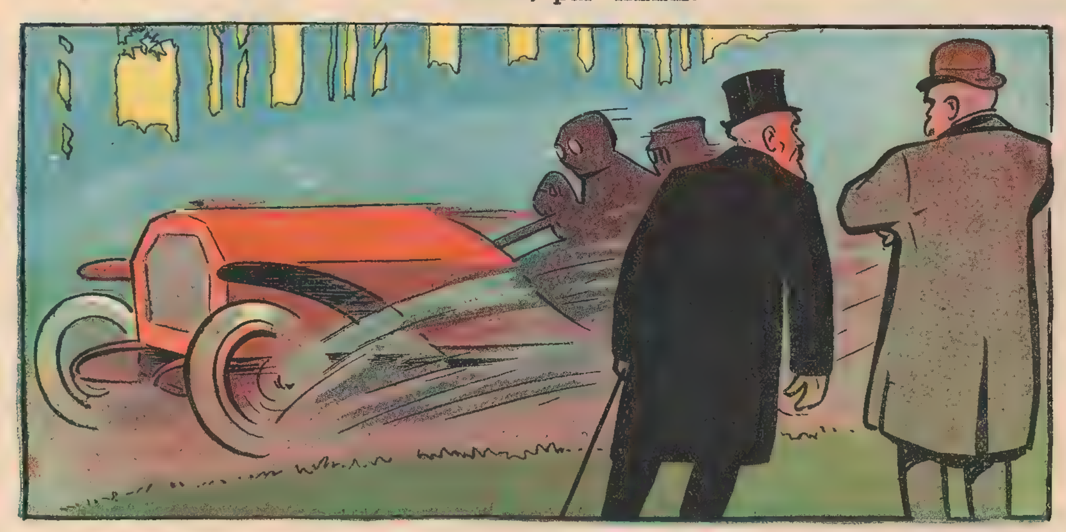
14e ANNEE — No 52. 10 Centimes 27 Décembre 1908.



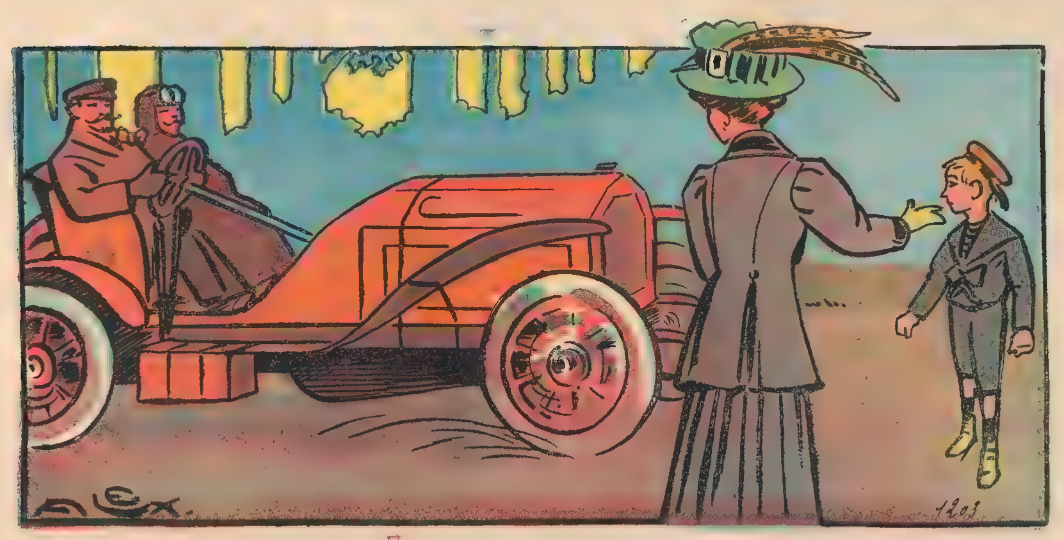
FRANCE : UN AN 6 fr. SIX MOIS : 3 fr. 50
ÉTRANGER : UN AN 9 fr. SIX MOIS : 5 fr. »
On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste

Journal Humoristique Hebdomadaire
7, Rue Cadet, 7, PARIS
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

UN REMÈDE, par ALEX.



LE MINISTRE AU PRÉFET DE POLICE. — N'existe-t-il donc aucun moyen de modérer ces forcenés ?
LE PRÉFET. — Mais si !... vous n'avez qu'à les décorer...



... et soyez tranquille, ils seront bien obligés d'aller lentement pour qu'on puisse voir leur décoration.

La collaboration au **Pêle-Mêle** *est rétribuée. Pour recevoir franco le libellé des conditions, envoyer 0 fr. 15 en timbres-poste.*

Les douze macfarlanes

Il est un quartier de New-York, où s'est aggloméré un genre de commerce qui n'est qu'un succédané du véritable commerce, tel qu'il se pratique ailleurs.

Là, en effet, fleurissent les marchands à la toilette, les fabricants de confection à bas prix, les usuriers, les soldeurs.

Malheur à qui s'établit dans ce milieu sans être initié à toutes les roueries et à toutes les ficelles de ce qu'on peut appeler le sous-commerce.

Il peut être sûr de son affaire. Dans ce quartier-là, le plus court chemin vers le but n'est pas la ligne droite, mais la ligne courbe, la ligne louche. Celle-ci n'existe peut-être pas en géométrie, mais elle existe à coup sûr dans le coin de New-York où s'est déroulée l'aventure plaisante que voici :

Papelman, confectionneur en gros, faisant, un jour, l'inspection de son stock, tomba en arrêt devant douze macfarlanes.

Il fronça le sourcil. Ces douze macfarlanes étaient de vieilles connaissances. Chaque saison, quand sonnait l'heure de l'inventaire, il les retrouvait au complet. Impossible d'en vendre un seul.

En revanche, si les macfarlanes refusaient de s'en aller, leur couleur, plus conciliante, partait graduellement. D'un bleu franc, dans le temps, ils avaient verdi, puis roussi, et tiraient maintenant sur une grisaille terreuse, ne conservant plus, de la couleur bleue originale, que des vestiges sous les plis.

Papelman, ayant froncé le sourcil, tapa des mains, ce qui, dans la maison Papelman, Schoenewurst et Cie, est un appel conventionnel.

A ce signal, bien connu, le fondé de pouvoir Derlinski accourut.



D'un geste impérieux, Papelman désigna les macfarlanes

D'un geste impérieux, Papelman désigna les macfarlanes :

— Eh bien! fit-il, sans autre explication.

Toute explication était, du reste, superflue, Derlinski comprenant parfaitement de quoi il retournait.

Il enfonça sa tête entre ses épaules, tout en dessinant une moue.

Cela signifiait : « Que voulez-vous... fatalité... pas de ma faute! »

Et il lança sur les invendables un regard si méprisant que cela les eût fait rougir de honte s'ils avaient été capables encore de changer de couleur.

— Monsieur Derlinski, reprit Papelman, d'une voix cassante, vous voyez cette porte. Quelqu'un y passera, les douze macfarlanes ou vous.

Content de sa phrase, Papelman se la redit intérieurement, pour la communiquer tout à l'heure à son associé, et sur l'oreiller à sa femme.

La menace émut Derlinski :

— Si on baissait les prix, suggéra-t-il.

Papelman éclata :

— Pour vendre de la marchandise à perte, je n'ai pas besoin d'entretenir un commis à six cents dollars par an.

Et là-dessus, il tourna le dos au pauvre Derlinski vaincu.

Le fondé de pouvoir reprit bien vite son sang-froid.

Il était à trop bonne école, pour se laisser déborder par une difficulté commerciale.

Tout le reste de la journée, il échafauda des plans destinés à évincer les 12 intrus, et cela sans perte. Le prix marqué pour chacun étant de 8 dollars, il s'agissait de récupérer 96 dollars. Comment? Peu importait, pourvu que les macfarlanes partissent et fussent remplacés, dans la caisse patronale, par 96 dollars.

Il serait curieux, sans doute, de savoir quels projets se formèrent dans l'esprit du premier commis de la maison Papelman, Schœnewurst et Cie. Malheureusement, nous n'en connaissons qu'un, celui auquel il s'arrêta définitivement.

Le voici, tel qu'il l'exposa rapidement à son patron, lequel partait, ce soir-là, pour une tournée de quelques jours :

— Je fais faire quatre paquets contenant chacun trois macfarlanes. Ceci fait, je les expédie à Bromberg, Kotchsky, Barlus et Federbett, les quatre plus roublards de nos clients, ce qui n'est pas peu dire.

— Et après? fit Papelman, intéressé.

— Après, j'envoie une facture, non de trois, mais de *deux* macfarlanes. Je les facture 12 dollars pièce, au lieu de huit, ce qui fait 24 dollars pour chacun, et 96 dollars pour l'ensemble. Ces 96 dollars représentent exactemen[t] la somme que vous désirez obtenir.

— Et alors? questionna Papelman, qui n[e] comprenait pas encore.

— Alors, dit avec un sourire malicieu[x] l'ingénieux employé, alors, chacun d'eu[x]



Je vais faire quatre paquets contenant chacun trois macfarlanes...

voyant que nous leur avons expédié troi[s] macfarlanes et n'en avons facturé que deux croira à une erreur de notre part, et, heureu[x] de la bonne aubaine, gardera la marchan[dise] sans rien dire.

— C'est bien, fit Papelman d'un air dégagé mais avec, au fond de lui-même la pensé[e] que Derlinsky était un bon élève.

Papelman se mit en route. Le lendemain, le[s] macfarlanes quittaient leur coin poudreux e[t] s'acheminaient dans leurs directions respe[c]tives.

Quand, six jours après, Papelman revin[t] chez lui, son premier soin fut de s'enquérir du sort des douze macfarlanes.

Il manda son fondé de pouvoir :

— Eh bien! Derlinski, ça a marché pour le[s] macfarlanes?

Le commis fit une grimace tragique et re[s]ta coi.

— Que s'est-il passé avec les quatre clients insista Papelman.

— Voilà, murmura l'employé. Vous save[z] que je leur ai expédié trois macfarlanes chacun en n'en facturant que deux. Eh bien! [le] surlendemain, je recevais de chacun un paque[t] et une lettre ainsi conçue :

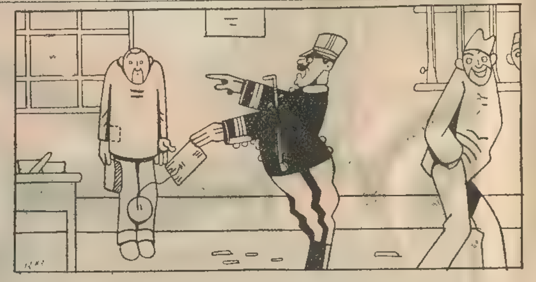
« J'ai bien reçu vos *deux* macfarlanes, ma[is] n'en ayant pas l'emploi, je vous les retourne. »

Je fis ouvrir les quatre paquets. Chacun co[n]tenait deux macfarlanes.

Ils avaient tous gardé le troisième pou[r] rien.

Et, piteusement, Derlinski étendit le bra[s] dans la direction où pendaient maintenant hu[it] macfarlanes au lieu de douze, sans que [le] moindre dollar eût remplacé les quatre man[quants].

— Comment! les hommes ont laissé de la soupe au fond de leurs gamelles!... Ça prouve qu'elle n'était pas bonne... Caporal, vous aurez quatre jours...



— Comment! les hommes n'ont pas laissé du tout de soupe dans leurs gamelles!... Ça prouve qu'ils n'en avaient pas assez... Caporal, vous aurez quatre jours!

Pêle-Mêle Causette

Un monsieur, qui a la prétention d'être quelque peu philosophe, s'indignait de voir toute l'attention publique portée sur l'affaire Steinheil.

— Cela dénote, disait-il, un état morbide de notre société, qui se passionne pour le crime.

— Cela ne dénote rien de pareil, mon cher philosophe.

De tout temps, la curiosité du peuple a été éveillée par les détails mystérieux dont s'enveloppe ce qu'on appelle un « beau crime ». Ce n'est pas un état d'âme particulier à notre époque, et les causes célèbres ne manquent pas dans l'histoire.

Qui n'a entendu parler de la Brinvilliers, dont les crimes et la mort eurent, sous Louis XIV, un retentissement analogue à celui qu'a produit l'affaire Steinheil?

L'état social et moral de la France était, cependant, bien différent, à cette époque, de ce qu'il est à l'heure présente.

L'effet fut identique.

Cela tient, non à une morbidité, mais à une dualité de l'esprit humain.

Nous sommes dominés par un double besoin: celui de savoir, de toucher du doigt la vérité, et celui de la fiction, c'est-à-dire de l'irréel, du rêve.

Certains crimes ont, au point de vue de la curiosité publique, l'avantage d'être à la fois vrais et entourés de détails et de circonstances mystérieuses qui leur donnent l'intérêt d'une fiction.

Ce sont des romans vécus, et c'est ce double caractère qui force notre attention.

Nous sommes en cela semblables à nos devanciers, et probablement aussi, à de nombreuses générations subséquentes.

Il n'y a pas à s'en affliger.

Tout au plus pourrait-on reprocher à la Presse de se montrer trop exclusive en faveur des crimes.

Il n'est pas bon que tout soit subordonné au compte rendu d'une cause judiciaire, que la vie publique tout entière ne repose plus que là-dessus, et qu'elle accapare toutes les colonnes des journaux.

Je n'ignore pas que l'émulation entre journaux est responsable de cet excès et qu'elle pousse à la surenchère. C'est cela qu'il convient de déplorer.

En effet, rien n'est contagieux comme le crime sensationnel. Il y a, dans l'âme de tout meurtrier, un côté cabotin, lequel se sent flatté par l'émoi que son geste a provoqué.

Et bien des êtres prédisposés se sentent hantés à la lecture des péripéties d'une cause célèbre, par un désir jaloux d'accaparer eux aussi l'attention de la masse.

Aussi, un grand crime en provoque-t-il toujours d'analogues.

Après la mort de la Brinvilliers, l'empoisonneuse, les tentatives d'empoisonnement furent si nombreuses qu'on vendait, presque à découvert, des poisons qui prirent le nom gracieux de *poudre à succession.*

C'est là que réside le grave inconvénient d'une publicité outrée accordée aux crimes.

Une entente entre les divers grands journaux pourrait, seule, faire cesser cet excès.

Là, comme partout ailleurs, la concurrence trop ardente produit des abus malsains.

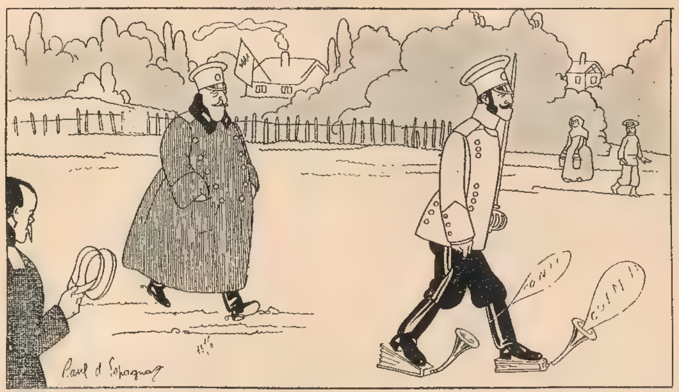
La génération à venir aura à résoudre un problème qui se posera bientôt de lui-même, et qui consistera à mieux comprendre le principe connu: *La liberté est l'âme du commerce.*

Elle en est aussi la négation (du moins du commerce honnête) lorsqu'elle est poussée à l'extrême.

Fred Isly.



Dans les grandes monarchies, une escorte de cavaliers ouvre la voie au souverain, prévenant, par le fracas des sabots et le cliquetis des sabres, les passants, qui se découvrent aussitôt...



...Mais dans les petites, une semblable escorte serait trop coûteuse pour le mince budget. Poindinterro a tourné cette difficulté de la façon suivante.

Les drames de la mairie

Jeannot aimait Pierrette; Pierrette aimait Jeannot. Ils se le sont dit. Après de courtes fiançailles, on est allé à la mairie, suivi des parents et des amies endimanchés.

Pour la circonstance, Môssieu le maire s'est entouré le ventre d'une superbe écharpe tricolore, et Martin, le garde champêtre qui fait aussi office de bedeau et de secrétaire à la mairie a mis sa blouse la plus neuve.

Le maire a lu aux jeunes époux certains articles du Code, où il est question de leurs droits et de leurs respectifs devoirs. Cela a passé au milieu de l'émotion des uns, de l'allégresse des autres, sans qu'on y comprît grand'chose. Puis, le premier magistrat de la commune, a prononcé ces paroles sacramentelles:

— Jeannot X... et Pierrette Z..., vous êtes unis.

Après, ç'a été un grand brouhaha. Mariés et gens de la noce, bruyamment, sont partis.

Le maire va retirer son écharpe pour aller les rejoindre, quand Martin, après avoir hésité, lui dit:

— Vous savez, nôt'maire, le mariage n'est point valable...

— Point valable?...

— Comme je vous le dis, nôt'maire, vous avez oublié de dire: Au nom de la loi!

— Mille millions de!... éclate tout à coup M. le maire. C'est vrai, j'ai oublié.

Mais une soudaine et bienheureuse inspiration lui vient.

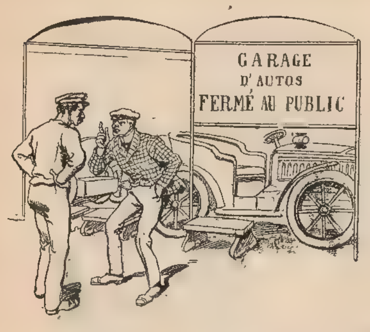
D'un bond, il se précipite à la croisée.

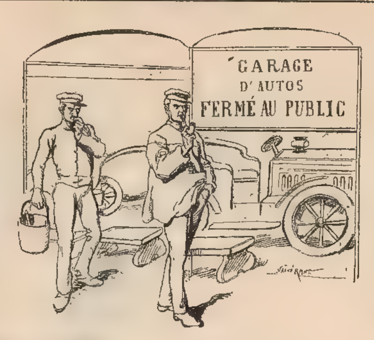
La noce est encore en bas. D'une voix de Stentor, il s'écrie:

— Hé, là-bas! Jeannot X!... Pierrette Z!... C'est au nom de la loi que vous êtes unis!

— Cette fois, môssieu le maire, pour y être, le compte y est! avoue le garde champêtre, encore rouge d'avoir sauvé la situation.

Et les deux hommes descendent ensuite de compagnie, pour aller prendre leur part de la ripaille offerte à l'hôtel du Lion d'Or.





UN AVERTISSEMENT

La bande des voleurs d'autos a débauché Ribouis, un homme du garage. Le chef Tom lui fait la leçon:
— Nous viendrons demain, déguisés en clients. Tu nous avertiras par un signe du moment favorable.

Le lendemain, qu'aperçoit Ribouis? Sherlock lui-même qui a eu vent de la chose et qui s'est fait embaucher au garage.

Il s'agit d'avertir Tom et sa bande. Pour cela, en collant quelques étiquettes judicieusement sur la pancarte,



...l'effet voulu sera produit.

Rôles renversés

Boisec a la tête solide. Même quand il a abusé de la liqueur verte et que ses jambes flageollantes menacent de se mettre en grève, il conserve encore des lueurs de clairvoyance et de mémoire.

Dernièrement, s'étant aperçu qu'il avait un chagrin, et tout chagrin devant, conformément à ses principes, être noyé, il s'en fut procéder à ce pieux devoir.

Huit absinthes ne furent pas de trop pour submerger la récalcitrante douleur.

Aussi rentra-t-il chez lui de fort bonne humeur, mais grâce seulement à des prodiges d'équilibre.

Le lendemain matin, à son réveil, il s'aperçut qu'il avait négligé de se dévêtir avant de se coucher.

La pensée lui vint aussi qu'il avait oublié de payer ses huit absinthes.

Boisec est honnête. Aussitôt levé, il courut au café pour se mettre en règle avec le cafetier et avec sa conscience.

— Vous souvient-il du nombre d'absinthes que j'ai consommées hier soir? demanda-t-il au patron .

Celui-ci estima, sans doute, qu'ayant fait crédit à son client il avait couru un risque, et que tout risque mérite compensation. Toujours est-il qu'il déclara:

— Oui, il y en avait seize.

A ce chiffre, Boisec tressauta d'étonnement, puis il éclata de rire:

— Pourquoi riez-vous?

— Parce que c'est vraiment trop drôle...

— Quoi donc?

— C'est moi qui ai trop bu, et c'est vous qui voyez double.

Courrier Pêle-Mêle

Tailleurs.

Monsieur le Directeur,

En réponse à M. le docteur Em. Pellerin:

L'ouvrier tailleur est assis les jambes croisées pour sa plus grande commodité.

Son travail demande beaucoup de soins minutieux au point de vue de la couture. Il s'appuie sur un de ses genoux pour travailler, cette position lui fait tenir son buste droit et empêche la courbature des reins; il tient ainsi très peu de place et ne salit pas son travail avec ses chaussures.

Une autre position serait fatigante pour lui, en forçant le buste à rester trop incliné.

Le tailleur pour dames travaille plutôt sur une chaise, devant une table, son travail est moins minutieux comme couture; sa position est plus fatigante, mais il travaille de préférence ainsi à cause du besoin du mannequin qui l'appelle très souvent à se lever pendant son travail.

Recevez, etc.

G. Imet.

* * *

Musique thérapeutique.

Monsieur le Directeur,

Je lis, dans votre numéro du 15 novembre 1908, à la rubrique: *La musique comme moyen curatif*, qu'il y a exagération en disant que la





L'ECOLE DES MARIS

Lui. — Comment! encore une toilette nouvelle!

Elle. — Tu appelles ça une toilette, mais, mon pauvre ami, tu ne vois pas que c'est une robe achetée en solde pour quelques francs.

Lui. — Oh! alors, c'est très bien, mettons-nous à table... Tiens! des lentilles, et c'est tout?



ELLE. — Oui, j'ai remarqué que ton estomac est fatigué. Pendant quelque temps, il te faudra une alimentation simple.
LUI. — Comme tu es bonne!



LUI. — A propos, tout à l'heure, en parlant toilette, j'oubliais de te dire que j'ai vu la femme à Durand. Elle portait une robe charmante. Il paraît qu'elle l'a faite elle-même avec un coupon d'exposition. Durand m'a dit que cela lui revenait à presque rien.



ELLE. — Quoi! elle raconte cela à son mari. C'est honteux. Cette robe sort bel et bien de chez un grand couturier, et pour pouvoir la payer, elle fait manger au pauvre Durand des haricots tous les jours, sous prétexte que sa santé l'exige...



LUI. — Et Durand qui croit ça! Faut-il qu'il y ait des maris imbéciles, tout de même!

musique impressionne l'estomac au point de faire secréter plus ou moins de suc gastrique. Rien n'est plus vrai, pourtant, mais à cette différence près, c'est que la musique impressionne différemment chaque estomac, qui lui-même est différent, par sa constitution, de l'estomac du voisin. Il est à remarquer que la musique, chez les sujets forts et sanguins, produit une manifestation de turbulence, d'entrain, de besoin de se remuer, chose qui est facile à remarquer, surtout chez les danseurs, (ou les personnes aimant la danse); chez d'autres, la musique influe différemment en ce sens que le sujet deviendra tout à coup rêveur, se renfermera dans une songerie qu'il ne pourra pas surmonter lui-même très souvent, et qui ne cessera que lorsque la musique elle-même aura cessé. Eh bien! chez le premier sujet, au besoin de mouvement, se joindra souvent le besoin soit de boire, soit de manger, besoins qui proviennent, sans conteste, de l'estomac. Chez le second sujet, l'opposé se produit: besoin de s'asseoir pour mieux écouter, contraction de l'estomac, allant, chez certains impressionnables, jusqu'à la suffocation. Je crois, dans ces conditions, que chaque être humain doit être impressionné par la musique, selon son tempérament.

Recevez, etc.

UN LECTEUR ASSIDU.

Phrases palindrômes

Nous avons reçu, au sujet de l'article paru dernièrement sous ce titre, de très nombreuses lettres nous citant des phrases analogues en français; nous en remercions nos aimables correspondants; beaucoup d'entre ces phrases sont, du reste, à peu près classiques et ont été maintes fois données comme exemples, nous en rappellerons cependant un certain nombre, pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaissent pas.

A révéler mon nom, mon nom relèvera.
Elle dira hélas! ô sale haridelle.
Eviter porte trop rétive.
Tel libella mal le billet.
Et repas aviva sa perte.
Trace-là mon nom à l'écart.
Ta bile célébra, Barbe, le célibat.
Léon a trop par rapport à Noël.

L'âme des uns jamais n'use de mal (en remplaçant, comme dans les inscriptions, *J* par *I*).

En voici une, également, en allemand:

Ein Esel lese nie (Un âne ne doit jamais lire).

Ajoutons-en une des plus connues en latin:

Roma tibi subito motibus ibit amor (Rome, mon amour, s'élançera soudainement vers toi).

Rappelons aussi cette inscription grecque, écrite sous un bénitier et qui est l'exemple le plus parfait du vers palindrôme. (Nous remplaçons par la lettre *p* la lettre grecque *psi*, que rien ne représente en français):

Nipon anonemata me monan opin.

qui signifie:

Ne lave pas seulement ton visage, mais aussi [tes péchés.

Nous terminerons par une phrase palindrôme anglaise très fantaisiste, qui est la suivante:

Madam I'm Adam (Madame, je suis Adam).

C'est celle qu'on peut supposer avoir été prononcée par Adam, lorsqu'il se présenta à Eve, mais la tradition ne nous affirme pas qu'Adam, en cette occasion, ait parlé anglais.

Question interpêlemêliste

Un jeune homme honnête et travailleur s'était mis en commerce il y a vingt ans, ne put, vu ses faibles avances, faire face à ses affaires, il fut déclaré en faillite. Il y a de cela quinze ans, ayant pensé se faire une situation meilleure à l'étranger, (en Suisse), et s'étant fait naturaliser, redevient-il un nouvel homme, en un mot, est-il *de droit neuf* dans sa nouvelle patrie, ou, au contraire, *est-il obligé* de traîner, sa vie durant, ce boulet de failli après lui?

X.



L'IMAGE DU PROGRES

— Ça, mon petit, c'est le symbole du Progrès aérien. L'essor du ballon tenu en arrêt par le plus lourd que l'air !...

Petit essai de Géographie

Par POINDINTERRO

Conditions générales. — La France est bornée, à l'Ouest, par un océan dit Atlantique, et une certaine mer, la Manche. Au Sud, par les Pyrénées et la mer Méditerranée. Quant à la mer du Nord, elle se trouve au Nord. C'est sur les bords de ces mers que sont, le plus souvent, situées les plages. Par contre, dans les Alpes, qui forment la frontière Est, non plus que dans les montagnes du Jura, on ne rencontre de ports. On admet, généralement, que la raison en est due à leur éloignement des côtes.

Les pays les plus voisins de la frontière sont les pays limitrophes. C'est, naturellement, avec ceux-là que les relations sont les plus fréquentes. « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu hais. »

La population de la France est d'environ 39 millions d'habitants des deux sexes. Néanmoins, ce chiffre varie tous les jours de quelques unités. On a remarqué que depuis quelques années, le nombre des naissances tendait à diminuer. La proportion des imbéciles suit le même mouvement.

Climat. — Les météorologistes divisent la France en deux parties. La première, disent-ils, appartient au climat tempéré. La seconde également. Les pluies, dans nos régions, sont fréquentes, lorsqu'il fait mauvais temps. Quant à la température, elle s'élève dès que le thermomètre monte. Cette dernière remarque leur est très précieuse pour la prévision du temps.

Fleuves. — De nombreux fleuves sillonnent le sol de notre pays. Ils prennent leur source dans des endroits plus ou moins élevés, et vont ensuite se jeter dans la mer. Cependant, tous ne suivent pas le même itinéraire. Leur cours est soumis à la surveillance de l'Administration. Un Code spécial, dit « fluvial », a été élaboré à leur intention, et leur est rigoureusement appliqué. Les uns sont navigables. C'est sur ceux-là qu'on navigue.

Forêts. — La plupart de nos forêts sont en bois. C'est avec ce bois qu'on fait le bois de chauffage. On l'emploie aussi à d'autres usages, notamment à la fabrication des sabres dits « de bois ». Lorsque ces mêmes bois sont dits : « de Justice », ils servent plutôt à refroidir.

Chemins de fer. — La France est partagée jusqu'ici en nombre impair de réseaux. Il y en a sept. La vitesse des trains varie suivant les réseaux. Le nombre des catastrophes également. Certains express font jusqu'à 120 kilomètres à l'heure. D'autres ne font que du 40. Ceux-là vont moins vite. Ils arrivent néanmoins parfois avant.

Montagnes. — Les montagnes sont facilement reconnaissables, grâce à leur élévation au-dessus du sol. Ce sont elles qui servent à la construction des tunnels. Elles sont aussi utilisées par les touristes et par les bergers, qui y mènent paître leurs troupeaux. Quelques-unes ont la vie très dure. On cite, entre autres, les Pyrénées, supprimées, en 1700, par Louis XIV, et rétablies depuis par la géographie .

Productions du sol. — Indépendamment des montagnes, des forêts, des cours d'eau et des poteaux télégraphiques, le sol de la France produit des grands hommes de toute taille. On les replante généralement en marbre, après leur mort, dans les endroits où ils ont vu le jour.

Division de la France. — La France est divisée en 86 départements auxquels on a donné autant que possible, des noms différents, afin de les reconnaître. Elle était, autrefois, divisée en 32 provinces. Mais le nombre des gouverneurs de province s'étant accru considérablement, on a dû faire une autre division afin de les pourvoir de siège. Aujourd'hui, ils s'appellent préfets.

Armée. — L'armée est, en majeure partie composée de militaires, lesquels — ainsi qu'on le sait — sont recrutés dans le civil. Parmi ces militaires, les uns sont soldats. Les autres aussi. Tous concourent également à la défense de la patrie, lorsqu'elle est en danger. Lorsqu'elle ne l'est pas, ils attendent qu'elle le soit.

Marine. — La force maritime de la France est représentée par ses vaisseaux. Certains vont sur l'eau. D'autres, dessous. Parmi ces derniers, les uns s'appellent submersibles, les autres, submergés.

Ceux-ci, comme ceux-là émergent, d'ailleurs, au budget, lequel

Budget, de l'ancien français « bougette » (petite bourse), est, comme son nom l'indique, une petite bourse dans laquelle les contribuables versent, chaque année, dans les quatre milliards..., une paille ! Ce qui ne l'empêche pas d'être aussi plate qu'au premier jour. Ce phénomène, paraît-il, constitue la prospérité nationale de la France.

LES OMNIBUS

Pascal, à ce que prétend Sainte Beuve, eut l'idée des premiers omnibus, qu'on appelait les *carrosses à cinq sous*, et qui furent autorisés par lettres patentes du roi en janvier 1662.

La première ligne *Bastille-Luxembourg*, fut inaugurée le 18 mars 1662. Il y avait en tout sept carrosses qui partaient simultanément de la porte Saint-Antoine et du Luxembourg, de sept en sept minutes. Ces véhicules étaient les anciennes voitures de Mazarin dont on avait enlevé les velours et les broderies.

Ces vénérables omnibus contenaient huit voyageurs assis, moyennant cinq sous, qu'on payait à un petit laquais, faisant l'office de nos conducteurs ; on pouvait monter et descendre sur tous les points du parcours. Le prix fut élevé à six sous deux ans plus tard.



LES INVENTIONS ET LES LOCUTIONS

Les inventions nouvelles marquent de leur empreinte les locutions populaires.

Ainsi, cet ouvrier voyant bâiller son camarade lui eut lancé autrefois quelque brocart approprié à son époque. Aujourd'hui, on l'entend dire :

— Ferme ça, mon vieux, ou tu vas avaler le dirigeable !



MATUVU N'EST PAS EMBARRASSE

Les débuts de Matuvu, comme tragédien, furent plutôt fâcheux, mais, homme de ressource...

...il trouva moyen de se tailler un beau succès comme jongleur!

En cette même année 1662, on ouvrit d'autres lignes; le 11 avril, *Saint-Roch-Bastille*, par la rue Saint-Honoré; le 22 mai, *Pointe-Saint-Eustache-Luxembourg;* le 5 juillet, *rue de Poitou-Luxembourg*...

L'organisation ne répondit pas aux besoins du public: ce fut la mode de se servir des carrosses à cinq sous. Des conseillers, des gentilshommes, des maîtres des comptes, des seigneurs prirent l'habitude d'y monter, et, tout comme de nos jours, *on vit passer des omnibus* **complets**... Mme Perrier, la sœur de Pascal raconte, à ce propos, qu'ayant envie de s'en retourner chez elle en carrosse, elle attendit à la porte Saint-Merry, rue de la Verrerie, « mais j'eus dit-elle, le déplaisir d'en voir passer cinq devant moi, tous pleins ». Nous connaissons tous ce déplaisir!

Or, comme les omnibus avaient trop de clients à satisfaire, un arrêté du Parlement finit par défendre « à tous soldats, pages, laquais et autres gens de livrée, manœuvres et gens de bras, d'y entrer pour la plus grande commodité et liberté des bourgeois. »

Cette mesure peu démocratique tua l'institution des omnibus. Le peuple fut indigné, et les laquais se mirent à lapider les voitures inhospitalières. Il y eut des vitres cassées, des bagarres et des blessés. Personne n'osa plus y monter.

Bref, l'usage des carrosses à cinq sous (devenus à six sous) disparut trois ou quatre ans après leur établissement.

* * *

Un Quiproquo.

M. de Ségur, aîné, un historien qui laissa après lui quelque réputation, fut nommé grand-maître des cérémonies, lorsque l'empire se constitua une cour selon les us et coutumes de la monarchie. Quelqu'un qui recherchait un emploi dans la nouvelle maison impériale, ne vit pas de meilleur patronage à réclamer que celui de l'éminent dignitaire; mais confondant M. de Ségur l'aîné avec son frère, le vicomte-vaudevilliste de Ségur, ce fut à ce dernier qu'il fit parvenir sa supplique pour le *Grand-maître des Cérémonies de France.*

Le vicomte de Ségur, qui, faisant fi des honneurs avait voulu rester un simple homme d'esprit, comprit le quiproquo. Il se mit à rire de bon cœur, et prenant aussitôt la plume, il fit cette réponse au quémandeur:

« Monsieur,

« Vous m'écrivez, pour me demander une place. Je vous en envoie deux; mais c'est pour une pièce de moi que l'on joue ce soir à l'Opéra-Comique.

« J'ai l'honneur d'être votre serviteur.

« SÉGUR, *sans cérémonie.* »

Le *sans cérémonie* n'avait aucune intention épigrammatique à l'égard de la dignité fraternelle, à en juger par ce mot, plein d'une tendre affection, et qui fait honneur au cœur du vicomte de Ségur: « N'osant pas être jaloux de mon frère, j'ai pris le parti d'en être fier ».

* * *



Ces messieurs, ayant négligé de porter l'état de leur situation sociale à notre connaissance, nous sommes dans l'impossibilité de préciser la nature de leurs opinions sur les affaires du Maroc. Mais nous croyons pouvoir certifier qu'ils sont idendiquement du même avis concernant les effets que peut produire une forte collision d'automobiles sur le crâne de deux individus!

Ce sujet, d'une haute moralité, tend à démontrer que certains événements peuvent égaliser les manières de voir et de sentir de personnes très différentes.

LE PEINTRE ET SA BONNE



Le peintre Malabar ne vendait pas ou vendait très peu sa peinture. Il venait de terminer une étude et de prendre une nouvelle bonne. Quand je serai sorti, dit-il à cette dernière, vous épousseterez partout.



Et la bonne, qui était consciencieuse, épousseta partout.



Elle épousseta même l'étude que le peintre avait en train, et dont les couleurs étaient encore fraîches.



Le peintre, furieux, mit sa bonne à la porte.



L'après-midi, vint un amateur éclairé dans l'atelier du peintre:

— La jolie étude, s'écria-t-il. Quel flou! Quelle poésie! Je vous l'achète et vous permets de l'exposer chez Nephtali.



Le peintre vit les commandes affluer. Il épousseta quelques études fraîches; mais il était peintre, il n'était pas femme de ménage; aussi n'avait-il pas le coup de plumeau. On ne voulut pas de ses nouvelles productions et on lui redemanda des copies de la première. Il alla chercher son ancienne bonne dans sa nouvelle place. Elle refusa nettement de le suivre.



Il eut beau doubler ses gages. Il ne put la décider à rentrer chez lui. Il en fut réduit à lui proposer de l'épouser. La bonne accepta avec joie, et le mariage eut lieu.



Quand la lune de miel fut passée et que l'ancienne bonne, coiffée par le bon coiffeur, et habillée par le bon couturier, fut devenue Mme Malabar — on pouvait se mettre en frais devant la perspective de la vente des futures œuvres.

— Ma chère amie, dit Malabar, veux tu épousseter mes peintures?

— Jamais de la vie! répondit la nouvelle mariée. Tout ce que tu voudras, mais pas ça. Ça, c'est l'affaire de la bonne.

Et on ne put jamais la sortir de là!

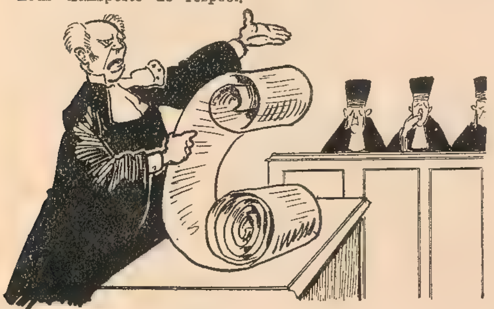
Une chose qui, au premier abord, pourrait paraître formidable perd de son prestige quand on l'examine de près.



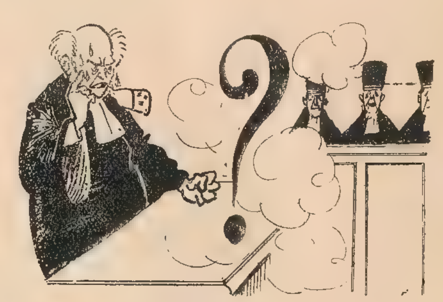
Telle l'haltère de 50 kilos, maniée par un athlète, nous transporte de respect.



Mais l'effet n'est plus le même quand c'est le gosse dudit qui la remise à sa place après la séance.



La plaidoirie de bien des avocats, considérée en bloc, présente un aspect imposant.



Mais si vous en retirez toutes les phrases qui ne veulent rien dire... que restera-t-il?



Si l'on pouvait remplacer par une brique chaque promesse de nos chers députés, avant l'élection, on aurait de quoi bâtir une ville.



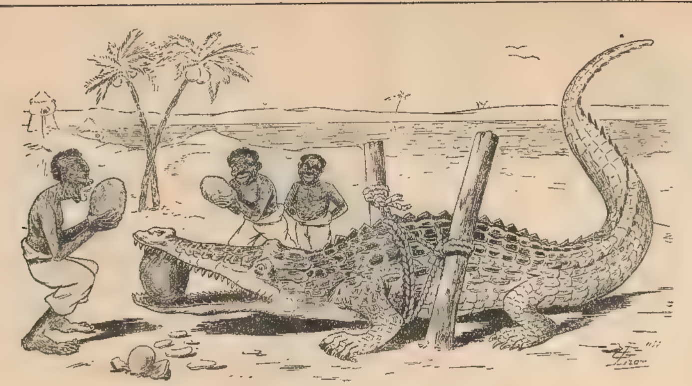
Mais si nous usons du même procédé avec celles qu'ils tiennent une fois élus, oh ! alors, pourrons-nous obtenir seulement une brique entière?



Enfin, moi, si vous venez à me rencontrer vêtu de mon immense pardessus, vous direz: « Voilà un millionnaire », pour le moins.



Mais si je viens à l'ôter, vous vous éloignerez en murmurant: « Quelle purée !!! »



UN CASSE-NOIX EN AFRIQUE

DE NOS LECTEURS

Les échecs.

Le jeu des échecs, le seul peut-être où l'intelligence du joueur neutralise le hasard, a des origines assez obscures; mais on peut dire, pour employer la formule ordinaire, qu'il remonte à l'antiquité la plus lointaine.

Une tradition, appuyée par un vers de l'Odyssée, en attribue la découverte au Grec Palamède, qui l'aurait inventé pendant le siège de Troie, pour distraire les guerriers durant les jours d'inaction du plus long blocus qu'une armée ait jamais entrepris; le jeu lui-même paraît, d'ailleurs, être une image de la guerre, et est souvent désigné sous le nom de jeu de Palamède

Quoi qu'il en soit, nous en sommes redevables aux Arabes, qui le connurent de bonne heure, comme en fait foi l'échiquier envoyé à Charlemagne par le calife Haroun-al- Raschid et conservé à la Bibliothèque nationale.

Les échecs, importés en France sous Charlemagne, réimportés durant les croisades, firent fureur au treizième siècle, à tel point, que Saint-Louis, par un édit de 1254, prit une ordonnance contre eux, les proscrivant: « comme un amusement trop sérieux et jetant le corps en langueur par une trop grande application ».

Par tout le royaume, on brûla les échiquiers; mais à la mort de saint Louis, l'édit tomba en désuétude.

Le jeu se maintint jusque sous Louis XIV, époque à laquelle il prit un nouvel essor, par l'invention des cafés.

Les plus célèbres, par les joueurs qui y fréquentèrent, furent: celui de Pascal, installé à la foire de Saint-Germain; celui du Sicilien Procope, rue de l'Ancienne Comédie, qui compta des habitués célèbres: Piron, Diderot, Jean-Jacques Rousseau et Philidor, le maître incontesté du noble jeu.

Le café de la Régence, fondé peu après, devint le rival du Procope: Louvet en parle dans son « Faublas »; on y vit Voltaire, Rousseau, Philidor; Robespierre y venait en sortant du club des Jacobins, situé juste en face. Sa présence ne contribua, d'ailleurs, pas pour peu, sans doute, à en chasser les amateurs qui émigrèrent alors rue Saint-Honoré, au café Militaire.

Après le 9 thermidor, date de la chute de Robespierre, le café de la Régence reconquit un peu ses joueurs; enfin, le club des Panoramas, situé passage de ce nom, fut fondé et devint le cénacle des champions de l'échiquier comme nous dirions maintenant; des batailles (pacifiques), que ce club engagea avec celui de Westminster, durèrent des mois: un paquebot emportant la nouvelle du coup joué par le club français, un autre rapportant celui du club anglais. Le compte rendu de ces batailles fut publié dans le *Palamède*, journal des échecs qui paraissait mensuellement, sous la direction de M. La Bourdonnais (le petit-fils du gouverneur immortalisé par Bernardin de Saint-Pierre, dans *Paul et Virginie*) universellement reconnu alors pour le grand chancelier de l'échiquier.

Toutes les nations ont eu, plus ou moins, le culte des échecs, mais en Angleterre, ils ont excité une sorte de fanatisme; tous les ouvrages étrangers, relatifs au noble jeu, ont été traduits en anglais; quant aux livres nationaux, on ne saurait les compter. Chaque club, chaque café avait son joueur célèbre: une lutte, engagée en 1840, entre Londres et Edimbourg, dura... cinq ans: la moitié du siège de Troie. Le vainqueur, un Ecossais du nom de Donnalson, ne gagna qu'une coupe d'argent; mais le Royaume-Uni tout entier s'était passionné pour cette lutte mémorable à laquelle les gazettes, chaque matin, consacraient quelques lignes, quand ce n'était pas un article entier.

Mais, hélas! tout passe; les échecs, jeu de patience et de réflexion, ne cadrant guère avec l'activité dévorante nécessaire au *struggle for life* moderne, ont peu à peu cédé le pas à des jeux ne nécessitant pas « une aussi grande application », pour employer le style de saint Louis, et le *Palamède*, s'il paraît encore, ne doit pas compter, tant s'en faut, le nombre de lecteurs d'autrefois.

* * *

Le monopole des allumettes

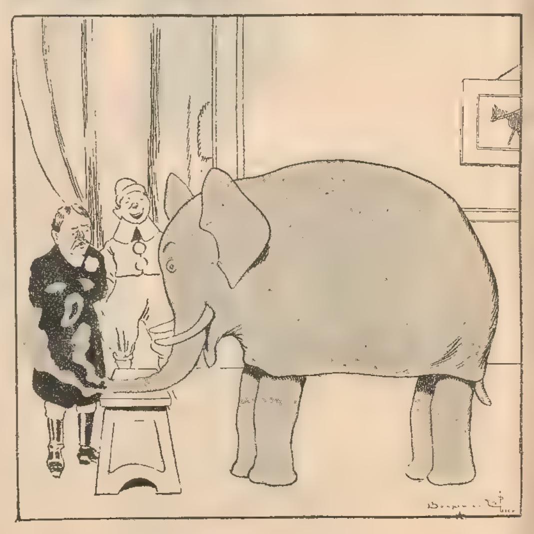
Savez-vous ce que rapporte à l'Etat le monopole des allumettes? Il a atteint, en 1907, la jolie somme de 37 millions 810. 952 francs, alors que l'année précédente il n'avait rapporté que 35 millions.

Voici comment se répartit la vente de 1907: il y a eu 28.881.490.800 allumettes en bois ordinaire; 13.240.205.500 allumettes en bois soufrées, exigeant un frottoir spécial; 2.132.515.500 allumettes suédoises; 869.531,600 tisons; 1.491.265.250 allumettes en cire, et 2.923.200 amorces chimiques.

Toutes ces sortes diverses d'allumettes ont vu



—Ce vase provient directement du cabinet de Louis-Philippe. D'ailleurs, il porte encore ses initiales royales!



AU CIRQUE

— Vous entendez, Toby... Vous aurez cent sous d'amende pour fumer dans le service...



— Je vois ce que vous avez là, ce n'est pas grave, mais faites-y bien attention, ayez toujours l'œil dessus.



HEUREUX MELOMANE

— Monsieur... monsieur... vous êtes père d'un joli petit garçon .

— Ah! tant mieux... nous pourrons bientôt faire un quator!

leur consommation augmenter; mais l'augmentation est surtout sensible sur les suédoises et sur celles qui n'exigent pas de frottoir spécial.

Il y a six manufactures d'allumettes en France.

La fraude est très sévèrement réprimée par l'administration des contributions indirectes. Défiez-vous de ces mendiants qui viennent à domicile vous offrir des allumettes de contrebande, moins cher que celles de l'Etat. Ce sont, généralement, des agents du fisc, ou tout au moins des affiliés au fisc; ils dénoncent impitoyablement les acheteurs d'allumettes de contrebande. La Régie vient perquisitionner à domicile, il y a procès-verbal; et les allumettes achetées moins cher reviennent cent fois plus cher que celles qui portent la bande de garantie de l'Etat.

* * *

Certains arbres attirent-ils la foudre?

On se figure généralement que certains arbres attirent la foudre plus que d'autres, et que d'autres arbres, au contraire, la repoussent ou tout au moins y sont moins exposés. Parmi ces derniers, on classe le hêtre, qui serait, paraît-il, rébarbatif à la foudre. Ce n'est là qu'une apparence. Un savant belge a étudié le cas. Pour arriver à des résultats probants, il a divisé la Belgique en cinq zones, et il a établi, un par un, le relevé des arbres atteints.

Il est arrivé à cette conclusion que c'est le peuplier qui est l'arbre le plus fréquemment atteint. Dans une certaine zone, c'est le chêne qui détient le record; mais dans les autres zones, il ne vient qu'en second ou en troisième. Or, il a été prouvé que dans la zone où le chêne vient en premier, il dépasse en hauteur tous les autres arbres, tandis que dans les autres zones, c'est le peuplier qui est le premier.

Il faut en conclure que la foudre frappe plus facilement les arbres les plus hauts. Et comme le peuplier a une croissance rapide, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il soit plus souvent victime de la foudre.

* * *

La récolte en 1907

Il n'est pas sans intérêt de savoir ce que la France a produit de vin l'année passée.

Cette récolte, pour l'ensemble de la France, a atteint le chiffre de 66.070.273 hectolitres, qui est supérieur de 14 millions d'hectolitres à la récolte de 1906, et de 18 millions à la moyenne des années antérieures.

La plantation de la vigne s'étend, dans notre pays, sur environ 1.700.000 hectares; chaque hectare a donc produit, en moyenne, 40 hectolitres en 1907, tandis qu'en 1906, cette production n'atteignait que 31 hectolitres.

Si on examine la récolte par département, 31 départements présentent des augmentations, parmi lesquels l'Hérault, l'Aude, les Pyrénées-Orientales et le Gard. Pour tous les autres, on constate des diminutions, notamment dans l'Indre-et-Loire, le Loir-et-Cher, le Maine-et-Loire, la Loire-Inférieure.

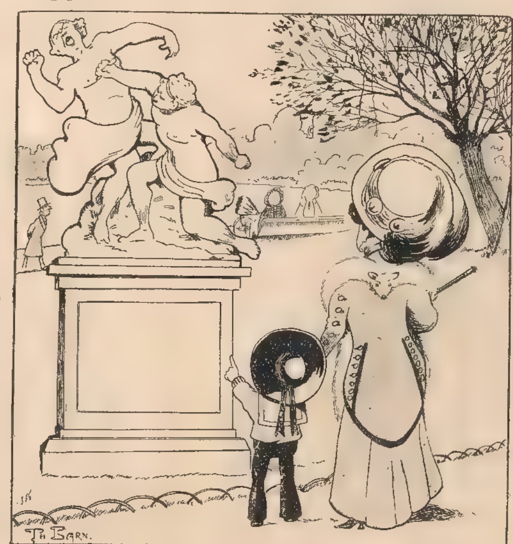
Quant à l'Algérie, elle a 146.953 hectares et elle a produit 8.600.000 hectolitres, soit 59 hectolitres à l'hectare. La Corse a produit 252,076 hectolitres.

* * *

EXPRESS-POCHADE

LOGIQUE D'ENFANT

Les enfants vous posent souvent des questions terriblement embarrassantes dans leur logique.



Aussi instruit que vous puissiez être, toute votre science est impuissante contre certains arguments enfantins.

Ecoutez plutôt ce bambin de quatre ans arrêté avec sa maman devant une statue en marbre: *La Vengeance*:

— Maman, il faut appeler le gendarme. Ce méchant homme fait mal à l'autre. Il a du bobo .

— Non, mon enfant, il ne sent rien, car il est en marbre.

— Mais maman, s'il ne sent rien pourquoi qu'il fait tant la grimace?

Allez donc répondre à cela si vous pouvez! -





On prétend que ce n'est pas avec mon fusil que je prends du gibier! quel mensonge!



LE FUSIL PORTE-MONNAIE

Je prends mon fusil, je vise...



...je tire... et...



...le lièvre est à moi!!!

Pêle-Mêle Connaissances

— La marine allemande dispose, actuellement de 23 cuirassés; la marine française n'en compte que 16. Or, six de ces navires sont âgés de dix ans; un est âgé de douze ans; trois sont âgés de quinze ans; deux de seize ans: un de dix-sept ans; deux de dix-huit ans, et le doyen, le *Brennus*, a vingt ans.

— Un moyen fort simple de réparer un accroc fait à nos vêtements, et cela, d'une manière invisible, consiste dans l'emploi de la gutta-percha. Il suffit d'appliquer une lamelle très mince de cette gomme, entre la doublure et l'étoffe déchirée et de passer ensuite un fer chaud sur le tout. La gutta, qui fond à quarante degrés, se dissout et soude, pour ainsi dire. les deux parties en contact.

— Au lieu de vases à boire ordinaires, de nombreux Gaulois employaient les crânes des ennemis qu'ils avaient tués ou des cornes d'urus (sorte de bœuf sauvage; auroch) d'une telle capacité qu'il y en avait, dit Mézeray, qui tenaient jusqu'à trois pintes.

— On appelle perles d'apothicaire ou perles d'Ecosse, celles qui proviennent des pêcheries de la Grande-Bretagne. La dénomination « perles d'apothicaire », peu usitée aujourd'hui, provient de l'usage que la médecine empirique faisait de ces perles pour en former un électuaire coûteux et qui, cependant, ne représentait que la mixture d'une certaine quantité de carbonate de chaux avec un liquide, eau ou vin.

— Les chiens, que l'on dresse maintenant pour venir en aide à la police, furent souvent employés comme combattants dans les armées de l'antiquité. Lors du soulèvement de l'île de Cuba, les Castillans qui accompagnaient Christophe Colomb, ne durent leur salut en maintes circonstances, qu'aux gros chiens d'attache, préparés au combat et dont ils ne se séparaient jamais.

— Les récits des voyageurs anciens ne manquaient pas de pittoresque: L'un des plus célèbres d'entre les navigateurs romains, Pomponius Méla, rapporte que, parmi les singularités des îles Fortunées (Canaries), il faut citer deux fontaines « dont l'une produit, quand on s'y désaltère, un rire inextinguible qui causerait la mort, si l'on ne se hâtait de boire des eaux de l'autre ».



PROPOS DE BAL

— Connaissez-vous le *Lac*... de Lamartine?
— Oh! non, Monsieur, je n'ai pas encore beaucoup voyagé!

— C'est en 1856 qu'on découvrit, aux Etats-Unis, que l'on pouvait, pour la production économique du papier, substituer de la pâte de bois à la pâte du chiffon. Aujourd'hui, les papier de luxe et les papiers à cigarettes sont seuls faits avec du chiffon.

— Un iradé impérial du Sultan vient d'interdire complètement la circulation des automobiles dans tout le territoire de la Turquie, malgré les représentations des légations européennes. Cette mesure n'a, d'ailleurs, d'importance que pour Constantinople et les villes. En Turquie, en effet, l'état des routes rend impossible la circulation de ces véhicules dans les campagnes.

— De tous temps. la gaieté populaire s'est manifestée en France de façon originale. Parfois, pourtant, elle avait un caractère odieux. Du dix-sept au dix huitième siècle, on pourrait relever, dans les archives, plus de cent arrêts des Parlements, interdisant de donner le *charivari* aux veufs et aux veuves qui se remariaient.

— On sait qu'en vertu d'une tolérance ancienne. les cafetiers, restaurateurs, hôteliers et gérants de cercle peuvent vendre du tabac à leur clientèle. Cette autorisation est limitée pour eux à la condition expresse de s'approvisionner, soit dans les bureaux de vente directe, soit dans le débit le plus proche de leur établissement.

— Sous l'empire, les députés recevaient dix-huit mille francs par an, et les sénateurs trente mille. Personne, à cette époque, ne songeait à s'indigner de cet abus.

— Un des paquebots les plus luxueux et les plus grands, le *Rotterdam*, de la « Hamburg Amerika » a coûté quinze millions de francs. Un seul cuirassé d'escadre moderne coûte trois fois plus.

RESULTAT
DE LA
GRANDE COURSE D'AUTOMOBILES

Nous ne nous attarderons pas à constater l'accueil enthousiaste que nos lecteurs ont fait à ce tournoi original et nous abordons de suite les résultats.

Voici d'abord la liste, telle qu'elle a été établie par le suffrage universel de tous les concurrents :

1er l'auto M
2e — C
3e — F
4e — J
5e — D
6e — E
7e — G
8e — A
9e — K
10e — I
11e — L
12e — O
13e — B
14e — N
15e — H
16e — P

L'automobile gagnante est donc celle qui porte la lettre M.

Elle a été dessinée par notre collaborateur Kern.

La voiture C, arrivée seconde, est due à la plume de notre collaborateur Haye.

La troisième (F), a été dessinée par Luc Leguey.

Suivant les conditions stipulées, l'examen n'a porté que sur les concurrents ayant indiqué l'auto M comme première, puis, parmi eux, sur ceux qui ont donné également la seconde, la troisième, etc.

Les deux cents concurrents auxquels ont été adjugés les prix, ont tous donné l'ordre exact des trois premières voitures (M, C, F).

Celui qui s'est approché le plus de la liste type a donné, dans l'ordre les sept premières autos, soit : M, C, F, J, D, E, G.

L'honneur en revient à M. Louis Ernest, 74, rue Berbisey, à Dijon, qui se trouve ainsi le gagnant des cinq cents francs affectés au premier prix.

En gagnant, il fait obtenir un prix de cent francs à Mlle Charlotte Tirant, rue Berbisey, 82, qui lui a vendu le numéro du *Pêle-Mêle* ayant contenu le bon sorti gagnant.

Nous donnons ci-dessous la liste des 200 gagnants.

Pour ceux que cela peut intéresser, voici quelques solutions envoyées :

Le premier a donné, comme nous l'avons dit, les sept premières voitures dans l'ordre;

Le deuxième en a donné six : MCFJDE;

Le 3e a donné : MCFJDGE;

Le 4e a donné : MCFJDGAEL;

Le 5e a donné : MCFJDGAEB;

Le 10e : MCFJDAEG

Le 25e : MCFJEGI;

Le 50e : MCFJAO;

Le 100e : MCFDAEG;

Le 150e : MCFGJDE;

Le 200e : MCFHLEJ.

LISTE DES PRIX

1er Prix : M. Ernest Louis, 74, rue Berbisey, à Dijon, *qui gagne* 500 francs.

2e Prix : M. Marcel Hardy, rue de Paris, à Gien, (Loiret), *qui gagne* une table à ouvrage en marqueterie.

3e Prix : Mme Marie Voletti, 22, rue Bivouac, à Cannes, *qui gagne* une étagère laquée blanc.

4e Prix : M. Louis Lejards, à Voves (Eure-et-Loir), *qui gagne* un service verres à liqueur cristal.

5e Prix : M. Léon Jacquemin, typographe, à Charleville (Ardennes), *qui gagne* un service de fumeur.

6e Prix : M. Léon Chazeau, à Foy (Jemmapes-Algérie), *qui gagne* un nécessaire de bureau.

7e Prix : M. Poi Florimond, 60, rue de l'Arbre-Sec, à Paris, *qui gagne* une jumelle théâtre nacre.

8e Prix : M. Jean Lamaiguère, Petite Taverne, à Tarbes, *qui gagne* un nécessaire de voyage.

9e Prix : M. Knegtel-Latour, à Romerstraat (Hollande), *qui gagne* une garniture de bureau en argent.

10e Prix : Mlle Delcroix, 5, rue de Crimée, à Paris, *qui gagne* un réveil-matin artistique.

11e Prix : M. Emile Delaire, 129 *bis*, boulevard Magenta, à Paris, *qui gagne* une canette cuivre et étain.

12e Prix : Mlle Jane Veneau, 14, rue des Jardins, Cosne (Nièvre), *qui gagne* un service à thé.

13e Prix : M. Seynave Victor, 1, rue Emile-Zola, à Mons-en-Barceul (Nord), *qui gagne* une boîte de couleurs.

14e Prix : M. Lucien Bourgne, 172, Grande Rue, à Bourg-de-Pesage (Drôme), *qui gagne* un bon de la Presse pouvant gagner 10.000 francs.

15e Prix : M. Vilar Albert, 29, rue Hospice-St-Joseph, à Béziers, *qui gagne* une boîte de compas.

16e Prix : Mme Vve Collin, 71, rue de Chabrol, à Paris, *qui gagne* un coffret bronze doré.

17e Prix : Mlle Marthe Hoffmann, 24, rue de Champigny, à la Ferté-sous-Jouarre, *qui gagne* un sautoir argent doré.

18e Prix : Mme Henriette Astruc, 2, rue St-Jean, à Pézénas, *qui gagne* une pendulette de bureau.

19e Prix : M. Julien Liégeois, maître-brasseur, à Terleenen (Geet-Betz), *qui gagne* un canif argent.

20e Prix : M. Maurice Gilbert, 5, rue du Parchamp, à Boulogne-s-Seine, *qui gagne* un vinaigrier cinq pièces.

Du 21e au 40e Prix : M. Octave Bonneau, à Mirebeau (Vienne); Mme Vve Ferry, 3, rue Jeanne-d'Arc, à Toul; M. Gosselin Alfred, 35, rue des Jardiniers, à Calais; M. Hippolyte Freydier, 42, rue de la République, à St-Chamond (Loire); M. Bertholet, 47, rue du Treuil, St-Etienne; M. Hippolyte Dulong de Rosnay,29, chemin des Aqueducs, à Lyon (Point du Jour); M. Remignard 160, rue de Picpus, à Paris; Mme Joséphine Kling, à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or, (Rhône); M. Maurice Mégnant, 97, rue de Paris, à Villiers-sur-Marne; M. Charles Clairville, 36, place Notre-Dame, à Bressuire (Deux-Sèvres); M. Mazue, 20, rue du Sommerard, à Paris; M. G. Galland, 55 boulevard Haussmann, à Paris; M. Louis Cambon, 14, rue d'Orléans, à Neuilly-s-Seine; Mme Lenain Tilloloy, à Verneuil (Oise); Mme Marsdon, 32, Westbourne Grove (London); M. Raynaud, 5, rue Colbert, à Marseille; M. Grenet Emile, 10, rue Lamarck, à Paris; M. Joseph Léglise, 2, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Bordeaux; Mme J. Bracq, rue des Jardinets, St-Quentin; M. Gustave Letellier, 16, rue Ménilmontant, à Paris; *qui gagnent* un joli service de fumeur sur plateau.

Du 41e au 60e Prix : M. Léon Roy, Hôtel de Paris, à l'Isle-sur-le-Doubs (Doubs); M .Jean Boissard, 6, rue Cassette, à Paris; M. Ernest Carnevali, 35, rue Debelleyme, à Paris; M. Léonce Lenain, 16, rue Condorcet, à Tours; M. Georges Rousseau, 6, avenue Daumesnil, Paris; M. Bergerault Aristide, 14, quai du Pont-Neuf, à Tours; M. Auguste Geoffroy, 6, quai de Léon, à Morlaix;M. Gourioul12, place Thiers, à Morlaix; M. P. Moisy, 11, place Thiers, à Morlaix; M. Georges Richard, 10, place Thiers, à Morlaix; M. Jules Perrin, 36, rue Joseph Brand, à Bruxelles; M. Henri Lefebvre, 13, passage des Arts, à Amiens;M. André Mornet, 89, boulevard Picpus, à Paris; M. Joseph Arignac, 24, rue du Capus, à Béziers; M. Auguste Toussaint, 6, rue d'Allemagne, à Paris; M. Blazy, 148, rue Voltaire, La Garenne (Seine); M. Emmanuel Le Guiff, 15, rue Jean-Bart, à Douarnenez (Finistère); M. Emering Emile, 200, avenue de Choisy, à Paris; M. Charles Fortier, 8, rue de Rouen, à Saumur; M. Péron François, 2, rue de Siam, Brest; *qui gagnent* un portefeuille riche fantaisie.

Du 61e au 100e Prix : M. P. Bruy, 29e régiment d'infanterie, Le Creusot (Saône-et-Loire);M. Auguste Venet, 79, montée de la Grande Côte, à Lyon; M. Edmond Cazanobes, 49 *bis*, rue Victor-Hugo, à Rosny-sous-Bois (Seine); M. Jean Bazin, 57, rue Gambetta, à Dieppe; M. Silliasse ,92, rue du Bois, Levallois-Perret; Mme Mettais Georges, à Saint-Pierre des Cercueils, par Amfreville-la-Campagne (Eure); M. Moussin Pierre, 35, rue Poulet, à Paris; M Louis Saillard, 21, rue des Ponts, à Nogent-s-Aube; M .Guérin, 40, rue Belin, à Reims; M. Lucien Ferraud, musicien à l'Ecole d'Artillerie, à Châlons-sur-Marne; M. Fournier Baptistin, rue Baudin, à Toulon; M. Harrisson, 49, rue Oberkampf, à Paris; M. Charles Légé,6, Grande Rue, à Argenteuil; Mme Louis Campagnac, route de Muroiel, à Béziers; M. Ferré Emile, à St-Julien-du-Sault (Yonne); M. Claude Pint, 177, route des Couches, Le Creusot; M. Gustavel, 145, boulevard de Charonne, à Paris; Mme Blum, 43, rue Condorcet, à Paris; M. Gazelle Joseph, 5, rue Séminaire, à La Seye-sur-Mer (Var); M. Francke Eugène, 2, place de la Gare, à Dunkerque; M. Fernand Israël, 19, rue Montmorency, à St-Quentin; M. Maurice Welcomme, rue Gambetta, à Cysoing (Nord); Mme Thibault, 43, rue Condorcet, à Paris; Mlle Rosa Aron, 65, rue de Provence, à Paris; Mme Jacques Abeillé, 6, rue Cavalotti, à Paris; M. Jules Galbert, 19, rue du Grand-Puits, à Marseille; M. A. Chevalet, 11, rue de Chanaleilles, à Tourville; M. Bignon Adrien, 246, avenue d'Argenteuil, à Asnières; Mme Cavaroc, 102, boulevard de l'Hôpital, à Paris; M. Louis Caux, 26, rue Tour Françoise, à Boulogne-s-Mer; M. Neyrat Marc, 96, rue Emile-Fourcaud, à Bordeaux; M. Henri Steqmann, allée de l'Union, à Clichy-sous-Bois (Seine-et-Oise); M. Sicard-Rey, 25, rue du Commerce, à Villeneuve-sur-Yonne; Mme Jeanne Malaviole ,3, place de la Bastille, à Paris; M. Muller Victor, 7, rue de Gournay, à Essonne; M. Besnard Eugène, 6, rue de la Papeterie, à Essonne; M. Aristide Planchenault, 56, rue Ville-à-Martin, à St-Nazaire; M. Francis Pahum, 56, rue Ville-à-Martin, à St-Nazaire; M. Depaifve, maréchal-des-logis, Fort de Pontisse, à Herstal (Belgique); M. Jean Barbier, 17, rue Ambroise-Thomas, à Brest, *qui gagnent* une paire de ciseaux dans sa gaine.

Du 101e au 150e Prix : Mme Marie Kergoat 14, rue du Champ-de-Mars, à Paris; M. Lucien Colin, rue du Vieux Quai, à Dives-sur-Mer (Calvados); M. Fleury René, à Ferrières-en-Brie (Seine-et-Marne); M. Boulanger Maurice, rue du Bel-Air, à St-Quentin; M. David Jules, 23, rue Dufraigne, à Autun (Saône-et-Loire); M. Georges Aimes, La Redoute-Biamanduïs, à Alger; M. Sassoulas Fernand, 65, boulevard E.-Pelletan, à Toulon-Mourillon (Var); M. Paul Coujeaud, 3, place d'Oine, à Limoges; M. Clément Bomers, 14, place Armand Steurs, à St-Josse (Bruxelles); M. Knecht-Finot, rue Notre-Dame à St-Dizier; Mme Tournay Magdeleine, à Dampremylez-Charleroi (Belgique); M. Degoulange Albert, 11 *bis*, rue Villebois-Mareuil, à Dijon; M. Louis Bovey, 3, rue Crussol, à Paris; M. Duc Pierre, 23, rue des Fondeurs, Le Creusot; M. Reiss, 117, rue du Mont-Cenis, à Paris; M. Lucien Boot, 7, rue de la Vendée, à Calais; Mme Hélène Pavillon, à Vivonne (Vienne); M. Benoit Paul, 28, rue Algésiras, à Brest; M. Lemaître, 10, rue Poissonnière, à Paris; M. Auguste Ansaldi, 24, rue Colbert, à Marseille; M .Henri Pierrat, à Sâacy-s-Marne (Seine-et-Marne); M .Georges Dutrou, Hôtel St-Nicolas, à Avize (Marne); M. Arthur Vanclef, 25, rue Notre-Dame, à Givet (Ardennes); M. Rayroux, 22, avenue Putet-de-Richemont, à Genève; M. Beauvais Jules, 5, rue Bréa, à Paris; M. Mithès Frédéric, 64, boulevard Carnot, à Toulouse; M. R. L. Singer; 132, Oglander-road, London, S. E.; M. Léon Roger, 60, rue de la Boëtie, Auxerre; M. Giroux Georges, 13, rue Girard, à Alfort (Seine); Mme Suzanne Robinet, 11, rue Aubert, à Mustapha (Alger); M. Salis Pierre, 5, rue du Junon, à Saint-Chamond, (Loire); M. Renvoisé, 10, cours du Midi, à Lyon; M. Henri Luserna, 9, rue Léonce-Reynaud, à Paris; M. Adert, à Villeneuve (Vaud), Suisse; M .Marcel Bezard, 1, rue des Bureaux, à Blois; M. Gabrat, 97, rue Nollet, à Paris; M. Linder Louis, 88, rue des Archives, à Paris; Mme Denise Thomas, à Jouy-le-Châtel (Seine-et-Marne); M. Papiniot, Jacques, 7, rue des Canettes, à Paris; Mme Cordier Augustine, à Pouilly-s-Loire (Nièvre); M. Henri Curtet, 19, rue de la Station, à Courbevoie; M. A. Vaubourg, 34, rue Gabrielle, à Parie; M. Melotat, 34, rue Gabrielle, à Paris; M. Alexandre Vernière, 26, rue Musette, à Dijon; M. René Noiraut Amiral-Roussin, à Dijon; M. Marcel Hyvernaud, 4, place Marceau, à Limoges; M. Paul Moulet, 32, place Notre-Dame du Mont; M. Lannois, 7, rue St-Paul, à Limoges; M. Davy, 34, rue des Rosiers, à St Ouen; M. Raymond Véron, 18, rue des Ecoles, à Draveil (Seine-et-Oise), *qui gagnent* un signet ouvre-lettres.

Du 151e au 200e Prix : M. Alizon François, 47, avenue Borrigliom, à Nice; M. Usseaume, à Cosne-s-Loire (Nièvre); M. Anatole Béry, 92, rue Denfert-Rochereau, à Paris; M. Octave Walther, 308, rue Lecourbe, à Paris; M. Georges Lamothe, 75, Grande Rue, à Bourg-la-Reine; M. Maurice, Morin, 6, rue Lafayette, à Rouen; M. Trivier, rue Fontindelle, à Nérac (Lot-et-Garonne); Mme Barge, 37 *bis*, rue Lacretelle, à Mâcon; M. Beau, 1, place de la Verrerie, à Libourne; M. Marcel Crul,126, rue Esquemoise, à Lille; M. Jeantet Anthelme, 129, cours d'Albret, à Bordeaux; Mme Marthe Allix, 11, rue des Feuillantines, à Paris; M. Charles Gaillard, à Amboise (Indre-et-Loire); M. Henri Galland, 114, rue Blomet, à Paris; M. phonse Navet, 39, faubourg St-Denis, à Paris; M. Antoine Bayle, 88, boulevard de Sébastopol, à Paris; M. Charles Bonnet, 8 place Bellevue, à St-Etienne; M. Ismaël Bodin, 2, rue de l'Hôtel-de-Ville, Bordeaux; M. Jean Chantreau, Grande Rue, à Hasnon (Nord); M. Gaston Fuoquer, à Mailly-Maillets (Somme); M. Morin, 18, rue du Cheval-Blanc, à Chartres; M. Lainé 48, rue Greneta, à Paris; M. Cubilis Eugène, 20, route de Vitry, à Ivry-Port; Mme Madeleine Souriau, 12, rue de Paris, à Puteaux; M. Paul Matten, 40, rue Sadi-Carnot, à Armentières (Nord); M. Auguste, Joulley, à Villerville-s-Mer (Calvados); M. Dulac, 4, place des Terreaux, à Lyon; M. Coudert Frédéric, 100, rue Chevallier, à Levallois-Perret; M. Albolois René, rue d'Yonne, à Marsangy (Yonne); M. Henri Veillault, 13, rue Grand Marché, à Tours;M. Georges Lecharme, à Beaumont-sur-Oise (Seine-et-Oise); M. Louis Discours, 75, Grande Rue, à Montélimar; Mme Piou, 129, avenue de la Tranolée, à St-Lymphorien (Indre-et-Loire); Mlle Alexandrine de Zlobitoky, 3, rue de Russie, à Nice; M. Ambroise Verhille, 13, rue des Filles du Calvaire, à Paris; M. Damien Amédée, 31, rue des Lamineurs, Le Creusot; M. Herment René, 117, rue de Fontenay, à Rosny-sous-Bois; M. Eugène Bert, à Tonneins (Lot-et-Garonne); M. Villebrun, 92, rue Magenta, à Villeurbanne (Rhône); M Mendel Roger, 58, rue St-Sabin, à Paris; M. Josse, 35, boulevard de la Corderie, à Marseille; M. Louis Bonnieux, à Saillans (Drôme); Mme Brachet, 47, rue de Bagnolet, à Romainville; M. Lagriffe, hôtel des Princes, à Pornichet, (Loire-Inférieure); M. Charles Habit, 2, rue Quellin, à Anvers (Belgique); M. Dumus Eugène, 49, cité Mame, à Tours; Mme Vve Bringard, à Giromagny (Haut-Rhin); Mlle Jeanne Moucheron, boulevard de France, à Sfax (Tunisie); Mme Debuisser, 2 *ter*, rue St-Julien ,à Douai; Mme Suzanne Ast, faub. de Montbéliard, à Delle (Haut-Rhin), *qui gagnent* un bloc-notes de poche.

A TOUS LES COUPS L'ON GAGNE

L'autre jour, un véritable encombrement empêchait la circulation dans la rue Cadet. Qu'est-ce donc, demandaient les passants? Un accident? Un crime? Non, c'était tout simplement des personnes qui venaient chercher leurs surprises au bureau de l'*Almanach de la Famille*.

Ne croyez pas que j'exagère. Jamais tant d'empressement n'a été constaté. Les piles d'almanachs disparaissent comme par enchantement. Et c'est justice. Il n'existe pas un recueil plus intéressant, plus gai, plus distrayant. Vieux ou jeunes s'en amusent; les plus tristes sourient: c'est la joie de tous.

Et les surprises! Que de gentils bibelots, que de précieuses ou utiles choses contiennent les fameuses enveloppes. Dépêchez-vous, Chères Lectrices, de demander votre almanach chez votre libraire. Il y a encore de très belles surprises qui ne sont pas gagnées!

PETITE CORRESPONDANCE

AVIS. — En présence des nombreuses lettres que nous recevons, et dont certaines sont d'une écriture trop mauvaise pour être lues couramment, nous informons nos correspondants que toute communication difficile à lire est écartée d'office et sans examen.

M. Lacan. — Nous n'avons connaissance d'aucun ouvrage traitant spécialement cette règle.

M. Larrivé. — Ce terme: 31 octobre prochain, désignait évidemment cette date en 1908, puis qu'à cette époque le 31 octobre était encore à venir.

Un vieux Chasseur. — Ils ne le peuvent que s'ils ont des raisons bien spéciales.

M. Rollys. — Non c'était à l'Ambigu.

M. Deboonn. — Oui, ils le doivent.

M. Waeles. — Nous regrettons beaucoup, mais le surcroît de travail que nous donne ce concours ne nous permet pas l'autre surcroît que serait cette besogne.

M. Lenepveu. — On prétend, en effet, que les cas de tuberculose sont assez fréquents chez ces animaux.

M. Blayac. — Il ne peut faire 60, puisque le premier joueur a compté: un, en jouant sa première carte.

E. V. C. — Cela n'a d'importance que pour les problèmes qui nous sont proposés, mais non pour les solutions de concours.

Un Lecteur assidu E. G. (Verdet). — Nous pensons qu'elle l'est. Prenez, cependant, un supplément de renseignements.

CHEMINS DE FER
DE PARIS-LYON-MEDITERRANEE

Relations entre Paris et l'Espagne
par le train de luxe
BARCELONE-EXPRESS (V.-L.-R.)
Nombre de places limité

Départ de Paris: mercredi, samedi, à 7 h. 20 soir; arrivée à Barcelone: jeudi, dimanche, à 2 h. 55 soir (H. E. O.); arrivée à Valence: jeudi, dimanche, à 11 h. 35 soir (H. E. O.)

Départ de Valence: lundi, vendredi, à 7 heures matin (H. E. O.); départ de Barcelone: lundi, vendredi, à 3 h. 30 soir (H. E. O.); arrivée à Paris: mardi, samedi, à 10 h. 40 matin.



LE CAMBRIOLEUR

— Zut! v'là que j'ai volé du linge de femme!!!... Va falloir que je me marie maintenant!!!...

